This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

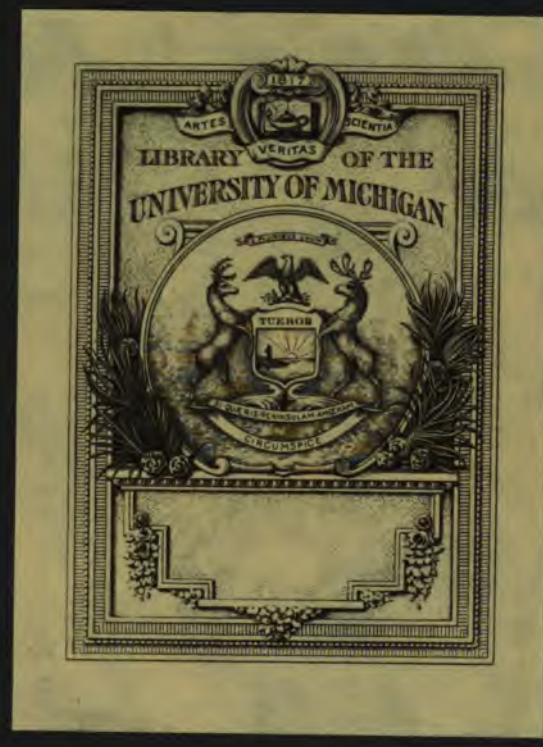
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

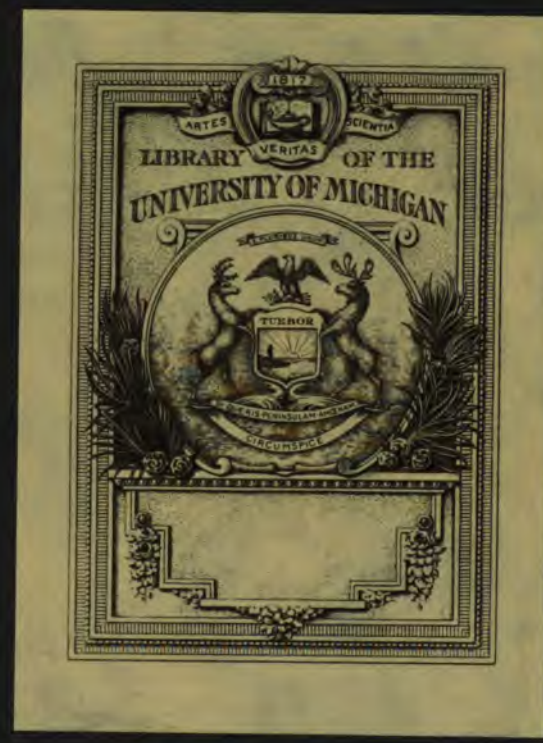
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,589,116


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

compl qct AST
Ms.
Z
1007
.7 '8

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Janvier 1900. T. LXXXVIII. 1.

IMPRIMERIE FR. SIMON, SUCC^r DE A. LE ROY

IMPRIMEUR BREVETÉ

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME CINQUANTE-UNIÈME

(QUATRE-VINGT-HUITIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1900

Comph sets
Sweets
7-14-37
33235

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *Les Perles de la Côte d'Azur. La Rivière (du Cap Roux au torrent Saint-Louis). Monaco, Monte-Carlo, les Routes du littoral et de la Corniche, Menton et leurs environs*, par le général Bourelly. Paris, Laurens, 1900, in-4 de II-411 p., illustré de 20 aquarelles dans le texte et hors texte et de 100 gravures par E. Lessieux. Broché, 40 fr.; relié, 45 fr. — 2. *Pompéi. La Ville. Les Mœurs. Les Arts*, par Pierre Gusman. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, gr. in-4 de 476 p., illustré de 600 dessins dans le texte et de 32 aquarelles de l'auteur. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 3. *L'Art décoratif et le mobilier sous la République et l'Empire*, par Paul Lafond. Paris, Laurens, 1900, in-4 de IV-223 p., avec 10 eaux-fortes et 89 dessins, 40 fr. — 4. *Paris pittoresque, 1800-1900. La Vie. Les Mœurs. Les Plaisirs*, par Louis Barron. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, gr. in-4 de 415 p., illustré de 500 reproductions d'estampes et de 20 grav. hors texte tirées en couleurs. Cartonné, fers spéciaux, 25 fr.; relié, 40 fr. — 5. *L'Hôtel de ville de Paris à travers les siècles*, par Louis d'Haucour. Paris, Giard et Brière, 1900, in-4 de 802 p., avec de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. Broché, 25 fr.; relié, 35 fr. — 6. *Le Sport en France et à l'étranger. Silhouettes sportives*, par le baron de Vaux. Paris, Rothschild, 1900, gr. in-8 de 335 p., avec 84 portraits et 200 illustrations. Broché, 25 fr. — 7. *Les Styles enseignés par l'exemple. Europe : Art byzantin. Arts modernes*, par L. Libonis. Paris, Laurens, 1900, in-4 illustré de 200 grav. accompagnées de notices. Broché, 20 fr.; relié, 22 fr. — 8. *Les Trois Couleurs. France, son histoire*, par G. Montorgueil. Imagé par Job. Paris, Charavay et Martin, s. d. (1900), in-fol. de 80 p., avec des gravures en couleurs. Relié, fers spéciaux, or et couleurs, tr. rouges, 12 fr. — 9. *L'Oie du Capitole*, par Léo Claretie. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, gr. in-4 de 43 p., illustrations de A. Vimar. Cartonné toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 10. *Reconnaissance*, par d'Agon de la Conterie. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, in-4 de 302 p., illustrations de Zier. Cartonné toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 11. *Le Pavillon d'or*, par Louis Gastine. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, in-4 de 300 p., illustrations de Zier. Cartonné toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 12. *A la conquête d'un trône*, par A. Mahlinger. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, in-4 de 303 p., illustrations de Zier. Cartonné toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr. — 13. *Par vanité*, par Amélie Perronnet. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, 1900, in-4 de 300 p., illustrations de M. Balery. Cartonné toile, fers spéciaux, or et couleurs, tr. dorées, 8 fr.

1. — Pour la publication du magnifique ouvrage qu'il vient de consacrer aux *Perles de la Côte d'Azur*, l'éditeur H. Laurens ne mérite que des éloges. Papier superbe, splendide impression due à M. Charles Hérissey, l'excellent imprimeur d'Évreux, belle gravure des planches en noir et en couleurs exécutée par MM. Ducourtioux et Huillard, tout ce qui rentre dans le domaine même de l'éditeur de publications artistiques, M. Laurens l'a surveillé avec le plus grand soin, jusque dans les plus petits détails, et il est arrivé à produire de la sorte un ouvrage qui lui fait le plus grand honneur. — Cet ouvrage est illustré d'une manière absolument remarquable; M. E. Lessieux a exécuté, pour

accompagner le texte du général Bourelly, une série de dessins en noir et d'aquarelles qui donneront certainement à ceux qui ne l'ont pas encore vue le désir de visiter la partie de la Côte d'Azur décrite dans ce volume ; ils inspireront aux autres le désir d'y retourner, et leur rappelleront en même temps, de la manière la plus fidèle, les sites et les monuments qu'ils ont eu occasion, au cours de leur séjour sur le littoral méditerranéen, de voir et d'admirer. Bon nombre de ces illustrations sont de véritables tableaux, d'une exactitude scrupuleuse : citons en particulier les aquarelles représentant le rocher de Monaco, le port de Menton, la montagne Sainte-Agnès, Eze et la presqu'île Saint-Jean, le trophée d'Auguste et le mont de la Bataille. Signalons aussi les dessins représentant la rade et le port de Monaco, Eze, la vieille ville de Menton, enfin le ravin et le pont Saint-Louis à la frontière italienne. — Quant au texte du général Bourelly, très documenté, très bien informé en général, nous ne laisserons pas de lui adresser quelques reproches. Pourquoi, d'abord, n'avoir pas défini, sinon dans le titre même du volume et sur la carte, ce que sont les *Perles de la Côte d'Azur* ? C'est Monaco, Monte-Carlo et Menton, ainsi que leurs environs, c'est la « Rivière », du Cap Roux au torrent Saint-Louis, dit le général Bourelly ; mais ce pourrait être aussi bien San Rémo et Bordighera. Pourquoi n'avoir pas débuté, avant de faire l'histoire de Monaco, d'après les travaux érudits de M. Saige, par un court chapitre d'introduction géographique générale ? Pourquoi n'avoir pas dressé une bibliographie à la fin de volume dont, systématiquement, a été éliminée toute référence ? Ajoutons que le style laisse parfois à désirer ; on trouve ici (p. 4) des phrases sans verbe, là, des phrases mal construites (p. 123), ailleurs des amphibologies, parfois aussi des renseignements contradictoires (Cf. p. 159-160). Puis, on rencontre çà et là des indications incomplètes ; à la page 34, par exemple, où le général Bourelly omet de mentionner, parmi les expéditions océanographiques antérieures à celles du prince de Monaco, celles du *Porcupine* et surtout la grande exploration du *Challenger* ; — ou aux pages 150-151, où les chiffres cités par lui sont beaucoup moins probants que les chiffres de la température moyenne de chaque mois pour une période déterminée d'années. Mais ces critiques n'empêchent pas le général Bourelly d'être un bon et agréable guide, que les visiteurs de la Côte d'Azur feront bien de consulter souvent, et dont les indications historiques et topographiques sont sûres ; c'est en même temps un admirateur passionné de la partie de la « Rivière » comprise entre le cap Roux et le torrent Saint-Louis.

2. — M. Pierre Gusman est un jeune peintre qui, récompensé au Salon de 1894 d'une bourse de voyage, s'est mis à découvrir le monde. La Belgique et la Hollande l'intéressèrent, Rome l'enchanta, Pompéi le retint.

D'abord simple touriste, il se laissa vivre doucement dans les ruines ensoleillées; autour de lui les ouvriers travaillaient, des coins nouveaux de la ville ensevelie surgissaient peu à peu devant ses yeux ravis. Il dessinait, il peignait, il se pénétrait de cette résurrection de la vie antique, irrésistible pour une âme d'artiste. Il partit pour revenir deux ans plus tard, avec une mission ministérielle, muni, cette fois, d'un sérieux bagage d'archéologue, et copiant, pour notre École des beaux-arts, les peintures les moins connues. Une troisième fois, en 1898, il retourna pour un dernier séjour au pied du Vésuve, et il en rapporta un livre. Ne craignons pas de le dire, le livre de M. Gusman est le plus beau, le plus complet, le plus agréable de tous ceux, et ils sont légion, qui ont été écrits sur Pompéi. M. Henry Roujon, l'érudit et actif directeur des Beaux-Arts, dont le nom figure sur la dédicace, peut être fier d'avoir aidé à une aussi excellente publication. Elle ne nous accable point sous l'appareil scientifique des ouvrages allemands; c'est une promenade alerte et joyeuse, en des chemins fleuris; mais partout on peut s'arrêter et se reposer sur un terrain solide; la science est là; nulle part elle ne fait défaut; croyons-en M. Collignon, dont l'Introduction si charmante et fine est la plus sûre des garanties; d'ailleurs la bibliographie qui termine le volume n'a rien négligé des ouvrages utiles à consulter. Rien qu'à feuilleter le vélin sonore de ces pages couvertes de dessins, vous aurez la vive sensation de la vie antique. L'auteur a divisé son grand sujet en chapitres méthodiquement classés, où nous apprenons à connaître l'histoire de Pompéi, de sa destruction et des fouilles, la vie religieuse et les tombeaux, les monuments publics, les jeux et les théâtres, la rue, les inscriptions et les industries, la maison gréco-romaine, les arts enfin, peinture, sculpture, orfévrerie. L'illustration est parfaite, d'un artiste homme de goût, uniquement attentif à fixer le caractère véritable des objets qu'il nous présente. Ses dessins (il n'y en a pas moins de six cents) rendent avec la même précision les fresques à demi détruites, les statues, la vaisselle et les meubles, ou les aspects délicieux du paysage campanien. Enfin nous ne saurions trop louer les aquarelles, dont la reproduction sobre et harmonieuse est un des grands attraits de ce texte séduisant. Il est inutile d'ajouter que *Pompéi, la ville, les mœurs, les arts*, n'est point un livre pour enfants, ni pour jeunes filles. On sait que le latin dans les mots — et dans les peintures — brave l'honnêteté; mais M. Gusman, qui connaît son Boileau, respecte le lecteur français, et, sans rien nous cacher de cette vie antique où beaucoup de laides choses ne craignaient point le grand jour, il parle de tout avec discrétion et délicatesse; c'est un mérite de plus dont les pères de famille lui seront reconnaissants.

3. — Les modes changent et se succèdent rapidement. Le somptueux volume que M. Paul Lafond vient de publier à la librairie Laurens sur

l'Art décoratif et le Mobilier sous la République et l'Empire n'aurait guère trouvé de lecteurs il y a trente ans ; aujourd'hui c'est un livre nécessaire. M. Henry Houssaye, dans son excellente Préface, le constate justement : « Ce que d'autres ont fait depuis douze ans pour l'histoire, M. Paul Lafond l'a fait pour l'art décoratif de l'Empire. Son livre est une nouveauté et une réparation. Pour la première fois, nous avons un tableau complet et une étude suivie du mobilier sous la Révolution et l'Empire ; pour la première fois, il est rendu pleine justice à cet art décoratif si longtemps dédaigné et cependant si remarquable par la finesse, la sûreté, le soin scrupuleux de l'exécution, comme par la grandeur, la noblesse, le caractère de puissance et de pérennité de la conception. » L'étude des origines de ce style néo-antique sera pour bien des lecteurs une révélation. Comment imaginer, avant la Convention, avant l'expédition d'Égypte, avant le sacre de Napoléon, les faisceaux et les trophées d'armes, les sphinx et les aigles, les Victoires aux ailes éployées et les palmes s'enlevant en relief doré sur les boiseries blanches des appartements, s'incrustant en bronze sur l'acajou des meubles ? Et pourtant tous les éléments essentiels du nouveau décor existent déjà dans le style Louis XVI, et Marie-Antoinette, à Trianon, à Versailles, à Fontainebleau, a fait travailler ces mêmes ciseleurs et ces ébénistes auxquels la République et l'Empire devront leurs meilleurs chefs-d'œuvre. Il ne faut pas oublier que la découverte récente de Pompéi et d'Herculanum avait plus que jamais tourné les esprits vers l'antiquité, et fourni aux ouvriers d'art d'incomparables modèles ; c'est là qu'il faut chercher l'explication toute naturelle du changement de mode qui, en quelques années, transforma les lignes tourmentées et les courbes capricieuses de l'ornementation Louis XV en un décor plus sobre, plus rectiligne, presque rigide. Les stucs, les boiseries sculptées et peintes et jusqu'aux tapisseries de Beauvais (on en pouvait admirer tout récemment à la galerie Georges Petit de ravissants panneaux) ont reproduit à profusion les célèbres danseuses de Pompéi, la gloire du musée de Naples. On suivra avec un vif plaisir, au travers du texte de M. Paul Lafond, cette évolution si intéressante du style français ; de charmants et nombreux dessins en sont le commentaire. Parmi ces dessins, on remarquera de grandes eaux-fortes qui rendent avec une parfaite fidélité le ton et la matière des objets qu'elles interprètent ; ces eaux-fortes sont signées de l'auteur même du livre, qui manie tour à tour, avec une égale aisance, la plume de l'érudit et la pointe du graveur.

4. — M. Louis Barron, auteur des *Fleuves de France*, des *Environs de Paris*, et de *Autour de Paris*, nous donne aujourd'hui un nouvel ouvrage, sous ce titre : *Paris pittoresque*. C'est le tableau de la capitale durant le siècle qui va finir : *1800-1900. La Vie, les mœurs, les*

plaisirs, ce sous-titre indique ce qu'on trouve dans ces pages, où revit, de la façon la plus saisissante, le Paris du premier Empire, de la Restauration, du gouvernement de Juillet, de la seconde République, du second Empire, enfin de la troisième République. Ce qui constitue l'originalité du livre, c'est que les innombrables gravures qui accompagnent le texte sont toutes empruntées à des estampes contemporaines : on a ainsi, prise sur le fait, la vie parisienne aux différentes époques. Rien n'est plus curieux que ces reproductions qui placent sous nos yeux beaucoup de ces monuments du vieux Paris qui ont disparu dans les transformations opérées durant le cours du siècle, une foule de scènes de mœurs, les costumes, les types, les fêtes, les journées : pages d'histoire, souvenirs d'un passé plus triste que glorieux, mais qui contient des leçons dont la génération actuelle devrait profiter. Quelque favorable que soit l'auteur aux idées libérales, il ne peut s'empêcher de pousser un cri d'alarme. Dans sa conclusion, M. Barron, faisant allusion aux explosions qui ont signalé les années 1893 et 1894, à l'incendie du Bazar de la Charité en 1896, écrit ces lignes : « Ah ! qu'un tel holocauste devrait suffire pour rapprocher les classes, et, dans la ville, amener la paix sociale ! Mais s'il ne suffit pas, la violence y réussira-t-elle davantage ? Il faut bien autre chose pour retenir l'attention de Paris que des actes de haine farouche, il faut émouvoir ses invincibles sentiments d'amour pour la patrie toujours prêts à vibrer. Dans ce seul amour s'unissent ses citoyens. Dès qu'on l'invoque, les luttes de partis et de classes font trève, aristocrates et bourgeois, ouvriers et patrons, riches et pauvres se comprennent, s'accordent et se disposent ensemble à tous les sacrifices. Le patriotisme, c'est leur religion ; à certaines heures, c'est toute leur âme. » Étrange illusion ! le patriotisme, sans la religion, n'est qu'un sentiment éphémère. M. Barron, qui, à certaines pages, s'est permis de qualifier Notre-Seigneur Jésus-Christ d' « anarchiste d'il y a dix-neuf cents ans, » ne semble pas le comprendre. Il nous montre le Paris frivole, sensuel, livré à tous les entraînements, plus d'une fois emporté par l'esprit de révolte et allant de révolutions en révolutions ; il devrait nous donner maintenant la contre partie, qu'il fait entrevoir à la fin du livre, quand il dit : « Paris, malgré son allure dévorante, trouve le temps de penser à être bon. Paris recueille, soigne, soulage, console, encourage les blessés, leur rend parfois la force pour lutter encore. Paris est plein d' « œuvres » de miséricorde et d'humanité fondées pour calmer, guérir, s'il se peut, les continuelles meurtrissures de l'égoïsme. Nombre de braves gens s'ingénient à secourir les pauvres, se consacrent même à leur service et savent y intéresser la frivolité mondaine. » Nous souhaitons qu'après avoir raconté *la vie, les mœurs, les plaisirs*, l'auteur nous donne le vivant tableau de ces

œuvres qui sont l'honneur du XIXe siècle. Avant de finir nous devon féliciter les éditeurs sur la splendide exécution de ce livre.

5. — M. Louis d'Haucour, sous-chef de bureau en retraite au ministère de la marine, nous donne un volume in-4, richement illustré, sous ce titre : *L'Hôtel de ville de Paris à travers les siècles*. Dans une première partie, il retrace l'histoire de la prévôté des marchands et de l'hôtel de ville, depuis 1263, date de l'entrée en fonctions d'Evreux de Valenciennes, le premier prévôt des marchands, jusqu'au 14 juillet 1789, jour où fut assassiné Jacques de Flesselles, le dernier prévôt. Dans une seconde partie, qui forme à elle seule près de la moitié du volume, nous trouvons l'histoire de l'hôtel de ville depuis 1789 jusqu'à nos jours. Il y a là des listes de prévôts et d'échevins jusqu'à la Révolution, de membres de la Commune, du conseil général et de la municipalité depuis 1789 jusqu'à 1899 qui ont leur intérêt ; mais, en ce qui touche aux appréciations historiques, il y aurait bien des réserves à faire et l'on pourrait même signaler des inexactitudes. Ainsi M. d'Haucour (p. 116) nous cite une ordonnance que les habitants de Paris auraient obtenue « de Charles VII » le 18 février 1424, pour être autorisés à faire, chaque nuit, le guet dans la ville. Or, à cette époque, la ville de Paris était encore sous la domination anglaise. — Nous nous arrêterons plus volontiers à la partie artistique, qui est intéressante, parce qu'elle offre la reproduction d'anciennes gravures et de tableaux de maîtres. Toute cette illustration est fort bien exécutée.

6. — En écrivant *le Sport en France et à l'étranger*, M. le baron de Vaux a eu surtout l'intention de tracer quelques silhouettes qui seraient finement appréciées des amateurs de la lame et de l'épée. Tout d'abord il a mis en vedette les souverains, depuis M. Félix Faure jusqu'à M. Loubet. On comprend, dans ces conditions, qu'il ait inséré le prince de Monaco et négligé le duc d'Orléans (le premier tireur du monde pourtant). Il lui est aussi arrivé une mésaventure bizarre : en tête du croquis littéraire consacré au comte de Turin (p. 115), il a mis la photographie du duc d'Aoste. La deuxième partie est consacrée aux figures les plus connues qui se consacrent à l'escrime, au duel et au sport. C'est le comte Clary et la princesse de Metternich qui débutent. Nous y retrouvons l'excellent marquis de Chambonas et un bel hommage rendu à Louis de Caters. Mais avec regret, nous constatons que M. de Saint-Chéron est oublié. Pourquoi ? Tous ceux qui ont assisté, au cercle d'escrime, à l'assaut merveilleux qui eut lieu entre Mlle Poppa Invernizzi et Mathilde de Salle, représentant le chevalier de Saint-Georges et la chevalière d'Éon, verront avec plaisir que cette belle soirée a été rapportée au compte de M. Breittmayer. Le baron de Vaux nous révèle Hergsell, et Breck, deux types extrêmement intéressants, Mlle Abberna, qui n'est malheureusement connue que d'un cercle intime, et Mme Schroer, une

agréable Berlinoise. A signaler le costume des escrimeuses danoises (p. 377 et suivantes). Somme toute, ce livre mérite d'être sur toutes les tables mondaines et d'être offert aux jeunes sportmen ou women, qui abondent maintenant, Dieu merci, mais qui connaissent malheureusement trop peu les grands maîtres de l'art.

7. — M. Libonis vient de publier le troisième et dernier volume de la série instructive qu'il intitule : *Les Styles enseignés par l'exemple.* Ce volume traite des arts en Europe, de l'époque byzantine jusqu'aux temps modernes. Il comprend deux cents dessins à la plume, accompagnés de notices générales sommaires, mais dont la construction heureusement proportionnée s'appuie sur une érudition sérieuse. Ce que l'on peut surtout regretter, c'est que l'auteur n'ait pas cru devoir compléter chacune de ces notices sur l'art byzantin, l'art allemand, l'art anglais, l'art italien, l'art flamand, l'art espagnol, l'art russe, de l'indication des ouvrages les plus utiles à consulter, tant manuels que recueils savants. Prenons donc le livre de M. Libonis pour ce qu'il est : un album commode à feuilleter, où l'on trouvera des spécimens assez bien choisis des styles anciens et modernes. Voici des exemples d'architecture, voici des bois sculptés, des métaux, des marbres et des ivoires, des émaux et des verres (les vitraux ont été oubliés), des miniatures et des cartons de dessins, le tout interprété d'une manière habile, mais uniforme. Par son format et son prix, cet ouvrage prend place parmi les publications de luxe ; nous l'eussions préféré plus maniable, et d'allure plus scolaire, car il ne s'adresse en somme qu'aux lecteurs encore inexpérimentés.

8. — A contempler le superbe album, œuvre pour l'image du prestigieux dessinateur Job, et, pour le texte, de M. G. Montorgueil qui nous apparaît comme un barde vigoureux, fils de la vieille Gaule à la fois et de la jeune France, on reste un moment saisi, rêveur. Mais, revenu d'un premier éblouissement, on examine et on réfléchit. *Les Trois Couleurs. France, son histoire* (titre singulier) envisage l'époque qui va de 1815 à 1880. Tour à tour, l'écrivain, dans une prose parfois sublime, de temps à autre familière, d'une familiarité glissant jusqu'aux confins d'une trivialité qui n'a au fond rien de blessant, et l'artiste, en une série de tableaux admirables d'exécution, mais pas toujours d'une courtoisie parfaite quand il s'agit de la vieille monarchie française, rappellent les faits principaux de notre histoire pendant la plus grande partie de ce dix-neuvième siècle près de s'évanouir et qui a été si stérilement, si désastreusement agité. Chacun à sa manière, MM. G. Montorgueil et Job se montrent patriotes ; mais ni l'un ni l'autre ne s'est aperçu de ce qui manque à notre chère France, c'est-à-dire un Chef puissant et respecté, prêt à reprendre les vraies traditions nationales. Ils nous paraissent voir en espérance, en rêve,

hélas ! une France grande, forte, prospère, sans se douter, il nous semble, que le sol sur lequel ils aperçoivent les choses établies est dangereusement mouvant. Nous rendons volontiers justice à leur talent à tous deux et spécialement au ton modéré de M. G. Montorgueil ; mais nous devons nous en tenir là : car l'œuvre, dans son ensemble, est très critiquable et nous regrettons de ne pouvoir lui accorder nos suffrages.

9. — M. Léo Claretie a eu la rare fortune de découvrir, dans le bucher d'un couvent du Mont Athos, un manuscrit de L. Calpurnius, qui lui a fourni des notions ignorées sur le fameux épisode du Capitole sauvé par les oies. Telle est l'origine du « succulent » album qu'il nous offre, avec les merveilleuses illustrations de Vimar. C'est tout à fait désopilant. Tout ce qu'on pourrait reprocher à *l'Oie du Capitole*, c'est d'être parfois un peu trop grasse. Il y a, dans le récit des exploits de Cornélie et de son fils Gaius, certains passages qui ne conviennent guère à la jeunesse. C'est dommage, car l'album est vraiment bien joli !

10. — M. d'Agon de la Conterie, en écrivant *Reconnaissance*, a voulu mettre sous la terrible période du Consulat l'histoire la plus touchante. Un ignoble personnage vole son neveu pour dérober sa fortune. La mère de l'enfant, aidée de braves cœurs, arrive à le retrouver, et le traître reçoit sa punition juste et méritée. Peut-être l'auteur est-il un peu trop indulgent pour la police, mais il a des sentiments élevés et chrétiens. Il blâme peut-être avec trop d'ardeur les convictions et les actes des chouans, mais il sait néanmoins leur rendre parfois un juste hommage. Il y a dans ce roman une atmosphère d'honnêteté qu'on rencontre rarement et qui séduit d'autant plus. Livre dont la mère peut permettre la lecture à sa fille : c'est le plus bel éloge que nous en puissions faire et que nous complèterons néanmoins en disant que les pères le liront aussi avec plaisir, car le style en est limpide et l'intérêt toujours palpitant. Bonnes gravures de Zier, jolie couverture.

11. — M. Jules Verne a inauguré une « école » de voyages extraordinaires qui compte déjà un certain nombre d'élèves de talent que les lecteurs du *Polybiblion* connaissent. Un nouveau se révèle : M. Louis Gastine. Avec *le Pavillon d'or* on est lancé dans le prestigieux, le prodigieux, le mystérieux le plus inextricable. Un grand yacht de nationalité américaine, mais dont l'équipage est français, sauf un seul officier, Sir Naddi, fait la rencontre, en pleine mer et en pleine nuit, d'un croiseur formidable, abandonné sans pavillon, sans dénomination, sans fanaux. Le commandant Baraduc l'aborde, y monte, l'inspecte dans toutes ses parties et, le considérant comme de bonne prise de par le droit international, s'en empare avec l'intention de le diriger sur Brest, afin de le remettre aux autorités militaires maritimes, qui l'accueillent à coups de canon et même, sur ordre ministériel, lui font donner la

chasse. Mais ce navire, dont l'armement est fantastique et dont la puissance comme vitesse est incomparable, se borne à prendre le large, à régler sa marche sur les bâtiments qui le poursuivent inutilement, puis prend tout à coup sa « volée » faisant de soixante à quatre-vingts nœuds à l'heure ! Effrayant ! Après mûres réflexions, Baraduc renvoie l'équipage entier, ne gardant que le chef mécanicien. A eux deux, tranquillement, ils pénètrent à Toulon, de nuit, sans être aperçus de toute la marine du port, si bien qu'à l'aurore le colosse stupéfie tout le monde. Quoique portant les couleurs françaises, la France ne le reconnaît pas pour l'un des siens ; l'Europe, le monde s'émeut de l'aventure, nomme une commission internationale pour découvrir l'origine de ce navire hors depair. Et tout cela pour arriver à ce qui est généralement l'œuvre des commissions s'entendant mal : à zéro. L'auteur raconte alors des choses abracadabrantes qu'il serait trop long de résumer et qu'on fera bien de lire. Finalement, le « Pavillon d'or » disparaît — du fait de son mystérieux créateur qui ne se révèle qu'à la dernière page, Sir Naddi, — par cinq kilomètres à fond, avec ledit créateur, un original, qui, au préalable, a « semé » son équipage afin de ne pas lui faire subir un sort fatal. N'oublions pas de dire que M. Gastine, avant cette conclusion inattendue, nous fait assister à deux mariages particulièrement intéressants. Les belles gravures et la jolie reliure de ce volume ne sont pas de nature à rabaisser le mérite de cet étonnant récit.

12. — Dans *la Conquête d'un trône*, M. Mahlinger a raconté l'enlèvement de l'héritière du trône de Dalmatie. Il s'agit de la conspiration et de la révolte de ces vaillants patriotes qui voulurent arracher leur patrie au joug autrichien. L'intérêt est poignant, les péripéties nombreuses, les plus nobles sentiments se font jour tour à tour. On ne peut que vibrer à l'unisson, et garçonnets et fillettes s'enthousiasmeront à juste titre pour ce roman qui ne contient rien que d'irréprochable. On y parle sans doute beaucoup de prison, de mort ; mais n'est-ce pas là un bon exemple à donner aux enfants et ne serions-nous pas plus capables de défendre nos libertés les plus sacrées, si nous habituions nos enfants à regarder dès leur jeune âge toutes les peines comme insignifiantes quand il s'agit de se faire les champions d'une grande idée et par conséquent de souffrir pour elle ?

13. — *Par vanité* nous rappelle les menus faits de la vie des trois familles Dècle, Feriel et de Presmes, gens de condition modeste, mais chez qui, sous des formes diverses, une vanité puérile se manifeste à chaque instant. Il serait long et du reste peu intéressant d'entrer dans tous les incidents qui remplissent le livre. Les familles que nous venons d'énumérer, vivent dans une intimité quotidienne, sans cesser pour cela de se jalouser et de se disputer à l'occasion, toujours « par vanité. » Les aventures d'une soi-disant grande dame italienne, la princesse

Moscaletti, jouent un rôle important dans la seconde partie du récit. Jalousée par les uns, flattée par les autres, la folle princesse devient pour les gens vaniteux qui l'observent un centre autour duquel s'agitent leurs mesquines passions. L'auteur a eu pour but de montrer les inconvénients de la vanité, défaut dont sont affligés tous ces personnages. Ce but est louable, mais l'absence de toute note religieuse se fait péniblement sentir : les personnages, même les meilleurs, sont d'honnêtes païens et l'atmosphère où ils vivent est d'un terre-à-terre désolant.

VISENOT.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Les Fondements économiques de la protection*, par SIMON-N. PATTEN. Paris, Giard et Brière, 1899, in-12 de XIII-216 p., 2 fr. 50. — 2. *Les Associations ouvrières et patronales*, par ROGER MERLIN. Paris, Rousseau, 1899, in-8 de 516 p., 8 fr. — 3. *Essai sur quelques théories économiques dans le « Corpus juris civilis »*, par PAUL THOMAS. Paris, Larose, 1899, gr. in-8 de 124 p., 6 fr. — 4. *L'Ouvrier en soie, monographie du tisseur lyonnais, 1re partie. 1466-1791*, par JUSTIN GODARD. Lyon, Bernoux et Cumin ; Paris, Rousseau, 1899, in-8 de 542 p. — 5. *La Propriété paysanne, étude d'économie rurale*, par SOUCHON. Paris, Larose, 1899, in-8 de VIII-258 p., 6 fr. — 6. *Die sociale Frage : Liberalismus, Socialismus und christliche Gesellschaftsordnung*, von R. P. HENRI PESCH, S. J. Fribourg en Brisgau, Herder, 1896, 1898 et 1899, 3 vol. in-12 de 192, 340 et 396 p. — 7. *Conférences sur les œuvres sociales*, par le R. P. ÉMILE PICHÉ. Paris et Poitiers, Oudin, 1899, in-12 de 106 p., 2 fr. 50. — 8. *Socialisme et problèmes sociaux*, par EUGÈNE D'EICHTAL. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 272 p., 2 fr. 50. — 9. *Action socialiste*, par JEAN JAURÈS. Paris, Bellais, 1899, in-12 de 558 p., 3 fr. 50. — 10. *Les Lois sociales devant le droit naturel*, par DUGAST. Paris, Giard et Brière, 1900, in-12 de 62 p., 0 fr. 75. — 11. *De la Production industrielle, association du capital, du travail et du talent*, par PAUL BOILLEY. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 220 p., 2 fr. 50. — 12. *Die agrarischen Fragen im Verhæltniss zum Socialismus*, von FR. O. HERK. Vienne, Rosner, 1899, in-8 de 142 p., 2 fr. 50. — 13. *Charité, justice, propriété*, par CHARLES DE PONTHIÈRE. Paris, Rondelet, 1899, gr. in-8 de 54 p. — 14. *Annales de l'Institut international de sociologie*, par RENÉ WORMS. T. V. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 512 p., 10 fr. — 15. *Morale sociale*, par BELOT, BERNES, BRUNSWICK, BUISSON. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 320 p., 6 fr. — 16. *Les Transformations du pouvoir*, par G. TARDE. Paris, Alcan, 1899, in-8 de 266 p., 6 fr. — 17. *Interprétation sociale et morale des principes du développement mental*, étude de psycho-sociologie, par JAMES MARK BALDWIN. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 580 p., 10 fr. — 18. *Évolution de l'âme et de la société*, par FELIPE SENILLOSA. Paris, Chamuel, 1899, in-12 de 272 p., 3 fr. 50. — 19. *Vues contemporaines de sociologie et de morale sociale*, par HENRI LAGRÉSILLE. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 268 p., 5 fr. — 20. *Science sociale et démocratie, essai de philosophie sociale*, par DUPRAT. Paris, Giard et Brière, 1900, in-8 de 320 p., 6 fr. — 21. *Discorsi sulla natura e sul governo dei popoli*, da F.-S.-C. SIRAGUSA. Palerme, Virzi, 1899, in-12 de 412 p., 5 fr. — 22. *L'Amour libre*, par CHARLES ALBERT. Paris, Stock, 1899, in-12 de 306 p., 3 fr. 50.

1. — M. Patten, professeur à l'Université de Philadelphie, avait publié, en 1890, un très curieux livre sur *les Fondements économiques de la protection*. M. Lepelletier, de l'Université catholique de Paris, vient de le traduire sur la seconde édition, parue en 1895. La thèse est originale. M. Patten y reproduit bien l'idée maîtresse de Raymond et de

List, à savoir, qu'Adam Smith et les classiques avaient fait de l'économie privée plutôt que de l'économie politique (p. 20) et que la nation ne leur était pas suffisamment apparue comme distincte des individus ; mais pour le surplus il s'engage dans une théorie nouvelle de toutes pièces. C'est la distinction des « sociétés à l'état statique » et des « sociétés à l'état dynamique » ; les premières, comme les vieilles nations européennes, parvenues à un équilibre stationnaire ; les autres, comme l'Amérique, en plein essor de progrès dans la conquête graduelle de toutes leurs ressources. Ces dernières ont besoin d'une protection, qui, en excitant le travail national, excitera du même coup le commerce extérieur. Toutefois, quand on veut examiner dans le détail les propositions qu'émet M. Patten, on est souvent frappé de leur aspect paradoxal. Ainsi M. Patten, à la différence de son compatriote Carey, est un partisan convaincu des lois de la rente selon Ricardo, ce qui ne l'empêche pas de soutenir avec Carey que la mise en culture a commencé par les terres maigres et mauvaises et fini par les terres riches et profondes (p. 47 et s.). Selon lui aussi, c'est une erreur de s'imaginer que l'Angleterre ait une supériorité pour le fer, et les États-Unis pour les céréales : c'est le contraire qui est vrai (p. 48). Toutefois M. Patten est beaucoup mieux inspiré quand il réfute la théorie ricardienne de la productivité indestructible du sol (ce que la chimie avait suffisamment démenti) et quand il préconise la variété économique des cultures : celle-ci, d'ailleurs, se concilie plus facilement avec des formules de protection qu'avec des formules de libre-échange basées sur la division du travail ainsi que le voulaient Smith et Bastiat (p. 38 et s.). Mais au résumé, nous craignons que le vague des théories sur l'état statique et l'état dynamique, l'aspect trop ouvertement paradoxal de certaines affirmations et le caractère essentiellement américain d'une théorie que l'auteur présente comme générale, nous craignons, disons-nous, que tout cela ne nuise au crédit du système de M. Patten. Les libre-échangistes ne le croiront pas, et les protectionnistes s'obstineront à lui préférer List.

2. — M. Roger Merlin, que connaissent bien les amis du « Musée social », a donné un fort beau livre sur *les Associations ouvrières et patronales*, simple exposé de la situation actuelle, soit en France, soit en Europe, au triple point de vue des syndicats industriels et agricoles, des sociétés coopératives de consommation, de production et de crédit, et des institutions de mutualité. Bien entendu la France a la première place dans ce tableau : puis viennent les autres pays de l'Europe, avec quelques lignes seulement sur les États-Unis, en ce qui concerne chez eux les coopératives et les mutualités. D'ailleurs les États-Unis, pour être traités un peu à fond, auraient exigé des volumes, et assez d'autres auteurs y ont donné déjà leur attention. — En fait de syndicats, les

préférences de M. Merlin sont pour les syndicats mixtes, s'ils sont possibles : et il en voit à bon droit une réalisation dans les syndicats agricoles, devenus le résultat le plus solide et le plus complètement bon de la loi de 1884. Ici cependant, je veux dire pour les syndicats agricoles, nous aurions voulu une étude juridique bien documentée et bien sérieuse sur le parallèle à faire entre le cadre qui paraît tracé aux syndicats par la loi de 1884, et le champ d'activité beaucoup plus vaste dans lequel ils se sont étendus. — Les conclusions générales du livre sont bonnes. M. Merlin reconnaît et démontre que « le syndicat ouvrier de notre époque est dominé par une tendance socialiste et révolutionnaire » (p. 151) ; et à la fin du volume il fait un plaidoyer sincère en faveur de la liberté et de l'initiative individuelle (p. 508-512). Le socialisme d'État ne lui fait pas moins peur. Il l'accueille cependant comme un pis-aller, pour le cas où « les intéressés manqueraient d'aborder cette voie de liberté qui s'ouvre devant eux » et ne pourraient pas « se servir des instruments mis à leur portée par la République. » Qu'il me soit donc permis de dire ici qu'en ce qui concerne la liberté, M. Merlin me semble un peu optimiste sur le compte de la République ; tracassière et statolâtrique comme elle est en matière de liberté religieuse, ne pourrait-on pas lui objecter le vieil adage « donner et retenir ne vaut », qui, en matière de donation, vicie l'acte dans son entier ? Et cependant M. Merlin a proclamé fort justement que « ce n'est pas le système adopté qui fait le bonheur... S'il est des partisans des syndicats et de la coopérative qui attachent à cette forme une puissance mystique, ils ne tarderont pas à être désabusés... Si la nouvelle école croit à une transformation lente sans doute, mais progressive, le changement n'aura pas été produit par la forme extérieure, mais par les principes de vie morale dont cette dernière aura facilité l'éclosion. »

3. — L'histoire de l'économie politique s'enrichit chaque année de travaux spéciaux d'une haute valeur : au nombre de ceux-ci il faut mettre, sans conteste possible, l'*Essai sur quelques théories économiques dans le « Corpus juris civilis »*, par M. Paul Thomas. Ces théories, ce sont : l'idée de la richesse et des biens ; la valeur ; la circulation des richesses ; le crédit et son organisation ; les titres de crédit. L'auteur, qui a le mérite de rester un romaniste en un temps où l'étude du droit romain est trop dédaignée en France, a des vues extrêmement curieuses sur une foule de questions. Ainsi les jurisconsultes romains ont-ils eu la notion d'une valeur d'usage distincte de la valeur d'échange ? Ont-ils connu les variations de valeur de la monnaie, et n'ont-ils pas à cet égard maladroitement distingué le *mutuum* d'argent d'avec le *mutuum* de denrées (p. 56 et suiv.) ? Ont-ils imaginé quelque succédané de la lettre de change ? Ont-ils suppléé à notre formule à ordre (p. 93 et

suiv.)? Voilà quelques-uns de ces problèmes et ils sont fort bien traités : pour moi, qui ai professé dix ans le droit romain, j'ai eu un plaisir tout particulier à les découvrir. L'ouvrage de M. Thomas va fournir pour l'avenir la matière indispensable d'un chapitre d'une histoire de l'économie politique.

4. — Je ne saurais dire si l'amour du pays natal et le parfum de ses souvenirs m'ont prévenu, mais j'aurais peine à exprimer jusqu'à quel point j'ai été charmé par la lecture de *l'Ouvrier en soie, monographie du tisseur lyonnais*. M. Justin Godard ne nous en donne, pour le moment, que la première partie, c'est-à-dire la période de la réglementation du travail, qui va de l'établissement de la manufacture à Lyon, en 1466, jusqu'au décret de mars 1791 ; mais combien intéressante toute cette partie là ! L'auteur a dépouillé une masse incalculable de documents locaux ; il en a extrait tous les petits faits qui redonnaient de la vie à l'histoire ; et à travers tous ces souvenirs il circule avec aisance et bonhomie, sans pédanterie et sans idées préconçues, sans souci de thèses à exposer et à faire accepter. Il est bien et loyalement un historien. Tout est passé en revue au cours de ce gros et compact volume : on suit l'histoire de la « fabrique » lyonnaise depuis son origine ; on voit le régime social du temps, dans la condition des apprentis, des compagnons et des maîtres-ouvriers (qui n'avaient rien de commun avec les maîtres-marchands). Causes de chômage, questions de tarifs, revendications, grèves, émeutes, vie intellectuelle et vie matérielle, tout est examiné au milieu des références les plus variées et les plus dignes de foi. Pour l'économie politique proprement dite, nous signalons tout particulièrement le chapitre « Réglements ; maîtres-marchands et maîtres-ouvriers » (ch. IV, p. 77), qui donne sur la liberté du travail dont la ville de Lyon passe pour avoir joui sous l'ancien régime, une idée sensiblement différente de celle qui a cours. Lyon avait en droit la liberté du travail ; mais cette liberté instituée originairement pour les individus, avait été accaparée par les communautés et par la ville. Au fond, M. Godard établit très justement que, même à Lyon, les maîtres-ouvriers n'étaient point libres et que, au XVIIIe siècle, ce régime ne repondait plus aux conditions sociales.

5. — Sous le titre : *La Propriété paysanne*, M. Souchon a fait une bonne étude d'économie rurale. La « propriété paysanne » est une moyenne propriété, nourrissant son propriétaire et ne recevant d'autres travaux que ceux de ce propriétaire et des membres de sa famille. Dans quelle proportion cette propriété existe-t-elle en France ? et quels en sont les effets économiques ? Pour cette première partie de son travail, M. Souchon a dépouillé avec beaucoup de discernement et d'ingéniosité les documents officiels et surtout la statistique agricole décennale de 1892 : toutefois la force des choses l'a contraint à faire une large

part aux hypothèses et aux approximations conjecturales. Même on pourrait regretter que le regard de l'auteur, toujours fixé sur des chiffres ministériels, ne se laisse jamais distraire vers l'observation directe et que, dans ce travail, il n'y ait rien de psychologique et de vécu. Les statistiques qui, dans la même colonne, juxtaposent immédiatement et sans intermédiaire l'Aisne et le Cantal, les Côtes-du-Nord et le Gard (p. 44 et 45), sont des œuvres de bureaucrates qui ne connaissent de la nature que ce qu'ils en ont vu dans les tableaux et les livres. Les derniers chapitres de *la Propriété paysanne* nous ont paru plus intéressants et plus instructifs. Là, c'est l'examen des charges fiscales ou autres qui grèvent l'agriculture ; c'est l'étude des lois étrangères destinées à reconstituer la propriété ou la petite culture, comme les lois anglaises de 1887 sur les *allotments* (p. 151 et s.) et de 1892 sur les *smoll holdings* (pp. 158 et s.), ou comme les lois prussiennes de 1890 et 1891 sur les *Rentengüter* et les *Rentenbanken ;* c'est l'étude judicieuse des tentatives en vue de maintenir la propriété paysanne ; c'est l'analyse de la loi prussienne de 1874 sur les *Hoferœlle* et l'*Anerbenrecht* (p. 196 et s.) ; c'est enfin une bonne et sage critique des projets français sortis de l'initiative de MM. Siegfried, Lemire et Léveillé. Les conclusions de M. Souchon sont sages : nous les approuvons particulièrement en ce qui concerne la question récemment soulevée de la suppression du principal de l'impôt foncier sur la propriété non bâtie.

6. — Le R. P. Pesch a réuni en trois volumes divers articles qu'il avait fait paraître dans les *Stimmen aus Maria Laach* et qu'il considérait comme une réfutation en règle du libéralisme économique et du socialisme : pour lui, c'était le fondement inébranlable du « catholicisme social. » L'ouvrage, *Die sociale Frage,* a trois parties, qui traitent successivement de « l'idée chrétienne de l'État » (*der christliche Staatsbegriff*), de « quelques fondements de la doctrine chrétienne sur la société » (*einige Grundwahreiten der christlichen Gesellschaftslehre*), et enfin des « principes philosophiques du libéralisme économique » (*die philosophischen Grundlagen des œkonomischen Liberalismus*). Nous nous garderons bien de contester l'érudition bibliographique du R. P. Pesch : à cet égard, ses volumes peuvent fournir quelques aperçus pour une histoire de l'économie politique et surtout pour une histoire du christianisme social. Nous ne contesterons pas davantage — ce qui n'est pas un éloge banal — la parfaite courtoisie de ses procédés de discussion : ainsi, sur la question des divergences qui existent entre catholiques et qu'on est convenu de marquer par l'opposition de « l'école d'Angers » et de « l'école de Liège », le P. Pesch expose avec une entière loyauté les opinions de Mgr Freppel, qu'il transcrit d'un article du P. Cornut, paru dans les *Études religieuses* des PP. Jé-

suites. Nous ferons encore au P. Pesch un compliment, que les Allemands n'ont pas coutume de mériter : c'est celui de la clarté et par conséquent de la facilité de la lecture. Cela dit, nous faisons toutes nos réserves pour le fond des opinions et même pour les procédés de la dialectique, qui nous paraissent sujets à engendrer des erreurs. Ainsi nous ne nous entendons pas le moins du monde sur ce qu'est l'économie politique. Le P. Pesch nous affirme que les variations des valeurs et des prix pour cause de rareté n'ont rien à voir avec les « prétendues lois naturelles de l'économie politique » (t. III, p. 173-174) ; il soutient que l'objet de l'économie n'est pas de connaître les conséquences économiques de nos actes autant que de déterminer ces actes dans leur principe et leur point de départ et que d'établir les justes relations de la volonté avec le mobile de l'intérêt privé (*ib.*, p. 172). C'est nier que l'économie politique puisse exister ; c'est nier tout au moins qu'une place quelconque existe pour elle en dehors et à côté de la morale. Partir aussi, comme le fait le P. Pesch, du libre arbitre des individus pour affirmer l'impossibilité de prévoir la volonté moyenne ou générale des collectivités, c'est nier toute possibilité d'une science sociale quelconque. Y a-t-il là autre chose que des sophismes ? J'en dis autant de cette subtile distinction que le travail est ou n'est pas une fonction sociale selon qu'on le regarde du côté des corps de métier ou bien du côté des individus (t. II, p. 490 et s.). Les erreurs des premiers économistes, d'Adam Smith en particulier, sur les fondements de la morale ne prouvent pas davantage pour ou contre l'exactitude de leurs observations économiques. Pourquoi le P. Pesch ne s'est-il pas attaqué à celles-ci ? Pense-t-il combler cette lacune par des attaques répétées contre Bacon, coupable selon lui d'avoir fait aiguiller sur une mauvaise voie l'économie politique, qui ne devait naître que deux siècles plus tard ? Avant tout, j'aurais aimé une définition du libéralisme économique, dont le P. Pesch fait à tort le frère jumeau du libéralisme religieux. Je n'y vois pas clair non plus quand je lis le chapitre consacré à établir que « le socialisme est le libéralisme du quatrième état. » Ce n'est pas tout, et le P. Pesch, dialecticien très habile et même trop habile, ignore trop les faits économiques contemporains, qu'il n'a guère vus qu'à travers les déclamations de Karl Marx et des *Socialdemokraten*. Dans l'ordre des faits historiques, ce n'est pas moins se tromper que de faire des XVIe et XVIIe siècles la période des grandes altérations monétaires (t. III, p. 68) : on voit trop que l'auteur veut ignorer que la scolastique régnait encore en maîtresse au plus beau temps de nos princes faux-monnayeurs et que s'il met ces abus deux siècles plus tard, ce n'est qu'afin de pouvoir en accuser Bacon et la philosophie de la Renaissance. Bref, *Die sociale Frage* est un livre qui ne peut être lu qu'avec beaucoup de discerne-

ment et il nous semble que la part de la critique doive dépasser pour lui celle de l'éloge.

7. — Le R. P. Piché, de la congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, a moins de pages et moins de théories, mais des idées meilleures et plus pratiques. C'est un chef-d'œuvre en miniature, que son opuscule : *Conférences sur les œuvres sociales,* données au grand séminaire de Poitiers. Cependant, que de choses téméraires ont été dites sur les œuvres sociales et sur la manière d'aller au peuple ! Combien de fois n'a-t-on pas vu des catholiques miser aux enchères pour voir si c'était aux socialistes ou à eux que la faveur populaire allait être adjugée ! Mais ici rien de semblable. Ce sont seulement de bons conseils et partant d'un vrai cœur d'apôtre. Pas de théories, pas de définitions ni de formules : rien autre que le sens profond des besoins, des difficultés et des possibilités, possibilités surnaturelles surtout. Car, ce qui m'enchante le plus, c'est que le R. P. Piché est beaucoup prêtre, comme dirait Monseigneur l'évêque d'Annecy, et qu'il demande aux séminaristes de se préparer à l'être aussi beaucoup. « Toutes les œuvres catholiques, dit le P. Piché, vivront par le surnaturel, qui est de tous les pays parce qu'il est de Dieu... Ceux qui prônent des œuvres purement sociales pour arriver à la conversion des adultes, feraient bien de méditer la parole du Maître : *Sine me nihil potestis facere...* Pour les œuvres de zèle, il faut commencer par le surnaturel, continuer par le surnaturel et vivre de surnaturel, sans cependant rien tuer de ce que le Créateur a mis de bon dans le naturel » (p. 28, 73, 77). Je ne dirai pas à qui le P. Piché ne ressemble pas : j'aime mieux dire que je voudrais bien voir tout le monde lui ressembler et parler comme lui. Par malheur, le P. Piché n'a fait encore que huit conférences, sur les œuvres en général, et nous avons un an et deux ans à attendre avant de pouvoir lire celles de deuxième et de troisième année, qui porteront sur les œuvres à la campagne et sur les œuvres dans les grands centres.

8. — Le volume *Socialisme et problèmes sociaux*, de M. d'Eichtal, est un recueil assez artificiel d'études quelconques sur le socialisme, sur certains ouvrages comme *l'Idée de l'État*, de M. Henry Michel, et *Israël chez les nations*, de M. Anatole Leroy-Beaulieu, et enfin sur certaines théories dans le genre de *la Religion de la beauté,* de Ruskin. Ce n'est pas toujours très neuf : par exemple les événements qui se sont accomplis dans ces deux dernières années et qui continuent à s'accomplir, ont fait vieillir avec une étonnante rapidité les vues que M. Anatole Leroy-Beaulieu exposait en 1893 sur l'antisémitisme et qu'analysait à ce moment M. d'Eichtal. Mais c'est fort bien écrit, et ces articles ont pu faire bonne figure dans les revues où M. d'Eichtal les a donnés. Seulement les lecteurs d'un livre sont un peu plus difficiles

cette fois ils pourront bien trouver que le volume n'a guère d'unité et qu'il est bien nuageux et bien flottant dans tout ce qui devrait en constituer la partie positive. M. d'Eichtal est avant tout un dilettante ; c'est un sentimental qui se donne un vernis de philosophe ; vous l'avez tout entier si à côté de ce sens « d'esthétique sociale, » vous notez en lui le souci de passer entre le christianisme d'une part, qui « a péché par l'exagération qu'il a donnée à la personnalité individuelle » (p. 188), et le socialisme d'autre part, recommandé à notre indulgence par « ce qu'il semble, au premier aspect, avoir de bon au point de vue du développement, dans les cœurs, des sentiments de collectivité et de sympathie » (p. 209). Au fond, ce que l'auteur voudrait démontrer, c'est qu'il y a « dans la socialité ou l'esprit de dévouement social analysé et justifié par la sociologie, en dehors de toute vue mystique et en dehors du socialisme proprement dit, une source de devoir et de satisfaction, d'apaisement et de vie, indispensable à l'humanité de demain » (p. 16). C'est à la science, selon lui, à modifier, dans ce sens là, le cœur et les sentiments de l'espèce humaine.

9. — Voulez-vous que nous nous jetions en plein dans le socialisme ? Eh bien, commençons par M. Jaurès, un de ses grands chefs ! On fait des livres pour se lire quand même on n'a pas l'espoir d'être lu par les autres ; on réimprime ses vieux discours à la Chambre, lorsque, écarté du Palais-Bourbon par les vissicitudes du scrutin, on ne peut plus en prononcer de nouveaux : voilà en deux mots pourquoi M. Jaurès a publié l'*Action socialiste*. C'est tout simplement le recueil de ses discours parlementaires et de ses articles au jour le jour dans la *Dépêche de Toulouse*, la *Revue bleue* et la *Petite République*. Le tout est groupé en deux séries : le socialisme et l'enseignement, le socialisme et les peuples. Ce qu'il y a dans ces pages, on le sait : ce sont des mots et des phrases, des sophismes et des blasphèmes, des menaces contre la société et des outrages contre Dieu.

10. — « Pourquoi donc tous les autres êtres de la création obéissent-ils à leurs lois naturelles, tandis que l'homme est seul à ne pas savoir reconnaître la sienne et y rester fidèle ? » Telle est la question que M. Dugast, ancien professeur de philosophie, se pose à la première ligne des *Lois sociales devant le droit naturel*. Vous répondriez avec moi que la cause en est dans la liberté morale du bien et du mal et dans le péché originel. Non, dit M. Dugast, qui a enseigné la philosophie : c'est parce que « l'humanité a vécu sous le régime de la nature animale et n'est entrée que peu à peu, par le progrès de son évolution, dans le domaine des êtres régis par les principes de la raison (p. 2). » De là le conflit. Par conséquent, il faut que les « lois sociales » rétablissent l'harmonie, et elles le feront en amenant l'humanité au socialisme. Ce dernier mot, il est vrai, l'opuscule de M. Dugast ne le prononce point,

mais il exprime bien la chose, avec ses déclamations contre la bourgeoisie, qui a fait dévier, puis étranglé la Révolution française (p. 12 et s., p. 30 et s.,) et avec ses doléances contre le maintien de la « possession du sol et des sources naturelles de production » (p. 50 et s.).

11. — M. Paul Boilley, beaucoup moins absolu, est tourmenté par l'antagonisme qui règne entre le capital et le travail. Il faut y mettre un terme : pour cela, il faut « assurer aux trois agents de production — capital, travail, talent — la possession complète de la part à laquelle il a droit » (p. 1). (Pourquoi *il* au singulier puisqu'ils sont trois ?) Et M. Paul Boilley, en un français douteux, entreprend de résoudre ce problème de « garantisme » dans le volume *De la production industrielle, association du capital, du travail et du talent.* M. Boilley part d'un « droit fondamental intangible et à l'abri de toute critique : le droit des producteurs à la propriété du produit » (p. 207); cela dit, il s'imagine que « de par nos institutions économiques tout le profit est attribué au capital » (p. 208), ce qui lui fait méconnaître deux grandes vérités économiques, la première, que le profit va au travail de direction et non pas au capital; la seconde, que salaire et profit, loin d'être antagoniques, ne sont que les subdivisions, l'une forfaitaire, et l'autre aléatoire, d'un même agent qui est le travail. Parti de données qui sont fausses, M. Boilley s'égare dans des discussions qui sont enfantines. Il se demande si l'on trouvera une mesure arithmétique des concours que se donnent mutuellement le travail, le capital et le talent. Hélas non, répond-il, et d'autant moins que pour cela il faudrait faire au travail une part aussi dans les pertes. Il passe ensuite aux procédés empiriques de mise en commun des résultats favorables, soit par la participation aux bénéfices, soit par la coopération. Il a beaucoup de sympathie pour l'une et pour l'autre, et il admire avec enthousiasme M. Godin et son familistère de Guise : cependant il reconnaît de bonne foi que ces procédés ont à vaincre d'énormes obstacles de pratique et que, « si l'association doit devenir plus tard le fait normal du mouvement productif, cette évolution, quoique persistante et continue, aura, selon toutes probabilités, une marche malheureusement trop lente » (p. 212-213). Ce n'est pas, au demeurant, que M. Boilley soit socialiste ; du moins il ne croit pas l'être, et ses doutes sur le succès de ses idées lui viennent précisément de sa conviction que la loi aurait tort de proscrire le salariat et d'imposer la participation aux bénéfices. Mais au fond M. Boilley croit trop aux abstractions et aux mots dans ce qu'ils ont de spécieux et de subtil : et péchant en philosophie par un manque de logique, il ne pèche pas moins, au sens pratique des choses, par l'ignorance des faits et des relations concrètes du monde économique.

12. — Les *Agrarischen Fragen im Verhæltniss zum Socialismus* sont une œuvre fort suggestive de M. Fr. O. Herk, qui vaut bien la préface

que Bernstein y a mise. Comment socialiser la culture? Comment introduire le socialisme dans les campagnes et rendre socialistes les paysans? Voilà la question. Or, le célèbre Kautsky, tout en reconnaissant que la grande culture n'a pas, sur la petite culture, une supériorité égale à celle de la grande industrie sur la petite, croyait que la petite culture s'achemine à une impasse de difficultés *(Sackgasse)*, d'où la grande industrie, progressivement concentrée, la tirera en se socialisant la première et en la socialisant à son tour, selon le processus de la grande évolution décrite par Marx (p. 2). Mais ce n'est point aussi simple, dit M. Herk. Là-dessus il fait une longue et intéressante étude sur la concentration ou la dissémination de la propriété et de la culture, non seulement en Autriche, mais aussi dans les autres contrées. Les vues sur l'influence des traditions du sol et du climat révèlent en lui tout autre chose qu'un théoricien. Il s'attaque avec autant de raison que de succès à bien des idées préconçues de Marx, de Liebknecht, de Kautsky et même de pas mal d'économistes en chambre (entre autres p. 46, 60, 80, etc.). Le plus curieux, c'est sa conclusion. Le socialisme, dit en substance M. Herk, va échouer dans les campagnes s'il se borne à prendre la défense des seuls travailleurs salariés (*Nur-Arbeiter-Schutz*). Mais, puisque le but seul importe, il faut remplacer l'idée d'une expropriation instantanée par l'idée d'une « extension progressive de la propriété collective sur la ligne de la moindre résistance » (p. 105). Tout cela est entremêlé de considérations très spécieuses sur les éléments du droit de propriété foncière et sur les modifications qu'ils ont subies dans le passage du régime féodal au régime bourgeois capitaliste de maintenant, ainsi que sur celles qu'ils peuvent subir encore (p. 100 et s.). Précisément l'association agricole paysanne prépare les voies à une production sociale et collective de la petite propriété; cette production sociale et collective fera du socialisme pratique, et ainsi « le mouvement coopératif agricole se rapprochera peu à peu de l'idéal de production du socialisme, selon la ligne de la moindre résistance » (p. 116 et s.; p. 124). On comprend donc bien que Bernstein, tout en faisant (p. VII) ses réserves sur les critiques adressées à Kautsky, ait félicité M. Herk d'avoir « trouvé dans une combinaison d'éléments collectivistes et individualistes le meilleur moyen d'accorder avec les intérêts et les besoins d'une société socialisée, une forme de richesse où l'économie du régime foncier corresponde aux qualités variées du terrain et des caractères des populations » (p. VI). Au demeurant, c'est un livre dont nous recommandons, non seulement la lecture, mais l'étude à ceux qui s'occupent d'économie rurale et de mouvement coopératif agricole.

13. — Après le socialisme démocratique, passons au socialisme chrétien. *Charité, justice, propriété*, par M. de Ponthière, est le simple

tiré à part d'un long article de revue. L'auteur est convaincu que « la démocratie chrétienne est appelée à s'emparer de tous les esprits ouverts à la vérité et qu'elle seule peut les débarrasser à la fois des ombres du libéralisme et du faux éclat socialiste » (p. 46). Alors, à travers un français qui sent son Belge d'une lieue, à travers une phraséologie très vague, qui évite avec soin les exemples susceptibles d'éclairer la pensée et qui se dérobe à dessein devant l'obligation de « tirer des conclusions pratiques » (p. 43), M. de Ponthière aboutit à des formules de pur socialisme. En voici une qu'Henri George reconnaîtrait pour sienne : c'est qu'il peut y avoir un « intérêt général à prélever au profit de la collectivité tout ou partie de ces accroissements (les plus-values sociales, autrement dit l'*unearned increment*) » (p. 52). Ailleurs, c'est plutôt l'inspiration de Karl Marx. « La liberté, dit par exemple M. de Ponthière, de tirer parti de ce que l'on possède, aussi longtemps qu'elle ne sera pas balancée par la puissance ouvrière, doit compter avec l'intervention sociale, en vue — car c'est là l'idéal — de mettre dans les mains de chacun des instruments de travail » (p. 36). Une des idées maîtresses de M. de Ponthière, c'est encore celle-ci : « Nous nous faisons volontiers à cette pensée qu'il faut, pour être obligé, avoir un créancier porteur d'un titre ; nous oublions trop volontiers que ce titre, s'il n'est pas aux mains d'autrui, est remis à la société ou bien retenu par Dieu... Or, la justice naturelle, après avoir formulé comme un devoir la compensation du superflu des uns avec le nécessaire des autres, n'y fait pas, au cours normal des choses, correspondre un droit ; de plus, elle ne constitue personne en titre, ni pour apprécier, ni pour exiger la compensation... Et si personne n'est constitué en titre pour apprécier et exiger la compensation, c'est que tous les intéressés ont cette autorité et ce pouvoir » (p. 28-29). Sans doute M. de Ponthière déclare bien que, « dans le conflit entre l'intérêt et le droit, ce dernier doit être respecté » ; mais « à cette règle, se hâte-t-il de dire, il peut être fait exception chaque fois que le droit lui-même est en défaut, et c'est ce qui nous a fait — même en dehors des cas de violation de la justice rigoureuse — conclure à la substitution de l'État aux particuliers dans l'exercice de la charité. Le principe de la propriété, qui est d'ordre naturel, n'en reste pas moins sauf ; mais ses conclusions disparaissent dans la mesure où elles s'enlèvent à elles-mêmes la justification dont elles ont besoin » (p. 45). — Je n'ai pas analysé ni résumé ; j'ai transcrit, pour n'être pas accusé d'altérer. J'ose espérer que les socialistes, grâce à cette trahison assez peu équivoque de la propriété concrète et effective, ne chicaneront pas M. de Ponthière sur son plaidoyer en faveur de la propriété abstraite : ce serait de leur part, envers un tel auxiliaire, un acte de monstrueuse ingratitude.

14. — Passons à la sociologie ; la moisson y est abondante. Le tome

V des *Annales de l'Institut international de sociologie* a paru. Il contient : le « plan de la sociologie », par M. Gumersindo de Azcarate ; « l'induction en sociologie et les lois sociologiques », par M. René Worms ; la « théorie organique : défense de l'organicisme », par M. Novicow ; la « personnalité libre et l'individualisme de notre temps », par M. Starcke ; « du droit pénal répressif au droit pénal préventif », par M. Pedro Dorado ; « de la vengeance privée au point de vue sociologique », par M. Raoul de la Grasserie ; « sur le droit de coalition », par M. Albert Jaffé ; « de la formation et de l'évolution du langage au point de vue sociologique », par M. Ch. M. Limousin ; enfin « l'adaptation est-elle la loi dernière de l'évolution humaine ? », par M. Puglia. De tous ces travaux le plus important en longueur, je crois aussi le plus intéressant, est celui de M. Novicow, qui ferait à lui seul un volume assez convenable. Les profanes trouveront que cette polémique entre M. Novicow et M. Tarde, entre l'école organique et l'école ethnographique, rappelle un peu en subtilité la vieille querelle du moyen âge entre les réalistes et les nominalistes ; mais ces débats, comme du reste l'ensemble du volume, ne manquent pas d'intérêt pour les philosophes qui veulent suivre le mouvement de la prétendue sociologie contemporaine. Le travail de M. René Worms, sur l'induction en sociologie, est aussi de ceux qui se laissent lire facilement, quoique parfois en le lisant on se souvienne, avec une malice involontaire, des anciens augures qui avaient tant de peine à se regarder sans rire.

15. — Le « Collège libre des sciences sociales », tribune où les opinions les plus hétérogènes s'embrassent dans une cacophonie attendrissante, avait imaginé l'hiver dernier d'appliquer ce système là à la morale. Ces conférences viennent de paraître en volume. On avait entendu tour à tour le député radical-socialiste Delbet, qui parlait de morale « positive » ; le R. P. Maumus, le dominicain bien connu ; M. de Roberty, sociologue de l'école organique ; le fameux M. Buisson, ennemi juré de toutes les livrées, à commencer par la soutane du prêtre et à finir par l'uniforme de l'officier ; M. Charles Gide, dont le solidarisme a progressivement évolué vers le socialisme, etc. Disons que c'est une mosaïque, pour parler respectueusement et pour ne pas dire une macédoine ou un capharnaüm. Le christianisme y est fort maltraité. « La doctrine sociale du Christ, dit M. Kowalewski, adaptée aux mœurs simples, à la vie pastorale et agricole de la Galilée, ne peut plus servir de règle de conduite aux civilisations modernes » (p. 191). « La charité, dit M. Gide, du moins sous la forme sous laquelle les hommes se la représentaient jusqu'à présent, n'a plus bien longtemps à vivre » (p. 197). « L'idéalisme de la transcendance morale, dit M. de Roberty, qui consiste à placer ce que pompeusement on nomme la foi au devoir, au-dessus de la région où la science se meut

et où se meut la nature même..., est la posture même de l'impossible et de l'absurde... Il n'y a rien de sublime dans de telles tendances (foi au devoir et croyance en Dieu); au contraire, elles manifestent une assez basse imagination du mystère universel » (p. 266). — M. Émile Boutroux a fait une préface pour exalter l'idée générale des organisateurs de ces conférences. Ce qui le frappe, c'est que tous ces orateurs ont « le même culte de la franchise, de la droiture..., la même horreur des paradoxes et des sophismes (!!!). » Il veut démontrer, quant à lui, que « l'idée de la morale ne peut pas demeurer à l'état de conception vague et générale, indépendante des temps et des lieux... Ce n'est, dit-il, qu'en travaillant à la réalisation du bien que nous arrivons à le définir » (p. I, III). En un mot la morale est essentiellement évolutive et contingente ; elle se fait et se modifie, siècle par siècle, avec la science et l'observation, sans que nul ait « le droit d'inculquer aux enfants ses convictions, même les plus chères » (p. IV). M. Boutroux affirme que « sur tous ces points et sur bien d'autres encore il existe un accord remarquable entre tous les conférenciers » (p. III). Eh bien, je suis convaincu, quant à moi, qu'on fait là une injure au P. Maumus. Seulement je me demande ce que le R. P. Maumus est venu faire parmi tous ces incohérents de la libre pensée, et je me demande si sa présence parmi eux n'est pas de nature à faire illusion sur la malfaisance de leurs doctrines. Je m'en inquiète d'autant plus que le R. P. Maumus, bien loin de se poser en apôtre d'une morale qui a l'intransigeance de l'absolu et du vrai, s'est bien gardé d'avancer quelque proposition qui fût inconciliable avec ce système de l'équivalence universelle de toutes les morales. — Au fond, quel effet ce kaléidoscope d'opinions peut-il faire sur l'esprit de la jeunesse des écoles ? Une morale qui n'aura ni principes fixes, ni sanction, une morale au perpétuel enfantement, qui sera autre demain qu'elle n'est aujourd'hui, n'est pas assez claire, assez forte, assez impérative pour refréner l'instinct et la passion. Il n'y aura que le scepticisme qui puisse s'en dégager d'une part, et de l'autre que l'inconduite.

16. — Je ne dis point qu'il n'y ait pas quelques bonnes choses dans le volume de M. Tarde sur *les Transformations du pouvoir*. On sait que M. Tarde est un observateur attentif et un analyste minutieux. Aussi je lui concède que ses remarques sur l'influence politique des noblesses (ch. V) et des capitales (ch. VI) ou bien sur les différences qui existent entre un discours et un journal (p. 233 et s.) ont des traits assez judicieux, voire même assez évidents de soi. Mais tout cela, ce ne sont que des détails d'exécution, tandis que l'ensemble est péniblement gâté par un obscur esprit de système. M. Tarde quintessencie à propos de tout et à propos de rien, et on le sent toujours travaillé par l'idée fixe qui lui hante le cerveau, celle des « lois de l'imitation » cor-

rigées ou complétées par les « lois de l'adaptation et de l'invention. » Il en devient vraiment un monomane, à tel point qu'après avoir affirmé « l'utilité de substituer aux divisions de l'économie politique un autre classement des matières qui lui appartiennent » (p. 1), et après avoir accusé cette science de ne conserver ses divisions que « par routine » au milieu des « doubles emplois et des superfluités », il lui demande d'étudier les phénomènes de richesses « sous le rapport, tour à tour, de leur répétition, de leur opposition et de leur adaptation » (p. 115). Et dire que c'est avec un cadre de ce genre qu'il prétend faire éviter les doubles emplois ! Hélas ! ce n'est pas en imitant M. Tarde que l'économie politique pourrait gagner en clarté, ni en simplicité ! Pour comble, ce lourd volume n'est qu'une ébauche, puisque l'auteur n'a pas eu « la prétention d'épuiser son sujet », et que tout au contraire il lui « suffit de donner une idée de ce que peut être la science politique après son baptême sociologique » (p. 1) ? Si j'ai bien compris, c'est ceci, à savoir que : « la vie sociale consiste en courants multiples d'exemples qui se croisent, s'interfèrent, s'anastomosent, et que la vie politique consiste à diriger ces courants, soit en les contenant, soit en les activant, dans le sens de leur plus grande convergence et de leur moindre divergence » (p. 8). Les faits de l'histoire sont lus à travers la couleur de ces lunettes sociologiques. On apprend, par exemple, qu'au Japon le Mikado et le Shogun représentaient, l'un le pouvoir spirituel, et l'autre le pouvoir temporel (!) (p. 166) ; ou bien l'on apprend que « à chaque poussée d'une grande hérésie correspond une nouvelle conception du pouvoir et qu'il en est de même à chaque poussée d'un grand ordre religieux, exutoire fréquent de l'esprit hérétique larvé, éruption du dogme au dessus de lui-même pour éviter une émigration hors du dogme » (p. 48). D'où je devrais conclure, *a contrario*, que, aucune hérésie générale n'ayant agité l'Occident depuis l'arianisme jusqu'à la Réforme, la conception du pouvoir n'y a pas varié de Théodose à Clovis, de Clovis à Charlemagne, de Charlemagne à Godefroy de Bouillon, et de Godefroy de Bouillon à Charles VIII. Une telle conclusion ne sera peut-être pas très vraie en fait, mais c'est un détail, pourvu que la formule de M. Tarde soit respectée.

17. — L'*Interprétation sociale et morale des principes du développement mental*, par M. James Mark Baldwin, émule de M. Tarde et professeur à l'Université de Princeton, est une œuvre épaisse et nébuleuse de « psycho-sociologie » darwiniste et spencérienne. Il s'est trouvé un professeur de philosophie qui s'est infligé le supplice de traduire le livre : je n'ai subi, quant à moi, que le supplice de le lire en français. Parviendrai-je, après cela, à en donner une idée qui soit claire ? J'en désespère, et vraiment si mon analyse était claire, elle serait infidèle, puisqu'elle prêterait au volume une qualité qu'il n'a pas. Essayons

pourtant. Le point de départ, c'est que « l'imitation est le mode de propagation auquel tous les autres peuvent se réduire » (p. v) : le but, c'est de « rechercher dans quelle mesure les principes du développement mental chez l'individu sont aussi ceux de l'évolution sociale » (p. 1); le procédé, c'est la méthode « génétique », plus exactement la méthode « psychogénétique », par opposition aux deux autres méthodes, dont l'une est « anthropologique ou historique », et l'autre « sociologique ou de statistique » (p. 1-3). Et nous voici enfoncés dans la psychogénèse ou étude de la formation de la mentalité et de la notion du moi chez l'enfant. Entre le premier et le second mois de la vie, c'est le « stade projectif », où l'enfant « connaît les autres avant de les distinguer de lui-même. » Puis il se dessine un « plan de clivage qui est indiqué par la naissance de la volition et qui délimite les premières séries subjectives » : c'est le « stade subjectif », où « l'enfant a un sens distinct de lui-même. » Enfin vient le « stade éjectif », où il conçoit les autres d'après lui-même (p. 7-10; p. 285). Ainsi l'idée du moi et du non-moi, de l'*ego* et de l'*alter*, se conjuguent parallèlement et se développent par réciprocité, à tel point que « le moi réel est le moi bipolaire le moi social, le *socius* » (p. 25). M. Baldwin prétend confirmer tout cela par certains petits traits de gentillesse que lui-même, en bon père de famille, a observés chez ses deux fillettes à leur sortie de nourrice. Toutes les idées les plus relevées, idées morales et idées religieuses, se forment de cette manière. Par exemple, « la moralité est une chose sociale » (p. 83) : et M. Baldwin, en condamnant la morale du « moi de l'habitude », qui est, dans le fond, celle de Huxley, en condamnant aussi la morale du « moi de l'accommodation », qui est celle d'Adam Smith dans sa *Théorie des sentiments moraux*, y substitue la morale d'un nouveau et troisième moi, qui est le « moi social ou moi d'imitation » (p. 39 et s.). Le sentiment religieux s'est formé aussi par ce procédé : déjà « l'enfant qui cherche à tâtons son père, est religieux » (p. 348), jusqu'à ce que l'homme, dans le développement de son stade éjectif, ait constitué de toutes pièces « l'anthropomorphisme foncier de la conscience religieuse » (p. 339). Je ne vois pas où tout cela mène au point de vue de la sociologie, quelque peine que l'auteur prenne à me répéter que « la matière de l'organisation sociale est constituée par des pensées qui naissent dans les esprits individuels, qui sont repensées imitativement par d'autres et qui entrent ainsi dans la carrière sociale » (p. 482-489) ; mais je vois bien qu'une telle philosophie, si tant est que c'en soit une, est un infaillible dissolvant de toute morale comme de toute certitude objective. Ajoutons que le matérialisme de l'auteur s'accuse presque à chaque page par la comparaison de l'homme et de la bête et par les inductions tirées des lois de l'évolution darwinienne des espèces et des genres.

18. — Avec un titre assez semblable à celui de James Baldwin, nous avons quelque chose de tout différent dans l'*Évolution de l'âme et de la société*, ouvrage écrit en espagnol, à Buenos-Ayres, par M. Senillosa et traduit en français. M. Senillosa trouve que le socialisme anarchique monte et que le matérialisme nous envahit : j'en suis d'accord. Mais où trouver un rempart contre eux ? Sera-ce le christianisme qui nous conservera la croyance à l'existence de Dieu, à la spiritualité et à l'immortalité de l'âme ? Non, dit M. Senillosa : il est usé et décrépit, et il fourmille de monstrueuses erreurs depuis que les prêtres l'ont fait dévier de l'Évangile (notons que le livre de M. Senillosa prouve en mille endroits son ignorance de l'enseignement chrétien). Alors, poursuit-il, il faut emprunter au positivisme scientifique, non pas ses conclusions, mais ses procédés, et, par eux, les phénomènes de l'anesthésie, de l'extériorisation des sentiments, de la bilocation et de l'envoûtement fourniront des preuves de l'existence d'un « potentiel intellectuel et fonctionnel », qui est l'âme. Cette âme émigre d'un corps en un autre : voilà la métempsycose, qui a pour soi l'autorité de Platon, de saint Augustin (p. 208), de Mazzini, du P. Lacordaire (p. 198) et qui repose sur la révélation même de Jésus à Nicodème racontée par l'Évangile de Jean (!!!) (p. 216-224). Le développement progressif de cette doctrine amènera la paix entre les hommes ; il en résultera une modification profonde de toutes les relations internationales et de tous les sentiments, non moins que des « lois sur la propriété, sur les impôts, l'éducation, etc, » (p. 259 et s.). Ici M. Senillosa, qui débutait en s'effrayant du socialisme, termine dans un dithyrambe équivoque auquel applaudiraient les socialistes d'État les plus sectaires et dont les vrais socialistes, après tout, pourraient fort bien s'accommoder.

19. — Je renonce à faire comprendre tout ce qu'il y a dans les *Vues contemporaines de sociologie et de morale sociale*, de M. Henri Lagrésille. L'auteur a voulu faire de l'idéalisme platonicien à propos de sociologie socialiste, en partant de cette formule (imprimée chez lui en italiques), que « la société est un concert plus ou moins harmonique d'idées vivantes, lesquelles, après avoir moulé les cerveaux en chaque individu, moulent toutes les choses humaines pour ainsi dire par leurs vibrations » (p. 22). Et tout cela dans quelle langue ! Je lis plus aisément le grec de Platon que le français de M. Lagrésille. Il est vrai, pour son excuse, que lorsqu'on monte aussi haut parmi les cimes de l'abstraction on n'a guère de milieu entre le sublime et le bafouillage. Les théories politiques de M. Lagrésille sont celles de Rousseau (p. 161 et s.). Ses théories morales sont équivoques, avec l'air d'être honnêtes : cependant, entraîné par son platonisme vers la croyance à la migration successive des âmes, il trouve dans la métempsycose

une excuse au suicide (p. 91). Le tout se termine par un dithyrambe sur la paix universelle et sur le bonheur de la société humanitaire de l'avenir, dont les « aéromobiles » sillonneront l'atmosphère dans tous les sens (p. 258 et s.). Ainsi soit-il !

20. — L'ouvrage de M. Duprat : *Science sociale et démocratie. Essai de philosophie sociale,* est de beaucoup supérieur, et j'ajoute aussi beaucoup plus dangereux, ne fût-ce que parce qu'il est bien écrit, clair et d'une lecture facile, voire même agréable. Le but de M. Duprat, « étant donnée sa foi dans l'avenir de la démocratie », est « d'apporter sa contribution à la recherche philosophique des moyens scientifiques d'organiser rationnellement l'État de demain » (p. 1). L'ouvrage est divisé en quatre parties : sociologie, art politique, organisation démocratique et éducation politique. L'esprit de l'auteur est suffisamment révélé par une dédicace à M. Buisson, « le premier et le plus généreux parmi les éducateurs de la démocratie française », et à M. Durkheim, « un initiateur, un maître parmi les sociologues français. » Donc, en sociologie, M. Duprat va se prononcer pour la sociologie bio-organique et les théories évolutionnistes. Ainsi d'après lui « la vie est universelle.... et l'existence biologique est la finalité inhérente à la nature devenue intérieure à l'objet » (p. 40). Il croit à l'âme de la société et à la conscience sociale (p. 64 et s.) ; par contre, il ne croit guère à l'âme de chaque homme, puisque, selon lui, « l'être psychologique, l'individu, est, lui aussi, constitué par des centres nerveux distincts, qui sont autant de subconsciences séparables les unes des autres.... et dont la distance n'est pas déjà si grande avec les personnalités » (p. 65). En politique, M. Duprat est socialiste d'État, pour ne rien dire de plus (p. 117 et s.). En morale, il tient pour l'omnipotence infaillible de la loi civile et proclame que « l'individu ne peut jamais sortir de la légalité sous prétexte de moralité supérieure »(p. 159) ; précisément, puisqu'il nomme ici Socrate, j'aurais voulu qu'il l'honorât quelque peu pour avoir osé dire qu'il « vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. » Très partisan de la famille et de sa forte unité, M. Duprat n'en regrette pas moins que les lois ne sanctionnent pas une « union libre » qui tiendrait le milieu entre le concubinage et le mariage et qui « constituerait par elle-même un palliatif d'un des maux dont souffre la famille » (p. 269). Il reconnaît bien que « l'instruction obligatoire a créé un véritable danger social » (par suite, il l'avoue, de l'insuffisance fatale de l'enseignement moral qui y est donné) ; mais le mal ne vient que du développement encore trop faible des œuvres postscolaires (p. 274-275). — M. Duprat ne s'affirme pas comme directement hostile au christianisme, « dans lequel on peut trouver, dit-il, en dehors des tendances théocratiques qu'a souvent montrées l'Église, une tendance constante à assurer la paix

sociale par l'éducation religieuse » (p. 285). Cependant il ne faut voir dans ces éloges qu'une concession de forme pour mieux faire accepter le fond. Ainsi M. Duprat se garde bien de protester contre l'idée de Comte, que « l'esprit religieux est l'éternel antagoniste de l'esprit scientifique » (p. 26) ; il déclare que les « superstitions » (on sait ce que ce mot veut dire sur les lèvres des francs-maçons) sont au nombre des « faits socio-pathologiques que le devenir social doit tendre à éliminer » (p. 155) ; et il ajoute ailleurs : « Quand on a connu Dieu comme l'idéal moral, alors les dangers de la foi religieuse, le fanatisme et la superstition notamment, ont disparu.... On demande seulement à ses semblables de travailler avec soi-même.... au triomphe du bien, que le bien soit conçu comme la perfection divine ou comme l'autonomie de l'être moral » (p. 286). — Tel qu'il est, ce livre est bon à consulter, non pas qu'il renferme quelque idée neuve qui vaille la peine d'être recueillie, mais parce qu'il est une bonne synthèse de la philosophie sociale de nos hautes sphères universitaires comme les théories maçonniques l'ont formée.

21. — L'unité et le plan philosophique manquent un peu dans les *Discorsi sulla natura e sui governo dei popoli*, de M. Fr.-S.-C. Siragusa. Quinze dissertations groupées cinq par cinq, sur le physique de l'homme, sur certains points spéciaux de l'administration publique et politique, enfin sur l'éducation, la morale, et la religion : voilà le sommaire de cette œuvre très superficielle. En ce qui concerne le physique de l'homme, l'auteur, imitant les positivistes et tous les intellectuels de la sociologie, étudie l'humanité dans les sauvages : comparativement à eux, il se demande ce qu'elle a perdu ou gagné dans les centaines ou les milliers de siècles qui l'ont élaborée ; il se demande enfin ce qu'elle peut reconquérir par une éducation hygiénique. Cette première partie, ou plutôt ce premier groupe de discours, est très cru d'expressions et passablement bestial de sentiments. Pour donner une idée du sérieux de la deuxième partie (consacrée à l'administration), je me borne à citer cette opinion, que, la fortune nationale de la France étant de 200 milliards, et les revenus ou impôts de l'État, de 3.300 millions, il ne serait pas impossible de remplacer tous ces impôts par un impôt unique sur le capital, qui serait fixé par exemple à 2 %. M. Siragusa n'y voit pas plus de difficultés ni d'injustices, et il ne risque aucune discussion. Dans la dernière partie, je note que l'auteur tient la religion pour un « instrument nécessaire de sociabilité », quoique toute religion soit « de création humaine » (p. 360). Il prédit, du reste, la chute du christianisme, condamné à mort par les erreurs et les excès de pouvoir de la Papauté. En fait, dit-il, quel scandale plus grand pour le chef d'une religion, que de se plier à la volonté du puissant Napoléon Ier et de lui permettre le divorce pour une cause pour laquelle on

le refuse à tout autre chrétien ? » (p. 364). Au bas des pages, il n'y a ni une note, ni un renvoi, ni une référence quelconque, de sorte que ce livre, qui n'a pas de valeur par des idées propres et originales, n'en a pas non plus comme instrument de recherches et comme indication de sources et d'auteurs.

22. — J'estime trop l'économie politique pour la confondre avec la débauche, et je la tiens écartée de tout impur contact. Je déclare donc que *l'Amour libre*, de M. Charles Albert, n'a rien à voir avec notre science. Ce livre est un ramassis d'idées dévergondées, au milieu desquelles l'auteur prétend établir que l'amour est antagonique avec la monogamie et que celle-ci, conséquence et non point cause ou motif de l'institution de la propriété héréditaire, est « souvent, surtout en ce qui concerne la femme, fort inférieure à d'autres régimes conjugaux théoriquement moins élevés » (p. 55). En fin de compte, le vrai féminisme, celui qui mènera la femme à la réhabilitation par la liberté de son amour et de l'amour de l'homme, aboutira fatalement à un « idéal de société communiste et libre » (p. 299). Pourquoi pas une société « phanérogame », comme on disait il y a cinquante ans ? — J'avais réservé ce volume pour la fin, mais ce n'était point avec la pensée de laisser mes lecteurs sur la bonne bouche. Je les prie, au contraire, de se la rincer avec soin quand ils auront mâché les saletés de ce livre.

J. Rambaud.

THÉOLOGIE

Synopsis Tractatus scholastici De Deo uno, auctore P. F.-A. Stentrup, S. J. Munich, Rauch, in-8 de IV-368 p. — Prix : 3 fr. 75.

Cette synopsis est un beau traité de haute métaphysique et de haute théologie qui ne peut manquer de plaire et d'être utile à ceux qui s'intéressent à ces matières. La clarté dans l'exposition, la subtilité dans la discussion, la justesse et l'à-propos des distinctions, telles sont les qualités maîtresses de l'auteur de cet ouvrage, et elles nous ont charmé. La division des matières est indiquée par chapitres et par thèses. En dix chapitres l'auteur traite successivement de la démonstration de l'existence de Dieu, de la connaissance que nous pouvons avoir et que nous avons de Dieu, de son essence et de ses attributs, spécialement de sa science, de sa volonté, de sa puissance, de sa beauté, puis de la création, de la conservation des êtres et du concours nécessairement donné par Dieu à l'activité des créatures. Les matières ainsi divisées sont développées en cent thèses dont l'enchaînement est parfait. On pourrait s'étonner que le P. Stentrup ait parlé ici de la création, mais comme il vise surtout l'acte créateur et ne considère le terme extérieur de cet acte que

d'une manière générale et abstraite, il a eu raison de donner place à ces questions dans un traité qui réunit les sommets. Nous signalons les belles distinctions de la thèse XL sur la manière dont Dieu connaît les futurs conditionnels : autre le *medium quo*, autre le *medium in quo*, autre ce qui détermine la connaissance, autre ce qui la termine. Nous signalons comme très remarquable son explication du concours divin et la manière dont il réfute un adversaire redoutable, le P. Dummermuth. Cette discussion est très bien conduite et nous paraît victorieuse.

LAMOUREUX.

Theologia moralis juxta doctrinam S. Alphonsi Mariae de Ligorio Doctoris Ecclesiae, auct. JOS. ÆRTNYS. Edit. quinta, recognita. Paderborn, Schöningh, 1898, 2 vol. in-8 de 496 et 488 p. — Prix : 10 fr.

Supplementum ad Tractatum de VII Decalogi praecepto secundum jus civile Gallicum, auct. JOS. ÆRTNYS. Tournai, Casterman, 1898, in-8 de 32 p.

L'éloge de ce travail n'est plus à faire. On sait avec quel zèle les fils de saint Alphonse défendent les principes de leur illustre fondateur, et quel a été jusqu'ici le succès de cet ouvrage. Dans la préface l'auteur nous rappelle les approbations et les louanges décernées par le Saint-Siège, le titre de Docteur de l'Église, la lumière céleste dont le saint fut favorisé et la mission dont il fut investi, son amour de la vérité, sa modération, titres de toutes sortes bien propres à lui gagner la confiance.

L'ouvrage est clair et méthodique ; il vise avant tout à être un manuel classique, mis à la portée moyenne de nos séminaires. Tout en s'attachant principalement à l'exposition des antiques doctrines de casuistique, l'auteur ne néglige pas un certain nombre de questions actuelles. Sa doctrine n'incline point aux compromis. Voir, par exemple, l'appendice *De Occasionibus particularibus*, cap. VI. *De pravis scholis*, où l'auteur se demande si les enfants peuvent fréquenter les écoles normales (scolae dictae normales, in quibus juvenes ad munus magistri in scolis publicis aliquando obeundum informantur).

— A l'ouvrage primitif est venu s'ajouter un fascicule précieux. Les doctrines de la théologie sont mises en regard du droit civil français, relativement à la propriété, à quelques autres droits de possession et aux contrats.

B. C.

Manuale theologiae moralis in usum praesertim examinandorum, auctore JAC. BENEDICTO MELATA. Edit. altera accuratur et aucta. Ratisbonne, Pustet, 1899, in-12 de 331 p. — Prix : 3 fr.

Ce manuel est un résumé très clair de la théologie morale. Il réunit les principales qualités d'un ouvrage de ce genre : concision,

sûreté de doctrine, disposition matérielle excellente. De semblables ouvrages pèchent parfois au point de vue des principes philosophiques. Ceux-ci ne sont guère mis en évidence, et sont comme sacrifiés aux exigences de la mnémotechnie. Ici, au contraire, l'auteur s'est appliqué à les faire ressortir.

La bibliographie d'un certain nombre de questions est assez soignée. Voir par exemple page 161 : liste des traités de théologie morale où sont indiqués les principes des diverses législations nationales : Italie, France, Hollande, Belgique, Angleterre et Irlande, Amérique du Nord, Autriche-Hongrie, Espagne.

Les questions actuelles ou récentes sont généralement traitées : ainsi, (p. 76) indications très sages relativement à l'hypnotisme et au magnétisme (p. 223) la confession par téléphone, etc.

A la fin du volume, deux appendices : le premier est relatif aux censures ; le second contient deux décrets récents *Super oratoriis semipublicis* et *Super absolutione a reservatis*. B. C.

Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par Henri Constant. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-12 411 p. — Prix : 3 fr. 50.

Violente diatribe contre la religion catholique. L'ouvrage est très documenté en ce sens que l'auteur a beaucoup lu, mais très superficiellement. Il ramasse de tous côtés des objections cent fois réfutées, des difficultés cent fois expliquées, des thèses dont même la critique libre penseuse ne voudrait plus. Il y joint les accusations les plus injustes et une ignorance complète des enseignements du christianisme qu'il ne juge que sur des faits accidentels calomnieusement interprétés.

Voyant déjà l'Église catholique démolie par cette critique fantaisiste, il propose la religion de l'avenir : un Dieu immanent au monde, et une âme immortelle condamnée à des réincarnations sans fin. On le voit, il s'agit d'une sorte de bouddhisme modernisé.

L'auteur n'appuie pas ces croyances, comme ont fait d'autres écrivains de la même inspiration, sur les révélations des esprits, mais sur des textes tirés d'une foule de penseurs de tous les pays où il croit voir l'affirmation de la métempsycose.

Mauvais livre, sans portée sérieuse, mais qui, lu par des personnes peu instruites, peut faire beaucoup de mal. Malheureusement les livres de ce genre commencent à se multiplier. D. V.

SCIENCES ET ARTS

Essai sur les finances communales, par Paul Dubois. Paris, Perrin, 1898, in-16 de 366 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'Académie des sciences morales et politiques avait donné comme sujet de concours du prix Léa Faucher en 1896 : *Les Finances communales*. Ce prix a été décerné à M. Paul Dubois, auditeur à la cour des comptes. C'est son mémoire, que publie aujourd'hui la librairie Perrin ; il a une véritable valeur et mérite l'attention de tous ceux qui se préoccupent des questions de cette nature.

Avant d'analyser les dépenses, les ressources et les dettes communales, l'auteur, dans un premier chapitre, a voulu jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'évolution de la commune et sa nature actuelle dans les grands pays de l'Europe, la Prusse, la France, la Belgique, l'Angleterre et l'Italie. On peut, dans l'histoire du régime local de ces pays, dit-il, distinguer trois grandes périodes. La commune rurale a d'abord été une communauté agricole, elle s'est ensuite transformée en association privée ; elle tend en ce siècle à devenir un organisme démocratique. La ville a débuté par être une autorité souveraine et autonome; bientôt elle est tombée sous la sujétion de l'État, dont elle n'a plus formé qu'une agence ; en ce siècle elle représente un centre d'administration locale plus ou moins libre et démocratiquement constituée. Aujourd'hui, villes et communes rurales se trouvent coulées dans un moule à peu près uniforme; elles remplissent des fonctions d'ordre public et collectif, avec des attributions d'ordre économique et privé, que les premières tendent malheureusement de plus en plus à annihiler.

Dépenses communales. Il y a certains services primordiaux qui résultent de la proximité matérielle de la propriété, du voisinage forcé de l'habitation, c'est-à-dire de ce qui constitue l'association de la vie locale. Aujourd'hui, il n'y a plus entre les services communaux des différents pays de l'Europe, grande diversité de nature, mais c'est dans le caractère et la constitution de ces services, dans l'étendue de leurs charges fiscales que des distinctions profondes existent d'État à État. Les communes modernes ne sont pas autorités souveraines ; chacune d'elles vit dans un État, lequel exerce seul et possède les droits supérieurs de la souveraineté et se croit investi, à l'égard des sociétés locales comme des associations privées ou des individus, d'un droit de contrôle illimité et irresponsable. Depuis un demi-siècle, le pouvoir central semble vouloir dépouiller la commune à son profit d'une partie de ses attributions. Centrifuge chez les Anglo-Saxons, l'autorité administrative paraît être centripète dans les pays germaniques et latins. La répartition pratique des services semble devoir favoriser l'État sur le continent, les autorités locales en Grande-

Bretagne. Partout dans ce siècle, les fonctions communales se sont accrues sans réserve et avec elles les dépenses payées et les ressources perçues par les communes, soit spontanément, soit sous la pression de l'autorité supérieure.

En France, de 1836 à 1891, les dépenses ordinaires des communes (Paris excepté) se sont élevées de 83 millions et demi à 376, soit d'environ quatre fois et demie. Les services de la voirie, de la police, de l'assistance et surtout celui des enfants, ont été les principaux facteurs de cet accroissement. En Angleterre, les dépenses locales, payées sur les ressources ordinaires, se sont accrues d'un cinquième de 1885 à 1891. L'Italie a vu, en vingt ans, de 1871 à 1891, les dépenses ordinaires, extraordinaires et facultatives de ses communes, passer du chiffre de 325 millions au total de 529, soit un accroissement des deux tiers. En Prusse, de 1876 à 1883, le produit des impôts communaux monta de 139 millions de marks à 171 millions et demi, soit d'environ 22 °/o.

Dans tous les pays, en présence du développement précipité des besoins collectifs, on s'est habitué à demander proportionnellement plus à l'autorité publique, de moins en moins à l'initiative privée, que, par une politique de méfiance et d'obstruction, par une méthode de réglementation décourageante, par une tendance constante au monopole, l'autorité publique n'a cessé d'opprimer. L'avènement effectif ou progressif de la démocratie dans l'État d'abord, puis dans la société locale, aboutit à la dépréciation des finances communales; la majorité pauvre et demi-pauvre, qui a la prépondérance dans le vote, impose impunément la surcharge au petit nombre qui paye.

Les *Recettes communales* se composaient à l'origine des revenus domaniaux, la communauté agraire étant propriétaire du sol. Aujourd'hui, les revenus domaniaux, qui ont conservé en Autriche et en Russie une importance considérable, ne font plus que 11 °/o du budget communal de la France, que 14 °/o de celui de la Prusse, que 10 °/o de celui de l'Italie, que 9 °/o de celui de Belgique. Les autres ressources ordinaires sont fournies soit par des recettes fiscales, soit par des subventions et subsides. En Prusse, où le régime des taxes communales a été profondément remanié par la loi du 14 juillet 1893, le chiffre de la taxe moyenne locale n'était à cette date que de 8 fr. 50 par tête d'habitant; elle descendait en Belgique à 4 fr. 60. Au contraire, les communes italiennes ont des dépenses assez élevées, et la taxe moyenne locale représente dans leur budget 82 °/o des recettes ordinaires, soit une taxe de 11 fr. 63, en 1889, par tête. Mais c'est en France que la taxe moyenne locale est la plus lourde ; elle constituait en 1891 un chiffre de 15 fr. 06 par habitant et arrivait, comme en Italie, à 82 °/o du total des budgets. Si on ajoute à ces 15 fr. la capitation départementale, on

arrive à un total de 19 fr. 57 pour l'ensemble des charges locales qui frappent le contribuable français.

Le *Montant des dettes communales* s'est singulièrement accru dans le courant du siècle. M. Dubois, dans un instructif tableau de ce montant, a rapproché leur chiffre de la population de chaque pays : Angleterre : 4.966.782.100 fr. : 180 fr. 50 par tête ; Belgique : 581.784.152 fr. : 165 fr. 19 par tête ; France : 3.222.038.832 fr. : 84 fr. 36 par tête ; États-Unis : 3.487.294.305 fr. : 69 fr. 50 par tête ; Italie : 1.037.449.000 fr. : 36 fr. 48 par tête. Le capital de la dette communale de la Prusse est peu élevé. En France, le nombre des communes endettées, qui n'était que de 12 °/o du total en 1862, s'élevait à 73 °/o en 1890. En Italie, de même, le nombre des communes endettées représentait 64 °/o de l'ensemble en 1889.

Le tableau suivant indique le montant total de la dette par tête d'habitant pour les grandes villes : Paris, 798 fr. ; Rouen, 389 fr. ; Marseille, 285 fr. ; Rome, 398 fr. ; Birmingham, 543 fr. ; Anvers, 777 ; Boston, 650 fr. ; Manchester, 504 ; Berlin, 176 ; Francfort, 330 ; Rotterdam, 294 fr. ; Maëstrich, 288 fr. ; Nouvelle-Orléans, 320 fr.

De son intéressante étude l'auteur tire la conclusion que les intérêts privés, qui ont été tout à l'origine dans les institutions locales, ne comptent plus pour rien, absorbés et anéantis qu'ils sont par la démocratie communale organisée sur les bases mêmes de l'intérêt public. De là sont venus l'accroissement des dépenses favorisé par tous ceux qui en bénéficient sans en payer leur part, la prodigalité et la gratuité dans les services, l'inégalité de la répartition des charges communes et particulières, la tyrannie de la collectivité à l'égard des individus.

A cette situation il faudrait, dit-il, un remède, un contrepoids opposé au suffrage universel, et il estime que le régime de la centralisation autoritaire pourrait et devrait le donner. Les États-Unis l'ont cherché dans un système de prescriptions et de limitations préalables ; la Suisse dans le référendum. « Ce qu'il faut avant tout, ce qu'il faut malgré tout, c'est réformer la constitution communale, en rendant une place aux intérêts privés dans le mécanisme de la société locale, en protégeant les droits des individus opprimés par ceux de la collectivité. »

Ainsi que je l'ai dit au commencement, le livre de M. Paul Dubois est une œuvre de valeur ; il offre au lecteur désireux d'étudier la question des finances communales de très précieux et utiles éléments d'appréciation.

COMTE DE LUÇAY.

Histoire de la musique. Espagne. Les XVIIe et XVIIIe siècles, par ALBERT SOUBIES. Paris, Flammarion, 1899, in-16 de 84 p. — Prix : 2 fr.

Histoire de la musique. Suisse, par ALBERT SOUBIES. Paris, Flammarion, 1899, in-16 de 132 p. — Prix : 2 fr.

Ces deux volumes, parus à très peu d'intervalle, sont la continuation des monographies musicales que publie M. A. Soubies. La manière adoptée par l'auteur est suffisamment connue ; c'est une revue rapide des faits et des hommes qui marquent le développement de la musique dans les divers pays.

Grâce à son style sobre, bref et toujours alerte, M. Soubies fait entrer dans ses résumés des quantités considérables de choses. C'est ainsi que le court volume sur l'Espagne que nous annonçons ne contient guère moins de deux cents noms de musiciens : compositeurs, artistes, théoriciens, etc. Et c'est loin d'être une sèche nomenclature. Bien que le système de l'auteur ne souffre pas les développements, les figures et les œuvres les plus remarquables y sont nettement caractérisées, l'anecdote même y trouve agréablement sa place. A travers ces nombreux détails, le tableau d'ensemble se dessine. Dans la patrie du Cid nous assistons aux péripéties que traverse l'art national pendant ces deux siècles (XVIIe et XVIIIe), aux luttes qu'il soutient contre l'envahissement de l'italianisme alors en pleine vogue à la Cour de Madrid, contre l'influence française, aussi spécialement sur le terrain du théâtre, et finalement au triomphe des traditions nationales.

— Quant à la Suisse, les proportions du tableau sont plus modestes. Un seul volume suffit à M. Soubies pour tracer son histoire musicale depuis l'origine de l'art jusqu'à nos jours. Mais en revanche combien est tranché, accusé, physionomique le caractère de cette musique ! L'art religieux y occupe une place considérable avec ses deux sections de la musique catholique et de la protestante ; l'auteur ne s'occupe pas ici d'en faire ressortir les contrastes. Mais la musique vraiment suisse, nationale, c'est la musique populaire. Deux grands courants, déterminés l'un par l'heureuse situation géographique du pays, l'autre par les luttes pour l'indépendance qui ont illustré son histoire, se la partagent. D'un côté la musique du *Ranz des vaches*, issue de l'inspiration naïve des bergers des Alpes, remarquable par la fraîcheur, la saveur toute montagnarde de ses *heures* ; de l'autre la musique de *Guillaume Tell*, avec le caractère plus mâle de ses chansons, reflet des luttes et des aspirations d'un peuple épris de liberté. Une école florissante s'est formée de nos jours, dont les efforts tendent à conserver et à développer dans des œuvres écrites avec toutes les ressources de l'art moderne, ces caractères bien nationaux.

Dans son souci scrupuleux de ne rien [illegible] de ce qui touche à

son sujet, l'auteur ne rattache-t-il pas un peu violemment à l'histoire de la musique suisse des noms qui ne devraient pas lui appartenir ? Il ne suffit pas à un artiste d'avoir vu le jour, quelquefois par hasard, dans un pays pour appartenir à l'histoire de ce pays. Signalons aussi, puisque nous sommes en veine de critique, dans les dernières pages, certaines listes d'artistes, chanteurs et chanteuses, qui nous paraissent un peu trop « actualités » pour figurer dans un ouvrage d'un caractère si général. B. M.

Rapport sur une mission scientifique en Turquie d'Asie, par Dom J. Parisot. Paris, Leroux, 1899, in-8 de 250 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette mission, confiée à Dom Parisot, bénédictin de Ligugé, avait pour but de poursuivre des recherches sur la langue syriaque et sur la musique asiatique avec l'obligation de recueillir et de noter des airs maronites, syriens et chaldéens. D. Parisot s'est acquitté de cette mission avec succès, surtout en ce qui concerne la musique. A Beyrout, à Damas, à Mossoul, etc., le voyageur note sous la dictée des meilleurs chanteurs, 358 mélodies d'inégale valeur sans doute, mais dont la publication intéressera à la fois et les amateurs curieux de connaitre les manifestations variées de l'art oriental, et les musicologues, qui espèrent trouver dans les documents de cette sorte la solution des problèmes relatifs à l'origine de l'art musical. D. Parisot ne se borne pas à transcrire les mélodies, il nous renseigne sur les gammes, les modes, le rythme de chaque dialecte musical et recherche l'origine de ces cantiques. Très loyal il nous montre les difficultés de ce travail et ajoute : « De ces considérations, il est aisé de déduire pourquoi l'œuvre d'un collectionneur, quelque consciencieuse quelle puisse être, n'a nul droit à se présenter comme un recueil authentique destiné à l'usage liturgique. » Il va sans dire, et c'est encore un avertissement de l'auteur, que pour se rendre compte de la valeur mélodique de ces diverses compositions, il importe d'exclure l'emploi de nos instruments à sons fixes, piano ou orgue, auxquels les séries tonales des Arabes ne s'adaptent pas. Voici l'énumération des mélodies contenues dans ce volume :

I. 214 chants maronites liturgiques. — II. 42 chants d'église en arabe. Mélodies maronites et cantiques en langue vulgaire. Chants melkites. — III. 32 airs profanes. Chansons arabes. — IV. 13 chants syriens. — V. 53 chants chaldéens. — En appendice quatre mélodies des Juifs de Jérusalem. B. M.

LITTÉRATURE

Nouveau Dictionnaire classique illustré, par A. Gazier. 24e édition. Paris, Colin et Cie, 1899, in-32 de IV-788 p. — Prix : 2 fr. 60.

J'avoue que l'examen de la 24e édition du *Dictionnaire* de M. Gazier ne m'a pas laissé une aussi bonne impression qu'avait faite la première édition au rapporteur de 1888 (*Polybiblion*, t. LII, p. 226). Ce n'est pas que l'ouvrage soit mauvais ; mais il ne s'élève guère au-dessus de la médiocrité qui est commune à ces sortes de publications. Je ne fais point difficulté de reconnaître que l'idée de « donner des figures d'ensemble, les seules qui, dans certains cas, puissent vraiment instruire, » était un procédé d'illustration assez neuf et tout à fait louable. Je félicite aussi l'auteur du principe qui lui a fait compléter les articles du vocabulaire par des indications encyclopédiques « qui portent de préférence sur les choses de la vie pratique. » Mais vraiment quand il déclare avec fierté avoir « représenté seulement les objets qui ne se rencontrent pas tous les jours », je trouve que c'est avoir le triomphe facile pour quelqu'un qui dessine une coupe, une espagnolette, une œillère. Quant aux articles encyclopédiques, quelques-uns sont un peu... singuliers (V. par ex. *absinthe*).

Quant à la partie lexicographique du travail, l'on n'y trouve que trop souvent ces définitions qui n'expliquent rien, auxquelles s'abandonnent trop volontiers les auteurs d'ouvrages similaires : c'est ainsi que *mettre* est défini : « placer dans un endroit déterminé » et que *placer* est défini à son tour « mettre dans un endroit » ; de même *jeter* « lancer loin de soi » et *lancer* « jeter avec force ; *ancêtres* « aïeux dont on descend » et *aïeux* « ancêtres. » On pourrait multiplier ces exemples qui dénotent trop peu de souci de la précision. Et que signifient par ailleurs des définitions comme celle-ci : « *absinthe*, plante dont on fait la liqueur nommée absinthe ? »

Enfin notons que, bien que M. Gazier ait apporté quelques modifications à son *Dictionnaire* depuis 1887 — c'est ainsi qu'on n'y retrouve plus la phrase étonnante sur saint Louis de Gonzague « jésuite missionnaire », — il ne l'a peut-être pas revu avec assez de soin. L'article encyclopédique sur *Université*, par exemple, est devenu suranné, et l'on est étonné qu'un travail qui se vante de suivre « les progrès de la science » n'ait pas fait place à des mots comme *sérothérapie*.

Ces critiques ne vont pas jusqu'à me faire déclarer foncièrement mauvais le *Nouveau Dictionnaire classique illustré ;* mais je ne vois vraiment pas de motif de le distinguer de la foule d'ouvrages similaires qui ne valent guère moins ni guère plus, ni de le recommander spécialement à nos lecteurs. E.-G. Ledos.

Dictionnaire de la prononciation française, par Louis Favre. Paris, librairie de Paris, Firmin-Didot, s. d., in-16, de A 100-341 B 5 p. — Prix : 6 fr.

Observations préliminaires sur la réforme de l'orthographe française, par Louis Favre. Ibid., s. d., in-16 paginé A 39-A 71. — Prix : 1 fr.

C'est une idée assez heureuse et à laquelle nous ne pouvons guère qu'applaudir qu'a eue M. Favre en publiant un *Dictionnaire de la prononciation française*. Il observe avec raison que dans les dictionnaires ordinaires, — qui sont surtout des dictionnaires de l'orthographe française, — la prononciation, quand elle est indiquée, ne l'est que d'une façon secondaire et sans un souci particulier de l'exactitude absolue. Il est d'ailleurs plus difficile de constater l'usage en matière de prononciation, qu'en matière d'écriture ; car la prononciation, par cela même qu'elle appartient davantage à la vie quotidienne, est beaucoup plus sujette à se modifier. Aussi M. Favre a-t-il soin de nous dire que la prononciation qu'il a fixée est celle des personnes parlant bien dans l'année 1897. Il indique les raisons qui ont déterminé pour lui le choix des personnes rentrant dans cette catégorie, et ses raisons paraissent judicieuses. Il a dû naturellement recourir à quelques procédés de notation spéciaux afin d'éviter toute équivoque ; cela n'a rien ôté à la clarté de son livre, qui nous paraît être un fort bon guide, bien que sur un petit nombre de points la prononciation indiquée par lui ne nous semble pas complètement exacte.

M. Favre a cru devoir joindre à l'introduction de son *Dictionnaire* quelques observations sur la réforme de l'orthographe. Malgré tout, je persiste à croire qu'une réforme phonétique de l'orthographe offre de grosses difficultés ; et je suis surpris qu'une personne qui reconnaît que la prononciation va se modifiant, qui déclare qu'il n'est guère d'individus dont la prononciation soit exacte sur tous les points, prétende astreindre l'écriture à se conformer au langage parlé. M. Favre rappelle que l'Académie a modifié l'orthographe de nombreux mots dans la dernière édition du *Dictionnaire* ; mais en ce faisant l'Académie n'a guère fait que suivre l'usage, qui est en cette matière le véritable maître.

E.-G. L.

Histoire de la littérature grecque, par Alfred et Maurice Croiset. Tome V et dernier. Paris, Fontemoing, 1899, in-8 de 1096 p. — Prix : 12 fr.

Avec plus de droit encore qu'Horace, après quinze ans de labeur les deux auteurs de ce remarquable ouvrage peuvent s'écrier : *Exegimus monumentum*. Leur *Histoire de la littérature grecque* désormais achevée se place hors de pair par son étendue d'abord (près de 3800 pages), et

ensuite par la largeur de vues qui a présidé à sa composition : on n'exagérerait pas en l'intitulant : *Histoire de la pensée grecque*.

Le quatrième volume laissait le lecteur à la fin du siècle d'Alexandre : celui dont nous avons à rendre compte ne renferme donc que le tableau d'une décadence, malgré les grands noms qui brillent encore çà et là au milieu d'écrivains plus obscurs. Dès les premières pages, la période alexandrine est jugée sans parti pris, mais sans faiblesse : « Si la littérature est en baisse, c'est que l'homme lui-même vaut moins : il y a là un grand fait et une grande leçon. » On n'est alors ni moins savant ni moins laborieux qu'autrefois : mais l'insouciance et la frivolité dominantes ont fait passer au second plan les intérêts vitaux de la cité et de la patrie. « Ces érudits, sans le savoir, ont réduit en eux-mêmes jusqu'à rien la volonté, la sensibilité, l'imagination, toutes les forces actives de l'âme, qui sont aussi les sources de la littérature... Tandis que l'art de la composition faiblit, le style devient l'objet d'une étude raffinée » (p. 158). Est-ce de la Grèce des Ptolémées ou de la France contemporaine qu'il est question? On pourrait s'y méprendre.

Dans aucune des histoires antérieures de l'hellénisme la philosophie n'avait été à pareille fête : ici elle n'est pas traitée moins généreusement que la poésie et l'éloquence, et il y aurait presque ingratitude de la part de ses amis à examiner à la loupe les pages qui la concernent. Bien des jugements sont d'ailleurs excellents. Il est exact que « l'Académie reste une palestre intellectuelle, alors que d'autres écoles nouvelles sont surtout des disciplines de la volonté. » Très juste appréciation de Théophraste : « Un de ces travailleurs habiles et actifs qui, s'engageant à la suite d'un maître dans la route frayée par son génie, l'achèvent, l'élargissent, explorent les alentours. » Il me plaît moins de voir qualifier les stoïciens de « dialecticiens sublimes », même avec le correctif immédiat : « et un peu bizarres. » Parmi les motifs qui avaient déterminé Épicure à s'attacher à Démocrite, M. Croiset allègue le fait que la doctrine de ce dernier « était seule entièrement conforme à la première règle du canon épicurien, à savoir de n'admettre aucune idée qui ne dérivât d'une sensation. » Or aux yeux du philosophe d'Abdère, la perception sensible, confuse et obscure, cache plus qu'elle ne révèle la vérité : seule la raison saisit d'une façon adéquate les principes supérieurs des choses. De même, lorsque l'Académie platonicienne est représentée se pénétrant toute entière de l'esprit de Pyrrhon, je protesterais si je ne lisais trois pages plus loin : « Ce fut au profit du sens commun plutôt que du scepticisme proprement dit. » Dans la seconde partie de l'ouvrage, M. Maurice Croiset rencontrant le néoplatonisme sur sa route y démêle très judicieusement ce qui en fait la grandeur et ce qui en fut le vice secret : en parlant de Plotin, il accorde que « si sa place est grande dans l'histoire des idées » elle est en somme petite

dans celle des lettres », et s'il traite avec peu d'indulgence ces rêveurs qui s'appellent Porphyre et Proclus, ce n'est certes pas moi qui lui en ferai un grief.

Pour en revenir à la littérature, il convient de noter de remarquables études sur Théocrite et ses Idylles, — sur Polybe, écrivain fort médiocre en même temps qu'historien des mieux informés — sur Lucien, dont la verve plaisante avait, dès 1882, fourni à M. M. Croiset le sujet d'une belle thèse de doctorat — et sur Plutarque, digne d'éloges à bien des égards, et cependant loué ici un peu au delà de sa véritable valeur. A propos de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie (dont la description (p. 12) est vraiment bien sommaire), il eût été, semble-t-il, opportun de relever l'impulsion donnée par les libéralités peu éclairées des Ptolémées à la fâcheuse industrie des faussaires; c'est en effet de cette époque que datent bon nombre d'apocryphes dans l'histoire des lettres comme dans celle de la philosophie.

Louons ici, comme elle le mérite, la part faite à la littérature chrétienne, qu'aussi bien il était impossible d'oublier. M. M. Croiset la présente et la juge avec une impartialité qui l'honore, parfois même avec des égards auxquels la critique indépendante ne nous avait pas toujours habitués. Citons quelques lignes, entre beaucoup d'autres non moins intéressantes : « Dès qu'il eut vaincu les premières difficultés, le christianisme grandit rapidement à côté de l'hellénisme : et il le dessécha dans ses racines en attirant à lui, pour ainsi parler, toute la sève de la terre. Les premiers apologistes au second siècle sont en général de faibles écrivains et de médiocres penseurs. Mais ils manifestent une force qui n'a besoin ni de style ni de dialectique, celle de la croyance et de l'amour » (p. 325). L'auteur est tenté de blâmer les Pères disciples d'Himérius et de Libanius d'avoir voulu « réduire l'enseignement profane au très modeste rôle de préparation première. » La Renaissance a eu la prétention de lui restituer une place plus haute : il est aisé de constater tout ce que, depuis quatre siècles, la sève religieuse y a perdu.

Il semble qu'en terminant l'analyse de cette magistrale *Histoire de la littérature grecque*, deux lignes suffiront pour en marquer le caractère et en souligner le mérite. C'est l'œuvre d'un goût plus délicat et plus attique que celui de Sainte-Beuve, mais aussi moins sévèrement classique et doctrinaire que celui de Nisard. Ce dernier, dans l'ouvrage qui a fondé sa renommée, s'est défendu de la pensée « d'avoir dressé un registre obituaire de tout ce qui a tenu une plume en France. » MM. A. et M. Croiset ont été manifestement plus généreux à l'égard des écrivains grecs : on pourra même trouver qu'ils ont accueilli dans leurs cinq volumes, et spécialement dans le dernier, bien des noms obscurs et inconnus qui ne pouvaient pas compter sur un pareil honneur. Du

moins, grâce à cette conscience minutieuse, leur travail, vrai régal pour les lettrés, ne sera point moins goûté des érudits de profession.

C. Huit.

Deux nouvelles lettres de Bourdaloue publiées et annotées par le P. Henri Chérot, de la Compagnie de Jésus. Paris, Retaux, 1898, in-8 de 30 p.— Prix : 1 fr.

Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal de Bouillon, suivie de quatre lettres extraites des Pensées, avec un fac-similé d'autographe, publiée par le même. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 108 p. — Prix : 2 fr.

Ces deux brochures sont la suite du recueil de lettres de Bourdaloue publié sous le titre : *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants*, que j'ai eu déjà le plaisir de signaler à nos lecteurs. La première contient deux lettres : l'une au P. Bouhours, déjà inscrite dans le précédent recueil sous le n° xxv, mais dont il n'avait été publié qu'un très court fragment ; depuis lors, le P. Chérot a retrouvé la lettre autographe dans la bibliothèque de la ville de Nantes, et il nous en donne aujourd'hui, en l'entourant, bien entendu, des éclaircissements nécessaires, le texte complet. La seconde lettre, trouvée à la Bibliothèque impériale de Berlin, est adressée à un Père de Trèves ; elle est en latin, comme les lettres du même genre que contenait le premier recueil.

La lettre au cardinal de Bouillon est aussi inédite ; le P. Chérot en a trouvé l'autographe, malheureusement mutilé, aux Archives nationales, dans la correspondance du cardinal de Bouillon. Le texte de cette lettre est encadré dans une intéressante monographie du cardinal de Bouillon et de sa famille, où nous retrouvons cette abondance et cette sûreté d'informations dont le savant auteur a déjà donné tant de preuves. En marge d'une lettre de Bourdaloue, j'ose dire qu'il a écrit un excellent chapitre d'histoire.

Les quatre lettres *à une pécheresse convertie, à un homme du monde, à un homme de la Cour*, enfin *à une supérieure de communauté nouvellement élue,* qui suivent la lettre au cardinal de Bouillon, n'étaient pas inédites, puisque le P. Bretonneau les avait fait entrer dans le recueil des *Pensées* de Bourdaloue, en leur donnant une forme impersonnelle. Mais la sagacité du P. Chérot ne s'y est pas trompée, et à certains signes respectés par le démarquage du premier éditeur, il a bien vite reconnu que c'étaient de véritables lettres, et il s'est empressé d'en grossir son recueil. Enfin il nous donne le texte latin de la lettre à un Père de Trèves, précédemment mentionnée sous le n° xxvii du premier recueil. — Puissent de nouvelles bonnes fortunes de ce genre échoir au P. Chérot, car nous savons bien qu'il ne les gardera pas pour lui et qu'il en fera profiter l'histoire et les lettres françaises.

Éd. Pontal.

The Stage-Quarrel between Ben Jonson and the so-called Poetasters, by ROSCOE ADDISON-SMALL, Ph. D. (*Forschungen zur englischen Sprache und Litteratur, Heft 1*). Breslau, Marcus, 1899, in-8 de VIII-204 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce fascicule est le premier d'une série nouvelle de travaux consacrés à la langue et à la littérature anglaise, série qui se publiera à Breslau sous la direction de M. Kölbing et dont la valeur scientifique est garantie d'avance par ce seul nom. Il est dû à un jeune philologue américain, mort prématurément à vingt-sept ans, et éclaircit un épisode curieux et mal connu de l'histoire du théâtre anglais, la querelle qui éclata dans les dernières années du XVIe siècle entre Ben Jonson et certains de ses rivaux dramatiques. Quelles ont été l'origine, l'étendue, la portée de ce conflit, c'est ce que recherche M. Small, enquête malaisée, où les renseignements sont rares, les documents susceptibles d'interprétations diverses et où, parmi les questions les plus délicates de dates et d'attributions, il faut élucider sans cesse des allusions obscures ou établir des identifications discutables. Dans cette tâche difficile, M. Small a fait preuve de la connaissance la plus intime de la littérature élisabéthaine ainsi que du sens critique le plus exercé ; il a passé au crible chacune des hypothèses accueillies jusqu'ici, examiné avec la dernière minutie chacun des éléments d'un problème ou plutôt d'une série de problèmes fort complexes ; il a déterminé exactement où finissent les certitudes, où commencent les probabilités. Ses conclusions, appuyées sur la plus laborieuse investigation, paraissent définitives ; la querelle n'a point eu l'importance qu'on lui prête d'ordinaire : elle n'a point enrôlé en deux camps ennemis presque tous les poètes du temps, ni laissé de trace profonde dans l'histoire du drame anglais ; ce n'a été qu'une passe d'armes, violente mais courte, et où ne s'engagèrent que peu de champions. Shakespeare fut-il un de ceux-ci ? M. Small le pense et voit dans l'Ajax de *Troïle et Cressida* une caricature de Ben Jonson ; la conjecture est ingénieuse ; il convient toutefois de ne la tenir que pour une conjecture.

A. BARBEAU.

HISTOIRE

Sainte Geneviève, par l'abbé H. LESÊTRE. Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de VIII-198 p. — Prix : 2 fr.

M. l'abbé Lesêtre est curé de Saint-Étienne-du-Mont et gardien du tombeau glorieux de sainte Geneviève. Pour exciter le culte envers la patronne de Paris et de la France, envers « la Mère de la Patrie », il a composé une vie de la sainte gallo-romaine, de telle sorte qu'elle fût historique et attachante, scientifique et populaire, en mettant exactement dans son cadre national la pure et forte héroïne. Il y a certaine-

ment réussi. Les documents sont rares, mais il en a su tirer un beau parti. Il s'est surtout servi de la vie anonyme de sainte Geneviève, écrite en latin par un clerc de l'Église de Paris, selon « toute apparence » (p. 1), et dix-huit ans seulement après la mort de la vierge de Nanterre. Les plus anciens mss. de cette vie remontent au XIIe siècle, peut-être même au Xe. Au XVIIIe siècle, le protestant suédois Wallin ne voulut voir dans le biographe qu'un faussaire, plus récent de deux cents ans. De notre temps, B. Krusch, s'appuyant sur quelques passages interpolés au IXe siècle, a décidé que tout l'écrit ne datait que de cette époque et non de l'an 520, comme le prétend l'auteur anonyme; ensuite le critique allemand, suivi par un autre écrivain allemand, Wattenbach, regarde la vie de sainte Geneviève comme un pur roman. M. l'abbé Duchesne a réfuté avec sa décisive compétence ces affirmations plus que téméraires et a établi que l'écrit du biographe anonyme « doit être maintenu au nombre des documents historiques relatifs et au pays et au temps qu'il concerne, qu'aucun des faits consignés dans cet écrit n'offre soit en lui-même, soit par la façon dont il est raconté, la moindre objection contre la date que s'attribue l'auteur, c'est-à-dire les environs de l'année 520. » (*Bibl. de l'École des chartes*, t. LIV, p. 209-24 ; *Bulletin critique*, 5 sept. 1897, p. 473-6). M. Kohler a également réfuté la thèse allemande et réduit à néant les assertions de l'écrivain « fantaisiste. » (*Revue historique*, 1898, p. 282-320). Cette vie est donc une base scientifique sérieuse.

M. l'abbé Lesêtre a suivi « son texte aussi fidèlement que possible, avec un souverain respect » tout en présentant les faits soit logiquement, soit chronologiquement, selon leur nature. Entre autres documents, il a mis à profit l'*Histoire de sainte Geneviève et de son Église royale et apostolique* par Du Moulinet (en ms., Bibl. S. Geneviève, H fr. 21, in-fol.). — Le livre se divise en huit parties : — L'Enfant de Nanterre. — La Vierge du Christ. — L'Invasion d'Attila. — L'Activité religieuse de sainte Geneviève. — Les Miracles de sainte Geneviève. — Le Siège de Paris. — La Mère de la Patrie. — La Basilique et l'Abbaye de Sainte-Geneviève. — Le Culte de sainte Geneviève.

Au chapitre I, page 19, l'auteur dit : Geneviève, selon la coutume des anciens temps, garda leur petit troupeau (de ses parents) dans le voisinage de la maison paternelle. C'est de cette manière qu'elle *put* être bergère durant ses jeunes années. On a conservé à Nanterre le souvenir d'un endroit où elle menait paître ses moutons et qu'on a appelé depuis « le Parc de sainte Geneviève. » A proprement parler, elle ne fut pas bergère, puisqu'elle appartenait à une famille plutôt riche. « Le biographe (du VIe siècle), M. Lesêtre en convient, ne nous dit absolument rien des occupations de la sainte pendant son enfance » (p. 19). C'était pourtant un rapprochement bien tentant pour le bio-

graphe de montrer une jeune bergère, devenue l'héroïne qui sauve Paris, comme on l'a fait pour la « Pastourelle de Domremy », boutant les Anglais hors de France.

Les bénédictins de la « Gallia Christiana » connaissaient certainement la tradition locale et cependant ils se sont prononcés nettement contre l'opinion qui prétend faire de Geneviève la bergère de Nanterre. Selon eux, l'origine de cette légende ne remonterait qu'au commencement du XVIe siècle, à la poésie d'un aveugle de Bruges, nommé Pierre du Pont ou de Ponte, intitulée : *Poema de laudibus sanctae Genovefae*. Paris, 1512, in-4 (*Gallia christ.*, t. VII, col. 766 B. Paris, 1744, éd. Welter, 1899). Entre la tradition locale, le texte bénédictin et le silence du biographe anonyme M. Lesêtre est plutôt favorable à l'opinion des auteurs de la *Gallia* en croyant qu'elle « put » être bergère, en ce sens qu'elle gardait les troupeaux de ses parents, riches propriétaires terriens. Et nous convenons sans difficulté que c'est là glisser habilement entre deux récifs.

Tout en faisant une large place aux pieuses occupations de la vierge, à l'étude de ses mortifications, de ses visions, de ses grâces extraordinaires, de ses rares vertus et de ses miracles éclatants, le distingué écrivain consacre des pages nombreuses à la mission providentielle de sainte Geneviève et à son action sociale. Il rappelle l'invasion des Barbares, au commencement du Ve siècle, et l'héroïque Geneviève qui leur barre le passage et sauve Paris affolé de peur. Mère de la Patrie, Geneviève le fut aussi en encourageant les Parisiens à résister aux entreprises du roi païen Clovis; pendant le siège de Lutèce, elle ravitaille ses habitants affamés. Clovis, chrétien et maître de Paris et la pieuse Clotilde devinrent les amis de l'humble vierge de Nanterre. « Elle est placée là par Dieu en mandataire chargée de transmettre à la nation naissante la foi catholique de la nation qui disparaît. » « Là est sa mission particulière..... Elle est la première sainte française. » Geneviève a été l'âme de la patrie à son berceau. Elle a été suscitée de Dieu pour veiller sur cette âme, la conserver vaillante et fidèle et la transmettre au jeune royaume franc. » Là est la raison d'être de ce titre de « patronne de Paris et de la France » que nos aïeux lui ont justement décerné. — Cette vie de sainte Geneviève est non seulement un livre rempli de documents d'une grande solidité critique, mais encore un livre historique et pieux, d'un style ému, d'une chaleur communicative, d'un patriotisme ardent. Aussi comment expliquer « le souvenir d'un endroit où elle (sainte Geneviève) menait paître ses moutons et qu'on a appelé depuis le « Parc de sainte Geneviève » (p. 20) ? Ce souvenir remonte-t-il à un âge si lointain ? Il faudrait le prouver autrement que par l'autorité de M. l'abbé Delaumosne, dont les vertus sacerdotales sont profondément estimées.

LOUIS ROBERT.

Un Évêque de l'ancien régime. Louis-Joseph de Grignan (1650-1722), par l'abbé Léon Charpentier. Paris, Sueur-Charruey, 1899, in-12 de III-340 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voilà un livre excellent qui intéresse l'histoire ecclésiastique, l'histoire des lettres et celle du Dauphiné. Depuis les études sincères de Taine et de l'abbé Sicard sur le clergé de France avant la Révolution, l'opinion des penseurs s'est justement et avantageusement modifiée à l'endroit de l'épiscopat de l'ancien régime. Après revision du procès, on a convenu que les prélats gentilshommes ne méritent pas, pour la plupart, la réprobation universelle dans laquelle on les enveloppait. Combien d'entre eux, après avoir brillé dans la politique, dans la société aristocratique d'alors, « s'ensevelirent dans leurs diocèses, entièrement occupés des intérêts matériels et spirituels de leurs peuples..., créant des séminaires, bâtissant des hôpitaux, adoucissant les charges fiscales pesant sur les propriétaires ruraux ? »

Tel fut Louis-Joseph de Grignan, de l'illustre famille dauphinoise des Adhémar de Monteil qui se vantaient d'avoir donné leur nom à la ville de Montélimar (Monteil d'Adhémar, *Montilium Adhemari*). Louis-Joseph était le propre frère du gendre de Mme de Sévigné et fut lui-même en correspondance avec la célèbre « épistolière. » Il naquit à Grignan (Drôme), le 3 ou le 4 juin 1650, et il mourut dans sa soixante-douzième année et non à soixante-dix-huit ans, comme le prétend Moréri, que tous les historiens ont suivi dans cette erreur. Après avoir suivi les cours de la Sorbonne et pris ses grades théologiques, il fut pourvu de bonne heure du prieuré de Portes, diocèse de Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme). Il reçut le sous-diaconat des mains de son propre frère Jean-Baptiste, archevêque de Claudiopolis *in partibus* et coadjuteur de son oncle, l'archevêque d'Arles, François de Grignan, qui fut évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux à vingt-huit ans. Le nôtre fut nommé agent général du clergé de la province d'Arles en 1675, quinze jours après avoir reçu la prêtrise (le 29 mai) de Luc d'Aquin, évêque de Saint-Paul-Trois-Châteaux. Il se fit remarquer dans ces hautes fonctions qui conduisaient tout droit à l'épiscopat. Dans la ameuse affaire de la Régale, il signa la lettre écrite par le clergé au Roi pour protester à Sa Majesté du « déplaisir que la Compagnie a de la conduite que la cour de Rome tient dans cette affaire. » Toutefois il ne sera pas de l'Assemblée qui, quelque temps plus tard, vota les Quatre articles gallicans de la Déclaration dite de 1682.

Le « bel abbé, le plus beau des abbés », comme l'appelle Mme de Sévigné, a trente ans, il est bien en cour et n'est point du tout entaché de jansénisme. Le 21 février 1680, il est nommé évêque d'Evreux. Il n'occupa pas ce siège. En mai de la même année, parut sa nomination à l'évêché de Carcassonne. Le 21 décembre 1681, dans la chapelle du château de

Grignan, Louis-Joseph de Grignan fut sacré par Louis-Alphonse de Suarez, évêque de Vaison. Dans son diocèse, il fit le bonheur du peuple ; il travailla à alléger les charges exorbitantes qui pesaient sur les habitants. Ce fut son don de joyeux avènement. Durant les quarante ans de son épiscopat, il ne se montra point un prélat de cour ; il était préoccupé avant tout du bonheur temporel et éternel de son troupeau. Il fut vraiment évêque, appliqué constamment à remplir ses devoirs sacrés : œuvres de bienfaisance et de charité, rapports avec son clergé et son chapitre. Vigilant pour le bien de son diocèse, il fit paraître des ordonnances synodales remplies de fermeté et de tact. Parmi plusieurs, en voici une fort curieuse ayant trait à la perruque qu'il défend à tous ecclésiastiques ou bénéficiers, sans nécessité. Dans ce cas, elle devra être « d'une couleur conforme à la couleur naturelle des cheveux. » Il prescrit « qu'elle ne passe pas les oreilles, qu'elle ne soit ni poudrée, ni enflée, ni frisée et annelée. »

Mais ce qui immortalisera le nom de Louis-Joseph de Grignan, plus que son aristocratique descendance, que sa distinction personnelle, que ses vertus épiscopales, ce sont ses rapports avec la spirituelle marquise et la comtesse de Grignan, sa belle-sœur. A cet unique point de vue le chapitre : « Choses de famille » est absolument charmant : une vraie aquarelle des mœurs d'une grande famille de l'ancien régime. Mme de Sévigné, avec une mordante ténacité, chercha, dans ses lettres à M. de Carcassonne, à le déterminer à verser régulièrement 2,000 fr. de rente promis au jeune marquis de Grignan, élégant capitaine. Hélas! Mgr de Grignan, avec ses 40,000 livres de rentes, trouva le moyen de s'endetter abominablement et en arriva même à négocier des emprunts avec des Carcassonnais peu qualifiés. Un appendice donne la correspondance, en partie, du noble prélat.

Ce volume, écrit dans le style de la bonne école historique, est composé avec une parfaite critique, d'amples et minutieuses recherches non seulement parmi les archives générales, mais encore dans les collections particulières. C'est une œuvre de labeur et de sincérité. Aussi nous associons-nous aux éloges mérités que Mgr Billard, évêque de Carcassonne, adresse à son distingué secrétaire : « Je vous félicite, lui écrit-il, d'avoir dépouillé avec un soin scrupuleux toutes les archives qui vous éclairaient sur la vie de ce prélat et, loin de vous reprocher d'avoir jeté trop de lumière sur les points qui auraient pu rester dans l'ombre, je suis heureux de trouver en vous un historien, témoin incorruptible de la vérité. »

LOUIS ROBERT.

La Macédoine, par le professeur CLEANTHÈS NICOLAÏDÈS. Berlin, Stuhr, 1899, in-8 de 268 p., avec une carte. — Prix : 6 fr. 60.

Le temps est loin où saint Paul écrivait aux chrétiens de Salonique

(I. Thess. IV, 9, 10) *a Deo didicistis ut diligatis invicem : illud facitis in omnes fratres in universa Macedonia.* La charité fraternelle que l'apôtre louait chez les Macédoniens est bien compromise depuis le jour où les compétitions politiques ont fait de la Macédoine une pomme de discorde entre les Grecs et les Slaves. Serbes, Bulgares, Albanais, Koutzovalaques ont présenté tour à tour leurs raisons à prévaloir dans une province ou ils prétendent à peu près tous constituer la majorité de la population; le Dr Cl. Nicolaïdès plaide à son tour la cause de l'hellénisme, et sa plaidoirie vaut ce que valent en général les discours où l'orateur a voulu trop prouver. Il met l'histoire, la numismatique, la linguistique à contribution pour soutenir sa thèse; mais de ce que le sol de la vallée du Vardar ait livré des monnaies d'Alexandre, de Philippe et même de Perdikkas, je ne vois pas très bien ce qu'il est permis d'en conclure.

Un argument plus topique serait tiré de la répartition des idiomes, et encore pour pouvoir s'en servir faudrait-il avoir des statistiques sincères; mais M. Nicolaïdès conteste la valeur de cette preuve : ses compatriotes, dit-il, ont une aptitude prodigieuse pour les langues; ils apprennent avec une grande facilité le turc ou le bulgare, au point d'oublier même leur langue maternelle; on aurait donc tort de porter à l'actif des Bulgares, des Grecs qui ne parlent pas d'autre langue que le bulgare, mais sont restés Grecs de race et de cœur (p. 128). Inutile d'ajouter que les Bulgares ne se font pas tort de retourner l'argument contre les Grecs, mais ils le font avec moins d'adresse; leur rhétorique est plus brutale, mais moins persuasive, leur ton est moins discret, tandis que M. Nicolaïdès sait conserver à ses polémiques un ton généralement modéré.

Il n'y a que dans les cas où l'Église romaine se trouve en cause qu'il perd quelque peu son sang-froid; il met d'ailleurs au service de ses rancunes une imagination très fertile, et je me réserve d'étudier à part les étranges libertés qu'il se permet avec l'histoire ecclésiastique.

En somme, ce livre, curieux comme document, n'est que le plaidoyer d'un avocat très convaincu; mais ce sont les juges qu'il s'agit de convaincre.

P. Pisani.

De la vraie représentation politique, par Séverin de la Chapelle. Paris, Pichon, 1898, in-8 de XII-368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est la réunion d'une série d'études publiées par l'auteur dans divers journaux et revues sur la grave question de la représentation proportionnelle. M. de la Chapelle déclare dans sa Préface qu'il a été guidé dans ses études par cette pensée fondamentale que « l'Évangile doit recevoir son application non seulement dans la vie

privée et dans les institutions particulières d'ordre social, mais encore et surtout dans les institutions d'ordres public intérieur, indivisible et politique, comme dans le droit public extérieur et international des nations régulièrement et définitivement constituées. »

Après avoir constaté dans un premier chapitre l'injustice et l'incohérence du système électoral adopté en France depuis 1789, M. de la Chapelle expose dans le chapitre II (le plus important de l'ouvrage) les divers systèmes de représentations proportionnelles destinés à assurer aux minorités l'exercice légitime de leurs droits : vote limité, vote cumulatif, scrutin de liste fractionnaire, système des listes concurrentes. Le chapitre III est consacré au vote plural. Le chapitre IV est relatif au système appelé par son auteur, M. Charles Benoist : la représentation réelle par grandes catégories de groupes d'intérêts professionnels. Le dernier chapitre est une conclusion philosophique.

L'auteur se prononce en faveur du scrutin de liste fractionnaire qui « vise à la représentation proportionnelle des majorités et des minorités solidaires entre elles, dans le cadre indivisible des circonscriptions électorales intérieures, politiquement organisées. »

Deux lettres d'introduction, de MM. Jules Simon et Ernest Naville, sont au début du volume.

L'idée de la représentation des minorités et de la représentation proportionnelle est sans aucun doute juste et féconde. On dit qu'elle n'a jamais eu de succès en France à cause du défaut de simplicité des systèmes proposés. Si tel est le motif de son insuccès, nous n'osons espérer que l'ouvrage de M. de la Chapelle lui fasse faire beaucoup de progrès. Mais nous pensons que cet insuccès est dû actuellement à une cause plus grave : M. de la Chapelle glisse beaucoup trop rapidement à la page 10 sur l'objection qu'il formule ainsi : « pour gouverner il faut des majorités parlementaires nombreuses et fortes. » C'est que cette objection est irréfutable. Si le système de la représentation proportionnelle était appliqué en France sous notre constitution républicaine, la majorité serait tellement instable que tout gouvernement serait impossible. Voilà pourquoi il n'y faut pas songer. Cette raison capitale disparaîtrait sous le régime monarchique parce que la cohésion de la majorité parlementaire perdrait de son importance et cesserait d'être indispensable. Aussi faut-il, croyons-nous, considérer comme incompatibles, n'en déplaise à M. de la Chapelle, la république et la représentation proportionnelle, surtout dans un pays comme la France qui a une vie politique intense et de grands intérêts nationaux qui exigent une vigilance de tous les instants. EUGÈNE GODEFROY.

Le Drame des poisons, études sur la Société du XVIIe siècle et plus particulièrement sur la Cour de Louis XIV, *d'après les archives de la Bastille,* par FRANTZ FUNCK-BRENTANO. Paris. Hachette, 1899, in-12 de 311 p. avec 8 planches hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

Le règne de Louis XIV offre d'étranges contrastes, non pas seulement dans l'ordre politique où les plus terribles revers succèdent aux plus éclatants triomphes, mais plus encore dans l'ordre moral où les crimes les plus odieux, les vices les plus infames se mêlent aux vies les plus austères et aux vertus les plus saintes. Parfois c'est la même existence que présente ces étonnantes oppositions. Dans ce sombre drame des poisons qui se joue précisément pendant la période la plus brillante du règne, et que M. Funck-Brentano nous raconte aujourd'hui d'après les archives de la Bastille, avec des détails atroces d'une authenticité incontestable et d'un réalisme effrayant, il y en a de surprenants exemples. Quel vilain monde et quel monde mêlé : des courtisanes de bas étage, des sorcières, des empoisonneuses, et des personnages du plus haut rang, des financiers, des prêtres, des femmes de conseillers au Parlement, des dames de la Cour et des plus huppées, jusqu'à des maîtresses de Roi : la Voisin, la Filastre, et à côté d'elles, Mme de Dreux, Mme de Poulaillon, la marquise de Brinvilliers, Mme de Montespan! La vie humaine ne pèse rien devant la passion, l'envie, la haine, le libertinage. Les femmes suppriment leur mari pour pouvoir épouser leur amant ; les maris empoisonnent leur femme pour épouser leur maîtresse. Le mal est si universel que pour l'extirper Louis XIV doit établir une chambre spéciale, la chambre ardente, et les recherches de cette chambre révèlent des scandales si grands que, pour les étouffer, il est ensuite obligé de supprimer les pièces de la procédure. Le paganisme n'a pas vu de pires infamies, et cependant ces femmes, au milieu de leurs débordements, conservent une foi si profonde que cette foi en se réveillant au dernier moment, leur fait faire des morts touchantes, on serait tenté de dire édifiantes! La marquise de Brinvilliers a empoisonné son père, ses frères, ses amants ; elle a mené la vie la plus dissolue ; quand elle est enfin prise et condamnée, la chrétienne reparaît et arrache des larmes au jésuite qui l'assiste, le P. Pirot. Mme de Montespan à deux reprises, avec l'aide de la Voisin, attente à la vie de Louis XIV et il ne tient pas à elle que sa rivale, Mlle de Fontange, ne soit empoisonnée. Un ordre royal seul la sauve de l'expiation suprême ; mais alors, touchée de la grâce, elle s'enferme dans la retraite et expie par la meilleure des expiations, par une vie de pénitence et de bonnes œuvres. Au milieu de toutes ces ignominies et de toutes ces horreurs, une belle figure apparaît, une figure d'honnête homme, de magistrat intègre, de chrétien austère et éclairé, le lieutenant de police de la Reynie. C'est lui qui débrouille l'écheveau compliqué de ce sombre imbroglio ;

c'est lui qui poursuit avec une rigueur indignée la punition des crimes; c'est lui qui s'efforce d'en prévenir le retour par des règlements sévères sur les sortilèges et le commerce des poisons. Et comme en France tout finit par des chansons ou des pièces de théâtre, c'est lui encore, dit-on, qui inspire la comédie de Visé et de Thomas Corneille, *la Devineresse*: le vaudeville après le drame. Une étude et une discussion très serrée sur la mort et le prétendu empoisonnement de la duchesse d'Orléans, Henriette d'Angleterre, des reproductions de gravures du temps peu connues complètent ce curieux et intéressant volume qui attache, mais qui fait frémir. MAX. DE LA ROCHETERIE.

La Bretagne et le duc d'Aiguillon, 1753-1770, par MARCEL MARION. Paris, Fontemoing, 1898, in-8 de VI-624 p. — Prix : 10 fr.

Il est des problèmes historiques qui ne peuvent être résolus qu'à longue échéance. Les contemporains les ont embrouillés à plaisir et obscurcis à dessein; la passion s'en est mêlée, et la passion est aveugle. Il faut l'éloignement et le temps pour y voir clair et y voir juste. Parmi ces problèmes, un des plus délicats est assurément celui des troubles de Bretagne pendant la seconde moitié du siècle dernier, le procès de la Chalotais et le gouvernement du duc d'Aiguillon. A combien de récriminations ardentes et de légendes historiques n'a-t-il pas donné lieu? Aujourd'hui le calme se fait; les archives publiques et privées livrent leurs secrets et il est possible d'établir, pièces en main, la vérité qui n'est pas toujours conforme à la légende. Il y a quelques années, un écrivain distingué, M. Carré, démontrait, à l'aide de correspondances authentiques, que les mauvais traitements dont avait été victime le célèbre procureur général avaient été singulièrement exagérés: ses gardiens avaient été pour lui, non pas des geôliers féroces, comme on se plaît à le dire, mais des surveillants courtois, d'une douceur et d'une longanimité poussées parfois jusqu'à la faiblesse. Aujourd'hui un professeur distingué de la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, M. Marcel Marion, entreprend de prouver que le duc d'Aiguillon a été, pendant son gouvernement de Bretagne, non pas le tyran soupçonneux et fanatique qu'ont peint certains historiens, mais un administrateur éclairé, soucieux des intérêts de sa province et ménager de ses deniers. A Saint-Wast, lors du débarquement des Anglais, on avait déjà établi — M. Vatel entre autres — qu'il était couvert, non pas de farine, comme l'insinuaient les pamphlets, mais d'honneur et de gloire et avait brillamment et intrépidement jeté à la mer les envahisseurs. Il semble bien — les correspondances citées par M. Marion en font foi — qu'à plusieurs reprises il s'est interposé entre les Bretons et le gouvernement, et notamment pour l'impôt du vingtième, s'est efforcé de modérer et

parfois a réussi à modérer les exigences du contrôleur général. En maintes autres circonstances encore et notamment dans le procès même de la Chalotais, il a été partisan des mesures de clémence plutôt que des mesures de rigueur. Mais l'obstination des États l'a poussé à bout; plus tard les arguties du Parlement et les chicanes des accusés l'ont irrité et entraîné à certaines mesures intempestives et maladroites, comme cet arrêt de disjonction qui, isolant la Chalotais de ses co-accusés, a paru un acte de haine personnelle et de persécution inique et n'a pas peu contribué à donner naissance à la légende, si longtemps accréditée. Ce qui est certain, c'est que si la Bretagne était peut-être plus spécialement difficile à gouverner, l'esprit d'insubordination et de révolte pénétrait partout à cette fin du règne de Louis XV. Et, par un entraînement étrange, c'étaient ceux qui devaient être les premières victimes de la Révolution qui y poussaient avec le plus d'ardeur. Cela éclate à chaque page de l'œuvre si considérable, si documentée et si impartiale de M. Marion.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'un ministre du Trésor public, 1780-1815, par le comte MOLLIEN. Paris, Guillaumin, 1898, 3 vol. in-8 de XIX-562, 616 et 490 p. — Prix : 22 fr. 50.

En ces temps de dilapidations et de désordres budgétaires, il est réconfortant de pouvoir porter ses regards en arrière et de les arrêter sur une époque où, malgré les lourdes charges d'un état de guerre permanent contre l'Europe toute entière coalisée, les finances de la France furent administrées avec tant d'économie et de prévoyance, dans un tel esprit d'ordre que le Trésor se trouva toujours en mesure de faire face à ses engagements et que la dette publique ne s'accrut, pendant toute la durée de l'Empire, que de 17 millions de rente au capital de 340 millions, dont moitié pour solder des dépenses afférentes aux périodes antérieures.

C'est cette satisfaction, que procurent aux lecteurs les *Mémoires du comte Mollien*. Rédigés par lui en 1837, ces Mémoires ont été définitivement mis au point en 1845, et imprimés, mais alors à un si petit nombre d'exemplaires qu'ils sont devenus rapidement introuvables. La librairie Guillaumin a donc fait œuvre utile et intéressante en les publiant à nouveau.

Né en 1758, à Rouen, d'une famille de commerçants, François-Nicolas Mollien débuta jeune dans les bureaux de l'administration des finances, et l'Almanach royal de 1789 l'indique comme l'un des premiers commis de l'intendant de la Boullaye placé à la tête de la Ferme générale. Envoyé à Évreux après la chute de l'ancien régime, en qualité de directeur de l'enregistrement, il fut destitué pour avoir provoqué dans cette ville une adresse au Roi à l'oc-

casion de l'attentat du 20 juin, et deux fois arrêté, la seconde en février 1794 comme complice des fermiers généraux, qui venaient d'être traduits en justice, sur la dénonciation d'un de leurs anciens employés, le concussionnaire Gaudet. Transféré à Paris, il partagea la captivité de ces malheureuses victimes de la Terreur, dont il fait en passant l'éloge : « Les fermiers généraux de 1780, dit-il, ne ressemblaient plus à ces financiers, dont on avait dit qu'ils étaient chargés de recouvrer tous les revenus de l'État à la condition d'en rendre quelque chose. En général, la très grande majorité d'entre eux, par la culture de l'esprit et l'aménité des manières, tenaient honorablement leur place dans les premiers rangs de la société française. » Le 19 floréal an II, trente-deux fermiers généraux portèrent leur tête sur l'échafaud révolutionnaire. Le 9 thermidor rendit Mollien à la liberté ; il partit alors voyager à l'étranger et ne rentra en France que vers le 18 brumaire. Je voudrais pouvoir reproduire le tableau de main de maître qu'il trace de la détresse, à cette époque, du Trésor public qui ne touchait que 300 millions de recettes pour couvrir plus de 600 millions de dépenses indispensables, et que n'avait pu dégager la banqueroute solennelle de 2 milliards faite au détriment des rentiers, je ne peux qu'y renvoyer le lecteur (t. I, p. 212-214). Ce fut au ministre des finances Gaudin que la France dut d'être tirée de cet état critique.

Gaudin avait connu Mollien dans les bureaux du Contrôle général des finances ; il lui proposa et lui fit accepter la direction de la Caisse d'amortissement. Cette Caisse venait d'être réorganisée ; elle avait trois attributions distinctes : celle de caisse de garantie pour les délégations des receveurs généraux ; celle de caisse des dépôts pour les cautionnements des comptables, ainsi que pour les fonds en litige ; celle enfin de caisse d'amortissement pour les rachats successifs de la dette perpétuelle. Ses nouvelles fonctions mirent Mollien en fréquentes communications avec le Premier Consul, qui aimait à le consulter et prit notamment son avis sur l'organisation et le fonctionnement de la Banque. En 1804, il fut décoré du titre de conseiller d'État et, lorsqu'en janvier 1806 une crise financière inattendue entraîna la disgrâce de Barbé Marbois, il reçut le portefeuille du Trésor. Le ministère des finances se trouvait alors subdivisé en deux départements : celui des recettes et celui des dépenses. Le premier avait la prévoyance sans l'action, l'autre l'action sans la prévoyance. C'était un système vicieux, reconnaît Mollien, mais qui plaisait à l'Empereur par l'espèce de contrôle qu'il attribuait au ministre du Trésor sur les autres ministres.

Le nouveau ministre débuta par faire dresser un inventaire contradictoire et exact de la situation du Trésor ; il s'appliqua ensuite à introduire dans son administration des principes et des méthodes, dont beaucoup servent encore aujourd'hui de base à la comptabilité

publique : création de la Caisse de service ; application de la comptabilité en partie double à toutes les écritures du Trésor ; contrôle quotidien de la caisse générale ; établissement d'un bilan trimestriel complet de la situation de tous les budgets encore ouverts. « Avant 1814, le Trésor était si constamment fidèle à ce devoir que, quelque grand que fut alors l'Empire français, son bilan, aussi exact que celui du capitaliste le plus consciencieux, pouvait être rendu public sans crainte d'aucune critique » ; enfin institution de la Cour des comptes, à l'instar des chambres de même nom de l'ancien régime. Cette magistrature supérieure, séparée de l'action administrative, ayant l'indépendance de l'inamovibilité, devait, dans l'esprit de son créateur, se trouver placée en quelque sorte entre le gouvernement et le pays pour juger, dans la limite de ses fonctions, si ceux qui avaient pris quelque part au maniement et à l'emploi des deniers publics, soit comme agents de recettes et de dépenses, soit même comme ordonnateurs, n'étaient pas reprochables soit pour des faits graves, ou soit même pour quelques irrégularités. La nouvelle Cour semble avoir répondu alors et répond encore aujourd'hui à l'attente de Mollien ; dès l'origine elle assura le rapide apurement d'une masse considérable de comptes arriérés, dont un grand nombre attendaient leur jugement vingt années avant la Révolution.

Les Mémoires consacrent un chapitre distinct à chacune des années de la gestion du ministre du Trésor du 27 janvier 1806 aux Cent jours. Mollien y expose les principaux événements financiers de l'année, donne le total des dépenses acquittées par exercice, le détail des opérations de trésorerie effectuées pour pourvoir chaque caisse des fonds nécessaires, ainsi que des mesures prises pour obvier aux crises commerciales que provoqua le blocus continental, inscrit en recettes le montant des contributions imposées aux peuples vaincus. La rançon de la Prusse avait été fixée à 312 millions, sacrifice fort inférieur, fait observer l'auteur, à ceux qu'elle avait exigés de la France à une autre époque. Qu'aurait-il dit, s'il avait écrit après 1870 ? Sur les 312 millions, le Trésor n'en toucha que 171 ; le reste avait été acquitté en obligations à long terme, non encore échues en 1814. Le budget de 1812 s'éleva à 1 milliard 168 millions, dont les deux tiers seulement à la charge de la France ancienne. Il n'était en 1810 que de 860 millions, sur lesquels les crédits attribués à la guerre et à la marine furent de 509. En 1811, ces crédits atteignirent 700 millions.

Mollien quitta le ministère à la rentrée des Bourbons ; il reprit son portefeuille pendant les Cent jours. Louis XVIII l'appela en 1819 à siéger à la Chambre des pairs, où il joua dans les discussions financières un rôle important. Il est mort à Paris en 1850.

M. Charles Gomel, dont la compétence en histoire financière est bien

connue, a accepté de présider à la réimpression des *Mémoires*. Il les a fait précéder d'une savante notice où il apprécie leur valeur en ces termes : « Ces Mémoires sont des plus intéressants, non seulement au point de vue financier et même anecdotique, mais sont encore de précieux documents, en ce qui concerne les rapports journaliers de Napoléon et de son ministre du Trésor. Ils mettent en relief d'une manière saisissante la puissance de travail de l'Empereur, la connaissance approfondie de tous les détails dans lesquels il entrait, en même temps que les jugements judicieux du ministre, qui lui resta fidèle jusqu'à la fin. »

COMTE DE LUÇAY.

Les Finances de la France sous la troisième République, par LÉON SAY. T. II, *1876-1882*. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de XI-777 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume est le second de la collection des Œuvres de Léon Say, publiée par les soins de M. André Liesse, professeur d'économie industrielle et de statistique au Conservatoire national des arts et métiers. Conçu d'après la même méthode que le précédent, il contient l'histoire d'une période dans laquelle la question budgétaire tient le premier rang et M. Léon Say joue, comme ministre des finances, un rôle prépondérant. Question monétaire et frappe de l'argent, rachat des chemins de fer, équilibre sérieux des recettes et des dépenses, grands travaux publics, tels furent les principaux sujets abordés tant à la tribune que dans la presse par l'éminent économiste qui, par la création d'un nouveau type de rente, le 3 % amortissable, assura l'exécution de ces travaux, qui entendait en même temps renfermer dans de sages limites ce programme Freycinet, qu'ultérieurement devaient développer outre mesure les prodigalités parlementaires. Rien de plus instructif à cet égard que ses discours dans la discussion du budget de 1883. — Cette dicussion marque la fin de l'action gouvernementale de Léon Say. Désormais il ne reviendra plus au ministère. Une méthode et des mœurs nouvelles qu'il juge dangereuses, dont il n'accepterait à aucun prix la solidarité, se sont peu à peu introduites dans le Parlement. Il rentre dans le rang et va défendre énergiquement ses idées, en attaquant celles qu'il considère comme funestes à son pays. Ce sera l'objet du troisième et dernier volume.

COMTE DE LUÇAY.

Monographie de l'église et de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville, par A. BESNARD. Paris, Le Chevalier, 1899, in-4 de V + 168 + CXIV + 57 p. — Prix : 20 fr.

C'est un véritable monument d'histoire locale que nous avons sous les yeux. Des eaux-fortes sont consacrées à la façade principale, à Jean-Louis-Charles d'Orléans-Longueville, à la façade de la salle capitulaire, au puits de la cour du cloître. Les peintures de la vous-

sure et de la crédence font l'objet de planches en couleurs. Deux pages d'héliogravures reproduisent dix sceaux. En outre il y a dans le texte d'innombrables bois dont quelques-uns occupent une page entière. Ce qui manque, c'est une table onomastique.

Le texte a été soigneusement divisé en trois grandes parties : la première consacrée à l'histoire, la seconde à l'église, la troisième à l'abbaye.

Saint-Georges-de-Boscherville est une abbaye située sur le territoire de Saint-Martin de Boscherville, dans la Seine-Inférieure. D'après une charte « de forme assez insolite », elle fut fondée par Raoul de Tancarville, entre 1059 et 1066. L'église remonterait à 1045 environ. Les moines qni la desservaient étaient des chanoines réguliers de Saint-Augustin. Ils furent remplacés en 1114 par dix religieux de l'abbaye de Saint-Évroult d'Ouche. Le petit-fils du fondateur vint alors déposer son épée sur l'autel du saint protecteur de l'abbaye et la racheter par de nouvelles et nombreuses libéralités. A celles-ci, s'ajoutèrent des aumônes de moindre importance, mais la vie matérielle s'améliora dans de telles conditions que les prieurs eux-mêmes songeaient à toute autre chose qu'au salut de leur âme (p. 16). On dut instituer des messes réparatrices de scandales qui rappellent les aventures de Léandre et d'Héro. L'histoire de cette abbaye est un peu celle de toutes ses congénères avec quelques variantes en plus. La réforme de Saint-Maur y fut introduite en 1659 ; et la Révolution la ferma le 26 avril 1790. Son existence avait été « calme, presque banale. » (p. 31).

L'Église fut sauvegardée après la Révolution et une monographie très intéressante de 111 pages lui fut consacrée en 1827 par Achille Deville. Sur le même sujet, M. Besnard écrit maintenant un important volume. Tout d'abord un chapitre capital, sur l'ensemble, la rapidité et la date de la construction. Puis une description générale qui est une vraie merveille tant au point de vue intrinsèque qu'au point de vue comparatif. L'extérieur, l'intérieur, le profil, les ornements, la sculpture, l'iconographie, les œuvres d'art, tout a été fouillé, noté, dessiné et exposé avec un soin, un amour, une science que l'on trouve rarement dans les ouvrages similaires. Signalons particulièrement la partie relative aux chapiteaux et qui est de toute beauté.

Dans l'abbaye même, c'est la salle capitulaire, une merveille dont une gravure nous fait admirer l'entrée. Dans le cloître, il y a peut-être moins à glaner, excepté sur les chapiteaux. Mais rien ne semble plus gracieux que cette cour, où un vieux puits dresse son antique margelle à l'ombre d'un orme séculaire.

Ce n'est pas tout ; en appendice, M. Besnard a publié in extenso un grand nombre de chartes, il a même fait la traduction de quelques-unes, il a fait photograver une quinzaine de sceaux. Puis il a relevé

des copies de Barthélemy, un extrait du pouillé sur l'ordre de saint Benoît, un état du temporel de l'abbaye de Saint-Georges, des lettres et des notes de Gaignières, une note de Dom Fr. Quesnet sur un écho situé au Genetay, à quelques centaines de mètres de Saint-Georges, enfin un document sur Saint-Romain du Colbosc, et une courte notice de M. H. de Neville sur Raoul de Tancarville.

Rien que l'énoncé succinct qui précède prouve tout l'intérêt de ce volume. Il est, à mon avis, impossible d'être plus complet, et nous souhaiterions vivement que toutes nos abbayes normandes, qui ne valent le plus souvent que par l'architecture, eussent des historiens et des archéologues aussi consciencieux. Nous aurions ainsi une série de monuments historiques, qui permettrait d'établir définitivement l'état archéologique de ce beau pays de Normandie, si fécond en merveilles.

C. A. B.

La Révolution dans l'ancien diocèse de Mâcon, par Mgr B. Rameau, camérier de S. S. Léon XIII. Mâcon, imp. Protat, 1900, in-8 de 302 p.

La voie ouverte, il y a trente-cinq ans, par le regretté J. Sauzay et sa belle *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs* continue à être suivie par une élite de courageux écrivains, que n'intimident pas les menaces des héritiers des tyrans. Un des membres de l'Académie de Mâcon, Mgr Rameau, vient de s'y engager à son tour, sous les auspices de cette compagnie, et de nous donner un intéressant aperçu sur *la Révolution dans l'ancien diocèse de Mâcon.*

Le diocèse de Mâcon, créé, comme celui de Chalon, au v• siècle, a disparu à l'époque du Concordat, absorbé aussi par le nouveau diocèse d'Autun. Il comprenait des paroisses qui font actuellement partie de l'archidiocèse de Lyon. Mgr Rameau a cru devoir limiter son sujet à celles qui sont allées à Autun. Il est seulement regrettable que, pour plus de précision, l'auteur n'ait pas adopté l'ancienne division ecclésiastique du Mâconnais. Le lecteur est obligé d'aller en quérir les éléments, dans le détail des notices qu'il consacre aux différentes paroisses, et ne les y trouve pas généralement. La confusion est encore aggravée par l'emploi, dans l'énumération de ces dernières, d'une division calquée sur une division civile éphémère, qui n'a même pas atteint le terme du règne de la Convention. Il résulte de ces fâcheuses circonstances une difficulté extrême dans la lecture raisonnée de l'ouvrage, et, comme si elles n'avaient pas suffi, l'auteur y a ajouté l'absence d'une table des matières, à laquelle la table générale, qui n'est qu'une table onomastique, ne saurait suppléer.

En définitive, l'auteur n'a pas rempli complètement les promesses du titre de son travail. Ce titre, pour être justifié dans une certaine

mesure, aurait dû être : *Histoire des paroisses de l'ancien diocèse de Mâcon, comprises actuellement dans le diocèse d'Autun, pendant la Révolution ;* ou : *La Révolution dans les paroisses de l'ancien diocèse de Mâcon comprises actuellement dans le diocèse d'Autun ;* ou encore : *La Révolution dans les anciennes paroisses du Mâconnais*, etc.

C'est dommage, car chacune des notices qui composent le travail de Mgr Rameau est intéressante et très élégamment écrite. Elles sentent le terroir, le pays où Buffon écrivait avec des manchettes. Ajoutons que tout ce qui se rapporte au passé d'alors a été puisé aux bonnes sources ; et que l'inédit, pris aux archives de Saône-et-Loire, a été discrètement employé, ce qui n'est pas un petit mérite.

J. MEYNIER.

Mémoire sur la grande inscription dédicatoire et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du temple d'Hathor-Miskar à Maktar, par PHILIPPE BERGER (extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres,* tome XXXVI. 2e partie. Paris, Klincksieck, 1899, in-4 de 48 p. — Prix : 4 fr.

Le savant professeur du collège de France donne d'abord l'historique de la découverte des inscriptions qui font l'objet de son travail. Il en reproduit ensuite le texte en caractères néo-puniques avec transcription en caractères hébraïques. La traduction est suivie d'un abondant commentaire où l'auteur déploie toutes les ressources de sa vaste érudition et surtout celles de son talent d'épigraphiste. Cinq planches en héliogravure, représentant, les trois premières, les ruines du temple de Maktar et les autres le fac-similé de la grande inscription dédicatoire et de l'inscription votive terminent ce fascicule, lequel, comme tout ce qui sort des presses de l'Imprimerie nationale, ne laisse rien à désirer au point de vue typographique; cet avantage sert à faire mieux apprécier encore sa valeur intrinsèque.

A. R.

Les Lois de la civilisation et de la décadence. Essai historique, par BROOKS ADAMS; traduit de l'anglais par AUGUSTE DIETRICH. Paris, Alcan, 1899, in-8 de x-435 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il est intéressant et instructif d'entendre un lettré de la jeune Amérique disserter des choses et des hommes du vieux monde et formuler, à son point de vue, avec ses préjugés de milieu et de race, les lois de la civilisation et de la décadence. M. Brooks Adams déclare qu'il entend rester passif; qu'il expose les faits sans les juger. La loi qui les régit s'en dégage d'elle-même, nous dit-il; l'approuver ou la désapprouver serait aussi puéril que de discuter les bases morales de la gravitation. Nous voilà renseignés. D'après M. Brooks Adams, les événements de l'histoire sont rigoureusement déterminés et s'enchaînent fatalement comme les phénomènes physiques. Sa théorie s'énonce ainsi : Dans les

sociétés les plus simples, l'énergie humaine se manifeste sous deux formes, la crainte et l'avidité. La crainte, en stimulant l'imagination, engendre la croyance à un monde invisible et, en dernière analyse, produit un sacerdoce. La religion a pour principe la crainte de l'inconnu. Elle calme les terreurs humaines au moyen de formules d'incantation. Le prêtre et le sorcier ne font qu'un dans l'esprit de l'auteur qui résume ainsi ses croyances en matière de religion. L'avidité dissipe l'énergie par le débouché de la guerre et du commerce. Elle tend à réaliser le type le plus puissamment centralisé de la civilisation, représenté par les sociétés capitalistes où l'homme artiste, guerrier, religieux, enthousiaste des premiers âges, ce que l'auteur appelle le type émotionnel, disparaît devant l'homme pratique, positif, qui constitue le type économique. Sous ce régime, l'inspiration artistique se trouve tarie; le soldat est réduit à l'état de simple garde de police; la religion est enchaînée aux intérêts fonciers, l'homme économique veut un culte à bon marché. Le catholicisme est trop coûteux. Il lui substitue le protestantisme et préfère à toutes les croyances l'athéisme qui réduit au minimum les frais du culte. Arrivée à cette phase d'évolution, la civilisation ne laisse prospérer que deux types extrêmes : l'usurier, sous son plus formidable aspect, et le paysan, au système nerveux si résistant qu'il vit en dépit des plus grandes privations. Et après ? Après cela, tous les idéals ayant disparu, les usuriers ayant ruiné le paysan, la force militaire s'étant dissipée, l'énergie de la race s'étant épuisée, les sociétés centralisées se désagrègent et la décadence survient jusqu'au jour ou une infusion de sang barbare rend une nouvelle jeunesse aux races vieillies.

En résumé, la prospérité ou la décadence des nations ne dépend pas de causes morales, mais de l'intensité plus ou moins grande de l'énergie vitale et de sa dissipation sous différentes formes. La concentration de l'or en certaines mains et sur certains points du globe, but final de toute énergie humaine, exprime l'état de santé ou de maladies des peuples. La question monétaire et la question commerciale, exercent incontestablement sur le développement de l'humanité une influence énorme que M. Brooks Adams a su mettre en lumière avec autant d'art que d'érudition, dans une suite de tableaux très vivants, consacrés aux luttes dramatiques de l'homme émotionnel et de l'homme d'argent, aux différents âges de l'histoire.

La Rome républicaine et la Rome des Césars, Byzance, le moyen âge, les croisades, la prise de Constantinople par les croisés, l'abolition des Templiers, la Réforme et la suppression des couvents en Angleterre, la ruine des petits fermiers anglais par l'aristocratie capitaliste, les luttes économiques de l'Angleterre et de l'Espagne, ont fourni à M. Brooks Adams, les éléments de sa thèse. Négligeant ou passant sous silence

tout ce qui ne s'y rattache pas directement, il triomphe facilement et conclut que la passion de la richesse est la seule force qui mène le monde. Cette conception est vraie pour les époques de décadence. Mais elle est trop exclusive. Il ne faut pas confondre ceux qui abusent de la richesse avec ceux qui la créent. Créer la richesse est surtout l'œuvre des sociétés simples, laborieuses, sobres, morales et religieuses, qui n'ont rien de commun avec la ploutocratie. Les influences de races et de milieux, les perfectionnements de l'industrie, les progrès de la science exercent aussi une action profonde sur l'évolution sociale. M. Brooks Adams nous a fait connaître surtout les lois de la décadence. Mais ni la crainte ni l'avidité ne suffisent à rendre compte des phénomènes si multiples de la civilisation et du progrès, qui dépendent au contraire des plus nobles passions et des plus saines énergies de l'âme humaine. D'ailleurs, cette conclusion est implicitement contenue dans le livre du publiciste américain, qui, s'il a mal compris l'homme émotionnel, a su du moins lui rendre justice et reconnaître ses qualités. Il le considère surtout comme incapable de tenir tête, dans la lutte pour l'existence, à l'homme économique plus résistant, plus habile et dont il fut toujours la victime et la proie. On en trouvera des exemples saisissants dans les chapitres consacrés à l'abolition des Templiers, à l'histoire de la Réforme et de la suppression des couvents en Angleterre, très bien documentés et pleins d'intérêt pour les lecteurs français. Le même enseignement ressort de l'histoire des croisades. Entreprises dans la fièvre de l'enthousiasme religieux, elles dévièrent trop souvent de leur direction primitive, sous l'influence des trafiquants, pour aboutir à des attentats criminels, comme la prise de Zara ou le sac de Constantinople. M. Brooks Adams les juge mal quand il prétend n'y voir que de simples expéditions commerciales. Mais il est dans le vrai lorsqu'il montre que le grand art du moyen âge est étroitement lié aux systèmes ecclésiastiques et militaires et ne prospéra jamais dans l'atmosphère mercantile des républiques italiennes. Le nom de Byzance est inséparable des hontes de la ploutocratie. A Rome, la destruction progressive par la classe capitaliste du soldat-laboureur qui avait fait la force et la grandeur de la république, engendra la société matérialiste de l'époque impériale, qui finit par succomber sous le poids de ses richesses, la corruption des mœurs, la ruine de l'esprit militaire et se désagrégea lorsque Byzance devint le centre du monde économique.

On jugera par cette rapide analyse, de l'intérêt que présente le livre de M. Brooks Adams pour l'étude de ce qui se passe en France à l'heure présente. Ne sommes-nous pas arrivés à cette période de l'histoire où l'homme économique parvenu à la toute-puissance, cherche à étouffer les derniers survivants de la race émotionnelle qui fit la grandeur de notre pays ?

ADRIEN ARCELIN.

Diderot et Catherine II, par MAURICE TOURNEUX. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de III-601 p. avec un portrait. — Prix : 7 fr. 50.

Lorsqu'en 1875 M. Assézat commençait la publication des « Œuvres complètes » de Diderot, il affirmait donner pour la première fois tout ce qui était encore inconnu dans les manuscrits de cet écrivain transportés en Russie. « Là, au moins, disait-il expressément, sauf les notes marginales de ses livres, il ne restera rien d'inédit de notre auteur. » Un de ses jeunes auxiliaires d'alors, M. Maurice Tourneux, devait rendre inexact aujourd'hui pour nous le témoignage hâtif que M. Assézat rendait à son recueil. L'illusion de cet éditeur se comprend ; ayant reçu copie des trente-deux volumes de la main de Diderot appartenant à la bibliothèque de l'Ermitage, il s'imaginait trouver réuni là tout ce qui était tombé de la plume du philosophe et avait échappé aux éditeurs antérieurs. Or, il ignorait l'existence d'un cahier conservé dans la bibliothèque privée de l'Empereur, où Diderot avait résumé ses entretiens, sur les sujets les plus variés, avec Catherine II. C'est ce cahier que M. Tourneux fait paraître aujourd'hui.

La manie des beaux-esprits au XVIIIe siècle, on le sait, était de parler de tout à propos de tout, et, en vérité, Diderot, dans le memento de ses conversations, a tracé les lignes confuses d'une Encyclopédie. Législation — Économie politique — Politique intérieure et extérieure — Morale et religion — Pédagogie — Éducation par le théâtre — Enseignement des beaux-arts — Littérature, tels sont les titres généraux de ses chapitres, et, sous ces rubriques, que de questions secondaires sont encore posées et effleurées d'un trait de plume ! A noter particulièrement, comme curieux à connaître en cette fin de siècle, le morceau politique : *Ma rêverie à moi Denis le philosophe* (p. 248-258).

Un lecteur de notre temps supporterait avec quelque peine cette série de généralités plus ambitieuses qu'instructives. L'éditeur rend supportables ces « feuillets » en les encadrant dans des éclaircissements empruntés aux documents de l'époque, où il énumère les divers incidents du séjour de Diderot en Russie. Son travail, suivi encore d'une série d'appendices, est intéressant et paraît complet. L'Académie française vient de décerner à ce volume une de ses récompenses annuelles et le secrétaire perpétuel, par la part abondante qu'il lui a faite dans son rapport, lui a fourni auprès du public la meilleure des recommandations.

E. P.

Clésinger, sa vie et ses œuvres, par A. ESTIGNARD. Paris, Floury, 1900, in-8 de 176 p., illustré de 22 phototypies hors texte. — Prix : 8 fr.

Avoir douté de soi, certes ce ne fut point le cas de Clésinger. A Besançon, son pays d'origine, où les esprits sont en grande majorité froids et pondérés, où la population ne s'enthousiasme pas sans de

Gli inni del Breviario Ambrosiano, volgarizzati ed illustrati dal sac. LUIGI PRIMO COLOMBO, corredati delle melodie liturgiche dal can. EMILIO GARBAGNATI. Milano, Giuseppe Palma, 1897, in-8 de XXIII-211 et XVI-208 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage comprend deux parties distinctes dues à la collaboration de savants ecclésiastiques qui ont traité la question des hymnes liturgiques du rit ambrosien chacun dans sa spécialité. M. Luigi Primo Colombo commente d'abord avec une réelle compétence et un sentiment religieux très communicatif les quatre-vingt-deux hymnes contenues dans le bréviaire ambrosien. Il est au courant des meilleures productions liturgiques anciennes et récentes, et c'est avec autant de profit que d'intérêt qu'on lit sa traduction parallèle toujours élégante et ses annotations pleines de sens critique et de précieux renseignements. Le chanoine Emilio Garbagnati vient ensuite apporter le complément naturel de cette étude littéraire en nous donnant un recueil complet des quarantes mélodies auxquelles s'adaptent les divers mètres. Il a cherché, nous dit-il, à donner un texte aussi conforme que possible aux plus anciennes modulations et avec un zèle digne de la reconnaissance de tous les amateurs de la grande musique sacrée, il a débarrassé les vénérables cantilènes en usage dans l'Église de Milan des ornements superflus dont le temps les avait peu à peu abusivement surchargés. Nous signalons en outre les excellentes introductions qui précèdent les deux parties de ce livre et aussi la parfaite exécution typographique des textes de plain-chant qui fait véritablement honneur à l'éditeur Joseph Palma. G. P.

Les Feux et les eaux, par MAURICE GRIVEAU. Paris, Schleicher, 1899, in-16 de 176 p. avec 16 figures dans le texte et 4 planches hors texte. — Prix : 1 fr.

Nous ne donnons ici que le titre principal de cet opuscule. Il fait partie de la *Bibliothèque littéraire de vulgarisation scientifique, section des sciences générales.* La couverture porte, en outre, en exergue : *Les Livres d'or de la science,* et en manière de sous-titre : *Petite Encyclopédie populaire illustrée.* Comme indications initiales, c'est un peu touffu.

L'auteur, qui prépare un volume similaire sur *l'Air et la Terre,* prend pour base, comme on le voit, l'ancienne classification des éléments. Mais il le fait en les adaptant à la science contemporaine. Il cherche à faire saisir dans leur ensemble les données générales des sciences physiques et à en dégager la philosophie et l'esthétique. Son livre comprend naturellement deux parties : *Le Feu* et *l'Eau.* Mais le feu peut être envisagé à bien des points de vue. Le Soleil et les Étoiles sont des feux, des feux directs ; la Lune et les Planètes, des feux reflétés. Il y a le *feu central* qui couve sous la fragile écorce terrestre et se manifeste par les volcans, résultat du conflit entre le feu intérieur et l'eau vaporisée des mers. Il y a aussi ce que l'auteur appelle *feux-fantômes :* les Arc-en-ciel, les Aurores polaires, l'Éclair ; puis les « feux subtils et vitaux » : feux follets, phosphorescences, combustion vitale.

Suivent les *Usages du feu* : historique de la conquête du feu, cuisine, chimie, thermochimie, industrie et arts du feu, tels que la métallurgie, la fabrication du verre et la céramique ; enfin l'éclairage sous toutes ses formes, et les engins de guerre.

Une marche analogue s'applique à l'eau considérée successivement dans les énergies de l'Océan ; dans la formation, les mouvements des nuages,

envisager sous le jour suivant, très exact en somme : « Clésinger est une individualité puissante, touchant au génie. Les brutalités de sa vie privée et publique s'oublieront et il laissera une mémoire digne du respect artistique. »

A noter aussi le jugement ci-après, que l'auteur a formulé avec précision et qui me paraît remarquablement juste :

« Dans sa jeunesse, il eut la passion des sculptures monumentales et songea à exécuter des œuvres de dimension colossale. Ses ressources ne lui permettaient pas de réaliser ses conceptions grandioses, mais les tentatives de l'éminent artiste prouvent qu'il avait conscience de sa force. Ce n'est pas chose commode que de construire une figure dépassant de beaucoup la nature. Le grandissement mathématique ne suffit pas, et la plus légère erreur dans le modèle de dimension humaine produirait, grossie à cette échelle, une déviation incroyable. Il faut que l'esprit, l'œil et la main s'accoutument à ces travaux gigantesques. Clésinger a le plus souvent surmonté ces difficultés avec un rare bonheur. »

Né à Besançon en 1814, Clésinger est mort à Paris, le 6 janvier 1883, assez à temps, étant fatigué et désillusionné, pour ne pas se survivre à lui-même.

Comme dans ses études précédentes sur les peintres comtois Jean Gigoux, Gustave Courbet et Henri Baron, et auxquelles la présente ne le cède en rien comme mérite et comme intérêt, M. Estignard nous donne le catalogue des œuvres de l'artiste (16 pages). Les phototypies qui rappellent les principales de ces œuvres ont été fort bien exécutées par la maison bisontine Delagrange-Louys et les deux portraits de Clésinger (1850 et 1882) sont irréprochables et très ressemblants.

E.-C. GAUDOT.

BULLETIN

A propos de l'Infaillibilité du Pape, par A. JUSTICE. Paris, Juven, 1899, in-18 de VIII-255 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Justice (?) appartient à la catégorie des libéraux impénitents qui professent la plus sainte horreur pour le *Syllabus*. Il proteste d'une grande soumission envers le Pape, mais il essaye par tous les moyens de se soustraire à l'obligation de s'inspirer de ses enseignements, à moins qu'ils ne soient positivement et indubitablement infaillibles. Son livre s'attaque avec une acrimonie parfois bien excessive pour demeurer si anonyme, à cette école qui veut tout dominer dans l'Église et qui ne comprend la foi que si son champ est sans limites, aussi bien dans l'ordre des idées que dans celui des faits... » Soit à propos des actes « ex cathedra », soit à l'occasion de la fameuse question du « pouvoir des Rois » ou du « Concile de Constance », l'auteur qui, du reste, ne manque pas d'érudition et dont les réflexions sont loin d'être toujours à dédaigner, émet une foule d'idées fausses qui demanderaient, pour être utilement réfutées, une critique développée que nous ne pouvons entreprendre ici. G. P.

Gli inni del Breviario Ambrosiano, volgarizzati ed illustrati dal sac. LUIGI PRIMO COLOMBO, corredati delle melodie liturgiche dal can. EMILIO GARBAGNATI. Milano, Giuseppe Palma, 1897, in-8 de XXIII-211 et XVI-208 p. — Prix : 10 fr.

Cet ouvrage comprend deux parties distinctes dues à la collaboration de savants ecclésiastiques qui ont traité la question des hymnes liturgiques du rit ambrosien chacun dans sa spécialité. M. Luigi Primo Colombo commente d'abord avec une réelle compétence et un sentiment religieux très communicatif les quatre-vingt-deux hymnes contenues dans le bréviaire ambrosien. Il est au courant des meilleures productions liturgiques anciennes et récentes, et c'est avec autant de profit que d'intérêt qu'on lit sa traduction parallèle toujours élégante et ses annotations pleines de sens critique et de précieux renseignements. Le chanoine Emilio Garbagnati vient ensuite apporter le complément naturel de cette étude littéraire en nous donnant un recueil complet des quarantes mélodies auxquelles s'adaptent les divers mètres. Il a cherché, nous dit-il, à donner un texte aussi conforme que possible aux plus anciennes modulations et avec un zèle digne de la reconnaissance de tous les amateurs de la grande musique sacrée, il a débarrassé les vénérables cantilènes en usage dans l'Église de Milan des ornements superflus dont le temps les avait peu à peu abusivement surchargés. Nous signalons en outre les excellentes introductions qui précèdent les deux parties de ce livre et aussi la parfaite exécution typographique des textes de plain-chant qui fait véritablement honneur à l'éditeur Joseph Palma. G. P.

Les Feux et les eaux, par MAURICE GRIVEAU. Paris, Schleicher, 1899, in-16 de 176 p. avec 16 figures dans le texte et 4 planches hors texte. — Prix : 1 fr.

Nous ne donnons ici que le titre principal de cet opuscule. Il fait partie de la *Bibliothèque littéraire de vulgarisation scientifique, section des sciences générales.* La couverture porte, en outre, en exergue : *Les Livres d'or de la science,* et en manière de sous-titre : *Petite Encyclopédie populaire illustrée.* Comme indications initiales, c'est un peu touffu.

L'auteur, qui prépare un volume similaire sur *l'Air et la Terre,* prend pour base, comme on le voit, l'ancienne classification des éléments. Mais il le fait en les adaptant à la science contemporaine. Il cherche à faire saisir dans leur ensemble les données générales des sciences physiques et à en dégager la philosophie et l'esthétique. Son livre comprend naturellement deux parties : *Le Feu* et *l'Eau.* Mais le feu peut être envisagé à bien des points de vue. Le Soleil et les Étoiles sont des feux, des feux directs ; la Lune et les Planètes, des feux reflétés. Il y a le *feu central* qui couve sous la fragile écorce terrestre et se manifeste par les volcans, résultat du conflit entre le feu intérieur et l'eau vaporisée des mers. Il y a aussi ce que l'auteur appelle *feux-fantômes :* les Arc-en-ciel, les Aurores polaires, l'Éclair ; puis les « feux subtils et vitaux » : feux follets, phosphorescences, combustion vitale.

Suivent les *Usages du feu* : historique de la conquête du feu, cuisine, chimie, thermochimie, industrie et arts du feu, tels que la métallurgie, la fabrication du verre et la céramique ; enfin l'éclairage sous toutes ses formes, et les engins de guerre.

Une marche analogue s'applique à l'eau considérée successivement dans les énergies de l'Océan ; dans la formation, les mouvements des nuages,

leur résolution en précipitations diverses, pluies, neiges, grêles ; formation et entretien des glaciers et des cours d'eau.

Les *Usages de l'eau* nous montrent d'abord son rôle immense dans l'alimentation et dans la composition de tous les corps organiques et même dans les minéraux. Son emploi comme force motrice, soit à l'état ordinaire, soit portée à l'état de vapeur et alimentant d'innombrables machines, complète la substance du petit volume.

Nous n'en donnons, dans les lignes qui précèdent, que le squelette. A ce squelette, l'auteur a donné de la vie en signalant partout des analogies d'où ressort l'unité de principe et de cause dans la variété des effets. Considérant avec raison le beau comme étant la splendeur du vrai, il exalte partout la magnificence que les découvertes de la science révèlent dans le plan de la nature. Il le fait dans un style élégant quoiqu'un peu tourmenté et parfois prétentieux ; certaines analogies semblent forcées, comme par exemple celle d'un ensemble de nuages assimilé à un concert musical ; quelques-unes de ses assertions sont pour le moins hasardées, comme celle-ci, que le rayonnement solaire arrête la végétation (p. 28 à 30) ! et cette autre que « le blanc n'est pas une couleur, mais l'absence de toute couleur » (p. 137). N'est-ce pas prendre le blanc pour le noir ?

La note chrétienne n'est pas absente de ce livre ; mais le sujet eût prêté à l'accentuer davantage. Au résumé, opuscule intéressant, instructif et contenant des aperçus ingénieux, parfois originaux. JEAN D'ESTIENNE.

Douze légendes merveilleuses du pays d'Ardennes, par Jules MAZÉ. Charleville, F. Jolly, 1899, in-18 de 120 p., illustré.

Voici un charmant petit volume, édité à Charleville de la manière la plus coquette, illustré d'excellentes gravures qui accompagnent un texte assez attachant puisque dès la première page on ne le quitte qu'après avoir lu la dernière. Au premier coup d'œil on pourrait s'imaginer que l'on a là une contribution précieuse au folklore ardennais. Je suis loin de m'imaginer que M. J. Mazé ne s'est pas inspiré de légendes qui ont cours en Ardennes, mais il les a poétisées, il les a mises en œuvre dans un style délicat qui relève surtout de la littérature. Les curieux qui recueillent les légendes et les traditions populaires ont grand soin d'indiquer les sources auxquelles ils ont puisé : M. Mazé s'est affranchi de cette information. B.

Alma contemporánea : estudio de estética, por J. M. LLANAS AGUILANIEDO. Huesca, tip. de Leandro Pérez, 1899, in-12 de x-344 p. — Prix : 3 fr.

Le jeune et savant auteur de cet ouvrage s'est inspiré et parle surtout de travaux publiés en France et en Allemagne. « Son livre, a dit le critique madrilène Clarin, n'est ni une nouvelle, ni un drame, ni un poème, ni un livre classique; c'est une étude littéraire purement critique, purement esthétique, comme on en voit rarement paraître en Espagne... M. Llanas traite de l'esprit contemporain, principalement au point de vue de l'art, avec cette anxiété, cette inquiétude de beaucoup de gens qui croient voir, à notre époque, quelque chose d'extraordinaire, de critique, de solennel dans la vie humaine : ce qui ne l'empêche nullement de rester calme, serein et impartial... » La presse espagnole est unanime à reconnaître le talent et le véritable esprit philosophique qui a présidé à la conception et à la composition de l'*Ame contemporaine*, dont nous allons essayer de donner une rapide analyse. L'évolution s'appliquant à la littérature a produit l'anar-

chie des idées, du fond comme de la forme et a multiplié à l'infini l'idéal des écrivains. Évidemment il y a lieu de tenir compte du progrès; mais il ne faudrait pas pour cela se laisser aller à toutes les sensations, à toutes les émotions, abdiquer la foi aux choses qui ne peuvent changer, et obéir aux moindres fluctuations du subjectivisme. Il faut donc réagir contre la tendance individualiste, qui fait que chacun ne croit plus qu'à son inspiration du moment, quitte à changer bientôt d'idéal et à brûler ce qu'il adorait tout à l'heure.

Telle est, ce nous semble, la pensée vraie de M. Llanas. Nous recommandons surtout la lecture de son chapitre spécial sur l'*Évolution littéraire en Espagne*. G. BERNARD.

Le Protestantisme contemporain, par le R. P. Dom URBAIN BALTIES. Bruxelles, Société belge de librairie, 1899, in-8 de 79 p.

Cette brochure reproduit une conférence faite à Namur à propos d'un essai de propagande protestante dans cette partie de la Belgique. L'auteur explique en bons termes et d'après les témoignages des protestants eux-mêmes la contradiction intrinsèque que renferme le protestantisme, contradiction qui consiste à prétendre être une religion, avec une liberté absolue d'examen. Il montre cette contradiction dans la constitution de l'Église protestante, dans ses dogmes et dans son culte. Il félicite la Belgique d'avoir gardé la foi catholique et d'être aujourd'hui le seul peuple de l'Europe qui ait un gouvernement catholique. D. V.

La Femme aux colonies, par GRACE CORNEAU. Paris, Per Lamm, 1900, in-12 de 109 p. — Prix : 2 fr.

Voici un volume très coquet, très joliment imprimé, orné de gravures d'après les photographies de l'auteur, que nous recommandons à nos lectrices ; Mme Grace Corneau y donne de précieux renseignements sur les ressources que la femme peut trouver dans l'Indo-Chine française, en Tunisie et à Madagascar ; elle y explique comment une femme peut y conquérir l'indépendance, l'aisance et peut-être même la fortune. Est-il vrai, seulement, que la profession d'actrice soit une de celles « en vue desquelles les femmes qui doivent gagner leur pain quotidien sont le plus particulièrement élevées », comme il semble ressortir de ce que dit Mme Corneau (p. 13) ? C'est-là une théorie discutable ; discutables aussi sont certaines tournures de phrases (« si à la vérité », p. 13) et certains énoncés de faits assez bizarres (« la pauvre reine que nous avons envoyée en exil à Madagascar », p. 104). Néanmoins le petit opuscule de Mme Corneau mérite, à tous les points de vue, d'être lu et même médité.

HENRI FROIDEVAUX.

Il Popolo minuto. Note de storia fiorentina (1343-1378), da NICOLO RODOLICO. Bologne, Zanichelli, 1899, in-12 de 184 p. — Prix : 3 fr.

Le « tumulte des Ciompi, » seul épisode de l'histoire florentine où le bas peuple et les « sottoposti », — tous les gens de métier suppôts des corporations ou *Arti*, — jouent un rôle apparent, n'est pas un fait isolé, une éruption inattendue. Le travail des démocraties au moyen âge est obscur et difficile à saisir, encore plus à voir évoluer, car il se poursuit sous la croûte solide et calme des institutions régulières, mais il est constant et ne procède pas par de brusques sursauts. C'est ce travail antérieur et

préparateur au tumulte que M. Rodolico a voulu étudier, en remontant aussi haut que le lui permettaient les documents : en l'espèce, à l'année 1343, où se manifestent les premiers mouvements où le peuple s'agite pour ses propres besoins et sa propre cause. C'est donc une courte et obscure période de trente-cinq ans qu'a voulu éclaircir notre jeune auteur, et sa dissertation est fort bonne, autant qu'intéressante. En une série de courtes notes claires, bien ordonnées et richement documentées, il étudie d'abord les arts majeurs et moyens avant 1343 et leur politique pendant leur hégémonie, leurs relations avec les *sottoposti* et le rôle du duc d'Athènes entre eux ; puis, l'avènement des *arti dei Minuti* pendant le gouvernement du duc; la réaction des Maggiori après la *cacciata del duca*, bientôt suivie des tumultes dus à la famine ; le mouvement des sottoposti désireux d'arriver à l'autonomie; enfin l'arrivée au pouvoir des *Arti medi* et *minori*. L'auteur insiste alors, avec raison, sur le caractère de révolution économique qu'eut ce fait : sur le prix des denrées, la valeur du travail, les principes de liberté (très réglementée) du trafic et du commerce, les lois sur les étrangers, il donne des détails précis, intéressants et nouveaux. Il montre ensuite l'action des *lavoratori di terra* (ouvriers agricoles) voulant eux aussi devenir autonomes, et l'action de l'*arte dei Tintori*, dans la constitution des Arti. Il montre en terminant comment le tumulte des Ciompi fut la conséquence inévitable des conditions sociales, économiques, et pour ainsi dire physiologiques dans lesquelles se trouvait Florence. Cette étude, suivie de nombreux et intéressants documents, élaborée sur des sources d'archives et de chroniques encore inédites, notamment le *Priorista fiorentina* de la Marucelliana, est donc une excellente préface aux ouvrages spéciaux sur les Ciompi, comme celui de Folletti-Fossati (Sienne, 1880), et un bon correctif au silence d'un Capponi ou d'un Perrens.

LÉON-G. PELISSIER.

Il Reggimento reale Dalmata (1806-1814). Zara, S. Artale, 1899, in-8 de 57 p.

Cette publication anonyme, précéde d'une préface — « manifeste au lecteur dalmate », parait avoir une tendance « nationaliste » fort marquée. Il s'agit de prouver que le Dalmate a toujours été un bon soldat. On tire un argument à l'appui de cette opinion d'une histoire de la formation du régiment royal dalmate, comprenant son organisation, ses amalgames, ses mouvements, ses campagnes, écrite par un officier de ce régiment avec une entière naïveté. Le manuscrit de cette histoire a été authentiqué par son chef, le colonel Loret. Possédé par le lieutenant-colonel Simeon Addobbate il a été donné par lui à la blibliothèque Paravia, et conservé à Zara, contre des prétentions rivales, grâce à M. Gelcich.

L'éditeur actuel s'est borné à reproduire fidèlement ce manuscrit qui est, en somme, un sec historique de ce régiment, d'une grande précision dans le journal de route et l'indication des étapes, et qui pourra par là être utile aux historiens des guerres napoléoniennes, car il a pris part à plusieurs des grandes batailles de ce temps, dont l'éditeur a joint des plans et des croquis (assez peu maniables) au texte de cette chronique. L.-G. P.

El Monasterio de San Pablo de Valladolid, por JULIAN PAZ. Valladolid, imp. de « La Crónica mercantil, » 1897, in-8 de 64 p. — Prix : 1 fr. 50.

On ne se douterait guère, en voyant les murs nus de San Pablo, que cette église fut autrefois une des plus opulentes de l'Espagne. Seule sa

façade chargée d'ornements mérite encore, malgré les défauts de son style, l'attention des voyageurs. L'intérieur est presque laissé à l'abandon. Le duc de Lerme se plut pourtant à y accumuler mille trésors : statues de bronze et de bois peint, vases précieux, peintures, tapis magnifiques. Ce sont ces jours de faste qu'a fait revivre M. Paz. On trouvera dans son excellente monographie l'inventaire de ces richesses depuis si longtemps dispersées. L'auteur, archiviste à Simancas, a pu consulter un grand nombre de documents inédits et a su faire profiter de ses trouvailles quiconque s'intéresse à l'art et à l'histoire de la Castille. Il s'est montré digne élève de son père, M. Paz y Melia, si avantageusement connu parmi les lettrés espagnols, et qui, tout récemment encore, publiait avec M. Morel-Fatio une *Histoire* très remarquée de *Charles III*, d'après les manuscrits du comte de Fernan-Nuñez.

LÉO ROUANET.

Le Portugal et le Saint-Siège, par le Mte MAC SWINEY DE MASHANAGLASS. Paris, A. Picard et fils, 1896-1899, 2 broch. gr. in-8 de 76 et 195 p. — Prix : 3 fr. et 4 fr.

L'auteur entreprend une œuvre considérable : « l'histoire des relations diplomatiques entre le Saint-Siège et le Portugal dès le début du XVIe siècle; » il en détache deux fragments : 1° La première étude est relative à « l'épée d'honneur et au chapeau ducal que les Pontifes bénissent le jour de Noël. » A côté de la Rose d'or, ces insignes « tiennent le premier rang parmi les présents que les Papes réservent aux membres des familles souveraines ou aux plus illustres défenseurs du Siège apostolique. » La coutume remonte très haut. M. Müntz et d'autres en ont donné des listes. La plus ancienne mention remonte à 1202.

Quel est le symbolisme de ces dons? Léon X va nous l'apprendre : « Ce don est précieux non pas tant par la matière que par le mystère : le glaive signifie la victoire du fils unique de Dieu sur l'inventeur de la mort, ennemi du genre humain, et la puissance infinie de Dieu subsistant en son fils, vraiment Dieu et homme, également avec le Père. Ce glaive pontifical figure aussi la suprême puissance temporelle conférée par le Christ au Souverain Pontife, son vicaire sur la terre. Le chapeau est joint à l'épée afin que, l'ayant pris comme un casque de salut, tu sois un constant et intrépide champion contre les ennemis de la Foi, que tu protèges la Sainte Église romaine et que ta tête soit armée par la grâce du Saint-Esprit, lequel est signifié par la colombe ornée de perles (p. 68). »

2° « Parmi les présents que, dès le moyen âge, les Pontifes romains ont réservés d'une façon à peu près exclusive aux souverains et aux princes de sang royal, les « langes bénits » méritent assurément de prendre la toute première place après la Rose d'or et, avec elle, l'épée et le chapeau ducal. »

A la page 68, nous trouvons la liste des langes bénits envoyés par les Papes aux héritiers des couronnes. Cette liste commence en 1601 avec la princesse Anna-Mauricia, fille de Philippe III, roi d'Espagne, pour s'arrêter (p. 81) à la fille née du second mariage d'Alphonse XII avec Marie-Christine d'Autriche.

A. D'AVRIL.

History of the Know Nothing Party in Maryland, by LAWRENCE FREDERICK SCHMECKEBIER (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 17e série, nos 4-5). Baltimore, Johns Hopkins Press, avril-mai 1899, in-8 de 125 p. — Prix : 3 fr. 75.

Le « Know Nothing Party » (le parti ne sachant rien) a débuté par être une société secrète qui poursuivait ce double but : lutter contre les pro-

grès de l'Église catholique romaine aux États-Unis, et imposer aux étrangers, pour obtenir leur naturalisation, une plus longue période de résidence dans le pays. Tout en proclamant leur parfaite tolérance, les membres de ce parti, qui a joué un grand rôle entre 1850 et 1860, persécutaient les catholiques, parce que (disaient-ils) un catholique ne peut pas être un bon citoyen américain. C'est parce qu'ils répondaient toujours : « Je ne sais pas » aux questions relatives au but de leur parti, que cette association politique a reçu le sobriquet populaire de « Know Nothing Party », laquelle a prévalu sur son nom officiel du « Parti américain » adopté quand cette association fut obligée de renoncer à son caractère mystérieux originaire.

Le plan de ce parti fut formulé dès l'année 1849 dans l'État de New York, et c'est en 1852 que le Know Nothing Party commença à y faire sentir son influence. Vers la fin de cette même année, il s'implanta dans le Maryland et il ne tarda pas à y conquérir une prépondérance indéniable, grâce à la crainte que ses habitants manifestaient pour les immigrants étrangers, allemands surtout ; — grâce à l'intervention des catholiques dans les questions scolaires, et à la jalousie et à l'antipathie (héréditaires en quelque sorte) des protestants à leur égard ; grâce aussi à leur prudente réserve sur la question de l'esclavage. Triomphant dès l'année 1856, le Know Nothing Party cessa dès l'année suivante d'être un parti national ; bientôt ses différentes sections perdirent de vue les principes primitifs et se laissèrent guider, dans chaque État, par les chefs locaux et par d'ambitieux politiciens. Aussi le parti ne tarda-t-il pas à se désagréger. Dans le Maryland, il atteignit son apogée en 1857-1858, et s'effondra en 1859-1860, après s'être livré à de déplorables excès.

M. L. F. Schmecbekier, qui a entrepris, sur le conseil du Dr B. C. Steine, de raconter l'histoire du Know Nothing Party dans le Maryland, a rédigé sur le sujet un travail très consciencieux et très documenté, pour lequel il a eu recours et aux sources écrites et aux souvenirs de nombreux survivants de la période. Il a pu composer ainsi une monographie d'une réelle valeur, où nous voyons quelles ambitions nouvelles ont presque subitement surgi aux États-Unis. Quel candidat oserait aujourd'hui formuler comme une des bases de son programme électoral, la non-intervention de l'opinion américaine dans les affaires intérieures des nations étrangères? C'était cependant, en 1855, un des principaux articles de la plate-forme électorale au Maryland ! HENRI FROIDEVAUX.

Republica dos Estados Unidos do Brazil ; Ministerio de Industria, Viação e Obras publicas ; Directoria Geral de Estatistica. Sexo, Raça e Estado civil, Nacionalidade, Filiação, Culto e Analphabetismo da População recensenda em 31 de Dezembro de 1890. Rio de Janeiro, officina da Estatistica, 1898, in-4 de II-446 p.

Ce gros volume contient une partie des intéressants renseignements que le Bureau général de statistique organisé au sein du ministère de l'industrie des transports brésiliens et des travaux publics a réunis en 1890, c'est-à-dire au lendemain même de la révolution de 1889. Ces tableaux sont groupés sous les rubriques suivantes : 1) Sexe, race et État civil ; 2) Nationalité ; 3) Filiation ; 4) Culte ; 5) Analphabétisme. En tête de chaque partie se trouve un tableau général, résumant les totaux auxquels arrivent les chiffres fournis dans chaque tableau particulier. Notre seul regret est de ne pas avoir trouvé l'indication des différentes nationalités étrangères qui contribuent

au peuplement du Brésil, et de ne pas avoir rencontré dans le volume un seul élément d'information antérieur à 1890; quelque incomplets et imparfaits qu'eussent été ces chiffres, ils n'en auraient pas moins constitué de très utiles matériaux de comparaison. HENRI FROIDEVAUX.

CORRESPONDANCE

M. Paul Marin nous somme, par exploit d'huissier, d'avoir à insérer la lettre suivante, en réponse à la réplique de notre collaborateur M. Raoul Loky (Roger Lambelin) :

Paris, le 11 décembre 1899.

Monsieur le Gérant,

Je ne saurais admettre que le redressement des inexactitudes provoqué par l'auteur de *Rochefort ?* justifie la prétention de M. Loky, ou plus simplement son vœu : « *Peut-être la direction de la Revue jugera-t-elle à propos...* » — J'ai de mon côté la prétention d'avoir contribué au « sérieux » du *Polybiblion* en y ayant rétabli l'exactitude sur un ouvrage qui, lui-même, se recommande, avant tout, de sa conformité avec les documents qu'il a reproduits et discutés. — En quoi consiste, en effet, le sérieux d'un recueil bibliographique ? Monsieur de La Palice, lui-même, répondrait que c'est surtout dans son exactitude. — Monsieur Loky a-t-il confondu le sérieux d'un recueil bibliographique avec la « prise au sérieux » de l'un de ses rédacteurs ? — C'est possible ; mais la confusion est regrettable, car elle peut conduire à de graves erreurs : il est, en effet, des circonstances où les deux termes confondus sont contradictoires : c'est le cas dans l'espèce qui a amené ma lettre de rectification.

Je n'aurai pas l'impertinence de retorquer à l'adresse de son émetteur le souhait de Monsieur Loky formulant l'ostracisme des œuvres « si remarquables soient-elles » de « l'auteur de *Rochefort ?.* » — Cependant, entre le souhait original et le souhait retorqué, l'avantage appartiendrait indubitablement au dernier, au point de vue du « sérieux » du *Polybiblion.* — Comment douter, en effet, que si l'exactitude est la qualité la plus sérieuse de ce recueil, une autre qualité sérieuse consiste à ne rien omettre d'important parmi les publications historiques, particulièrement parmi celles que leur essence documentaire et leur ampleur placent au premier rang des sources à consulter, tant pour la pureté que pour l'abondance ? — Je suis au regret de me trouver en désaccord avec Monsieur Loky sur ces points.

Je ne doute pas d'ailleurs le moins du monde, que si ce désaccord est porté devant un tribunal, quel qu'il soit, sa décision sera conforme à ma très modeste et très nette prétention ; car elle est fondée sur la raison d'être de tout recueil bibliographique sérieux.

Je vous salue, PAUL MARIN.

M. le colonel Humbert nous adresse, sans déranger le moindre officier ministériel, en faisant appel à notre simple courtoisie, la lettre ci-après :

Paris, le 14 décembre 1899.

Monsieur le Gérant du *Polybiblion*,

Dans un article de votre journal du mois d'octobre, M. Raoul Loky me traite de mécontent.

Ceci est totalement inexact.

J'ai pris volontairement ma retraite et j'ai quitté *momentanément* l'armée

pour obtenir justice d'actes contraires à l'honneur et à la probité militaires dont j'ai été victime.

Absolument certain que la réparation qui m'est due me sera accordée, je n'ai aucun motif d'être mécontent.

Au contraire, considérant que je serais aujourd'hui général si j'avais voulu m'abaisser à mentir, à flatter et à trahir mes chefs, je suis heureux de n'être actuellement qu'un colonel en retraite sans reproche.

Quant à l'appréciation de ma brochure : *Le Colonel Humbert, ex-commandant supérieur du Soudan français au commandant Marchand, son ancien compagnon d'armes au Soudan en 1892*, je laisse à ceux de vos lecteurs qui l'ont lue ou qui la liront le soin de juger le degré de confiance à accorder aux allégations de M. Loky.

Ma réponse est tardive parce que je viens seulement d'avoir connaissance de l'article de M. Loky.

Je ne doute pas qu'il me suffise de faire appel simplement à la loyauté du *Polybiblion* pour obtenir l'insertion de cette courte réponse et je vous prie d'agréer l'assurance de ma considération distinguée.

Colonel G. HUMBERT,
46, Avenue de Saint-Mandé, Paris.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Avec M. Charles-Joseph DE RICAULT D'HÉRICAULT, mort le 2 novembre au château de Tingry près Samers (Pas-de-Calais), disparaît un brillant représentant de la littérature chrétienne. Né le 18 décembre 1823 à Boulogne-sur-Mer, il débuta tout jeune encore dans les lettres par des articles parus dans la *Revue des deux mondes*, peu après il écrivait aussi dans la *Revue de France*, le *Correspondant*, la *Revue générale* et la *Revue européenne*. Il aborda avec un égal succès à peu près tous les genres, c'est ainsi qu'il laisse des textes de notre vieille littérature qui font autorité, des nouvelles pleines de charme comme les *Mémoires de mon oncle* des ouvrages historiques sur la Révolution qu'il connaissait dans ses moindres détails, enfin des chefs-d'œuvre tels que *les Mères des Saints, les Amis des Saints* et *les Grands Saints de France*. Il fut le critique littéraire de la *Presse*, de la *Liberté*, du *Moniteur diplomatique*, il collabora au *Moniteur*, à l'*Univers*, à la *Patrie*, au *Constitutionnel*, au *Figaro* et à la *Vérité*. En 1883 il fonda la *Revue de la Révolution* qu'il continua à diriger jusqu'en 1890. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits en allemand et en anglais. Catholique ardent, patriote sincère, d'un caractère véritablement chevaleresque, il était toujours prêt quand il s'agissait de défendre l'Église et la Patrie. Il a donné au public : *Œuvres de Roger de Collerye, nouv. éd. avec une préface et des notes* (Paris, 1855, in-16); — *Le Livre de l'internelle consolacion. Première version française de l'Imitation de Jésus-Christ. Nouv. éd. avec une introduction et des notes* (en collab. avec M. Louis Moland. Paris, 1856, in-16); — *Nouvelles françaises en prose, du XIIIe siècle, publiées d'après les mss. avec une introduction et des notes* (publiées en collab. avec M. Louis Moland. Paris, 1856, in-16); — *Œuvres de Coquillart, nouv. éd., revue et annotée* (Paris, 1857, 2 vol. in-16); — *Nouvelles françaises du XIVe siècle* (publiées en collab. avec M. L. Moland. Paris, 1858, in-16); — *Œuvres complètes de Gringore réunies pour la première fois* (en collab. avec A. de Montaiglon. Paris, 1858-77, 2 vol. in-16); — *Essai sur l'origine de l'épopée française et sur son histoire au moyen âge* (Paris, 1859, in-8);

— *Les Vies de VIII vénérables veuves, religieuses de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie, par la R. Mère Franc.-Mad. de Chaugy. Nouv. éd., revue avec préfaces et notes* (Paris, 1860, in-18); — *La Fille aux bluets. Un Paysan de l'ancien régime* (Paris, 1860, in-18; nouv. éd. 1878); — *Les Patriciens de Paris* (Paris, 1861, in-12); — *Un Gentilhomme catholique, roman de mœurs contemporaines* (Paris, 1863, in-18); — *Les Extravagances du hasard, nouvelle parisienne et fantasque* (Paris, 1864, in-18); — *Les Paysans d'Azelonde* (Paris, 1864, r. in-8); — *Aventures d'amour d'un diplomate* (Paris, 1865, in-18); — *Les Mémoires de mon oncle. Un Bachelier de Sorbonne. Un Paysan de l'ancien régime* (Paris, 1867, in-18; 3e éd., 1878); — *Œuvres de Clément Marot, revues sur les éditions originales et précédées de la vie de Clément Marot* (Paris, 1867, in-8); — *La France guerrière, récits historiques d'après les chroniques et les mémoires de chaque siècle* (en collab. avec M. Louis Moland) (Paris, 1868, gr. in-8; nouv. éd., 1877-78, 4 vol. in-12); — *Maximilien et le Mexique, histoire des derniers mois de l'empire mexicain* (Paris, 1869, in-18); — *La Reine sauvage* (Paris, 1869, gr. in-8); — *Histoire nationale des naufrages et aventures de mer. Période contemporaine (1800-1850)* (Paris, 1870, in-12; 4e éd., 1882); le même (1830-1850) (Paris, 1879, in-12); — *Thermidor. Paris en 1794* (Paris, 1872, in-18); — *Thermidor. Marie-Thérèse et Dame Rose* (Paris, 1873, in-12); — *Les Cousins de Normandie, roman pastoral du temps de la Terreur* (Paris, 1874, in-18; nouv. éd., 1893, in-8); — *Poésies complètes de Charles d'Orléans, revue sur les mss., avec préface, notes et glossaire* (Paris, 1874, 2 vol. in-16); — *La Révolution de thermidor. Robespierre et le Comité de salut public en l'an II, d'après les sources originales et les documents inédits* (Paris, 1876, in-8); — *Le Secret des Valrège* (Paris, 1877, in-18); — *En 1792. Le Premier Amour de lord Saint-Albans* (Paris, 1879, in-18); — *En 1792. Le Dernier Amour de lord Saint-Albans* (Paris, 1879, in-12); — *Aventure de deux Parisiennes pendant la Terreur* (Paris, 1881, in-18); — *Les Bourgeois de 93. La Fille de Notre-Dame* (Paris, 1882, in-12); — *La Révolution, 1789-1882; appendices par Emm. de Saint-Albin, Victor, Pierre et Arthur Loth* (Paris, 1883, gr. in-8); — *Rose-de-Noël* (Paris, 1883, in-18); — *Histoire de la Révolution, racontée aux petits enfants* (Paris, 1884, in-18); — *Documents pour servir à l'histoire de la Révolution française, publiés avec de nombreuses gravures, sous la direction de Ch. d'Héricault et Gustave Bord* (Paris, 1884, in-8); 2e série (1885); — *Les Noces d'un jacobin. Journal d'Alcibiade Ceyrat* (Paris, 1885, in-16); — *Almanach de la Révolution* (Paris, 1887-95, 9 vol. in-16); — *Histoire anecdotique de la France* (Paris, 1887-96, 7 vol. in-8); — *La Fiancée de La Fontenelle* (Paris, 1888, in-16); — *Fou d'amour* (Paris, 1889, in-18); — *La France révolutionnaire, 1789-1889* (Paris, 1889, gr. in-8); — *La Fille du cacique, par A. Aylicson* [Mme Ed. Petit] *Préface* (Paris, 1890, in-18); — *Le Roman d'un propriétaire* (Paris, 1890, in-16); — *Une Reine de théâtre, souvenirs de jeunesse, de théâtre et de cour* (Paris, 1891, in-16; autobiographie de Mlle Stella de Basoa); — *Mademoiselle Sous-Pliocène* (Paris, 1892, in-18); — *La Comédie des Champs* (Paris, 1893, in-18); — *Les Mères des saints* (Paris, 1894, in-18); — *Une Veuve millionnaire* (Paris, 1894, in-16); — *La Chevalerie de Notre-Dame* (Paris, 1895, in-16); — *Murger et son coin, souvenirs très vagabonds et très personnels* (Paris, 1896, in-16); — *Rudemare. Journal d'un prêtre parisien (1788-1792), avec préface et notes* (Paris, 1896, in-8); — *Les Amis des saints* (Paris, 1897, in-16); — *Les Grands Saints de France et leurs amis* (Paris, 1899, in-8 et in-18).

— L'érudition française et surtout les études médiévales font une grande perte en la personne de M. Jean-Marie-Joseph-Arthur Giry, mort le 13 novembre à Paris. Il était né à Trévoux le 29 février 1848, avait suivi les cours de l'École de droit, de l'École des chartes et de l'École des hautes études, avait été capitaine des mobiles de l'Yonne pendant la guerre de 1870, puis

avait été attaché au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale et en 1873 archiviste aux Archives nationales. Il était devenu bientôt maître de conférences à l'École des hautes études et en 1881 à la Faculté des lettres de Paris, puis en 1885 professeur de diplomatique à l'École des chartes. Il a collaboré à divers journaux quotidiens, entre autre à la *République française*, de 1872 à 1880, et donné de nombreux articles à des recueils savants tels que la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue historique*, la *Revue critique*, la *Grande Encyclopédie*, dont il était un des directeurs. Il avait entrepris, avec l'aide de ses élèves, la publication d'*Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne* et de *Régestes des souverains carolingiens*. Il s'est surtout occupé de l'histoire des institutions municipales et de critique diplomatique, science dans laquelle il jouissait d'une autorité incontestée. Son enseignement, fort goûté de ses élèves, malgré l'aridité de son objet, et ses ouvrages remarquables tant par leur documentation précieuse que par la haute érudition dont ils témoignent, lui avaient valu, le 4 décembre 1896, de voir l'Académie des inscriptions lui ouvrir ses portes en remplacement de M. de Rozière. Nous ne pouvons que regretter qu'il n'ait pas cru devoir jusqu'à la fin se borner à des travaux dans lesquels il avait acquis une si grande compétence et qu'il soit sorti de la réserve pour jouer le rôle politique malheureux que l'on sait et sur lequel il serait trop pénible d'insister. Il a donné au public les volumes suivants : *Les Châtelains de Saint-Omer (1042-1586)* (Nogent-le-Rotrou, 1875, in-8); — *Analyses et extraits d'un registre des archives municipales de Saint-Omer 1166-1778* (Saint-Omer, 1875, in-8); — *Notes sur l'influence artistique du roi René* (Nogent-le-Rotrou, 1875, in-8); — *Grégoire VII et les évêques de Térouane* (Nogent-le-Rotrou, 1876, in-8); — *Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au XIVe siècle* (Paris, 1877, in-8); — *Notice sur un traité du moyen âge intitulé : De coloribus et artibus Romanorum* (Paris, 1878, in-8); — *Cartulaires de l'église de Térouane* publiés en collaboration avec Th. Duchet (Saint-Omer, 1881, in-4); — *Chartes de Saint-Martin de Tours, collationnées par Baluze sur les originaux* (Nogent-le-Rotrou, 1881, in-8); — *Jules Quicherat 1814-1882* (Nogent-le-Rotrou, 1882, in-8; — *Les Établissements de Rouen. Étude sur l'histoire des institutions municipales de Rouen, Falaise, Pont-Audemer, Verneuil, La Rochelle, Saintes*, etc. (Paris, 1883-85, 2 vol. in-8); — *Documents sur les relations de la royauté avec les villes en France de 1180 à 1314, précédés d'une préface par Ernest Lavisse* (Paris, 1885, in-8; — *Jules Quicherat. Mélanges d'archéologie et d'histoire* édités en collaboration avec A. Castan (Paris, 1885, in-8); — *Étude sur les origines de la commune de Saint-Quentin* (Saint-Quentin, 1887, in-fol.; — *Étude sur les droits de navigation de la Seine de Paris à La Roche-Guyon, du XIe au XVIIIe siècle, par Gustave Guilmoto* (Paris, 1889, in-8); — *Études de critique historique, Histoire de la diplomatique* (Nogent-le-Rotrou, 1892, in-8); — *Manuel de diplomatique. Diplômes et chartes, chronologie technique, éléments critiques et parties constitutives de la teneur des chartes, les chancelleriés, les actes privés* (Paris, 1894, in-8); — *Anatole de Montaiglon, 1824-1895* (Nogent-le-Rotrou, 1895, in-8; discours de MM. P. Meyer, A. Giry, U. Robert; — *La Donation de Rueil à l'abbaye de Saint-Denis. Examen critique de trois diplômes de Charles-le-Chauve* (Paris, 1895, in-8; extrait des *Mélanges Julien Havet*, p. 683-717); — *Pierre Bonnassieux, 1850-1895* (Nogent-le-Rotrou, 1895, in-8; discours de MM. Servois, Giry et Chatel); — *Dates de deux diplômes de Charles-le-Chauve pour l'abbaye des Fossés* (Nogent-le-Rotrou, 1896, in-8); — *Études carolingiennes* (Paris, 1896, in-8); — *La Vie de saint Maur du Pseudo-Faustus* (Nogent-le-Rotrou, 1896, in-8).

— Le publiciste et historien allemand célèbre, M. Julius-Hermann-Moritz Busch est mort le 15 novembre à Leipzig. Né à Neustadt, près Dresde, le 13 février 1821, il étudia la théologie et la philosophie à l'Université de sa ville natale, s'adonna ensuite au journalisme, rédigea la *Novellenzeitung*, fit des traductions allemandes de plusieurs ouvrages de Dickens et de Thackeray, et collabora à diverses revues. C'est en 1848 qu'il entra comme radical dans la vie politique, mais il y renonça bientôt en présence de l'insuccès de son parti et résolut de s'expatrier. Il s'embarqua pour les États-Unis dans le but de s'y établir fermier. Ayant subi dans ce pays de nouvelles déceptions, il revint dans sa patrie, non toutefois sans rapporter des impressions de voyage qu'il exposa dans ses *Wanderungen zwischen Hudson und Mississipi* (Stuttgart, 1853, 2 vol. in-8). Une société patriotique lui ayant demandé en 1853 de parcourir les duchés danois et d'en traiter la question, il accepta et en écrivit ses *Schleswig-Holsteinische Briefe* (Leipzig, 1854, 2 vol.). Les voyages qu'il accomplit ensuite en Orient pour le compte du Lloyd autrichien lui fournirent la matière de nouvelles publications, telles que *Ægypten* (1858); *Griechenland* (1859); *Die Turkei* (1860), qui sont de véritables guides pour les voyageurs. En 1856, devenu rédacteur des *Grenzboten*, il fut quelque temps après envoyé en Hanovre comme directeur de la presse officielle et publia à ce propos : *Das Uebergangsjahr in Hannover* (Leipzig, 1867, in-8). En 1870 il vint à Berlin comme attaché au bureau de la presse du ministère de la guerre, et accompagna Bismarck en France où il resta jusqu'en 1873 ; la même année il fut chargé de la direction du *Hannoverschen Kurier*, direction qu'il garda deux ans. C'est aussi à cette époque qu'il donna des traductions allemandes de romans d'auteurs américains comme Mark Twain et Bret Harte. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus connus sont ceux relatifs à Bismarck ; le premier surtout qu'il lui consacra fit sensation et fut traduit en plusieurs langues. Ajoutons qu'il s'y montra plus que sévère, souvent injuste, à l'égard des Français. La place nous manquant, nous nous bornerons à citer de lui : *Bilder aus dem Orient* (Triest, 1865, in-4); publié en français sous le titre de : *Orient pittoresque* (Triest, 1865, in-fol.) ; — *Bilder aus Griechenland* (Triest, 1863, in-fol.); — *Deutscher Volksglaube* (Leipzig, 1877, in-8); — *Deutscher Volkshumor* (Leipzig, 1877, in-16); — *Die gute alte Zeit* (Leipzig, 1878, 2 vol. in-8); — *Graf Bismarck und seine Leute während des Krieges mit Frankreich. Nach Tagebuchsblättern* (Leipzig, 1878, 2 vol. in-8; 7 éd., 1890) ; — *Le Comte de Bismarck et sa suite pendant la guerre de France, 1870-1871*, traduit de l'allemand (Paris, 1879, in-16) ; — *Neue Tagebuchsblätter* (Leipzig, 1879, in-8) ; — *Unser Reichskanzler* (Leipzig, 1884, 2 vol. in-8) ; — *Bismarck und sein Werk. Beiträge zur inneren Geschichte der letzten Jahre bis 1896 nach Tagebuchsblättern* (Leipzig, 1898, in-8) ; — *Les Mémoires de Bismarck* (Paris, 1898, 2 vol. in-8) ; — *Tachebuchsblätter* (Leipzig, 1899, 2 vol. in-8).

— Un journaliste distingué, un historien et un géographe de grand mérite, M. Charles-Victor Crosnier de Varigny, est mort à Montmorency le 9 novembre. Né à Versailles en 1829, il avait fait de brillantes études au lycée Bourbon, puis avait entrepris un grand voyage en Amérique où il visita tour à tour le Chili, le Mexique, l'Amérique centrale, la Californie et les États-Unis, d'où il gagna l'Océanie pour s'arrêter dans la capitale des îles Hawaï. Il fut nommé en 1856 chancelier du consulat de France à Honolulu, et peu après chargé de la gestion du même consulat. Après en avoir obtenu l'autorisation de Napoléon III, il devint ministre des finances de ce pays, à l'avènement du roi Kaméhaméha V, en 1863. Après avoir été

successivement ministre des affaires étrangères, de la guerre et de la marine, président de l'instruction publique et du conseil d'État, il revint en France en 1865 afin de négocier des traités de commerce. Mais il se démit de ses fonctions quelques temps après la guerre franco-allemande et retourna définitivement dans sa patrie pour s'y consacrer à des travaux littéraires et historiques. Lorsque M. Boutmy entreprit de créer l'École des sciences politiques, il fut, ainsi que son ancien camarade, Taine, un de ses premiers collaborateurs. Pendant quelques années il eut la direction littéraire du journal le *Parlement*. Il fut un des principaux rédacteurs de la *Revue des deux mondes* et y donna des articles appréciés sur les sujets les plus divers et principalement sur les mœurs des États-Unis qu'il connaissait admirablement. Il fut aussi un des collaborateurs assidus du *Temps*, et quelques-uns des articles qu'il y inséra, sous le titre de *Vie d'outre-mer*, ont ensuite paru sous forme de volumes. Dans les dernières années de sa vie, obligé par l'état de sa santé de passer la mauvaise saison en Algérie, il écrivit au *Temps* sur ce pays des lettres fort goûtées du public. Voici la liste de ses ouvrages, tous remarquables, tant par l'élégance du style que par la sûreté des informations : *Dépenses de deux guerres. Angleterre, 1793-1815. États-Unis, 1861-1865* (Paris, 1872, in-8) ; — *Quatorze Ans aux îles Sandwich* (Paris, 1874, in-12) ; — *Ella Wilson, Parley Pratt, Kiana* (Paris, 1878, in-18) ; — *L'Océan Pacifique* (Paris, 1888, in-16) ; — *Les Grandes Fortunes aux États-Unis et en Angleterre* (Paris, 1889, in-16) ; — *Nouvelle Géographie moderne des cinq parties du monde* (Paris, 1890-92, 5 vol. in-4) ; — *Voyage du matelot Jean-Paul en Australie, suivi de Cornélius Vanderbilt, le Roi des bateaux à vapeur, la Journée de Victor, le Petit homme, Mon parapluie* (Paris, 1890, in-12) ; — *Les États-Unis, esquisses historiques* (Paris, 1891, in-18) ; — *Les Ruines d'Uxmal* (Paris, 1891, in-18) ; — *La Femme aux États-Unis* (Paris, 1893, in-12).

— Une grande perte pour l'épigraphie est la mort de M. Louis-Auguste-Allmer, survenue le 27 novembre. Il naquit à Paris le 14 juillet 1814, et fut d'abord percepteur dans l'Isère. Ses aptitudes particulières pour l'archéologie et ses recherches savantes sur l'épigraphie du sud-est de la France lui valurent ensuite la place de conservateur du musée de Lyon, de même que l'honneur de faire partie de la commission de l'inventaire des richesses d'art du département du Rhône. Déjà correspondant du ministère de l'instruction publique, il devint en outre membre de l'Académie des sciences de Lyon et fut aussi élu membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), le 22 décembre 1876. Il fonda en 1878 la *Revue épigraphique du midi de la France*, qu'il continua à diriger jusqu'à sa mort. En dehors de son ouvrage principal sur les *Inscriptions antiques de Lyon*, pour lequel il obtint le grand prix Gobert, il a publié : *Sur deux Colonnes milliaires romaines aux noms de l'empereur Maximin et de son fils, l'une à Usson, dans la Loire, l'autre apportée d'Angers au musée de Lyon* (31 décembre 1858) (Lyon, s. d., in-8) ; — *Sur deux Inscriptions votives en l'honneur de la déesse Bormo et sur l'étymologie du mot Bourbon* (Lyon, 1859, in-8) ; — *Découverte de colonnes et de tombeaux antiques dans l'église de Saint-Pierre, à Vienne* (Lyon, 1861, in-8) ; — *Mosaïque romaine découverte à Sainte-Colombe-lès-Vienne, représentant l'enlèvement de Ganymède* (Lyon, 1862, in-8) ; — *Notice sur plusieurs inscriptions de Lyon et sur quelques noms de céramistes* (Vienne, 1864, in-8) ; — *Notice sur une inscription antique trouvée à Genay, dans le département de l'Ain* (Paris, 1864, in-8) ; — *Rapport à Son Excellence M. le ministre de l'instruction publique sur de nouvelles fouilles exécutées pendant les mois d'octobre, novembre et décembre 1864, dans l'église de Saint-Pierre, à Vienne,*

(Vienne, 1865, in-8); — *Découverte à Vienne de quatre belles statuettes antiques d'Hercule et de Mercure et de divers autres objets* (Vienne, 1866, in-8); — *Sur plusieurs Inscriptions antiques découvertes à Lyon pendant l'année 1865* (S. l., 1866, in-8); — *Inscriptions antiques et du moyen âge de Vienne en Dauphiné* (en collab. avec Alfred Terrebasse) (Vienne 1875-76, 6 vol. in-8 et atlas in-4); — *Découverte de monuments funéraires et d'objets antiques au quartier de Trion* (Lyon, 1885, gr. in-8); — *Trion. Antiquités découvertes en 1885, 1886 et antérieurement au quartier de Lyon dit de Trion* (en collab. avec P. Dissard), (Lyon, 1887-1888, 2 vol. gr. in-8); — *Musée de Lyon. Inscriptions antiques* (en collab. avec P. Dissard Lyon, 1888-1893, 5 vol. gr. in-8); — *Les Gestes du dieu Auguste d'après l'inscription du temple d'Ancyre avec restitutions et commentaires, extraits du « Monumentum Ancyranum », 1865-1885, de M. Mommsen* (Vienne, 1889, gr. in-8); — *Inscriptions antiques de Nîmes* (publiées en coll. avec MM. Eugène et F. Germer-Durand. Toulouse, 1893, in-16).

— M. le Dr Jean-François-Eugène Robinet, publiciste et historien, est mort le 4 novembre. Né à Vic-sur-Seille (Meurthe), le 24 avril 1824, il avait fait ses études classiques d'abord au collège de Vic, puis au lycée de Nancy, et ses études médicales à Strasbourg et à Paris, où il avait été reçu docteur en 1854. Pendant le siège de Paris il fut maire du vie arrondissement. En même temps que la médecine il cultivait aussi la philosophie et l a consacré à son maître Auguste Comte un volume qui eut du succès : *Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte* (Paris, 1860, in-8). Il publia en outre quelques ouvrages de politique et d'économie; mais ce sont surtout ses travaux historiques et particulièrement ceux relatifs à Danton qui lui valurent sa notoriété. Conservateur adjoint du musée Carnavalet, il était aussi membre de la Commission municipale des recherches sur l'histoire de Paris pendant la Révolution. Il a donné de nombreux articles dans des revues et des journaux; ses ouvrages les plus dignes d'être mentionnés sont : *Danton, mémoire sur sa vie privée* (Paris, 1865, in-8 ; 3e éd., 1884) ; — *Nouvelle Politique de la France, relations extérieures* (Paris, 1875, in-8) ; — *Finissons Paris, étude sur l'édilité de la capitale* (Paris, 1879, in-8) ; — *Le Procès des dantonistes* (Paris, 1879, in-8) ; — *La Révolution française, 1789-1815*, par P. Laffitte (Paris, 1880, in-18) ; — *Danton émigré, recherches sur la diplomatie de la République (an I, 1793)*, (Paris, 1886, in-18) ; — *Danton homme d'État* (Paris, 1889, in-8).

— Un historien consciencieux a disparu le 25 novembre, en la personne de M. Auguste-Maurice Poinsignon. Né à Metz, en 1814, il était entré en 1837, à l'École normale supérieure, puis avait successivement enseigné la grammaire à Rodez et l'histoire aux collèges de Grenoble en 1840 et de Douai en 1841. Il avait ensuite rempli les fonctions de censeur des études à Angers, à Saint-Étienne et au Mans, jusqu'à ce qu'il devint inspecteur d'Académie à Montauban, à Douai et à Châlons-sur-Marne. Il a laissé comme principaux ouvrages : *Quid praecipue apud Romanos ad usque Diocletiani tempora Illyricum fuerit* (Parisiis, 1846, in-8);— *Essai sur le nombre et l'origine des provinces romaines créées depuis Auguste jusqu'à Dioclétien (de l'an 31 avant J.-C. à l'an 284 de l'ère moderne* (thèse) (Paris, 1846, in-8) ; — *Étude sur l'Église franke au temps des Mérovingiens (fragment) lu le 27 juillet 1854 dans la séance annuelle de l'Académie impériale de Reims* (Reims, 1854, in-8);— *Richeri historiarum quatuor libri. Histoire de Richer, en quatre livres, publiée par l'Académie impériale de Reims, avec traduction, notes, cartes géographiques et fac-simile du ms. de Richer* (Reims, 1855, in-8); — *Les Origines de la société moderne, ou Histoire des quatre premiers siècles du moyen âge* (Reims, 1856,

in-8) ; — *Géographie de la Marne, suivie d'un précis de géographie de la France* (Châlons, 1869, in-16) ; — *Géographie du département de la Marne. Questionnaire* (Châlons, 1876, in-16) ; — *Histoire de la Champagne et de la Brie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la division de la province en départements* (Châlons-sur-Marne, 1885-1886, 3 vol. in-8) ; — *Ni Lorraine, ni Champenoise, ou Nouvel Aperçu sur Domremy, pays de Jeanne d'Arc* (Châlons, 1895, in-8).

— Miss Florence MARRYAT est morte à Londres le 27 octobre. Née à Brighton en 1837, à onze ans elle avait déjà écrit une nouvelle, mais ce n'est qu'en 1867 que fut publié son premier roman : *Love's conflict*. Depuis lors elle ne cessa de produire et son succès alla toujours croissant. La place nous fait défaut pour dresser ici la liste des 54 nouvelles sorties de sa plume, auxquelles se sont ajoutés quelques ouvrages d'un genre plus sérieux ; nous nous contenterons de citer : *Too good for him* (1865) ; — *For ever and ever* (1866) ; — *Her lord and master* (1871) ; — *Life and letters of captain Marryat* (1872) ; — *Mey own child* (1876) ; — *A harvest of wild oats* (1877) ;— *Facing the footlights* (1883) ; — *There is no death* (1891) ; — *The spirit world* (1894). Rappelons que beaucoup de ses œuvres ont été traduites en français, en allemand, en russe, en suédois et en flamand. Miss Marryat a été aussi, de 1872 à 1876, l'éditrice de la *London Society*.

— Au moment d'envoyer à l'impression, nous apprenons la mort de notre éminent collaborateur M. le Dr A. FERRAND, de l'Académie de médecine ; nous lui consacrerons une notice spéciale dans notre prochain numéro.

— On annonce encore la mort de MM : Vincent AUDREN DE KERDREL, né à Lorient le 25 septembre 1815, ancien élève de l'École des chartes, sénateur du Morbihan, qui débuta dans la politique en prenant la direction du *Journal de Rennes*, et qui laisse, outre quelques études historiques comme *l'Expédition de Louis le Débonnaire contre les Bretons en 818* (Saint-Brieuc, 1882, in-8) ; *Gabriel Calloet de Kerbrat, agronome breton du* XVIIe *siècle* (Saint-Brieuc 1885, in-8), des pièces de vers telles que *La Moricière, stances* (Nantes, 1867, in-8), mort à Paris, le 23 décembre ; — BRICKA, inspecteur général des travaux publics des colonies, professeur à l'École nationale des ponts et chaussées, auteur de plusieurs ouvrages techniques, mort le 29 novembre ; — Jean BRIGUET, directeur de la célèbre librairie catholique de Lyon, mort le 27 novembre ; — Alphonse BUÉ, publiciste, mort à Paris le 19 décembre, à 70 ans ; — le chanoine Adolphe CASTERA, ancien directeur du petit séminaire de Sainte-Croix d'Orléans, mort le 8 décembre, âgé de 61 ans ; — Georges CLAVEL, archéologue, mort à Mozé (Maine-et-Loire), âgé de 65 ans, le 13 décembre ; — Charles-Joseph-Edmond CONNELLY, chanoine honoraire de Paris, conseiller honoraire à la Cour de cassation et titulaire de la chaire de droit coutumier à l'Institut catholique de Paris, mort à Boulogne-sur-Mer, le 23 novembre, âgé de 75 ans ; — Paul CRÉPY, président de la Société de géographie de Lille, mort dans cette ville, le 11 décembre, à l'âge de 64 ans ; — DAST LE VACHER DE BOISVILLE, auteur, entre autres publications, de : *Archives municipales de Bordeaux. Tome VI. Inventaire sommaire des registres de la jurade, 1520 à 1783 publié et annoté. Vol. Ier* (Bordeaux, 1896, in-4) ; *Documents relatifs à l'arrestation des Girondins à Saint-Émilion et à la saisie des papiers de Guadet* (Bordeaux, 1896, in-4) ; *Simon Millanges, imprimeur à Bordeaux (1572-1626)* (Paris, 1897, in-8), mort à Bordeaux, le 25 novembre, âgé de 31 ans ; — le P. DIDIERJEAN, né à Azerailles, ancien professeur au collège Saint-Clément de Metz, qui laisse, entre autres publications, des *Souvenirs de Metz. L'École Saint-Clément, ses élèves, ses derniers jours* (Paris, 1874, 2 vol. in-12), mort le 2 décembre ; — Charles DUBOIS, compositeur, mort à Nogent-sur-

Marne le 23 décembre; — le Dr Louis-Augustin GALOPIN, auteur de nombreux ouvrages de médecine parmi lesquels nous citerons : *Le Tabac, l'absinthe et la folie* (Paris, 1887, in-12) et *Médecine et thérapeutique dosimétriques appliquées à la clinique* (Paris, 1897, 2 vol. in-8), mort le 15 décembre à La Varenne-Saint-Hilaire, âgé de 63 ans; — D.-A. GARNIER, l'un des directeurs de l'importante librairie de ce nom, mort à Paris au commencement de décembre; — le baron d'HAMONVILLE, auteur de *la Vie des oiseaux, scènes d'après nature* (Paris, 1890, in-16); *Atlas de poche des oiseaux de France, Belgique et Suisse, utiles ou nuisibles, (séries 1 et 2)* (Paris, 1898, 2 vol. in-16) mort le 7 décembre; — HENNEGUY, publiciste, mort à Paris le 4 décembre; — Hippolyte MATABON, poète populaire marseillais, mort le 13 décembre; — Paul MAUNOURY, jurisconsulte éminent, qui fut, en 1868, chargé par Nubar-pacha de la réforme des tribunaux et des codes égyptiens, mort à Luisant, près de Chartres, le 4 décembre, âgé de 75 ans; — Émile PETIT DE FOREST, auteur de *Congrès viticole de Lyon, 17 août 1894. Le Vin, décuvaison, enfutage, garde des vins. Rapport* (Bordeaux, 1895, in-8), mort au château de Suidirant, le 12 décembre; — Mme Gina SAXEBEY, qui laisse *Par amour, roman* (Paris, 1892, in-18); *Cœurs passionnés* (Paris, 1893, in-12); *Autour d'une dot* (Paris, 1895, in-12), morte à Paris, le 26 novembre; — Auguste SCALBERT, un des principaux représentants du parti catholique royaliste à Lille, ancien président du comité de direction du journal *la Vraie France*, fondateur de la *Gazette de Flandre et d'Artois* et de l'*Émancipateur* de Cambrai, mort à Lille, le 22 décembre; — Émile-Joachim YVERNÈS, né à Paris en 1830, ancien chef du bureau de la statistique au ministère de la justice, secrétaire de la Société de statistique de Paris, qui laisse, entre autres publications : *De la Récidive et du régime pénitentiaire en Europe* (Paris, 1874, gr. in-8); *Statistique internationale. L'Administration de la justice civile et commerciale en Europe, législation et statistique* (Paris, 1876, in-4); *Le Crime et le criminel devant le jury. Exposé fait à l'Association française pour l'avancement des sciences* (Congrès de Caen 1894) (Paris, 1894, in-8), mort à Paris, le 18 décembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de : MM. Amerigo ANDREOCCI, professeur de chimie pharmaceutique à l'Université de Catane, mort dans cette ville le 7 septembre; — le Dr Félix-Victor BIRCH-HIRSCHFELD, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine de Leipzig, mort dans cette ville le 20 novembre, âgé de 57 ans; — le Dr Alexandre BROUYEV, ancien professeur de dermatologie et de syphiligraphie à la Faculté de médecine de Kharkov, mort au commencement de novembre; — Christian BRÜGGER, professeur d'histoire naturelle à l'École cantonale de Coire et conservateur du Muséum de cette ville, mort à la fin d'octobre, à 66 ans; — le Rév. Fred.-Thomas COLBY, qui a publié, entre autres ouvrages, pour l' « Harleian Society » : *The Visitation of the county of Devon, in the year 1620* (London, 1869, in-8) et *The Visitation of the county of Somerset, in the year 1623* (Londres, 1869, in-8), mort en novembre; — l'abbé Guido GEZELLE, poète flamand estimé, ancien professeur au petit séminaire de Roulers, ancien vice-recteur du séminaire anglais à Bruges, collaborateur de plusieurs périodiques comme la *Dietsche Warande*, né le 1er mai 1830, mort le 28 novembre; — Wilfred Austin GILL, professeur à l'Université de Cambridge, mort le 11 décembre; — Charles GRAVES, évêque de Limerick, ancien professeur de mathématiques à Trinity College, à Durham, mort à l'âge de 87 ans; — N.-E. GREEN, astronome distingué, connu surtout par ses observations sur les planètes et particulièrement par celles qu'il fit sur Mars à Madère en 1877, mort le 10 novembre, âgé de 76 ans; — Wilhelm

HARDER, poète, mort à Baden-Baden, âgé de 45 ans; — John H. HASWELL inventeur du chiffre dont se sert depuis 1876 le gouvernement américain pour correspondre avec ses représentants, né à Albany (N. Y.) en 1841, mort le 13 novembre; — George A. HENDRICKS, professeur d'anatomie à l'Université de Minnesota, mort le 24 septembre à Minneapolis; — John Wale HICKS, évêque de Bloemfontein, docteur en médecine, ancien préparateur de chimie à l'Université de Cambridge, éditeur d'un manuel sur cette science, mort en octobre; — le colonel Henry INMAN, né à New York, le 30 juillet 1837, associé du colonel W. F. Codey (Buffalo Bill), qui prit part aux campagnes contre les Indiens dans le Far West, servit pendant la guerre civile dans l'armée du Potomac et raconta sa vie et ses aventures dans divers ouvrages, tels que *Great Salt Lake trail*, *Tales of the trail*, *A pioneer from Kentucky* et *Buffalo Jones*, mort à Topeka (Kansas) le 13 novembre; — Mikhaïl Nikolaevitch KAPOUSTIN, un des auteurs les plus autorisés en droit international, mort à Saint-Pétersbourg, à l'âge de 71 ans, au commencement de décembre; — Dr Georg KRUKENBERG, privatdocent de gynécologie à l'Université de Bonn, mort dans cette ville, le 1er décembre, à 43 ans; — le Rév. Robert LOWRY, né à Philadelphie, le 12 mars 1826, connu comme auteur d'hymnes sacrées, parmi lesquelles nous citerons *I need thee every hour*, *Weeping will not save me*, mort à Plainfield (N. J.) le 23 novembre; — Hans LUGGIN, professeur au Polytechnicum de Carlsruhe, mort à Klagenfurt le 5 décembre; — August von MIASKOWSKI, économiste et historien, né à Pernau, en Livonie, professeur d'économie politique à l'Université de Leipzig et auteur de nombreux ouvrages sur cette matière, parmi lesquels nous citerons *Das Problem der Grundbesitzvertheilung* et *Die Anfange der National-Oekonomie*, qui ont été traduits en français, mort à Leipzig le 23 novembre, âgé de 62 ans; — Géza MIHÁLKOVICS, le distingué professeur d'anatomie et d'embryologie à l'Université de Budapest, mort à 55 ans; — Rudolf NASSE, géologue, mort le 2 décembre, à Berlin, âgé de 63 ans; — Theodor OPPENHOFF, auteur d'ouvrages juridiques, mort à Aix-la-Chapelle, dans sa 70e année, au mois de décembre; — le Dr Camara PESTANA, professeur d'anatomie pathologique à l'École de médecine et de chirurgie de Lisbonne et directeur de l'Institut royal de bactériologie, mort à Lisbonne le 15 novembre; — le Dr V. POPOV, ancien privatdocent de médecine opératoire à l'Académie militaire de médecine de Saint-Pétersbourg, mort au milieu de novembre; — l'abbé Georg RATZINGER, député au Reichstag allemand, écrivain de talent dont nous citerons *Geschichte der kirchlichen Armenpflege* (Freiburg im Breisgau, 1868, in-8, 2e éd., 1884) et *Forschungen sur bayrischen Geschichte* (Kempten, 1898, in-8), mort le 3 décembre, âgé de 55 ans; — Walther RIBBECK, historien, mort à Breslau, le 27 novembre, à l'âge de 41 ans; — James Anderson SCOTT, directeur depuis vingt ans de l'*Iris Times*, mort à Dublin le 29 novembre; — le général STOLYPIN, aussi réputé comme artiste critique que comme historien, mort à Moscou au commencement de décembre, à l'âge de 58 ans; — Ambrose P. S. STUART, ancien professeur de chimie au Collège d'État de Pensylvanie et à l'Université d'Illinois, mort le 18 septembre, à Lincoln (Neb.), âgé de 78 ans; — VOLZ, historien et géographe, mort à Breslau, le 1er décembre, à l'âge de 60 ans.

TAMIZEY DE LARROQUE. — Voici tantôt vingt mois que notre bon et savant ami est mort, et sur son cercueil se répandent, comme des pleurs, les poésies provençales: *A noste ami Felip Tamizey de Larroque, felibre majorau* (Gap, L. Jean et Peyrot, 1899, in-8, de 7 p.). Mistral, Gagnaud, Guillibert, Lieu-

tenaud, Vidal, Dumas, ont composé des quatrains, des triolets, des sonnets, une épitaphe, des tercets, d'une verve intarissable, d'une affection profonde. C'est la Société d'études des Hautes-Alpes qui a publié ce recueil dans son *Bulletin*. C'est à la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers que M. F. Donnadieu a adressé un discours d'ouverture sur *la Vie et les œuvres de Philippe Tamizey de Larroque et notamment son mémoire sur le sac de Béziers en 1209 et un Languedocien (biterrois) oublié, l'abbé de Croisilles* (Béziers, J. Sapte, in-8 de 46 p.). Rien que le simple énoncé de ce titre indique tout ce que contient la brochure, et cependant le titre n'est pas complet et la brochure, depuis la page 22, comprend en appendice de nombreuses et copieuses lettres de Tamizey de Larroque à M. Donnadieu. Que de choses vues, vécues, étudiées, et comme l'on comprend les éloquentes paroles de M. Donnadieu, et non seulement éloquentes, mais aussi érudites, aussi patriotiques, aussi chrétiennes! Notre vieil ami a dû tressaillir là-haut en entendant si bien parler de lui, si bien continuer ses œuvres!

MONUMENTA PALAEOGRAPHICA SACRA. — Sous ce titre la maison Bocca frères, de Turin, a mis en vente dans les premiers jours de novembre un bel ouvrage gr. in-4 de VIII-72 p. et 120 pl. en héliotypie. L'on y a réuni les fac similé de 114 manuscrits envoyés de tous les points de l'Italie à l'exposition d'art sacré qui s'est tenue l'an dernier à Turin et tous intéressants pour l'histoire de la liturgie ou du culte. Les 114 manuscrits reproduits se répartissent ainsi chronologiquement : VIe siècle, 5 ; VI-VIIe, 2 ; VIIe, 1 ; VII-VIIIe, 2 ; VIIIe, 4, dont un palimpseste avec écriture du III-IVe siècle ; IXe, 4 ; X^e, 9 ; XIe, 7 ; XI-XIIe, 1 ; XIIe, 7 ; XIIIe, 4 ; XIVe, 10 ; XIV-XVe, 1 ; XVe, 37 ; XVIe, 16. Les notices explicatives ont été rédigées par les soins de la Députation royale d'histoire de Lombardie, à qui seront également reconnaissants ceux qui s'intéressent aux antiquités religieuses et ceux qui s'occupent de de paléographie.

CONCOURS. — L'Académie des géorgophiles a mis au concours, pour le prix Alberti (1500 fr.), le sujet suivant : Étude expérimentale sur les meilleures races européennes et asiatiques du bombyx du mûrier et sur leur croisement au point de vue du rendement et de la qualité de la soie.

— La Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure décernera en 1901. le prix Lucien Fouché, de 600 fr., au meilleur mémoire sur un sujet d'archéologie intéressant le département. Les mémoires devront être adressés, franco de port, au secrétaire perpétuel de la Société, à Évreux, avant le 1er avril 1901. Ils porteront une épigraphe ou devise répétée sur une enveloppe cachetée qui contiendra l'indication des noms de l'auteur.

PARIS. — Le courant de sympathie qui s'est établi entre la France et la Russie depuis quelques années, a naturellement éveillé chez nous la curiosité et le goût des choses russes. L'enseignement officiel s'en est immédiatement ressenti et l'on n'a pas hésité à mettre l'étude de la langue russe au programme des lycées. Ces dispositions favorables sont une garantie de succès pour la Société des études russes fondée à Paris à la fin de 1898. Pour mener à bonne fin son objet, qui est de propager en France l'enseignement de la langue russe et d'y encourager les études de toute nature, tant historiques ou littéraires qu'artistiques, scientifiques ou économiques sur la Russie, la Société, dont la caisse s'alimente par les souscriptions des membres perpétuels (150 fr.) et par les cotisations annuelles (6 fr. ; 10 fr. à l'étranger) des membres titulaires, se propose d'organiser des conférences et de faire des publications. Elle a dès à présent pour organe la *Revue*

des études russes, dont nous avons eu occasion déjà de parler. Présidée par M. Maurice Tourneux, le publiciste bien connu, ayant pour secrétaire général M. Paulin Teste, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, et pour secrétaire-archiviste M. Léo Monton, sous-bibliothécaire au même établissement, la Société des études russes a déjà recueilli de précieuses adhésions : celles de M. le comte Vandal, de M. le marquis de Vogüé, etc. Elle ne s'adresse pas seulement aux slavisants, mais à tous ceux qui sentent l'intérêt qu'il y a pour notre pays à mieux connaître et à mieux comprendre la Russie. Le siège social est à l'hôtel des Sociétés savantes, rue Serpente, à Paris.

— Nous avons récemment signalé un remarquable discours du R. P. Gérard de Vaucouleurs, gardien des franciscains de Paris, sur le tiers-ordre de Saint-François ; le même religieux, plein de zèle pour l'œuvre dont Léon XIII a proclamé avec tant d'insistance l'importance capitale pour la régénération de l'humanité, nous donne aujourd'hui une *Notice sur le tiers-ordre de Saint-François d'Assise* (Paris, 61, rue des Fourneaux ; in-16 de 62 p.), courte, mais pleine de faits et de considérations bonnes à méditer. Huit chapitres exposent tour à tour l'origine et la nature du tiers-ordre : — la raison de son institution ; — son caractère de remède social ; — son utilité pour la sanctification des paroisses ; — les avantages spirituels qu'il procure ; — les obligations de la règle ; — l'organisation des fraternités : — le retour à l'esprit chrétien que marque le tiers-ordre. Excellente brochure de propagande, qui servira, nous l'espérons, à entraîner des âmes dans la voie où ne se lasse pas de les appeler le Souverain Pontife.

— C'est au tertiaire surtout que s'adresse un autre ouvrage, beaucoup plus considérable, du même religieux. Les *Documents pour expliquer la règle du tiers-ordre de Saint-François d'Assise au point de vue spirituel, social et économique* (Paris, 61, rue des Fourneaux, 3 vol. in-16 de XXXVI-488, 477 et 272 p.) forment un véritable trésor, que tout tertiaire tiendra à honneur d'avoir sous la main. Le R. P. Gérard y a recueilli et coordonné des explications empruntées aux meilleurs auteurs et la moelle des communications faites aux congrès du tiers-ordre tenus dans ces dernières années. Devoirs et droits du tertiaire ; — esprit du tiers-ordre ; — nécessité et moyen de le propager ; — considérations sur la manière de vivre des tertiaires et sur les liens qui doivent les rattacher aux œuvres ; — organisations, besoins et aspirations des fraternités, sur tout l'on rencontrera de précieux documents, qu'une table alphabétique des matières permet de retrouver aisément.

— Il est des jours où M. Edmond Demolins semble prendre plaisir à soutenir des paradoxes et à stupéfier ses lecteurs. C'est ce qu'il a fait, tout récemment encore, en recherchant de quel côté, dans la guerre transvaalienne actuelle, se trouvait le droit : *Boërs et Anglais. Où est le droit ?* (Paris, Firmin-Didot, in-8 de 24 p. Extrait de la *Science sociale*) et en déclarant que le droit est du côté des Anglais, parce que « le monde appartient aux peuples qui possèdent la supériorité sociale. » Cette conclusion singulière est étayée sur une série de passages d'Élisée Reclus remontant à dix ans ; mais les Boërs n'ont-ils pas réalisé des progrès depuis ce moment ? Et est-il juste, d'autre part, de dire que « l'Allemagne n'a pas d'empire colonial » à l'heure actuelle ? — Notons toutefois que M. E. Demolins reconnaît que les moyens employés par l'Angleterre pour étendre sa domination ne sont pas irréprochables ; « il s'en faut même de beaucoup, dit-il. Et le major Jameson a bien réellement commis un acte de brigandage. » Nous sommes heureux de voir M. E. Demolins faire du moins cette concession au vulgaire bon sens.

— Les RR. PP. jésuites, dans les *Études*, avaient d'abord donné l'hospitalité au *Panégyrique de saint François de Sales par Bossuet*, d'après le manuscrit autographe publié par Dom Benoît Mackey (Paris, Retaux, tiré à part; in-8 de 30 p.). Cet autographe, récemment découvert dans les archives de l'État à Turin, forme un cahier gr. in-8 de 14 pages serrées comprenant en moyenne chacune 22 lignes. L'écriture seule suffit pour établir l'authenticité de la pièce. On y remarque les nombreuses ratures de l'orateur qui écrit quelquefois deux nouvelles lignes dans l'entre-ligne. On peut suivre ainsi la genèse de la pensée écrite du grand orateur. Suivant ce texte, on est heureux de constater que Deforis et l'abbé Lebarq ont fidèlement reproduit le ms., sauf deux ou trois fautes. A la différence de Deforis, Dom Mackey reproduit toutes les variantes non raturées. Il fixe ensuite la date de ce sermon à 1660. A cette plaquette le savant bénédictin joint un fac-similé de la dernière page du discours de Bossuet, réduite aux neuf dixièmes de la grandeur naturelle, d'après la photographie. C'est donc une trouvaille pour l'édition critique des œuvres de l'évêque de Meaux.

— Léon Ollé-Laprune a laissé dans la philosophie chrétienne un profond sillage. M. Maurice Blondel étudie celui qui illustra l'École normale, comme homme et comme philosophe. Il le fait avec justesse, indépendance et finesse; son style d'une chaleur discrète, d'une élégance sobre, captive. Lorsqu'on aura parcouru ce travail, dont les parties essentielles ont été lues à l'Assemblée générale annuelle de l'Association amicale des anciens élèves de l'École normale supérieure (8 janvier 1899), on se sentira pénétré d'une vive admiration pour Ollé-Laprune qui fut un philosophe normalien se montrant chrétien sans en faire étalage. Cette brochure intitulée : *Léon Ollé-Laprune*, par M. Maurice Blondel (Paris, imp. Dumoulin, in-8 carré de 58 p.), s'ouvre par un beau portrait en héliogravure d'Ollé-Laprune et se clôt par la riche bibliographie de ses œuvres.

— Continuation de la collection *les Églises paroissiales de Paris* : *Saint-Germain l'Auxerrois*, par MM. A. Bouillet et Ch. G. Petit. (Paris, X. Rondelet, in-8 de 16 p.), illustré de photogravures qui sont une œuvre d'art. Ce huitième fascicule contient vingt dessins qui sont un vrai plaisir pour les yeux des délicats. Nous estimons que le texte gagnerait à une division plus logique : ainsi on pourrait facilement adopter ce partage : Description, historique, au lieu que ces deux éléments, par eux-mêmes si distincts, soient mêlés. Ensuite, pourquoi ne pas suivre un ordre méthodique, soit en groupant les monuments de même famille architectonique, soit simplement l'ordre chronologique de leur construction, ou bien au moins celui d'un itinéraire déterminé? Voici l'ordre jusqu'ici adopté : Notre-Dame de Paris; Saint-Étienne du Mont; la Sainte-Chapelle; Notre-Dame d'Auteuil, tout à fait récente; Saint-Sulpice; Saint-Germain l'Auxerrois; puis viendront : Sainte-Clotilde; Saint-Germain de Charonne; Notre-Dame de la Croix de Ménilmontant...

— Revenant sur le Missel spécial annoncé par M. Rosenthal en 1898 comme une production inconnue de Gutenberg et sur lequel nous avons déjà signalé l'opinion conforme de notre collaborateur M. Stein, M. l'abbé Misset dans le *Bibliographe moderne* (n° de juillet-octobre) essaie d'appuyer cette conviction fondée sur des raisons typographiques par des raisons d'ordre liturgique. Par une argumentation spécieuse, comme il en a l'habitude, le docte auteur travaille à établir que le Missel a été fait pour le diocèse de Constance d'abord ; en second lieu qu'il est antérieur à 1450. Ces conclusions ne seront sans doute pas acceptées par tout le monde, et de hautes autorités se disposent à les combattre.

— Le succès obtenu par le *Monde moderne*, la jolie revue lancée il y a quelques années par l'éditeur A. Quantin, le décide à faire une nouvelle tentative et à nous offrir une revue illustrée à bon marché. La *Revue pour tous*, qui, depuis le 3 décembre, paraît par fascicules hebdomadaires de 40 pages, contiendra une assez grande variété d'articles, largement illustrés (7 fr. par an ; 9 fr. hors de France).

Bourgogne. — Il est rare que les sociétés savantes, nombreuses d'ailleurs, qui nous adressent leurs *Bulletins, Mémoires* ou *Annales* se prévalent une fois l'an, d'un volume aussi considérable matériellement, aussi bien imprimé et illustré avec un bon goût aussi réel que le tome III de la troisième série des *Annales de l'Académie de Mâcon* (Mâcon, imp. Protat frères, in-8 de XLIV-619 p., avec 9 planches hors texte). Certes, le volume est d'un bel aspect ; mais ce qu'il renferme est bien autrement avantageux. La quantité est médiocre, la qualité ne l'est pas. Lamartine, cela n'étonnera personne, occupe dans les travaux que la docte compagnie a réunis ici une place importante. Sous ce rapport, notons d'abord l'*Histoire de Saint-Point*, par M. L. Lex, qui ne compte pas moins de 225 p. avec planches hors texte et qui ne peut manquer de faire l'objet d'un tirage à part. Nous signalerons ensuite le travail de M. Paul Maritain sur *la Maison où est né Lamartine*, travail de moindre envergure quoique très intéressant et qui, à certains égards, complète le précédent. Il convient également de mentionner les *Visites pastorales des archiprêtrés de Charlieu et de Rousset par Mgr de Lort de Sérignan de Valras, évêque de Mâcon (1745-1746)*, document publié par M. J. Déchelette et qui remplit les pages 444 à 590 du présent recueil. Ce document ne vise encore que le seul Charlieu la suite paraîtra sans doute dans le prochain volume. Citons enfin : *Notes sur trois tombeaux de l'ancienne cathédrale de Mâcon*, par Mgr Rameau ; — *Deux tableaux : « Les Vendanges en Mâconnais », par Léon Couturier ; « le Soir en Charollais », par Jean Laronze*, de M. A. Duréault ; — *Le Cardinal de Bouillon* (1re partie), par M. F. Reyssié (p. 15 à 154) ; — *Le Passage de saint Vincent de Paul à Mâcon*, par Mgr Rameau ; — Quatre pièces de poésies, par M. G. Droux ; — *L'Ancien Hôtel-Dieu de Mâcon*, par Mgr Rameau ; — *Quelques renseignements sur les ouvrages et la vie de Lavirotte, médecin bourguignon, docteur régent à la Faculté de Paris*, par M. Ch. Aubertin.

Bretagne. — M. Ernest Rivière, dans son opuscule intitulé : *Un oublié, Geoffroy de Pontblanc* (Rennes, Fr. Simon ; Lannion, Anger, in-8 de 91 p. et pl.), a voulu faire connaître un des héros de la guerre de Cent ans, tué en 1346 en défendant Lannion contre les Anglais. Ce travail ne contient malheureusement que des indications trop générales pour que l'historien le mette à profit. Des recherches dans les principaux dépôts d'archives de Bretagne auraient sans doute permis d'apporter plus de précision dans cette étude. Inspiré surtout par le patriotique sentiment de faire connaître à la Bretagne un de ses héroïques enfants, M. Rivière a pris où il les a trouvés des renseignements sur son personnage et sur le milieu dans lequel il vécut. Si d'un côté la critique pouvait peut-être formuler des réserves, d'un autre côté, elle ne saurait que s'incliner devant la très louable pensée qui a guidé l'auteur.

Franche-Comté. — Sans doute, l'étude que nous avons signalée ici (t. LXIX, p. 282), de M. Louis Peyen, sur *le Poète Armand Barthet* est plus importante que celle que M. Charles Baille vient de lui consacrer dans la *Revue hebdomadaire* (numéro du 2 décembre 1899, p. 63 à 92) sous le titre de : *Armand Barthet et le Moineau de Lesbie*. Mais ce dernier travail est

si pétillant d'esprit, il est écrit avec une telle verve qu'il ne peut manquer d'éveiller l'attention. Dans un premier chapitre, l'auteur nous donne sur la jeunesse de Barthet quelques détails dont le moins connu a trait au premier amour du poète, amour trahi, et qui a frappé le cœur du malheureux d'une blessure dont il ne s'est peut-être jamais entièrement guéri ; le deuxième chapitre est relatif à l'histoire et à l'examen habilement fait de la jolie pièce : *Le Moineau de Lesbie*, qui rendit son auteur célèbre le temps à peu près que vivent les roses. Quant au troisième chapitre, composé d'après des souvenirs intimes, il offre le plus vif intérêt : c'est comme la biographie anecdotique, amusante, fine, spirituelle, du pauvre Armand Barthet. M. Baille, qui égratigne en passant certaines personnalités, sait bien défendre ses amis.

— *L'Ancien Collège d'Arbois* a fait l'objet d'une courte mais substantielle étude de M. Julien Feuvrier (Dole, Krugell, in-8 de 36 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). L'auteur expose les diverses transformations de ce collège tant au point de vue de l'installation que sous le rapport de l'enseignement et des maîtres, alternativement laïques et religieux, à qui le « magistrat » ou municipalité jugea à propos de le confier. La période sur laquelle M. Feuvrier a fait porter ses investigations est longue : elle va du treizième siècle jusqu'à la Révolution. La morale « à tirer de cette histoire », c'est que, pas plus dans la petite ville d'Arbois qu'ailleurs l'on n'a attendu les ordres de la Convention pour organiser l'instruction publique et en répandre les bienfaits.

— Un discours, une relation de campagne militaire et trois mémoires composent presque entièrement le fort volume que la Société d'émulation du Doubs vient de publier. Ce volume, qui porte la date de 1898, est le troisième de la septième série de la collection (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XLIV-495 p.). C'est M. le docteur Albert Girardot qui a prononcé le discours ; le sujet était : *La Société d'émulation du Doubs en 1898*. Viennent ensuite de très attachants *Souvenirs d'une campagne au Soudan (1892-1895)*, par M. Marcel de Laforest, lieutenant d'infanterie de marine, qui a fait partie de la colonne Archinard. Quant aux mémoires proprement dits, en voici les titres : *Les Noms de lieu romans en France et à l'étranger* (suite), par notre collaborateur M. le docteur J. Meynier ; — *L'Industrie du sel en Franche-Comté avant la conquête française* (suite et fin), par M. Max Prinet ; — *Matériaux pour la Paléontostatique de la Franche-Comté septentrionale. Les Mollusques du système oolithique*, par M. le docteur Albert Girardot. Nous devons noter aussi toute une série de procès-verbaux fort intéressants où sont traitées brièvement de nombreuses et intéressantes questions d'histoire, d'archéologie, de sciences diverses et de littérature relatives à la Franche-Comté.

— Nous avons encore à regretter dans ce toujours curieux et original *Diairi, almanach montbéliardais pour 1900* (Montbéliard, imp. Pétermann, in-4 de 96 p., illustré) le fâcheux mauvais goût qui incite ses rédacteurs à ridiculiser non point directement la religion catholique, mais plutôt ses ministres. Comme nous sommes en pays protestant, il va de soi que les pasteurs sont respectés en ce sens qu'il n'en est pas question. Ceci dit, nous devons bien reconnaître que nous ne sommes point là en présence des banalités ordinaires dont le genre almanachs est trop coutumier. D'abord des notices historiques locales, des notes sur Madagascar par un ancien fonctionnaire de notre jeune colonie, et enfin des contes et des poésies en patois. C'est dans ces dernières productions que s'exerce la verve maligne du crû.

L'Illustration est soignée; signalons surtout quatre jolies planches hors texte dues au peintre Hacquard et qui représentent les quatre saisons.

— *Le Messager franc-comtois de 1900* (Dole, Bernin, petit in-4 de 87 p., avec grav.) n'a pas des allures aussi caractéristiques que le *Diairi*. C'est un mélange de choses locales et générales dont le mérite est variable. On trouve cependant dans cet almanach des notices historiques ou biographiques intéressantes et une nouvelle sur le capitaine Lacuzon qui plaira fort aux Jurassiens, bien que le sujet soit un peu rebattu.

LANGUEDOC. — Un certain nombre de prêtres ont entrepris l'histoire de leur paroisse au point de vue civil et au point de vue religieux. Ce mouvement digne de tous éloges se propage, les évêques de France encouragent. Quelques-uns de nos prélats ont même adressé des cadres pour recueillir, annoter, inventorier les archives paroissiales ; ainsi Mgr Sueur, archevêque d'Avignon, Mgr l'évêque de Quimper avaient donné un programme de conférences sur l'histoire religieuse de la Révolution dans leurs diocèses ; nommons encore Mgr l'archevêque de Cambrai qui a publié à l'adresse de son clergé un canevas pour que chaque prêtre reconstitue le passé de sa paroisse. M. l'abbé J. Rédier suit cette impulsion et nous retrace avec talent l'histoire de Vézénobres, dont il est le curé doyen, sous le rapport géologique, climatérique, météorologique, pittoresque, civil et religieux. Titre du livre : *Vézénobres*, par M. l'abbé J. Rédier (Nîmes, Gervais-Bedot, in-12 de VIII-121 p.).

MAINE. — M. Robert Triger vient de publier dans la *Revue historique et archéologique du Maine* un article merveilleusement documenté. Il est intitulé : *Un Épisode de la chouannerie, la prise du Mans par les chouans, le 15 octobre 1799* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 88 p.). M. Triger commence par rapporter très exactement toutes les polémiques que souleva cet épisode. Il examine les faits et réduit à néant toutes les calomnies. « En ne tenant pas même compte d'affirmations beaucoup plus nettes, cette discipline, avouée dès le lendemain de leur délivrance par les autorités républicaines elles-mêmes, suffit pour témoigner devant l'histoire que l'armée des mécontents n'était ni une bande de brigands ni une bande de barbares. Par comparaison avec les horreurs commises au Mans en 1793, on ne peut lui reprocher que des peccadilles » (p. 74). L'auteur ne sait pas seulement rendre justice aux royalistes, il sait réhabiliter les républicains, que leurs coreligionnaires ont accusés, comme toujours, de trahison. Soucieux d'impartialité, il dégage de ce fait local une haute moralité. Tous ceux qui ont le culte de l'histoire voudront remercier M. Triger, car nul ne sait mieux fouiller les archives, mettre en œuvre les documents, et en tirer la conclusion exacte et légitime.

— M. l'abbé Uzureau nous présente *Un aumônnier des chouans, Jean Baudouin, vicaire à Avrillé* (Laval, imprimerie moderne, in-8 de 8 p.). Rien n'est plus poignant que les vicissitudes de ce vaillant confesseur de la foi, rien de plus instructif que son interrogatoire. « Quel est, lui demande-t-on, le projet des brigands ? — D'avoir une religion et un roi, c'est-à-dire la religion catholique. »

NIVERNAIS. — A l'aide des registres de la Chambre criminelle du Parlement, M. René de Lespinasse étudie un certain nombre de *Poursuites et condamnations judiciaires pour faits d'hérésie en Nivernais au XVIe siècle*. (Nevers, G. Vallières, in-8 de 29 p.). Extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, sciences et arts*. C'est la période judiciaire, exclusivement, précédant celle de la guerre civile, des pillages et des destructions.

On trouve dans cet opuscule des éléments fort intéressants pour l'histoire de certaines familles nivernaises protestantes ou suspectes de protestantisme. Ce qui résulte de ces détails locaux, c'est que l'idée religieuse n'était souvent pour rien dans ces poursuites criminelles où la justice s'exerçait dans sa plus atroce rigueur, recevant les impulsions des ordonnances édictées en haut lieu. Ensuite, le Parlement attirait à lui toutes les causes et évitait de les transmettre aux tribunaux ecclésiastiques d'officialités, de peur qu'ils ne fussent pas assez sévères. La date des poursuites en Nivernais coïncide à peu près avec les mesures décrétées contre les Vaudois et cessent entièrement en 1562.

NORMANDIE. — M. l'abbé Desvaux a donné le titre bien solennel de *Chronique de messire Pierre-François Guerrier curé de Dancé* (Mortagne, G. Meaux, in-8 de 16 p.) à quelques notes écrites par ce dernier sur les registres paroissiaux, de 1769 à 1783. Et encore n'a-t-on rien trouvé sur les années 1771, 1772, 1773. Ces notes ne nous apprennent « rien de nouveau. » Néanmoins elles apportent quelques petits détails sur l'histoire locale et notamment sur celle des curés jureurs. M. Desvaux a joint de nombreuses notes qui forment presque tout l'intérêt du volume. On ne saurait assez l'en féliciter.

— Ce sont des bribes pour l'histoire que M. de Tesson a recueillies sur *le Maréchal de camp de Petit-Cœur, marquis de Saint-Vast, commandeur de Saint-Louis, commandant pour le Roi à Bayeux (1695-1787)* (Avranches, F. Durand, in-8 de 32 et 4 p.). On voit que ce guerrier fut brave et qu'il fut bon. La lettre que lui adressèrent les grenadiers de son régiment de la Couronne n'est peut-être pas un modèle de style « académique » ; son tableau, par Noury, au Musée de Bayeux, n'est peut-être pas une merveille ; mais à rapprocher l'un de l'autre, on sent qu'on est en face d'un vrai Normand et d'un vaillant Français.

— Quelle touchante histoire que celle des *Deux frères Le Vavasseur*, par M. l'abbé Gourdel, curé de Saint-Hilaire-de-Briouze (La Chapelle-Montligeon, in-8 de IV-340 p.) ! C'est une monographie très vivante d'une famille de la haute bourgeoisie normande. « La mère, si remarquable jusque dans son extrême et belle vieillesse, par la fermeté de son caractère, la clarté de son intelligence, l'étonnante fidélité de ses souvenirs. » Des deux fils nous avons souvent parlé de l'un, le poète, l'homme du monde, le politique auquel tous ont rendu hommage, et nous aussi, dans cette revue, à deux reprises différentes. L'autre, le religieux, nous était inconnu. M. Gourdel nous à révélé une âme d'élite, toute vibrante de piété religieuse et filiale. Non seulement ce livre est beau, mais il est bon, il fait du bien, et il est certain que ce sera pour le châtelain de la Londe de Longé le meilleur monument de gloire impérissable, s'il sait, au ciel, qu'il donne encore sur terre, par sa vie, ses vertus, ses talents, un exemple impérissable.

— M. Meynaerts a fait une *Conférence sur quelques chansons normandes* (La Ferté-Macé, A. Bouquerel, in-12 de 12 p.) au casino de Bagnoles, le dimanche 27 août 1899. Quelques-unes sont sinon normandes, du moins d'auteurs normands, notamment la première romance d'Auber. Une interprétation était donnée par Mlle Samary et M. Vassal d'Orlange.

— Qui qué no dit cheux nous, ai-je brai à ceu fils Brunet qu'est à cet heure do me erprins ? — No cause qu'el « *Bulletin des parlers normands* i n'est rin acabinoté ; i russit à miracle, i n'est point nicheteux. » C'est vrai, dans ses nos 4 et 5 qui viennent de paraître ; il y a une liste d'expressions du patois de Vire, par M. Butet-Hamel, des pronostics en patois de Fontenay-

le-Marmion, par M. E. Longevin, un récit en patois de S. Martin de Bienfaite, par M. Crespin, les cloches de la procession, en patois de Bernières-sur-Mer, par M. L. Quesneville, des noms de saints en patois de Montchamp, par M. Madeleine, un complément à la chanson de Margot, la flore populaire de Bissières, par M. Boulin, un dialogue en patois de Verson, par M. Ballé, des refrains d'enfants, etc. Ne voilà-t-il pas là une belle moisson ?

— M. l'abbé C. Heulant vient d'écrire la *Monographie de la paroisse de Saint-Georges-du-Theil* (*diocèse d'Évreux*) qu'il a même éditée à son adresse au Gros-Theil (in-8 de XII-250 p.). Trois très jolies photogravures ornent ce volume. Dans cette description très complète d'une petite commune normande, il y a des détails intéressants sur les confréries et les pèlerinages, les registres de famille, les aventures de Mme d'Ernemont, la justice distributive du curé Godivier, etc., etc. M. Heulant termine par des remarques fort justes sur la criminalité dans sa paroisse en un bon petit sermon tout à fait de saison. Nous avons déjà feuilleté bien des monographies paroissiales, aucune ne nous a semblé mieux assemblée, mieux composée et mieux écrite. Quel dommage que l'auteur n'ait pas, en toute occasion, indiqué ses sources !

— M. Édouard Michel, ancien secrétaire de la mairie, avait écrit une *Notice sur Reviers* (*canton de Creully, Calvados*) qui vient d'être publiée (Caen, A. Domin, in-16 de 16 p.). Cet opuscule renferme un certain nombre de détails qui demanderaient à être vérifiés de très près pour la partie ancienne.

— Nous ne saurions assez adresser de compliments à M. Contant pour le beau *Rapport* qu'il a présenté au Conseil général du Calvados au nom de la commission chargée d'examiner le questionnaire relatif à la réforme de l'enseignement secondaire (Caen, Ch. Valin, in-8 de 22 p.). Nous ne partageons pas entièrement toutes ses idées, mais nous ne pouvons que nous associer à ses conclusions solidement étayées tendant à une complète égalité de sanction entre l'enseignement secondaire moderne et l'enseignement secondaire classique.

ORLÉANAIS. — L'Académie de Sainte-Croix d'Orléans nous fait parvenir le 1er fascicule du tome VIII de ses *Lectures et Mémoires* (Orléans, Herluison, in-8 de 284 p.). Nous relevons dans ce fascicule les travaux ou études ci-après : *L'Abbé Arnault, vicaire épiscopal à Orléans*, par M. Pierre de Croze ; — *Établissement du monastère du Calvaire d'Orléans* (*1638-1640*), par M. Émile Bouchet ; — *Les Poésies patriotiques de Paul Déroulède*, par M. A. Callié ; — *La Prise de Jérusalem par les Perses en 614*, par M. le comte Couret ; — *Un Fragment des anciens registres de la prévoté d'Orléans relatif au règlement des frais du siège de 1428-1429*, publié par le même ; — *Manassès de Seignelay, évêque d'Orléans* (*1207-1221*), par M. l'abbé Bernois.

POITOU. — A lire dans la *Revue de l'Ouest* (8e livraison, août 1899, p. 390-422), les *Preuves de noblesse de demoiselles du Poitou, reçues dans la Maison royale de Saint-Louis à Saint-Cyr, de 1686 à 1793*, extraites des mss. conservés à Paris à la Bibliothèque nationale et publiées avec des notes par M. Paul de Chabot. Elles sont relatives aux familles de Bouillé, de Bourdeille, Boynet de la Frémandière, de Brach de Montussan, de Brettes, de Bridieu.

PROVENCE. — La bibliographie liturgique s'enrichit d'un vrai trésor. M. Léon Clugnet entreprend une *Bibliographie du culte local de Marie*. Il commence par la France et suit l'ordre alphabétique des provinces ecclésiastiques. Nous avons sous les yeux son 1er fascicule : *Province ecclésiastique d'Aix* (Paris, A. Picard, in-8 de 74 p.) comprenant les diocèses d'Aix,

d'Ajaccio, de Digne, de Fréjus, de Gap, de Marseille et de Nice. Sous chaque diocèse il range les ouvrages généraux, les ouvrages spéciaux. Ce fascicule contient 650 numéros : ce sont presque tous des livres appartenant à notre siècle. Aussi pour le diocèse d'Aix à peine compte-t-on sur 102 numéros, trois ou quatre travaux remontant au delà. Certainement à l'aide du *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, on ferait une plus ample collection de livres anciens sur le culte local de la Vierge Marie. Mais, telle quelle, la bibliographie de M. L. Clugnet rendra de précieux services aux travailleurs, qui y rencontreront pour la facilité de leurs recherches une *Table des auteurs* (p. 69-72) et une *Table des sanctuaires* (p. 73-74).

— La Société de statistique de Marseille vient de publier le tome XLIV du *Répertoire* de ses travaux (années 1897-1899). Indépendamment du compte-rendu des séances de la société, ce volume renferme deux mémoires intéressants. Le premier, l'*Abrégé de l'histoire des patrons pêcheurs et de la prud'homie de Cassis*, par M. l'abbé Paul Mouton, est un résumé d'une étude complète et étendue sur une institution des plus curieuses dans la jolie petite ville de Cassis. L'auteur de ce travail ne tardera pas à livrer à l'impression l'intégralité de son œuvre sur laquelle nous reviendrons plus en détail. Le second mémoire à signaler est celui de M. de Gérin-Ricard : *Statistique préhistorique et protohistorique des Bouches-du-Rhône, du Var et des Basses-Alpes*. Cette étude sera utile à tous ceux qui s'intéressent à la connaissance des populations primitives des régions provençales. L'auteur a classé avec méthode et surtout exactement énuméré tous les lieux où des traces d'habitation aux temps primitifs ont été relevées ; la lecture des pages qu'il a écrites donnera sans doute le désir de poursuivre des recherches, des explorations analogues à celles dont il rappelle les résultats.

— A l'occasion du 25e centenaire de la fondation de Marseille, une série de petites publications locales a vu le jour ; en voici la bibliographie : Brandenburg, *Le Salut de Gyptis*, poésie (plaquette in-4). — Jean Copain, *Massilia, ou la Fondation de Marseille*, poésie (plaquette in-12). — Francis Liber, *Marseille à travers les âges (visions d'histoire)*, poésies (br. in-8). — Antoine Fabre, *Marseille à travers les siècles*, recueil d'articles parus dans le *Soleil du Midi* (2-15 octobre) qui doivent être réunis en volume sous le titre de *Petite Histoire de Marseille*. — Ch. Vincent, *Le Mouvement intellectuel à Marseille depuis les Phocéens jusqu'à nos jours* (plaquette in-12). — O. Teissier et J.-B. Samat, *Marseille à travers les siècles* (in-8 de 250 p.).

Quercy. — M. l'abbé Taillefer, curé de Cazillac, a fait paraître dernièrement un opuscule consacré à remettre en lumière la belle figure de : *Messire Étienne-Henri, marquis d'Escayrac, baron de Lauture, chevalier de Saint-Louis, colonel des grenadiers royaux de Guyenne, 1747-1791* (Montauban, imp. Prunet, in-8 de xv-82 p.). Cette notice biographique donne des détails curieux sur ce personnage et sur l'insurrection du Quercy en 1790. Les essais précédents, dit l'auteur, ne peuvent suffire à dépeindre celui que le roi Louis XVI avait chargé d'une mission secrète, « la pacification des campagnes dans le midi », et qui fut tué « de deux coups de feu » au château du Buzet, chez son parent, le comte de Clarac, brigadier des armées du Roi.

— On consultera avec intérêt la *Généalogie de la maison de Mezamat en Languedoc issue des anciens comtes d'Astarac, précédée d'un Résumé de l'histoire de Gascogne et d'une histoire généalogique des comtes d'Astarac* (Montauban, Ed. Forestié ; Castelsarrazin, Sabatié, in-8 de 143 p.). L'auteur, M. Ch. de Mezamat de Lisle, possède parfaitement son sujet, et cette brochure éclaire la question toujours si controversée des premiers temps de l'histoire de

Gascogne. L'argumentation est renforcée par de nombreuses pièces justificatives.

ALLEMAGNE. — Mgr J. P. Kirsch et M. A. Ehrhard entreprennent à la librairie Kirchheim, de Mayence, la publication d'un recueil à périodicité irrégulière sur l'histoire du dogme et de la littérature chrétienne. Chaque fascicule, qui formera un tout indépendant, se vendra isolément ; les souscripteurs au volume complet, composé de 4 fascicules, paieront 20 fr. Pour donner une idée de ces *Forschungen sur christlichen Litteratur-und Dogmengeschichte*, nous ne croyons pouvoir mieux faire que d'indiquer les travaux que renfermeront les premiers fascicules : Kirsch, *La Doctrine de la communion des saints dans l'antiquité chrétienne ;* Koch, *Le Pseudo-Denis l'Aréopagite et ses relations avec le néoplatonisme ;* von Funk, *Le Testamentum Domini nostri Jesu Christi ;* Künstle, *Bibliothèque des symboles découverte dans un manuscrit inédit du VIIIe siècle ;* Wernigk, *La Doctrine de Dieu et du Logos dans Origène ;* P. Stiglmayr, *La Doctrine des anges du Pseudo-Denis et son influence sur la théologie médicale ;* A. Ehrhard, *Les Théologiens de l'Église grecque, du IXe siècle à la chute de Constantinople* ; P. H. Wehofer, O. P., *Les Études théologiques en Autriche sous Marie-Thérèse et Joseph II* ; Fr. Meffert, *S. Alphonse de Liguori ;* Scherwiler, *Les Éléments de l'Eucharistie et leur signification dans les trois premiers siècles ;* Beck, *La Doctrine de la Trinité dans saint Hilaire de Poitiers* ; Ph. Kneil, *Le Monarchianisme et l'Église romaine au VIe siècle ;* M. Faulhaber, *Les Catenac exégétiques de l'époque byzantine.*

— Nous saluons avec plaisir la nouvelle entreprise de la Leo-Gesellschaft, la société scientifique catholique qui, en quelques années d'existence, a su manifester une si remarquable activité. L'on a pensé qu'il y avait place dans les pays de langue allemande pour une revue générale qui fût pour le public catholique ce que sont la *Deutsche Revue*, le *Nord und Süd* et la *Deutsche Rundschau* pour le public protestant. *Die Kultur, Zeitschrift für Wissenschaft, Litteratur und Kunst* (Wien und Stuttgart, Roth.— 10 fr. 65 par an) paraîtra six fois par an. L'indication des articles contenus au premier fascicule donnera une idée de la façon dont est conçue cette publication à laquelle ne peut manquer d'être réservé un excellent accueil : *Les Courants intellectuels de l'heure présente*, par M. Schanz ; *Le Mont Cassin*, par M. Ehrard ; *Histoires de brigands italiens*, par M. von Helfert ; *La Personnification dans l'art antique et dans l'art chrétien*, par M. R. v. Kralik ; *L'Avenir de la chanson*, par M. Eichert, etc.

— En janvier 1899, il s'est établi en Allemagne, sous la présidence du Dr Eduard Heyck, une société de bibliophiles, dont le siège est à Stuttgart (Hasenbergstrasse, 19). La Société, qui a pour organe la *Zeischrift für Bucherfreunde* (30 fr. par an), a pour objet de publier des travaux qui rentrent dans le domaine de la bibliophilie : manuels, bibliographies, réimpressions de curiosités bibliographiques, etc. ; elle fournit en outre à ses membres les renseignements bibliographiques dont ils ont besoin; elle leur facilite l'acquisition des publications des sociétés analogues et l'entrée dans ces sociétés. La Société, qui comptait à la fin de novembre 325 membres payant une cotisation annuelle de 10 fr., a déjà publié une reproduction en fac similé du manuscrit de la comédie de Goethe : *Les Complices* (Leipzig, I. J. Weber, in-8 de 169 p. en fasc. et 19 p. imprimées). M. Georg Witkowski a écrit l'éclaircissement qui accompagne cette luxueuse publication. Au printemps prochain paraîtra une autre œuvre de la société, un *Manuel du bibliophile* (*Handbuch des Bücherfreunds*), rédigé par M. Victor Ottmann, secrétaire de la Société. L'ouvrage ne sera pas mis dans le commerce.

BELGIQUE. — *Une lettre* « perdue » *de Descartes à propos de la nouvelle édition de ses œuvres*, par M. G. Monchamp (Extrait des « *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Bruxelles, imp. Hayez, in-8 de 13 p.). Elle n'est pas publiée, d'après l'autographe, mais elle est conforme à celle éditée par l'abbé Émery qui a utilisé, quinze ans avant Victor Cousin, l'exemplaire des lettres de Descartes, enrichi de notes manuscrites, à la bibliothèque de l'Institut. La présente pièce est « d'une importance considérable pour l'histoire de la découverte du baromètre. Elle révèle bien l'état d'âme du célèbre Tourangeau à l'égard de Pascal et son caractère infiniment prudent dans l'ordre des recherches scientifiques. M. Monchamp ajoute au texte cartésien quelques notes succinctes qui aident à en saisir toute la portée.

ESPAGNE. — C'est une bien curieuse étude que celle qu'a publiée récemment M. Gabriel Marcel, le savant conservateur des cartes et plans de la Bibliothèque nationale, sur les *Origines de la carte d'Espagne* (Paris, in-8 de 35 p. Extrait de la *Revue hispanique*). Sur le dictionnaire de l'Espagne projeté par Fernan Colon, sur l'enquête de 1575, sur les travaux astronomiques et les levers de P. de Esquinel et de Diego de Guerara, M. Gabriel Marcel apporte, dans son travail, des informations absolument nouvelles ; il y publie d'autre part le tableau d'assemblage d'une carte qu'il date avec raison des années 1642 à 1658. Grâce à tous ces faits, la plaquette de M. Marcel est fort instructive et pour les géographes français, et pour leurs confrères de l'autre côté des Pyrénées.

— Au cours de ses explorations géologiques à travers la province de Barcelone, M. le Dr Almera a recueilli une série d'échantillons de roches éruptives dont il a confié l'examen microscopique à Don Ramon Adam de Yarza. Ce dernier a exposé le résultat de ses études au milieu de l'année 1898, à la *Real Academia de ciencias y artes de Barcelona*, dans un mémoire qui intéressera non seulement les géologues, mais aussi les minéralogistes (*Rocas eruptivas de la provincia de Barcelona*. Barcelone, impr. de A. López Robert, in-4 de 11 p. et de 5 planches. Extrait du *Buletin de la Real Academia de ciencias y artes de Barcelona*. Cinq belles planches en couleur accompagnent ce travail très sérieusement fait, et utile.

GRÈCE. — La maison Phexis, d'Athènes, poursuit avec la plus louable activité la publication de sa « Bibliothèque populaire » ; en moins d'un an, plusieurs gros volumes ont vu le jour. Il est vrai que l'originalité leur manque tout à fait ; la plupart ne sont que des emprunts, comme on peut s'en convaincre par les quelques titres qui suivent : A. d'Ennery : Αἱ δύο ῥφαναίδ, trad. Ch. Georgiadès (2 vol. in-8 de 1968 p. et 403 illustrations). — A. Dumas : Ὁ ἄρχων τοῦ κόσμου (in-8 de 970 p. avec illustrations). Le traducteur ne s'est point fait connaître. — A. Dumas : Ἡ συζύγος τοῦ Κλαυδίου, trad. L. P. Camellopoulos (in-8 de 96 p.). — La maison Casdonis, une rivale de la maison Phexis, multiplie elle aussi les traductions. Elle vient de livrer au public : K. Oppel : Τὸ βιβλίον τῶν γονέων, trad. Ch. Poulios (in-8 ἡ — 480 p.). Les deux établissements publient d'ailleurs — au moins de temps en temps — des ouvrages originaux. Ainsi, les presses de Casdonis ont mis au jour, dernièrement, un charmant volume de J. K. Combouroglou : Διὰ τὰ παιδία. Ἑλληνικὰ ποιήματα (in-8 de 130 p.) et celles de Phexis, un épais in-8 de 912 pages, intitulé : Μεγάλη Οἰκογενειακὴ μαγειρικὴ καὶ ζαχαροπλαστική, par B. Alexiades. L'ouvrage est daté de 1900 : que serait-ce si le calendrier grec n'avait pas sur le nôtre treize jours de retard ? — Un certain Charalampos Anninos, — ce doit être un avocat — s'est imposé la tâche fort méritoire de mettre en grec l'ouvrage d'H. Malin : Ὑπὲρ τῆς πατρίδος, (Athènes, Papadopoulos, 1899, in-8 de

286 p. et 25 gravures), et un M. N. Philon, fort habile en affaires, à en juger par son style, a eu la patience de rédiger à l'usage de ses compatriotes 204 pages de correspondance commerciale : Ἐγχειρίδιον ἐμπορικῆς ἀλληλογραφίας, Athènes, Sakellarios, 1899. Finissons cette rapide revue par la mention de deux ouvrages d'une portée plus haute. L'un a pour auteur J. Scaltsounis, le directeur bien connu de l' Ἀνάπλασις, et pour titre : Θρησκεία καὶ ἐπιστήμη. Δημώδης τοῦ χριστιανισμοῦ ἀπολογητική (Athènes, Constantinidis, 1899, in-8 de 405 p.). L'autre est une monographie d'une intéressante ville de Cappadoce : Ἡ Σινασός, par J. S. Archélaos (Athènes, Nicolaïdés, 1899, in-8 de 287 p.). Ce volume pourrait être mieux imprimé, plus méthodique et souvent moins banal. Toutefois, à le lire, on apprend quelque chose.

Italie. — Un aimable envoi nous permet d'indiquer aux folkloristes une très intéressante brochure de M. Pio Rajna : *Per le origini della novella proemiale delle mille e una notte* (Extrait du *Giornale della società asiatica italiana* vol. XII. Firenze, Societa tip. Fiorentina, in-8 de 26 p.). Dans cette dissertation, l'illustre professeur prouve que les *Mille et une Nuits* passèrent de l'Inde à la Perse et établit de la manière la plus curieuse toute la généalogie d'un célèbre conte de l'Arioste, *Joconde*. Nous voyons dans cette brochure l'annonce d'une nouvelle édition d'un excellent ouvrage de M. Pio Rajna depuis longtemps devenu bien rare : *Le Fonti dell' Orlando furioso*.

Norvège. — M. A. Pettersen, bibliothécaire de l'Université de Christiania, vient de livrer au public le premier fascicule d'un ouvrage bibliographique considérable auquel les hommes d'étude ne sauraient manquer d'accorder leurs suffrages. Le tome Ier de la *Bibliotheca norvegica*, qui porte pour titre particulier *Norsk Boglexikon, 1643-1843*, est un catalogue descriptif des livres imprimés en Norvège depuis l'introduction de l'imprimerie dans cette contrée (Christiania, Cammermeyer, in-4 de 288 p.).

Pologne. — A propos de la conférence de La Haye, Jean d'Outremer (?) demande le rétablissement d'une Pologne dans l'intérêt de l'Europe (*La Pologne et la paix générale*. Paris, in-8 de 8 p. Extr. de l'*Humanité nouvelle*). Il invoque le témoignage de Xavier de Maistre, de Herzen, de Bakounine, de Herveg, d'A. Sorel, etc. — D'un autre côté Filarmonios (?) propose (*Revue politique et parlementaire*) de donner à la Russie les Ruthènes de l'Autriche-Hongrie et de constituer une Pologne avec l'ancien royaume et la Posnanie. Le *Bulletin polonais*, de Paris, repousse cette combinaison.

Russie. — L'Exposition universelle, qui doit s'ouvrir à Paris dans quelques mois, a fourni au ministère du commerce de Russie l'occasion de publier un ouvrage considérable, sur la vie économique de cet empire. La direction générale de l'*Obzor ekonomitcheskoï jizni Rossii* a été prise par M. V. I. Kovalevskii, qui s'est assuré le concours de collaborateurs nombreux.

— Vient de paraître à Saint-Pétersbourg : l'*Histoire des Chevaliers gardes*, régiment de S. M. l'impératrice Maria Fédorovna. Splendide volume illustré avec un goût exquis. Parmi les rédacteurs de cet ouvrage nous trouvons notre collaborateur P. Pierling.

Palestine. — Dans cette plaquette : *Pélerinages d'autrefois*, notre distingué collaborateur M. l'abbé P. Pisani (Extrait de la *Quinzaine*. Imp. de N.-D. de Montligeon, in-8 de 165 p.) étudie les conditions des pélerinages en Terre-Sainte autrefois, en commençant par celui de Louis de Rochechouart, évêque de Sanites, entrepris en 1461, et il les compare avec celles des pèlerinages des temps présents où, en six jours, de Paris on arrive à Jérusalem. « Quelques-uns d'entre eux (les pélerins), dit-il, nous ont laissé le récit de leurs pérégrinations et j'ai pensé qu'un rapprochement entre deux périodes de l'his-

toire des pèlerinages ne manquerait pas d'un certain intérêt; ceux qui ont visité les Lieux Saints dans ces dernières années verront au prix de quelles fatigues leurs devanciers ont ouvert les chemins qu'ils ont parcourus..... Ces lignes feront assister aux surprenantes évolutions d'un pays qui passe entre tous pour être fermé au progrès et à la civilisation..... De tous les peuples occidentaux, ce sont les Français qui ont le plus contribué à ce renouvellement bienfaisant. » D'après des documents bien choisis et probants, on apprendra donc beaucoup sur les pélerinages en Palestine : ce sera encore un voyage dans son fauteuil qui ne laissera pas que de charmer même les indolents et les sceptiques.

Afrique du sud. — La guerre que les deux républiques boërs soutiennent contre l'Angleterre a provoqué la publication de diverses cartes du théâtre des opérations militaires. Dans le genre, nous avons à signaler ici la *Carte du Transvaal, de l'État libre d'Orange, des colonies du Cap et du Natal*, d'après la carte d'Afrique au $\frac{1}{3.000,000}$ du service géographique de l'armée (Paris, Plon ; 44 centimètres sur 43. — Prix : 0 fr. 60). — Nous donnerons aussi une mention à la *Carte du Transvaal et des régions limitrophes de l'Afrique australe* (Paris, Hachette ; 55 centimètres sur 37. — Prix : 0 fr. 60). Cette dernière carte, dressée au $\frac{1}{2.500,000}$ par M. Marius Chesneau, est repliée au format petit in-8 (illustré de 10 gravures); le verso est occupé par une notice sur l'histoire des Boërs, leurs rapports avec les Anglais, la géographie et les ressources du Transvaal et le caractère de ses habitants.

États-Unis. — Il y a quelques années, lorsqu'on dressa des plans pour la reconstruction des bâtiments de la bibliothèque de Boston, l'on eut l'idée de faire un catalogue des plans et des représentations de bibliothèques qui se trouvaient dans les collections de cet établissement. Ce travail parut dans le *Quarterly bulletin of the Public library of the city of Boston* en 1886 et 1888 et dans le *Library Bulletin* des mêmes années. M. James Lyman Whitney a pensé qu'il y avait intérêt à reprendre et à compléter son premier travail et il nous donne une seconde édition, fort augmentée, de *An index to the pictures and plans of library buildings to be found in the Boston Public Library* (Extrait du *Monthly bulletin* de la bibliothèque, août 1899. Boston, the trustees, in-8 de vi-31 p.). Ce travail consciencieux, dans lequel les pièces sont classées par ordre alphabétique des noms géographiques, a l'avantage de nous faire connaître non seulement les pièces publiées isolément, mais celles mêmes qui ont été insérées dans des recueils périodiques et dans des ouvrages divers. Il est inutile de faire observer que ce travail, qui n'est pas une bibliographie, mais le simple catalogue d'une collection, offre des lacunes.

Publications nouvelles. — *Jésus*, par le R. P. Sertillanges (in-12, Lecoffre). — *La Vierge Marie présentée à l'amour du* xx*e siècle*, par l'abbé J. Lémann. T. Ier (in-12, Lecoffre). — *Les Pères de l'Église, leur vie et leurs œuvres*, par O. Bardenhewer. Édition française par P. Godet et C. Verschaffel (3 vol. in-8, Bloud et Barral). — *La Communion hebdomadaire*, par le R. P. Coubé (in-12, Retaux). — *Conférences et discours*, par l'abbé G. Bourassa (in-8, Montréal, Beauchemin). — *Propriété et contrat. Théorie des modes d'acquisition des droits réels et des sources des obligations*, par C. Bufnoir (in-8, Rousseau). — *Méthode d'interprétation et sources en droit privé positif. Essai critique*, par F. Geny, gr. in-8, Chevalier-Marescq). — *Droit politique contemporain*, par le Vte Combes de Lestrades (in-8, Guillaumin). — *Pour devenir avocat*, par R. Lafon (in-12, Schleicher). — *La Doctrine de Spinoza exposée et commentée à la lumière des faits scientifiques*, par E. Ferrière (in-12, Alcan). — *Introduction aux Essais de*

Montaigne, par É. Champion (in-12, Colin et Cie). — *Essai de synthèse évolutionniste ou monaliste. Science, philosophie, métaphysique, religion*, par C. Horion (in-8, Alcan). — *Lettres philosophiques. Positivisme et spiritualisme*, par L. Vavasseur in-8, Téqui). — *Les Philosophies négatives*, par E. Naville (in-8, Alcan). — *L'Éducation rationnelle de la volonté*, par le Dr S.-E. Lévy (in-12 cart., Alcan). — *Nouvelles Recherches sur l'esthétique et la morale*, par J.-P. Durand (in-8, Alcan). — *Aux Jeunes Gens. Quelques conseils de morale pratique*, par P. Malapert (in-12, Colin et Cie). — *La Liberté de l'enseignement*, par H. de Lacombe (in-16, Perrin). — *Du Lycée au couvent*, par le P. J. Burnichon (in-12, Retaux). — *Le Mécanisme de la vie moderne*, par le Vte G. d'Avenel, 3e série (in-12, Colin et Cie). — *Les Idées égalitaires. Étude sociologique*, par C. Bouglé (in-8, Alcan). — *Socialisme théorique et socialdémocratie pratique*, par E. Bernstein (in-12, Stock). — *Les Enquêtes. Pratique et théorie*, par P. du Maroussem (in-8 cart., Alcan). — *L'Anthropologie et la science sociale*, par P. Topinard (in-8, Masson). — *L'Instinct sexuel, évolution et dissolution*, par le Dr Ch. Féré (in-12 cart., Alcan). — *Histoire des mathématiques*, par J. Boyer (in-8 cart., Alcan). — *Les Maîtres de la guerre. Frédéric II, Napoléon, Moltke*, par le lieut.-col. Rousset (in-12, Montgrédien). — *La Défense navale*, par E. Lockroy (in-8, Berger-Levrault). — *L'Archéologie au moyen âge et ses méthodes*, par J.-A. Brutails (in-8, Picard et fils). — *L'Art et les Artistes; nos peintres du siècle*, par J. Breton (in-12, Société d'édition artistique). — *Discours et allocutions*, par E. Guillaume (in-12, L.-H. May). — *Autre guitare*, par V. Mandelstamm (in-12, Ollendorf). — *La plus riche*, par M. Floran (in-12, Calmann Lévy). — *Pages catholiques*, par J.-K. Huysmans (in-12, Stock). — *Lettres à ma cousine. L'Allée des demoiselles*, par G. Auvray (in-12, Plon et Nourrit). — *Maître Lardent, notaire*, par Leroux-Cesbron (in-12, Plon et Nourrit). — *Philibert. Pages de la trentième année*, par L. Riballier (in-12, Plon et Nourrit). — *L'Heure décisive*, par H. Ardel (in-12, Plon et Nourrit). — *La Revanche du passé*, par E. Pradez (in-12, Perrin). — *Supplice de Tantale*, par F. Pauty (in-12, Perrin). — *Notre Père qui êtes aux cieux...*, par I. Kaiser (in-12, Perrin). — *Résurrection*, par le Cte Tolstoï; trad. du russe par C. de Wyzewa (in-12, Perrin). — *Le Baiser*, par Nonce Casanova in-12, Ollendorf). — *Tuons le mandarin*, par J. Sigaux (in-12, Colin et Cie). — *Les Boers*, par E. Morel (in-12, « Mercure de France »). — *Hellé*, par M. Tinyare (in-12, « Mercure de France »). — *L'Agonie de l'amour*, par E. Jaloux (in-12, « Mercure de France »). — *L'Amour tout simple*, par C. Allanne (in-12, « Mercure de France »). — *La Route d'émeraude*, par E. Demolder (in-12, « Mercure de France »). — *Le Second Livre de la Jungle*, par R. Kipling (in-12, « Mercure de France »). — *Monsieur le Professeur*, par G. Maldague (in-12, Chamuel). — *Le Droit d'aînesse*, par Champol (in-12, Henri Gautier). — *Les Épreuves de Rosy*, par la Ctesse Sérurier (in-12, Henri Gautier). — *Les Trois Fiancées de Louis XV*, par C. de Vitis (in-12, Téqui). — *Suédois et Norvégiens chez eux*, par M. Quillardet (in-12, Colin et Cie). — *Les Merveilles d'Espagne*, par A. Bonnot (gr. in-8, Abbeville Paillart). — *Trois mois de chasse sur les côtes d'Albanie*, par E. Lafont (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Tour d'Asie*, par M. Monnier. T. II. *L'Empire du milieu* (in-8, Plon et Nourrit). — *En Escale. Une Promenade à Ceylan, Singapour, Saïgon Hong-Kong, Macao, Canton, une semaine aux Philippines*, par A. Bellesort in-12, Perrin). — *Les Colonies françaises*, par P. Gaffarel (in-8, Alcan). — *Étude sur les peuples anciens de l'Italie et sur les cinq premiers siècles de Rome* par C. Lamarre (in-8, Delagrave). — *Sainte FrançoiseRomaine*, par Mme la Ctesse de Rambuteau (in-12, Lecoffre). — *Saint Alphonse de Liguori 1696-1787*, par le R. P. Berthe (2 vol. in-8, Retaux). — *Sainte Chantal. Pensées extraites de sa correspondance* (in-12, Téqui). — *La*

Postérité de saint Benoît, par J.-T. de Belloc (in-8, Lamulle et Poisson). — *Les Grands Saints de France et leurs amis*, par Ch. d'Héricault (in-12, Bloud et Barral). — *Vie de Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz, 1804-1886*, par l'abbé F. Klein (in-8, Poussielgue). — *Monseigneur Saivet, évêque de Mende (1872-1876) et de Perpignan (1876-1877)*, par le chanoine E. Rous (2 vol. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Lettres inédites du R. P. de Ravignan à Mgr Dupanloup, 1840-1857*, publiées par l'abbé P. Hébert (in-8, Tours, Mame). — *La Patrie en danger*, par E. Pierrot (in-12, Perrin). — *La Guerre avec l'Angleterre*, par le lieut. X... (in-12, Berger-Levrault). — *La Conquête protestante*, par E. Renauld (in-12, Retaux). — *Histoire illustrée de la France. La France avant l'histoire et la Gaule indépendante*, par le Vte de Caix de Saint-Aymour et Albert Lacroix. T. I (in-8, Ollendorf). — *Charles le Simple*, par A. Eckel (in-8, Bouillon). — *Études sur la civilisation française*, par A. Marignan (2 vol. in-8, Bouillon). — *Les Grands Traités du règne de Louis XIV*, par H. Vast. T. III (in-8, Picard). — *Histoire de la responsabilité criminelle des ministres en France depuis 1789 jusqu'à nos jours*, par L. Ferstel (in-12, L. H. May). — *La France sous le Consulat*, par F. Corréard (in-8, L.-H. May). — *Campagnes de 1809 en Allemagne et en Autriche*, par le Ct Saski. T. I (in-8, Berger-Levrault). — *Les Campagnes de la Restauration (Espagne, Morée, Madagascar, Alger)*, par R. Bittard des Portes (in-8, Tours, Cattier). — *1830. Chouans et réfractaires (Bretagne et Bas-Maine)*, par A. de Courson (in-8, Paris, Sauvaitre; Nantes, Cier). — *Souvenirs et campagnes*, par le général de la Motte-Rouge. 3e série. *Campagne d'Italie 1859, expédition du Mexique 1861, guerre de 1870* (in-8, Lethielleux). — *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Féret. T. Ier (gr.-in-8, Picard). — *Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris*, par J. Petit Gavrilovitch Maury et Teodoru (in-8, Alcan). — *Histoire de la maison de Madaillan, 1076 à 1900*, par M. Campagne (in-4, Bergerac, imp. Castanet). — *L'Allemagne nouvelle et ses historiens*, par A. Guilland (in-8, Alcan). — *Pascal. L'Homme, l'œuvre, l'influence*, par V. Giraud (in-12, Fontemoing). — *Bossuet*, par A. Rébilleau (in-12, Hachette). — *Fénelon*, par le P. L. Boutié (in-8, Retaux). — *Pierre Leroux et ses œuvres. L'Homme, le philosophe, le socialiste*, par C. Raillard (in-8, Châteauroux, Langlois). — *Fragments et souvenirs* par le Cte de Montalivet. T. II (1836-1848) (in-8, Calmann Lévy). — *Le Général Bourbaki, 1816-1897*, par le Cne C. de Corlay (in-8, Abbeville, Paillart). — *Léon Say. Sa vie, ses œuvres*, par G. Michel (in-8, Calmann Lévy). — *Le Rappel des ombres*, par le Vte E.-M. de Vogüé (in-12, Colin et Cie). — *Études sur quelques manuscrits de Rome et de Paris*, par A. Luchaire (in-8, Alcan).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Une Bibliothèque de ministre. — Quelle est la Revue qui a donné un intéressant article sur *Une Bibliothèque de ministre* (la Bibliothèque de Claude Le Blanc, vendue le 7 mars 1729 et jours suivants)?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *Institutions pastorales données en synode au clergé de son diocèse* par Mgr Louis-Henri-Joseph Luçon, évêque de Belley. Lyon, Vitte, 1898, in-8 de xvi-534 p., 3 fr. 50. — 2. *Cours complet d'enseignement religieux destiné aux élèves des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance*, par l'abbé Terrasse. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., 4 vol. in-12 de 68, 84, 112 et xvi-340 p., 4 fr. 50. — 3. *Le Catholicisme en quatre chapitres*, par l'abbé Laherrère. Paris, Delhomme et Briguet, 1899, in-18 de 60 p., 0 fr. 30. — 4. *Le Dogme des grandes consolations et la réunion dans le bonheur éternel*, par Mgr Turinaz, évêque de Nancy et de Toul. Nancy, Drioton, 1899, in-12 carré de 64 p. — 5. *Les Fins dernières*, par saint Grégoire le Grand. Paris, Téqui, 1899, in-12 carré de 144 p., 1 fr. — 6. *Le Péché d'incroyance*, par le R. P. Badet. Paris, Briguet, 1899, in-12 de 350 p., 3 fr. 50. — 7. *Retraites et sermons d'œuvres*, par le P. Gondrand. Paris, Briguet, 1899, 2 vol. in-12 de xvi-480 et 442 p., 7 fr. — 8. *Conférences et discours*, par l'abbé G. Bourassa. Montréal, Beauchemin, 1899, in-8 de iv-322 p. — 9. *Jésus*, par le R. P. Sertillanges. Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de x-244 p., 2 fr. 50. — 10. *Le Sacrifice de l'Homme-Dieu, considérations historiques, doctrinales, ascétiques sur le Sacrifice de N.-S. J.-C. figuré et accompli*, par l'abbé Charre. Paris, Amat, 1898, in-8 de xvi-450 p., 3 fr. — 11. *La Communion hebdomadaire*, par le R. P. Coubé. Paris, Retaux, 1899, in-12 de 218 p., 2 fr. 50. — 12. *De Imitatione Christi libri quatuor Thomae a Kempis*. Quartum edidit, consideratione adjecit Hermannus Gerlach. Editio altera. Friburgi Brisgoviae, Herder, 1900, in-12 de xvi-464 p., 3 fr. — 13. *Élévations au Sacré-Cœur de Jésus*, par Mgr Béguinot, évêque de Nîmes, 4e édition. Paris, Lethielleux, 1900, in-12 de 364 p., 3 fr. 50. — 14. *La Vierge Marie présentée à l'amour du XXe siècle*, par l'abbé J. Lémann. Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de viii-602 p., 3 fr. 50. — 15. *La Famille selon les Livres Saints. Le Mariage, les devoirs des époux, l'éducation*, par le R. P. Paul Clair. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-18 de xii-228 p., 0 fr. 50. — 16. *La Vie au pensionnat, apprentissage de la vie dans le monde*, par l'auteur des *Paillettes d'or*. Avignon, Aubanel, 1899, in-12 carré de xx-356 p., 2 fr. — 17. *Au sortir du séminaire. Causeries d'un vieux curé avec un jeune prêtre*, par l'abbé Perdrau. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de xii-266 p., 2 fr. — 18. *De l'aumône*, par saint Cyprien. Paris, Téqui, 1899, in-12 carré de 136 p., 1 fr. — 19. *Chez les pauvres. Souvenirs des visites charitables de Clément Myionnet, des Frères de Saint Vincent de Paul*, par Daniel Fontaine. Paris-Auteuil, Orphelins-apprentis, 1898, in-12 carré de 90 p., 0 fr. 60. — 20. *Le Petit Trésor spirituel, ou Notions sur les scapulaires, chapelets et divers objets de piété*, par le R. P. Jules Jacques. 17e édit. avec les formules de bénédictions. Paris, Casterman, s. d., in-18 de 112 p., 0 fr. 20. — 21. Le même sans les formules de bénédictions, 0 fr. 15.

1-6. — Enseignement. — Les *Institutions pastorales* de Mgr l'évêque de Belley sont, avant tout, destinées au clergé de son diocèse; toutefois, elles ont, en maints endroits, une portée plus étendue et, en dehors du diocèse de Belley, elles peuvent être utiles à beaucoup de prêtres. C'est une édition nouvelle des statuts diocésains, remaniés et adaptés aux besoins actuels, préparée, sur le plan arrêté avec Mgr l'évêque, par le directeur des conférences; ce travail a été soumis

à l'étude d'une commission intime des directeurs du séminaire et du chapitre, celui-ci, consulté capitulairement; il fut enfin communiqué au synode où toutes ces « institutions » furent lues en congrégation générale et discutées en détail par les commissions particulières. Tel est l'ouvrage que Mgr l'évêque de Belley a offert au clergé de son diocèse « comme un gage de son attachement et du grand désir qu'il a de lui être utile »; il ne peut que contribuer à conserver parmi ses prêtres « les saintes traditions de science ecclésiastique, de régularité, d'esprit sacerdotal qui ont fait la gloire de son passé et qui seules peuvent assurer dans tous les temps l'honneur et la force du ministère pastoral. » Ces institutions ne sont autre chose que « le résumé des enseignements de l'Église, un abrégé des saints canons, le fruit de l'expérience des saints; elles se rattachent à trois objets principaux qui renferment tous les devoirs du Pasteur des âmes : la sanctification personnelle du prêtre, l'administration spirituelle et l'administration temporelle des paroisses, avec ce précieux avantage que toutes ces règles sont mises en harmonie avec les décisions nouvelles du Saint-Siège et les dispositions civiles en matière de culte.

— Le *Cours complet d'enseignement religieux* de M. l'abbé Terrasse est destiné à une classe moins spéciale et plus nombreuse de lecteurs; ce sont de jeunes gens, de jeunes filles que se propose d'instruire le professeur à l'École Saint-François de Sales de Dijon, et, pénétré de l'importance de sa mission, il remplit ce devoir avec tout le zèle et toute l'application d'un prêtre dévoué à ces chères âmes. Son but est de fournir aux élèves des établissements religieux des plans détaillés qui leur offrent une exposition raisonnée de la doctrine chrétienne, des notions générales sur l'histoire de l'Église, enfin une étude élémentaire de l'apologétique; il prend les élèves après leur première communion, c'est-à-dire à partir de la cinquième et les conduit jusqu'à la fin de leurs classes, tenant compte de leur âge, de la portée de leur esprit, de leurs mœurs, de leur condition. Son programme, ou sa méthode, consiste à exposer d'abord brièvement la vérité catholique, puis à la raisonner, en fournissant à ses jeunes auditeurs des preuves qui les mettent en état de se rendre compte de leurs croyances et qui répondent aux besoins de l'époque actuelle; il s'est inspiré pour cette tâche de l'excellent *Directoire de l'enseignement religieux*, par M. l'abbé Dementhon. La première partie, pour la classe de cinquième, est consacrée au Symbole; la deuxième partie, pour la classe de quatrième, renferme la morale; la troisième partie, pour la classe de troisième, traite des moyens de sanctification et de la liturgie; la quatrième partie, pour la classe de seconde, contient l'histoire de l'Église. Cette dernière partie nous paraît supérieure aux autres. Les trois premières, à force d'être réduites, sont, à notre avis, trop écourtées. Il est vrai

que le catéchiste est là pour développer et compléter, mais cependant nous aurions désiré, au moins pour le dogme et la morale, un peu plus d'ampleur. En revanche, l'histoire de l'Église nous plaît à merveille; elle est d'une précision, d'une clarté, d'un enchaînement qui en font un des meilleurs ouvrages de ce genre. Ce livre nous rappelle la méthode et le plan de l'*Histoire de l'Église*, par M. l'abbé Rivière, directeur au grand séminaire de Nîmes, avec ce mérite incontestable que M. l'abbé Terrasse résume en 310 pages les dix-neuf siècles de la vie de l'Église qui remplissent quatre gros volumes in-8 de M. l'abbé Rivière; ce mérite fait de son livre un excellent manuel classique qui suffit à instruire sans charger la mémoire de faits moins importants. Dans sa lettre d'approbation, Mgr l'évêque d'Angoulême apprécie en ces quelques mots l'œuvre de M. l'abbé Terrasse : « Vous avez su, lui dit-il, dans un volume de moins de 400 pages, avec une précision remarquable et d'une façon suffisamment complète, résumer cette splendide histoire, grâce à une méthode ingénieuse et à un plan fécond. Votre livre comble une lacune et d'une façon très pratique. »

— M. l'abbé Laherrère simplifie de telle manière son enseignement qu'il le renferme dans un opuscule. *Le Catholicisme en quatre chapitres* n'a pas et ne peut avoir évidemment la prétention d'être un cours de théologie; il a pour but, en démontrant l'existence de Dieu, la divinité de Jésus-Christ et la divinité de l'Église, d'asseoir définitivement la foi des jeunes gens et même des hommes de tout âge « sur une base de granit, sur cette vérité primordiale : l'Église catholique romaine est la seule et vraie Église de Jésus-Christ et, à ce titre, elle est infaillible comme son auteur. » Il est évident que cette vérité une fois bien établie, pour tout esprit sincère et logique il n'y a plus que cette conclusion pratique : Sainte Église parlez, votre serviteur vous écoute. » Et c'est là tout le catholique.

— C'est un point spécial de l'enseignement religieux que Mgr l'évêque de Nancy se plait à exposer et à établir dans sa brochure : « *Le Dogme des grandes consolations et la réunion dans le bonheur éternel.* » Le titre indique assez clairement la pensée de l'éminent auteur. Mgr Turinaz nous offre des pages où il nous rappelle tout ce qui peut être un baume pour nos pauvres cœurs blessés ; au-delà et au-dessus de cette terre d'exil, pleine d'angoisses et d'épreuves, il nous montre cette vie éternelle, toute faite de gloire et de bonheur, comme couronnement et récompense de la vie chrétienne ; à nos âmes si attristées des séparations douloureuses que leur impose la mort, il parle de cette réunion définitive qui doit s'accomplir au sein du bonheur. Nous ne sommes point surpris que « ce petit traité » ait éclairé et consolé bien des âmes et nous remercions Mgr Turinaz d'avoir édité à part ce chapitre de son grand ouvrage sur la *Vie chrétienne*; ainsi, plus facile à répandre, cette

brochure produira un plus grand bien ; elle apprendra à un nombre plus considérable d'âmes à transformer, à sanctifier la douleur et à en faire le moyen sans égal d'obtenir les joies célestes. »

— La maison Téqui nous offre la même méditation dans l'opuscule qu'elle vient d'éditer et dont le contenu est emprunté aux œuvres de saint Grégoire le Grand : *Les Fins dernières.* Ce petit livre joint à l'orthodoxie de la doctrine et à l'élévation des pensées le précieux avantage de nombreux exemples que le saint docteur se plaît à nous mettre sous les yeux comme pour rendre plus frappantes et pour confirmer davantage les considérations qu'il développe. Le lecteur prend un grand intérêt à ce qui est vivant ; il aime à voir en actes la vertu qu'on lui recommande ; la pratique vient ainsi en aide à la théorie et chacun se dit comme saint Augustin : Ce que ceux-ci ou celles-là ont fait, pourquoi ne pourrais-je pas le faire ? Prenez donc et lisez : vous apprendrez à mieux supporter les maux de cette vie qui vous serviront à vous assurer les récompenses éternelles ; vous aurez plus de force pour résister aux séductions et pour surmonter les difficultés de l'accomplissement du devoir. Ce petit livre vous dit : « Faites ceci et vous vivrez éternellement. »

— La méditation des fins dernières serait un remède efficace contre *le Péché d'incroyance* dont va nous parler avec tant d'autorité et de logique le R. P. Badet, de l'Oratoire : c'est même la conclusion de son livre : « La mort, dit-il, éclaire et sauve par l'humilité et le repentir ceux que la vie aveugle et pervertit par l'orgueil et le vice. » Ce travail sur le péché d'incroyance est aussi bien destiné à le prévenir qu'à le détruire ; il s'adresse donc aux croyants comme aux intelligences tourmentées par le besoin d'examiner, au jeune homme, à la femme même chrétienne, troublés par le spectacle qu'ils ont sous les yeux ou par les discours qu'ils entendent ; il répond, on le voit, à un besoin et à une préoccupation ; son but est de montrer qu'il est impossible que le chrétien convaincu d'aujourd'hui devienne légitimement et sans péché l'incroyant convaincu de demain. Voici, d'ailleurs d'après quel plan et quelle méthode l'auteur conduit son œuvre. Il considère d'abord le péche d'incroyance dans un homme qui fut chretien et il en décrit la nature ; il prouve, ensuite, que ce péché ne se justifie objectivement par aucune certitude ni rationnelle ni scientifique ; qu'il ne se justifie pas davantage pratiquement par les résultats de l'experience ; qu'il n'a jamais pu s'autoriser ni par la suppression, ni par la recusation du temoin vivant de la foi ; il continue à étudier le peche d'incroyance en consultant soit la conscience des incredules de genie, soit la conscience des incredules ordinaires ; il dénonce les pretextes de ce péché, qui aime à se couvrir des certitudes factices contraires à la foi ; il démontre peremptoirement que le péché

d'incroyance n'a pas sa racine première dans l'esprit, mais qu'il procède d'une volonté hostile aux vérités de la foi : il a plutôt sa source dans le cœur que dans la raison. Et alors le remède est tout indiqué : il suffit de faire disparaître la cause du mal. L'auteur termine en déclarant que le péché d'incroyance cesse d'exister quand n'existent plus les dispositions volontaires qui l'avaient produit et qui le maintenaient. « La volonté, dit-il, prise dans une passion ou un intérêt, constitue réellement la seule barrière qui se dresse entre l'esprit de l'homme et la vérité chrétienne, la seule cause sérieuse qui engendre l'incrédulité. L'obstacle écarté ou brisé, la lumière passe, la certitude se produit, la foi triomphe. »

7 et 8. — Prédication. — Le R. P. Bernard, des Oblats de Marie Immaculée, poursuit sa tâche d'éditeur intelligent et dévoué des œuvres de son ami, le P. Gondrand ; après avoir publié les *Sermons et panégyriques* de cet éloquent missionnaire, il nous donne aujourd'hui les *Retraites et sermons d'œuvres*, deux volumes nouveaux où nous retrouvons le même esprit, la même doctrine, la même méthode. Ici l'apôtre s'adresse à un auditoire restreint, spécial, et il le traite pour ainsi dire avec plus de sollicitude et de tendresse. Ce sont des sermons de retraite qui s'adressent au clergé, aux religieux, aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul, aux congrégations d'enfants de Marie, aux élèves des écoles catholiques, aux premiers communiants, et chacune de ces catégories d'auditeurs entend le langage qui lui convient, reçoit l'enseignement en harmonie avec sa situation et ses devoirs. Ajoutez-y un certain nombre de discours de circonstance adressés à des gens d'œuvres, ou d'allocutions pour quelques solennités et vous vous ferez une idée « de l'étendue et de l'élévation du génie du P. Gondrand. » Ces dernières paroles sont empruntées au rapport présenté sur ces deux volumes à Mgr l'archevêque d'Aix par M. le chanoine Mille ; le judicieux rapporteur se plaît à admirer « cet accouplement des profondeurs du mysticisme et des envolées de la poésie » ; il ajoute ensuite : « Il est tel ou tel de ces sermons de retraite, comme celui qui est consacré au *Silence*, que ne désavoueraient pas les maîtres les plus autorisés de la vie spirituelle, tandis que Bridaine aurait signé des deux mains le discours sur *le Vrai Socialisme.* » Mgr l'archevêque d'Aix, heureux de ce jugement, de cette appréciation qu'il considère comme très importante, s'empresse d'approuver la publication de ces deux volumes, dont il a lu, dit-il, une bonne partie, et qu'il apprécie à son tour en ces termes : « J'en suis touché et édifié. Cette lecture fait du bien à l'âme. C'est un apôtre des âmes qu'on entend. Il est rempli de l'amour de Dieu et du prochain. Il veut conduire les âmes au Ciel. Il est rempli de vie, de grâce, de vérité. » Cet éloge suffit pour justifier la publication posthume entreprise par le P. Nicolas et pour présager son succès.

— Dans les *Conférences et discours* de M. l'abbé Bourassa nous trouvons aussi ce mélange d'œuvres oratoires. Les unes traitent des questions actuelles des corporations ouvrières et d'éducation, de patriotisme et de littérature, les autres consacrées à des instituts religieux, à des panégyriques, comme ceux de sainte Cécile et de sainte Anne; citons encore les discours pour le vingt-cinquième anniversaire de la prise de Rome, pour les noces d'argent des zouaves pontificaux, sur les patrons et sur l'idée nationale. L'auteur déclare, dès la première ligne de sa préface, qu'il n'a pas « l'ambition d'offrir au lecteur une œuvre de haut intérêt ni de grande valeur littéraire. » C'est trop de modestie. Un véritable intérêt s'attache naturellement à ces graves questions de palpitante actualité qui font le sujet de la plupart de ces discours et la manière de les traiter, sans emphase comme sans banalité, avec la plus loyale franchise et le plus sincère amour des hommes de son temps, accroît encore leur importance et leur intérêt. Quant à la valeur littéraire, l'auteur manquant trop d'impartialité pour en juger, le lecteur pensera, non sans raison, que la langue de cet orateur appartient sans contredit à la bonne et saine littérature. Aussi bien M. l'abbé Bourassa corrige-t-il un peu lui-même, peut-être sans s'en douter, la sévérité de son jugement quand il reconnaît que ces discours de circonstance, ces conférences, ces allocutions « lui ont valu des appréciations flatteuses qui lui permettent d'espérer qu'ils pourront être relus avec quelque plaisir par ceux qui les connaissent déjà et rencontrer même un accueil favorable auprès de nouveaux lecteurs. » En tout cas, quel que soit le sentiment du lecteur sur le mérite de l'œuvre, nous pouvons affirmer à l'auteur que personne ne lui refusera ce qu'il est en droit de demander en toute justice, c'est-à-dire « de reconnaître la parfaite droiture de cœur avec laquelle ces pages ont été pensées et écrites, dans un véritable amour du vrai, du bien et du beau. »

9-14. — Spiritualité. — C'est au retour d'un voyage en Palestine que le R. P. Sertillanges a écrit son livre sur *Jésus* : ce nom seul suffit pour le titre et indique exactement tout l'objet de ce travail. Jésus avait, pendant ses courses à Jérusalem et dans tous les saints lieux, rempli le cœur et l'esprit du pieux pélerin ; en Jésus le P. Sertillanges avait concentré toutes ses pensées, toute sa préoccupation : il est bien juste qu'il ramène à Jésus et qu'il résume en lui tous ses souvenirs. Ce n'est pas un livre scientifique, non plus un livre de topographie et d'histoire ; la piété en fait tous les frais ; l'auteur a visité les saints lieux en vrai pèlerin, en méditant les leçons que Jésus nous a données à tel endroit de la Judée ou de la Galilée, dans telle ou telle circonstance : c'est là ce qu'il y avait de mieux à nous dire pour le bien des âmes, et quiconque voudra lire avec fruit le livre du P. Sertillanges devra l'ouvrir non dans une disposition de vaine curiosité

et d'attrait naturel, mais avec l'intention de bien comprendre et de bien mettre à profit les enseignements de Jésus. Huit chapitres embrassent cette vaste matière, résumée dans un style concis, clair, agréable, sans digression ; les considérations élevées y abondent, toujours à la portée de tous, sans longueurs, très pratiques aussi : la personne de Jésus ; le berceau, la vie solitaire, la prédication, la prière de Jésus ; Jésus et l'autorité juive ; Jésus et ses disciples, Jésus et la nature. Cette division de l'histoire de la vie de Jésus, pour être tout originale, entre bien dans le cadre de l'Évangile et comprend tout à fait ce que Jésus a dit et accompli. Le livre du P. Sertillanges conçu et écrit « avec une parfaite droiture d'âme » et un sentiment profond de joie et d'amour, est destiné à faire mieux connaître ce Jésus « dont on parle beaucoup aujourd'hui, même parmi ceux qui l'ignorent ou secrètement le haïssent » ; il servira surtout à le faire aimer davantage.

— M. l'abbé Charre s'attache à considérer le Christ plus spécialement dans son œuvre capitale qui était la Rédemption du monde par sa mort : *Le Sacrifice de l'Homme-Dieu*. Le sujet vaut la peine d'être traité à part et ce n'est certes pas trop que de le considérer au triple point de vue de l'histoire, de la doctrine et de l'ascétisme, soit en ses figures, dans l'Ancien Testament, soit en sa réalisation, dans la nouvelle Alliance. Œuvre complexe et difficile que l'auteur a su cependant mener à heureuse fin. Mgr l'évêque de Viviers se plaît à constater que la doctrine en est irréprochable et rend hommage en même temps à son but pratique : deux mérites qui témoignent suffisamment de la valeur du livre. C'est même le but pratique qui se fait voir principalement et qui trahit l'intention de l'auteur ; toutefois les réflexions ascétique, les réflexions morales qui jaillissent naturellement du sujet n'entravent jamais la pensée historique et dogmatique. M. l'abbé Charre écrit surtout pour les fidèles ; il se propose de les éclairer sur le prix des souffrances et des épreuves de la vie en leur rappelant la véritable cause des tourments de Notre-Seigneur ; lui-même, souffrant et infirme, il s'est efforcé d'oublier ses douleurs et de les sanctifier par la méditation des souffrances de Jésus ; c'est sur le Calvaire qu'il a composé et écrit son livre ; il semble, en s'adressant à ses lecteurs, leur dire avec amour : Ayant appris à souffrir à l'école de Jésus immolé pour nous, je veux vous apprendre cette science si haute et si utile au salut. Mgr l'évêque de Viviers signale surtout la part que l'auteur fait à Marie dans le sacrifice de son divin Fils ; d'autres critiques louent l'heureux choix des textes de l'Écriture sainte, leur ingénieux commentaire, leur saisissante application ; certains ont remarqué de préférence le chapitre sur les *Figures* de Jésus-Christ, ceux qui sont consacrés à la *Passion* et à l'*Ascension* du divin Rédempteur. Tous émettent une

réserve au sujet du style qui, en effet, aurait pu avoir plus de vie, de chaleur et d'éclat, mais ce n'est point là ce qui importe le plus. «Doctrine et piété se donnant dans ce livre un si fraternel rendez-vous, faut-il apporter tant d'attention au plus ou moins d'élégance de leur mise?» N'omettons pas de dire que les prêtres, eux aussi, peuvent tirer grand profit de cet ouvrage soit pour leur propre édification soit pour leur ministère de la parole.

— Le sacrifice du Calvaire a son mémorial et sa prolongation dans le Sacrement de l'Eucharistie qui en est la reproduction non sanglante, et l'un des privilèges de cet adorable sacrement est de permettre aux fidèles de s'unir personnellement au corps et au sang de Notre-Seigneur par la communion. C'est par là que le Rédempteur réalise son désir de donner à chacun de nous sa chair à manger et son sang à boire, de communiquer à notre âme sa vie divine, d'être avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. Comment ne pas répondre à cet ardent désir de Jésus? La Sainte Église voudrait que ses enfants communient à chaque messe qu'ils entendent. Du moins serait-ce exagéré que de recommander *la Communion hebdomadaire*? Le R. P. Coubé ne le pense pas; il est profondément convaincu que cette pratique serait facile à établir, même parmi les hommes, et il a, sur ce sujet, prêché, au congrès eucharistique de Lourdes, trois discours pour justifier cette excellente pratique et pour faire partager à ses auditeurs sa conviction. Ces discours viennent d'être mis en un volume, accompagnés de dix-huit appendices où sont groupés des documents historiques, des témoignages de Pères, de saints et autres auteurs ecclésiastiques éminents, de notes explicatives, etc. La thèse en faveur de la communion hebdomadaire est soutenue par le P. Coubé avec une clarté d'exposition et une force de logique qui en assurent le succès; les objections elles-mêmes, franchement abordées mais victorieusement combattues, viennent encore à l'appui de la démonstration. Nous regrettons de ne pouvoir même résumer les trois discours de l'éloquent apôtre de l'Eucharistie; nous devons cependant en indiquer, au moins, le sujet et en montrer l'enchaînement : « Il faut communier; il faut communier chaque semaine; les hommes eux-mêmes doivent communier chaque semaine. » Il y a progression d'une thèse à l'autre, il y a aussi unité, et les trois thèses aboutissent à cette conclusion : « Donc il convient, pour de très graves raisons, que tous les fidèles communient au moins tous les huit jours. » La pratique de la communion hebdomadaire pourrait paraître plus difficile à être acceptée par les hommes : qu'on lise attentivement tout ce qu'en a dit le P. Coubé et nous sommes convaincu que tous nos confrères voudront essayer : presque partout l'essai sera heureux. Léon XIII lui-même a félicité l'auteur.

— La fréquentation de l'Eucharistie renouvellera dans les âmes

cette vie surnaturelle et divine que Jésus est venu nous apporter en abondance, et les âmes goûteront mieux, comprendront davantage les règles de conduite, les conseils spirituels qui doivent les porter à une ressemblance plus parfaite d'esprit et de cœur avec notre divin Rédempteur. Avec quelle avidité les fidèles ouvriraient ce beau livre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont on dit avec raison qu'il est le plus beau livre écrit de la main de l'homme ! Comme ils se plairaient à méditer ces considérations si élevées et si pratiques qui s'adressent à notre cœur pour en sanctifier tous les sentiments, à notre esprit pour en purifier toutes les pensées, à tout notre être pour élever et surnaturaliser tous nos actes ! Les éditions françaises de cette œuvre sont nombreuses et les fidèles n'ont que l'embarras du choix. Pour les prêtres et les laïques instruits, nous leur offrons l'édition latine du chanoine Hermann Gerlach, œuvre posthume qui vient de paraître à Fribourg avec l'approbation de Mgr l'archevêque. Le texte a été soigneusement expurgé et rétabli d'après les meilleurs ouvrages anciens; mais ce qui recommande spécialement cette nouvelle édition, c'est le commentaire — aussi en latin — qui suit chaque chapitre; il est court, d'un style très pur et d'une bonne latinité, exprimant les considérations les mieux adaptées au sujet qui est traité et presque toujours appuyé de quelque texte de l'Écriture ou de la patrologie.

— La première édition des *Élévations au Sacré-Cœur de Jésus* parut en 1877; elle fut vite épuisée, et deux autres, qui suivirent à peu d'intervalle, eurent le même succès; on en réclama une nouvelle, que Mgr Béguinot a retardée jusqu'à ce jour. Devons-nous trop nous plaindre de ce délai, puisqu'il nous vaut une œuvre « entièrement refondue et surtout mise en rapport avec les nouvelles litanies du Sacré-Cœur de Jésus ? » Nous avons évidemment gagné beaucoup à attendre et le livre, tel qu'il paraît enfin, donne pleine satisfaction à l'esprit et au cœur. Il s'ouvre par l'Avant-propos de la première édition, qui explique, sous une forme très gracieuse, l'origine et le but de l'ouvrage; vient ensuite l'Avant-propos de l'édition actuelle, où l'auteur marque les progrès accomplis par la dévotion au Sacré-Cœur et énumère toutes les modifications qui s'imposaient à son travail, entre autres la publication des nouveaux documents pontificaux relatifs à cette dévotion. Le corps même de l'ouvrage comprend trente-trois élévations, en rapport avec les trente-trois invocations des nouvelles litanies et avec les trente-trois jours du mois du Sacré-Cœur ; chaque élévation est formée d'un acte d'adoration, d'une méditation méthodiquement divisée en trois points et d'une réflexion pratique. Suivent trois élévations supplémentaires, et enfin sont groupées, en forme d'appendice, plusieurs formules de prières, en particulier une messe en union au Sacré-Cœur. Nous tenons surtout à faire remarquer le ton élevé et onctueux des médita-

tions ; ici, rien de cette piété superficielle, de cette mièvrerie qui est le caractère de la fausse dévotion ; tout est naturel, inspiré par une foi éclairée, par un amour raisonné ; les textes de l'Écriture et des Pères y abondent heureusement enchâssés et fournissent à l'âme un aliment substantiel ; il n'est pas une seule méditation qui n' « élève » réellement l'esprit et le cœur dans la contemplation de ce Cœur divin, si riche en trésors de science et de sainteté. Mgr l'évêque de Nîmes a bien raison de dire que son livre est « l'hommage d'un cœur vieilli au service de Dieu, mais qui retrouve toutes les ardeurs de la jeunesse pour louer et faire aimer le Cœur adorable de Jésus. » Ces ardeurs, il les a reçues au contact de ce Cœur sacré, contre lequel il a placé son propre cœur, et c'est ainsi que sa jeunesse a été renouvelée.

— L'imitation de Jésus nous sera surtout facilitée par l'imitation des vertus de son auguste Mère, et par les grâces que nous obtiendra, dans ce but, la Vierge toute-puissante. Voici ce modèle que nous fait contempler M. l'abbé Joseph Lémann dans son livre : *La Vierge Marie présentée à l'amour du XXe siècle*. M. l'abbé J. Lémann a son style à lui, très imagé ; il a aussi une façon qui n'est pas ordinaire d'envisager et de traiter son sujet : ces qualités ne font qu'ajouter des mérites à la valeur de ses œuvres ; sa doctrine est loin d'en souffrir, puisque par ces attraits extrinsèques elle se fait mieux accepter et pénètre plus sûrement. « J'ai constaté, dit un des rapporteurs chargés d'examiner ce livre, que la doctrine de cet ouvrage ne s'écarte en rien de la vérité dogmatique et morale, mais qu'elle est un écho fidèle de la tradition des Pères et des auteurs mystiques les plus autorisés dans leurs expositions ou commentaires de la Sainte Écriture. » C'est une nouvelle histoire de la vie de la Sainte Vierge, sur un plan nouveau, d'après une méthode et dans un langage personnels à l'auteur. L'ouvrage est divisé en trois parties : La Vierge sans tache, et cette partie embrasse la vie de la Vierge depuis sa conception jusqu'à ses fiançailles avec Joseph ; la Mère de Jésus et la Mère des douleurs, double titre qui dit assez clairement ce que contiennent ces deux parties. L'auteur écrit son livre pour tous les fidèles, mais aussi pour les non-catholiques et même pour les israélites ; il voudrait que le XXe siècle, « servi par le feu et l'éclair et qui dispose des moyens de transport et de propagande devenus les pionniers de l'unité » eût la gloire et le bonheur de rassembler tous les cœurs dans le même amour. « Il y a, dit-il, l'amour des enfants fidèles, et il y a l'amour des enfants prodigues. Il y a l'amour en chemin de la vérité, et il y a l'amour en retard. De grâce, ô divine Mère, que le XXe siècle vous donne l'union de tous ces amours : n'êtes-vous pas, sur le cœur de Jésus, l'agrafe d'or qui unit ? » Dans cette prière toute de feu se révèle le secret de l'inspiration de ce livre ; M. l'abbé Lémann aime tendrement et fortement sa divine Mère ;

est-il étonnant qu'il s'efforce avec tant d'émotion et d'éloquence à communiquer à tous cet amour?

15-17. — Famille. Jeunesse. — Le petit livre du R. P. Clair : *La Famille selon les Livres saints* est d'une incontestable opportunité. Notre époque contemporaine est témoin de la déchéance de la famille, provoquée surtout par la loi du divorce ; il y a bien aussi dans cette œuvre fâcheuse la coopération des parents eux-mêmes qui négligent beaucoup trop les soins à donner à leurs enfants ou qui les exagèrent. Pour remédier à ce mal qui serait la ruine de la société, il faut rétablir la famille sur ses véritables bases et y faire rentrer les principes de moralisation qui en constituent la force et la protection : il faut refaire la famille comme Dieu la veut, comme il nous l'indique dans les livres saints, suivant le modèle de la Sainte Famille de Nazareth. Le P. Clair a voulu y travailler pour une bonne part, en rappelant ce qu'est le mariage, en quoi consistent les devoirs des époux, ce que doit être l'éducation ; s'il parvient à se faire écouter, c'est le salut de la famille. Et pourquoi ne l'écouterait-on pas, quand il met au service de sa cause tant de zèle, des exhortations si judicieuses et si pressantes ; quand il dévoile si justement le mal qui nous ronge et qu'il en indique avec tant de charité l'efficace remède? Ce vslume, d'un prix si modeste, à la portée des plus pauvres, devrait être dans toutes les familles, d'autant mieux qu'il est enrichi de nombreuses prières en rapport avec le sujet qu'il traite, qui conviennent soit aux parents soit aux enfants. Il se termine par ce qu'il nomme : « les archives de famille » feuilles destinées à rappeler les dates des principales actions de la vie des enfants.

— La pension est la suite et le complément du foyer. L'auteur si estimé des *Paillettes d'or* a eu une excellente pensée de s'occuper de la *Vie au pensionnat* pour la jeune fille ; c'est, à vrai dire, là même que se fait l'apprentissage de la vie dans le monde et il importe que cet apprentissage soit bien accompli. Ce livre nous paraît devoir obtenir cet heureux résultat. Il se divise en quatre grands chapitres. Le premier, qui sert de préliminaire, expose la nature et le but du pensionnat religieux, indique les sentiments dont doit être animée une jeune fille dans ce pensionnat. Les trois autres chapitres sont consacrés à décrire ou les qualités que doit avoir la jeune fille pour remplir sa mission, ou les obstacles que l'accomplissement de cette mission doit rencontrer et vaincre, ou enfin les moyens qui préparent au pensionnat la mission de la jeune fille. Avec l'expérience qu'il a sérieusement acquise, l'auteur rentre dans tous les détails de la vie d'une jeune fille au pensionnat, précise toutes les qualités de cœur, de volonté, d'intelligence qu'elle doit chercher à y acquérir, tous les défauts produits par ses inclinations mauvaises qu'elle doit corriger,

les vertus qu'elle doit pratiquer, l'esprit de piété et de foi qui doit inspirer toutes ses actions, comment la vie du cœur doit se manifester par le dévoûment, c'est-à-dire par l'aumône, par la bonté, l'apostolat et le sacrifice ; comment la jeune fille formera en elle la vie de la volonté par l'obéissance et par la force, la vie de l'intelligence par le travail, la vie de famille par l'amabilité, la vie pratique par l'acquisition des connaissances usuelles du ménage, de l'hygiène et des relations. Le code est complet et il est aisé de comprendre que si la jeune fille se conforme à ces règles, l'avenir s'ouvrira devant elle plein d'espérance et de bonheur.

— La formation des jeunes clercs est encore plus essentielle, car le recrutement des bons prêtres en dépend, ainsi que l'efficacité du ministère sacerdotal auprès des fidèles. M. l'abbé Perdrau prend le jeune prêtre *Au sortir du séminaire* et, à l'aide de ses intéressantes *Causeries*, il se donne la tâche de former cette âme de pasteur ou d'apôtre, ou, du moins, d'achever l'initiation pratique de cette âme à ces devoirs si multiples et si délicats : au grand séminaire, cette œuvre n'a pu être qu'ébauchée ; l'heure est maintenant venue de la compléter au milieu des incidents de chaque jour. Il introduit le jeune prêtre dans le ministère, dont il lui rappelle la grandeur, et lui indique les dispositions avec lesquelles il doit en remplir les fonctions saintes ; il le met en présence de ses supérieurs ecclésiastiques, du Souverain Pontife, de son évêque, de son curé, lui recommandant les vertus qu'il doit pratiquer ; il l'assiste de ses conseils pour ses relations avec ses jeunes confrères ; il le suit dans son intérieur, tête à tête avec lui seul ; à l'église, pour la célébration de la sainte Messe, la récitation du bréviaire, l'administration des sacrements, la prédication, le catéchisme ; il l'accompagne dans ses visites aux pauvres et aux malades, dans ses relations de société, dans ses œuvres de persévérance, surtout dans ses œuvres ouvrières : les *Causeries du vieux curé avec le jeune prêtre* se terminent par *Quelques mots* qui sont comme le résumé de tout le livre et qui sont d'une utilité capitale ; le jeune prêtre les retiendra volontiers et s'en souviendra certainement à l'occasion pour profiter des conseils de ce sage ami qui a fait pour lui « une œuvre excellente », car « au mérite du fond vient se joindre la convenance de la forme, le ton de l'exhortation familière, d'une causerie, d'un épanchement intime et cordial » : c'est le digne couronnement d'une longue et féconde vie pastorale.

18-21. — Piété. — Comme lecture de piété, il n'en est pas de plus utile que celle sur *l'Aumône*, formée d'extraits divers des œuvres de saint Cyprien. L'éditeur nous la donne à faire pour le mois de décembre, mais elle est autant opportune dans toutes les autres époques de l'année. Il y a pour chaque jour du mois deux lectures pour ainsi dire

parallèles : l'une sur l'aumône, l'autre sur le Notre-Père, et ici et là nous avons à méditer sur le précepte de l'aumône et la prière de Notre-Seigneur, sur les enfants d'Abraham et les conditions de la prière, sur les richesses véritables, le denier de la veuve et le royaume de Dieu, sur les conseils de Tobie à son fils et sur le pardon des offenses, etc. ; c'est la double aumône corporelle et spirituelle, également nécessaires l'une et l'autre, également utiles et salutaires.

— Maintenant vient la pratique de l'aumône. M. l'abbé Fontaine nous montre l'homme charitable pénétrant *Chez les pauvres*, leur apportant le double bienfait de la nourriture du corps et de la nourriture de l'âme. Il fait bon assister à ces visites de Clément Myionnet, ce premier frère de Saint Vincent de Paul dont la vie fut si édifiante et toute consacrée à des actes de charité. Ce qui inspirait ce grand cœur, c'était la conviction que les pauvres cachaient Jésus-Christ et qu'il convenait de les traiter avec le même respect qu'on eût témoigné au Maître du monde s'il se fût manifesté en personne. Là est le secret de la charité, parce que là est son principe et sa source.

— Un seul mot sur *le Petit Trésor spirituel* que vient de publier le P. Jules Jacques, et qui contient des notions très précises sur les scapulaires, les chapelets et divers autres objets de piété. C'est un manuel d'autant plus utile qu'il renferme les indulgences et les autres faveurs qui y sont attachées : il doit être aux mains de toute personne pieuse. Pour les prêtres, il est une édition spéciale où se trouvent en appendice les principales formules de bénédictions. F. CHAPOT.

POÉSIE

1. *La Bretagne enchantée*, par PAUL SÉBILLOT. Paris, Maisonneuve, 1899, in-18 de 284 p., 4 fr. — 2. *Le Gai Village*, par ALBERT DUVAUT. Paris, Lemerre, 1899, in-12 de 233 p., 3 fr. — 3. *Fleurs de corail*, par MAURICE OLIVAINT. Paris, Lemerre, 1899, in-12, de 184 p., 3 fr. — 4. *Tyrol, histoire et légende*, par C. CLAIR, S. J. Paris, Savaète, 1898, in-8 de 116 p., 5 fr. — 5. *Poèmes (1895-1899)*, par ALBERT FLEURY. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 319 p., 3 fr. 50. — 6. *Le Vrai Déluge mosaïque, ou la Science moderne devant la foi du charbonnier*, par l'abbé G.-V. ROLLAND. Rennes, Simon, 1899, in-12 de 173 p. — 7. *La Trilogie de l'amour*, par MARIN FOLLET. Rennes, Simon, 1899, in-18 de IV-160 p. — 8. *Les Sonnets intimes*, de JOSEPH SERRE. Paris, Amat, 1899, in-12 de 144 p., 2 fr. — 9. *Odila*, tragédie en cinq actes, par ARTHUR SAVAÈTE. Paris, Savaète, in-8 de 124 p., 3 fr. — 10. *Sur Nature. Symphonies pastorales et maritimes en prose et en vers*, par B. SARI-FLÉGIER. Paris, Vanier, 1899, in-8 de 152 p., 3 fr. 50. — 11. *La Dame à la faulx*, tragédie par SAINT-POL-ROUX. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 432 p., 3 fr. 50. — 12. *Herméros*, par ROBERT SCHEFFER. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 125 p., 2 fr. — 13. *Les Pourpres mystiques*, par POL LOVENGARD. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 146 p., 2 fr. 50. — 14. *L'Aventure sentimentale*, par JEAN D'HOC. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 230 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Pacte*, dialogue, par MARCEL BOULESTIN, préface de Willy. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-12 de 65 p.

2 fr. — 16. *Rimaille*, par Germain Cuguillière, préface en vers de Raymond Bouchard. Paris, « Semainier de la Presse », 1899, in-12 de 52 p. — 17. *Simples Vers*, par Roger Rod. Paris, Vanier, 1899, in-12 de 32 p., 1 fr. — 18. *Parties du cœur*, par Gabriel Limare. Paris, Imp. des beaux-arts, 1900, in-12 de 50 p. — 19. *L'Enjeu*, pièce en trois actes, en vers, par Joseph Pierson. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-12 de 134 p., 2 fr. — 20. *Gaétane*, par Louis Maigue. Paris, « Revue des poètes », 1899, in-12 de 79 p., 1 fr. — 21. *Urbain Grandier, ou le Précurseur de la libre-pensée*, par Thomas Bensa. Paris, Société d'éditions littéraires, 1899, in-8 de 101 p., 2 fr. — 22. *Les Cuirs de bœuf*, un miracle en XII vitraux outre un prologue invectif, par Georges Polti. Paris, « Mercure de France », 1899, in-8 de 209 p., 3 fr. 50. — 23. *Près de toi*, par Gustave Fréjaville. Paris, « Mercure de France », 1899, in-12 de 80 p., 2 fr. — 24. *Rimes familières*, poésies, avec préface de François Hoffmann, par Jean Plémeur. Paris, Chamuel, 1899, in-12 de 100 p., 2 fr. — 25. *Magor*, avec une préface de Hyacinthe Loyson, par Jean Rémy (Paul-H. Loyson). Paris, Stock, 1899, in-12 de xvi-115 p., 1 fr. 50. — 26. *Carmina*, par Maurice Le Dault. Rennes, Caillière, 1899, in-12 de 45 p. — 27. *Œdipe roi*, de Sophocle ; traduit en vers par Philippe Martinon. Paris, Fontemoing, 1899, in-12 de 76 p., 2 fr. — 28. *Les Secrets de M. Ginisty, dircteur de l'Odéon, et de « La Fille de l'Émigré »*, par Raphaël Darault. Paris, Vanier, 1898, in-8 de 129 p., 1 fr. 50. — 29. *Les Dires de celui qui passe*, par Robert Randau. Alger, Jourdan, 1899, in-18 de 54 p. — 30. *Le Chemin des ombres heureuses*, par Édouard Ducoté. Paris, « Mercure de France », 1899, in-8 de 97 p., 3 fr. 50.

1. — Voici donc un livre de poésie populaire, avec toute la saveur spéciale qui se dégage du bon réalisme d'où jaillit toute son inspiration, avec aussi le charme d'une forme simple, d'un art naturel, évitant les recherches de quelque ordre qu'elles soient, celles de la pensée comme celle de l'expression, fuyant toutes conventions, y compris celle de la rime milliardaire trop souvent destinée à voiler la pauvreté désolante du fonds. J'ai dit « poésie populaire », et elle l'est véritablement, mais historiquement surtout, puisqu'elle emprunte tous ses sujets aux légendes anciennes. Sans doute, ces légendes survivent encore au passé, sans doute aussi, elles sont redites en une langue qui, pour être pleine d'harmonie et de charme, n'en est pas moins toute naturelle et à la portée de tous, et comme enrichie de cette verve toujours colorée, spirituelle, pleine de bon sens réaliste et par suite parfois quelque peu irrévérencieuse et sceptique, qui sort du peuple; mais ce n'est pas encore cette totale poésie populaire dont j'ai si souvent rêvé. Celle-là serait moins savante historiquement, beaucoup plus moderne par les sujets, et elle s'inspirerait des sentiments actuels de la foule, je ne veux pas dire de la foule mauvaise, bien entendu, mais de celle seulement qui souffre injustement, et qu'un état de choses néfaste et tout païen torture et déchire. Ce serait la grande voix des heures douloureuses que nous traversons. Mais trève de considérations et revenons à M. Sébillot dont l'œuvre sort de l'ornière des clairs de lune insipides, tout autant que de celle plus profonde encore, bien que toute moderne, des obscurités odieuses et des lamentables prétentions de l'obscurantisme décadent. Ah ! l'on parle d'obscurantisme !

Mais où donc est-il l'obscurantisme vrai, celui qui n'accumule que brouillards sur les intelligences, sinon chez ces vaniteux qui s'imaginent s'élever au-dessus du vulgaire en trahissant tous les dons de clarté, de bon sens, de verve et d'esprit du peuple français !

Et c'est pourquoi je me plais à rendre hommage à la sincérité d'artiste et de penseur du poète de *la Bretagne enchantée*. Elle sera goûtée des esprits droits et simples, ce qui ne veut dire ni ignorants ni frustes. Ils aimeront ces légendes chrétiennes, songeant que ce qu'elles ont parfois de légèrement irrévérencieux vient de l'esprit gaulois naturellement moqueur, et ils liront avec non moins de charme et *les Ames enchantées* et *le Monde en pèine*, parce qu'ils ont la même origine populaire et sont d'un art aussi vivant, aussi simple, aussi vrai. L'auteur me pardonnera, faute de place, après ces considérations, de ne point le citer, d'autant que j'ai l'espoir que nombreux seront ses lecteurs, aussi nombreux du moins que peuvent l'être ceux qui lisent encore les poètes.

2. — C'est bien le village qui fait l'objet du volume de M. Albert Duvaut, mais ce n'est pas toujours, et tant s'en faut, *le Gai Village*, comme il intitule son livre. C'est même parfois le triste village, par sa prosaïque et grossière trivialité. Voici, d'une part, d'excellents sonnets — et c'est la majorité — sonnets aux vers expressifs, à la forme solide, où le poète chante l'amour de la terre natale, où se trouvent cependant quelques expressions légèrement usées ; puis, tout à coup, ce sont des vers d'un réalisme pénible et attristant. Et j'ai quelque idée que le poète doit préférer ces derniers, comme plus forts, ainsi qu'on dit. Je citerai de l'un et l'autre genre, pour que le lecteur puisse juger par lui-même :

Le ruisseau bleu baise en chantant les rochers gris,
Et la forêt de blancs muguets est émaillée.
La ville est triste et des sanglots coupent sa voix ;
Loin des sentiers, fuyons tous deux au sein des bois ;
Un chant d'amour sous les grands chênes y résonne.
Tous nos chagrins et nos douleurs vont s'apaiser.
Avec la joie et la santé Dieu nous y donne,
Dans le zéphir qui nous caresse, un long baiser.

Et voici maintenant un sonnet où « le vieux jeu » est uni à la grâce et à l'imagination créatrice :

Terre natale, côte blonde
Exposée aux feux du levant,
J'aime tes moissons que le vent
Agite et berce comme l'onde.

J'aime ta rivière qui gronde,
Tes vignes, l'horizon charmant,
Où la colline mollement
Repose son épaule ronde,

Amis, c'est là que je mourrai,
De ma tombe j'écouterai
Tous les bruits aimés du village,

Enivré par le gazouillis
Des pinsons qui, sous le feuillage,
Chanteront en chœur mon pays !

Enfin, l'auteur nous décrit les tableaux qui ornent la chambre de Margot :

Voilà le vieux François, au crâne chauve et rond,
Avec des poils au nez et des rides au front.
Le grand-père Michaud, noir comme un pain de seigle,
Montre un osseux profil pourvu d'un grand nez d'aigle,
Et la grosse Fanchon, la tante de Paris,
Sous des lunettes d'or fait briller ses yeux gris.
Ursule Racouchot, en blanc bonnet de fête,
Se carre en un fauteuil ; elle dresse la tête
Et laisse voir ce qui lui reste de ses dents.....

3. — L'auteur de *Fleurs de corail*, dont nous avons déjà parlé à propos de son précedent ouvrage : *Fleurs du Mékong* a beaucoup voyagé et beaucoup retenu, comme le souhaitait La Fontaine à ceux qui ont beaucoup vu. Il a surtout bien vu, bien senti et bien rendu. Voici donc de la bonne poésie descriptive, de celle qui ne s'attarde pas aux mille détails insignifiants, et que critiquait Boileau, lorsqu'il disait...., mais c'est assez de citations ; de celle qui se contente d'évoquer et de faire revivre en beaux vers les choses vues. Et les choses vues sont ici : Tahiti, la Polynésie, la Nouvelle-Calédonie, et, sous tous les climats, la mer éternellement belle et indéfiniment variée. Le paysage ne sert que de cadre, ainsi qu'il devrait toujours se faire, et de cadre neuf, au fond duquel la pensée toujours philosophique et le sentiment plein de mélancolie, avec le regret du passé et des belles choses, se meuvent à l'aise. Il s'y mêle malheureusement parfois une note erotique et sensuelle, mais qui ne va pas jusqu'au réalisme grossier, et il ne faut pas oublier que nous sortons des pays chauds. Comment la légende de saint François d'Assise se trouve-t-elle [illegible] sous les cieux de la Nouvelle-Calédonie, je n'ai pas à l'expliquer : le poète prend son bien où il le trouve. Il me suffit de constater qu'il a bien su le prendre, à preuve ces vers :

Ô, le grand saint, François prêchant l'amour divin,
Se [illegible] le cœur, au monde tout [illegible]
[illegible] la souffrance
[illegible] la source d'espérance ;
[illegible] nous enseigne que [illegible] s'offrir :
[illegible] bonheur [illegible] savoir souffrir

[illegible] le poète chante la chanson [illegible] dans les beaux vers. Il déclare qu'il renonce à chanter, [illegible] vers les malheureux [illegible] de [illegible] de poète.

4. — Le *Tyrol* est un délicieux recueil de légendes, recueillies sur place par un artiste.... jésuite, n'en déplaise à nos faux intellectuels, esprits indépendants.... de toute croyance, mais non certes de préjugés. Ces légendes proviennent des conquêtes barbares, puis du triomphe de l'Évangile dans le pays dont l'ouvrage porte le titre. « Les légendes du Tyrol, que nous avons étudiées à loisir durant un long séjour en ce charmant pays, dit le savant poète, découlent presque toutes de ces deux sources d'inspiration. Quelques-unes remontent jusqu'aux fables païennes plus ou moins transformées par l'esprit nouveau et gardent l'empreinte des superstitions primitives; toutes les autres, héroïques, chevaleresques, populaires, sont très franchement chrétiennes. » Ce sont ces légendes, terribles ou gracieuses, que l'auteur a eu l'excellente inspiration de traduire, de rajeunir, d'évoquer en belle et bonne poésie. Nombre de ces pièces sont suivies de notes expliquant les faits historiques d'où le conte est sorti, et toutes sont précédées d'illustrations des plus curieuses. C'est vraiment un beau livre et tout à fait intéressant que celui du P. Clair. Je voudrais citer; mais ce sont des légendes qui ne peuvent se résumer et dont tout le charme réside dans l'ensemble du récit. Il faut donc les lire en entier, et les lecteurs seront nombreux, je crois, d'autant que le livre, d'une édition fort artistique, sera certainement recherché. Du moins, voudrais-je donner, à simple titre d'exemple, ces vers de la légende de Nothburga :

D'un maître fort brutal, elle était la servante.
Mais soumise toujours, gaie autant que fervente,
Elle gardait les bœufs et moissonnait les champs.....

Un matin de dimanche, il dit : « Vilaine fille,
Il faut couper mon herbe... Allons, prends ta faucille.
— Nenni, maître, nenni! Car c'est le saint repos;
Dieu même à pareil jour suspendit ses travaux.
— Çà! je veux qu'on travaille, et même le dimanche.
Vas-tu pas discuter? Vite, dépêche-toi.
— Eh bien, que Dieu décide entre vous, maître, et moi.
Elle lance très haut sa faucille au long manche;
O miracle! le fer reste en l'air suspendu!...
— Je vous avais bien dit que Dieu l'a défendu.

5. — Avec les *Poèmes* de M. Albert Fleury, le « Mercure de France » nous ramène à la poésie « nouvelle », si tant est qu'on puisse dénommer poésie ces nouveautés dépourvues de toutes les règles anciennes ou futures, de mesure, de césure et de rimes. Du moins, si ces révolutionnaires de la poésie, qui veulent sortir de l'ornière banale, étaient toujours des initiateurs de la pensée, de l'expression et de l'harmonie! Mais que de termes convenus, de choses déjà vues et redites cent fois, au milieu de cette prétention et de cette recherche!

Les *Poèmes* de M. Fleury s'ouvrent par ces vers :

> Voici : ce sont des chants pour celle-là qui vint
> Sourire à ma tristesse
> Et faire éclore un cœur en fleur.

Oh ! cette éclosion d'un cœur en fleur ! Puis ce sont « l'ennui morne des heures » et le « comme un murmure d'eau sur les cailloux..., » etc. Est-ce du nouveau ? Il est vrai que le modernisme se rattrape en ces vers qui suivent :

> Une indulgence royale et sororale
> Avec point d'inceste dans le geste
> Seulement bénisseur et doux.

Quel modernisme ! Et combien « sororale » et « geste bénisseur » sont déjà usés ! Mais alors, quel est donc le malentendu qui nous sépare, pour que j'en arrive, à mon tour, à trouver « vieux jeu » ceux-là mêmes qui nous accusent d'être des rétrogrades ? Oh ! il serait facile, mais trop long, de l'expliquer. Heureusement, tout n'est pas de ce genre en ces vers libres, où se révèle souvent une imagination vraiment poétique, forte ou gracieuse. Mais que de pièces érotiques ! Encore une caractéristique du modernisme !

6. — L'auteur du *Vrai Déluge mosaïque* s'excuse, je ne sais pourquoi, de n'être pas savant, et si j'en juge par la solidité de son argumentation et par tous les textes de la genèse auxquels il se réfère, il est trop modeste. Il établit péremptoirement que le charbonnier auquel il en a : 1° pèche contre la tradition ; 2° pèche contre l'intelligence divine ; 3° et qu'il n'est pas possible d'expliquer sans miracle le déluge mosaïque. C'est démontré dans toutes les règles : l'universalité du déluge devient palpable. L'auteur s'applique à

> Demander à l'histoire, à tous les saints docteurs,
> Ce qu'ils ont affirmé sur le fait du déluge.

Mais il a tort de faire dire à son charbonnier :

> Quand même l'on ferait quelque faute de style,
> Quand, avec mon métier, l'on défend l'Évangile,
> Sans doute l'on pourrait espérer son pardon.

Il a tort, parce que la défense d'une bonne cause ne peut que gagner à être présentée en bon style, et il le sait bien d'ailleurs. Ajoutons, pour les fervents de saint Antoine de Padoue, dont je suis, que ce livre « est vendu au profit de la chapelle, de la fondation et du soutien de l'École libre qui portent le nom de ce saint, entre les bords du Meu et le clocher de Saint-Maugan. »

7. — M. Marin Follet est mort à vingt-quatre ans, au moment où il venait d'être reçu à l'agrégation et se disposait à se consacrer à l'œuvre rêvée. Il n'a donné que cette *Trilogie de l'amour*, poème mystique et

symbolique. « L'auteur, dit la Préface, a voulu représenter l'amour sous trois faces. D'abord, l'amour de l'impossible idéal, du bonheur céleste. Un poète, lassé de la Terre, devient amoureux des Étoiles, et, son désir satisfait, retombe dans sa lassitude première : *Rêve et désillusion*. Ensuite, un débauché, las de vivre inutile, veut mourir et cherche le moyen de suicide le plus doux; il trouve que c'est de se précipiter sous les vagues. Il en arrive à les aimer, à ne plus concevoir un autre genre de mort; mais la réalité le désenchante, en lui apparaissant sous la forme des noyés : *Rêve et désillusion*. Un homme enfin, un artiste de génie, bien équilibré, aime trois fois dans sa vie, sans trouver celle qu'il espérait; la quatrième fois, il rencontre son idéal; mais la femme qu'il aime et qui l'aime, meurt : *Rêve et désillusion*. Et c'est la conclusion de la Trilogie : quelque effort que l'homme fasse pour s'élever au-dessus de sa nature, il retombe toujours et ne trouve sur le chemin du rêve que le spectre de la désillusion. L'auteur n'a rien voulu prouver : il a simplement exprimé sa manière d'envisager l'existence d'une catégorie de cérébraux. » — Il a prouvé cependant une fois de plus, en fait, la désespérante tristesse de ceux que la foi chrétienne ne soutient pas et l'inutilité mauvaise de l'intellectualisme sans but d'une époque de décadence. Si telle est la philosophie de M. Follet, son vers est du moins sans recherche ni d'expressions ni de rimes, et de forme plutôt classique. Un exemple pour terminer :

Étoiles, sauvez-moi du lugubre néant!
Je sais que je pourrai, dans l'Infini béant
N'être plus rien, ne rien sentir! Mais je veux vivre!
Point ici bas, sur le sol froid, couvert de givre,
Mais avec vous, dans votre sein, dans la splendeur
A jamais pénétré de céleste torpeur!

8. — Quelle différence entre ce désespoir et la mélancolie toute naturelle, sage et modérée, qui se dégage des choses de ce pauvre monde, tristesse n'aspirant d'ailleurs qu'à l'idéal et à la résurrection chrétienne. Il suffirait de lire l'excellent recueil de *Sonnets intimes*, de M. Joseph Serre, pour s'en convaincre. Je prends un sonnet au hasard :

Travailler pour la gloire est un illustre jeu.
Cette cible est trop haute à mon humble visée;
Trop basse aussi. La gloire est fumée et fusée,
Cendre dans la poussière, astre dans le ciel bleu.

Mais travaillons pour l'art, pour les âmes, pour Dieu.
Quelques âmes : cela suffit à ma pensée;
Ame jeune, âme fraîche ou souffrante et lassée
Qui vient boire à ma coupe et reprend cœur un peu.

Mon élixir n'est point l'égal des ambroisies,
Mais il est simple et pur et fait de fleurs choisies
Sur la douce montagne où l'idée a son miel,

A la fois gracieux Hymette, Horeb sublime,
Où l'oiseau niche, où l'ange apparaît sur la cime ;
Car sa base est sur terre et sa cime est au ciel.

J'ai vingt sonnets au bout de ma plume, que je suis obligé d'abandonner. Qu'il me suffise de signaler particulièrement l'ouvrage à l'attention de nos lecteurs. Ils y trouveront, avec une élévation rare d'idées et de sentiments, une profonde philosophie traduite en vers toujours artistiques, émus et vivants.

9. — Passons à la tragédie, en cinq actes, ou, pour parler plus exactement, quel que soit le sous-titre de l'ouvrage, au drame en vers. *Odila* n'est pas un mauvais drame : ce n'est pas non plus un chef-d'œuvre. L'action se passe à une époque indéterminée, qu'il eût été bon de préciser, pour la vérité historique. Si c'est un drame ? ah ! certes oui ! Et il n'y a pour s'en assurer qu'à suivre le rôle d'Odila, qui trahit abominablement, d'un bout à l'autre de la pièce, avec une persévérance extraordinaire et des calculs d'un machiavélisme rare, s'écriant : « A nous l'or... et la honte ! »

Je n'aime pas beaucoup les traîtres qui parlent à tout propos de leur honte, parce que cela n'est ni dans la nature ni dans la psychologie. Le criminel le plus endurci, le plus vulgaire, essaie de se démontrer, ne serait-ce que pour se donner de l'aplomb, qu'il a raison. A titre d'exemple, je citerai du moins ce dialogue. Odila, père indigne, conseille à sa fille Zuléma de céder à Mahomet qui veut en faire sa favorite. Voici la conversation :

Odila. Je viens de rechef...
Zuléma. Assez.
Odila. Tu dois subir...
Zuléma. Point tout ce qui leur plaît !
Odila. Que voudrais-tu ?
Zuléma. Mourir.
Odila, désespéré. Encor !
Zuléma. On me verrait toute réduite en poudre
Avant qu'à cet hymen on puisse me résoudre.
Tout se révolte en moi, tout me remplit d'horreur
Pour ce Maure brutal, sans âme et sans pudeur.
Odila. Cependant...
Zuléma. Je le sais.
Odila. Que sais-tu ?
Zuléma. Qu'il s'apprête
A venir avec pompe enlever sa conquête.
Je le sais.
Odila. Tu gémis ; au comble de ses vœux
De ton cruel malheur il bénit les cieux.

Je ne dirai rien de ce dialogue. Mais où donc est le douzième pied de ce dernier vers ? Est-ce la passion extraordinaire du récit qui l'a fait oublier à l'auteur ? Si du moins, le poète avait respecté la forme moderne ! Mais, chez lui, *destin* rime avec *main*, *tombeaux* avec *repos*, *guerre* avec *solitaire*, *destinée* avec *éplorée*, *guerriers* avec *pieds* !

10. — *Sur nature*, de Mme Blanche Sari-Flégier, est un joli recueil de sonnets, dont chacun est précédé, sans qu'on s'explique trop pourquoi, de réflexions en prose poétique. Comme le titre le dit à lui seul, comme le confirment les sous-titres : les *Aurores*, les *Paysages*, les *Marines*, les *Sous-bois*, les *Croquis*, les *Esquisses*, les *Crépuscules*, les *Nocturnes*, l'auteur a puisé tous ses sujets dans la nature dont il a le goût et le sens. Quelles que soient ces divisions de l'ouvrage, c'est toujours le même genre, et nous pourrions, par suite, citer aussi bien la première pièce que la dernière. Voici le début : « La nuit, couronnée de sombres pavots, plane sur la terre et sur la mer endormies... leur verse la paix et le réparateur sommeil. Ses coursiers retiennent leur ardente haleine... », etc. A la pièce suivante, voici venir « les *doux* rossignols... dont le chant s'élève du *sein* des frênes touffus... et des haies *verdoyantes* où l'églantine *soupire* l'amour. » Et ces coursiers de la nuit reviennent encore ici et là ! Je n'essaierai pas d'expliquer comment l'églantine s'y prend pour soupirer l'amour, ne l'ayant jamais vue se livrer à ce genre d'exercice. Je passe à une critique d'ordre plus général. Sans vouloir bannir totalement les vieilles expressions qui ont traîné dans tant de livres, comme ces atroces coursiers de la nuit, dont la naissance remonte à quelques milliers d'années, je voudrais qu'on en fît un usage beaucoup plus discret, ou qui fût tout au moins rajeuni par le contexte. Pourquoi l'auteur, qui prouve, d'autre part, que sa propre vision des choses et sa seule inspiration lui suffisent amplement, n'a-t-il pas été plus sévère à ce point de vue ? Son œuvre distinguée, et dont il y aurait maints vers excellents à citer, y aurait certainement beaucoup gagné.

11. — Pour ce qui est d'employer des expressions vieillies ou de tomber dans la banalité, on peut assurer que ce n'est pas le fait de M. Saint-Pol-Roux. Que de nouveautés ! que d'étrangetés ! quelle littérature ! Et dire que l'auteur a la prétention de parler à la foule, à ce pauvre vulgaire si méprisé de nos intellectuels et qui se distingue d'eux surtout par le bon sens. *La Dame à la faulx* est une tragédie en cinq actes et dix tableaux. Mieux que nous ne saurions le faire nous-même, le poète nous dit, en sa préface, ce qu'il a cherché : « *La Dame à la faulx*, spectacle de l'Humanité parmi le multiple conflit de la Vie et de la Mort, est une tragédie intérieure dont — pour la rendre saisissable à la foule — j'ai extériorisé les éléments en des cristallisations simples, familières, oserai-je dire populaires, et c'est parfois de larges fresques d'Épinal. Ce thème concave, il fallait le traduire convexe, car le théâtre est domaine du relief : domaine où l'Idée ne vaut (dramatiquement, s'entend) que par sa spiritualité réalisée, et n'en impose que si elle a troqué ses membres occultes contre des membres sensibles. Il y a de la sculpture vive, en quelque sorte une série d'accouchements,

dans la manifestation d'un drame. C'est ce que nous nommons *idéoréaliser...* »

Molière n'a pas cru indispensable de recourir à tant de cristallisations, de convexités et de concavités pour se faire comprendre de la foule, et l'on peut juger, par ces quelques lignes du modernisme dernier genre de *la Dame à la faulx*.

12. — Il y a bien des variétés dans le genre moderne. C'est ainsi que M. Robert Scheffer, tout en faisant fi des règles antiques, se garde généralement des obscurités de fond qui d'ordinaire ne font qu'un avec l'étrangeté de la forme. Il a le sens de la poésie et de l'harmonie. Du reste j'aime mieux citer que juger :

Si tu vois cette perle qui mourut sur son sein,
Prends-la et me l'apporte,
Si tu vois cette opale qui mourut sur sa main,
Prends-la et me l'apporte,
Et la turquoise aussi qui mourut sur son front;
Prends-la et me l'apporte,
L'opale et la turquoise et la perle seront
Les précieux emblêmes de toute ma joie morte.

Mais si tu vois l'étrange fleur
Qui sur sa tombe pousse de son cœur,
Point n'est besoin de la cueillir :
Penche-toi sur elle, et la respire,
Et lors tu connaîtras l'amour,
Lors aimeras jusqu'à mourir.

Une lamentable désespérance préside à l'œuvre tout entière. Je le répète : on est rarement gai dans l'école moderne.

13. — Pourquoi ce titre : *Les Pourpres mystiques*? A l'auteur de l'expliquer. Je n'y trouve guère qu'une raison : C'est que M. Pol Levengard aime assez la recherche des mots, comme des idées, et qu'il a d'ailleurs un goût très prononcé pour le rouge. Toutes les lèvres qu'il chante — et c'est pendant des pages et des pages qu'il se livre à cet exercice — sont rouges, couleur de sang et saignent même à plaisir. Quoiqu'il en soit, sa philosophie est faite d'orgueil, de mépris de toute autorité et de volupté sensuelle et violente. Elle se traduit en vers affranchis de toute règle. L'auteur dit de son œuvre :

Une âme triste, une âme ardente et parfois lasse,
Se cherche, s'interroge, ici fébrilement,
Le jour, la nuit, sans cesse elle tient une glace :
Le rêve s'y contemple avec des yeux d'amant.

14. — *L'Aventure sentimentale* est dédiée « A Mademoiselle Sapho W..., danseuse et courtisane. » Nous sommes de la sorte et tout de suite fixés sur les sujets que traitera le poète et qui tous ont pris source dans une passion facile à deviner et suivie de la traditionnelle rupture. *Les Extases*, *les Sonnets sentimentaux*, *le Dizain passionné*, *les Sonnets*

liturgiques (rien de religieux, bien entendu), enfin *la Mort des Extases*, tout se rattache à cette passion, décrite en vers trop souvent licencieux. Quant à la forme, la citation suivante suffira pour en donner une juste idée :

Pour t'adorer conformément à la romance,
Nous irons, veux-tu bien? vers les forêts immenses!...
Juillet siffle de tous ses merles chamailleurs,
Et picore en sifflant des sorbes et des fleurs;
L'ivresse pour mourir des derniers chèvrefeuilles,
Neurasthénise les mésanges dans les feuilles;
Et voici les regards puérils des bleuets,
Et les mauves digitales aux doigts fluets.....

15. — Dans une spirituelle préface, M. Willy loue l'auteur du *Pacte* de sa « philosophie désabusée, à l'âge heureux où l'on pare son œil d'un monocle (virtuellement teint de rose), afin de mieux juger l'univers. » J'ai hâte de dire que cette saynète en prose, fort bien enlevée d'ailleurs, ne saurait, tant s'en faut, entrer dans le répertoire du théâtre des familles. Le sujet n'est pas seulement d'une philosophie désabusée, mais d'une philosophie immorale. Un ami vient, pendant deux ans, de trahir son ami. L'amour coupable a disparu peu à peu et l'amant rend la femme à son mari. La séparation se fait à l'amiable, avec un scepticisme et, si j'ose dire, un cynisme étranges.

16. — Les poésies de M. Germain Cuguillière sont, au contraire, toutes morales, en même temps que simples et familières. *Pro patriâ! Bonheur conjugal, les Fiancés, Mémoire chérie, Prise de voile, le Repentir*, etc. Ces titres donnent à eux seuls la note de *Rimaille*. J'aurais voulu, étant donné surtout ces qualités, un peu plus d'art et de personnalité, un peu plus de sévérité de l'auteur pour lui-même, quelque chose de plus frappant et de plus rare dans tout l'ouvrage.

C'est pourtant par la forme seule que les œuvres d'art s'imposent et durent. Il ne suffit pas de dire au lecteur :

Lis ces vers — dont Boileau rirait — jusqu'au dernier,
Et peu m'importe après qu'ils aillent au panier.

Pourquoi voulez-vous que le lecteur attache plus d'importance à vos poésies que vous-même?

17. — *Simples Vers* forme une petite plaquette de poésies légères, parfois même très légères, et de fond et de forme, avec un frontispice dans la note. Je cite du moins léger :

Car l'amour est une lumière
Qui nous montre le vrai plaisir;
C'est à lui qu'on fait sa prière;
Avec lui l'on ne peut souffrir.....

Cette lumière qui vous montre le vrai plaisir ne me paraît pas une

trouvaille bien recherchée et la philosophie du dernier vers me semble plus que douteuse. Je ne goûte guère plus les suivants :

Car l'amour est le bien suprême :
Il faut s'aimer à l'unisson.

Je me demande comment deux êtres pourraient s'aimer autrement. Tout cela n'est pas très profond, pas plus que cette fin d'un sonnet intitulé pourtant : *La Nuit aux malheureux* :

Qu'importe ! si la vie est brève,
Du moins l'on peut rire la nuit.

La vie n'est pas rose, mais qu'elle serait odieuse si elle était cela ! Triste philosophie au fond, et pleine d'amertume, en dépit de son apparence de joyeuse légèreté.

18. — Tout frais de sincérité et de sentiment, tout plein d'expérience de la vie cependant, tout romantique parfois, tout réaliste dans le bon sens du mot, tout élevé par la doctrine, tout populaire par le sujet et l'expression simple, voici un petit livre de poésies, en grande partie sociales, j'entends de celles qui disent aux riches égoïstes leur crime, soit directement, soit indirectement, par la peinture des misères qu'ils ignorent. Je veux parler de *Parties du cœur* de M. Gabriel Limare. Plutôt que de définir, mieux vaudrait citer largement et je voudrais donner en entier la première pièce. Je suis obligé de m'en tenir à la première strophe des *Vieilles Filles* :

C'est à peine si l'aube pointe,
Si les oiseaux sortent des nids,
Si le premier *angelus* tinte
Au sommet des clochers jaunis ;
Frissonnantes sous leur mantille,
Échangeant un muet bonjour,
Trottent menu les vieilles filles,
Les vieilles filles sans amour.

Et je ne cite point les passages les plus émus des pièces où l'auteur dépeint les misères cruelles des humbles, en ce siècle si réellement païen avec son vernis chrétien. Mais les amateurs de vraie poésie iront les chercher dans le volume lui-même.

19. — Pour changer un peu de théâtre. *L'Enjeu*, ainsi dénommé sans doute de ce qu'un des personnages se fait fort de se venger d'un autre, pour une futilité, se termine en drame, par l'empoisonnement de la jeune fille aimée qui, trompée par un exploiteur qui se dit son père, n'a pas la patience d'attendre celui qu'elle aime, au moment où il arrive. C'est très romantique et pas toujours assez clair. Les scènes ne s'amènent pas les unes les autres et les situations ne s'expliquent pas toujours. On se demande comment une jeune fille ayant une suivante se trouve tout à coup dans le jardin d'une auberge à étudiants et

jeunes artistes. On cherche à savoir comment elle n'est pas plus habile ensuite, avec sa soubrette toute dévouée, pour se tenir au courant de ce que devient celui qu'elle veut épouser. Les vers sont souvent coupés d'étrange façon. Il y a cependant, dans toute la pièce, de l'idée et un sentiment de répulsion pour l'injustice, l'égoïsme et la soif de l'or qui, avec de jolies scènes, rachètent bien des négligences.

20. — *Gaétane* est une pièce sans rôles d'hommes, en trois actes et en vers, où se multiplient les bons vers et les bonnes scènes. La pièce fait ressortir une opposition de caractères très nette, entre une jeune fille attirée par le bien, la charité, le devoir et une autre, futile, façonnée selon les préjugés et les conventions, qui croirait s'abaisser, si elle se livrait un instant à des ouvrages grossiers, c'est-à-dire futiles, et s'inclinait vers les petits. A une froide analyse de la pièce, je préfère une bonne citation. Le lecteur n'en appréciera que mieux les qualités du poète. C'est Gaétane, devinant le sérieux de la vie et pratiquant l'Évangile, qui parle, songeant au manque de charité de son entourage au moment où il se rend à la chapelle :

...Elles s'en vont prier... Dis, est-ce avec une âme
De semblable façon disposée à ta loi
Que tu veux, ô mon Dieu ! qu'on s'approche de toi ?
... Elles s'en vont prier... et leurs mains vont se joindre :
Mais dans leur cœur nul émoi saint ne viendra poindre.
L'une, s'absorbant toute en des frivolités,
Ne songe qu'aux joyaux de là-bas rapportés ;
L'autre, fière, drapée en sa froide noblesse,
N'a jamais pratiqué ni compris la tendresse
Des rapports familiers qu'en dépit de tout rang
Avec le plus petit peut avoir le plus grand,
Le serf avec le noble, et l'âme avec Dieu même,
Pourvu qu'on ait un cœur pitoyable et qu'on aime !...

La pièce est pleine d'émotion communicative et de délicates et grandes idées vraiment chrétiennes, exprimées en beaux vers, Mais on y voudrait une conclusion un peu plus nette.

21. — Voici, par exemple, qui est d'un genre tout différent, et qui n'est pas à l'avantage de celui-ci : *Urbain Grandier, ou le Précurseur de la libre-pensée*, poème en cinq chants, est l'apothéose du prêtre révolté, toujours objet de prédilections et d'admirations plus ou moins loyales de la part de l'incrédulité, apothéose de sa doctrine, naturellement très supérieure à celle « contre nature » du catholicisme, apothéose de sa conduite déréglée. N'en déplaise à l'auteur, la vérité reste la vérité et un saint Vincent de Paul vaut mieux qu'un Urbain Grandier. Le livre, en plus du poème, contient une nouvelle. Ni l'un ni l'autre, bien qu'ils soient basés « sur les sublimes principes de la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen », pas plus dans la forme que dans le fond, ne nous paraissent des chefs-d'œuvre.

22. — *Les Cuirs de bœuf*, « miracle en XII vitraux, outre un prologue invectif » constituent un gros volume en prose d'un style tout moderne. Les personnages, dont *la sainte Hostie*, *une image de Notre-Dame*, *deux dyables* (avec un y), *un moine noir*, *cinq théologiens*, *cinq aventuriers*, *le mufti*, *des Clunisiens*, *des Cisterciens*, *des Camaldules*, etc., etc., sont très nombreux. L'ouvrage est dédié : « A très haute, gracieuse et vaillante Jeanne-Marie de Lignac, unique confidente, unique inspiratrice, unique auxiliatrice, âme jaillie du siècle XIII, en nos temps :

Qui croira à la constante parce que pure,
infinie parce que vassale de la piété,
toujours meilleure, toujours plus fière
affection qu'est cette nôtre
bénéficiera — j'en ai foi — de son merveilleux caractère ;
et c'est pourquoi
j'ai voulu, dans la mesure de ce que j'ai pu,
le révéler à d'autres cœurs,
en cet hommage
dû.

J'avoue que ces grandes idées de piété me sembleraient devoir gagner à être traduites en une langue plus simple.

23. — Voici qui n'est plus de la prose, mais qui, en grande partie d'autre part, n'est pas non plus de la poésie, du moins telle qu'on l'entend d'habitude, puisqu'il s'agit la plupart du temps de vers sans rimes, ni mesure ; je ne dis pas sans harmonie ni mérite. Toutes les pièces de *Près de toi* sont consacrées à la femme aimée et disent les joies et les tristesses de l'amour :

Je veux te chanter des chansons très simples
Comme j'en savais quand j'étais petit,
Des chansons d'avrils et de fleurs nouvelles,
Des chansons d'aurore et de paradis.

La pensée est souvent fraîche et délicate, la forme vraiment artistique. Et si l'auteur est de la dernière école pour le mépris des règles jusqu'ici reçues, il n'en est ni par l'obscurité, ni par l'ennui.

24. — Rien de décadent, par contre, dans les *Rimes familières* de M. Jean Plémeur, mais, au contraire, une bonne poésie, simple, vivante, tirée de la réalité, comme en ferait foi le seul sonnet intitulé *Pêcheuse :*

Les jambes, les bras nus, le teint hâlé, vêtue
D'un simple jupon rouge et d'un caracot noir,
Elle va, parcourant du matin jusqu'au soir,
La grève, que la mer tout à l'heure a battue.

Marchant courbée en deux pour mieux apercevoir
Crevette, bigorneau, crabe ; elle s'évertue
Sous le soleil qui brûle ou dans le froid qui tue,
Pour un modeste gain qu'elle en doit recevoir.

Car femme de pêcheur et fille de marin
Elle y songe parfois, son lot est le chagrin,
Mais pour le supporter, Dieu l'a faite très forte.

Elle est robuste et saine, elle est belle, il n'importe
Que le vent ait terni l'éclat de son beau teint,
Si l'on s'aime autrement qu'en habit de satin.

Je ne saurais mieux définir l'ouvrage que l'auteur de la préface, M. François Hoffmann, qui écrit : « Une fraîcheur toute moderne s'allie dans ce recueil à la fraîche saveur gauloise. L'habitude d'étudier la nature, de savoir les effets, d'apprécier les rapports des couleurs, lui a donné, sans qu'il la recherchât, une précieuse originalité d'écrivain. La rime, le rythme, la coupe de vers et des strophes dénote chez lui ce souci constant de la forme, sans lequel il n'y a pas d'œuvre durable. »

25. — Un pamphlet dramatique inspiré par l' « Affaire » ! L'Affaire ! Si je n'en dis rien, je serai honni ! Et si j'en dis quelque chose, je ne le serai pas moins ! Il faut pourtant bien que je dise quelque chose de *Magor*, ne serait-ce que pour ne pas voir mon silence interprété en mauvaise part. Voyons ! je vais y mettre toute l'impartialité voulue et je ne regarderai le drame — bien qu'il s'intitule lui-même « pamphlet dramatique » — qu'au point de vue philosophique et littéraire. Le père de l'auteur, M. Hyacinthe Loyson, couvre de compliments son fils, pour son esprit de justice et de modération. Qu'il me soit permis, au simple point de vue de l'exactitude, et toute opinion mise à part, de constater que c'est précisément l'esprit de justice et de modération qui fait le plus complètement défaut à toute l'œuvre. J'ai beau vouloir entrer dans les éloges du père, je ne puis arriver, philosophiquement parlant, à comprendre qu'il ait suffi à n'importe qui de croire un instant à la culpabilité d'un homme deux fois condamné, pour être aussitôt assimilable à la fille publique, grossier, lâche, dénué de raison, ivrogne, alcoolique, débauché, etc. Quant à l'entente entre le soudard, l'homme noir et la courtisane, pour faire condamner un innocent, que voulez-vous ? je suis si sceptique que je n'y crois pas ! Mais j'arrive à la forme ; je ne sais rien de moins naturel, ni de moins vrai. L'auteur écrit en un style boursouflé, apocalyptique, extraordinaire, que la condamnation même d'un innocent ne justifierait pas. Parce qu'un homme est poursuivi, est-il vraisemblable que tout ceci se produise :

« Regardez ; le soleil semble arrêté d'ennui ; le ciel sur la ville menace de s'abattre comme un linceul de soufre tissé par les mauvais jours de longue date. Et la mer, cette mer vitreuse et lourde, se dispose à remplir avec insouciance, contre ceux qui l'ont fait se taire de mépris, quelque décret tragique, imminent », etc.

Voyons de bonne foi, s'il se fût agi d'un pauvre diable de la foule ordinaire, est-ce que le ciel et la mer auraient fait tant de façons ?

26. — Étrange volume que celui de M. Maurice Le Dault : le mysticisme y coudoie le réalisme. Je lis, dans une première pièce :

A vos pieds, Jésus mon aimé,
Je mets tout : prenez, prenez tout, et même,
Et même, ô Jésus, prenez ceux que j'aime...
Que sur votre autel tout soit consumé !

Pousser le renoncement jusqu'à vouloir celui d'autrui me paraît un peu beaucoup, lorsqu'on dit ensuite à Manette :

Vite, détournez vos pas.
Si vous voulez rester sage
Fuyez, ne m'écoutez pas !

Il faudrait un peu plus de force de volonté dans ce dernier cas, ou un peu moins d'abnégation altruiste dans l'autre. Je n'aime guère plus la pièce où l'auteur regrette de n'avoir pas aimé, quand il était jeune :

C'est ainsi qu'à l'âge où l'on aime
Je crois bien n'avoir pas aimé.
Naïvement j'ai renfermé
Captifs au-dedans de moi-même,
Des trésors de vie et d'amour
Que j'espérais donner un jour
A qui m'eût aimé sans partage.
Et voici, pour trop de raison,
Que dans un décevant mirage
S'évanouit mon horizon.

C'est naïf et même pas très moral. A ces aveux inutiles, je préfère de beaucoup les peintures bretonnes du même auteur.

27. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler des traductions en vers de M. Martinon, qui doit être, si nous en jugeons par ses travaux, un des plus distingués professeurs du lycée d'Alger et de bien d'autres lycées et même Facultés. Je ne connais M. Martinon en aucune façon, mais je suis très heureux de renouveler à l'adresse de son *Œdipe roi* tous les éloges que j'ai eu déjà à faire de ses précédentes traductions. Et je ne ferai que me répéter, si je dis que cette dernière œuvre est à la fois œuvre de traducteur consciencieux, d'érudit et d'artiste.

28. — M. Raphaël Parault s'est vu refuser, à l'Odéon, une pièce intitulée : *La Fille de l'Émigré*, avec cette mention : « Drame médiocre, vers plats en général, sauf en plusieurs endroits où l'on trouve des imitations d'Hugo. » Tel fut le résultat de la lutte du pygmée, le jeune auteur inconnu, et du géant, le directeur de théâtre, pour emprunter à M. Parault lui-même ses expressions. C'est l'histoire de cette lutte que l'auteur raconte dans une préface de quarante pages, et c'est le drame refusé qu'il présente lui-même au public. Les vers suivants, sans justifier la sévérité extrême de l'Odéon, ne me paraissent pas de

premier ordre. Gontran répond à son frère qui le menaçait de se suicider s'il n'avait pas trouvé l'argent qui lui était nécessaire :

C'est pour vous éviter cette fin si tragique
Que je vends aujourd'hui mes terres de Belgique.....
Laissez donc reposer le passé qu'on oublie :
C'est toujours en plongeant qu'on arrive à la lie.

Et Philippe de lui répondre :

Excepté quand l'amphore, ainsi que votre cœur,
Renferme cette pure et subtile liqueur :
La générosité.

29. — Parlant d'une femme, qui ne me semble guère idéale, M. Randau nous donne ces vers :

Son rêve devenait d'un gueux survenu de cottes,
Et la crotte toujours va rejoindre la crotte.

Voici, d'autre part, les premiers vers de la pièce intitulée : *De l'Artificiel vers l'artificiel, à travers l'alcool :*

Nous étions soûls, fallait voir comme,
Nous divaguions, laissant cli noter nos paupières ;
Nous bourlinguions, dos las, pauvres bêtes de somme,
Les traîneurs de chimères.
Rouge au ciel, rigolait la lune ;
A l'horizon sombre serpentaient, noirs, les monts ;
Des nuages grouillaient, où dansaient des démons,
Sous qui des doigts de feu traçaient d'immenses runes.
Nous vaguions ivres et sinistres,
Sans regarder,
Chassant le son des pots tintant comme des sistres.

Les citations diront mieux qu'une longue analyse de l'ouvrage, ce qu'on peut trouver dans *les Dires de celui qui passe.*

30. — Les *Ombres heureuses*, de M. Ducoté — heureuses, je me demande pourquoi, car, et encore une fois, tout ce qui vient de la nouvelle école est triste, — sont au nombre de cinquante. Elles ont pour nom : Erasippe, Evolpide, Téléphron, etc., et chacune d'elles y va de sa petite tirade. Voulez-vous le discours de Chélidone ? Peut-être préfèreriez-vous le chant de Bianor ? Alors je vais vous donner celui de Mégistoclès, pour contenter tout le monde. D'ailleurs, tout est dans la même note. Voici *Mégistoclès :*

Sous les bosquets de laurier rose
Les poètes de mon époque
Promenaient une Muse
Que son visage enduit de fard et de céruse
Rendait la sœur des vieilles courtisanes...
Je suis venu
Avec ma Muse toute nue ;
Elle ne portait pas d'inutile ornement,
Son sein se refusait aux bandelettes,

Elle avait la peau fraîche et les cheveux au vent.
La foule s'est moquée de ce nouveau poète,
Mais j'ai refusé de lui plaire,
Je n'ai pas teint les joues de ma Muse
A la couleur d'un artifice,
Et j'ai offert sa beauté sans parure.
Sans lourd joyau, sans tissus rares.
Passant, si j'eus raison, pends à ce cippe
Une guirlande de feuillage.

Que voulez-vous ? Je suis si moderne que tout cela m'est indifférent !

P. SAINT-MARCEL.

HISTOIRE, SCIENCES ET ART MILITAIRES

1. *Toulon et les Anglais en 1793*, d'après des documents inédits, par PAUL COTTIN, 2e éd. Paris, Ollendorff, 1898, in-8 de XVI-458 p., 7 fr. 50. — 2. *L'Expédition d'Égypte, 1798-1801*, par le capitaine C. DE LA JONQUIÈRE. Tome 1er. Paris, Charles-Lavauzelle, 1899, in-8 de 676 p. avec 4 grav., 10 fr. — 3. *Journal et Souvenirs sur l'expédition d'Égypte (1798-1801)*, par E. DE VILLIERS DU TERRAGE, membre de la Commission des sciences et arts, mis en ordre et publiés par le baron MARC DE VILLIERS DU TERRAGE. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de 375 p., avec portraits, cartes et grav., 5 fr. — 4. *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, par le commandant SASKI. Tome 1er. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-8 de VIII-586 p., avec une carte et 4 croquis, 10 fr. — 5. *La Campagne de 1812 en Russie*, par CLAUSEWITZ; trad. de l'allemand par le capitaine BEGOUËN. Paris, Chapelot, 1900, in-12 de X-210 p., avec carte, 4 fr. — 6. *La Campagne de 1815 en France*, par CLAUSEWITZ; trad. de l'allemand par le capitaine NIESSEL. Paris, Chapelot, 1900, in-8 de VIII-224 p., 4 fr. — 7. *Les Campagnes de la Restauration. Espagne, Morée, Madagascar, Alger, d'après les archives historiques des dépôts de la guerre et de la marine, les Mémoires et les Souvenirs contemporains*, par RENÉ BITTARD DES PORTES. Tours, Cattier, s. d. (1900), gr. in-8 de VIII-756 p. — 8. *La Guerre du Mexique selon les Mexicains*, par ALBERT HANS. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-12 de 66 p., 1 fr. 50. — 9. *La Bataille de Muret*, par MARCEL DIEULAFOY. Paris, imp. nationale; Klincksieck, 1899, in-4 de 44 p., 2 fr. — 10. *Correspondance de Claude Simon, lieutenant de grenadiers au régiment de Walsh (n° 92), aux armées du Nord, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, 1792-1793*, publiée par EMMANUEL DELORME. Grenoble, imp. Allier, et chez l'auteur, 12, rue de l'Écharpe, à Toulouse, 1899, in-8 de 86 p., 1 fr. 50. — 11. *Soldats de Lorraine (Chevert, Oudinot, Exelmans, Lataye, Margueritte)*, par PAUL DESPIQUES. Paris, Berger-Levrault, 1900 in-8 de 306 p., 5 fr. — 12. *Souvenirs et campagnes* du général DE LA MOTTE-ROUGE. *5e série. Campagne d'Italie (1859). Expédition du Mexique (1861). Guerre de 1870.* Paris, Lethielleux, 1899, in-8 de 548 p., 6 fr. — 13. *Le Général Bourbaki, 1816-1897*, par le capitaine G. DE CORLAY. Abbeville, Paillart, 1900, in-8 de 236 p., 1 fr. — 14. *Le Duc d'Aumale. Prince. Soldat. Un grand seigneur au XIXe siècle.* Tours, Mame, 1899, gr. in-8 de 142 p., illustré, 2 fr. — 15. *Les Maîtres de la guerre. Frédéric II, Napoléon, Moltke.* Essais critiques d'après les travaux inédits de M. le général Bonnal, par le lieutenant-colonel ROUSSET. Paris, Montgredien, s. d., in-12 de 236 p., 3 fr. 50. — 16. *Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870. Essai de critique de la guerre franco-allemande jusqu'à la bataille de Sedan*, par DE WOYDE, lieutenant-général de l'état-major général russe. Traduit par le capitaine THIRY. Paris, Chapelot, 1900, 2 vol. in-8 de XXIV-410 et VI-506 p., et 1 vol. de cartes, 16 fr. — 17. *Nos Écrivains militaires. Études de littérature et d'histoire militaires*, par E. GUILLON. 2e série. *Depuis la Révolution jusqu'à nos jours.* Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de IV-410 p., 3 fr. 50. — 18. *La Leçon de Fashoda*, par J. LEGRAND. Paris, Berger-Levrault, 1899, in-12 de VI-362 p., 3 fr. 50.

— 19. *La Guerre avec l'Angleterre. Politique navale de la France*, par le lieutenant X. Paris, Berger-Levrault, 1900, in-12 de XIV-180 p., 3 fr. — 20. *Dictionnaire militaire*. Encyclopédie des Sciences militaires rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 14e livr. (*Intendance-Magasins*). Paris, Berger-Levrault, 1899, gr. in-8, p. 1665-1792, 3 fr. — 21. *Manuel de l'élève-caporal et du candidat au grade de sous-officier*, 13e édition, entièrement refondue et mise à jour. Paris, Chapelot, 1900, in-12 cart. de 908 p., 2 fr. — 22. *Agenda aide-mémoire de l'officier, 1900*, contenant les principaux renseignements sur tous les services. Paris, Chapelot, 1900, in-32 de 300 p., reliure souple, 2 fr. 50.

1. — L'occupation de Toulon par les Anglais en 1793 et le siège mémorable qui suivit sont deux événements marquants de la Révolution française. Il ne faut donc pas s'étonner du nombre considérable de relations que nous a valu cette page plus triste que glorieuse de notre histoire nationale. Toutefois, il est à peu près certain que le siège de Toulon aurait eu moins d'historiens si le nom du futur vainqueur d'Austerlitz ne lui était intimement lié, si Bonaparte n'avait jeté, devant les murs de Toulon, les bases d'une grandeur qui devait être si préjudiciable à notre patrie. Après bien d'autres, M. Paul Cottin, vient nous parler de la révolte et de la reprise de Toulon sous la Terreur; mais son travail a ceci de particulier qu'il n'est pas simplement l'histoire d'un siège, et l'écrivain l'a intitulé judicieusement : *Toulon et les Anglais en 1793*. C'est effectivement plus et moins qu'une simple relation militaire. Prenant les événements politiques dont notre grande place maritime fut le théâtre dès le début de la Révolution, M. Paul Cottin nous raconte avec détails, les intrigues de nature multiple auxquelles se livrèrent les partisans des divers régimes qui se disputaient alors le pouvoir. C'est surtout comme tableau d'ensemble que le nouveau travail sur le siège de Toulon nous paraît digne d'être recommandé. Quant à la partie inédite elle se réduit en réalité à peu de chose, sinon comme quantité tout au moins comme qualité. M. Cottin nous donne dans sa préface l'énumération des nombreux récits imprimés auxquels il a pu se référer; elle est considérable et dénote chez l'auteur un souci d'exactitude, un amour de la véracité historique qui lui font honneur. L'ouvrage débute aux massacres de Nîmes en juin 1790, à ce que l'on a appelé le camp de Jalès et à l'insurrection du Midi. Nous assistons ensuite aux troubles dans Toulon même, aux émeutes qui visaient surtout l'état-major de la marine, aux efforts des royalistes pour s'emparer de la flotte et de la ville, enfin à l'arrivée de l'amiral Hood dans les eaux de Toulon et à son admission dans la rade. Ces chapitres (I à V) forment la première partie de l'œuvre, une sorte d'introduction détaillée dont la lecture — à part quelques hors-d'œuvre — ne manque pas d'intérêt. L'occupation de Toulon par les Anglais, l'organisation de la défense par le parti royaliste constituent le fond des chapitres qui suivent (VI à XI); vient enfin le siège proprement dit avec l'arrivée de Bonaparte et le légendaire Carteaux. — Divers

détails oubliés sur les Toulonnais, sous la Restauration, sur les pensions servies par l'Angleterre aux défenseurs de Toulon terminent cet ouvrage que complètent d'une façon artistique quelques gravures intéressantes.

2. — Il serait banal d'insister sur la faveur dont jouissent aujourd'hui auprès du public qui lit, les ouvrages relatifs au premier Empire. Est-ce la pensée d'obtenir sa part de cet engouement qui a poussé l'état-major de l'armée à faire imprimer une partie des documents dont fourmillent les archives historiques du ministère de la guerre sur les campagnes napoléoniennes ? Il faudrait nous en réjouir. Trop longtemps la section historique de l'ancien Dépôt de la guerre s'est retranchée derrière un mutisme désespérant, et nous ne pouvons que nous féliciter de voir un chef comme le colonel Krebs rompre avec des traditions aussi regrettables. Les archives de la guerre sont effectivement une mine richissime, une source inépuisable de documents d'un haut intérêt, et il était étonnant que tout le monde y puisât, sauf les gens qui étaient le mieux en mesure d'en discerner et d'en consulter les richesses. Ainsi que nous venons de le dire, cette situation anormale va prendre fin, et comme preuve de cette nouvelle phase de vulgarisation, nous pouvons signaler aux érudits le premier volume du capitaine de la Jonquière, de la section historique de l'État-major de l'armée, sur *l'Expédition d'Égypte* (*1798-1801*). — M. de la Jonquière n'est pas un inconnu pour les lecteurs du *Polybiblion*. Nous avons eu naguère à leur présenter cet écrivain à propos d'un livre sur les *Italiens en Érythrée*, qui méritait leurs suffrages. Le nouveau volume du laborieux capitaine diffère totalement du précédent, non pas seulement par le sujet mais par la composition et la facture. Nous nous trouvons ici non plus en face d'un résumé historique où la substance des événements a été extraite des documents, mais devant les documents eux-mêmes, imprimés la plupart du temps *in-extenso* et reliés entre eux par une glose juste suffisante pour les faire comprendre. Cette méthode, inaugurée jadis par le capitaine Foucart, a ses avantages et ses inconvénients. Nul doute que la lecture n'en soit infiniment moins attrayante que celle d'une relation bien écrite d'où l'historien a su habilement élaguer les hors-d'œuvre, les détails oiseux, inutiles, qui distraient l'esprit du but principal. D'autre part, au point de vue technique et pour l'éducation spéciale du public militaire auquel il s'adresse particulièrement, nul doute aussi qu'un travail comme celui de M. de la Jonquière n'ait une valeur très caractérisée. L'expédition d'Égypte a été mille fois racontée par ceux qui y ont pris part, exposée par des historiens qui ont écrit sur des documents. — Ici, ce sont les pièces officielles des principaux exécutants que nous avons sous les yeux. — *L'Expédition d'Égypte* est cependant

supérieure, dans le genre purement documentaire, à la plupart des travaux que nous avons vu récemment publier d'après cette méthode; et dans la glose dont nous parlions tout à l'heure, l'écrivain a su mettre en lumière les qualités qui l'avaient fait remarquer dans son précédent ouvrage. Le volume que nous avons sous les yeux contient trois chapitres : les préliminaires de l'expédition, les préparatifs de l'expédition, la prise de Malte, — deux cents pages d'annexes, la plupart inédites et quatre cartes. Tel qu'il est, c'est une publication d'un intérêt supérieur sans l'étude de laquelle il ne sera plus permis de parler de l'expédition d'Égypte : nous attendrons avec impatience les volumes suivants.

3. — D'un genre tout autre que le précédent, bien que traitant du même sujet, est le volume publié par le baron de Villiers du Terrage sous le titre : *Journal et Souvenirs de l'expédition d'Égypte*. — Villiers du Terrage, le grand père de l'éditeur actuel, était à l'École polytechnique quand fut organisée l'expédition et avec elle cette commission célèbre dont les travaux allaient imprimer à la campagne de 1798 le cachet spécial d'érudition, peut-être unique dans l'histoire, qui la caractérise. Du Terrage obtint d'être adjoint à Monge, à Berthollet, à Fourier, etc., et ce fut en leur compagnie qu'il aborda sur la terre des Pharaons. D'un tel écrivain on pouvait attendre plutôt des remarques scientifiques ou archéologiques que des appréciations militaires, et l'espérance du lecteur à cet égard ne sera pas trompée. Il s'en faut cependant que l'intérêt du livre en souffre. Nous l'avons lu d'un bout à l'autre avec infiniment de profit, cela va sans dire, et aussi avec une attention souvent éveillée par mille anecdotes piquantes, par une érudition éclairée, toujours sûre d'elle-même. Du Terrage, qui devait à son tour occuper un rang honorable dans la science où Champollion est demeuré un maître, est le premier à avoir signalé certaines antiquités égyptiennes, totalement inconnues ou plutôt oubliées à son époque, notamment le Zodiaque de Denderah et le tombeau d'Aménophis III. Son livre, écrit dans la forme d'un journal, a un caractère de simplicité et de sincérité qui séduit dès qu'on l'ouvre; il possède une valeur à la fois scientifique et historique très appréciable.

4. — Avec *la Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, du commandant Saski, nous faisons un retour vers l'histoire documentaire dont nous parlions un peu plus haut à propos du capitaine de la Jonquière. Nous ne reviendrons pas sur le jugement porté par nous sur la valeur générale des ouvrages de ce genre. Disons seulement que dans *la Campagne de 1809* l'écrivain militaire s'est presque abstenu de commentaires et qu'il laisse parler à peu près uniquement les documents officiels. Le tome premier de cette publication, le seul paru jusqu'à aujourd'hui, est consacré en entier aux préparatifs

de la campagne. Il nous donne successivement l'organisation du corps Oudinot, la réunion de la division Saint-Hilaire à Magdebourg, la formation du corps d'observation de l'armée du Rhin sous les ordres de Masséna, la constitution du corps de réserve, les organisations de l'armée du Rhin, d'abord du 8 au 13 mars, puis du 14 au 20, ensuite du 21 au 25 mars, enfin du 26 au 30 mars. Le volume prend fin au départ du major-général pour Strasbourg ; deux cents pages d'annexes, quatre croquis et une carte complètent l'ouvrage. La campagne de 1809 est la dernière où la fortune des armes ait souri à l'Empereur ; c'est celle après laquelle la Providence lasse de voir cet homme extraordinaire gaspiller les qualités géniales dont elle l'avait si généreusement doué, lui donne les salutaires avertissements des échecs en Espagne, avant de lui infliger le châtiment de 1812, ceux des années 1813, 1814 et enfin l'irrémédiable chute de Waterloo. En ce sens, 1809 appartient encore à la période de Marengo et d'Austerlitz, mais cependant il s'en faut que l'armée de Wagram soit semblable, au point de vue organique, au point de vue de la valeur morale, à celles qui avaient établi la fortune du grand capitaine sous le Consulat et au début de l'Empire. Bien qu'on se trompe généralement, et de beaucoup, sur la valeur de ces armées, bien qu'on attribue notamment au séjour au camp de Boulogne une influence supérieure, à celle qu'il eut en réalité (voyez à ce sujet ce que disent Fezensac, Boulard, etc.), il n'en est pas moins certain que la présence dans les régiments de cette époque de soldats formés à la rude école des guerres de la Révolution, donnait à cet instrument de guerre une trempe incomparable. Il n'en va plus de même en 1809. A frapper, l'outil s'est usé peu à peu : de larges brèches se sont produites dans le tranchant de l'arme, des brèches irréparables. Pour combler les vides, il a fallu faire appel à des contingents inexpérimentés ; l'Espagne est d'ailleurs là, comme un creuset sans fond, comme un abîme ou s'engloutit misérablement ce qu'il nous reste d'anciens soldats. Les régiments s'emplissent donc de jeunes gens qui n'ont plus le temps de devenir des professionnels ; la valeur générale de la masse s'en ressent ; elle s'affaiblit et cet affaiblissement fait prévoir la chute déjà prochaine du système. Ce sont ces considérations, qui donnent à la campagne de 1809 sa caractéristique spéciale ; ce sont ces vérités que met bien en lumière le volume du commandant Saski. Quoique l'on eût pu pratiquer certaines coupures dans cet amas énorme de documents, leur ensemble, leur exubérence même constitue une mine précieuse non seulement pour le militaire mais aussi pour le moraliste et pour le penseur. C'est à ce titre que le nouveau travail émané de l'état-major de l'armée est surtout à lire.

5 et 6. — Les deux volumes de Clausewitz consacrés l'un à *la Cam-*

pagne de 1812, l'autre à *la Campagne de 1815*, sont très loin de posséder, au point de vue documentaire, l'importance, l'autorité, la variété des ouvrages de MM. de la Jonquière et Saski. Écrits presque au lendemain des événements, rédigés d'après des notes tronquées, incomplètes, souvent erronées, ils doivent être lus avec la plus grande réserve au point de vue de la vérité historique et de l'exactitude des faits, envisagés surtout dans les détails. Mais même quand il commet des erreurs, un écrivain comme Clausewitz vaut encore la peine qu'on le lise, qu'on le médite. En histoire, d'ailleurs, les détails n'ont souvent que la valeur d'une anecdote et c'est rarement dans ces minuties qu'on peut aller recueillir les leçons du passé. Dans la préface extrêmement intéressante et bien pensée que M. le capitaine Begouën a insérée en tête de sa traduction de *812*, l'officier français nous apprend que Clausewitz ne destinait pas à l'impression ce récit de la campagne de Russie. On sait que le grand écrivain prussien avait, après Iéna, pris du service auprès de l'empereur Alexandre et qu'il se battit contre nous de Smolensk à la Bérésina. Il a donc pu dire de visu un grand nombre d'événements de cette année, pour nous désastreuse ; toutefois il faut convenir qu'en bien des points il se trompe et se laisse emporter par sa prévention contre Bonaparte. Mais nous convenons avec M. Begouën qu'il est bon d'étudier « quand même les œuvres d'un homme énergique et d'un cerveau puissant, qu'en les étudiant, même avec la conviction que cette intelligence s'est fourvoyée, notre esprit s'éclaire et notre pensée se précise par la contradiction même. » *La Campagne de 1815* lue dans la traduction qu'en a donnée le capitaine Niessel a une valeur historique sans doute supérieure à *la Campagne de 1812*, mais un intérêt moral très inférieur. Nous avons eu à parler ici, récemment, du *1815* de M. Henri Houssaye ; on peut rappeler à ce propos, que l'écrivain français s'est fortement aidé de la relation de Clausewitz pour étayer nombre de ses assertions, tout en attaquant, souvent sans preuves, les dires de l'auteur allemand quand ceux-ci mettaient en lumière l'affaissement physique et moral de Napoléon en 1815. Nous ne sommes pas d'accord avec Clausewitz lorsqu'il prétend que Grouchy eût en vain tenté de s'interposer entre Napoléon et Blücher après Ligny ; mais nous dirons aussi qu'avec le système cher à l'Empereur d'interdire toute initiative à ses subordonnés, il était presque impossible que ces lieutenants, livrés tout d'un coup à eux-mêmes, trouvassent les éclairs non pas de génie mais de simple perspicacité qu'il eût été nécessaire de rencontrer chez Grouchy le 16 au soir et le 17. Comme dit très justement M. Niessel, le grand intérêt de *la Campagne de 1815*, de Clausewitz, est d'être un exposé d'une rare clarté de la marche stratégique des opérations de 1815 ; sous ce rapport cette publication demeure encore aujourd'hui d'un intérêt de premier ordre.

7. — Des campagnes du premier Empire aux *Campagnes de la Restauration*, dont M. Bittard des Portes nous donne un résumé suffisamment développé, le saut est brusque. A vrai dire, ce sont les mêmes hommes, les mêmes soldats, mais combien autres les enseignements, l'esprit ! La Restauration, comme son nom l'indique, n'est pas une période de menaces ou de conquêtes ; le nouveau régime n'a qu'un but : rendre pacifiquement à la France meurtrie par vingt années de luttes, le calme, la prospérité intérieure, la tranquillité dont elle a tant besoin. Il ne s'en suit pas que, quand il faut, ce régime ne sache tirer l'épée. Il le fait alors avec l'assurance que donne une juste cause, et c'est ainsi qu'il déploie notre drapeau en Espagne (1823), en Morée (1827), à Madagascar (1829), enfin à Alger (1830), toujours au profit du bien général de l'humanité et de la civilisation. C'est une heureuse idée qu'a eue M. Bittard des Portes de réunir en un volume les quatre épisodes qui constituent le bagage militaire de la Restauration. A vrai dire, il serait difficile de trouver là, au point de vue technique, sous le rapport tactique ou stratégique, de grandes leçons ; mais, au lendemain de Fashoda, il est bon de rappeler aux générations actuelles que ces mêmes princes, dont le génie bienfaisant sut panser nos plaies après les blessures de la Révolution et de l'Empire, savaient également, au jour du danger, montrer l'énergie et le courage qui font les peuples grands et respectés. *Les Campagnes de la Restauration* sont un livre à vulgariser, à mettre aux mains de la jeunesse qui y trouvera de fortifiants exemples.

8. — Je n'aime pas beaucoup le titre de l'opuscule de M. Albert Hans : *La Guerre du Mexique selon les Mexicains*, ce qui ne veut pas dire, il s'en faut, que je n'apprécie pas l'ouvrage. M. Hans, qui, selon toute apparence, a vécu quelques années au Mexique, a trouvé avec raison que les ouvrages français sur la guerre de 1862 n'envisageaient la question qu'au point de vue français, tout au moins au point de vue européen. Pour observer le tableau en le considérant par les deux bouts de la lorgnette, il a recherché ce qui avait été écrit au Mexique sur la matière. Naturellement M. Hans a rencontré une différence sensible non pas tant dans le récit des événements que dans la façon de les juger, et c'est pour nous faire profiter de l'expérience et des enseignements recueillis par lui à cet égard qu'il a écrit la brochure à laquelle nous faisons allusion. Le travail de M. Hans est en réalité une revue bibliographique très précieuse de tout ce qui a été écrit au Mexique sur la guerre de l'indépendance ; de telle sorte qu'il nous est donné aujourd'hui de ne point nous en tenir, si la question nous intéresse, aux inévitables volumes de MM. Niox et Gaulot. Nous n'avons pas compté tous les ouvrages dont M. Hans nous parle dans cette bibliographie ; mais en fixant leur chiffre à quinze, nous appro-

chons de la vérité. On voit donc que nous sommes loin de savoir actuellement la vérité sur les événements de la guerre du Mexique, étant donné que la seule étude militaire française de valeur, celle de Niox, a été écrite peu après la guerre de 1870, c'est-à-dire à une époque où la plupart des travaux signalés par M. Hans n'avaient point paru encore.

9. — *La Bataille de Muret*, de M. Marcel Dieulafoy, pourrait avoir comme sous-titre : Contribution à l'étude de la tactique française au moyen âge. Précédemment, le savant écrivain avait démontré, dans une monographie consacrée à Château-Gaillard, que les ingénieurs chrétiens avaient provoqué en Orient une rénovation générale de la poliorcétique. Il s'est demandé quelle influence avaient exercée les croisades sur la tactique et la stratégie proprement dite, spécialement sur la guerre de campagne. M. Dieulafoy reconnaît que les croisés avancèrent dans la science de la guerre au contact des troupes musulmanes; mais ce progrès fut essentiellement passager, éphémère, et l'écrivain démontre la vérité de son assertion en prenant comme exemple la bataille de Muret, livrée le 12 septembre 1213 sous les murs de cette ville. Les adversaires en présence étaient, d'un côté, les croisés, sous les ordres de Simon de Montfort, de l'autre le roi d'Aragon, Pierre II, ayant comme alliés les comtes de Toulouse, de Comminges et de Foix. Cette journée sanglante, qui se termina par la déroute et le massacre en masse des Aragonais, a tenté plus d'un historien, et certains ont voulu démontrer que Simon de Montfort s'était conduit à Muret en tacticien consommé. Si l'on entend par tactique la science des mouvements compliqués qui ne sont guère utiles que sur le champ de manœuvres, il serait inexact de dire que Montfort fit de la tactique à Muret. L'essence même des milices du moyen âge, dans lesquelles chacun combattait pour son compte, sous un chef la plupart du temps choisi au moment du combat, interdisait non seulement toute évolution compliquée, mais même les mouvements d'ensemble les plus simples. Mais ce qui est de tous les temps et ce que sut faire judicieusement Simon de Montfort, ce fut de masquer son attaque, de l'exécuter à propos et par surprise, de saisir le moment précis, le moment psychologique où l'adversaire est descendu au minimum de son effort moral et par conséquent de sa résistance matérielle. A propos des controverses intéressantes qui se sont élevées au sujet de Muret, M. Dieulafoy établit et démontre : 1° que Simon de Montfort entra dans la ville et en sortit par une porte orientée vers l'est et non à l'ouest. Il forma ses troupes et prit ses dispositions de combat à l'abri des remparts et non à l'extérieur de la ville ; — 2° Les trois escadrons passèrent la Louge à l'est de la citadelle et non à l'ouest de Muret ; — 3° Le choc des deux cavaleries eut lieu au delà du marais de Pesquiès et non en

deçà ; — 4° Enfin, les alliés, Aragonais, Toulousains, etc., furent mis en déroute par trois charges directes, distinctes comme direction, se succédant à des intervalles très courts et arrivant presque simultanément sur les lignes ennemies. Il ne fut point question de mouvement tournant. Le travail de M. Marcel Dieulafoy est net, précis, méthodique, et il ne peut manquer d'être apprécié par la critique comme il le mérite. La bataille de Muret demeure la grande journée de la guerre des Albigeois et son résultat, qui fut de déjouer les desseins ambitieux de l'Aragon sur nos provinces méridionales, en fait une page toujours importante de la constitution de l'unité française.

10. — La *Correspondance de Claude Simon* en 1792-1793 est celle d'un engagé volontaire, d'abord grenadier au 3e bataillon de Paris, puis lieutenant au régiment de Walsh infanterie, n° 92, puis capitaine, chef d'escadrons en 1800 et colonel en 1809 année où il meurt à Paris âgé à peine de trente-sept ans. Les lettres que nous avons sous les yeux n'ont trait qu'aux événements de l'année 1792-93, c'est-à-dire à l'année pendant laquelle Simon faisait ses débuts dans la carrière. Nous avons eu déjà l'occasion de dire à bien des reprises, notamment à propos de Faré, de Socrate Blanc, etc., etc., combien, au point de vue de la véracité, de l'authenticité des faits, les lettres l'emportent sur les Mémoires libellés après coup. La « lettre » écrite sur le moment, à un père, à une mère, à un ami, rédigée sans prétention littéraire, sans ambition, sans aucune pensée qu'elle dépasse à jamais le petit cercle de la famille ou de quelques intimes, la « lettres » est toujours sincère et vraie ; c'est presque sans exception, un document historique parfait. Et la *Correspondance de Claude Simon*, que nous venons de parcourir est très faite pour corroborer encore dans notre esprit, cette façon d'apprécier la valeur historique des lettres en général. On ne s'attendra pas à trouver dans cette correspondance des appréciations d'une valeur militaire transcendante ni des combinaisons stratégiques de haute envergure ; mais il n'y a point que les conceptions tactiques qui soient intéressantes, même à la guerre, et les multiples détails que nous donne Simon sur l'organisation de son régiment, sur l'esprit des troupes, sur leur façon de vivre, sur la manière dont on appréciait aux armées les événements politiques qui se déroulaient à Paris, ont bien leur mérite, leur saveur.

11. — Sous le titre : *Soldats de Lorraine*, M. Paul Despiques, professeur d'histoire au lycée de Reims, a réuni un certain nombre de conférences faites un peu partout, et deux monographies inédites consacrées à deux de ces grognards inconnus dont fourmillèrent les armées du premier Empire. La trame qui joint l'un à l'autre ces récits divers est assez mince, et, par exemple, le chapitre consacré à M. André Theuriet n'a qu'un vague rapport avec les portraits de Chevert,

d'Exelmans ou d'Oudinot. Mais, prise à part, chacune de ces études peut être lue avec profit. La Lorraine, comme tous les pays frontières, a toujours été une terre où le patriotisme et les vertus guerrières ont été en honneur ; les noms de Chevert, d'Oudinot, d'Exelmans, de Margueritte sonnent haut et clair quand on fait l'appel de nos gloires nationales. De ces hommes, aucun sans doute n'eut le génie d'un Bonaparte, même les capacités d'un Masséna ou d'un Soult, mais quelle autre valeur morale et quelle autre honnêteté ! Pour ne parler que d'Oudinot, le « Bayard moderne », comme l'appela, dit-on, un jour Napoléon, il est certain qu'au point de vue militaire il fut toujours d'une faiblesse fâcheuse, qui confinait à la nullité. Notamment en Russie, en 1812, et plus particulièrement en 1814, quand il fut chargé avec Victor de défendre les passages de la Seine entre Nogent, Bray et Montereau, Oudinot se montra d'une incapacité militaire désespérante. Mais quelle bravoure sur le champ de bataille, quel mépris de la mort et du danger, quel entrain, quel allant ! Évidemment de tels hommes exercent sur leur entourage une influence morale puissante et obtiennent, notamment sur le champ de bataille, des résultats auxquels un tacticien très supérieur à eux n'arriverait souvent pas. C'est qu'en réalité à la guerre le cœur l'emporte toujours sur l'esprit, le moral sur la matière, le caractère sur la science ou sur l'art. Les chapitres de l'ouvrage de M. Despiques consacrés à Chevert, à Exelmans et aux autres personnages que nous avons indiqués sont empreints d'un souffle patriotique qui en fait un bon livre à vulgariser et à mettre aux mains de nos jeunes gens. C'est dans ce sens qu'il est permis de le recommander.

12. — Nous sommes enfin en possession du tome troisième des *Souvenirs et campagnes* du général de la Motte-Rouge, dont nous avons analysé, il y a longtemps, les deux premiers volumes. Nous avions laissé le général en Crimée, au moment où s'achevait la campagne d'Orient ; nous le reprenons ici à l'instant où il débarque à Marseille, couvert des lauriers de Malakoff. Présenté quelque temps après à l'Empereur, La Motte-Rouge, qui tacitement avait accepté le nouveau régime, est invité quelques jours après au baptême du prince impérial. A cette cérémonie son souvenir se reporte, sans qu'il y songe, à celle à laquelle il avait assisté trente-six ans auparavant lors du baptême du duc de Bordeaux, et « il ne retrouve pas en 1856 l'enthousiaste des foules sur le passage du Souverain, le courant magnétique d'affection, d'espérance » qui l'avait frappé en 1821. La Motte-Rouge repart alors pour Nantes, où l'appelait le commandemant de la 15e division militaire, et c'est de là qu'il va en Italie prendre part à l'expédition de 1859. Commandant de la 1re division du 2e corps d'armée, le général assiste à toutes les actions de guerre de la campagne, revient prendre

son siège de Nantes à la fin de 1859 et il y était encore quand il passa, en 1869, dans la deuxième section du cadre de réserve. Au moment de la guerre de 1870, La Motte-Rouge, qui était entré l'année précédente à la Chambre des députés, reçut le commandement des gardes nationales de la Seine ; il donna sa démission au 4 septembre, accepta le commandement du 15e corps à l'armée de la Loire, fut révoqué par Gambetta après les combats d'Orléans, occupa à la paix diverses situations militaires, notamment celle de membre du Conseil de guerre appelé à juger Bazaine, et mourut, le 29 janvier 1883, à l'âge de 79 ans. Le dernier volume des *Souvenirs* de la Motte-Rouge contient donc à peu près toute l'histoire du second Empire, en particulier celle de la campagne de 1859 et une partie considérable de la campagne de la Loire ; mais, en réalité, l'intérêt du livre est moins dans les récits de faits militaires que dans les mille détails donnés par l'écrivain non seulement sur ce qu'il a vu, mais sur ce qu'il a appris, et qu'il a recueilli de sources diverses. La physionomie de la vie militaire dans l'armée française de 1855 à 1870 est ce qui se dégage le plus nettement de ces pages ; mais dans la haute situation qu'occupait La Motte-Rouge à Nantes et qu'il y conserva quinze années durant, sur cette terre de Bretagne où sa qualité d'enfant du pays lui créait une position spéciale, il était à même de beaucoup voir et de beaucoup entendre. Et comme c'était un homme d'observation, un esprit fin, qui savait entendre et voir, les remarques que lui suggéraient les événements dont il était témoin, sont pleines d'à-propos, d'esprit et de bon sens. C'est ainsi qu'on lira avec infiniment de plaisir tout ce que raconte le général à propos de la préparation de la campagne de Chine, de celle du Mexique, de l'Exposition de 1867, des progrès de l'opposition à la Chambre des députés et dans le pays de 1864 à 1870, des élections de 1869, des causes immédiates qui ont amené la chute de l'Empire en dehors des défaites du commencement d'août 1870. La partie du volume consacrée à la campagne de la Loire et à l'histoire du 15e corps, présente naturellement une valeur et un intérêt particuliers, puisque le général joua là un rôle qui eût pu être prépondérant dans les destinées de notre pays. De même que les généraux de la Révolution, il crut devoir se soumettre et accepta, sans protestation, une disgrâce imméritée ; tout en regrettant sa décision, on ne saurait l'en blâmer. Au surplus, après la prise d'Orléans, La Motte-Rouge pouvait répéter le mot de François Ier après Pavie, et c'est toujours là la considération qui prime toutes les autres pour un soldat. Il faut reconnaître, d'ailleurs que, dans la situation exceptionnelle de désarroi, de démoralisation où se trouvait alors le pays, il eût fallu un génie transcendant pour maîtriser les événements. La Motte-Rouge entra donc dans la retraite et n'en sortit plus guère d'une façon réelle que dans

les trois ou quatre circonstances dont nous avons cité la principale. Ce chrétien avait assez fait pour les autres ; il voulait penser à lui, à la façon dont il terminerait une vie dont il sentait le terme approcher, et quand la mort vint le chercher près de la quatre-vingtième année, elle trouva un homme qui l'attendait sans crainte et sans faiblesse. Les *Souvenirs du général de la Motte-Rouge* présentent un intérêt vif et soutenu comme ceux d'un témoin qui, au cours d'une existence longue et mouvementée, a vu infiniment de choses, a assisté à quantité d'événements : ils ont le mérite supérieur d'être l'œuvre d'un homme de bon sens, d'un juste et d'un homme de cœur.

13. — Comme La Motte-Rouge *le Général Bourbaki*, dont le capitaine C. de Corlay nous donne aujourd'hui une nouvelle biographie, fut une personnalité en vue des guerres d'Afrique sous la monarchie de Juillet, et, plus près de nous, de l'armée du second Empire. Nous avons eu à analyser récemment ici même une monographie consacrée au légendaire commandant de la garde impériale ; l'étude de M. de Corlay, œuvre surtout de vulgarisation, est plus modeste que la précédente dans ses allures, mais elle n'en présente pas moins d'intérêt. On sait que Charles Bourbaki était petit-fils d'un Grec de Céphalonie et fils d'un colonel de l'armée du premier Empire, élève de la Flèche au commencement du siècle. Toute sa vie, à la fois agitée et brillante, est exposée clairement et parfois éloquemment par un écrivain passionné pour son héros. L'ouvrage, très digne d'être choisi pour être mis aux mains de notre jeunesse, ne peut manquer de plaire à nos maréchaux en herbe. Nous terminerons cependant par une légère critique : des quatre citations en langue étrangère que nous avons relevées au cours de l'ouvrage, pas une n'est exacte. Page 152 nous voyons un *Italien* qui parle espagnol (signor *caballero* (?)) ; page 153 on appelle *spia d'el Italia* la *spia d'Italia* de Solferino ; page 177 nous voyons imputer à l'Écriture sainte un barbarisme caractérisé : sicut *parcellum* equestrem, au lieu de sicut *procellam ;* enfin, page 235, ce n'est plus l'Écriture sainte, c'est Tacite lui-même qui ne sait plus parler sa langue, qui commet d'invraisemblables lapsus et qui écrit à propos des Germains : reges ex nobilitate, duces ex virtute *summunt*, au lieu de *sumunt* avec un seul m. — Ce sont là de petites taches qu'il sera facile de supprimer à la deuxième édition.

14. — Après La Motte-Rouge, nous venons de voir Bourbaki ; après Bourbaki, c'est maintenant le duc d'Aumale qui rentre en scène à la librairie Mame, présenté par un écrivain anonyme. Quoique le duc d'Aumale soit bien loin d'avoir joué le rôle qu'il eût pu remplir, bien que sa conduite vis-à-vis de M. le comte de Chambord ait souvent été fâcheuse, regrettable, nous sommes d'accord pour dire qu'il avait de grandes qualités, une intelligence supérieure, qu'il fut, à notre

époque abâtardie par les instincts les plus vulgaires et les plus matériels, un prince éclairé donnant l'exemple de la dignité dans la vie et des nobles aspirations. Il n'y a pour ainsi dire qu'à louer dans toute la première partie de la vie du duc d'Aumale et dans la dernière. Goût pour les travaux militaires, brillante conduite au feu, intelligence de toutes les questions ayant trait au commandement des armées, inclination marquée vers l'étude, penchant réfléchi et éclairé pour les belles-lettres, les sciences, les arts, il sut toujours mettre en pratique et souvent en lumière les admirables qualités dont l'avait généreusement doté la Providence. Il est regrettable — nous y insistons — que sa conduite au moment de la fusion n'ait pas répondu à ce que l'on pouvait attendre d'un prince aussi éminent. Quoi qu'il en soit de ces faits, oubliés déjà de bien des hommes qui en furent les témoins et inconnus à la génération actuelle, cette nouvelle biographie du *Duc d'Aumale* édité par la maison Mame est un livre qu'il convient de recommander.

15. — *Les Maîtres de la guerre,* que nous offre M. le lieutenant-colonel Rousset, c'est Frédéric II, c'est Napoléon, c'est de Moltke. L'écrivain nous les présente tels qu'il les a trouvés dépeints dans le cours du général Bonnal à l'École supérieure de guerre, c'est-à-dire sur un piédestal qui est peut-être un peu élevé, démesurément échafaudé, au moins en ce qui concerne l'un d'eux, le général de Moltke. Des trois personnalités mises en lumière par MM. Rousset et Bonnal, un seul en réalité fut un maître ayant fait une œuvre à lui, ayant créé quelque chose d'inédit, d'original, de magistral. Frédéric II fut surtout remarquable par sa puissance de volonté et sa persévérance : sa force principale fut la faiblesse de ses ennemis. Quant à de Moltke, il eut, à un degré moindre, toutes les qualités du « Vieux Fritz » ; mais, si l'on veut l'appeler « maître », on ne saurait l'égaler dans ce sens, ni à Frédéric, ni — et encore bien moins — à Napoléon. Le plan de campagne de 1866, faisant converger vers un centre unique des armées réparties sur une circonférence d'immense étendue, était une conception des plus hasardées que seule l'impéritie d'un Benedeck pouvait laisser réussir. Quant au plan d'enveloppement de Metz, en 1870, calqué évidemment sur la conception de 1805, elle n'est qu'une copie rudimentaire d'une combinaison géniale. A part l'exagération de l'admiration chez l'écrivain français, *les Maîtres de la guerre* de M. le colonel Rousset constituent un travail rempli d'aperçus ingénieux sinon très nouveaux. Écrite couramment et sans prétention, cette étude est d'une lecture facile et agréable.

16. — Le lieutenant-général de Woyde, de l'armée russe, est bien connu des lecteurs français, grâce à son étude sur *l'Initiative des chefs en sous-ordre à la guerre,* publiée en Russie il y a un petit

nombre d'années et analysée par nous-même, ici, tout récemment. En réalité, ce travail sur l'Initiative à la guerre avait été suggéré au général de Woyde par une étude de longue haleine sur la guerre de 1870-71, écrite par lui il y a une dizaine d'années, et qu'il était désirable de voir mise à la portée du public français. Cette lacune vient d'être comblée par le capitaine Thiry, du 79e régiment d'infanterie, qui imprime aujourd'hui le remarquable travail auquel le général russe a donné pour titre : *Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870.* Généralement, après une catastrophe semblable à celle dont souffrit la France il y a trente ans, les donneurs d'excellents conseils affluent et le nombre est grand de gens habiles à vous dire la raison de votre chute. Il n'est cependant pas aussi aisé qu'on le pense de déterminer la cause réelle d'un désastre de ce genre, la cause véritable, primordiale, celle d'où découlent toutes les raisons accidentelles ou dépendantes que le public, le *vulgum pecus*, prend pour la source originelle. Cette source, le général de Woyde la fixe en un point où personne avant lui n'était allé la chercher : il la signale avec une sûreté de vue très remarquable; il nous fait voir que la mauvaise éducation militaire, la fausse direction imprimée dans notre armée à nos officiers, avait atrophié chez eux certaines qualités dont l'existence et le plein développement sont indispensables pour assurer la victoire; il nous montre que cette mauvaise éducation avait notamment détruit chez nos officiers le sentiment de l'initiative, de cette initiative sans laquelle tout chef, au lieu d'être une entité pensante, capable de donner le mouvement, est seulement une machine passive attendant qu'une main étrangère la mette en fonction. En face de cette armée française où les chefs, à tous les degrés de la hiérarchie, attendaient toujours « des ordres » l'écrivain russe nous montre l'armée allemande jeune, active, indépendante, malgré sa discipline de fer, cette armée dans laquelle une éducation de longue main a habitué chacun à voler de ses propres ailes, à agir, à provoquer les ordres quand les ordres n'arrivent pas. Chez nous, l'excès de discipline a fini par tuer toute initiative, toute expression de la pensée, de la volonté individuelle. A force de vouloir être disciplinés, ou plutôt à force de vouloir ne pas paraître indisciplinés, nous sommes devenus veules, sans force, sans vigueur, sans énergie. Mais ce que ne dit pas le général de Woyde, ce qu'il eût pu dire, c'est que cette situation remonte à de longues années, qu'elle est bien antérieure à la guerre de 1870, même au second Empire, et qu'il faut placer au commencement du siècle, au règne de Napoléon Ier, son origine, sa source réelle. Avec son esprit de domination, l'Empereur n'admettait chez ses subordonnés, ne pouvait admettre aucun témoignage d'indépendance. L'exécution ponctuelle, matérielle, irréfléchie de ses ordres était imposée par lui à tous ses agents, qu'ils fussent

généraux ou maréchaux, et le plus intelligent d'entre eux eût été mal venu à vouloir non pas discuter, mais seulement simplifier la moindre injonction du maître. Tant que dura la période des succès, tant que le génie de Bonaparte conserva sa puissance et son plein développement, les choses allèrent bien et l'on n'aperçut point les vices du système. Mais du jour où la force des choses obligea l'Empereur à laisser ses maréchaux agir à leur guise, du moment où il dut abandonner un Soult, un Jourdan, un Masséna, seuls en Espagne, tandis que lui-même était retenu sur le Rhin, le Danube ou le Niémen, le danger de cette centralisation excessive apparut. Livrés à eux-mêmes, habitués à n'agir, même dans les plus petites choses, que d'après les ordres et sur les données du Souverain, les maréchaux se trouvèrent, loin de lui, pris au dépourvu; ils furent battus partout. C'est que l'initiative est une chose qui ne s'apprend point instantanément. C'est une qualité qui a, au contraire, besoin d'être développée dans le cœur de l'homme, de très longue main, si l'on veut lui voir porter ses fruits au moment où l'on en aura besoin. Ce n'est pas le jour d'une bataille qu'un chef peut dire à ses subordonnés : ayez de l'initiative. Ce jour-là, il est trop tard et la défaite attend irrémédiablement une armée où ces principes désastreux ont été en honneur. Le général de Woyde met très nettement en lumière toutes ces vérités, et son livre est un de ceux dont la lecture peut faire un bien immense dans notre armée, si l'on veut, pendant qu'il en est temps encore, écouter cette voix autorisée. Malheureusement, — il faut le constater, — bien qu'on parle aujourd'hui beaucoup d'initiative parmi nos officiers, les principes qui étaient en honneur à cet égard en 1870, fleurissent encore parmi nous d'une façon regrettable. Puissions-nous écouter ce que nous dit à cet égard un ami à côté duquel nous combattrons peut-être demain.

17.— *Nos Écrivains militaires*, de M. E. Guillon, forment la deuxième partie d'une publication dont nous avons signalé naguère à la fois les mérites et les lacunes : le nouveau volume nous paraît avoir les qualités et les défauts de son aîné. Il est certainement malaisé, dans un exposé comme celui qu'a tenté M. Guillon, de n'oublier personne ; mais, ce qui est possible, c'est d'effectuer un classement plus régulier des catégories d'écrivains, et, dans chaque catégorie, de les disposer dans un ordre méthodique. Parmis les écrivains militaires du premier Empire, on peut sans inconvénient passer sous silence des généraux comme Paulin, Dellard, Boulard et beaucoup d'autres ; mais pourquoi ne pas citer des *Souvenirs* comme ceux de Pion des Loches, de Saint-Chamans, les lettres si remarquables du capitaine Faré, les *Mémoires* de Macdonald, les *Souvenirs* de Parquin, Noël, de Gonneville, qui, en même temps que des hommes de guerre dans toute l'acception du mot, sont des écrivains de race. Également nous eussions voulu

voir M. Guillon consacrer plus qu'une mention à des hommes comme M. Arthur Chuquet ; mais M. Chuquet se consolera d'avoir obtenu une ligne quand Alfred de Vigny, l'admirable auteur de *Servitudes et grandeurs militaires*, n'a même pas son nom cité. Toutes ces critiques n'empêchent pas les deux volumes de M. Guillon d'être une publication intéressante, ils ont le seul tort d'être incomplets et d'être composés sans méthode.

18. — M. Legrand, ancien élève de l'École polytechnique et officier de marine démissionnaire, vient de publier sous le titre : *La Leçon de Fashoda* un volume sur l'actualité duquel nous n'avons pas à insister. Après le cruel échec que l'impéritie d'un gouvernement désastreux a imposé à notre patrie, tout ce qui peut nous faire entrevoir un adoucissement à l'amertume des humiliations souffertes produit sur nous l'effet d'un baume calmant. Et M. Legrand, venant nous affirmer avec sa compétence autorisée que « nous avons les moyens de nous faire respecter, que nous aurons ceux de triompher ; voulant faire partager à tous la ferme conviction qu'il a à cet égard », prononce des paroles qui sont douces à entendre. Tout d'abord, l'honorable écrivain pose en principe que la lutte avec l'Angleterre est certaine, inévitable ; que « nous y préparer est un devoir » ; puis, après avoir examiné par suite de quelles considérations aussi timorées qu'erronées nous n'avons pas fait honneur à la lettre de change qu'avait tirée sur nous le commendant Marchand, il étudie la façon dont nous devons nous y prendre pour qu'une aussi honteuse alternative ne nous soit pas imposée une seconde fois. Les divers chapitres consacrés aux plans de campagnes improvisés, aux défenses terrestres, aux flottilles d'aujourd'hui, aux sous-marins et aux bateaux-canons, etc., etc., présentent un attrait particulier et fourmillent d'aperçus aussi ingénieux qu'originaux. Citons encore les pages relatives à la guerre de course, au charbon, à « la recherche de l'ennemi », enfin le chapitre intitulé la « Carte à payer », dans lequel M. Legrand fait le compte de ce que coûterait l'établissement naval qu'il est indispensable de constituer en France. Cette étude, très sérieusement pensée, écrite d'un style facile et chaleureux, vaut la peine d'être lue, d'être méditée et surtout d'être entendue.

19. — Très différent du précédent volume est le travail publié par un officier qui signe le « lieutenant X », et dont les peu consolantes conclusions sont celles-ci : « La France n'est pas de taille à vaincre aujourd'hui l'Angleterre sur mer. Elle ne l'est même pas à la combattre. » Comme on le voit, l'unanimité n'est pas près de réunir entre eux les officiers de notre marine et il s'en faut que tous voient la situation de la même façon. M. le lieutenant X nous explique bien ce qu'il faudrait faire, au cas où nous serions contraints à la guerre

avec l'Angleterre; mais, après ce qu'il a dit sur notre faiblesse, notre moral est trop atteint pour que nous puissions lire avec conviction son plan de campagne. M. X est parti de ce principe que l'audition de la vérité seule peut nous tirer de l'apathie où nous sommes plongés relativement à notre marine. C'est justement pensé peut-être; mais peut-être aussi est-il des vérités qui ne sont pas bonnes à dire, encore moins à imprimer.

20. — Le *Dictionnaire militaire* de la maison Berger-Levrault suit peu à peu son cours. On se souvient que le premier volume, entièrement publié, est depuis quelques mois en vente. Voici apparaître la 14e livraison (*Intendance-Magasins*) qui forme la deuxième livraison du tome second. Citons parmi les sujets traités avec une certaine ampleur dans ce fascicule, les mots Justice militaire, Légion d'honneur, Lignes, et le commencement du mot Magasins qui exigera certainement de nombreuses colonnes. Le *Dictionnaire militaire*, au fur et à mesure de sa publication, conserve les qualités que nous avons reconnues et signalées en lui à l'origine. Il est rédigé avec compétence; l'élection des matières est faite avec discernement et généralement l'étendue consacrée à chacun des termes est bien proportionnée à leur importance (avec une légère tendance cependant à amplifier les expressions purement techniques ou scientifiques). Encore une légère critique. Il nous semble que depuis quelque temps on néglige de nous donner l'équivalent du terme français dans les cinq langues essentielles dans lesquelles on nous les avait promis. Il y a des expressions, notamment les termes techniques, pour lesquelles cette traduction était précieuse; elle était fort appréciée des officiers et nous demandons qu'on y revienne. En somme, la 14e livraison vaut ses aînées; elle présente le même intérêt, la même valeur scientifique et professionnelle; elle nous fait désirer de plus en plus voir l'ouvrage arriver à son terme.

21. — Le *Manuel de l'élève caporal* est, lui aussi, une encyclopédie où les matières ne sont pas groupées par ordre alphabétique, mais une encyclopédie quand même, car ce volume contient, en embryon, toute la science militaire : tactique, tir, fortification, notions d'artillerie, etc., etc. Le Manuel s'adresse, comme son titre l'indique, à un public spécial; nous le signalerons néanmoins non seulement à ce public, mais à nombre de jeunes gens qui, avant leur entrée au régiment, pourraient y puiser un enseignement destiné à les aider dans leurs débuts sous les drapeaux. Dans les corps de troupe même, il est depuis longtemps apprécié, et continuera sans doute à rendre de très grands services, étant donné qu'il a été refondu et mis au courant des dernières modifications.

22. — Il en est de même de l'*Agenda aide-mémoire de l'officier pour 1900*. Ce petit livre gagne chaque année en faveur auprès de nos

officiers et mérite bien cet accueil, grâce aux soins apportés par la maison Chapelot à faire de cette publication une œuvre à la fois pratique et commode. Il est certain que l'*Agenda aide-mémoire*, élégant carnet qu'on peut avoir toujours dans sa poche, permet de se passer de presque tous les encombrants réglements qui constituent la bibliothèque jusqu'ici obligatoire de l'officier. Avec l'Agenda, on a toujours sur soi les chiffres exacts d'une formation de marche, d'avant-postes, de bivac, les profils de fortification, d'ouvrages quelconques de campagne, les chiffres relatifs aux indemnités, solde, perceptions des temps de paix et de campagne, etc., etc. Il est incroyable que sous un aussi petit format, l'auteur anonyme de ce livret ait trouvé moyen de faire entrer autant de renseignements. A la rigueur, l'Agenda permettrait de se passer de nos diverses *théories;* ce serait peut-être un grand bien qu'on le substituât officiellement à toutes.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Psallite sapienter. « Psalliret weise! » Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie, von Dom MAURUS WOLTER. 2e éd. T. V. Fribourg en Brisgau, Herder, in-8 de 528 p. — Prix : 6 fr. 25.

La deuxième édition de ce beau commentaire, revue par Dom Radziwil, se trouve complète par ce volume qui va du Ps. 121 au Ps. 150. Plusieurs fois nous avons parlé de cet ouvrage et nous ne pouvons que confirmer les éloges que nous en avons faits. L'exposé critique du sens littéral ne laisse rien à désirer. Mais ce qui met cet ouvrage hors de pair, ce qui en fait le caractère spécial, c'est l'explication morale, mystique et liturgique. L'auteur a eu l'heureuse pensée de considérer les psaumes dans l'usage qu'en fait la sainte Église et de montrer comment ils s'adaptent aux souvenirs qu'elle rappelle, aux exemples qu'elle propose, au secours qu'elle invoque, aux fêtes qu'elle célèbre. Pour réaliser un tel dessein il fallait, au-dessus de la science, le sens exquis que donne la piété et l'expérience des choses de Dieu. A tous ceux qui chantent l'office ou récitent le bréviaire, à tous ceux qui assistent à la psalmodie, Dom Maurus Wolter a ouvert un riche trésor.

LAMOUREUX.

La Réalité des apparitions démoniaques, par le R. P. MARÉCHAUX. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 30-84 p. — Prix : 1 fr.

Pendant que les spirites causent avec le diable, beaucoup de savants s'obstinent à nier son existence, ou au moins son action physique sur

le monde terrestre. C'est l'opinion de beaucoup de membres de la Société des sciences psychiques, ou plutôt de l'une des deux sociétés, car aujourd'hui il y en a deux.

C'est pour ces esprits réfractaires que le R. P. Maréchaux, bénédictin de la congrégation olivétaine, a publié ce petit volume. Il montre, pa des faits qui offrent les meilleures garanties d'authenticité, que l'esprit du mal a exercé de tout temps son action sur notre pauvre humanité, et que depuis la tentation de N. S. J.-C. dans le désert, il n'y a presque pas de siècle où des saints n'aient eu à subir les violences matérielles de l'enfer.

La plupart des faits racontés dans cet opuscule étaient déjà connus, mais ils sont groupés d'une manière intéressante, et propre à entraîner la persuasion. Peut-être quelques-uns moins évidemment matériels auraient pu être mis de côté. Il ne faut pas donner aux convictions rebelles le prétexte de juger qu'on s'abuse sur leur signification.

D. V.

La Conquête protestante, par Ernest Renauld. Paris, Retaux, 1900, in-12 de 575 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est la suite de celui dont nous avons rendu compte (*Polybiblion*, t. LXXXVI, p. 60). L'auteur continue la revue des méfaits du protestantisme en France. Il relate les actes antipatriotiques, de certains protestants d'Alsace et de Franche-Comté pendant la guerre de 1870; puis les agissements des pasteurs anglais dans nos provinces de l'Ouest et à Madagascar; enfin il expose la situation de plus en plus dominante des protestants dans la banque, dans l'Université, dans toutes les fonctions publiques.

Cette prédominance n'a pas lieu d'étonner; du moment que le gouvernement du jour écarte systématiquement des hautes fonctions les catholiques intelligents, il faut bien qu'il s'adresse aux protestants et aux juifs. Nous ne croyons pas beaucoup à la protestantisation de la France; le culte protestant convient peu à notre caractère national. Mais nous croyons beaucoup à l'incrédulité qui monte de toutes parts, et certainement la propagande protestante ne peut qu'y aider. C'est à ceux de nos frères séparés qui conservent encore des sentiments vraiment chrétiens à y réfléchir. Quant à la propagande anglaise, elle est de plus un danger politique. Il est bien certain qu'un gouvernement prudent devrait, comme le demande M. Renauld, maintenir soigneusement la règle que tout ministre du culte, en France et dans nos colonies, soit Français.

D. V.

JURISPRUDENCE

Animadversiones de actione Παρανομων, *commentatio academica.* Scripsit E.-E. LÖGDBERG. Upsal, Almqvist et Wiksell, 1898, in-8 de 79 p.

D'après le droit public athénien, quiconque avait pris l'initiative d'une proposition de loi ou d'un décret était responsable de son initiative, en droit comme en fait. Ainsi si quelque motion paraissait contraire à la loi, il était loisible au premier venu de porter plainte devant les thesmothètes, en leur signalant en même temps, les lois qui étaient en contradiction avec la proposition et la peine encourue. Les thesmothètes instruisaient l'affaire qui était plaidée à fond sous leur présidence devant le tribunal des héliastes. Si les juges donnaient raison au plaignant, la proposition en question était abrogée ou annulée, son auteur était passible d'une peine. Sinon c'est le demandeur qui était frappé d'une amende de mille drachmes, et perdait une partie de ses droits civiques. Ce moyen de recours, cette action judiciaire s'appelait γραφη παράνομων.

Dans quel cas précis pouvait-on s'en servir? Ici les opinions différaient : Schœmann était d'avis qu'elle s'appliquait à l'auteur de toute proposition de loi, ou de simple décret dans le cas où il aurait négligé une formalité essentielle, ou bien si son projet était contraire aux lois existantes, ou encore à l'intérêt public seulement. Thumser, Grote, Madvig, soutenaient que l'action παράνομων ne pouvait viser le fond des motions, et Madvig allait jusqu'à dire qu'elle n'avait de valeur que contre un vice de forme. MM. Schœll et Busolt admettaient eux, une distinction entre les lois (νόμοι) et les décrets (ψήφισματα). Pour les lois seules, l'action aurait eu le droit de discuter le fond, et en tous cas elle n'avait pas d'effet suspensif. Avant de se prononcer sur la solution de ce problème, M. Lögdberg reprend l'exposé de tout le système législatif athénien, tel qu'il fonctionnait au IVe siècle d'après les textes cités par Démosthène (contre Timocrate 18 etc; et contre Leptine 90 etc). Cet examen l'amène à dégager la γραφη παρανομων, d'opérations législatives connexes, mais bien plus récentes, telle que l'Επιχειροτονία, ou revision annuelle des lois par l'assemblée du peuple (Timocrate 16) ou la διορθωσις, examen spécial réservé aux thesmothètes (Eschine c. Ctesiphon 38). De cette discussion trop longue, à notre avis, et trop confuse, il ressort cependant cette conclusion fort juste que la γραφη παρανόμων était un moyen de recours absolu contre toute disposition de loi ou tout décret injuste ou inutile ou contraire à l'intérêt de l'État (p. 29).

Pendant combien de temps l'auteur d'une proposition législative restait-il sous le coup de ce genre de poursuites ? Un an de prescrip-

tion mettait, il est vrai, l'auteur à l'abri de toute condamnation, sinon d'un recours contre sa motion ; mais de quel jour partait ce délai d'un an ? M. Lögdberg explique très clairement que le temps était compté du jour du vote du peuple et non pas du jour du dépôt de la proposition. Autrement, Ctésiphon, par exemple, n'aurait encouru malgré les efforts d'Eschine, aucune responsabilité, le dépôt de sa proposition étant antérieur de plus d'un an aux poursuites (p. 34, 35, 36).

Enfin à quel moment un citoyen devait-il intervenir dans la discussion d'une loi ou d'un décret pour intenter la γραφη παγανρμων ? Était-ce avant le vote de l'assemblée du peuple ? ou après ce vote ? — Il n'y avait aucune peine à établir que les Athéniens n'avait ici que l'embarras du choix, mais il aurait fallu montrer aussi combien dans la pratique l'exercice du droit de γραφη παρανομων était rendu illusoire par les violences du peuple, les menaces, etc. L'auteur y fait allusion, à l'occasion de la γραφῆ d'Euryptolemos et de ses amis dans le procès des stratèges des Arginuses. Ce fameux procès nous édifie, en effet, sur la valeur pratique de la γραφῆ dans les grandes discussions politiques et judiciaires (p. 43) d'Athènes.

Restait à établir l'origine de cette institution. M. Lödberg y est arrivé d'autant plus clairement qu'il a nettement détaché la γραφῆ, de toutes les opérations auxquelles les Athéniens soumirent la confection ou la révision des lois à partir de la fin du ve siècle (pages 47 à 52). Il est alors amené à croire que ce recours rigoureux date de Solon ou de son époque et qu'il a dû être exercé à l'origine devant l'Aréopage jusqu'au jour où ce sénat fut dépouillé du rôle de gardien des lois, Cette solution cadre trop bien avec l'histoire des institutions athéniennes pour que nous ne l'acceptions pas. La thèse de M. Lögdberg se termine par un court exposé des discours des orateurs athéniens prononcés à l'occasion de l'application de γραφῆ : discours de Démosthènes contre Leptine, contre Timocrates, contre Androtion, contre Aristocrates, auteurs de propositions frappées de poursuites. Cet exposé, placé à la fin de l'ouvrage après les conclusions, nous paraît un hors-d'œuvre ; mais l'effet général du livre subsiste, effet d'une discussion solide et en fin de compte décisive. J. Bernard.

SCIENCES ET ARTS

Paysans et ouvriers depuis sept cents ans, par le vicomte G. d'Avenel. Paris, Colin et Cie, 1899, in-18 de xvi-391 p. — Prix : 4 fr.

Depuis le xiiie siècle jusqu'au xviiie, c'est véritablement l'histoire des classes laborieuses, paysans et artisans, qu'a tracée l'auteur, en reconstituant leurs modestes budgets et nous introduisant ainsi dans

l'intimité de leurs humbles foyers. Pour pressentir quelles patientes recherches ce livre a dû lui coûter (on en trouvera le détail dans les tomes III et IV de sa grande *Histoire économique de la propriété, des salaires, des denrées et de tous les prix en général, depuis l'an 1200 jusqu'à l'an 1800*, grands in-8, publiés par l'Imprimerie nationale), il suffit presque de connaître l'objet et la succession de ses chapitres. Les trois premiers sont consacrés aux salaires des paysans et domestiques. Assez élevés avant la guerre de Cent ans, et même après, la main-d'œuvre étant demeurée chère par suite de sa rareté, ils diminuent au XVIe siècle, qui marque le triomphe des propriétaires fonciers et la déroute des travailleurs. C'est que le prix de la vie monte de 200 °/o et le prix du travail de 33 °/o seulement. Le paysan français, la population augmentant, est dépossédé du bien-être matériel dont il avait joui au moyen âge et qu'il ne doit plus retrouver qu'en notre siècle. Pour les ouvriers de métiers, la période la plus heureuse paraît avoir été la fin du XVe siècle. Dès lors et jusqu'à la fin de l'ancien régime, malgré les corporations, le salaire réel baisse constamment, à part un léger relèvement sous la Régence et le ministère Fleury. Après les recettes, les dépenses : pain, viande et denrées alimentaires ; habillement, loyer, éclairage et chauffage, voilà ce qu'analyse M. d'Avenel en détails significatifs et précis. Enfin il termine par deux chapitres sur l'impuissance de l'État à modifier les lois économiques qui régissent les salaires, et sur l'influence déprimante qu'exerce sur ceux-ci le développement de la population, quand la science ne permet pas de développer en même temps la productivité du travail. A présenter, ainsi que le fait l'auteur, la question sociale comme une question uniquement scientifique, je veux dire une question de technique industrielle, à ne tenir guère compte des améliorations qu'apporte à la condition des travailleurs tout ce qui rend l'association humaine plus harmonieuse et plus juste, il y a, selon moi, quelque exagération. Mais cette exagération-là n'est pas banale aujourd'hui, et d'ailleurs c'est surtout comme un manuel d'histoire sociale que vaut ce livre, un manuel écrit de main de maître.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Annuaire pour l'an 1900, publié par le Bureau des longitudes, avec Notices scientifiques. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de v-628 — 89 — B. 15 — c-8 — D. 2 — E. 19 — F. 37 (en tout 803 p.). — Prix : 1 fr. 50.

L'innovation la plus saillante que présente, cette année, l'*Annuaire*, c'est de compter les heures du jour non plus de minuit à midi et de midi à minuit, suivant la routine habituelle, mais bien de 0 à 24 heures. De telle sorte que midi devient 12 heures, 1 heure après-midi devient

13 heures, et ainsi de suite jusqu'à onze heures du soir remplacé par 23 heures, et enfin minuit qui représente le point de départ et correspond au zéro de cette numération diurne, en même temps qu'il clôt la 24e heure du jour précédent. Un tableau sur papier de couleur, en regard du titre, donne la concordance entre la manière ancienne de compter les heures et la nouvelle.

En tête de la partie du volume consacrée au calendrier, les auteurs de l'Annuaire ont inséré ces deux propositions qui sembleraient des vérités à la La Palice, si elles n'avaient donné lieu, ces derniers temps, à d'inexplicables discussions : « Le XIXe siècle finira le 31 décembre 1900. Le XXe siècle commencera le 1er janvier 1901. » C'est l'évidence même.

Ce qu'on peut appeler la partie technique de l'Annuaire, pour la distinguer de celle qui est consacrée aux Notices, comprend en outre quelques modifications ou additions à noter, dans tout ce qui touche à l'astronomie. Ainsi, l'on a ajouté, en regard des jours, au calendrier, les ascensions droites du Soleil et de la Lune, plus la déclinaison et la parallaxe de ce dernier astre, ce qui a obligé à rapporter, en sept petits tableaux à la suite, les données astronomiques concernant les grosses planètes. A l'article concernant les éclipses en 1900, on a figuré celle du Soleil au 28 mai, telle qu'elle sera visible à Paris, et les différentes occultations de planètes par la Lune en mars, juin et septembre.

Le chapitre du système solaire contient d'intéressantes additions : Un exposé des variations de l'obliquité de l'écliptique par suite de la précession les équinoxes (période de 26,000 ans) et de la nutation de l'axe terrestre (période de 18 ans). Une description de la surface de la Lune avec ses montagnes, ses plaines improprement appelées mers, ses cratères, sillons, rainures, etc. Une table permettant de calculer la distance de cet astre à la Terre à chacun des jours de l'année. Une application des *abaques* du célèbre ingénieur d'Ocagne à la réduction du baromètre à zéro. Enfin une addition de vingt unités à la liste sans cesse croissante des planètes dites « télescopiques » et comprises entre Mars et Jupiter.

Mentionnons pour mémoire quelques résolutions ou corrections apportées aux données concernant le système de Jupiter et les satellites de Saturne.

Les tableaux relatifs à la Termochimie ont été remplacés, pour cette année, par une étude de M. Cornu sur l'électrolyse et les équivalents électro-chimiques.

Les autres articles de la partie technique n'offrent guère d'autres modifications que celles qui résultent du roulement normal à chaque changement d'années.

Notices. La première, la notice A, due à M. Cornu, a pour objet l'his-

torique et la description des *Machines génératrices des courants électriques;* c'est la plus étendue. Le lecteur peu familier avec cette branche de la science n'aurait qu'à se reporter à une note également très importante du même savant (p. 577 à 605) sur les *Unités électriques;* après une étude suffisante de cette dernière, il sera dûment préparé à aborder efficacement la lecture de la notice A. — La Notice B, par M. Lippmann, concerne *les Nouveaux Gaz de l'atmosphère.* C'est d'abord le récit de la découverte de l'argon, ce gaz, mêlé dans la proportion de 1.18 p. 100, à l'azote de l'atmosphère, corps déjà entrevu à la fin du siècle dernier par Cavendish, puis oublié, puis retrouvé vers 1882 par lord Raleigh et Ramsay en cherchant tout autre chose. Plusieurs des propriétés spéciales de l'argon sont aujourd'hui connues; si bien qu'en étudiant ce nouveau corps simple, on a constaté qu'il est, dans l'air atmosphérique, mélangé avec trois autres corps imparfaitement connus jusqu'ici et provisoirement dénommés : cryton, néon et métargon.— M. Janssen, l'éminent directeur de l'observatoire astronomique de Meudon, est l'auteur des Notices C et D, si l'on peut attribuer le nom de notices à une note d'une simple page sur l'*Application de l'aéronautique à l'observation de certains phénomènes astronomiques* (Notice D). Plus développée, la Notice C, sur *les Travaux au Mont Blanc en 1899*, relate, en premier lieu, les expériences sur fils électriques d'où il résulte qu'une ligne télégraphique de grande longueur peut être établie avec succès à fil nu sur les glaciers ; en second lieu, les observations de forme variée tendant à prouver que les raies de l'oxygène constatées dans le spectre solaire appartiennent à notre atmosphère et non à celle du Soleil qui semble dépourvue de ce gaz.

Enfin, sous l'étiquette E, sont reproduites les paroles lues ou prononcées à l'inauguration du buste de l'illustre astronome Félix Tisserand, à Nuits, sa ville natale. M. Faye, par l'organe du général Bassot, le général Bassot lui-même, au nom de l'Académie des sciences, M. Poincarré au nom du Bureau des longitudes, enfin M. Lœwy au nom du ministre et de l'observatoire de Paris, ont fait l'éloge, retracé la vie scientifique et rappelé les principaux travaux de ce savant éminent. Né en 1845 et subitement enlevé en 1896, âgé à peine de cinquante et un ans, à la science, à sa famille, à ses amis, Félix Tisserand avait été reçu dès 1863 à l'École normale supérieure; à sa sortie de cette école il entrait à l'Observatoire, et, à l'âge de 33 ans, il était élu membre de l'Académie des sciences, membre du Bureau des longitudes et nommé suppléant à la Faculté des sciences de Paris. Son œuvre maîtresse, achevée peu de temps avant sa mort, est son *Traité de la mécanique céleste,* complétant et mettant à jour, si l'on peut ainsi dire, celui de Laplace. L'ouvrage de Tisserand, a dit M. Poincarré, est le livre que Laplace lui-même aurait écrit s'il eût vécu de nos jours. Sans

parler des importantes missions astronomiques qu'il eut à remplir en Chine, au Japon et à la Martinique, deux exemples suffisent pour faire apprécier la sagacité et la puissance d'analyse de ce savant : la forme exacte de la planète Neptune n'étant pas perceptible au télescope, Tisserand, aidé de la connaissance du mouvement de son satellite, détermina sa forme par le calcul. Mieux encore, il a pu déterminer, en quelques lignes de calcul, le degré d'aplatissement d'une étoile fixe, Algol, dont le satellite est à peine visible.

Que n'eût-on pas pu attendre, pour les progrès de la science, d'un savant de cette envergure s'il n'eût été frappé, comme l'a dit M. Lœwy, à l'apogée de ses forces, par les insondables décrets de la Providence.

JEAN D'ESTIENNE.

Annual Report of the board of regents of the Smithsonian institution; report of the U. S. national Museum, 1896. Washington, Government Printing office, 1898, in-8 cart. de XXIV-1107 p.

Proceedings of the United States national Museum, vol. XVIII, 1895. Washington, Government Printing office, 1896, in-8 cart. de XIV-819 p.

Proceedings of the United States national Museum, vol. XX, published under the direction of the Smithsonian institution. Washington, Government Printing office, 1898, in-8 cart. de XII-932 p.

Le Rapport annuel des régents de l'Institut smithsonien, concernant le Musée national des États-Unis pour l'année 1896, débute, comme de coutume, par des renseignements historiques et statistiques sur l'origine et l'organisation du Musée, ses acquisitions récentes et le fonctionnement des divers services. Viennent ensuite quatre mémoires ou monographies, intéressant l'ethnographie générale : L'Art préhistorique, par M. Thomas Wilson; le Jeu des échecs et les cartes à jouer, par M. Stewart Culin; les Antiquités bibliques exposées à Atlanta, en 1895, par MM. Cyrus Adler et J.-M. Casanowicz; la lampe des Esquimaux, par M. Walter Hough. Ces travaux, dont les éléments sont empruntés aux riches collections du Musée national, abondent en documents rares et curieux, que reproduisent 198 planches et 551 figures dans le texte.

— Le volume XVIII des *Proceedings* contient 71 notes sur des sujets d'histoire naturelle vivante et fossile, illustrées de 35 planches. On y trouve la description d'un grand nombre de genres et d'espèces inédits. A signaler un mémoire de M. Rathbun sur des crabes du genre Collinectes (17 planches).

— Le volume XX renferme 21 mémoires enrichis de 149 figures dans le texte et de 97 planches, parmi lesquels il faut citer : Révision des orthoptères du groupe des Melanopli (26 planches) par M. Scudder; les Mollusques des grandes profondeurs, recueillis sur la côte atlantique

de l'Amérique du nord (27 planches) par MM. Verrill et Bush ; les Trématodes parasites des poissons (15 planches) par M. Linton ; les Astacides (écrevisses) de l'Amérique du nord, (9 planches), par M. Faxon.

Ces travaux donnent une haute idée des matériaux amassés dans les galeries du Musée national et de la valeur scientifique du personnel chargé de les décrire, de les classer et de les publier.

ADRIEN ARCELIN.

Die griechische, griechisch römische und altchristlich-lateinische Musik, von Dr. A. MÖHLER. Rome, Herder, 1898, in-8 de XXIII-88 p.

Sous le titre : « Sources et ouvrages auxiliaires », cette brochure commence par l'indication alphabétique de plus de trois cents ouvrages, mémoires, articles, etc., etc., traitant de près ou de loin le sujet du présent travail. La Patrologie de Migne (221 volumes) n'est pas oubliée. Cette liste va de la page VII à la page XVIII. Dans de nombreuses et o ngues notes l'auteur fait de fréquents emprunts à cette abondante littérature. Suit une *Introduction* où l'auteur expose l'objet et le but de son livre : prouver que l'ancien chant de l'Église latine est un rameau de la musique grecque et gréco-romaine. M. Möhler se propose de mettre ce fait en évidence par l'étude : 1° du système des sons, échelles musicales ; 2° de l'harmonie ou des modes ; 3° de la mélopée. C'est là toute la division du livre. Cette division est classique, mais il y manque la rythmique, sans doute parce que l'auteur n'a rien trouvé dans l'ancienne musique gréco-latine qui se rapprochât du rythme libre du chant grégorien. Chacun de ces trois sujets est traité avec érudition et compétence. M. Möhler a lu les auteurs anciens et modernes et les résume exactement. Rien de bien neuf dans ce livre, mais il peut être utile à ceux qui veulent se mettre au courant des questions musicales gréco-romaines. Le maître favori de M. Möhler est M. Gevaert ; il le suit de près et lui emprunte beaucoup, peut-être un peu à l'aveuglette. Ses conclusions sont aussi sur presque tous les points celles de M. Gevaert. Les chants syllabiques liturgiques seraient les plus anciens et on ne peut douter « qu'ils remontent au delà du IVe siècle. » On peut donc admettre qu'ils se rattachent comme tonalité et mélodie au système gréco-romain. Puis sont venus plus tard les chants neumés. On sait que des auteurs modernes soutiennent une thèse tout opposée. Sur la transmission de ces chants et l'interprétation des manuscrits neumés l'auteur, toujours à la suite de M. Gevaert, blâme les bénédictins de Solesmes « d'aller en demander l'interprétation à un homme qui vivait trois cents ans après ces manuscrits et qui ne comprenait que la langue de son temps. » « Un homme ! » Qui donc ? Guy d'Arrezzo sans doute ; mais c'est lui faire trop d'honneur que de lui attribuer à l'exclusion de

tous autres, la traduction sur lignes des manuscrits *in campo aperto*. En réalité les transcripteurs sont légion. Dès le xe siècle, ils ont commencé leur tâche dans tous les pays à la fois, et si au xie et au xiie siècles ils sont tous d'accord, sauf les variantes de détail, il faut bien convenir que le monde catholique avait conservé fidèlement la tradition romaine des premiers manuscrits. Il est d'autres questions sur lesquelles M. Möhler s'attache de trop près à M. Gevaert. Malgré ces réserves, ce livre est intéressant et témoigne que son auteur a travaillé sérieusement son sujet. B. M.

Les Orgues de Fribourg, par Carle L. Dauriac. Paris, Vanier, 1898, in-12 de 101 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ceci peut être, si l'on veut, considéré comme les écrits d'un peintre criant ce qu'il voit, à travers la griserie produite par la musique, comme d'autres ont narré ce qu'ils ont vu ou conçu par l'artifice de l'opium, des liqueurs ou des parfums. » Ainsi débute ce petit livre, recueil de morceaux impressionnistes tellement personnels que j'avoue humblement, n'étant pas dans le même état d'âme que l'auteur, n'y avoir à peu près rien compris. Que le lecteur sache donc que ces variations extraordinaires ont pour sujet ou pour occasion les *Orgues de Fribourg*, l'*Ouverture de Carmen* dans les arènes de Nîmes, la *Marche funèbre de Chopin*, le *Biniou* (symphonie en gris majeur), le *Beuglant*, l'ouverture de *La Grotte de Fingal*, un *Nocturne*, enfin une *Fantasia* finale à la Berlioz, pour conclure. Que s'il me faliait dire le sens de toutes ces choses, j'avoue que je serais très embarrassé ; peut-être tout ce cliquetis de mots ne veut-il rien dire du tout. C'est du tapage, à moins que ce ne soit du symbolisme, un mot commode pour indiquer la littérature à laquelle personne ne comprend rien. S'il en est qui l'aiment parmi nos lecteurs, ils peuvent prendre ce petit livre de confiance ; ils ne seront pas trompés. Ed. Pontal.

LITTÉRATURE

Études védiques et post-védiques, par Paul Regnaud. Paris, Leroux, 1898, in-8 de viii-217 p. — Prix : 7 fr. 50.

Trois parties composent ce volume dû à la plume aussi infatigable que savante de M. Regnaud. Dans la première, il étudie « l'énigme védique » et tout spécialement « les énigmes de l'hymne I, 164 du Rig-Véda » dont il donne le texte et la traduction. Chaque strophe de cet hymne, célèbre par ses obscurités, est suivie d'un commentaire du traducteur qui préalablement en indique ce qu'il appelle « l'idée générale. » Si M. Regnaud n'est point parvenu à arracher à ce sphinx védique tous ses secrets, du

moins n'épargne-t-il rien pour cela, et ceux qui seront tentés de l'interroger après lui feront bien de consulter son travail. La deuxième partie est consacrée à la Katha-Upanishad dont M. Regnaud, comme il l'a fait pour l'hymne védique précité, donne le texte et la traduction qu'il accompagne de remarques et de commentaires toujours intéressants. Suivant lui, l'étude attentive de cette Upanishad démontre péremptoirement l'origine védique du Védânta. Il trouvera peut-être des contradicteurs, mais qui n'en a pas? La brochure se termine par un appendice consacré à la traduction des chœurs de l'*Agamemnon* d'Eschyle. Reprenant une thèse qui lui est chère, l'auteur se dit «persuadé » que « non seulement les traits les plus caractéristiques du style des chœurs d'Eschyle sont la suite d'une tradition qui remonte à l'époque de l'unité indo-européenne et qui a son point de départ dans des hymnes liturgiques du genre de ceux que les recueils védiques nous ont conservés; » mais il estime, de plus, que le « plus sûr moyen » de comprendre le sens si fréquemment obscur de ces chœurs, c'est « d'avoir sans cesse en vue les habitudes d'expression et de pensée de la vieille école ritualiste dont les lyriques grecs ont été les légataires les plus directs. » La cause que plaide M. Regnaud ne pouvait certes rencontrer de défenseur plus éloquent; je crains bien cependant qu'elle ne soit perdue auprès de la plupart de ceux qui s'aviseront de rapprocher sans parti pris la poésie d'Eschyle et les misérables rapsodies du Rig-Véda, s'il est toujours exact, comme le professait Bergaigne, que l'unique figure de rhétoriques observée dans celles-ci, c'est le charabia.

A. R.

Les Libertins en France au XVIIe siècle, par F.-T. Perrens. Nouvelle édition. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-12 de 326 p. — Prix : 3 fr. 50.

Rien n'est rajeuni dans cette seconde édition d'un livre déjà médiocre en 1896. Chaque fois que l'auteur rencontre sur son chemin une pécheresse convertie ou un libre penseur revenant à la foi, il ne manque pas de citer le proverbe un peu banal du diable qui se fait vieux; mais on ne peut vraiment point l'appliquer à ses cheveux blancs. M. Perrens ne devient pas ermite en vieillissant; il oublie même plus de choses qu'il n'en apprend. On ne saurait croire ce qu'il y a d'erreurs, de fausses appréciations, d'assertions sans preuve, accumulées dans ce petit volume. Son seul but semble avoir été de démontrer qu'au temps classique du christianisme en France, personne ne croyait en Dieu; et la preuve qu'il a donnée dès sa première ligne est que, si « au temps de la Réforme, nos pères avaient eu plus de foi chrétienne, ils se seraient faits huguenots. »

Remontant plus haut, M. Perrens déclare (p. 28) que ni Tertullien, ni saint Ambroise ne croyaient à l'immortalité de l'âme, et que, dans

les premiers siècles, l'Église était si peu sûre de ses dogmes, qu'il lui arriva de les établir à la pluralité d'une voix. Puis, énumérant tous les libres esprits de la Renaissance, il ne voit en eux que des athées, qu'ils soient poètes, philologues, religieux ou évêques, n'ayant pas l'air de se douter qu'il eut un concile de Trente et que c'est justement à son influence qu'il y faut faire remonter le mouvement catholique si éclatant du siècle suivant.

Que parmi les gens les plus religieux on rencontre des amis du plaisir et de la bonne chère, prisant fort le « bœuf à la mode », et « buvant comme des Templiers »; que beaucoup de femmes aient négligé la vertu, tant qu'elles pouvaient faire autrement : cela prouve simplement, comme l'avoue quelque part l'auteur (p. 504), que « si l'effort de la religion n'a pu supprimer le mal, il en avait du moins amoindri la contagion. » Mais pourquoi ajouter aussitôt que « la préoccupation personnelle du salut étant le fondement de la morale divine », elle est par cela même inférieure à la morale humaine, puisque « les sociétés ne seraient pas viables sans un certain sentiment de justice, peut-être aussi de bonté ? » Or c'est précisément ce sentiment de « justice » et de « bonté » que le christianisme a introduit dans le monde. Et le retour à la nature, qui a été « la gloire de Montaigne, de Shakespeare, de Gœthe et de Rousseau », ayant remplacé l'amour de Dieu par « l'amour de l'humanité, devenant presque une religion », nous serions curieux de savoir sur quelles bases M. Perrens établira ce nouveau culte et quelle sanction il proposera contre ceux qui hésiteraient à le pratiquer spontanément ? N'est-ce pas lui qui établit dans sa « conclusion » que le déïsme n'est pas une croyance, et que les philosophes qui la professaient d'abord, au bout de quatre ans n'avaient plus que « des objections contre l'existence de Dieu. » S'il en était ainsi au XVIIIe siècle, que dire de nos écoles positivistes qui ne consentent même pas à examiner l'idée d'un Être suprême à titre d'hypothèse?

C'en est assez pour montrer dans quel tissu de contradictions s'embrouille le vieux professeur, qui voudrait nous faire croire que tous nos grands écrivains étaient « des esprit forts. » Il apprécie pourtant leurs mérites; il a lu leurs ouvrages, et il replace à propos quelques anecdotes classiques. Il aurait dû s'en tenir à la littérature, qu'il connaît mieux que la philosophie.

G. B. DE P.

Les Ennemis de Chapelain, par Mgr FABRE. 2e édition. Paris, Fontemoing, 1897, 2 vol. in-18 de XI-329 et 396 p. — Prix : 5 fr. les deux volumes.

Abrégé de la vie de Jésus-Christ, par BLAISE PASCAL. Texte critique par G. MICHAUT. Fribourg, librairie de l'Université, 1897, in-8 de VIII-59 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dix-septième siècle. Études littéraires, par Émile Faguet. 15e édition. Paris, Lecène et Oudin, 1896, in-18 de 480 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un volume avait suffi à M. Lenient pour écrire *les Ennemis de Racine* ; il semble que ceux de Chapelain auraient pu se contenter de la même mesure. Il est vrai que, si Chapelain a encore quelque notoriété, il le doit plus aux misères qu'il eut à subir de la part de ses contradicteurs, qu'à son talent. Et cependant, cet honnête homme mérite mieux que l'oubli. Son immense correspondance, publiée par le regretté M. Tamizey de Larroque, le révèle esprit original, d'une activité prodigieuse, au courant de toutes les publications et de toutes les controverses de son temps, d'une science « livresque » incomparable, une sorte de Peiresc ou de président Bouhier. Malheureusement il eut le tort de se croire poète. Il est resté pour tous l'auteur de la *Pucelle* et c'est assez pour qu'on ne le lise pas.

Mgr Fabre, ayant rencontré Chapelain au cours de ses études sur Fléchier, s'est intéressé à ses mésaventures et nous en a tracé un fidèle tableau. Comme toujours, il est admirablement renseigné sur son sujet. Dans ce dédale d'intrigues, qui se croisent en tous sens autour du personnage principal, il se meut avec aisance et, en le prenant pour guide, on ne risque pas de se perdre à la poursuite de tant d'ennemis. Mais l'intérêt compense-t-il la fatigue d'une pareille entreprise ? Nous n'oserions en répondre. Il faut être spécialiste en ces matières et avoir vécu dans ce monde lointain et oublié pour pouvoir trouver beaucoup de charmes à entendre le récit un peu long, quoique bien conduit, de disputes littéraires, qui ont perdu toute leur importance.

L'auguste auteur nous permettra aussi de lui faire un léger reproche, c'est de se laisser aller parfois à des digressions, qui ont l'inconvénient de couper le fil de sa narration, et qu'il lui eût été facile de rejeter en note, par exemple à propos d'erreurs de M. Livet (t. I, p. 167), de MM. Ludovic Lalanne et Tamizey de Larroque (t. I, p. 250). Notons aussi quelques distractions : « l'*orbite* qui leur était *tracé*. » (t. I., p. 205) et « *préférant* l'avoir pour ami *que* pour adversaire » (t. I, p. 239). — Une table alphabétique de tous les noms propres contenus dans l'ouvrage facilitera beaucoup les recherches aux étudiants qui s'occupent spécialement de cette époque de notre histoire littéraire.

— Le manuscrit autographe de l'*Abrégé de la vie de Jésus*, de Pascal, est perdu. Mais en 1846 une copie authentique en fut retrouvée par un Hollandais dans la bibliothèque janséniste de l'abbé d'Etemare, conservée à Klarenbourg. C'est sur cette copie que Faugère publia pour la première fois l'opuscule de Pascal et que M. Molinier put en donner une seconde édition dans le tome II des *Pensées* publié chez Lemerre (1889). M. Michaut a jugé bon de donner à part le texte critique de

cette œuvre, peu connue, du grand écrivain. Sans doute, comme il le remarque très bien, on ne reconnaîtra pas toujours là le style des *Pensées*. L'*Abrégé* était à peine ébauché et, le plus souvent, se réduisait à une traduction très simple de l'Évangile. Il n'en est pas moins curieux de voir Pascal s'essayer à faire pour son usage personnel une concordance de la vie de Notre-Seigneur d'après les synoptiques et saint Jean, tentative qui a été reprise avec succès de nos jours par des exégètes et des historiens connus de tous.

— C'est encore du *Dix-septième siècle* que nous parle M. Émile Faguet dans le volume que nous avons sous les yeux et qui porte : *Quinzième édition*. Est-ce bien édition qu'il fallait dire ? Il n'y a rien là, semble-t-il, qui diffère de la première. C'est toujours joli, intéressant, bien pensé. Mais ces *Études littéraires* sont restées stéréotypées. M. Faguet ne change rien à ses premiers jugements au fur et à mesure des publications nouvelles. C'est son droit; mais il est à craindre que ses livres ne finissent par dater et, partant, par vieillir.

LÉON CHARPENTIER.

Gli Amori estravaganti et molteplici di Francesco Petrarca e l'Amore unico per Madonna Laura de Sade, da ENRICO SICARDI. Milano, Ulrico Hoepli, 1900, in-12 de 280 p. — Prix : 4 fr.

Le titre donné à ce volume semble avoir été choisi pour exciter la curiosité. On sait que si la fin de Pétrarque fut très pieuse, très repentante, il avait eu une vie peu exemplaire. Mais on ne sait pas quelles femmes exercèrent sur lui une fâcheuse influence. Il n'en nomme aucune ni dans ses lettres, ni dans ses vers. M. Enrico Sicardi n'a donc pu raconter les *molteplici e estravaganti amori* dont on pouvait attendre le récit. Mais irrité par les assertions de divers critiques éminents qui veulent attribuer à d'autres qu'à Madonna Laura l'inspiration d'un certain nombre de sonnets, il a examiné, pièce par pièce, les vers que l'on avait voulu détourner de leur véritable sens. Il l'a fait avec soin, érudition et ingéniosité. L'œuvre de M. Sicardi rappelle celle de M. Henri Cochin dont nous avons rendu compte l'année dernière : *La Chronologie du canzionere de Pétrarque*. L'auteur italien déclare, du reste, n'avoir connu ce dernier livre que lorsque son siège était fait. M. Cochin disait que de tout le canzionere six pièces seulement pouvaient être douteuses et que les autres concernaient incontestablement Madonna Laura. On se trouve amené à conclure qu'elle fut véritablement l'unique inspiratrice de tout le recueil et l'objet d'un *unico amore*. Le gracieux livre de M. Sicardi prendra place à côté des innombrables ouvrages qui, depuis les trois gros volumes in-quarto que l'abbé de Sade écrivit en 1774, ont été consacrés au poète de Vaucluse.

TH. DE P.

HISTOIRE

L'Enseignement supérieur de l'histoire. *Notes et impressions de voyage. Allemagne, France, Écosse, Angleterre, Hollande, Belgique,* par PAUL FREDERICQ. Gand, Vuylsteke; Paris, Alcan, 1899, in-8 de XI-304 p.— Prix : 7 fr.

Lors de la manifestation Kurth, dont nous avons eu occasion de parler, M. Paul Fredericq a été chargé de rédiger pour le volume offert solennellement à notre illustre ami une étude sur *l'Origine et les développements des cours pratiques d'histoire dans l'enseignement supérieur en Belgique;* et, dans le discours qu'il a prononcé, il a développé d'excellentes considérations sur *les Cours pratiques d'histoire et leurs conséquences en Belgique.* Il a pensé qu'il y aurait intérêt à donner une édition particulière de ce mémoire et de ce discours; et il y a ajouté une série d'études faites par lui autrefois sur l'enseignement supérieur de l'histoire dans différents pays.

M. Fredericq, qui a été l'un des premiers en Belgique à suivre l'exemple fécond donné par M. Kurth, et qui avait organisé dès 1880, à Liège, un cours pratique, avait voulu se rendre compte par lui-même de ce qui se faisait à l'étranger et puiser dans ces exemples une expérience qui lui permît d'éviter les écueils et de trouver les moyens de rendre le plus parfaits possible les cours qu'il organisait. Il put ainsi visiter les Universités de Berlin, de Halle, de Leipzig, de Goettingue en Allemagne ; le Collège de France, l'École des chartes, l'École normale, l'École pratique des hautes études, la Faculté des lettres de Paris, en France ; les Universités d'Écosse et celles de Cambridge et d'Oxford, en Angleterre ; les Universités de Leide, d'Amsterdam et de Groningue, aux Pays-Bas. Les notes prises par lui au cours de cette exploration, qui a été faite de 1881 à 1888, ont été publiées dans divers recueils; M. Fredericq les reproduit ici sans y rien changer ; il reconnaît que ces « photographies instantanées » fixaient des situations qui se « sont déjà en grande partie modifiées. » Mais il lui a semblé qu'elles demeuraient des « documents utiles à consulter. » M. Fredericq a bien vu et il a bien exposé ce qu'il a vu; le point de vue spécial auquel il se plaçait pour son enquête, a donné plus d'acuité à son observation. Mais sans refondre entièrement son travail, ce qui aurait présenté sans doute quelques difficultés et ce qui lui aurait pris beaucoup de temps, n'aurait-il pas pu, au moins dans les notes, indiquer (c'est à peine s'il le fait en deux ou trois morceaux), les modifications importantes qui se sont produites sur divers points? Il aurait augmenté l'intérêt de sa publication et l'aurait rendue plus pratiquement utile.

E.-G. LEDOS.

Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France. Deuxième partie, (*1555-1560*), par E. Dupré-Lasale. Paris, Fontemoing, 1899, in-8 de 278 p. — Prix : 6 fr.

Quand, il y a vingt-quatre ans, le *Polybiblion* rendait compte des premières études de M. Dupré-Lasale sur la vie de l'Hospital, il émettait le vœu que la seconde partie de cet intéressant travail ne tardât pas trop à paraître (Voir t. XVI, p. 431). L'auteur nous explique brièvement la cause de ce long intervalle, et nous n'avons rien à perdre pour avoir attendu, puisque le distingué magistrat a pu terminer sa tâche, aussi vaillamment et plus librement que lorsqu'il siégeait encore à la Cour de cassation.

Ce n'est pas qu'il ait utilisé ce quart de siècle à trouver sur le grand chancelier des documents nouveaux; l'originalité de son ouvrage consiste à juger Michel de l'Hospital d'après sa poésie et en quelque sorte sur sa vie privée. Les *Carmina* nous le représentent comme un bonhomme très pot-au-feu, ayant ses théories sur l'éducation des enfants, sur la nécessité pour les mères de les allaiter elles-mêmes, sur les vertus domestiques, la culture intellectuelle, le goût des classiques, la gravité indispensable au magistrat. Pour le reste, c'est une nature honnête mais hésitante, ne sachant quel parti prendre au milieu des passions déchaînées et des caractères fortement trempés de son temps, inclinant à la tolérance avec la naïveté de quelqu'un qui ne croit ni aux insurrections ni à la guerre civile et qui juge les autres dans les bonnes intentions qu'il a lui-même.

Nous sommes loin de la légende qui représente le fondateur de la liberté religieuse comme en avance sur son époque, une sorte de précurseur de Voltaire et de Montesquieu. M. Dupré-Lasale prétend même qu'il commit la faute très grande, en donnant aux protestants toutes les facilités pour pratiquer librement leur religion, de leur accorder en même temps une liberté politique qui leur permit de constituer un État dans l'État, d'avoir des assemblées politiques, de préparer la guerre civile, de telle sorte qu'il fut indirectement responsable des efforts que moins d'un siècle plus tard Richelieu fut obligé de faire pour détruire cette indépendance fâcheuse qui compromettait l'unité nationale.

La thèse est intéressante et neuve par certains côtés : l'auteur la présente toujours avec une parfaite mesure; et son ouvrage mérite de compter parmi les meilleurs et donnant le plus à penser.

G. Baguenault de Puchesse.

Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans, par le duc de Broglie. Paris, Calmann Lévy, 1898, in-12 de 270 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce n'est qu'un simple épisode des grandes et belles études de M. le

duc de Broglie sur la politique extérieure du règne de Louis XV ; mais c'est un épisode important et par la renommée des personnages qui y figurent et par le charme attachant du récit. On se rappelle quelles avaient été les relations d'intimité entre Voltaire et Frédéric, entre l'académicien philosophe et le roi philosophe, le maître et l'élève, comme ils se plaisaient à s'intituler. Les ministres français s'étaient servis de ces relations : Voltaire avait été heureux d'être un agent de la diplomatie secrète. Mais son crédit avait baissé à Versailles ; la faveur avait succédé à une demi-disgrâce, et lorsque Frédéric, pour attirer près delui le poète lui offrit une pension et une clef de chambellan, Voltaire accepta avec empressement, — un empressement toutefois qui ne lui fit pas négliger ses intérêts pécuniaires — et le roi de France n'y fit pas opposition. L'accueil fut des plus gracieux, mais les deux amis étaient de ceux qui s'entendent mieux de loin que de près. Le frottement continuel amena des froissements. Une querelle avec Maupertuis, président de l'Académie de Berlin et jaloux du crédit du nouveau venu, la diatribe anonyme du docteur Akakia où, sous les attaques contre Maupertuis, Frédéric était quelque peu égratigné, déchaîna la tempête : la grande faveur dégénéra en grande colère, et après des tentatives peu sincères de raccommodement, Voltaire partit ou plutôt s'enfuit de Berlin. On sait comment dans cette fuite il fut arrêté, interné à Francfort par le résident prussien, Freytag, traité par cet officier brutal avec la dernière des rigueurs et des ignominies, ses bagages fouillés, ses papiers saisis, sa nièce arrêtée. On sait aussi comment, échappé à grand'peine des griffes de ses geôliers, persécuté en Allemagne, mal vu en France, il n'osa rentrer à Versailles, et après un séjour en Alsace, alla se fixer en Suisse, aux Délices d'abord, puis ensuite et définitivement à Ferney. Mais sa rancune dura peu. Pendant la guerre de Sept ans qui ne tarda pas à éclater, le démon de la diplomatie vint le posséder de nouveau avec celui de la poésie qui ne l'avait jamais quitté. Et c'est en faveur de son persécuteur de la veille que ses talents de négociateur tentèrent de s'exercer. Frédéric vaincu à Kolin, traqué par les armées d'Autriche, de Russie et de France, avait songé à se suicider ; mais il crut devoir célébrer son suicide en vers et fit parvenir ces vers à son ex-chambellan. Voltaire, non content de répondre par une ode, s'efforça de sauver le roi de Prusse en lui ménageant la paix, soit par l'intermédiaire du maréchal de Richelieu, soit par celui du cardinal de Tencin. La négociation échoua ; la guerre reprit, et Frédéric, vainqueur à Rosbach, ne songea plus à traiter. Par quelle aberration d'esprit Voltaire put-il lui adresser alors ces vers trop connus :

Héros du Nord, je savais bien
Que vous avez vu les derrières
Des soldats du roi très chrétien.

Il avait ce jour-là l'oubli parfait des injures, mais il avait plus encore une inconscience absolue du plus simple sentiment de pudeur patriotique. Au fond il avait toujours avec son ancien persécuteur et malgré de fréquentes divergences, un sentiment commun: la haine du catholicisme. Comme le dit justement M. le duc de Broglie : « L'orgueil, la vanité, l'ambition les avaient constamment séparés ; l'irréligion les réconcilia. »

M. DE LA ROCHETERIE.

Les Élections et les cahiers du clergé lorrain aux États généraux de 1789, par l'abbé L. JÉROME. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1899, in-8 de 172 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lors de la réunion des États généraux en 1789, la Lorraine, divisée en trente-quatre bailliages, formula en autant de séries de cahiers ses doléances, mais, à la différence des autres provinces, elle dut se faire représenter par des députés élus dans quatre assemblées dites de réduction, chacune de celles-ci composée des délégués de plusieurs bailliages. M. l'abbé Jérôme a exposé la double suite des opérations de ces assemblées en ce qui concerne le clergé, dans les bailliages de Nancy, Lunéville, Blamont, Rosières, Vézelise et Nomeny, formant la circonscription électorale de Nancy. Il a ainsi fourni le développement raisonné des pages rapides consacrées au mouvement de 1789 par l'auteur de *l'Ancien régime en Lorraine*, l'abbé Mathieu, aujourd'hui cardinal.

Les sources de ce travail sont cinq cahiers manuscrits conservés en originaux, avec d'autres documents de la même époque et du même caractère, au grand séminaire de Nancy. Elles ont fourni à M. l'abbé Jérôme les éléments d'une enquête substantielle et scrupuleuse, distribuée en trois chapitres (I. Le Clergé lorrain à la veille des élections — II. Les Assemblées bailliagères et la rédaction des cahiers — III. L'Assemblée de réduction du 6 avril 1789) et augmentée d'un copieux appendice comprenant quinze notes et éclaircissements. Nous voyons ici en présence, avec leur émulation pour le bien public et aussi avec leurs jalousies réciproques, le clergé séculier et le clergé régulier, le corps des curés et l'épiscopat. Au milieu de cette mêlée pacifique, quelques figures originales se détachent, entre autres celle, jusqu'ici ignorée, du curé Guilbert ; ce personnage fut au premier moment le principal meneur de son ordre, qu'il ne devait pourtant pas représenter aux États. Le clergé de l'assemblée de Nancy choisit pour ses députés l'évêque, M. de la Fare, et le curé d'Embermesnil Grégoire. On peut se demander aujourd'hui lequel des deux a été le moins infidèle à son mandat, ou le prélat qui devait promptement émigrer et être pendant vingt ans l'agent des princes à l'étranger, ou le prêtre régicide qui fut le véritable fondateur et l'oracle de l'Église constitu-

tionnelle. Fidèle à sa stricte méthode d'analyse, M. l'abbé Jérôme s'est interdit à cet égard des considérations qu'il a seulement indiquées et que le lecteur tirera de lui-même, comme la conclusion morale de ce consciencieux et intéressant travail. L. P.

Mémoire de Pons de l'Hérault aux puissances alliées, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par LÉON-G. PÉLISSIER. Paris, A. Picard et fils, 1899, in-8 de LVI-374 p. et un portrait. — Prix : 8 fr.

De tous ceux qui furent les témoins du séjour et du règne de Napoléon à l'île d'Elbe, de son retour en France et du commencement des Cent jours, Pons de Cette ou de l'Hérault est certainement l'historien le plus fidèle et le plus original de ce qu'il a vu et entendu. Montagnard zélé, jacobin de 1793, Marat Lepelletier Pons, ainsi qu'il s'était baptisé, fut mêlé activement aux troubles du Midi, et à la vie de la société populaire de sa ville natale. La réaction thermidorienne l'éloigna de la politique. Il ne voulut pas non plus servir le Directoire, mais il reçut le commandement d'un des vaisseaux armés à Cette pour grossir la flotte de Toulon et fut bientôt attaché, comme chef d'état-major, à la division navale de l'armée d'Italie. Là il rendit de si grands services à Masséna pendant le siège de Gênes, qu'il fut nommé capitaine de frégate. Le 18 brumaire semblait l'avoir à jamais brouillé avec Bonaparte, lorsque son ami Lacépède le fit choisir comme administrateur-directeur des mines de Rio, ou de l'île d'Elbe (1809). Pons y était encore lorsque l'Empereur y arriva en 1814. Napoléon le maintint dans sa charge, lui parla et le conquit. Dès lors, Marat Lepelletier Pons devint le serviteur le plus dévoué de Napoléon, son admirateur le plus enthousiaste. L'Empereur ne l'oublia point à l'île d'Elbe en 1815. Il fut du voyage des Cent jours sur le brick l'*Inconstant*. A peine débarqué il fut envoyé, au péril de sa vie, porter les ordres ou plutôt les conseils de l'Empereur au maréchal Masséna qui commandait, à Marseille, la 8e division militaire. Masséna le fit arrêter et conduire au chateau d'If. Il attendait, pour prendre une décision ferme, que la marche de Napoléon fût bien assurée du succès. Aussitôt qu'il en fut certain, il abandonna le duc d'Angoulême, fit remettre Pons en liberté, et le chargea de négocier sa réconciliation avec l'Empereur. Pons rentra en effet à Paris, mais pour repartir sur-le-champ pour Lyon. « Allez, mon cher Pons, lui dit l'Empereur, allez faire le bonheur de mes bons Lyonnais. » Il le fit autant que possible, comme préfet du Rhône. Son dernier acte à Lyon fut la proclamation de Napoléon II comme empereur des Français. Pendant la Restauration, exilé volontaire, il écrivit les *Souvenirs et anecdotes de l'île d'Elbe*, et le *Mémoire aux puissances alliées*, que la Société d'histoire contemporaine nous donne sous la forme la plus achevée, non pas sous sa dernière forme, car à force de revoir et de retoucher ses

manuscrits Pons a fini par les laisser inachevés. Ce Mémoire aux puissances mériterait plutôt le titre d' « Histoire du séjour de l'Empereur à l'île d'Elbe, de son retour et de la mission de Pons de l'Hérault à Marseille. » Méritait-il l'honneur que lui fait la Société d'histoire contemporaine ? Évidemment oui, car il contient une foule de notes précises, de renseignements absolument inédits, sur les préparatifs de départ de Napoléon (p. 107) et sur le rôle confidentiel qui fut donné à Pons dans ces préparatifs ; sur le voyage de l'*Inconstant* et sur la rédaction des proclamations impériales que l'on croyait jusqu'ici imprimées à l'île d'Elbe (p. 137) ; sur le point précis où débarqua l'Empereur, où il établit son bivouac, entre les magasins qui sont au bord de la mer, appelés Cabanes de Valauris, et la grande route qui conduit d'Antibes à Cannes (p. 147) ; sur l'esprit public en Provence, et en particulier sur les Marseillais qu'il détestait et qui le lui rendaient bien (p. 153, 188, 229, 231 et 251), enfin sur son entrevue et ses rapports avec le maréchal Masséna depuis le jour de son arrivée à Marseille, jusqu'au jour où il quitta triomphalement la prison du château d'If (p. 191, etc.).

J. Bernard.

Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman, recueillis et publiés par Gabriel effendi Noradounghïan, conseiller légiste de l'Empire ottoman. Tome Ier. *1300-1789*. Paris, Cotillon ; Leipzig, Breitkoff et Haertel ; Neuchâtel, Attinger, 1897, in-8 de xxviii-412 p. — Prix : 20 fr.

Les actes internationaux sont les assises de la diplomatie et de l'histoire. A côté des grandes collections embrassant tous les États, l'usage s'est introduit de publier séparément les actes relatifs à chaque pays, ce qui facilite les recherches et le travail. Telle est l'œuvre de M. de Clerq pour la France, de M. Herstlet pour la Grande-Bretagne, de M. F. de Martens pour la Russie, etc., etc. Tel est le travail entrepris par M. Noradounghïan pour la Turquie. Après avoir réuni et contrôlé les matériaux, l'auteur s'est demandé s'il les grouperait par États contractants, par ordre de matières ou par ordre chronologique ; s'il a pris ce dernier parti, c'est qu'il lui paraît le plus naturel et le plus rationnel. Il a puisé plus abondamment dans les sources ottomanes que n'ont pu le faire les collectionneurs qui l'ont précédé. A cet effet, il énumère ces sources généralement peu connues : ce sont les archives d'État, la chancellerie du divan impérial, les archives du ministère des affaires étrangères, du bureau des traductions, du grand-vizirat, un recueil des lois et décrets de l'Empire ottoman, un recueil des traités (ces deux derniers ouvrages imprimés en langue turque), enfin les historiographes officiels de l'empire, dont il donne la liste (p. xxiv). Suit un tableau des règnes des Sultans (de 1300 à nos jours) avec la concordance synchronique des Souverains, qui ont régné dans l'empire

byzantin, dans le Saint-Empire, en France, en Angleterre et en Espagne. Ces diverses énumérations ont un intérêt pratique.

Les plus anciens actes, dont le texte est inséré dans ce premier volume sont les célèbres capitulations conclues avec la France en 1535 et 1569, en 1604, c'est-à-dire les bases mêmes de notre protectorat religieux, une question à l'ordre du jour. On aura souvent occasion de consulter aussi les textes relatifs à la paix de Belgrade conclue en 1739 sous la médiation de la France et surtout ce qui concerne le traité de Kutchuk Kaïnardgi (1774), dont l'interprétation a donné lieu à la guerre d'Orient et qui n'a peut-être pas encore dit son dernier mot.

A. D'AVRIL.

Figures contemporaines, par JULES DELAFOSSE. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-18 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

Six études d'étendue et de valeur inégales partagent ce volume ; elles n'étaient pas toutes ignorées du public, mais l'auteur a fort bien fait de les sauver de la poussière des journaux et des revues ; elles méritaient à tous égards, par leur saveur littéraire et leur élévation d'idées, d'être conservées en un tome placé dans les livres aimés de la bibliothèque familière. N'avoir pas un lien bien étroit entre elles, est le seul reproche qui les pourrait atteindre ; le lecteur qui les feuilletera en dilettante, ne s'apercevra pas de ce léger défaut.

De M. le comte de Chambord aux parlementaires du Palais-Bourbon il y a un abîme, et c'est mesurer la distance qui les sépare que de jeter entre ces deux antipodes de la politique les noms de Napoléon III, de Gambetta, de Bismarck et de Léon XIII.

Cette notice d'ensemble sur le dernier descendant de nos Rois légitimes est d'une allure parfaite et d'un ton excellent. M. Jules Delafosse prouve le respect qu'inspire cette haute personnalité, si haute qu'elle s'évanouit un jour sur les cîmes par delà l'horizon, sans avoir jamais pu poser le pied sur le sol de la patrie. Henri V représentait l'hérédité, la tradition, il incarnait la loyauté et l'honneur, il était l'exemplaire vivant du principe le plus auguste et le plus fécond qu'ait consacré l'histoire. M. Delafosse sait tout cela, le voit, le proclame et conclut avec une impitoyable rigueur que l'esprit révolutionnaire de la nation et le mysticisme du prince n'ont pas permis la rencontre heureuse qui eût sauvé nos destinées.

C'est en philosophe attristé et assez vite consolé que l'auteur parlait du chef de la maison de Bourbon ; — le politique avisé et le bonapartiste fidèle s'expriment avec une tendresse plus chaude sur le compte du dernier empereur des Français. Rarement analyse plus sincère nous a été donnée de Napoléon III, et si l'attrait est visible, c'est que le personnage a su conquérir son historien.

Indulgent vis-à-vis du coup d'État pour des motifs qui ne sont pas sans valeur réelle, M. Delafosse sait démêler à merveille le fort et le faible de cet incompréhensible personnage qui aurait pu, s'il l'avait su vouloir, demeurer le plus grand souverain de ce siècle. Ses deux lourdes fautes, la formation de l'Italie et de l'Allemagne, sont impitoyablement mises à nu; que l'auteur s'arrange avec M. Émile Ollivier pour le principe des nationalités, il en condamne la chimère et nous ne pouvons qu'y applaudir.

Sa conclusion est grave, mais qui ne peut renverser l'évidence? « Un seul monument subsiste de l'œuvre accomplie par Napoléon III; c'est l'Europe nouvelle, et l'Europe nouvelle se résume en deux termes: suprématie allemande et déchéance française! » Il n'hésite pas à déclarer la guerre d'Italie. « Le principe des aberrations qui firent dévier la politique de l'Empire en le poussant aux abîmes. » C'est trop juste. Il laisse la responsabilité qui convient peser sur les épaules du prince Napoléon « qui avait le génie du contre-sens », et s'il voit dans l'Empereur un visionnaire plus qu'un rêveur, il veut aussi expliquer son idée ni romanesque ni politique de fonder (c'est l'expédition du Mexique) un centre d'influence latine en Amérique. — La page la plus neuve et la plus vibrante, écrite avec une chaleur courageuse, trace de Sedan et de la capitulation un tableau capable de dégager la mémoire du Souverain sans force et sans pouvoir. Serait-il vrai qu'il eût poussé ce jour-là l'humanité jusqu'à l'héroïsme? Pour l'honneur de la France, dont il était alors le chef, nous le voudrions, et si nous n'étions en présence que d'une illusion généreuse, nous l'accepterions volontiers encore. J'ajoute que M. Delafosse, loyalement, établit le départ juste et équitable qu'il convient de faire entre la corruption des mœurs de l'époque et l'influence du régime qui en profita jusqu'au jour où il en mourut.

Gambetta, Bismarck sont étudiés avec moins d'ampleur ; ces caractères attirent, parfois ils répugnent ; au fond, la force était leur seul idéal et le bas sensualisme du premier rend sa figure plus vulgaire encore. M. Delafosse, député, a vécu sous sa tyrannie, et ses souvenirs gardent l'empreinte du dégoût en face de cette tonitruante faconde au service d'une ignorance géniale qui lui permettait de parler de tout sans connaître les embarras de l'objection. Gambetta a été le chef de vulgaires ambitieux dont il représentait les ardeurs et les convoitises, il a donné une tête à la politique matérialiste ; ce ne fut jamais un homme d'État, tout au plus un homme de parti et certainement un homme d'appétit.

Où il serait permis de chercher quelque chicane à l'auteur, c'est dans son esquisse de Léon XIII. Mais le portrait est trop légèrement tracé pour qu'il soit facile ni même courtois de juger un écrivain sur

une si courte ébauche. La politique du ralliement fait les frais de cette rapide et incomplète étude et des préventions politiques se mêlent logiquement aux conclusions qui nous sont offertes. Quelques bonnes vérités s'y glissent encore, elles ne gagnent rien à s'abriter derrière le sceptique et mal estimable auteur de *l'Orme du Mail* ; M. Delafosse vaut mieux et plus.

Si elles ne sont pas les plus puissantes, les dernières pages du livre sont peut-être les plus fines et les plus étudiées. Une douzaine de petits portraits de ses collègues de la Chambre offrent des médaillons charmants de ces personnages de valeur morale fort inégale. Depuis la noble figure de M. de Mun auquel la justice méritée est rendue jusqu'au profil broussailleux d'un Camille Pelletan et au crayon morose d'un Brisson, les parlementaires de marque défilent devant nous. Ils appartiennent à des groupes différents, mais leur manière, leur inutilité ou leur désinvolture les rendent propres à accepter tous les rôles, à revêtir tous les costumes comme aussi leur ambition les y a conduit maintes et maintes fois déjà.

M. Delafosse n'est pas tendre pour ces virtuoses de nos tréteaux politiques, parce qu'il les connaît trop. Tout l'éloigne de ces vulgarités et de ces vulgaires, et plus que tout un sens délicat de lettré qui lui a fait écrire un livre charmant, où les aperçus ingénieux abondent, frappé de maximes heureuses et d'élans sincères. Il cause du Parlement et des parlementaires comme l'homme qui les abandonne sur la rive. Sans entrer dans ses raisons, je souhaite, que remontant le cours de la Seine comme il vient de remonter le cours de ses souvenirs, il quitte le marécage du Palais Bourbon pour aller atterrir un peu plus haut, sur le terre-plein du Palais Mazarin. C'est sa place.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

BULLETIN

Les Dons du Saint-Esprit, par SAINT BONAVENTURE. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 143 p. — Prix : 1 fr.

Cet opuscule fait partie d'une collection : *Petite Bibliothèque pieuse à un franc*, dans laquelle ont déjà paru de petits traités empruntés aux œuvres des plus illustres docteurs et maîtres de la vie spirituelle. Ici, nous avons des extraits de l'ouvrage de saint Bonaventure : *Les Dons du Saint-Esprit*. Les âmes chrétiennes y trouveront le véritable et substantiel aliment de leur piété. Cette école de haute théologie et d'ardent amour est certes bien préférable aux incertaines et hâtives productions, trop fréquentes de nos jours et trop facilement recommandées. B. C.

Il Figlio dell' esattore, ovvero milioni e manicomio, racconto di GIUSEPPE BERNI. Roma, tip. F. Failli, 1899, in-16 de VII-160 p.

L'auteur de ce petit volume, déjà connu par des ouvrages techniques (*Nuovo Codice dell'esattore*, *Nuovo Codice del messo*, etc.), s'est proposé, dans le récit qu'il nous offre, un but moral : il a voulu « enseigner à qui l'ignore et rappeler à qui le sait que l'office du fonctionnaire chargé de recouvrer les impôts publics... peut tourner à l'avantage de qui l'exerce mais aussi le conduire à la ruine. »

Il offre un exemple de l'un et de l'autre cas dans la conduite de Amio Forinas, qui se ruina et devint fou et de son ami Giulio Diris, qui, au contraire, amassa une grosse fortune. Le récit est vraiment trop peu étoffé, les discours des personnages — dissertations à perte de vue — y tiennent lieu de faits et d'épisodes ; et la médiocrité du style ne relève guère la pénurie du fond. E.-G. L.

Le Monde sous-marin, par A. AGLOQUE. Abbeville, Paillart, 1899, in-8 de 318 p. avec 236 grav. — Prix : 1 fr. 75.

Voici un nouveau volume ajouté à la collection généralement excellente : *La Science pittoresque*, de l'éditeur Paillart, à Abbeville. L'auteur, naturaliste de profession, a déjà donné à cette collection : *Fleurs et plantes* et *Scènes de la vie des insectes*. Son nouvel ouvrage ne déparera point les précédents. — Il comprend treize chapitres. Le premier est consacré à la très pauvre *Flore marine* qui ne se compose que d'algues, de varechs, de fucus, tous végétaux unicellulaires, de la structure la plus simple. — Les *Protozoaires*, ces infimes organismes animaux, le plus souvent microscopiques, font le sujet du second chapitre : si humbles soient-ils, ils représentent dans la classification tout un embranchement du règne animal. — Les Éponges, les Méduses, les Coraux, les Polypiers constituant l'embranchement des *Cœlentérés* (Olim : *Zoophytes*), occupent les chapitres III et IV. C'est parmi les *Echinodermes* que se rengent les Oursins, les Étoiles de mer, les Holoturies, les Astrophytes, les Balanoglosses, objets du chapitre V. — Ce que l'on appelait naguère les *Articulés* s'appelle aujourd'hui les *Arthropodes*, et cela comprend, rien qu'en animaux marins, des Insectes, quelques Arachides et surtout de nombreux Crustacés : Crevettes, Crabes, Langoustes, Squilles, Étrilles, Dromies, Pagure (vulgo : Bernard l'ermite), Homard, sans parler d'une foule d'autres de petite dimension. — Au chapitre des *Arthropodes* succède celui des *Vers ;* ces derniers sont, eux aussi, élevés à la dignité d'embranchement. Le fait est que les caractères communs qui rapprochent leurs diverses formes ne se rapportent à aucun autre groupe. A en juger par les nombreuses gravures dans le texte qui les représentent, les vers marins ne doivent pas être plus ragoûtants à la vue que le vulgaire lombric ou ver de terre que chacun connaît, ou que la sangsue, ce hideux ver d'eau douce, qui n'est guère moins connu. — Passons à un autre embranchement, aux *Mollusques*, parmi lesquels sans parler des espèces comestibles comme l'Huître et la Moule, nous trouvons une extrême variété de coquillages de tous aspects : Peigne, Couteau, Jambonneau (*Pinna pectinata*), Turbo, Phasianelle, Cyprée, Pied-de-pélican, Volute, Buccin, Ravelle, Pourpre. Parmi les Mollusques, il faut aussi mentionner le terrible Poulpe aux huit bras tortueux, couverts de ventouses ; le Calmar et la Seiche, qui en ont chacun dix. — Des Mollusques nous passons aux *Poissons* par l'intermédiaire des *Tuniciers*, en qui l'on trouve comme une ébauche de vertèbre ; ils sont du reste peu nombreux dans les eaux marines

Les *Poissons* forment la classe inférieure de l'Embranchement des Vertébrés. On n'attend pas que nous mentionnions les soixante ou cent espèces de cette classe décrites par l'auteur; la seule énumération n'en saurait trouver place ici. Ils ne sont pas, du reste, les seuls Vertébrés qui vivent dans la mer. Certaines Tortues sont également marines, et les Mammifères sont représentés, en mer, par les Pinnipèdes (Phoque, Otarie, Morse), les Sirènes (Dugong, Lamentin), et les Cétacés (Narvals, Dauphins, Cachalots, Baleines).

Avec les Oiseaux, nous sortons du *Monde sous-marin*, car si familiers que soient des rivages maritimes l'Eider, le Pélican, le Cormoran, le Pingouin ou le Manchot, si habiles qu'ils puissent être à plonger dans l'onde amère, ce n'est cependant pas sous l'eau qu'ils vivent habituellement. Mais ce n'est là, de notre part, qu'une mauvaise querelle; c'est la seule d'ailleurs dont nous ayions trouvé le prétexte dans tout le cours du volume.

JEAN D'ESTIENNE.

L'Analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule. par ANTON LINDSTRÖM. Seconde partie. Upsala, Almquist et Wiksells, 1898, in-8 de v-110 p.

Dans cette étude très consciencieuse, l'auteur examine les cas d'analogie qui se rencontrent dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule. D'après lui, « parmi les différents types morphologiques qui caractérisaient les substantifs à l'époque servant de point de départ pour ce travail, il n'y a que ceux qui exprimaient le genre neutre qui ont disparu. » Il ajoute que « s'il y a eu confusion entre les nombres ou entre les cas, cette confusion ne comprend en général que le thème », non la terminaison. Au sujet de l'analogie qui résulte de ce double principe, il observe que toutes les fois que l'attraction comprend la terminaison, il s'agit d'une analogie simplement « productive », et que lorsqu'elle concerne le thème, l'analogie est « reproductive. » Après avoir étudié minutieusement les cas d'analogie relatifs à la première, à la seconde et à la troisième déclinaison, l'auteur en donne un abrégé synthétique qui permet de reconnaître d'un coup d'œil les lois qui semblent y présider.

Ce travail sur les anciens dialectes français est d'autant plus méritoire qu'il a pour auteur un étranger à qui, sans nul doute, il a dû coûter une somme d'efforts relativement considérable. A. R.

I Trattati medievali di ritmica latina, da GIOVANNI MARI. Milano, Hœpli, 1899, in-4 de 124 p.

A peine étudiée jusqu'ici même par les médiévistes les plus zélés, la rythmique latine au XIIe et au XIIIe siècle n'en est pas moins intéressante. M. Mari a établi que les traités ou *Artes* qui en tracent les règles, traités répandus dans tout l'Occident, dérivaient d'une source commune, et pouvaient être ramenés à deux types principaux. Il publie ici non seulement la rédaction qu'il considère comme la plus importante et la plus authentique (celle qui est intitulée : *De rythmico dictamine*), mais encore les variantes les plus notables, en commençant par les deux manuscrits 763 de l'Arsenal, 136 de la Bibliothèque capitulaire de Novare.

De la lecture soit des 270 textes ou fragments poétiques (la plupart religieux, quelques-uns profanes), soit des notices bibliographiques que contient cette publication savante, une double impression se dégage. Nos ancêtres

d'il y a sept et huit cents ans, qui aux diverses strophes en honneur dans l'antiquité en ont ajouté tant d'autres (rimées et non rimées) de leur invention, n'avaient pas ce dédain des choses de l'esprit dont trop souvent on les accuse : et le livre de M. Mari est une preuve de plus à l'appui d'une vérité dont nous avons lieu d'être fiers : c'est que la France a été à tous égards le véritable foyer de la culture poétique et artistique européenne jusqu'à la fin du XIIIe siècle. C. HUIT.

La France et l'Espagne pendant le premier Empire (Archives espagnoles), par CH. GEOFFROY DE GRANDMAISON. Besançon, imp. Paul Jacquin, 1899, in-8 de 71 p. (Extr. du *Bibliographe moderne*).

Nul n'était mieux préparé que M. Geoffroy de Grandmaison à l'étude qu'il est allé faire dans les Archives d'Espagne sur les relations de ce pays avec la France pendant le premier Empire. Son beau livre sur *l'Ambassade française en Espagne pendant la Révolution* en était comme la naturelle préface. Mais il n'avait consulté que les documents français, aux Archives nationales, au ministère des affaires étrangères, à la Bibliothèque nationale. Pour les compléter et les contrôler il convenait d'explorer les archives espagnoles. Un premier voyage, en 1895, lui avait fait constater dans les dépôts publics comme dans les bibliothèques particulières, de véritables richesses ; en 1896 il a pu aller jouir de ces richesses à coup sûr et sans avoir besoin de tâtonner. Il a minutieusement visité les archives de Saragosse, de Madrid, de Cordoue, de Grenade, de Séville, de Cadix, si indispensables pour le règne de la junte, de Burgos et surtout les grands dépôts, si universellement connus et si précieux d'Alcala, et de Simancas. Il y a remarqué, à côté des pièces officielles, de très curieux journaux rédigés heure par heure, pour ainsi dire, par des annalistes humbles mais consciencieux et bien informés, comme Casa Mayor à Saragosse et Gonzalez de Léon à Séville. Il a pu même pénétrer dans les collections particulières du général de Arteche, l'historien de la guerre de l'Indépendance et de Don Alfonso de Castro. Naturellement la brochure dont nous parlons aujourd'hui, parue d'abord dans une revue spéciale, *le Bibliographe moderne*, ne peut que dresser un catalogue sommaire des documents relevés par M. Geoffroy de Grandmaison ; mais ce catalogue même montre l'étendue du travail et l'importance des résultats. Il appartient maintenant à l'auteur, qui est si familiarisé avec les événements d'Espagne pendant cette période si troublée et si glorieuse, de mettre ces documents en œuvre et de nous donner l'histoire de cette lutte acharnée entre le peuple espagnol et le vainqueur de l'Europe ; espérons qu'il ne nous la fera pas trop longtemps attendre.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Essai sur le règne du prince-évêque de Liége, Maximilien-Henri de Bavière, par MICHEL HUISMAN. Bruxelles, Lamertin, 1899, in-8 de 196 p. — Prix : 4 fr.

Je donnerai, je crois, une juste idée de l'intérêt et de l'importance du travail de M. Michel Huisman, si je dis qu'il contient surtout un résumé de l'histoire de la politique de Louis XIV aux Pays-Bas et en Allemagne, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle. Ce résumé, où l'hostilité contre le grand Roi est trop visible, n'est cependant point sans mérite, l'auteur ayant mis en œuvre avec beaucoup d'habileté, voire même avec un réel talent, non point seulement les Mémoires et documents imprimés, mais

encore bon nombre de documents inédits relatifs aux événements qui ont affligé la principauté de Liège entre les années 1650 et 1688. On sait l'intérêt qu'a toujours offert l'histoire extérieure de cette principauté, placée comme à l'intersection des Provinces-Unies, de l'Allemagne, des Pays-Bas espagnols et de la France, à qui elle touchait par le duché de Bouillon. Sans avoir la même importance, l'histoire intérieure du pays de Liège ne laisse pas d'être souvent très instructive, et je crois qu'en aucun temps elle ne l'a été plus que sous le prince-évêque Maximilien-Henri de Bavière. Ce prélat, qui est en même temps l'archevêque-électeur de Cologne, ne réside jamais à Liège, et en son absence les Liégeois se gouvernent eux-mêmes à la mode républicaine. Alors ce ne sont que dissensions intestines, désordres de tout genre, vilenies et trahisons; et Liège nous fournit, malheureusement pour elle, un nouvel exemple qu'une république ne peut être qu'une anarchie ou une tyrannie. ARMAND D'HERBOMEZ.

The Labadist Colony in Maryland, by BARTLETT B. JAMES (*Johns Hopkins University Studies in Historical Political Science*, 17e série, n° 6). Baltimore, Johns Hopkins Press, juin 1899, in-8 de 45 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il faut remercier M. Bartlett B. James de son intéressante étude sur la colonie labadiste du Maryland ; c'est en quelque sorte un paragraphe encore ignoré de l'histoire ancienne de ce pays qu'il a écrit dans cette courte monographie. On sait ce qu'était le « labadisme », une doctrine protestante, appartenant à l'école de Calvin, mais affectant certaines tendances millénaires tout à fait particulières ; M. James en a, dans son premier chapitre, parfaitement indiqué les doctrines conformément aux idées et aux écrits du Français Jean de Labadie, son fondateur. C'était un véritable mystique, ayant des visions, entendant des voix, guidé dans sa conduite par des révélations, qui fonda sa petite communion aux Pays-Bas, après avoir, en 1650, abjuré le catholicisme. Quelle organisation Jean de Labadie donna à son église, et quelle fut le rôle de cette église en Europe, M. James le raconte dans les chapitres II et III de son travail; puis il résume les projets d'établissement des labadistes au Nouveau Monde et insiste sur leur établissement en Maryland. C'est en 1679 que deux émissaires des labadistes arrivèrent dans ce pays et reconnurent que les terres de l'aventurier bohémien Augustin Herrmann étaient propices à leur dessein; en 1684, ils revinrent avec leurs religionnaires, et s'installèrent sur le terrain que fut contraint de leur concéder, conformément à un acte de vente, le propriétaire du « Manoir bohémien. » Le rameau labadiste transplanté sur le sol américain s'attacha à reproduire fidèlement l'organisation de la société mère; il y mena une vie individuelle jusqu'aux environs de l'année 1727, époque où disparut la communauté labadiste du Maryland.

Une bibliographie développée, mais dont certaines indications sont malheureusement trop peu précises, termine le travail curieux et vraiment neuf de M. Bartlett B. James. HENRI FROIDEVAUX.

CORRESPONDANCE

Roubaix, le 2 février 1900.

Monsieur le gérant du *Polybiblion*,

En octobre 1899, le *Polybiblion* a publié sur moi des appréciations de M. Raoul Loky.

M. Raoul Loky veut bien reconnaître que, dans mes démêlés avec certains chefs « tous les torts n'étaient pas de mon côté. » Toutefois, il ajoute « que je n'en ai pas moins quitté l'armée, en mauvais serviteur, en claquant « les portes. »

J'ai l'honneur de faire observer à M. Raoul Loky que je crois avoir été un bon serviteur en défendant la cause de la sincérité administrative.

J'ai également l'honneur de lui faire observer que je n'ai pas claqué les portes en quittant l'armée. Malgré mes instances réitérées, je n'ai pu me faire ouvrir la porte de M. le général Mercier, alors ministre de la guerre et faire surseoir à ma retraite.

Je désirais que ma réclamation ne sortît pas de l'armée. Pendant deux ans j'ai attendu. C'est seulement devant un refus absolu de m'entendre, que je me suis décidé à présenter aux Chambres un mémoire imprimé qui, du reste, n'a pas été en librairie.

Et ce mémoire n'a pas été sans utilité pour l'armée en signalant les mesures à prendre pour éviter les abus dont j'ai été victime.

Une partie de mes propositions a même été adoptée par M. le Ministre de la guerre : Circulaires ministérielles du 4 décembre 1895 prohibant les masses noires; du 11 mai 1896 visant les objets non réglementaires et les écarts du règlement; du 1er juillet 1896 créant les fonds éventuels.

N'ayant pas connu à temps l'article visé ci-dessus, ma réponse est tardive. Mais je compte sur la haute impartialité et la loyauté du *Polybiblion*, ainsi que sur votre courtoisie, et j'ai l'honneur de vous demander de vouloir bien insérer cette lettre dans la Revue.

Agréez, je vous prie, Monsieur le gérant du *Polybiblion*, l'expression de ma considération très distinguée.

Colonel E. Allaire,
89, rue de Lille, à Roubaix.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Ce n'est pas sans une bien vive émotion et un profond regret, que nous annonçons la mort de l'homme de bien et du savant émérite que fut notre distingué collaborateur M. le Dr Ernest-Ange-Amédée Ferrand, enlevé presque subitement à l'affection des siens le 24 décembre. On sait avec quelle compétence il faisait depuis longtemps dans notre Revue le compte-rendu des publications médicales récentes et l'on se souvient des intéressants Rapports qu'il donna en 1888 et en 1898 au Congrès bibliographique international sur le mouvement bibliographique des sciences médicales en France. Il était né à Montfort-l'Amaury en 1835; après avoir été successivement externe, puis interne des hôpitaux, il se fit recevoir docteur en 1862 et agrégé en 1869, devint médecin des hôpitaux en 1872, médecin de l'hospice des Incurables en 1876, médecin de l'hôpital Laënnec en 1878, et ne quitta cette dernière fonction qu'en 1892 pour prendre le service de l'Hôtel-Dieu. Il était membre d'un très grand nombre de sociétés savantes, telles que la Société anatomique, la Société de thérapeutique, la Société de médecine légale, etc., et, en 1896, il eut l'honneur d'être élu membre de l'Académie de médecine, juste récompense de sa science et de son talent. Il joua un rôle brillant dans l'enseignement; et nous en citerons comme preuves son cours de pathologie interne fait à l'École pratique, ses conférences publiques sur la phtisie, faites

à Laënnec, et ses conférences à l'Hôtel-Dieu. Chrétien convaincu, il avait déployé le plus grand talent à essayer d'associer les dernières découvertes sur les fonctions du cerveau avec les doctrines spiritualistes les plus absolues. Nous sommes obligés de renoncer à énumérer les périodiques auxquels il a collaboré, tant ils sont nombreux, et nous ne pouvons donner, faute de place, qu'une liste incomplète de ses publications : *Étude clinique et thérapeutique sur l'éclampsie, à propos de deux faits observés à l'hôpital Cochin* (*Gaz. des hôpitaux*, 1861) ; — *Étude de tératologie et de physiologie comparée* (*Mon. des hôpitaux*, 1861) ; — *Un cas d'hydatides du corps thyroïde du foie et de l'utérus* (*Bull. de la Soc. anatom.*, 1861) ; — *Un cas d'ulcère simple de l'estomac, probablement d'origine alcoolique* (*Bull. de la Soc. anat.*, 1861) ; — *Un cas de cardite suppurée* (*abcès de la paroi postérieure du cœur*) (*Bull. de la Soc. anatom.*, 1861) ; — *Étude pour servir à l'histoire de la pneumonie catarrhale* (*Arch. de médecine*, 1862) ; — *Étude sur les corps étrangers du larynx, physiologie pathologique de leurs symptômes* (*Bull. de la Soc. anatom.*, 1862) ; — *Les Exanthèmes du rhumatisme* (thèse) (Paris, 1862, in-4) ; — *Un cas d'anomalie du rein et de l'uretère droite, chez un enfant mort du croup dans le service de M. le Dr Roger* (*Bull. de la Soc. anatom.*, 1862) ; — *Étude sur l'hémacélinose spontanée* (*Mém. de la Soc. de méd. de Marseille*, 1863) ; — *Note sur une langue de porc ladre* (*Bull. de la Soc. anat.*, 1863) ; — *Contribution à l'étude du traitement des maladies du cœur* (Ibid., 1865; tirage à part) ; — *Étudier comment la mort survient dans les maladies; la thérapeutique peut-elle tirer parti de cette étude?* (thèse d'agrégation) (Paris, 1866, in-4) ; — *Étude sur l'affection rhumatismale du cœur* (*Mémoires de la Société médicale d'émulation*, et *Union médicale*, 1866) ; — *Étude sur la fluxion de poitrine et la pneumonie catarrhale* (*Mém. de la Soc. médicale d'émulation*, et *Union médicale*, 1866) ; — *Introduction à l'étude du traitement des maladies du cœur* (*Bull. de thérapeutique*, 1866) ; — *Étude de physiologie pathologique sur l'urémie et sa pathogénie* (*Union médicale*, déc. 1867) ; — *Études sur la puerpéralité* (*Union médicale*, nov. 1867) ; — *Observation d'un cas d'idiotisme prouvant l'absorption par la peau de l'iodure de potassium à l'état sec* (*Bull. de thérapeutique*, 1867) ; — *Variole maligne et varioloïde bénigne* (*Union médicale*, nov. 1867) ; — *Le Bromure de potassium, son action favorable sur les spasmes réflexes localisés* (*Bull. de thérapeutique*, 1868) ; — *De l'Embarras gastrique* (*Union médicale*, juil. 1868) ; — *Hémoptysie survenant au début d'une pyrexie* (*Union médicale*, déc. 1868) ; — *De l'Hydrargisme aigu* (*Union médicale*, mars 1868) ; — *De l'Ictère catarrhal* (*Mémoire de la Soc. de médecine d'émulation*, 1868) ; — *La Migraine, son siège anatomique, efficacité du bromure de potassium* (*Union médicale*, févr. 1868) ; — *Un Médecin chrétien* (J.-B. Masson de Kerloy) (Paris, 1868, in-8; extrait du journal *le Français*, du 17 sept. 1868 ; — *Physiologie pathologique du tremblement* (*Union médicale*, mai 1868) ; — *Des Rapports de l'ictère avec la fièvre typhoïde* (*Union médicale*, oct. 1868) ; — *Recherches sur la nosographie et le traitement du choléra* (*Mém. de la Soc. méd. d'émulation*, 1868) ; — *La Diarrhée et le sulfate de quinine* (*Bull. de thérapeutique*, 1869) ; — *De la Médication antipyrétique* (thèse d'agrégation) (Paris, 1869, in-8) ; — *Nos Réformateurs* (Paris, 1869, in-16; extrait de l'*Union médicale*, sept. 1869) ; — *L'Aphasie et la psychologie de la parole* (*Union médicale*, 1870) ; — *Force et matière* (*Union médicale*, 1870) ; — *L'Hydropysie liée aux troubles de sécrétion urinaire* (*Union médicale*, 1870) ; — *Note physiologique sur la décapitation* (*Union médicale*, 1870) ; — *Cinq lettres des ambulances* (*Union médicale*, 1871) ; — *Le Parasitisme* (*Union médicale*, 1871) ; — *L'Éthique et la philosophie médicale* (*Union médicale*, 1872) ; — *Note sur l'intoxication arsenicale de cause externe, c'est-à-dire après absorption professionnelle par la peau* (*Union médicale*, 1872) ; — *Note sur le traitement de la*

fièvre typhoïde par les lotions tièdes et les lavements frais chez les enfants (*Bull. de thérapeutique*, 1872 ; — *Carreau. Péritonite chronique devenant aiguë par perforation* (*Union médicale* et *Société médicale des Hôpitaux*, 1873) ; — *Étude bibliographique sur l'histoire de la médecine, à propos du livre de M. Bouchut sur ce sujet* (*Union médicale*, 1873) ; — *Les Harmonies de l'homœopathie* (Paris, 1873, in-8 ; extrait de l'*Union médicale*, 1873; — *Note relative à un fait de spasme musculaire périphérique à marche extensive* (*Union médicale* 1873) ; — *La Pleurésie et l'expectoration séro-albumineuse* (*Union médicale*, 1873) ; — *Science, morale et foi* (Paris, 1873, in-16 ;) — *Note relative aux résultats de la statistique appliquée au traitement des fièvres typhoïdes* (*Union médicale*, 1874) ; — *Le Plaisir et la douleur* (*Union médicale*, 1874 ;) — *Traité de thérapeutique médicale, ou Guide pour l'application des principaux modes de médication à l'indication thérapeutique* (Paris, 1874, in-12, 2e éd. 1886) ; — *Hygiène morale* (*Union médicale*, 1875) ; — *De l'Empoisonnement par les phénols* (Paris, 1876, in-8) ; — *La Physiologie de l'inconscient* (*Union médicale*, 1875) ; — *Enseignement supérieur et collation des grades* (Paris 1876, in-8) ; — *Étude médico-psycologique sur la conscience et le moi* (*Union médicale*, 1876) ; — *Facultés de médecine et Universités libres* (Paris, 1876, in-8) ; — *Physiologie des virus* (*Union médicale*, 1876) ; — *Sur la théorie générale de la sensibilité* (*Union médicale*, 1876) ; — *Des Altérants en général et des phosphates en particulier* (*Union médicale*, 1877) ; — *Étude sur l'opportunité de la saignée* (*France médicale*, et *Mémoire de la Société clinique*, 1877) ; — *L'Hyperthermie et les bains froids* (Paris, 1877, gr. in-8 ; extrait de *l'Union médicale*) ; — *La Dernière Leçon d'un maître* (*Union médicale*, 1878) ; — *Études sur l'opium et la morphine avec appréciations des théories du sommeil* (*Union médicale*, 1878) ; — *La Nouvelle Édition du Dictionnaire de l'Académie* (*Union médicale*, 1878) ; — *Claude Bernard et la Science contemporaine* (Paris, 1879, in-8) ; — *L'Homme et la Thèse de l'évolutionisme* (*Union médicale*, 1879) ; — *Discours prononcé sur la tombe du Dr A. Delpech au nom de la Société médicale des hôpitaux de Paris le 10 septembre 1880* (Paris, 1880, in-8 ; extrait de *l'Union médicale*, sept. 1880) ; — *Leçons cliniques sur les formes et le traitement de la phtisie pulmonaire* (Paris, 1880, in-8) ; — *Des Rapports de la maladie scrofuleuse avec le tubercule* (Paris, 1881, in-8 ; extrait de *l'Union médicale*, 1881) ; — *La Théologie morale et les Sciences médicales par le P. Debreyne, 6e édition entièrement refondue* (Paris, 1884, in-18) ; — *Traitement et prophylaxie de la phtisie pulmonaire. Le Sanatorium d'Argelès. Note lue à l'Acad. de méd. dans sa séance du 15 novembre 1885* (Paris, 1885, in-18) ; — *Station de Gazost-Argelès* (*Hautes-Pyrénées. Eaux sulfureuses iodo-bromurées. Observations médicales sur la cure des malades envoyés par les hôpitaux de Paris. Sanatorium d'Argelès. Mémoire lu à l'Académie* ([S. l.] 1886, in-16) ; — *Leçons cliniques sur les formes et le traitement des bronchites* (Paris, 1887, in-8) ; — *Le Surmenage scolaire, rapport présenté à l'Assemblée des catholiques le 11 mai 1887* (Paris, 1887, in-12) ; — *La Parole et le langage, étude de physiologie psychologique. Mémoire présenté au Congrès scientifique international des catholiques, tenu à Paris en 1888* (Paris, 1888, in-8) ; — *Discours prononcé sur la tombe de M. le professeur Damaschino* (Paris, 1889, in-8) ; — *Formulaire de thérapeutique appliquée, ou les Médicaments et leurs formules classés d'après les indications thérapeutiques* (Paris, 1890, in-18) ; — *Le Traitement de la tuberculose, action générale du remède de Koch* (Paris, 1891, in-12) ; — *Le Langage, la parole et les aphasies. Physiologie, pathologie et psychologie* (Paris, 1894, in-12) ; — *Traitement de la lithiase biliaire, conférences faites à l'Hôtel-Dieu* (Paris, 1894, in-8) ; — *Traitement de la lithiase biliaire, conférences faites à l'Hôtel-Dieu, recueillies par M. A. Ranglaret* (Paris, 1894, in-8) ; — *Rapport général à M. le ministre de l'intérieur sur les épidémies qui ont régné en France pendant l'année 1896, fait au nom de la Commission permanente des épidémies de l'Académie de médecine* (Melun, 1897, in-4). Nous rappellerons

enfin sa collaboration au *Monde*, où sous le pseudonyme de « Spectactor », il donnait des chroniques scientifiques fort appréciées.

— M. Carl-Friedrich RAMMELSBERG, doyen des chimistes allemands, est mort le 27 décembre, à Gross-Lichterfeld, près Berlin. Il était né dans cette dernière ville le 1er avril 1813. Après s'être occupé de pharmacie, il suivit, de 1833 à 1837, les cours de l'Université de Berlin où il s'adonna aux sciences naturelles et spécialement à la chimie et à la minéralogie. Reçu docteur en 1840, il fut nommé, en 1845, professeur à l'Université, et quelques années plus tard, en 1851, il fut appelé à la chaire de chimie et de minéralogie de l'Institut industriel royal. Il faisait en même temps des cours à l'Académie des mines et dirigeait un laboratoire de chimie analytique. Élu membre de l'Académie des sciences de Berlin en 1855, c'est en 1874 qu'il fut nommé professeur ordinaire de chimie à l'Université de cette ville et directeur du second Institut chimique attaché à cet établissement. Il était une des autorités les plus considérables dans le domaine de la chimie minéralogique et ses travaux d'analyse sont fort estimés. Un grand nombre de ses dissertations ont été publiées dans les Annales de Poggendorf ainsi que dans les *Abhandlungen der königlichen Akademie der Wissenschaften zu Berlin* et les *Sitzungsberichte der königlich preussischen Akademie der Wissenschaften zu Berlin*. Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *Handwörterbuch des chemischen Teils der Mineralogie* (Berlin, 1841, in-8, 5 suppléments publiés de 1843 à 1853; réédité sous le titre de *Handbuch der Mineralchemie* (Leipzig, 1860, in-8 ; 2e éd., 1875, avec des suppléments en 1886 et 1895) ; — *Lehrbuch der Stöchiometrie und der allgemeinen theoretischen Chemie* (Berlin, 1842, in-8) ; — *Anfangsgründe der quantitativen mineralogischen und metallurgisch-analytischen Chemie* (Berlin, 1845, in-8) ; — *Lehrbuch der chemischen Metallurgie* (Berlin, 1850, in-8 ; 2e éd. 1865); — *Lehrbuch der Kristalkunde* (Berlin, 1852, in-8) ; — *Handbuch der kristallographischen Chemie* (Leipzig, 1855, in-8 ; suppl. 1857); — *Handbuch der kristallographisch-physikalischen Chemie* (Leipzig, 1881-1882, 2 vol. in-8) ; — *Grundriss der Chemie* (5e éd. 1881, in-8); — *Elemente der Kristallographie* (Berlin, 1883, in-8) ; — *Chemische Abhandlungen* 1838-1888 (Berlin, 1888, in-8).

— M. William FORSYTH, jurisconsulte et auteur anglais bien connu, est mort dans le courant de décembre. Né en 1812, à Greenoch, il fit de très brillantes études au Trinity College de Cambridge, où il prit ses grades en 1834, et entra dans le barreau, à Inner Temple, en 1839. Il y obtint bientôt un très vif succès comme avocat. En 1857, il devint conseiller de la Reine, et, de 1874 à 1880, il fit partie de la Chambre des communes. Il fut aussi commissaire de l'Université de Cambridge, qui lui conféra le grade de docteur en droit. Bien que la plupart de ses nombreuses publications soient relatives à la science juridique, il en est cependant qui témoignent de son goût pour le drame et l'histoire. Il a donné de nombreux articles dans des périodiques tels que : *The Quarterly Review*, *The Edinburgh Magazine*, *The Blackwood's Magazine*, et l'on peut mentionner parmi ses principaux ouvrages les suivants : *A Treatise on the law relating to composition with creditors* (London, 1841, in-12) ; — *The Law relating to Simony considered, with a view to its revision* (London, 1844, in-8) ; — *Hortensius, an historical essay on the duties of an advocate* (London, 1849, in-12) ; — *A Treatise on the law relating to the custody of infants, in cases of difference between parents or guardians* (London, 1850, in-8) ; — *History of trial by jury* (London, 1852, in-8) ; — *History of the captivity of Napoleon at St-Helena, from the letters and journals of the late lieut.-gen. Sir H. Lowe* (London, 1853, 3 vol. in-8; traduit en français sous le titre de *Sir Hudson Lowe. Histoire de la captivité de Napoléon à Sainte-Hélène* (Paris, 1853,

4 vol. in-8); — *Life of M. T. Cicero* (London, 1864, 2 vol. in-8); — *Rome and its ruins* (London, 1865, in-12); — *Cases and opinions on constitutional law and various points of English jurisprudence* (London, 1869, in-8); — *The Novels and novelist of the eighteenth century, in illustration of the manners and morals of the age* (London, 1871, in-8); — *Letters from Lord Brougham to William Forsyth, edited* (London, 1872, in-8); — *Hannibal in Italy, an historical drama* (London, 1872, in-8); — *History of ancien manuscripts, a lecture* (London, 1872, in-8); — *Idyls and lyrics* (London, 1872, in-12); — *Essays critical and narrative* (London, 1874, in-8); — *The Slavonic Provinces south of the Danube, a sketch of their history and present state in relation to the Ottoman Porte* (London, 1876, in-16).

— M. Charles-Edmond CHOIECKI, plus connu sous son pseudonyme de « Charles-Edmond, » publiciste et littérateur français d'origine polonaise, est mort le 1er décembre. Né à Varsovie en novembre 1822, il abandonna sa patrie en 1845 pour se réfugier en France et se mêla à tous les mouvements qui secouèrent une partie du monde slave avant l'insurrection de 1848. Bientôt après il passa de l'action à l'étude et se donna tout entier à la littérature. D'abord bibliothécaire du ministère de l'Algérie, il parvint, en 1869, au poste d'administrateur de la bibliothèque du Sénat. En 1867, il fut nommé commissaire du gouvernement égyptien à l'Exposition universelle. Plusieurs de ses publications ont été couronnées par l'Académie française. Bien qu'ayant abordé les genres les plus divers, ce sont surtout ses romans et pièces de théâtre qui lui valurent sa notoriété. Les plus dignes d'être mentionnés sont : *Souvenirs d'un dépaysé* (Paris, 1862, in-12) ; — *La Pologne et ses trois poètes Mickiewicz, Krasinski et Slowacki* (Leipzig, 1864, in-8, anonyme) ; — *L'Égypte à l'Exposition de 1867* (Paris, 1867, gr. in-8); — *Le Fantôme rose, comédie en un acte* (Paris, 1873, in-12) ; — *Herald* (Paris, 1881, in-12); — *La Bûcheronne* (Paris, 1883, in-12) ; — *Paul Rochebert* (Paris, 1890, in-12).

— M. Numa DROZ, mort le 20 décembre, était né à la Chaux-de-Fonds le 7 janvier 1844. Pendant quelque temps professeur au gymnase de Neuchâtel, il fut élu en 1869 au Grand Conseil, puis devint successivement directeur du département de l'instruction publique en 1871, de l'intérieur en 1875, de l'agriculture et du commerce en 1879, des affaires extérieures en 1881. Il obtint plusieurs fois la présidence du Conseil fédéral. C'est lui qui fit adopter la loi si précieuse relative à la propriété littéraire et artistique. Quelques-unes de ses publications méritent d'être mentionnées : *Instruction civique. Manuel à l'usage des écoles primaires supérieures, des écoles secondaires, des écoles complémentaires et des jeunes citoyens. Suivi d'un exposé des institutions du canton de Genève par Alex. Gavard* (Genève, 1885, in-8) ; — *État de la question des accidents du travail en France et à l'étranger* (Paris, 1889, in-8) ; — *L'Assurance obligatoire et les caisses libres* (Paris, 1895, in-8) ; — *L'Union internationale des chemins de fer* (Paris, 1895, in-8).

— M. Yveling RAMBAUD, de son vrai nom Frédéric GILBERT, est mort le 19 décembre à Paris. Né à Versailles en 1843, il fut assez longtemps attaché au Crédit foncier de France, où il remplissait les fonctions de chef de cabinet du gouverneur. Mais depuis plusieurs années il avait complètement abandonné ce service pour ne s'occuper plus que de littérature. Les articles de critique littéraire et artistique qu'il a fournis à la presse quotidienne, notamment au *Journal*, et les quelques romans qu'il a publiés lui ont valu un certain nom dans la littérature ; l'on n'a pas oublié le scandale provoqué par l'apparition du *Faiseur d'hommes*. Nous citerons de lui : *Les Théâtres en robe de chambre. Les Comédiens* (en collab. avec E. Coulon. Paris, 1866, in-18); —*Une Parvenue* (Paris, 1866, in-18); — *Charles VII (don Carlos) roi d'Espagne*

(Paris, 1868, in-8) ; — *Little walks in London. Drawings by John Leech* (London, 1875, in-4, en anglais et en français) ; — *Achille Robineau et Cie, banquiers* (Paris, 1877, in-18) ; — *Toutes deux* (Paris, 1879, in-18) ; — *En voiture, Messieurs* (Paris, 1881, in-18) ; — *Le Faiseur d'hommes* (en collab. avec Dubut de Laforest (Paris, 1884, in-8) ; — *Force psychique* (Paris, 1890, in-4) ; — *Les quatre filles Aymond* (Paris, 1890, in-12).

— M. le Dr Elliot COUES, naturaliste éminent, est mort le 25 décembre. Il était né à Portsmouth (N-H.) en 1842 et avait achevé ses études à l'Université colombienne de Washington en 1861. Après avoir servi dans l'armée fédérale comme médecin pendant plusieurs années, il fut nommé professeur d'anatomie au Collège médical de Washington. Il enseigna également à l'Institution smithsonienne. Ses publications scientifiques parmi lesquelles les principales sont : *New England bird life* (1881), *Dictionary and check list of North American birds* (1882) et une nouvelle édition de la *Key to North American birds*, le firent élire membre de plusieurs sociétés savantes des États-Unis et de l'Europe et notamment de l'Académie nationale des sciences de Washington. Il a collaboré au *Century Dictionary* et à diverses publications périodiques telles que *The Bulletin of the United States geological survey, The American naturalist* et *The American Journal of otology*. Il a publié diverses relations de voyage et a donné *Biogen, a speculation on the origin and nature of life*, preuve de l'intérêt qu'il prenait aux questions spirites et théosophiques.

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Eugène AZAM, professeur de pathologie externe à la Faculté de médecine de Bordeaux, auteur entre autres nombreuses publications de : *Le Caractère dans la santé et dans la maladie, avec une préface de M. Th. Ribot* (Paris, 1887, in-8) ; — *Hypnotisme, double conscience et altération de la personnalité. Préface par le professeur J.-M. Charcot* (Paris, 1887, in-8), mort le 17 décembre, à l'âge de 77 ans ; — Delphin BALLEYGUIER, compositeur et critique musical, célèbre surtout par ses *Chansons de troubadour*, mort à Paris, en décembre, âgé de 70 ans ; — Jules BAPST, qui dirigea de 1871 à 1883 le *Journal des Débats*, mort le 29 décembre à Paris, âgé 69 ans ; — Francis BAZOUGE, ancien collaborateur du *Salut* (de Saint-Malo), rédacteur en chef de *l'Union malouine et dinannaise*, et dont on peut citer *Biographie de Ernest Renan* (en collab. avec Ad. de Carfort) (Paris 1864, in-8), mort à Dinan, le 31 décembre, âgé de 57 ans ; — la comtesse Marie DE BRAUSACQ, connue dans le monde des lettres et de la mode sous les pseudonymes de « Comtesse Diane » et « d'Emmeline Raymond » qui fut longtemps directrice de la *Mode illustrée*, et qui laisse entre autres nombreuses publications : *Maximes de la vie* (Paris, 1883, in-12), morte à Paris, le 20 décembre, âgée de 71 ans ; — Léon BRIÈRE, directeur du *Journal de Rouen*, mort le 2 janvier ; — Paul CALMANN LÉVY, le grand éditeur parisien, mort à Paris, le 3 février, à l'âge de 46 ans ; — le Dr Ernest CHAMBARD, auteur entre autres ouvrages de : *Du Sommanbulisme en général, nature, analogies, signification modologique et étiologie* (Paris, 1881, in-8), mort le 15 janvier, âgé de 48 ans ; — l'abbé DESBOULLETZ, professeur à l'abbaye de Montebourg (Manche), mort le 12 janvier ; — Léon DESCHAMPS, directeur de la revue littéraire et artistique la *Plume*, auteur de *Contes de Silvie* (Paris, 1887, in-12) et *le Village. Mœurs paysannes* (Paris, 1888, in-12), mort le 28 décembre, âgé de 36 ans ; — le frère EDOUARDIS, directeur de l'École libre de Saint-Michel de Lille, mort le 20 janvier, âgé de 57 ans ; — Gaston FOIX, rédacteur à la *Voix du Peuple*, mort le 28 décembre ; — Pierre-Clément GOURJU, ancien professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lyon, auteur entre autres nombreuses publications de : *Précis de philosophie élémentaire* (Lyon, 1842, in-8 ; 4e édition sous le titre

de *Cours de philosophie élémentaire*, (1865), et *la Clarté dans l'enseignement classique de la philosophie* (Lyon, 1899, in-8), mort à Lyon le 8 janvier, âgé de 86 ans; — Edm. GRIMARD, critique musical des *Annales politiques et littéraires*, mort le 23 janvier; — l'abbé HÉBERT, ancien professeur au petit séminaire de Valognes, mort à Étretat le 21 janvier, âgé de 68 ans; — M. Édouard LACUVE, imprimeur-éditeur à Melle (Deux-Sèvres), directeur du journal le *Mellois*, fondateur de la *Revue poitevine et saintongeaise*, auteur de diverses publications littéraires et historiques, notamment des *Fables en patois poitevin, la plupart imitées de La Fontaine*, publiées sous le pseudonyme de « Jacquett » (Melle, in-4, 1893), mort le 18 décembre 1899, âgé de 78 ans; — Antonin LAUNAY, professeur honoraire du lycée Janson-de-Sailly, mort le 24 décembre; — le Dr MARCHAL, auteur de plusieurs publications médicales, mort à Nancy le 22 janvier, âgé de 86 ans; — Philippe MATHERON, géologue éminent, auteur, entre autres ouvrages, de *Recherches paléontologiques dans le midi de la France, ou Étude sur les animaux fossiles découverts dans cette région* (Marseille, 1878, gr. in-4; livr. 1-7), mort à Marseille, le 2 janvier, âgé de 93 ans; — PAVY, président de l'Institut de Carthage, rédacteur en chef de la *Dépêche tunisienne*, mort à Tunis le 17 janvier; — Le R. P. PHAROU, professeur à Vannes, mort le 16 janvier; — Félix RABBE, connu par ses travaux sur la littérature anglaise, et qui, outre des traductions d'Aristophane, de Marlowe, de G. Moore, d'E. Poe et de Schelley, laisse : *Les Maîtresses de lord Byron* (Paris, 1890, in-18); *Jeanne d'Arc en Angleterre* (Paris, 1891, in-18), mort à Paris, le 22 janvier; — Edme RAMBAU DE SAINT-PÈRE, publiciste, justement célèbre par ses travaux sur le Canada et dont nous citerons *Une Colonie féodale en Amérique. L'Acadie* (1604-1881) (Paris, 1889, 2 vol. in-18), mort à Adon (Loiret) le 15 décembre, âgé de 79 ans; — RIBÈS-MÉRY, rédacteur en chef de l'*Express du Midi*, mort le 9 janvier; — Le R. P. ROUSEILLE, directeur du séminaire des Missions étrangères et supérieur du séminaire de l'Immaculée-Conception, mort à Bièvres le 23 janvier; — Charles DE SIVRY, compositeur, mort le 17 janvier; — Émile WEYL, journaliste, collaborateur du *Journal des Débats* où il s'occupait des questions de marine, mort à Paris, le 25 décembre, à l'âge de 61 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Kristian ARENTZEN, non moins connu comme poète que par ses ouvrages d'histoire littéraire, mort à Copenhague vers le milieu de janvier; — Friedrich AUGUST, professeur de mathématiques à l'École d'artillerie et du génie à Berlin, mort le 8 janvier, âgé de 50 ans; — Garabed BILEZIKDJI, qui a donné de nombreux articles fort remarquables dans plusieurs journaux et revues françaises, mort le 15 décembre à Constantinople, âgé de 29 ans; — Manfredo CAMPARIO, géographe et explorateur, mort à Naples le 30 décembre, âgé de 74 ans; — Narciso CAMPILLO, poète, mort en janvier, à Madrid, à l'âge de 62 ans; — le P. Marcolino CICOGNANI, secrétaire de l'Index, qui professa successivement dans les couvents de Faënza, de Vérone et de Venise, mort à Rome vers le milieu de décembre, âgé de 64 ans; — CRAMER FREY, économiste, mort à Zurich, le 7 janvier; — R. DE BLOCK, chargé de cours à l'Université de Liège, mort le 10 janvier; — Mgr Jean-Jacques-Conrad DE GROUTARS, professeur ordinaire de langue, littérature et paléographie grecques à l'Université catholique de Louvain, collaborateur de la *Revue catholique* (de Louvain) et de la *Gazette de Liège*, auteur entre autres publications de : *Romans grecs, contes et nouvelles, par Alexandre Rangavis, traduits du grec moderne* (sous le pseudonyme de J.-S. de Tourgar) (Tournai, 1862, 2 vol. in-18), mort à Louvain le 4 janvier, âgé de 71 ans; — l'abbé DE VRIES, professeur du cours supérieur de philosophie au petit séminaire de

Malines, mort dans cette ville le 12 décembre; — le Dr August Dyes, auteur de nombreuses publications médicales, mort à Hanovre, vers le milieu de décembre, à l'âge de 86 ans; — Dorman Beidgman Eaton, dont nous citerons : *The independent movement in New York* (1880); *Civil service in Great Britain* (1880) et *Government of municipalities* (1899), mort le 23 décembre à New York, à 66 ans; — Heinrich Ehrlich, critique musical, romancier, auteur de nombreux ouvrages et collaborateur de plusieurs revues telles que le *Berliner Tageblatt*, mort à Bastia le 2 janvier; — le Rév. Withwell Elwin, recteur de Boston en Norfolk, directeur, de 1854 à 1867, de la *Quarterly Review*, célèbre par ses articles de critique, mort vers la fin de décembre; — Johannes Frey, philologue, professeur au gymnase de Zurich, mort dans cette ville le 1er décembre, à l'âge de 79 ans; — J.-W. Glover, compositeur, connu surtout pour avoir harmonisé les *Irish Melodies* de Thomas Moore, mort à Dublin, le 19 décembre, âgé de 89 ans; — le Dr M. G. Goldberg, auteur d'ouvrages de médecine, mort à Cincinnati au milieu de décembre, à l'âge de 76 ans; — le Dr Ivan Greizinger, qui s'est fait connaître comme compositeur, mort à Budapest, au mois de novembre, âgé de 39 ans; — G. J. Günning, professeur de chimie à l'Université d'Amsterdam, mort à Groot Zande, âgé de 72 ans; — le Dr Dominik Joseph, chevalier von Hauschka, jadis professeur à l'ancienne Académie joséphine médico-chirurgicale, mort vers le milieu de décembre, à Vienne, âgé de 84 ans; — le Dr John F. Hodges, professeur de médecine légale au Queen's College de Belfast, mort en décembre; — Edmund William Hollond, écrivain et économiste anglais, mort au commencement de janvier; — Ellen Clementine Howarth, poétesse, qui laisse entre autres ouvrages *The Wind harp*, morte à Trento (N. J.) le 23 decembre; — Paul Julius Immergrün, pédagogue et poète allemand célèbre, mort le 29 décembre à Springfield (N. J.); — Piotr A. Lachkarev, professeur à l'Académie ecclésiastique de Kiev, archéologue, mort le 29 août à Kiev, âgé de 66 ans; — le Dr Paul Moritz Merbach, mort à Dresde le 10 décembre, âgé de 80 ans; — le R. P. Victor Lhermite, qui fut pendant six ans professeur et prédicateur à Verviers, mort le 24 novembre, à Ikargram (Bengale occidental), à l'âge de 61 ans; — le Dr Johann Mitvalsky, privatdocent d'ophtalmologie à la Faculté tchèque de médecine de Prague, mort en décembre; — Dwight Lyman Moody, pasteur évangéliste, auteur de plusieurs publications religieuses, mort à Northfield le 22 décembre, âgé de 62 ans; — le Dr William Lewis Morgan, ancien lecteur de chirurgie à l'Université d'Oxford, mort vers le commencement de décembre; — le Dr Henry Hodgen Mudd, professeur de chirurgie au S. Louis Medical College, mort au commencement de décembre; — Edmund Murray, rédacteur à l'*Irish Times* de Dublin, mort le 10 janvier; — Theodor Paesche, savant professeur allemand-américain à l'Université de Washington, mort dans cette ville le 27 décembre; — le Dr Johann Paetsch, professeur d'odontologie à l'Université de Berlin, mort le 27 décembre dans cette ville, âgé de 63 ans; — Sir James Paget, l'un des plus éminents chirurgiens d'Angleterre, chirurgien du prince de Galles depuis 1863, et de la Reine depuis 1877, vice-chancelier de l'Université de Londres, qui laisse comme principaux ouvrages : *Report on the results of the use of the microscope* (1842); *Lectures on surgical pathology delivered at the Royal college of surgeons of England* (London, 1853, 2 vol. in-8), et surtout *Clinical lectures and essays edited by Howard Marsh* (London, 1875, in-8, 2e éd. 1879), trad. en français sous le titre de : *Leçons de clinique chirurgicale, traduits de l'anglais par le Dr L.-H. Petit et précédé d'une introduction du Dr Verneuil* (Paris, 1877, in-8), mort à Londres, à la fin de décembre, à

l'âge de 85 ans; — Philipp PAULITSCHKE, privatdocent de géographie à l'Université de Vienne, auteur d'un grand nombre de publications géographiques et ethnographiques relatives à l'Afrique, et notamment d'une bibliographie de ce pays : *Die Afrika Litteratur von 1500 bis 1750* (Wien, 1882, in-8), mort à Vienne le 12 décembre, à l'âge de 45 ans; — Karl VON DER PLANITZ, humoriste saxon connu sous le pseudonyme de « Mikado », mort à Dresde le 10 décembre, à l'âge de 55 ans; — Nestor PONCE DE LEON, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels le plus important est un *Diccionario tecnológico, inglés-español y español-inglés*, mort à la Havane le 19 décembre, âgé de 63 ans; — Léopold POPE, directeur de la *Cote européenne*, mort le 24 décembre; — Ferdinand PROBST, professeur de théologie protorale catholique à l'Université de Breslau, mort dans cette ville au commencement de janvier, à l'âge de 79 ans; — Franciszek RĚHOŘ, ethnographe, mort en octobre, à Prague, âgé de 42 ans; — le Dr Hugh RHODES, lecteur de médecine légale et de toxicologie à l'University College de Sheffield, mort au commencement de décembre; — Edward RITTNER, ancien professeur de l'Université de Léopol, et homme politique qui fit partie du cabinet Badeni, mort le 27 septembre, à Vienne, à l'âge de 56 ans; — Georg ROSE, professeur et directeur du gymnase de Berlin, mort dans cette ville le 14 décembre, âgé de 60 ans; — Heinrich RUNGE, pédagogue, directeur du gymnase d'Osnabruck, mort dans cette ville le 21 décembre, à 73 ans; — Karl SALKOWSKI, professeur ordinaire de droit romain à l'Université de Königsberg, mort dans cette ville le 16 décembre, à 61 ans; — Paul SCHMIDT, professeur de construction des routes et chemins de fer à l'École technique supérieure de Dresde, mort dans cette ville, à 48 ans, le 21 décembre; — Eugène V. SMALLEY, correspondant de plusieurs journaux pendant la guerre civile, collaborateur de la *Tribune* de New York et de plusieurs autres périodiques, et auteur entre autres ouvrages de : *The history of the Northern Pacific Railroad. The history of the republican party* et *The Political History of Minnesota*; — Maciej Zagloba SMOLÉNSKI, théologien et auteur de quelques ouvrages sur l'histoire ecclésiastique de Pologne, mort âgé de 67 ans, le 8 octobre, à Cracovie; — le Dr Wilhelm SOMMER, connu par ses travaux de psychiatrie et d'ethnologie, directeur de l'établissement d'aliénés d'Allenberg, mort dans cette ville le 10 janvier, à 48 ans; — Ludomir SZCZERBOWICZ-WIECZÓR, professeur du gymnase de Plock, lettré distingué, qui a légué sa bibliothèque à l'Université de Cracovie, mort âgé de 57 ans, le 27 octobre, à Varsovie; — le baron Otto von VÖLDERNDORFF und WARADEIN, auteur d'ouvrages de droit, mort le 10 décembre, à Munich, âgé de 74 ans; — le Dr Giovanni ZOJA, professeur d'anatomie à l'Université de Pavie, mort vers le milieu de décembre.

BIBLIOGRAPHIE GÉOGRAPHIQUE DE L'ANNÉE 1898. — Pendant un certain nombre d'années, la France a été totalement dépourvue, au point de vue géographique, de répertoire bibliographique annuel. Tandis que la Société de géographie de Berlin publiait, avec les soins successifs des Drs Koner, Franm, Wolfstieg et Ernst Wagner une bibliographie méthodique des travaux géographiques parus dans l'année, bibliographie que continue depuis 1891, l'excellente *Bibliotheca geographica*, rédigée d'abord par MM. E. Wagner et Otto Baschin, puis par M. Otto Baschin seul, — tandis que les *Petermanns Mitteilungen* donnaient depuis 1886 une bonne bibliographie analytique de choix (*Geographische Litteratur-Bericht*), — tandis enfin que des indications bibliographiques multiples et précises contribuaient à faire du *Geographisches Jahrbuch* de H. Wagner un instrument de travail extrêmement précieux, la France, depuis 1878, date à laquelle se rapporte le dernier volume de l'*Année*

géographique, était privée de tout répertoire de ce genre. — Dès la fondation des *Annales de géographie*, MM. Vidal de la Blache et Marcel Dubois ont entrepris de combler cette lacune et ont commencé la publication annuelle d'une bibliographie analytique des principaux travaux parus l'année précédente. Cette bibliographie, divisée dès le début en deux parties (I. Partie générale ; II. Partie régionale) a été s'améliorant et se complétant d'annee en année. Inséré d'abord dans le corps même de la revue (Voir les nos des 15 juillet 1892 et 15 juillet 1893), elle a formé dès le 15 juillet 1894 un fascicule spécial de 207 pages, pourvu de sa table des matières. Au cours des années suivantes on sait que la direction des *Annales de géographie* a été en partie modifiée ; mais la bibliographie n'en a pas souffert. Au contraire, elle s'est encore perfectionnée sous la vigilante direction de M. Louis Raveneau; les cadres restent toujours les mêmes, mais les détails se complètent peu à peu ; chaque ouvrage a son numéro d'ordre, et un précieux « Index des auteurs ou voyageurs analysés et cités » en facilite beaucoup, depuis 1896, le maniement. Aussi la *Bibliographie géographique annuelle* des *Annales de géographie* (Paris, Colin et Cie) prend-t-elle de plus en plus d'importance ; le dernier fascicule paru, qui fait l'analyse critique des principaux ouvrages publiés en 1898, compte 304 pages et 934 numéros. C'est une excellente bibliographie de choix, qui rend les plus grands services aux travailleurs, et où les simples curieux eux-mêmes trouveront beaucoup à lire et à retenir.

Annuaire pontifical catholique pour l'année 1900. — La troisième année de l'Annuaire pontifical de Mgr A. Battandier (Paris, librairie de la Bonne Presse, in-12 de II-648 p., avec portraits et vignettes dans le texte) vient de paraître, et le lecteur constatera avec plaisir que des progrès ont été accomplis, en particulier pour les illustrations qui sont bien supérieures à celles des années précédentes ; les vues du palais pontifical d'Avignon et des jardins du Vatican ont été choisies avec un sens artistique auquel chacun rendra un légitime hommage. L'Annuaire est composé de trois parties qui ne sont pas typographiquement distinctes, mais qui se mêlent au contraire dans un savant enchevêtrement : 1° Les renseignements pratiques, noms des cardinaux, évêques, prélats, etc... listes des sièges épiscopaux... personnel des congrégations. Tout cela est disposé clairement et tenu soigneusement à jour pour la plus grande commodité de ceux qui ont une recherche à faire; — 2° Les indications techniques sur les formalités à remplir dans les administrations ecclésiastiques de Rome; nous signalerons page 487 et suivantes le chapitre *Frais d'un procès à la congrégation du Concile* qui contient des détails fort instructifs, mais aussi (3e alinéa) des appréciations qui seraient inexactes si elles n'étaient restreintes aux agissements de tel ou tel personnage avec lequel il convient de répudier toute solidarité ; — 3° La partie historique et archéologique, qui est composée de monographies relatives à des questions diverses : la prière *Ave Maria*, le Bréviaire, le Jubilé, les Basiliques romaines, les Papes du XIVe siècle, l'administration papale à Avignon, les monnaies pontificales, l'historique de la Crosse et de la Mitre, faisant suite à l'étude parue l'an dernier sur la Tiare. Nous trouvons résumées les controverses auxquelles ont donné lieu la publication du soi-disant testament de N.-S. et la découverte d'une médaille juive du XVIe siècle, que certains apologistes ont crue contemporaine des Apôtres. En général, la doctrine adoptée par l'auteur est la plus prudente; M. le chanoine Albanès est considéré comme ayant vengé définitivement toutes les légendes provençales des soupçons de l'école hypercritique et la date de la mort de saint Jacques est fixée au 10 avril 620. Nous

n'y voyons aucun inconvénient, et cette précision est une qualité fort utile quand elle nous fournit sur l'époque présente des indications soigneusement contrôlées.

L'ALMANACH-HACHETTE ET LE PARIS-HACHETTE. — Qui n'a pas sur sa table de travail, ménagère ou grande dame, ouvrier ou savant, ces deux vastes encyclopédies, ces deux grandes « Sommes » annuelles des temps modernes? Cette année, nous n'avons que des compliments à faire à l'*Almanach*, dont nous ne connaissons malheureusement que l'édition ordinaire. Nous y relevons (pour bien montrer que nous l'avons épluchée avec soin) une seule faute typographique. Page 179, il faut lire : Chartres, et non Chartes. L'un est le duc, l'autre est l'école. Histoire, géographie, littérature, beaux-arts, mariage, famille, argent, sciences, droit, agriculture, jeux, sports, vie pratique, etc. tout y est. Que de bonnes choses, que de sages conseils, que de renseignements pratiques, sont offerts sous un format pratique et à si bon marché! — *Paris-Hachette* est d'aspect plus volumineux et de prix très supérieur. Mais ici encore, l'homme du monde, le négociant, le politique, trouvent tout ce qui est nécessaire dans la grande vie de Paris. Regardez le plan de la Chambre, vous verrez tout de suite où siège votre député. Cherchez-vous l'adresse de votre fabricant de papiers peints? Elle y est. Le brillant gentleman à qui vous venez d'être présenté est-il de tel ou tel cercle? Vous le saurez par les signes cabalistiques qui suivent son nom. Avez-vous le temps d'aller à pied ou faut-il prendre une voiture pour faire une course? Par suite d'un tableau ingénieux, placé au plat inférieur du volume, vous l'apprendrez immédiatement. Une seule erreur à corriger : Page 447, la « Presse monarchique » n'est plus 265, rue Saint-Honoré, mais 1 *bis*, rue Baillif. Sauf cela, tout est parfait, si parfait que cet annuaire est indispensable.

UNE JOLIE COQUILLE. — Dans le Catalogue de livres anciens et modernes de la librairie Eudes (E. Douat, successeur), n° 14, p. 12 (n° 290), on lit : « LONGIN (abbé). Éloge de Jeanne d'Arc prononcé dans la cathédrale d'Orléans le 8 mai 1825, *en présence* de Charles VII. »

CONCOURS. — L'Académie des sciences de Turin décernera en 1907 un prix de 30,000 francs au meilleur ouvrage critique sur la littérature latine publié du 1er janvier 1903 au 31 décembre 1906.

PARIS. — Le R. P. Henri Chérot, S. J., remet dans le droit chemin de la vérité, M. Fr. Rabbe qui, dans la *Revue historique* (nov.-déc. 1899), prétendait avoir découvert les « Annales de la Compagnie du Saint-Sacrement » par lui qualifiée de « Société secrète catholique au XVIIe siècle », désignée « dans les Mémoires contemporains sous le nom de *Cabale des dévôts*, ou des *Invisibles*, dont l'ingérence occulte dans les affaires de l'Église et de l'État aurait fini par alarmer le pouvoir et que Louis XIV, non content de l'abolir, aurait abandonnée au fouet vengeur de l'auteur de *Tartuffe*. » D'abord le P. Chérot démontre que le manuscrit de ces « Annales » avait été utilisé par le P. Ch. Clair en 1888-89. Ce n'est donc plus une découverte; les catholiques n'ont donc pas gardé un silence intéressé sur ce document. Il convainc, pièces en mains, que M. Rabbe massacre les noms historiques de Vincent de Paul, du P. de Rodes, jésuite, dont il fait le P. Rodin (ô mânes d'E. Sue!) l'identité des personnages, l'exactitude du texte manuscrit, enfin il établit que l'ensemble de l'article de M. Rabbe est un procès venimeux de tendance. Ce dernier se sentira sans doute cinglé par cette belle *Lettre à M. Fr. Rabbe à propos d'une soi-disant découverte* (Extrait des *Études*, 20 nov. 1899. Paris, Dumoulin, in-8° de 19 p.).

— On sait l'intimité qui se noua entre Mgr Dupanloup et le R. P. de Ravi-

gnan, dès leur rencontre au séminaire d'Issy. Plus tard une active correspondance s'échangea entre ces deux grands esprits. M. l'abbé Hébert a eu l'excellente pensée de publier les *Lettres inédites du R. P. de Ravignan à Mgr Dupanloup (1840-1857)* (Tours, Mame, in-8 de 110 p.). L'original de ces lettres est conservé au séminaire de Saint-Sulpice à Paris. Elles sont intéressantes à un double point de vue : d'abord parce que la belle âme, si religieuse, du P. de Ravignan s'y découvre toute entière dans les épanchements de l'amitié; ensuite à cause des événements dont cette époque fut remplie et auxquels il prit une large part, aidant du conseil et de l'action les héroïques défenseurs des libertés de l'Église, surtout de la liberté d'enseignement. Il est à regretter que les lettres de l'abbé Dupanloup au P. de Ravignan soient jusqu'ici restées introuvables. Remarquons que la meilleure partie des notes historiques dont M. l'abbé Hébert a éclairé certains faits, auxquels le P. de Ravignan fait allusion dans ses lettres, a été puisée dans l'excellent ouvrage du P. Lecanuet : *Montalembert*, t. II. *La Liberté d'enseignement.*

— M. P. Delalain, à qui l'histoire de l'imprimerie doit déjà d'utiles travaux, en prépare un qui est appelé à rendre des services; il y donnera une liste alphabétique, avec indication des domiciles, des imprimeurs, libraires, fondeurs en caractères, etc., ayant exercé à Paris de 1789 à 1813. Il n'existait aucun répertoire pour cette période, le *Catalogue* de Lottin s'arrêtant à 1788 et l'*Annuaire de l'imprimerie et de la librairie* n'ayant pas eu d'édition antérieure à 1813. Les bibliographes ne manqueront pas d'apprécier cette liste qui leur permettra de trouver la solution de quelques difficultés.

— Le *Portefeuille de Mahul* est une mine précieuse où M. Léon-G. Pélissier a déjà puisé la matière de maint article curieux. Les *Quelques lettres inédites de Charles de Pougens* qu'il lui emprunte aujourd'hui et dont les lecteurs du *Bulletin du bibliophile* ont eu la primeur (tirage à part à 30 exemplaires. Paris, H. Leclerc et H. Cornuau, in-8 de 18 p.) ne sont pas à dédaigner. On y trouvera quelques indications sur les ouvrages du polygraphe aveugle et sur ses opinions philosophiques.

— M. Léon-G. Pélissier a tiré du même *Portefeuille*, au profit des lecteurs de la *Nouvelle Revue rétrospective* (n° du 10 octobre 1899), quelques *Lettres du cardinal de Bonald, de Guizot, de Rémusat à Mahul* (tiré à part. Paris, bureaux de la *Nouvelle Revue rétrospective*, in-12 de 48 p.). La première correspondance débute en 1836 par une lettre de l'évêque du Puy pour s'excuser d'avoir laissé célébrer dans sa cathédrale un service pour le repos de l'âme de Charles X, et se clôt en 1848 par une réponse de l'archevêque de Lyon à une proposition de réunir un concile provincial. Inutile de dire que, sans avoir une importance de premier ordre, des lettres de Guizot et de Rémusat ne sauraient manquer d'intérêt.

— M. Lorédan Larchey, en reproduisant les *Costumes vrais*, fac-similé de 50 mannequins de cavaliers en grande tenue héraldique d'après le manuscrit d'un officier d'armes de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, de 1429 à 1469 (Paris, Plon et Nourrit, in-16 de XII-102 p.), a entendu restituer la forme héraldique dans toute sa précision et toute sa splendeur. Cet opuscule ne sera pas seulement nécessaire aux artistes qu'il documentera suffisamment (ils le sont d'ordinaire fort peu) il permettra aussi aux héraldistes et aux érudits de se repaître les yeux d'un très curieux manuscrit que M. Larchey a soigneusement étudié et décrit.

— C'est un très curieux chapitre d'histoire littéraire qu'écrit M. Delisle en nous donnant une *Notice sur la Rhétorique de Cicéron, traduite par Maître Jean d'Antioche, ms. 890 du Musée Condé* (tiré des *Notices et extraits des ma-*

nuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, (t. XXXVI. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 63 p., 2 planches en héliogravure). Ce « Johan d'Anthioche que l'on appelle Haren » nous a donné une autre traduction française d'un ouvrage latin : celle des *Otia imperialia* de Gervais de Tilbury. Mais il est bien évident que la traduction du *De Inventione* et de la Rhétorique à Hérennius durent présenter pour lui des difficultés plus considérables. Sa traduction, faite peut-être sur un texte déjà fautif, présente des contre-sens. La traduction a été soumise à une révision sérieuse dont les résultats sont consignés dans le manuscrit. Il est intéressant de noter que le traducteur nous expose ses principes en matière de traduction: tout ce morceau qui forme la page 59 du tirage à part est curieux à lire.

— Un don généreux de M. le duc de la Trémouille a fait entrer à la Bibliothèque nationale un manuscrit fort précieux pour l'histoire de l'Université de Paris au XVIe siècle et des débuts de la Réforme. C'est un registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie qui embrasse les années 1505 à 1533. L'analyse et les extraits que M. Léopold Delisle en donne au t. XXXVI des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques* (tirage à part : *Notice sur un registre des procès-verbaux de la Faculté de théologie de Paris pendant les années 1505-1533*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 96 p.) permet de se faire une idée de la somme considérable de renseignements contenus dans ce registre. On y verra les efforts tentés par la Faculté pour poursuivre et frapper les curés suspects de propager les nouvelles doctrines, efforts parfois rendus vains et illusoires par l'influence de l'entourage du Roi, ou par la volonté même du monarque. C'est ainsi que François Ier voyait d'un mauvais œil les attaques dirigées contre le fameux humaniste Érasme, qu'il aurait tenu à honneur d'attirer à sa cour; c'est ainsi qu'il infligea un châtiment au syndic de la Faculté, Noël Béda, qui s'était montré l'un des adversaires les plus acharnés d'Érasme et de Lefèvre. M. Delisle emprunte également aux registres les renseignements malheureusement — et systématiquement — incomplets qu'il fournit sur les débats soulevés à la Faculté par la question du divorce de Henri VIII. Il nous fait enfin assister aux attaques directes et indirectes que la Faculté dirigea contre la reine de Navarre, sœur de François Ier. M. L. Delisle a mis, comme appendice à cette considérable *Notice* une note sur un autre manuscrit cédé par le même donateur à la Bibliothèque nationale, et qui contient les pronostiques de Julien de Tolède et dix homélies de saint Augustin, dans une écriture du XVIIe siècle.

— M. Pierre Clément a publié jadis d'assez jolies lettres de Gabrielle de Rochechouart, abbesse de Fontevrault, de 1610 à 1704. Sa nièce, qui lui succéda dès cette époque et garda cette charge jusqu'en 1742, pouvait aussi se piquer de littérature et d'esprit. M. Pélissier a retrouvé dans les papiers de Huet, l'illustre évêque d'Avranches, quelques lettres et pièces de vers qu'elle lui adressa de 1695 à 1704, à une époque où elle remplissait, sous l'abbatiat de sa tante, les fonctions de grande prieure. Sans avoir rien de bien remarquable, ces vers alignés « d'une plume plus alerte que lyrique », ne manquent ni de facilité ni de verve (*Lettres et vers inédits de Françoise de Rochechouart, grande prieure, puis abbesse de Fontevrault*. Extrait du *Bulletin du bibliophile*. Paris, H. Leclerc et H. Cornuau, in-8 de 20 p.).

— Vient de paraître chez Le Soudier (Paris, in-8 de 334 p.), au prix de 3 fr., l'*Annuaire des journaux, revues et publications périodiques, parus à Paris jusqu'en novembre 1899*, contenant les titres complets par ordre alphabétique ; le nom des rédacteurs ; le format, la tomaison, la date d'origine, le mode de publication; le nombre de pages, planches ou feuilles de chaque numéro, son

poids; le prix des numéros vendus séparément; la durée des abonnements, leurs échéances; leurs prix pour Paris, les départements, l'union postale et les autres pays; l'adresse des bureaux d'abonnements ainsi que d'autres renseignements pratiques. Cette publication, faite avec soin, en est à sa vingtième année; elle répond à des besoins multiples. Elle est aussi utile au public qui lit qu'aux libraires du monde entier.

Anjou. — Les monographies sur la persécution religieuse pendant la Révolution se multiplient. A celles déjà ici signalées, ajoutons celle de M. E. Quéruau-Lamerie : *Le Clergé du département de Mayne-et-Loire pendant la Révolution* (Angers, Germain et Grassin, in-8 de 220 p.). Le clergé du diocèse d'Angers comptait alors de 1400 à 1500 prêtres séculiers ou réguliers. Il est vrai de dire que les divisions territoriales et administratives de cette époque différaient sensiblement de celles d'aujourd'hui; après les nouvelles délimitations de 1790, le département de Mayenne-et-Loire avait environ 1400 prêtres réguliers ou séculiers. M. Quéruau-Lamerie, s'est servi pour son ouvrage non seulement des sources imprimées, mais encore des notes manuscrites particulières, des archives épiscopales d'Angers, des archives municipales, de celles de la cour d'Appel. C'est donc un travail fortement documenté. L'auteur a compris dans sa liste, outre les prêtres réfractaires à la prestation du serment à la constitution civile du clergé, les prêtres constitutionnels, autant que possible, les curés ou desservants nommés après le Concordat par Mgr Montault. Pour le classement, il a suivi l'ordre alphabétique des paroisses et il confesse que son ouvrage est loin d'être complet. Tel quel, néanmoins, il sera une source précieuse et assez sûre de renseignements pour ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse du diocèse d'Angers.

— *L'Abbé Chatizel de la Néronière, curé de Soulaines, en Anjou* (Laval, E. Lelièvre, in-8 de 54 p.) est une notice où le même auteur « applique surtout à donner quelques intéressants renseignements particuliers au point de vue de la biographie de ce prêtre originaire de Laval, qui fut député du clergé d'Anjou aux États généraux de 1789. Il tâche d'être plus indulgent pour lui que certains écrivains contemporains. C'est avec raison. Car Mgr Mathieu, aujourd'hui cardinal, est de cet avis en affirmant que « Chatizel fut jeté par la fenêtre hors de son presbytère de Soulaines pour avoir refusé de prêter le serment schismatique. » (p. 54).

Bretagne. — M. Trévédy débrouille une question assez complexe : celle de *la Liquidation des successions d'Anne de Bretagne et de Louis XII.* (Extrait la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou.* Vannes, Lafolye, in-8 de 50 p.). Avec quantité de preuves à l'appui, quelques-unes de premier ordre, il recherche ce qu'obtinrent les héritiers de Louis XII et d'Anne de Bretagne, Renée de France, duchesse de Ferrare, et sa fille duchesse de Nemours, après de longues et laborieuses revendications. Les immeubles et la fortune mobilière sont évalués en monnaie de l'époque et en numéraire moderne, soit six millions six cent quatre-vingt quatre mille francs. D'où M. Trévedy conclut que cette liquidation très incomplète qu'il a essayée « démontre une vraie spoliation. » Renée et sa fille ne reçurent que le « trentième et une fraction. » Point historique intéressant bien établi.

Franche-Comté. — Voici un chapitre peu connu et à coup sûr fort original de l'histoire de Besançon. Depuis l'aube du siècle qui finit, la pseudo « vieille ville espagnole » de V. Hugo est justement considérée comme la métropole de l'horlogerie française. Ce n'est pas à dire qu'antérieurement Besançon fût privé d'industrie; mais qui donc aujourd'hui, sauf quelques érudits du crû, sait qu'autrefois notre impor-

tante cité horlogère (qui possède aussi à l'heure actuelle une très grande fabrique de soierie) se piquait d'être une « ville de vignerons? » Nous renvoyons les curieux à la brochure que M. Alfred Vaissier a composée sur le sujet et qui a pour titre : *La Vigne et les vignerons à Besançon, histoire rétrospective, suivie d'une Étude sur l'expérience viticole en Franche-Comté* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 59 p.). La première partie de ce travail, de beaucoup la plus importante, n'est [autre que le discours de réception à l'Académie bisontine que l'auteur a prononcé le 26 janvier 1899. Douze pièces justificatives complètent cet excellent et suggestif discours.

— Nous avons signalé ici (t. LXXX, p. 473) *la Franche-Comté et la Gazette de France, de 1655 à 1644*, de M. Émile Longin. Le même écrivain publie aujourd'hui la suite naturelle de cette étude : *La Franche-Comté et la Gazette de France, de 1668 à 1674* (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 17 p.). La revue dans laquelle ces pages ont d'abord été insérées (les *Annales franc-comtoises*) ne pouvait guère se prêter à la publication des documents mêmes examinés par M. Longin, et cela est certainement regrettable, car la conscience et la sagacité de l'auteur, malgré les notes dont il a fortifié son travail, ne sauraient remplacer ces documents. Il est vrai que la Franche-Comté compte un certain nombre de sociétés savantes qui publient des recueils où les textes de la Gazette figureraient avantageusement. Espérons donc que l'une d'elles nous servira un jour ces textes si utiles à l'histoire des luttes qui devaient aboutir au retour définitif du comté de Bourgogne à la couronne de France. En attendant, par les deux études en question, M. Longin a bien mérité des fervents de l'histoire locale et des amis de l'histoire de la France au XVIIe siècle.

— Encore un opuscule de M. Émile Longin. Il a trait aux *Guérisons opérées à Gray par des linges teints du sang de saint Pierre Fourier* (Remiremont, imp. Kopf-Roussel, in-8 de 12 p.). « Le premier biographe du Père de Mattaincourt, [le P. Bedel] dit M. Longin, a rapporté quatre faits de ce genre, mais aucun n'a eu la Franche-Comté pour théâtre. J'ai retrouvé dernièrement les procès-verbaux de la première enquête faite dans le diocèse de Besançon sur la réputation de sainteté, les vertus et les miracles de l'apôtre de la Lorraine, et il me semble que c'est acquitter une dette de reconnaissanee que de rappeler les grâces attestées par nos aïeux sous la foi du serment. » Utile contribution à l'histoire de saint Pierre Fourier, que ses biographes futurs ne pourront se dispenser de consulter.

— M. du Rizou réédite un agréable petit volume que nous avons déjà mentionné (t. LVI, p. 85). Nous y retrouvons les fines esquisses de poètes, d'artistes, d'écrivains et de jurisconsultes qui nous ont si grandement intéressé il y a dix ans. Mais ces *Souvenirs franc-comtois* (Besançon, imp. Millot frères, in-16 de 93 p.) nous arrivent augmentés du portrait très joliment buriné d'un personnage que l'auteur assure avoir été « le plus remarquable des avocats franc-comtois au cours de ce siècle. » Nous avons entendu formuler ce jugement plus d'une fois, même par les adversaires politiques de celui qui en bénéficiait. Originaire du Jura, Me Oudet, avocat à Besançon, fut longtemps maire de cette ville et mourut sénateur il y a quelques années. Quoique républicain, nul ne fut moins sectaire ni plus vraiment libéral que lui. Pendant son « règne municipal » l'exercice extérieur du culte catholique (les processions notamment) ne fut jamais contrarié. Il s'était toujours très bien entendu soit avec le cardinal Mathieu soit avec le duc d'Aumale. Après lui, les choses ont changé à Besançon... M. du Rizou, n'a pas jugé à propos de rappeler ces détails; ce qui n'empêche pas sa nouvelle notice de valoir la meilleure des précédentes. Pourquoi

maintenant ne nous gratifierait-il pas d'une « deuxième série » de figurines? Il les dessine avec tant d'art!

— Si la mémoire de Pline le Jeune était impliquée dans quelque accusation, M. Allain, substitut à Besançon, demanderait sur l'heure à être commis d'office pour la défendre : il connaît si bien son héros! Cette année, pour sa mercuriale (*Pline le Jeune avocat*, Besançon, Millot frères, in-8 de 69 p.), il nous dépeint l'éducation oratoire des maîtres du barreau romain sous Nerva et Trajan; il y a là des sujets de composition qui feront sourire les stagiaires d'aujourd'hui. Puis il passe en revue les causes les plus célèbres où Pline intervint : les incidents de la discussion donnent à penser que « le maquis de la procédure » remonte à une époque assez reculée. Le troisième et dernier chapitre esquisse le portrait d'une éloquence dont l'élégance n'était pas sans mérite, mais où le raffinement exagéré du style et une connaissance insuffisante de la science juridique devaient affaiblir considérablement la vigueur de la pensée. Pline n'est pas un Démosthène, ce n'est même pas un Cicéron.

Languedoc. — Mgr Pierre Batiffol avait pris pour sujet de discours à la séance de rentrée de l'Institut catholique de Toulouse : *Rôle de l'enseignement supérieur ecclésiastique*. Il a publié ce discours dans *la Quinzaine* et en tirage à part (La Chapelle-Montligeon, imp. de Notre-Dame-de-Montligeon, in-8 de 10 p.), et nous sommes heureux de le signaler à nos lecteurs. Il y fait ressortir excellemment le rôle que joue l'Institut qu'il dirige dans la formation intellectuelle du clergé, le concours mutuel que se prêtent cet Institut et les grands séminaires. Il y a là toute une organisation féconde qu'ont contribué à créer Mgr Bourret et S. E. le cardinal Mathieu. On ne saurait trop souhaiter le succès de cette œuvre, ni lui accorder trop d'encouragements.

— L'on ne connaît guère Piqué actuellement, en dehors des quelques érudits dont c'est le métier de ne rien ignorer de l'histoire de la Révolution. Et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est tombé dans l'oubli. Il vivait encore que Michaud, dans sa *Biographie des hommes vivants*, négligeait de lui faire la moindre place; au demeurant, ce fugitif de la médecine, cet ancien secrétaire de la duchesse de Valentinois, a eu beau passer de la Convention aux Cinq-Cents, il n'a joué dans la politique qu'un rôle très effacé, à peine suffisant pour l'obliger à l'exil comme régicide sous la Restauration. Cependant ce n'était pas un esprit méprisable et ses souvenirs, cachés sous le titre énigmatique d'*Hermite des Pyrénées*, renferment maints détails qui ne sont pas à dédaigner. Pour s'en convaincre il suffit de lire le curieux article que M. L.-G. Pélissier a donné aux *Annales du Midi* sous ce titre : *Un Conventionnel oublié; J.-P. Piqué et l'« Hermite des Pyrénées »* (Toulouse, Édouard Privat, in-8 de 47 p.).

— Le vingt-huitième volume de la collection du *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers* (Béziers, imp. J. Sapte, in-8 de 319 p., avec fac-similé de titre d'un livre ancien et une grav. hors texte) vient de nous parvenir. Les *Poésies biterroises* du P. Jean Martin (né en 1674 et mort en 1752) occupent la moitié du volume. Elles sont précédées d'une notice sur « la vie et les œuvres du P. Jean-Martin » avec d'amples notes et une table dues à M. Frédéric Donnadieu, qui a mérité, par cette publication, la reconnaissance de ses compatriotes. Le même M. Donnadieu a ensuite prononcé un discours où il a parlé de notre regretté et si actif collaborateur M. Tamizey de Larroque et de MM. Gabriel Fayet, Jean-Joseph-Ferdinand Rivez et Sabin Laurès. Nous signalerons enfin : *Rapport sur les mémoires historiques, archéologiques et biographiques*, par

M. Antonin Soucaille ; — *Rapport sur le concours de poésie française*, par M. le Dr Jean Cavalié ; — *Chronique archéologique*, par M. Louis Noguier ; — *Rapport* (en patois languedocien) *sur le concours de poésie néo-romane. Lian de Garbetos courdurados, per* Jan Crouzals ; — *Lettres de Tamisey de Larroque à Frédéric Donnadieu ; — Documents relatifs à la seigneurerie de Boussagues*, avec introduction par M. Félix Pasquier. Très intéressant recueil.

— C'est à Nîmes, en 1897, qu'a eu lieu l'avant-dernier *Congrès archéologique de France*. A cette occasion, la Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments a publié un beau volume (Paris, A. Picard ; Caen, Delesques, in-8 de LX-329 p., orné de 41 planches et figures). Ainsi qu'il est d'usage, les procès-verbaux des séances résument les visites, excursions régionales et conférences rentrant dans le programme du congrès. Nous passons ensuite aux mémoires. Il y en a quinze, tous fort intéressants quoique d'importance inégale, savoir : *L'Archéologie médiévale dans le Gard, depuis cinquante ans*, par M. Édouard Bondurand ; — *Anciens vases à bec ; étude de géographie céramique*, par M. J. de Saint-Venant ; — *Rapport sur l'état des études d'archéologie romaine dans le Gard*, par M. Georges Maurin ; — *Les Bases de la cathédrale de Nîmes sont-elles romaines ?* par M. l'abbé François Durand ; — *La Numismatique au Camp de César de Laudun*, par M. Victor Luneau ; — *Notes et réponses à différentes questions du programme du Congrès de Nîmes*, par M. L. Bruguier-Roure ; — *La Tour de Ribas et les monuments historiques de Saint-Laurent-des-Arbres (Gard)*, par M. l'abbé Albert Durand ; — *Le Château de Saint-Privat*, par M. Édouard Bondurand ; — *L'Abbaye et le fort Saint-André de Villeneuve-lès-Avignon*, par M. l'abbé M. Méritan ; — *Documents notariés inédits relatifs aux travaux du château de Tarascon (1429-1455)*, découverts par M. Charles Mourret ; — *Quelques églises romanes du Gard*, par le Frère Sallustien-Joseph ; — *Les Grottes de la vallée du Gardon*, par le même ; — *L'Acqueduc romain depuis la prise d'eau jusqu'au Pont du Gard*, par le même ; — *Renseignements divers sur la foire de Beaucaire*, par M. l'abbé J.-L. Baudin ; — *Les Temps préhistoriques dans les Cévennes*, résumé d'une conférence de M. G. Carrière.

NORMANDIE. — Que de remerciements nous devons au conseil municipal et à la Chambre de commerce du Havre qui ont permis, par leur utile concours, à M. Alphonse Martin de publier son bel ouvage sur *la Marine militaire au Havre*, XVIe *et* XVIIe *siècle* (Fécamp, M. L. Durand, in-12 de 231 p., avec de nombreuses gravures). L'auteur prend le port au commencement, en 1515 ; il étudie les constructions et les armements depuis cette époque ; il cite les hauts faits des capitaines corsaires, Beaulieu et ses compagnons, les malheurs des marins pris par les Turcs. On doit au cardinal de Richelieu d'importants projets sur le port du Havre. Colbert « contribua fortement à la création d'un véritable port militaire. » Il y eut alors de nombreuses constructions navales, le projet d'un nouveau bassin ; plusieurs combats en rade, des croisières nombreuses eurent lieu, voire même des expéditions à Alger ; enfin il faut mentionner le bombardement de 1694 ; enfin la nomination d'un chef d'escadre, Pannetié, en qualité de commandant supérieur au Havre. De nombreuses illustrations, reproduisant des tableaux, des sculptures, des gravures, etc., etc., rendent encore le volume plus attrayant.

PROVENCE. — M. Michel Clerc annonce pour paraître en 1900, chez Barlatier, un ouvrage d'une importance considérable, illustré d'environ 300 gravures et 20 planches hors texte, d'après les monuments originaux : *Massalia, Histoire de Marseille dans l'antiquité, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la chute de l'empire romain*. L'auteur aurait désiré que l'apparition de ce livre coïncidât avec la célébration des fêtes du 25e centenaire de la fondation de Marseille ;

malheureusement, la date de ces fêtes, d'abord fixée au printemps de 1900, a dû, pour diverses raisons, être avancée de six mois ; plutôt que de faire imprimer à la hâte son ouvrage, M. Clerc a préféré se borner à l'annoncer par une « lettre » au maire de Marseille, imprimée dans le format et le caractère du livre même. Cette *Lettre* est accompagnée d'une fort belle reproduction de la fresque de Puvis de Chavannes, *Marseille colonie grecque*, peinte au palais de Longchamp. Il y a lieu de souhaiter l'impression rapide du livre de M. Clerc qui retracera la période antique de l'histoire marseillaise, « c'est-à-dire le temps où, alors que Paris, Lyon, Bordeaux n'étaient que d'obscures bourgades, habitées par des populations barbares, Massalia couvrait de ses colonies les côtes de France et d'Espagne, et répandait dans tout le bassin occidental de la Méditerranée, avec les produits de l'industrie hellénique, la civilisation de la mère patrie. »

— Sous ce titre : *Lou Reire-Soulèu* (*le Soleil d'outre-tombe*), M. Ludovic Legré vient de recueillir dans un volume (Marseille, Aubertin et Rolle, in-8 carré de 279 p.) qui a tout le luxe et toute la grâce d'un reliquaire, les poésies inédites du grand poète provençal Théodore Aubanel. Nul mieux que M. Legré, qui a déjà consacré à l'auteur de la *Miougrano entreduberto* un livre d'une pénétrante émotion et d'un enthousiasme presque religieux, n'était préparé à rassembler les petits chefs-d'œuvre, dispersés jusqu'ici, du chantre exquis et harmonieux de la Provence. Ce livre, qui sera lu par tous les admirateurs du regretté Aubanel, contient un très beau portrait du poète, et est accompagné, en manière de préface, d'une lettre de M. Legré à Frédéric Mistral ; c'est un chef-d'œuvre d'art typographique sortant des presses des fils d'Aubanel lui-même, imprimeurs à Avignon, qui ont mis une piété toute filiale à l'exécution de cet ouvrage.

— Nous devons signaler ici une étude des plus curieuses sur l'ancien droit provençal : *Essai sur les origines du métayage en Provence*, par M. G. Chavernac (Marseille, Aubertin et Rolle, in-8 de 156 p.). Le sujet n'est point banal et l'histoire de l'ancien droit et des coutumes de Provence peut encore fournir la matière de plusieurs études intéressantes. M. Chavernac fait l'historique des fermages de propriétés depuis les Romains jusqu'à nos jours, et démontre, d'après les archives des notaires provençaux et les livres de raison conservés à la bibliothèque Méjanes, à Aix, que les fermages à mi-fruits, généralement en vigueur, ont été moins avantageux pour le propriétaire, à l'époque du moyen âge, que le contrat dit de la *facheria*. Ce livre sera consulté avec fruit, non seulement par les historiens et les juristes, mais encore par les propriétaires et les fermiers.

— La célébration récente du 25e centenaire de la fondation de Marseille a fait éclore de nombreux travaux d'érudition. Celui que nous signalons ici, sous le titre de : *L'Homme des cavernes en Provence*, par M. Émile Camau (Marseille, P. Ruat, in-8 de 36 p.), bien que n'étant pas né de ces circonstances, arrive pourtant à son heure. L'auteur, poursuivant ses consciencieuses études, après ses travaux sur la géographie ancienne de la Provence, entreprend l'histoire des premiers peuples de nos régions méridionales. Les découvertes anciennes et récentes ont servi à M. Camau ; son étude sera appréciée de tous ceux qui s'intéressent à l'origine des peuplades qui ont occupé le sol provençal.

— Il reste encore bien des mémoires, des documents inédits sur le terrible fléau qui ravagea Marseille et la Provence en 1720. M. J. de Voulx publie sous le titre de : *La Mission d'un magistrat. Épisode de la peste de Marseille de 1720* (Marseille, imp. Colbert, in-8 de 24 p.), des extraits du livre de raison de J.-J. de Gérin, lieutenant-général de l'amirauté de Marseille

durant le temps de la calamité. Ces extraits fournissent de précieux détails historiques ; ils font également connaître un homme de cœur, fidèlement attaché à ses devoirs en une époque de défaillance où beaucoup d'hommes publics désertèrent leur poste. Ce travail est complété par un bref appendice de M. H. de Gérin-Ricard, descendant du lieutenant-général, sur les archives de l'amirauté de Marseille pendant la peste. Suivent également quelques pièces justificatives.

— Le P. Apollinaire de Valence, récemment décédé, avait donné des *Études franciscaines* sur la Révolution dans les départements des Bouches-du-Rhône, de la Drôme, de Vaucluse, etc. ; en dernier lieu, il avait préparé des *Études franciscaines sur la Révolution dans le département des Basses-Alpes* que vient de publier la Société scientifique et littéraire de Digne (Digne, Chaspoul et Vve Barbaroux, in-8 de 47 p.). Ce travail constitue une contribution honorable à l'histoire religieuse sous la période révolutionnaire ; mais, même au seul point de vue franciscain, ces études ne sauraient être considérées comme complètes. L'auteur déclare lui-même n'avoir mis en œuvre que les documents communiqués par des chercheurs obligeants ; son état de santé ne lui permit aucune investigation personnelle. Une histoire du clergé bas-alpin pendant la Révolution, que nous savons à la veille d'être achevée, complètera sans doute l'œuvre que le P. Apollinaire n'a pu qu'ébaucher.

Quercy. — Le programme du Congrès des Sociétés savantes demande chaque année aux érudits de province de venir retracer devant la section de Géographie historique et descriptive la biographie des voyageurs et géographes français de leur pays. M. Paul Durand-Lapie a répondu à cette invitation en rédigeant, à l'occasion du congrès tenu à Toulouse au mois d'avril dernier, la biographie d'un voyageur d'origine quercinoise dont les travaux sont loin d'être sans mérite, le comte d'Escayrac de Lauture. On lira avec intérêt ce travail (*Le Comte d'Escayrac de Lauture*. Paris, Honoré Champion, in-8 de 180 p.), encore qu'il eût gagné à être fait par un auteur dont les connaissances relatives à la géographie et à l'histoire de la géographie africaines fussent plus approfondies. En appendice se trouve (p. 171-174) une bibliographie qui rendra des services, bien qu'elle ne soit pas dressée avec toute la précision requise en pareille matière.

Touraine. — Les *Nouvelles Recherches sur l'origine et le lieu de naissance de Descartes*, auxquelles s'est livré M. Louis de Grandmaison et qu'il a poussées avec beaucoup de sagacité, paraissent de nature à mettre définitivement un terme à la querelle entre Poitevins et Tourangeaux. Sans contester les attaches châtelleraudaises de la famille de l'illustre philosophe, M. de Grandmaison croit pouvoir conclure que Descartes appartient non seulement par sa naissance, mais probablement aussi par l'origine de sa famille, à la Touraine (Extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*. Paris, in-8 de 34 p.).

Allemagne. — M. Karl Vollmöller, à qui les études romanes sont déjà si redevables, nous donne une nouvelle preuve de son activité sur ce domaine. Il vient en effet de fonder à Dresde une Société de littérature romane, dont l'objet sera de favoriser la publication de textes inédits ou peu connus. Nous nous en félicitons et souhaitons plein succès à la nouvelle société.

— L'on trouvera dans la *Revue d'archéologie poitevine* un curieux article de Mgr Barbier de Montault sur *le Corporal sanglant de Waldürn* (tiré à part. S. l. n. d., in-8 de 6 p.). Ceux mêmes qui connaissent l'histoire du miracle arrivé en 1330 à Waldürn où le vin du calice, répandu par mégarde sur le corporal, y dessina le Christ crucifié, accompagné de onze têtes couronnées

d'épines, liront avec intérêt cette notice qui nous montre, par une image du siècle dernier recueillie à Poitiers, que l'iconographie a sinon popularisé, du moins fait connaître au loin le fait miraculeux.

Angleterre. — Un anglican converti au catholicisme a eu l'idée de former un recueil des poésies anglaises consacrées à la louange de Notre-Dame. La publication de ces *Carmina Mariana*, qui a produit une sensation profonde au-delà de la Manche, non seulement chez les catholiques, mais chez les protestants eux-mêmes, a fourni la matière d'une étude fort intéressante à un religieux mariste, dont nos lecteurs savent déjà et l'érudition et la dévotion envers la Très Sainte Vierge et la connaissance de tout ce qui touche à l'Angleterre. C'est dans la *Science catholique* que le R. P. Ragey a publié d'abord cet article sur *la Lyre anglaise au service de la Vierge Marie* (tirage à part. Arras et Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 46 p.). L'auteur nous montre toute la richesse de cette poésie consacrée par les plus grands poètes de l'Angleterre, depuis Chaucer jusqu'à Tennyson, à la gloire de la Vierge Marie. Il nous fait admirer cette merveille de l'attrait exercé par la Reine des anges sur les protestants et les incroyants mêmes qui ne savent dans la pratique de la vie ni croire en elle, ni la prier; il fait briller à nos yeux les perles que M. Orby Shipley a su tirer de la fange des blasphèmes de Byron, par exemple. Tout en exprimant l'avis que la poésie française ne fournirait pas un recueil équivalent ni par le nombre ni par le mérite des pièces, le pieux religieux formule le vœu que ce recueil soit cependant entrepris. Si nous ne nous trompons, l'on s'occupe en effet de satisfaire à ce désir.

Espagne. — Don Joaquim Miret y Sans, dont à diverses reprises nous avons signalé ici les intéressantes publications, nous donne une *Noticia historica del monestir d'Alguayre de la orde sagrada y militar del Hospital de sant Joan de Jerusalem* (Barcelona, tip. l'Avenç, in-8 de 64 p.). Ce monastère de religieuses fut fondé au milieu du XIIIe siècle par Doña Marquesa, veuve de Guardia Alada, chevalier du comté d'Urgell. Don Miret ne se contente pas de retracer l'histoire du couvent et de ses prieures; il y a ajouté les listes des commandeurs d'Alguayre, des châtelains d'Amposta et des grands prieurs de Catalogne dont dépendit tour à tour le monastère. Il termine son étude par une courte notice sur l'autre couvent de religieuses de l'Hôpital en Catalogne, celui de Cortose. Bien que l'on puisse regretter que l'auteur n'appuie pas toujours son récit sur des références précises, on lui saura gré néanmoins de cette notice où nous signalerons entre autres documents quelques inventaires ou testaments et une convention entre le monastère et la cité de Lleyda à la fin du XIVe siècle. On trouvera également (p. 19) une liste des commanderies qui dépendaient respectivement de la châtellenie d'Amposta et du grand prieuré de Catalogne.

— M. Léo Rouanet, qui a déjà fait profiter la littérature espagnole de ses studieux loisirs, comme le savent nos lecteurs, aborde aujourd'hui un autre genre. C'est un coin curieux de l'art espagnol qu'il nous fait voir dans *les Sculpteurs sur bois au musée de Valladolid* (Extrait de *la Revue des revues* du 1er janvier 1900. Paris, imp. A. Davy, in-8 de 15 p., illustré de 7 grav.). D'assez bonnes reproductions font mieux comprendre les jugements qu'il porte sur l'œuvre des Brevugneta, des Juni, des Hernandez, ces maîtres de la sculpture sur bois. Il nous offre aussi deux spécimens des statues en bronze doré de Sompeio Leoni.

Italie. — Dans la *Note sur les relations de Louis XII et de Lucques* qui forme le fasc. 24 de ses *Notes italiennes d'histoire de France* (Extrait de la *Correspon-*

dance historique et archéologique. Saint-Denis, imp. H. Bouillant, in-8 de 6 p.), M. Léon-G. Pélissier précise en quelques lignes les relations de la république italienne fort déchue avec le roi de France et nous fait connaître les instructions données par les Lucquois à l'agent chargé d'aller saluer en leur nom le nouveau roi François Ier.

— La précieuse collection de pièces diplomatiques et historiques formée par Livio Podocataro et conservée aujourd'hui à la Bibliothèque marcienne de Venise, a fourni à M. Léon-G. Pélissier quatre documents qui jettent quelque lumière sur les dissensions intérieures de Sienne, sur les relations entre cette ville et la Papauté et sur ses querelles avec Florence : *Notes et documents d'histoire d'Italie. VI. Documents siennois de la collection Podocataro* (Extrait du *Bullettino senese di storia patria.* Siena, tip. di L. Lazzeri, in-8 de 10 p.).

Suède. — M. J. M. Hulth a dressé une bibliographie de la littérature ornithologique concernant les pays nordiques : *Öfversikt af faunistikt och biologiskt vigtigare litteratur rörende Nordens fåglar* (Särtryck ur « Nordens fåglar. Stockholm, Central-tryckeri, gr. in-4 (die 16 p.). Dans ce relevé qui comprend de 600 à 700 titres, l'auteur n'a pas seulement noté les ouvrages indépendants, mais les parties d'ouvrages et les articles de revues. L'ordre adopté est l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Il nous semble que pour un répertoire de ce genre il eût été préférable d'adopter l'ordre méthodique, et, en tout cas, de joindre à la liste alphabétique des auteurs, une liste alphabétique des sujets.

Turquie. — La plus importante nouveauté bibliographique de toute la Turquie est assurément une brochure anonyme, qui est comme un cri désespéré de l'orthodoxie grecque contre l'orthodoxie russe au sujet des Lieux Saints. L'occasion du conflit est la spoliation des monastères grecs de Bessarabie par le gouvernement russe ; l'auteur anonyme, élargissant le débat, dresse un véritable réquisitoire contre la « Société russe de Palestine » Tous ceux qui s'intéressent à cette vitale question des Lieux Saints devront prendre connaissance de l'opuscule dont nous parlons. En voici le titre : Ἀπάντησις εἰς τὸ ὑπὸ τῆς ἐφημερίδος « Εἰσήεις τῆς Πετρουπόλεως » ὑπὸ ἡμερομηνίαν 22. Ἰουλίου 1898 δημοσιευθὲν περὶ τῶν ἐν Βεσσαραβίᾳ κτημάτων τῶν ἁγίων Τόπων (1899, in-8 de 54 p.). Le lieu d'impression n'est pas indiqué, mais un œil familiarisé avec les publications grecques de Turquie n'a pas de peine à reconnaître que l'Ἀπάντησις est sortie des presses du Saint-Sépulcre, à Jérusalem. — Un autre opuscule, d'un caractère tout différent, mais d'un grand intérêt, est celui que M. An. M. Lebidès a consacré aux monastères de la Cappadoce et de la Lycaonie : Αἱ ἐν μονολίθοις μοναὶ τῆς Καππαδοκίας καὶ Λυκαονίας (Constantinople, Nomismatidès, 1899, in-8 de ή-191 p.). L'auteur de cet ouvrage, sans s'attacher à l'histoire même des monastères et à la description de leurs archives, en donne une statistique complète, avec quelques indications topographiques dont les géographes pourront tirer parti. Les autres opuscules constantinopolitains sont trop insignifiants pour mériter le moindre examen ; il nous suffira de les signaler dans une notice sommaire : J. Basmatsidès, Παιδαγωγικὴ διατριβή (Constantinople, Zibidès, 1899, in-8 de 45 p.). Cette élucubration du directeur du *Joakimion* se vend 4 piastres pour le commun des lecteurs et 2 piastres 1/2 pour le clergé inférieur et les maîtres d'école, c'est-à-dire pour tous ceux qui savent lire. — Ph. Georgiadès, Στοχειώδης ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία (Constantinople, Seitanidès, 1899, in-8 de 240 p.). Tout élémentaire qu'elle prétende être, cette histoire embrasse le dogme, la morale, la discipline, la liturgie, à peu près tout, excepté l'histoire. — M. N. Chadzopoulos met ses loisirs à profit en publiant, sous le nom de

Οικογενειακὴ Βιβλιοθήκη, une sorte d'encyclopédie à l'usage des familles, dont l'auteur dit beaucoup de bien dans ses multiples préfaces. La première partie, en cours de publication, porte le sous-titre suivant : Μεγάλοι ἄνδρες (Constantinople, Képhalidès, 1899, in-8). Un autre écrivain, aux trop longs loisirs, M. Nic. K. Sargologos, s'est amusé à traduire de l'italien et a imprimer en gros caractères un dialogue où les cinq parties du monde, à tour de rôle, devisent de la paix : Ἡ ἀδελφικὴ ἀγάπη ἀδελφοποιοῦσα τὰς πέντε ἠπείρους (Constantinople, Zellitch, 1899, in-8 de 41 p.). Si les « cinq continents » n'avaient d'autre voix pour troubler leur tranquille sommeil que celle que leur prête M. Sargologos, non seulement le lecteur, mais la diplomatie elle-même pourraient fermer l'œil...

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Nazareth et la Famille de Dieu dans l'humanité*, par le R. P. Dechevrens (2 vol. in-12, Lethielleux). — *Physiologie du Christ*, par le R. P. Philpin de Rivière (in-8, Oudin). — *L'Apôtre saint Paul*, par l'abbé S.-E. Fretté (in-8, Lethielleux). — *L'Esthétique du dogme chrétien*, par le R. P. J. Souben (in-12, Lethielleux). — *La Constitution de l'univers et le dogme de l'Eucharistie*, par le R. P. Leray (in-8, Poussielgue). — *Le Récit de la création*, par le R. P. F. de Hummelauer (in-12, Lethielleux). — *La Science de Dieu, ou la Création de l'homme*, par J.-P. Brisset (in-12, Chamuel). — *La Foi et l'acte de foi*, par le R. P. Bainvel (in-12, Lethielleux). — *Introduction à la vie mystique*, par l'abbé P. Lejeune (in-12, Lethielleux). — *L'Ange et le prêtre*, par Mgr Chardon (in-12, Lethielleux). — *Le Prêtre éducateur*, par le R. P. Lécuyer (in-12, Lethielleux). — *Si vous connaissiez le don de Dieu!! Les Laïcs, les fidèles, le clergé, la revanche*, par Mgr Isoard (in-12, Lethielleux). — *Entretiens et avis spirituels*, par le R. P. Lécuyer (in-12, Lethielleux). — *Béatitudes. Les Cœurs détachés. Les Doux et humbles*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Haton). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. XIII (in-8, Pichon). — *Guide pratique du contribuable*, par V. Cayasse (in-12, Giard et Brière). — *Essai sur les institutions et le droit malgaches*, par A. Cahuzac. T. Ier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Histoire de la philosophie médiévale, précédée d'un aperçu sur la philosophie ancienne*, par M. de Wulf (in-8, Alcan). — *Étude historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte*, par F. Alengry (in-8, Alcan). — *La Réforme de l'enseignement secondaire*, par A. Ribot (in-12, Colin et Cie). — *La Femme d'après saint Ambroise*, par H. Dacier (in-12, Amat; Bruxelles, Schepens). — *La Vie de jeune homme*, par le Dr Surbled (in-12, Maloine). — *Temps futurs. Socialisme. Anarchie*, par A. Naquet (in-12, Stock). — *La Morale d'un égoïste. Essai de morale sociale*, par H. Laplaigne (in-8, Giard et Brière). — *L'Organisation de la charité privée en France. Histoire d'une œuvre*, par L. Lefebvre (in-8, Firmin-Didot). — *D'où vient la décadence économique de la France. Les Causes présentes expliquées par les causes lointaines*, par le baron C. Mourre (in-12, Plon et Nourrit). — *Codicille à mon testament pour les malades et les gens bien portants*, par Mgr S. Kneipp (in-12, Lethielleux). — *A travers l'électricité*, par G. Dary (in-4, Nony). — *La Cuisine à travers l'histoire*, par H. Hachz (in-8, Société belge de librairie). — *La Guerre sur mer et ses leçons*, par A.-T. Mahan (in-8, Berger-Levrault). — *Pages choisies des savants modernes*, par A. Rebière, (in-8, Nony). — *Étude sur les couleurs en vieux français*, par A. Ott (in-8, Bouillon). — *Virgile Limouzi. Poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques*, par H. Texier (in-12, Bouillon). — *Mensonge blanc*, par L. de Tinseau (in-12, Calmann Lévy). — *Plus fort que l'amour*, par A. de Saint-Aulaire (in-12, Calmann Lévy). — *Malentendus* par Th. Bentzon (in-12, Calmann Lévy). — *Jacquou le Croquant*, par E. Le Roy (in-12, Calmann Lévy). — *Résurrection*, par le Cte L. Tolstoï; trad. du russe par T. de Wyzewa (in-18, Perrin). — *La Mort de Corinthe*, par A. Lichtenberger (in-12, Plon et

Nourrit). — *Draco*, par P. Gaulot (in-12, Plon et Nourrit). — [illegible] *temps*, par A. Cambry (in-18, Plon et Nourrit). — *Similia*, par J. [illegible] A. Colin et C[illegible]). — *Les 13 jours de Bidouille*, par J. Drault (in-12, [illegible] tier). — *Filleule de princes*, par M. d'Hauterive (in-12, Henri Gautier). — *Fin d'un conte*, par E. Frank (in-12, Henri Gautier). — *Pages* [illegible] J.-K. Huysmans (in-12, Oudin). — *Le Gros Lot*, par Mme de Stolz (in-12, [illegible] — *Le Vieil Ami*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *La Fortune des* [illegible] par Mme Chiron de la Bruyère (in-12, Haton). — *La Famille de Chan*[illegible] M. Levray (in-12, Haton). — *Bancroche*, par la Vtesse de Pitray (in-12, [illegible] — *Petite Fleur*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Aventures* [illegible] *cades. Histoire d'une colonisation au Brésil*, par G. de la Landelle [illegible] Haton). — *Souvenirs d'un Curé de campagne*, par S. Lefranc (in-8, Ha[illegible] — *La Sincérité religieuse de Chateaubriand*, par l'abbé G. Bertin (in-12, [illegible] — *Victor Hugo ; le philosophe*, par C. Renouvier (in-12, A. Colin et C[illegible] — *Marge de quelques pages. Impressions de lecture*, par E. Gilbert (in-12, [illegible] Nourrit). — *La France du Nord-Est*, par O. Barre (in-8, Berger-Levrault). — *Au seuil de l'Europe. Finlande et Caucase*, par P. Morane (in-18, Plon et N[illegible] — *Vingt-deux mois de campagne autour du monde, journal d'un* [illegible] *de marine*, par la Cte H. de Menthon (in-18, Plon et Nourrit). — *Album* [illegible] *rique*, par A. Parmentier. T. III. Le XVIe et le XVIIe siècles (gr. in-[illegible] et C[illegible]). — *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, par l'abbé L. Duchesne [illegible] *L'Aquitaine et les Lyonnaises* (gr. in-8, Fontemoing). — *La Salle des* [illegible] *du séminaire des Missions-étrangères*, par A. Launay (in-12, Téqui [illegible] *Couturier, abbé de Solesmes*, par A. Houtin (in-18, Angers, Germ[illegible] Grassin). — *L'Unique et sa propriété*, par M. Stirner (in-12, Stock). — [illegible] *pendance de Thomas Lindet pendant la Constituante et la Législative* [illegible] publiée par A. Montier (gr. in-8, Société de l'histoire de la Révolution [illegible] *Bonaparte en Italie, 1976*, par F. Bouvier (gr. in-8, Cerf). — [illegible] *ventes du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866*, publiés [illegible] de Barante. T. VII (in-8, Calmann Lévy). — *La Mère du duc d'Empire* [illegible] par le comte Ducos (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal* [illegible] *et la Maréchale Brune*, par P. Marmoiton (in-8, Lethielleux). — *Mémoires* [illegible] *M. de Bourienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Res*[illegible] T. IV (in-12, Garnier). — *La Lutte des classes en France (1848-18*[illegible] *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, par K. Marx (in-12, Schleicher). — [illegible] *d'ambulance*, par l'abbé Randanne (in-12, Lethielleux). — *Le Sie*[illegible] *de la ville et de la citadelle de Lille en 1708*, par M. Sautois (in-8, Lille, Quarré [illegible] *Histoire de la Révolution dans le Louhannais (1789-21 septembre 1792)*, par [illegible] Guillemaut (in-8, Louhans, Romand). — *Les Paroisses du diocèse de* [illegible] *Archives et antiquités*, par l'abbé Vachet (gr. in-8, Abbaye [illegible] Lorius imp. M. Bernard). — *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, publiées* [illegible] *d'après les estampes d'Edmond Michel* par P. Quesvers et H. Stein. T. II (in-[illegible] Picard et fils). — *Magyars et Roumains devant l'histoire*, par A. de Ber[illegible] (in-8, Plon et Nourrit). — *Femmes d'Amérique*, par T. Bentzon (in-12, Co[illegible] et C[illegible]). — *Figures du temps passé XVIIIe siècle*, par L. Perey, (in-12, Calmann Lévy). — *Silhouettes contemporaines. Les Hommes de mon temps*, par P. Vibert (gr. in-8, Berger-Levrault).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

VUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

UBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

ritique d'une nouvelle exégèse critique, par le chanoine Magnier. Paris, Lethielux, 1899, in-12 de 90 p., 1 fr. — 2. *Synopses omnium librorum sacrorum triusque Testamenti* quas ex sua « Introductione spec. in Vet. et Nov. Testamentum » xcerpsit, retractavit, complevit R. Cornely. Parisiis, Lethielleux, 1899, in-8 de VIII-63 p., 6 fr. — 3. *Psalmorum synopses*, auctore R. Cornely. Parisiis, Lethielleux, 899, in-12 de 96 p., 0 fr. 80. — 4. *Le Livre de la « Genèse « dans la poésie latine u Ve siècle*, par l'abbé St. Gamber. Paris, Fontemoing, 1899, in-8 de XIII-263 p., fr. — 5. *Commentarius in Numeros*, auctore F. de Hummelauer (*Cursus scripturae sacrae*). Parisiis. Lethielleux, 1899, in-8 de 386 p.,7 fr.— 6. *Récit historique le la vie de N.-S. Jésus-Christ, texte unifié des Évangiles*, par l'abbé Azibert. lbi, imp. des Apprentis-Orphelins, 1899, in-12 de XI-419 et 29 p. — 7. *Leçons "Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par P. H. Leroy. Paris, Briguet, 1899, in-12 de VI-302 p., 3 fr. — 8. *Les Amitiés de ésus. Simple étude*, par le R. P. Ollivier. Édition populaire. Paris, Lethielux, 1899, in-12 de XXII-477 p., 4 fr. — 9. *Le Credo du P. Didon*, par H. de Villeneuve. Nouvelle édition. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 47-36 p., 1 fr. 50. — 10. *Quelques traits du Jésus de l'histoire. Deux Études*, par de Visme. Montauban, Granié ; Paris, Fischbacher, 1899, in-8 de 135 p., 1 fr. 25. — 11. *Commentarius in Actus Apostolorum*, auctore J. Knabenbauer (*Cursus cripturae sacrae*). Parisiis, Lethielleux, 1899, in-8 de 457 p., 9 fr. — 12. *L'Apôtre aint Paul*, par l'abbé Fretté. Paris, Lethielleux, 1898, in-8 de XV-518 p.,6 fr. — 13. *Paulus und die Gemeinde von Korinth auf Grund der beiden Korintherbriefe*, von J. Rohr (*Biblische Studien*, t. IV, 4e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de XII-158 p., 4 fr. 50. — 14. *Testamentum Domini Nostri Jesu Christi* nunc primum edidit, latine reddidit et illustravit Ignatius Ephraem II Rahmani. Moguntiæ, Kirchheim, 1899, in-4 de LII-231 p., 31 fr. 50 pour les souscripteurs. — 15. *Le Ms. n° 1380 du fonds hébreu à la Bibliothèque nationale. Supplément au Vocabulaire de l'angélologie*, par Moïse Schwab (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXVI). Paris, Klincksieck 1899, in-4 de 50 p., 1 fr. 25.

1. — On signale de différents côtés la pénétration, dans les écrits de quelques exégètes catholiques, des principes et des procédés de la critique rationaliste. Léon XIII, écrivant au ministre général des Frères mineurs, a regretté qu' « un certain genre d'interprétation téméraire et par trop libre » commençât à prendre faveur çà et là parmi nous, et plus récemment encore, Sa Sainteté a daigné mettre le clergé français « en garde contre des tendances inquiétantes qui cherchent à s'introduire dans l'explication de la Bible et qui, si elles venaient à prévaloir, ne tarderaient pas à en ruiner l'inspiration et le caractère surnaturels » (Lettre encyclique du 8 septembre 1899). M. le chanoine Magnier, *Critique d'une nouvelle exégèse critique*, a voulu, lui aussi, pousser un cri d'alarme et signaler quelques-unes de ces nouveautés

Nourrit). — *Draco*, par P. Gaulot (in-12, Plon et Nourrit). — *Rêve de printemps*, par A. Cambry (in-18, Plon et Nourrit). — *Similia*, par J. Blaize (in-12. A. Colin et C). — *Les 13 jours de Bidouille*, par J. Drault (in-12, Henri Gautier). — *Filleule de princes*, par M. d'Hauterive (in-12, Henri Gautier). — *La Fin d'un conte*, par E. Frank (in-12. Henri Gautier). — *Pages catholiques*, par J.-K. Huysmans (in-12, Oudin). — *Le Gros Lot*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *Le Vieil Ami*, par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *La Fortune des Valbert*, par Mme Chiron de la Bruyère (in-12, Haton). — *La Famille de Chandoré*, par M. Levray (in-12, Haton). — *Bancroche*, par la Vtesse de Pitray (in-12, Haton). — *Petite Fleur*, par L. des Ages (in-12, Haton). — *Aventures et embuscades. Histoire d'une colonisation au Brésil*, par G. de la Landelle (in-8, Haton). — *Souvenirs d'un Curé de campagne*, par S. Lefranc (in-8, Haton). — *La Sincérité religieuse de Chateaubriand*, par l'abbé G. Bertin (in-12, Lecoffre). — *Victor Hugo ; le philosophe*, par C. Renouvier (in-12, A. Colin et Cie). — *En Marge de quelques pages. Impressions de lecture*, par E. Gilbert (in-12, Plon et Nourrit). — *La France du Nord-Est*, par O. Barré (in-8, Berger-Levrault). — *Au seuil de l'Europe. Finlande et Caucase*, par P. Morane (in-18, Plon et Nourrit). — *Vingt-deux mois de campagne autour du monde, journal d'un aspirant de marine*, par la Cte H. de Menthon (in-18, Plon et Nourrit). — *Album historique*, par A. Parmentier. T. III. Le XVIe et le XVIIe siècles (gr. in-8, Colin et Cie). — *Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, par l'abbé L. Duchesne. T. II. *L'Aquitaine et les Lyonnaises* (gr. in-8, Fontemoing). — *La Salle des martyrs du séminaire des Missions-étrangères*, par A. Launay (in-12, Téqui). — *Dom Couturier, abbé de Solesmes*, par A. Houtin (in-18, Angers, Germain et Grassin). — *L'Unique et sa propriété*, par M. Stirner (in-12, Stock). — *Correspondance de Thomas Lindet pendant la Constituante et la Législative (1789-1792)*, publiée par A. Montier (gr. in-8, Société de l'histoire de la Révolution française). — *Bonaparte en Italie, 1976*, par F. Bouvier (gr. in-8, Cerf). — *Souvenirs du baron de Barante, de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par C. de Barante. T. VII (in-8, Calmann Lévy). — *La Mère du duc d'Enghein 1750-1822*, par le comte Ducos (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Maréchal Brune et la Maréchale Brune*, par P. Marmoiton (in-8, Lethielleux). — *Mémoires de M. de Bourienne sur Napoléon, le Directoire, le Consulat, l'Empire et la Restauration*. T. IV (in-12, Garnier). — *La Lutte des classes en France (1848-1850). Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, par K. Marx (in-12, Schleicher). — *Mes Souvenirs d'ambulance*, par l'abbé Randanne (in-12, Lethielleux). — *Le Siège de la ville et de la citadelle de Lille en 1708*, par M. Sautois (in-8, Lille, Quarré). — *Histoire de la Révolution dans le Louhannais (1789-21 septembre 1792)*, par L. Guillemaut (in-8, Louhans, Romand). — *Les Paroisses du diocèse de Lyon. Archives et antiquités*, par l'abbé Vachet (gr. in-8, Abbaye de Lérins, imp. M. Bernard). — *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, publiées d'après les estampes d'Edmond Michel* par P. Quesvers et H. Stein. T. II (in-4, Picard et fils). — *Magyars et Roumains devant l'histoire*, par A. de Bertha (in-8, Plon et Nourrit). — *Femmes d'Amérique*, par T. Bentzon (in-12, Colin et Cie). — *Figures du temps passé. XVIIIe siècle*, par L. Perey, (in-12, Calmann Lévy). — *Silhouettes contemporaines. Les Hommes de mon temps*, par P. Vibert (gr. in-8, Berger-Levrault).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Critique d'une nouvelle exégèse critique*, par le chanoine Magnier. Paris, Lethielleux, 1899, in-12 de 90 p., 1 fr. — 2. *Synopses omnium librorum sacrorum utriusque Testamenti* quas ex sua « Introductione spec. in Vet. et Nov. Testamentum » excerpsit, retractavit, complevit R. Cornely. Parisiis, Lethielleux, 1899, in-8 de viii-463 p., 6 fr. — 3. *Psalmorum synopses*, auctore R. Cornely. Parisiis, Lethielleux, 1899, in-12 de 96 p., 0 fr. 80. — 4. *Le Livre de la « Genèse « dans la poésie latine au ve siècle*, par l'abbé St. Gamber. Paris, Fontemoing, 1899, in-8 de xiii-263 p., 9 fr. — 5. *Commentarius in Numeros*, auctore F. de Hummelauer (*Cursus scripturae sacrae*). Parisiis. Lethielleux, 1899, in-8 de 386 p., 7 fr. — 6. *Récit historique de la vie de N.-S. Jésus-Christ, texte unifié des Évangiles*, par l'abbé Azibert. Albi, imp. des Apprentis-Orphelins, 1899, in-12 de xi-419 et 29 p. — 7. *Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps*, par le P. H. Leroy. Paris, Briguet, 1899, in-12 de vi-302 p., 3 fr. — 8. *Les Amitiés de Jésus. Simple étude*, par le R. P. Ollivier. Édition populaire. Paris, Lethielleux, 1899, in-12 de xxii-477 p., 4 fr. — 9. *Le Credo du P. Didon*, par H. de Villeneuve. Nouvelle édition. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1899, in-12 de 47-136 p., 1 fr. 50. — 10. *Quelques traits du Jésus de l'histoire. Deux Études*, par J. de Visme. Montauban, Granié ; Paris, Fischbacher, 1899, in-8 de 135 p., 1 fr. 25. — 11. *Commentarius in Actus Apostolorum*, auctore J. Knabenbauer (*Cursus scripturae sacrae*). Parisiis, Lethielleux, 1899, in-8 de 457 p., 9 fr. — 12. *L'Apôtre saint Paul*, par l'abbé Fretté. Paris, Lethielleux, 1898, in-8 de xv-518 p., 6 fr. — 13. *Paulus und die Gemeinde von Korinth auf Grund der beiden Korintherbriefe*, von J. Rohr (*Biblische Studien*, t. IV, 4e fasc.). Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de xii-158 p., 4 fr. 50. — 14. *Testamentum Domini Nostri Jesu Christi* nunc primum edidit, latine reddidit et illustravit Ignatius Ephraem II Rahmani. Moguntiæ, Kirchheim, 1899, in-4 de lii-231 p., 31 fr. 50 pour les souscripteurs. — 15. *Le Ms. n° 1380 du fonds hébreu à la Bibliothèque nationale. Supplément au Vocabulaire de l'angélologie*, par Moïse Schwab (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXXVI). Paris, Klincksieck 1899, in-4 de 50 p., 1 fr. 25.

1. — On signale de différents côtés la pénétration, dans les écrits de quelques exégètes catholiques, des principes et des procédés de la critique rationaliste. Léon XIII, écrivant au ministre général des Frères mineurs, a regretté qu' « un certain genre d'interprétation téméraire et par trop libre » commençât à prendre faveur çà et là parmi nous, et plus récemment encore, Sa Sainteté a daigné mettre le clergé français « en garde contre des tendances inquiétantes qui cherchent à s'introduire dans l'explication de la Bible et qui, si elles venaient à prévaloir, ne tarderaient pas à en ruiner l'inspiration et le caractère surnaturels » (Lettre encyclique du 8 septembre 1899). M. le chanoine Magnier, *Critique d'une nouvelle exégèse critique*, a voulu, lui aussi, pousser un cri d'alarme et signaler quelques-unes de ces nouveautés

dangereuses. A propos d'une transposition de versets dans le chapitre XVIII de l'Évangile selon saint Jean, proposée dans la *Revue biblique*, juillet 1898, et fondée sur le témoignage de saint Cyrille d'Alexandrie et de la version syriaque, récemment découverte au couvent du Sinaï, M. Magnier s'élève avec plus de vivacité que de justesse contre la supposition de remaniements des textes sacrés. Cette hypothèse n'est pas à rejeter *à priori;* c'est à la critique verbale à déterminer à quels cas elle peut être appliquée avec vraisemblance. Parmi les indices d'intrusion de la critique rationaliste dans l'exégèse catholique, l'auteur ne fait qu'indiquer l'opinion qui considère les premiers récits de la Genèse comme des mythes, des symboles ou des légendes; il aurait pu, et à bon droit, insister davantage. Mais il a préféré discuter d'autres concessions faites aux adversaires de la Bible et relatives à la non-authenticité du Pentateuque et des Évangiles. Dans l'Encyclique déjà citée du 8 septembre dernier, le Souverain Pontife a blâmé « cette étrange et périlleuse tactique », en vertu de laquelle des écrivains catholiques « ont travaillé, de leurs propres mains, à faire des brèches dans les murailles de la cité qu'ils avaient mission de défendre. » M. Magnier a donc raison de maintenir l'origine mosaïque du Pentateuque et l'attribution des Évangiles aux auteurs dont ils portent les noms. Malheureusement, il invoque à tort le décret du concile de Trente *De canonicis Scripturis* en faveur de l'authenticité historique des Livres saints, puisque le saint concile n'a voulu définir que leur canonicité. Il soutient encore justement l'interprétation traditionnelle au sujet de la croyance des Juifs à l'immortalité de l'âme; mais son argument d'autorité ne va pas directement *ad rem*, puisque le passage cité de l'Encyclique *Providentissimus Deus* concerne les ressources de fond et de forme que la Bible en son entier offre aux prédicateurs. Le mot dit en passant sur l'évolutionnisme dogmatique est insuffisant. En résumé, la brochure de M. Magnier suppose chez son auteur de bonnes intentions; mais pour que ce cri d'alarme trouve de l'écho et produise de l'effet, il faudrait qu'il n'émît pas une seule fausse note. Or M. Magnier a présenté trop d'idées contestables et prêté trop souvent le flanc à la critique pour que sa discussion soit inattaquable et atteigne ceux qu'elle vise.

2. — Pour faciliter aux prêtres la lecture et l'étude des saintes Lettres qui leur sont si instamment recommandées par les Pères et, tout récemment encore, par le Pape Léon XIII, le P. Cornely publie dans un volume à part, *Synopses omnium librorum sacrorum utriusque Testamenti*, après les avoir revues et complétées, les analyses détaillées de tous les livres saints qui faisaient partie de son Introduction historique et critique à l'Écriture sainte. Il a fait précéder l'analyse de chaque livre de quelques notions générales sur l'auteur, l'argument et le but de

cet écrit. Ces notions aident à comprendre les divisions de l'ouvrage, qui ont été déterminées d'après le sujet, la fin et la marche de l'exposition. Nous nous sommes déjà utilement servi, pour notre compte, de ces analyses qui font si bien ressortir la structure des Livres saints. Le P. Cornely y a joint des notes pour expliquer certaines inversions des textes, le choix de quelques leçons et la signification de dates ou de noms propres qui créent des difficultés. Remarquons qu'au chapitre XVIII du quatrième évangile il adopte la transposition si fortement incriminée par M. Magnier; il n'y voit qu'une question de critique, et personne ne soupçonnera son orthodoxie. Comme le Cantique est interprété de manières très différentes, le R. P. donne successivement l'analyse de saint Thomas, de Corneille de la Pierre et du P. Gietmann. Dans le livre de Jérémie, il préfère l'ordre du texte grec à celui des textes hébreu et latin. On trouvera enfin dans son ouvrage un résumé chronologique de la vie de Jésus-Christ et la concorde des quatre récits évangéliques, aussi bien qu'un index chronologique des Actes des Apôtres.

3. — Les *Psalmorum synopses*, du même auteur, ne sont qu'un extrait du livre précédent à l'usage des séminaristes qui désirent étudier le Psautier, afin de comprendre les prières du saint office. Le sujet de chaque psaume est brièvement indiqué. Quant à la division, le P. Cornely n'adopte la division strophique que lorsqu'elle est certaine et évidente. En raison du but pratique qu'il se propose d'atteindre, il suit toujours le texte de la Vulgate et laisse de côté les divergences de l'hébreu. Toutefois, il se guide sur l'original pour déterminer le sens de la Vulgate et le lien des propositions. C'est ainsi qu'il rend la valeur des verbes, non d'après l'usage de la langue latine, mais d'après l'analogie de l'hébreu. Les psaumes messianiques ont été traités avec un soin particulier, et leur sens prophétique, qu'il soit littéral ou typique, est fixé avec exactitude.

4. — *Le Livre de la « Genèse » dans la poésie au* V^e^ *siècle* est une thèse présentée et soutenue pour l'obtention du doctorat ès-lettres. Le candidat y a étudié six poèmes chrétiens du Ve siècle, inspirés de la Genèse : la *Genesis* de Cyprien, l'*Alethia* de Marius Victor, le *Metrum in Genesim* d'Hilaire, probablement l'ami de saint Prosper d'Aquitaine, le *Carmen de Deo* de Dracontius, le *De spiritalis historiae gestis* de saint Avit et le petit poème anonyme *De Sodoma*, dont le titre indique suffisamment le sujet restreint. Voici le plan de la thèse. Le chapitre premier est consacré à la biographie des poètes et à la bibliographie de leurs œuvres. Le chapitre deuxième expose les motifs et le but de ces poèmes : leurs auteurs voulaient prendre rang dans les écoles à côté des poètes païens et aussi répondre aux détracteurs du christianisme qui reprochaient à la religion nouvelle de n'inspirer aucune œuvre poétique.

Sous leur plume, la poésie devient donc un moyen d'apologétique et d'enseignement. Les chapitres III et IV indiquent comment ce but a été atteint, comment les poètes africains et gaulois du Ve siècle ont rempli leur rôle d'apologistes, quelle place ils ont donnée dans leurs écrits à l'enseignement doctrinal et à la polémique religieuse, quel intérêt enfin leurs poèmes présentent au point de vue exégétique. Fidèles à l'interprétation commune des Pères, ces poètes interprètent généralement le texte de la Genèse dans le sens historique et grammatical, et si Marius Victor s'est rapproché de l'École d'Alexandrie, en admettant la théorie de la création simultanée, il s'en est nettement séparé, en voyant dans les œuvres des six jours, non des figures allégoriques, mais de réelles productions. Toutefois ils n'ont pas laissé de montrer un goût très vif et très prononcé pour l'interprétation symbolique et spirituelle qui se greffe sur le sens littéral, même dans l'explication des phénomènes de la nature. Au point de vue scientifique, ils ont accepté plusieurs opinions populaires sur les propriétés des plantes et les habitudes des animaux. Ils n'ont pas tous suivi le même texte biblique. Cyprien suit fidèlement l'*Itala*; les autres s'inspirent surtout de la version de saint Jérôme, et ne font que de rares emprunts à l'Italique. Chrétiens convaincus de l'exactitude de l'histoire inspirée, ils tendent à reproduire fidèlement les récits bibliques, ils les suivent de près, les abrègent quelquefois ou les allongent en y insérant des considérations théologiques ou polémiques. Le chapitre V est consacré au style, à la langue et à la versification de ces poèmes, pastiches sans originalité, écrits dans la latinité décadente du Ve siècle et avec de nombreuses infractions aux règles de la poétique classique. Certains morceaux cependant ne sont pas sans mérite littéraire. Le chapitre VI est une sorte d'appendice dans lequel l'abbé Gamber compare les poèmes latins du Ve siècle, qui étaient l'objet de sa thèse, aux ouvrages postérieurs en prose ou en vers qui se sont inspirés de la Genèse : poèmes latins ou grecs, versions françaises ou provençales, rimées ou en prose, poèmes français de la Renaissance à nos jours, poèmes étrangers. M. l'aumônier du lycée de Marseille n'a pas connu la version française de la Genèse contenue dans le manuscrit français 6447 de la Bibliothèque nationale et publiée par M. P. Meyer, elle dépend de deux poèmes d'allure différente et présente une choquante disparate (Voir *Polybiblion*, t. LXXX, p. 195-196).

5. — Dans la courte introduction qui précède son *Commentarius in Numeros*, le P. de Hummelauer caractérise son travail sur le Pentateuque. Il a écarté à dessein la question si importante et si agitée des sources littéraires des livres attribués à Moïse. Il a voulu faire une œuvre exégétique plutôt qu'une discussion critique, non seulement pour suivre la méthode adoptée dans les autres volumes du *Cursus*

Scripturae sacrae, mais surtout afin d'interpréter avec toutes les ressources de la science contemporaine le livre canonique, sans tenir compte des documents à l'aide desquels il a pu être composé. Le Commentaire des Nombres ressemble donc à ceux de la Genèse, de l'Exode et du Lévitique qui ont paru précédemment; il en a les qualités et les défauts, car on sait que l'auteur sort souvent des chemins battus et recourt parfois aux hypothèses les plus ingénieuses. Il y aurait nombre de particularités à signaler. Arrêtons-nous aux deux principales. Au dire du R. P., le point capital de l'histoire des Nombres, le péché de Moïse à Cadès et l'apostasie du peuple qui le suivit, est passé sous silence dans le texte actuel. Au chapitre XX, il existe une lacune de trente-sept années du séjour des Israélites dans le désert. On peut la combler en partie à l'aide de renseignements contenus dans le Deutéronome et les livres d'Amos et de Josué. L'eau manquant à Cadès, Moïse frappa le rocher, mais, en punition d'une faute inconnue, Dieu ne fit point de miracle. La masse de la nation abandonna alors le culte du vrai Dieu ; on n'offrit plus de sacrifice ; on n'observa plus la loi de la circoncision ; seuls, quelques lévites restèrent fidèles à Jéhovah. Après trente-sept années d'apostasie, Israël se repentit et fit pénitence. Moïse frappa de nouveau le rocher, qui fournit de l'eau en abondance. Le texte primitif des Nombres contenait le récit de ces événements. Un rédacteur, postérieur à la captivité et probablement non inspiré, le supprima. Il craignait que ces faits ne fissent une fâcheuse impression et ne diminuassent le respect dû à Moïse. Pour faire disparaître toute trace de la suppression, il retoucha le texte, Num., XX, 11, et réunit dans un seul acte les deux coups de baguette, frappés en réalité à trente-sept ans d'intervalle. Le texte actuel a une lacune, mais ne contient pas d'erreur. Cette hypothèse, qui n'est pas nécessaire, paraîtra à beaucoup, sinon hasardée, à tout le moins singulière. Une autre du même commentateur a plus de chance d'être acceptée ; elle concerne le nombre des Israélites à la sortie d'Égypte et dans le séjour de quarante années au désert. Les chiffres du texte actuel sont trop élevés pour être conciliables avec les circonstances historiques, en comparaison avec la population ancienne et actuelle de l'Égypte et en rapport avec la condition de vie dans la péninsule du Sinaï. D'ailleurs, le récit biblique exclut lui-même des nombres si exagérés. Ils ont été grossis à plaisir par un scribe *inepte pius*, qui voulait glorifier le passé de sa nation. Il a multiplié tous les chiffres par cent. Ainsi les Rubénites, qui n'étaient que 465, ont été comptés 46500. Le séjour d'Israël dans le désert n'en reste pas moins miraculeux, tout en rentrant mieux dans le cadre de l'histoire. Quelques chiffres, il est vrai, restent rebelles à cette réduction, qui aboutirait à des fractions d'hommes. Cette difficulté n'ébranle pas le fondement de l'hypothèse, qui mérite considération.

6. — M. l'abbé Azibert, qui est l'auteur d'une synopse estimée des Évangiles en latin, vient de publier en français une harmonie des quatre narrations : *Récit historique de la vie de N.-S. Jésus-Christ, texte unifié des Évangiles*. L'ouvrage est divisé en vingt sections, dont chacune est subdivisée en un nombre plus ou moins considérable de paragraphes comprenant en sous-titres les faits évangéliques successifs. Dans tous les passages provenant d'un seul évangéliste, le texte latin a été exactement traduit. Quand les faits ont été rapportés par deux ou trois, leurs récits ont été fondus ensemble avec toutes les nuances, tous les détails et dans les termes mêmes de chaque narration. Des notes au bas des pages donnent au fur et à mesure les explications nécessaires. Elles justifient l'ordre adopté dans le récit, contiennent des éclaircissements historiques ou précisent le sens de certains passages. La traduction paraît soignée et s'écarte parfois des interprétations habituelles. Ainsi le texte : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* est bien rendu : « Recevez mes leçons, parce que je suis doux et humble de cœur. » Je regrette que quelques détails légendaires aient trouvé place dans les notes. Des signes marquent le commencement et la fin des Évangiles lus à la messe des dimanches et des fêtes, et une table spéciale renvoie le lecteur aux pages du récit. Un supplément reproduit l'unique texte des Évangiles qui dans le corps de l'ouvrage étaient entremêlés avec les narrations parallèles. Ainsi exécuté, ce récit sera utilement mis entre les mains des laïques ; il leur fera connaître la trame historique de la vie de Notre-Seigneur.

7. — Nous avons déjà annoncé ici (*Polybiblion*, t. LXXXVI, p. 198-199) les *Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gésù de Paris* sur *Jésus-Christ, sa vie, son temps*. Nous n'avons rien à retrancher aux éloges que nous leur avons donnés ; nous n'avons rien non plus à y ajouter. Nous espérons avoir bientôt le plaisir de présenter le premier volume de la série qui, nous le savons, n'est pas inférieur au précédent.

8. — En s'incarnant, le Verbe de Dieu a pris la nature humaine tout entière, sans le péché et ses tristes conséquences. Jésus-Christ a donc eu des affections semblables aux nôtres ; il a aimé comme nous. Le R.P. Ollivier a étudié le cœur aimant de Notre-Seigneur et *les Amitiés de Jésus* : d'abord celles du sang, sa mère, son père nourricier, ses cousins Zacharie et Élizabeth, Jean-Baptiste, la patrie juive, puis celle du choix, Lazare, Marthe, Marie-Madeleine, enfin celles de mission, les Apôtres, saint Pierre, Jacques le Majeur et Jean l'Évangéliste, les disciples et les saintes femmes, les convertis de Jésus-Christ. L'éloquent dominicain a approfondi cet intéressant sujet et l'a traité avec les mérites réunis du théologien, de l'exégète et du littérateur. Il a bien saisi le caractère de ses héros, il a finement analysé leurs sentiments et il les a replacés eux-mêmes dans leur milieu historique et

géographique. Ses descriptions sont agréablement teintes des couleurs orientales. Mais pourquoi donc a-t-il joint la légende à l'histoire? Nous ne parlons pas des légendes provençales et autres analogues que nous n'avons pas étudiées, bien que, par tendance et en raison de la méthode suivie, nous préférions les conclusions de l'école critique aux données dites traditionnelles. Nous connaissons mieux, pour les avoir fréquentés, les apocryphes du Nouveau Testament. Le R. P. Ollivier leur a emprunté trop de détails injustifiés, sur la parenté de la Sainte Vierge par exemple. Pour les tenir comme historiques, il ne suffit pas qu'ils soient vraisemblables; il ne suffit même pas qu'ils soient attestés par quelques Pères, s'il n'est en même temps démontré que le témoignage de ces Pères est indépendant des apocryphes. Ajoutons quelques erreurs d'inadvertance. Salomon n'était pas l'aîné des fils que David avait eus de Bethsabée (p. 104). Les défilés d'Ephraïm ne sont pas au-delà du Jourdain (p. 191); ils se trouvent sur la rive occidentale du fleuve. On nous dit (p. 313) que, seul des Apôtres, Pierre était marié; on affirme cependant quelques pages plus loin (p. 324), que Philippe avait pris une épouse à Bethsaïde. La critique moderne n'attribue pas à saint Matthieu la traduction grecque du premier Évangile dans le sens indiqué (p. 328 et 437). Le jugement si catégorique, porté sur Cléophas (p. 80-81 et 92), repose sur une base bien faible. Ces critiques de détail n'enlèvent rien au mérite général de l'ouvrage; elles ne nuiront pas à son succès, puisque l'édition populaire que nous annonçons, est arrivée à son septième mille. Cette édition ne contient ni les gravures ni les appendices de l'édition originale (Voir *Polybiblion*, t. LXXVI, p. 113).

9. — Le *Jésus-Christ* du R. P. Didon ayant été annoncé comme devant réconcilier la science et la foi, M. de Villeneuve espérait y trouver des concessions à l'esprit public de notre siècle. Déçu dans son attente, il en a conclu que le christianisme romain n'a plus rien de nouveau à offrir à l'humanité et qu'il fallait le remplacer par « un christianisme ouvert à toutes les bonnes volontés », fusionné avec la religion naturelle, par « le christianisme *rationaliste* que fonda Jésus de Nazareth. » Dans une brochure qu'il réédite, ce réformateur examine *le Credo du P. Didon*, qu'il trouve incapable de répondre aux doutes de la raison humaine. Il attendait une démonstration de la divinité de Jésus, et on lui demande un acte de foi. Afin de l'éviter, il ressasse contre la véracité des Évangélistes et contre les preuves de la divinité de la religion chrétienne les objections que tous les adversaires du christianisme ne cessent de répéter et qui ont été maintes fois réfutées. Les néo-chrétiens rationalistes de notre siècle finissant ont déjà, semble-t-il, une édition spéciale des Évangiles, car M. de Villeneuve, parlant de Lazare au tombeau, cite la variante : *Jam putet*, Joan.

XI, 39, qu'on ne lit que dans deux manuscrits latins. Mais avant de chercher à remplacer le catholicisme romain, ils feront bien d'en étudier les bases critiques plus sérieusement que ne l'a fait, dans sa brochure d'annonce, leur porte-parole plus ou moins autorisé.

10. — M. de Visme a réuni *Deux Études* sous le titre commun: *Quelques traits du Jésus de l'histoire*. La seconde, première en date et selon l'ordre logique, est une *Étude critique* sur *Une Nouvelle « Vie de Jésus .»* Elle a paru, de 1896 à 1898, en articles détachés dans *le Christianisme au* XIX*e siècle*, journal protestant de Paris. L'auteur y a critiqué, au fur et à mesure de leur publication, les trois volumes de M. Stapfer: *Jésus-Christ, sa personne, son autorité, son œuvre*. Comme l'ouvrage discuté, la critique a trois parties : 1° *Jésus-Christ avant son ministère ;* 2° *Jésus-Christ pendant son ministère ;* 3° *La Mort et la résurrection de Jésus*. Elle est saine et judicieuse, ferme autant que raisonnée, et si nous avions à prendre parti, nous serions le plus souvent du côté du contradicteur. Nous ne pourrions approuver aussi pleinement l'autre étude, qui est à la fois historique et exégétique et qui est intitulée : *Ce que Jésus a pensé de sa mort*. C'est un rapport présenté le 18 avril 1899 aux Conférences pastorales générales de Paris. Le rapporteur a repris l'examen d'une question déjà débattue dans l'étude critique de la *Nouvelle Vie de Jésus*. M. Stapfer prétend que Jésus n'a pas donné à sa mort la signification et l'importance qu'elle a eues aux yeux des premiers chrétiens. Sur ce point comme sur plusieurs autres, il y a antithèse entre *la foi de Jésus* et *la foi en Jésus*. Loin d'avoir prévu et voulu sa mort pour le salut des hommes, Jésus s'est bercé d'abord de l'espoir illusoire de la conversion du peuple juif et de l'établissement du royaume de Dieu en Israël. Ce ne fut qu'au printemps de l'an 29, lorsqu'il eut perdu sa popularité en Galilée après avoir refusé d'être roi, qu'il comprit l'issue fatale de son ministère. Même alors et jusqu'au dernier moment, il ne renonça pas à tout espoir de succès temporel; il crut pouvoir entrer par la mort dans son règne messianique. M. de Visme estime avec raison que cette interprétation est en contradiction formelle avec les textes des Évangiles et il prouve que, dès le début, Jésus a été en butte à l'hostilité des Pharisiens et que la mort a été de sa part prévue, acceptée et voulue par obéissance à la volonté de son Père. Sa réfutation est solide et à certains endroits éloquente. Malheureusement, l'explication de quelques textes est discutable. De plus, l'auteur joint à d'anciennes doctrines protestantes, sur la foi justifiante, par exemple, et sur la Cène qui n'est, selon lui, qu'un repas symbolique et commémoratif, des vues très modernes sur la divinité de Jésus. Jésus n'est pas Dieu, il est seulement Maître et Rédempteur, et s'il a pu se dire à juste titre Fils de Dieu, c'est à cause de sa sainteté parfaite qui lui donnait conscience de son union intime

et filiale avec Dieu. Cette brochure est intéressante, surtout en ce qu'elle manifeste nettement la diversité de vues qui existe aujourd'hui sur les points les plus importants du christianisme entre les théologiens protestants français.

11. — Depuis quelques années, les critiques se sont beaucoup occupés du livre des Actes. On est curieux de constater quelle position le P. Knabenbauer dans son *Commentarius in Actus Apostolorum* a prise au milieu des opinions contradictoires qui ont vu le jour. Il s'approprie le jugement que M. Blass a porté récemment sur l'authenticité de ce livre, son exactitude historique et la couleur locale de ses récits, et il remarque, non sans malice, qu'un philologue a rappelé les théologiens protestants au sentiment de la vérité historique. Quant à la date de la rédaction, il trouve probantes les raisons que Belser a fait valoir et il la place peu après l'an 62. Il mentionne simplement, sans l'apprécier, l'opinion qui, pour expliquer la brusque terminaison du livre, suppose que saint Luc voulait aujouter aux Actes un troisième ouvrage. Dans la question des sources, il s'écarte des critiques dont il rapporte les hypothèses. Selon lui, saint Luc, témoin oculaire d'une bonne partie des faits et ayant vécu avec les témoins oculaires des autres, n'a eu qu'à rappeler ses propres souvenirs. Il n'est pas toutefois improbable que les discours de saint Pierre et de saint Étienne avaient déjà été mis par écrit avec les faits qui les accompagnent. M. Blass a, d'ailleurs, remarqué qu'ils ne sont nullement un artifice de rhétorique. Les *Wirstücke*, où passages dans lesquels l'auteur emploie la première personne du pluriel, ne constituent pas un document à part que le dernier rédacteur aurait inséré dans sa compilation, car le rédacteur passe à la première personne de façon à se présenter lui-même comme témoin, et il n'y a pas lieu de suspecter son témoignage. Après quelques pages sur la chronologie des événements, le P. Knabenbauer examine l'état du texte et reconnaît l'existence de deux recensions des Actes, l'une plus étendue et moins soignée, l'autre abrégée et plus correcte. Il signale à ce sujet, mais sans l'adopter, l'opinion de M. Blass suivant laquelle les deux recensions seraient l'œuvre de saint Luc à des états différents, l'une le brouillon, l'autre l'édition définitive. (Voir *Polybiblion*, t. LXXXII, p. 203). Il regarde cependant comme primitives plusieurs leçons du codex D qui est le représentant principal de la première recension. Le commentaire lui-même échappe à l'analyse. On y trouvera une foule de renseignements utiles, et nous ne saurions trop en recommander la lecture à quiconque veut étudier les Actes des Apôtres.

12. — Pour faire suite à *Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa vie et ses enseignements*, M. l'abbé Fretté a voulu écrire dans *l'Apôtre saint Paul* un livre d'histoire. Nous ne lui reprocherons donc pas l'absence de piété

et d'édification, ni même l'insuffisance de l'élément doctrinal dans la vie du grand prédicateur et du profond théologien que fut Paul. On nous présente une biographie, examinons l'œuvre du biographe. Nous avons le regret de dire qu'elle pèche contre les règles les plus élémentaires de la critique historique. Elle n'est pas éclairée et dirigée par l'œil de la chronologie. Les dates de la vie de saint Paul ne sont pas rattachées dans un système suivi. De là, d'énormes anachronismes. Ainsi, la discussion sur les observances légales du judaïsme est attribuée à l'influence de Cérinthe, qui ne parut que plus tard ; l'épître aux Éphésiens est séparée de sa sœur jumelle, la lettre aux Colossiens, et reportée à la dernière période de l'activité apostolique de saint Paul. De plus, le biographe ne discute pas la valeur des sources ; il puise à pleines mains partout où il trouve des renseignements sur son héros. Les légendes les moins fondées lui plaisent; cela suffit, il les affirmera avec la même certitude que les faits rapportés dans les Actes ou les Épîtres. Nous ne relèverons pas les erreurs de détail; elles se multiplient sous la plume de M. l'abbé Fretté. Il faudrait signaler encore des singularités, par exemple les pages consacrées à l'art de tuer les bestiaux dans les boucheries juives à propos des interdictions de l'assemblée de Jérusalem. Il restera donc aux lecteurs à faire un sage discernement de ce qu'il y aura à retenir et de ce qu'il y aura à rejeter de l'ouvrage de M. Fretté.

13. — Les deux épîtres de saint Paul aux Corinthiens contiennent d'importants renseignements sur les faits et les circonstances qui ont provoqué leur rédaction et leur envoi. Ces faits bien compris projettent une vive lumière sur l'histoire intérieure de la communauté chrétienne de Corinthe. Malheureusement, à cause de la distance des temps, quelques-uns restent obscurs et ont donné lieu à des explications bien différentes. Dans sa récente étude : *Paulus und die Gemeinde von Korinth*, M. Rohr a soumis ces faits et leurs interprétations à un examen très attentif et à une discussion serrée, quoique un peu touffue. Il a successivement exposé l'introduction du christianisme à Corinthe, la constitution et l'organisation de cette église, les dons spirituels ou charismes qui s'y manifestaient, les dispositions morales des fidèles et les divisions intestines qui s'y produisirent. Bien des problèmes intéressants sont posés et résolus dans ces pages; bien des hypothèses sont discutées. Signalons en particulier l'exposition et la discussion sur les événements survenus dans l'intervalle des deux lettres, le baptême pour les morts, la glossolalie et les partis qui prétendaient se rattacher directement à Jésus-Christ. En lisant cette étude, on se rendra exactement compte de la diversité des vues émises à ce sujet.

14. — Mgr Rahmani, patriarche syrien d'Antioche, vient de publier un document liturgique et canonique d'une haute antiquité : *Testa-*

mentum Domini nostri Jesu Christi, dans une version syriaque, faite en 687 sur l'original grec par Jacques d'Édesse. Le savant prélat en avait d'abord trouvé un seul manuscrit récent à la bibliothèque métropolitaine des Syriens catholiques, à Mossoul. Le document y forme les deux premiers livres de l'*Octateuque clémentin*, recueil de canons apostoliques en huit livres. Une partie en avait été publiée en 1856 par de Lagarde d'après un manuscrit syriaque de la Bibliothèque nationale de Paris, le *Sangermanensis* 38, du VIIIe siècle. Venu en Europe pour publier sa découverte, Mgr Rahmani en a trouvé au Musée Borgia, à Rome, un autre manuscrit syriaque et une traduction arabe, faite sur un manuscrit copte. On connaît aussi l'existence d'une version éthiopienne en plusieurs copies à Paris et à Londres. Enfin, un fragment d'une ancienne traduction latine avait été publié par M. James. C'est à l'aide de ces ressources critiques que le savant prélat a édité le Testament de Notre-Seigneur. Il a reproduit le texte du manuscrit de Mossoul, en indiquant en notes les variantes des autres manuscrits et de la version arabe, l'a traduit en latin et a fait précéder son édition de prolégomènes, qui font honneur à son érudition. Le vénérable éditeur, après avoir décrit son manuscrit et indiqué les autres documents dont il s'est servi, a présenté au public l'ouvrage qu'il rend à la lumière, a cherché à déterminer ses rapports avec des documents analogues, son âge et sa patrie, et enfin a traité en sept dissertations les points les plus importants du contenu du Testament. Les spécialistes ont déjà discuté et contesté quelques-unes des conclusions de Mgr Rahmani. Nous nous bornerons à les résumer. Il est bien évident d'abord que nous avons affaire à un apocryphe, que le Testament ne contient pas les instructions authentiques que Notre-Seigneur aurait données après sa résurrection à ses Apôtres et qui auraient été mises par écrit par Jean, Pierre et Matthieu. Suivant un procédé fréquemment employé dans l'antiquité, l'auteur, en attribuant à son livre cette origine, a voulu seulement former un cadre pour son tableau de droit ecclésiastique, ou tout au plus revendiquer pour ce droit une autorité apostolique. Mgr Rahmani le croit antérieur aux Canons apostoliques qu'il rapporte au IIIe siècle et qui en sont un résumé, au huitième livre des Constitutions apostoliques qui dérive des deux écrits précédents, et aux Canons de saint Hippolyte qui sont, à ses yeux, une compilation postérieure et mal agencée. Ces conclusions préparent la fixation de l'âge. Mais, par une série d'observations particulières, l'éditeur détermine par approximations successives la date du Testament. Sa composition est antérieure à la paix de l'Église, puisqu'on prie pour l'empire païen et qu'il est question des persécutions. Ce qui est dit de l'élection et de la consécration des évêques place la rédaction avant le commencement du IVe siècle. Certains points, tels que le

silence sur les pénitents, la prééminence donnée aux veuves sur les diaconesses, la préséance des lecteurs sur les sous-diacres, la durée du jeûne pascal réduite aux deux jours du Vendredi saint et du Samedi saint, nous ramènent avant le milieu du IIIe siècle. Enfin de nombreux détails qu'il serait trop long de mentionner ici nous reportent au IIe siècle. Quant à la patrie du document, il faut la chercher en Syrie plutôt qu'en Égypte. Les conclusions de Mgr Rahmani sur la haute antiquité du document ont déjà été fortement ébranlées. Plusieurs critiques sont tombés séparément d'accord pour rabaisser l'ensemble de l'ouvrage dans son état actuel jusqu'au milieu du IVe siècle, et pour reconnaître aussi l'emploi de sources plus anciennes. Des études plus approfondies discerneront les documents auxquels le rédacteur de l'apocryphe a puisé et fixeront l'antiquité relative des détails qu'il a fait entrer dans sa compilation. Quoi qu'il en soit, le Testament de Notre-Seigneur, s'il n'est pas dans son ensemble aussi ancien qu'on l'avait annoncé, n'en reste pas moins, en raison de son contenu, un monument de la plus haute importance. Le premier livre débute par un morceau eschatologique dans lequel Jésus expose longuement les signes et les prodiges précurseurs de la fin du monde et fait le portrait de l'Antéchrist. Il traite ensuite des lieux de culte, de la forme des églises et de l'habitation du clergé. Tous ces détails semblent bien postérieurs à l'ère des persécutions. Dans la partie liturgique, on trouve d'abondants détails sur l'ordination de l'évêque et ses fonctions, sur le sacrifice eucharistique qu'il offre les samedis, les dimanches et les jours de jeûne seulement et durant lequel il donne aux fidèles une instruction mystagogique pour leur faire mieux connaître l'Eucharistie. Les cérémonies de cette messe sont anciennes avec ses prières diaconales et l'ordre de la communion. Les seules fêtes mentionnées sont, avec le Jeudi saint, celles de l'Épiphanie, de Pâques et de la Pentecôte. La célébration du sacrifice était précédée d'un office présidé par l'évêque et appelé la « louange de l'aurore »; on y récitait des prières et on y chantait des psaumes et des cantiques. Il est question ensuite des prêtres, des diacres, des confesseurs, des veuves, des lecteurs, des sous-diacres, des vierges de l'un et de l'autre sexe, enfin des fidèles qui ont reçu les dons de guérison, de science ou des langues. Le second livre contient les prescriptions relatives à l'admission dans l'Église, à l'instruction des catéchumènes, au baptême de Pâques qui se fait par une triple immersion dans les eaux courantes. On y a ajouté des règles concernant les heures des offices, la visite des malades et la sépulture. Ce résumé incomplet laisse deviner la richesse de renseignements que les théologiens, les historiens et les critiques pourront puiser dans ce document, spécialement pour la liturgie et le droit ecclésiastique. Sa publication sera certainement le point de départ de nouvelles recherches et découvertes. Il faut donc remercier Mgr Rahmani de l'avoir entreprise et menée à si bonne fin.

15. — Comme *Supplément au Vocabulaire de l'angélologie* (Voir *Polybiblion*, t. LXXX, p. 196-197), M. Moïse Schwab vient de décrire et d'analyser *le Ms. n° 1380 du fonds hébreu à la Bibliothèque nationale*. Ce manuscrit reproduit un ouvrage cabalistique de Moïse Zacuto, juif d'Amsterdam, né au commencement du XVIIe siècle. Ce n'est pas l'original, mais une copie fidèle transcrite au XVIIIe siècle par un érudit cabaliste, disciple plus ou moins immédiat de Zacuto, peut-être Abraham ben Joseph Alneqar. Le disciple a ajouté à l'œuvre du maître de notables additions, soit des explications, soit de nouveaux numéros. Divers indices révèlent qu'il était mi-partie Allemand, mi-partie Arabe, au moins par l'éducation. L'ouvrage est rédigé par ordre alphabétique. Sous chaque lettre de l'alphabet, l'auteur a rangé à peu près régulièrement divers termes cabalistiques dont il donne l'explication, des noms d'anges ou de démons avec des formules d'invocation pour obtenir certains effets déterminés. M. Schwab a publié ce qui lui a paru le plus intéressant et le plus saillant dans ce recueil. Citons quelques exemples. Pour bien prêcher, on dira les initiales du Ps. XXXIII, 6. Pour dormir, récitez quarante-deux fois le verset 49 du chapitre XXIV de la Genèse, en vous couchant sur le côté gauche. Pour conjurer une morsure de chien enragé, on pilera des noix avec de l'ail et l'on mettra l'amalgame bien comprimé sur la plaie jusqu'à guérison. Il y a plusieurs recettes pour réussir dans le commerce et de nombreux remèdes contre les maux de dents. Enfin, ce qui donne à ce manuscrit une supériorité sur ses semblables, c'est qu'il reproduit les caractères mystiques avec leur désignation alphabétique, en particulier les caractères « à lunettes » figurés sur certaines amulettes.

E. MANGENOT.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. Carte n° 22 : *Italie septentrionale*. Paris, Hachette, 1900, in-folio, 2 fr. — 2. *Carte des communications télégraphiques*, par HENRI MAGER (*Bibliothèque de l'Expansion coloniale française*), supplément à la *Revue coloniale française*, n° du 15 janvier 1900, 0 fr. 30. — 3. *Les Colonies françaises*, par PAUL GAFFAREL. Paris, Alcan, 1899, in-8 de II-564 p., 5 fr. — 4. *L'Expansion coloniale*. Deuxième partie. *Possessions des puissances européennes en Asie et en Océanie* (*Encyclopédie populaire illustrée du XXe siècle*). Paris, Société française d'édition d'art, L.-Henry May, 1899, in-12 de 169 p., 1 fr. — 5. *Vingt-deux mois de campagne autour du monde. Journal d'un aspirant de marine*, par le comte HENRY DE MENTHON. Paris, Plon et Nourrit, 1900, in-12 de III-313 p., 3 fr. 50. — 6. *Au seuil de l'Europe. Finlande et Caucase*, par PIERRE MORANE. Paris, Plon et Nourrit, 1900, in-12 de VII-287 p., 3 fr. 50. — 7. *Trois mois de chasse sur les côtes d'Albanie*, par ÉMILE LAFONT. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 292 p., 4 fr. — 8. *Les Pyrénées françaises*, par GÈSA DARSUZY. Paris, Schleicher, 1899, in-18 de 192 p., 1 fr. — 9. *Les Merveilles de l'Espagne*, par ARTHUR BONNOT. Abbeville, Paillart, s. d., in-8 de 320 p., 3 fr. 25 — 10.

Impressions d'Ibérie, par André Petitcolin. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 276 p., 3 fr. 50. — 11. *Vers l'Occident. Nord du Maroc, Andalousie, Lisbonne*, par A. Dry. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-12 de 304 p., 3 fr. 50. — 12. *L'État indépendant du Congo*. Notice descriptive par Jos.-M.-G. Lotens, Alost, de Seyn Verhougstraete, 1899, in-8 de 104 p. — 13. *Die Kilimandscharo-Bevölkerung. Anthropologisches und Ethnographisches aus dem Dschaggalande*, von A. Widenmann. Gotha, Perthes, 1899, in-4 de IX-104 p., 8 fr. 75. — 14. *En Escale*, par André Bellessort. Paris, Perrin, 1900, in-12 de VIII-311 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Tour d'Asie*, par Marcel Monnier. T. II. *L'Empire du Milieu*. Paris, Plon et Nourrit, 1899, in-8 de 373 p., 5 fr. — 16. *L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie*, dressé et rédigé sous la direction de F. Schrader. 9e supplément. Paris, Hachette, 1900, in-folio, 3 fr.

Pour être un peu plus abondante que celle de l'année dernière, la production récente, en fait d'ouvrages de géographie ou de voyages, est loin d'être considérable, étant donné surtout qu'aucun livre vraiment important n'a paru en cette matière au moment des étrennes. Y aurait-il, par hasard, un moindre intérêt, dans le grand public, pour les faits et gestes de nos explorateurs ou de nos soldats ? Demanderait-on aux écrivains plus de connaissances scientifiques et moins de littérature, ou plutôt moins de bavardage ? Je crois bien que ni l'une ni l'autre de ces causes n'explique cette stagnation, à laquelle nous applaudirions si nos éditeurs se décidaient à publier moins de fatras, et à exiger des auteurs des livres plus sérieux, et moins délayés. Avant les étrennes, on ne s'occupe que d'elles ; après, on attend le moment, où vers le printemps, chacun commence à songer à l'été et à se préoccuper de ce qu'il emportera, en fait de livres, au bord de la mer ou dans les montagnes, en villégiature dans tous les cas. Aussi le printemps est-il le moment de l'année où se publie, en France, le plus d'ouvrages de géographie et de voyages, alors qu'il en paraît fort peu aux autres époques de l'année. Quoi qu'il en soit, que vaut ce peu ? et aussi, que valent les trop rares publications étrangères adressées au *Polybiblion* dans les six derniers mois ?

1.— Depuis un semestre, la maison Hachette n'a publié qu'une feuille nouvelle du bel *Atlas universel de géographie* commencé naguère par Vivien de Saint-Martin et continué par M. Fr. Schrader. Cette feuille, le n° XXII, est relative à l'Italie septentrionale et vient compléter la carte d'Italie dont la feuille de l'Italie méridionale avait déjà paru antérieurement. Pour la rédaction de cette belle œuvre, dont la topographie a été dessinée par M. le colonel F. Prudent, on a eu recours aux différentes cartes de l'État-major italien, et surtout aux cartes topographiques aux échelles de 1/100 000, 1/50 000 et 1/25 000. Voilà donc encore un pays d'Europe dont la carte est terminée; prochainement ce sera le tour de l'Europe centrale, dont la feuille Sud-Ouest ne doit pas tarder à paraître.

2. — La question des câbles est à l'ordre du jour depuis que de

récents événements ont montré l'usage que les Anglais en savent faire pour leur plus grand profit, et au réel dommage de leurs adversaires. Voilà pourquoi M. Henri Mager a publié un intéressant planisphère sur lequel il a eu soin de figurer les principales lignes de *Communications télégraphiques* transocéaniques et continentales. Rien de plus instructif à étudier que cette carte ; rien qui montre mieux l'esprit pratique et prévoyant de l'Angleterre, l'isolement où les colonies françaises seraient de la mère-patrie en temps de guerre maritime ; rien qui fasse aussi bien comprendre l'urgence de l'exécution des projets récemment étudiés par notre gouvernement. Mais pourquoi M. Mager ne marque-t-il pas Kerguélen comme possession française ; et, par contre, pourquoi prolonge-t-il la Guyane française jusqu'à l'Amazone ?

3. — Bien qu'elle ne constitue pas un livre nouveau, la sixième édition de l'ouvrage de M. Paul Gaffarel sur *les Colonies françaises* mérite d'être signalée ici. On y trouve en effet sur les territoires de l'Oubangui un chapitre entier qui complète les études de l'auteur sur nos possessions dans l'Afrique équatoriale ; on y trouve également une géographie résumée de l'Annam et du Tonkin qui n'existait pas dans les éditions précédentes. Ajoutons que M. Gaffarel a eu soin de poursuivre jusque vers le milieu de l'année 1899 l'histoire de chacune de nos colonies, et qu'il a ajouté différentes indications nouvelles à presque toutes les bibliographies placées en tête de ses divers chapitres. Voilà en quoi la sixième édition des *Colonies françaises* diffère de la cinquième, publiée en 1893. Mais M. Gaffarel devrait bien ne pas se borner à tenir chaque tirage nouveau de son livre au courant des événements contemporains ; nous souhaiterions le voir en entreprendre un jour une révision complète, donner à sa bibliographie une allure plus rigoureusement scientifique et en écarter de courts articles de peu de valeur (par exemple l'article d'H. Bionne sur la Guyane) pour les remplacer par de meilleures références (citer le travail de M. Daubigny sur les origines de la question de Terre-Neuve, publié à la fin de son *Choiseul et la France d'outre-mer*, etc.), combler ses lacunes historiques (il n'est pas soufflé mot du commerce français sur les côtes du Gabon au XVIIIe siècle), rectifier les indications erronées (Coligny n'a pas été le premier inspirateur de l'entreprise de Villegaignon au Brésil ; ce n'est pas en 1720 qu'a eu lieu l'expédition envoyée à la recherche de l'Eldorado dont il est question p. 241). Cette révision est d'autant plus nécessaire que le livre de M. Paul Gaffarel est le meilleur ouvrage publié jusqu'à présent sur l'histoire de nos possessions d'outre-mer.

4. — Les reproches que j'ai naguère adressés au premier volume de *l'Expansion coloniale* publiée dans l'*Encyclopédie populaire illustrée*

du XXe *siècle*, il me faut, à mon vif regret, les répéter encore aujourd'hui au sujet de la seconde partie de l'ouvrage, relative aux possessions des puissances européennes en Asie et en Océanie. On y trouve des erreurs historiques, comme celle-ci : « c'est en 1604 que les Français parurent dans l'Inde » (p. 80), — de géographie historique comme cette autre (p. 23) que les Hollandais ont exploré « le vaste pourtour » de l'Australie, — ou encore de fâcheuses impropriétés d'expression. Voici par exemple ce qu'on lit page 22 : « à l'intérieur [de l'Australie], pays de sécheresse, le sol ne porte plus que de maigres buissons ; c'est le pays des pâturages. L'Australie occidentale n'est qu'un vaste désert. » Telle qu'elle est, la bibliographie qui suit certains articles, — on ne sait pas pourquoi certains autres n'en ont point, Aden par exemple — est bien défectueuse ; pourquoi, au sujet de la Nouvelle-Calédonie (p. 40), ne pas citer le travail bibliographique de Léon Vallée, et, au sujet des Nouvelles-Hébrides (p. 69), celui du Dr Douvillé ? Pour Java, l'admirable atlas de Verbeck et Fennama n'est pas cité (p. 87). Enfin l'orthographe des noms propres aurait besoin d'être soigneusement révisée, et dans les bibliographies, et sur les cartes, où j'ai lu, ici (p. 81) baie de *Kouang-Tchao*, alors que le texte parle (p. 90) de la baie de *Kouang-Tchéou*, ailleurs (p. 112), *Djiboutil*, là (p. 147) *Moréa* au lieu de *Mooréa*. Il est vraiment malheureux que ce petit ouvrage bien conçu, soit fait trop vite ; autrement, que de services il eût pu rendre !

5. — C'est un véritable journal, écrit chaque soir par un aspirant de marine et notant fidèlement ses impressions quotidiennes, que le volume du comte Henry de Menthon intitulé : *Vingt-deux mois de campagne autour du monde*. A deux points de vue, ce livre est intéressant : parce qu'il est écrit avec charme, avec sincérité, avec jeunesse, et aussi parce qu'il décrit certains pays de l'Océanie tels qu'ils étaient il y a douze ans, à la fin de 1887 et en 1888. Nouméa, les Nouvelles-Hébrides, Taïti, les Iles sous le Vent, voilà les points dont il est surtout question dans le journal du comte Henry de Menthon, et avec des détails vraiment précis, — trop précis peut-être sur l'absence de moralité des Taïtiennes, — avec une réelle connaissance de ces pays : le *Volta* n'a-t-il pas séjourné deux fois à Nouméa, à Taïti ? n'a-t-il pas fait pendant six mois un blocus aux Iles-sous-le-Vent ? A certains égards, il y a déjà bien des modifications apportées à ce que raconte avoir vu M. le comte Henry de Menthon ; raison de plus pour lire avec soin cet aimable ouvrage, plein de patriotisme (Cf. p. 50-51), mais écrit parfois d'une plume inexpérimentée, d'où il résulte qu'on peut mal en interpréter certains passages (v. p. 79 ce qui est dit de Dumont d'Urville) ; raison de plus aussi pour noter ce que son auteur rapporte sur les colonies françaises de l'Océanie, et sur les Nouvelles-Hébrides, qui

devraient aussi nous appartenir intégralement. En vérité, voilà un livre de géographie qui présente déjà un très sérieux intérêt historique.

6. — C'est du *Seuil de l'Europe* que nous partirons aujourd'hui pour faire notre promenade autour de l'Ancien Monde, — le seul sur lequel nous ayons reçu des ouvrages spéciaux, — c'est-à-dire de pays qui dépendent actuellement de l'Empire russe, mais que les géographes du XVIIIe siècle, pour qui l'Europe s'arrêtait au Dniester, eussent franchement placés en Asie. M. Pierre Morane a visité la Finlande et le Caucase, non pas en voyageur scientifique, mais en touriste et en observateur ; il y a ressenti des impressions très vives en présence de magnifiques paysages, et y a observé, ici des manifestations d'une vie nationale intense, là des traits de mœurs très caractéristiques. Il ne sait pas seulement bien voir, il sait encore bien écrire et traduire de manière pittoresque ce qu'il a éprouvé ; il sait également compléter par l'étude ce qu'il a lui-même observé au cours de ses voyages, et fondre artistement le tout. De là l'intérêt de ses articles du *Correspondant* ; de là aussi l'intérêt de *Finlande et Caucase*. Il faut y lire son étude sur « le grand-duché de Finlande » qui met rapidement le lecteur français mal renseigné au courant de la question finlandaise ; il faut y lire surtout ses curieux chapitres sur les Arméniens du Caucase et les sectaires russes dans la même contrée. Est-ce à dire qu'on doive négliger le travail relatif aux Géorgiens du Caucase, ou même la description de différents aspects du pays ? Nullement ; nous engageons même tout lecteur du livre de M. Jean Carol sur *les Deux Routes du Caucase* à voir ce que dit M. Pierre Morane du monastère du Nouvel Athos (p. 95-100). La note n'est pas tout à fait la même, et je ne serais pas surpris que le dernier de ces deux voyageurs fût le plus exactement renseigné.

7. — Il est beaucoup question de chasses aux bécassines et aux sangliers dans le volume de M. Émile Lafont intitulé : *Trois mois de chasse sur les côtes d'Albanie* ; mais il y est fort peu question de géographie. Ne cherchez, dans ce carnet d'un chasseur convaincu, ni une description générale de Corfou, ni des traits ethnographiques curieux et vraiment caractéristiques, ni une idée d'ensemble des côtes de l'Albanie ; il n'est guère question de rien en dehors du terrain parcouru par les chasseurs,— ce terrain est d'ailleurs minutieusement décrit, — des exploits cynégétiques de M. Lafont et de ses compagnons, de leurs déceptions et des menues aventures qui leur sont arrivées en mer ou sur les côtes albanaises. Ni Corfou (que M. Lafont écrit *Corfü*, je ne sais pourquoi), ni Santi-Quaranta, ni Moumousbey, ni Livitazza, ni Prévezza, ne lui fournit matière à une de ces descriptions pittoresques comme on aime à en trouver parfois dans les récits de touristes sans prétention ; à peine si nous pouvons y noter (p. 249) une rectification

intéressante aux données courantes sur la ville de Buthrote ; partout ailleurs, les rares digressions de M. Lafont manquent de personnalité et semblent empruntées à des guides assez peu précis. Il est vrai qu'en revanche nous savons exactement le nombre de sangliers tués ou manqués dans telle ou telle chasse par M. Lafont et par ses compagnons ; mais est-ce bien là une compensation ?

8. — Le livre de M. Gésa Darsuzy sur *les Pyrénées françaises* fait partie d'une collection d'ouvrages de vulgarisation que nous aimerions à voir plus soigneusement rédigés. Pour être vraiment instructifs, ces jolis petits volumes devraient être impeccables ; ce n'est guère leur cas, malheureusement, et ce n'est certainement pas celui des *Pyrénées françaises*. On y trouve beaucoup de bavardages (l' « Avant-propos », en particulier, qui résume très rapidement « toute la trame de la vie préhistorique » p. 6.-14 est fort inutile) et, par contre, beaucoup de lacunes ; c'est ainsi que nous n'avons trouvé nulle part ce qui était l'introduction obligée du volume : des indications précises sur la place des Pyrénées dans le relief général de l'Europe, et sur leur caractère extérieur et semi-africain. Aucune mention non plus du curieux contraste que présentent les deux versants des Pyrénées, le versant espagnol et le versant français ; sur le problème, encore sans solution définitive, des sources de la Garonne, sur la question du progrès ou du recul des glaciers pyrénéens, mutisme complet ; sur les intéressants lacs du pays, si bien étudiés par M. E. Belloc, presque rien. Il serait facile de prolonger l'énumération de ces fâcheuses lacunes, comme aussi de critiquer l'ordre alphabétique adopté par l'auteur dans son chapitre sur les villes d'eaux (chapitre X), sa singulière chronologie préhistorique (p. 13) et historique (p. 104), etc. N'insistons pas trop toutefois sur les imperfections de ce petit livre, et reconnaissons qu'il contient de bons et intéressants passages ; si, d'autre part, il y manque une carte des Pyrénées, l'illustration en est très soignée et vraiment instructive. On aura un réel plaisir à regarder les gravures de ce volume, qui appelle comme suite, un livre aussi bien illustré et un peu plus approfondi sur les Pyrénées espagnoles.

9. — Ne cherchez pas, dans *les Merveilles de l'Espagne*, de M. Arthur Bonnot, la moindre description de cette partie des Pyrénées; ce sont les villes, et surtout les sanctuaires renommés qui intéressent l'auteur de ce volume. Les intentions en sont excellentes ; mais pourquoi faut-il que nous n'ayons à louer que des intentions ? Ni l'introduction, ni l'aperçu géographique, ni les descriptions, ni l'esprit même de ce livre ne nous ont plu ; M. Bonnot n'y semble-t-il pas, à plus d'une reprise, exalter la superstition espagnole aux dépens de la religion éclairée, et ne qualifie-t-il pas (p. 213) de « goût un peu janséniste » notre respect

scrupuleux des convenances dans les fêtes religieuses ? On y trouve avec regret, des plaisanteries d'un goût douteux, celle-ci par exemple : « Appelons donc, si vous voulez, Cadix la ville blanche, et disons que Zola, ennemi de la blancheur, n'ira pas y habiter » (p. 221), — et des expressions triviales comme la suivante : « Manifestement, les rois arabes visaient à imiter le paradis et à se fourrer dedans » (p. 255) ; — on y relève encore des digressions interminables et des conversations factices qui tiennent beaucoup trop de place. L'introduction n'est déjà qu'une longue digression, où il est question des voyageurs égotistes, des voyageurs pédants, de l'érudition sujette à caution des cicerones et même (j'en demande pardon à mes lecteurs) de pieds de cochon, mais à peine de l'Espagne ; nous n'en avons retenu qu'une seule phrase, et la voici : « Nous avons assez de livres qui eussent été meilleurs en pages blanches .» Excellente pensée, dont M. Bonnot ne s'est pas suffisamment inspiré ! Autrement l'ouvrage délayé en 320 pages eût été réduit à 80, et il y eût singulièrement gagné ! Alors il eût pu rendre service aux personnes avides de s'instruire, dont parle quelque part l'auteur.

10. — M. André Petitcolin a-t-il bien fait d'intituler son livre : *Impressions d'Ibérie ?* Nous ne le pensons pas. Un pareil titre semble promettre des impressions de voyage sur toute la péninsule, ou du moins sur sa majeure partie ; M. Petitcolin ne nous parle que d'une petite partie du littoral ibérique, des rivages du golfe de Gascogne, et des côtes les plus septentrionales baignées par l'Océan Atlantique même. Vigo, Orense, Porto, Coïmbre, la Corogne, Lugo, Gijon, Oviedo, Santoña, voilà les étapes de notre touriste, qui, sur son yacht *Béniguet* est revenu visiter un littoral où l'attirait « le souvenir lumineux du pays et de l'accueil » M. Petitcolin aime les provinces septentrionales de l'Espagne ; on le sent à la façon dont il parle de leurs beautés pittoresques et leurs habitants ; il a moins apprécié les Portugais de Porto (p. 72-79). A-t-il tout à fait tort ? Je n'oserais pas l'affirmer. l'auteur me semble, par contre, ne pas comprendre comme il convient la grandeur du sacrifice de la vie cloîtrée (p. 223-224) ; mais il faut le lui pardonner, pour avoir dépeint comme il l'a fait la figure de la supérieure bretonne du couvent de Santoña (p. 236-242). Comme elle, que de religieuses françaises font aimer et respecter leur pays « en répandant la lumière du bienfait ! » On ne saurait trop se lasser de le montrer, et M. Petitcolin a bien fait d'en fournir une preuve nouvelle dans ce livre aimable et sincère, sorte de journal de bord, auquel manque malheureusement une carte des côtes visitées par le *Béniguet*.

11. — Tandis que M. Petitcolin dépeint les rivages septentrionaux de la péninsule ibérique, c'en est au contraire la partie méridionale que décrit M. A. Dry dans son volume *Vers l'Occident*. Nous avons lu

avec un réel plaisir, et sa description de Lisbonne, et son appréciation des souverains du Portugal ; nous avons aussi lu avec profit ce que dit de l'Andalousie cet écrivain, qui a beaucoup voyagé, beaucoup vu et beaucoup retenu. On trouve en effet, dans les impressions de voyage de M. Dry des comparaisons intéressantes et le plus souvent fort justes; on y trouve aussi parfois des jugements politiques ou autres auxquels, par contre, il nous est difficile de souscrire. Est-il bien vrai, par exemple, que depuis cinquante ans le Portugal se développe, et qu'il n'ait presque pas d'histoire (p. 301) ? Et M. Dry n'est-il pas bien sévère d'autre part, pour le clergé espagnol (p. 232-234) dont il me semble vouloir, dans le sud, restreindre singulièrement le rôle (p. 136-137). N'exagère-t-il pas en faisant de M. Frédéric Masson un type d'historien, et en comparant le travail des historiens de Christophe Colomb à celui de cet écrivain (p. 235). Pourquoi faire une critique à M. Brunetière d'avoir parlé de la faillite de la science, faillite indéniable pour qui ne considère qu'un certain côté, celui-là même visé par l'écrivain (p. 300) ? Il me serait facile d'allonger cette liste d'observations; j'aime mieux reconnaître que tout ce qu'a écrit M. Dry à propos du Maroc septentrional, de Tanger, de Tétouan, de Ceuta est indiscutable et absolument exact; il faut lire avec grand soin cette partie de son volume, en particulier les considérations qu'il a, au chapitre IV, énoncées sur le Maroc.

12. — A quelle catégorie d'ouvrages appartient exactement le livre de M. Jos.-M.-G. Lotens sur l'*État indépendant du Congo*? Nous sommes assez embarrassé pour le dire. Ce n'est pas seulement une notice descriptive, puisqu'on y trouve, pour débuter, des notes sur la traversée d'Anvers à Matadi, sur le mal de mer et les îles Canaries, sur les premières villes du Congo belge et sur la route des caravanes entre la Loufou et Léopoldville; ce n'est pas non plus un simple récit de voyage, puisqu'à partir du chapitre IV le livre prend un aspect didactique qu'il conserve jusqu'à la dernière page. Il y a là un défaut évident de composition, que rachètent l'abondance et la précision des informations sur l'État indépendant du Congo. Sans aucun doute, M. Lotens aurait dû donner à sa notice même une meilleure disposition, parler de la géographie générale par exemple (ch. VI) avant de parler du climat (ch. IV) et de la richesse du pays (ch. V); mais il a vraisemblablement tenu à prouver dans tout son ouvrage un égal dédain de la composition, pensant qu'il lui suffisait de fournir sur le Congo belge des détails nombreux et exacts, d'insérer aussi un certain nombre de bonnes illustrations dans son texte. Ce sont là, sans aucun doute, de réelles qualités, auxquelles il convient de rendre justice ; mais il ne faut cependant pas mépriser le reste et négliger de composer un ouvrage. Il ne faut pas non plus pousser la

fantaisie jusqu'à dire, comme M. Lotens, à propos des habitants des Canaries, que « l'Espagnol est toujours quelque peu traître et brigand » (p. 13), ou négliger par trop le style, comme notre auteur le fait parfois (p. 41, par exemple) ; un ouvrage de valeur y perd toujours, et c'est le cas pour le livre de M. Lotens, dont nous recommandons néanmoins la lecture.

13. — Le travail de beaucoup le plus sérieux et le plus intéressant dont nous avons à parler aujourd'hui est celui que le Dr A. Widenmann vient de publier dans les célèbres cahiers supplémentaires (*Ergänzungen*) des *Petermanns Mitteilungen* sur les populations du Kilimandjaro (*die Kilimandscharo Bevölkerung*). C'est au cours de son séjour comme médecin de la station allemande de Moschi que le Dr Widenmann a réuni les matériaux qui lui ont permis de rédiger son importante monographie anthropologique et ethnographique, dont une foule de dessins très précis et de croquis d'après nature, ainsi que de fort belles photographies, fournissent, — si l'on peut ainsi parler,— la documentation figurée. C'est aux Djaggas qu'est consacré le travail du Dr Widenmann ; d'abord cet auteur en étudie minutieusement l'anthropologie physique et (pour employer son expression) psychique, puis il en fait avec la même scrupuleuse fidélité et le même souci du détail la description ethnographique. Deux appendices, l'un consacré aux habitants du mont Mérou (Wamerous, Waarouschas), l'autre donnant l'inventaire des collections zoologiques et botaniques rapportées par le Dr Widenmann terminent ce remarquable travail, qui est la première monographie spéciale consacrée à une race particulière de l'Afrique orientale. J'aurais souhaité, pour ma part, qu'un croquis vînt préciser avec toute la rigueur désirable la situation géographique des Djaggas, et complétât les indications sommaires fournies à cet égard par l'auteur au début même de son ouvrage ; j'aurais souhaité encore savoir si les Djaggas des environs de Moschi sont les descendants de ces « Jagas anthropophages » placés par d'anciens cartographes (tels que Guillaume de l'Isle) en plein centre de l'Afrique équatoriale, à l'est du royaume de Makoko. Mais j'aurais mauvaise grâce à chicaner le Dr Widenmann sur ces deux points ; mieux vaut proclamer hautement le mérite de son étude. « Il n'est rien de plus difficile et de plus rare qu'une observation bien faite », a écrit naguère Fustel de Coulanges à propos du problème des origines de la propriété foncière, en parlant des relations des voyageurs ; si le grand historien avait lu la monographie du Dr Windenmann, il s'en fût certainement déclaré de tout point satisfait.

14. — C'est avec plaisir que nous avons relu en volume les articles que M. André Bellessort avait publiés naguère dans la *Revue des Deux Mondes* sur les différentes étapes de son voyage de Marseille au Japon. Port-Saïd, l'île de Ceylan, Singapour, Saïgon, Hong-Kong, Macao,

Canton, Manille, voilà les différents points qu'il décrit dans son livre intitulé : *En Escale*, avec un grand charme. Comme impressions de voyage, il est impossible de demander mieux ; tout ce qui sort de la plume de M. Bellessort est si bien écrit et a une note si personnelle ! Les traits caractéristiques des civilisations disparues, et aussi les traits les plus saillants des peuples contemporains sont toujours mis par lui en vigoureux relief, mais jamais peut-être M. Bellessort n'a été plus heureux que dans son appréciation du caractère tagal. On lira avec l'intérêt le plus vif la troisième partie du volume : *Une semaine aux Philippines*, et on approuvera certainement le « Post-scriptum », tout en s'étonnant un peu de la naïveté que montre M. Bellessort à l'égard des Américains des États-Unis (p. 307). Qu'il aille donc les voir, en revenant du Japon, et qu'il apprenne à connaître tous les contrastes que présente ce peuple, ses admirables qualités comme ses immenses défauts.

15. — Les mêmes qualités d'observation et de style, de finesse et d'exactitude, que nous avons signalées naguère dans le premier volume du *Tour d'Asie* de M. Marcel Monnier, nous les avons retrouvées avec plaisir dans le second volume, relatif à l'*Empire du Milieu*. Plus encore que le livre consacré à la Cochinchine, à l'Annam et au Tonkin, il faut lire celui-là, dont l'intérêt actuel est peut-être plus considérable encore et qui, depuis ses premières pages relatives au Japon « inconnu, » c'est-à-dire au Japon non visité par les touristes, abonde en renseignements précieux, en remarques à la fois instructives et caractéristiques. Et tout cela est dit avec tant de bonne grâce, de naturel et de charme, sans prétention, sans apprêt, sans effort ! M. Marcel Monnier a le grand talent de faire croire à ses lecteurs qu'ils savent déjà ce qu'en réalité ils apprennent de lui pour la première fois. Puis il entremêle ses descriptions, toujours vivantes et exactes, de charmantes histoires comme celle de la fiancée perdue, ou de légendes comme celles de Yen-Lo-Wang et de la belle Kouan-Yin, et il arrive ainsi à faire de la relation de son voyage en Asie un récit à la fois très instructif et très amusant. Commencez par regarder avec soin les gravures qui illustrent ce beau volume, puis lisez-le lentement, ou plutôt savourez-le ; il en vaut vraiment la peine.

De cette revue des livres récemment publiés, se dégage-t-il une conclusion ? Oui, sans doute, et qui a déjà été formulée plus d'une fois : c'est que le Français aime à décrire les pays qu'il a visités, à raconter ce qu'il a vu, mais n'observe guère que le côté pittoresque des choses. Quant au côté scientifique, documentaire, ne vous avisez pas de le lui demander ; le plus souvent, il ne comprendra pas. Pour un Marcel Monnier qui sait faire des observations et des levés en cours de route, que de simples globe-trotters ! C'est chez les Allemands qu'il

faut aller chercher les ouvrages vraiment scientifiques ; leur supériorité est indéniable à cet égard. Si nos auteurs écrivent des ouvrages qui se lisent, les leurs en font qui restent.

16. — Nous venons de recevoir, — et nous tenons à signaler dès sa publication, — le dernier fascicule de *l'Année cartographique*. On sait quel est le but de cet excellent recueil : tenir au courant des principales explorations contemporaines les atlas ou les géographies que chacun possède dans sa bibliothèque. Le neuvième fascicule, contenant les modifications géographiques et politiques de l'année 1898, a, dans sa planche consacrée à l'Afrique, une carte particulièrement intéressante, donnant l'itinéraire de la mission E. Gentil, entre l'Oubangui et le Tchad ; signalons aussi, dans la planche relative à l'Asie, de curieuses cartes de Formose, d'Haï-nan et du Tibet ; et pour l'Amérique, de remarquables tracés de la Patagonie-Argentine (région andine) et d'une partie de l'Amérique centrale. Mais ne pourrait-on mettre d'accord l'orthographe du texte et celle des planches ? La baie de Kouan-Tcheou est appelée, à l'allemande, baie de Kouang-Tchao sur la carte ; — pourquoi ? HENRI FROIDEVAUX.

THÉOLOGIE

Œuvres mystiques du bienheureux Suso, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Traduction nouvelle par le P. G. THIRIOT. Paris, Lecoffre, 1899, 2 vol. in-12 de 303 et 443 p. — Prix : 6 fr.

Le bienheureux Henri Suso, né à Constance (1300-1365), est avec Tauler l'élève le plus illustre de Maître Eckart et peut-être le représentant le plus orthodoxe de l'école mystique allemande du XIVe siècle. On sait l'importance de cette école, que les protestants et les rationalistes s'efforcent d'opposer à la grande École traditionnelle, pour la rattacher au panthéisme platonicien. En effet, Maître Eckart, le fondateur de cette école, a laissé dans ses écrits les germes d'erreurs dangereuses, surtout du panthéisme et du quiétisme. Peut-être, toutefois, faut-il ne voir que de simples exagérations oratoires dans certaines expressions destinées à marquer l'union intime de l'âme avec Dieu ; et l'on peut dire avec le P. Denifle qu'Eckart n'a été ni panthéiste ni quiétiste, bien que le pape Jean XXII ait condamné vingt-huit propositions extraites de ses œuvres. Lui-même, d'ailleurs, a reconnu ses erreurs.

Quoi qu'il en soit, on ne saurait acquiescer aux insoutenables prétentions des premiers réformateurs — Luther, Mélanchton, Flaccus Illyricus — qui, affectant d'opposer la mystique à la scolastique, se réclament des mystiques allemands comme de leurs ancêtres.

La présente traduction des œuvres du bienheureux Suso (béatifié

par Grégoire XVI) est faite d'après la savante édition allemande publiée par le P. Denifle, bibliothécaire du Vatican. Elle contient quatre traités. D'abord la *Vie*, qui se divise en deux parties : la première est une simple autobiographie ; la seconde un traité de spiritualité. On y voit les effrayantes mortifications auxquelles il se livra de dix-huit à quarante ans. Les protestants n'ont vu là que l'exaltation d'une imagination maladive. Suso leur a répondu d'avance : « Il est écrit qu'autrefois parmi les Pères du désert quelques-uns menèrent une vie d'une sévérité inhumaine et incroyable, tellement que, de notre temps, quelques hommes efféminés ne peuvent en entendre parler sans en éprouver de l'horreur. Ils ne savent pas ce qu'une piété ardente, aidée de la force divine, peut faire et souffrir pour Dieu » (*Vie* chap. 37).

Puis vient le *Livre de la Sagesse éternelle*, le plus lu en Allemagne au XIVe et au XVe siècle. Là, Suso laisse voir tout son cœur débordant d'amour. Le but de toute sa vie, c'est aimer la Sagesse éternelle, la faire aimer des autres, et rallumer l'amour divin dans le cœur de ceux qui l'avaient laissé s'éteindre. Et c'est à l'école du Calvaire, dans des peintures d'un réalisme effrayant, que l'on trouve les grandes et sublimes leçons de la Sagesse.

Le *Livre de la Vérité*, troisième partie, est, au jugement du P. Denifle, le plus difficile à comprendre des traités de mystique du moyen âge. Toutefois il ne s'agit de mystique qu'au sens très large, par où l'on désigne parfois certaines doctrines, plutôt scolastiques, relatives à la Trinité, à la nature divine, à l'union de l'âme avec Dieu. Ce livre a dû être écrit peu après la mort d'Eckart (1327), et l'influence de son enseignement s'y fait encore trop sentir.

Le quatrième traité s'appelle le *Petit Livre des Lettres* : c'est surtout une sorte de traité de direction, car chaque lettre a trait à un état d'âme particulier.

A la fin de sa Préface, le traducteur exprime le vœu que « délaissant enfin la mystique sentimentale de l'époque actuelle, on en revienne aux vieilles écoles mystiques du moyen âge, qui ont produit le *Livre de la Sagesse* et l'*Imitation* dont la doctrine est sûre et solide, et en particulier à l'école mystique allemande, si peu connue et, par le fait, si peu appréciée » (Préface-fin). B. C.

SCIENCES ET ARTS

La Femme d'après saint Ambroise, par HENRIETTE DACIER. Paris, Amat ; Bruxelles, Société belge de librairie, 1900, in-12 de IV-339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le docte et pieux évêque de Milan a été l'objet de bien des études. Nous signalons volontiers aux lecteurs et aux lectrices du *Polybiblion*

ce nouveau livre, écrit sans prétention littéraire aucune, et destiné à nous montrer saint Ambroise sous un jour sinon nouveau du moins spécial. « Il y a à glaner pour tous dans ses enseignements », nous dit Mme H. Dacier, qui, après avoir esquissé à grands traits la vie du saint, nous décrit d'une façon charmante ses rapports avec les femmes de son époque, sainte Sotheris, Marcelline, Ambrosie et l'impératrice Justine, ce qui lui donne l'occasion de faire l'histoire des menées ariennes. Le but principal de cet ouvrage se trouve dans les deux dernières parties, où l'auteur, s'inspirant des écrits de l'illustre docteur, nous montre l'idéal de la femme chrétienne, soit jeune fille, soit vierge consacrée à Dieu, soit épouse, soit mère, soit veuve. Que de grandes et belles leçons, trop oubliées à notre époque, et pourtant toujours actuelles, on retirerait de la lecture attentive des œuvres de l'évêque de Milan ! Pour terminer, Mme Dacier nous présente quelques femmes de l'Écriture, dont le caractère a été interprété par saint Ambroise dans ses Commentaires sur la Bible ou dans ses Homélies au peuple milanais. Nous croyons que ce livre peut faire beaucoup de bien, et nous le souhaitons de tout cœur avec Mme H. Dacier, qui n'a pas eu d'autre ambition en le composant. G. Bernard.

L'Éducation des jeunes filles. Instructions, avis, conseils, d'après Mme de Maintenon, par le R. P. Libercier. Paris, Téqui, 1899, in-12 de xx-348 p. — Prix : 3 fr.

Depuis deux ou trois ans, on a beaucoup disserté de l'éducation des jeunes filles, et nos lecteurs ont sans doute souvenir de deux ou trois livres passablement aventureux où l'américanisme avait imprimé fortement sa marque. Sans aller si loin, nous avons eu en France des institutrices de haut mérite, que les éducatrices d'aujourd'hui auraient intérêt à consulter davantage. Mme de Maintenon est l'une des plus éminentes, et c'est pourquoi le P. Libercier, lui-même très au courant de ces questions de par une longue expérience, a pensé qu'en formant un recueil des pages où la fondatrice de Saint-Cyr a traité de l'éducation des filles, il ferait un livre à la fois très intéressant et très utile ; il ne s'est pas trompé. Son livre nous paraît appeler à rendre de très grands services aux congrégations enseignantes et aux institutrices chrétiennes. Tout n'est pas de la main de Mme de Maintenon dans ce livre, car beaucoup d'extraits sont empruntés aux *Mémoires* et *Entretiens* rédigés par des religieuses de Saint-Cyr, mais ces rédactions ont été soumises à Mme de Maintenon et approuvées par elle, en sorte qu'on est bien sûr d'y voir un reflet exact de ses pensées. A nous donc de savoir profiter des leçons de cette haute intelligence servie par une longue expérience qui leur donne un très grand prix.

A coup sûr, personne ne s'est entendu mieux qu'elle dans l'art difficile de former une jeune fille « sérieuse, résignée, sensée, droite, pure, courageuse, capable d'être épouse, digne d'être mère. » Et c'est à quoi le livre du P. Libercier aidera les mères et les institutrices chrétiennes.

Le P. Libercier dit, dans son intéressante préface, que la *Correspondance générale* publiée par Lavallée comprend dix volumes. Ne fait-il pas erreur ? Je n'en connais que quatre volumes, et je crois bien que les six autres n'ont jamais été publiés... malheureusement.

ED. PONTAL.

Du Lycée au couvent, par le P. JOSEPH BURNICHON, S. J. Paris, Retaux, 1900, in-12 de VI-345 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'avais déjà lu avec un grand intérêt dans les *Études* où ils avaient d'abord paru, les articles qui composent ce recueil : je viens de les relire, et j'y ai trouvé un très grand plaisir. Le P. Burnichon écrit bien, d'une « écriture » fine, aisée, coulante, vraiment agréable à lire : de plus il connaît fort bien les questions dont il parle, et sa polémique est empreinte d'une modération qui est la force même de la raison. Peut-être le titre choisi cette fois n'est-il pas très heureux, car il n'est pas suffisamment compréhensif, et n'annonce pas tout ce que contient le livre. Sans doute on y parle du *Lycée* dans une étude sur la *Question de l'enseignement secondaire en 1898*, c'est la première du livre, et du *Couvent* dans l'étude, c'est la dernière, sur l'*Enseignement secondaire des jeunes filles*. Le titre dit donc, ou à peu près, le point de départ et d'arrivée, mais rien des étapes de la route, la plupart fort instructives et même parfois tout à fait charmantes. J'irais même plus loin, car ces deux études mêmes ne répondent pas exactement au titre qui les annonce, étant l'une et l'autre d'une portée plus générale que la question du lycée et du couvent, puisque c'est toute la question de l'enseignement secondaire des jeunes gens et des jeunes filles qui y est traitée. Mais laissons cette petite querelle sans importance. Entre ces deux études vraiment intéressantes, qui ouvrent et ferment le livre, je trouve les *Souvenirs et impressions d'un missionnaire*, esquisse fort piquante de l'enseignement primaire à la campagne en pays laïcisé ; deux études pleines de bons sens sur les deux livres tapageurs de M. Demolins ayant pour titres : *La Supériorité des Anglo-Saxons* et *l'Éducation nouvelle*. Le P. Burnichon a tout à fait raison, mais je crois bien qu'il donne trop d'importance à ces deux livres, dont l'un des principaux mérites est d'avoir été très bien lancés. L'étude sur l'*École du Valentin* est la contre-partie des deux précédentes ; elle montre que, sans marcher sur les brisées des Anglo-Saxons, nos éducateurs savent aussi former des hommes. *Une vieille question de collège*, c'est la

question du chant religieux au collège, question très pratique à la fois et très haute qui sollicite l'attention des maîtres chrétiens. Enfin, dans une étude sur *les Collèges chrétiens*, l'auteur répond à une critique de Montalembert, qui, dans une lettre mise au jour par la belle étude du P. Lecanuet, reprochait aux collèges catholiques de ne savoir pas former des hommes. Et c'est tout; mais il me semble que c'est assez pour m'autoriser à dire que voilà un bon, un excellent livre, qui mérite dans toutes les bibliothèques sérieuses une place de choix.

ED. PONTAL.

Traité de la fabrication des liqueurs et de la distillation des alcools, par P. DUPLAIS aîné. 7e édition entièrement refondue par MARCEL ARPIN et ERNEST PORTIER. Paris, Gauthier-Villars, 1900, 2 vol. in-8 de VIII-613 et de 606 p., avec 1 pl. et 137 fig. dans le texte. — Prix : 18 fr.

Le traité de Duplais est connu et apprécié depuis longtemps, comme en témoignent six éditions qui ont précédé celle-ci. Mais, ainsi que le rappelle l'avertissement de la 7e, si la technique de l'art du fabricant de liqueurs n'a pas subi de changements importants depuis la 1ère édition de cet ouvrage, il n'en a pas été de même de la fabrication des alcools. Une véritable révolution a été accomplie dans nos idées sur la fermentation alcoolique et, grâce à l'introduction de la science dans l'atelier et dans l'usine, une transformation presque aussi profonde s'est produite dans l'industrie de la distillerie.

Des additions et corrections de détail devenaient donc insuffisantes et il a paru nécessaire de refondre entièrement ce qui concerne la fabrication de l'alcool. Les nouveaux éditeurs ont pensé, en outre, non sans raison, que l'étude de ces procédés devait précéder celle de la fabrication des liqueurs; c'est pourquoi ils ont transposé les deux parties de l'ouvrage et, contrairement à l'ordre primitif, encore rappelé dans le titre, le tome premier est consacré aux alcools, le second aux liqueurs.

Nous dirons peu de choses de ce dernier. Non seulement il donne une infinité de recettes pour les liqueurs les plus diverses, ainsi que pour les fruits à l'eau-de-vie, les conserves, les vins de liqueur, les eaux et boissons de gazeuses, mais il fait connaître au préalable les matières premières qui y entrent ainsi que les procédés et appareils de fabrication, ces derniers représentés par d'excellentes figures. On y trouve aussi les détails nécessaires sur l'installation du laboratoire, sur les machines les plus modernes employées pour la filtration, l'embouteillage, etc. Un dictionnaire des principales plantes et drogues et un recueil des lois et règlements sur la matière, rendront de grands services.

Le premier volume offre un caractère à la fois plus scientifique et

d'un ordre technique plus élevé. Il présente les développements les plus complets d'abord sur les alcools et leurs dérivés et sur l'alcoométrie, puis sur les matières sucrées et amylacées, qui sont la matière première de la préparation des alcools. Vient ensuite la question des fermentations dont l'exposé n'occupe pas moins de 120 pages. C'est la partie la plus originale de cette nouvelle édition. Elle est traitée d'après les travaux les plus récents. A signaler notamment un article sur les races de levures qui intéressera les viticulteurs, les fabricants de cidre et de bière, tous ceux, en un mot, qui s'occupent de la fermentation alcoolique.— Un chapitre spécial est consacré aux fermentations secondaires, c'est-à-dire aux fermentations acétique, lactique, butyrique et autres, ainsi qu'à la production des moisissures, phénomènes dont quelques-uns, le premier notamment, sont quelquefois provoqués et utilisés, mais qu'en tout cas il faut connaître pour savoir les éviter quand ils sont nuisibles. — La distillation en général, la fabrication des eaux-de-vie, des alcools de betteraves, de topinambours, de mélasses, de grains, de pommes de terre, l'épuration et la rectification des flegmes, occupent les neuf derniers chapitres.

On sait l'importance que ces industries ont prise depuis quelques années ; on sait les efforts que fait l'agriculture pour se créer de nouveaux débouchés en utilisant ses produits à l'état d'alcool pour le chauffage, l'éclairage, la production de force motrice. En joignant à cela ce que nous avons dit à propos des fermentations, on comprend sans peine l'immense portée des questions abordées dans ce volume. Elles n'y sont pas épuisées, assurément ; les questions de prix de revient notamment ne sont pas traitées. L'exposé technique très bien fait n'en sera pas moins fort utile à beaucoup de lecteurs.

La question de l'alcoolisme ne pouvait être passée sous silence. Après avoir comparé sous le rapport de la nocuité les alcools de diverses provenances, les auteurs concluent que les différences qu'ils présentent sous ce rapport, pour réelles qu'elles soient, ne sont cependant que des nuances, et que la véritable cause de l'alcoolisme, c'est l'alcool lui-même; ils terminent par cette phrase de M. Duclaux qui résume on ne peut mieux la question : « les seules boissons hygiéniques sont celles dont on n'abuse pas. »

Terminons sur cette sage maxime, en signalant seulement aux auteurs l'erreur de date d'une note de la page 264 (1867 au lieu de 1897) qui déconcerte le lecteur. E. DARAM.

Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. Paris, Fanchon, s. d., en livraisons in-4.

L'*Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires* poursuit régulièrement la publication, bientôt achevée, de son

Cours de construction ; cette œuvre, sous une forme simple, élémentaire, exempte de fatras faussement scientifique, renferme, à propos des industries les plus communes, des aperçus élevés que les savants et les théoriciens liront avec le plus grand fruit ; et je crois que, pour quelqu'un qui n'est pas un industriel de profession, l'Encyclopédie de M. Fanchon est la meilleure préparation à une étude un peu sérieuse de l'Exposition de 1900 : nous ne saurions trop la recommander à cet égard ; il est inutile de répéter quel profit y trouvent journellement les chefs d'industrie, les ingénieurs, les conducteurs des ponts et chaussées, les chefs d'ateliers, les ouvriers qui n'ont reçu qu'une bonne instruction primaire, et pour lesquels elle a spécialement été écrite ; de nombreuses figures, des tableaux schématiques, des exemples développés, des croquis, et, ce qui est plus rare, une comparaison impartiale, minutieuse et toujours au courant des découvertes entre les industries françaises et les industries étrangères, en font pour ce dernier public une œuvre unique et de premier ordre.

Le *Traité de l'exploitation des mines*, par MM. H. Kuss, ingénieur en chef au corps des Mines, directeur de l'École des maîtres mineurs de Douai, et L. Fèvre, ingénieur au corps des Mines, comprend déjà une vingtaine de livraisons (environ 300 pages) ; il débute par un aperçu de géologie minière, qui remplacerait de gros traités ; donne quelques renseignements sur l'exploration et la recherche des mines et se continue par un long chapitre sur les sondages ; de nombreuses figures montrent les derniers types d'appareils, et des tableaux numériques les prix de revient.

Du *Traité de peinture en bâtiment et de décoration* par MM. E. Boudry, architecte, et L. Chauvet, artiste peintre décorateur, anciens élèves de l'École nationale des beaux-arts, le premier chapitre (Des Matériaux) du livre 1er (De la Peinture) est seul achevé ; un historique le précède, prenant la peinture depuis les temps les plus réculés : à l'appui, de nombreuses figures et des planches en couleur (une par livraison) d'après le procédé aux trois couleurs si heureusement perfectionné par l'Encyclopédie, forment un superbe musée portatif à un prix plus que minime.

En même temps se publie *le Métré* de ce traité, par M. A. Gendron aîné, métreur spécialiste en peinture, vitrerie, tenture, décoration, etc. ; cette seconde partie du traité est plus avancée que la première ; le métré de la peinture en bâtiment et de la décoration est achevé ; et M. Gendron a abordé le métré de la vitrerie : des planches en couleur illustrent aussi chaque livraison.

La Décoration à travers les âges, par M. G. Tubeuf, est une merveille artistique ; le texte contient de très précieux renseignements sur la décoration ancienne et la décoration des pays étrangers ; mais ce qui

rehausse la beauté de cet ouvrage, ce sont les planches en couleur (toujours par le même procédé) qui l'accompagnent : ce sont des dessins originaux de M. Tubeuf, représentant des intérieurs hindous, japonais, arabes, chinois, français, des règnes de Louis XIV ou de Louis XVI, flamands, italiens de la Renaissance, etc. Et, au milieu du texte, d'autres figures complètent l'impression d'ensemble donnée par la vue de ces magnifiques planches.

Le traité de : *Métré et attachements de terrasse, maçonneries, carrelage et ciments*, par M. E. Mourel-Maillard, métreur spécialiste, attacheur, comprendra deux parties : terrasse, puis maçonneries, carrelage et ciments. Le Métré de terrasse n'est pas encore achevé : il indique la classification des fouilles, donne des exemples de métrés de fouilles accessibles ou inaccessibles au tombereau, de fouilles en rigoles ou de fouilles de puits, et se terminera par des épuisements d'eau, blindages, étais, nivellement du sol et tranchées. J. W.

LITTÉRATURE

Grammaire allemande, par P. Joseph Valès, S. J. Lyon, 10, rue Sainte-Hélène, 1900, in-8 de II-134 p., cartonné.

Cours d'exercices allemands gradués pour les commençants, 1re partie, par le même. Lyon, ibid, 1900, in-8 de XVI-271 p., cartonné.

Je viens de parcourir attentivement la grammaire allemande et les exercices gradués correspondants que le P. Joseph Valès, de la Compagnie de Jésus, a édités à Lyon. Elle a un grand mérite, cette grammaire : elle est claire et relativement courte. Il semble que l'auteur a appliqué pratiquement son enseignement avant de l'exposer théoriquement. S'il m'est permis de faire une réserve, je demanderais volontiers à quoi sert, dans nos écoles, cette division de la grammaire allemande en lexicologie et en syntaxe, quand on ne veut approfondir ni l'une ni l'autre ? Toute la partie intéressante de la syntaxe pouvait être donnée à la suite de la lexicologie de chaque partie du discours ; d'autant plus que cette soi-disant syntaxe n'est souvent qu'un complément des formes lexicologiques. Je regrette d'autre part que les règles de la construction soient rejetées à la fin de la lexicologie. La première chose, en allemand, c'est de savoir placer les mots dans l'ordre voulu par la langue : impossible autrement de construire la moindre proposition. Je sais bien que beaucoup de grammairiens français suivent ce même ordre ; il n'en est pas moins irrationnel de parler en dernier lieu d'une chose qu'il faut connaître dès l'abord. Ajouterai-je que j'ai trouvé une certaine confusion dans le tableau synoptique des déclinaisons ? Après avoir défini ce qu'il faut entendre par déclinaison forte,

faible ou mixte, ne vaut-il pas mieux exposer les déclinaisons d'après le genre des noms ? La clarté y gagnerait assurément. Je félicite l'auteur d'avoir eu le courage de nous donner une grammaire qui ne soit pas trop curieuse, comme disait Fénelon : c'est le grand écueil des grammaires allemandes, et je n'en connais que deux ou trois qui aient su l'éviter : celle-ci est du nombre.

Les exercices gradués qui correspondent à la grammaire forment un volume séparé ; ils sont pratiques et suivent le cours grammatical pas à pas. Comme d'ailleurs il se trouve un vocabulaire en tête de chaque exercice, l'élève apprendra avec chaque règle de grammaire un certain nombre de mots nouveaux. Ces exercices sont d'ailleurs d'une très grande facilité et peuvent être mis entre les mains des débutants : nous attendons, pour les classes supérieures, une seconde partie d'exercices que l'auteur nous promet. L. MENSCH.

Folk-Lore catalan. Légendes du Roussillon, par HORACE CHAUVET. Paris, Maisonneuve, 1879, in-12 de 110 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a quelques années, M. Maspons y Llabros publia à Barcelone : *El Rondallaire* recueil de contes récoltés en Catalogne. C'est un petit pendant à ce volume que nous donne M. Horace Chauvet, rédacteur de l'*Indépendant* des Pyrénées-Orientales ; cette contribution au folk-lore catalan lui a été fournie, non par l'Espagne, mais par le Roussillon. M. Chauvet y a trouvé une trentaine de légendes, dix-huit fantastiques, treize religieuses et six de genres divers. On rencontre là un conte de *Peau d'Ane* qui ne ressemble en rien à celui de Perrault, mais qui rappelle un récit du Rondallaire. Une légende sur les feux de la Saint-Jean en usage partout et qui ont tant occupé le savant Liebrecht; une légende de saint Martin que le grand poète Verdaguer a redite dans son *Canigo*, une jolie légende de Jésus mendiant que l'on retrouve dans une romance portugaise, une chanson provençale et de bien d'autres côtés. Sous le nom de *la Belle Sarimonde*, nous reconnaissons la tragique histoire du troubadour Cabestaing, qui semble une copie du sire de Coucy, histoire d'un cœur mangé par celle qui le faisait battre d'amour. On aurait à ce sujet une interminable liste de références : elle remonterait jusqu'à Hérodote qni donne le menu d'un affreux repas de ce genre (livre XIX). Sur Roland, M. Chauvet a recueilli quelques légendes dont j'aurais été charmé de profiter quand je m'occupais de ce personnage considéré dans la tradition populaire (*Revue des questions historiques*, octobre 1895).

M. Chauvet regrette de n'avoir pu laisser ces récits dans leur langue imagée et sonore, mais c'eût été trop restreindre le nombre de ses lec-

teurs. Ceux d'entre eux qui comprennent le catalan en trouveront, du reste, d'assez nombreux passages dans ce petit volume.

POGGIARIDO.

La Cristiada. *Vida de Jesus nuestro Señor*, por el P. FRAY DIEGO DE HOJEDA, Dominico. Edicion monumental dedicada à Léon XIII. Barcelona, L. Gonzalez y Cª, 1900, in-fol. de 510 p. toutes richement et artistiquement encadrees avec 32 chromolithographies à pleine page, grandes lettres ornées, etc. — Prix : Broché, 160 fr. ; reliure artistique, mais sans dorures, 200 fr. ; idem avec dorures, 210 fr.

Les principales nations de l'Europe sont fières à bon droit de posséder dans leur trésor littéraire un ou plusieurs poèmes épiques relatifs soit aux actions d'éclat d'un héros national, soit aux mystères de la religion. L'Espagne catholique et chevaleresque par toute son histoire ne pouvait manquer de revendiquer cette gloire pour elle. Aussi a-t-elle produit un certain nombre de poèmes épiques, entre lesquels deux brillent d'un éclat particulier, celui du *Cid*, comme poème national, et celui de la *Cristiada*, comme poème religieux. Ce dernier vient d'être l'objet d'une édition artistique et monumentale, sur laquelle je désire appeler un moment l'attention.

La *Cristiada* forme un poème assez analogue au *Paradis perdu* de Milton et à la *Messiade* de Klopstock; mais le poète espagnol ne doit rien à ces deux auteurs, puisqu'ils lui sont postérieurs d'un ou deux siècles. On ne peut nier cependant qu'il n'ait eu des devanciers et des modèles, tel l'auteur du *Christus Patiens*, qu'on a à tort attribué à saint Grégoire de Nazianze, tels divers auteurs du moyen âge, tel surtout Jérôme Vida, qui lui a fourni au moins son titre. Rien ne prouve toutefois que l'auteur de la *Cristiada* ait beaucoup emprunté à aucun de ces devanciers, sinon au dernier, et encore l'a-t-il fait ici dans une mesure restreinte. Dans tous les cas le sujet est bien mieux délimité et circonscrit sous sa plume qu'il ne l'était chez Vida et les autres et qu'il ne l'est chez Milton et Klopstock. L'auteur espagnol n'embrasse en effet dans ses douze livres que la Passion du Sauveur depuis le lavement des pieds, qui fait son début, jusqu'à la Sépulture, qui clôt son poème. S'il ne laisse pas, comme ses devanciers et ses successeurs, de rappeler la naissance et les principaux événements de la Vie du Sauveur, ainsi que sa Résurrection et son Ascension, il ne le fait toutefois qu'occasionnellement, et aucun de ces faits n'entre directement dans la trame de son poème.

Nous n'avons qu'un petit nombre de renseignements biographiques sur ce poète. Il s'appelait Diego de Hojeda ou Ojeda, et était né à Séville. Entré tout jeune dans l'ordre de saint Dominique, il y fit d'excellentes études, mais ses supérieurs ne tardèrent guère à l'envoyer, avec quelques autres religieux, au Nouveau Monde pour y fonder le

couvent du Saint-Rosaire de Lima. C'est là que s'écoula tout le reste de sa vie. Il y professa successivement la philosophie et la théologie et y remplit aussi les fonctions de prieur. A sa mort arrivée en 1615, il laissait plusieurs ouvrages manuscrits, qui n'ont jamais vu le jour, si je suis bien renseigné. Quant à la *Cristiada*, elle avait été éditée à Séville en 1611 et formait un in-4 espagnol, ce qui répond à notre in-8 français. Le poème du P. Hojeda ne paraît pas avoir fait beaucoup de bruit lors de son apparition. Il n'eut qu'une édition, et Aubert Le Myre. qui rédigeait vers 1630 son *Auctarium scriptorum Ecclesiasticorum* et y englobait les premières années du XVIIe siècle, n'y fait aucune mention du P. Hojeda et de son poème. Mais on aurait tort d'en conclure que la *Cristiada* était sans mérite. Cet insuccès doit plutôt être attribué aux circonstances du temps. La *Cristiada* paraissait vingt années trop tard, je veux dire qu'elle se publiait à une époque où l'étoile de l'Espagne avait pâli. Si elle eût vu le jour du vivant de Philippe II, il est probable qu'elle eût eu un meilleur sort. Telle est du moins ma conviction. On ne saurait donc arguer de cet insuccès relatif pour en révoquer en doute le mérite exceptionnel. Bien au contraire, les juges les plus compétents en pareille matière, Nicolas Antonio, (*Biblioteca nuova Hispaña*, Madrid, 1883, t. I, p. 289), Ticknor (*Histoire de la littérature espagnole*, traduite par Magnabal (Paris, 1872, t. 3, p. 17 et 18), etc., se plaisent à regarder ce poème comme un des joyaux de toute la littérature espagnole. Telle est aussi l'opinion de M. Rosell qui l'a récemment réédité pour la Bibliothèque des auteurs espagnols de Ribadeneyra (*Biblioteca de autores española*, t. XVII. Madrid, 1851. *La Cristiada* occupe les pages 402-501).

Le grand mérite littéraire de la *Cristiada*, venant se joindre à l'intérêt hors ligne qu'offrait ce sujet pris en lui-même, nous explique pourquoi les éditeurs Gonzalez, fidèles à leur noble devise si chrétienne et si espagnole : *Pro Deo et Patriâ*, ont déployé tant de zèle et exposé tant d'argent pour donner au public une édition de la *Cristiada*, qui ne laissât rien à désirer sous tous les rapports, et tournât magnifiquement à l'honneur de l'Espagne. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer à cet égard dans beaucoup d'autres développements. J'en ai assez dit pour mettre suffisamment en lumière le mérite littéraire de la *Cristiada*. Quelques mots avant de conclure sur l'illustration. Celle-ci comprend deux parties absolument distinctes : l'une est consacrée à l'ornementation proprement dite du volume, encadrement des pages, têtes et terminaison des livres, grandes lettres ornées. Il a été confié aux artistes catalans les plus renommés de l'heure présente, MM. Pellicer, Labarta, Sarra, etc. L'autre partie a pour but de résumer en trente-deux tableaux les principaux épisodes de la vie du Sauveur et d'en mettre sous les yeux du lecteur une peinture aussi vive et aussi parfaite que possible. C'est pourquoi

les éditeurs ont jugé avec raison qu'il fallait faire appel pour cela aux maîtres les plus renommés sans distinction de nationalité, et reproduire des copies prises directement sur les originaux. Aussi sur vingt-quatre artistes de la Renaissance et de l'époque moderne, auxquels ils ont recouru, deux seulement, Murillo et Ribera, sont Espagnols, (Velasquez ne figurant avec sa *Passion du Sauveur* que sur le plat de la reliure), tandis qu'on y compte treize Italiens, huit Français, trois Belges. Le soin de tirer les copies avait cependant été dévolu à un peintre barcelonnais bien connu, M. Claude Castalucho.

Nos félicitations les plus vives à MM. Gonzalez; ils ont bien mérité de l'Espagne et de la religion pour leur édition monumentale de la *Cristiada*; et Léon XIII, qui vient à cette occasion de leur conférer le titre d'éditeurs pontificaux pour l'Espagne n'a fait que leur rendre justice, en leur accordant cette distinction si recherchée. FRANÇOIS PLAINE.

Pascal. L'Homme. L'Œuvre. L'Influence, par VICTOR GIRAUD, 2e édition revue et corrigée. Paris, Fontemoing, 1900, in-18 de 252 p. — Prix : 3 fr.

Pascal, par MAURICE SOURIAU *(Classiques populaires)*. Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1897, in-8 de 240 p. — Prix : 2 fr.

Voici en vérité un livre extraordinaire. Imaginez que M. V. Giraud, normalien français qui professe à l'Université de Fribourg, ayant, pendant le semestre d'été de 1898, fait un cours sur Pascal, et n'osant pas sans doute imprimer ce cours d'été, jeune, rapide, et peu original, en imprime... les notes! Entendez par notes : le plan, le sommaire des questions à traiter, les références, les renvois bibliographiques, tout cela présenté, comme il convient dans un « canevas » de leçon, en style télégraphique; c'est le français, c'est la critique littéraire du XXe siècle... On a donc un livre ainsi composé et écrit : (il est indispensable de citer une page au hasard) :

« *Deuxième leçon* : *La Jeunesse de Pascal.* — Pascal a-t-il inventé la géométrie à douze ans! — Version de Mme Périer; — version de Tallemant des Réaux (*Historiettes*, 188-189); — diverses opinions émises (Cf. en particulier J. Bertrand, p. 14-16); — adoption d'une solution moyenne.

« Ardeur de Pascal à la géométrie; — ses relations avec les savants de l'époque (Cf. Brunschwig, p. 7), etc..., etc.....

« Pourquoi il convient de couper, en 1646, la biographie de Pascal. »

Troisième leçon... et ainsi de suite.

Or, apparemment, si j'en sais autant que M. Giraud sur Pascal, si je connais et Tallemant, et J. Bertrand, et Brunschwig, je peux me passer de son memento. Si je suis moins érudit, peut-être serait-il charitable de me rappeler la version de Tallemant, de ménager ma peine en me disant tout de suite ce qu'en pensent M. Bertrand ou M. Brunschwig

sans me renvoyer à leurs livres... Et puis enfin « diverses opinions émises », cela est vague; et vague aussi cette solution « moyenne » qu'on me conseille d'adopter! Je vous assure que je suis très embarrassé...

« Pascal eut de l'ardeur à la géométrie » : cela je le comprends encore. Mais les relations avec les savants de l'époque, il faut que je les devine ou que je fasse moi-même le travail de les rechercher. Je n'en finirai jamais.

Et pourquoi convient-il de couper, en 1646, la biographie de Pascal? Oui, pourquoi ?... Voilà ce que j'ignorerai toujours,... à moins que je le trouve par moi-même. Car M. Giraud, lui, garde son secret.

Je deviens ainsi curieux et rêveur à chaque ligne de ce « livre de l'élève », qui me pose des problèmes à résoudre, et des sujets de dissertation... qu'il serait si intéressant de voir traités dans le « livre du maître .» « Que Pascal dans son œuvre scientifique n'est plus Pascal... (?) — Pascal précurseur du bienheureux Benoît Labre. — S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que sur sa croyance à la misère foncière de l'homme, notre temps et l'avenir finiront par donner raison à Pascal?... » Voilà ce qui peut s'appeler tailler la besogne aux ouvriers.

J'entends bien que ce questionnaire-catalogue peut être utile à qui veut « travailler » Pascal. Il peut au moins servir à se constituer une forte bibliothèque. Bien des pages sont faites uniquement de la liste des ouvrages à consulter. Par exemple, à propos de la *Valeur apologétique actuelle des Pensées*, on me renvoie à Tolstoï, M. Balfour, Charles Secrétan, MM. de Vogüé, Paul Desjardins, Brunetière, Éd. Rod, Ollé-Laprune, Fonsegrive, Goyau, Blondel, Newman, Mgr d'Hulst, l'abbé de Broglie, le R. P. Weiss, les PP. Brémond et Banvel, les abbés Denis et Mano, et aux revues la *Quinzaine*, la *Revue thomiste*, les *Annales de philosophie*, etc..., etc... M. Giraud a, rendons-lui cette justice, une érudition bibliographique formidable. Et c'est très sérieusement que je reconnais l'utilité de cet *index rerum et nominum*. Mais je lui en veux de l'ironie de sa préface, où il prétend que s'il a suivi cette méthode, c'est pour nous instruire en ménageant notre temps!

Je lui fais d'ailleurs une objection. Si c'est dedain du convenu, de la rhétorique des phrases vaines, pourquoi fit-il un cours ? Ce que sa parole mettait de vêtement à ce squelette était donc inutile ? Le succès qu'elle eut prouve le contraire et que son exposé était plein de talent, ses développements riches d'idées... Mais alors, pourquoi nous en priver ?

M. Giraud allègue l'exemple de M. Brunetière et de son *Manuel de littérature*. L'argument ne vaut pas. Tout le monde sait, à Paris, que M. Brunetière, qui a d'autres besognes que des manuels à rédiger, ne trouva d'autre moyen, pour s'acquitter envers la maison Delagrave,

que de vider sa boîte de fiches : ce qui est d'ailleurs d'une belle et imprudente générosité. Encore est-il que c'est au bas des pages qu'il mit ses notes, tandis qu'il faisait discourir au haut (*discurrere*) ses considérations sur la grandeur et l'évolution de la littérature française. M. Giraud fait précisément le contraire : tandis que son texte se compose de titres, de chapitres, les notes, trop rares, sont seules rédigées en phrases françaises. A cette innovation je ne vois point d'avantages... pour les lecteurs, et il importe que tout de suite la critique lui soit sévère pour arrêter la contagion d'un exemple trop facile à suivre.

— Je dirai en même temps quelques mots du très intéressant *Pascal* de M. Maurice Souriau. Biographie claire et bien informée de Pascal, appréciation un peu sommaire, mais équitable des *Provinciales*, il est surtout une étude et une discussion approfondie des *Pensées*.

Or, voyez encore l'ironie des choses. M. Giraud faisant un cours d'enseignement supérieur, au lieu de passer surtout en revue les « opinions diverses », avait le droit de soutenir une «thèse » personnelle; catholique parlant dans une Université catholique, il eût été assez naturel qu'au lieu des « solutions moyennes » qui sont d'ordinaire les siennes, et de la conclusion très « havettiste » qu'il indique : que « Pascal est presque un saint », « presque l'idéal du type humain », il eût adopté et soutenu l'opinion qu'on peut presque appeler, en dépit de quelques divergences, l'opinion catholique sur Pascal. Et bien! c'est M. Souriau, qui, dans une collection des *Classiques populaires*, au lieu de vulgarisation fait de la discussion; c'est lui, profane, très indifférent, comme il laisse entendre, aux controverses théologiques et peut-être même aux idées religieuses, qui, voulant s'éclairer sur Pascal auprès des critiques les plus compétents, qui sont les théologiens protestants, jansénistes ou jésuites, s'est laissé convaincre par le chanoine Rocher, le chanoine Didiot, le P. Longhaye ; c'est lui qui soutient la thèse que les *Pensées* devaient être avant tout une « apologie du jansénisme, une polémique ardente contre tous ses adversaires compris le Pape, et conclut en somme, comme Mgr d'Hulst, que c'est un livre sublime mais faux, dangereux à la pensée catholique, « presque un mauvais livre. »

Cette thèse, il l'appuie sur une argumentation très solide, sur des textes bien choisis et habilement confrontés, sur des faits historiques comme l'opiniâtreté de Pascal dans la haine, et l'intransigeance qui le fit presque se brouiller avec Port-Royal trop pacifique, trop soumis. Il la pousse même très loin, et montre tout ce qu'il y a d'individualisme dans l'esprit de Pascal, de tendances à la rebellion et au schisme, tout ce qu'il y a de triste, d'excessif, de malsain dans le jansénisme. En mettant en relief l'esprit de coterie des gens de Port-Royal, leurs « névroses » et le caractère effrayant de leur doctrine, il ne plaira certes

pas à tout le monde. J'avoue, pour ma part, que j'applaudis de bon cœur, impatient que je suis de voir cesser cette haute bouffonnerie des universitaires, des libres penseurs, depuis un siècle, se mettant du côté de Pascal contre les jésuites, sans s'apercevoir que c'est se mettre contre le catholicisme évangélique, humain, uniquement coupable, s'il l'est, d'indulgence au pauvre monde, pour soutenir le fanatisme âpre, intolérant et sombre, que M. Souriau appelle d'un mot pittoresque : « la terreur noire. »

Mettant en face de ce jansénisme impitoyable à la raison, au sentiment, à la faiblesse humaine, la vraie doctrine catholique, qu'il a puisée aux meilleures sources, dans l'*Exposé* de M. l'abbé Girodon et dans le *Syllabus*, M. Souriau, arbitre impartial, mais intelligent, voit bien que c'est, en fin de compte, au libertinage que profite l'hérésie janséniste :

Vous les voulez trop purs, les heureux que vous faites !

et que « c'est l'Église catholique, non la chapelle janséniste, qui offre à l'humanité les doctrines les plus rassurantes et fait à l'espérance la part plus large qu'au désespoir. »

Je n'aime pas du tout qu'il prenne pour symbole de la théologie de Pascal le condor du poète :

Qui, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
S'endort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes !...

Mais mon suffrage est acquis dès longtemps à l'idée qu'il incarne en ce symbole, et je lui sais gré de lui avoir apporté une force nouvelle par une démonstration vigoureuse, par un livre indépendant, loyal, et qui mérite d'être lu.

GABRIEL AUDIAT.

Introduction aux « Essais » de Montaigne, par EDME CHAMPION. Paris, Colin et Cie, 1900, in-12 de 313 p.— Prix : 3 fr. 50.

Tout ce qu'il faut savoir de Montaigne, quand on ne veut pas le pénétrer à fond, est contenu dans le livre que M. Edme Champion vient de lui consacrer. Ce n'est pas un ouvrage plein d'agréables souvenirs historiques ou littéraires, comme celui que M. P. Bonnefon consacrait récemment à l'auteur des *Essais* et à « ses amis » ; mais c'est une étude philosophique très pénétrante où l'admiration pour l'écrivain est tempérée par de très justes observations. Après avoir indiqué en quelques pages la bibliographie de Montaigne et les dates principales de sa vie, l'auteur cherche à analyser la pensée de ce grand sceptique, qui faisait de la philosophie sur toutes choses, au moment où tant de ses contemporains s'égorgeaient pour leurs croyances. Il a un chapitre sur « la difficulté d'entendre Montaigne », où il rappelle que l'auteur n'écrivait pas pour les esprits communs et vulgaires, qui n'avaient besoin d'y rien comprendre ; mais « qui l'estimeront d'autant plus et qu'ils sauront

moins ce qu'il dit, et qui concluront de la profondeur de son sens par son obscurité. » Au reste, chez Montaigne, cette obscurité est souvent voulue, et, en comparant ses diverses éditions on trouve qu'au lieu d'éclaircir et de simplifier ses idées, il cherche souvent à les compliquer par des contradictions singulières et à les étendre par des digressions inutiles. Et pourtant, bien plus que Rabelais, Montaigne fut un chef d'école, et personne n'a eu plus que lui d'imitateurs : Descartes dans son *Discours de la Méthode* lui emprunta des passages entiers; La Rochefoucauld n'a fait que « maximer » beaucoup des observations des *Essais;* La Fontaine et Molière découlent de lui directement; La Bruyère l'imite, en le perfectionnant, en le ciselant, en le rendant, comme style et comme composition, irréprochable; il n'est pas jusqu'au XVIIIe siècle qui ne subisse directement son influence : Buffon et Rousseau auraient pu prendre cette ligne des *Essais* comme épigraphe de leurs écrits : « Présenter la grande image de notre mère nature en son entière majesté. »

Quant à la sincérité religieuse de Montaigne, ce serait matière à longue discussion. M. Champion a accumulé dans un chapitre spécial de curieuses citations; mais est-il absolument logique de dire que « la manière dont il soutient que sa foi n'a jamais chancelé est elle-même plus propre à éveiller les soupçons qu'à les dissiper? » Il est plus juste d'observer que l'homme est souvent un peu « double », même quand il est un grand esprit, comme Pascal et tant d'autres.

G. Baguenault de Puchesse.

Maupertuis et ses correspondants, par l'abbé A. Le Sueur. — Paris, A. Picard et fils, 1897, in-8 de 83-448 p. — Prix : 6 fr.

Une heureuse circonstance a mis entre les mains de M. l'abbé Le Sueur une partie de la correspondance de Maupertuis avec les grands personnages et les savants de son temps ou plutôt les réponses de ceux-ci. Car Maupertuis avait obligé La Condamine, qu'il avait institué légataire de tous ses papiers, à brûler ses propres lettres. Celles de ses correspondants passèrent des mains de La Condamine à la famille de sa femme, qui était en même temps sa nièce, Mlle d'Estouilly, ce qui explique comment elles ont été conservées depuis un siècle et comment elles se trouvent encore dans la bibliothèque du château d'Estouilly en Picardie. Elles furent connues de La Beaumelle, qui avait médité de s'en servir pour sa Vie de Maupertuis et avait déjà commencé d'en faire prendre copie. C'est d'après cette copie que furent publiées, en partie du moins et d'une manière fautive, en 1856, chez Le Doyen, par M. Maurice Angliviel, petit-neveu de La Beaumelle, les lettres du roi Frédéric à Maupertuis. Toutes les autres sont entièrement inédites.

Les correspondants du président de l'Académie de Berlin sont des plus qualifiés par leur naissance ou des plus illustres par leur talent et leur génie. Ce sont, outre le grand Frédéric déjà nommé, le prince Henri de Prusse, son frère, le Président Hénault, le maréchal d'Écosse, le comte de Tressan, La Beaumelle, Euler, Kaestner, Kœnig, Haller, Condillac, l'abbé d'Olivet, etc. Quelques lettres de Maupertuis échappées à l'autodafé de La Condamine, accompagnent celles de ses correspondants et font regretter ce qui a été détruit. Toutes sont intéressantes et reflètent bien les sentiments de tous ces philosophes du XVIIIe siècle, leur besoin de savoir, le vide de leurs croyances, leurs susceptibilités aussi et leurs mesquines jalousies. Si ce ne sont pas de grands caractères, ils se montrent des esprits curieux et avides de vérité. Tous n'ont pas la frivolité de Tressan. La Beaumelle amuse. Le prince Henri de Prusse est touchant. Quant au destinataire de ces lettres, sa réputation ne sera pas sensiblement modifiée par leur publication. C'est toujours le savant orgueilleux qui eut maille à partir avec Voltaire.

M. l'abbé Le Sueur a fait précéder ce recueil d'une longue introduction, ou il passe en revue chacun des correspondants de Maupertuis et explique le genre de relations qu'ils eurent avec lui, relations fondées tantôt sur les circonstances, tantôt sur l'amitié, ou simplement sur la haine commune de Voltaire, ce qui est le cas de La Beaumelle. Pourquoi faut-il qu'on ne puisse pas louer le style, par trop négligé, de cette préface ? Les notes généralement sont savantes. Il en faudrait une pour dire ce que c'est que le maréchal de Thomond et Dosset (p. 230), qui ne se trouve pas à la table alphabétique. Une table onomastique, improprement appelée table des matières, termine le volume.

LÉON CHARPENTIER.

Papiers d'autrefois, par PAUL et VICTOR GLACHANT. Paris, Hachette, 1899, in-16 de XVII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

D'anciens papiers déposés et conservés à la Bibliothèque nationale, ont fourni à deux frères, MM. Paul et Victor Glachant, le sujet d'un livre dont nos lecteurs devineront tout l'intérêt quand nous leur dirons que ces papiers viennent de Victor Hugo et de Lamartine. C'est le premier dont nos deux explorateurs ont d'abord examiné le dossier, et la tâche était considérable : trente-quatre manuscrits à lire, à commencer par *les Orientales*, à terminer par *la Fin de Satan*, presque toute l'œuvre du poète. On sait que Pétrarque, sur le déclin de sa vie, se plaisait à revoir, à remanier, à refaire les sonnets composés en l'honneur de Madonna Laura. Victor Hugo n'a pas été ramené vers son passé par le souvenir d'un long amour, mais par le désir de perfectionner ce qu'il avait écrit. Le chef des romantiques a suivi le conseil donné jadis par

le chef des classiques : vingt fois sur le métier il remettait son ouvrage. De là tous les changements qu'offrent ses manuscrits, ces strophes remplacées par d'autres strophes, ces épithètes cédant la place à d'autres épithètes, ces rimes effacées pour d'autres qui lui semblaient meilleures, ces vers refaits ou supprimés. C'est vraiment un spectacle bien curieux d'assister ainsi à tout le travail intime d'une prodigieuse imagination. Il y a là pour le simple lecteur un singulier plaisir, et pour ceux qui sont un peu du métier (pardon de ces thermes techniques à propos de tant de poésie) ce sont d'excellents exemples rendus bien profitables par les observations fort justes dont MM. Paul et Victor Glachant font suivre tous ces remaniements. Dans une préface placée en tête du livre, M. Émile Faguet dit fort justement des deux frères : « Ils savent lire, interpréter, comprendre, goûter et faire goûter, ce sont des gens qui savent lire et apprendre à lire aux autres. » Ce n'est pas seulement le poète que nous voyons apparaître dans ces vieux papiers, c'est aussi l'homme et l'homme s'entendant admirablement aux affaires, comme le prouvent ses traités avec ses éditeurs. Au point de vue biographique, ce livre nous donne beaucoup de détails se rattachant à la vie littéraire, d'intéressantes lettres d'Ernest Fouinet concernant les débuts du poète.

Changement complet dans la seconde partie du livre consacrée à Lamartine. Il avait le dédain du travail, de la lime, de la retouche, il aimait la pensée de premier jet, nettement exprimée. Avec sa grande distinction aristocratique, il ne tenait pas du tout à être considéré comme un auteur et, ainsi qu'il l'avait dit, il ne voyait en lui qu'un amateur très distingué. On comprend qu'il ne se soit pas inquiété de ses anciennes poésies et que ses manuscrits ne ressemblent pas à ceux de Victor Hugo. La Bibliothèque nationale ne possède de Lamartine qu'un très volumineux manuscrit contenant une partie notable de l'histoire des Girondins ; qu'une copie très soignée de la tragédie de Saül, dont il s'était tant occupé à son arrivée à Paris et où il espérait que Talma aurait un rôle ; que des agenda, des albums, des feuilles volantes n'offrant que quelques modifications insignifiantes de ses poésies ; que des analyses rapides de quelques pièces en projet. Des notes nombreuses révèlent l'inquiétude que causait au poète l'effondrement de sa fortune; il cherchait à s'illusionner par de longues colonnes de chiffres dont les additions offrent souvent de singuliers résultats. Il ne se décourageait pas toutefois. Dans ses lettres il a montré la plus grande foi dans la Providence et cette foi ne l'abandonnait pas. « La Providence n'est pas couchée, aimait-il à répéter, et il comptait sur son aide pour parvenir à combler le gouffre d'énormes dettes et il travaillait avec une énergie admirable. Dans une lettre datée de cette douloureuse époque et qui aurait bien trouvé sa place

parmi d'autres documents analogues donnés par nos deux auteurs, il me disait que la souscription ouverte en sa faveur n'avait pas rendu net 200,000 francs pour l'aider à payer deux millions et demi. Il ajoutait : « heureusement mon travail m'a permis seul d'en payer, en un an, plus d'un million; je suffirai à tout, en deux ans de travail. » Toutes les pages de MM. Glachant sur Lamartine sont excellentes et on les lira avec un vif intérêt; leur livre si curieux est un indispensable appendice qu'on aimera à placer à côté des œuvres de nos deux grands poètes.

TH. DE P.

Storia delle predicazione nei secoli della litteratura italiana, da Mgr F. ZANETTO. Modena, tipografia arcivescovile, in-16 de VII-566 p. — Prix : 4 fr. 25.

L'auteur, qui est professeur de littérature italienne à l'Institut Léon XIII de Rome, est déjà connu par un traité d'éloquence sacrée et une histoire de la prédication au temps des Pères; il reprend le même sujet à l'époque où la langue vulgaire se substitue au latin dans la chaire chrétienne et en poursuit le développement jusqu'à nos jours.

Pendant une première période, la prédication populaire travaille à se dégager des méthodes scolastiques; de saint François d'Assise à Savonarole l'esprit apostolique s'efforce de prévaloir sur les artifices du raisonnement. L'influence des humanistes vient combattre les tendances surnaturelles, l'érudition pédantesque et le naturalisme païen s'introduisent dans la prédication au moment même où le protestantisme attaque furieusement l'unité de l'Église. Après le concile de Trente, sous l'action d'hommes comme saint Charles Borromée, la parole de Dieu est annoncée suivant des méthodes plus évangéliques; le P. Segneri donne à ses contemporains des modèles voisins de la perfection ; puis, par l'imitation des grands orateurs français et espagnols, l'Italie adopte un genre compassé, prétentieux, faux, que les controverses du XVIIIe siècle font dégénérer en exercices de pure rhétorique. Enfin, nos contemporains ont senti le besoin de parler une langue plus accessible à l'auditoire, mais l'auteur fait remarquer très judicieusement que le genre tout moderne des conférences apologétiques devrait être réservé à des publics choisis et que la véritable prédication populaire doit s'écarter le moins possible de l'enseignement de la morale évangélique.

Sur ces grandes lignes qui forment une charpente d'idées à son œuvre, Mgr Zanetto a disposé un nombre prodigieux de notices fort instructives consacrées aux prédicateurs dont il donne une biographie suivie d'analyses et même de morceaux choisis avec goût. En appendice, après chaque chapitre, nous trouvons quelques aperçus concis et

clairs sur le mouvement de l'éloquence sacrée hors d'Italie, mais il est regrettable que les noms français soient trop souvent défigurés. *Plaintier* pour *Plantier*, *Guyol* pour *Puyol*, *Duchamps* pour *Deschamps*, *J. Zanam* pour *Ozanam;* il n'est pas exact que le P. Didon ait succédé à Mgr d'Hulst dans la chaire de Notre-Dame.

En résumé, ces leçons réunissent les qualités d'une analyse pénétrante avec celles d'une large synthèse et ont dû fournir des opinions fort saines et fort élevées aux élèves devant lesquels elles ont été professées avant d'être réunies en volume. P. PISANI.

HISTOIRE

La Politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376, par LÉON MIROT. Paris, Bouillon, 1899, in-8 de XI-200 p. — Prix : 7 fr.

L'ouvrage de M. Mirot comprend deux parties. D'abord une étude sur les causes du retour de Grégoire XI à Rome. Sur les raisons d'ordre général, attrait des grands souvenirs religieux de Rome, anomalie de voir le chef de l'Église résider loin de son siège, inconvénient de paraître asservir la Papauté à l'influence française, réclamations passionnées de l'Italie éloquemment interprétées par un Pétrarque et par bien d'autres, sur tout cela M. Mirot n'insiste pas ; il se contente de l'indiquer de quelques traits sobres et justes. Il s'étend surtout sur ce qui fut la cause occasionnelle et immédiatement déterminante de la grave résolution de Grégoire XI ; la nécessité de conserver à l'Église ses États menacés par l'ambition de Florence. L'idée fondamentale de son livre, développée avec beaucoup de force et de clarté, est que ce fut la politique florentine qui « hâta, chez Grégoire XI, l'accomplissement du projet de retour depuis longtemps formé, et fit disparaître les dernières hésitations qui pouvaient le retenir encore en Avignon. » Alliée traditionnelle de la Papauté, tant que celle-ci avait été faible en Italie, Florence se crut menacée dès que l'État pontifical eut été reconstitué par Albornoz. On la voit, durant la guerre entre Grégoire XI et les Visconti, amie de nom, en réalité adversaire occulte du Saint-Siège ; et quand en 1375 la paix est rétablie, elle s'en inquiète, comme si elle regrettait de voir le Pape recouvrer sa liberté d'action. Susceptible, défiante, cherchant à Grégoire XI des querelles d'Allemand, exploitant avec passion le mécontentement causé dans l'Italie centrale par le gouvernement des légats et des recteurs français, elle se met enfin à la tête d'une ligue contre l'Église à tendances nettement anticléricales, et provoque un soulèvement presque général des terres de l'Église. Deux choses seulement sauvèrent l'État temporel, la fidélité de Rome et la résolution du Pape de hâter son retour. Depuis le commencement

de son pontificat, il y songeait, mais la situation générale de la chrétienté et surtout le désir de ne pas quitter la France avant d'avoir assuré la paix entre Charles V et Édouard III, l'avaient arrêté. Les événements d'Italie le décidèrent. Le rôle de sainte Catherine de Sienne, qu'on a parfois exagéré, a consisté seulement à fortifier le Pape dans son dessein déjà conçu, et à l'aider à vaincre les sollicitations dont il fut l'objet.

Dans la seconde partie de son travail, M.Mirot étudie le voyage même de Grégoire XI. Là il se rencontre avec une partie du livre de Mgr Kirsch : *die Rückkehr der Pœpste Urban V und Gregor XI von Avignon nach Rome*. Il republie les comptes déjà donnés par Mgr Kirsch. Mais le plan des deux auteurs est différent. Mgr Kirsch a suivi rigoureusement l'ordre des registres, sans aucune division. Au contraire M. Mirot « rapproche toutes les mentions relatives à un même service, tout en respectant pour chacune d'elles l'ordre chronologique.» En sorte qu'il n'y a pas à proprement parler double emploi. A certains égards même l'ordre suivi par M. Mirot permet de se rendre plus facilement compte de la vaste opération que fut le transfert, d'Avignon à Rome, de la cour pontificale.

Quelques lapsus se sont glissés dans la transcription ou l'interprétation des noms de lieux italiens : Page 34, *Castellione Fiarentino* pour *Castiglione Fiorentino ;* page 44, *Monsflasconis (Montefiascone)*, traduit par *Montefalcone ;* page 46, *Cervaia* pour *Cervia*. E. JORDAN.

L'Église catholique à la fin du XIXe siècle. Le Chef suprême, l'organisation et l'administration générale de l'Église. Paris, Plon et Nourrit, 1899, 30 fascicules in-4, contenant chacun 24 pages de texte avec de riches illustrations et 2 planches hors texte. — Prix de l'ouvrage complet : 40 fr.

La belle publication entreprise par la maison Plon et Nourrit s'est terminée par l'apparition des tables. Je ne puis que répéter ce que je disais il y a quelques mois (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 329-331) : c'est un ouvrage de grand intérêt pour le fond et d'une réelle valeur artistique pour la forme. Les difficultés inséparables d'une tâche aussi considérable ont été tournées habilement et les auteurs ont su être complets sans être prolixes, exacts sans être médisants, savants sans être ennuyeux ; ils méritent donc tous nos éloges. Une feuille complémentaire indique les modifications qui se sont produites au cours de l'impression ; longue nécrologie de cardinaux et de prélats, pleins de vie et d'activité il y a un an et maintenant couchés dans la tombe ! Encore cette liste est-elle incomplète ; le cardinal Jacobini, nommé cardinal-vicaire, a disparu, et Mgr Kahyyath, le patriarche chaldéen, et bien d'autres. Grande leçon à méditer et qui nous rappelle l'instabilité des choses humaines. *Sic transit...*

Malgré le soin apporté à la correction, il y a encore quelques oublis. Mgr Battandier, l'un des auteurs, né en 1850, aurait été ordonné prêtre en 1857 (p. 689). Quel que soit son mérite, je ne pense pas qu'il ait obtenu cette dispense. P. PISANI.

Cartulaire général de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, publié par J. DELAVILLE LE ROULX. T. III. Paris, Leroux, 1899, in-fol. de 820 p. — Prix : 100 fr.

Il est, je crois, permis de penser qu'un éditeur de chartes n'a pas le devoir de mettre lui-même en valeur les chartes qu'il publie. L'auteur du *Cartulaire général des hospitaliers* nous a exposé son plan et dit, en tête de son premier volume, d'où il avait tiré les milliers de chartes qu'il se proposait d'offrir au public érudit. Il nous donnera, sans aucun doute, à la fin de son quatrième volume une table générale de tous les noms de personnes et de lieux qui figureront dans les quatre tomes de son immense recueil. C'est en somme tout ce qu'il nous doit. Et s'il lui plaît quelque jour d'utiliser les documents contenus dans son *Cartulaire*, soit pour en extraire des listes des hauts dignitaires de l'ordre de l'Hôpital, soit même pour refaire l'histoire des deux cents premières années de cet ordre célèbre, certes nous n'aurons qu'à nous féliciter de ce luxe. En attendant, si M. Delaville Le Roulx ne s'est proposé que de fournir des documents aux historiens, il ne serait pas équitable de lui demander plus que de publier ces documents avec tout le soin possible.

Sous ce rapport, le tome III du *Cartulaire général des hospitaliers* m'a paru tout aussi soigné que les deux premiers, sans atteindre, bien entendu, la perfection qui, comme on sait, n'est pas de ce monde. Ce troisième volume ne contient pas moins de 1 553 pièces, ce qui porte à 4 525 le nombre total des chartes imprimées jusqu'ici dans le *Cartulaire*. La dernière de ces chartes est du 28 décembre 1300. Comme l'auteur arrête sa publication à 1310, c'est-à-dire au moment où les hospitaliers abandonnent l'île de Chypre pour se transporter à Rhodes, on voit que nous sommes près du but. Je fais des vœux pour qu'il soit rapidement atteint, et surtout pour que M. Delaville Le Roulx ne nous fasse pas trop attendre les tables qui nous permettront de tirer tout le parti possible de son magnifique recueil. ARMAND D'HERBOMEZ.

Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel, par ERNEST RENAN. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-8 de IV-483 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les trois études que contient ce volume se rapportent à Guillaume de Nogaret, à Pierre Dubois, à Bertrand de Got (Clément V). Publiées en 1873 et 1877 dans les tomes XXVI et XXVII de l'*Histoire littéraire de la France*, et réimprimées sans modifications, elles sont loin d'être

aujourd'hui tout à fait au courant de l'état de la science. L'ouverture des archives du Vatican et la publication partielle ou totale des registres de Boniface VIII, Benoît XI, Clément V, ont naturellement mis au jour beaucoup de documents nouveaux. Le récent livre de Holtzmann, *Wilhelm von Nogaret Rat und Grossiegelbewahrer Philipps des Schönen*, a retouché ou complété sur bien des points la biographie de ce personnage (critiquant le travail de son prédécesseur, M. Holtzmann a pu lui reprocher une connaissance insuffisante de la littérature allemande du sujet). La liste des écrits de Pierre Dubois, dressée par M. Renan, est incomplète, depuis que M. Langlois a fait connaître dans la *Revue historique* d'importants extraits d'un pamphlet jusqu'alors inédit, le *De torneamentis et justis*. Sur la vie et le pontificat de Clément V, les beaux travaux de P. Ehrle dans l'*Archiv für Literatur-und Kirchengeschichte des Mittelalters* ont jeté beaucoup de lumière. Mais, quoique vieillis, les trois mémoires de M. Renan n'en restent pas moins très dignes d'attention, et on est heureux de voir réunis, sous une forme maniable et dans un volume facilement accessible, ces travaux qui se complètent si bien l'un l'autre. Il faut mettre hors de pair l'étude sur Nogaret, où sont caractérisés merveilleusement les procédés de ce personnage qui, unissant les contraires, eut l'art de pousser l'hypocrisie jusqu'à l'impudence. L'étude sur Clément V me paraît au contraire bien plus faible et superficielle. Si les jugements de M. Renan ont parfois quelque chose d'indécis, si des préoccupations trop modernes, qui se manifestent dans certaines expressions, certains rapprochements, semblent quelquefois l'empêcher d'arriver à l'intelligence profonde du moyen âge, si certaines vues enfin sont contestables, dans l'ensemble, il a su tracer un tableau clair et attachant, sinon toujours très fouillé, de la politique religieuse de Philippe le Bel. Littérairement il va de soi que ces mémoires sont des modèles du genre de la notice sobre et précise, qui est celui de l'*Histoire littéraire*. E. JORDAN.

Charles II, roi de Navarre, comte d'Évreux, et la Normandie au XIVe siècle, par EDMOND MEYER. Paris, E. Dumont, 1898, in-8 de VIII-305 p. — Prix : 7 fr. 50.

Se dresser en face des historiens, et leur demander compte de l'histoire qu'ils ont fabriquée ; puis la refaire à son tour, preuves en mains ; et réhabiliter ainsi une figure de roi, injustement mutilée par la fureur politique : tout cela constitue la tâche la plus honorable et ce n'est pas l'éminent directeur de cette Revue qui nous démentira, lui qui a arraché Charles VII aux mains des détracteurs pour tracer une nouvelle et véridique expression de son règne.

M. Meyer, lui, a voulu « démontrer la perfidie du roi de France que

les écrivains royalistes ont complaisamment appelé Charles le Sage » (p. 8) et rejeter pour son héros le surnom infamant de Charles le Mauvais. Avec un soin et une érudition profonde, il a patiemment relevé tous les faits et gestes du roi de Navarre et essayé de démontrer qu'il ne fut ni plus ni moins cruel que ses contemporains, ses parents et ses amis. Il y a tout un chapitre (p. 216 et suivantes) où il s'attaque avec une vraie « furia » à tout ce qui ravale son personnage. Il s'en prend tout particulièrement à Siméon Luce « que ses études spéciales, sa grande instruction, sa haute intelligence » auraient dû empêcher de composer « le réquisitoire le plus violent », qui ait jamais été écrit contre Charles le Mauvais (p. 268). M. de Beaucourt n'est pas épargné (p. 275). « Tout est calomnie, dit M. Meyer, nous l'avons démontré. » (p. 272).

La démonstration ne nous semble pas si évidente que cela. Ainsi prenons le début du livre. Pour l'auteur l'avènement de Philippe le Long au trône fut « une véritable usurpation » (p. 6) consommée au nom de la prétendue loi salique. Aussi Godefroy d'Harcourt « ce fut un révolté contre le roi de France personnellement, non contre la France. Il fut parmi tant d'autres le plus ardent défenseur des libertés provinciales et communales, peut-être un ambitieux qui rêva de la couronne ducale de Normandie, mais il ne fut pas un traître dans l'acception que l'on donne aujourd'hui à ce mot (p. 17). » Et cependant, quelques pages plus loin, Godefroy rend hommage au roi d'Angleterre, « considérant que le royaume de France lui est dévolu de droit » (p. 20). Que dis-je ? il prend le commandement d'un des trois corps d'invasion (p. 21).

Voyons en Navarre les débuts de Charles II. A la suite d'une colère qui fut cruelle, il manque d'être assassiné (p. 26). — Quand il eut obtenu la main de Jeanne de France, fille de Philippe le Long, il fit tuer le connétable, Charles d'Espagne. Tout d'abord, il « s'emporta » contre les meurtriers, puis il « accepta ensuite résolument la responsabilité » du meurtre (p. 39). Pardonné par le Roi, il en profita pour aller comploter contre lui à Avignon, et de là, ayant formé une armée en Navarre, il vint débarquer à Cherbourg pour appuyer les Anglais (p. 43-47), etc., etc.

Nous pourrions continuer notre examen, mais nous croyons en avoir assez dit à nos lecteurs pour leur avoir démontré que, malgré sa bonne volonté, malgré ses recherches, malgré son érudition, M. Meyer n'a pas justifié toutes ses critiques contre les historiens qui l'ont précédé et qu'au contraire il a le plus souvent apporté des documents et des preuves pour confirmer leurs jugements. C. A. B.

Les Grands Traités du règne de Louis XIV, publiés par H. VAST. III. *La Succession d'Espagne. Traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bâle (1713-1714)*. Paris, Picard et fils, 1899, in-8 de 220 p. — Prix : 3 fr. 25.

Nous avons déjà signalé ici l'importance pratique de la publication intitulée : *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire* et nous avons analysé les deux premiers fascicules consacrés par M. Vast aux *Grands Traités du règne de Louis XIV*. Le troisième et dernier fascicule vient de paraître avec la table générale des personnages cités et l'index géographique. Le lecteur recourra avec fruit à ces index qui facilitent singulièrement les recherches sur les laborieuses négociations du grand règne.

Ces sortes de publications sont une introduction normale à l'étude, à la méditation des grands Mémoires du temps. En suivant pas à pas, sous la direction éclairée de M. Vast, les négociations issues de la succession d'Espagne, les Mémoires du marquis de Torcy nous revenaient naturellement à l'esprit. Il n'y a pas de lecture plus attrayante et plus poignante. Le vieux Roi et son grand ministre y apparaissent en traits inoubliables. A chaque concession qui leur est imposée, il semble qu'on arrache une fibre de leurs cœurs. Ne venez pas nous dire que l'amour de la patrie française soit né en 1789.

A. D'AVRIL.

Les Origines et les responsabilités de l'insurrection vendéenne, par le R. P. Dom FRANÇOIS CHAMARD. Paris, Savaète, 1899, gr. in-8 de 452 p. — Prix : 8 fr.

L'insurrection vendéenne a-t-elle été, comme le prétend M. Célestin Port, provoquée par les conspirations et les menées des nobles et des émigrés ? A-t-elle été, au contraire, l'explosion spontanée de la colère des paysans contre la persécution religieuse et l'application tyrannique de la constitution civile du clergé ? Telle est la question que s'est posée le savant prieur des bénédictins de Ligugé, Dom Chamard, et qu'il examine à la lumière des documents authentiques pour en faire en quelque sorte la préface d'une nouvelle édition de l'*Histoire de la Vendée*, de l'abbé Deniau. Et il semble bien qu'il démolisse par des arguments irréfutables la thèse chère à M. Célestin Port.

Que les émigrés aient fomenté le soulèvement de la Vendée, cela n'est certainement pas. Ils l'avaient si peu fomenté, que lorsqu'il a éclaté, ils n'en connaissaient ni la portée ni les auteurs. Pendant fort longtemps on crut à Coblentz et à Trèves que le chef des bandes vendéennes était un certain perruquier du nom de Gaston : Mme de la Rochejaquelein le raconte dans ses *Mémoires* et nous en avons retrouvé nous-même la preuve dans la Correspondance de la marquise de Raigecourt. Des vrais chefs, de la Rochejaquelein, de Cathelineau, de Lescure

de d'Elbée, rien ; les émigrés paraissent ignorer jusqu'à leur existence. Quant aux nobles du pays, la plupart avaient franchi la frontière, surtout après le misérable échec de la tentative de Varennes. M. de Lescure lui-même avait failli partir et il avait fallu l'intervention personnelle de la Reine pour l'empêcher d'émigrer. Ceux qui étaient restés dans leurs châteaux, vivaient retirés et tranquilles, s'efforçant avant tout de se faire oublier. Il fallut que les paysans allassent les chercher chez eux pour les supplier de se mettre à leur tête.

Ce qui provoqua le mécontentement des Vendéens et détermina ensuite leur prise d'armes, ce fut la persécution religieuse. Les Vendéens étaient profondément catholiques et attachés à leurs « bons curés. » Ils furent indignés quand on les chassa de leurs presbytères et qu'on vendit leurs biens. Et le rôle des prêtres se réduisit en somme à entretenir leurs paroissiens dans la vraie foi, à les empêcher d'adhérer à une constitution que les évêques et le Pape avaient déclarée schismatique. On les a accusés d'avoir prêché le refus de l'impôt, c'est une erreur ; quelque lourdes que fussent les contributions, elles étaient régulièrement payées dans la Vendée ; tous les documents officiels l'attestent. Mais ce que voulaient les paysans, c'étaient le maintien de leurs curés, la restitution de leurs églises ; le rapport de Gensonné est instructif sur ces deux points. Au début même, ils se contentèrent de faire des processions, d'organiser des pélerinages pour demander à Dieu cette double grâce. Mais on interdit les processions, on arrêta les pèlerins, on interna les prêtres insermentés au chef-lieu du département, puis bientôt on les emprisonna et on les déporta. La colère des populations grandit, et lorsque l'appel de trois cent mille hommes vint ajouter un grief de plus à tant d'autres, la coupe déborda et l'insurrection éclata : insurrection de paysans qui ne voit que plus tard des gentilshommes à sa tête, insurrection religieuse et non politique. C'est ce qu'établit clairement le très complet et très consciencieux travail de l'érudit prieur de Ligugé.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

La France sous le Consulat, par F. CORRÉARD. Paris, Société française d'édition d'art, L.-H. May, s. d., in-8 de 300 p.— Prix : broché, 4 fr.; cartonné, 5 fr.

Ce volume appartient à la collection « Bibliothèque d'histoire illustrée » publiée sous la direction de M. Zeller, de l'Institut, et de M. Vast, docteur ès-lettres. Il y figurera en bon rang, car il est bien fait et offre l'attrait d'une période qui fait couler actuellement des flots d'encre. Il se ressent aussi de l'esprit « universitaire » dans cette étroitesse de mots et cette mesquinerie d'idées que ses adversaires lui reprochent et dont ses partisans souffrent. On y sent, pour toutes les choses de

l'Église, un parti pris frondeur, une défiance sincère, une ignorance orgueilleuse et ce je ne sais quoi d'hostile qui bouche les yeux de gens par ailleurs clairvoyants. Sentiment latent, impression vague, antagonisme obscur et voilé, mais qui se dégage de tout le livre et en dépare les meilleures pages.

Après cette restriction nécessaire venons aux éloges mérités. Le style est froid mais correct, non pas « professoral » mais clair et simple. L'ordonnance du plan est bonne : cinq parties : le Gouvernement, les Institutions, la Société, le Mouvement économique, le Mouvement intellectuel. L'auteur résume ses devanciers, mais les résume bien ; il s'appuie le plus souvent sur la *Correspondance* de Napoléon (où naturellement domine la note favorable), quelques *Mémoires* douteux paraissent bien choisis (Pasquier, Mme de Rémusat), dont toutefois il eût pu allonger la liste, avec certains historiens de mérite comme Taine et Albert Sorel. Les illustrations ne visent pas au grand art, leur nombre et le genre du volume ne le demandaient, ne le permettaient pas ; mais elles sont choisies avec discernement, bien appropriées au texte et ont un caractère documentaire tout à fait intelligent ; les planches célèbres comme les gravures populaires, et aussi les caricatures, ont été mises heureusement à contribution.

Les préjugés de l'auteur se font jour, avec discrétion toujours, à maint endroit ; ils apparaissent particulièrement lorsqu'il parle de la chouannerie (p. 27), de Georges Cadoudal dont il veut absolument faire l'instigateur de la machine infernale (p. 48). En revanche, son récit de la mort du duc d'Enghien est juste, impartial et bien conduit (p. 88). Sans doute, la « promulgation de la loi sur les cultes » est du mois d'avril 1802, mais il n'est pas tout à fait exact de dire que l'année 1802 est celle du Concordat (p. 74), et la vérité historique veut que l'on donne la date de 1801 à ce grand acte. L'auteur est-il bien sûr, — il le dit dans une note de la page 141, —que les titres de commandeur et de chevalier, dans l'ordre de la Légion d'honneur datent seulement de la Restauration ? Déjà dans les dernières années de l'Empire l'habitude en était prise. Il se trompe quand il croit (p. 150) qu'au conclave de Venise, Consalvi a fait campagne pour le cardinal qui allait devenir Pie VII. J'ajouterai qu'une faute d'impression, lui fait nommer la divine Juliette « Madame de Récamier » ; la particule, est-il besoin de le dire, défigure ce nom célèbre. G. G.

Nouveaux Fragments de droit et d'histoire, par Henri Braune. Paris, Larose, 1899, in-8 de VIII-439 p. — Prix : 10 fr.

On ne saurait prétendre, en un sommaire compte rendu, résumer ces dix-sept essais, savants et consciencieux, dont le premier a pour objet les Indo-Européens avant l'histoire, et le dernier, Montalembert.

bonnes gens des arrondissements de Valenciennes, d'Avesnes, de Mons ou de Charleroi. Mais je me permets de leur conseiller de ne pas accepter sans les contrôler les racontars que M. Raymond a eu le très grand tort de leur servir sans les avoir lui-même passés au crible.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Monographie de la cathédrale d'Angers ; monument, sépulture, trésor, tapisseries, vitraux, etc., par JOSEPH DENAIS. Paris, H. Laurens, 1899, in-8 de XXIV-499 p. — Prix : 12 fr.

« C'est ma patrie. Je l'aime, et je l'aime d'amour, — la mère patrie », écrit M. Denais dans sa préface (p. XXIV). Et le plus beau témoignage qu'il a pu donner de cette forte amour, c'est le livre qu'il vient d'écrire et qui est le premier d'une série que nous aurons probablement le plaisir d'examiner. Ce début a une importance telle qu'il ne peut que présager un véritable monument dédié aux églises d'Anjou.

Dans la description de la cathédrale d'Angers, M. Denais commence par l'historique général de la basilique. Elle date du IXe siècle, d'après Grégoire de Tours. Cette première église n'a laissé aucune trace ; on a retrouvé au XIIIe siècle les traces de la seconde église attribuée à Dagobert, à Pépin ou à Charlemagne. Elle fut reconstruite au XIe siècle par l'évêque Hubert de Vendôme. Brûlée deux ans après sa dédicace, elle fut immédiatement réédifiée, mais elle ne fut achevée qu'à la fin du siècle suivant. Les travaux se prolongèrent même jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Les vitraux datent de cette époque et du siècle suivant. Au XVe, ainsi qu'aux siècles suivants, quelques fêtes et quelques embellissements. Ce n'est qu'en 1699, qu'on exécuta des remaniements qui constituèrent d'irréparables destructions. M. Denais les énumère avec une tristesse que nous comprenons et à laquelle nous nous associons. Le vieux jubé, les tombeaux, l'abri de l'urne de Cana, l'autel de marbre noir, l'autel de saint Thibault, le pilier du grand portail, l'ange de vermeil, on saccage, on détruit, on vend tout. Pour comble, en 1783, on se met à badigeonner ! La rampe en pierre qui régnait à l'intérieur de l'église est remplacée par une balustrade en fer forgé. En 1789, le Chapitre envoie, pour les besoins de l'État, un grand nombre de pièces d'orfèvrerie à la Monnaie. Bientôt les contributions ne furent plus volontaires, mais elles furent plus radicales, et on brûla les boiseries que l'on ne pouvait emporter et les cartulaires auxquels on n'attachait aucun prix. Devenu temple de la Raison, temple décadaire, temple de l'Être suprême, la cathédrale ne fut réaffectée au culte qu'en 1802. En 1806, on détruisit le porche extérieur qui menaçait ruines, et en 1831, les deux flèches furent frappées de la foudre et le dôme central s'écroula. En 1848, on forma le projet de dégager la façade jusqu'à la Maine. En 1861, on sauvegarda l'autel

qui avait préparé la loi de 1850. Aujourd'hui, ce qui nous reste de cette loi de liberté, car les assauts de Jules Ferry y ont pratiqué de larges brèches, est encore menacé par les projets du ministère actuel. Contre des adversaires qui ressemblent beaucoup à ceux d'autrefois, les mêmes armes peuvent servir, et c'est pourquoi M. de Lacombe nous donne une nouvelle édition de son livre depuis longtemps épuisé. Cette publication est éminemment opportune et nous sommes assuré que les défenseurs de la liberté d'enseignement sauront en tirer profit. Le livre se divise en deux parties, consacrées l'une à l'enseignement primaire, l'autre à l'enseignement secondaire. Je doute qu'un seul des sophismes réédités aujourd'hui par la mauvaise foi et par l'ignorance ne trouve pas là sa réfutation. Cette œuvre, que j'aurais voulu voir compléter par le texte même de la loi de 1850, fait honneur à M. de Lacombe. Il renouvelle, en la rééditant, le service qu'il a rendu il y a vingt ans à la cause de la liberté. ED. PONTAL.

Histoire du Hainaut français et du Cambrésis, par F. RAYMOND. Paris, Lechevalier ; Lille, Dugardin, 1899, in-8 de 818-XIX p., avec fig. — Prix : 8 fr.

Il faut dire que l'auteur de ce livre s'intitule « ancien élève de l'École pratique des hautes-études, professeur au collège de Maubeuge. » Il faut le dire parce que le lecteur, en voyant ce double titre, pourrait être en droit de s'attendre à ce que l'*Histoire du Hainaut français et du Cambrésis* soit un livre bien fait et de caractère scientifique et qu'il n'en est malheureusement rien. Nous sommes ici en face d'une indigeste compilation d'ouvrages dont la plupart n'ont plus de valeur, si tant est qu'ils en aient jamais eu. J'accomplis un devoir pénible en faisant cette déclaration, mais je la dois aux lecteurs du *Polybiblion*. Le volume de M. Raymond est donc un livre mal composé, où les histoires si dissemblables du Hainaut français et du Cambrésis s'enchevêtrent, toujours au détriment du Cambrésis, où les contradictions et les répétitions abondent, où des chapitres entiers sont consacrés au Hainaut belge, etc. Ces défauts, joints au manque de critique de l'auteur, qui est d'ailleurs aussi mal au courant qu'on peut l'être des publications récentes concernant le sujet qu'il a voulu traiter, ces défauts, dis-je, sont loin d'être rachetés par les considérations, financières ou autres, relatives à certaines sociétés industrielles, par les vues de la ville de Charleroi, des hauts-fourneaux de la Providence ou de la « locomotive à grande vitesse à mouvement équilibré » imaginée par M. A. Robert, toutes choses qu'on s'étonne de trouver dans cette *Histoire du Hainaut français et du Cambrésis*. Nonobstant ces critiques, qu'il me serait facile, hélas ! de multiplier, le livre de M. Raymond (qui a eu plusieurs centaines de souscripteurs !) pourra intéresser les

bonnes gens des arrondissements de Valenciennes, d'Avesnes, de Mons ou de Charleroi. Mais je me permets de leur conseiller de ne pas accepter sans les contrôler les racontars que M. Raymond a eu le très grand tort de leur servir sans les avoir lui-même passés au crible.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Monographie de la cathédrale d'Angers ; monument, sépulture, trésor, tapisseries, vitraux, etc., par JOSEPH DENAIS. Paris, H. Laurens, 1899, in-8 de XXIV-499 p. — Prix : 12 fr.

« C'est ma patrie. Je l'aime, et je l'aime d'amour, — la mère patrie », écrit M. Denais dans sa préface (p. XXIV). Et le plus beau témoignage qu'il a pu donner de cette forte amour, c'est le livre qu'il vient d'écrire et qui est le premier d'une série que nous aurons probablement le plaisir d'examiner. Ce début a une importance telle qu'il ne peut que présager un véritable monument dédié aux églises d'Anjou.

Dans la description de la cathédrale d'Angers, M. Denais commence par l'historique général de la basilique. Elle date du IXe siècle, d'après Grégoire de Tours. Cette première église n'a laissé aucune trace; on a retrouvé au XIIIe siècle les traces de la seconde église attribuée à Dagobert, à Pépin ou à Charlemagne. Elle fut reconstruite au XIe siècle par l'évêque Hubert de Vendôme. Brûlée deux ans après sa dédicace, elle fut immédiatement réédifiée, mais elle ne fut achevée qu'à la fin du siècle suivant. Les travaux se prolongèrent même jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Les vitraux datent de cette époque et du siècle suivant. Au XVe, ainsi qu'aux siècles suivants, quelques fêtes et quelques embellissements. Ce n'est qu'en 1699, qu'on exécuta des remaniements qui constituèrent d'irréparables destructions. M. Denais les énumère avec une tristesse que nous comprenons et à laquelle nous nous associons. Le vieux jubé, les tombeaux, l'abri de l'urne de Cana, l'autel de marbre noir, l'autel de saint Thibault, le pilier du grand portail, l'ange de vermeil, on saccage, on détruit, on vend tout. Pour comble, en 1783, on se met à badigeonner! La rampe en pierre qui régnait à l'intérieur de l'église est remplacée par une balustrade en fer forgé. En 1789, le Chapitre envoie, pour les besoins de l'État, un grand nombre de pièces d'orfèvrerie à la Monnaie. Bientôt les contributions ne furent plus volontaires, mais elles furent plus radicales, et on brûla les boiseries que l'on ne pouvait emporter et les cartulaires auxquels on n'attachait aucun prix. Devenu temple de la Raison, temple décadaire, temple de l'Être suprême, la cathédrale ne fut réaffectée au culte qu'en 1802. En 1806, on détruisit le porche extérieur qui menaçait ruines, et en 1831, les deux flèches furent frappées de la foudre et le dôme central s'écroula. En 1848, on forma le projet de dégager la façade jusqu'à la Maine. En 1861, on sauvegarda l'autel

Saint-Maurice, l'autel Notre-Dame et le grand autel à baldaquins, qu'on voulait détruire ou enlever comme n'étant pas en harmonie avec l'édifice. De 1860 à nos jours, on exécuta seulement des travaux de grattage.

M. Denais continue par une bibliographie des sources, très considérable, où nous apercevons cette mention : « Archives de l'évêché d'Angers (non cotés) » (p. 26). Suit la description, extérieure d'abord. Elle débute par des détails sur le sommet des flèches et le pourtour, puis une soigneuse révision de la façade, du clocher, de l'ancien porche extérieur, de la tour de gauche et de la tour de droite, des cloches, de la tour centrale, de l'horloge. Sur le côté gauche de la nef, on remarque un calvaire, avec crucifix, la Vierge et saint Jean. Sur ce côté, comme sur le côté droit, sont des chapelles que l'auteur a remarquées. Il a aussi soigneusement noté les tombes du cloître, la chapelle de Job ; sur le transept gauche, l'ancienne horloge de ville, et, sur le droit, le petit clocher. Rien à noter sur le chœur, la sacristie et l'abside.

L'étude sur l'intérieur débute par une magistrale description des voûtes et de la nef. Celle-ci contient les orgues, le baptistère du roi Marcille, la chapelle Sainte-Anne, le fameux calvaire de David d'Angers, des tombeaux. Tous ceux-ci sont extrêmement curieux, même les modernes, et à examiner soigneusement et de près, notamment celle de François de Chateaubriand (XVIe siècle). La chaire moderne a une histoire. A regarder aussi toutes les chapelles et tous les autels : Saint-Antoine, de la Circoncision, Saint-Séréné, Saint-Sébastien, le Crucifix, Saint-Louis, Notre-Dame de Pitié, le Rosaire, Saint-Yves, Saint-André, de Job, Saint-Jean, etc., etc.

A l'intertransept, on remarque le fameux crucifix des Stations (XVe s.) et le petit orgue. Dans l'ancien chœur, nombreuses particularités, telles que le porte-cierges de l'aigle, les tapisseries, les stalles, le trône épiscopal, et encore ce tombeau, si réputé, de l'évêque Jean Olivier.

Les transepts droit et gauche ne sont pas moins intéressants par les richesses qu'on y rencontre à chaque pas et que M. Denais nous énumère soigneusement.

Dans le chœur, il y a le fameux autel à baldaquin du XVIIIe siècle, la chaire de saint Maurille et les boiseries qui datent du père de David d'Angers. Deux notes aussi judicieuses que possible sont consacrées à l'ancien grand autel de marbre, à la chaire Saint-René. A ce sujet, un tableau en parchemin du XV ou XVIe siècle (XVIe plutôt), contient l'histoire rimée du personnage. Il faut noter au point de vue philologique : « amen » (p. 287), rimant avec « examen. »

Un chapitre tout spécial est consacré à la sacristie et au trésor, et surtout aux admirables tapisseries que tout le monde connaît, mais qui méritent les quatre-vingts pages qu'elles occupent dans ce beau et substantiel volume.

Mais ce que je ne saurais assez louer, c'est l'attention prêtée aux vitraux par le consciencieux historien de la cathédrale d'Angers. Voilà une partie que négligent trop souvent ceux qui traitent une monographie d'église. Ici, une soixantaine de pages épuisent le sujet, et on doit les recommander autant aux artistes qu'aux archéologues.

Avec un soin jaloux, M. Denais a dressé une table des représentations graphiques qui complètent son volume. Il n'y en a pas moins d'une centaine, toutes très correctes, très fines, très soignées. Une d'elles, le frontispice, est une merveille. Il représente la porte d'entrée. Une autre (p. 34-85) a dû être extrêmement difficile à prendre.

Une table alphabétique des noms propres et des matières rend les recherches aussi aisées que possible. C'est donc une œuvre d'érudition qu'a réussie M. Denais, et, grâce à la netteté et à la simplicité du style, elle se lit avec un agrément infini. Voilà un modèle... à imiter !

C. A. B.

L'Allemagne nouvelle et ses historiens (*Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Treitschke*), par ANT. GUILLAUD. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 356 p. — Prix : 5 fr.

M. Antoine Guillaud, professeur d'histoire à l'École polytechnique suisse, vient de publier une étude très remarquable sur les historiens modernes de l'Allemagne. Qu'il est donc agréable de suivre le développement harmonieux d'une pensée sobre et calme, exprimée en un style clair et ferme ! Il y a dans la courte introduction de ce livre (trente pages) des vues générales sur le mouvement historique en Allemagne depuis les guerres de l'indépendance en 1813 jusqu'à nos jours, vues aussi justes qu'ingénieuses et qui répandent une belle clarté sur tout le tableau. — Le critique montre que le premier élément de la formation des historiens nationaux a été le sentiment patriotique allemand, sentiment exalté par les désastres mêmes de la patrie après Iéna. « Dans l'éclair fulgurant du champ de bataille d'Iéna, les Allemands, qui jusque-là avaient compté sur ce pays (la Prusse), virent sombrer leurs espérances, et, dans un magnifique élan de patriotisme, ils se précipitèrent... » C'est le baron de Stein qui se met à la tête du mouvement : ce ministre possédait déjà, et à un haut degré, tous les caractères qui distingueront plus tard les historiens politiques de tendance prussienne ; c'est lui, le créateur de cette école historique dans laquelle entrèrent toutes les forces intellectuelles du moment, les Niebuhr, les Grimm, les Heeren, les Görres, école qui se distingue à la fois par son exclusivisme national et par sa haine de la Révolution française.

M. Guillaud trouve qu'on a parfois trop vanté les historiens allemands ; ils ont la science, ils ont la patience, c'est vrai, mais ils manquent

souvent de finesse et de pénétration, sans compter qu'ils se laissent parfois passionner par les préjugés des Teutons contre la France. Il y a des teutomanes qui remontent au traité de Verdun, et qui n'ont pas encore pardonné aux Français la mort du jeune Conradin à Naples. — Après avoir montré les caractères généraux de l'histoire moderne chez les Allemands, l'auteur étudie en particulier Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel et enfin Treitschke. Nous regrettons de ne pouvoir entrer dans le détail de ses fines et judicieuses analyses, mais tous les lecteurs seront avec M. Guillaud, lorsqu'après avoir montré que les historiens comme Mommsen, comme Treitschke, n'ont fait dans leurs histoires que l'apologie de la force, et glorifié le succès quand même, il conclut en disant : « Et si l'on songe que cette politique n'a pas eu de plus chauds défenseurs que les récents historiens prussiens, on est en droit d'affirmer qu'ils sont les premiers auteurs de cette dégénérescence des mœurs. A tant vanter les coups de force et la ruse, malgré le vernis moral dont ils couvraient leurs théories, ils ont contribué à pervertir l'esprit public. » L. M.

Historia de España y de la civilización española, par Rafael Altamira y Crevea. Tome Ier. Barcelona, Juan Gili, 1900, in-12 de 630 p. avec 128 photogravures. — Prix : 6 fr.

Le très distingué professeur de l'Université d'Oviedo, qui est l'auteur de cet ouvrage, s'est proposé de réunir dans deux volumes, écrits pour le public et surtout pour les étudiants, l'histoire complète de son pays et de la civilisation espagnole. C'est une tâche ardue ; car dans l'étude des premiers âges historiques jusqu'au xve siècle, on se heurte sans cesse à des lacunes, à des difficultés d'interprétation, que pourraient seules combler ou aplanir des découvertes plus amples sur la matière. L'histoire de la civilisation espagnole est particulièrement laborieuse ; peu d'auteurs l'ont tentée avec des succès partiels : Tapia et Moron, au milieu du xixe siècle ; plus tard, Oliveira Martins, Picatoste, Sanchez Casado et Moreno Espinosa. Leurs travaux ont frayé la route à M. Altamira, qui met à profit tous les documents rassemblés avant lui et les renseignements plus précis que les archéologues ont récemment dégagés des ténèbres où ils étaient ensevelis. L'érudition espagnole a encore beaucoup à faire pour éclaicir bien des points, et l'auteur de cette *Historia* ne se cache pas pour dire que son livre demeure imparfait. Toutefois on ne peut nier qu'il ait fait faire un grand pas aux études historiques de son pays, car c'est vraiment « un résumé fidèle et méthodique de l'état actuel des connaissances » qu'il nous présente. Il a pris soin, comme il le déclare avec candeur, de faire réviser certaines parties de son travail par des hommes spéciaux : ainsi tout ce qui touche aux arts, à l'histoire arabe, aux institutions juridiques, etc.,

a été soumis à des professeurs de premier ordre. Et enfin, grâce aux nombreuses illustrations en photogravure, le lecteur touche du doigt et de l'œil la plupart des choses importantes dont il est question dans l'histoire.

M. R. Altamira, du moins dans ce premier volume, s'étend considérablement (trop, peut-être), sur des dissertations géologiques et ethnologiques ; puisqu'il s'adresse à des écoliers, on ne voit pas trop pourquoi il ne fait pas plus large la part des faits. D'un autre côté, les spécimens qu'il offre des écritures anciennes gagneraient en intérêt, s'il en donnait la traduction courante. Enfin, reproche plus grave à nos yeux, et qui pourrait suffire à accuser chez l'auteur des tendances positivistes, les événements relatifs à l'introduction du christianisme en Espagne sont présentés de façon à mécontenter les catholiques espagnols : rien des traditions vénérables qui font venir saint Jacques prêcher la foi à Saragosse et à Compostelle ; pas un mot de l'apparition de la Sainte Vierge (N.-D. del Pilar) ; trop peu de chose sur les persécutions et sur les martyrs. Pourquoi ? Le lecteur se le demande. Et quant à nous autres, Français, qui avons le Pont du Gard, nous ne pouvons admettre que l'Aqueduc de Ségovie, si notable soit-il, soit le monument du genre le plus important du monde que les Romains aient construit.

Ces légers reproches ne sont pas pour ôter au beau travail de M. Altamira quoi que ce soit de sa valeur intrinsèque. Nous pensons, au contraire, qu'il a rendu un service signalé à la science historique et que son livre, dont nous attendons avec impatience la dernière partie, fait honneur au professeur et rehausse considérablement les lettres espagnoles.

G. Bernard.

Investigación historica sobre el vizcondado de Castellbó, por D. Joaquin Miret y Sans. Barcelona, Puigventos, 1899, in-8 de 384 p. — Prix : 3 fr.

Il n'existait jusqu'ici d'autre étude sur le vice-comté de Castellbó, en Catalogne, que celle qu'a insérée M. Baudon de Mony, dans trois chapitres de ses *Relations des comtes de Foix avec la Catalogne*. La monographie complète de cette antique maison féodale était encore à faire. C'est ce qu'a entrepris le docteur Miret, qui n'a épargné pour cela aucune recherche, si ingrate fût-elle, dans les archives poudreuses de son pays. Ce travail a d'autant plus de mérite, que l'auteur, loin de trouver des points de repère dans les quelques détails publiés accidentellement au cours d'ouvrages similaires, a dû relever et réfuter presque partout des erreurs géographiques et historiques, même chez les écrivains de première marque. C'est en fouillant les parchemins un à un, que M. Miret a rétabli la vérité et coordonné la chronique complète

du vice-comté de Castellbó. Son livre est celui d'un érudit patient et consciencieux. Nous ne prétendons pas qu'il soit infaillible ; notre appréciation n'a d'autre valeur que celle d'un lecteur attentif et impartial, mais trop peu versé en la matière pour formuler un jugement critique. Signalons, à la page 21, un document fort curieux de l'an 891, qui prouve que Riculf, évêque d'Elme de Rosselbó, était frère de Wifred (ou Guifre, surnommé *pilosus*), comte de Barcelone : ceci confirmerait l'opinion qui donne à la maison comtale de Barcelone une origine française et non indigène. Au cours du chapitre II, M. Miret y Sans nous fait connaître un héros de la guerre contre les Maures, Arnau Mir de Tost, capitaine du comte d'Urgell, qui devint seigneur d'Ager. Dans le chapitre suivant, relevons une notice intéressante sur le vicomte Arnau de Castellbó, condamné comme hérétique par l'Inquisition, quarante ans après sa mort ; ce personnage avait été, durant ses dernières années, le conseiller et le courtisan du roi don Jaime le Conquérant : fait assez rare et qui démontrerait suffisamment qu'il ne fut pas un albigeois violent ou un sectaire peu enthousiaste.

G. Bernard.

Da Bonifazio VIII ad Arrigo VII. *Pagine de storia fiorentina per la vita di Dante*, da L. del Lungo. Milano, Hoepli, 1899, in-12 de viii-471 p.

Sous ce titre nouveau, M. del Lungo ne fait que reproduire partiellement son célèbre et volumineux ouvrage sur *Dino Compagni e la sua Cronaca*. Dans une courte et modeste préface, il explique que le rêve de sa jeunesse avait été de pouvoir, après ses études sur les œuvres de l'Altissimo Poeta et sur son temps, écrire une biographie de Dante. A défaut de cette biographie, qu'il n'a plus aujourd'hui le temps ou le courage d'écrire, il donne au public, sous une forme plus portative et plus cohérente, une dizaine de fragments de cette vie : ce sont autant de chapitres où il expose « l'histoire de la démocratie florentine, des dernières années du xiiie siècle aux premières du xive, dans ses relations avec les deux grands pouvoirs, l'Église et l'Empire, autour desquels se développent la pensée et la poésie de Dante. » Il suffit d'indiquer le contenu de ces chapitres, qui se suivent insoucieux de l'ordre chronologique : I. Les Conditions de l'Italie à la fin de 1310. Florence guelfe. La Descente d'Henri VII. II. La Période républicaine, la réforme de 1282 ; la vie civile florentine au xiiie et au xive siècle ; les guerres guelfes de 1289 à 1293. III. La Réforme de 1293, les *Ordinamenti di Giustizia. Giano della Bello*, son rôle, ses ennemis, sa chute. IV. La Corruption démagogique, « *le tre faville ch 'hanno i cori accesi* »; les événements de 1300, Cerchi et Donati, l'intervention de Boniface VIII. V. Boniface VII et Charles de Valois; l'ambassade de Dante à la cour de Rome. VI. La *Signoria Bianca* en 1301, Charles de Valois à Florence.

La Chute des Bianchi. VII-VIII. Les Guerres civiles entre Bianchi et Neri. IX. La *Confusione delle persone*, les dernières guerres de Pistoia et de Mugello, la dernière légation pontificale, la guerre et la mort de messer Corso Donati. Et enfin, X. La Florence des Guelfes noirs. On voit, à cette simple énumération, que c'est une véritable histoire de Florence que nous donne ici M. del Lungo. Il a d'ailleurs pris soin d'indiquer entre crochets le renvoi de ses chapitres aux chapitres de son grand ouvrage, et d'alléger la documentation qui jadis écrasait quelque peu le texte. Sous cette forme plus alerte et plus vivante, son livre, longuement médité et repris cent fois sur le métier, mérite de trouver un sérieux regain de succès. L.-G. P.

Gioachino Murat in Italia, da FRANCESCO GUARDIONE. Palermo, Reber, 1899, in-12 de 203 p. — Prix : 3 fr.

Les Français semblent vraiment plus autorisés que d'autres à parler de Murat; ils en peuvent mieux connaître les faits et gestes, en apprécier le caractère, exposer sa valeur morale et son intrépidité guerrière. Quoique grand-duc de Berg et roi des Deux-Siciles, ce Gascon nous appartient. Néanmoins, son passage à Naples donne aux Italiens voix au chapitre : plusieurs d'entre eux se sont déjà mis au travail et M. François Guardione vient aujourd'hui nous offrir une vue d'ensemble sur le célèbre personnage, délimitant strictement son sujet : « Joachim Murat en Italie. »

C'est une vulgarisation des faits connus appuyée sur certains documents inédits empruntés aux archives d'État de Palerme et de Naples, sur des pièces du temps et des rapports diplomatiques. M. Guardione soutient une thèse un peu excessive, mais naturellement chère aux Italiens du glorieux royaume du glorieux roi Humbert ; il prétend faire de Murat un précurseur de « l'Italie une. » Pauvre roi Joachim, qui lui eût jamais dit, quand il vivait, qu'il avait des vues politiques si profondes, des conceptions si lointaines ? Il voulait régner à Naples, comme il avait espéré régner à Madrid, régner quelque part, voilà tout, et soutenu par l'ambition plus grande encore et plus éclairée de sa femme Caroline. Qu'il ait appuyé naturellement ce désir sur le dévouement de ses sujets et son zèle à leurs intérêts, rien de plus simple ; mais « l'Italie » lui importait peu, et quant aux Italiens, on sait son opinion sur eux par sa boutade soldatesque : « Habillez-les en rouge, en bleu ou en vert, habillez-les comme vous voulez, ils f... toujours le camp ! »

M. Guardione remonte à la première venue de Murat en Italie, lorsqu'en 1801, le général républicain songeait peu à devenir roi. Les autres chapitres nous conduisent à Naples, en Sicile, en Corse, à Mar-

seille, au Pizzo. Sur la fin tragique de ce courageux soldat, quelques détails utiles nous sont fournis ; les légendes sont rectifiées. Des appendices nombreux (31) forment la partie historique importante de ce petit volume. G.

Magyars et Roumains devant l'histoire, par A. DE BERTHA. Paris, Plon et Nourrit, 1899, gr. in-8 de 490 p. — Prix : 8 fr.

La question magyaro-roumaine n'est ni moins embrouillée ni moins irritante que la question macédonienne, et les aspirations contradictoires de peuples rivaux provoquent de part et d'autre la publication d'ouvrages où sont exposées les prétentions des compétiteurs. Dans cette littérature a pris une place importante l'*Histoire des Roumains*, de M. Xénopol, dont une édition française abrégée en deux volumes in-4 a paru à la librairie Leroux, il y a quelques années (*Polybiblion*, t.LXXVI p. 517-518). Les Hongrois opposent aux travaux de M. Xénopol ceux du docteur Jancsó, encore plus considérables par la masse et par la profondeur des recherches ; mais comme un pareil ouvrage est peu accessible à la moyenne des lecteurs, comme son intelligence, dit M. de Bertha, « suppose une foule de notions aussi familières aux Hongrois que peu compréhensibles en dehors de leurs pays », M. de Bertha en donne aujourd'hui non pas une traduction, mais une sorte d'abrégé synthétique, adapté aux connaissances bornées du public européen.

Malgré les efforts que font les savants pour compliquer le débat, il paraît cependant assez clair. Tout l'ouest de la Hongrie est habité par une population roumaine, identique sous les rapports ethnographique, linguistique et religieux à celle du royaume de Roumanie. Ces Roumains, traités en parias par les Hongrois, ne peuvent aspirer à se réunir politiquement à leurs frères émancipés et les Hongrois trouvent fort déplacées ces velléités d'indépendance.

Au fond, nous voyons là se reproduire sous une forme nouvelle la vieille question des nationalités : les Hongrois ont été longtemps opprimés par le gouvernement centraliste de Vienne, et après nous avoir apitoyés sur leur sort, il ont conquis leur autonomie ; ils en usent, en abusent même en mettant sens dessus dessous la malheureuse machine constitutionnelle austro-hongroise. Les Roumains et les Slaves du Sud ont été placés par le Compromis de 1868 dans la même situation vis-à-vis des Hongrois que celle où les Hongrois étaient il y a un demi-siècle vis-à-vis des Allemands ; les Hongrois se montrent aussi intolérants, aussi tyranniques, aussi exclusifs que jadis les Allemands ; on prétend même qu'ils le sont beaucoup plus, et eux qui proclamaient alors que l'insurrection est le plus saint des devoirs pour un peuple opprimé, n'ont pas assez d'indignation pour flétrir les revendi-

cations, bien modestes pour le moment, des malheureux peuples dont le sort a été uni au leur par un caprice de la politique.

Telle est la thèse que M. de Bertha cherche à soutenir ; sous les apparences extérieures d'un ouvrage de pure science, on n'y trouvera en réalité que des chicanes perfides et des insinuations blessantes qui n'ont rien à voir avec le travail impartial de l'histoire. L'appareil scientifique est tout en superficie ; au fond, ce n'est qu'un pamphlet.

P. Pisani.

Les Trésors des monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule, par Adrien Blanchet. Paris, Leroux, 1900, in-8 de 352 p. — Prix : 10 fr.

Ce volume est divisé en deux livres : le premier contient un résumé chronologique des invasions qui ravagèrent les Gaules du Ier au Ve siècle. L'auteur expose le parti que l'on peut tirer de la composition des trésors monétaires et de l'exploration des ruines où on les trouve ; il étudie ensuite l'emplacement des fortifications romaines élevées en Gaule et en Germanie pour protéger les frontières et note quelques réflexions sur les invasions. Le deuxième livre est consacré à l'inventaire sommaire, classé géographiquement, des cachettes monétaires auquel grâce à la table, il est facile de recourir.

D'après son plan, M. Blanchet n'a pas à décrire les pièces elles-mêmes ; il se contente d'énumérer les noms d'empereurs qui y sont représentés. En effet, il ne fait pas œuvre de numismatiste ; il suffit qu'il indique des règnes et de fournir ainsi le moyen de fixer des dates. Comme il l'expose lui-même, il veut essayer de donner aux historiens un moyen de suivre les diverses invasions qui, pendant quatre siècles, sillonnèrent notre pays. Cette idée est très judicieuse puisque les cachettes monétaires, presque toujours, sont dues ou à l'espoir de soustraire son pécule à un envahisseur que l'on espère devoir s'éloigner promptement, ou au pillage et à l'incendie d'une habitation que l'on n'a pu quitter à temps.

J'ai entendu faire une critique ; quelques personnes auraient souhaité que l'auteur complétât son livre par une carte sur laquelle il aurait indiqué l'emplacement des cachettes ; il est certain que pour ce genre de travail les cartes sont aussi utiles qu'éloquentes. Mais M. Blanchet n'a fait qu'un *Essai*, ce qui nous fait espérer une édition ultérieure. Il pourra alors réaliser ce vœu, et je lui propose d'indiquer exactement les régions occupées par des tribus d'Outre-Rhin, quelques-unes installées dès le Haut Empire. On pourrait voir si ces étrangers pourvus ont défendu leurs colonies contre les nouveaux envahisseurs et si, là, les cachettes ne sont pas plus rares.

En résumé, avec ou sans carte, l'*Essai* de M. Blanchet n'en est pas moins un travail louable et bon à consulter.

J. de M.

La Mère du duc d'Enghien (1750-1822), par le comte Ducos. Paris, Plon et Nourrit, 1900, in-8 de II-442 p. — Prix : 7 fr. 50.

La femme qui est ici l'objet d'une longue et complète étude ne peut retenir l'attention, l'estime et la sympathie de la postérité que par ce titre de « mère du duc d'Enghien »; sans le respect qui s'attache à la victime infortunée du drame de Vincennes, elle n'aurait point fixé un historien; et, en vérité, elle est bien peu digne de l'histoire cette princesse évaporée, oublieuse, ingrate et quasi folle. S'il lui faut des excuses, c'est d'avoir été mal élevée, mal mariée, mal dirigée, mal conseillée et mal entourée.

Cette future duchesse de Bourbon était petite-fille du Régent; dans un temps d'aberrations et de folies, elle fut digne de ses origines. Son mari était sans valeur comme sans esprit. Elle se pervertit l'intelligence par le contact de tous les bateleurs philosophiques de l'époque : les Mesmer et les Saint-Martin, et dom Gerle, et Suzette Labrousse et Catherine Théot. Après une vie dissipée, inutile et légère, à l'heure de la Révolution elle fut lâche et frivole; devenue la citoyenne « Vérité » comme son frère était le citoyen « Égalité », elle espéra racheter son existence par des platitudes sans excuses. Dépouillée malgré tout, exilée à Barcelone, elle dut attendre 1814 pour revenir à Paris. Là, elle vécut encore quelques années une vie plus conforme à sa naissance, à son rang, mêlant une piété mystique à d'anciennes rêveries théosophiques, distribuant du moins de larges aumônes, ce qui doit faire pardonner beaucoup à une femme illuminée qui, se souvenant enfin de son glorieux titre de mère, avait donné le nom « d'Enghien » à l'hospice créé par sa générosité.

A propos d'elle, M. le comte Ducos a écrit un livre rempli de détails sur le temps et la cour. Dans un style un peu cherché et parfois tourmenté, il vise à parler d'un ton badin des choses légères, avec grâce et élégance des mœurs mondaines du siècle dissipé par excellence. Il a recueilli les anecdotes, les petits faits, les menus propos; beaucoup sont grivois, et s'il les présente galamment il n'a pu en atténuer sensiblement pas le sens peu convenable. Le cadre est reconstitué avec une certaine afféterie ; c'est un monde trop connu pour que le récit nouveau de ses exploits apprenne grand'chose à l'histoire; toutefois il faut rendre cet hommage à l'auteur: il a été chercher les documents originaux, il a parcouru des papiers de famille inédits, des correspondances nouvelles et voulu orner son récit des garanties du travail laborieux. Son ouvrage est accompagné d'un portrait en héliogravure, d'un fac-simile d'autographe, d'un index des noms cités ; il faut toujours savoir gré à un auteur des soins qu'il prend pour donner à sa publication un attrait de plus et à ses lecteurs une fatigue de moins.

G. G.

Robert Lindet, député à l'Assemblée législative et à la Convention, membre du Comité de salut public, ministre des finances, notice biographique par AMAND MONTIER. Paris, Alcan, 1899, in-8 de XIV-444 p. — Prix : 10 fr.

Correspondance de THOMAS LINDET **pendant la Constituante et la Législative, 1789-1792,** publiée par AMAND MONTIER. Paris, Société de l'histoire de la Révolution, 1899, in-8 de XVI-392 p.

Quoi qu'en dise M. Étienne Charavay, signataire de la préface de cet ouvrage, on n'a pas attendu à l'an de grâce 1899, pour appliquer les règles de la critique historique à l'étude des faits et des hommes de la Révolution. S'il fut un temps où quiconque s'occupant de son époque se croyait obligé d'en être un détracteur ou un apologiste systématique, ce temps est bien passé pour ceux qui envisagent l'histoire sans d'autre souci que celui de la vérité, et l'on n'a pas attendu M. Aulard et les membres de la Société de l'histoire de la Révolution, pour asseoir définitivement les jugements que l'on doit porter sur elle.

M. Amand Montier s'est donné la tâche d'écrire la biographie de Robert Lindet qui a siégé à l'Assemblée législative, à la Convention et au Comité de salut public pendant la période sanglante de la Révolution. Frère puiné de Thomas Lindet, évêque constitutionnel de l'Eure, Robert Lindet était procureur du Roi près l'élection de Bernay, en 1789, et maire de cette ville, en 1791, quand les électeurs du département l'envoyèrent à l'Assemblée. Le choix du héros de M. A. Montier est assez heureux, car Robert Lindet est peut-être une des figures les les moins rébarbatives du personnel révolutionnaire.

Royaliste constitutionnel au début, comme la majorité de ses collègues, l'inconscience ou la peur le convertit comme eux à l'idée républicaine. Sous l'influence des événements, le Normand, plus prudent qu'honnête, céda aux caprices de la populace révolutionnaire et à la violence de ses passions, mais seulement dans la mesure voulue pour ne point trop se compromettre et pour se ménager un retour. Mais elle le conduisit, comme bien d'autres, beaucoup plus loin qu'il ne voulait aller.

Il le vit bien plus tard ! Vainement le 9 thermidor, il se prononça contre Robespierre, Couthon et Saint-Just, les thermidoriens ne voulurent voir en lui que l'ancien membre du Comité de salut public. Ils réussirent à l'impliquer dans tous les procès politiques et jusque dans celui de Babœuf. S'il échappa au sort de ses collègues, il ne fut, du moins, plus rappelé aux affaires, si ce n'est pour un instant, après le coup d'État du 30 priarial an VI.

Rendu à la vie privée le 18 brumaire de la même année, Robert Lindet reprit sa profession d'avocat et vécut obscurément sous l'Empire. Sa prudence le fit échapper aux rigueurs de la loi de 1816 contre les régicides : il n'avait pris aucune part aux Cent-Jours. Il se réfugia à

Paris avec sa femme et sa fille, parvint à y vivre ignoré, et y mourut en 1825, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

— S'il est permis de dire que Robert Lindet est peut-être une des figures les moins repoussantes de la Convention, on ne peut, en la moindre mesure, user de la même indulgence à l'égard de son frère Thomas. Son portrait par Barbier, qui fait partie de la collection Dejabin, ne trompe pas ; c'est bien celui d'un cuistre, d'un homme froidement méchant, qui accueillera, par calcul et par ambition, toutes les mesures qui pourront, personnellement, le servir. M. A. Montier, qui a fait presque accepter son frère, ne réussira pas aussi bien avec lui.

Fils de Thomas Lindet, marchand de bois à Bernay, le futur évêque constitutionnel de l'Eure, se montre, dès le principe, plein de toutes les colères d'un parvenu contre une société qui n'a pas ouvert à ses prétentions une porte assez large, et de toutes ses rancunes contre des contemporains plus favorisés par elle. Ce triste personnage, qui allait avoir cinquante ans au moment de la convocation des électeurs de 1789, était alors curé de la paroisse de Sainte-Croix à Bernay. Il fut élu par le clergé du baillage d'Évreux. Avant de quitter sa ville natale et son presbytère, Thomas Lindet avait promis à ses compatriotes et à ses électeurs de les tenir au courant des événements politiques et de leur rendre compte de ses actes et de ses prévisions. C'est une partie de la correspondance née de cette promesse que M. Montier publie dans ce volume.

L'éditeur a grand tort d'écrire que « tout lecteur de bonne foi qui lira ces lettres appréciera la sincérité de l'évolution politique et religieuse qui se produisit dans l'âme de ce digne prêtre (!) aussi remarquable par la pureté de ses mœurs (?) que par la fermeté de son attitude (!!!). » On y voit, au contraire, continuellement percer l'orgueil non assouvi, la plus basse jalousie, une écœurante lâcheté, jusqu'à ce que des passions, moins avouables encore, viennent s'y joindre, dans un cœur corrompu jusqu'aux moelles. Son mariage sacrilège et son apostasie n'ont rien à voir, ce semble, avec le rêve politique que M. Montier lui prête. On n'avait pas attendu Thomas Lindet pour trouver, dans l'Évangile, le principe même de cette liberté, de cette égalité, de cette fraternité que, seuls, les révolutionnaires ont refusées et refusent encore à la France.

Avec une prudence qui sent le terroir, Thomas annonça de Paris son mariage aux gens de Bernay. Encore ne le fit-il que trois mois plus tard. Il s'était marié le 18 novembre 1792 devant le vicaire intrus de Sainte-Marguerite ; mais ce ne fut que le 11 février 1793 qu'il osa faire part de son bonheur aux officiers municipaux de son pays. Il avait, d'ailleurs, préparé les citoyens de l'Eure à cette heureuse nouvelle par un mandement sur le mariage des prêtres.

Robert Lindet, député à l'Assemblée légis
Convention, membre du Comité de salut pu
tre des finances, notice biographique par AMAND
Alcan, 1899, in-8 de XIV-444 p. — Prix : 10 fr.

Correspondance de THOMAS LINDET **pendant la**
et la Législative, 1789-1792, publiée par A
Paris, Société de l'histoire de la Révolution, 1899, in-8 d

Quoi qu'en dise M. Étienne Charavay, signataire de l
ouvrage, on n'a pas attendu à l'an de grâce 1899, pour
règles de la critique historique à l'étude des faits et des
Révolution. S'il fut un temps où quiconque s'occupant
se croyait obligé d'en être un détracteur ou un apolog
tique, ce temps est bien passé pour ceux qui envisagent l
d'autre souci que celui de la vérité, et l'on n'a pas atten
et les membres de la Société de l'histoire de la Révol
asseoir définitivement les jugements que l'on doit porter s

M. Amand Montier s'est donné la tâche d'écrire la bio
Robert Lindet qui a siégé à l'Assemblée législative, à la Co
au Comité de salut public pendant la période sanglante de
tion. Frère puiné de Thomas Lindet, évêque constitutionnel
Robert Lindet était procureur du Roi près l'élection de L
1789, et maire de cette ville, en 1791, quand les électeurs du
ment l'envoyèrent à l'Assemblée. Le choix du héros de M. A.
est assez heureux, car Robert Lindet est peut-être une des
les moins rébarbatives du personnel révolutionnaire.

Royaliste constitutionnel au début, comme la majorité de
gues, l'inconscience ou la peur le convertit comme eux à l'id
blicaine. Sous l'influence des événements, le Normand, plus
qu'honnête, céda aux caprices de la populace révolutionnaire
violence de ses passions, mais seulement dans la mesure voulu
ne point trop se compromettre et pour se ménager un retour
elle le conduisit, comme bien d'autres, beaucoup plus loin qu
voulait aller.

Il le vit bien plus tard ! Vainement le 9 thermidor, il se pron
contre Robespierre, Couthon et Saint-Just, les thermidoriens ne
lurent voir en lui que l'ancien membre du Comité de salut pub
Ils réussirent à l'impliquer dans tous les procès politiques et j
dans celui de Babœuf. S'il échappa au sort de ses collègues, il ne
du moins, plus rappelé aux affaires, si ce n'est pour un instant,
le coup d'État du 30 priarial an VI.

Rendu à la vie privée le 18 brumaire de la même année, Robert L
det reprit sa profession d'avocat et vécut obscurément sous l'Empi
Sa prudence le fit échapper aux rigueurs de la loi de 1816 contre
régicides : il n'avait pris aucune part aux Cent-Jours. Il se réfugia

me serein, à voir ces
Jules Ferry, ainsi les
et leur orgueil. Ainsi
able, cette commémo-
yante sur Port-Royal
oint si grand tort de
si un médecin : quand
la fiole et de chasser
du roi et de la reine
er, d'autres détails à
uestion, le livre de
été plus complet. —
documenté de faits
nçaise. Toutefois,
ner à croire que
reine d'Étrurie,
temps. Le rap-
ue le prince de
n 1808, ingé-
Carlos, son
s 1814, mais

ISON.

temps,
Berger-

r des
rt est
om-
es-
ir

On n'est pas étonné que le Premier Consul se soit volontiers privé des « talents » de Robert ; mais il eût été stupéfiant qu'il prît au sérieux la « vertu éprouvée » de Thomas. J. MEYNIER.

Le Rappel des ombres, par le vicomte E.-M. DE VOGÜÉ, de l'Académie française. Paris, Colin et Cie, 1900, in-12 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce titre, un peu énigmatique pour qui ouvre le volume, est très compréhensible pour qui le ferme. En effet, c'est bien un retour vers les disparus et l'auteur évoque des gens morts quoique plusieurs d'entre eux demeurent immortels. Voilà le trait commun du livre, aucune autre analogie ne reliant entre elles l'ombre du Tasse, de Mme Roland, de Lamartine, de Jules Ferry; de Chateaubriand ou de Bismarck, de Puvis de Chavannes, de Cornélius Herz, du roi René ou de Nubar Pacha... Si, cependant : ces courts chapitres successifs ont une ressemblance et une similitude : la plume élégante et déliée qui les a composés et qui a bien fait de les grouper comme les grains d'ambre de forme et de poids divers, reliés par un fil de soie, composent un chapelet oriental.

C'est un excellent petit livre de voyage et s'il est agréable à lire sans doute au coin du feu, il doit être plus savoureux encore dans un coin de wagon. L'horizon qui fuit forme le cadre le plus propice à suivre la pensée mobile de l'auteur, pour s'adapter à la variété incessante du sujet. L'esprit libre et vagabond tourne les pages, saute les siècles, court, bondit, et, en courant, il saisit une phrase heureuse, un mot fin, une remarque profonde, un accent ému, une note où vibre le patriotisme et qui fait penser. Charmant petit compagnon à qui on pourrait appliquer le dicton de Virgile : « Chantons en cheminant, la route est plus facile », si des sentiments graves et parfois tristes, n'en accompagnaient les conclusions.

M. de Vogüé a une façon toute personnelle, c'est cette façon-là qui fait le talent de parler des choses. Sa narration est simple, son style recherché et sa phrase riche en tours imprévus. Il peint les paysages avec un soin et un attrait qui caractérisent le voyageur; il en goûte toute la poésie et aime à reposer là ses souvenirs. Aussi est-il rare que ses portraits ne soient placés sur un fonds très joliment préparé. Les premières pages de son premier chapitre : « Leçons florentines », sont particulièrement charmantes en ce sens, et la « Maison du Docteur » dans son site de Savoie, est pittoresque, parlante, presque reposante et calme bien que ce soit celle de... Cornélius Herz ! Avec le même art et le même amour de la nature, il nous montrera le berceau normand de la race aventureuse et guerrière des Tancrèdes : Hauteville la Guichard, ou les rades que battent les eaux britanniques et où évoluent les flottes formidables de nos voisins d'Outre-Manche. Les choses sans doute l'aident à mieux comprendre les hommes.

Peut-être même le portent-elles, dans leur calme serein, à voir ces hommes trop en beau : ainsi Mme Roland et Jules Ferry, ainsi les Anglais et leur puissance et leurs méthodes et leur orgueil. Ainsi surtout cette tendresse mal justifiée, peu explicable, cette commémoration posthume pleine d'une rhétorique larmoyante sur Port-Royal et sur ses tristes habitants. Louis XIV n'eut point si grand tort de poser le pied sur ce nid de vipères ; un roi est aussi un médecin : quand on empoisonne son peuple, il a le droit de briser la fiole et de chasser l'apothicaire. — Sur le voyage à Paris, en 1801, du roi et de la reine d'Étrurie, il y aurait d'autres restrictions à présenter, d'autres détails à fournir. Pour n'avoir pas abordé le premier cette question, le livre de M. Marmottan, que M. de Vogüé cite seul, n'en a point été plus complet. — Il est assez délicat de rectifier un homme aussi bien documenté de faits historiques qu'un membre illustre de l'Académie française. Toutefois, je demanderai à M. de Vogüé de ne pas continuer à croire que Charles IV d'Espagne, Marie-Louise et leur fille la reine d'Étrurie, aient été les hôtes de Talleyrand à Valençay, en aucun temps. Le rapprochement était ingénieux entre les deux réceptions que le prince de Bénévent aurait fait à cette dernière princesse en 1801 et en 1808, ingénieux, mais inexact. C'est Ferdinand VII, son frère don Carlos, son oncle Antonio qui vécurent à Valençay de mai 1808 à mars 1814, mais jamais son père, ni sa mère, ni sa sœur.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Silhouettes contemporaines ; les hommes de mon temps, par PAUL VIBERT (THÉODORE VIBERT, fils). Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1900, in-8 de 588 p. — Prix : 20 fr.

Si la longueur des comptes-rendus se mesurait à la grosseur des livres, je plaindrais mes lecteurs ; car le livre de M. Paul Vibert est grand et gros et il me faudrait bien des pages pour faire le tour complet de ses diverses dimensions : c'est, dans toute la vérité de l'expression, un livre de poids. Voilà d'ailleurs son principal mérite. L'auteur a pour but de nous « raconter simplement une tranche de la vie contemporaine dans ce qu'elle a de plus saisissant », je reproduis son style, et, pour ce faire, il est allé chercher dans *Paris qui passe* et dans *l'Action républicaine du* XVIIe *arrondissement*, où il aurait pu les laisser dormir sans grand dommage, une foule d'articulets, j'en compte jusqu'à cent-neuf consacrés aux *Écrivains*, aux *Peintres et sculpteurs*, aux *Hommes politiques*, aux *Artistes lyriques et dramatiques*, aux *Économistes et financiers*, aux *Compositeurs*, enfin aux *Explorateurs et philanthropes* de notre temps. Quel vaste programme, d'ailleurs fort mal rempli, car on ne trouve guère dans cette longue série que des personnalités de troisième ou quatrième ordre, auxquelles nul ne

s'intéresse..... en dehors du XVIIe arrondissement. Ainsi, le grand homme de la série politique, c'est Trarieux : le lecteur peut juger du reste.

L'auteur affecte un profond mépris pour l'État-major, appelle Drumont le « mouchard Drumont, représentant des jésuites », accuse Alphonse Humbert de « se jeter dans les bras des traîneurs de sabres et de faire amende honorable au confessionnal des bons Pères », ce qui est très spirituel. Après nombre de traits du même goût, M. Vibert fils nous sert la longue liste des ouvrages de M. son père et de ses propres ouvrages. Car, la couverture nous le rappelle pour que nous ne l'oubliions pas : son père fut un « célèbre historien », et lui-même est un « éminent économiste. » Allons tant mieux, et je leur fais bien volontiers à tous deux cette petite réclame. En tête de son livre, l'auteur imprime en lettres majuscules : « Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas un traité avec la Société des gens de lettres. » Je puis l'assurer qu'il a pris là une précaution tout à fait inutile.

ED. PONTAL.

Biographie du baron Jules-Joseph d'Anethan, *ministre d'État, ancien ministre de la Justice, ancien chef du cabinet de 1870, ancien président du Sénat, grand cordon de l'ordre de Léopold, 1803-1888*, par LÉOPOLD PLETTINCK. Bruxelles, Société belge de librairie, 1899, in-8 de X-420 p.

C'est une grande et belle figure que celle du baron Jules-Joseph d'Anethan, dont M. Léopold Plettinck nous raconte aujourd'hui l'histoire. Issu d'une vieille famille de l'électorat de Trèves, fixée en Belgique, Jules d'Anethan avait débuté dans la carrière judiciaire. Il était avocat général à Bruxelles lorsque le roi Léopold lui donna le portefeuille de la justice dans le cabinet présidé par J. B. Nothomb. C'était l'époque où la guerre entre les catholiques et les libéraux ayant déjà commencé mais n'étant point encore arrivée à l'état aigu, les chefs du gouvernement, fidèles aux traditions du congrès, cherchaient encore à faire de la politique de conciliation et d'union. Esprit large, caractère élevé, profondément catholique, mais aussi essentiellement tolérant, vraiment libéral dans le bon sens du mot, M. d'Anethan avait sa place dans un ministère comme celui-là. Il la tint brillamment et signala son passage par des réformes heureuses et des lois utiles et sages. Mais les passions étaient trop vives : le cabinet tomba en 1845 et l'année suivante M. d'Anethan échoua aux élections de Louvain dont il était représentant. Sa retraite ne fut pas longue. Dès 1849, l'arrondissement de Thielt offrit un siège de sénateur au vaincu de 1848. L'arrondissement de Thielt semble avoir le privilège de donner aux Chambres belges leurs membres les plus illustres. C'est lui qui depuis plus d'un quart de siècle est le collège électoral de l'homme d'État le plus émi-

nent de Belgique, M. Beernaert. Il a été durant plus de quarante ans fidèle au baron d'Anethan. Mais pendant de longues années, ce dernier dut se résigner à n'être qu'un des chefs de l'opposition catholique. Le ministère Frère-Bara, issu d'une émeute, maintenu par une équivoque, dura treize longues années. Quand il tomba en 1870, M. d'Anethan fut appelé à présider le cabinet qui le remplaça. La situation était difficile, la guerre de la France et de la Prusse venant inopinément créer un danger menaçant pour la neutralité belge. Le baron d'Anethan et ses collègues parèrent au danger et résolurent les difficultés avec une décision, une fermeté et une prudence que la diplomatie européenne reconnut hautement et auxquelles les adversaires même rendirent hommage. A l'intérieur, leurs réformes utiles comme l'abaissement du cens pour les élections provinciales et communales, leur vif désir de résoudre pacifiquement les questions irritantes, leur loyalisme constitutionnel semblaient devoir leur assurer une longue existence ministérielle. Désespérant de les renverser légalement, les libéraux eurent recours à leur procédé habituel : l'émeute, et en 1872 comme en 1857 le procédé réussit ; la Couronne céda. Les ministres refusèrent de donner leur démission ; le Roi la leur demanda et ils ne purent la refuser. Ce fut la fin, non pas de la carrière politique, mais de la carrière ministérielle du baron d'Anethan. Vice-président, puis président du Sénat, il prit part encore à toutes les luttes qui suivirent, prodiguant à toutes les saintes causes l'appui de sa parole et le concours de ses conseils. En 1888 sa santé le força à la retraite et il mourut peu après, laissant l'exemple d'une vie d'une grande unité morale et d'une constante élévation. C'est cette vie que M. Plettinck vient de raconter dans un beau livre qui est comme une histoire parlementaire de la Belgique. Nul mieux que lui n'était désigné pour cette mission ; car c'est son père qui avait eu l'honneur d'être à Thielt le parrain politique du baron d'Anethan.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Origines et débuts de l'imprimerie à Poitiers ; Bibliographie des premiers livres imprimés dans cette ville (1479-1515), avec commentaires, éclaircissements et documents inédits, par A. CLAUDIN. Paris, Claudin ; Niort, Clouzot, 1897, in-8 de IV-192 IV-LXXVI p. — Prix : 15 fr.

Monuments de l'imprimerie à Poitiers ; recueil de fac-similés (1479-1515), par A. CLAUDIN. Paris, Claudin ; Niort, Clouzot, 1897, in-8 de IV-XIX p. et 258 fig. — Prix : 25 fr.

En attendant la publication du grand ouvrage que M. A. Claudin prépare sur *l'Imprimerie en France aux XVe et XVIe siècles*, nous voyons apparaître une série d'érudites monographies qui sont autant d'étapes nécessaires vers le but final et ardemment convoité. Après Albi, Salins, Auch, Saint-Lô, La Réole, Agen, Limoges, Sisteron,

Bordeaux, voici Poitiers, l'une des villes de France qui ont connu le plus tôt la typographie. La première presse y a été établie dans la maison d'un dignitaire du Chapitre de Saint-Hilaire-le-Grand. Quel était ce dignitaire sagace ? La question est controversée. M. Claudin penche pour Bertrand de Brossa. En tout cas, le premier volume fut achevé d'imprimer le 14 août 1479 ; c'est un *Breviarium historiale*. Dès lors la production typographique se suit à peu près sans interruption dans la capitale du Poitou, avec des imprimeurs tels que P. Bouyer, Jean de Marnef, A. Charron et J. Mesnage. M. Claudin décrit avec soin tous les exemplaires retrouvés, la plupart à l'état unique, des plus anciennes presses, et emploie sa critique à leur enlever un certain nombre de livres qui leur avaient été faussement attribués jusqu'ici. Quelques illustrations dans le texte permettent de suivre pas à pas les dissertations et discussions très serrées de l'auteur si parfaitement compétent en cette matière.

Que dire du recueil de fac-similés? C'est la première fois, en France, que l'on édite un travail de ce genre pour une seule localité et pour quarante années d'exercice. Une telle abondance de documents précieux, un tel luxe de variétés de caractères, aideront singulièrement aux études ultérieures et permettront très vraisemblablement de retrouver beaucoup de livres sans nom d'imprimeur et sans indication de lieu d'impression, qui ont pu jusqu'à présent être attribués à telle ou telle localité sans raison suffisante, ou dont l'attribution reste encore vague. On ne saurait donc assez remercier M. Claudin qui n'a pas reculé devant les frais d'une semblable publication dans l'intérêt de la science bibliographique. Son livre, tiré à petit nombre comme les précédents ouvrages du même auteur, ne tardera pas à s'épuiser et à se faire rare.

H. Stein.

BULLETIN

Qu'est-ce que la perfection chrétienne ? Petit Traité théorique avec des réflexions pratiques, par l'abbé E. Braun. Paris, Retaux, 1900, in-16 de xiv-173 p. — Prix : 1 fr. 75.

Certes les traités sur la « perfection chrétienne » ne manquent pas. Nommons seulement celui de Rodriguez, dans lequel tant d'auteurs ont puisé. En général deux défauts déparent ces sortes d'ouvrages : les uns sont trop étendus, trop savants, pour ne point dire trop vagues et trop théoriques ; d'autres, sous prétexte de brièveté, ne sont que superficiels. Beaucoup même ne circonscrivent pas avec la précision nécessaire ce concept si répandu de perfection chrétienne.

Le substantiel et limpide petit livre de M. l'abbé Braun répond à ces divers desiderata. Il définit la perfection chrétienne : « L'union de l'âme à Dieu par la charité. » On ne peut être plus philosophe chrétien et plus exact, tout en s'inspirant de l'Écriture, de la Tradition, des saints Pères, des Docteurs : saint Thomas, saint Augustin ; des plus célèbres mystiques,

Suarez, saint François de Sales, saint Alphonse de Liguori, sainte Thèrèse, sans compter les auteurs contemporains d'une compétence reconnue en matière de spiritualité.

C'est la moëlle du livre où les références sont nombreuses et consciencieusement indiquées. Aprés avoir établi en un lumineux relief l'idée de la perfection chrétienne, l'auteur nous fait passer en revue les Vertus, les Dons, les Fruits du Saint-Esprit, les Béatitudes, les Missions divines, si peu connus même des chrétiens se livrant au travail quotidien de la perfection. En un mot, dans ce livre, on parcourt rapidement tout le champ où s'exerce la vie surnaturelle. — Aux parties théoriques ont été ajoutées des réflexions pieuses pour ne pas négliger le côté pratique.

Cet opuscule doit être dans la cellule du religieux, sur la table de travail de l'homme du monde pratiquant. Tous y trouveront lumière, amour et courage, pour gravir les rudes sentiers de la perfection chrétienne.

LOUIS ROBERT.

L'Inquisition, par LOUIS-GERMAIN LÉVY. Paris, Durlacher, 1899, in-8 de 51 p. — Prix : 1 fr.

Il y a assurément fort à dire sur l'inquisition, et ce n'est certes pas moi qui entreprendrai de la défendre sur tous les points. De même, l'antisémitisme ayant produit, dans le domaine historique, toute une littérature haineuse et superficielle, il serait puéril de s'étonner qu'il ait provoqué des représailles. Ce n'est tout de même pas une raison pour donner au public des brochures comme celle de M. Lévy : une étude sur l'inquisition où rien n'est allégué de ce qui peut en éclairer la genèse en expliquant l'état d'esprit des hommes du moyen âge ; où (à côté d'ailleurs des meilleurs travaux modernes sur la matière) sont citées pêle-mêle des sources des plus suspectes ; où les références précises font presque partout défaut ; où la doctrine de l'Église sur la tolérance n'est exposée qu'au moyen de quelques citations soigneusement isolées de leur contexte. — La note de la page 14 prouve que M. Lévy ignore les doctrines des théologiens du moyen âge sur le prêt à intérêt, et ne sait même pas bien ce que c'est qu'une action ou une obligation.

E. JORDAN.

Giovanni Pier Luigi da Palestrina e l'emendazione del Graduale romano, da Mgr. CARLO RESPIGHI. Roma, Desclée et Lefebvre, s. d., in-8 de 15 p.

Ces pages substantielles attaquent de front et réduisent à néant la légende propagée et défendue par M. le Dr Habert de Rastibonne, sur la part considérable que le célèbre Palestrina († 1594) aurait prise à la correction du Graduel romain. — Mgr Respighi cite deux documents, l'un du 25 novembre 1577, l'autre du 13 décembre 1579. Il en ressort que la correction des livres de chant était uniquement, pour les musiciens de cette époque, une bonne opération financière. — Son étude le conduit à la conclusion suivante : « Nous pouvons retenir de tout ceci que Palestrina est complètement irresponsable du déplorable travail qui a donné comme résultat l'édition médicéenne du Graduel romain. » Elle est plus connue aujourd'hui sous le nom d'« édition de Ratisbonne. »

M. D.

Zur griechischen Lautgeschichte. Akademische Abhandlung zur Erlangung der Doctorwürde der philosophischen Fakultät zu Upsala, *vorgelegt und am 25 April 1898, um 10 Uhr Vormittags im Hörsaal N. o. IV, öffentlich zu verteidigen von Otto Lagercrantz.* Upsala, Academische Buchdruckerei. Edv. Berling, 1898, in-8 de 156 p.

Il s'agit, comme on le voit, d'une thèse de doctorat. Le titre ne nous laisse ignorer ni le jour de sa soutenance, ni l'heure, ni même la salle universitaire où le candidat prouva qu'il était digne d'entrer « in docto corpore. » C'est de la précision à l'allemande et, sans doute ici, à la suédoise, puisque nous sommes à Upsal. L'auteur de ce travail essentiellement didactique reprend en sous-œuvre les théories des Curtius et des Ascoli, pour les rectifier ou les développer. Il étudie, en essayant de retrouver leur genèse, les différences dialectales du grec, principalement celles de l'ionien et de l'attique, mais sans se renfermer dans un cadre trop étroit.

L'abondance de ses informations pourrait étonner, si la patience et la ténacité des érudits de sa race permettait encore l'étonnement. D'ingénieux rapprochements, le plus souvent fondés, viennent éclairer et justifier les assertions de l'auteur. Sans doute ce système a ses dangers, mais il est évident que l'on ne saurait s'en passer et que l'étude comparative des textes s'impose dans tout travail de ce genre, puisque même elle en est l'essence.

Nous croyons que cette thèse sera justement appréciée de tous ceux qui s'occupent de linguistique; si elle est l'œuvre d'un jeune homme, elle n'est certainement pas celle d'un novice. A. R.

Résumé de l'histoire ancienne des peuples de l'Orient, *en vingt et une leçons,* par A. Saulnier. Paris, Briguet, 1899, in-12 de vi-69 p. — Prix : 0 fr. 85.

Ce petit traité est conçu d'après la meilleure méthode pédagogique, la seule qui convienne aux jeunes élèves de sixième auxquels il s'adresse. Sa division en leçons est courte et claire. Il eût été préférable, pour la rendre plus frappante encore, de faire précéder chaque leçon d'un sommaire très court, annonçant en quelques mots, le but de la leçon. On ne peut donc relever dans ce livre que quelques erreurs de détail, ou quelques défauts de plan. C'est une erreur de croire que les crues périodiques du Nil ont pour cause « les pluies d'Abyssinie » et le « débordement des grands lacs de ce pays » (p. 4). Les inondations du Nil sont la suite naturelle des grandes pluies tropicales qui arrosent le plateau des Grands-Lacs, et le Haut Soudan, région du Bahr-el-Ghazal ou des Rivières. Il n'est pas utile de refaire, même à titre de résumé, toute la suite de l'histoire sainte, dans l'histoire des anciens peuples d'Orient (p. 32 et suivantes). — Il s'agit ici de prendre le peuple juif arrivé à un état politique connu et de le suivre jusqu'à la conquête syrienne, ou même jusqu'à la conquête romaine. Enfin l'histoire des rois de Juda est encore trop détaillée, trop suivie pour intéresser les élèves de sixième. Il valait mieux indiquer l'état politique et moral des Juifs pendant cette période en insistant sur le rôle des prophètes, d'Isaïe, et de Jérémie en particulier. Inutile de dire que ces fautes de détail ne détruisent pas le bon effet produit par l'ensemble de l'ouvrage. J. Bernard.

La Franc-maçonnerie en France, par G. Goyau. Paris, Perrin, 1899, in-16 de VII-119 p. — Prix : 0 fr. 50.

Jusqu'ici la Franc-maçonnerie ne s'était attaquée qu'au clergé, qui est baillonné, ou à l'armée, cette grande muette vouée à l'obéissance passive. Elle vient de faire un pas de plus ; elle commence une campagne contre l'Université. Mais l'Université ne manque pas de gens qui savent et osent parler. M. G. Goyau, avec le beau talent qu'on lui connaît, a relevé la provocation. Dans cette brochure, que tout le monde voudra lire, il stigmatise spirituellement les momeries des enfants de la Veuve et cet argot ridicule, grâce auquel « le sot et l'homme d'esprit, dans la maçonnerie, disent à peu près les mêmes choses dans les mêmes termes. »

Mais le grand intérêt de ce petit volume est surtout dans l'exposé du rôle politique de la Franc-maçonnerie. Nous recommandons spécialement la lecture des pages 57 et suivantes. On y verra avec quelle habileté la Maçonnerie a essayé de s'approprier la personne du président Félix Faure, qui, un jour de jeunesse, avait paru dans une loge au Havre ; comment elle a tout fait pour faire croire que le Président appartenait corps et âme à la Franc-maçonnerie, et aussi comment, après la formation du ministère Méline, elle s'est éloignée de lui et a fini par ne parler qu'avec colère et dédain du premier magistrat de la République. Il y a là une page d'histoire contemporaine qui explique beaucoup de choses, que le Président actuel connaît très bien et qui l'empêchera sans doute d'abandonner la politique radico-socialiste qui lui est imposée.

Tout cela est dit dans une langue élégante et avec beaucoup de modération. M. Goyau s'abstient de toute invective et de toute légende plus ou moins diabolique. Il se contente des faits tels qu'il les a constatés dans les documents officiels du Grand Orient. Aussi mérite-t-il pleine créance et sa brochure donne une idée très juste de cette association mystérieuse, sorte de club en permanence, ayant une politique intérieure et extérieure qu'elle impose au gouvernement, et particulièrement destinée à faire la courte échelle aux médiocrités qu'elle abrite pour les porter aux places lucratives.

D. V.

Quand j'étais Romain, par le vicomte Oscar de Poli. Paris et Lyon, Briguet, 1899, in-8 de 309 p. — Prix : 5 fr.

Sous ce titre, le vicomte de Poli nous raconte très agréablement ses souvenirs de l'époque où il était au service du Pape, en attendant de se mettre, au jour du péril, au service de la France. Ce volume est très varié. Souvenirs anecdotiques du régiment des zouaves pontificaux et du petit bataillon des « croisés » de Cathelineau, qui eut une existence éphémère ; dissertations archéologiques et historiques sur le Colisée, la Rome païenne et les bibliothèques de Rome ; enfin deux histoires dramatiques : la *Dame noire* et le *Lendemain de Mentana*, voilà le livre, qui respire un grand amour de l'Église et de la France, et se recommande à ce double point de vue à la jeunesse chrétienne. Un joli livre d'étrennes et aussi un charmant livre de prix.

Ed. Pontal.

Inventaire des nouveaux manuscrits concernant l'histoire de la Belgique acquis par la Bibliothèque royale de Berlin, par Michel Huisman. Bruxelles, Hayez, 1899, in-8 de 68 p.

Depuis quelques années la Commission royale d'histoire de Belgique

s'efforce de faire connaître aux érudits les sources de l'histoire de la Belgique. Sous son inspiration ont été publiés successivement plusieurs inventaires : en 1895, celui des « Cartulaires conservés dans les dépôts des Archives de l'État en Belgique » ; en 1897, celui des « Cartulaires conservés en Belgique, ailleurs que dans les dépôts des Archives de l'État » ; en 1899, celui des « Cartulaires belges conservés à l'étranger. » Le travail que nous annonçons continue la série. Les manuscrits de la Bibliothèque royale de Berlin que décrit M. M. Huisman sont au nombre de plus de cent; beaucoup d'entre eux sont relativement modernes, c'est-à-dire qu'ils ne remontent pas au-delà du XVIIe siècle, et paraissent d'un intérêt médiocre. Il n'en est pas moins précieux d'en avoir la liste et une description qui suffit à nous les faire apprécier. Les plus importants n'intéressent pas seulement la Belgique. A noter parmi eux une « Lex romana Visigothorum » du VIIe ou du VIIIe siècle, et une « Lex Salica » du Xe ; ces deux manuscrits ont appartenu à sir Thomas Philipps, de même qu'un manuscrit des Grandes chroniques de France, aux armes de Boulainvilliers et enrichi de miniatures, et un Voyage de Jean de Mandeville, tous deux du XVe siècle. En revanche, ce n'est plus de la bibliothèque de Cheltenham, mais de celle de lord Hamilton que sont sortis, pour arriver à la Bibliothèque royale de Berlin, un Évangéliaire de Stavelot datant du VIIIe ou du IXe siècle, un troisième livre des Cronicques de Froissart et des Heures de Notre-Dame qui peuvent avoir appartenu à Marie de Bourgogne.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Sächsische Geschichte, von Prof. Dr OTTO KAEMMEL. Leipzig, Göschen, 1899, in-16 de 160 p.

M. Kaemmel, le recteur du gymnase Saint-Nicolas de Leipzig, nous donne dans la collection Göschen un abrégé de l'histoire de la Saxe. C'est un véritable tour de force de présenter dans un si mince volume un aperçu général d'un royaume qui fut mêlé à toutes les révolutions de l'Europe. Malgré les très étroites limites dans lesquelles le récit est obligé de se renfermer, ce récit demeure vivant et intéressant. Ce n'est pas une sèche chronique, comme on serait tenté de le croire, mais bien un tableau animé de la vie politique, sociale et économique de la Saxe, depuis l'époque germanique et slave jusqu'à nos jours. Rien n'y est oublié ; on y trouve même une esquisse du mouvement littéraire et artistique, aux grandes époques. Il est vrai que M. Kaemmel était admirablement préparé à ce travail par ses travaux antérieurs, et particulièrement par ses *Promenades* à travers l'histoire de la Saxe et de ses princes. L. M.

Un matrimonio reale nel secolo XVII, da GEMMA ZAMBLER. Firenze, « Rassegna nazionale, » 1896, in-8 de 11 p.

Une jeune et gracieuse érudite italienne a tiré des archives de Florence, et plus précisément des dépêches de l'ambassadeur Sacchetti (archivio Mediceo, C, 4385) une amusante relation du mariage de Ferdinand d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand II, et de Maria-Anna, fille de Philippe III d'Espagne, en février-mars 1631. Cet ambassadeur avait prévu le moderne reportage mondain, et il narre à son grand-duc des détails que lui envieraient nos gazettes du high-life. Il y a peut-être eu quelque naïveté à ramasser dans ses papotages diplomatiques des détails qui n'ont réellement qu'un médiocre intérêt, mais il y a eu aussi du mérite à s'astreindre à la

[illegible] fut obligé, quelques années plus tard, de re-
[illegible] suite de sa mauvaise santé; il se consacra dès
[illegible] une suite de romans dont quelques-uns,
[illegible] en français. Il s'occupa aussi d'horticulture
[illegible] *Times* en 1894 sur la culture des arbres frui-
[illegible] remarquées. Voici la liste de ses publications
[illegible] *by Melanter* (London, 1854, in-12); — *Epullia*,
[illegible] London, 1855, in-8); — *The Bugle of the Black Sea*
[illegible] in-12); — *The Fate of Franklin : a poem* (London,
[illegible] *fruit of old : a translation in verse of the first and*
[illegible] *a Market Gardener* (London, 1862, in-8); — *Clara*
[illegible] London, 1864, 3 vol. in-8; nouv. éd., 1872); —
[illegible] *New Forest* (London, 1866, 3 vol. in-8); — *Lorma*
[illegible] London, 1869, 3 vol. in-8; 12e éd., 1879); —
[illegible] *hated* (London, 1871, in-8); — *The Maid of Sker*
[illegible]); — *Alice Lorraine : a tale of the South Downs*
[illegible] ed., 1876); — *Cripps the Carrier; a woodland tale*
[illegible]); — *Erema; or My father's sin* (London, 1877,
[illegible] *a Yorkshire tale* (London, 1880, 3 vol. in-8); —
[illegible] (London, 1882, 3 vol. in-8); — *The Remarkable*
[illegible] *more, Bart., M. P., formerly known as « Tommy*
[illegible] vol. in-8); — *Springhaven : a tale for the great war*
[illegible]); — *Kit and Kitty : a story of West Middlesex* (Lon-
[illegible] *Carlycross : a tale of the Western Hills* (London, 1894,
[illegible] *tales in verse, pictured by L. F. Muckley* (London,
[illegible] *the Telling-House* (London. 1896, in-8); — *Dariel*,
[illegible], 1897, in-8).

[illegible] à Londres de père italien et de mère française,
[illegible] mort à Paris le 4 février. Il fit ses premières
[illegible] de Choisy-le-Roi et les termina au lycée Condorcet.
[illegible] decine et avait déjà pris trois inscriptions quand sa
[illegible] Renonçant aussitôt à obtenir le doctorat, il se
[illegible] histoire naturelle. Par décret de janvier 1871, il fut
[illegible] Pizzetta commença sa carrière littéraire en colla-
[illegible] Desbarres dans l'*Encyclopédie catholique*. On a de lui :
[illegible] vol. gr. in-8 à 2 col.; couronnée par la Société des
[illegible] lettres de Paris, en 1855 (publiée sous le pseudo-
[illegible] — *Édition annotée de Buffon*, (Paris, 1861, 5 vol. gr. in-8
[illegible] *jours au bord de la mer* (in-12); — *La Botanique des*
[illegible] -18); — *Les Veillées de Jean Rustique. Entretiens sur les*
[illegible] *animaux nuisibles* (Paris, 1863, in-12); — *Les Secrets de la*
[illegible] -12); — *Histoire d'une feuille de papier* (Paris, 1867, in-12);
[illegible] *déluge* (Paris, 1869, in-12); — *Les Voyages d'une goutte*
[illegible] -12); — *L'Aquarium* (Paris, 1872, in-12); — *Le Musée ento-*
[illegible] aris, 1877-78, 3 vol. in-4); — *Le Trésor de la famille. Ency-*
[illegible] *tique* (Paris, 1877, in-18); publié sous le pseudonyme J.-
[illegible] *onde tropical* (Paris, 1878, in-12); — *Le Monde polaire* (Paris,
[illegible] *Pisciculture* (Paris, 1879 in-12); — *Plantes et bêtes* (Paris,
[illegible] né par l'Académie française; — *Le Feu et l'Eau* (Paris,
[illegible] *ore pittoresque de la France* (Paris, 1884, in-4); — *Les Loisirs*
(Paris, 1889, in-8); — *Dictionnaire populaire illustré d'histoire*
2e éd. 1890, gr. in-8 à 2 col.); — *Petit Manuel de photogra-*

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Après MM. Pierre Janet et Fréd. Bouillier, voici un troisième philosophe éminent qui vient de disparaître : M. Charles LÉVÊQUE, en effet, est mort le 5 janvier. Né le 9 août 1818 à Bordeaux, il avait fait ses études au collège de cette ville, puis était entré en 1838 à l'École normale. Agrégé de philosophie en 1842, il occupa cette chaire de 1841 à 1847, d'abord à Angoulême puis à Besançon, fut nommé membre de l'École d'Athènes, qu'on venait de créer, en 1847-1848, et à son retour il professa au lycée de Toulouse. En 1852, il subit avec éclat les épreuves du doctorat, ce qui lui valut, après un an de suppléance à la Faculté de Besançon, le titre de professeur titulaire à la Faculté de Nancy et, peu de temps après, d'être appelé à Paris où il fut attaché comme délégué à la Sorbonne. Deux ans plus tard, il était chargé du cours de philosophie grecque et latine au Collège de France et quand, en 1861, Barthélemy Saint-Hilaire, titulaire de cette chaire, démissionna, il lui succéda. L'Académie des sciences morales lui ouvrit ses portes en 1865 en remplacement d'Em. Saisset. Philosophe de l'école éclectique, il sut par son originalité se créer une place toute particulière, et s'est surtout occupé d'esthétique. Tout le monde connaît l'ouvrage qu'il publia en 1860 sous le titre de *Science du beau étudiée dans ses principes et ses applications* et que récompensèrent à la fois l'Académie française par le prix Monthyon, l'Académie des sciences morales par le prix Bordin et l'Académie des beaux-arts. Ajoutons qu'il a collaboré à la *Revue des Deux Mondes*, à la *Revue des cours publics*, au *Journal général de l'instruction publique*, au *Journal des savants* depuis 1873, à la *Revue philosophique* depuis sa fondation, et qu'il donna dans cette dernière, en 1888 et 1889, toute une suite de travaux tant sur l'esthétique que sur la psychologie musicales, articles qui furent reproduits ou traduits dans de nombreuses revues étrangères. Il laisse en outre les volumes suivants : *Du Principe d'action, ou Démonstration scientifique et philosophique de la cause de ce qui est* (Paris, 1847, in-8) ; — *Le Premier Moteur et la nature dans le système d'Aristote* (thèse) Paris, 1852, in-8) ; — *Quid Phidiae Plato debuerit* (thèse latine) (Parisiis, 1852, in-8) ; — *De la Puissance de la volonté, ou De la Cause du mouvement des tables* (Paris, 1854, in-8) ; — *Notice sur la vie et les œuvres de Ch. Simart, membre de l'Institut* (Paris, 1857, in-8) ; — *Platon considéré comme fondateur de l'esthétique. Leçon d'ouverture du cours de philosophie grecque et latine faite le 12 février 1857* (Paris, 1857, in-8) ; — *La Science du beau étudiée dans ses principes, dans ses applications et dans son histoire* (Paris, 1861, 2 vol. in-8, 2e éd. 1871) ; — *La Physique d'Aristote et la Science contemporaine* (Paris, 1862, in-8) ; — *Études de philosophie grecque et latine* (Paris, 1864, in-8 et in-12) ; — *Le Spiritualisme dans l'art* (Paris, 1864, in-18) ; — *La Science de l'invisible. Études de psychologie et de théodicée* (Paris, 1865, in-18) ; — *Les Harmonies providentielles* (Paris, 1872, in-16, 4e éd. 1884) ; — *Le Principe de la vie. En quoi il consiste dans la nature* (Péronne, 1872, in-18) ; — *Histoire de la philosophie moderne dans ses rapports avec le développement des sciences de la nature. Ouvrage posthume de Fernand Papillon* (Paris, 1876, 2 vol. in-8) ; — *Institut de France. Académie des sciences morales et politiques. Psychologie de la musique* (Paris, 1888, in-4).

— Un écrivain renommé, M. Richard Doddridge BLACKMORE, est décédé le 21 janvier. Il était né le 8 juin 1825 à Longwort (Berkshire), avait commencé ses études à l'école de Tiverton et les avait achevées à l'Exeter College d'Oxford où il prit ses grades en 1847. Il entra en 1852 dans le bar-

reau au Middle Temple, mais fut obligé, quelques années plus tard, de renoncer à cette carrière, par suite de sa mauvaise santé; il se consacra dès lors à la littérature, et donna une suite de romans dont quelques-uns, comme *Erema*, furent traduits en français. Il s'occupa aussi d'horticulture et les lettres qu'il adressa au *Times* en 1894 sur la culture des arbres fruitiers furent à bon droit fort remarquées. Voici la liste de ses publications les plus importantes : *Poems, by Melanter* (London, 1854, in-12); — *Epullia, and other poems* (anonyme) (London, 1855, in-8); — *The Bugle of the Black Sea* (anonyme) (London, 1855, in-12); — *The Fate of Franklin : a poem* (London, 1860, in-8); — *The Farm and fruit of old : a translation in verse of the first and second Georgics of Virgil, by a Market Gardener* (London, 1862, in-8); — *Clara Vaughan : a novel* (anonyme) (London, 1864, 3 vol. in-8; nouv. éd., 1872); — *Cradock Nowell : a tale of the New Forest* (London, 1866, 3 vol. in-8); — *Lorma Doone : a romance of Exmoor* (London, 1869, 3 vol. in-8; 12e éd., 1879); — *The Georgics of Virgil, translated* (London, 1871, in-8); — *The Maid of Sker* (Edinburgh, 1872, 3 vol. in-8); — *Alice Lorraine : a tale of the South Downs* (London, 1875, 3 vol. in-8; 6e éd., 1876); — *Cripps the Carrier : a woodland tale* (London, 1876, 3 vol. in-8); — *Erema; or My father's sin* (London, 1877, 3 vol. in-8); — *Mary Anerley : a Yorkshire tale* (London, 1880, 3 vol. in-8); — *Christowell : a Datrmoor tale* (London, 1882, 3 vol. in-8); — *The Remarkable History of Sir Thomas Upmore, Bart., M. P., formerly known as « Tommy Upmore »* (London, 1884, 2 vol. in-8); — *Springhaven : a tale for the great war* (London, 1887, 3 vol. in-8); — *Kit and Kitty : a story of West Middlesex* (London, 1889, 3 vol. in-8); — *Perlycross : a tale of the Western Hills* (London, 1894, 3 vol. in-8); — *Fringilla, tales in verse, pictured by L. F. Muckley* (London, 1895, in-8); — *Tales from the Telling-House* (London, 1896, in-8); — *Dariel, romance of Surrey* (London, 1897, in-8).

— M. Jules Pizzetta, né à Londres de père italien et de mère française, le 20 juillet 1820, est mort à Paris le 4 février. Il fit ses premières études au petit lycée de Choisy-le-Roi et les termina au lycée Condorcet. Il se destinait à la médecine et avait déjà pris trois inscriptions quand sa mère perdit sa fortune. Renonçant aussitôt à obtenir le doctorat, il se livra à l'étude de l'histoire naturelle. Par décret de janvier 1871, il fut naturalisé français. M. Pizzetta commença sa carrière littéraire en collaborant avec M. Parent-Desbarres dans l'*Encyclopédie catholique*. On a de lui : *Encyclopédie nationale*, 4 vol. gr. in-8 à 2 col.; couronnée par la Société des arts, sciences et belles-lettres de Paris, en 1855 (publiée sous le pseudonyme de P. Houzé); — *Édition annotée de Buffon*, (Paris, 1861, 5 vol. gr. in-8 à 2 col.); — *Quinze jours au bord de la mer* (in-12); — *La Botanique des écoles* (Paris, 1862, in-18); — *Les Veillées de Jean Rustique. Entretiens sur les animaux utiles et les animaux nuisibles* (Paris, 1863, in-12); — *Les Secrets de la plage* (Paris, 1867, in-12); — *Histoire d'une feuille de papier* (Paris, 1867, in-12); — *Le Monde avant le déluge* (Paris, 1869, in-12); — *Les Voyages d'une goutte d'eau* (Paris, 1870, in-12); — *L'Aquarium* (Paris, 1872, in-12); — *Le Musée entomologique illustré* (Paris, 1877-78, 3 vol. in-4); — *Le Trésor de la famille. Encyclopédie de la vie pratique* (Paris, 1877, in-18); publié sous le pseudonyme J.-P. Houzé; — *Le Monde tropical* (Paris, 1878, in-12); — *Le Monde polaire* (Paris, 1879, in-12); — *La Pisciculture* (Paris, 1879 in-12); — *Plantes et bêtes* (Paris, 1880, in-8), couronné par l'Académie française; — *Le Feu et l'Eau* (Paris, 1884, in-12); — *Flore pittoresque de la France* (Paris, 1884, in-4); — *Les Loisirs d'un campagnard* (Paris, 1889, in-8); — *Dictionnaire populaire illustré d'histoire naturelle* (Paris, 2e éd. 1890, gr. in-8 à 2 col.); — *Petit Manuel de photogra-*

phie pratique à l'usage des gens du monde (Paris, 1891, in-12); — *Galerie des naturalistes. Histoire des sciences naturelles depuis leur origine jusqu'à nos jours* (Paris, 1894, in-8).

— M. Henri-Anatole COUDREAU, mort au milieu de décembre, au cours d'un voyage sur un affluent de l'Amazone, était un explorateur éminent et un géographe distingué. Il naquit à Sonnac (Charente-Inférieure), le 6 mai 1859, fit ses études au collège de Saintes et entra comme clerc chez un notaire. Mais bientôt son peu de goût pour cette carrière la lui fit abandonner et il se fit recevoir, en 1877, à l'École normale de Cluny. Il fut ensuite nommé professeur d'histoire et de géographie à l'École professionnelle de Reims, qu'il quitta bientôt pour le lycée de Clermont-Ferrand. Mais un an après, il obtenait une chaire au lycée de Cayenne. Il profita de son séjour dans la Guyane pour entreprendre une série d'explorations dans les parties encore peu connues de cette contrée et pour en exposer le résultat dans de nombreux ouvrages très remarquables. A la suite des deux voyages qu'il avait faits en 1881 et 1882, le gouverneur le chargea d'une mission pendant laquelle il devait explorer le Counani et la route de l'Araguary à l'Amazone. En 1884, il partit de nouveau pour traverser toute la Guyane et bien que la désertion d'une partie des Indiens de son escorte l'ait empêché de poursuivre jusqu'au bout son entreprise, il put néanmoins dresser deux cartes fort précises de ces régions. De même qu'en 1887, il avait relevé le cours du Maroni, de même, en 1888, il put rectifier le cours de l'Oyapock qu'avait dressé déjà auparavant le Dr Crevaux. Voici la liste de ses principales publications : *Le Pays de Wargla, et les peuples de l'Afrique et Hartmann. Annexe : Les Français dans le Sahara* (Paris, 1881, in-16); — *Les Richesses de la Guyane française* (Cayenne, 1883, in-8); — *Le Territoire contesté entre la France et le Brésil* (Lille, 1885, in-8); — *La France équinoxiale. Études sur les Guyanes et l'Amazonie* (Paris, 1886-87, 2 vol. in-8); — *Voyage au Rio-Branco, aux Montagnes de la Lune, au Haut Trombetta* (Rouen, 1886, in-4); — *Les Français en Amazonie* (Paris, 1887, in-8); — *Vocabulaires méthodiques des langues ouayana, aparaï, oyampi, emérillon, précédés d'une introduction par Lucien Adam* (Paris, 1892, in-8); — *Chez nos Indiens, quatre années dans la Guyane française* (1887-1891) (Paris, 1893, in-8); — *Voyage au Tapujoz, 28 juillet 1895-7 janv. 1896* (Paris, 1897, in-4); — *Voyage au Tocantins-Araguaya, 31 déc. 1896-23 mai 1897* (Paris, 1897, in-4); — *Voyage au Xingu 30 mai 1896-26 octobre 1896* (Paris, 1897, in-4).

— Nous apprenons la mort d'un savant héraldiste, M. le comte Étoi-Amédée-Jacques-François DE FORAS, décédé en son château du Thuyset près Thonon, le 3 janvier. Il était né à Gênes le 5 août 1830, mais il passa la plus grande partie de sa vie en France, particulièrement à Chambéry, et c'est à la Savoie qu'il a consacré la plupart de ses importants travaux, œuvre de patience autant que d'érudition, et qui sont devenus classiques pour l'histoire de cette province. Il était membre agrégé de l'Académie de Savoie, de la Société d'histoire de la Suisse romande, et fut président de l'Académie chablaisienne. Outre de nombreux articles et mémoires disséminés dans les revues locales, il a donné au public : *Franchises municipales de Cusy en Génevois. Annexes contenant la chronique du fief de Cusy depuis le XIIe siècle, et des détails sur les familles qui l'ont possédé, notamment sur les Montmayeur* (Chambéry, 1871, in-8); — *Armorial et nobiliaire de l'ancien duché de Savoie* (Grenoble, 1872-1878, 2 vol. in-fol); — *Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie. Discours de réception lu dans la séance du 22 févr. 1877* (Chambéry, 1877, in-8); — *Chevaliers de l'ordre du Collier de Savoie dit de*

l'Annonciade, appartenant au duché de Savoie, de 1652 à 1860 (Grenoble, 1878, in-fol.); — *Liste et blasons de chevaliers du Collier de l'Annonciade et du duché de Savoie* (Grenoble, 1878, in-fol.); — *Le Blason, dictionnaire et remarques* (Grenoble, 1883, in-fol.); — *Le Comte Humbert Ier (aux Blanches-Mains), recherches et documents, par M. le baron Carutti de Cantogno* (traduit par le comte A. de Foras) (Chambéry, 1885, in-8); — *Le Droit du seigneur au moyen âge, étude critique et historique* (Chambéry, 1885, in-8); — *Notice historique et généalogique sur les princes Basseraba de Brancovan, antiques descendants des anciens vayvodes souverains de la Valachie, princes de la Valachie transalpine* (Genève, 1889, in-fol.); — *Amédée III (de Savoie?), évêque de Maurienne* (Chambéry, 1890, in-8).

— Nous avons reçu, non sans une bien vive émotion, la nouvelle de la mort du comte Jean-Clément-Léonce Dubosc de Pesquidoux, décédé au château de Pesquidoux le 29 janvier. Il était né au Houga en 1829 et, après de brillantes études, devint de bonne heure un écrivain de talent ainsi qu'un artiste émérite. Érudit autant que modeste, travailleur infatigable et sans ambition, il s'absorba dans sa tâche de publiciste et l'on a pu apprécier dans les articles de critique d'art qu'il donna dans le journal *l'Union* ces rares qualités qu'il possédait à un si haut point. Il fut un défenseur dévoué et convaincu de la cause royaliste et catholique, et consacra au comte de Chambord, après la mort de ce dernier, un livre fort touchant. A la suite de la disparition de *l'Union*, il se consacra à l'agriculture, sans toutefois renoncer à la vie littéraire comme en témoignent plusieurs ouvrages remarquables sortis de sa plume et dont le dernier, sur *l'Immaculée-Conception*, fit, à juste titre, sensation dans le monde catholique. Ajoutons qu'il était membre de la Société bibliographique et nous terminerons cette trop courte notice en citant ses principales publications : *Voyage artistique en France. Études sur les musées d'Angers, de Nantes, de Bordeaux, de Rouen, de Dijon, de Lyon, de Montpellier, de Toulouse, de Lille*, etc. (Paris, 1857, in-18); — *L'École anglaise, 1672-1851. Études biographiques et critique* (Paris, 1898, in-18); — *Flavien, étude* (Paris, 1860, in-18); — *Le Christ roi temporel* (Paris, 1862, in-8); — *La Comédie philosophique* (Paris, 1862, in-8); — *Sémites et Ariens. M. Renan* (Paris, 1862, in-8); — *La Statue du curé d'Ars, inaugurée à Ars le 5 août 1867* (Paris, 1867, in-18); — *Les Quatre Alesia* (Paris, 1868, in-8); — *L'Art du XIXe siècle*) 1re et 2e séries). *L'Art dans les deux mondes, peinture et sculpture (1878)* (Paris, 1881, 2 vol. in-18); — *La République et l'avenir* (Paris, 1886, in-18); — *Le Comte de Chambord d'après lui-même, étude politique et historique* (Paris, 1887, in-8); — *La Réaction religieuse et le jubilé pontifical de Léon XIII* (Paris, 1888, in-8); — *Vierges et repenties* (Paris, 1888, in-18); — *L'Immaculée Conception, histoire d'un dogme* (Tours, 1898, 2 vol. in-8); — *L'Immaculée Conception et la renaissance catholique*, t. Ier (Tours et Paris, 1899, in-8).

— Né à Gray, le 17 octobre 1823, M. André-Jules Sauzay est mort à Cirey-les-Bellevaux (Haute-Saône) le 26 novembre dernier. Licencié en droit en 1845, il remplissait, en 1849, à Lons-le-Saunier, après avoir passé par Châteauroux et Chaumont, les fonctions de sous-inspecteur de l'instruction primaire. Devenu inspecteur (1850), il fut nommé à Gray, sa ville natale, et resta à ce poste jusqu'en 1854. C'est alors qu'il donna sa démission afin de consacrer tout son temps à l'étude, spécialement à l'histoire de la Révolution en Franche-Comté, ce qui ne l'empêcha point de faire quelques incursions sur le domaine du roman ni — cela sera sans doute une révélation pour plusieurs — de taquiner la muse avec succès. M. Sauzay, qui était membre de l'Académie de Besançon depuis 1867, est connu surtout

pour son *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs, de 1789 à 1801, d'après des documents originaux inédits* (Besançon, 1867-1873, 10 vol. in-12). Cet ensemble, de 7579 pages, représentant peut-être le plus volumineux travail régional publié dans le genre jusqu'à ce jour, a été mis utilement à contribution par les meilleurs historiens contemporains de la période révolutionnaire. — N'ayant pas l'intention de faire la bibliographie complète des publications de M. Jules Sauzay, nous nous bornerons — indépendamment de son *Histoire de la persécution révolutionnaire dans le département du Doubs,* plus haut citée — à mentionner les suivantes, presque toutes parues dans les *Annales franc-comtoises,* la seule revue du pays ayant fait preuve de solide vitalité, car elle existe toujours : *Le Baron Alexandre Martin de Gray* (*Annales franc-comtoises,* juillet 1864); — *M. le marquis de Tallenay, ministre plénipotentiaire* (*An. fr.-c.,* octobre 1864) (en passant, nous ferons remarquer que M. Sauzay a pris un nom pour un titre : il n'y avait pas de marquis dans la famille de Tallenay, qui s'appelait exactement : « Marquis de Tallenay »); — *M. Antoine Four, curé de Gray* (*An. fr.-c.,* décembre 1864); — *Expulsion des hospitalières de Besançon en 1793* (*An. fr.-c.,* février 1865); — *Histoire des principales fondations religieuses de la Montagne en Bourgogne, d'après M. Mignard* (*An. fr.-c.,* mars, 1865); — *L'Expiation,* nouvelle (*An. fr.-c.,* juillet, août, septembre et octobre 1865); — *La Réclame, essai sur la littérature industrielle* (*An. fr.-c.,* décembre 1865); — *Tentative des républicains du Doubs en faveur des Girondins* (*An. fr.-c.,* janvier 1866); — *Un Dominicain franc-comtois contemporain, Ch.-J. Besson, peintre et missionnaire* (*An. fr.-c.,* septembre 1865); — *Un Mariage de prêtre en 1793* (le mariage de Lacombe, curé de Quingey) (*An. fr.-c.,* juin 1866); — *Les Instructions de l'Assemblée électorale de Vesoul en 1789* (*An. fr.-c.,* novembre 1867); — *Le Journal de Rambos, esquisse de la vie bourgeoise à Besançon en 1789 et 1790* (*An. fr.-c.,* décembre 1867); — *La Bible sans la Bible, d'après une Histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament, de l'abbé Gainet* (*An. fr.-c.,* janvier 1868); — *Sir Arthur Young en Franche-Comté* (*An. fr.-c.,* août 1868); — *Une Famille franc-comtoise* (*An. fr.-c.,* juillet 1869); — *Proscription du culte protestant et du culte israélite dans le département du Doubs en 1794* (*An. fr.-c.,* août 1869); — *M. T. d'Arènes, conte de vacances* (*An. fr.-c.,* septembre et octobre 1869); — *Discours de réception à l'Académie de Besançon* (coup d'œil sur l'instruction générale en Franche-Comté avant la Révolution et sur ce qu'étaient les Comtois du vieux temps); — *Le Peuple comtois au siècle dernier* (*An. fr.-c.,* février 1870); — *Le Père Lacordaire* (*An. fr.-c.,* mai 1870); — *Mademoiselle de Clerval, nouvelle, suivie du Jeu de cartes de la sœur Mélanie et du Supplice des Carmélites de Compiègne* (Tours, 1871, in-8) — *Quelques mots à propos d'un vieux livre* (*An. fr.-c.,* janvier-février 1897). Rappelons enfin que M. Sauzay, qui a collaboré à divers journaux et revues de Paris et de Lyon, a donné aussi au recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon, entre les années 1876 et 1897, un certain nombre de pièces de poésie fort humoristiques.

— Un économiste distingué, M. Georges MICHEL, est mort le 15 janvier. Né en 1844, il fit d'abord du journalisme, puis occupa quelques fonctions administratives, auxquelles il renonça bientôt pour se consacrer exclusivement à la profession d'écrivain. Il s'était de bonne heure adonné aux études économiques et il ne tarda pas à acquérir une grande compétence en cette matière, sans toutefois négliger les recherches historiques. Après avoir été quelque temps rédacteur au *Parlement,* il passa ensuite au *Journal des Débats* où ses lecteurs purent apprécier les

diverses formes de son talent. Il donnait en même temps, chaque semaine, un article à l'*Économiste français*. Ses articles, toujours solidement documentés, témoignent à la fois de sa profonde érudition, du piquant de son esprit et de sa verve de polémiste. Mais il laisse aussi des ouvrages de longue haleine, et plusieurs, comme son *Mémoire sur Léon Faucher*, ont été couronnés par l'Institut. Ami de Léon Say, il collabora au *Dictionnaire d'économie politique*, ainsi qu'à bon nombre de revues importantes. Nous citerons parmi ses publications : *Carnot* (Paris, 1875, in-18 ; n° 5 des *Brochures populaires sur la Révolution française*, publiée par la Société bibliographique); — *Pétion* (Paris, 1876, in-18 ; n° 10 de la même collection) ; — *Histoire de Vauban* (Paris, 1879, in-8) ; — *Les Chemins de fer de l'État belge devant le Parlement. Discussion du budget des travaux publics pendant la session de 1882* (Paris, 1882, in-8) ; — *Vauban, Dîme royale* (Paris, 1888, in-18) ; — *Une Iniquité sociale. Les Frais de ventes judiciaires d'immeubles* (Paris, 1890, in-8) ; — *Histoire d'un centre ouvrier* ; (*les concessions d'Ansin* (en collab. avec Alfred Renouard) (Paris, 1891, in-18) ; — *Vauban économiste* (en collab. avec André Liesse) (Paris, 1891, in-8); — *Léon Say, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1899, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : l'abbé ABRAHAM, professeur au petit séminaire de l'abbaye Blanche, à Mortain, mort le 25 janvier, âgé de 66 ans; — le R. P. ARSÈNE de Chatel, à qui l'on doit la 2e éd. de l'*Histoire de la latinité de Constantinople, par Alph. Belin* (Paris, 1894, in-8) et un ouvrage sur *Saint François d'Assise* (Paris, 1885, in-fol.), mort le 19 février, âgé de 67 ans ; — Marcel BARTHE, ancien sénateur, qui, outre de nombreux discours au Sénat a publié : *Le bon vieux Temps en Béarn* (Pau, 1874, in-16), mort à Jurençon, le 16 février, âgé de 86 ans ; — Joseph BÉCOT, dont nous rappellerons entre autres publications : *M. de Lamartine orateur* (Paris, 1843, in-8) ; *De l'Organisation de la justice répressive aux principales époques historiques* (Paris, 1860, in-8), mort le 7 février à Saint-Briac (Ille-et-Vilaine), âgé de 81 ans ; — le capitaine de vaisseau Octave DE BERNARDIÈRES, membre du Bureau des longitudes, directeur de l'Observatoire de Montsouris, auteur de publications scientifiques intéressantes, mort le 2 février, à 54 ans ; — Le R. P. BOURT, ancien supérieur du séminaire de Lisieux, mort à Bayeux, le 4 février, âgé de 76 ans ; — Le Dr Louis-Gustave BOUCHERBEAU, médecin en chef de l'asile Sainte-Anne et statisticien, mort le 23 février ; — Léon CANONNE, journaliste parlementaire qui, après avoir débuté comme rédacteur à l'*Agence Havas*, collabora à la *Liberté* et à la *Paix*, mort le 7 février, à Meudon, âgé de 56 ans ; — Sébastien COMMISSAIRE, ancien représentant du peuple à l'Assemblée législative de 1849, et auteur de : *Mémoires et Souvenirs* (Lyon, 1888, 2 vol. in-18), mort le 20 février à Lyon, âgé de 78 ans; — Numa DEJEAN, auteur d'une *Nouvelle Théorie de l'écoulement des liquides* (Paris, 1868, in-18), mort à Belvès (Dordogne) le 20 février, âgé de 78 ans ; — M. Eugène GRANDCLAUDE, ancien professeur de philosophie et de théologie, fondateur du *Canoniste contemporain* et auteur de plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *Les Principes de 89 et le Concile* (Paris, 1870, in-18); *Jus canonicum juxta ordinem decretalium* (Parisiis, 1882-1883, 3 vol. in-8) ; *La Question biblique d'après une nouvelle école d'apologistes chrétiens* (Paris, 1893, in-16), mort le 21 février, âgé de 74 ans; — HERPIN, bibliophile distingué, qui avait surtout étudié les poètes du XVIe siècle, mort le 5 février ; — l'abbé IMBERT, poète provençal très goûté qui dirigeait l'almanach le *Cacho-Fio* et qui avait collaboré au *Pèlerin* et au *Noël*, mort le 1er février; — Charles LEGOUR, qui avait longtemps dirigé le service de la police des mœurs à la préfecture de police et laisse des ouvrages sur ce sujet, mort le 21 février, âgé de 77 ans; — Émile

LAURENT, auteur entre autres publications de : *Le Paupérisme et les associations de prévoyance* (Paris, 1860, in-8, 2e éd. 1865), mort le 19 février, âgé de 70 ans; — H. LE TRÉSOR DE LA ROQUE, qui a publié, outre de nombreux rapports et mémoires relatifs à l'agriculture : *Les Finances de la République. Les Chambres prodigues* (Paris, 1884, in-8), mort le 20 février, âgé de 68 ans ; — Bernardin DE LÉONARD DE RAMPAN, archéologue, mort à Ecrammeville (Calvados), le 10 février, âgé de 76 ans ; — MARION, directeur du Museum de Marseille, professeur à la Faculté des sciences, mort le 24 janvier, âgé de 54 ans ; — Henri MARMONIER, collaborateur de la *Revue bleue* et de la *Revue historique*, qui laisse entre autres publications : *L'Italie et l'Alliance autrichienne, autrefois, aujourd'hui* (Paris, 1893, in-8), mort à Belleville sur Saône, le 6 février, à l'âge de 45 ans; — le Bon Charles de MONTESQUIEU, qui s'était occupé avec ses frères de la publication des œuvres inédites de son trisaïeul, l'auteur de l'*Esprit des lois*, et qui présidait la commission s'occupant de cette édition dont cinq volumes ont paru, mort le 24 janvier ; — MOURIN, recteur honoraire de l'Académie de Nancy, mort dans cette ville, le 25 janvier, âgé de 77 ans ; — Germain PICARD, poète et romancier, dont nous rappellerons : *Par tous pays, nouvelles* (Vichy, 1870-1873, 2 vol, in-8) ; *Iambes et satires 1871-1874* (Paris, 1875, in-8), mort le 16 février, âgé de 63 ans ; — Le Dr PIETRI, ancien médecin de Napoléon III, mort le 25 janvier; — Lucien QUÉLET, mycologue, mort à Hérimoncourt (Doubs) ; — Alphonse REBIÈRE, professeur à l'École normale de Saint-Cloud, auteur de nombreux ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Mathématiques et mathématiciens, pensées et curiosités* (Paris, 1889, 2e éd. 1893 ; *Les Femmes dans la science* (Paris, 1894, in-8, 2e éd., 1897), mort le 23 février, âgé de 58 ans ; — Rodolphe-Gustave RINCK, compositeur, auteur de l'opéra comique intitulé *Mademoiselle de Kervan* (1877), mort à Saint-Jean-de-Luz, le 24 décembre, à l'âge de 67 ans ; — Le P. Marien RUARD, de la congrégation de Picpus, qui fut successivement professeur dans divers établissements de cet ordre et fonda un noviciat à Issy, mort à Sarzeau le 2 février, à l'âge de 90 ans ; — Philippe SALMON, sous-directeur de l'École d'anthropologie de Paris, collaborateur de la *Revue d'anthropologie*, de *l'Homme, journal illustré des sciences anthropologiques*, et auteur, entre autres nombreuses publications, d'un *Dictionnaire paléoethnologique du département de l'Aube* (Troyes, 1882, in-8), mort le 18 février, âgé de 76 ans ; — Le R. P. SERCAN, de la Compagnie de Jésus, qui travailla à l'organisation de l'enseignement libre et fut procureur du collège de Tivoli de Bordeaux, mort en février, dans cette ville, âgé de 80 ans ; — Félix-Benjamin SINCLAIR, journaliste, mort le 26 janvier, à 50 ans ; — Charles TARDY, auteur de publications géologiques parmi lesquelles nous citerons : *Esquisse géologique de la Bresse et des régions circonvoisines, abrégé de géologie à l'usage des Bressans* (en collaboration avec Fréd. Tardy; Bourg, 1892, in-8), mort à Bourg, le 27 janvier ; — l'abbé J.-B. THIBAULT, supérieur du séminaire universitaire de Lyon, mort à Lyon le 16 février, âgé de 72 ans; — le Dr Gabriel TOURDES, doyen honoraire de la Faculté de médecine de Nancy, dont nous citerons, comme publications médicales, le *Traité de médecine légale théorique et pratique* (en collaboration avec Ed. Metzquer (Paris, 1896, in-16), mort à Nancy le 27 janvier, âgé de 90 ans ; — le chanoine Justin VERNIOLLES, supérieur honoraire du petit séminaire de Servières (Corrèze), auteur, entre autres nombreux ouvrages, de : *La Lecture et le choix des livres* (Paris, 1877, in-16, 2e éd. 1879); *Études littéraires sur les récits bibliques* (Paris, 1883, in-16); *Les Récits évangéliques et leurs beautés littéraires* (Paris, 1888, in-16), mort à 59 ans, le 25 février.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM. : Alphonse ALLARD, économiste distingué, directeur honoraire de la Monnaie de Belgique, auteur entre autres publications de : *La Crise, la baisse des prix, la monnaie* (Paris, 1885, in-4 ; 2e éd., Bruxelles, 1885); *Étude sur la Crise agricole, commerciale et ouvrière, et ses causes monétaires en Angleterre* (Bruxelles, 1888, in-4), mort à Bruxelles, le 26 janvier, âgé de 66 ans) ; — Ulisse BARBIERI, romancier et poète dramatique italien, mort vers le milieu de janvier ; — le R. P. Louis BORTMAN, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la Résidence de Gand et fondateur de l'École apostolique de Turnhout, mort à Tronchiennes, le 5 février, âgé de 93 ans ; — S. D. BRISTOW, qui s'est occupé des hyménoptères, mort à Port-Elizabeth ; — L.-A.-J. BURGERSDYCK, connu par ses traductions hollandaises de Shakespeare, mort à Apeldoorn, âgé de 72 ans, le 15 janvier ; — Ludwig BUSSLER, connu par ses travaux sur la théorie de la musique, mort à Berlin, âgé de 72 ans, vers la fin de janvier ; — Édouard COUCKE, connu par ses études sur les coléoptères, mort à Bruxelles ; — le Dr Charles DELSTANCHE, collaborateur de nombreux périodiques tels que le *Journal de médecine*, de Bruxelles, l'*Archiv für Ohrenheilkunde*, de Leipzig, le *Bolletino delle scienze mediche*, de Bologne, et auteur de plusieurs ouvrages médicaux, mort à Bruxelles, le 27 janvier, âgé de 59 ans ; — Charles Franklin DUNBAR, professeur d'économie politique à l'Université de Harvard, auteur de plusieurs ouvrages sur l'économie politique et les finances, parmi lesquels les plus estimés sont *Chapters on the theory and history of banking* et *Currency, finance and banking*, mort le 29 janvier à Chicago, âgé de 70 ans ; — Thomas EGLESTON, auteur de nombreux ouvrages de minéralogie et de métallurgie, dont plusieurs ont été traduits dans différentes langues, mort le 15 janvier à New York, à l'âge de 78 ans ; — A. ERNST, directeur du Museum de Caracas, mort en novembre ; — FERRARA, sénateur et économiste, mort à Venise, le 22 janvier, à l'âge de 90 ans ; — Hans Bruno GEINITZ, minéralogiste et géologue, mort à Dresde le 28 janvier, à l'âge de 85 ans ; — William GEORGE, libraire de Bristol et auteur de *Lytes Cary Manor-House, Somerset, and its literary associations* (Bristol, 1879, in-8); *Some account of the oldest plans of Bristol* (Bristol, 1881, in-4), mort le 16 janvier ; — Nicolas GEORGIS, rédacteur en chef de l'*Union de Charleroi*, mort à la fin de janvier ; — James Watson GERARD, dont les meilleures publications ont pour titres : *Titles to real estate, City water rights* et *The Peace of Utrecht*, mort à New York City, le 28 janvier, âgé de 79 ans ; — William Henry GILDER, explorateur qui prit part à l'expédition à la recherche de Franklin de 1878 à 1880 et a publié *Schwatka's Search sledling id the Artic in quest of the Franklin records* et *Ice Pack and Tundra*, récit de son voyage en Sibérie pour retrouver les survivants de la « Jeannette », mort le 5 février à Morristown (N. J.), à l'âge de 62 ans ; — Theodor GLEINIGER, bibliothécaire à la Bibliothèque royale de Berlin, mort à Steglitz, le 11 janvier, à 49 ans ; — J. GOBANZ, conchyliologue et entomologiste, mort à Klagenfurt ; — Mgr DE GŒSBRIAND, évêque de Burlington (Amérique), auteur de plusieurs importants ouvrages sur l'Ancien et le Nouveau Testament, mort au commencement de décembre, âgé de 83 ans ; — Dmitri Vasilievitch GRIGOROVITCH, illustre romancier russe qui, dans son *Antoine l'Infortuné*, fraya la route à l'idée de l'émancipation des serfs, mort à Saint-Pétersbourg, le 3 janvier, âgé de 76 ans ; — Adolf GUMPRECHT, libraire de Leipzig et écrivain, mort à Meran, le 23 décembre, âgé de 81 ans ; — Otto GUMPRECHT, connu par ses ouvrages sur la musique, mort à Meran, le 6 février, à l'âge de 76 ans ; — Wilhelm HAUCHECORNE, directeur de l'Institut géologique et de l'Académie des

mines de Berlin, mort dans cette ville, le 15 janvier; — Henry Allen HAZEN, auteur de nombreuses publications météorologiques telles que *The Tornado* (1890); *The Climate of Chicago* (Washington, 1893, in-8), mort le 23 janvier, à Washington, âgé de 50 ans; — August HOLLENBERG, rédacteur en chef du *Dinglers polytechnischen Journal*, mort à Stuttgart, à la fin de janvier; — Edward HUGHES, célèbre électricien, inventeur du télégraphe imprimeur qui porte son nom et du microphone, mort à New York, le 24 janvier, âgé de 69 ans; — Ludwig Joseph HUNDHAUSEN, professeur au séminaire ecclésiastique de Mayence et dont on peut citer notamment *Die beiden Pontificalschreiben des Apostelfürsten Petrus* (Mainz, 1873-1878, 2 vol. in-8), mort le 8 janvier, à 65 ans; — Sir William Wilson HUNTER, connu par ses nombreux ouvrages sur l'Inde, parmi lesquels nous citerons : *The Imperial Gazetteer of India*, *The Indiana Empire, its history, people and products*, et par la collection *The Rulers of India*, publiée sous sa direction, mort le 7 février à Oaken Holt Hall (Cumnor); — le cardinal Domenico JABOBINI, qui fut chargé du cours de grec et attaché aux archives de la Propagande à Rome, et professeur de philosophie au Séminaire romain, mort à Rome, le 1er février, à l'âge de 63 ans; — le P. Joseph JANSSENS, de la Compagnie de Jésus, qui fut directeur de l'École apostolique de Turnhout, auteur de grammaires latine et grecque, mort à Tronchiennes, le 3 février, à l'âge de 73 ans; — le Rev. John KENNEDY, éditeur de *The Evangelical Magazine* (1887 à 1890) et auteur de plusieurs ouvrages religieux, mort à Londres, le 6 février, âgé de 87 ans; — P. LAVROV, le célèbre révolutionnaire russe, qui occupa la chaire de mathématiques supérieures à l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg, puis la chaire d'histoire des sciences physiques et mathématiques à l'Académie militaire, qui collabora aux principales revues périodiques russes et à la *Revue anthropologique* de Broca, et écrivit plusieurs ouvrages socialistes, mort le 7 février à Paris, à l'âge de 77 ans; — le R. P. Gustave LEROY, ancien recteur du collège du Sacré-Cœur à Charleroy, mort à Verviers le 25 janvier; — V. N. LIGIN, ancien professeur de mathématiques à Odessa, mort à Hyères, le 18 janvier, à l'âge de 54 ans; — Manuel LOPEZ DE ARZUBIALDA, vice-président de l'Association syndicale de la presse étrangère, correspondant à Paris, depuis plus de quinze ans, du journal *El Imparcial de Madrid*, mort le 27 janvier; — LUTHER, directeur de l'Observatoire de Bilk, près Dusseldorf, mort en février, âgé de 78 ans; — Eduard MÜLLER, professeur de théologie pratique à l'Université de Berne, mort dans cette ville, à la fin de janvier, âgé de 80 ans; — le Dr Adolfo MURILLO, professeur d'obstétrique et de clinique d'accouchement de l'Université de Santiago (Chili), qui laisse entre autres publications : *Plantes médicinales du Chili* (Paris, 1889, gr. in-8); *Hygiène et assistance publique au Chili. Traduction d'Émile Petit* (Lagny, 1890, gr. in-8), mort à Santiago, le 14 novembre; — Joseph NEUHÄUSER, professeur ordinaire de philosophie à l'Université de Bonn, mort dans cette ville, le 4 janvier, à l'âge de 76 ans; — Eduard ORTON, professeur de géologie à l'Université de l'Ohio, mort en octobre; — Eduardo DE PALACIO, poète dramatique espagnol, mort le 23 janvier; — Richard PAUL, poète et critique d'art, mort à Munich, le 18 janvier, âgé de 57 ans; — Eduard REIMANN, historien, mort à Breslau, le 19 janvier, à l'âge de 80 ans; — le R. P. Mauro RICCI, très brillant latiniste, ancien professeur au collège Nazzareno, mort à la fin de janvier, à Rome; — Heinrich VON RUSTIGE, directeur de l'École des beaux-arts de Stuttgart, et critique d'art, mort dans cette ville, le 16 janvier, âgé de 80 ans; — Telesforo SARTI, un des principaux rédacteurs de l'*Osservatore romano* et ancien

directeur de la *Democrazia cristiana* de Turin, mort au commencement de février ; — Julius SCHWARZ, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Budapest, mort dans cette ville, à 60 ans, le 31 janvier ; — le colonel Friedhelm SCHÖNING, écrivain militaire, mort à Dresde, le 6 février, âgé de 53 ans ; — John B. STALLO, d'origine allemande, ancien ministre des États-Unis en Italie, auteur de *General Principles of the philosophy of nature ; The Concepts and theory of modern science*, mort le 8 janvier, à Rome, âgé de 75 ans ; — A. C. STARCK, ornithologiste connu, mort à Ladysmith, le 18 novembre ; — George Warrington STEEVENS, correspondant du *Daily Mail*, collaborateur de divers autres journaux et auteur d'ouvrages parmi lesquels nous citerons *Naval Policy* (1896), *Egypt* (1898), *With Kilchenerto Khartum*, mort en janvier ; — Franz Ludwig STEINMEYER, professeur de theologie pratique à l'Université de Berlin, mort dans cette ville, le 4 février, à l'âge de 88 ans ; — Nikolaï Nikolaevitch TSYLOV, à qui est due la fondation de la société russe des libraires et éditeurs, et qui s'est occupé pendant plusieurs années de la rédaction du *Knijnyĭ Viestnik*, mort le 8 décembre ; — F. R. VAN DER WULP, auteur de publications remarquables sur les diptères et particulièrement sur ceux des pays exotiques, mort à La Haye, le 27 novembre ; — Peter WÅAGE, professeur de chimie à l'Université de Christiania, mort dans cette ville, à la fin de janvier, à l'âge de 67 ans ; — Amos Griswold WARNER, qui professait à Leeland Stanford Junior University les sciences économiques appliquées, et dont nous citerons les trois ouvrages les plus connus : *American charities*, *Phases of cooperation in the West* et *Charities in relution to philanthropy*, mort le 18 janvier, à 39 ans.

CONGRÈS. — Du 23 au 29 juillet se réunira au Collège de France un congrès d'histoire comparée. Il comprendra huit sections : 1. Histoire générale et diplomatique ; 2. Histoire comparée des institutions et du droit ; 3. Histoire comparée de l'économie sociale ; 4. Histoire comparée des affaires religieuses ; 5. Histoire comparée des sciences ; 6 Histoire comparée des littératures ; 7. Histoire comparée des arts du dessin ; 8. Histoire comparée de la musique. — Bien que la langue officielle du Congrès soit le français, on autorise l'emploi du latin, de l'allemand, de l'anglais, de l'italien et de l'espagnol. Les autres langues ne sont admises qu'à condition que la communication soit accompagnée d'un résumé en français. Le prix de la cotisation est fixé à 20 francs.

UNE NOUVELLE LANGUE INTERNATIONALE. — Encore un essai de langue internationale ! L'on frissonne en pensant au courage qu'il faut au chercheur pour présenter une nouvelle tentative, après l'échec auquel se sont heurtés tous les efforts accomplis jusqu'ici dans le même sens. M. Léon Bollack a eu ce courage, et il affronte l'opinion et la critique avec un *Résumè théorique de langue bleue-bolak — langue internationale pratique* (Paris, 147, avenue Malakoff, in-8 de VII-124 p.). A priori nous nous sentons mal disposés pour ces essais rébarbatifs et prétentieux, et nous n'avons pas abordé sans effroi la lecture du volume de M. Bollack. Mais de prime abord nous lui avons su bon gré de nous promettre qu'il ne nous donnerait pas de traductions en bolak de nos chefs-d'œuvre littéraires, et de déclarer combien il trouvait vains et illusoires de semblables projets. Quant à la langue même créée par M. Bollack, nous ne refuserons pas à son invention l'ingéniosité, ni même une simplicité assez grande. Mais nous nous demandons pourquoi il a créé lui-même quelques exceptions aux règles dont il est l'inventeur. Si les exceptions sont inévitables dans une langue formée peu à peu et modifiée dans le cours des âges, il semble qu'elles auraient dû être évitées dans

une œuvre arbitraire ; d'autant que l'on n'en saisit pas bien la raison au lieu que dans nos langues vivantes l'explication scientifique de l'anomalie est presque toujours possible.

Paris. — M. Henry Carnoy vient de publier le premier volume d'un *Dictionnaire biographique des membres des Sociétés savantes* (Paris, chez l'auteur, 117, rue Notre-Dame-des-Champs, gr. in-8 de 256 p., imprimé sur deux colonnes, avec portraits. — Prix : 30 fr.). On trouve là 142 notices fort intéressantes. « Les Sociétés savantes de province, dit l'auteur, rendent de précieux services aux études de littérature, d'art, de sciences et d'érudition. Important est le nombre d'hommes de réelle valeur, demeurés le plus souvent à l'ombre du clocher natal, qui emploient leurs loisirs à des travaux ardus dans le seul but de glorifier un pays de prédilection et de servir les intérêts et le bon renom de la science française. Malheureusement, les travaux publiés en province ne peuvent toujours obtenir la consécration de la renommée, consécration que, dans le plus grand nombre de cas, la capitale peut seule donner. Les érudits s'ignorent et ignorent souvent leurs travaux respectifs. Nous avons pensé que ce serait faire œuvre utile que de fixer la biobliographie des érudits et des savants français de notre époque, et de laisser en même temps aux chercheurs de l'avenir de précieux éléments d'étude, en écrivant le *Dictionnaire des membres des Sociétés savantes*. Écrivains, érudits, critiques d'art, savants, artistes, naturalistes, en un mot tous les hommes à bon droit notables, auront leur place marquée dans notre Dictionnaire. D'autre part, la partie bibliographique de leur œuvre y sera notée aussi complètement que possible. » — Nous ne pouvons que souhaiter à cette très utile entreprise tout le succès qu'elle mérite ; mais il faut souhaiter aussi que les volumes se succèderont nombreux, à intervalles rapprochés ; cela nous semble facile.

— M. le chanoine Pisani aura collaboré avec le talent d'un spécialiste en la matière et la foi d'un convaincu à l'union des églises dissidentes, pensée grandiose de Léon XIII. Voici un nouveau travail du docte chanoine de Paris sur *les Églises chrétiennes séparées* (Extrait de la *Quinzaine*, 16 janv. 1900, in-8 de 37 p.). Il y étudie le système religieux des Russes, des Hellènes, des Roumains, des Serbes « qui ont placé la suprême autorité religieuse aux mains de synodes qui, par leur constitution, sont hors d'état d'entrer en lutte avec les pouvoirs publics. » Et il montre que « partout la rupture avec Rome a amené une subordination plus complète de l'Église vis-à-vis de l'État. » C'est, en un mot, les diverses phases de la marche de ces églises vers Rome qu'il considère au cours du XIXe siècle. Cette étude forme un chapitre du troisième volume du livre : *Un siècle*, que M. Pisani doit faire paraître incessamment. A en juger par ce même chapitre, l'ouvrage sera remarquable.

— *Les Congrégations religieuses en France*, par l'abbé X..., du clergé séculier (Paris, imp. Petithenry, in-12 de 45 p.), sont une œuvre de particulière opportunité. En un style clair, vif, l'auteur anonyme traite ces questions : « Sont-elles riches ? — Les vœux religieux sont-ils l'abdication des droits de l'individu ? — Les congrégations ont-elles des monitoires secrets ? — Ne forment-elles pas des égoïstes ? — Quels services rendent donc les congrégations ? — En quoi sont-elles utiles à la France ? — Les religieux sont-ils les ennemis des sociétés modernes ? — Que machinent-ils contre le gouvernement du pays ? » Ces pages substantielles et décisives porteront beaucoup de lumière parmi les préjugés et les ignorances des classes populaires et même parmi les classes dites cultivées. Donc opuscule à répandre partout.

— Sous une coquette couverture rose, au milieu de laquelle rayonne le divin *bambino* dit de Prague, nous arrive un nouveau périodique pieux intitulé : *Gerbe d'honneur et de gloire au saint Enfant Jésus de Prague*, revue mensuelle paraissant le 25 de chaque mois (Paris, Amat, 11, rue Cassette; abonnement, 2 fr. 50). Cette revue, — destinée à mettre de plus en plus en honneur la dévotion au saint Enfant Jésus de Prague et à faire connaître les merveilles sans nombre opérées par la statue miraculeuse vénérée à Prague depuis près de trois siècles, — répond à la pensée de Léon XIII d'adorer particulièrement, à cette époque, Jésus, comme le Rédempteur du monde. Elle paraît sous le patronage des Pères carmes de Paris et avec leur précieux concours. Nous lui souhaitons prompts et grands succès.

— Le R. P. E. Griselle, S. J., publie une *Lettre inédite de Bossuet au cardinal de Noailles* (*5 juin 1702*) (Paris, Sueur-Charruey, in-8 de 12 p.), et il l'éclaire de notes intéressantes. C'est une trouvaille précieuse faite dans les « catacombes » de la bibliographie des grands auteurs du XVIIe siècle. Elle se rattache à l'histoire du diocèse de Cambrai que gouverna Fénelon.

— M. Léon-G. Pélissier emprunte au portefeuille de Jean-François Séguier, conservé à la bibliothèque de Nîmes, *Une Lettre de Paris*, écrite en 1772 par un prêtre, M. de Labarthe (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXVI. Nogent-le-Rotrou, imp. de Daupeley-Gouverneur, in-8 de 4 p.). La lettre ne manque pas d'intérêt ; on y trouvera notamment sur La Condamine quelques détails piquants.

BOURBONNAIS. — L'*Essai sur l'apostolat de saint Martin de Tours entre Vichy et Roanne*, par M. l'abbé J.-M. Flachard (Moulins, Auclaire, in-8 de 24 p.) tend à établir l'itinéraire parcouru par l'apôtre des Gaules pour l'évangélisation d'une partie du Bourbonnais. L'auteur convient que pour dresser son travail il a généralisé les faits, il les a rapprochés et a procédé par analogie. De la sorte il a cru pouvoir arriver à « une probabilité confinant à la certitude » (p. 3). Utile contribution à l'histoire de l'apostolat de saint Martin dans les Gaules.

BOURGOGNE. — Quoique d'apparence modeste, le dernier volume (année 1898) des *Mémoires* de la Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune (Beaune, impr. Arthur Batault, in-8 de 161 p., avec une pl. hors texte) ne mérite pas moins une mention honorable. Nous trouvons là d'abord une très bonne *Notice historique sur le village d'Aloxe*, par M. Ch. Bigarne; puis les *Statuts et réglements des mestiers de la ville de Beaune*, que publie M. A. Molin, d'après un manuscrit acquis par lui et dont il a pu déterminer l'époque (milieu du XVIIe siècle). Nous citerons enfin un article nécrologique sur *le Capitaine Leflaive*, par M. E. Quantin; une suite de la *Recherche des feux de la ville de Beaune et de ses annexes*, par le même et une *Étude sur un monument gallo-romain conservé au musée archéologique de Beaune*, par M. Ch. Aubertin.

BRETAGNE. — A-t-on mené assez grand tapage, dans certains milieux, autour du fameux « droit de grenouillage » avant la Révolution ? On nous montre avec une bruyante indignation ces pauvres corvéables obligés de battre les eaux des étangs, des rivières, des mares, pour faire taire la gent croassante qui troublait le sommeil nocturne de leurs seigneurs et maîtres. Dans son étude consciencieuse et informée sur *le Droit de grenouillage* (Saint-Brieuc, Prud'homme, in-8 de 43 p.), M. J. Trévédy examine ce qu'était ce droit et quelle était son étendue. D'abord, il démontre que la famille des batraciens ne se livre à sa musique plutôt ennuyeuse que durant trois mois : avril, mai, juin. Ensuite, en cherchant bien, l'auteur ne connaît

que quatorze cas de ce droit apprécié de la manière suivante : « 1° Le grenouillage de Saint-Brieuc, une comédie, était facultatif ; 2° celui de la Musse est sans preuve ; 3° celui de Rames est douteux ; 4° et 5° les grenouillages de Corbie sont signalés au XII° siècle ; 6° celui de Drucat, douteux, aurait été facultatif ; 7° celui de Roubaix est une « bourde » ; 8° celui de Luxeuil, « un conte de nourrices » ; 9° celui de la Villeneuve (s'il a vraiment existé sous le nom de coup de bâton) fut supprimé dès 1339 ; 10° celui d'Aubigny fut établi du consentement des vassaux reconnaissants ; 11° celui de Girancourt eut le même caractère de libéralité ; 12°, 13°, 14° les grenouillages de Monthureux, Montdechoux et Laxau sont des légendes » (p. 31-32). D'où il suit que les grenouillages de Saint-Brieuc, Corbie (deux), Aubigny et Girancourt sont seuls certains d'après actes authentiques.

— M. le chanoine Ulysse Chevalier, après une interruption de trois ans indépendante de sa volonté, fait paraître le 3° fascicule de sa *Topo-Bibliographie*, deuxième partie de son célèbre *Répertoire des sources historiques du moyen âge*, dont la 1re partie : *Bio-Bibliographie*, est épuisée depuis longtemps. Une deuxième édition de cette même partie est en préparation. Le 3e fascicule de la Topo-Bibliographie comprend une partie de la lettre E et va jusqu'à la lettre K exclusivement (Montbéliard, impr. montbéliardaise, in-4 de 1057-1592 col.). « N'osant viser à ne rien omettre, dit le docte chanoine, je me suis efforcé d'être méticuleusement exact, donnant les titres dans toute leur ampleur, indiquant le nombre de pages et de planches — et surtout de ne point oublier les ouvrages de première valeur. » On peut être sûr que M. Chevalier a tenu scrupuleusement sa promesse et que son ouvrage est un travail d'impeccable critique.

— Dans le nouveau (32e) fascicule du *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* qui vient de paraître (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8 de 160 p.) et qui nous mène de Demarchie à Dezallée, nous relevons les articles suivants : DEMOLIÈRE (Hippolyte-Jules), connu comme auteur dramatique sous le pseudonyme de *Moléri* et dont la *Littérature française contemporaine* a eu tort de faire deux personnages ; — DESILES (André-Joseph-Marc), le héros de Nancy ; — DESSALINES, accompagné d'importantes bibliographies de Charles-Marie (1770-1856), d'Alcide-Charles-Victor-Marie (1802-1857) et de Charles (1806-1876).

FOREZ. — M. J. de Fréminville a fait une excellente *Étude sur la tenue des Registres paroissiaux dans l'arrondissement de Montbrison (diocèse de Lyon). Aperçus sommaires sur la société forèzienne aux* XVII° *et* XVIII° *siècles* (Saint-Étienne, Chevalier, in-4 de 57 p.). Il montre le grand parti qu'on peut tirer de cette source de documents pour l'histoire locale. Son travail a pour but, — après un coup d'œil rapide sur l'origine des registres servant à constater les naissances, mariages et décès et l'exposé de la réglementation de leur tenue en France en général et plus spécialement dans la région forèzienne, — de grouper méthodiquement les indications qu'ils renferment : pour la monographie des églises, leurs vocables et leurs patrons — leurs confréries, leurs pèlerinages, l'archéologie religieuse, — pour l'histoire des situations administratives, féodales, agricoles, industrielles, commerciales ou libérales d'un pays — pour celle de son instruction, de ses arts — l'établissement des généalogies — la chronique contemporaine : événements météorologiques, politiques, etc. C'est donc une mine féconde à exploiter, non seulement par des archivistes de profession, comme M. de Fréminville, mais particulièrement par les membres du clergé qui trouveraient là des documents abondants pour composer une histoire de leurs paroisses respectives.

C'est du faisceau de ces monographies locales et régionales sur leur passé religieux, administratif et économique que sortirait la grande et véritable histoire des institutions de la France. Le travail du savant archiviste est un canevas à suivre pour ceux qui auront le courage d'entreprendre le dépouillement des registres paroissiaux.

— FRANCHE-COMTÉ. — Pour être l'un des plus importants de la collection, le volume qui nous arrive un peu tardivement (c'est l'année 1898, parue en 1899) des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de XXXIII-408 p.) n'éclipse pas cependant ceux qui l'ont précédé. Le mérite de l'ensemble est toujours égal. Nous retrouvons ici le discours de réception de M. Louis Peyen sur *le Poète Armand Barthet*, dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 282) et qui est peut-être l'étude la plus complète qui ait été faite sur l'auteur du *Moineau de Lesbie* et sur son œuvre. A mentionner ensuite : *Le Collège de Granvelle à Besançon* et *Jean Carondelet, grand chancelier de Flandre et de Bourgogne* (*1427-1501*), par M. le chanoine Suchet ; — *Besançon sous le premier Empire*, discours de réception fort curieux prononcé par M. le Dr Ledoux ; — *La Maison de l'empereur Napoléon III, d'après le duc de Conégliano*, par M. le général comte de Jouffroy d'Abbans ; — *L'Histoire économique de la propriété, d'après le vicomte Georges d'Avenel*, par M. Lombart ; — *Notice sur M. Édouard Sayous*, par M. Léonce Pingaud, que nous avons spécialement signalée (t. LXXXIII, p. 183) ; — *L'Archevêque Jean IV de la Rochetaillée*, par M. le docteur J. Meynier ; — *Des Indemnités pécuniaires en cas d'accident*, par M. Maurice Chipon ; — *Les Compagnons de Jeanne-d'Arc, d'après M. Henri Chapoy*, par M. A. Lieffroy ; — *Auguste Clésinger*, par M. Estignard ; — *Rapport sur le concours d'économie politique*, par notre distingué collaborateur M. Maurice Lambert ; — *Note sur les carrés magiques*, par M. Saint-Loup ; — *Un Essai de désarmement au XIe siècle, (la Trève de Dieu dans le royaume de Bourgogne)*, par M. le chanoine Suchet ; — *Nouvelle Série de tombes franc-comtoises inédites (XIIIe-XVIIIe siècles)*, par M. Jules Gauthier (avec 6 planches). N'oublions pas, pour finir, des pièces de poésies signées de MM. Richenet, Victor Guillemin et Victor Mallié.

— Le premier *Bulletin* publié par la nouvelle *Société grayloise d'émulation* faisait bien augurer des suivants. Mais celui qui nous arrive (le n° 2) dépasse quelque peu nos prévisions (Gray, imp. Gilbert Roux, in-8 de 324 p.). Ce volume (1899) s'ouvre par une poésie de M. le commandant F. Chastain : *Dura lex !... sed lex !...* — M. S. Leroy, après un *Avant-Propos* sévère, donne la liste très documentée des *Franc-Comtois pensionnés sur le Trésor royal en 1789*. — L'on passe ensuite à un intéressant exposé de M. A. Linotte sur *la Franche-Comté et ses voisins pendant les deux conquêtes de Louis XIV (1668-1674)*. — Un important travail de M. le docteur Bertin vient immédiatement après : *Jean de Ray, gardien ou gouverneur du Comté de Bourgogne sous la comtesse Marguerite de Flandre et le duc de Bourgogne Philippe-le-Hardi* (p. 109 à 213, avec une planche). — Mentionnons encore : *Étude topographique et historique de la commune de Montureux et Prantigny*, par un auteur qui a le tort de ne signer que d'initiales (A. B.) (avec un plan et une planche contenant seize armoiries prises sur deux pierres tombales de l'église de Montureux) ; — *Champlitte, atelier monétaire à l'époque mérovingienne*, par M. S. Leroy (avec un plan). Ce dernier travail historique nous mène à la page 270. Le reste du volume est réservé à la science : *Les Fourmis champignonnistes*, par M. E. André ; — *Sur la présence de « l'Ammonites orthocera » dans le Kimméridgien graylois*, par M. V. Maire (avec 2 planches) ; — *Études spéléologiques*

sur le Jura graylois, par M. R. Maire ; — *De l'Influence du calcaire sur la végétation et de la Valeur de l'analyse calcimétrique des terres*, par MM. A. Gasser et R. Maire ; — *Plantes rares ou nouvelles, pour la région de Gray, observées pendant l'été de 1898 et 1899*, par M. R. Maire ; — *Contributions à la flore de la Haute-Saône*, 3e fascicule, par le même.

— Nous avons autrefois signalé à nos lecteurs l'intéressante brochure que M. Jules Sicard a publiée sur *Clairvaux du Jura et ses environs*. C'était en quelque sorte le premier fascicule d'un ensemble intitulé : *La Franche-Comté pittoresque*. Aujourd'hui, le même auteur nous donne *Champagnole et ses environs* (Paris, éditions et publications artistiques, J. Sicard, 56, rue d'Auteuil' in-8 de 94 p., illustré de 17 phototypies et d'une carte). M. Sicard nous promène d'une façon aussi littéraire que pratique à travers l'une des parties les plus gracieusement engageantes du Jura français. Champagnole et ses environs, c'est la région des lacs comtois et des forêts de sapins mêlés à des essences diverses. La civilisation moderne s'y affirme par des chemins de fer et des usines de toute sorte, alors que les temps anciens s'y rappellent par des ruines ou des souvenirs historiques. Les paysages, en ce coin privilégié, sont variés à l'infini, reposants ou sévères, et l'air qu'on y respire est réputé pour son exceptionnelle salubrité. Champagnole se recommande donc comme station climatérique où les gens anémiés trouveront tout ce qui leur est nécessaire pour reprendre goût à la vie. Par exemple, il leur sera impossible, de jouir de deux « agréments » dont la Suisse, très voisine, est prodigue : il ne seront exploités par personne et point davantage ne se verront dans l'obligation sottement mondaine de fréquenter casinos et théâtres, par la raison majeure que ces établissements n'existent pas à Champagnole. De ce double inconvénient (ou avantage), il résultera : 1° Que leur bourse sera moins allégée ; 2° Que leur moral et leur santé n'en vaudront que mieux.

— Sous le titre : *Deux Confesseurs de la foi à la fin du dix-huitième siècle* (Vesoul, L. Bon, in-18 de XVI-246 p.), M. l'abbé F. Grenier, curé d'Échenoz-la-Meline, nous offre la biographie détaillée de deux prêtres modèles, tous deux originaires de la paroisse présentement confiée à son zèle. Le premier est l'abbé J.-F. Patenaille, curé d'Arlay, dans le département actuel du Jura ; l'autre est l'abbé Jean Jacquinot, vicaire de Melincourt (Haute-Saône). Ayant refusé le serment à la constitution civile du clergé, Patenaille et Jacquinot, chacun de son côté, se retirèrent en Suisse, puis rentrèrent en France. Bientôt dénoncés et arrêtés ils furent condamnés et exécutés à Besançon. M. l'abbé Grenier a écrit un livre édifiant dans lequel il déploie une véritable érudition. C'est une contribution de première valeur à l'histoire de la Révolution en Franche-Comté. Ce petit volume se termine par deux intéressantes notices sur *l'Abbé Joseph Véraut, curé d'Échenoz-la-Meline (1804-1823)* et sur *l'Abbé Louis Bauleret, vicaire d'Échenoz-la-Meline (1750-1795-1798)*, dignes ecclésiastiques qui méritaient l'un et l'autre d'être arrachés à l'oubli.

— M. le docteur Albert Girardot a extrait des *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 11 p.) une notice biographique sur *le Géologue Jules Marcou*, né à Salins, le 20 avril 1824, mort à Cambridge (États-Unis) le 17 avril 1898. Cette figure de savant est très bien esquissée, avec ses qualités et ses travers, par M. Girardot à qui, cependant l'on peut reprocher de n'avoir pas donné la bibliographie des œuvres du personnage, détail que Max Buchon n'avait pas négligé quand, en 1865, il publia sur le même géologue, dans le *Salinois*, une biographie de Jules Marcou qui a été tirée à part (Salins, imp.

Billet, in-32 de 24 p.). Mais cette biographie est aujourd'hui fort incomplète.

— Un travail à la fois savant et attrayant a fait l'objet d'un tirage à part des *Mémoires de la Société de spéléologie*, sous le titre de *Recherches spéléologiques dans la chaîne du Jura. 1re campagne, 1896-1899* (Rennes, imp. F. Simon, in-8 de 72 p.). Les auteurs de cette étude, MM. Fournier et Magnin, en compagnie de plusieurs autres personnes, ont successivement exploré, au cours des années 1896 à 1899, un certain nombre de grottes, cavernes, glacières et gouffres de Franche-Comté, ce qui nous vaut aujourd'hui une description détaillée, précise, de chacune de ces curiosités naturelles. 29 figures accompagnent le texte qu'elles rendent plus clair encore. Aux pages 10, 11, 55, 56, 57, 60 et 61, on remarquera d'amples et très utiles notes bibliographiques. Les dernières pages (62-72) sont remplies par une liste, soigneusement dressée dans l'ordre alphabétique, des localités où se trouvent une ou plusieurs grottes ou cavernes : cette expression « localités » est souvent employée ici pour désigner un point qualifié, un lieu dit. Cette « première campagne » fera désirer non seulement aux spécialistes, mais aussi aux simples touristes qu'elle soit suivie au moins d'une deuxième. A signaler à l'attention des pouvoirs publics, des législateurs surtout, les considérations fortement motivées de MM. Fournier et Magnin, concernant l'hygiène publique (p. 5 et 6), à propos de l'empoisonnement des sources par les animaux morts de maladies contagieuses et qui sont précipités dans les gouffres du pays.

Lorraine. — Ouvrez le volume daté de 1899 des *Annales de la Société d'émulation des Vosges* (Épinal, imp. Huguenin, in-8 de 438 p.), vous verrez tout de suite que deux études occupent la presque totalité du recueil. C'est, en premier lieu, la *Topographie ancienne du département des Vosges*, par M. A. Fournier. Ce travail, qui occupe les pages 55 à 259, n'est cependant que le huitième fascicule de l'ensemble consacré au département que l'auteur a divisé en trois portions : La Plaine, la Montagne et la Voge. Disposée par ordre alphabétique des communes, l'étude de M. Fournier est tout aussi historique et archéologique que topographique. Ce fragment est appuyé d'une carte en couleurs du département et de plans de Domremy, La Mothe et d'une carte de La Mothe. — De son côté, M. V. A. Bergerot donne une *Étude sur l'organisation judiciaire du chapitre féodal de Remiremont* (p. 261-388). Enfin, le volume se termine par une *Notice nécrologique sur M. Jean-Auguste Ohmer (8 février 1822-10 septembre 1898)*, par M. C. Lebrunt (avec portrait), et un *Discours prononcé sur la tombe de M. Voulot*, conservateur du musée d'Épinal et archéologue, le 8 février 1899, par M. Le Moyne.

— M. Albert Collignon a publié en 1894, dans les *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, une notice « sur les divers monuments par lesquels la poésie et l'art ont consacré le souvenir de la glorieuse victoire de René II sur Charles le Téméraire », à laquelle contribua quelque peu, il faut bien le dire, la trahison de Campo-Basso. Aujourd'hui, il complète son premier travail par une excellente *Note sur les monuments, l'iconographie et les légendes de la bataille de Nancy (1477)*, extraite des *Annales de l'Est* (Nancy, imp. Berger-Levrault, in-8 de 36 p.). Là sont mentionnés des gravures, des plans, des dessins, des poésies, des drames et des légendes sur ce sujet spécial. Mais l'auteur s'est surtout appliqué (p. 27-36) à faire l'analyse détaillée d'un roman bien oublié du trop fécond vicomte d'Arlincourt : *Le Solitaire, ou l'Ermite du Mont-Sauvage*, paru en 1821, et dont Charles de Bourgogne est le principal héros.

Normandie. — M. Louis Duval vient de publier le tome III de l'*Inventaire*

sommaire des archives départementales antérieures à 1790 (Alençon, E. Renault-de-Broise, in-4 de LXVIII-329 p.). Il concerne les abbayes de femmes. C'est tout d'abord Notre-Dame d'Almenèches, de l'ordre de saint Benoit, fondée en 1178. M. Duval lui a consacré une notice très longue qui relate les menus faits jusque dans leurs moindres détails. Malheureusement, sous la Révolution, on retira du chartrier nombre de parchemins « propres à faire des gargousses pour le service de l'artillerie » (p. XLII). La seconde abbaye, Essay, fut une léproserie, puis une maison-Dieu, enfin un refuge pour les repenties. Exmes fut plutôt un prieuré, une filiale, dependant d'Almenèches. Ces archives ont permis à M. Duval de compléter l'article du *Gallia*. A Vignats, nous trouvons peu de documents, et encore moins à Arcisse, à Sainte-Geneviève de Montsort, à Saint-Nicolas de Verneuil, à Notre-Dame des Clairets, au Trésor (ces deux dernières de l'ordre de Cîteaux). L'ordre de sainte Claire possédait Sainte-Claire d'Alençon, autrement dit : l'Ave Maria, Sainte-Claire d'Argentan et Sainte-Claire de Mortagne. On ne peut que louer le soin avec lequel le savant archiviste s'est acquitté de sa tâche longue et minutieuse. Sa préface signale tous les points intéressants qu'il a rencontrés. Elle servira utilement à l'histoire des ordres religieux pour les époques antérieures à la Révolution.

— Le nouveau volume des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen* (Caen, H. Delesques, in-8 de 396 p.) ne déparera pas ses devanciers. Dans la partie scientifique, M. Neyreneuf a étudié les résonnances. Dans la partie littéraire on lit un long mémoire de M. Jules Tessier sur l'entente anglo-française à l'avènement de Louis-Philippe. Il y aurait peut-être lieu de critiquer certaines appréciations de détail, mais le fond et la forme sont à louer également. Très curieuse l'étude de M. J. Marie sur l'utilité des lettres classiques dans les démocraties. On retrouve dans le mémoire de feu M. Jacques Denis sur *Pascal* toutes les qualités et aussi tous les défauts du savant professeur. Les *Poésies de Jean Bardou*, curé de Cormelles-le-Royal, ont fourni à M. Armand Gasté l'occasion d'une des plus piquantes et des plus érudites communications. C'est encore au même écrivain qu'on doit *Un Pélerinage à la campagne et à la cathédrale de Bossuet en 1775*. M. Chauvet a poursuivi, lui, ses belles études morales sur *le Travail*, et M. Gaston Levalley a donné de compendieuses notes sur *la Presse en Normandie*. Il fait l'historique de trois journaux : *le Journal de l'armée des côtes, l'Observatoire neustrien* et *l'Ami de la vérité*. De ci de là tantôt il égratigne un peu ses adversaires politiques, tantôt il leur rend un hommage mérité. A citer aussi les poésies de MM. Paul Blier et Edmond Sautereau.

— Le tome XIV des *Mémoires de la Société d'archéologie, littérature, sciences et arts des arrondissements d'Avranches et de Mortain* (Avranches, J. Durand, in-8 de 304 p.) vient de paraître. Il contient la très curieuse *Recherche de Jean Guilloches, élu de Mortain, en 1525*, donné par M. A. de Tesson. M. Hippolyte Sauvage a publié deux bons travaux sur les *Anciens Fiefs de l'Avranchin* et les aveux et hommages dans l'ancien comté de Mortain, et une *Note sur le Dictionnaire des fiefs de Normandie par Brussel*, M. A. de Coursòn et M. A. de Tesson ont étudié *la Famille de Billeheust*. Enfin des tables des Bulletins annuels de 1836 à 1900 terminent très heureusement le volume.

— L'intéressant *Bulletin* n° XIV de la Société des amis des arts du département de l'Eure (Evreux, Ch. Hérissey, in-16 de 77 p.) contient deux excellentes études de M. F. Blanquart sur *la Chapelle de Gaillon et les fres-*

ques d'Andrea Solario et de M. L. Régnier sur *le Prieuré d'Heurdreville-sur-Avre*; d'admirables phototypies reproduisent les plans, les monuments, les statues.

— Nous devons signaler les *Lois de Guillaume le Conquérant*, que M. J.-E. Matzke vient de publier en français et en latin dans la Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire (Paris, A. Picard et fils, in-8 de LIV-22 p.). Dans une courte et substantielle préface, M. Ch. Bémont indique tout l'intérêt pour le public savant de se livrer à l'étude de ces documents, qui constituent un des « efforts les plus puissants déployés par le Conquérant et ses fils pour soumettre tous leurs sujets, sans distinction d'origine, à une loi unique, à la loi commune (p. XIV). »

— *Les Anecdotes bas-normandes de Constantin de Renneville* qu'a rééditées M. Paul Le Cacheux d'après l'édition de 1724 (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 33 p.) sont des inventions peut-être très vraisemblables, en tout cas contées avec un art exquis. Le Crucifix vendu aux enchères (Caen), l'Ane et le bailli (Villedieu), Cérences et les Cérençois (Vire), le Crucifix de Ville-Dieu, un Procès de sorcellerie à Carentan et le Voyage du Doge de Gênes dans cette petite ville : tels sont les sujets traités et, en vérité, de la manière la plus spirituelle du monde.

— Les *Notes sur la vie et l'œuvre de Félix Buhot, peintre graveur, 1847-1898*, publiées par M. l'abbé J.-L. Adam (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 26 p.) constituent une très bonne biographie de ce « moine ascète » comme il se qualifie lui-même, (p. 9, n° 1) qui fut « un des chefs de l'impressionisme » (p. 23). Né à Valognes, il mourut à Paris, un peu ignoré, mais cependant très goûté par un petit cercle de littérateurs et d'artistes.

— Le n° de décembre du *Bulletin des parlers normands* contient une poésie patoise publiée par M. Ozenne, la deuxième liste du patois de la région de Vire par M. Butet-Hamel, une chanson en patois de Cambes près de Caen, recueillie par M. Ch.-G. de Guer, l'intelligent et actif directeur du *Bulletin*, un dialogue en patois de Repentigny, par M. Crespin et un autre en patois d'Allemagne, par M. Godard.

POITOU. — Nous avons eu déjà le plaisir de parler d'une revue provinciale de vrai mérite : *Le Pays poitevin*. Depuis avril 1899, cette publication, née en juillet 1898, était interrompue; elle a repris son cours en novembre dernier. La livraison qui nous est alors parvenue portait *mai-novembre*. Son distingué directeur, M. Gustave Boucher, explique à ses abonnés le motif du temps d'arrêt subi par son charmant périodique : « Chargé, au courant de cette année [1899], d'une mission ethnographique à travers des provinces de France en vue de manifestations provincialistes à l'Exposition de 1900, il a en outre été délégué par la Société d'ethnographie nationale et d'art populaire au congrès de Honfleur, qui l'a immobilisé deux mois en Normandie. » Mais revenu à sa revue, il se déclare « résolu à sacrifier dans l'avenir toute fonction incompatible avec la mission toute spéciale de défendre en Poitou la cause traditionnelle. » Tous nos compliments; c'est parfait. Ce luxueux périodique mensuel, de format grand in-4, remarquablement imprimé et illustré, nous est arrivé jusqu'à la livraison de décembre inclus. Nous lui souhaitons longue vie et prospérité. Le prix d'abonnement est du reste d'un prix excessivement modéré (Province, — le Poitou sans doute — 5 fr.; Paris, 6 fr.; étranger, 8 fr.). Nous recommandons chaudement *le Pays poitevin* aux « déracinés » qui vivent sous le ciel parisien, car il leur rappellera d'une façon intense la petite patrie

éloignée que les batailles, les vicissitudes ou les séductions de la capitale ne doivent jamais leur faire oublier.

PROVENCE. — M. le chanoine U. Chevalier vient de faire paraître les tomes de la *Gallia christiana novissima*, relatifs aux anciennes provinces ecclésiastiques d'Aix et d'Arles et de leurs évêchés suffragants (Valence, impr. valentinoise, 2 vol. gr. in-4). On sait que M. le chanoine Albanès en avait réuni les matériaux et que la mort est venue le ravir à son œuvre de bénédictin. M. Chevalier, son légataire scientifique, publie ces richesses documentaires en y ajoutant ses richesses personnelles. C'est dire que l'ouvrage sera à la hauteur des exigences de la science critique contemporaine et une source de l'histoire ecclésiastique provençale de tout premier ordre.

— La Provence a son calendrier, c'est-à-dire la liste de ses saints particuliers. Depuis treize ans déjà paraît l'*Almanach des saints de Provence*. Nous avons sous les yeux celui de 1900 « contenant le calendrier romain et le calendrier provençal » (Marseille, impr. marseillaise, in-16 de 60 p.). A chaque jour du mois est inscrit d'abord le saint de l'année liturgique, ou, à son défaut, un saint pris, à ce même jour, dans le martyrologe romain ; suivent, en caractère antiques et italiques, un certain nombre de saints, Provençaux par leur naissance, leur séjour, ou leur mort. Puis (p. 28) viennent les « saints de Provence aémères », c'est-à-dire dont le jour de fête n'est pas déterminé. Enfin quelques notices biographiques sur plusieurs saints ou fêtes de Provence (p. 29-60). Exemple à suivre par les autres provinces ecclésiastiques.

ALSACE. — La *Revue d'Alsace*, arrivée à sa 50e année, a perdu son directeur et fondateur, M. Liblin. Le secrétaire de la Revue, M. Gasser, a tenu à honneur de continuer ce recueil auquel la science et la littérature alsaciennes ont tant d'obligations. M. Gasser, directeur pour la France, s'est adjoint M. Ingold, en Alsace ; de cette façon, la Revue est plus intimement liée à ses collaborateurs et à ses abonnés dans les deux pays. Les deux derniers semestres de 1899 ont paru sous les auspices de la nouvelle direction. Ils contiennent, entre autres choses, une notice de grand intérêt sur *M. Liblin et la « Revue d'Alsace » pendant un demi-siècle (1849-1899)*, ainsi que sur le mouvement littéraire de l'Alsace dans la seconde moitié du siècle qui va finir. Cette étude est due à la plume de M. Rod. Reuss. D'heureuses modifications ont été apportées en 1900 à la Revue qui commence une nouvelle série. C'est ainsi qu'elle paraît maintenant tous les deux mois et par livraisons de 112 pages, soit pour l'année 672 pages au lieu de 576, sans augmentation de prix : 14 fr. (Mantoche (Haute-Saône) et Colmar, place Neuve, 8). La table des matières sous forme de repertoire par noms d'auteurs et par ordre de matières, des articles parus dans les 50 années de la *Revue d'Alsace* et dans les deux Revues de Reiner et de Boersch qui l'ont précédée, est en préparation. On souscrit dès à présent aux bureaux de la *Revue d'Alsace* à Mantoche et à Colmar.

BELGIQUE. — Le R. P. H. Nimal établit que *la Vie de sainte Christine l'Admirable est authentique* (Liège, H. Dessain, in-12 de 24 p.), c'est-à-dire que son premier historien, Thomas de Cantimpré, disciple d'Albert le Grand et contemporain de la thaumaturge, a toutes les qualités requises par la critique historique pour qu'on ne puisse mettre en doute l'autorité de son récit relatant des faits miraculeux que la critique rationaliste rejette en bloc. Parmi les savants qui reconnaissent l'autorité historique de Thomas de Cantimpré au sujet de la vie de sainte Christine, il cite : Jacques de Vitry,

les Bollandistes, Denys le Chartreux, la chronique contemporaine du monastère de Saint-Trond, où reposent les cendres de la sainte, etc., témoignages bien suffisants pour rallier les esprits qui pourraient douter de l'authenticité de cette vie de sainte Christine écrite par Thomas de Cantimpré. Ce solide travail est extrait de la *Revue des questions historiques*.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, pour l'année 1900 (Bruxelles, Hayez, in-16 de 519 p., contient les articles biographiques suivants : *Notice sur René Chalon* (1802-1889), bibliophile, numismate et archéologue, par le baron de Chestres de Haneffe; — *Notice sur Émile Banning* (1836-1898), qui joua un rôle politique et diplomatique assez important, par le général Brialmont; — *Notice sur Gottlieb Cluge* (1812-1898), l'un des créateurs de l'histologie pathologique, par M. C. Vanlair; — *Notice sur la vie et les travaux de Paul Hémard* (1830-1896), soldat distingué et historien estimé, par Ernest Disceulles; — *Notice sur Charles-Auguste Fraikin* (1817-1893), l'éminent sculpteur, par M. le chevalier Edm. Marchal; — *Notice sur le Dr Ernest Candèze* (1827-1898), entomologiste de premier ordre, par M. de Selys Longchamps; — *Notice sur la vie et les travaux de François-Marie-Louis Donny* (1822-1898), chimiste, par M. M. Delacre.

Italie. — De notre infatigable collaborateur M. Léon-G. Pélissier, nous avons à signaler diverses brochures qui intéressent l'histoire d'Italie. C'est tout d'abord un aperçu des documents contenus dans *les Archives des inquisiteurs d'État à Venise* (Extrait du *Bibliographe moderne*. Besançon, impr. de Paul Jacquin, in-8 de 4 p.) qui, pour être fort sommaire, n'en servira pas moins de guide au chercheur. — Puis voici le début d'un recueil de notes et documents destinés à compléter la thèse remarquable consacrée à *Louis XII et Ludovic Sforza* par le savant professeur de l'Université de Montpellier. C'est l'*Archivio storico italiano*, qui s'est chargé de servir par tranches à ses lecteurs ces *Note su Luigi XII e Lodovico Sforza*, où l'historien trouvera maint renseignement à puiser. Dans les deux premiers morceaux que nous avons sous les yeux (Firenze, tip. Galileiana, in-8 de 12 et de 14 p.), nous relevons notamment quelques indications sur Bernardino Arluno, auteur d'une histoire de Milan ; un document qui éclaire la conduite de Trivulce en 1498, des détails assez précis sur les négociations entre Costantino Arniti et Ludovic Sforza vers la même époque. — Sous le titre de *Trivulce pendu par les pieds* (Extrait du *Bullettino Senese di storia patria*. S. l., in-8 de 2 p.), nous trouvons la réponse assez raide que fit Ludovic Sforza aux envoyés du Roi très chrétien, qui se plaignaient que le duc eût laissé représenter dans Milan, pendu par les pieds, l'homme d'armes entré au service de la France. — Du même recueil sont extraits (S. l., in-8 de 4 p.) deux *Documents sur Lucio Malvezzi, commissaire à Alexandrie pour Ludovic Sforza*, qui nous font voir sous un jour favorable l'administration de ce fonctionnaire ; et un curieux article sur *le Trousseau d'un Siennois* (Michelagnolo da Radicondoli, secrétaire de l'ambassade envoyée en France par la république de Sienne, *en 1501* (Siena, tip. di L. Lazzeri, in-8 de 4 p.). — M. Pélissier, qui n'aime pas Jean d'Auton, sur lequel il avait commencé de nous donner une sévère critique, adresse encore une verte leçon au malheureux chroniqueur pour avoir presque passé sous silence le voyage administratif et diplomatique du cardinal d'Amboise en Lombardie dans l'été de 1501. Il nous raconte, dans le n° 27 de ses *Notes italiennes d'histoire de France, Une Ambassade vénitienne au cardinal d'Amboise à Milan, juillet 1501* (Extrait du *Nuovo Archivio veneto*. Venezia, F. Visentini, in-8 de 23 p.) ; Corner, l'ambassadeur, ne parvint pas à persuader d'Amboise des bonnes intentions de la Seigneurie.

— Du XVIe siècle nous passons au XIXe et de l'histoire à l'histoire littéraire avec les *Lettres inédites de Sebastiano Ciampi (1819-1831)* que M. Pélissier a tirées du portefeuille de Mahul pour en enrichir le *Bullettino storico pistoiese* (Tiré à part. S. l. n. d., in-8 de 14 p.). Ciampi y donne des détails sur ses travaux pour lesquels il réclame de Mahul quelque publicité dans la *Revue encyclopédique* : Mahul ne paraît pas s'être soucié de répondre aux avances de l'érudit italien.

— M. Umberto Benigni a extrait du *Bessarione* deux études qui ne sont ni l'une ni l'autre dépourvues d'intérêt : *Documenti e note sulla politica orientale dei Papi* et *Litaniae defunctorum copticae* (Rome, Pustet, in-8 de 47 et de 20 p.). La première est un dépouillement des archives des Brefs, qui va de 1537 à 1572 et montre la sollicitude continuelle du Saint-Siège pour les intérêts chrétiens en Orient. Le traité conclu entre François Ier et Soliman y est apprécié très sévèrement, et bien souvent les agents impériaux représentent aux Papes les dangers de l'*Empia Alleanza*. Il y a là évidemment un gros sujet de mécontentement contre le Fils aîné de l'Église qui associe « les lys au croissant », mais il ne paraît pas démontré que cette alliance ait été absolument volontaire chez François Ier ; au cas où il n'aurait pas été l'associé de Soliman, contre les Impériaux, il aurait eu à le combattre comme allié des Impériaux ; le dépit de certains hommes politiques s'explique par le regret d'avoir laissé échapper une bonne occasion, et de voir les Français manger les marrons qu'un autre avait tirés du feu. — Les litanies funéraires coptes se composent d'une douzaine de fragments d'origine hérétique, ainsi que l'indique l'invocation théopaschite « *qui crucifixus est pro nobis.* » L'intéressant travail de comparaison fait entre ces divers morceaux n'amène pas à des conclusions bien neuves, mais dénote chez son auteur un esprit consciencieux et perspicace.

PALESTINE. — Les palestinologues liront avec intérêt l'étude d'une savante ingéniosité du R. P. Lagrange sur l'*Itinéraire des Israélites du pays de Gessen aux bords du Jourdain* dans la *Revue biblique* (Paris, Lecoffre, n° du 1er janv. 1900, p. 63-86). L'auteur s'occupe d'abord des textes qui relatent cet itinéraire ; puis il identifie les noms indiqués avec les lieux relevés par la géographie moderne. En particulier, il cherche à déterminer à quel endroit précis ont eu lieu le miracle de la manne et celui du passage de la mer Rouge. Tandis que M. Vigouroux, sur ce dernier point, se prononce pour les environs de Suez, le P. Lagrange assure que « tout suggère que ce fut près du point extrême du golfe » (p. 79-80).

— L'archéologie palestinienne, si pauvre de monuments et d'informations précises, vient d'enrichir d'une nouvelle découverte, celle d'un « hypogée judéo-grec découvert au scopus » dont on donne une minutieuse description, après avoir relevé avec soin des graffites sur les dalles tumulaires, en caractères hébreux et grecs. « L'origine du monument peut difficilement être reculée plus bas que la ruine de Jérusalem .» L'éminent auteur qui le décrit exprime, à ce sujet, un désir dans l'intérêt de la science archéologique des Lieux-Saints : « Si l'on créait, dit-il, à Jérusalem même un musée officiel où seraient recueillis toutes les antiquités palestiniennes, on rendrait un service signalé aux études archéologiques ; ces antiquités ne seraient plus dispersées à tout hasard et, demeurant dans leur centre, conserveraient leur vraie valeur » (*Id.*, p. 106 et seq).

ALGÉRIE. — M. d'Anselme de Puisaye fait plutôt une critique du *Monument du cardinal Lavigerie à Saint-Louis de Carthage* (Paris, Leroux, in-8 de 22 p.). Et M. Crauck, le sculpteur de la statue, n'est point traité de tendre

façon. « L'histoire ecclésiastique, dit le critique, nous montre peu d'apôtres plus sûr de son apostolat et plus confiant dans la vitalité des actes de l'Église. Il ne fallait donc pas faire sortir du marbre un cardinal défaillant, le regard tourné vers le ciel pour implorer le Très-Haut et lui demander la sanction d'une vie si bien remplie. » — « L'artiste, sans doute afin de forcer l'expression, qui lui échappait, a voulu faire usage d'un contraste montrant le grand missionnaire africain pris de faiblesse, brisé par la douleur et miné par le doute, pleurant sur son œuvre inachevée.» M. Crauk, en se plaçant sous cet angle, a vraiment rendu la physionomie morale du cardinal qui fut accablé de tant de déceptions dans les dernières années de sa vie. M. d'Anselme de Puisaye est sous un autre angle, voilà tout.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Die Lehre von der Gemeinschaft der Heiligen im christl. Alterthum*, von J.-P. Kirsch (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Méditations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le cardinal Wiseman (in-12, Avignon, Aubanel). — *Qu'est-ce que la perfection chrétienne? Petit Traité théorique avec des réflexions pratiques*, par l'abbé E. Braun (in-12, Retaux). — *Lectures de piété pour les petits enfants*, par Mlle M. de Montgermont (in-12, Lamulle et Poisson). — *Le Droit d'usufruit envisagé sous son aspect économique*, par F.-J. Ravail (in-8, Rousseau). — *De la Nationalité des sociétés et ses effets juridiques*, par M. Leven (in-8, Rousseau). — *Les Sociétés par actions. Traité pratique*, par E. Floucaud-Pénardille. T. II (in-8, Rousseau). — *Du Bien de famille en Allemagne et de la possibilité de son institution en France*, par P. Verdelot (in-8, Rousseau). — *La Propriété littéraire et artistique en Roumanie*, par J.-T. Ghica (in-8, Rousseau). — *Des Conditions du travail dans les adjudications de travaux publics*, par A. Oubert (in-8, Rousseau). — *Les Droits et les devoirs des syndicats agricoles*, par J. Gairal (gr. in-8, Pedone). — *Manuel pratique de crédit agricole*, par G. Maurin et C. Brouilhet (in-12, Rousseau). — *La Marche de l'humanité et les grands hommes d'après la doctrine positive*, par E. Bombard (in-8, Giard et Brière). — *La Philosophie d'Auguste Comte*, par L. Lévy-Bruhl (in-8, Alcan). — *L'Origine de la pensée et de la parole. Étude* par M. Moncalm (in-8, Alcan). — *Le Problème de la mémoire. Essai de psycho-mécanique*, par le Dr P. Sollier (in-8, Alcan). — *Le Livre des mères*, par M. Chambon (in-12, Henri Gautier). — *Pour demain! Du Foyer à l'école*, par le R. P. Raynal (in-8, Tours, Cattier). — *L'École d'aujourd'hui*, par G. Goyau (in-12, Perrin). — *Les Études dans la démocratie*, par A. Bertrand (in-8, Alcan). — *L'Histoire de l'art dans l'enseignement secondaire*, par G. Perrot (in-12, Chevalier-Marescq). — *Le Fédéralisme économique. Étude sur les rapports de l'individu et des groupements professionnels*, par J. Paul-Boncour (in-8, Alcan). — *La Protection par les primes*, par A. de Lavison (in-8, Rousseau). — *Le Marquis d'Argenson et l'Économie politique au début du* XVIIIe *siècle*, par A. Alem (in-12, Rousseau). — *Studies in state Taxation*, by J.-H. Hollander (in-8, Baltimore, Johns Hopkin Press). — *Des Secours à domicile dans Paris*, par R. d'Amfreville (in-8, Rousseau). — *L'Organisation de la boulangerie en France*, par A. Join-Lambert (in-8, Rousseau.) — *L'Ordre social et ses bases naturelles. Essai d'une anthropo-sociologie*, par O. Ammon (in-8, Fontemoing). — *Le Socialisme de Fourier*, par M. Sambuc (in-8, Larose). — *Le Problème des sexes*, par J. Lourbet (in-8, Giard et Brière). — *Eléments de la théorie des nombres*, par E. Cahen (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons d'optique géométrique à l'usage des élèves de mathématiques spéciales*, par E. Wallon (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons sur les fonctions entières*, par E. Borel (in- 12, Gauthier-Villars). — *La Tuber-*

culose, par le Dr Sicard de Plauzoles (in-12, Schleicher). — *Le Sport en France et à l'étranger. Silhouettes sportives*, par le Bon de Vaux. T. II (gr. in-8, Rothschild). — *Histoire de l'anatomie plastique*, par M. Duval et E. Cuyer (in-8 cart., L.-H. May). — *L'Art indien*, par T. Maindron (in-8 cart., L.-H. May). — *Les Médailles d'argile*, par H. de Régnier (in-12, « Mercure de France »). — *La Fin du théâtre romantique et François Ponsard*, par C. Latreille (in-12, Hachette). — *Les Amants d'Arles*, par H. Mazel (in-32, « Mercure de France »). — *Le Lys d'or*, par L. Létang (in-12, Calmann Lévy). *Les Noces d'Yolanthe*, par H. Sudermann (in-12, Calmann Lévy). — *Contes jaloux*, par H.-C. Moreau (in-12, Plon et Nourrit). — *La Cascari*, par E. de Perrodil (in-12, Flammarion). — *La Double Maîtresse*, par H. de Régnier (in-12, « Mercure de France »). — *La Jongleuse*, par Rachilde (in-12, « Mercure de France »). — *La Fortune des Montligné*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier). — *Mademoiselle de Kervallez*, par M. Maryan (in-12, Henri Gautier) ; — *Ferme comme roc*, par J. de Coulomb (in-12, Henri Gautier). — *Pauvreté. Silhouettes parisiennes*, par E. de Besancenet (in-12, Téqui). — *Œuvres complètes de Paul Bourget. T. II. Critique : Études et portraits* (in-8, Plon et Nourrit). — *Littérature russe*, par K. Waliszewski (in-12, A. Colin et Cie). — *A travers les pays scandinaves. Impressions de route*, par G. Sansrelus (in-8, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Notes sur la vie française en Cochinchine*, par P. Nicolas (in-12, Flammarion). — *Les Esclaves chrétiens depuis les premiers temps de l'Église jusqu'à la fin de la domination romaine en Occident*, par P. Allard (in-12, Lecoffre). — *Le R. P. Humarque, ou le vieux Père aveugle (1817-1896)*, par le R. P. Hamez (in-8, Téqui). — *Une Politique européenne. La France, la Russie, l'Allemagne et la guerre du Transvaal*, par E. Grosclaude (in-12, Flammarion). — *L'État militaire des principales puissances étrangères en 1900*, par J. Lauth (in-8, Berger-Levrault). — *Le Transvaal et l'Angleterre en Afrique du sud*, par G. Aubert (in-12, Flammarion). — *Recueil des traités de la France publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères*, par J. de Clercq. T. XX. (*1893-1896*) (gr. in-8, Pedone). — *Le Régent, l'abbé Dubois et les Anglais, d'après les sources britanniques*, par L. Wiesener. T. III. (in-8, Hachette). — *Le Premier Comité de constitution de la Constituante (1789). Ses vues et ses projets. Un moment d'éclat du parti royaliste libéral en 1789*, par R. Delagrange (gr. in-8, Rousseau). — *Mémoires du général d'Andigné*, publiés avec introduction et notes par E. Biré. T. Ier 1765-1800 (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires d'un vétéran (1791-1800)*, par J.-C. Vaxelaire (in-12, Delagrave). — *Un Général hollandais sous le premier Empire. Mémoires du général baron de Dedem de Gelder, 1774-1825* (in-8, Plon et Nourrit). — *Vie militaire du général Foy*, par M. Girod de l'Ain (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Régime jacobin en Italie. Étude sur la république romaine*, par A. Dufourcq (in-8, Perrin). — *Metz. Documents généalogiques. Armée, noblesse, magistrature, haute bourgeoisie d'après les Registres des paroisses, 1561-1792*, par l'abbé F.-J. Poirier (in-8, Lamulle et Poisson). — *Daniel O'Connell, sa vie, son œuvre*, par L. Nemours-Godré (in-12, Lecoffre). — *Bibliographie du diocèse de Montpellier*, par E. Bonnet (in-8, Montpellier, Firmin et Montane).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imp. Fr. SIMON, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

Recueils. — 1. *Œuvres choisies de* Ferdinand Fabre. *Extraits.* Notice de M. Maurice Pellisson. Paris, Delagrave, 1899, in-16 de 482 p., 3 fr. 50. — 2. *Malentendus*, par Mme Bentzon. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-18 de 324 p., 3 fr. 50. — 3. *Autre guitare*, par Valentin Mandelstamm. Paris, Ollendorff, 1900, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 4. *Une Impasse*, par Brada. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 5. *Pages catholiques*, de Huysmans; préface de l'abbé A. Mugnier. Paris, Stock; Oudin, 1900, in-18 de 439 p., 3 fr. 50. — 6. *Croquis de France et d'Orient*, par René Bazin. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 417 p., 3 fr. 50. — 7. *Mensonge blanc*, par Léon de Tinseau. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-18 de 337 p., 3 fr. 50. — 8. *Simples Dévouements*, par Paul-Louis d'Elbes. Paris, Tolra, 1899, in-8 illustré, de 144 p., 2 fr. — 9. *Mademoiselle Chimère*, par Marcelle Lythe. Paris, Fayard, 1899, in-18 de 306 p., 3 fr. 50.

Les Anormaux. — 10. *L'Amour tout simple*, par Claire Albanne. Paris, « Mercvre de France », 1899, in-18 de 305 p., 3 fr. 50. — 11. *L'Agonie de l'amour*, par Edmond Jaloux. Paris, « Mercvre de France », 1899, in-18 de 321 p., 3 fr. 50. — 12. *La Route d'émeraude*, par Eugène Demolder. Paris, « Mercvre de France », 1899, in-18 de 357 p., 3 fr. 50.

Les Exotiques. — 13. *Le Second Livre de la Jungle*, par Rudyard Kipling; traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières. Paris, « Mercvre de France », 1899, in-18 de 375 p., 3 fr. 50.

Les Auteurs gais. — 14. *M'sieu la Pudeur*, par Paul Bonhomme. Paris, Flammarion, 1899, in-18 de 282 p., 3 fr. 50.

Romans historiques. — 15. *La Mort de Corinthe*, par André Lichtenberger. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-18 de 305 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Boërs*, par Eugène Morel. Paris, « Mercvre de France », 1899, in-32 de 203 p., 2 fr. — 17. *Draco*, par Paul Gaulot. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-18 de 275 p., 3 fr. 50.

Romans psychologiques et romanesques. — 18. *La Revanche du passé*, par Eugénie Pradez. Paris, Perrin, 1900, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 19. *Supplice de Tantale*, par F. Pauty. Paris, Perrin, 1900, in-12 de 357 p., 3 fr. 50. — 20. *L'Inquiet*, par Samuel Cornut. Paris, Perrin, 1900, in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 21. *Hellé*, par Marcelle Tinayre. Paris, » Mercvre de France », 1899, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Heure décisive*, par H. Ardel. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 23. *Mirage d'or*, par Antoine Alhix. Paris, Perrin, 1900, in-18 de 311 p., 3 fr. 50. — 24. *Philibert, pages de la trentième année*, par Louis Riballier. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-18 de 267 p., 3 fr. 50. — 25. *Maître Lardent, notaire*, par Leroux-Cesbron. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-18 de 290 p., 3 fr. 50. — 26. *Notre Père qui êtes aux Cieux...*, par Isabelle Kaiser. Paris, Perrin, 1900, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 27. *Rêve de printemps*, par Adrienne Cambry. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-18 de 317 p., 3 fr. 50. — 28. *La plus Riche*, par Mary Floran. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 29. *L'Épreuve*, par Jean Psichari. Paris, Calmann Lévy, 1899, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 30. *Plus fort que l'amour*, par le comte A. de Saint-Aulaire. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 31. *Les Dupont-Leterrier. Histoire d'une famille pendant l'Affaire*, par André Beaunier. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1899, in-18 de 295 p., 3 fr. 50.

Romans de moeurs. — 32. *Monsieur le Professeur*, par Georges Maldague. Paris, Chamuel, 1899, in-18 de 447 p., 3 fr. 50. — 33. *Les Morts qui parlent*, par G.-M. de Vogüé. Paris, Plon-Nourrit, 1899, in-18 de 389 p., 3 fr. 50. — 34. *Fécondité*, par Émile Zola. Paris, Fasquelle, 1899, in-18 de 751 p., 3 fr. 50.

Recueils. — 1. — *Les Œuvres choisies de Ferdinand Fabre* sont précédées d'une notice biographique et d'une étude critique par M. Maurice Pellisson. En réunissant dans ce petit volume — (très dense, d'ailleurs près de 500 pages, imprimées en petits caractères) — de longs extraits des *Courbezon*, de *l'Abbé Tigrane*, de *Bernabé*, de *Xavière*, de la *Vocation*, etc., les auteurs de ce recueil ont voulu, sans doute, servir la mémoire du rude, patient et honnête tâcheron de lettres que fut Ferdinand Fabre; je crains qu'ils n'aient fourni à la critique l'occasion de le juger et de le classer définitivement. On ne doit que la vérité aux morts. De son vivant, Fabre avait bénéficié de la bienveillance de « camarades » arrivés. Ils étaient tous de l'Institut, ils essayèrent de l'y introduire à leur suite. Ils ne réussirent qu'à le faire entrer dans le vestibule, à la Bibliothèque, dans une fonction qu'avaient d'ailleurs occupée Sainte-Beuve et Sandeau. Il y est resté jusqu'à sa mort. N'était-ce pas là sa vraie place? M. Pellisson ne le pense pas: « la destinée ne l'a pas, dit-il, récompensé selon son talent et son mérite! » Et peut-être M. Pellisson n'est pas seul de son avis! Comment faire pour dire que je pense exactement le contraire? Il me semble, en effet, que les diverses « récompenses » obtenues par Fabre de son vivant et après sa mort, « sa grande notoriété, » ses clients de cabinet de lecture, les échecs d'estime de ses candidatures académiques, les éloges de M. Jules Lemaître, (antérieurs à ces échecs), et cette *Notice* même, où un consciencieux historiographe nous raconte sa naissance, son éducation, les vicissitudes de sa carrière, ses espièglerie d'enfant et ses idées de critique, — il me semble que tout cela dépasse « son talent et son mérite. » — Son mérite principal a été de rester un honnête homme en littérature, de n'avoir jamais voulu trahir la vérité et de ne l'avoir trahie que par impuissance à la voir ou à s'en contenter, d'avoir placé très haut son idéal ou, pour mieux dire, ses ambitions, de n'avoir jamais accepté de n'être qu'un industriel, d'avoir constamment tendu avec une application tenace et des efforts entêtés, de toute son énergie et de tout son souffle, au grand art. À ce mérite, qui lui vaut toute mon respect, a-t-il ajouté celui d'atteindre où il tendait et de « réaliser son idéal? » — Lui, n'en doutait pas. « Quand on a fait l'Abbé *Tigrane*, disait-il, on peut se présenter à l'Académie! » Je viens de relire ce *Tigrane*, juste à l'heure où il m'était possible d'en contrôler l'exactitude, sur documents humains, nombreux et variés. Cette seconde lecture ne lui a pas été plus favorable que la première; aujourd'hui comme autrefois, cette prétendue peinture de l'ambition ecclésiastique m'a paru une caricature, une charge monstrueuse. Seulement, il faut le dire, cette caricature est faite de bonne foi, par un artiste naïf, que ses propres efforts dupaient et qui, à force de regarder trop longtemps et trop fixement son modèle, ne le voyait plus que grossi et déformé.

L'observateur chez Fabre était sincère, mais il était trop tendu pour être clairvoyant, trop courbé sur son objet pour en bien saisir l'ensemble et ne pas exagérer la valeur des détails qu'il en empruntait. — Ses « tableaux » manquent essentiellement de perspective : tout y est au premier plan. Dans ses paysages « l'arbre cache la forêt, » et dans ses portraits la verrue cache le visage. La verrue de l'abbé Tigrane, l'ambition, est grossie, gonflée, hypertrophiée au point de recouvrir toute humanité et toute vraisemblance. — Encore une fois, cet observateur, qui s'évertue à regarder, ne sait pas voir, et ce peintre, qui accumule les coups de pinceau, ne sait pas faire voir. Il empâte, il surcharge, il encroûte. Il « ne fait pas vivant », pas même ressemblant. On ne reconnaît ses modèles qu'à la condition de ne les avoir jamais vus, et ce sont surtout des critiques normands ou angevins, qui ont vanté l'exactitude de ses paysages cévenols et de ses « types bédariciens. » Les Bédariciens, eux, trouvent que dans leur pays l'air est plus transparent et plus léger, le parler plus vif, l'allure moins pataude ; ils assurent que les chevriers et les chevrières y sont moins littéraires et moins « romance, » les curés moins anormaux ; je crois même savoir que les séminaristes eux-mêmes, s'ils font encore des phrases, comme l'auteur de *Ma Vocation*, y mettent une grâce moins massive et une application moins acharnée. — Je prends en effet dans cette *Vocation*, qui résume toutes ses aspirations et toutes ses impuissances d'artiste, six lignes caractéristiques. Elles nous montrent l'ouvrier de lettres à son travail, suant et soufflant à la recherche de l'expression forte et esthétique, et n'arrivant à grand'peine qu'à l'expression outrée, voisine du ridicule, ou à l'expression lourde, chargée de trop d'intentions. Il parle de ses hésitations à quitter le grand séminaire, où ne le retient plus que la crainte d'affliger sa famille : « Parfois un vent déchaîné d'orage me soulève, et je démêle fort bien que, si n'étaient mon immense soumission, mon immense respect pour ma tante, mon immense tendresse pour ma mère, *dans les flancs de laquelle je respire encore*, l'habit que je porte ne chargerait pas mes épaules demain. Mais *en quel coin* de moi-même découvrir cette force *capable d'armer mon bras pour frapper* ma mère au *cœur ?* » (*Œuvres choisies*, p. 476-77). — Tout l'art de Ferdinand Fabre est dans ces deux phrases ; il est ambitieux avec candeur, et lourdaud avec conscience. — Une femme de beaucoup d'esprit, du plus vif, du plus alerte (de celui qu'il n'avait pas) une de ses parentes, que lui-même appelait « Merlette » dans l'intimité familiale, me disait un jour : « Je suis très fière de mon cousin, mais je ne puis pas achever de lire un seul de ses livres. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ?» Elle le savait très bien, n'en doutez pas. Mais elle voulait me le faire dire. — C'est dit !

2. — Très intéressants les *Malentendus* qui séparent l'américaine miss

Recueils. — 1. — *Les Œuvres choisies de Ferdinand Fabre* sont précédées d'une notice biographique et d'une étude critique par M. Maurice Pellisson. En réunissant dans ce petit volume — (très dense, d'ailleurs, près de 500 pages, imprimées en petits caractères) — de longs extraits des *Courbezon*, de *l'Abbé Tigrane*, de *Bernabé*, de *Xavière*, de *Ma Vocation*, etc., les auteurs de ce recueil ont voulu, sans doute, servir la mémoire du rude, patient et honnête tâcheron de lettres que fut Ferdinand Fabre; je crains qu'ils n'aient fourni à la critique l'occasion de le juger et de le classer définitivement. On ne doit que la vérité aux morts. De son vivant, Fabre avait bénéficié de la bienveillance des « camarades » arrivés. Ils étaient tous de l'Institut, ils essayèrent de l'y introduire à leur suite. Ils ne réussirent qu'à le faire entrer dans le vestibule, à la Bibliothèque, dans une fonction qu'avaient d'ailleurs occupée Sainte-Beuve et Sandeau. Il y est resté jusqu'à sa mort. N'était-ce pas là sa vraie place ? M. Pellisson ne le pense pas : « la destinée ne l'a pas, dit-il, récompensé selon son talent et son mérite ! » Et peut-être M. Pellisson n'est pas seul de son avis ! Comment faire pour dire que je pense exactement le contraire ? Il me semble, en effet, que les diverses « récompenses » obtenues par Fabre de son vivant et après sa mort, « sa grande notoriété, » ses clients de cabinet de lecture, les échecs d'estime de ses candidatures académiques, les éloges de M. Jules Lemaître, (antérieurs à ces échecs), et cette *Notice* même, où un consciencieux historiographe nous raconte sa naissance, son éducation, les vicissitudes de sa carrière, ses espièglerie d'enfant et ses idées de critique, — il me semble que tout cela dépasse « son talent et son mérite. » — Son mérite principal a été de rester un honnête homme en littérature, de n'avoir jamais voulu trahir la vérité et de ne l'avoir trahie que par impuissance à la voir ou à s'en contenter, d'avoir placé très haut son idéal ou, pour mieux dire, ses ambitions, de n'avoir jamais accepté de n'être qu'un industriel, d'avoir constamment tendu, avec une application tenace et des efforts entêtés, de toute son énergie et de tout son souffle, au grand art. À ce mérite, qui lui vaut tout mon respect, a-t-il ajouté celui d'atteindre où il tendait et de « réaliser son idéal ? » — Lui, n'en doutait pas. « Quand on a fait *l'Abbé Tigrane*, disait-il, on peut se présenter à l'Académie ! » Je viens de relire ce *Tigrane*, juste à l'heure où il m'était possible d'en contrôler l'exactitude, sur documents humains, nombreux et variés. Cette seconde lecture ne lui a pas été plus favorable que la première ; aujourd'hui comme autrefois, cette prétendue peinture de l'ambition ecclésiastique m'a paru une caricature, une charge monstrueuse. Seulement, il faut le dire, cette caricature est faite de bonne foi, par un artiste naïf, que ses propres efforts dupaient et qui, à force de regarder trop longtemps et trop fixement son modèle, ne le voyait plus que grossi et déformé.

L'observateur chez Fabre était sincère, mais il était trop tendu pour être clairvoyant, trop courbé sur son objet pour en bien saisir l'ensemble et ne pas exagérer la valeur des détails qu'il en empruntait. — Ses « tableaux » manquent essentiellement de perspective : tout y est au premier plan. Dans ses paysages « l'arbre cache la forêt, » et dans ses portraits la verrue cache le visage. La verrue de l'abbé Tigrane, l'ambition, est grossie, gonflée, hypertrophiée au point de recouvrir toute humanité et toute vraisemblance. — Encore une fois, cet observateur, qui s'évertue à regarder, ne sait pas voir, et ce peintre, qui accumule les coups de pinceau, ne sait pas faire voir. Il empâte, il surcharge, il encroûte. Il « ne fait pas vivant », pas même ressemblant. On ne reconnaît ses modèles qu'à la condition de ne les avoir jamais vus, et ce sont surtout des critiques normands ou angevins, qui ont vanté l'exactitude de ses paysages cévenols et de ses « types bédariciens. » Les Bédariciens, eux, trouvent que dans leur pays l'air est plus transparent et plus léger, le parler plus vif, l'allure moins pataude ; ils assurent que les chevriers et les chevrières y sont moins littéraires et moins « romance, » les curés moins anormaux ; je crois même savoir que les séminaristes eux-mêmes, s'ils font encore des phrases, comme l'auteur de *Ma Vocation*, y mettent une grâce moins massive et une application moins acharnée. — Je prends en effet dans cette *Vocation*, qui résume toutes ses aspirations et toutes ses impuissances d'artiste, six lignes caractéristiques. Elles nous montrent l'ouvrier de lettres à son travail, suant et soufflant à la recherche de l'expression forte et esthétique, et n'arrivant à grand'peine qu'à l'expression outrée, voisine du ridicule, ou à l'expression lourde, chargée de trop d'intentions. Il parle de ses hésitations à quitter le grand séminaire, où ne le retient plus que la crainte d'affliger sa famille : « Parfois un vent déchaîné d'orage me soulève, et je démêle fort bien que, si n'étaient mon immense soumission, mon immense respect pour ma tante, mon immense tendresse pour ma mère, *dans les flancs de laquelle je respire encore*, l'habit que je porte ne chargerait pas mes épaules demain. Mais *en quel coin* de moi-même découvrir cette force *capable d'armer mon bras pour frapper* ma mère au *cœur ?* » (*Œuvres choisies*, p. 476-77). — Tout l'art de Ferdinand Fabre est dans ces deux phrases ; il est ambitieux avec candeur, et lourdaud avec conscience. — Une femme de beaucoup d'esprit, du plus vif, du plus alerte (de celui qu'il n'avait pas) une de ses parentes, que lui-même appelait « Merlette » dans l'intimité familiale, me disait un jour : « Je suis très fière de mon cousin, mais je ne puis pas achever de lire un seul de ses livres. Pourriez-vous m'expliquer pourquoi ?» Elle le savait très bien, n'en doutez pas. Mais elle voulait me le faire dire. — C'est dit !

2. — Très intéressants les *Malentendus* qui séparent l'américaine miss

Ettel Marsh et son confrère Jean Lautrech. Correspondante à Paris d'un *Magazine*, de New York, miss Ettel flirte avec Jean Lautrech, rédacteur d'un journal parisien : elle, pour le bon motif, lui, pour le mauvais ; quand elle s'en aperçoit, elle court au Havre et s'embarque pour son pays, se souvenant du texte biblique où il est dit que parfois le seul moyen de vaincre, c'est de fuir. — Avant cette fuite et cette victoire, elle a pu exposer ses idées et ses sentiments sur l'art, la société, le féminisme, la morale, etc., etc., et elle a fini par s'apercevoir qu'elle était rarement d'accord avec son aimable confrère. Il lui a fallu un peu de temps, l'opposition de son confrère étant singulièrement atténuée par la galanterie et par l'amour : elle était trop jolie pour être contredite. La contradiction est marquée pourtant, sinon dans les ripostes des deux interlocuteurs, du moins dans le contraste même de leur manière d'être et d'aimer ; et cela avec une légèreté et une sûreté que pouvait seule avoir cette Américaine de Paris ou cette Parisienne de New York qui signe Th. Bentzon. — Les trois autres nouvelles qui occupent la seconde moitié du volume — un conte — une histoire de chasse — un amour d'automne, — ne le cèdent en rien pour l'agrément et l'intérêt à ce premier récit.

3. — *Autre Guitare* est un volume de vers et de prose, de prose mêlée de vers et de vers mêlés de prose. Les vers ont tantôt douze pieds, tantôt treize, et quelquefois des rimes, rarement du sens. La prose ressemble aux vers, « pour ceci, pour cela, pour tout le reste encore », sauf pour l'aspect typographique. L'auteur s'y moque du lecteur et prétend s'en faire admirer. Je n'ai pas à le juger, mais à le classer dans les *Anormaux*. Je le félicite toutefois de n'avoir pas mis, en tête de ses divagations, de préface philosophique et esthétique. C'est de la discrétion, pour ne pas dire de la modestie.

4. — L'*Impasse* où se jette Olympe de Fraines est un amour adultère. Orpheline, pauvre, belle, fière, elle allait vieillir sans avoir connu l'Amour, lorsqu'Il se présenta sous les espèces de Romée de Lescun, un père de famille déjà mûr, mais resté vert de cœur, et patati et patata. — Cette aventure banale se passe dans le grand monde, et se termine par une catastrophe — et catasti et catasta : — Olympe se noie, et Mme Romée pardonne au vieux Roméo. — Le meilleur de l'histoire se trouve dans quelques détails étrangers à l'histoire, quelques portraits de mondains et de mondaines, déjà vus d'ailleurs un peu partout. — *Un Mensonge* est moins banal, et même un peu étrange. M. et Mme Revel n'ont pas eu d'enfant après dix ans de mariage ; ils adoptent le petit Georges ; Mme Revel s'attache passionnément à lui et s'en fait adorer. Alors survient une grossesse tardive et un petit frère, dont Georges est jaloux, jaloux au point d'en être malade lorsqu'il apprend que le nouveau venu est seul le véritable enfant. Une

grande joie peut seule le sauver : Mme Revel la lui donne, en lui faisant croire que lui aussi est son fils, son fils à elle, né hors la loi et à l'insu de Monsieur Revel ! Georges est ravi, ravi ! Il n'en meurt pas moins, mais il meurt ravi.

5. — Les *Pages catholiques* sont des extraits des deux derniers livres de M. Huysmans : *En route* et *la Cathédrale*. La préface explique le « double but de cette publication .» L'un de ces « buts », c'est de persuader « ceux qui doutent encore de la conversion de M. Huysmans .» L'autre « but », — le seul qui nous intéresse, — c'est de permettre aux deux « derniers ouvrages de M. Huysmans » de prendre « place dans toutes les bibliothèques .» Il est incontestable que ces deux romans ou confessions contiennent certains détails à supprimer, les uns naturalistes, les autres bizarres. On peut être sûr, avant tout contrôle, que M.A.Mugnier aura supprimé les premiers ; quant aux seconds, il a dû en laisser ; « ils sont trop !» A les supprimer tous, on risquerait de supprimer ces « deux premiers termes de la trilogie », qui, avec *En route* et *la Cathédrale*, doit comprendre encore *l'Oblat*. Et M. l'abbé Mugnier le regretterait, car il paraît que cette trilogie, même incomplète, a déjà « contribué, à sa manière, à renouveler l'Apologétique .» Je crois savoir en effet que l'apologétique de Bossuet ou de St Jérôme ne ressemblait en rien à celle de M. Huysmans. Mais je n'oublie pas qu'elle visait des hérétiques, des penseurs « à leur manière », tandis que celle de M. Huysmans vise surtout des boulevardiers, des journalistes, des lecteurs de contes pornographiques, des Madeleines de la place Pigalle, des habitués des cafés littéraires, gens très libres, mais très peu penseurs, — et dont le salut n'est pourtant pas négligeable, — si toutefois il est possible, tant qu'ils resteront si peu penseurs et si libres ! Je ne juge pas, je médite, je plaide, j'expose mes doutes ! Mais inutile de dire que je ne doute pas du zèle qui anime l'éditeur et préfacier de ce nouvel apologiste, et que je suis heureux de lui rendre hommage.

6. — Dans les quarante morceaux qui composent ces *Croquis de France et d'Orient* (trente-deux pour la France et huit pour l'Orient), on retrouve toutes les qualités de finesse, d'érudition, de pittoresque sobre et délicat qui ont placé si haut parmi les écrivains de ce temps M. René Bazin. — En signalerons-nous quelques-uns dans ce nombre? Non, car ce serait laisser croire que les autres n'ont pas la même valeur. — Tout au plus, dirons-nous que *l'Idylle d'un savant* est une petite merveille de grâce ironique et d'humour (n° 15), et que nous avons encore dans les yeux ce tableau des montagnes crétoises « dentelées, nues, sans un arbre, belles seulement de la beauté de la lumière qui les enveloppe, les fouille, se brise sur toutes les surfaces, *atteint par les reflets ce qu'elle ne peut toucher directement, et réduit les ombres*

à n'être plus que des traces violettes dans de l'or rouge (p. 363). Il n'y a pas dans Théophile Gautier beaucoup de phrases qui vaillent celle-là !

7. — Quel homme délicieux, que l'auteur de *Mensonge blanc !* Comme il est de bonne compagnie, comme il a de l'esprit, de la grâce, de l'aisance, de l'impertinence, toutes les qualités d'un talon-rouge des lettres, — d'un talon-rouge qui respecte les lettres et les lecteurs et se respecte lui-même ! Mais comme il est ingrat pour la critique, — celle du *Polybibion*, du moins ! Dans une jolie épître *A mes livres*, qui termine ce volume, il félicite ses « vingt-cinq enfants » d'avoir fait leur chemin dans le monde sans le secours de la critique et malgré son silence : « Quel père de vingt-cinq enfants littéraires a causé aussi peu de dérangements à la critique et à la presse ! » Qu'il ne doive pas son succès à la presse, « je le crois, parbleu bien ! » Mais que la presse ne se soit pas « occupée » de lui, je suis sûr du contraire, n'ayant jamais, en ce qui me concerne, laissé naître un seul de ses « enfants » sans le déclarer aussi « mignon » que ses frères aînés ! Et j'ai si souvent dit que leur « père » était le plus délicieux, le plus aimable, le plus spirituel de nos conteurs que je n'essaie même plus de renouveler mes éloges — et j'ai si souvent exprimé le regret que cet homme de tant d'esprit et de tant de bonne grâce ne daignât pas mettre un peu plus d'unité et de vraisemblance dans ses compositions que je n'ose plus le répéter. Je dirai donc que sur les dix morceaux qui composent ce volume il y en a au moins six qui sont délicieux, aimables (voir ci-dessus), que *Mensonge blanc* rappelle un peu *Ma Cousine Pot-au-feu*, l'inoubliable et délicieuse et spirituelle..... (voir plus haut), sornette. Ici, c'est la cousine qui est riche et le cousin qui est pauvre. Enfant, il s'était fait adorer de sa petite cousine parce qu'il buvait pour elle la cuillerée quotidienne d'huile de foie de morue ; jeune homme, il conquiert son cœur, parce qu'il se résigne sans élégie, avec une virilité gaie et crâne, à devenir employé dans les puits de pétrole du Caucase, parce que bientôt il quitte le pétrole pour devenir régisseur d'un prince circassien qui n'a pour richesses que deux filles très belles et des ours très méchants, parce qu'il tue des ours et parce qu'il ne se laisse pas épouser par la princesse Tamar. — Et tout cela est d'une sentimentalité ironique, d'une émotion gaie, d'un marivaudage naturel, d'une préciosité sans apprêt, d'un romanesque réaliste et d'une simplicité pimpante, — un « mêlé » pour salon — « C'est proprement un charme ! » Et *le Roman d'une bossue* ? Adorable ! Ici le pathétique est franc, sans mélange d'ironie, et n'a pas l'air de se railler lui-même, bien que le ton n'y soit point sentimental et reste encore délicieusement léger. — Et *Un malheur est vite arrivé !* Du Marivaux de derrière les fagots, moderne par l'arôme, traditionnel par les procédés, etc., etc., etc. —

A la dernière ligne de ce livre, qu'on regrette de voir finir trop vite, il y a une promesse. « Mon vingt-cinquième ne sera pas le dernier ! » J'en prends acte.

8.— *Simples Dévouements* révèlent une âme charmante, très pure, très élevée, très chrétienne et qui raconte ce qu'elle-même saurait faire. *Fleur de Pommier* est l'histoire d'une aimable enfant qui offre sa vie pour le salut d'un vaurien et dont le sacrifice est récompensé. Le petit drôle avait résisté à tous les conseils, à tous les soins ; c'était le fils d'un malheux ivrogne ; il semblait avoir reçu tous les vices en héritage. — Un jour il tombe dans la rivière, il allait se noyer, quand Fleur de Pommier, qui passait par là, le sauve. Mais elle meurt de son dévouement, non toutefois sans avoir eu le temps d'apercevoir les premiers résultats de son sacrifice : elle a vu l'enfant pleurer, se mettre à genoux et prier ! Les épreuves des croyants sont des semences de chrétiens. Ce qui sortit de cette mort et de cette première prière, dites à votre petite fille d'aller le voir dans ce joli volume, et faites-lui lire la seconde histoire. — *Le Jour du Seigneur*, où l'on voit un grand-père libre-penseur s'en aller charger une charrette de bois, un dimanche, malgré les supplications de la charmante et pieuse Anthelmine. La charrette versa, et l'aïeul fut précipité au fond d'un précipice. En apprenant la catastrophe, la jeune fille s'écria : « Mon Dieu ! je vous sacrifie tout ce que j'ai de plus cher pour sauver l'âme de mon grand-père. » Et l'âme fut sauvée et même la vie. Qu'avait sacrifié Anthelmine ? — Vous êtes trop curieuse, ma petite amie ; allez le demander à M. Louis d'Ebes, il vous le dira mieux que moi.— Et vous lui demanderez d'écrire d'autres histoires pour les enfants de votre âge.

9. – Très gentil aussi, et tout à fait inoffensif, le recueil qui débute par *Mademoiselle Chimère*. L'auteur, dans une préface inédite, l'appelle « une petite bluette de rien. » Cette première nouvelle nous raconte comment Mlle Yveline, élevée dans un vieux castel, parmi de vieux portraits de famille, s'était forgée l'idée d'un prince Charmant pareil à l'un de ceux qui tapissaient les murs du salon féodal. Invitée un jour à Paris au bal d'une de ses tantes, elle y rencontra un certain Guy, auquel elle trouva une vague ressemblance avec son prince rêvé; elle le reconnut même complètement, après une série de petites aventures très intéressantes, et « lui donna sa main et son cœur. » La plume qui a écrit cette bluette est légère, et elle obéit à une imagination aimable et spirituelle et à un cœur honnête.

Les Anormaux. — Ils sont trois : aucun n'a mis de préface en tête de son œuvre ; ils se sont contentés d'épigraphes empruntées à Nietzsche — un fou authentique — ou à Mallarmé, dont le cas est discuté par les maîtres de la science psychiatrique.

10. — C'est le talent qui manque le moins à l'auteur de *l'Amour tout*

simple; elle a de la fraîcheur, de la grâce, de la justesse dans l'expression — tout ce qu'elle n'a pas dans la pensée. — Je la soupçonne d'être une de ces agrégées, professeurs de lycées de filles dont elle nous peint les mœurs — en les calomniant un peu probablement. — Il faut se méfier toujours d'un témoin qui invoque Nietzsche ! — Mady, une nouvelle agrégée, va, en attendant « d'avoir une place » se reposer à la campagne. Elle y a un voisin, un jeune peintre, qui devient son amant « tout simplement. » Une fois « placée », elle trouve parmi ses confrères masculins un homme sérieux, qui devient son ami et son fiancé. Mais pendant les vacances, elle retrouve l'autre et renonce au mariage, qui manque de simplicité, compliqué qu'il est de moralité. — « L'amour simple », est le « Maître », obligatoire, fatal, irrésistible, qui triomphe toujours, auquel on n'est pas libre de se soustraire ! — Telles sont les idées de Mlle Mady, professeur agrégée. J'espère encore une fois, Mesdames les agrégées et Mesdames les licenciées, que votre confrère vous calomnie !

11. — Dans l'*Agonie de l'amour* mêmes conclusions, mais exposéesavec moins de tranquille assurance, et plutôt comme un fait d'expérience, dont on souffre, dont on rougit, que comme un droit dont on revendique le libre exercice. Il y a là des jeunes gens qui se livrent à toutes les débauches y compris celle de l'esprit, et qui amènent ainsi *l'Agonie de l'amour*. L'impuissance d'aimer serait donc le résultat de l'immoralité. — Serait-ce une moralité en action, que nous donnerait le *Mercvre*, pour une fois, savez-vous ? Je n'en suis pas sûr, la lecture de *l'Agonie* étant un de ces supplices qui gênent la claire vision des choses et auquel on se dérobe le plus vite possible. Faut-il y revenir pour m'en assurer ? Accordez-moi, de grâce, une remise de peine.

12. — Car je relève tout juste de *la Route d'émeraude*, roman belge, peut-être hollandais, écrit par un Flamand, à moins que ce ne soit par un Auvergnat. De quelque pays qu'il nous vienne, l'auteur est un expert en « belgeries », un tortionnaire de la langue et des idées, féroce avec naïveté, conscience et même talent. La « route d'émeraude, » c'est celle que parcourt dans les deux sens le flamand Kobus, parti du moulin paternel pour être un grand peintre, et y revenant pour être un simple meunier. Cet aller et retour est marqué par des incidents divers et par des dissertations innombrables. Dans les ateliers que fréquente Kobus, il rencontre des modèles, des camarades, les uns méchants, les autres pour la plupart ivrognes ; il se livre à la débauche avec eux et avec elles, car elles sont « pétries à la fois d'aurore et de soir ! » Il rencontre aussi des brigands et s'engage dans leur troupe, pour ne pas se séparer de Siska, l'aurore vêtue de soir. Il faillit lui en coûter la vie. Le pauvre pigeon meurtri, battant de l'aile, revient au pigeonnier. Entre temps, il a appris à peindre, et surtout à ratioci-

ner sur la peinture et sur l'art. C'est un esthète, qui a fait à la fois l'Ange et la Bête — mais surtout la Bête. — Et c'est à nous décrire les multiples façons de se vautrer dans la bestialité que son historien a mis toute son application et tout son art. Il n'a reculé devant aucun détail, fût-il des plus ignobles. Prétexte : nous faire connaître la vie des rapins à l'époque de Rembrandt, et nous donner une sorte de tableau des ateliers flamands au XVIIe siècle. — Quel que soit le mérite de cette reconstitution historique — et je n'en discute ni n'en garantis l'exactitude, — l'inconvenance et la lourdeur en sont vraiment trop belges.

Les Exotiques. — 13. — Traduit de l'anglais, exotique, oriental indou, parabolique et symbolique, *le Second Livre de la Jungle* nous raconte les aventures et expose les opinions politiques et religieuses de Baloo, Mowgli, Petit Frère, Bagheera, Hathi, Tha, Puruu Baghat et autres personnages, lesquels sont les tigres, les éléphants, les cerfs, les ânes, les serpents de la *Jungle*. Très curieux ! *Very Well ! Aoh ! Yes !* Ennuyeux à faire bailler un mort ! Les *Fables* de La Fontaine sont plus courtes, et l'*Iliade* est moins symbolique, quoi qu'en ait dit le P. Le Bossu. Quant au *Ramayana* et au *Mahabarata*, il s'est trouvé des critiques pour en parler, à propos de cette *Jungle* « Fouchtra ! » comme disait feu Pailleron. Vous permettez que je m'en aille, n'est-ce pas ?

Les Auteurs gais. — 14. — Un seul, et c'est assez. *M'sieu la Pudeur* est l'histoire, laborieusement et péniblement, drôlatique d'un jeune homme qui a trois belles-mères et d'un vieux monsieur qui se laisse persuader de prendre une maîtresse pour arriver plus facilement à se faire une position parmi les protecteurs de la morale publique et à obtenir le ruban violet. Passons à la rubrique suivante.

Romans historiques. — J'ai déjà expliqué plusieurs fois pourquoi je m'interdisais de jamais juger un roman historique. On voudra donc me permettre de m'en rapporter à ces explications antérieures et de me borner à indiquer le sujet de ces trois romans : *La Mort de Corinthe, les Boers, Draco.*

15. — Le premier se place pendant les guerres qui marquèrent la fin de l'indépendance grecque, et qui soumirent au joug de Rome le peuple héroïque, vainqueur des armées perses. « Tels étaient les temps redoutables, écrit M. Lichtenberger, où Dioclès, fils de Spansippe l'Athénien, se demandait s'il n'aimait point Ioné, fille de Ducos, Corinthien, ou si peut-être il l'aimait. » Rien que par cette seule phrase, vous pouvez juger que *la Mort de Corinthe* est l'œuvre à la fois d'un psychologue et d'un archéologue, et même d'un kallilogue, — car « c'est au milieu de ces luttes que *fleurit la pousse frêle* de leur amour tragique. » Je n'insiste pas !

16. — Le roman *les Boers* est plus court : c'est l'odyssée de la famille Van Daver quittant la Hollande pour s'établir au Cap, et y fonder avec ses voisines, ce peuple admirable, dont les récentes annales inspireront, espérons-le, les Eschyles et les Hérodotes contemporains, — s'il s'en trouve dans l'Europe lettrée, élève des Hérodotes et des Eschyles d'autrefois. — Le livre de M. E. Morel est un commencement.

17. — Avec *Draco*, nous revenons à cette cour de Louis XIV, qui n'a pas cessé d'inspirer le roman historique depuis Alexandre Dumas. Ici, c'est auprès d'un Louis XIV vieilli et malheureux que nous sommes introduits. Les joies de « l'inamusable » monarque sont rares : ses armées sont battues de tous côtés, son prestige diminue, le soleil de sa gloire « descend à l'horizon caché par la tempête ; » une seule personne parvient à le distraire et même à le faire rire : c'est Draco, c'est-à-dire la duchesse de Bourgogne, cette laide délicieuse, dont Saint-Simon nous a laissé un si vivant portrait. Comment elle distrait le vieux Roi, et comment elle se distrait elle-même, c'est ce que M. Gaulot nous montre dans une série de scènes fort intéressantes, établies sur des documents qui n'ont pas tous la même valeur. La médisance n'épargna pas la princesse de son vivant ; elle continue à la poursuivre encore et nous la voyons ici coqueter avec Nangis, et inspirer de la jalousie à Mauleuvrier. Sa mort même, qui fut due à une attaque de rougeole, est attribuée à un crime. Mauleuvrier, ne pouvant supporter de se voir préférer Nangis, envoie à Draco une tabatière empoisonnée. Mais « le remords l'accable », et il se jette par la fenêtre de son appartement au moment où passe le cortège funèbre de la princesse. — Veuillez demander à la revue voisine (la *Revue des questions historiques*), ce qu'il faut penser de cette tabatière et de ces deux rivaux.

Romans psychologiques et romanesques. — 18. *La Revanche du passé* semble racontée à voix basse, à demi-mots, avec des réticences et des *chut!* peureux, comme s'il était défendu d'en dire trop, d'en dire autant ! Au bout de quelques pages, l'attention est lassée et un peu agacée. Mais la narratrice est si sincère, d'une si parfaite et si candide bonne foi, elle est si convaincue de l'importance et de l'intérêt de son récit, qu'on s'évertue à l'écouter, à rattacher les fragments de ses confidences, et qu'on parvient à en comprendre la suite. — Je l'avertis cependant que ce « on » c'est moi, et que je ne réponds pas qu'il y en ait beaucoup d'autres pour s'imposer cette fatigue. — Une faute a été commise par une jeune femme : cette faute vit dans la personne de sa fille, et devient chaque jour un tourment plus aigu et plus cruel. L'enfant, à laquelle pourtant, sa mère s'est exclusivement et passionnément consacrée depuis sa naissance, n'a jamais été heureuse ; elle n'est pas bonne. Elle n'aime pas sa

mère, elle n'a aucun abandon avec elle : elle souffre et enferme ses souffrances au fond de son cœur où elles s'aigrissent, s'aggravent, et finissent par provoquer une résolution désespérée : un mariage avec un homme indigne. La mère, après d'inutiles résistances, a consenti à ce mariage légitime, qui ne tarde pas à provoquer sa ruine et celle de sa fille. C'est alors, quand la pauvre enfant devenue mère, comprend ce que représente de dévouement une maternité même illégitime, que ces deux pauvres âmes se réconcilient et que leur long martyre prend fin. Celui du lecteur cesse également. L'auteur a de la délicatesse, ou du moins le goût de la délicatesse; mais c'est une erreur de croire que la délicatesse consiste à renoncer à la netteté, et à écrire en sourdine.

19. — C'est une œuvre bien sage et bien appliquée que *Supplice de Tantale*, si appliquée et si sage que nous voudrions pouvoir donner à l'auteur un prix d'encouragement. Il nous raconte, — longuement, lentement, en prenant bien soin de ne faire aucune faute de français, d'observer rigoureusement la règle du participe, de remplacer *amour* par *affection* pour éviter les répétitions dans la même phrase, de garder constamment le ton distingué et de n'employer jamais un seul mot trivial, — comment le capitaine Vauclair eut toujours la guigne ! Pauvre garçon ! (J'entends le capitaine !) Arrivé de Madagascar, sain et sauf, « altéré de noble ambition de triomphes et de gloire, la coupe s'était brisée dans sa main au moment de l'approcher de ses lèvres. » Elle s'était brisée le jour où il se brisa une côte et se cassa jambes et bras en tombant dans un précipice, au cours d'une excursion au Casque de Néron, près Grenoble (Isère, France !) Il en resta boiteux, et dut renoncer à devenir général. Il en resta en outre hypocondriaque, défiant, misanthrope et misogyne. Il aurait bien voulu épouser Suzanne, la sœur d'un de ses camarades, qui lui témoignait le plus tendre dévouement ; il avait même été agréé comme fiancé ; le jour du mariage était fixé. Mais à une soirée dansante, donnée chez un de ses amis, il vit sa fiancée refuser de danser parce qu'elle ne voulait pas d'un plaisir que lui ne pouvait pas partager ! Et cette preuve de délicate affection amena chez le malheureux « un brusque réveil. » Il comprit tout ce dont il allait priver la charmante Suzanne en l'emprisonnant dans les liens d'un tyrannique hymen, si j'ose m'exprimer ainsi. Et « il brisa sa coupe ! », cette fois de son plein gré ; il rompit avec sa fiancée, et se retira dans la solitude. « La soif des tendresses avait ensuite dévoré son âme : une source pure s'était offerte à ses regards et l'avait attiré *par l'espoir d'un breuvage délicieux !* Un *brusque réveil* venait de faire évanouir le mirage enchanteur, la source tarie n'offrait plus à sa gorge desséchée une seule goutte de rosée pour se rafraîchir ! » Pauvre Tantale !

20. — On ne retrouve pas dans *l'Inquiet*, les qualités, ou plutôt les promesses de talent que nous avions signalées dans *Chair et marbre*, de M. Samuel Cornut. C'est un recul, à moins que le dernier ouvrage publié n'ait été composé le premier, et qu'il n'ait servi d' « exercice » et d'apprentissage. On y reconnaît toutes les inexpériences d'un premier début : le récit n'en est pas conduit avec sûreté ; il est fragmenté en petits paragraphes haletants, qui trahissent le manque de souffle plutôt que l'erreur d'un système : les caractères et les personnages manquent de netteté et de vraisemblance. Quant à « l'histoire, » elle manque d'intérêt. C'est celle d'un étudiant ès-lettres, aimé par une jeune fille de table d'hôte. D'où vient cette jeune fille ? D'où vient ce jeune homme? C'est ce qu'on apprend petit à petit, à mesure que le récit de leurs amours s'avance et nous ennuie ; quand nous en sommes informés, nous ne désirons plus le savoir. — La jeune fille est une âme élevée et une volonté vaillante, qui est venue échouer — (pourquoi ?) — chez une logeuse du Quartier latin, une ex-grande dame qui tient un « garni » rue Gay-Lussac. Le jeune homme est un indécis, un « aboulique », un de ces êtres destinés à manquer leur vie par leur faute et à s'en prendre de leurs malheurs à la société. — Aimant et aimé, il renvoie son mariage après son agrégation. Il échoue une fois, deux fois, trois fois. Il se tourne alors vers le journalisme, dispute des « faits divers » à d'innombrables concurrents, ne gagne pas de quoi vivre, souffre de la faim, et commence à se sentir pousser des idées socialistes. Il devient tout à fait anarchiste, après avoir été arrêté par erreur dans une bagarre, à moitié assommé par la police, condamné à la prison et pourvu d'un casier judiciaire. C'est alors qu'il se laisse épouser par sa fiancée, à la condition qu'ils travailleront l'un et l'autre au bonheur du peuple, elle comme institutrice d'enfants pauvres, lui comme directeur et aumônier laïque de l'institution ! — J'ai déjà dit que les caractères étaient invraisemblables : « le milieu » l'est aussi, notamment cette pension de la vieille coquette où fleurissent les lys de pureté. Il y a bien quelques souvenirs du « Quartier », qui peuvent rappeler à l'auteur les réalités vraies, mais dont le caractère exceptionnel n'offre qu'un intérêt anecdotique. Ce n'était pas assez pour remplir un volume, même en y ajoutant l'analyse, devenue presque banale depuis vingt ans, de l'inquiétude « aboulique. »

21. — *Hellé* est le roman d'une « intellectuelle », qui s'était d'abord laissée séduire par les mérites brillants d'un jeune poète, mais qui finit par préférer les vertus solides d'un savant déjà mûr. — Le caractère de la jeune fille ressemble à son nom : elle en a la distinction volontaire, savante, un peu pédante, — oh ! très peu ! — J'aime moins ce livre que les précédents de Mme Marcelle Tinayre, bien que son naturalisme philosophique s'y montre avec moins d'audace.

22. — L'*Heure décisive*, c'est l'heure où il faut dire *oui* ou *non*, devant M. le curé et M. le maire. Or Denise et Bertrand reculent tous deux devant le *oui*, elle, parce qu'elle est pauvre et ne veut pas imposer ses charges à celui qu'elle aime et dont elle est aimée ; — lui parce qu'il est très pratique, un peu égoïste, qu'il manque de courage et qu'il préfère épouser une femme aussi riche et du même monde que lui. Comment la délicate et vaillante jeune fille s'éprend de ce gentleman à l'âme bourgeoise, et comment elle se reprend, M. Ardel nous le raconte avec le charme et l'intérêt qu'il sait mettre dans tous ses récits.

23. — *Mirage d'or* aura le succès de *Chemin montant* du même auteur. L'œuvre est plus complexe, plus touffue, mais toujours claire et intéressante. C'est l'histoire de toute une famille. Dès les premières pages, dans cette scène du déjeuner qui ouvre le drame, les caractères de chaque personnage sont dessinés d'un trait sûr : le père, un ancien capitaine d'artillerie, ancien polytechnicien, qui a toujours pris la vie et les gens à rebrousse-poil, et qui n'a jamais su réussir que dans ses examens, caractère cassant, suffisant, mécontent de tous, content de lui seul, même quand il se ruine et réduit les siens à la portion congrue, brouillé avec ses supérieurs, avec sa famille, avec ses protecteurs, s'acharnant à se nuire autant que les autres s'acharnent à le servir; — sa femme, une créature de douceur et d'abnégation, qui n'a pas su ni pu résister à son mari, et lui a laissé prendre et gaspiller toute sa fortune; — les cinq enfants, chacun avec sa silhouette, Gustave une volonté éprise et capable d'action, Georges, un esprit brillant et vaniteux, Denise, la résignée, Suzanne, une âme à peine visible dans un corps malade, et enfin Jacqueline, celle que son père appelle « Pas de tête », bien qu'elle ait autant d'esprit que de résolution, et que ses sœurs et frères appellent « Genêt d'or », parce qu'elle est délicieusement blonde. — C'est elle qui va être l'héroïne et la victime du drame. Au moment où son père va être « saisi » et où les meubles de sa famille vont être vendus aux enchères, elle accepte d'épouser le comte de Lègle, que ses cheveux d'or et son esprit ont séduit. — Grâce à ce mariage les meubles sont conservés, l'ancien polytechnicien trouve une « place », Georges entre à Saint-Cyr, un peu de bonheur et de santé rentre dans la famille. Mais le bonheur de Jacqueline est perdu; son mari l'avait épousée par dépit, pour se consoler d'une rupture avec une vieille maîtresse, qui le reprend et le ruine. D'autre part, la pauvre enfant avait renoncé à un brave jeune homme dont elle se savait aimée, sans qu'il y eût jamais entre eux de confidence coupable. Quand elle se trouve seule, abandonnée, l'ami revient et devient l'aimé, et Jacqueline allait perdre l'honneur, après son bonheur, lorsqu'elle est sauvée par la petite Suzanne, qui meurt à point pour

lui donner le courage de rester fidèle au devoir conjugal, devoir qui reste obligatoire quel que soit le mari, et quelque grande facilité de s'y dérober qu'on puisse trouver dans la législation du divorce. — Ce livre, d'inspiration honnête et d'exécution suffisamment littéraire, peut être lu par tout le monde, sauf — toujours — par des enfants.

24. — *Philibert* a trente ans ; il va se marier. Mais avant de procéder à ce grand acte, il tient à nous raconter tout ce qui lui est arrivé depuis sa naissance, et peut-être avant : « Un jour, Dieu prit un peu de boue et en pétrit l'homme à son image ! » (p. 3). Passons au second Empire : « A la fin du second Empire les enfants qui vinrent au monde avaient été conçus... » (p. 9). Passons plus outre : « J'étais un médiocre écolier. L'aridité d'études dont..... » (p. 45). Avançons encore : « Allons voir Juliette, proposa M. de Mirade..... » (p. 89). Il va voir Juliette et d'autres dames ou demoiselles très vertueuses et très aimables. Il les aime, il les oublie, il fait tout ce que font la plupart des jeunes gens de son âge, c'est-à-dire qu'il ne fait rien d'abord, et qu'ensuite il raisonne sur lui-même et sur les autres, découvre que Baruch est un prophète et qu'il y a eu des papes à Avignon et que la vie est triste et que la nature est impassible. Et il nous raconte ces découvertes sur un ton qui pourrait être plus simple et moins triomphant ; il est vrai qu'il n'a pas encore découvert que tous ses camarades, ceux du moins qui ne sont pas étrangers à toute réflexion, ont fait exactement les mêmes découvertes que lui. Ce jeune homme de trente ans est encore très jeune. Heureusement il découvre que le devoir est la loi de la vie, et que la vie n'est qu'une voie qui mène à un but supérieur. Le catéchisme lui avait déjà enseigné cette vérité ; mais comme on ne comprend bien que ses propres idées, celle-là ne lui devient claire et évidente que lorsqu'il l'a vécue, et après que ses premières déceptions et ses premières douleurs la lui ont fait « repenser. » Ces « pages de la trentième année » sont donc l'histoire d'un jeune homme quelconque qui ne fut ni un débauché, ni un saint, ni un homme de génie, ni un simple buveur de bocks, mais un lettré, comme il y en a des milliers, et qui, à cinquante ans, jugera ses aventures peu intéressantes. Mais alors il pourra en raconter d'autres, si le talent, qui se révèle dans ce premier récit, arrive à maturité.

25. — *Maître Lardent, notaire* de Saint-Saturnin, était un fils de paysan, qui, ayant « reçu de l'instruction » put devenir un « Monsieur », mais qui n'ayant reçu aucune éducation, ne sut pas être un homme. Vaniteux et faible, il est à la merci de ses ambitions ou de ses rancunes, les unes et les autres également mesquines. Pour arriver à épouser la sœur d'un de ses camarades d'école, qui est un « pur sang », c'est-à-dire un bourgeois de petite ville, il s'associe aux entreprises chimériques que lui suggère son frivole ami, y sacrifie d'abord ses fonds et puis

ceux de ses clients. Et quand il demande sa récompense, c'est à savoir la main de Mlle Georgette Dunceler, on lui la refuse. — Alors, pour se venger des bourgeois, le notaire se retourne vers « le peuple »; il devient radical, socialiste et anticlérical. Mais comme il est resté un sot, il se laisse encore exploiter au point de perdre ses dernières ressources; mais comme il a de la littérature, il prend un revolver pour se tuer; mais comme il est maladroit, il se manque. Et enfin, comme il y a encore de bonnes âmes, malgré le nombre toujours croissant des mauvais notaires, des soins dévoués le ramènent à la vie et au bon sens. Il renonce à ses chimères, et accepte une place de régisseur, revenant ainsi « à la condition de paysan, qui aurait dû être la mienne », dit-il lui-même.

26. — *Notre Père qui êtes aux Cieux...* C'est un beau titre, et c'est un bon livre, écrit de ce style ardent et lyrique dont nous avons donné des spécimens à propos de *Hero* du même auteur. Mme Isabelle Kaiser démontre ce que peut la charité sur le vice et la misère. — La charité est représentée par Lazare Saville, un jeune homme qui serait membre de la Société Saint-Vincent de Paul, si l'auteur était catholique (elle est probablement protestante); le vice et la misère sont représentés par les co-locataires de sa maison. Il les visite, les console, les élève; il leur prêche le Père qui est au Ciel, il leur apprend à lui demander le pain quotidien et à le mériter en pardonnant les offenses, en résistant aux tentations, en se délivrant du mal. — Et de la loge de la concierge jusqu'au cinquième étage, ce fut bientôt dans toute la maison un concert de prières en l'honneur du Père céleste, et un concert d'éloges en l'honneur de son serviteur Lazare Saville. Aussi Dieu envoya un Ange pour le récompenser, un Ange qui s'appelle Mona Lisar, qui épouse le saint jeune homme et lui donne le bonheur sur la terre en attendant que Dieu lui donne le bonheur du ciel. — Et cette fable évangélique n'est pas trop artificielle; mais tout de même elle l'est.

27. — Silvie a eu son *Rêve de printemps*, qui n'a duré qu'un avril. Il gèle quelquefois en mai et c'est sous une de ces gelées tardives qu'est tombée la petite fleur d'amour éclose dans son âme. Mais, ô merveille! sur la même tige, une autre fleur, plus belle, a germé, capable d'affronter les épreuves de l'été et celles de l'automne et de durer jusqu'à l'hiver, c'est à savoir jusqu'à la mort, pour refleurir ensuite au ciel. Ainsi soit-il! — Et vous connaissez déjà, par ces paraboles d'une nouveauté remarquable, le roman aussi original de Mlle Silvie. Elle quitte la campagne et son ami d'enfance, Pierre, pour aller à Paris, chez sa riche marraine. Là, le peintre Claude lui fait la cour, trouble son cœur et le remplit. « Il sera mon époux! » se dit-elle. Hélas! Claude en épouse une autre. Silvie, désespérée, retourne à la campagne, et y retrouve Pierre; et naturellement elle s'y console, y oublie Claude et

accepte pour époux son ami d'enfance.— Histoire intéressante, presque autant que banale, et très gentiment écrite.

28. — *La plus Riche*, fut préférée par un officier qui courtisait la plus belle ; mais comme il se trouvait que la riche et la belle étaient également bonnes, voici ce qui arriva : il épousa la première, la perdit, et épousa la seconde, de par l'ordre de la première. — Vive l'armée ! — Et vive aussi l'auteur de *la plus Riche*, qui sait donner de l'intérêt et du piquant aux sornettes les plus ... les moins ... tout ce que vous voudrez, quoique toujours très honnêtes.

29. — *L'Épreuve* la plus pénible que je connaisse, pour un critique, c'est de constater l'acharnement d'un auteur à accumuler les preuves d'incompétence. Je ne sais, je ne veux pas savoir à cette place si M. Psichari est compétent en matière d'érudition; mais les trois romans qu'il nous a donnés jusqu'ici : *Le Rêve de Yanniri*, un rêve de..... maître d'études, la *Croyante*, un rêve de sectaire, et cette *Épreuve*, dont je sors tout meurtri, ou plutôt tout assoupi, attestent en matière de création littéraire, une inexpérience qui ressemble fort à de l'impuissance. Cependant, il ne faut jurer de rien : à force d'ennuyer les lecteurs, peut-être M. Psichari apprendra-t-il à les amuser. Cette *Épreuve*, avec son récit continu, sans un dialogue, sans une scène, se déroulant à travers d'interminables et d'implacables imparfaits (on donnerait cent sous d'un indicatif présent ou d'un parfait, s'écriait Sarcey), est l'histoire de Mlle Lucy Quoban et de son ami Robert, dont M. Quoban père empêche le mariage par un stratagème ingénu, mais efficace. Quand Robert vint lui demander la main de sa fille, il ne dit ni oui ni non ; il lui imposa une absence de quelques mois — une épreuve. Robert partit, écrivit des lettres qui devaient être très belles, mais que nous ne connaîtrons peut-être jamais, attendu que Lucy ne les recevait pas : Quoban père les interceptait et les gardait pour lui seul. Le silence de Robert commenté par le plus malin des pères, persuada Lucy qu'elle n'était pas aimée. Elle se laissa marier à un autre. Entre temps, Robert mourut, M. Quoban aussi. Et alors, il se passa la chose « épouvantable » (p. 240), Lucy découvrit le paquet de lettres que son père avait fait exprès de ne pas brûler, et elle en eut beaucoup de chagrin ! Un point (d'exclamation) et c'est tout. — Je puis cependant ajouter un spécimen du style de cette *Épreuve* : « M. Quoban détestait tout ce qui peut s'appeler la couleur. Il se contentait d'*en avoir en dedans* (! ! !) et en avait alors une très forte, car il était un tempérament des plus tenaces et des mieux *trempés* ! (p. 11). » Une couleur qui résiste à une bonne *trempe* est une *forte* couleur en effet ! Et une couleur qui est *au dedans* d'un homme est une couleur rare. Quant à la *trempe* qui a pu atteindre cette couleur interne, « quelle trempe, mes amis ! » — Décidément, je crois que M. Psichari fera bien de revenir à l'érudition.

30. — Encore un papa qui empêche sa fille d'épouser celui qu'elle aime et qui l'aime, mais un papa qui a toute « sa couleur au dehors. » Sa couleur, c'est les trois couleurs, le drapeau tricolore ! L'amour de la France, voilà l'amour qui est *Plus fort que l'amour !* Il remplit l'âme du père, il finit par pénétrer l'âme de la fille, ou du moins par s'imposer à elle comme un devoir supérieur. Elle aimait un Italien ! Non ! non ! jamais en France, jamais un Italien ne régnera sur une âme de patriote ! C'est papa qui dit cela. Sa fille n'est pas très convaincue que ce soit obligatoire, mais comme elle est une bonne fille et bien élevée, elle retire son âme du joug de l'étranger. — Le voisinage du roman n° 29 a nui à l'analyse de ce n° 30 ; mais il ne faudrait pas juger sur cette analyse de l'intérêt dudit 30 ; il est plus dramatique, et plus « bonhomme », et moins prétentieux et moins « grand art » que le n° 29. De l'humour, de la bonne humeur, de l'entrain, une honnêteté cordiale et communicative, toutes les qualités ordinaires des livres de M. de Saint-Aulaire, vous les trouverez réunies dans ce *Plus fort que l'amour*, et vous y trouverez en outre des « sensations » et « impressions » d'Italie qui sont d'une âme délicate et d'un esprit cultivé.

31. — L'histoire de la famille *Dupont-Leterrier* n'est pas bien à sa place sous cette rubrique ; elle pourrait être placée sous la suivante si la fantaisie n'y tenait pas trop de place. C'est du roman de mœurs comme Labiche en eût fait, en ses jours de belle humeur. L'auteur, M. A. Beaunier, un écrivain de talent, qui s'est déjà fait une belle place dans la presse, montre ici des qualités de verve et d'outrance que ses lecteurs ordinaires ne lui soupçonnaient pas. Tout le mérite de cette « fantaisie d'observation, ou de cette observation de fantaisie », comme dit l'autre, réside dans le détail. La trame de l'histoire est légère : Jeanne Dupont a épousé François Leterrier, un bon jeune homme, capable tout au plus de faire des photographies d'amateur, mais tout à fait insuffisant à faire le bonheur de sa femme. Un rédacteur du journal l'*Aube*, s'offre à le suppléer, et il se sert de l'affaire Dreyfus pour « détraquer » Mme Jeanne et l'attirer hors de son ménage. Il réussit à lui faire commettre toute sorte d'excentricités, y compris une conférence publique en faveur du condamné de l'île du Diable ; mais il n'en « recueille pas le fruit » comme on disait du temps de Racine. Jeanne guérit du dreyfusisme, revient à la raison et à son mari. Et si son historien veut revenir au roman, il est parfaitement capable d'y réussir mieux que les « professionnels », pourvu qu'il cherche des sujets d'un intérêt plus durable. Ce tableau, fait en charge, des désordres amenés par l'*Affaire* dans les relations sociales, a dû être très amusant pendant les trop longs mois qu'a duré cette actualité-cauchemar. Aujourd'hui on n'a plus le courage de s'en occuper, même et surtout pour en rire. M. Beaunier a gaspillé là bien du talent !

te pour époux son ami d...
it que banale, et très gen...
— *La plus Riche*, fut pré...
; mais comme il se trouv...
t bonnes, voici ce qui arr...
isa la seconde, de par l'or...
ive aussi l'auteur de *la pl...*
uant aux sornettes les pl...
idrez, quoique toujours tr...
9. — *L'Épreuve* la plus p...
st de constater l'acharnem...
ncompétence. Je ne sais...
. Psichari est compétent ...
i'il nous a donnés jusqu'...
aître d'études, la *Croyan...*
out je sors tout meurtri, ...
e création littéraire, un...
uissance. Cependant, il ...
ecteurs, peut-être M. ...
Épreuve, avec son récit ...
se déroulant à travers d...
donnerait cent sous d'u...
Sarcey), est l'histoire d...
M. Quoban père empè...
efficace. Quand Robert ...
ni oui ni non ; il lui ...
épreuve. Robert par...
belles, mais que nous ...
Lucy ne les recevait ...
pour lui seul. Le sil...
pères, persuada Lucy ...
un autre. Entre tem...
passa la chose « é...
de lettres que son ...
beaucoup de chag...
puis cependant a ...
« M. Quoban détest...
entait d'*en avoir* ...
tait un tempéram...
Une couleur qui ré...
ffet ! Et une couler...
ire. Quant à la ...
quelle trempe, m...
ra bien de reveni...

... est mal compo... ...
... pas une raison ...
... rable rubrique. — ...
... qu'il y prétend, ...
... les intrigues, bass...
... filouteries, ca...
... dans le monde de l'...
... les professeurs les ...
... nommé Gabriel Noiret, ...
... parvint à se faire nom...
... détriment du docteur Fr...
... et comment il essaya de ...
... même après l'avoir dépossédé.
... let. — Beaucoup d'épisodes
... au prédécesseur de *la femme*
... aussi aux amis de François
... ses amis, etc., etc. Il y en a
... ni clairement disposés, ni bien
... catifs. Ils représentent l'état
... des jeunes « arrivistes » du
... les brasseries ou les salles
... mmérages, qui ont l'énormité
... des « blagues », et pouvoir
... dès qu'il y a péril de ré...
... par les nouveaux débarqués
... doit pas y avoir longtemps
... arrivé de Pontoise ou de

... et dont il faudrait parler
... nous condamne à la brièvetture du monde parlemen-
... dant une législature et
... der. C'est un « roman à
... groupés autour d'un
... ine Jacques Andarran
... celui du député juif
... une comédienne de
... M. Pécant, » mais qui
... ins encore que ce ne
... pour la princesse
... sion de scènes très
... où la naïve et vir-
... cène entre Esther

qui se terminait, dans la première édition
les *Deux Mondes*) par cette phrase exquise
t j'élève du bon M. Pécant ! » Cette maliè
trop à la lettre par des intellectuels peu in
galamment le sacrifice ; je le regrette ! —
re si remarquable, n'est pas dans ses
est dans la peinture des mœurs et des i
dans l'exposé des idées politiques de l'a
u Palais Bourbon et de certains salons
e la Paix, qui sont des eaux-fortes ; il y a
oire », sur le passé et sur l'avenir de la
hautes intelligences de ce temps, et a
umbles, pourvu qu'elles soient sincèr
mée par le titre même de l'œuvre, *les M*
la patrie se compose de plus de morts qu
ne nation survit dans son présent et le
France date d'avant 1789, sera comp
elques Homais de sous-préfecture exc
s du style de ce « somptueux penseur »
peu hautaine n'en diminuent pas le
Vogüé parmi les romanciers, donne
gers ; mais quoi qu'en disent certains «
tiennent pour très heureux et sont trè
.

dité est une œuvre à la fois honnête e
icieuse par les détails de certains tab
elle est de beaucoup supérieure à
is le malencontreux *Docteur Pas*
e de tout premier ordre, celles notan
nit autour du grand-père de quatre
de quatre vingt-sept ans, quatre g
cinquante-huit enfants, petits-enf
ent quarante-deux gendres ou brus
grandiose, superbement brossée pa
ème l'épisode de la mort de Reine
épisode, la nouvelle de la catastro
le père qui croit à l'innocence
Zola avait atteint une pareille inten
ment poignant. Ce qui manque à c
, malgré des morceaux supérieurs, de
sans gloire, c'est le défaut de mesure
ions matérielles, démesurée dans sa c
des épisodes groupés autour de l'hi

Romans de mœurs. — 32. — Parce qu'il est mal composé et mal écrit et peut-être mal documenté, ce n'est pas une raison pour ne pas ranger *Monsieur le Professeur* sous cette honorable rubrique. — Il n'est point sûr qu'il en soit digne, mais il est sûr qu'il y prétend, car ce ne serait rien moins que la peinture des petites intrigues, bassesses, lâchetés, mesquineries, cuistreries, escroqueries, filouteries, canailleries et autres espliègleries qui se commettraient dans le monde de l'Institut et surtout de la Faculté de médecine, parmi les professeurs les plus graves et les plus décorés. Comment le nommé Gabriel Noiret, mari d'une abominable créature très riche, parvint à se faire nommer à la chaire de Iatrophytologie, (?) au détriment du docteur François Heller, qui, lui, avait du talent, et comment il essaya de déshonorer son concurrent malheureux, même après l'avoir dépossédé. voilà le thême de ce roman - pamphlet. — Beaucoup d'épisodes s'y ajoutent et le surchargent, relatifs au prédécesseur de la femme, aux amis de Noiret, et naturellement aussi aux amis de François Haller, à sa fiancée, aux amies de ses amis, etc., etc. Il y en a beaucoup, ils ne sont ni intéressants, ni clairement disposés, ni bien racontés, mais ils sont peut-être significatifs. Ils représentent l'état d'esprit des jeunes étudiants, ou plutôt des jeunes « arrivistes » du « quartier », et les commérages éclos dans les brasseries ou les salles de garde pendant un semestre. Ces commérages, qui ont l'énormité et l'outrance voulues pour paraître toujours des « blagues », et pouvoir être retirés par leurs auteurs responsables, dès qu'il y a péril de responsabilité, ne sont pris à la lettre que par les nouveaux débarqués de la province, les naïfs, « les bleus .» Il ne doit pas y avoir longtemps que l'auteur de *Monsieur le Professeur* est arrivé de Pontoise ou de Brive-la-Gaillarde.

33. — Nous voici en face d'œuvres sérieuses et dont il faudrait parler « avec ampleur. » L'étroitesse de notre cadre nous condamne à la brièveté. — *Les Morts qui parlent*, sont une peinture du monde parlementaire par un homme qui s'y était fourvoyé pendant une législature et qui a eu la bonne fortune de pouvoir s'en évader. C'est un « roman à tiroirs, » composé d'une multitude d'épisodes, groupés autour d'un épisode central, — lequel est l'amour du capitaine Jacques Andarran pour sa cousine Marie —, à moins que ce ne soit celui du député juif Elzéar Bayonne pour sa coreligionnaire Esther, une comédienne de talent, qui avait appris la morale chez ce « bon M. Pécant, » mais qui avait un peu oublié les leçons de son maître,— à moins encore que ce ne soit celui du même Andarran et du même Elzéar pour la princesse russe Daria. — Chacune de ces « fables » est l'occasion de scènes très dramatiques, et très « prenantes, » notamment celle où la naïve et virginale Marie triomphe de sa rivale Daria et aussi la scène entre Esther

et Elzéar qui se terminait, dans la première édition du roman (celle de la *Revue des Deux Mondes*) par cette phrase exquise : « Et il fit ce que demandait l'élève du bon M. Pécant ! » Cette malice, ayant sans doute été prise trop à la lettre par des intellectuels peu intelligents, l'auteur en a fait galamment le sacrifice; je le regrette ! — Mais le meilleur de ce livre si remarquable, n'est pas dans ses éléments dramatiques; il est dans la peinture des mœurs et des intrigues parlementaires, et dans l'exposé des idées politiques de l'auteur. Il y a là des « vues » du Palais Bourbon et de certains salons mondains, annexes du Salon de la Paix, qui sont des eaux-fortes ; il y a aussi des « Regards sur l'histoire », sur le passé et sur l'avenir de la France, dignes de l'une des plus hautes intelligences de ce temps, et accessibles pourtant aux plus humbles, pourvu qu'elles soient sincères. C'est ainsi que l'idée exprimée par le titre même de l'œuvre, *les Morts qui parlent*, à savoir que la patrie se compose de plus de morts que de vivants, que le passé d'une nation survit dans son présent et le détermine parfois, et que la France date d'avant 1789, sera comprise par tous les lecteurs, quelques Homais de sous-préfecture exceptés. — Nous ne parlerons pas du style de ce « somptueux penseur » : la somptuosité et la tenue un peu hautaine n'en diminuent pas le naturel et le pittoresque. M. de Vogüé parmi les romanciers, donne l'idée d'un Apollon parmi les bergers; mais quoi qu'en disent certains « mauvais bergers », les autres se tiennent pour très heureux et sont très fiers du voisinage de ce confrère.

34. — *Fécondité* est une œuvre à la fois honnête et vicieuse, honnête par la thèse, vicieuse par les détails de certains tableaux. Telle qu'elle est toutefois, elle est de beaucoup supérieure à toutes celles de M. Zola, depuis le malencontreux *Docteur Pascal*; elle contient quelques pages de tout premier ordre, celles notamment du dîner de famille qui réunit autour du grand-père de quatre vingt-dix ans et de la grand'mère de quatre vingt-sept ans, quatre générations de descendants, cent cinquante-huit enfants, petits-enfants, arrière-petits enfants, plus cent quarante-deux gendres ou brus. On a l'impression d'une fresque grandiose, superbement brossée par un puissant ouvrier. Et de même l'épisode de la mort de Reine Morange, ou plutôt le début de cet épisode, la nouvelle de la catastrophe tombant brusquement sur le père qui croit à l'innocence de son enfant...; rarement M. Zola avait atteint une pareille intensité de pathétique : c'est absolument poignant. Ce qui manque à cette œuvre, et qui l'empêchera, malgré des morceaux supérieurs, de sortir des limbes des œuvres sans gloire, c'est le défaut de mesure. Démesurée dans ses proportions matérielles, démesurée dans sa composition et dans le nombre des épisodes groupés autour de l'histoire du ménage

Matthieu, démesurée, dans ses conclusions théoriques, démesurée dans l'emploi de cetains procédés techniques, démesurée surtout dans la peinture du vice, *Fécondité* met en évidence l'incapacité foncière de l'auteur à rester dans la vérité. — Elle montre aussi son incapacité à rester dans les convenances les plus élémentaires, celles que l'humanité a de tout temps établies et respectées pour se distinguer du reste des animaux. S'il y a un sujet qui demandait à être traité avec délicatesse, c'est celui de la natalité ; pour aller découvrir ainsi et montrer aux yeux les sources de la vie humaine, avec les crimes et les fraudes qui s'y commettent, il fallait une finesse dans l'observation et une légèreté dans l'exécution, qu'aucun romancier ne pouvait se promettre, M. Zola moins que personne. Il y a porté la puissance brutale et l'impudence qui sont l'essentiel de son talent. Il entre dans son sujet, comme un employé de la compagnie. Richer dans une fosse, y pataugeant, y plongeant, en extrayant « toute la matière louable. » Il n'a aucune répugnance et n'en suppose aucune chez ses lecteurs. Comme je connais celles des lecteurs du *Polybiblion*, je ne donnerai pas l'analyse de *Fécondité* ; j'en indiquerai seulement les idées et les erreurs les plus générales. La thèse en est bonne, je le répète ; elle est, elle veut être une démonstration de l'utilité des nombreuses familles. On y voit une famille, celle de Matthieu Froment, qui s'enrichit à mesure qu'elle s'accroît et parce qu'elle s'accroît. Il est vrai qu'il y en a une autre, celle de Moineaud, qui pour les mêmes motifs, tombe aux dernières profondeurs du vice et de la misère. L'observateur naturaliste a voulu être vrai et ne rien cacher des démentis que les faits donnent souvent aux idées. « Mais alors, quoi ? » comme dirait Moineaud, ce père fécond et malheureux. Comment expliquer cette contradiction ? Par quelle idée supérieure échapper aux faits et rentrer dans la thèse ? C'est précisément cette idée supérieure que M. Zola n'indique pas. Sans doute il a le droit de commenter la parole divine : *Crescite et multiplicamini*, à un point de vue exclusivement naturaliste, et même matérialiste. En dehors de l'idée de Dieu, il resterait vrai qu'un homme qui se multiplie dans d'autres lui-même multiplie à la fois ses ressourcas matérielles et morales ; qu'en s'obligeant à plus de devoirs, il s'en donne le courage ; qu'il peut tirer de ses facultés personnelles et des circonstances extérieures un profit plus grand, un rendement maximum ; que son esprit est plus éveillé, sa volonté plus excitée, que ses ambitions s'élargissent à la mesure de ses besoins et que ses forces finissent par égaler ses ambitions ; tandis que le célibataire ou le père du fils unique, mesurant ses efforts sur ses besoins réduits au minimum, est aussi stérile dans l'ordre moral et social que dans l'ordre physiologique... Tout cela est vrai et bon à dire. Mais d'où vient que la fécondité physiologique ne soit pas

toujours accompagnée de la fécondité morale et sociale, et que le père Moineaud, avec ses cinq ou six enfants, ait acquis cinq ou six vices personnels de plus, et fabriqué cinq ou six ennemis de la Société? C'est que la vertu attachée à la fécondité ne vient pas toute de la fécondité; c'est que la vertu en général, qui peut sans doute être augmentée et aidée par des causes humaines, a sa cause principale au-dessus de l'humanité, dans un principe que le père Moineaud ne connaît pas et dont l'ignorance ou l'oubli ne peuvent être remplacés par la répétition de « l'acte procréateur. » Multiplier les raisons et les nécessités naturelles d'être vertueux, et prêcher cette multiplication, c'est faire une bonne œuvre; mais cette bonne œuvre est incomplète et restera inefficace, tant qu'on ne prêchera pas aussi le respect et la pratique des raisons surnaturelles. Les enfants moralisent et agrandissent leur père quelquefois; ce qui les moralise et les agrandit toujours, c'est la pratique de tous les commandements de Dieu; et pour qu'un père ait des chances sérieuses d'être un bon père, il ne lui suffit pas d'être fécond, il faut encore qu'il soit chrétien. Voilà ce que M. Zola ne dit pas et ne pouvait pas dire, et voilà ce qui diminue la valeur de sa thèse. Ce qui peut la diminuer encore, c'est l'énormité des récompenses que reçoit Mathieu, le père fécond, c'est aussi l'énormité des peines qui frappent, à une exception près, tous les ménages volontairement stériles qui sont en rapport avec celui de Matthieu. Il y a là un défi à la réalité qu'on ne s'attendait guère à trouver dans un auteur naturaliste et qui rappelle les procédés ingénus de *la Morale en action*. Enfin signalons, en terminant, l'abus d'un procédé de style dit par les pédants « homérique », et qui consiste dans la répétition de certaines épithètes, et même de certaines phrases caractéristiques. Ici ce sont des pages entières qui sont répétées : « A Chantebled, Mathieu et Marianne, fondaient, créaient, enfantaient. Et pendant les quatre années qui se passèrent, ils furent encore victorieux.... Et c'était toujours la grande œuvre, la bonne œuvre, ... allant sans cesse à plus de vie, à plus d'espoir » (p. 370 à 372). Le passage a quatre vingt-dix lignes; il est reproduit intégralement en quatre autres endroits (p. 399-401, 425-427, 456-458, 479-481). Ces naïvetés volontaires étonnent en un sujet aussi peu naïf, et loin de donner l'impression d'un poème primitif, elles rappellent les artifices des plus froids rhéteurs scolaires, laborieusement et méthodiquement ingénus. Et parce que le procédé prend ici plus d'ampleur, et qu'au lieu d'une ligne il en occupe cent, il n'en est pas sensiblement meilleur. CH. ARNAUD.

BEAUX-ARTS

1. *L'Histoire de l'art dans l'enseignement secondaire*, par Georges Perrot. Paris, Chevalier-Marescq, 1900, in-12 de 158 p., 3 fr. — 2. *Les Musées d'Europe. Le Musée du Louvre. Peinture, Dessins, Archéologie, Sculpture, Objets d'art*, par Bénédite, Benoit, de Chennevières, Guiffrey, Heuzey, Héron de Villefosse, Jamot, Lafenestre, Molinier, A. Michel, Nicolle et Ravaisson-Mollien. Paris, Société d'édition artistique, 1900. L'ouvrage complet formera 6 vol. in-4, ornés de 500 pl. hors texte. Les 3 premiers fascicules ont paru, à 7 fr. le fasc.— 3. *Histoire du Château de Versailles*, par P. de Nolhac. Paris, Société d'édition artistique, 1900, in-fol. p. 65-128 (liv. III et IV). Prix de souscription : 280 fr. — 4. *Chantilly, Musée Condé. Notice des peintures*, par F.-A. Gruyer. Paris, Braun et Clément, 1899, in-8 de 534 p., illustré, cartonné, tête dorée, 7 fr. 50. — 5. *Manuali Hœpli. Pittura italiana antica e moderna*, da Alfredo Melani. Milan, Hœpli, s. d., in-18 de XXIX-429 p., illustré, 7 fr. 50. — 6. *Manuali Hœpli. Manuali di scultura italiana antica e moderna*, da Alfredo Melani. Milan, Hœpli, s. d., in-18 de XVII-248 p., illustré, 5 fr. — 7. *Sandro Botticelli*, da J. B. Supino. Florence, Alinari et Seeber, 1900, in-8 de 153 p., avec photograv., 12 fr. — 8. *Le Musée Gustave Moreau. L'Artiste, son œuvre, son influence*, par Paul Flat. Paris, Société d'édition artistique, s. d., petit in-4 de 31 p., avec 18 héliograv., 30 fr. — 9. *Gustave Moreau (1826-1898)*, par Ary Renan. Paris, « Gazette des beaux-arts », 1900, in-8 de 139 p., avec photog. et eaux-fortes, 15 fr. — 10. *Nos Peintres du siècle*, par Jules Breton. Paris, Société d'édition artistique, s. d., in-12 de 256 p., 4 fr. — 11. *En flânant*, par André Hallays. Paris, Société d'édition artistique, s. d., in-8 de 416 p., 6 fr. — 12. *L'Archéologie du moyen âge et ses méthodes. Études critiques*, par J.-A. Brutails. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de XII-234 p., 5 fr. — 13. *Allgemeine Æsthetik*, von Gerhard Gietmann, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1899, in-8 de 340 p., illustré. — 14. *Études sur l'histoire de l'art*, par Eug. Guillaume. Paris, Perrin, 1900, in-12 de 337 p., 3 fr. 50. — 15. *Discours et allocutions*, par Eug. Guillaume. Paris, Société française d'édition d'art, L. H. May, s. d., in-12 de VI-314 p., 3 fr. 50.

1. — Il n'est pas de pays où, plus qu'en France, on parle de la religion de la beauté, et de la mission éducatrice de l'art ; en est-t-il où l'enseignement de l'art ait eu à triompher de plus de mauvais vouloir et de routine ? Alors qu'en Allemagne, en Angleterre, en Italie, sans parler de l'Amérique, les musées, les publications et les conférences s'organisaient dans une intention pratique, mettant à la portée de tous les plus lointains exemples de l'art, la France, pays d'art par excellence, ne tentait rien pour faire connaître à ses enfants leur merveilleux patrimoine. Le petit livre que M. Georges Perrot vient de publier sur *l'Histoire de l'art dans l'enseignement secondaire* marque bien cette grave faiblesse de notre Université, et prépare le remède. Mieux qu'à tout autre, il appartenait à l'éminent auteur de l'*Histoire de l'art dans l'antiquité* de rendre à l'enseignement français ce service décisif. M. Perrot a été le premier à introduire l'enseignement de l'art en Sorbonne, et après même qu'il eut résigné sa chaire en d'autres mains, sa forte et persuasive éloquence ne cessa de porter des fruits. Directeur de l'École normale supérieure, il y forme, par l'attrait tout-puissant de ses causeries et de son exemple, de jeunes professeurs d'art destinés à tout autre chose qu'à un stérile mandarinat. L'art sera désormais enseigné

dans nos lycées comme il commence à l'être dans nos Universités, et il ne sera pas enseigné par de belles phrases académiques et de grandioses descriptions, mais par la pratique même des œuvres d'autrefois. Le musée des moulages, si restreint qu'il soit, et la collection de photographies, qui peut rapidement s'accroître, avec la précieuse ressource de la lanterne magique pour projeter les images sur le mur de la classe, vont être les accessoires indispensables du lycée. Voir le Parthénon, n'est-ce pas connaître le génie grec, aussi bien que dans Sophocle ou dans Platon ? Nos cathédrales ne sont-elles pas une grande part de la vie de notre moyen âge et une promenade à Versailles ne fait-elle point comprendre le siècle de Louis XIV, tout aussi intimement qu'une tragédie de Racine? Cela paraît trop simple et trop éclatant pour qu'on puisse un seul instant le discuter; et cependant que d'années il a fallu pour en venir là, et pour que l'on admît que l'art moderne, lui aussi, avait droit à être connu! Même les temps sont mûrs, et dans la route fleurie que nous ouvre M. Georges Perrot, nos écoliers s'élanceront bientôt avec une impétueuse allégresse.

2. — De toutes parts — il en était temps — les libraires semblent avoir compris les impatientes réclamations des hommes d'étude ; les nouvelles publications d'art, luxueuses ou populaires, répondent aux exigences pratiques de l'enseignement ; le texte en est sûr, nourri, sans développement oiseux, muni enfin d'abondantes et fidèles gravures. Notre organisation trop centralisatrice, ce qui est un grand mal, nous permet du moins d'offrir aux études d'art, en un étroit espace, la plus grande somme possible de chefs-d'œuvre logiquement classés : c'est *le Musée du Louvre* ; il est donc évident qu'une publication complète et bien entendue des trésors du Louvre, sera pour un Français qui veut connaître l'art, le livre idéal. Ce livre a été entrepris par la Société d'édition artistique. Le texte en est demandé à ceux-là seuls qui ont mission de conserver nos chefs-d'œuvre : c'est M. Lafenestre, avec ses jeunes collaborateurs, qui dressera l'inventaire des diverses écoles de peinture, c'est M. André Michel qui commentera notre grande sculpture moderne, M. Molinier qui décrira les objets d'art; et je ne parle point de l'archéologie égyptienne, orientale, grecque et romaine, aux mains de maîtres bien connus et respectés. Ce texte va se répartir en six gros volumes, comptant chacun douze fascicules; trois de ces fascicules ont paru. Ils comprennent, sous forme d'introduction, une brillante histoire sommaire du Palais du Louvre, par M. Paul Gaultier, l'éditeur et metteur en œuvre de toute la publication, et une notice sur les origines et le développement des collections, où M. Kaempfen, le directeur des Musées nationaux, a mis la science la plus sûre sous une forme souple et durable; enfin et surtout le commencement d'un travail de la plus haute importance, où M. Mo-

linier nous apprend tout ce qu'il sait — et que ne sait-il pas ? — sur le département des objets d'art, ce département qui n'était, il y a peu d'années, qu'un domaine sans autonomie, et dont le jeune et zélé conservateur aura bientôt fait le plus enviable des royaumes. L'exécution matérielle du livre est remarquable : format aussi grand que possible sans cesser d'être aisément maniable, vélin très pur, belle typographie, superbe répartition des titres noirs et rouges, enfin élégance et netteté parfaite du texte parsemé des petits clichés les plus fins ; hors texte, de grandes reproductions ; et là, il faut chicaner. Certaines de ces reproductions, d'un procédé spécial, ne sont point bonnes, bien qu'à distance elles aient une allure curieuse de vieilles lithographies ; tout s'y écrase, les contours s'y fondent. D'autres, au contraire, exécutées par la même Société artistique, mais avec le vieux procédé de la photogravure, procédé plus coûteux peut-être, mais qui a fait ses preuves et qui seul convient à des images minutieusement fidèles, nous ont paru excellentes de tous points, et nous ont pleinement rassuré sur l'avenir d'une publication de laquelle on a droit d'exiger une magnificence égale à son autorité.

3. — Il y a de plus graves observations à faire en ce qui concerne l'illustration de *l'Histoire du Château de Versailles*, dont les mêmes éditeurs viennent de nous donner encore deux majestueux fascicules, le cinquième devant paraître sans doute avant que ces lignes soient imprimées. On ne saurait trop regretter que ce splendide ouvrage, dont le texte, par l'érudition et le goût, demeurera un modèle, n'offre point par la beauté de ses gravures, si nombreuses et bien choisies qu'elles soient, le même caractère de stabilité définitive ; et l'on se résignerait à moins de gravures peut-être, si on les pouvait toutes avoir excellentes. Non qu'il faille incriminer outre mesure le procédé de reproduction : certains fac-similés de dessins ou d'estampes dans le texte (p. 123-125) sont d'une fidélité parfaite et la photogravure même ne nous donnerait rien de meilleur ; pourquoi faut-il donc qu'à côté de pareilles pages nous trouvions une planche aussi lamentablement empâtée et noircie (p. 113), pour nous rendre la célèbre et classique gravure de Surugue, l'Escalier des Ambassadeurs, et comment s'expliquer qu'un dessin de Le Brun, projet de fontaine, conservé au Musée de Versailles, dessin à la sépia d'un ton sobre et très doux, soit devenu (p. 127) d'une violence de sanguine effroyable ? Les grandes planches hors texte, parfois d'un velouté charmant pour rendre la masse des feuillages et l'épiderme usé des vieux marbres, sont parfois aussi d'une brutalité navrante; je ne sais rien de plus cruel qu'une certaine bibliothèque de Louis XVI, à moins que ce ne soit un Groupe d'enfants de l'Allée d'eau, ou encore le buste de Louis XIV par Warin. Nous n'insisterions pas sur des critiques que bien des gens pourraient juger excessives, si, par ailleurs,

tant de qualités ne laissaient comprendre combien aisément le livre de M. de Nolhac pouvait être un chef-d'œuvre de librairie. Le texte retrace l'histoire du premier Château de Louis XIV, nous raconte les premières fêtes, suit, dans leurs descriptions poétiques et précises, les illustres promeneurs qui nous ont laissé, en prose et en vers, une fidèle peinture de ce Versailles tout éclatant de jeunesse : Mlle de Scudéry, La Fontaine ; puis, avec l'aide des comptes des Bâtiments, voici que le second Château, celui de Le Vau, s'édifie, presque jour par jour devant nous, avec les décors magnifiques des appartements et des jardins. Alors est terminé ce fameux Escalier des Ambassadeurs, la merveille de Versailles, alors sont créées les plus belles fontaines. C'est le triomphe des marbres, des plombs dorés et des peintures ; c'est l'apogée d'une des plus glorieuses époques de l'art français, et le livre de M. de Nolhac, dès maintenant, nous apparaît comme le plus sûr et le plus riche commentaire de ce grand art.

4. — *La Notice des peintures du Musée Condé* à Chantilly fait grand honneur au savant membre de l'Institut, M. Gruyer, qui l'a rédigée, et aux éditeurs photographes MM. Braun, qui l'ont enrichie d'un nombre considérable d'excellentes typogravures. Ce livre, de format maniable et de lecture facile, résume, à l'usage des visiteurs de Chantilly, les superbes volumes que le conservateur du Musée Condé publia jadis sur les collections du duc d'Aumale. Les peintures y sont classées par écoles et selon l'ordre chronologique, la description des œuvres de chaque peintre est précédée d'une notice biographique succincte, mais où rien d'essentiel n'a été négligé. Le catalogue de Chantilly, à l'inverse de ce qui est ordinaire en ce genre de livres, ne comporte ni sécheresse ni ennui. C'est une œuvre d'amateur et de lettré de la vieille école, qui ne craint pas l'enthousiasme, et cause avec son lecteur plutôt que de tracer un inventaire. Et comment ne point partager cette belle ardeur d'admiration en présence de ce choix de peintures si variées où les plus grands maîtres ont laissé leur forte empreinte ? La Vierge de la Maison d'Orléans, un des chefs-d'œuvre classiques de Raphaël, est voisine, dans la petite salle du musée qui a copié la forme et le nom de la Tribune de Florence, de ce petit panneau des Trois Grâces, la folie, si l'on peut dire, du duc d'Aumale, de la ravissante histoire d'Esther, de Filippino Lippi, dernière et si heureuse acquisition, payée dix fois moins cher que les Trois Grâces, et qui vaut, peut-être, dix fois plus. Et surtout, aux murs de la petite Tribune, il y a le trésor de Chantilly, les quarante miniatures de Fouquet ; les plus parfaites en sont reproduites dans la notice de M. Gruyer, et l'on ne se lasse point de contempler tant de grâce touchante et pure unie au sens du décor le plus spirituel et le plus vivant.

5 et 6. — J'espérais parler ici, avec les louanges qu'ils méritent, de deux très beaux volumes publiés par le libraire milanais Hœpli, une Vie de Bernin, et surtout une étude abondamment illustrée sur les images peintes de la Sainte Vierge. Le désappointement fut cruel lorsqu'au lieu des ouvrages demandés je reçus de M. Hœpli deux *Manuels* fort élégants, qui traitent l'un de la *Peinture*, l'autre de la *Sculpture italienne*. Ils sont écrits en italien et fort abondamment illustrés, mais de la façon la plus inégale, de vieilles et lamentables gravures au trait se mêlant à d'excellentes typogravures. Je n'ai point voulu que l'auteur, M. Melani, un architecte et un érudit de Milan fort distingué, pût en quoi que ce soit pâtir de ma déconvenue et j'ai lu ses volumes avec des sentiments divers. En vérité, l'allure de ces manuels est éminemment italienne, et ils ne sont pas ennuyeux du tout. L'auteur cause avec nous, s'indigne, s'émeut, nous apprend que sur tel peintre ou tel sculptur il a publié jadis une petite étude (nous eussions pu l'ignorer); enfin il se garde par dessus tout, même en un manuel classique, de faire besogne impersonnelle. Ceux qui, dans l'œuvre d'art, cherchent d'abord l'artiste lui seront sans doute reconnaissants. J'avoue toutefois que je renoncerais sans trop de douleur à quelques passages lyriques, si j'y pouvais gagner une précision de chronologie plus grande, et un classement plus méthodique. Mais que l'on ne croie pas ces petits livres sans valeur ; très loin de là. Ils sont remplis d'observations fécondes, et, en général, tenus au courant des plus récents travaux. Je ne crois pas, et c'est tout à l'éloge de M. Melani, qu'il ait ignoré aucun des innombrables volumes ou articles modernes apportant à l'histoire de la peinture italienne quelque fait nouveau. Un troisième manuel, celui de l'architecture, complète les deux autres, et j'imagine que c'est le meilleur des trois, car M. Melani est architecte ; mais son éditeur n'a point jugé à propos de nous l'envoyer.

7. — Pourquoi MM. Alinari, les excellents éditeurs et photographes florentins, n'ont-ils pas cru devoir publier en français en même temps qu'en italien le ravissant volume que M. Supino vient de leur donner sur *Sandro Botticelli* ? Ils avaient fait paraître, voici deux ans, dans l'une et dans l'autre langue, le *Fra Angelico* du même auteur, et je ne crois pas qu'ils aient eu à s'en repentir. Botticelli a une clientèle moins uniquement chrétienne que Fra Angelico ; il est d'abord le peintre de Vénus et des Grâces, le chantre du Printemps; mais ce païen délicat et d'âme inquiète se convertit à la voix de Savonarole, et devient aussi le peintre des Madones les plus tendres et les plus douloureuses que l'art italien ait connues. La biographie de M. Supino est un petit chef-d'œuvre de sages proportions, d'érudition prudente et de goût, où sont mises à profit toutes les discussions, toutes les découvertes, parfois sujettes à caution, de ses devanciers. Il ne se passe guère d'année

maintenant sans que l'on découvre en Italie un Botticelli nouveau; l'Adoration des Mages des Offices et la Pallas du Palais Pitti tiennent le premier rang parmi ces merveilles inédites. Une critique très sincère a exclu du volume les chefs-d'œuvre douteux enrégimentés en trop grand nombre sous le nom magique et M. Supino rend avec la meilleure grâce du monde aux amis connus ou inconnus du maître, leur exacte part de ce trésor apocryphe. Je ne puis dire combien j'apprécie la délicatesse et la discrétion avec laquelle sont réparties, au cours de ce texte si sobre et si gracieux, les plus belles fleurs de l'histoire et de la littérature, qui éclairent et embaument l'œuvre de ce grand poète; la vie et la limpidité du récit en sont merveilleusement accrues. Parler de gravures semble presque inutile ; tout Botticelli, sans exception, est là, y compris même un choix abondant des dessins pour illustrer Dante (ces derniers un peu écrasés malheureusement par le format trop exigu du livre); les douze photogravures hors texte sont exécutées en perfection.

8. — De Botticelli à Gustave Moreau, pour certains esthètes, il n y a qu'un pas, et peut-être ce pas, à leur sens, serait-il un progrès. Il est très vrai que l'allégorie, à quatre siècles de distance, s'est compliquée et raffinée, mais les fortes qualités du peintre ont-elles gagné, ont-elles perdu en ce long stage donné à leur maturité, de la poésie de la Renaissance jusqu'à la rêverie du dix-neuvième siècle ? La très prochaine ouverture du musée Gustave Moreau, légué à l'État par la noble fierté de l'artiste qui a voulu se survivre tout entier, permettra de discuter, comme il convient, ce point délicat. Une chose, dès maintenant, sort de litige : c'est la fécondité prodigieuse d'un rêveur qui vécut hors du monde, et méprisa ce monde réel pour s'en créer un autre à sa fantaisie, pour s'édifier une tour d'ivoire peuplée de flottantes visions. Pour nous introduire dans cette demeure du rêve inachevé où jusqu'ici les initiés seuls ont obtenu la faveur d'une visite, quelques pages érudites et convaincues de M. Paul Flat seront la clef certaine et la baguette divinatoire. Ces pages sur *le Musée Gustave Moreau* nous donnent l'éloquent sommaire d'une vie d'artiste, de toute une vie, dont il n'est pas une pensée, pas un désir, pas un trouble qui ne s'exprime par un trait du crayon ou une touche du pinceau; si bien qu'en y songeant l'on ne peut que s'émouvoir, et parfois l'on est tenté de sourire. Ce rêveur a vécu ainsi plus de quarante ans. Le dimanche matin, dans le grand atelier où les tableaux étaient tournés la face au mur, il recevait élèves et amis, et il parlait avec une abondance et un rythme platoniciens. Ce fut une charmante âme de poète, et ce ne fut pas, — je ne puis m'empêcher de l'écrire — un grand peintre. Mais on peut rêver longuement, doucement devant ses œuvres. M. Flat les commente en artiste, avec un rare bonheur de pensée et d'expression. J'aimerais voir cette Introduction

publiée en une petite brochure que l'on pût familièrement emporter. Elle précède un somptueux album de photogravures, dont quelques-unes sont la joie des yeux. Le tableau féerique des Licornes, l'Hésiode et les Muses, la Léda, la Sémélé sont des ressouvenirs charmants de la poésie d'Ingres où se mêlent les accents plus troublés et pénétrants de Chassériau.

9. — L'heure de l'apothéose est donc venue pour *Gustave Moreau*, heure brève, qui va fuir à jamais sans doute, et qu'il faut fleurir de couronnes parfumées et joyeuses. Parmi les livres qui ont paru ou qui se préparent, un, dès maintenant, est assuré de rester : celui que M. Ary Renan a dédié à son maître. Mieux qu'une couronne funéraire, il apparaît comme un monument d'amour et de piété, monument sculpté d'un marbre sombre aux veines rares, où par endroits s'avive l'éclat mystérieux d'une pierre sertie d'or. Ce n'est ni une biographie ni un commentaire, cette longue étude de M. Renan, mais, selon le mot cher à Vigny, une Elévation. Poète comme Gustave Moreau, mais poète qui sait formuler son rêve, écrivain sûr de sa prose et de son rythme, peintre enfin et d'une essence tout à fait rare, car s'il aime tendrement Moreau, il n'aime pas moins Puvis, M. Ary Renan ne pouvait faire qu'un livre exquis de cette attique causerie où la *Gazette des beaux-arts* a mêlé le trésor de ses meilleures gravures. Le pieux disciple n'a point vu les fautes du maître, la monotonie des attitudes, la pauvreté du dessin, le factice d'un coloris qui cherche les tons d'émail, surtout l'insuffisance banale d'un paysage de décor, du paysage académique enseigné par les professeurs, mais que ne contemplèrent jamais les yeux de ce reclus volontaire. Indulgence touchante d'un critique pourtant bien aigu, et d'un peintre qui, à l'inverse de son maître, a pratiqué amoureusement les paysages blonds et lumineux de sa Bretagne natale jusqu'à l'Algérie, la Grèce et la Palestine. Et, mieux peut-être que l'ouverture d'un Musée contestable, cette louange d'une âme sœur de la sienne gagnera pour longtemps de vives et profondes sympathies à l'ombre un peu débile de Gustave Moreau.

10. — M. Jules Breton, sans renoncer à son chevalet de peintre, les yeux tout éclairés encore des dernières lueurs du soleil couchant sur les vastes plaines de l'Artois, s'est mis à écrire des vers et de la prose, de cette même main qui tient si noblement ses rustiques pinceaux. Et nous l'avons connu charmant poète et pénétrant critique, gardant, en ses tableaux et portraits à la plume, la limpidité délicieuse de ses horizons, et le modelé si délicat de ses figures dans l'atmosphère. Le livre qu'il vient de donner à la Société d'édition artistique sur *Nos Peintres du siècle* est, sous forme de causerie familière, le plus intéressant traité moderne de l'histoire de l'art. Rien de joli et d'amusant d'abord comme cette foison d'anecdotes sur des peintres dont l'illustre académicien a

connu la plupart, et qu'il fait si bien revivre; et, en même temps, au cours de ces fines observations, rien de ferme et de soutenu comme une doctrine d'art partout présente sans s'imposer. La peinture de ce siècle, de David jusqu'à Manet, les classiques, les romantiques, et nos grands paysagistes surtout, quel plus beau sujet d'étude, et avec quelle respectueuse attention n'allons-nous pas nous approcher de ce vétéran qui a vu les grandes luttes et qui s'y mêla! C'est avec la plus exquise bienveillance, nuancée parfois d'une légère ironie, que M. Jules Breton narre tant d'espoirs souvent déçus et de vastes pensées aujourd'hui nivelées par la mort. Et s'il nous reste un faible regret après l'avoir lu, c'est de ne point trouver dans ces pages d'une si parfaite urbanité un jugement moins sommaire sur les essais en cette fin de siècle de nos jeunes peintres, si inquiets et si désireux aussi de leur rayon de gloire! M. Jules Breton n'a parlé que des morts; au seuil de ce nouveau siècle, il se retourne, avec une suprême et délicate mélancolie, vers les frères d'armes qu'il aima, dont il partagea les travaux, et dont, survivant paisible, il partage dès maintenant l'immortalité.

11. — Il n'est, pour bien s'instruire, que de se promener les yeux ouverts sous le grand ciel bleu, les beaux jours que Dieu fait. A courir ainsi le monde, quoique insinue un proverbe plus sincère que juste, M. André Hallays, j'en suis sûr, est revenu plus homme de bien. Il le montre à chaque spirituelle page d'un volume que, tout gros qu'il soit, l'on souhaiterait de voir plus gros encore, tant il intéresse et séduit et enseigne de la meilleure façon. *En flânant*, tel est le titre de son livre, M. Hallays nous conduit de Paris à travers la France, à Vézelay, à Beaune, à Toulouse, à Solesmes, à Maintenon, à Uzès, et à travers l'Europe, à Majorque, dans l'Engadine, à Munich, à Amsterdam, à Weimar. Il excelle à composer un paysage, à le peupler, à l'encadrer; et nulle part mieux qu'en le lisant l'on ne comprend comme le goût est une chose toute simple, et combien est rare cette chose si simple. De ce rite de journaliste qui impose à tant de malheureux l'obligation d'assister à une première de théâtre, à l'ouverture d'un Salon de peinture, à l'inauguration d'un monument, M. Hallays a su faire une œuvre d'art. Ce sont flâneries d'artiste, même s'il nous parle politique ou Panama, Jardin d'acclimatation ou concours du Conservatoire ; puis le judicieux historien d'art étudie Rembrandt, Gustave Moreau (c'est immanquable), le musée Carnavalet, la sculpture moderne. Si le volume avait attendu quelques jours, il se fût paré d'une petite perle, la conférence que fit M. Hallays au Pavillon de Hanovre sur le charme de Versailles. La Société d'édition artistique l'a publiée en plaquette. Il est impossible d'être érudit avec plus de tact, éloquent, et poète même par endroits, avec plus de grâce.

12. — « Le progrès des sciences, dit avec amertume un des pacifiques

héros de M. Anatole France, rend inutiles les ouvrages qui ont le plus aidé à ce progrès. » Ainsi en sera-t-il bientôt dans le domaine de l'archéologie médiévale, lorsqu'un traité méthodique et bien complet, nourri des fortes leçons d'un Caumont, d'un Viollet-le-Duc et d'un Quicherat, sera venu supplanter les œuvres considérables de ces grands initiateurs. M. Brutails nous donne en quelque sorte la préface de ce traité, dont nous souhaitons vivement la publication, dans ses études critiques sur *l'Archéologie du moyen âge et ses méthodes*. Très modestement il nous avertit que son travail est moins un exposé dogmatique qu'une série de notes ; nous ne l'en estimerons que davantage, reconnaissant pleinement la nécessité d'un pareil Discours de la Méthode à l'usage des archéologues. Il est aujourd'hui trop de ces « archéologues improvisés qui de l'histoire et de la méthode historique ignorent à peu près tout, et qui semblent avoir pris à tâche d'accumuler sur le passé de notre art national les plus invraisemblables erreurs. » Ces notes critiques qui, chemin faisant, suggèrent à leur auteur les plus fécondes observations, vont parfois assez vivement à l'encontre de théories toutes récentes et célèbres ; ainsi est combattue, en deux des principaux chapitres de M. Brutails, la doctrine aventureuse et trop généralisée de Courajod sur les influences byzantines.

13. — A côté de l'esthétique toute simple et d'humeur joyeuse que M. Hallays nous enseigne joliment, à côté des réflexions si fortes et si saines de M. Brutails, il est à craindre que l'esthétique à l'ancienne mode, celle qui s'exprime par considérations bien classées, divisées et subdivisées scolastiquement, ne paraisse un peu rébarbative. Le célèbre traité que Tolstoï publiait récemment sur l'art a dû mettre fin pour quelque temps, en France du moins, à ce jeu philosophique, singulièrement monotone et stérile, qui consiste à démonter fibre par fibre l'anatomie du beau, à en faire mouvoir les ressorts, à nous enseigner dans quelles conditions le beau doit se produire. Ce jeu a toujours grand succès en Allemagne. L'esthétique en cinq parties (texte allemand) que les PP. Gietmann et Sœrensen, S. J., ont entrepris de rédiger pour la librairie Herder, de Fribourg en Brisgau, paraît satisfaire aux exigences les plus minutieuses de ce genre d'analyse, si nous en jugeons par la première partie que nous avons sous les yeux, et qui porte le titre d'*Allgemeine Æsthetik*. Ces 334 pages sont divisés en 527 paragraphes dûment numérotés, méthodiquement construits, et bourrés de citations où Gœthe et Schopenhauer coudoient Platon, Aristote, et saint Thomas d'Aquin. La nature et la signification de l'esthétique, son histoire et son système, le fondement physiologique et psychologique de l'art et de la science du beau, l'art, le beau et la beauté, les subdivisions de la beauté, ses éléments et ses contrastes, les beaux-arts, leur mission et leurs lois, voilà les titres d'une partie seulement

des chapitres traités par le R. P. Gietmann, avec une abondance et une aisance merveilleuses. Un très petit nombre de gravures, d'ailleurs fort soignées, illustrent ce livre ; il est visible qu'elles ont été choisies parmi des peintures de prédilection. Or les tableaux qu'elles représentent, signés d'élèves ou d'imitateurs d'Overbeck, tels que Velt, Steinle, Rethel, nous offrent, sous des formes bien lisses et un dessin bien sage, le comble de la fadeur et de la médiocrité des compositions. Est-ce donc là que doit aboutir un enseignement aussi docte et aussi minutieux de l'esthétique?

14 et 15. — M. Eugène Guillaume est un des maîtres de l'esthétique française. Les deux anthologies nouvelles qu'il vient de publier, les *Études sur l'histoire de l'art*, et les *Discours et allocutions*, ne peuvent manquer de recevoir un bienveillant accueil de tous ceux qu'intéresse la doctrine et l'œuvre de l'illustre académicien. La science toujours égale et sûre du sculpteur et du philosophe soutient sans faiblir les dissertations austères dont le premier de ces volumes est construit. Les études sur le Panthéon d'Agrippa et les ruines de Palmyre, sur Apollon, Bacchus et Cérès réunissent quelques-uns des plus beaux exemples de l'art et de la mythologie antiques ; celles qui traitent du costume, de la coiffure et des bijoux nous offrent de très fines observations sur l'art industriel et la mode ; enfin il faut louer tout particulièrement les pages éloquentes où Dante est considéré comme artiste. Quant aux allocutions et discours réunis dans le second volume qu'il nous suffise, pour en indiquer l'intérêt, de dire que la plupart ont été prononcés aux funérailles d'hommes illustres ou modestes, mais dont le nom doit vivre : Berlioz, Auguste Hesse, Lesueur, Albert Dumont, Abadie, Victor Hugo, Idrac, ou bien qu'ils commémorent des sculpteurs, des architectes et des peintres dont quelques-uns, tout jeunes furent saisis par la mort avant même d'avoir quitté l'Académie de France, notre délicieuse villa Médicis, dont les allées de chênes-verts abritent la rêverie féconde et l'espoir des œuvres glorieuses.

ANDRÉ PÉRATÉ.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Le Massif central. Histoire d'une région de la France*, par ALFRED LEROUX. Paris, Bouillon, 1899, 3 vol. in-8 de XXXVII-432, 385, 309 p., 25 fr. — 2. *Les Paroisses du diocèse de Lyon. Archives et antiquités*, par l'abbé AD. VACHET. Lérins, imp. Bernard, 1899, in-8 de XIX-752 p. — 3. *Historiettes et documents inédits sur la Bresse au XVIIe siècle*, par LOUIS DE COMBES. Lyon, impr. Waltener, 1899, in-8 de 195 p. — 4. *Geschichte der Stadt Saarunion seit ihren Entstehung bis zur Gegenwart*, von JOSEPH LEVY. Vorbruck-Schirmeck. imp. Hostetter, 1898, in-8 de VIII-480 p. et pl. — 5. *Essai historique sur le village de Millery et la baronnie de Montigny (Rhône)*, par l'abbé J. POURRAT. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de 523 p., 10 fr. — 6. *Un Village barrois sous l'ancien régime. Velaines, 1264-1789*, par

héros de M. Anatole France, rend inutiles les ouvrages qui ont le plus aidé à ce progrès. » Ainsi en sera-t-il bientôt dans le domaine de l'archéologie médiévale, lorsqu'un traité méthodique et bien complet, nourri des fortes leçons d'un Caumont, d'un Viollet-le-Duc et d'un Quicherat, sera venu supplanter les œuvres considérables de ces grands initiateurs. M. Brutails nous donne en quelque sorte la préface de ce traité, dont nous souhaitons vivement la publication, dans ses études critiques sur *l'Archéologie du moyen âge et ses méthodes*. Très modestement il nous avertit que son travail est moins un exposé dogmatique qu'une série de notes; nous ne l'en estimerons que davantage, reconnaissant pleinement la nécessité d'un pareil Discours de la Méthode à l'usage des archéologues. Il est aujourd'hui trop de ces « archéologues improvisés qui de l'histoire et de la méthode historique ignorent à peu près tout, et qui semblent avoir pris à tâche d'accumuler sur le passé de notre art national les plus invraisemblables erreurs. » Ces notes critiques qui, chemin faisant, suggèrent à leur auteur les plus fécondes observations, vont parfois assez vivement à l'encontre de théories toutes récentes et célèbres; ainsi est combattue, en deux des principaux chapitres de M. Brutails, la doctrine aventureuse et trop généralisée de Courajod sur les influences byzantines.

13. — A côté de l'esthétique toute simple et d'humeur joyeuse que M. Hallays nous enseigne joliment, à côté des réflexions si fortes et si saines de M. Brutails, il est à craindre que l'esthétique à l'ancienne mode, celle qui s'exprime par considérations bien classées, divisées et subdivisées scolastiquement, ne paraisse un peu rébarbative. Le célèbre traité que Tolstoï publiait récemment sur l'art a dû mettre fin pour quelque temps, en France du moins, à ce jeu philosophique, singulièrement monotone et stérile, qui consiste à démonter fibre par fibre l'anatomie du beau, à en faire mouvoir les ressorts, à nous enseigner dans quelles conditions le beau doit se produire. Ce jeu a toujours grand succès en Allemagne. L'esthétique en cinq parties (texte allemand) que les PP. Gietmann et Sœrensen, S. J., ont entrepris de rédiger pour la librairie Herder, de Fribourg en Brisgau, paraît satisfaire aux exigences les plus minutieuses de ce genre d'analyse, si nous en jugeons par la première partie que nous avons sous les yeux, et qui porte le titre d'*Allgemeine Æsthetik*. Ces 334 pages sont divisés en 527 paragraphes dûment numérotés, méthodiquement construits, et bourrés de citations où Gœthe et Schopenhauer coudoient Platon, Aristote, et saint Thomas d'Aquin. La nature et la signification de l'esthétique, son histoire et son système, le fondement physiologique et psychologique de l'art et de la science du beau, l'art, le beau et la beauté, les subdivisions de la beauté, ses éléments et ses contrastes, les beaux-arts, leur mission et leurs lois, voilà les titres d'une partie seulement

des chapitres traités par le R. P. Gietmann, avec une abondance et une aisance merveilleuses. Un très petit nombre de gravures, d'ailleurs fort soignées, illustrent ce livre ; il est visible qu'elles ont été choisies parmi des peintures de prédilection. Or les tableaux qu'elles représentent, signés d'élèves ou d'imitateurs d'Overbeck, tels que Veit, Steinle, Rethel, nous offrent, sous des formes bien lisses et un dessin bien sage, le comble de la fadeur et de la médiocrité des compositions. Est-ce donc là que doit aboutir un enseignement aussi docte et aussi minutieux de l'esthétique?

14 et 15. — M. Eugène Guillaume est un des maîtres de l'esthétique française. Les deux anthologies nouvelles qu'il vient de publier, les *Études sur l'histoire de l'art*, et les *Discours et allocutions*, ne peuvent manquer de recevoir un bienveillant accueil de tous ceux qu'intéresse la doctrine et l'œuvre de l'illustre académicien. La science toujours égale et sûre du sculpteur et du philosophe soutient sans faiblir les dissertations austères dont le premier de ces volumes est construit. Les études sur le Panthéon d'Agrippa et les ruines de Palmyre, sur Apollon, Bacchus et Cérès réunissent quelques-uns des plus beaux exemples de l'art et de la mythologie antiques ; celles qui traitent du costume, de la coiffure et des bijoux nous offrent de très fines observations sur l'art industriel et la mode ; enfin il faut louer tout particulièrement les pages éloquentes où Dante est considéré comme artiste. Quant aux allocutions et discours réunis dans le second volume qu'il nous suffise, pour en indiquer l'intérêt, de dire que la plupart ont été prononcés aux funérailles d'hommes illustres ou modestes, mais dont le nom doit vivre : Berlioz, Auguste Hesse, Lesueur, Albert Dumont, Abadie, Victor Hugo, Idrac, ou bien qu'ils commémorent des sculpteurs, des architectes et des peintres dont quelques-uns, tout jeunes furent saisis par la mort avant même d'avoir quitté l'Académie de France, notre délicieuse villa Médicis, dont les allées de chênes-verts abritent la rêverie féconde et l'espoir des œuvres glorieuses.

ANDRÉ PÉRATÉ.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Le Massif central. Histoire d'une région de la France*, par ALFRED LEROUX. Paris, Bouillon, 1899, 3 vol. in-8 de XXXVII-432, 385, 309 p., 25 fr. — 2. *Les Paroisses du diocèse de Lyon. Archives et antiquités*, par l'abbé AD. VACHET. Lérins, imp. Bernard, 1899, in-8 de XIX-752 p. — 3. *Historiettes et documents inédits sur la Bresse au XVIIe siècle*, par LOUIS DE COMBES. Lyon, impr. Waltener, 1899, in-8 de 195 p. — 4. *Geschichte der Stadt Saarunion seit ihren Entstehung bis zur Gegenwart*, von JOSEPH LEVY. Vorbruck-Schirmeck. imp. Hostetter, 1898, in-8 de VIII-480 p. et pl. — 5. *Essai historique sur le village de Millery et la baronnie de Montigny (Rhône)*, par l'abbé J. POURRAT. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de 523 p., 10 fr. — 6. *Un Village barrois sous l'ancien régime. Velaines, 1264-1789*, par

héros de M. Anatole France, rend inutiles les ouvrages qui ont le plus aidé à ce progrès. » Ainsi en sera-t-il bientôt dans le domaine de l'archéologie médiévale, lorsqu'un traité méthodique et bien complet, nourri des fortes leçons d'un Caumont, d'un Viollet-le-Duc et d'un Quicherat, sera venu supplanter les œuvres considérables de ces grands initiateurs. M. Brutails nous donne en quelque sorte la préface de ce traité, dont nous souhaitons vivement la publication, dans ses études critiques sur *l'Archéologie du moyen âge et ses méthodes*. Très modestement il nous avertit que son travail est moins un exposé dogmatique qu'une série de notes ; nous ne l'en estimerons que davantage, reconnaissant pleinement la nécessité d'un pareil Discours de la Méthode à l'usage des archéologues. Il est aujourd'hui trop de ces « archéologues improvisés qui de l'histoire et de la méthode historique ignorent à peu près tout, et qui semblent avoir pris à tâche d'accumuler sur le passé de notre art national les plus invraisemblables erreurs. » Ces notes critiques qui, chemin faisant, suggèrent à leur auteur les plus fécondes observations, vont parfois assez vivement à l'encontre de théories toutes récentes et célèbres ; ainsi est combattue, en deux des principaux chapitres de M. Brutails, la doctrine aventureuse et trop généralisée de Courajod sur les influences byzantines.

13. — A côté de l'esthétique toute simple et d'humeur joyeuse que M. Hallays nous enseigne joliment, à côté des réflexions si fortes et si saines de M. Brutails, il est à craindre que l'esthétique à l'ancienne mode, celle qui s'exprime par considérations bien classées, divisées et subdivisées scolastiquement, ne paraisse un peu rébarbative. Le célèbre traité que Tolstoï publiait récemment sur l'art a dû mettre fin pour quelque temps, en France du moins, à ce jeu philosophique, singulièrement monotone et stérile, qui consiste à démonter fibre par fibre l'anatomie du beau, à en faire mouvoir les ressorts, à nous enseigner dans quelles conditions le beau doit se produire. Ce jeu a toujours grand succès en Allemagne. L'esthétique en cinq parties (texte allemand) que les PP. Gietmann et Sœrensen, S. J., ont entrepris de rédiger pour la librairie Herder, de Fribourg en Brisgau, paraît satisfaire aux exigences les plus minutieuses de ce genre d'analyse, si nous en jugeons par la première partie que nous avons sous les yeux, et qui porte le titre d'*Allgemeine Æsthetik*. Ces 334 pages sont divisés en 527 paragraphes dûment numérotés, méthodiquement construits, et bourrés de citations où Gœthe et Schopenhauer coudoient Platon, Aristote, et saint Thomas d'Aquin. La nature et la signification de l'esthétique, son histoire et son système, le fondement physiologique et psychologique de l'art et de la science du beau, l'art, le beau et la beauté, les subdivisions de la beauté, ses éléments et ses contrastes, les beaux-arts, leur mission et leurs lois, voilà les titres d'une partie seulement

des chapitres traités par le R. P. Gietmann, avec une abondance et une aisance merveilleuses. Un très petit nombre de gravures, d'ailleurs fort soignées, illustrent ce livre ; il est visible qu'elles ont été choisies parmi des peintures de prédilection. Or les tableaux qu'elles représentent, signés d'élèves ou d'imitateurs d'Overbeck, tels que Veit, Steinle, Rethel, nous offrent, sous des formes bien lisses et un dessin bien sage, le comble de la fadeur et de la médiocrité des compositions. Est-ce donc là que doit aboutir un enseignement aussi docte et aussi minutieux de l'esthétique?

14 et 15. — M. Eugène Guillaume est un des maîtres de l'esthétique française. Les deux anthologies nouvelles qu'il vient de publier, les *Études sur l'histoire de l'art*, et les *Discours et allocutions*, ne peuvent manquer de recevoir un bienveillant accueil de tous ceux qu'intéresse la doctrine et l'œuvre de l'illustre académicien. La science toujours égale et sûre du sculpteur et du philosophe soutient sans faiblir les dissertations austères dont le premier de ces volumes est construit. Les études sur le Panthéon d'Agrippa et les ruines de Palmyre, sur Apollon, Bacchus et Cérès réunissent quelques-uns des plus beaux exemples de l'art et de la mythologie antiques ; celles qui traitent du costume, de la coiffure et des bijoux nous offrent de très fines observations sur l'art industriel et la mode ; enfin il faut louer tout particulièrement les pages éloquentes où Dante est considéré comme artiste. Quant aux allocutions et discours réunis dans le second volume qu'il nous suffise, pour en indiquer l'intérêt, de dire que la plupart ont été prononcés aux funérailles d'hommes illustres ou modestes, mais dont le nom doit vivre : Berlioz, Auguste Hesse, Lesueur, Albert Dumont, Abadie, Victor Hugo, Idrac, ou bien qu'ils commémorent des sculpteurs, des architectes et des peintres dont quelques-uns, tout jeunes furent saisis par la mort avant même d'avoir quitté l'Académie de France, notre délicieuse villa Médicis, dont les allées de chênes-verts abritent la rêverie féconde et l'espoir des œuvres glorieuses.

ANDRÉ PÉRATÉ.

HISTOIRE PROVINCIALE

1. *Le Massif central. Histoire d'une région de la France*, par ALFRED LEROUX. Paris, Bouillon, 1899, 3 vol. in-8 de XXXVII-432, 385, 309 p., 25 fr. — 2. *Les Paroisses du diocèse de Lyon. Archives et antiquités*, par l'abbé AD. VACHET. Lérins, imp. Bernard, 1899, in-8 de XIX-752 p. — 3. *Historiettes et documents inédits sur la Bresse au XVIIe siècle*, par LOUIS DE COMBES. Lyon, impr. Waltener, 1899, in-8 de 195 p. — 4. *Geschichte der Stadt Saarunion seit ihren Entstehung bis zur Gegenwart*, von JOSEPH LEVY. Vorbruck-Schirmeck. imp. Hostetter, 1898, in-8 de VIII-480 p. et pl. — 5. *Essai historique sur le village de Millery et la baronnie de Montigny (Rhône)*, par l'abbé J. POURRAT. Lyon, Vitte, 1899, in-8 de 523 p., 10 fr. — 6. *Un Village barrois sous l'ancien régime. Velaines, 1264-1789*, par

l'abbé L. Mathieu. Bar-le-Duc, Œuvre de Saint-Paul, 1899, in-12 de xxvi-342 p. — 7. *Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille*, par E. Hautcœur. Tome III. Lille, Quarré ; Paris, A. Picard et fils, 1899, in-8 de 563 p. et pl. 10 fr. — 8. *Histoire de l'abbaye d'Aurillac, précédée de la vie de saint Géraud, son fondateur (894-1789)*, par Mgr G.-M.-F. Bouange. Paris, Fontemoing, 1899, 2 vol. in-8 de xiv-577 et 658 p., 10 fr. — 9. *Cartulaires du chapitre de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch*, publiés pour la Société historique de Gascogne, par C. Lacave La Plagne-Barris. Auch, Cocharaux, 1899, in-8 de xi-216 p., 7 fr. 50. — 10. *Histoire de la maison de Madaillan, 1076-1900*, par Maurice Campagne. Bergerac, imp. Castanet, 1900, in-4 de xi-434 p. et pl.

1. — Jusqu'à présent, les érudits et les historiens qui avaient voulu retracer les péripéties d'un pays à travers les siècles, s'étaient en général renfermés dans les limites soit d'une province, soit même d'une ville. C'est ainsi que les bénédictins, au siècle dernier, nous donnèrent ces œuvres monumentales et si utiles que l'on appelle l'Histoire de Languedoc, l'Histoire de Lorraine, l'Histoire de Bretagne, l'Histoire de Bourgogne, l'Histoire de Paris, etc. — Ces histoires nous font connaître, chronologiquement, l'ensemble des événements dont une province ou une ville a été le théâtre. Ce qu'on peut leur reprocher (mais ce reproche doit s'adresser plutôt à la tendance d'esprit du siècle qu'aux auteurs), c'est d'avoir laissé trop dans l'ombre tout ce qui touche aux institutions, au commerce, à l'industrie, à la vie économique en un mot, de la région dont ils s'occupaient. Cette réserve faite, on ne peut que louer l'érudition, l'abondance et la sûreté des informations des Vaissette, des Calmet, des Félibien, des Lobineau. M. Leroux, quittant les chemins jusqu'alors suivis, a voulu écrire, non l'histoire d'une province, mais celle d'un groupe géographique qu'il appelle *le Massif central* ou Massif intérieur. Et encore, dans cette histoire, on ne trouvera « que peu de grands événements politiques ou militaires et fort peu de grands hommes qui aient agi sur place. On n'y trouvera pas non plus un seul grand pouvoir politique qui ait duré ... Par contre, à défaut de ces manifestations fugitives de la civilisation humaine, on y rencontrera des forces naturelles, des causes morales, des pressions historiques, qui, tantôt provoquées, tantôt troublées, tantôt annulées par les influences venues du dehors, ont différemment agi sur le développement historique des populations. » — Maintenant que M. Leroux vient de nous dire comment il comprenait l'histoire, nous allons rechercher ce qu'il entend exactement par « Massif central », afin de voir à quelle région de la France s'applique son ouvrage. « Le Massif intérieur, dit-il, est un vaste polygone dont un côté se confond avec les Cévennes méridionales jusqu'au Gard, tandis que le plus grand s'appuie sur la ligne du Rhône et de la Saône, depuis Beaucaire jusqu'à Châlon. Au N.-E., il a pour frontières conventionnelles la coupure de Montchanin, puis le lit de la Loire depuis Digoin jusqu'à Nevers; au-delà, commence pour le géographe la région du Morvan et

de la Côte-d'Or. Au S.-O., il a pour frontière naturelle le col de Naurouse, au seuil du Lauraguais, et la Garonne depuis Toulouse jusqu'aux approches d'Agen. Au N. et surtout à l'O., il présente une série d'angles rentrants et d'angles saillants, correspondant aux articulations que les chaînons détachés des Cévennes et des Monts d'Auvergne projettent sur les plaines environnantes.» En somme, pour mieux nous rendre compte de son étendue, nous dirons qu'il s'étend sur les départements suivants : Allier, Ardèche, Aveyron, Cantal, Corrèze, Creuse, Loire, Haute-Loire, Lot, Lozère, Puy-de-Dôme, Rhône, Tarn, Haute-Vienne, et sur une partie de la Haute-Garonne, de Tarn-et-Garonne, de la Dordogne, de la Charente, de Saône-et-Loire, du Gard et de l'Hérault. — Afin de mieux faire comprendre l'importance du travail de M. Leroux, nous allons en donner les grandes divisions. Le tome Ier est consacré à la partie proprement dite historique. Les chapitres de ce volume retracent l'histoire de cette région sous l'ancien régime, nous font connaître ses diverses circonscriptions, tant avant qu'après la Révolution, les institutions publiques ecclésiastiques et administratives qui la régissent. Si le premier chapitre du tome II semble être encore la fin du premier volume, les autres sont consacrés exclusivement à l'agriculture, à l'élevage, à l'industrie, aux voies de communication, au commerce, aux mœurs et aux coutumes, aux croyances et aux idées. Dans le tome III se trouve tout ce qui est relatif aux idiomes vulgaires du Massif, aux arts, aux sciences et aux lettres, à l'état social des populations, à leur progrès. Ainsi, toutes les manifestations de la vie publique, économique et sociale sont étudiées dans cet ouvrage qui est le fruit d'un long travail et de grandes recherches. Si au point de vue de l'érudition et de la science, il offre des garanties d'exactitude, il n'en est pas de même au point de vue de la doctrine. Bien des opinions émises pourraient être discutées et réfutées. Le cadre dont nous disposons, ne nous permet pas d'entrer dans de telles discussions. Nous ne pouvons, en terminant, que louer l'effort tenté par M. Leroux pour retracer d'une manière aussi complète que possible l'histoire d'une grande région de notre pays. Est-il arrivé, malgré l'étendue de ses recherches, à donner sur ce sujet un travail irréprochable ? Nous ne voudrions pas l'affirmer ; mais bien que certaines critiques et certaines réserves puissent être formulées, il n'en a pas moins donné un bon exemple, qui pourra susciter des imitateurs.

2. — M. l'abbé Vachet consacre une notice très succincte à chacune des *Paroisses du diocèse de Lyon*. Chacune de ces notices est en général conçue sur le même plan. D'abord le nom de la paroisse avec ses formes anciennes et son étymologie, toutes les fois que l'auteur put en trouver d'acceptables; après, une courte note faisant connaître le patron de cette paroisse, qui avait le droit de nommer à la cure, le nom-

bre de communiants, la situation autrefois au point de vue religieux; les prieurés, monastères, châteaux ou autres édifices ou institutions remarquables établis sur cette paroisse, et enfin pour clore, une liste des curés remontant, en général, au XVIe siècle. A la suite de cette première partie qui comprend près des trois quarts de l'ouvrage, vient une liste des châteaux, fiefs, terres patrimoniales, prieurés, monastères, etc., existant avant la Révolution dans les limites actuelles du diocèse de Lyon, et mentionnés dans le corps du volume, ailleurs qu'en titre. Après cette énumération un chapitre est consacré à la Révolution, dans lequel M. Vachet donne une longue liste des prêtres mis à mort ou déportés pendant cette funeste période. La dernière partie de l'ouvrage fait connaître les noms des cures et curés, succursales et desservants du diocèse de Lyon, depuis la réorganisation du culte en 1803. Ce travail, dans son ensemble, sera très utile aux érudits qui auront quelques recherches à faire sur le diocèse de Lyon. Nous croyons qu'il eût été préférable de donner dans la même notice, l'histoire de chaque paroisse, tant avant qu'après la Révolution, au lieu de faire deux chapitres; on eût ainsi rejeté à la fin du volume la liste des châteaux, fiefs, etc., qui sont mentionnés ailleurs qu'en titre.

3. — Le volume de M. de Combes : *Historiettes et documents inédits sur la Bresse au* XVIIe *siècle*, est formée par la réunion de six articles parus de 1870 à 1873 dans les *Annales de la Société d'émulation de l'Ain*. Ces articles, qui retracent quelques scènes piquantes de la vie ne province à la fin de l'ancien régime, ne manquent pas d'intérêt. Cependant, comme aucun lien ne les unit, nous ne pouvons guère qu'en rappeler les titres. Les trois premiers : *Un Procès criminel contre un gentilhomme en 1695; Petite Chronique de l'an 1897* et *la Question du pain bénit* constituent un tableau vivant nous montrant, prise sur le fait, l'arrogance de la petite noblesse au XVIIe siècle, les rivalités et les jalousies qui éclataient souvent entre différentes familles nobles ou entre les gens de robe et les gens d'épée dans les campagnes et les villes de province. *Le Promoteur Curtil et le curé Quinson* est l'exposé des luttes qui divisaient souvent le haut et le bas clergé. Des deux derniers articles : *le Service militaire en Bresse* et *Statistique des dîmes de la Bresse en 1670*, celui-ci est surtout le plus intéressant au point de vue de l'histoire provinciale; il nous fait voir, en effet, dans un premier tableau, l'assiette de la dîme, et, dans une seconde série de tableaux, la répartition de la dîme, c'est-à-dire les dîmes perçues par les curés, chapitres, chapelains, abbayes, prieurés, évêques, etc. Si le mérite de chacun de ces six articles est inégal, leur ensemble, du moins, représente un tout qui éclaire bien la vie de province sous l'ancien régime.

4. — Saar-Union, petite ville de l'Alsace, chef-lieu de canton de l'ancien

département du Bas-Rhin, arrondissement de Saverne, porta autrefois, jusqu'en 1789, le nom de Bouquenhein ou Bouquenom, Boquenom, etc. M. l'abbé Joseph Lévy, pour écrire l'histoire de cette localité, n'a pas ménagé ses recherches aux archives de Strasbourg, de Metz, de Trèves, de Coblentz, de Nancy, de Paris, pour ne citer que les principaux dépôts. Aussi *Geschichte der Stadt Saarunion* est-il un ouvrage plein de faits, et dans lequel on trouve un tableau fidèle des vicissitudes que subit cette petite ville. Le travail est divisé en trois parties. La première, consacrée à l'histoire civile de Saar-Union, énumère les différents souverains qui possédèrent successivement cette localité. La deuxième est réservée à l'histoire religieuse ; elle est subdivisée en plusieurs chapitres, relatifs au culte catholique, aux pasteurs protestants, aux juifs, au collège des jésuites, de 1629 à 1768, au collège royal, de 1768 à 1793, aux religieuses établies dans cette localité. Tout ce qui concerne les curés, les écoles catholiques, protestantes, ou israélites, les pasteurs, etc... remplit la troisième partie. Après un appendice dans lequel l'auteur donne plusieurs notes intéressantes sur divers sujets, viennent quarante-huit pièces justificatives, en français, en latin et en allemand. L'ouvrage, écrit tout entier en cette dernière langue, pourra être utilement consulté par tous ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Alsace.

5.—La commune de Millery, située actuellement dans le département du Rhône, arrondissement de Lyon, canton de Givors, ne présente, au point de vue historique, qu'un médiocre intérêt. On ne trouve rien de saillant dans son passé, rien qui retienne l'attention. Son histoire ressemble à celle de quantité de bourgades dont les diverses générations qui s'y succédèrent vécurent de la vie commune à leur région. Malgré cette monotomie du passé, M. l'abbé Pourrat a réussi à donner un gros volume sur Millery. Certes, l'*Essai historique sur le village de Millery et la baronnie de Montagny* ne peut rien offrir d'important au point de vue de l'histoire générale ; mais il faut reconnaître que l'auteur a écrit une bonne monographie de cette commune. Certains chapitres, en particulier, offrent des détails intéressants et sont bien traités. Nous citerons surtout le premier : « Description du territoire de Millery » ; ceux qui exposent les rapports de Millery avec les seigneurs de Montagny et qui donnent la liste des fiefs relevant de la baronnie de Montagny pourront offrir nombre de renseignements aux érudits qui auront à faire des recherches sur les familles de la région. Nous signalerons aussi les chapitres relatifs à l'histoire religieuse de cette paroisse et ceux qui rapportent les événements de la Révolution et de la Restauration. Pour faire cette monographie, M. l'abbé Pourrat s'est livré à de nombreuses investigations non seulement dans les travaux déjà publiés sur le Lyonnais, mais aussi dans les archives départe-

mentales, aux archives de l'archevêché, aux archives communales et dans les archives particulières.

6. — Velaines, comme Millery, n'offre rien de bien saillant dans son passé, et cependant, M. l'abbé Mathieu a su rendre attachante la monographie de ce village. Il a patiemment et intelligemment exploré les archives du département de la Meuse, ainsi que celles de la localité, sans négliger différents travaux déjà publiés. Les histoires de ces petites communes se ressemblent beaucoup ; nous nous contenterons donc de mentionner les principales divisions du travail de M. l'abbé Mathieu, en ayant soin de signaler les faits les plus remarquables. — Après une introduction sur le bailliage de Bar et sur l'église de Toul, l'auteur résume les origines de Velaines et donne ensuite, dans un premier chapitre, l'histoire de ses curés depuis la fin du XVIe siècle jusqu'à la Révolution. Le chapitre suivant est consacré aux églises, chapelles et cimetières de Velaines ; on y trouve des renseignements sur des édifices disparus. Vient après l'histoire de la léproserie, de la maison des malades, de l'asile des pauvres, de la confrérie de la charité et des autres confréries et congrégations religieuses. La dernière partie du volume est relative à la communauté de Velaines, à la mairie, aux écoles, au château fort, aux relations de la communauté avec les seigneurs, à des études sur l'état des personnes et des biens, sur l'état des charges et des redevances. Six pièces justificatives terminent ce travail qui donne une idée exacte de ce qu'était *Un Village barrois sous l'ancien régime.*

7. — Nous avons déjà rendu compte dans le *Polybiblion*, (t. LXXXII, p. 321) des deux premiers volumes de l'*Histoire de l'église collégiale du chapitre de Saint-Pierre de Lille*, par Mgr Hautcœur. Nous avons fait ressortir l'intérêt que présente cet ouvrage pour l'histoire de la Flandre en général et l'histoire de la ville de Lille en particulier. Ces deux volumes qui s'arrêtaient au seuil du grand siècle, nous avaient fait connaître les origines de cette célèbre collégiale et ses vicissitudes à travers le moyen âge. Le troisième et dernier volume nous conduit des premières années du XVIIe siècle jusqu'au milieu de la Révolution, époque où le chapitre fut dispersé et où l'église Saint-Pierre fut démolie. Aujourd'hui, il ne subsiste à Lille que le souvenir de cette grande institution ; sa riche bibliothèque fut conservée en grande partie, ses archives aussi ; mais une notable partie des richesses artistiques qui y avaient été accumulées fut détruite dans la tourmente révolutionnaire. Dans ce troisième volume, on trouvera de nombreuses biographies et d'excellentes indications sur le mouvement scientifique et littéraire à Lille à la fin de l'ancien régime. Les chapitres où sont décrits la bibliothèque et les archives de Saint-Pierrre donnent aussi la description intérieure de l'église et rappellent quelques-unes des céré-

monies qui s'y déroulaient. Nombre de pièces justificatives et de notes analogues à celles qui sont à la fin des premiers volumes augmentent l'intérêt de ce travail orné de planches et de plans et pourvu à la fin d'une table générale.

8. — L'*Histoire de l'abbaye d'Aurillac*, de Mgr Bouange, est une œuvre posthume commencée en 1857. Le premier volume était publié en 1869, et, en 1872, le second commençait à s'imprimer, lorsqu'un incendie vint détruire l'édition entière, sauf quelques exemplaires du premier volume déjà distribués. L'auteur, qui avait conservé son manuscrit et le résultat de ses recherches, se remit au travail ; mais la mort ne lui permit pas de voir l'achèvement de son œuvre. Une mention insérée à la page 404 du tome II, nous apprend que le manuscrit de Mgr Bouange s'arrête au milieu du XVIIIe siècle ; les notes qu'il laissa et de nouvelles recherches permirent de terminer l'histoire de l'abbaye d'Aurillac en la poursuivant jusqu'à la Révolution française. Cette histoire est le fruit de grandes et consciencieuses investigations. Les matériaux employés par l'auteur ne sont peut-être pas tous de premier choix, et la critique pourrait sans doute émettre des réserves sur quelques faits énoncés comme certains ; mais l'ensemble est bien présenté. Des références mentionnent les sources auxquelles sont puisés les renseignements, et à la fin de chaque volume sont consignés de longs éclaircissements et de nombreuses notes et pièces justificatives. Le tome Ier, qui commence à la naissance de saint Géraud, vers l'an 856, est divisé en deux parties : la première, de 850 à 920, se rapporte tout entière à saint Géraud ; la deuxième, va de 920 à 1095, date de la dédicace de la nouvelle église abbatiale et du monastère par le pape Urbain II. En appendice, se trouvent les vies de saint Géraud, des éclaircissements sur la vie de ce saint, des bulles, un panégyrique prononcé au Xe siècle, des lettres de Gerbert, etc. Le tome II est divisé également en deux parties qui vont : la première, de la mort de Pierre de Cizières en 1107, jusqu'à la sécularisation de l'abbaye en 1561, et la seconde, de 1561 jusqu'à la Révolution. Parmi les pièces justificatives et les notes qui terminent ce volume, nous citerons la chronique des premiers abbés d'Aurillac, la vie de sainte Flore, la note sur l'hospice de la Trinité d'Aurillac, des bulles, des lettres, des brefs, et enfin le tableau des abbés d'Aurillac.

9. — La Société des archives historiques de Gascogne, continuant le cours de ses utiles publications, fait paraître aujourd'hui le tome Ier des *Cartulaires du chapitre de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch*. Ces cartulaires, au nombre de trois (cartulaire noir qui fait l'objet de ce travail, premier cartulaire blanc et second cartulaire blanc) furent considérés pendant longtemps comme perdus. A la fin du siècle dernier, ils avaient été utilisés par plusieurs généalogistes et érudits; les

éditeurs de la *Gallia christiana* y avaient puisé des renseignements, et en 1784, ils étaient encore entre les mains de Chérin. Depuis lors, on en avait perdu toute trace, et on commençait à regarder leur perte comme irrémédiable, lorsque, il y a une vingtaine d'années, M. le marquis du Chic d'Arcamont les retrouva dans son château où ils avaient été conservés par un de ses oncles, curé de Sainte-Marie au moment de la Révolution. Ils les offrit au dépôt des archives départementales du Gers où ils sont maintenant. Le volume que nous signalons aujourd'hui renferme cent soixante-quatorze pièces, s'échedonnant de la fin du xe siècle au milieu du xive, la plupart importants pour l'histoire provinciale. M. C. Lacave La Plagne-Barris, à qui fut confiée cette édition, s'en est acquitté avec le plus grand soin : comprenant l'utilité de textes aussi anciens, il a reproduit scrupuleusement le manuscrit. En tête de chaque pièce une courte analyse en résume le contenu, une sobre annotation fournit au lecteur les renseignements nécessaires sur les personnages et les localités et corrige les fautes les plus grossières. Les pièces déjà publiées sont indiquées. Dans une introduction de onze pages, se trouve une étude sur ces cartulaires. Quand, avec le second volume, on possédera la publication complète pourvue d'une table, on pourra donner ce témoignage à la Société des archives historiques de Gascogne qu'elle aura encore rendu un signalé service à l'histoire de la France méridionale.

10.— L'histoire d'une grande maison est souvent un précieux guide pour les historiens. Combien de membres de familles illustres occupèrent dans l'État des fonctions plus ou moins élevées, et sur lesquelles il serait quelquefois difficile de trouver ailleurs que dans de bonnes généalogies des renseignements précis! La tâche de donner une *Histoire de la maison de Madaillan* présentait bien des difficultés, car cette famille, qui eut un certain éclat, poussa des rejetons dans presque toutes les provinces de la France. « En Languedoc, au xie siècle, les Madaillan contribuent à la fondation de la basilique de Saint-Sernin à Toulouse. En Périgord, vers la même époque, ils font d'importantes dotations à l'abbaye de Cadouin. En Agenais, ils figurent parmi les cinq premiers barons avec les Beauvillé, les du Fossat, les Furnel et les Clermont. Leur domination s'étend sur la baronnie de Madaillan près de La Sauvetat de Caumont (aujourd'hui du Drot) sur Cancon, Mouviel et Sainte-Liorado. En Guyenne, ils occupent des situations prépondérantes. Redoutés par les rois d'Angleterre, qui sont souvent obligés d'accepter leurs conditions, ils possèdent Lesparre, Rauzan, Pujols, Verteuil, Blazimont, Saint-Jean de Blaignac, La Salle-de-Sauveterre et beaucoup d'autres seigneuries. » On les trouve encore en Périgord, en Poitou, en Saintonge, dans l'Ile-de-France, où pendant trois siècles ils possèdèrent le domaine et le château de Montataire ; dans le Maine, en

Picardie, en Anjou, en Bretagne, en Normandie. Aussi la tâche de l'auteur qui voulut retracer leur histoire était-elle compliquée. M. Maurice Campagne ne se laissa pas rebuter par cette perspective ; grâce à de patientes recherches effectuées tant dans les dépôts d'archives que dans des ouvrages déjà publiés, il a pu donner une bonne histoire de cette maison depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours. Un certain nombre de pièces justificatives complètent ce travail, enrichi de plusieurs figures, et qui, à cause du rôle joué par des membres de cette famille à certaines époques, pourra être utile à bien des érudits.

JULES VIARD.

THÉOLOGIE

Le Récit de la création, par le R. P. F. DE HUMMELAUER, S. J. Traduit de l'allemand par l'abbé ECK. Paris, Lethielleux, 1900, in-12 de 291 p.— Prix : 3 fr.

Parmi les innombrables systèmes d'interprétation du récit biblique de la création qui ont surgi depuis une trentaine d'années, le plus probant, le plus savant et le plus conforme aux règles d'une saine exégèse est sans contredit, nous paraît-il, celui du R. P. de Hummelauer.

Tout d'abord, cependant, le lecteur est un peu déconcerté. Une première partie de l'ouvrage, intitulée : *Explication du texte*, est consacrée à démontrer, et cela par une discussion et une dialectique des plus solides, que le récit du premier chapitre de la Genèse doit être pris au sens littéral, *obvie*; qu'il s'y agit bien de six jours de vingt-quatre heures ; qu'il y est parfaitement exprimé que le Soleil, la Lune et les Étoiles ont été créés au quatrième jour, tandis que la lumière et la succession du jour et de la nuit sont l'œuvre du premier jour. Dieu ne s'étant pas proposé de nous faire un traité de sciences naturelles, dit l'auteur, « il adapte ses expressions aux idées qu'on se forme communément de la nature », surtout parmi les peuples naissants et de culture peu développée.

Dans une seconde partie, le P. de Hummelauer expose, sans les atténuer en rien, les divergences profondes existant entre le récit biblique et les faits soit dûment constatés, soit plausiblement supposés, mis au jour par les sciences naturelles. Après quoi il réfute l'un après l'autre tous les systèmes proposés pour faire disparaître ces divergences. L'abbé Charles Robert, les PP. Zahm, Brucker, Lagrange, Sméria, le savant abbé Vigouroux lui-même, pour ne citer que quelques-uns des auteurs des différents systèmes, n'échappent pas aux coups du redoutable dialecticien. Et c'est là que le lecteur se trouble, se demande : où donc l'auteur veut-il en venir? D'une part est établie l'antinomie très accusée entre la cosmogonie biblique et la cosmogonie scienti-

fique moderne ; et, d'autre part, on renverse de fond en comble toutes les louables hypothèses tendant à réduire, à supprimer cette antinomie.

La troisième partie nous donne la clef de l'énigme et indique une solution aussi imprévue que satisfaisante. Le savant et érudit exégète la cherche et la trouve dans l'étude critique et comparée des textes, sans se préoccuper, autrement que d'une manière secondaire, des constatations de la science. Il démontre que le récit de la création du monde et de l'homme remonte à Adam lui-même et s'est transmis par la tradition et, sans doute abréviativement, jusqu'à Moïse qui l'a transcrit tel qu'il l'avait reçu. Mais Adam n'a pu connaître l'œuvre de la création du monde et de sa propre création que par révélation divine. Le P. de Hummelauer conclut de la critique des textes que cette révélation s'est faite sous forme de vision. Dans cette vision, Dieu aurait montré au premier homme un résumé succinct de l'œuvre créatrice, mais le but du Créateur n'étant en aucune façon de donner à Adam un enseignement scientifique, il lui a montré les principaux effets de son action sans s'astreindre à l'ordre chronologique; et il les lui a montrées en une série de six périodes paraissant chacune à Adam comprises dans un jour, non pas précisément de vingt-quatre heures (les heures n'étaient pas connues des ancêtres des Juifs), mais composé d'un soir et d'un matin, autrement dit, en langage d'aujourd'hui, d'une après-midi (midi à minuit) et d'une matinée (minuit à midi). D'ailleurs ce résumé de la formation de l'Univers et du premier homme lui-même lui est présenté sous l'aspect conforme aux apparences ; et la transmission orale s'en est faite dans les formes de langage qui convenaient à des hommes primitifs ou de nature.

Ce mode d'explication réunit les avantages des autres systèmes sans soulever les objections propres à chacun d'eux : il écarte à jamais tout conflit avec la géologie et les cosmogonies scientifiques, constituant un récit conçu dans un esprit et un but différents, leur étant parallèle et sans point de rencontre avec eux. C. DE KIRWAN.

La Constitution de l'univers et le Dogme de l'Eucharistie, par le R. P. LERAY. Paris, Poussielgue, 1900, in-8 de 275 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre est l'exposé d'une théorie chère à son auteur qui la travaille depuis une quarantaine d'années et qui en a déjà exposé le mécanisme dans deux volumes exclusivement techniques, parus en 1885 et en 1893. Il l'expose aujourd'hui en un langage plus accessible au grand public, bien qu'appuyé encore sur nombre de formules algébriques, voire chimiques, et de constructions géométriques, en fait surtout l'application, but principal de cet ouvrage, au mystère de l'Eucharistie. Il y ajoute un fort appendice consacré: 1° à combattre le transfor-

[illegible] ments tyranniques survinrent
animales en [illegible] ...ratie avait d'abord possédé l'au-
[illegible] considérée par les Anglais comme
[illegible] 348). — Les États, nommés par
[illegible] ...potentiaires munis de tous les
[illegible] ...re lui-même. Le seul État de quelque
[illegible] ...représentation par ordre, est la Finlande
[illegible] ...est faux parce qu'il ne dérive d'aucune
[illegible] ...une utilité... Il a malheureusement
[illegible] ...que les faits sociaux sont complexes
[illegible] ...mentaire... est incompatible avec le
[illegible] ...qui ne sauraient être appréciés
[illegible] ...spécialisés (p. 561). — Rien n'est plus
[illegible] ...vernment que le suffrage universel
[illegible] ...pays. Je répète une fois de plus que
[illegible] ...ualité, non un principe (F. Lieber).
[illegible] ...constitués... peuvent décupler les
[illegible] ...e, sur tels individus... substituer
[illegible] ...de l'État à celle des particuliers ou
[illegible] ...liberté individuelle ou faire vivre
[illegible] ...sociaux tout entiers, gaspiller les
[illegible] ...plus essentielles. Nul ne pourra s'en
[illegible] ...tants sera de leur côté (p. 666).
[illegible] ...tions opportunes, à côté desquelles
[illegible] ...pris et la dureté de l'auteur pour
[illegible]

A. D'AVRIL.

...ARTS

...ivée en France. *Histoire*
...rmin-Didot, 1900, in-8 de 352 p.

...salutaire que laisse la lecture
...me dit M. Léon Lefébure dans
...charité que l'on entre dans la
...t, les uns trouvent le chemin
...leur foi, tous un intime récon-
...res du soir. Mais le sujet qu'il
... Le ... plus important qui se
... longt... ...ns le domaine cha-
...stitution d'... central de la cha-
...ce de bienfaisan... que le qualifie le
...reconnaissant le ... d'établissement

bornées, mais à présenter sous un aspect sensiblement moins inaccessible à l'esprit, les phénomènes de multilocation, de réduction et de transformation d'espèces qu'impliqne le mystérieux dogme de la présence réelle du Christ sous les apparences du pain et du vin. Que de tels rapprochements soient inattaquables, nous n'oserions l'affirmer : la compétence et l'autorité d'un théologien seraient ici nécessaires. En tout cas ils sont des plus ingénieux et la manière dont ils sont présentés est tout empreinte des sentiments les plus élevés d'amour et d'adoration pour Notre-Seigneur.

La partie de l'Appendice relative à l'instinct animal, au rôle qu'il devrait remplir dans la classification, mérite une sérieuse attention de la part des naturalistes. On y trouve aussi, contre le transformisme, des arguments dont les uns sont plausibles et fondés et dont quelques autres seraient moins heureux.

Dans l'ensemble des idées exprimées par le savant religieux, il en est de fort contestables commes celles de l'espace substantiel et du fluide éonien. D'autres, comme sa hiérarchie de monades immatérielles présidant aux êtres matériels et à leurs éléments, ne laissent pas que d'avoir un côté séduisant, mais justifieraient, sans que l'auteur l'ait remarqué, le principe même des actions à distance, puisque, d'après lui-même, les monades, par cela qu'elles sont simples, c'est-à-dire immatérielles, peuvent agir simultanément sur plusieurs points distants les uns des autres.

Tout cela est sans doute discutable, mais peut devenir le sujet de discussions fort intéressantes et finalement profitables à la vérité.

C. DE KIRWAN.

JURISPRUDENCE

Droit public contemporain, par le comte COMBES DE LESTRADE. Paris, Guillaumin, 1900, gr. in-8 de 732 p. — Prix : 12 fr.

Voici un travail considérable : l'auteur se propose de « faire le tableau des institutions politiques actuelles ; montrer de quels principes elles dérivent... les soumettre à la double épreuve de l'étude des théories qui les ont créées, du contrôle des résultats qu'elles ont donnés. » Il a reproduit de nombreuses références aux travaux de ses devanciers avec des citations. Ne pouvant suivre l'auteur pas à pas sur tous les sujets, bornons-nous à quelques citations textuelles qui montreront dans quel esprit le travail a été exécuté.

Le gouvernement démocratique a des faiblesses fâcheuses à l'égard de ses amis, auxquels il est incapable de rien refuser (Valbert). — La Finlande est incontestablement une nation (il y en a quarante-sept en Europe). Les quatre ordres siégeant séparément, nous trouvons en Finlande la représentation la plus spécialisée possible de toutes les classes

d'intérêts (p. 232). — Les gouvernements tyranniques survinrent seulement dans les États où la démocratie avait d'abord possédé l'autorité (Hosnier). — Une chambre est considérée par les Anglais comme absolument impropre à gouverner (p. 348). — Les États, nommés par les ordres, sont bien des délégués plénipotentiaires munis de tous les pouvoirs qui appartenaient à l'ordre lui-même. Le seul État de quelque importance qui ait conservé la représentation par ordre, est la Finlande (p. 414). — Le système électoral est faux parce qu'il ne dérive d'aucune justice, d'aucune nécessité, d'aucune utilité... Il a malheureusement ce grand défaut d'être aussi simple que les faits sociaux sont complexes (p. 543). — Le système parlementaire... est incompatible avec le développement des intérêts collectifs qui ne sauraient être appréciés et dirigés que par des esprits spécialisés (p. 561). — Rien n'est plus diamétralement opposé au self-government que le suffrage universel inorganique établi dans un grand pays. Je répète une fois de plus que le suffrage universel n'est qu'une modalité, non un principe (F. Lieber). — ... Les pouvoirs publics ainsi constitués... peuvent décupler les impôts, les faire peser sur telle classe, sur tels individus... substituer dans toutes les branches, l'activité de l'État à celle des particuliers ou de l'association libre, priver de la liberté individuelle ou faire vivre en état de suspicion les groupes sociaux tout entiers, gaspiller les forces sociales les plus utiles, les plus essentielles. Nul ne pourra s'en plaindre tant que la majorité des votants sera de leur côté (p. 666).

Je pourrais citer d'autres propositions opportunes, à côté desquelles je dois protester contre le parti pris et la dureté de l'auteur pour le gouvernement temporel des Papes. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

L'Organisation de la charité privée en France. *Histoire d'une œuvre*, par LÉON LEFÉBURE. Paris, Firmin-Didot, 1900, in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

On ne sera pas surpris de l'impression salutaire que laisse la lecture de ce beau livre si l'on songe que, comme dit M. Léon Lefébure dans son éloquente Introduction, c'est par la charité que l'on entre dans la vérité, qu'au service de ceux qui souffrent, les uns trouvent le chemin de croire, les autres l'affermissement de leur foi, tous un intime réconfort aux heures où tombent les ombres du soir. Mais le sujet qu'il traite offre un intérêt exceptionnel. Le fait le plus important qui se soit produit en France, depuis bien longtemps, dans le domaine charitable est certainement la constitution d'un office central de la charité, *office central des œuvres de bienfaisance*, ainsi que le qualifie le décret du 5 juin 1896, lui reconnaissant le caractère d'établissement

d'utilité publique. Nul ne pouvait, mieux que son éminent fondateur, raconter sa genèse et son histoire déjà très remplie. Que de chemin parcouru depuis la première installation de l'office, en juillet 1890, dans un modeste entresol de la rue de Champagny, et même depuis son transfert, en 1893, au 175 du boulevard Saint-Germain! Meilleure utilisation des ressources charitables, accroissement de ces ressources, — car l'office a été plus d'une fois l'intermédiaire d'importantes libéralités ; — connaissance plus exacte des œuvres existantes et coordination plus effective établie entre elles ; enquêtes précises permettant de se rendre compte des misères à secourir, révélant par suite les lacunes que peut présenter le régime de l'assistance et incitant à les combler ; publication de deux grands ouvrages très pratiques qui ont pour titres : *Paris charitable et prévoyant* et *la France charitable et prévoyante ;* voilà, en résumé, les résultats acquis, et ils sont loin d'être épuisés. On remarquera tout particulièrement le développement que, sous cette influence, tend à prendre l'assistance par le travail. Et c'est naturel. Non seulement, en effet, elle offre la vraie manière de relever les indigents valides, mais encore elle donne le moyen de séparer des paresseux, des vagabonds professionnels, les malheureux dignes d'intérêt. Aussi l'une des premières préoccupations de ces offices régionaux dont M. Léon Lefébure souhaite la création, — il en voudrait quinze ou vingt, et plusieurs déjà sont constitués, notamment à Lille, à Roubaix, à Rouen, — doit-elle être d'avoir à leur disposition une maison de travail. A Paris, n'est-ce pas grâce à l'influence de l'Office central que l'Hospitalité du travail de l'avenue de Versailles, qui recevait déjà des femmes, a pu ouvrir, en mai 1892, une maison de travail pour les hommes (fondation Laubespin) et organiser, en 1894, une œuvre du travail à domicile pour les mères de famille? Souhaitons enfin que son action répande de plus en plus entre les œuvres et les personnes charitables — ce qu'elles ne pratiquent pas toujours les unes à l'égard des autres — l'esprit de charité. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

The fishes of North and Middle America. *Bulletin of the United States National Museum n° 47. a descriptive catalogue of the species of fish-like vertebrates found in the waters of North America, north of the isthmus of Panama*, by DAVID STARR JORDAN und BARTOU WARREN. Part II. et Part. III. Washington, Government printing office, 1898, 2 vol. gr. in-8 de XXX-493 p. et XXIV-953 p.

Ces deux magnifiques volumes sont la suite de l'ouvrage que le *Polybiblion* a déjà annoncé (t. LXXXII, p. 437); ils complètent la description de tous les poissons vivant dans les eaux de l'Amérique du Nord. Il n'y a rien à ajouter sur le soin apporté dans cette publication ni sur la science dont les auteurs ont fait preuve. C'est une encyclopédie méthodique de la matière. Les tableaux synoptiques pour arriver à la

détermination d'espèces sont clairs et précis, les descriptions des espèces elles-mêmes sobres et complètes. L'ouvrage se termine par un glossaire expliquant la portée de certains termes employés et par un index de tous les genres et animaux décrits. Il est d'autant plus pratique que l'ouvrage ne contient qu'une pagination unique à laquelle il est ainsi facile de se reporter. G. S.

La Vie de jeune homme, par le docteur SURBLED. Paris, Maloine, 1900, in-12 de v-160 p. — Prix : 3 fr.

Excellent dans son esprit, dans ses enseignements et par la sagesse de ses conseils, ce livre, néanmoins, ne saurait être mis sans danger entre des mains inexpérimentées et sous les yeux d'esprits encore ignorants de certaines conditions de la vie physiologique.

C'est du reste moins peut-être à ceux-là qu'il s'adresse qu'aux jeunes hommes chez lesquels l'orage des passions commence à faire entendre ses premiers grondements. Il leur expose la nécessité physique, morale et sociale du célibat « honnête et réel » pendant toute la durée de la période comprise entre la puberté et l'âge nubile, en démontre la possibilité sans en dissimuler d'ailleurs les difficultés toujours surmontables avec le secours de la grâce divine; réfute la prétendue impossibilité de la continence, et donne la règle de conduite que l'on doit suivre avant et pendant la vie matrimoniale, tant au point de vue de la morale qu'à celui de la santé et de l'hygiène.

On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, combien un tel sujet est délicat. Traitée par un médecin foncièrement chrétien, qui est en même temps un écrivain de mérite, la question est envisagée sous toutes ses faces, sous tous ses aspects. L'auteur considère même le cas des chutes, toujours possibles avec la faiblesse de notre nature et les périls incessants que le monde crée autour de nous, et donne de virils conseils pour un relèvement également toujours possible moyennant l'énergie de la volonté et ce secours d'en haut que Dieu ne refuse jamais à ceux qui le demandent sincèrement et humblement.

C. DE KIRWAN.

Cours de physique de l'École polytechnique, de J. JAMIN, 2e supplément par M. BOUTY. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de 214 p. — Prix : 3 fr. 50.

Grâce à des suppléments successifs, le cours de Jamin est toujours tenu au courant des derniers progrès de la science. Le développement considérable des théories et des applications électriques en ces derniers temps rendait la publication du présent fascicule indispensable.

L'éminent professeur M. Bouty l'a rédigé avec sa clarté habituelle, et sa vaste érudition assure que tous les travaux nouveaux intéressants

fique moderne ; et, d'autre part, on renverse de fond en comble toutes les louables hypothèses tendant à réduire, à supprimer cette antinomie.

La troisième partie nous donne la clef de l'énigme et indique une solution aussi imprévue que satisfaisante. Le savant et érudit exégète la cherche et la trouve dans l'étude critique et comparée des textes, sans se préoccuper, autrement que d'une manière secondaire, des constatations de la science. Il démontre que le récit de la création du monde et de l'homme remonte à Adam lui-même et s'est transmis par la tradition et, sans doute abréviativement, jusqu'à Moïse qui l'a transcrit tel qu'il l'avait reçu. Mais Adam n'a pu connaître l'œuvre de la création du monde et de sa propre création que par révélation divine. Le P. de Hummelauer conclut de la critique des textes que cette révélation s'est faite sous forme de vision. Dans cette vision, Dieu aurait montré au premier homme un résumé succinct de l'œuvre créatrice, mais le but du Créateur n'étant en aucune façon de donner à Adam un enseignement scientifique, il lui a montré les principaux effets de son action sans s'astreindre à l'ordre chronologique; et il les lui a montrées en une série de six périodes paraissant chacune à Adam comprises dans un jour, non pas précisément de vingt-quatre heures (les heures n'étaient pas connues des ancêtres des Juifs), mais composé d'un soir et d'un matin, autrement dit, en langage d'aujourd'hui, d'une après-midi (midi à minuit) et d'une matinée (minuit à midi). D'ailleurs ce résumé de la formation de l'Univers et du premier homme lui-même lui est présenté sous l'aspect conforme aux apparences ; et la transmission orale s'en est faite dans les formes de langage qui convenaient à des hommes primitifs ou de nature.

Ce mode d'explication réunit les avantages des autres systèmes sans soulever les objections propres à chacun d'eux : il écarte à jamais tout conflit avec la géologie et les cosmogonies scientifiques, constituant un récit conçu dans un esprit et un but différents, leur étant parallèle et sans point de rencontre avec eux. C. DE KIRWAN.

La Constitution de l'univers et le Dogme de l'Eucharistie, par le R. P. LERAY. Paris, Poussielgue, 1900, in-8 de 275 p. — Prix : 5 fr.

Ce livre est l'exposé d'une théorie chère à son auteur qui la travaille depuis une quarantaine d'années et qui en a déjà exposé le mécanisme dans deux volumes exclusivement techniques, parus en 1885 et en 1893. Il l'expose aujourd'hui en un langage plus accessible au grand public, bien qu'appuyé encore sur nombre de formules algébriques, voire chimiques, et de constructions géométriques, en fait surtout l'application, but principal de cet ouvrage, au mystère de l'Eucharistie. Il y ajoute un fort appendice consacré: 1° à combattre le transfor-

misme et à proposer une modification dans la classification des espèces animales en se fondant sur l'instinct des oiseaux et, par extension, de tous les représentants du règne animal ; 2° à présenter un essai de cosmogonie générale sur la base de son système de constitution de l'univers.

Voici en quoi consistent les grandes lignes de ce système. Partant de cette donnée que l'action directe à distance des êtres matériels les uns sur les autres, est, suivant lui, chose absolument impossible, l'auteur cherche à expliquer par une autre voie le fait fondamental de la gravitation newtonienne. Pour cela il accorde à l'espace la qualité de la substance, substance il est vrai purement passive, sphère immense (parfaitement distincte du néant qui, n'étant rien, n'est pas plus passif qu'actif), que Dieu aurait créée tout d'abord. Empruntant ensuite à Leibnitz ses monades, mais en leur accordant des attributions beaucoup plus étendues que ne l'avaient fait le philosophe de Leipsick et son école, il peuple son espace substantiel d'une infinité d'atomes d'une infinie petitesse constitués par des portions d'espace que rendent impénétrables des monades du degré inférieur. Ces atomes, lancés avec une vitesse très supérieure à celle de la lumière, constituent un fluide spécial, l'*éon*, incomparablement plus subtil que l'éther, non élastique, et procurant, par les chocs qu'impriment de tous côtés ces atomes aux atomes beaucoup plus volumineux de l'éther, l'élasticité de ces derniers. Des monades d'un degré plus élevé que celui des monades des atomes éoniens et éthérés, procédant à des groupements d'atomes de ces derniers constituant les atomes chimiques, pratiquement indivisibles par aucune force créée et base des corps, dits simples ou élémentaires. Les chocs des atomes éoniens sur les atomes éthérés et chimiques produisent des effets apparents d'attraction et de répulsion entre eux. Des monades de degrés de plus en plus élevés président aux groupements des molécules, aux éléments des cellules organiques, à ces cellules elles-mêmes, aux divers systèmes de tissus végétaux et animaux, aux êtres constitués dans chacun de ces deux règnes, — ces dernières correspondant aux âmes végétative et sensitive de l'école scolastique. Enfin des monades d'un ordre plus élevé encore et auxquelles Dieu a conféré le don transcendant de l'intelligence, de la raison, constituent, unies au corps humain, des âmes humaines, à l'état pur, les esprits angéliques.

Insistons sur ce point que les hypothèses de l'auteur sont toutes appuyées sur des déductions fondées, des raisonnements plausibles et, chaque fois que le point de vue le comporte, sur des démonstrations mathématiques.

Le R. P. Leray utilise ensuite les données de sa théorie non pas à donner une explication adéquate qui est impossible à nos lumières

bornées, mais à présenter sous un aspect sensiblement moins inaccessible à l'esprit, les phénomènes de multilocation, de réduction et de transformation d'espèces qu'impliqne le mystérieux dogme de la présence réelle du Christ sous les apparences du pain et du vin. Que de tels rapprochements soient inattaquables, nous n'oserions l'affirmer : la compétence et l'autorité d'un théologien seraient ici nécessaires. En tout cas ils sont des plus ingénieux et la manière dont ils sont présentés est tout empreinte des sentiments les plus élevés d'amour et d'adoration pour Notre-Seigneur.

La partie de l'Appendice relative à l'instinct animal, au rôle qu'il devrait remplir dans la classification, mérite une sérieuse attention de la part des naturalistes. On y trouve aussi, contre le transformisme, des arguments dont les uns sont plausibles et fondés et dont quelques autres seraient moins heureux.

Dans l'ensemble des idées exprimées par le savant religieux, il en est de fort contestables commes celles de l'espace substantiel et du fluide éonien. D'autres, comme sa hiérarchie de monades immatérielles présidant aux êtres matériels et à leurs éléments, ne laissent pas que d'avoir un côté séduisant, mais justifieraient, sans que l'auteur l'ait remarqué, le principe même des actions à distance, puisque, d'après lui-même, les monades, par cela qu'elles sont simples, c'est-à-dire immatérielles, peuvent agir simultanément sur plusieurs points distants les uns des autres.

Tout cela est sans doute discutable, mais peut devenir le sujet de discussions fort intéressantes et finalement profitables à la vérité.

C. DE KIRWAN.

JURISPRUDENCE

Droit public contemporain, par le comte COMBES DE LESTRADE. Paris, Guillaumin, 1900, gr. in-8 de 732 p. — Prix : 12 fr.

Voici un travail considérable : l'auteur se propose de « faire le tableau des institutions politiques actuelles ; montrer de quels principes elles dérivent... les soumettre à la double épreuve de l'étude des théories qui les ont créées, du contrôle des résultats qu'elles ont donnés. » Il a reproduit de nombreuses références aux travaux de ses devanciers avec des citations. Ne pouvant suivre l'auteur pas à pas sur tous les sujets, bornons-nous à quelques citations textuelles qui montreront dans quel esprit le travail a été exécuté.

Le gouvernement démocratique a des faiblesses fâcheuses à l'égard de ses amis, auxquels il est incapable de rien refuser (Valbert). — La Finlande est incontestablement une nation (il y en a quarante-sept en Europe). Les quatre ordres siégeant séparément, nous trouvons en Finlande la représentation la plus spécialisée possible de toutes les classes

d'intérêts (p. 232). — Les gouvernements tyranniques survinrent seulement dans les États où la démocratie avait d'abord possédé l'autorité (Hosnier). — Une chambre est considérée par les Anglais comme absolument impropre à gouverner (p. 348). — Les États, nommés par les ordres, sont bien des délégués plénipotentiaires munis de tous les pouvoirs qui appartenaient à l'ordre lui-même. Le seul État de quelque importance qui ait conservé la représentation par ordre, est la Finlande (p. 414). — Le système électoral est faux parce qu'il ne dérive d'aucune justice, d'aucune nécessité, d'aucune utilité... Il a malheureusement ce grand défaut d'être aussi simple que les faits sociaux sont complexes (p. 543). — Le système parlementaire... est incompatible avec le développement des intérêts collectifs qui ne sauraient être appréciés et dirigés que par des esprits spécialisés (p. 561). — Rien n'est plus diamétralement opposé au self-government que le suffrage universel inorganique établi dans un grand pays. Je répète une fois de plus que le suffrage universel n'est qu'une modalité, non un principe (F. Lieber). — ... Les pouvoirs publics ainsi constitués... peuvent décupler les impôts, les faire peser sur telle classe, sur tels individus... substituer dans toutes les branches, l'activité de l'État à celle des particuliers ou de l'association libre, priver de la liberté individuelle ou faire vivre en état de suspicion les groupes sociaux tout entiers, gaspiller les forces sociales les plus utiles, les plus essentielles. Nul ne pourra s'en plaindre tant que la majorité des votants sera de leur côté (p. 666).

Je pourrais citer d'autres propositions opportunes, à côté desquelles je dois protester contre le parti pris et la dureté de l'auteur pour le gouvernement temporel des Papes. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

L'Organisation de la charité privée en France. *Histoire d'une œuvre*, par LÉON LEFÉBURE. Paris, Firmin-Didot, 1900, in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

On ne sera pas surpris de l'impression salutaire que laisse la lecture de ce beau livre si l'on songe que, comme dit M. Léon Lefébure dans son éloquente Introduction, c'est par la charité que l'on entre dans la vérité, qu'au service de ceux qui souffrent, les uns trouvent le chemin de croire, les autres l'affermissement de leur foi, tous un intime réconfort aux heures où tombent les ombres du soir. Mais le sujet qu'il traite offre un intérêt exceptionnel. Le fait le plus important qui se soit produit en France, depuis bien longtemps, dans le domaine charitable est certainement la constitution d'un office central de la charité, *office central des œuvres de bienfaisance*, ainsi que le qualifie le décret du 5 juin 1896, lui reconnaissant le caractère d'établissement

d'utilité publique. Nul ne pouvait, mieux que son éminent fondateur, raconter sa genèse et son histoire déjà très remplie. Que de chemin parcouru depuis la première installation de l'office, en juillet 1890, dans un modeste entresol de la rue de Champagny, et même depuis son transfert, en 1893, au 175 du boulevard Saint-Germain ! Meilleure utilisation des ressources charitables, accroissement de ces ressources, — car l'office a été plus d'une fois l'intermédiaire d'importantes libéralités ; — connaissance plus exacte des œuvres existantes et coordination plus effective établie entre elles ; enquêtes précises permettant de se rendre compte des misères à secourir, révélant par suite les lacunes que peut présenter le régime de l'assistance et incitant à les combler ; publication de deux grands ouvrages très pratiques qui ont pour titres : *Paris charitable et prévoyant* et *la France charitable et prévoyante ;* voilà, en résumé, les résultats acquis, et ils sont loin d'être épuisés. On remarquera tout particulièrement le développement que, sous cette influence, tend à prendre l'assistance par le travail. Et c'est naturel. Non seulement, en effet, elle offre la vraie manière de relever les indigents valides, mais encore elle donne le moyen de séparer des paresseux, des vagabonds professionnels, les malheureux dignes d'intérêt. Aussi l'une des premières préoccupations de ces offices régionaux dont M. Léon Lefébure souhaite la création, — il en voudrait quinze ou vingt, et plusieurs déjà sont constitués, notamment à Lille, à Roubaix, à Rouen, — doit-elle être d'avoir à leur disposition une maison de travail. A Paris, n'est-ce pas grâce à l'influence de l'Office central que l'Hospitalité du travail de l'avenue de Versailles, qui recevait déjà des femmes, a pu ouvrir, en mai 1892, une maison de travail pour les hommes (fondation Laubespin) et organiser, en 1894, une œuvre du travail à domicile pour les mères de famille ? Souhaitons enfin que son action répande de plus en plus entre les œuvres et les personnes charitables — ce qu'elles ne pratiquent pas toujours les unes à l'égard des autres — l'esprit de charité. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

The fishes of North and Middle America. *Bulletin of the United States National Museum n° 47. a descriptive catalogue of the species of fish-like vertebrates found in the waters of North America, north of the isthmus of Panama*, by DAVID STARR JORDAN und BARTOU WARREN. Part II. et Part. III. Washington, Government printing office, 1898, 2 vol. gr. in-8 de XXX-493 p. et XXIV-953 p.

Ces deux magnifiques volumes sont la suite de l'ouvrage que le *Polybiblion* a déjà annoncé (t. LXXXII, p. 437) ; ils complètent la description de tous les poissons vivant dans les eaux de l'Amérique du Nord. Il n'y a rien à ajouter sur le soin apporté dans cette publication ni sur la science dont les auteurs ont fait preuve. C'est une encyclopédie méthodique de la matière. Les tableaux synoptiques pour arriver à la

détermination d'espèces sont clairs et précis, les descriptions des espèces elles-mêmes sobres et complètes. L'ouvrage se termine par un glossaire expliquant la portée de certains termes employés et par un index de tous les genres et animaux décrits. Il est d'autant plus pratique que l'ouvrage ne contient qu'une pagination unique à laquelle il est ainsi facile de se reporter. G. S.

La Vie de jeune homme, par le docteur SURBLED. Paris, Maloine, 1900, in-12 de v-160 p. — Prix : 3 fr.

Excellent dans son esprit, dans ses enseignements et par la sagesse de ses conseils, ce livre, néanmoins, ne saurait être mis sans danger entre des mains inexpérimentées et sous les yeux d'esprits encore ignorants de certaines conditions de la vie physiologique.

C'est du reste moins peut-être à ceux-là qu'il s'adresse qu'aux jeunes hommes chez lesquels l'orage des passions commence à faire entendre ses premiers grondements. Il leur expose la nécessité physique, morale et sociale du célibat « honnête et réel » pendant toute la durée de la période comprise entre la puberté et l'âge nubile, en démontre la possibilité sans en dissimuler d'ailleurs les difficultés toujours surmontables avec le secours de la grâce divine; réfute la prétendue impossibilité de la continence, et donne la règle de conduite que l'on doit suivre avant et pendant la vie matrimoniale, tant au point de vue de la morale qu'à celui de la santé et de l'hygiène.

On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, combien un tel sujet est délicat. Traitée par un médecin foncièrement chrétien, qui est en même temps un écrivain de mérite, la question est envisagée sous toutes ses faces, sous tous ses aspects. L'auteur considère même le cas des chutes, toujours possibles avec la faiblesse de notre nature et les périls incessants que le monde crée autour de nous, et donne de virils conseils pour un relèvement également toujours possible moyennant l'énergie de la volonté et ce secours d'en haut que Dieu ne refuse jamais à ceux qui le demandent sincèrement et humblement.

C. DE KIRWAN.

Cours de physique de l'École polytechnique, de J. JAMIN, 2e supplément par M. BOUTY. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de 214 p. — Prix : 3 fr. 50.

Grâce à des suppléments successifs, le cours de Jamin est toujours tenu au courant des derniers progrès de la science. Le développement considérable des théories et des applications électriques en ces derniers temps rendait la publication du présent fascicule indispensable. L'éminent professeur M. Bouty l'a rédigé avec sa clarté habituelle, sa vaste érudition assure que tous les travaux nouveaux intéressants

bornées, mais à présenter sous un aspect sensiblement moins inaccessible à l'esprit, les phénomènes de multilocation, de réduction et de transformation d'espèces qu'impliqne le mystérieux dogme de la présence réelle du Christ sous les apparences du pain et du vin. Que de tels rapprochements soient inattaquables, nous n'oserions l'affirmer : la compétence et l'autorité d'un théologien seraient ici nécessaires. En tout cas ils sont des plus ingénieux et la manière dont ils sont présentés est tout empreinte des sentiments les plus élevés d'amour et d'adoration pour Notre-Seigneur.

La partie de l'Appendice relative à l'instinct animal, au rôle qu'il devrait remplir dans la classification, mérite une sérieuse attention de la part des naturalistes. On y trouve aussi, contre le transformisme, des arguments dont les uns sont plausibles et fondés et dont quelques autres seraient moins heureux.

Dans l'ensemble des idées exprimées par le savant religieux, il en est de fort contestables commes celles de l'espace substantiel et du fluide éonien. D'autres, comme sa hiérarchie de monades immatérielles présidant aux êtres matériels et à leurs éléments, ne laissent pas que d'avoir un côté séduisant, mais justifieraient, sans que l'auteur l'ait remarqué, le principe même des actions à distance, puisque, d'après lui-même, les monades, par cela qu'elles sont simples, c'est-à-dire immatérielles, peuvent agir simultanément sur plusieurs points distants les uns des autres.

Tout cela est sans doute discutable, mais peut devenir le sujet de discussions fort intéressantes et finalement profitables à la vérité.

C. DE KIRWAN.

JURISPRUDENCE

Droit public contemporain, par le comte COMBES DE LESTRADE. Paris, Guillaumin, 1900, gr. in-8 de 732 p. — Prix : 12 fr.

Voici un travail considérable : l'auteur se propose de « faire le tableau des institutions politiques actuelles ; montrer de quels principes elles dérivent... les soumettre à la double épreuve de l'étude des théories qui les ont créées, du contrôle des résultats qu'elles ont donnés. » Il a reproduit de nombreuses références aux travaux de ses devanciers avec des citations. Ne pouvant suivre l'auteur pas à pas sur tous les sujets, bornons-nous à quelques citations textuelles qui montreront dans quel esprit le travail a été exécuté.

Le gouvernement démocratique a des faiblesses fâcheuses à l'égard de ses amis, auxquels il est incapable de rien refuser (Valbert). — La Finlande est incontestablement une nation (il y en a quarante-sept en Europe). Les quatre ordres siégeant séparément, nous trouvons en Finlande la représentation la plus spécialisée possible de toutes les classes

d'intérêts (p. 232). — Les gouvernements tyranniques survinrent seulement dans les États où la démocratie avait d'abord possédé l'autorité (Hosnier). — Une chambre est considérée par les Anglais comme absolument impropre à gouverner (p. 348). — Les États, nommés par les ordres, sont bien des délégués plénipotentiaires munis de tous les pouvoirs qui appartenaient à l'ordre lui-même. Le seul État de quelque importance qui ait conservé la représentation par ordre, est la Finlande (p. 414). — Le système électoral est faux parce qu'il ne dérive d'aucune justice, d'aucune nécessité, d'aucune utilité... Il a malheureusement ce grand défaut d'être aussi simple que les faits sociaux sont complexes (p. 543). — Le système parlementaire... est incompatible avec le développement des intérêts collectifs qui ne sauraient être appréciés et dirigés que par des esprits spécialisés (p. 561). — Rien n'est plus diamétralement opposé au self-government que le suffrage universel inorganique établi dans un grand pays. Je répète une fois de plus que le suffrage universel n'est qu'une modalité, non un principe (F. Lieber). — ... Les pouvoirs publics ainsi constitués... peuvent décupler les impôts, les faire peser sur telle classe, sur tels individus... substituer dans toutes les branches, l'activité de l'État à celle des particuliers ou de l'association libre, priver de la liberté individuelle ou faire vivre en état de suspicion les groupes sociaux tout entiers, gaspiller les forces sociales les plus utiles, les plus essentielles. Nul ne pourra s'en plaindre tant que la majorité des votants sera de leur côté (p. 666).

Je pourrais citer d'autres propositions opportunes, à côté desquelles je dois protester contre le parti pris et la dureté de l'auteur pour le gouvernement temporel des Papes. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

L'Organisation de la charité privée en France. *Histoire d'une œuvre*, par LÉON LEFÉBURE. Paris, Firmin-Didot, 1900, in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

On ne sera pas surpris de l'impression salutaire que laisse la lecture de ce beau livre si l'on songe que, comme dit M. Léon Lefébure dans son éloquente Introduction, c'est par la charité que l'on entre dans la vérité, qu'au service de ceux qui souffrent, les uns trouvent le chemin de croire, les autres l'affermissement de leur foi, tous un intime réconfort aux heures où tombent les ombres du soir. Mais le sujet qu'il traite offre un intérêt exceptionnel. Le fait le plus important qui se soit produit en France, depuis bien longtemps, dans le domaine charitable est certainement la constitution d'un office central de la charité, *office central des œuvres de bienfaisance*, ainsi que le qualifie le décret du 5 juin 1896, lui reconnaissant le caractère d'établissement

bornées, mais à présenter sous un aspect sensiblement moins inaccessible à l'esprit, les phénomènes de multilocation, de réduction et de transformation d'espèces qu'impliqne le mystérieux dogme de la présence réelle du Christ sous les apparences du pain et du vin. Que de tels rapprochements soient inattaquables, nous n'oserions l'affirmer : la compétence et l'autorité d'un théologien seraient ici nécessaires. En tout cas ils sont des plus ingénieux et la manière dont ils sont présentés est tout empreinte des sentiments les plus élevés d'amour et d'adoration pour Notre-Seigneur.

La partie de l'Appendice relative à l'instinct animal, au rôle qu'il devrait remplir dans la classification, mérite une sérieuse attention de la part des naturalistes. On y trouve aussi, contre le transformisme, des arguments dont les uns sont plausibles et fondés et dont quelques autres seraient moins heureux.

Dans l'ensemble des idées exprimées par le savant religieux, il en est de fort contestables commes celles de l'espace substantiel et du fluide éonien. D'autres, comme sa hiérarchie de monades immatérielles présidant aux êtres matériels et à leurs éléments, ne laissent pas que d'avoir un côté séduisant, mais justifieraient, sans que l'auteur l'ait remarqué, le principe même des actions à distance, puisque, d'après lui-même, les monades, par cela qu'elles sont simples, c'est-à-dire immatérielles, peuvent agir simultanément sur plusieurs points distants les uns des autres.

Tout cela est sans doute discutable, mais peut devenir le sujet de discussions fort intéressantes et finalement profitables à la vérité.

C. DE KIRWAN.

JURISPRUDENCE

Droit public contemporain, par le comte COMBES DE LESTRADE. Paris, Guillaumin, 1900, gr. in-8 de 732 p. — Prix : 12 fr.

Voici un travail considérable : l'auteur se propose de « faire le tableau des institutions politiques actuelles ; montrer de quels principes elles dérivent... les soumettre à la double épreuve de l'étude des théories qui les ont créées, du contrôle des résultats qu'elles ont donnés. » Il a reproduit de nombreuses références aux travaux de ses devanciers avec des citations. Ne pouvant suivre l'auteur pas à pas sur tous les sujets, bornons-nous à quelques citations textuelles qui montreront dans quel esprit le travail a été exécuté.

Le gouvernement démocratique a des faiblesses fâcheuses à l'égard de ses amis, auxquels il est incapable de rien refuser (Valbert). — La Finlande est incontestablement une nation (il y en a quarante-sept en Europe). Les quatre ordres siégeant séparément, nous trouvons en Finlande la représentation la plus spécialisée possible de toutes les classes

d'intérêts (p. 232). — Les gouvernements tyranniques survinrent seulement dans les États où la démocratie avait d'abord possédé l'autorité (Hosnier). — Une chambre est considérée par les Anglais comme absolument impropre à gouverner (p. 348). — Les États, nommés par les ordres, sont bien des délégués plénipotentiaires munis de tous les pouvoirs qui appartenaient à l'ordre lui-même. Le seul État de quelque importance qui ait conservé la représentation par ordre, est la Finlande (p. 414). — Le système électoral est faux parce qu'il ne dérive d'aucune justice, d'aucune nécessité, d'aucune utilité... Il a malheureusement ce grand défaut d'être aussi simple que les faits sociaux sont complexes (p. 543). — Le système parlementaire... est incompatible avec le développement des intérêts collectifs qui ne sauraient être appréciés et dirigés que par des esprits spécialisés (p. 561). — Rien n'est plus diamétralement opposé au self-government que le suffrage universel inorganique établi dans un grand pays. Je répète une fois de plus que le suffrage universel n'est qu'une modalité, non un principe (F. Lieber). — ... Les pouvoirs publics ainsi constitués... peuvent décupler les impôts, les faire peser sur telle classe, sur tels individus... substituer dans toutes les branches, l'activité de l'État à celle des particuliers ou de l'association libre, priver de la liberté individuelle ou faire vivre en état de suspicion les groupes sociaux tout entiers, gaspiller les forces sociales les plus utiles, les plus essentielles. Nul ne pourra s'en plaindre tant que la majorité des votants sera de leur côté (p. 666).

Je pourrais citer d'autres propositions opportunes, à côté desquelles je dois protester contre le parti pris et la dureté de l'auteur pour le gouvernement temporel des Papes. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

L'Organisation de la charité privée en France. *Histoire d'une œuvre*, par LÉON LEFÉBURE. Paris, Firmin-Didot, 1900, in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

On ne sera pas surpris de l'impression salutaire que laisse la lecture de ce beau livre si l'on songe que, comme dit M. Léon Lefébure dans son éloquente Introduction, c'est par la charité que l'on entre dans la vérité, qu'au service de ceux qui souffrent, les uns trouvent le chemin de croire, les autres l'affermissement de leur foi, tous un intime réconfort aux heures où tombent les ombres du soir. Mais le sujet qu'il traite offre un intérêt exceptionnel. Le fait le plus important qui se soit produit en France, depuis bien longtemps, dans le domaine charitable est certainement la constitution d'un office central de la charité, *office central des œuvres de bienfaisance*, ainsi que le qualifie le décret du 5 juin 1896, lui reconnaissant le caractère d'établissement

d'utilité publique. Nul ne pouvait, mieux que son éminent fondateur, raconter sa genèse et son histoire déjà très remplie. Que de chemin parcouru depuis la première installation de l'office, en juillet 1890, dans un modeste entresol de la rue de Champagny, et même depuis son transfert, en 1893, au 175 du boulevard Saint-Germain ! Meilleure utilisation des ressources charitables, accroissement de ces ressources, — car l'office a été plus d'une fois l'intermédiaire d'importantes libéralités ; — connaissance plus exacte des œuvres existantes et coordination plus effective établie entre elles ; enquêtes précises permettant de se rendre compte des misères à secourir, révélant par suite les lacunes que peut présenter le régime de l'assistance et incitant à les combler ; publication de deux grands ouvrages très pratiques qui ont pour titres : *Paris charitable et prévoyant* et *la France charitable et prévoyante ;* voilà, en résumé, les résultats acquis, et ils sont loin d'être épuisés. On remarquera tout particulièrement le développement que, sous cette influence, tend à prendre l'assistance par le travail. Et c'est naturel. Non seulement, en effet, elle offre la vraie manière de relever les indigents valides, mais encore elle donne le moyen de séparer des paresseux, des vagabonds professionnels, les malheureux dignes d'intérêt. Aussi l'une des premières préoccupations de ces offices régionaux dont M. Léon Lefébure souhaite la création, — il en voudrait quinze ou vingt, et plusieurs déjà sont constitués, notamment à Lille, à Roubaix, à Rouen, — doit-elle être d'avoir à leur disposition une maison de travail. A Paris, n'est-ce pas grâce à l'influence de l'Office central que l'Hospitalité du travail de l'avenue de Versailles, qui recevait déjà des femmes, a pu ouvrir, en mai 1892, une maison de travail pour les hommes (fondation Laubespin) et organiser, en 1894, une œuvre du travail à domicile pour les mères de famille ? Souhaitons enfin que son action répande de plus en plus entre les œuvres et les personnes charitables — ce qu'elles ne pratiquent pas toujours les unes à l'égard des autres — l'esprit de charité. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

The fishes of North and Middle America. *Bulletin of the United States National Museum n° 47. a descriptive catalogue of the species of fish-like vertebrates found in the waters of North America, north of the isthmus of Panama*, by DAVID STARR JORDAN und BARTOU WARREN. Part II. et Part. III. Washington, Government printing office, 1898, 2 vol. gr. in-8 de XXX-493 p. et XXIV-953 p.

Ces deux magnifiques volumes sont la suite de l'ouvrage que le *Polybiblion* a déjà annoncé (t. LXXXII, p. 437) ; ils complètent la description de tous les poissons vivant dans les eaux de l'Amérique du Nord. Il n'y a rien à ajouter sur le soin apporté dans cette publication ni sur la science dont les auteurs ont fait preuve. C'est une encyclopédie méthodique de la matière. Les tableaux synoptiques pour arriver à la

détermination d'espèces sont clairs et précis, les descriptions des espèces elles-mêmes sobres et complètes. L'ouvrage se termine par un glossaire expliquant la portée de certains termes employés et par un index de tous les genres et animaux décrits. Il est d'autant plus pratique que l'ouvrage ne contient qu'une pagination unique à laquelle il est ainsi facile de se reporter. G. S.

La Vie de jeune homme, par le docteur SURBLED. Paris, Maloine, 1900, in-12 de v-160 p. — Prix : 3 fr.

Excellent dans son esprit, dans ses enseignements et par la sagesse de ses conseils, ce livre, néanmoins, ne saurait être mis sans danger entre des mains inexpérimentées et sous les yeux d'esprits encore ignorants de certaines conditions de la vie physiologique.

C'est du reste moins peut-être à ceux-là qu'il s'adresse qu'aux jeunes hommes chez lesquels l'orage des passions commence à faire entendre ses premiers grondements. Il leur expose la nécessité physique, morale et sociale du célibat « honnête et réel » pendant toute la durée de la période comprise entre la puberté et l'âge nubile, en démontre la possibilité sans en dissimuler d'ailleurs les difficultés toujours surmontables avec le secours de la grâce divine; réfute la prétendue impossibilité de la continence, et donne la règle de conduite que l'on doit suivre avant et pendant la vie matrimoniale, tant au point de vue de la morale qu'à celui de la santé et de l'hygiène.

On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'y insister, combien un tel sujet est délicat. Traitée par un médecin foncièrement chrétien, qui est en même temps un écrivain de mérite, la question est envisagée sous toutes ses faces, sous tous ses aspects. L'auteur considère même le cas des chutes, toujours possibles avec la faiblesse de notre nature et les périls incessants que le monde crée autour de nous, et donne de virils conseils pour un relèvement également toujours possible moyennant l'énergie de la volonté et ce secours d'en haut que Dieu ne refuse jamais à ceux qui le demandent sincèrement et humblement.

C. DE KIRWAN.

Cours de physique de l'École polytechnique, de J. JAMIN. 2e supplément par M. BOUTY. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de 214 p. — Prix : 3 fr. 50.

Grâce à des suppléments successifs, le cours de Jamin est toujours tenu au courant des derniers progrès de la science. Le développement considérable des théories et des applications électriques en ces derniers temps rendait la publication du présent fascicule indispensable.

L'éminent professeur M. Bouty l'a rédigé avec sa clarté habituelle, et sa vaste érudition assure que tous les travaux nouveaux intéressants

sont représentés dans ce livre. La théorie électromagnétique de la lumière, les méthodes de mesure qui sont si importantes, la théorie des « ions », si utile malgré les difficultés graves qu'elle soulève, l'hysteresis, le phénomène de Zeemann, une belle étude sur les courants alternatifs et sur les courants à haute fréquence sont les principaux points à signaler dans les premiers chapitres ; les derniers sont consacrés à des études très complètes sur les oscillations hertziennes, les rayons cathodiques et les rayons X.

L'importance de ces matières rendent ce volume utile à tous les physiciens ; de plus, l'addition de deux tables, l'une par ordre alphabétique des matières, l'autre des noms d'auteurs, des renvois bibliographiques nombreux, qui permettent sur toutes les questions de remonter aux sources, en font un livre indispensable à tous les physiciens et notamment aux électriciens. E. CHAILAN.

Annuaire de l'Observatoire municipal de Paris, dit Observatoire de Montsouris, pour l'année 1900. (Analyse des travaux de 1898). *Météorologie. — Chimie. — Micrographie. — Application à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, in-18 de XII-578 p. — Prix : 2 fr.

On sait que l'Observatoire de Montsouris fait chaque année, dans son Annuaire, sous la rubrique : *Physique et Météorologie*, une petite excursion dans le domaine du Bureau des longitudes, en fournissant quelques données astronomiques d'un intérêt courant : éclipses, calendriers, équinoxes et solstices, données physiques, données géographiques, corrections barométriques, etc. Quelques additions ont été apportées à cette portion de l'Annuaire : une bonne figure schématique de l'éclipse de soleil du 28 mai prochain, telle qu'elle sera visible à Paris ; une note sur les étoiles filantes et comètes périodiques ; la longitude et la latitude des points remarquables de Paris, les altitudes, la superficie, la population, etc., de Paris et du département de la Seine. — Une remarque en passant : l'Observatoire de Montsouris ne s'est pas conformé à la nouvelle notation des heures adoptée par le Bureau des longitudes, et continue à désigner les heures du matin et du soir.

La partie la plus importante de cette première des trois grandes divisions de l'Annuaire est naturellement celle qui suit, avec le titre : *Travaux météorologiques*, sous la direction de M. Joseph Jaubert. Elle donne les observations météorologiques de toute nature, faites tant au parc de Montsouris qu'à la tour Saint-Jacques, en différents points de Paris, et jusque sur la Seine et dans les égouts.

La seconde division est intitulée *Chimie*. Elle a pour objet l'analyse de l'air et des eaux, sous la direction de M. Albert Lévy. On sait que cette analyse embrasse les variations de composition de l'air dans les

différents quartiers de Paris ; celles des eaux de distribution dans la ville, des eaux d'égout avant et après leur drainage à travers le sol ; la nappe d'eau qui s'étend sous le sol même de Paris ; la Seine à partir de son confluent avec l'Yonne jusqu'à Mantes ; les eaux pluviales ; les eaux de l'Ourcq, de la Marne, de la Vanne, de la Dhuis et de l'Arve. Elle comprend aussi l'air observé dans le parc de Montsouris, et dans des maisons de l'intérieur de Paris.

M. le Dr P. Miquel est le directeur du *Laboratoire de micrographie*. Ce que le service chimique fait pour les variations de composition des éléments minéralogiques de l'air et des eaux, le laboratoire de micrographie le fait pour la composition des éléments organiques, microbes, bactéries, bacilles, ferments de toute sorte, qui pullulent plus ou moins à l'état de poussières dans ces divers milieux : air libre en divers points de la capitale et jusqu'au sommet de la Tour Eiffel ; air confiné dans les logements, les écoles, les égouts ; eaux des sources, eaux des fleuves, eaux de pluies, eaux de drainage, eaux de vidange... Si le sujet était moins sérieux et moins scientifique, on pourrait dire qu'il ~~y en~~ a pour tous les goûts...

Comme application pratique, ou au moins comme conséquence logique de ces deux ordres d'observation, l'annuaire enregistre de nombreux diagnostics de maladies contagieuses comme angine, tuberculose, diphtérie et autres : de juillet 1898 à fin juin 1899, le nombre de ces diagnostics n'a pas été inférieur à 3 715, tant pour Paris que pour la province.

JEAN D'ESTIENNE.

Lectures on elementary mathemathics, by J.-B. LAGRANGE ; trad. de J. MAC CORMACK. Chicago, the open court publishing Company, 1898, in-12 de XVI-156 p., cartonné. — Prix : 5 fr.

Lorsqu'en 1795 fut fondée l'École normale, une des préoccupations des créateurs fut de développer l'esprit pédagogique des futurs professeurs. Aussi les plus grands savants de l'époque furent-ils chargés de faire des leçons types sur les mathématiques élémentaires. Lagrange traita de l'arithmétique, de l'algèbre, en particulier des équations des troisième et quatrième degrés et de la résolution des équations numériques, de l'emploi des courbes pour la résolution des problèmes. Ces leçons ont paru, sous le nom de « Séances de l'École normale » dans le septième cahier du Journal de l'École polytechnique ; elles n'ont jamais été publiées à part, malgré leur haut intérêt pédagogique, sauf en une traduction allemande par Niedermüller (Leipsig, 1880) et en la traduction anglaise dont nous rendons compte.

Si difficile qu'il soit de conserver dans une traduction les qualités d'un texte, nous devons reconnaître que nous retrouvons dans le livre de M. Mac Cormack toute la précision, toute la netteté qui caractérisent

l'œuvre de Lagrange. Par suite, cette traduction aura la même valeur éducative que l'original. L'ouvrage, illustré d'un superbe portrait de Lagrange, est précédé d'un court aperçu historique sur le développement de l'arithmétique et de l'algèbre et d'une notice biographique sur Lagrange. Imprimé avec goût, pourvu d'un index final et de manchettes qui facilitent les recherches, ce livre sera lu avec plaisir et utilité par ceux qui se destinent à l'enseignement. E. CHAILAN.

Le Sport en France et à l'étranger. *Silhouettes sportives*, par le baron DE VAUX. T. II. Paris, Rothschild, 1900, gr. in-8 de 462 p., orné de 107 portraits et de 122 illustrations. — Prix : 25 fr.

Rien n'est plus attrayant que les silhouettes que trace le baron de Vaux. Qu'il s'attaque à une jolie femme (témoin Mme J.-M. de Parseval), ou à un vieux veneur (témoin le baron de Chambray), il a la plume servie par des madrigaux exquis, et le mot juste, le terme exact pour rendre hommage aux qualités des hommes et des bêtes. Exceptez de celles-ci, s'il vous plaît, les chevaux d'acier qui courent sur le boulevard, intra ou extra muros, et qui, s'ils sont commodes, ne sont pas élégants. Loin de là!

M. Joseph Montet a écrit la préface de la première partie, dédiée à l'équitation et au menage. La jolie fanfare! qui prépare bien à admirer Messey, Barroil, Riencourt, comtesse de Clermont-Tonnerre, Caumont, la Roccavigioni, Mlle Caetani, Lady Warwick, Mrs. Asquith, Georges Languet, Marie Wodzinska, Vézian, Mme de Parseval, P. de Kroutikov et ses divines élèves : Arbelli, Sisova, Mestchenskja, Engelstrohm, Nitouchewskaja, Mme Stroobauts, le Viennois comte Stahremberg, Hedwige de Micewska, l'Italien colonel Pugi, Hélène Borkowska, le Belge Jean de Mérode, Marie de Hagen, l'Allemand Von Kayser, Irène Los, Auguste Potocki et Eugénie Patocka, Hector Baltazzi, le Turc, et Michel Asséeff, le Russe, enfin Benjamin de Rohan, qui fut célèbre en Monte-Carlo. Sur chacun d'eux, sur chacune d'elles, le baron de Vaux a eu un mot heureux, un trait d'esprit. N'ai-je pas oublié la baronne A. de Rothschild, à laquelle ses milliards, autant que ses goûts équestres, ont assigné une place dans la galerie?

C'est le vicomte E. de la Besge qui nous présente la vènerie qui débute par le regretté baron de Ruble. Au passage, nous saluons le comte de Bon, le marquis de Beaucaire, l'Anglais duc de Beaufort, l'ami La Besge avec les Larry, les Couhé et les Foudras, Mme la duchesse d'Uzès, un des meilleurs maîtres d'équipage de France, Dorlodot, Warcester, le « grand chef » Chambray, à qui Ogier d'Ivry dédia de si jolis vers, l'équipage de Rome qui chasse le renard, l'équipage de Dame et Montsaulmin, l'équipage Coste très entraîné sur le lièvre, Joseph Potocki et la comtesse sa femme, Paul de Sincay, l'ami

Rodays, un vrai et un modeste, l'artiste Condamy, Louan de Coursays, qui court au loup, Aldebert, Crauchez, du Bourg, Lonsdale, Chesham, Meysey-Thompson, Wombwell, Boisgelin, Lahens, Villebois-Mareuil (Marche ou Crève), Villemandy, etc., etc.

Troisième partie : force et adresse; protagonistes : Gabriel Bonvalot, commandant Fauvel, Georges Strehly, capitaine Taine, Grosclaude, Mme de Massa, Lefort des Ylouses, Mme Goetaels, Pierre Mael, Lady Churchill, Hugel, Miss Cox, la championne du golf, Silberer, Sidonie de Vaux, Lina Thaulow, Émile Lécuyer, Margarett Scott, miss Cooper, etc., etc.

Un chapitre tout nouveau extrêmement intéressant est consacré à la fauconnerie, qui compte maintenant d'intéressants amateurs à la suite du Dr Arbel. M. P. A. Pichot l'a très bien présentée dans une captivante préface.

Ce joli volume, tout rempli de portraits, fait suite à celui que nous analysions dernièrement (t. LXXXVIII, p. 10). Il est aussi gracieux, aussi amusant, et a sa place marquée dans toutes les bibliothèques d'hommes et de femmes de sport. A. D'E.

LITTÉRATURE

Le Génie latin, par G. Michaut. Paris, Fontemoing, 1900, in-12 de 376 p. — Prix : 5 fr.

Très intéressant d'ailleurs d'un bout à l'autre, l'ouvrage de M. Michaut rappelle un peu ces recueils de nouvelles où la première donne bravement son nom au livre entier. Dans ses leçons, le jeune professeur, lauréat de l'Académie française, s'est attaché à faire ressortir la physionomie nationale des divers auteurs romains qu'il a successivement étudiés : son cours est ainsi devenu une vaste enquête sur le génie latin, très intelligemment résumée dans les soixante premières pages du présent volume (*Race, milieu, moment*). A Rome, la littérature est telle qu'on peut l'attendre d'un peuple de citoyens moins épris du beau que de l'utile, médiocrement familiarisés avec les délicatesses de l'esthétique, mais en revanche fermement convaincus des hautes destinées de leur patrie. Aussi les genres littéraires importés du dehors prennent-ils forcément une teinte politique, et il est parfaitement exact que les lettres romaines « doivent leur gloire aux genres mixtes, étrangers naturalisés ou indigènes transformés. »

Un chapitre de trente pages est consacré ensuite au siècle d'Auguste, et M. Michaut a résolu le problème embarrassant de louer également et la liberté, telle que la comportaient à Rome les institutions républicaines, et le prince qui la supprima ou du moins en prépara habilement la suppression. « Sous ce régime sans franchise, les écrivains sont

libres parce qu'ils se croient libres. » Au surplus, pourquoi retrancher du siècle d'Auguste César, Cicéron et Salluste, comme on le fait ici? Qui donc chez nous demanderait sérieusement, sous le même prétexte, d'exclure Descartes, Corneille et Pascal du siècle de Louis XIV?

Les neuf chapitres qui suivent traitent des orateurs, des tragiques et des lyriques romains : j'y remarque notamment une analyse très pénétrante du talent de Catulle, et l'art avec lequel l'auteur accumule toutes les preuves communément alléguées contre l'existence d'une tragédie nationale à Rome, pour établir ensuite que cette tragédie a eu un développement réel et brillant, bien que très vite interrompu.

Plus d'un lecteur s'étonnera de lire, au sujet de la littérature grecque, « C'est le type des littératures naïves, s'il en fut au monde » (p. 96), ou ne se laissera pas persuader du premier coup que la littérature latine est éminemment classique, parce qu'elle est « la plus humaine » et « la plus saine » de toutes. Ce qui n'empêche pas M. Michaut d'affirmer par exemple que les *Géorgiques*, ce chef-d'œuvre de Virgile, « s'adressent à des Romains et ne peuvent avoir d'action que sur eux » (p. 45). On pourrait aussi être tenté de trouver que le génie latin présente certains caractères à peine effleurés dans ce volume : mais la conclusion va de si bonne grâce au devant de cette objection qu'on ne songe même plus à la produire. Le style est vif et alerte : çà et là cependant on se heurte, avec quelque désappointement, à des expressions bizarres, telles que « des époques vertébrées » (p. 86) ou « des procédés digressifs » (p. 317). C. Huit.

Ludwig Iacobowski, von Otto Reuter. Berlin, Calvary, 1900, in-8 de 63 pages.

M. Otto Reuter prépare, paraît-il, une étude sur la poésie lyrique contemporaine ; mais comme une étude de ce genre est d'une vaste étendue, M. Reuter procède à ce dessein par des monographies préliminaires. Il nous donne aujourd'hui une étude sur l'œuvre de Louis Iakobowski, et essaie de déterminer ses rapports avec la pensée et l'art modernes.

M. Iakobowski, âgé de trente et un ans, est le directeur d'une des revues les plus importantes de ce temps, *Die Gesellschaft*, et ses poésies ont déjà été traduites en six langues. Voilà tout ce que M. Reuter nous apprend au sujet du personnage qu'il prétend étudier. C'est peu, vraiment! Avant de scruter la pensée d'un auteur, il serait bon de nous le présenter, de le placer dans le milieu qui l'entoure. D'où vient-il? Qui est-il ? A quelles influences a été soumise son enfance, son éducation ? Ce sont autant de questions qui intéressent le public, bien plus, qui expliquent en grande partie son génie et son développement. Nous ne prétendons pas avec Taine que le génie est la résultante de certaines con-

ditions climatériques et sociales, que La Fontaine est un produit de la Champagne, et qu'il n'aurait pas été ce qu'il est, s'il était né en Normandie, par exemple. Non ! mais encore est-il vrai que ces influences latentes expliquent la tournure d'esprit et les habitudes de la vie, et M. Reuter a tort, selon nous, de les supprimer dans son étude. Son Iakobowski n'a pas d'individualité, il est vague, abstrait ; c'est un état d'âme, une évolution de la poésie lyrique contemporaine en Allemagne. C'est quelque chose assurément pour la connaissance générale du mouvement poétique, mais ce n'est pas assez pour la connaissance du poète individuel et original qu'est L. Iakobowski. L. M.

Homenaje á Menéndez y Pelayo en el año vigésimo de su profesorado. Estudios de erudicion española con un prólogo de D. Juan Valera. Madrid, Victoriano Suárez, 1899, 2 vol. in-8 de xxxiv-869 et 953 p. — Prix : 30 fr.

D. Marcelino Menéndez y Pelayo professait depuis vingt ans l'histoire de la littérature espagnole à l'Université centrale de Madrid, lorsque, à la mort de M. Tamayo y Baus (1898), il fut nommé directeur de la Biblioteca nacional. A cette occasion, ses élèves, amis et admirateurs, viennent de lui offrir, selon l'usage, un recueil d'études inédites. Chacun s'est fait honneur de contribuer à cet hommage, et l'illustre écrivain a pu juger par le résultat combien de sympathies il compte dans le monde entier. Les articles, au nombre de cinquante-sept, et dont quelques-uns atteignent un développement considérable, forment deux gros volumes, de près de mille pages chacun, ornés du portrait du maître, de diverses reproductions, et très soigneusement édités par la maison Suárez. Toutes les branches de la littérature et de l'art y sont passées en revue : poésie, roman, théâtre, genre épistolaire, linguistique, philosophie, biographie, histoire, musique, archéologie, etc, Parmi les collaborateurs, Espagnols pour la plupart, on trouve aussi des noms italiens, français, allemands, anglais, suédois et hollandais, comme on peut le voir par l'énumération ci-après. Nous suivons l'ordre alphabétique de la table des matières : MM. Apráiz, Asín, de Berlanga, Blanco García, Bofarull y Sans, Böhmer, Cambronero, Torribio, del Campillo, Canella y Secades, Cañal y Migolla, Carmena y Millán, Juan Catalina García, Dr. Chabas, Cotarelo y Mori, Benedetto Croce-Justo Cuervo, de Haan, Eguilaz y Yangnas, Espinosa y Quesada, Estelrich, Arturo Farinelli, Fernández Llera, Franquesa y Gomis, Fitzmaurice Kelly, Juan Garcia, Gestoso y Pérez, Gómez Imaz, Hazañas y La Rua, Eduardo et Ricardo de Hinojosa, Hübner, marquis de Jerez, José Lomba y Pedraja, Luanco, Ramón Menéndez Pidal, Ernest Mérimée. Dª Carolina Michaelis de Vasconcellos, Alfonso Miola, Mir, Alfred Morel-Fatio, Antonio Paz y Melia, Felipe Pedrell, Pereda, Pérez Pastor,

Pons, Rajna, Restori, Ribera, Pedro Roca, Francisco Rodríguez Marín, Antonio Rodriguez Villa, Léo Rouanet, Rubio y Lluch, Mario Schiff, Manuel Serranoy Sanz, comte de La Viñaza, Wulf. Une brillante préface, due à la plume de ce charmeur qu'est D. Juan Valera, analyse les principaux ouvrages de Menéndez y Pelayo et détermine la place qu'il occupe dans la littérature espagnole, l'influence qu'il exerce sur le mouvement intellectuel de ce siècle au-delà des Pyrénées. Pour moi, si la place ne m'était mesurée, je voudrais dire le prodigieux travailleur qu'est Menéndez y Pelayo, menant de front, en ce moment même, l'édition monumentale de Lope de Vega, celle des œuvres de Quevedo et l'*Anthologie des poètes lyriques castillans*, dont le huitième volume vient de paraître. Et je me fais un pieux devoir de saluer en lui le maître accueillant et bon, le conseiller sûr, le savant sans pédanterie, et le patriarche — si jeune encore — de l'érudition espagnole.

LÉO ROUANET.

Biografía y estudio crítico de Jauregui, por D. JOSÉ JORDÁN DE URRIES Y AZARA. Obra públicada á expensas de la Real Academia española. Madrid, Rivadeneyra, 1899, in-4 de VII-273 p.

Stimulée par les travaux si nombreux et si importants que les étrangers ont publiés sur la littérature espagnole, la Péninsule s'est réveillée de sa torpeur à la fin de ce siècle et a cherché à mettre en évidence ses pures gloires littéraires. Nous avons eu l'occasion de signaler déjà plusieurs ouvrages de premier ordre au point de vue critique, historique ou littéraire, et nous sommes heureux de présenter aujourd'hui une nouvelle publication relative à Jauregui (1583-1641), qu'a justement couronnée l'Académie de Madrid. L'auteur est un professeur de la Faculté des lettres de Saragosse. Il a puisé ses documents dans les archives paroissiales de Séville, dans celles de l'ordre de Calatrava et dans les œuvres, en partie inédites du poète. Grâce aux patientes recherches de M. Jordán de Urries, nous savons maintenant la date exacte de la naissance de Jauregui; son vrai nom, qui est Martinez de Jaureguy y Hurtado de la Sal; les détails ignorés se rapportant à sa famille et à sa parenté, ainsi qu'à divers épisodes de sa vie, entre autres à sa rivalité avec Quevedo. Ce n'est pas à dire que tout ait été éclairci dans la biographie de ce grand littérateur du XVIe siècle : quoi d'étonnant d'ailleurs, puisqu'il reste tant de mystères et tant de lacunes dans ce qui concerne l'immortel Cervantes lui-même?

L'auteur passe en revue les œuvres en prose de Jauregui. Elles sont plus nombreuses et plus importantes qu'on ne le croit généralement, témoin l'*Antidoto contra las soledades*, qui est une fine attaque contre les aberrations de Gongora; ou encore le *Discurso poético*, qui est un délicieux art poétique. Quant aux compositions en vers de Jauregui,

M. Jordán de Urries montre que les *Rimas* sont l'apogée du poète; et si celui-ci, qui avait tant décrié Gongora, est tombé dans les mêmes défauts que lui dans son *Orfeo* et dans sa traduction de la *Pharsale*, il le doit surtout à l'influence qu'il avait subie inconsciemment en étudiant les poésies de Lucain. De fait, il y a deux hommes en Jauregui : le littérateur de bon goût, tel qu'il se révèle dans les *Rimas*, et celui de la décadence, auteur d'*Orfeo*.

M. J. de Urries a eu l'excellente idée de compléter son volume par l'insertion de pièces justificatives et de poésies devenues très rares, ou même oubliées de l'illustre Espagnol. C'est ainsi qu'il nous donne le dialogue intitulé *El retraido*, (dirigé contre *la Cuna y sepultura* de Quevedo), qu'il a dû copier dans un des riches manuscrits de la bibliothèque de M. Menéndez y Pelayo. L'*Antidoto contra las soledades* et le *Discurso poético* ont été tirés d'un autre manuscrit de la Bibliothèque nationale de Madrid. G. BERNARD.

Rabelais, par GUSTAVE VALLAT. Paris, Fontemoing, 1899, in-12 de 137 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit volume, très jolie imitation des substantielles notices de la collection Hachette, contient une courte introduction de M. Faguet; un bref encouragement de feu M. Maury ; une notice sur la vie de François Rabelais, qui se borne à reproduire tous les faits connus ; quelques chapitres extraits du « roman de Gargantua » ; enfin, un glossaire de la langue du curé de Meudon, dans lequel se retrouvent beaucoup de mots français qui n'ont vraiment guère besoin d'explication : *adoncques*, *affoler*, *alezan*, *amble*, *aulcun*, *bailler*, *bigot*, *brasmer*, pour ne parler que de l'*a* et du *b*. Quant au « génie » de Rabelais, il semble que ce soit un bien gros mot pour caractériser un écrivain à coup sûr original, dont l'œuvre est, si l'on veut, extraordinaire, qui, sous de grossières apparences, a caché bien des observations justes et fines ; mais dire que son influence dure toujours et que « les intelligences d'élite de notre siècle se sont plu à la subir », il y a là assurément quelque exagération. Tout ce qu'on peut accorder à M. G. Vallat, c'est que le grand rieur du XVIe siècle est redevenu à la mode, et que la vie et les « extraits » de l'auteur de Gargantua, qu'il vient de publier, donnent une idée très suffisante d'un écrivain que fort peu de gens ont lu tout entier. G. B. DE P.

La Fin du classicisme et le Retour à l'antique, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe en France, par LOUIS BERTRAND. Paris, Hachette, 1897, in-16 de 425 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une tâche ardue, sans doute, que d'écrire l'histoire d'une pé-

riode quelconque de la littérature. Mais la difficulté s'aggrave encore lorsqu'il s'agit d'une époque de décadence et de transition.

M. Louis Bertrand, professeur de rhétorique au lycée d'Alger, s'est proposé « d'étudier ce mouvement de retour à l'antique qui, à partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, s'est propagé dans la littérature et dans l'art jusqu'aux approches du romantisme» (*Introduction*, p. 1). Mais étudier ce mouvement c'est, dit-il, « étudier le classicisme à sa dernière période, voir comment il a essayé de revivre et pourquoi il est mort. » Ainsi posée et délimitée, la thèse est des plus complexes. Il est aisé de comprendre qu'à l'établir dans le détail l'auteur ne pouvait éviter un certain désordre et quelques contradictions au moins apparentes.

Quoi qu'il en soit, le fait d'un « retour à l'antique», en France, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe, n'est pas contestable. Érudition, Critique, Théâtre, Architecture, Poésie, Peinture, Musique, Sculpture, jusqu'à la Mode même, il a tout marqué de son empreinte. Gluck, Chénier, David, tous trois « antiquisants » résolus et quasi exclusifs, suffiraient assurément à caractériser l'époque littéraire où ils vécurent. C'est entre 1775 et 1789 que l'engouement pour l'antique est le plus étendu et le plus intense, mais il pousse de profondes racines dans la première moitié du XIXe siècle. « Les principales œuvres qu'il ait produites sont le *Recueil d'antiquités* de Caylus, le *Voyage du jeune Anacharsis*, les *Odes pindariques* de Lebrun, les pastiches antiques d'André Chénier, *l'Iphigénie* de Gluck, les illustrations de l'histoire grecque et romaine de David, les *Martyrs* de Chateaubriand; à un degré inférieur, *l'Œdipe chez Admète* de Ducis, le poème des *Jardins* de Delille, les *Saisons* de St-Lambert, les *Mois* de Roucher, la *Grèce sauvée* de Fontanes et l'*Agamemnon* de Népomucène Lemercier » (*La Fin du classicisme... Conclusion*). M. Bertrand eût pu ajouter l'*Antigone* de Ballanche.

Le *Retour à l'antique* échoua, du moins quant au résultat qu'on en attendait, le rajeunissement du classicisme. Pourquoi ? M. Bertrand croit le prouver en alléguant des raisons d'ordre purement littéraire. «Des idées de provenance étrangère lui disputaient le terrain, dit-il,» en outre «les Français ne surent ou ne voulurent pas se dégager de la discipline classique, telle qu'elle s'était constituée au XVIIe siècle..... ils n'arrivèrent pas à sortir de soi pour retrouver et recréer en eux l'âme des civilisations antiques ; et, d'autre part, ils continuèrent à voir, dans l'imitation tout extérieure la loi suprême de l'art ; ils l'exagérèrent même comme aucun des vrais classiques ne l'avait fait. Dans ces conditions, revenir à l'antique, c'était revenir en arrière ; c'était prétendre recommencer toute une évolution historique.... Le classicisme finissant est retourné à ses origines ; né du pastiche et de la

traduction, c'est par le pastiche et la traduction qu'il est mort. » (*Introduction*, p. 1 et 2).

Assurément il n'y a rien là que la critique ne puisse pleinement approuver. Mais expliquer par des raisons purement littéraires des phénomènes aussi considérables que la « fin du classicisme » est-ce suffisant ? Nous ne le pensons pas. Les événements politiques et sociaux y eurent bien aussi leur part.

M. Bertrand nous paraît plus exact dans l'exposé des causes de ce retour à l'antique, qui fait le sujet de son livre. Nous regrettons seulement qu'il n'ait pas jugé bon de consacrer un chapitre entier à cette partie de la question. « C'est surtout, dit-il, dans le paganisme croissant des mœurs et dans la disparition ou l'affaiblissement de l'idée religieuse qu'il faut chercher le principe » du mouvement « antiquisant ». Fort bien ; mais ceci valait la peine d'être développé et cette pensée, capitale, à notre humble avis, en la matière, ne domine pas assez, selon nous, le travail du distingué critique.

Le style de cet ouvrage est en général correct et agréable ; mais on peut lui reprocher d'être inégal et de manquer un peu de relief.

C. R.

HISTOIRE

Saint-Gildas de Ruis. *Aperçus d'histoire monastique*, par Marius Sepet. Paris, Téqui, 1900, in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour rédiger ce travail, M. Sepet n'a pas fouillé les archives de l'antique abbaye bretonne pour leur emprunter des documents inédits ; son but était moins d'écrire son histoire que de placer dans un cadre historique vivant quelques phases de son existence. Cette méthode ne peut être employée qu'avec une certaine réserve ; car, si on la généralisait, l'histoire locale disparaîtrait vite dans un recueil de lieux communs. Mais appliquée, par un homme du savoir de M. Sepet, à une institution telle que le monastère de Saint-Gildas, elle intéresse les lecteurs. La plupart lisent avec plaisir des choses ignorées ; les autres sont heureux de voir sous un jour nouveau ce qu'ils savaient déjà.

Le volume commence par un aperçu intéressant sur les migrations bretonnes en Armorique, sur les moines, qui les suivaient et sur les fondations monastiques, par eux établie dans la presqu'île où leur souvenir est resté vivant. C'est la période des origines. Avec Louis le Pieux, la règle de Saint-Benoît pénètre en Bretagne. Mais les invasions normandes ne tardent pas à jeter la désolation et la ruine dans la plupart des abbayes. Saint-Gildas disparut comme tant d'autres. M. de la Borderie et les historiens de la Bretagne fournissent à l'auteur les renseignements qu'il utilise.

Le monastère breton, restauré en 1008 par une colonie bénédictine partie de Fleury sous la conduite du Bienheureux abbé Félix, fut un siècle plus tard gouverné par le célèbre Abélard. Il y avait peu de choses à dire de son séjour à Ruis. L'auteur trace, à cette occasion, un tableau attachant de son existence tourmentée, et parle du rôle joué par lui dans l'enseignement théologique de cette époque. Les pages qu'il lui consacre se lisent avec plaisir, même après les travaux de M. l'abbé Vacandard.

Saint-Gildas entra bientôt dans l'obscurité où se perd l'histoire du plus grand nombre des abbayes durant la fin du moyen âge. La Congrégation de Saint-Maur lui donna, au XVIIe siècle, une vie nouvelle, qui s'affaissa vite et disparut au milieu de la tourmente révolutionnaire. Une admirable servante de Dieu, Mme Molé, fit sortir des ruines de l'abbaye bretonne l'institution religieuse de la Charité Saint-Louis, qui popularise encore le nom de saint Gildas. DOM J.-M. BESSE.

Korrespondenz der Mauriner mit den Emmeramern und Beziehungen der letzteren zu den wissenschaftlichen Bewegungen des 18. Jahrhunderts, von Dr J. A. ENDRES. Stuttgart-Wien, J. Roth, 1899, in-8 de 103 p. — Prix : 3 fr. 75.

L'auteur distingue deux périodes dans les relations des bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur avec ceux de Saint-Emmeran de Ratisbonne : l'une de 1715 à 1744, l'autre à partir de 1762 ; cette date est celle de l'arrivée de Frobenius Forster, l'éditeur d'Alcuin, à la direction du couvent de Saint-Emmeran. La très grande importance littéraire de ce monastère célèbre a fait éclore en effet toute une correspondance dont M. Endres a retrouvé des fragments (soixante lettres) dans un manuscrit de la bibliothèque de Munich. Ces lettres originales, en latin ou en français, ont pour auteurs P. Quarin, Ch. Lancelot, J. Liéble, P. Maran, F. Hodin, M. Joret, R. Massuet, B. Montfaucon, S. Mopinot, D. de Sainte-Marthe, P. Thibault, V. Thuillier et J. Vaissète. Elles sont ce que sont en général les lettres des bénédictins et ont trait aux travaux des membres de la Congrégation en même temps qu'aux événements littéraires contemporains. Ce nouveau recueil est une contribution intéressante aux relations des monastères bénédictins entre eux. H. S.

Histoire illustrée de la France depuis les plus lointaines origines jusqu'à la fin du XIXe siècle, par le vicomte DE CAIX DE SAINT-AYMOUR et ALBERT LACROIX. Tome Ier. — *La France avant l'histoire et la Gaule indépendante.* Paris, Ollendorff, 1900, gr. in-8 de XVI-320 p., avec 500 grav. et 21 cartes. — Prix : 7 fr. 50.

Le besoin d'une nouvelle Histoire de France se faisait-il vraiment sentir ? C'est ce que nous n'oserions affirmer depuis qu'a paru « l'His-

toire générale » publiée sous la direction de M. Rambaud. Cependant, une Histoire de France, illustrée, rédigée avec méthode, en tenant compte de l'importance relative des périodes, peut, aujourd'hui encore, avoir son utilité. Nous nous garderons de juger trop hâtivement une œuvre qui, dans les prévisions de ses auteurs, ne comptera pas moins de vingt volumes. Le premier volume, que nous présentons aujourd'hui au lecteur, a le mérite de contenir une partie réellement neuve. Les ouvrages analogues ne remontaient guère au delà de l'époque gauloise ou de la conquête romaine ; MM. de Caix et Lacroix ont pensé, avec raison, qu'on pouvait à l'heure présente, à l'aide des lumières qu'apportent dans ces questions la paléontologie, la géologie, l'archéologie, entreprendre enfin le récit de ce long cycle de siècles au cours desquels s'est constitué le sol même de la France. N'est-il pas temps de rendre accessible à tous la connaissance des grandes époques géologiques par où est passé le sol que nous foulons jusqu'à sa formation actuelle, de compléter le récit par des notions sur le développement de la vie végétale et animale pendant les périodes correspondantes, de conduire le lecteur, en passant par l'âge quaternaire où l'homme apparaît, l'âge de la pierre taillée, de la pierre polie, des métaux pendant lesquels il s'achemine vers la civilisation, jusqu'à l'époque où l'on pénètre dans le domaine de l'histoire proprement dite avec les migrations des premières peuplades de la Gaule ?

Dans la préface, les auteurs insistent, à juste titre, sur les « dix mille figures » qui illustreront l'ouvrage. L'image, en effet, est un précieux secours, et dans bien des cas elle remplace avantageusement les descriptions les mieux faites. Pour être vraiment utile, l'image doit être choisie avec un soin infini. Elle doit être avant tout un document: aucune description ne vaudra la représentation figurée d'une arme, d'un bijou, d'un vase, d'une monnaie, d'un monument. Des figures de cette sorte, nous en trouvons en grand nombre dans le volume de MM. de Caix et Lacroix. Mais il en est d'autres, et trop nombreuses, qui revêtent un caractère par trop enfantin. Nous admettons d'ailleurs que, pour la période préhistorique, certaines reconstitutions peuvent présenter un véritable intérêt, encore que nous préférons l'impression d'un poisson ou d'une fougère sur une pierre à un « paysage français de la période miocène » ; mais une fois la période historique atteinte, peut-on admettre que les auteurs aient donné place, dans un ouvrage sérieux, à des figures bonnes tout au plus, à illustrer un conte de la « Veillée des familles ? »

Voici qui dépare, à notre avis, ce premier volume de l'*Histoire de la France* de MM. de Caix et Lacroix, où tant de pages nouvelles, simplement mais clairement écrites, sont à lire et à retenir.

COMTE MAXIME DE GERMINY.

Recueil des traités de la France, publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères, par JULES DE CLERCQ. Tome 2e. *1895-1896*. Paris, Pedone, 1900, gr. in-8 de XXXII-767 p. — Prix : 30 fr.

Nous ne reviendrons pas sur les éloges que le *Polybiblion* a formulés sur cette utile publication depuis l'apparition du premier volume en 1864. Des tables générales, allant de 1713 à 1885, ont été publiées en 1889 et forment le seizième volume de la collection. Comme ceux qui l'ont précédé, le volume que nous annonçons est pourvu d'une table chronologique et suivi d'un index des sujets par ordre alphabétique, des puissances co-contractantes, ce qui facilite beaucoup les recherches.

Les matières sont très nombreuses ; nous en indiquerons quelques-unes, en mentionnant une fois pour toutes les actes relatifs aux diverses populations de l'Afrique : Convention sanitaire internationale. — Convention de droit international privé de La Haie (1897).— Arrangement commercial avec le Canada (1893). — Convention complémentaire de la convention de délimination de la frontière tonkino-chinoise (1895). — Loi sur la protection des intérêts français en Afrique (1894). — Loi relative à une prorogation de la réforme judiciaire en Égypt (1894). — Correspondance relative au nouveau *modus vivendi* commercial avec l'Espagne (1893). — Loi déterminant les rapports commerciaux entre la France et la Roumanie (1893).— Rapport sur la situation de la Tunisie en 1892 (1893). — Rapport sur la proposition relative au séjour des étrangers en France (1893). — Lettres relatives au conflit franco-siamois (1893). — Le conseil de protectorat de l'Indo-Chine (1894). — Note relative au régime des produits français importés en Bulgarie (1894). — Proclamation sur la prise de possession de Madagascar (1896), etc., etc., etc. Je pourrais prolonger cette énumération, mais je me suis appliqué à indiquer que, indépendamment des conventions internationales, M. de Clercq a eu soin d'insérer en ce volume, comme dans les précédents, les pièces de nature à compléter et à expliquer les conventions proprement dites. A. D'AVRIL.

Charles IV et Mazarin (1643-1661), d'après des documents inédits, par FERDINAND DES ROBERT. Nancy, Sidot frères ; Paris, Champion, 1899, in-8 de XVI-795 p.— Prix: 10 fr.

M. Ferdinand des Robert s'est attaché à nous faire connaître l'un des caractères les plus originaux du XVIIe siècle. Après avoir retracé dans un précédent volume sur les *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar* (1634-1643) la lutte que ce prince soutint contre Richelieu, il nous le montre, dans celui-ci, aux prises avec Mazarin. La guerre de Trente ans avait ouvert le champ à l'ambition de ceux qui étaient en état de conduire une armée et fait éclore toute une génération de

condottieri. Fier de ses talents militaires, aimant la vie aventureuse des camps, Charles IV oublia que, maître souverain d'un État, il avait des devoirs à remplir vis-à-vis de ses sujets et devait avant tout les protéger, et, sous Mazarin comme sous Richelieu, il fut toujours prêt à en appeler à son épée. Mais chez lui, l'homme fit tort au commandant d'armée. Roulant dans son esprit les projets les plus contradictoires, ne sachant jamais si l'ami d'aujourd'hui ne sera pas l'ennemi de demain, il est incapable de tirer parti d'une victoire. Jamais il n'obéit à un mobile élevé, sa passion pour Béatrix de Cantecroix ou son intérêt du moment lui dictent ses résolutions. Malgré ses défauts, on le sait bon capitaine; son armée passe pour une des meilleures de l'époque et cela suffit pour que l'Empereur, Philippe IV, Mazarin et plus tard Condé se disputent à l'envi le concours d'un prince chassé de ses États et sur la fidélité duquel nul ne peut compter. Du reste, si Charles IV aime la guerre, il ne lui déplaît pas de négocier et de se mêler à mille intrigues, car il se croit grand diplomate. Aucun scrupule ne le gêne et le moindre prétexte lui est bon pour ne point tenir la parole donnée. Ce jeu d'ailleurs ne lui réussit guère: Mazarin qui, environné d'ennemis, aurait grand désir d'obtenir son appui ou tout au moins sa neutralité, exige de lui plus qu'il ne consent à lui accorder. L'Empereur, malgré les services rendus, l'abandonne au traité de Münster où ses envoyés ne sont pas admis; Philippe IV, enfin, dont il est l'allié, le fait arrêter à Bruxelles pour n'avoir plus à craindre ses trahisons. Définitivement victorieux, Mazarin consentit à s'accorder avec Charles IV et le traité de Vincennes rendit au duc la Lorraine et le Barrois, mais dépourvus de tous moyens de défense.

En lisant le nouveau volume de M. Ferdinand des Robert consacré à un homme qui fit si mauvais usage de ses brillantes qualités et, mêlé à tant d'événements considérables, ne parvint jamais qu'à jouer un rôle secondaire dans l'histoire du XVIIe siècle, on se demande si Charles IV méritait bien la peine donnée à son biographe qui n'a négligé aucun document de nature à nous éclairer sur les faits et gestes de son héros; il a consciencieusement fouillé les archives du ministère des affaires étrangères, les archives de la maison de Lignéville, les collections du département des manuscrits à la Bibliothèque nationale, sans oublier les sources imprimées: aussi est-il parvenu à suivre pour ainsi dire jour par jour les opérations militaires, les négociations, les intrigues qui remplissent la vie du duc sous le ministère de Mazarin. L'auteur, qui sait beaucoup de choses, ne veut nous faire grâce ni d'un détail ni d'une date. Ce désir de ne rien omettre le conduit quelquefois à s'étendre sur des faits qui, pour intéressants qu'ils soient, ne se rapportent que d'une façon très indirecte à la vie de Charles IV et auraient pu être rappelés plus brièvement. Il est enfin regrettable

qu'un travail aussi considérable ne soit pas complété par une table analytique facilitant les recherches. M. des Robert a d'ailleurs écrit un livre définitif et lorsqu'il aura publié un troisième volume sur les dernières années de Charles IV, le duc de Lorraine sera parfaitement connu, et nul historien, je pense, ne sera tenté de traiter à nouveau le même sujet.

ALBERT ISNARD.

Souvenirs d'un volontaire de Cathelineau (campagne et captivité), 1870-1871, complétés après un quart de siècle par le baron DE FONTENAY. Bellème, Levayer, 1899, in-16 de 198 p.

Je n'oublierai jamais la grande joie que je ressentis, lorsque le 9 novembre 1870, un matin, par un beau soleil d'automne, je vis passer sur la route de Blois à Cléry les Cathelineau, le clairon en tête et la chanson aux lèvres : « Où allez-vous ? » leur demandait-on. — « A Orléans, » répondaient-ils gaiement. — Sur la rive droite de la Loire, le canon tonnait aux plaines de Coulmiers, et le soir, tandis que d'Aurelles, vainqueur, établissait son quartier général au Grand-Luz, les Cathelineau entraient à Orléans. Depuis plusieurs semaines, ils étaient campés dans les bois de Lailly, remplissant le rôle d'éclaireurs et tendant des embuscades aux reconnaissances prussiennes qui s'avançaient jusqu'aux limites du Loir-et-Cher. C'est là qu'avait fait ses premières armes le baron de Fontenay qui, après avoir inutilement tenté de former un corps de francs-tireurs était venu, quoique boiteux d'un accident récent, s'engager dans le corps vendéen. D'Orléans, les Cathelineau avaient été dirigés sur la forêt, puis sur Beaune-la-Rolande où un ordre de Gambetta avait envoyé une partie de l'armée de la Loire, ainsi séparée du corps principal que son départ affaiblissait bien malheureusement. La défaite commençait déjà. Les Vendéens, que, par une étrange méprise et à cause de leur chapeau à plumes, on prenait parfois pour des Garibaldiens, se retirèrent par la Sologne, passèrent à Chambord, et de là furent transportés dans des wagons à bestiaux vers l'Ouest où ils regagnèrent l'armée de Chanzy. Ils arrivèrent au Mans la veille de Noël. Le temps était affreux, la neige tombait ; le verglas empêchait d'avancer. Quelques jours après, le 11 janvier, on était à Montfort ; après une lutte héroïque, il fallut se replier et M. de Fontenay, qui était en avant, isolé, allait se retirer à son tour, lorsque tout à coup, il se vit entouré par une quarantaine de soldats à casque pointu. « Rendez-vous » lui cria l'officier. Pour toute réponse, il tira et le lieutenant tomba mort. Mais aussitôt entouré et saisi par les soldats, traité d'assassin, bousculé et frappé comme franc-tireur, l'héroïque Vendéen allait être fusillé, lorsqu'une heureuse intervention du général de Blumenthal, qui déclara que le corps de Cathelineau appartenait à l'armée régulière, le sauva d'une exécution

militaire. Mais elle ne put le mettre à l'abri des brutalités de la soldatesque et des souffrances de toute sorte. Le détail de ces brutalités et de ces souffrances, il faut le demander à l'émouvant récit qu'en a fait celui qui en a été la victime, et que, au bout d'un quart de siècle, il vient de rééditer, en y ajoutant quelques pages préliminaires. Hâtons-nous d'ajouter qu'à côté des tristesses et des douleurs, il y eut des consolations et des instants même de joie, trop fugitifs hélas ! Si les Prussiens maltraitaient leurs prisonniers, les populations des villages qu'ils traversaient s'efforçaient d'alléger leurs souffrances et de soulager leur faim. M. de Fontenay cite plus particulièrement M. le curé de Bouloire et les habitants de Blois et de Beaugency. C'est dans cette dernière ville que, grâce à la pieuse industrie de braves gens qui réussirent à le déguiser, il put s'évader, traverser la Loire et arriver chez un de ses amis du Berry, le baron de Wissel. Il était temps; quelques jours après, la variole qu'il avait gagnée en soignant un de ses compagnons de captivité, se déclarait et le mettait à deux doigts de la mort. Mais les bons soins de son ami le rétablirent : il était sauvé.

Pendant ce temps-là son frère, capitaine au 6e dragons, se battait intrépidement à Artenay et à la Croix-Briquet et, avec le capitaine Rousseau et le lieutenant de la Guesnerie, enfonçait un régiment de cuirassiers blancs. L'héroïsme était héréditaire dans la famille.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Discours de combat, par FERDINAND BRUNETIÈRE. Paris, Perrin, 1900, in-12 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

En ce volume sont réunies sept conférences données au cours des dernières années par l'éminent directeur de la *Revue des Deux Mondes*. Trois d'entre elles : « La Renaissance de l'idéalisme », « l'Art et la Morale », « le Génie latin » se rattachent aux lettres et à la philosophie; trois autres : « l'Idée de la Patrie », « les Ennemis de l'Ame française », « la Nation et l'Armée », sont inspirées par un souffle patriotique avivé par les attaques et les menaces des cosmopolites; la dernière enfin « le Besoin de croire » procède de l'idée religieuse et contourne les frontières de la théologie. C'est la plus intéressante, assurément, car elle nous révèle non seulement les opinions, les conceptions de M. Ferdinand Brunetière, mais encore son état d'âme. Et, quand on note que cette conférence fut prononcée à Besançon à l'occasion d'un congrès de la jeunesse catholique tenu sous la présidence de Mgr Petit, on comprend que le grand écrivain marche d'un pas assuré vers la vérité religieuse et qu'il n'est pas loin d'arriver au port, et d'avoir la foi dans toute sa plénitude.

Par une série de rigoureuses déductions, M. Brunetière établit que le

« besoin de croire » n'est pas moins inhérent à l'esprit humain que les catégories d'Aristote ou de Kant. Il y a des pensées qui ne peuvent naître et se développer que sous l'influence d'une croyance, et l'universalité du besoin de croire implique l'existence de l'objet sans qu'il soit nécessaire de recourir au transcendental et au surnaturel.

En comparant la première des conférences « la Renaissance de l'idéalisme » à la dernière, on peut aisément mesurer le chemin parcouru par M. Brunetière et il prévoit lui-même qu'il ne s'arrêtera pas là, puisque la phrase qui termine le volume est ainsi conçue : « Et pourquoi, si c'est un grand pas de fait, n'en ferais-je pas un jour un autre, et plus décisif? »

ROGER LAMBELIN.

L'École d'aujourd'hui, par GEORGES GOYAU. Paris, Perrin, 1899, in-12 de VII-413. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de l'auteur, l'un des plus distingués des écrivains de la jeune génération catholique, et le sujet aussi, l'un des plus actuels et des plus palpitants qui se puissent traiter, recommandent le nouveau livre de M. Georges Goyau, *l'École d'aujourd'hui*, à la bienveillante attention de nos lecteurs. Mais un titre de recommandation bien meilleur encore, c'est la valeur propre du livre, l'un des mieux écrits et en même temps des plus solides et des mieux documentés qu'on ait publiés depuis longtemps sur *l'École d'aujourd'hui*. Ce livre est le développement de deux articles parus sans signature dans la *Revue des Deux Mondes*, et qui, tombés d'où on ne les attendait pas, dans le marais de l'école laïque, y suscitèrent quelque trouble et en firent monter au ciel comme un orage de protestations, où se reconnaissent le timbre moelleux de M. Buisson et le fifre strident d'un instituteur qui signe « Bonsens », un pseudonyme très mal porté. M. Goyau ne s'en émut guère, et bravement il renouvelle aujourd'hui son bel assaut de jadis, mais au grand jour, en donnant son nom, ce qui ne laissera pas de causer quelque chagrin audit Bonsens, qui croyait avoir vu se lever derrière la *Revue des Deux Mondes*, « la lune dans son plein, c'est-à-dire la tonsure. » C'est ainsi qu'écrit M. Bonsens, homme de flair et de bonne éducation.

Sous sa forme nouvelle, le travail de M. Goyau comprend deux parties : la première, qui est son œuvre personnelle, et la plus agréable à lire, naturellement ; la seconde, qui est un recueil de documents, pas tous très divertissants, puisque l'article du susdit Bonsens s'y trouve, mais tous significatifs et instructifs, et formant ensemble une collection de prix.

La première partie fixe avec une grande précision, appuyée de très nombreuses références, l'origine, le caractère, et la marche évolutive de l'école laïque. L'origine, c'est la franc-maçonnerie, le protestantisme

libéral, qui lui a fourni ses plus actifs ouvriers, la ligue d'enseignement, qui a commencé par lui être une sorte d'avant-garde hypocrite et masquée pour devenir, quand il n'y a plus eu de danger à se montrer telle, le gros de ses troupes et la portion principale de son armée ; le caractère, c'est l'élimination progressive de Dieu, aboutissant à la conception d'une morale sans appui ni sanctions, dont le caractère mal défini et les notions, d'une variété un peu confuse, n'ont pas laissé que de mettre les tenants de l'école laïque dans l'embarras ; l'évolution enfin a conduit les instituteurs de la République sans épithète à la République radicale, en attendant la République socialiste qui se montre déjà au lointain de l'horizon. Et pendant ce temps-là, la criminalité de l'enfance monte et progresse, laissant entrevoir la banqueroute et la liquidation prochaine, en place du beau rêve de moralisation et de progrès que les naïfs d'autrefois s'étaient forgé.

Toutes ces conclusions s'appuient, non pas sur des arguments oratoires, mais sur des citations, des notes abondantes, enfin sur les documents qui forment la seconde partie du volume.

Ces documents se réfèrent, en suivant le même ordre, aux divers sujets qui jalonnent la marche de l'ouvrage : l'école primaire et les devoirs envers Dieu ; le protestantisme libéral et l'école primaire ; la maçonnerie et la morale scolaire ; l'école et la criminalité ; le résultat scientifique de l'instruction primaire ; enfin la maçonnerie et les œuvres post-scolaires. Pour terminer, M. Goyau a la coquetterie de citer quelques appréciations sur ses articles de la *Revue des Deux Mondes*. C'est ainsi que j'ai pu voir M. Bonsens peint par lui-même : spectacle qui mérite d'être regardé.

Et voilà le livre de M. Goyau, infiniment meilleur que je ne l'ai fait voir sans doute ; j'en ai donné l'impression plutôt que je ne l'ai exactement résumé. J'en ai assez dit pourtant pour en laisser deviner la haute valeur et le très grand intérêt. ED. PONTAL.

Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris (*Pater, Noster*[1], *Noster*[2], *qui es in cœlis, Croix, A*[1]), par MM. JOSEPH PETIT et GAVRILOVITCH, MAURY et TEODORU, avec une préface de Ch.-V. Langlois (*Université de Paris. Bibliothèque de la Faculté des lettres*, VII.) Paris, Félix Alcan, 1899, in-8 de XXII-264 p. 1 pl. en photog. — Prix : 9 fr.

Le travail qui fait l'objet du volume que nous annonçons ici a été élaboré dans une des conférences que M. Langlois fait à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. C'est donc au professeur que revient la maîtresse part dans cet essai de restitution, auquel quelques jeunes gens ont collaboré sous sa direction. On savait que dans l'incendie de 1737 les mémoriaux avaient disparu ; M. Langlois a été assez heureux pour

montrer que l'un d'eux, *Noster*, a échappé à la destruction, parce que des hasards non déterminés l'ont fait échouer en 1728 à la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés. M. Langlois établit également dans sa préface qu'après la disparition au xve siècle des archives de la Chambre des comptes de ce registre *Pater*, on en a reconstitué sous le même nom un autre.

Le plan adopté dans l'essai de restitution est fort clair ; l'on a pris soin d'indiquer, avec les copies qui subsistent de chaque document les éditions qui ont pu en être faites. L'on pense bien que sur ce point le travail présentera des lacunes ; elles étaient à peu près inévitables ; elles n'empêcheront pas ce répertoire d'être fort précieux pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la fin du xiiie et des débuts du xive siècle. Un index alphabétique, qui termine le volume, y rend les recherches faciles, bien que nous eussions préféré que les renvois fussent faits non aux pages, mais aux numéros des articles. L'on a jugé utile de grossir ce volume de la reproduction de quelques-unes des pièces, encore inédites, contenues aux mémoriaux. Les quarante-quatre pièces qui composent cet appendice sont toutes bien choisies ; nous y noterons, à des titres divers, l'inventaire du trésor « que l'on porte aucunes fois avec le roy pour les festes » (n° xxii) et l'estimation de l'armée d'Écosse vers 1336-1338 (n° xi). E.-G. L.

L'Allemagne religieuse. Le Protestantisme, par Georges Goyau. 2e édition. Paris, Perrin, 1898, in-16 de xxxiii-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'arrive tardivement (il n'y a pas de ma faute) pour parler du beau livre de M. Goyau. Les lecteurs du *Polybiblion* savent par eux-mêmes qu'on y trouve toutes les qualités auxquelles M. Goyau les a habitués : merveilleuse puissance d'assimilation qui lui permet de dominer et de combiner des milliers de notes, de lectures, d'impressions personnelles ; talent d'exposition grâce auquel il vivifie les questions les plus abstraites ; fécondité inépuisable pour trouver de ces formules frappantes, étonnamment suggestives, qui saisissent l'attention, ouvrent de larges perspectives à la réflexion, et auxquelles il ne manquerait que d'être développées pour former les plus intéressants chapitres d'histoire religieuse. Le premier chapitre est intitulé : *La Carte religieuse de l'Allemagne*. Avec M. Goyau, il n'y a pas à craindre d'être réduit à une simple statistique, à une transcription pure et simple de ce qu'on pourrait lire sur la première carte teintée par confessions. Les raisons historiques (elles se ramènent au fond à une seule, la volonté des princes) qui ont, en Allemagne, tellement enchevêtré les domaines des diverses confessions, comme aussi les raisons contraires qui provoquent aujourd'hui la formation d'une *diospora* catholique et d'une *diospora*

protestante ; tout cela est exposé très clairement par M. Goyau. Il donne aussi, résumant toute une série d'enquêtes, d'intéressants détails sur la vraie situation religieuse et morale des habitants de chaque paroisse. — Les chapitres II et III traitent de la crise intellectuelle du protestantisme contemporain : comment d'une part, par Schleiermacher, Hegel, Strauss, Baur, Ritschl, Harnack, s'est accomplie l'évolution qui a de plus en plus transformé le protestantisme en un christianisme sans dogmes, un subjectivisme chrétien ; et d'autre part, quels conflits soulève dans la vie quotidienne de l'Église la dualité entre la masse des fidèles et l'aristocratie intellectuelle qui enseigne ou se forme dans les Universités, et est imprégnée de ce subjectivisme. Ces chapitres me paraissent appeler une double observation. M. Goyau est volontiers ironique pour la « libre science. » Me trompé-je ? mais il me semble que, plein de sympathie comme il l'est pour les « chrétiens-sociaux », il en veut à la libre science d'être mieux partagée ; il lui garde rancune du prestige dont elle jouit en Allemagne et qui a obligé à la respecter ce même pouvoir impérial qui se gênait peu, à l'occasion, pour reprendre rudement en main le parti évangélique-social. C'est avec une verve joyeuse qu'il met à nu les équivoques, les compromissions étranges, en effet, et, pour trancher le mot, à la fois pénibles et comiques, par lesquelles tant de pasteurs libéraux parviennent à contenter des communautés orthodoxes et à se mettre en règle à la fois avec leurs convictions scientifiques et leur devoir professionnel. Mais a-t-il assez rendu justice à ce qu'il y a, par contre, de grand et de noble dans cette ardeur pour la recherche scientifique qui anime les Universités allemandes ? On dira ce qu'on voudra de l'Allemagne protestante ; elle a une bien grande qualité : elle travaille. Elle travaille plus peut-être qu'on ne le fait dans certains milieux où la certitude paisible de posséder la vérité fait parfois fermer les yeux à la nécessité de la défendre et de la développer. Et il s'en faut que dans les résultats accumulés de ce prodigieux labeur tout soit inutile pour nous autres catholiques. En définitive, c'est à la vérité religieuse qu'il doit profiter, après bien des détours et après que bien des théories auront été échafaudées et renversées les unes sur les autres. Il serait assurément naïf de tirer à soi, plus qu'il ne convient, des adversaires ; mais M. Goyau lui-même ne constate-t-il pas que la libre science, avec Harnack, accepte maintenant telles thèses, sur l'apostolicité et la primauté de l'Église de Rome, que le catholicisme avait toujours affirmées, le protestantisme toujours combattues ? En second lieu, l'Église catholique peut très légitimement triompher de sa belle unité doctrinale, en l'opposant à la dissolution du protestantisme. Toutefois, même dans son sein, n'apercevrait-on pas, entre un petit nombre de chrétiens très éclairés, et le gros des fidèles, un hiatus, inévitable assurément, plus large néanmoins que ne

l'exigerait la force des choses ? Il y a, en dehors des dogmes, tout un ensemble d'opinions théologiques accréditées chez beaucoup et cependant rejetées par la science la plus orthodoxe. De même, sur la valeur de telles traditions historiques ou hagiographiques, sur l'authenticité de telles reliques, l'opinion raisonnée des savants n'est souvent pas d'accord avec le sentiment général des fidèles. De même encore, que de dévotions très populaires, dont le caractère superstitieux ne peut guère être contesté ! Tout cela, il n'est pas toujours facile de le heurter de front ; et soit la prudence personnelle, soit le désir très légitime de ne pas scandaliser ou froisser, conduisent souvent à se réfugier dans une sorte d'ésotérisme, qui pourrait finir par n'être pas sans danger. L'une des réflexions que devrait suggérer le livre de M. Goyau, c'est que si nous avons parfaitement le droit de montrer la poutre (elle est de taille !) qui est dans l'œil des protestants, nous avons aussi le devoir d'ôter la paille du nôtre, en travaillant à la diffusion, dans le grand public catholique, d'une religion plus éclairée. — Dans le chapitre IV, M. Goyau retrace à grands traits l'histoire du mouvement évangélique-social, inauguré par Wichern et sa mission intérieure, engagé par Stöcker dans l'action politique, encouragé d'abord par Guillaume II, puis brusquement désavoué par lui, et changeant de caractère pour se laïciser et se rapprocher du socialisme. Dans le chapitre V, il cherche à saisir les manifestations de la vie protestante. Cette vie est étouffée dans l'Église évangélique, par l'asservissement de l'Église à l'Éta asservissement déploré par quelques-unes des âmes les plus religieu accepté joyeusement au contraire par les adeptes de la théo moderne, auxquels l'État assure la liberté de la science. Cette active, au contraire, et s'épanouit en œuvres admirables mission intérieure et dans un certain nombre de sectes sur ou en dehors de l'Église officielle. Ces deux derniers chap près de la moitié du livre ; visiblement c'est une parti que M. Goyau a traité avec une prédilection et une co particulières. Pourtant la matière est si vaste que si l'o quelque chose dans ces belles pages, ce serait de le densées. A force de concision, l'exposition de M que chose d'un peu abstrait. S'il a démêlé, avec les manœuvres et opérations des partis sur l psychologie des auteurs est souvent à peine i sont résumés d'une manière si brève qu'elle et aucune relation n'est établie entre l'app et la situation économique et matérielle d M. Goyau, très épris avant tout du je dans de fausses doctrines économiques de la crise actuelle ; tandis qu'elle es

part, le fait des mécaniciens, des physiciens et des chimistes, qui ont créé la grande industrie agglomérée, et, en supprimant le temps et la distance, décuplé la concurrence; et qui par contre, on peut l'espérer, résoudront peut-être un jour la question sociale ou du moins feront qu'elle se pose autrement (c'est seulement en ce sens qu'on pourra jamais la dire résolue). Enfin on aimerait à être renseigné autrement que par allusions sur l'organisation administrative de l'Église évangélique.— Ces quelques remarques n'ôtent rien à l'admiration que m'inspire le livre de M. Goyau. Je crois ne pouvoir la témoigner mieux qu'en formulant un vœu. Après avoir, dans cette brillante reconnaissance, pris possession de son terrain, qu'il en entreprenne l'exploration approfondie. Il nous doit sur l'Allemagne protestante, non plus seulement un recueil d'articles où sa pensée se trouve à l'étroit, mais un livre où il puisse se donner le loisir de faire le tour des questions, et de les éclairer dans tous les sens, au lieu de projeter seulement, sur quelques-uns des principaux aspects des choses, un faisceau de lumière concentrée et éclatante.

E. JORDAN.

Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour l'année 1898, rédigé par D. JORDELL. 2e année. Paris, Per Lamm, 1900, in-8 de XI - 272 - 6 p. — Prix : 18 fr.

C'est pour la seconde fois que M. Jordell fait paraître cet utile répertoire. Naturellement, cette deuxième année contient un plus grand nombre de revues et d'autre part renferme quelques améliorations : c'est ainsi que l'auteur a renoncé à peu près à indiquer, comme il le faisait dans la première année, de simples chroniques ou des courriers.

Et maintenant voici quelle est l'économie de la publication de M. Jordell. La *Nomenclature des revues répertoriées*, avec l'indication des abréviations employées pour les désigner au cours du travail, est suivie d'une *Liste des tables de périodiques* publiées dans l'année. Le *Répertoire* est divisé en deux parties : dans la première, les articles sont rangés sous des rubriques classées dans l'ordre alphabétique ; dans la seconde on les retrouve aux noms des auteurs dans l'ordre alphabétique. Avec ce double système, il est extrêmement facile de retrouver l'article qui peut vous intéresser. Bien que M. Jordell n'hésite pas à répéter le même article sous plusieurs rubriques, s'il en est besoin, son travail présente encore des defauts et des lacunes. Nous en signalerons quelques exemples, sans en faire un grief sérieux à l'auteur. Son répertoire rendra, somme toute, trop de services pour que l'on soit en droit de se montrer sévère à son égard. Sous la rubrique *Abbayes*, l'on trouve rangés des articles sur des prieurés, ce qui n'est pas la même chose, et il n'y a pas même un article *Prieuré* qui nous renvoie à *Abbayes*. L'on se demande pourquoi un article à l'*Abbaye de*

Solesmes se trouve à la fois sous les rubriques *Abbayes* et *Solesmes*, tandis qu'un autre, *l'Abbaye d'Aulne*, ne se trouve pas répertorié à *Aulne*. L'on ne voit pas non plus pour quelle raison l'article de M. Stein : *L'Ancienne élection et la justice royale de Pithiviers* ne se trouve répertorié ni à *Élection*, ni à *Justice*, ni pourquoi la rubrique *Conflits* contient l'article de M. Pariset : *Historique sommaire du conflit anglo-vénézuélien en Guyane*, et point l'article : *Le Contesté anglo-vénézuélien* ? Pourquoi aussi sous la rubrique *Conflit* le premier de ces articles est-il mentionné d'une manière plus complète (p. 44-73-247-269) que sous le nom de l'auteur (p. 44-73) ? Il serait facile de relever beaucoup d'exemples analogues. Ce sont là des défauts secondaires qui seront sans doute éliminés peu à peu des années subséquentes. Un défaut plus grave, c'est la confusion que M. Jordell fait parfois entre deux auteurs de même nom ; ainsi notre regretté collaborateur Alfred Spont a été confondu avec son frère Henri.

M. Jordell a ajouté à la fin de son *Répertoire* une liste des Revues répertoriées avec l'indication : 1° des rédacteurs en chef ; 2° des éditeurs ; 3° de la périodicité ; 4° du prix du numéro ; 5° du prix des abonnements. E.-G. LEDOS.

Reseña histórica en forma de diccionario de las imprentas que han existido en Valencia desde la introduccion del arte tipográfico hasta en año 1868, por JOSÉ ENRIQUE SERRANO Y MORALES. Valencia, Domenech, 1898-1899, in-4 de XXVIII-659 p. — Prix : 20 fr.

Consacrer un certain nombre d'années à étudier l'histoire typographique complète d'une ville de premier ordre, c'est d'abord avoir un goût particulier pour ce genre de travail, c'est ensuite être assuré d'arriver tôt ou tard à d'appréciables résultats. Tel est le cas de M. Serrano y Morales qui, trop modestement dans sa préface, se défend d'avoir créé une œuvre définitive. A la vérité, rien n'est définitif ; mais lorsqu'on a, comme lui, conduit à bonne fin un volume de cette importance et si plein de choses neuves, on ne laissera que d'infimes choses à découvrir après soi. En effet, M. Serrano a eu la bonne fortune de retrouver, aux archives municipales de Valence, aux archives du collège Corpus Christi, dans des protocoles de notaires et ailleurs encore, quantité de documents, délibérations, marchés, inventaires, testaments, qui illuminent son texte d'une lumière inattendue, à partir de l'année 1475. Et l'on peut dire que le volume présenté par lui est une des meilleures monographies et des plus séduisantes que l'on ait jamais consacrées à tous les imprimeurs d'une même cité ; parmi ces imprimeurs, nous nous contenterons de citer les plus connus : J. Vizlant, L. Palmart, N. Spindeler, J. Rosenbach, J. Rix de Cara,

P. Hagenbach, L. Hutz, J. Jofré, J. Costilla, J. Mey, J. de Timoneda, D. de La Torre, dont plusieurs ne peuvent cacher leur origine germanique. Quant à Jofré, un texte nous apprend qu'il est Breton.

L'auteur a disposé son dictionnaire par ordre alphabétique ; il l'a complété par une table chronologique des imprimeurs de Valence qui sont en nombre fort respectable, depuis 1474 jusqu'à nos jours. Il a présenté ses textes avec beaucoup de soin, et n'a rien négligé pour retrouver la trace de toutes les anciennes productions de la typographie locale. Il a enfin illustré son livre de nombreuses marques de reproductions dans de justes et utiles proportions. Puisse M. Serrano y Morales trouver, en Espagne et ailleurs, beaucoup d'imitateurs !

H. Stein.

BULLETIN

L'Église et la pitié envers les animaux, textes originaux, puisés à des sources pieuses. Premier recueil sous la direction de la marquise de Rambures, avec une préface par Robert de la Sizeranne. Paris, Lecoffre, 1899, in-12 de xxiii-143 p. — Prix : 2 fr. 50.

Une charmante préface de M. de la Sizeranne sur l'origine chrétienne de cette forme spéciale de la charité, qui s'appelle la pitié envers les animaux ; puis une suite de textes empruntés à Némésius d'Éphèse, à saint Blaise, à saint Macaire, à Sulpice Sévère, à saint Adamnan, à saint Guthlac, à saint Anselme, à saint Barthélemy de Farne, à saint Bernard, à saint Bonaventure, à saint Thomas d'Aquin, à saint Pie V, à Cornelius, à Lapide, à Stapf, à Scavini, à Mgr Besson, à Mgr Guérin, à Montalembert, à Ozanam, à Newman, à Manning, à Gibbons, à Mgr Bagshawe, à dom Gasquet, au P. Lescher, à Mme Abel Ram, au Dr Rolfus, au P. Landsteiner, au cardinal Capecelatro, à dom Tosti, au cardinal Rampolla, textes latins, grecs, français, anglais, allemands, italiens, tel est ce petit livre, où revivent, comme dans leur cadre naturel, beaucoup de figures aimables et charmantes. C'est le bon saint François, qu'une jolie gravure nous fait voir au milieu des animaux familiers qu'il prêchait, qui semble présider à ce concert de toutes les voix de la pitié. Livre gracieux qui procède d'une bonne pensée, fort bien mise en œuvre : il mérite et recevra bon accueil.

Éd. Pontal.

Livre de prières (1305), par Gaston Phébus, comte de Foix, publié par L. de la Brière. 2e édition. Paris, Stock, 1900, in-8 oblong de vii-208 p. — Prix : 6 fr.

Ce charmant petit livre, de forme élégante et originale, comprend deux parties : la première, composée des prières de Gaston de Foix, traduites en langage moderne mais en leur conservant un tour archaïque qui leur donne beaucoup de saveur, c'est à peu près la moitié du volume; la seconde, empruntée à divers auteurs : Marot, avant son évolution confessionnelle; un anonyme du xve siècle; un anonyme du xvie siècle, le chancelier Michel de Marillac; d'autres anonymes, enfin Montaigne. De tout cela l'auteur a fait un recueil pieux et un aimable petit livre. Éd. Pontal.

Le Problème de la vie, ou le Principe vital devant la science et la métaphysique, par l'abbé C. Mano. Paris, Bloud et Barral, 1900, in-18 de 64 p. — Prix 0 fr. 60.

Cet opuscule est au nombre des meilleurs de la collection *Science et Religion*. Dans un premier chapitre, l'auteur cherche une bonne définition de la vie, sans parvenir néanmoins à en trouver une qui soit rigoureuse et adéquate à son objet. Toutefois, il délimite et précise les données du problème en ramenant la vie physiologique à un mouvement d'« évolution » et de « nutrition. » Il décrit ensuite les principaux systèmes par lesquels les savants de différentes écoles cherchent à élucider le problème de la vie ; et, après avoir exposé le résultat des recherches des savants et signalé la part de vérité qu'elles ont mises en lumière, il montre l'arrêt auquel la plupart d'entre eux se trouvent acculés du fait du préjugé matérialiste, et par suite du parti-pris de ne rechercher les sources de la vie que dans les forces exclusivement physiques et chimiques. L'auteur démontre que, devant les phénomènes vitaux, nous sommes en présence de forces irréductibles les unes aux autres, différentes dans leur nature et dans leur mode d'action, et arrive à la nécessité de reconnaître chez les êtres vivants un principe vital étranger aux éléments matériels. Toutefois, contrairement à la doctrine de ceux qu'on a appelés « vitalistes, » ce principe vital n'est autre que l'âme elle-même qui, élevée, dans l'homme, à la dignité d'esprit raisonnable et libre, n'en informe pas moins dans toutes ses parties le corps auquel elle est unie. Jean d'Estienne.

Le Jardinage (*Encyclopédie populaire illustrée*). Paris, Société française d'édition et d'art, L. Henry May, 1899, petit in-8 de 160 p. avec vignettes. — Prix : 1 fr.

Dictionnaire abrégé de tous les termes et de toutes les choses intéressant ceux qui s'occupent de jardinage. Quelque peu sommaire pour les personnes qui veulent apprendre, il sera néanmoins utile à celles qui, sachant déjà, ont besoin de retrouver une indication. Il énumère en effet bien des renseignements ; entre autres, à chaque genre de plantes ou de fleurs, il donne la nomenclature des principales espèces qu'on peut utilement employer. G. de S.

Les Plantes alimentaires des pays chauds et des colonies, par Gustave Heuzé. Paris, Librairie agricole de la Maison rustique, 1899, in-12 de xii-381 p., avec 59 fig. — Prix : 3 fr. 50.

Ce nouveau volume du cours d'agriculture pratique, que M. Heuzé publie dans un format portatif et commode, est une refonte et une mise au point de son précédent ouvrage. Il a exposé antérieurement ce qui concerne les céréales cultivées sous nos climats (*Polybiblion*, t. LXXXV, p. 73). Il aborde maintenant les cultures des pays chauds. A une époque où l'expansion coloniale est à l'ordre du jour, c'est rendre un service réel que de mettre à la portée de ceux qui concourent à ces développements les renseignements qui concernent les pays plus lointains à mettre en valeur. Comme dans le reste de l'ouvrage, la méthode est simple, l'exposition claire et facile et les développements assez complets pour faire de cette partie un manuel utile et intéressant. G. de S.

Recherches sur les gaz, par A. Leduc. Paris, Gauthier-Villars, 1898, in-8 de 116 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nouvelles Recherches sur les gaz, par A. Leduc. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de 56 p. — Prix : 1 fr. 50.

Dans ces deux ouvrages, M. Leduc fait connaître les importants résultats de ses travaux sur les gaz.

Le premier est consacré : à la composition de l'air atmosphérique; à la densité des gaz; aux températures et pressions critiques; aux poids atomiques de l'oxygène, de l'hydrogène, du carbone, de l'azote, du chlore, de l'argent, du soufre et du phosphore; à la compressibilité des gaz; à la loi des volumes moléculaires; aux coefficients de dilatation. Parmi tous les résultats intéressants mis en évidence par l'éminent professeur, nous signalerons en particulier la loi des volumes moléculaires. « A des températures et sous des pressions « correspondantes », les volumes moléculaires des divers gaz rapportés à l'un deux supposé parfait sont égaux. » Cette loi limite destinée à remplacer le principe d'Avogadro-Ampère s'applique, non à l'ensemble des gaz, mais à des groupes que l'auteur a distingués par l'étude de la compressibilité. Le volume se termine par une étude sur le mélange des gaz; c'est un premier travail pour élucider l'opposition qui existe entre les lois de Dalton et de Berthollet.

— La seconde brochure est consacrée aux densités de vapeurs; aux vapeurs anomales où, dans une belle étude, M. Leduc est amené à ne pas croire à l'existence de la dissociation de la molécule du chlore; aux chaleurs spécifiques; aux expériences de lord Kelvin et Joule. En dehors des résultats remarquables que l'auteur a obtenus, et qui doivent être consultés par tous les physiciens, cet opuscule est extrêmement intéressant à cause de sa disposition méthodique. Les questions traitées sont précédées de leur historique très complet; les méthodes employées par M. Leduc sont comparées, par lui-même, aux méthodes suivies par les autres physiciens; la critique des modes d'opérations est très serrée, sans que l'auteur ait la moindre préoccupation de faire son propre éloge. Enfin, lorsque les résultats ne sont pas concluants, M. Leduc n'hésite pas à l'avouer, et il pousse l'amour de la vérité au point d'indiquer dans quelle direction les études peuvent être poursuivies. Voilà donc un modèle de critique scientifique qui rendra les plus grands services à tous ceux qu'intéresse la théorie des gaz.

E. Chailan.

La Franc-maçonnerie grande agence électorale, par Un Patriote. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1900, in-18 de 60 p. — Prix : 0 fr. 15.

Très bonne petite brochure qu'il importe de répandre le plus possible. L'action électorale de la Franc-maçonnerie y est mise en pleine lumière d'après les documents les plus authentiques. On y voit comment les élections sont préparées dans les convents, comment les éligibles sont désignés et soutenus par les loges, comment ils doivent s'engager à un programme minimum anticlérial et socialiste, quitte à avoir vis-à-vis des électeurs un programme tout différent. — L'auteur fait remarquer avec raison que les conservateurs sont loin d'avoir une organisation pareille. C'est un monopole dont la Franc-maçonnerie est très jalouse. Les PP. assomptionnistes, qui ont essayé de créer parmi les catholiques une organisation analogue, s'en sont aperçus récemment.

D. V.

Intorno la caduta della repubblica di Venezia (*sagger due*), da OTTOLENGHI (LELIO). Verona, Drucker, 1899, in-8 de XII-124 p.

« Mai refleurissait, les roses multicolores (?) charmaient les airs amoureux de leurs parfums, l'onde placide de la lagune continuait à battre d'un rauque lent rhytmique (*sic*) murmure les vétustes palais, et la République autocratique s'amollissait sans gloire dans le solennel repos du sépulcre. Et l'étendard de saint Marc, dans son triste départ, était accompagné par les douloureuses élégies des poètes; le fier ailé lion était salué des larmes et des soupirs des sujets istriens et dalmates, des clameurs des fidèles Bocchesi, tandis qu'alentour, avec des éclats de rire moqueurs, à la mourante adressaient leur raillerie les perfides traîtres, qui l'enguirlandaient d'une chaîne de mensonges odieux; et ces mensonges, accueillis par les historiens, les poètes, les romanciers, rendaient infâmes pour la postérité la mémoire de la noble cité, par des légendes étranges, fantastiques de vengeances, de morts, de peureux assassinats. »

Ceci est le commencement d'une étude historique, faite d'abord en conférence et arrangée ensuite en mémoire, sur la chute de la république de Venise. Malgré cette ridicule grandiloquence, l'étude est intéressante, encore que superficielle et rapide et presque complètement dénuée de documentation. L'auteur y exprime avec force cette idée que réduire l'étude de la chute du gouvernement aristocratique de Venise aux toutes dernières années du XVIIIe siècle, et la déduire des événements de 1789 à 1797, est une grave erreur. Il faut, selon lui, — et très justement, — commencer cette étude au moins dès la dernière guerre soutenue par la République contre les Turcs et terminée par la paix de Passarovitz (1718); étudier la suite de la politique extérieure de la République tout entière occupée a maintenir le *statu quo*, à ne pas sortir de la neutralité, — armée ou désarmée, — dans laquelle la majorité des sénateurs et des *savii* plaçaient le salut de leur patrie. Mais pour comprendre les raisons profondes de cette politique, il est nécessaire de bien connaître les conditions économiques et financières du pays, les changements survenus dans les lois, les idées, les sentiments, les mœurs; d'examiner la multiplication et l'incessante correction des lois et des capitulaires de corporations dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Si l'on ajoute à cela l'examen des origines de la Venise démocratique qui commence à sortir des ruines de la noblesse, de l'expression par la littérature de cette lutte de classes, des principaux monuments de la poésie politique et satirique, on aura quelque idée de ce que M. Ottolenghi a touché dans sa première étude. On peut penser qu'il n'a qu'esquissé ce beau sujet, qu'on pourrait au reste délimiter plus fortement et resserrer davantage.

La seconde étude reprend, avec quelques développements et d'assez nombreuses citations précieuses pour leur rareté plus que pour leur valeur intrinsèque examen de *la Poesia politica e la satira nella republica veneta durante gli ultimi anni del secolo XVII*, qui d'après l'auteur est nécessaire pour bien comprendre la chute de la République. — Au cours de ces études, M. Ottolenghi, qui ne craint pas les idées neuves, émet celle-ci, à savoir que, la Révolution française ne se fût-elle pas produite et n'eût-elle pas amené la chute de la Sérénissime, une révolution démocratique aurait pourtant éclaté avec succès à Venise. L'idée est intéressante et mérite d'être discutée. L.-G. P.

Alexandre Pouchkine (1799-1899), par E. SEMENOFF. Paris, Stock, 1900, in-12 de VI-78 p. — Prix : 2 fr.

Ces quelques pages sont consacrées à faire connaître la vie et les œuvres du plus grand poète de la Russie. Compromis dans le mouvement révolutionnaire de 1825, Pouchkine n'a pas persévéré dans cette voie ni comme artiste ni comme homme politique. Nul n'a chanté plus chaudement le tsarat. Dans l'un de ses poèmes, il fait de Mazeppa un monstre et il voit en Pierre Ier « une image de la colère de Dieu. »

M. Semenoff s'attache à prouver que la femme de Pouchkine était innocente. Il en donne le portrait ainsi que celui du poète. Il cite les jugements de plusieurs critiques sur l'œuvre de Pouchkine : le plus curieux de ces jugements est celui du Polonais Mickiewicz. Enfin le volume contient la traduction de plusieurs poésies de Pouchkine, notamment des *Tzygunes*, qui n'est pas la plus belle. Je préférerais notamment un petit poème légendaire, dont la traduction très littérale, vers par vers, se trouve dans *Slavy-Dcéra* (Paris, Leroux). L'opuscule de M. Semenoff inspirera le désir de faire une connaissance plus approfondie de l'œuvre de Pouchkine. A. D'AVRIL.

Bibliographie des travaux scientifiques, par J. DENIKER. T. I. 2e fasc. Paris, Impr. nationale. 1897, in-4 de 200 p. — Prix : 5 fr.

Recueil comprenant des indications bibliographiques complètes relatives aux sciences mathématiques, physiques et naturelles pures, sur tous les articles publiés dans les Mémoires des Sociétés savantes de France. Cette livraison est consacrée aux Sociétés des départements depuis le Gard inclus jusqu'à la Haute-Loire. E. C.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — C'est à la fois un orateur de premier ordre, un écrivain consommé et un éducateur hors de pair qui est disparu le 13 mars à Toulouse, en la personne du R. P. Henri DIDON. Né au Touvet (Isère), le 17 mars 1840, il commença ses études au petit séminaire de Grenoble, entra à 18 ans comme novice, chez les dominicains, où il connut le P. Lacordaire et, après avoir prononcé en 1862 les vœux perpétuels, fut envoyé au couvent de la Minerve, à Rome, pour se préparer à la prédication. Rentré en France, dès 1868, il attira l'attention par les conférences qu'il fit à Saint-Germain-des-Prés, sur le monachisme. Il alla ensuite passer quelques années dans le Midi, notamment à Marseille, où il mit, ainsi qu'à Toulon, son éloquence au service du patriotisme, en parlant pour la libération du territoire. De retour à Paris, il s'installa au couvent de la rue Jean-de-Beauvais dont il devint prieur un peu plus tard. La hardiesse des opinions qu'il exprima à Saint-Philippe-du-Roule, dans ses conférences sur l'indissolubilité du mariage (1879), et l'imprudence de quelques propositions qu'il formula à la Trinité (1880) sur l'antagonisme de la science et de la foi déterminèrent ses supérieurs à l'envoyer en retraite à Corbara (Corse) où il resta dix-huit mois. Il passa les années suivantes à voyager en Orient pour préparer son ouvrage sur Jésus-Christ, et en Allemagne où il étudia les Universités. En 1890, il fut nommé directeur de l'École Albert le Grand établie à Arcueil par les dominicains, et un peu plus tard, il fondait à Paris l'École Lacordaire. Il ne tarda pas à reprendre avec éclat possession de la chaire, notamment à la Madeleine. Sauf ses deux grands ouvrages : Les *Allemands* et *Jésus-Christ*,

son bagage littéraire se compose surtout de discours dont nous n'indiquerons qu'un certain nombre, prononcés à Paris, en province et même à l'étranger : *Qu'est-ce qu'un moine ? Quel est son rôle social ?* (Paris, 1868, in-8) ; — *Éloge funèbre de Mgr Darboy, archevêque de Paris* (Paris, 1871, in-8) ; — *Ce qui fait un grand citoyen* (Toulon, 1872, in-8) ; — *Discours sur la confession, suivi d'un appel en faveur de l'œuvre des orphelins* (Marseille, 1872, in-8) ; — *Discours sur le patriotisme* (Marseille, 1872, in-8) ; — *L'Homme selon la science et la foi, conférences* (Paris, 1875, in-12, 3e éd., 1886) ; — *L'Apôtre* (Paris, 1876, in-12) ; — *L'Enseignement supérieur et les Universités catholiques* (Paris, 1876, in-18) ; — *Le Travail du moine-apôtre* (Paris, 1877, in-8) ; — *La Science sans Dieu. Conférences, nouvelle série* (Paris, 1878, in-16) ; — *Indissolubilité et divorce* (Paris, 1880, in-18 ; nouv. éd., 1892) ; — *La Palestine* (Paris, 1883, in-8) ; — *Les Allemands* (Paris, 1884, in-8, 18e éd., 1884) ; — *L'Hôpital religieux et la laïcisation* (Paris, 1886, in-8) ; — *Jésus-Christ* (Paris, 1891, 2 vol. in-8) ; — *Le Rôle de Jésus-Christ dans l'humanité* (Grenoble, 1891, in-8) ; — *Christophe Colomb* (Paris, 1892, in-8) ; — *L'Union des catholiques de l'Église de France* (Paris, 1892, in-8) ; — *L'École Lacordaire* (Paris, 1893, in-8) ; — *La Foi et la divinité de Jésus* (Paris, 1894, in-16) ; — *Problèmes religieux, conférences de Nancy, 1868-1869* (Paris, 1896, in-18) ; — *Le Devoir intellectuel et social de la jeunesse* (Besançon, 1896, in-8) ; — *L'Irréligion moderne et les croyants* (Paris, 1896, in-8) ; — *L'École libre* (Paris, 1897, in-8) ; — *Quest-ce que le prêtre ?* (Paris, 1897, in-8) ; — *L'Éducation présente* (Paris, 1898, in-18) ; — *L'Esprit militaire dans une nation* (Paris, 1898, in-8).

— M. Jules-Édouard-Maximin Deloche, né à Tulle le 27 octobre 1817 mort le 12 février, occupait une des premières places parmi nos historiens de l'ancienne Gaule et nos archéologues. Il fit d'abord ses études de droit qu'il acheva en 1836, époque à laquelle il se fit inscrire au barreau de Bordeaux. Quelques années plus tard, il partait pour Alger en qualité de directeur des travaux publics d'Algérie, et échangeait bientôt cette position pour celle de directeur des affaires civiles de Constantine. De retour en France dès 1850, il entrait en 1853 au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics et devenait directeur de la comptabilité centrale. En 1880 il prit sa retraite. Les publications qu'on lui doit témoignent toutes d'une profonde érudition ; l'une (*Cartulaire de Beaulieu*), lui valut en 1859 le grand prix Gobert et une autre (*Études sur la géographie historique de la Gaule*), le grand prix du concours des antiquités nationales, en 1864. En 1871, il entra à l'Académie des inscriptions en remplacement de Huillard-Bréholles. Beaucoup de ses dissertations ont paru dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* et dans la *Revue archéologique*. Il a publié notamment : *Notice musicale sur Renaud de Vilback* (Paris, 1844, in-8) ; — *Étienne Baluze, sa vie et ses œuvres* (Paris, 1856, in-8) ; — *Les Lémovices de l'Armorique mentionnés par César. Peuplades qui les composaient. Limites de leur territoire. Leurs villes principales* (Paris, 1856, in-8) ; — *Cartulaire de l'abbaye de Beaulieu (en Limousin)* (Paris, 1859, in-4) ; — *De la Forêt royale de Ligurium mentionnée dans le capitulaire de Kiersi (877)* (Paris, 1859, in-8) ; — *Du Principe des nationalités* (Paris, 1860, in-8) ; — *Études sur la géographie historique de la Gaule et spécialement sur les divisions territoriales du Limousin au moyen âge* (Paris, 1861-1864, in-4) ; — *Géographie historique au moyen âge. Des Divisions territoriales du Quercy au IXe, Xe et XIe siècles* (Paris, 1861, in-8) ; — *Description des monnaies mérovingiennes du Limousin* (Paris, 1863, in-8) ; — *Observations sur la communication de M. Levasseur relative à la densité de la population et au nombre moyen des enfants dans la Gaule au IXe siècle d'après le polyptique de l'abbé Irminon* (Paris, 1889, in-4) ; — *Études de*

numismatique mérovingienne. Monnaies inédites, attributions géographiques, système monétaire de Théodebert Ier, monnayage au nom de Maurice Tibère, explication d'une formule, médaille de Dagobert Ier (Paris, 1890, in-8); — *La Procession dite de la Lunade et les feux de Saint-Jean à Tulle (Bas Limousin)* (Paris, 1890, in-4); — *Le Jour civil et les modes de computation des délais légaux en Gaule et en France depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (Paris, 1891, in-4); — *Saint-Rémy de Provence au moyen âge* (Paris, 1892, in-4);— *Le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles au moyen âge* (Paris, 1896, in-4); — *Des Indices de l'occupation par les Ligures de la région qui fut plus tard appelée la Gaule* (Paris, 1897, in-4).

— M. Jean-Auguste-Jules Loiseleur, mort le 6 mars, était à la fois un littérateur fort érudit et un historien de grand mérite. Né à Orléans, le 4 octobre 1816, il fit de brillantes études et se sentit d'abord attiré vers le théâtre; il donna en 1840 au théâtre du Gymnase, une comédie intitulée *Lénore*. Mais ses goûts le portèrent bientôt vers les études historiques, et après qu'il eut été nommé bibliothécaire de sa ville natale, il sut tirer un excellent parti des documents conservés dans le dépôt confié à sa garde. M. Loiseleur a aussi donné des articles estimés au *Temps*, à la *Revue historique*, à la *Revue contemporaine* et à l'*Art*. Nous rappellerons de lui : *Lénore, drame en un acte* (Paris, 1840, in-8); — *Châteaux historiques. Chaumont* (Orléans, 1858, in-8); — *Châteaux historiques de la Loire. Étude sur Gilles Berthelot, constructeur du château d'Azay-le-Rideau, et sur l'administration des finances à son époque* (Tours, 1860, gr. in-8); — *Châteaux historiques de la Loire. Le Château de Gien* (Orléans, 1860, in-8); — *Résidences royales de la Loire. Chambord, quelques pages de son histoire* (Orléans, 1861, in-8); — *Les Crimes et les peines dans l'antiquité et dans les temps modernes* (Paris, 1863, in-18); — *Notice sur des manuscrits inédits de Lavoisier et sur ses travaux dans l'assemblée provinciale de l'Orléanais tenue en 1787* (Orléans, 1863, in-8); — *Mazarin et le duc de Guise, la politique de la France sous la révolution de Naples de 1647* (Paris, 1865, in-8); — *Le Masque de fer devant la critique moderne* (Paris, 1867, in-8); — *Problèmes historiques. Mazarin a-t-il épousé Anne d'Autriche? Gabrielle d'Estrées est-elle morte empoisonnée* (Orléans, 1867, in-18); — *Comptes des dépenses faites par Charles VII pour secourir Orléans pendant le siège de 1428* (Orléans, 1868, in-8); — *Monographie du château de Sully* (Orléans, 1868, in-8); — *L'Administration des finances dans les premières années du règne de Charles VII* (Paris, 1869, in-8); — *Le Château du Hallier* (Orléans, 1869, in-8); — *Un dernier mot sur le Masque de fer* (Paris, 1869, in-8); — *Les Archives de l'Académie d'Orléans, histoire de son passé et des conditions de son avenir* (Orléans, 1872, in-8); — *La Doctrine secrète des Templiers* (Paris, 1872, in-8); — *La Légende du chevalier d'Assas* (Paris, 1872, in-8); — *Questions historiques du XVIIe siècle. Ravaillac et ses complices. L'Évasion d'une reine de France. La Mort de Gabrielle d'Estrées. Mazarin et le duc de Guise* (Paris, 1873, in-18); — *L'Expédition du duc de Guise à Naples. Lettres et instructions diplomatiques de la cour de France (1647-1648)* (Orléans, 1875, in-8); — *Une Anthologie d'Horace, précédée d'observations sur la façon dont il convient de traduire aujourd'hui les poètes* (Orléans, 1875-1879, 3 vol. in-8); — *La Mort du second prince de Condé* (Paris, 1876, in-8); — *Les Points obscurs de la vie de Molière* (Paris, 1877, in-12); — *Les Nouvelles Controverses sur la Saint-Barthélemy* (Paris, 1881, in-8); — *Trois énigmes historiques. La Saint-Barthélémy. L'Affaire des poisons et Mme de Montespan. Le Masque de fer devant la critique moderne* (Paris, 1882, in-18); — *Les Larcins de M. Libri à la bibliothèque publique d'Orléans* (Orléans, 1884, in-8); — *Molière. Nouvelles Controverses sur sa vie et sa famille* (Orléans, 1886, in-18); — *L'Université*

d'Orléans pendant sa période de décadence (Orléans, 1886, in-8); — *La Jeanne d'Arc de Foyatier, histoire du monument, procès qu'il suscita, drame lyrique composé pour son inauguration, et lettres de Louis Lacombe sur ce drame* (Orléans, 1892, in-8).

— Le baron Gaudenzio CLARETTA, membre de l'Académie des sciences de Turin, mort dans les derniers jours de février, naquit en cette ville en 1835. C'est dans cette même ville qu'il passa son doctorat en droit en 1857; mais il abandonna bientôt les études juridiques pour se consacrer entièrement à l'histoire, comme il ressort de nombreux articles et mémoires épars dans différents recueils tels que : la *Rivista contemporanea*, l'*Archivio storico italiano*, l'*Archivio storico lombardo*, le *Giornale ligustico*, la *Rivista europea*, les *Atti della reale Accad. delle scienze di Torino*, le *Giornale araldico-genealogico-diplomatico* et les *Miscellanea di storia italiana*. Parmi ses travaux, tous curieux et très documentés, de première importance pour l'histoire des princes et des princesses de la Maison de Savoie, nous mentionnerons : *Da Giaveno, Coazze e Valgioie. Cenni storici con annotazioni e documenti inediti* (Torino, 1859, in-8); — *Memorie storiche intorno alla vita ed agli studi di Gian Tomaso Terraneo, di Angelo-Paolo Carena e di Giuseppe Vernazza, con documenti* (Torino, 1862, in-8); — *Notizie storiche intorno alla vita ed ai tempi di Beatrice di Portogallo, duchessa di Savoia* (Torino, 1863, in-8); — *Vita di Maria-Francesca-Elisabetta di Savoia-Nemours, regina di Portogallo* (Torino, 1865, in-8); — *Il Municipio Torinese ai tempi della pestilenza del 1630 e della reggente Cristina di Francia duchessa, di Savoia* (Torino, 1868, in-8); — *Storia della Reggenza di Cristina di Francia, duchessa di Savoia* (Torino, 1868-1869, 3 vol. in-8); — *Storia diplomatica dell' antica abbazia di San Michele della Chiusa* (Torino, 1870, in-8); — *Il Principe Emanuele Filiberto di Savoia alla corte di Spagna. Studii storici sul regno di Carlo Emanuele I* (Torino, 1872, in-8); — *Adelaide di Savoia, duchessa di Baviera, e si suoi tempi. Narrazione storica* (Torino, 1877, in-16); — *Storia del regno e dei tempi di Carlo Emanuele II, duca di Savoia* (Genova, 1877-1878, 3 vol. in-8); — *Giuseppe Vernazza nei suoi studi e nelle sue relazioni litterarie* (Torino, 1878, in-4); — *Un' Impresa contro Genova sotto il regno del duca Ludovico di Savoia* (Genova, 1879, gr. in-8); — *La Mission du seigneur de Barres, envoyé extraordinaire de François Ier, roi de France à la cour de Charles III, duc de Savoie, d'après des documents inédits* (Chambéry, 1880, in-8); — *I Signori di Montafia, Tigliole, Roatto, Varisella e Marello* (Pisa, 1883, gr. in-4); — *La Successione di Emanuele Filiberto al trono sabaudo e la prima ristorazione della casa di Savoia* (Torino, 1884, in-8); — *Una Figlia di Giacomina d'Entremont, ammiaraglia di Coligni* (Torino, 1884, in-8); — *Il Duca di Savoia Emanuele Filiberto e la corte di Londra negli anni 1554 e 1555* (Pinerolo, 1892, in-8); — *La Regina Cristina di Svezia in Italia (1655-1689)* (Torino, 1892, in-8); — *Notice pour servir à la vie de Mercurin de Gattinara, grand chancelier de Charles-Quint, d'après des documents originaux* (Chambéry, 1898, in-8).

— Il nous paraîtrait regrettable de ne point consacrer une notice spéciale à M. Louis BENLOEV, mort le 4 février, à Dijon, bien que cet auteur ne jouisse pas d'une notoriété considérable. Ce philologue français, d'origine allemande, naquit à Erfurth, le 15 novembre 1818. Après avoir suivi les cours des Universités de Berlin, Leipzig et Goettingue, il vint en France en 1841, y obtint la naturalisation et enseigna successivement les langues vivantes modernes à Nantes et à Bourges. Il fut nommé ensuite sous-bibliothécaire à la Sorbonne et se fit recevoir docteur ès-lettres en 1847 avec une thèse fort remarquable (*De l'Accentuation dans les langues indo-européennes tant anciennes que modernes*). Il obtint en 1849 la chaire de littérature étrangère à

la Faculté de Dijon, chaire qu'il échangea en 1860 pour celle de littérature grecque et latine, devint en 1871 doyen de la Faculté et prit sa retraite en 1882. Nous citerons parmi ses principales publications : *De l'Accentuation dans les langues indo-européennes tant anciennes que modernes* (Paris, 1847, in-8) ; — *De Sophocleae dictionis proprietate cum Æschyli Euripidisque dicendi genere comparata* (Parisiis, 1847, in-8) ; — *Aperçu général de la science comparative des langues pour servir d'introduction à un traité comparé des langues indo-européennes* (Paris, 1858, in-8 ; 2e éd., 1872) ; — *Recherches sur l'origine des noms japhétiques et sémitiques* (Giessen, 1861, in-8) ; — *Précis d'une théorie des rythmes* (Paris, 1862, 2 vol. in-8) ; — *De quelques caractères du langage primitif* (Paris, 1863, in-8) ; — *Les Sémites à Ilion, ou la Vérité sur la guerre de Troie* (Paris, 1863, in-8) ; — *De la Naissance et de la fin des littératures* (Dijon, 1867, in-8) ; — *Du Lyrisme* (Dijon, 1868, in-8) ; — *De l'Épopée* (Dijon, 1869, in-8) ; — *Essai sur l'esprit des littératures. La Grèce et son cortège, ou la Loi esthétique* (Paris, 1870, in-18) ; — *Essai sur l'esprit des littératures. Un dernier mot sur les prosateurs* (Paris, 1871, in-8) ; — *La Grèce avant les Grecs, étude linguistique et ethnographique : Pélasges, Lélèges, Sémites et Ioniens* (Paris, 1877, in-8).

— On annonce encore la mort de MM. : le P. François Balme, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui après avoir publié la suite des *Études* du P. Antonin Danzas *sur les temps primitifs de l'ordre de Saint-Dominique*, avait entrepris avec le P. Lelaidier un *Cartulaire, ou Histoire diplomatique de Saint-Dominique* (Paris, s. d., 2 vol. in-8), malheureusement inachevé, mort à Levallois-Perret le 25 février, âgé de 65 ans ; — Émile Blanchard, membre de l'Académie des sciences, collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, et auteur, en outre de nombreux mémoires publiés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* et les *Annales des sciences naturelles*, d'ouvrages importants sur l'histoire naturelle, mort à Paris le 12 février, âgé de 80 ans ; — Alfred Bonsergent, qui s'est fait connaître par des comédies et surtout des romans parmi lesquels nous citerons : *Mme Caliban* (Paris, 1883, in-16) et *Cabinet d'affaires* (1899), mort le 13 mars à Paris, âgé de 51 ans ; — Louis Bourdeau, qui a publié, entre autres ouvrages remarquables : *L'Histoire et les historiens. Essai critique sur l'histoire considérée comme science positive* (Paris 1888, in-8) et *le Problème de la mort, ses solutions imaginaires et la science positive* (Paris, 1893, in-8, 2e éd., 1896), mort à Pau le 13, mars, âgé de 76 ans ; — Gaston de Carné, directeur de la *Revue historique de l'Ouest* et auteur de quelques publications historiques, dont l'une des plus importantes a pour titre : *Les Chevaliers bretons de Saint-Michel, depuis la fondation de l'ordre en 1469 jusqu'à l'ordonnance de 1665, notices recueillies par le comte d'Hozier* (Nantes, 1884, in-8), mort récemment, âgé de 43 ans ; — le chanoine Martin Casanova de Pioggiola, auteur d'ouvrages en vers et en prose, tels que *Poesie morali* (Bastia, 1873, in-8), et surtout *la Vérité sur l'origine et la patrie de Christophe Colomb* (Bastia, 1880, in-16 ; nouv. éd., 1889, in-8), mort le 3 mars, âgé de 66 ans ; — Alfred Colas, ancien professeur de mathématiques et auteur d'ouvrages classiques, mort à Vendôme, le 12 mars ; — Henri Crisafulli, auteur dramatique bien connu, qui laisse des drames écrits en collaboration avec Édouard Devicque, tels que *César Borgia* (1855), des comédies comme *le Démon du jeu* (en collab. avec Th. Barrière. Paris, 1863, in-12) et une série de romans publiés en collab. avec G. Aimard sous le titre de : *Les Invisibles de Paris* (Paris, 1867-1868, 5 vol. in-18), mort le 5 mars, âgé de 73 ans ; — Le Dr Decès, professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine de Reims, mort à la fin de février ; — E. Garnot, collaborateur agricole de la *Croix*, mort le 16 mars, à

Avranches; — Le R. P. François GRANDIDIER, de la Compagnie de Jésus, qui professa de 1850 à 1858 la rhétorique au collège de la Providence, qu'il avait contribué à fonder, et qui fut de 1866 à 1872 recteur du collège des jésuites d'Amiens, mort à Rome le 6 mars, âgé de 77 ans; — le comte Emmanuel-Ferdinand DE GRASSET, ancien archiviste du département des Bouches-du-Rhône, et auteur entre autres publications de : *Notice sur les chartes impériales du royaume d'Arles existant aux archives départementales des Bouches-du-Rhône* (Marseille, 1866, in-8), mort à Marseille le 26 février; — Le Frère ISIDORE, un des fondateurs de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes de la Miséricorde de Montebourg, mort dans cette ville, le 15 mars, à l'âge de 72 ans; — Maurice LA CHATRE, publiciste, collaborateur du *Vengeur*, de F. Pyat, directeur d'autres journaux révolutionnaires (*la Commune*, le *Journal de la Révolution*), et auteur, entre autres publications, d'une *Histoire des Papes* (Paris, 1842-1843, 10 vol. in-8), qui fit scandale, mort le 9 mars, à l'âge de 86 ans ; — Le Dr LEROY, professeur de pathologie interne à la Faculté de médecine de Lille, mort au commencement de mars ; — Emmanuel LIAIS, ancien directeur adjoint de l'Observatoire de Paris, ancien directeur de l'Observatoire de Rio-de-Janeiro, à qui l'on est redevable de belles découvertes scientifiques et dont nous citerons entre autres ouvrages estimés : *De l'Emploi de l'air comme force motrice* (Paris, 1854, in-8) ; *L'Espace céleste et la nature tropicale, ou Description de l'univers* (Paris, 1865, gr. in-8 ; 2e éd., 1882), mort à Cherbourg, le 5 mars, âgé de 74 ans ; — Henri-Antoine MONCEAUX, conservateur de la bibliothèque et du musée d'Auxerre, auteur, entre autres ouvrages, de : *Documents sur la Révolution française. La Révolution dans le département de l'Yonne, 1788-1800, essai bibliographique* (Paris, 1890, in-8); *Les Le Rouge, de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs, études sur les débuts de l'illustration du livre au XVe siècle* (Paris, 1896, 2 vol. gr. in-8), mort le 1er mars, à 69 ans ; — le général Eugène PAQUIÉ, auteur de quelques ouvrages techniques, mort à Paris, le 14 mars, âgé de 61 ans; — le Dr L.-H. PETIT, rédacteur en chef de la *Revue de la tuberculose*, mort à la fin de février ; — le Dr H. PEYRAUD, l'un des fondateurs de la *Revue théorique et pratique des maladies de la nutrition*, auteur de plusieurs publications médicales, mort le 11 mars ; — Ferdinand SICARD, collaborateur français de l'*Indépendance belge*, mort à Marseille, le 17 mars, âgé de 45 ans; — Valentin SIMOND, directeur de l'*Écho de Paris*, mort le 7 mars, à Paris ; — le Dr Charles TRUCHOT, professeur de physique à l'École de médecine, auteur de quelques publications médicales, mort le 13 mars, à 41 ans; — Eugène VIVIER, musicien, humoriste, auteur de nombreuses publications fantaisistes, surtout de monologues, et dont nous citerons : *Quelques heureuses étapes pendant le cours de l'existence d'un musicien* (Nice, 1893, in-12), mort à Nice, âgé de 79 ans, au milieu de février.

— A l'étranger, on annonce la mort de MM.: W. C. ANGUS, bibliophile célèbre par sa collection d'éditions de Burns et qui venait de terminer sur cet auteur une bibliographie qui paraîtra bientôt, mort vers le commencement de février, à Glascow; — le Dr Friedrich AUB, qui s'est occupé de psychiatrie, mort à Munich le 16 mars ; — Pierre DE BALASCHOFF, qui laisse une traduction française d'un ouvrage allemand de Lange sur *l'Armée allemande sous l'empereur Guillaume II* (Paris, 1890, in-4), mort le 7 mars, à Paris; — le sénateur Eugenio BELTRAMI, professeur de mathématiques et de physique à l'Université de Rome, président de l'Académie des Lincei, mort le 18 février, à 55 ans; — Christian BENKARD, écrivain maritime, mort à Oberursel, le 9 février, dans sa 47e année; — Vittorio BERSEZIO, journaliste et littérateur bien connu, fondateur de l'*Espero* et de la *Gazzetta piemontesa*,

auteur d'un grand nombre de comédies, romans et nouvelles, dont plusieurs ont été traduits en français, mort à Turin le 30 janvier, à 70 ans ; — Franz BLAZEK, organiste autrichien, qui laisse un traité d'harmonie en langue tchèque, mort à Prague, le 26 janvier, âgé de 84 ans; — le Dr Lorenzo BRUNO, professeur de chirurgie-clinique et de médecine opératoire à l'Université de Turin, mort à Turin, au commencement de mars, âgé de 79 ans; — Emil BUCK, à qui on doit des travaux sur les protozoaires, mort à Constance, le 17 décembre, à 59 ans ; — le Dr Rudolf BURKART, connu par ses publications médicales, principalement sur la morphine et les maladies nerveuses, mort à Bonn, le 4 février, dans sa 54e année ; — Alexander BUDINSZKY, directeur du service des archives et bibliothèques au ministère des finances d'Autriche et ancien professeur de langues romanes à l'Université de Czernovitz, mort le 15 mars, à Vienne, dans sa 57e année; — le Dr Giovanni CANESTRINI, professeur de zoologie, d'anatomie comparée et physiologie à l'Université de Padoue, mort en cette ville, le 14 février, âgé de 65 ans ; — Elwin Bruno CHRISTOFFEL, professeur de mathématiques à l'Université de Strasbourg, mort le 16 mars en cette ville, à 70 ans ; — Eugen DREHER, naturaliste et philosophe, mort le 5 mars, à Berlin, dans sa 60e année; — l'archimandrite serbe Nikofor DUČIĆ, historien et archéologue, auteur de diverses publications, mort à Belgrade le 7 mars; — Irina Andreevna FEDOSSOVA, poétesse populaire russe, morte au commencement de l'année; — l'abbé Vito FORNARI, préfet de la bibliothèque nationale de Naples, philosophe éminent et philologue distingué, qui laisse plusieurs ouvrages remarquables, mort à Naples le 6 mars, âgé de 79 ans; — Alfred FRANZ, éditeur de publications bouddhiques, mort à Naples, le 13 janvier ; — Joseph Heinrich FRIEDLIEB, professeur d'exégèse biblique à la Faculté de théologie catholique de Breslau, mort le 17 mars, dans sa 60e année; — le R. P. Jean-Baptiste GEERAERTS, de la Compagnie de Jésus, qui a été successivement professeur aux collèges d'Alost et de Namur, au collège Sainte-Barbe à Gand et au collège des Jésuites de Louvain, mort dans cette ville, le 15 février, âgé de 62 ans ; — William Henry GILDER, journaliste américain, mort le 5 février à Moristown (N. J.), âgé de 62 ans ; — Alfred GÖLDLIN, bibliographe, sous-directeur de la bibliothèque de la cour d'Autriche, mort à Vienne, le 4 mars, à 66 ans; — W. GÖTZE, botaniste, mort le 9 décembre, pendant un voyage d'exploration dans l'Afrique orientale allemande; — le Rev. William Henry GREEN, supérieur du séminaire théologique de Princeton (N. J.), qui a publié de nombreux ouvrages théologiques, mort à Princeton le 10 février, à l'âge de 75 ans ; — Johan Christian HACKENSCHMIDT, poète populaire alsacien, collaborateur du *Dannbacher Wochenblatt*, mort à Strasbourg, le 16 février, à l'âge de 90 ans ; — Gens Bragge HALVORSEN, bibliothécaire de l'Université de Christiania, bibliographe éminent, qui a rédigé de 1883 à 1892, le *Norske Bogfortegnelser* et qui a collaboré au *Konversation Leksikon* de Salmonsen, mort à Christiania, le 22 février, à 55 ans ; — Ludwig HELD, auteur dramatique, mort à Vienne, le 2 mars, à 63 ans ; — le Dr Ottman HOFMANN, entomologiste, mort le 22 février, à Ratisbonne, dans sa 65e année; — le Dr Edward Lorenzo HOLMES, professeur d'ophtalmologie et d'otologie au Rush Medical Collège de Chicago, mort au commencement de mars; — Peter Christian Musfeldt HØST, l'un des principaux libraires du Danemark, mort le 25 février, à Stockholm, dans sa 53e année; — Richard HOVEY, journaliste, poète et auteur dramatique américain, ancien professeur au Barnard Collège, qui laisse plusieurs drames, mais qui est surtout connu par ses traductions des pièces de Maeterlinck, mort à New York, le 24 février, âgé de 36 ans; — le chanoine Jules-Jean-Baptiste HUBERLAND, ancien professeur

au grand séminaire de Tournai, mort le 11 mars, dans cette ville, à 69 ans; — William W. HUNTER, historien de l'Inde, mort à Londres, au début de février, âgé de 60 ans; — le Dr Friedrich JAGOR, qui s'est occupé d'anthropologie et d'ethnologie, et s'est fait connaître par ses explorations scientifiques aux Philippines, mort à Berlin, le 11 février, âgé de 83 ans: — Gustav KARSTEN, ancien professeur de physique à l'Université de Kiel, mort le 17 mars, à 80 ans; — Friedrich KIRCHNER, professeur de philosophie et de pédagogie à l'Académie Humboldt de Berlin, mort dans cette ville, à 52 ans, le 5 mars; — J. Bernhard KRIER, directeur du convict épiscopal de Luxembourg, auteur de plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, mort au commencement de mars; — le docteur Ernest KRUSE, connu par ses travaux sur la balnéologie, mort à Berlin, le 22 février, à l'âge de 63 ans; — Th. A. KURZ, professeur de théologie morale et prorecteur de l'Université de Prague, mort dans cette ville, à la fin de février, âgé de 62 ans; — Edgard L. LAYARD, fondateur du muséum de la ville du Cap, connu par ses travaux sur la conchyliologie et l'ornithologie (Birds of S. Africa), mort le 1er janvier, à Budley-Saltertow; — le Dr Otto LEICHTENSTERN, médecin en chef de l'hôpital Augusta de Cologne, connu par ses publications médicales, mort le 23 février, âgé de 55 ans; — Antonio MAZZOLANI, professeur et compositeur de plusieurs opéras, mort à Ferrare, en janvier, à l'âge de 80 ans; — Georg MEYER, professeur de droit public à l'Université de Heidelberg, mort dans cette ville, le 28 février, à 59 ans; — le Dr Ludovic MEYER, professeur de psychiatrie à l'Université de Goettingue, mort le 8 février, dans sa 73e année; — Albert MÖSER, poète lyrique, mort le 27 février, à Dresde, âgé de 64 ans; — l'abbé Bernardo MORSOLIN, collaborateur des *Atti dell Istituto Veneto* et du *Giornale storico della litteratura italiana*, auteur de nombreux ouvrages d'histoire littéraire, mort à Vienne, le 14 décembre dernier, âgé de 65 ans; — le Dr Wilhelm MOLXTER, bactériologue, mort à Berlin, le 8 février, âgé de 29 ans; — Wilhelm VON NATHUSIUS, auteur d'ouvrages estimés sur l'élève des animaux et sur la structure de l'organisme cellulaire, mort à Halle le 25 décembre, à 78 ans; — le Dr Gustavo PACETTI, privatdocent de neurologie à la Faculté de médecine de Rome, mort en février; — Ludolf PARISIUS, auteur, entre autres ouvrages, de *Deutschlands politische Parteien und das Ministerium Bismarck* (Berlin, 1878, in-8), mort à Berlin, âgé de 73 ans, le 14 mars; — Karl Maria PAUL, directeur de l'Institut géologique impérial de Vienne, mort dans cette ville le 10 février, à 61 ans; — Florentini Fedorovitch PAVLENKOV, l'un des plus grands libraires de Saint-Pétersbourg, qui, entre autres entreprises utiles, a publié un dictionnaire encyclopédique (*Dechevyĭ entsiklopeditcheskiĭ slovar*) mort le 30 janvier à Nice, à 61 ans; — Franz Heinrich REUSCH, professeur d'exégèse biblique à l'Université de Bonn, mort le 3 mars, dans cette ville, âgé de 74 ans; — Georg RÜMKER, directeur de l'Observatoire de Hambourg, mort le 5 mars, dans cette ville, à 68 ans; — H. SCHAEFFER, professeur de physique et de mathématiques à l'Université d'Iéna, mort dans cette ville, le 3 février, à 76 ans; — le Dr John Cargill SHAW, professeur de neurologie au Long Island College Hospital de Brooklyn, mort dans le courant de février; — August SILBERSTEIN, poète et romancier allemand, mort à Vienne, le 8 mars, à 74 ans; — James Henry SMART, président de la Purdue University de Lafayette (Ind.), qui a composé plusieurs ouvrages tels que *The Institute Systems of the United States*, *The Schools of Indiana*, mort à Lafayette, le 21 février, à 59 ans; — le Dr Franciszek SROCZYNSKI, privatdocent d'ophtalmologie à la Faculté de médecine de Cracovie, mort dans cette ville, le 9 mars; — Rudolf STÄHELIN, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Bâle, mort dans cette

ville, au milieu de mars, à 59 ans; — Sir Thomas GRAINGER STEWART, professeur de chimie médicale à l'Université d'Edimbourg, mort en cette ville, à 63 ans, vers le milieu de février; — le colonel Richard Wigginton THOMPSON, ex-secrétaire de la marine, qui laisse des ouvrages à sensation, parmi lesquels nous rappellerons : *The Papacy and the civil power* (1876) et *The Footprints of the Jesuits* (1894), mort le 9 février, à Indianapolis, âgé de 91 ans; — le Dr Anton VON TSCHURTSCHENTHALER, ancien professeur de pathologie générale et de pharmacologie à l'Université d'Innsbruck, mort en cette ville, le 7 mars; — Walter WARNOTTE, imprimeur, rédacteur de *l'Impartial d'Andenne*, mort à Andenne (Belgique), le 20 février, âgé de 38 ans; — WEISMANN, qui s'est occupé de pédagogie, mort à Cobourg, le 24 février, dans sa 75e année; — Ludwig WIESE, connu par ses nombreux ouvrages, la plupart relatifs à l'éducation et à l'enseignement, mort à Potsdam, le 25 février, à 94 ans; — Albert ZEERLEDER, professeur de droit à l'Université de Berne, mort dans cette ville, le 2 mars, à 62 ans; — Hugo ZUKAL, professeur de botanique à l'École supérieure d'agriculture de Vienne, mort le 15 février cette ville, dans sa 55e année.

CONCOURS ET PRIX. — *Institut international de sociologie. — Prix Ténichef.* — Le prince W. Ténichef vient de fonder un prix de cinq mille francs pour récompenser, après concours, le ou les meilleurs Mémoires sur ce sujet : *Les Atteintes à l'ordre social.* — Le programme proposé est le suivant : « Étudier les conflits sous forme violente qui portent atteinte à l'ordre matériel dans les sociétés. Rechercher par leur comparaison s'il y a des causes générales et des processus habituels qui permettent de comprendre la naissance et le développement de ces conflits. Examiner comment ces conflits se résolvent et s'il se dégage de leur étude comparative des indications générales qui permettent à l'homme d'État de les prévoir, de les circonscrire et de les résoudre pacifiquement. Par conflits sociaux violents, on entendra notamment : les désordres ou brigandages collectifs provoqués par la misère ou par le chômage prolongé, les grèves tumultueuses, les souffrances consécutives aux guerres, famines, épidémies, etc...; les guerres civiles, les luttes de races, de religions ou de sectes au sein d'un même État, les révoltes de populations subjuguées; les attentats à la personne des chefs d'État et des hommes politiques, les actes anarchistes en tant que symptômes d'un ordre social troublé; les insurrections, révolutions et coups d'État. Les exemples devront être empruntés à l'histoire des quatre derniers siècles et des pays civilisés d'Europe et d'Amérique.» — Toute personne est admise à concourir, sans distinction de nationalité. Les Mémoires destinés au concours doivent être écrits en langue française. Leurs auteurs ne doivent pas se faire connaître. Chaque Mémoire portera, sur sa première page, deux devises; il y sera joint une enveloppe cachetée, portant extérieurement les deux mêmes devises et renfermant intérieurement un billet qui donnera le nom et l'adresse de l'auteur. Les Mémoires seront envoyés à M. le Président du jury du concours Ténichef, chez MM. Giard et Brière, libraires-éditeurs à Paris, rue Soufflot, 16. Ils devront être arrivés à cette adresse au plus tard le 31 décembre 1902. Le jury statuera dans le courant de l'année 1903.

— L'Académie du Var, à Toulon, met au concours les sujets suivants : *Toulon et sa rade*, poésie de 300 vers au maximum; — *Grèce et Provence*, légende ou histoire de 600 lignes au plus; — *Un Jour d'été dans un mas de Provence*, poesie provençale de 300 vers au maximum; — *La Chapelle de Notre-Dame de Bonne-Garde*, avec une étude sur le mas et les remérages de Provence en général; — *Monographie avec plan d'un monument de la période sarrasine*; —

Tableau synthétique de l'empire colonial de la France, au point de vue politique, économique et commercial. Les prix consisteront en objets d'art. Le délai pour la remise des manuscrits est fixé au 1er octobre 1900.

— La Société juridique de Berlin (17, Behrenstrasse) décernera un prix de 1875 fr. au meilleur travail sur le sujet suivant : « Le Papier-monnaie d'après le code civil et les lois annexes. »

— L'Institut lombard de sciences et lettres met au concours les sujets suivants : Prix de l'Institut, *Méthodes les plus pratiques pour arriver à l'intégration des équations différentielles qui se présentent le plus souvent dans les problèmes de l'électrotechnique* (*Délai* : 1er avril 1901. — 1.200 fr) ; — Fondation Cagnola, *Résumé des résultats les plus certains des études publiées jusqu'ici sur le temps des deux versants des Alpes, notamment sur les temps de grêle et sur les causes qui paraissent en favoriser la production* (1er avril 1902. — 2.500 et 500 fr.) ; — Fondation Fossati, *Éclairer quelque point de l'anatomie macro- ou microscopique de l'encéphale des animaux supérieurs* (30 avril 1901.— 2.000 fr.).

La Supériorité intellectuelle et la Névrose. — Médecin savant et érudit tout pétillant d'esprit, tel est M. J. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. — Depuis le commencement du siècle qui va finir, certains jeunes docteurs, par des thèses qu'il nous serait facile de rappeler, ont prouvé, en évitant de se figer dans la dissertation soporifique d'un cas spécial de maladie ou d'affection, qu'ils étaient capables d'envisager leur tâche officielle d'une façon particulièrement large en associant, de très heureuse façon, les données scientifiques, la philosophie et l'histoire et, avec de l'humour en plus, faire œuvre originale et vivante. Nous ignorons quelle thèse M. Grasset a soutenue pour conquérir le bonnet de docteur; mais, s'il s'était trouvé alors suffisamment préparé, sa conférence de janvier 1900, faite à la Société nîmoise des Amis de l'Université de Montpellier et à l'Association générale des étudiants de cette ville sur *la Supériorité intellectuelle et la Névrose* (Montpellier, Coulet, in-8 de 67 p.), transformée en thèse, n'eût certes point manqué de lui assurer les suffrages de ses examinateurs. Il a fallu d'abord que le spirituel conférencier fît des recherches considérables pour aborder un sujet aussi curieux : les notes dont sa brochure est enrichie le prouvent surabondamment. — Imaginez une sorte de vaste lanterne magique faisant défiler devant vous les personnages les plus divers du monde de la pensée : écrivains de toute sorte, politiques, savants de tous ordres, artistes, etc., et sur lesquels M. Grasset fournit les renseignements les plus inattendus au point de vue mental. Les uns excitent la pitié, les autres appellent le rire, d'aucuns font sourire, enfin il en est qui agacent ou qui consternent. Si vous le voulez bien, nous ne nommerons personne, quoique la plupart des personnages cités soient morts et enterrés. Cependant, à propos d'un disparu illustre, M. Grasset nous permettra une observation. Il s'agit de Balzac. Certes, le grand romancier, soumis au régime de l'essence de café, afin de pouvoir travailler pendant la nuit, devait avoir, surtout dans les derniers temps de sa vie, le cerveau quelque peu atteint; mais s'il changeait de place à ce point que « souvent ni ses parents ni ses amis ne connaissaient sa résidence essentiellement temporaire », c'était tout simplement voulu, calculé : le pauvre ex-imprimeur, très endetté, cherchait à certaines époques, par des déplacements mystérieux, à dépister ses créanciers. Il n'avait donc point, à proprement parler, la « manie ambulatoire. » — Cela dit, nous noterons la conclusion du conférencier : « Le génie, dit-il, n'est pas une névrose; la névrose est plutôt la rançon du génie. La supériorité intellectuelle n'est pas un symptôme de névrose; la

névrose est plutôt la plaie, la complication de la supériorité. Ce n'est pas la cause, c'est l'obstacle. » La conférence de M. Grasset a dû avoir grand succès; quant à sa brochure, elle est à la fois instructive, amusante et, comme l'on dit, suggestive.

L'Espagne et Napoléon. — M. Geoffroy de Grandmaison a donné lecture d'une étude sur le séjour des princes d'Espagne à Valençay qui a occupé la séance du 24 mars 1900 à l'Académie des sciences morales et politiques. Dans ce chapitre de son ouvrage en préparation : *L'Espagne et Napoléon*, M. Geoffroy de Grandmaison a raconté les tentatives d'enlèvement et d'évasion des princes espagnols, leur vie chez M. de Talleyrand, et les conditions dans lesquelles avait été signé le traité de Valençay qui rendait sa couronne à Ferdinand VII. Ces curieuses révélations d'histoire contemporaine sont documentées sur les archives nationales, les archives des affaires étrangères, les manuscrits de la Bibliothèque nationale et les archives de Simancas et d'Alcala dont M. de Grandmaison nous a donné un exposé très complet dans son rapport de mission en Espagne (1896). Le succès de cette lecture à l'Institut a été complet et les félicitations les plus autorisées ont été données à l'auteur.

Paris. — Signalons à ceux qui s'occupent de l'histoire généalogique de Paris un précieux travail : *Les Sources de l'ancien état civil parisien. Répertoire critique* par M. Barroux, archiviste adjoint de la Seine (Paris, Champion, in-16 de VII-136 p.). L'auteur, conduisant son œuvre avec méthode, y a distingué les actes dont la forme est authentique : registres paroissiaux, registres de l'état civil des établissements hospitaliers, d'autres établissements religieux, registres de l'état civil des non-catholiques, registres municipaux, actes reconstitués, etc. — et les actes sous forme non authentique : copies de registres et tables, collections d'extraits imprimées ou manuscrites. Dans une deuxième partie : « Documents d'état civil », il étudie les registres d'ordre, c'est-à-dire les registres autres que ceux des actes, authentiques ou non, de l'état civil : registres d'ordre des différents cultes, archives de l'enregistrement, registres d'ordre des hôpitaux, procès-verbaux d'apposition des scellés, listes des périodiques, registres des pompes funèbres, archives des cimetières, épitaphiers, obituaires, papiers de famille, ouvrages généalogiques. On trouvera enfin l'indication sommaire de ce que renfermaient les anciennes archives de la ville de Paris et celles du greffe du Palais de justice.

— La Société des études historiques fait œuvre utile en entreprenant la publication d'une *Bibliothèque de bibliographies critiques* (Paris, Fontemoing, in-8). L'idée qui a présidé à cette entreprise est excellement exposée par M. Frantz Funck-Brentano, dans une *Introduction aux bibliographies critiques*. Il montre que, de plus en plus, au milieu de la masse sans cesse croissante des publications sur les différents sujets, l'on a besoin de guides qui vous permettent d'éliminer les ouvrages inutiles, pour ne consulter que ceux qui présentent véritablement quelque intérêt, soit comme œuvre de science, soit comme œuvre littéraire. La Société a jugé que la seule règle qu'elle pût imposer à ses collaborateurs était de « ne donner que ce qui est utile ou intéressant à consulter, avec un mot d'appréciation sur les mérites, les défauts aussi et les caractères des principaux écrits cités. » Les bibliographies parues déjà (*La Prise de la Bastille*, par M. Fr. Funck-Brentano; — *L'Industrie en France avant 1789*, par M. Germain Martin ; — *Bossuet*, par M. Ch. Urban ; — *Franz Schubert*, par M. Henri de Curzon) suffisent à montrer quelle variété de sujets admet la nouvelle Bibliothèque, qui mérite et obtiendra certainement le succès.

— M. P. Gérardville a extrait de la *Revue d'artillerie* deux études : la première, *Étude sur la navigation aérienne* (Paris, Berger-Levrault, in-8 de 30 p.), concerne les expériences faites jusqu'à ce jour sur le sujet. L'auteur croit à l'avenir de l'aviation. Le calcul des aéroplanes et la théorie de la ressource seront utiles aux chercheurs et les simples curieux auront plaisir à lire cette brochure. — La seconde, *l'Acétylène et ses applications* (Paris, Berger-Levrault, in-8 de 26 p.), contient tout ce qu'il est nécessaire de connaître sur l'acétylène et ses applications. Écrite très clairement, sans étalage inutile de science, ce travail doit être consulté par tous ceux qui veulent utiliser l'acétylène ou simplement avoir des connaissances courtes mais précises sur ce gaz.

— En décembre 1896 (t. LXXVII, p. 512), le *Polybiblion* a rendu compte de *la Rose-Blanche. En temps de guerre,* adaptation d'après Mme Marie Davis, par Mme Th. Bentzon. Nous avions alors sous les yeux un volume in-8 illustré à 4 fr. 50 broché et à 6 fr., relié. Aujourd'hui, nous signalons à nos lecteurs l'édition nouvelle qui nous arrive dans le format in-18 (Paris, Hetzel, 296 p., avec grav. — Prix 3 fr.).

Anjou.— Des deux dernières publications de M. l'abbé F. Uzureau, la première est consacrée à *l'Ancienne Académie d'Angers,* dans laquelle il relate les dernières rentrées publiques avant la Révolution (Angers, Lachèse, in-8 de 27 p.). Ses notes vont de 1774 à 1788 ; elles sont d'autant plus intéressantes qu'elles donnent le sujet et l'analyse d'un certain nombre de discours. — L'autre publication concerne un des épisodes les plus poignants de la Révolution ; la comparution des *Filles de la Sagesse devant le tribunal révolutionnaire de Cholet* (même éditeur, in-8, de 16 p.). Maintenant on ne coupe plus le cou, mais seulement la bourse.

— La ville de Montreuil-Bellay a célébré, le 11 août 1898, par l'érection solennelle d'un monument, trois de ses enfants, Alphonse Toussénel, auteur des *Juifs, rois de l'époque* et de *l'Esprit des bêtes ;* René Moreau (né en 1587), poète qui a si bien chanté les vins d'Anjou, et Pierre Duret (né en 1745), médecins célèbres. A propos de ces fêtes qui ont laissé le meilleur souvenir dans l'esprit de la population, on a publié un « livre d'or » intitulé : *Fête d'inauguration du monument élevé à A. Toussenel, Ch. Dovalli, P. Duret, R. Moreau* (Saumur, imp. Picard, in-8 de 119 p.).

— Dom Fourier Bonnard, chanoine régulier de l'abbaye de Beauchêne (Deux-Sèvres), a préparé une monographie de l'abbaye de la Trinité de Mauléon, aujourd'hui Chatillon-sur-Sèvre. L'auteur ne veut la publier qu'après s'être assuré d'un certain nombre de souscripteurs. Le prix de souscription pour les deux cents premiers est de 3 fr. 50. Ce travail intéresse spécialement les diocèses de Poitiers, de Luçon, Tours et Angers, où l'abbaye possédait des prieurés-cures. Nous souhaitons bon succès à l'œuvre de dom Bonnard ; nous serons heureux de la présenter aux lecteurs du *Polybiblion,* dès qu'elle aura paru.

— Le dernier *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (3e trim. 1899, p. 370-398), contient un rapport de M. l'abbé Collon, sur les *Fouilles à la cathédrale de Poitiers,* faites dans le cours de l'année 1898. La partie la plus importante de ce travail signale la découverte d'un mur du XIe siècle, qui paraît être le chevet de la cathédrale, sur l'emplacement de laquelle a été élevée l'église actuelle.

Auvergne. — Dans le domaine de la littérature, de l'histoire et de l'archéologie, l'Auvergne a jusqu'ici été principalement la Basse-Auvergne, et le centre de son activité est depuis longtemps Clermont. La Haute-Auvergne, ou (pour parler la langue de la nouvelle géographie politique)

le Cantal, est jusqu'ici restée tout à fait en arrière, n'ayant de société littéraire d'aucune sorte, et comme fermée à la vie intellectuelle. Dans ces dernières années quelques lettrés d'Aurillac, voulant rivaliser, avec les félibres du Midi et du Limousin avaient fondé une *Escolo oubergnato* « école auvergnate » qui a pour organe une petite revue en patois *lo Cobreto* « la Musette. » Mais voici quelque chose de plus sérieux et de plus important : c'est la Société des lettres, sciences et arts, fondée en 1898 à Aurillac et qui a pour organe une revue trimestrielle : *Revue de la Haute-Auvergne.* Nous avons sous les yeux les livraisons de 1899 qui en sont le début et nous sommes heureux de pouvoir en louer le caractère critique et sobre. Naturellement l'histoire locale fait les frais de la plupart des articles et ceux-ci intéresseront surtout le public du pays ; quelques-uns pourtant traitent de questions qui, par un côté, sont d'un intérêt moins restreint, comme *Eustache de Beaumarchais et sa famille* (XIIIe *siècle*), par M. M. Boudet ; — l'*Histoire du collège de Mauriac*, par M. Dejoux ; — *Les Élections de 1789 à Aurillac*, par M. Jean Delmas ; — *La Chapelle du Cantal*, par M. l'abbé Poulhès. Notons aussi quelques articles d'archéologie locale, mais, à cet égard, la *Revue de la Haute-Auvergne* ne donne pas assez de gravures ; il en faudrait notamment pour la sépulture gallo-romaine de la page 37 et pour le Christ byzantin de la page 334 : les procédés de gravure sont aujourd'hui simplifies et peu coûteux et on ne peut faire d'archéologie sans représenter les objets aux yeux. Le Cantal offre à la nouvelle société un champ vaste et peu exploré : son premier volume permet de bien augurer de son activité.

BERRY. — La Société historique, littéraire et scientifique du Cher compte juste un demi-siècle d'existence : elle a été fondée en septembre 1849. Elle s'est appelé d'abord « Commission historique du département du Cher » et a subsisté sous ce nom jusqu'en 1866, époque à laquelle elle s'est constituée sur de nouvelles bases. Indépendamment des fascicules ou volumes publiés précédemment (1852-1864), la Société, à partir de 1868, a fait paraître, par séries, dix-neuf volumes de *Mémoires* dont le dernier, daté de 1899, vient de nous parvenir : c'est le quatorzième de la 4e série (Bourges, Renaud ; Just-Bernard ; Paris, Lechevalier, in-8 de XVI-286 p., avec cartes et planches). Ce tome renferme une *Table générale des Mémoires de la Commission historique* et de la *Société historique, littéraire et scientifique du Cher*, laquelle table donne une excellente idée de l'activité des membres de la Société en même temps que de l'importance et de la variété de leurs études. Le volume que nous avons sous les yeux, par le simple énoncé des travaux qui le compose, vient d'ailleurs à l'appui de notre appréciation. On trouve là, en effet : *Le Relâchement de la discipline dans l'abbaye de Saint-Satur-sous-Sancerre au* XVIe *siècle et les statuts de réforme 1557-1558*), par M. J. Soyer ; — *Donation par Charles VII à Jean Stuart, seigneur de Derneley, connétable de l'armée d'Écosse, des terres de Concressault et d'Aubigny-sur-Nère* (*21 avril 1421, 26 mars 1423, 5 décembre 1425*), par le même ; — *Vues nouvelles sur la planète Mars*, par M. l'abbé Th. Moreux ; — *Histoire du « valerianella cupulifera »*, par M. A. Le Grand ; — *Remarques sur la psychologie du sentiment de la nature*, par M. D. Mornet ; — *Formation du département du Cher, sa division en districts et en cantons. Projet d'une cour souveraine à Bourges*, par M. D. Mater (avec des lettres adressées aux officiers municipaux de Bourges par M. Sallé de Chou, membre de l'Assemblée nationale, et de M. Dumont de la Charnaye, 1789-1790) ; — Une *Notice nécrologique de M. Ratier*, par M. A. Mornet ; — *De l'Origine des Gamaches du Berry et les Gamaches jusque sous les règnes de Charles VII et de Louis XI*, par M. A. Boulé.

Bourbonnais. — Trois brochures nous arrivent d'un des plus laborieux membres de la Société d'émulation de l'Allier, extraites des *Bulletins* de cette Société. M. l'abbé Clément a lithographié une *Vue cavalière de la ville de Moulins à la fin du* XVII*e siècle* (Moulins, imp. Auclaire, in-8 de 12 p.), d'après l'original provenant de la collection Gaignières à la Bibliothèque nationale, et il l'a accompagnée d'un texte explicatif qui aide singulièrement à comprendre ce dessin en le comparant à l'état actuel ; il y a beaucoup des détails sur des monuments aujourd'hui disparus.

— La Société d'émulation de l'Allier ayant décidé, à l'exemple d'une foule d'autres Sociétés, de faire chaque année une excursion archéologique, a chargé M. l'abbé Clément d'en faire le compte rendu : *Excursions à Toulx, Sainte-Croix, les Pierres Jaunâtres, Boussac et La Vaufranche* (Moulins, imp. Auclaire, in-8 de 10 p.). Nous avons donc une vue rapide des curiosités naturelles et monumentales que renferme cette partie du Bourbonnais ou plutôt de la Creuse qui touche au Bourbonnais, depuis le donjon d'Huriel « La Toque, » jusqu'à Boussac. Voici Toulx, Sainte-Croix, les Pierres Jaunâtres, 52 blocs de pierres où les uns voient des monuments celtiques, les autres des spécimens du travail d'érosion des eaux ; voici Boussac et son remarquable château du XV*e* siècle, puis le curieux donjon de Lavaufranche, etc. Deux planches, contenant 31 vues photographiques, prêtent un grand intérêt à cet opuscule.

— Une foule de monuments en Bourbonnais portent sculptée, dès le XIV*e* siècle, la ceinture avec ce mot « Espérance », depuis les sarcophages de Souvigny, jusque dans l'église collégiale de Montbrison. Quelle en est la signification ? D'où vient-il ? Tel est le petit problème historique que s'est posé M. l'abbé Clément et qu'il a résolu à l'aide des textes autographes et des représentations figurées dans les livres et sur les peintures murales : *La Ceinture « Espérance » de Louis II duc de Bourbonnais, d'après les manuscrits et les livres* (Moulins, imp. Auclaire, in-8 de 13 p.). Bonne contribution à l'histoire locale.

Bretagne. — Signalons la publication à Nantes (rue du Coudray, 33), d'une nouvelle revue d'histoire locale qui intéresse toutes les provinces de l'Ouest. Elle a pour titre : *Le Chercheur des provinces de l'Ouest* et paraît tous les mois. Elle peut rendre des services aux amateurs et aux hommes d'étude. Nous lui souhaitons la bienvenue et plein succès.

Dauphiné. — Nous recevons une brochure parue sans nom d'auteur et qui contient, de sérieuses et solides *Observations sur une Histoire de la ville de Die, par M. André Mailhet, pasteur à Saillans* (Valence, imp. valentinoise, in-8 de 77 p.). Le *Polybiblion* (t. LXXXII, p. 377) a signalé cet ouvrage d'une façon trop rapide, c'est-à-dire avec des réserves insuffisantes. Aujourd'hui, les « observations » de l'anonyme qui, très visiblement, connaît son sujet à fond, montrent de la manière la plus claire que l'ouvrage en question contient des erreurs de toute sorte sur lesquelles les catholiques ne sauraient passer. Donc, ouvrage à refaire. Et par qui ? L'auteur des *Observations* nous paraît tout désigné pour cela.

Franche-Comté. — On doit déjà à M. Émile Longin plusieurs opuscules sur saint Pierre Fourier, mentionnés ici même. En voici encore deux. Le premier, *Une Émeute à Gray au* XVII*e siècle* (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-8 de 16 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*), rappelle dans ses détails le soulèvement des habitants de Gray (juin 1669) à propos de « la disparition du cœur du serviteur de Dieu » conservé dans l'une des chapelles de l'église paroissiale. L'auteur, avec le luxe de notes précises dont il a l'habitude, raconte d'une façon qui nous paraît définitive, l'histoire du vol de

cette relique et de sa restitution grâce à l'émotion populaire qui faillit amener les plus graves conséquences. — Le second opuscule est intitulé : *Un Document inédit sur saint Pierre Fourier (1675)* (Besançon, impr. Paul Jacquin, in-8 de 8 p. Extrait des *Annales franc-comtoises*). Dans une étude antérieure, M. Longin, sur la foi des *Acta beatificationis V. Servi Dei Petri Foreii*, avait avancé « qu'en 1673 trente-sept témoins seulement avaient déposé dans l'information ouverte par l'archevêque de Besançon sur la réputation de sainteté, les vertus et les miracles du Père de Mattincourt. » Or, depuis, l'auteur a pu consulter les procès-verbaux de l'enquête de 1673 et il a constaté que cinquante et une personnes avaient apporté leur témoignage. La présente brochure donne la liste des témoins entendus et fournit quelques indications intéressantes sur plusieurs d'entre eux.

— Signalons un tirage à part des *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura : *La Famille Cousin de Nozeroy, ses lettres d'anoblissement, ses alliances* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-8 de 42 p.). A la façon dont le travail est présenté, nous serions fort surpris que son auteur anonyme n'appartînt pas au notariat ou au monde judiciaire. Nous voyons là, entre autres choses, que la famille Cousin peut revendiquer plusieurs hautes notabilités dont la moins oubliée est le chanoine Gilbert Cousin, qui, secrétaire d'Érasme, a écrit divers ouvrages dont un, en latin, fait la « Description de la Bourgogne supérieure ou Franche-Comté. » En raison des services rendus à l'empereur Charles-Quint sur de nombreux champs de bataille, les Cousin furent anoblis en 1555. Bien que comptant de nombreux représentants, cette famille a rapidement disparu de son pays d'origine où son nom même est inconnu aujourd'hui. Par les femmes, cependant, la descendance de ces Cousin se retrouve actuellement encore en Franche-Comté, dans une famille Blondeau, très honorable, divisée en plusieurs branches.

— Ce qui jette le plus de jour sur la vie publique d'une cité, quelle qu'en soit l'importance et l'époque envisagée, ce sont certainement ses budgets et ses comptes administratifs. On connaît l'éloquence des chiffres : mais, pour en tirer tout le parti possible, il faut savoir les faire parler, chose qui n'est pas dans les moyens de tout le monde. La besogne toutefois est relativement aisée quand on a en mains les registres des délibérations des municipalités et les comptes de leurs receveurs. Mais pour cela il ne faut pas remonter trop haut. Or, M. Émile Monot, en examinant *les Finances d'une petite ville comtoise au début du* XVIII*e siècle. Recettes et dépenses de la ville de Lons-le-Saunier en 1720* (Lons-le-Saunier, L. Declume, in-8 de 30 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*) n'a pu reconstituer ce chapitre curieux d'histoire locale qu'en dépouillant les seuls registres des délibérations du conseil de ville, les pièces de comptabilité ayant disparu. Cela ne l'a pas empêché de faire un très bon travail qui mériterait d'être entrepris pour une période plus étendue. On pourrait faire ainsi entre le passé et le présent des rapprochements piquants, qui ne seraient pas toujours à l'avantage des administrations contemporaines.

— Un seul écrivain, le bibliothécaire dolois Pallu, avait jusqu'ici consacré une plaquette (1851) à « Notre-Dame de Parisot. » Mais cet auteur « a ignoré tous les documents qui sont aux archives départementales du Jura » sans compter que son travail renferme des inexactitudes. M. André Pidoux, mieux renseigné, a inséré d'abord dans les *Mémoires* de la Société d'émulation du Jura, puis fait tirer à part, une étude solide sur *la Chapelle de Notre-Dame de Prompt Secours ou de Parisot, à Dole* (Lons-le-Saunier, L. Declume, in-8 de 16 p., avec une gravure). Ce qualificatif de « Parisot » a été donné à la chapelle du nom du gardien qui, en 1755, avait été chargé par la muni-

cipalité doloise d'enterrer les pestiférés dans le cimetière au milieu duquel se trouvait situé l'oratoire. Cette chapelle du « bon » ou du « prompt secours », reconstruite en 1677, fut démolie à l'époque de la Révolution et le terrain vendu en 1791. Mais la statue de la Vierge échappa aux atteintes du vandalisme, grâce à un pieux vieillard qui l'emporta chez lui, et fut rendue par la famille de celui-ci à la vénération des fidèles, en 1806. Elle se trouve actuellement dans l'église des religieuses carmélites de Dole.

— M. l'abbé Louvot a eu l'excellente idée de consacrer une brochurette au *Sacre de Mgr Dubillard, évêque de Quimper et de Léon* (Besançon, Marion, petit in-16 de 22 p.). On trouve là, avec la lettre circulaire de Mgr l'archevêque de Besançon au clergé et aux fidèles de son diocèse leur annonçant le sacre de son vicaire général, la relation de cette imposante cérémonie qui a eu lieu à Besançon, le 24 février dernier, dans l'église métropolitaine de Saint-Jean. Vient ensuite un extrait de la lettre par laquelle le nouveau prélat fait ses adieux à son diocèse d'origine. Enfin, la plaquette se termine par une cantate en l'honneur de Mgr Dubillard et une jolie pièce de circonstance du poète Théodore Botrel. On peut regretter qu'à ces *Notes et souvenirs* M. Louvot n'ait pas ajouté un portrait de l'évêque.

— Le *Cosmos* du 24 mars dernier a publié un charmant article de M. L. Reverchon sur *Saint-Claude et son tramway*. L'auteur fait un tableau rapide, précis et fort gracieux d'une région qui n'a rien à envier aux sites les plus renommés de la Suisse. Saint-Claude du Jura et Thiers en Auvergne offrent au touriste beaucoup de ressemblance comme genre et pittoresque. Et à ceux qui n'ont jamais vu Saint-Claude, nous recommanderons spécialement une excursion qui a peu d'égales : de Saint-Claude à Septmoncel en voiture. L'article de M. L. Reverchon est appuyé de deux petites cartes et agrémenté de douze jolies reproductions de photographies.

Guyenne et Gascogne. — De l'Académie nationale des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux nous recevons le dernier volume paru de ses *Actes* portant la date de 1897 (Paris, Dentu, in-8 de 536 et 133 p. avec 4 planches). C'est le cinquante-sixième tome du recueil de la Compagnie. A signaler : *L'Orientalisme à Bordeaux*, par M. Camille Jullian ; — *Asmodée*, par M. de Mégret de Belligny ; — *Les Courants de l'Atlantique nord, d'après les épaves flottantes*, par M. A. Hautreux ; — *La Destinée humaine*, par M. Anatole Loquin ; — *Rapport général sur les travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux pour l'année 1896*, par M. Aurélien Vivie ; — Diverses poésies de M. le Dr Garat et deux discours de réception prononcés par MM. Demons et Ducaunnès-Duval. Mais ce qui donne à ce volume une importance exceptionnelle c'est le travail de M. G. Rayet intitulé : *Histoire de la Faculté des sciences de Bordeaux (1838-1894)*. L'œuvre est divisée en quatre parties, savoir : I. *Les Bâtiments et les collections de la Faculté* ; II. *Enseignement de la Faculté* ; III. *Intervention de la Faculté dans les réformes des programmes d'examen et dans la création des Universités* ; IV. *Les Professeurs de la Faculté*. Cette dernière partie se compose de trente-trois biographies de professeurs avec une bibliographie de leurs œuvres qui prouve des recherches énormes dont les savants pourront profiter. Si M. Rayet a bien mérité de la ville de Bordeaux, il n'a pas été moins utile au monde universitaire ; et son travail pourra, dans le genre, servir de modèle.

Ille-de-France. — Le tome XVII des *Mémoires* de la Société académique d'archéologie, sciences et arts du département de l'Oise, qui nous arrive (Beauvais, imp. Avonde et Bachelier, 2 fasc. in-8 de 519 p., avec plusieurs portraits et planches) est fort remarquable. Le premier fascicule porte la date de 1898 et le second celle de 1899. Ce tome XVII est-il complet ainsi ? L'ab-

sence d'une table nous en fait douter; quoi qu'il en soit, l'ensemble se recommande à l'attention. Il suffira de citer les études que renferment ces deux parties de volume : *Sur l'emploi des désinences caractéristiques dans les dénominations des groupes établis pour les classifications zoologiques*, par M. Ch. Janet ; — *Guy Patin, sa vie, ses ancêtres, ses enfants, ses relations dans le monde des médecins et des littérateurs (1601-1672)*, par M. L. Vuilhorne ; — *Le Comté de Clermont en Beauvaisis, études pour servir à son histoire. Un Referendum législatif au* XVI*e siècle. La Réformation de la coutume*, par M. le comte de Luçay ; — *Notes sur les lutrins*, par M. L. Pihan ; — *Additions et corrections à l'Armorial des familles du Beauvaisis, dont les membres ont pris part ou envoyé leur procuration aux assemblées électorales de la noblesse pour l'élection des députés aux États généraux de 1789* ; — *Excursion dans le canton de Grandvilliers*, par MM. le chanoine Marsaux et Thorel-Perrin ; — *Le Comté de Clermont en Beauvaisis, études pour servir à son histoire. Comtes engagistes, Clermont en 1789*, par M. le comte de Luçay ; — *Les Lois de la parole, essai de synthèse phonétique*, par M. Philéas Lebesgue ; — *Notice biographique sur Lamarck*, par M. Hermanville ; — *Le Mouvement communal au* XII*e siècle, dans le Beauvaisis et aux environs*, par M. E. Morel ; — *Raoul Adrien, jurisconsulte, poète et érudit beauvaisien, 1561-1626*, par M. L. Vuilhorne ; — *L'Église et l'abbaye de Boscherville* (de M. Besnard), notes critiques de M. Eug. M.

Languedoc. — M. l'abbé Cazauran a entrepris un travail sur la ville de Mirande (Gers) qui mérite de trouver des imitateurs. C'est la *Topographie-toponymie de la voirie urbaine de cette ville* (Paris, Maisonneuve, in-8 de 50 p.). L'auteur identifie les noms des rues, des places de Mirande et retrace les origines des quartiers, des rues, des places, des portes de la petite cité du moyen âge. C'est donc une bonne page d'histoire locale, puisque, généralement, l'histoire de nos noms de rues c'est l'histoire des personnages qui ont illustré la localité. A cette intéressante publication, dépourvue de tout appareil scientifique, est joint le plan de la ville de Mirande.

Maine. — A lire le titre de la nouvelle brochure du savant M. Armand Gasté : *Du Rôle de Scarron dans la querelle du Cid* (Caen, H. Delesques, in-8 de 29 p.), il semblerait qu'il ne s'agit que de critique littéraire. Voire, il y en a, et du plus haut goût. Mais il y a aussi quelque chose d'admirable pour les érudits qui aiment l'histoire provinciale, il y a que M. Gasté a prouvé « que l'*Apologie pour Monsieur Mairet* et la *Suite du Cid en abrégé* ont été imprimées au Mans, en 1637. » Des fac-similés s'ajoutent, s'entassent sur remarques judicieuses. On sent que l'auteur aime à s'entretenir avec les plus fins esprits de son époque, des points les plus délicats, et qu'il force et M. Petit de Julleville et M. L. Delisle à reconnaître qu'il sait la vérité du cas qu'il expose.

— M. l'abbé Houtin vient de consacrer un charmant livre à *Dom Couturier*, l'abbé de Solesmes (Angers, Germain et Grassin, in-16 de 381 p.). Il est encore tout vibrant des polémiques d'hier et d'aujourd'hui. L'auteur rappelle le caractère si droit, le rôle si net et si ferme du pasteur de moines qui eut à subir l'expulsion, ou plutôt les expulsions, car on en compte trois : en 1880, en 1882, et en 1883. Ce qui sera particulièrement goûté, car cela est très peu connu encore, ce sont les œuvres littéraires de Dom Couturier. Les « afflonnements » (p. 251), ne sont pas toujours bons, surtout au point de vue politique. « La mort épargna au Père abbé la surprise de l'évolution de Rome » (p. 261). Hélas ! c'était un homme à ne pas aimer les « flocchi » (p. 235) ; tout en étant un des premiers à vouloir constituer le parti catholique (p. 258), il ne s'offrait pas comme un diplomate. C'était un

moine, dans la plus belle et la plus large acception du mot, et il faut savoir gré à M. Houtin d'avoir fait revivre, avec de si pures couleurs, cette grande et noble figure.

NORMANDIE. — La thèse que Mlle Anna Ahlstrom a soutenue à la Faculté des lettres d'Upsal, pour le doctorat ès lettres est extrêmement intéressante. C'est une *Étude sur la langue de Flaubert* (Mâcon, impr. Protat, in-8 de 120 p.). D'abord une bonne notice biographique, où l'auteur a scruté les reins et le cœur (comme dit l'Écriture) de son sujet. Il faut particulièrement souscrire au jugement de la page 17 : « Le plus grand mérite de l'auteur se trouve dans les descriptions et les peintures, etc. », et à celui de la page 20 sur « son penchant réaliste. » Dans l'étude lexicologique, fort documentée, il y aurait quelques points à reprendre. Page 29, Stepper, et non Stopper. Page 11, Chapska, coiffure militaire, et non bonnet. Page 46, « Chaircuiterie » et « Cheminot », ne sont pas normands par essence, mais plutôt français. Page 64, Le « Maillotin » assistait aux sermons du carme le P. Maillot. Page 83, « Hoquesonnant » veut dire faire sonner comme un hochet au contact des autres. Une faute d'orthographe (p. 95, n. 1), « dissuadé » veut ici le féminin. Ces remarques prouvent avec quel intérêt nous avons lu ce bon et beau travail, que l'auteur complètera, espérons-le, et qui fait honneur à l'Université d'Upsal.

— Le savant M. Louis Régnier a publié une notice sur *Brionne, le donjon, les églises, le musée* (Caen, H. Delesques, in-8 de 38 p.), qui est aussi complète et aussi bien rédigée que possible. Descriptions, plans, gravures, tout est parfait.

— Le même M. Régnier a tiré de ses recherches de quoi nous renseigner sur *la Chapelle de la Commanderie de Chanu* au diocèse d'Évreux (Évreux, impr. de l'Eure, in-8 de 10 p.). Encore un modèle de netteté et de précision.

— Les notes archéologiques de M. L. Régnier sur *Pont-Audemer et Quillebœuf* sont plus fournies (Caen, Delesques, in-8 de 65 p.). C'est un superbe fascicule tant par la publication in-extenso de quelques pièces justificatives, que par les plans et photographies qui décorent l'opuscule.

— M. Victor Quesné a écrit une soigneuse *Histoire du Désert des Carmes déchaussés de la Garde-Châtel, près Louviers*, (Évreux, impr. de l'Eure, in-8 de 44 p.). Ce couvent date de 1660. Fondé par Louis XIV et Anne d'Autriche, il fut restauré par Madame Louise de France. Quelques noms de bienfaiteurs avant la Révolution, quelques noms de religieux au moment de la dispersion, une description exacte des lieux claustraux, des détails curieux sur un ancien dragon de Lambesc (p. 42), tout a été recueilli et publié avec un soin pieux.

— Nous avons déjà signalé d'un mot la notice de M. l'abbé F.-M.-A. Blanquart sur *la Chapelle de Gaillon et les fresques d'Andrea Solario* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 29 p.). Gaillon était la demeure du cardinal d'Amboise, au XVIe siècle, dont certains fragments se trouvent maintenant dans la cour de l'École des beaux-arts, à Paris. A Gaillon, il reste des ruines que l'auteur a soigneusement visitées et sur lesquelles il a remarqué les fresques dont il nous entretient. Ce sont des figures de la famille d'Amboise. Les sculptures, etc., ont fait aussi l'objet de la scrupuleuse attention de M. Blanquart. De nombreuses phototypies, très réussies, illustrent cette brochure.

POITOU. — M. P.-M. Hamonnet, conducteur-typographe, publie des *Notes d'impression* (La Roche-sur-Yon, impr. Servant-Mahaud, in-8 de VII-134 p., avec planches en noir et en couleurs. — Prix : 3 fr.), qui, dans la pensée de l'auteur, sont destinées à remplacer les « leçons de début », qui, trop sou-

vent, manquent aux jeunes conducteurs. Dans ce très pratique petit manuel est expliqué tout ce qui rattache à la profession de conducteur d'imprimerie. En voici d'ailleurs la division : I. Les Rouleaux ; II. L'Encrage ; III. Les Encres ; IV. Le Papier ; V. La Presse à bras ; VI. Les Généralités ; VII. L'Habillage ; VIII. La Mise en train ; IX. Mise en train des tableaux ; X. Mise en train des clichés ; XI. Mise en train des gravures ; XII. Mise en train aux pédales. L'ouvrage se termine par un Appendice dans lequel sont examinés tous les genres de machines typographiques. M. Hamonnet a prêché ici d'exemple : l'impression et le tirage sont parfaits et le papier excellent. Son livre est à recommander non seulement aux jeunes professionnels, mais aussi à toutes les personnes qui, sans être du métier, font imprimer.

— Le R. P. Pacheu, S. J., a inauguré à Poitiers un *Cours de critique religieuse*, qui a obtenu un succès légitime. La *Semaine religieuse* a publié le résumé de chaque conférence, rédigé par l'auteur lui-même et accompagné d'indications bibliographiques, dont l'utilité peut être appréciée par tous ceux qu'intéressent les rapports de la littérature et de la philosophie contemporaine avec les questions religieuses.

— On peut lire, depuis bientôt un an, dans la *Semaine religieuse de Poitiers*, une série de monographies sur *les Madones et les sanctuaires de Marie dans le Poitou*. Elles sont bien documentées. L'auteur les réunira sans doute en un volume. Ce sera une utile contribution à l'histoire du culte de la Sainte Vierge. Il serait à souhaiter que d'autres Semaines religieuses suivissent cet exemple.

Provence. — La Société de géographie de Marseille vient de publier le *Compte rendu des travaux du congrès national des Sociétés françaises de géographie. XIXe session, septembre 1898* (Marseille, secrétariat de la Société, gr. in-8 de 540 p., 10 pl. et cartes). Ce congrès, où toutes les Sociétés françaises de géographie étaient représentées, a entendu cinquante communications du plus vif intérêt et cinq grandes conférences publiques. Nous ne saurions donner ici la liste complète des travaux insérés ; toutefois, nous devons signaler les études sur *l'Enseignement de la géographie*, par MM. Levasseur, Flory et Vincent ; — sur les *Divisions administratives de la France* et sur *Paulmier de Gonneville et le Premier Voyage des Français au Brésil*, par M. P. Gaffarel ; — les *Résultats géographiques de la mission lyonnaise en Chine*, par M. Brenier ; — le *Maintien de l'heure nationale et adoption du cadran de 24 heures*, par M. J. Léotard ; — les *Itinéraires de Mogador à Marrakech*, par M. Hubert Giraud, etc. Dans une ville maritime et coloniale comme Marseille, les communications relatives aux colonies devaient abonder : elles ont été en effet nombreuses et remarquables. Nombreuses également celles sur Marseille et la Provence au point de vue de la géographie physique, historique et économique. Voici les titres des principales : J. Charles-Roux : *Le Canal de jonction du Rhône à Marseille* ; — L. Estrine : *Un Port franc à Marseille* ; — P. Masson : *Marseille port colonial* ; — E. Barrème : *La Géographie du Mont Ventoux* ; — H. Barré : *La Répartition de la population en Provence* ; — J. Fournier : *Une Société de géographie à Marseille en 1801*, etc.

— Le congrès des médecins aliénistes et neurologistes de France et des pays de langue française a également tenu à Marseille, en 1899, sa dixième session. L'important *Compte rendu* de ce congrès (Marseille, imp. du *Journal de Marseille*, in-8 de 614 p.) renferme le texte de communications très spéciales dont nous pourrions indiquer les titres si elles n'étaient si nombreuses. Mais nous devons une mention particulière à l'étude présentée

par MM. Mouton et Cossa : *Les Insensés au* XVIII*e siècle à l'asile public de Saint-Lazare et à l'asile privé de Saint-Pierre de Canon* (p. 441-467). Ce travail, fruit de laborieuses recherches, est une page très vivante de l'histoire de l'assistance publique en Provence. Les auteurs ont voulu montrer — et ils y ont complètement réussi — ce qu'était le régime des asiles d'aliénés avant la Révolution ; ils ont pris deux exemples typiques : un asile public et un asile privé, et ont observé de très près le traitement appliqué dans chacun de ces établissements. En moins de trente pages, MM. Mouton et Cossa ont fait entrer la matière d'un volume où sont relevés des traits caractéristiques sur l'histoire des mœurs à Marseille et en Provence et sur les idées ayant cours au XVIII*e* siècle en matière d'assistance des insensés.

— *Les Gloires oubliées*, tel est le titre sous lequel M. Henri Oddo publie des monographies très intéressantes sur des Marseillais célèbres. Le chevalier Paul, lieutenant-général des armées navales du Levant (1598-1668), a déjà fourni la matière d'un volume, qui vient de paraître sous le titre : *Le Chevalier Rose* (Paris, Le Soudier, in-8 de 248 p., 15 photograv.). Le héros de ce livre n'est connu que par le dévouement qu'il montra en 1720, lors de la peste de Marseille. M. Oddo nous le montre, pendant la campagne d'Espagne en 1707, se couvrant de gloire à la bataille d'Almanza, à la prise de Saragosse, au siège de Lérida, etc. Par la publication de ses *Gloires oubliées*, M. Oddo fait œuvre de patriotisme ; on ne saurait trop l'en louer.

— Voici une nouvelle étude de M. l'abbé M.-J. Maurel : *Le Péage de Peypin et les péages des Basses-Alpes* (Digne, Chaspoul et Vve Barbaroux, in-8 de 92 p.) ; elle renferme des détails précis et abondants sur les vieux droits perçus dans la région bas-alpine. Le péage de Peypin, en aval de Sisteron, sur la rive droite de la Durance, a été pris comme type ; l'histoire complète en est faite avec soin et à l'aide de documents entièrement inédits. A cette monographie vient s'ajouter un *Aperçu sur les péages et pulvérages des lieux compris actuellement dans les limites du département des Basses-Alpes avec l'état de ce qui s'y levait et la date de leur suppression* (p. 59-91). Sous forme de dictionnaire l'auteur fournit une note sur chacun des 155 péages levés en autant de localités. Cet excellent travail, sur un sujet des plus arides, a reçu le meilleur accueil des chercheurs provençaux.

VELAY. — Pour écrire ses *Notes historiques sur Servières, près Saugues* (*Haute-Loire*) (Le Puy, impr. Prades-Freydier, in-8 de 38 p., avec vue phototypique), M. l'abbé François Fabre a fouillé, avec sagacité, partout où il y avait à prendre : archives de la Lozère, registres paroissiaux, papiers de famille ; il prouve qu'il n'est pas un coin de terre habité, même sur les cimes farouches de la Margeride, qui n'ait son histoire, ses vieilles races et ses anciennes familles. Tout le passé de sa paroisse, sous sa plume élégante et sobre, se réveille ; tous les Chastels, seigneurs de Servières, et leurs nombreux alliés, répondent à son appel et se groupent en une généalogie ininterrompue de 1505 jusqu'en 1815. C'est aussi une chronique des événements rarement heureux : ces montagnes furent tour à tour ravagées par les routiers, les huguenots, les épidémies, la famine ; jusqu'à la Bête du Gévaudan, qui répandit l'épouvante dans la contrée pendant trois longues années. Les persécutions jacobines de 1792 au 9 thermidor 1794, se heurtèrent dans ce pays de foi, au dévouement de ces rudes agriculteurs pour leurs prêtres. Ceux-ci ne cessèrent de célébrer la messe dans les granges et d'administrer les sacrements.

— Encore une brochure de M. l'abbé François Fabre : *Notes historiques sur la paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Venteuges, près Saugues* (*Haute-Loire*). (Le Puy, Prades-Freydier, in-16 de 42 p.). Venteuges, situé à mille mètres

d'altitude, sur un plateau où l'herbe pousse à regret, doit son nom aux vents qui y règnent d'un bout à l'autre de l'année. L'hiver, la neige nivelle tout le pays et l'on voit surgir de cette mer glacée le village qu'indique, au loin, la flèche du clocher. Il y eut, dans ce désert, une communauté de prêtres et de clercs, dont l'existence est attestée par des documents malheureusement fort incomplets. La présentation à la cure appartenait à l'abbesse du monastère des Chazes (bénédictines). Quant à l'histoire de Venteuges, elle est, à peu près, celle de Servières. Nous signalerons seulement parmi les quatre familles nobles possédant des fiefs dans cette commune, les seigneurs de Meyronne, dont le château est bâti sur une roche escarpée, au fond d'une gorge. C'est dans ce nid d'aigle que vivait, au XIIIe siècle, dona Castelloza, dame de Meyronne, qui composa en langue romane des poèmes lyriques ou chansons d'amour. M. l'abbé F. Fabre promet une *Histoire de la ville de Saugues*. Nous ne doutons pas que cette œuvre soit accueillie avec faveur. Puisse ce succès l'engager ensuite à entreprendre l'histoire du Velay, qui reste à faire. Ce ne serait pas une tâche au-dessus de son érudition et de son talent.

— Du même M. François Fabre, signalons les *Notes historiques sur le château d'Ombret, près Saugues* (*Haute-Loire*). (Le Puy, Prades-Freydier, in-16 de 23 p.). Cette brochure débute par une description de la terre et du château d'Ombret. C'est d'une vérité qui défie la photographie; mais l'observateur est un poète faisant un paysage à la manière de Salvator Rosa, avec une sûreté de touche ne donnant prise à aucune critique. Puis le généalogiste consciencieux fait connaître les diverses familles qui ont possédé cette seigneurie de 1330 à nos jours.

BALKANS. — Sous ce titre significatif : *L'Évolution de la question d'Orient dans les Balkans* (Bruxelles, Schepens, in-8 de 84 p.), le baron Jehan de Witte rappelle qu'après le traité de Passarovitz (1718), la destinée de la Turquie d'Europe semblait réservée à l'action divergente ou combinée de l'Autriche et de la Russie. Or, à une succession qui doit tomber en déshérence par l'effacement progressif du Souverain, il a surgi depuis des compétiteurs alors inattendus, à savoir : les héritiers naturels de l'homme malade, autrement dit les populations sur lesquelles la domination ottomane s'était étendue sans les pénétrer. L'auteur de ce mémoire examine ce qu'est devenue, pendant les quatre siècles écoulés, cette contrée balkanique où habitent des populations appartenant à des races très diverses. Sur la plus grande étendue de la péninsule, on rencontre des provinces dont les habitants sont homogènes : l'habitant est incontestablement ou Serbe ou Bulgare, ou Hellène, ou Albanais, ou Roumain; mais chacune de ces populations est représentée dans la Macédoine avec la prétention d'y dominer quelque part ou partout. Une malencontreuse complication surgit du fait que le congrès de Berlin, sur une suggestion d'Andrassy, a inconsidérément autorisé l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine par l'Autriche-Hongrie. L'idée d'une confédération est née naturellement. M. de Witte expose avec lucidité comment cette solution, qui paraît naturelle, pourrait être atteinte.

ITALIE. — Nous avons annoncé précédemment la grande édition des *Promessi sposi* de Manzoni, entreprise par la maison Hœpli, de Milan. Cette magnifique publication vient d'être menée à bonne fin. Les 36 fascicules qui la composent, parus à divers intervalles pendant les années 1897, 1898 et 1899, forment aujourd'hui un beau volume in-4 de XXIII-715 pages, portant la date de 1900. Ce qui fait, avant tout, l'intérêt et la valeur de cette nouvelle édition, dont l'exécution est d'un bout à l'autre extrêmement

soignée, ce sont les nombreuses illustrations dues au crayon très original de G. Previati. Jamais artiste n'avait encore interprété les *Promessi sposi* avec tant de richesse, tant de variété, d'une manière aussi saisissante, aussi dramatique. Aux multiples croquis, scènes, paysages, culs-de-lampe, initiales, qui encadrent ou accompagnent le texte, viennent s'ajouter douze grandes compositions tirées à part en héliotypie, et un remarquable portrait de Manzoni. Il y a là un effort artistique des plus intéressants.

— L'étude approfondie de l'*Annuario della Nobilità italiana* permet de constater combien est vrai ce qui a été dit, si judicieusement, par Gérard de Nerval : « la connaissance du blason est une des clefs de l'histoire », axiome auquel il est permis d'ajouter qu'au point de vue artistique, cette science est également une source inépuisable de motifs d'ornement, dont les lignes pures, bien que parfois un peu rigides, sont pleins de charmes et égayés par les vives couleurs des armoiries. Dans certains pays, on a depuis longtemps laissé dans l'oubli cette science admirable, la considérant, bien à tort, comme n'intéressant qu'une classe privilégiée; c'est là une grave faute, dans laquelle, nous nous plaisons à le reconnaître, l'Italie n'est pas tombée ; en effet l'*Annuario* de 1900 (22e année. Bari, *Giornale araldico*, in-32 cartonné de XXIV-1496 p.), prouve une fois de plus que dans cette contrée on est resté fidèle aux principes de l'art héraldique, tout en conservant l'usage des armes lors même qu'elles sont devenues bourgeoises et populaires, et bien que leurs formes pures et aristocratiques soient nées dans les républiques de Venise, de Bologne ou de Gênes. L'*Annuario* est édité avec autant de luxe et de soin que par le passé, et contient en outre plus de cent nouvelles notices généalogiques sur des familles dont il donne les armes, gravées ou enluminées, avec autant de goût que de conformité aux règles de la science héroïque.

— Un tableau du XVIe siècle, conservé dans la galerie de Mlle Barbier de Montault, à Poitiers, fournit à Mgr Barbier de Montault l'occasion de nous faire connaître *la Vierge miraculeuse de Ré au diocèse de Novare (Italie)* (Poitiers, imp. Blais et Roy, in-8 de 12 p.). Comme toujours un commentaire fort riche augmente l'intérêt de la description et donne aux assertions une base plus solide.

— Nous avons eu parfois l'occasion de signaler ici des catalogues de la librairie Hoepli qui constitueront de véritables bibliographies. C'est encore le cas pour celui dont la première partie vient de paraître sous le titre : *Venezia, sua storia letteratura, arta, commercio, legislazione, medicina, etc.* (Milano, Hoepli, in-8 de 144 p.). C'est le catalogue de la bibliothèque formée avec un soin jaloux par un excellent érudit vénitien, Federico Stefani, qui fut quelques années surintendant des Archives vénitiennes et directeur du *Nuovo Archivio veneto*. Les 2709 articles de cette première partie comprennent les ouvrages sur Venise même, tandis que la deuxième partie sera consacrée aux ouvrages relatifs à l'ancien domaine de la République (Bergame, Padoue, Trévise, etc.).

— MM. Achille Neri et Ubaldo Mazzini entreprennent une publication mensuelle : *Giornale storico e letterario della Liguria* (La Spezià, Società d'incoraggiamento, in-8, 10 fr. par an, plus les frais de poste), destinée à remplacer l'excellent *Giornale ligustico*, fondé par le regretté Belgrano. Malgré son titre, le nouveau périodique ne se confinera pas avec un exclusivisme étroit dans les matières historiques ou littéraires relatives à la Ligurie. Le 1er fascicule, qui correspond aux mois de janvier et février de la présente année, fait bien augurer de la publication. On y trouvera d'abord

une excellente notice de M. Camillo Manfroni sur les Archives communales de Porto Venere. Dans l'article suivant, M. Ubaldo Mazzini nous fait connaître les auteurs de deux relations sur l'état de Gênes, publiées anonymement par Albéri. Outre les articles de fond, la Revue contient des comptes rendus critiques, des notices bibliographiques et des informations dans lesquelles sont mentionnés, avec soin, les articles et publications relatifs à la Ligurie.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Sacré-cœur. Conférences selon la doctrine du vénérable Jean Duns Scot*, par le R. P. Déodat de Basly (in-8, Desclée, de Brouver et Cie). — *La Piété éclairée par la foi, ou Exposition de la doctrine chrétienne*, par le R. P. Cotel (in-12, Téqui). — *Au delà du tombeau*, par le R. P. E. Hamon (in-12, Téqui). — *Trois Fléaux de la classe ouvrière. La Violation de la loi du dimanche, l'alcoolisme et la mauvaise tenue des ménages ouvriers*, par Mgr Turinaz (in-12, Paris, Roger et Chernoviz; Nancy, Drioton). — *La Civilisation païenne et la morale chrétienne*, par P. Reynaud (in-12, Perrin). — *La Mort civile des religieux dans l'ancien droit français. Étude historique et critique*, par l'abbé C. Landry (in-8, Picard et fils). — *De l'Animalité et de son droit*, par E. Engelhardt (in-8, Chevalier-Marescq). — *Leçons d'anthropologie philosophique. Ses applications à la morale positive*, par D. Folkmar (in-8, Schleicher). — *La Constitution du monde. Dynamique des atômes. Nouveaux principes de philosophie naturelle*, par Mme C. Royer (in-8, Schleicher). — *De Kant à Nietzsche*, par J. de Gaultier (in-12, « Mercvre de France »). — *Catholique et positiviste*, par G. Valerie (in-12, Perrin). — *Les Causes sociales de la folie*, par G.-L. Duprat (in-16, Alcan). — *Histoire de l'économie sociale jusqu'à la fin du XVIe siècle. Antiquité, Moyen âge, Renaissance, Réforme*, par E. de Girard, (in-8, Girard et Brière). — *L'Évolution du droit et la conscience sociale*, par L. Tanon (in-12, Alcan). — *Les Maladies et insectes de la vigne*, par R. Brunet (in-12, Librairie agricole de la Maison rustique). — *Le Signe automatique de la mort réelle. Moyen d'éviter l'inhumation prématurée*, par le Dr J.-V. Laborde (in-8, Schleicher). — *Pratique de la chirurgie courante*, par le Dr M. Cornet (in-12, Alcan). — *Analyse électrochimique*, par E.-F. Smith (in-12, Gauthier-Villars). — *Études sur la langue des Francs à l'époque mérovingienne*, par H. d'Arbois de Jubainville (in-8, Bouillon). — *Manuel de littérature. Principes, faits généraux, lois*, par J. Verest (in-8 cart., Bruxelles, Société belge de librairie). — *Parlons ainsi de la voix et du geste*, par J.-L. Gondal (in-8, Bloud et Barral). — *Cinglons les souvenirs et cinglons vers les rêves !...* par C.-A. Cantacuzène (in-12, Perrin). — *Au Hasard des chemins*, par A.-F. Hérold (in-12, « Mercvre de France »). — *Les Quatre Saisons*, par Stuart Mervill (in-12, « Mercure de France »). — *Au delà de l'Océan*, par M.-D. Marinot (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Sous la tyrannie*, par A. Filon (in-12, Calmann Lévy). — *Le Doute plus fort que l'amour*, par l'auteur de « *Amitié amoureuse* » (in-12, Calmann Lévy). — *Femme et artiste*, par M. O'Rell (in-12, Calmann Lévy). — *Marie-Madeleine*, par L. Létang (in-12, Calmann Lévy). — *Le Roman d'un petit vieux*, par Mme Lescot (in-12, Calmann Lévy). — *Fiancée d'avril*, par G. Chantepleure (in-12, Calmann Lévy). — *Drame de famille*, par P. Bourget (in-12, Plon-Nourrit). — *Zoby*, par H. Gréville (in-12, Plon-Nourrit). — *Réhabilitée*, par H. Maisonneuve (in-12, Plon-Nourrit). — *Les Renards*, par P. Clésio (in-12, Perrin). — *Robert Perceval, député. Essai d'étude politique et sociale*, par J. Lefèvre (in-12, Perrin). — *Farceurs*, par A. Cim (in-12, Flammarion). — *Miséricorde*, par P. Galdos; trad. de l'espagnol, par M. Bixio (in-12, Hachette). — *Claudine à l'école*, par Willy (in-12, Ollendorf). — *Le Sphinx de plâtre*, par G. Binet-Valmer (in-12, « Mercvre de France »). — *Merveilles et Moralités*, par E. Ducotté (in-12,

« Mercvre de France »). — *La Guerre des Mondes*, par H.-G. Wells; trad. de l'anglais, par H.-D. Davray (in-12, « Mercvre de France »). — *Criminelle passion*, par M.-D. Marinot (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Contes briards*, par D. Caldine (in-12, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Contes surhumains*, par V. Émile-Michelet (in-12, Chamuel.) — *Les Victimes grimacent*, par F. Boutet (in-12, Chamuel). — *Le Soupçon*, par H. Ryner (in-12, Antony). — *Le Lieutenant Vandeins*, par N. Mayeul (in-12, Henri Gautier). — *Mademoiselle*, par B. de Buxy (in-12, Henri Gautier). — *La Bonne Reine*, par A. Mouans (in-12, Téqui). — *Annie*, par Mme M. Magne (in-12, Téqui). — *La Famille Papillon*, par M. Leconte (in-12, Téqui). — *La Grande Ile*, par C. Sabatier de Castres (in-12, Téqui). — *Souvenirs d'une glaneuse*, par Mlle M. O'Kennedy (in-8, Téqui). — *Un Vœu héroïque*, par J. Guérin (in-8, Abbeville, Paillart). — *Contes du bivouac*, par P. Montan (in-8, Abbeville, Paillart). — *Ame pour âme. Vie pour vie*, par J. d'Antuzan (in-8, Abbeville, Paillart). — *Dieu et Patrie*, par J.-M. A. (in-8, Abbeville, Paillard). — *Histoire de la littérature française depuis nos origines jusqu'à nos jours*, par E. Faguet (2 vol. in-12, Plon-Nourrit). — *Le Salon de la Vieille Dame à la tête de bois* (*Pour servir à l'histoire de l'Académie française sous le second Empire 1852-1870*), par F. Maillard (in-8, Affolter). — *L'Odyssée d'un ambassadeur. Les Voyages du marquis de Nointel* (*1670-1680*, par M. Vandal (gr. in-8, Plon-Nourrit). — *Souvenirs d'un voyage en Orient*, par G. Rogeron (2 vol. in-8, Picard et fils). — *Notes sur l'Inde*, par le prince Bojidar Karageorgevitch (in-12, Calmann Lévy). — *L'Église aux tournants de l'histoire*, par G. Kurth (in-8, Société belge de librairie). — *L'Année de l'Église 1899*, par C. Egremont (in-12, Lecoffre). — *Cartulaire de l'abbaye de Gellone publié d'après les manuscrits originaux*, par P. Allaus, l'abbé Cassan et E. Meynial (gr. in-8, Montpellier, Martel). — *Saint Jean Chrysostome*, par M.-A. Puech (in-12, Lecoffre). — *La Vénérable Jeanne d'Arc*, par L. Petit de Julleville (in-12, Lecoffre). — *Le Bienheureux Raymond Lulle*, par M. André (in-12, Lecoffre). — *La Nation et l'armée*, par Un Colonel (in-12, Colin). — *La France au point de vue moral*, par A. Fouillée (in-8, Alcan). — *La France du Levant*, par E. Lamy (in-8, Plon-Nourrit). — *La Loi des suspects. Lettres adressées à M. Waldeck-Rousseau, président du conseil des ministres*, par le conte A. de Mun (in-12, Plon-Nourrit). — *La Situation religieuse aux États-Unis. Illusions et réalité*, par J. Tardivel (in-12, Desclée et de Brouwer). — *L'Anglomanie*, par J. de la Poulaine (in-12, Plon-Nourrit). — *Les Derniers Valois. François II, Charles IX, Henri III*, par le Mis de Belleval (in-8, Vivien). — *Journal intime de Cuvillier-Fleury*, publié avec une introduction par E. Bertin. T. Ier. *La Famille d'Orléans au Palais-Royal, 1828-1831* (in-8, Plon-Nourrit). — *Histoire du parti républicain en France de 1814 à 1870*, par G. Weill (in-8, Alcan). — *L'Évolution constitutionnelle du second Empire; doctrines, textes, histoire*, par H. Berton (gr. in-8, Alcan) — *Ma Douce France*, par Ch. Ricault d'Héricault (in-12, Téqui). — *L'Université d'Avignon au XVIIe et XVIIIe siècles*, par J. Marchand (in-8, Picard et fils). — *La Société française du XVIe au XXe siècle* par V. du Bled. T. Ier. *XVIe et XVIIe siècles* (in-12, Perrin). — *Histoire anecdotique de Paul Ier*, par N. Schilder, tiré du russe par Dimitri de Beckendorff (in-12, Calmann Lévy). — *Le Cabinet secret de l'histoire*, par le Dr Cabanès, 4e série (in-12, Maloine). — *Étude généalogique sur les Bourdaloue*, par J.-E.-B. Tausserat (in-8, Retaux). — *Joseph Sépet, avocat à la Cour d'appel d'Aix, président de la conférence Saint-Louis de Gonzague, 1874-1898*, par le P. J. Adam (in-12, Retaux). — *Soldats, poètes et tribuns. Petits Mémoires du XIXe siècle*, par P. Audebrand (in-12, Calmann Lévy).

VISENOT.

Imp. Fr. Simon, Rennes. *Le Gérant* : CHAPUIS.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Métaphysique. — 1. *Metafisica*, t. I; *Metafisica general y Cosmologia*, t. II; *Psicologia y Teodicea*, por P.-M. Lopez y Martinez. 2e edicion; Valencia, Domenech, 1899, 2 vol. in-8 de 448-382 p. — 2. *Institutiones Mataphysicae specialis*, t. I; *Cosmologia*, auctore S. de Baker, S. J. Paris, Lyon, Briguet, 1899, in-8 de 361 p., 5 fr. — 3. *Idéologie, discours sur la philosophie première*, par M. Douhéret. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 89 p., 1 fr. 25. — 4. *La Philosophie naturelle*, par le Dr W. Nicati. Paris, Giard et Brière, 1900, in-12 de xi-308 p., 3 fr. 50. — 5. *Essai de synthèse évolutionniste ou monaliste*, par Ch. Horion. Paris, Alcan, 1900, in-8 de xvi-476 p., 7 fr.

Psychologie. — 6. *Psychologia rationalis*, par B. Boedder, S. J. Editio altera, Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1900, in-8 de xvii-122 p., 5 fr. — 7. *L'Origine de la pensée et de la parole*, par E. Moncalm. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 316 p., 5 fr. — 8. *Le Problème de la mémoire*, par le Dr P. Sollier. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 219 p., 3 fr. 75. — 9. *Les Ressorts de la volonté et le libre arbitre*, par le comte Domet de Vorges. Paris, Bloud et Barral, 1899, in-12 de 62 p., 0 fr. 60. — 10. *La Liberté et la conservation de l'énergie*, par M. Couailhac, S. J. Paris, Lecoffre, s. d., in-8 de 324 p., 6 fr. — 11. *Doctrina de ideis, divi Thomae divique Bonaventurae conciliatrix*, auctore M. Couailhac, S. J. Paris, Lecoffre, 1897, in-8 de 117 p., 3 fr.

Morale et Sociologie. — 12. *Philosophia moralis in usum scholarum*, auctore V. Cathrein, S. J. Editio tertia. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1900, in-8 de xix-463 p., 5 fr. — 13. *Nouvelles Recherches sur l'esthétique et la morale*, par J. Durand (de Gros). Paris, Alcan, 1900, in-8 de 276 p., 5 fr. — 14. *La Morale d'un égoïste*, par H. Laplaigne. Paris, Giard et Brière, 1900, in-8 de 260 p., 5 fr. — 15. *De l'Animalité et de son droit*, par E. Engelhardt. Paris, Chevalier-Marescq, 1900, in-8 de 541 p., 3 fr. — 16. *Études sur l'origine de la société*, par le R. P. Montagne. Paris, Bloud et Barral, 1900, 3 vol. in-12 de chacun 63 p., 1 fr. 80. — 17. *Leçons d'anthropologie philosophique, ses applications à la morale positive*, par Daniel Folkmar. Paris, Schleicher, 1900, in-8 de xiv-333 p., 7 fr. 50. — 18. *L'Évolution du droit et la conscience sociale*, par L. Tanon. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 166 p., 2 fr. 50. — 19. *Les Causes sociales de la folie*, par G.-L. Duprat. Paris, Alcan, 1900, in-12 de 203 p., 2 fr. 50. — 20. *L'Impôt et les théologiens*, par le le comte Domet de Vorges. Paris, Bloud et Barral, 1899, 3 vol. in-12 de chacun 44 p., 1 fr. 80.

Histoire et Critique. — 21. *La Civilisation païenne et la morale chrétienne*, par P. Reynaud. Paris, Perrin, 1900, in-12 de viii-297 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Origines grecques du stoïcisme*, par Ch. Huit. Paris, Montemoing, 1900, gr. in-8 de 45 p. — 23. *Histoire de la philosophie médiévale*, par M. de Wulf. Paris, Alcan, 1900, gr. in-8 de 480 p., 7 fr. 50. — 24. *La Doctrine de Spinoza*, par E. Ferrière. Paris, Alcan, s. d., in-12 de ix-357 p., 3 fr. 50. — 25. *La Philosophie d'Auguste Comte*, par L. Lévy-Brühl. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 418 p., 7 fr. 50. — 26. *Étude historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte*, par Franck Alengry. Paris, Alcan, 1900, in-8 de xvii-512 p., 10 fr. — 27. *Lettres philosophiques. Positivisme et spiritualisme*, par L. Vavasseur. Paris, Téqui, 1899, in-8 de viii-73 p., 1 fr. — 28. *Les Philosophies négatives*, par E. Naville. Paris, Alcan, 1900, in-8 de 264 p., 5 fr. — 29. *De Kant à Nietzsche*, par Jules de Gaultier. Paris, « Mercure de France », 1900, in-12 de 355 p., 3 fr. 50. — 30. *Lamarkiens et darwiniens*, par F. Le Dantec. Paris, Alcan, 1899, in-12 de 192 p., 2 fr. 50. — 31. *Recueil de morceaux choisis des philosophes anciens, modernes et contemporains*, par E. Boirac. Paris, Alcan, 1899, in-8 de vi-572 p., 6 fr. 50.

Métaphysique. — 1. — Ce n'est guère que dans nos écoles catholiques, dans nos Universités ou nos séminaires, que la métaphysique est étudiée, envisagée dans toute son ampleur, d'après une méthode fidèle aux traditions. Serait-ce un positiviste ou un idéaliste qui se montrerait plus étonné en parcourant seulement la table des matières de la *Metafisica* de M. le chanoine Lopez ? Les deux volumes renferment les propositions et les développements classiques sur l'Être, le Monde, l'Ame et Dieu. Cependant l'auteur n'abdique pas sa libre personnalité et il suffit de parcourir les pages consacrées à l'essence et à l'existence, aux objections contre le miracle, au concept de l'infini, à la composition de la matière, pour être assuré qu'il ne se borne pas à des banalités ou à des redites. Les nouvelles directions du mouvement philosophique lui sont connues ; les questions actuelles le préoccupent. En psychologie, il se réfère aux travaux et aux découvertes des psycho-physiciens, que personne n'a le droit d'ignorer ou de négliger. J'aimerais pourtant bien que M. Lopez fasse quelques incursions sur le terrain des systèmes modernes, qu'il y pénétrât plus fréquemment et plus résolument. Il est indispensable, lorsqu'on veut étudier les notions de substance, de quantité, de cause, etc., d'examiner ce qu'enseignent les néo-criticistes, les monistes, les idéalistes, soit pour défendre les positions occupées par la scolastique, soit pour emprunter à l'ennemi ses munitions et ses armes ; sans métaphore, il faut compléter et perfectionner les définitions de l'ontologie par les spéculations nouvelles qui doivent nous permettre de les approfondir et de les expliquer. Sans rien perdre de son exactitude, le livre s'y enrichirait de considérations suggestives dont son auteur saurait bien tirer parti. Son ouvrage est bien divisé, sobrement et nettement écrit, comme il convient pour l'exposition et l'enseignement des doctrines philosophiques.

2. — Les savants contemporains les plus qualifiés, mathématiciens, physiciens, naturalistes, se livrent assez volontiers à des spéculations métaphysiques. Parfois, leurs idées semblent confuses et le *distinguo* des écoles du moyen âge, objet de facile ironie, leur rendrait de réels services pourvu qu'ils en fissent un usage rationnel. Ils auraient beaucoup à apprendre et à gagner, en lisant la *Cosmologia* du P. de Backer. Le fond solide du traité est généralement emprunté à Suarez, si injustement méconnu ou si absolument inconnu par les écrivains rationalistes. A l'aide des principes développés par le grand théologien espagnol, son disciple pose et résout les problèmes nombreux et complexes soulevés par l'étude philosophique de l'Univers : qu'est-ce que la matière, comment agit-elle, quels sont ses propriétés, ses éléments, ses relations avec l'espace et le temps où se localisent et se succèdent ces phénomènes ; ceux-ci sont-ils dirigés par des lois qui les enchaînent et les organisent pour former un monde ?... L'esprit

qui interroge l'univers y cherche des réponses : on s'attend bien qu'elles seront diverses. Mais on doit exiger qu'elles soient conformes aux données de l'expérience, aux certitudes de la science, aux principes de la raison. Le P. de Backer a pensé qu'il fallait entendre les savants pour interpréter leur témoignagne : MM. Faye, Wolf, Janssen, Poincaré, Tannery, de Lapparent ont le droit d'être écoutés. L'auteur les fait intervenir et constate, à plusieurs reprises, que les théories d'aujourd'hui confirment plutôt qu'elles ne les détruisent, les systèmes d'autrefois. On a dit que la rencontre était impossible entre savants et philosophes, ceux-ci procédant *a priori*, ceux-là *a posteriori*. Le R. P. de Backer ne mérite pas ce reproche : il suffit de lire, pour s'en convaincre, le chapitre IV : *De Interna constitutione substantiae corporeae*. L'exposé des faits empruntés à la chimie et à la physique précède, comme il convient, la discussion des systèmes et les conclusions en faveur du péripatétisme. Je n'oserais dire que certaines thèses ne soient un peu absolues, certains développements un peu subtils, mais, partout, l'auteur parle de ce qu'il sait, avec mesure, avec clarté ; on doit discuter, on peut repousser certaines hypothèses, tout en rendant un sincère hommage à la variété de son érudition et à la vigueur de ses arguments.

3. — Il est très intéressant, ce *Discours sur la philosophie première* intitulé par M. Douhéret : *Idéologie*. « Cet ouvrage est mince, mais il s'agit d'un sujet où il y a tant à désapprendre ! » (VI). Le mot est charmant et vrai. Pourrait-on, en dehors et au dessus des systèmes, constituer l'unité de la pensée, favoriser l'affranchissement de la volonté ? On l'essaie en procédant d'abord à l'analyse du sentiment, de l'entendement, des passions, de l'action par lesquels est constitué « l'animal extraordinairement doué qu'on appelle l'homme. » (p. 38). La science, l'art, la vertu, expressions de sa nature et conquêtes de sa volonté lui fournissent les moyens de vivre sa vie propre, « accessible à nous tous en tant qu'hommes... vie radicalement étrangère dans son principe aux choses extérieures et naturelles » (p. 59). Les conclusions auxquelles aboutit cette pensée vivante sont la réalité de l'être, l'unité de l'âme, l'existence d'un Dieu parfait et bon. Mais la raison pratique achève seule l'édifice de nos idées et de nos croyances, nous mène jusqu'à la religion qui anime et domine tout le reste. « La donnée morale et essentielle, nous ne la trouvons pas dans notre esprit, elle vient d'en haut » (p. 87.). Des difficultés subsistent, des doutes obsèdent la pensée humaine ; mais l'auteur pense qu'il faut demander à la « puissance souveraine, l'inspiration » qui saura les trancher. Ces pages sont nobles, élevées mais un peu vagues. Beaucoup de questions se pressent auxquelles M. Douhéret devrait répondre. Cette « inspiration » fait songer ; elle rappelle Schleiermacher,

Jacobi, et les piétistes ; cependant on retrouverait des termes équivalents dans Malebranche ou le P. Gratry, et on pourrait leur donner un sens très vrai, en prenant des précautions pour ne pas confondre la révélation et la raison, le mysticisme et la philosophie, la grâce et la nature. Ces quelques pages sont le fruit d'une réflexion personnelle, une méditation sereine et bienfaisante qui est, j'espère, le prélude de travaux plus considérables. Je serais surpris que le nom de M. Douhéret ne figurât pas un jour parmi ceux qui attirent et fixent l'attention sympathique des philosophes.

4. — Saviez-vous que la mathématique est « l'harmonie inter-émotionnelle », l'éthique « l'harmonie inter-individuelle », l'énergétique « l'harmonie inter-élémentaire ? » En tout cas la mathématique est le jeu de la chose pensée et comprend le calcul et le sentiment ; l'éthique groupe les éléments sociologiques dans leur mécanisme élémentaire, l'art, et leur fonctionnement général, la société ; l'énergétique traite de la force et de l'univers. L'homme, la société, le monde... l'explication est complète. Sous le déguisement des noms nouveaux, se laissent reconnaître la pyschologie, la morale, la métaphysique des bons et naïfs traités d'autrefois. Il y a même une théodicée, car Dieu est nommé en cet ouvrage et honoré par des majuscules ; mais il n'est pas autre chose que « la Relation de la vie universelle avec les éléments qui la composent » (p. 291). J'ai peur que le rapport d'un être avec ses parties constitutives, soit plus analogue à l'être de raison des scolastiques qu'à une réalité existante. Mais la définition de l'univers vous semblera sans doute plus heureuse : « L'univers pourrait être estimé un foyer, sphère ou polype dans le néant. » (p. 294). Ne prenez pas le docteur Nicati pour un penseur antireligieux ; il affirme « qu'une conception harmonique de l'univers sait embrasser et comprendre les communes croyances. » L'auteur de *la Philosophie naturelle* exalte même la prière, dont voici la définition : « Elle est l'acte d'adoration par lequel l'homme invoquant la collectivité psychique, fait profession de se confondre avec elle et en accepte l'harmonie » (p. 284). M. le docteur Nicati est peut-être un physiologiste instruit et habile ; il devrait bien demander à la « collectivité psychique » avec laquelle il paraît en si bons termes, la logique, le sens critique, la cohérence et la rigueur démonstrative indispensables à un philosophe.

5. — Faut-il donc condamner l'alliance des sciences et de la philosophie ? A Dieu ne plaise ! Mais si leur union est féconde leur confusion est funeste. Il le faudrait rappeler à M. Horion, l'auteur de l'*Essai de synthèse évolutionniste*, si la mort n'avait rendu les conseils inutiles et les critiques inoffensives. La seule division de ce gros volume justifie notre remarque. A une longue préface succède un premier livre intitulé : *Science, philosophie, métaphysique, religion*. Il y est traité

dans un premier chapitre des corps simples, de la force et de la forme, des combinaisons et des lois chimiques; et dans un deuxième de l'éther de l'univers astronomiques, de la vie, de l'esprit, de l'évolution. Voilà la science, et voici la philosophie comprises en trois chapitres: les principes, les mots et les choses, les conclusions. Le second livre traite de l'infini et du calcul dit infinitésimal; hérissé de formules, il ne peut être utilement examiné et apprécié que par des mathématiciens; mais le premier nous appartient. Or, voici en quel esprit il est conçu: « Si on voulait remonter à un Dieu personnel en dehors de l'univers qu'il aurait créé on ne le pourrait, puisque l'univers, l'être, est increé et que pour le créer ce prétendu Dieu devrait commettre une absurdité en établissant l'identité du néant et de l'être » (p. 250). Il faut dire que cette détestable philosophie est mêlée à des considérations scientifiques intéressantes, qui dénotent la compétence de leur auteur. Maître Jacques, cocher et cuisinier de M. Jourdain, changeait de costume et d'allure suivant la fonction qu'il devait remplir. M. Horion aurait gagné à imiter cet exemple, car l'insuffisance lamentable du philosophe pourrait amoindrir la légitime considération que méritait en lui le savant.

Psychologie. — 6. — Le R. P. Bœdder nous donne la deuxième édition de la *Psychologia rationalis* qui fait partie du cours classique de philosophie professé à Stonyhurst par des Pères de la Compagnie de Jésus. L'ouvrage est composé d'après les anciennes méthodes et accorde à l'introspection la première place; mais il fait sa part à la psychologie expérimentale; il tient compte de ses résultats. Le chapitre consacré à la sensation est de nature à satisfaire les physiologistes et les métaphysiciens. Ceux-là regretteront sans doute que le P. Bœdder admette l'objectivité des sensations, mais ceux-ci leur répondront qu'ils ne sont pas qualifiés pour résoudre le problème. Aussi bien, une réaction commence à se dessiner contre les envahissements et les prétentions de la psycho-physiologie: excellente pour fixer des phénomènes mobiles, déterminer des conditions extérieures, comparer et classer, elle laisse intact le fait de conscience qui, dans son essence, échappe à ses prises. Nous recommandons avec confiance l'excellent ouvrage du savant jésuite.

7. — M. Moncalm pense qu'ayant feuilleté son livre ceux qui en auront lu quelques pages le fermeront pour ne plus l'ouvrir, en poussant cette exclamation: « Au diable le vieux savant! comme il est ennuyeux!» Il se calomnie. *L'Origine de la pensée et de la parole* est un ouvrage attrayant parce qu'il révèle une âme sincère agitée par le noble souci de l'origine et de la destinée humaines. Malheureusement, l'auteur se prive des trésors par lesquels la foi perfectionne, augmente, enrichit nos connaissances rationnelles. Il espère que le langage fournira la

réponse aux *pourquoi* qui le sollicitent et le troublent. Et après avoir énuméré les hypothèses, observé les animaux, cherché dans les histoires et les religions primitives, dans les mythes et les hymnes védiques, dans le développement des idées et des formes religieuses les secrets de l'évolution humaine, il conclut qu'à l'origine « l'homme était sans langage et sans raison. » De même que de *capio* sont dérivés *percipio* et *concipio*, l'homme a saisi avec la main avant de percevoir le spectacle des choses, de s'en étonner, de réfléchir, et d'exprimer, d'acquérir enfin la caractéristique de concevoir des idées de notre race, le signe humain, qui est la pensée et la parole. — Mais puisque l'auteur admet et affirme l'existence de Dieu, au lieu de supposer des hypothèses invraisemblables et gratuites qui n'expliquent rien, pourquoi repousse-t-il la vérité enseignée par le catéchisme et confirmée par la philosophie : « Dieu créa l'homme à son image ? » Son ingénieuse causerie conserverait tout son charme ; la plupart de ses remarques pourraient être conservées, son érudition utilisée et, à tous ses mérites ce livre ajouterait une qualité qui lui manque : la vérité.

8. — Le sous-titre du *Problème de la mémoire* est celui-ci : *Essai de psycho-mécanique*. Il ne faudra donc demander au Dr Paul Sollier que ce qu'il a prétendu nous offrir : l'étude des mouvements, des conditions qui expliquent les empreintes, résidus ou tracés produits et laissés dans le cerveau de l'homme qui se souvient. L'acte « mnésique » exige et comprend la fixation et la conservation dans la substance nerveuse des impressions qu'elle a reçues ; leur évocation et leur reproduction et enfin leur reconnaissance et leur localisation. — C'est à merveille ; personne n'a le droit de nier qu'un organe matériel soit, dans l'état actuel et normal de l'homme, indispensable au souvenir. Mais la dissection anatomique la plus subtile, les expériences physiologiques les mieux conduites et les plus concluantes, les cas pathologiques les plus suggestifs ne nous permettront jamais de « ramener les phénomènes psychiques aux lois de la physique générale » (p. 1) et d'assimiler le problème de l'âme à un problème de mécanique. Il y aura toujours un abîme entre un mouvement et un fait de conscience. — Il est très fâcheux que des préjugés antimétaphysiques rendent vaines tant de recherches consciencieuses qui n'ont d'autre objet que de ranimer et de rajeunir un stérile et dégradant matérialisme.

9. — L'homme est-il toujours libre ? N'y a-t-il pas en lui des tendances nécessaires supérieures et des tendances inconscientes inférieures à notre liberté ? Volonté et liberté sont loin d'y être synonymes : car la volonté est déterminée fatalement au bien comme l'intelligence au vrai. Le bien est l'objet formel de la volonté, le bonheur, qu'il faut définir la perfection de l'être, est l'objet matériel, et, parce que nous sommes destinés à une fin supérieure et divine, la béatitude surnatu-

relle est le troisième ressort qui meut nos facultés appétitives. Quel est donc le champ ouvert à notre liberté ! C'est l'ensemble des divers moyens entre lesquels nous pouvons choisir pour atteindre notre fin. Ces moyens étant indéterminés ne contraignent pas notre élection, car le bien absolu lui-même n'étant pas objet d'intuition « nous apparaît comme un bien particulier » et il n'est cause ni objet de sensations agréables comme les biens concrets et visibles. La volonté garde le pouvoir de s'en détourner et en use trop souvent. En quelques pages très accessibles au grand public, intitulées : *Les Ressorts de la volonté et le libre arbitre*, M. le comte Domet de Vorges aborde un problème ardu et le résout avec une remarquable lucidité. Compliquée par les confusions qui l'obscurcissent et les éléments étrangers qui l'embarrassent, la liberté, délimitée en ces justes bornes et précisée par les termes propres qui l'expriment, ressort victorieuse des sophismes qui la nient comme des passions qui la combattent.

10. — Pourtant, peut-on concilier ces exigences avec les droits de la science ? Car si d'une part, la liberté ne peut « commencer, diriger, suspendre, arrêter un mouvement », elle est inutile, et d'autre part la somme de l'énergie potentielle et actuelle, étant constante, ne peut croître ni décroître ; elle exclut toute influence étrangère. Comment dissiper cette antinomie ? Le R. P. Couailhac l'essaie dans une remarquable thèse soutenue il y a trois ans en Sorbonne, mais toujours actuelle contre des adversaires qui ne désarment pas. Elle a pour titre : *La Liberté et la conservation de l'énergie*. Élargissant d'abord le débat, l'auteur déclare que ce n'est pas seulement la liberté mais la pensée qui, étant active, est en conflit avec l'énergie cosmique. En fait-elle varier la quantité ? les lois de la nature deviennent alors contingentes. En ce cas, il n'y aurait plus de science. Au nom de l'expérience et du principe de causalité, malgré les fines et séduisantes analyses de M. Boutaux, le R. P. Couailhac persiste à penser que dans la succession des phénomènes il n'y a pas place pour la contingence. Les hypothèses métaphysiques de l'harmonie préalable et de l'occasionnalisme peuvent être négligées ; car elles sont arbitraires, réfutées par la raison, insuffisantes à concilier les difficultés. Une réponse directe est donc nécessaire. « Les organismes vivants étant parfaits, a dit M. de Saint-Venant, peuvent être mus par une force sensiblement nulle. » M. Boussinesq a fait intervenir le principe des « solutions singulières qui soustraient au déterminisme certains accroissements finis de fonctions dont les dérivées sont pourtant déterminées. » M. Fonsegrive accorde à l'âme humaine une certaine quantité de force dont elle peut à son gré communiquer et produire une partie dans le monde corporel. L'auteur de la thèse oppose à ces systèmes une critique judicieuse et rigoureuse. Il propose ensuite et développe son hypothèse : l'âme libre agit sur le

mouvement sans rien lui transmettre de son énergie, ni de sa substance : « Qualité pure, elle produit des qualités, et sans accroître la force du mouvement elle en fait varier la direction, » (p. 297). Si l'on peut démontrer que la direction est qualitative et ne dépend pas de la quantité, la thèse sera prouvée. Tout au moins, l'effort est-il louable et considérable. L'opposition entre la qualité et la quantité est mise en relief par des réflexions profondes et nouvelles. Nous sommes en présence d'un vigoureux et brillant dialecticien préoccupé de réunir dans une synthèse vraiment scientifique des données expérimentales et les propriétés métaphysiques. Si la démonstration n'est pas apodictique, elle constitue cependant une approximation vers la solution définitive. On a reproché au P. Couailhac d'être fidèle à « la psychologie d'un autre âge. » Cela est injuste, car son travail accuse le souci vif et persévérant de concilier les progrès légitimes avec la vérité qui est de tous les âges. Enfin, échappant à la terminologie obscure et barbare des philosophes d'aujourd'hui, l'auteur écrit dans une langue bien française, conforme aux traditions de notre race ; son livre est un exemple à proposer à ceux qui, pour nous donner l'illusion de l'originalité et de la profondeur, enveloppent leur pensée en d'insondables obscurités ou en d'inintelligibles subtilités.

11. — Le frère Juvénal, un religieux de l'ordre de Saint-François, qui vivait au XVIIe siècle, essaya de concilier l'idéologie platonicienne et la psychologie aristotélicienne. Il n'admet pas la vision de Dieu mais une sorte de notion innée et obscure, intermédiaire entre l'acte et la faculté qui semble analogue à « l'habitus principiorum » du Docteur angélique et rapprocherait sa doctrine de celle du Docteur séraphique. Il arrive que voulant exposer des systèmes on les réduit à des sortes de « schèmes » abstraits qui les simplifient et les défigurent. Les présenter avec les détails qui les complètent, les développements qui les expliquent, les nuances qui ménagent les transitions et atténuent les différences, cela suffit souvent pour montrer que leur opposition n'est pas aussi tranchée et irréductible qu'on l'aurait d'abord supposé. La thèse latine du R. P. Couailhac : *Doctrina de ideis divi Thomae divique Bonaventurae conciliatrix*, suggère et justifie cette remarque.

MORALE ET SOCIOLOGIE. — 12. — La *Philosophia moralis in usum scholarum* du R. P. Cathrein est trop connue et trop estimée pour qu'il soit nécessaire de la présenter à nos lecteurs ; mais il n'est pas inutile d'indiquer les améliorations principales de cette troisième édition. En premier lieu, à ceux qui prêtent aux jésuites, bêtement ou méchamment, l'axiome : « la fin justifie les moyens, » nous recommandons la douzième thèse où l'auteur nie que la fin dernière elle-même puisse être la règle par laquelle nous distinguons les actions bonnes des actions mauvaises. La question des actes indifférents est envisagée

sous tous ses aspects (thèse XIX). Sur quoi est fondée l'obligation qu'impose la loi naturelle ? Sur l'impératif catégorique (Kant), la nature de l'être raisonnable (Vasquez) l'ordre essentiel des choses (Gerdil), ou la volonté de Dieu ? La thèse XXIV répond, discute et donne des raisons du choix de l'auteur, qui rejette la morale indépendante. Signalons encore d'intéressantes additions à propos du divorce, du féminisme, du droit international, etc. Le caractère de cet ouvrage c'est le ferme bon sens de son auteur qui possède le talent de condenser la doctrine en formules substantielles dont la concision ne nuit jamais à la clarté.

13. — M. J. Durand (de Gros) est assez loyal pour nous avertir que ses *Nouvelles Recherches sur l'esthétique et la morale* sont composées de divers fragments écrits il y a trente ans ; à notre tour, soyons assez franc pour lui déclarer que plusieurs de ces études auraient dû rester dans ses tiroirs. En ouvrant le volume au hasard, nous sommes tombé sur les chapitres XVI et XVII qui sont de nature à provoquer l'émotion et l'indigation d'un croyant. En réfléchissant, on s'aperçoit que l'auteur ne comprend rien à ce dont il parle et on se calme. La première impression ressentie est d'autant plus fâcheuse qu'il s'en faut bien que tout soit mauvais dans son livre. Il débute en effet par une étude très personnelle où, à propos du son, de la lumière et de la chaleur, il démêle les éléments psychologique, physiologique et physiques de la sensation. Par analogie il assigne des causes subjectives, dynamiques et objectives au sentiment esthétique. La morale étant pour lui une branche de l'esthétique, on entrevoit le lien qui rattache ces pages éparses et de valeur très inégale. L'auteur s'est apaisé peut-être en devenant moins jeune; mais il y a trente ans il était dominé par l'intérêt de la « combativité. » Il attaque, à tort et à travers, Emmanuel Kant et Auguste Comte, Taine et Cousin, le catholicisme et le positivisme, les nudités païennes et les pratiques religieuses. Tout cela nous semble assez incohérent. Les amis de M. Durand s'accordent à louer sa « chaleureuse sincérité » : il ne nous en voudra donc pas si nous sommes forcé d'affirmer qu'il a écrit à propos de notre grand Bossuet une page absolument répugnante à moins qu'elle ne soit inconsciente.

14. — « Il n'existe point une loi morale immuable, éternelle, gravée par Dieu au cœur de l'homme. » *La Morale d'un égoïste* commence par cette affirmation. Cependant, perfectionner la nature et la société est indispensable au bonheur de l'homme. Comment y parviendra-t-il ? M. Laplaigne nous propose l'égoïsme ; « l'égoïsme vrai, intelligent, libérateur. » Il cherche à analyser et à constituer cette base de la morale en étudiant, dans les trois parties de son ouvrage : 1° l'homme : sa nature intellectuelle et morale ; 2° le rôle de l'égoïsme dans les sentiments et les actes de l'homme ; 3° la loi de la solidarité et la loi du

progrès. — Il est entendu que la solidarité est une forme de notre intérêt bien compris. On cherchait autrefois un guide, un mobile et un appui dans la religion ; mais « la religion n'est plus chez nous qu'une affaire de coutume, de mode, de coterie, qu'un moyen pour certaines gens de surprendre la confiance ou d'exploiter une riche clientèle. » On comptait sur l'immortalité pour inspirer aux malheureux la résignation et l'espoir, mais « l'immortalité est une fiction. » Nous remplacerons tout cela par le socialisme « qui est toute la morale ; c'est l'être humain perfectionné. » Ces idées sont développées sous forme de maximes, parfois amères et pessimistes. Au XVIIe siècle, un gentilhomme écrivit un recueil analogue ; mais il y a quelques différences de pensée et de style entre M. Laplaigne et La Rochefoucauld.

15. — L'animal a-t-il des droits ? — Quelques jurisconsultes, parmi lesquels Ahrens, dans son cours de droit naturel, ont répondu à la question par l'affirmative. M. Engelhardt partage leur opinion et la défend dans son livre : *De l'Animalité et de son droit*. D'après lui, l'animal a, dans une certaine mesure, le sentiment du juste et de l'injuste ; il est moralement libre, il est capable de renoncement et d'abnégation. C'est dire que l'auteur reconnaît avec ses adversaires que la raison, le libre arbitre, la personnalité sont les conditions et les fondements du droit. Si l'animal ne diffère de l'homme que par le degré de ses facultés, la thèse de M. Engelhardt est inattaquable ; mais si l'homme est, comme nous le croyons, d'une autre nature, seul capable parmi les créatures visibles de penser, de mériter, de tendre à une fin morale, il a seul des droits. Est-ce à dire que la cruauté soit permise envers les animaux ? En aucune façon. Il faut être doux et sympathique à ces êtres inférieurs, il faut les protéger contre ceux qui les torturent, il ne faut pas sans raison augmenter la souffrance dans l'univers. Mais, c'est par l'homme qu'ils atteignent leur fin, et si les intérêts matériels, intellectuels ou moraux de l'homme sont en conflit avec le leur, il sera légitime de les tuer en leur épargnant, autant que possible, la douleur, naturellement jointe à la mort. On a dit que ceux qui n'aiment pas les bêtes n'aiment pas les gens. Nous sommes en effet autorisés à penser qu'ils sont peu sensibles, que leur âme est froide et sèche ; mais on pourrait peut-être dire que ceux qui aiment trop les bêtes n'aiment pas les hommes. — Ces réserves faites, l'ouvrage de M. Engelhardt est bien conçu, logique, clair et de très agréable lecture.

16. — En trois brochures, le R. P. Montagne recherche *l'Origine de la société* : pour Hobbes et J.-J. Rousseau l'état social est l'effet d'un libre accord entre les volontés. L'histoire démontre que ce contrat est une fable ; la philosophie prouve qu'il est une contradiction. « L'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à la communauté » a sans doute pour but la conservation de ses droits ; mais on ne conserve

pas ce qu'on aliène. La conséquence pratique de ces sophismes c'est la révolte, le despotisme et l'anarchie. Ces idées sont très bien développées dans le premier opuscule : *Théorie du contrat social*. Le deuxième : *Théorie sur l'organisme social*, renferme l'exposé et la critique des hypothèses qui fondent l'état social sur un fait de nature. La société est alors « un organisme... une évolution nécessaire » (Fouillée), « le fruit du temps et de l'histoire » (Savigny), un résultat fatal des lois qui résument et dirigent « la physique sociale » (A. Comte). Le savant dominicain examine, après les avoir très nettement exposés, les arguments sur lesquels s'appuie cette seconde opinion : il reconnaît la part de vérité qu'elle renferme, mais il lui oppose la distinction essentielle entre la biologie et la sociologie. Elle méconnaît l'autonomie de la personne humaine, elle assimile la créature raisonnable et libre aux fourmis, aux abeilles et aux castors. Reste la *Théorie de l'être social* due à saint Thomas et aux philosophes chrétiens : la société vient de Dieu, auteur de l'homme qu'il a créé « naturellement et essentiellement sociable, comme il l'a créé naturellement et essentiellement intelligent, raisonnable et libre. » De cette manière peuvent s'expliquer et se concilier dans une synthèse supérieure, les droits de la liberté, les exigences de la nature, les aspirations, les idées, les sentiments de l'être raisonnable qui trouvent leur exercice, leur satisfaction et leur progrès dans un état voulu par Dieu pour la perfection et le bonheur de notre race. Le distingué professeur de l'Institut catholique de Toulouse a dégagé très heureusement sa thèse, des complexités qui l'embarrassent. Elle apparaît précise avec la solution définitive qu'elle comporte et s'impose comme la conclusion unique des rigoureuses déductions dont elle est le terme.

17. — Mais il est évident que cette solution ne sera jamais admise par ceux qui disent avec M. D. Folkmar : « Partout où la science a gagné en certitude, la morale et la religion ont perdu leurs appuis d'autrefois. » L'humanité ayant remplacé Dieu, c'est à la biologie qu'il faut emprunter les principes de la morale positive. Tel est le but des *Leçons d'anthropologie philosophique*. Après une classification des faits anthropologiques, une définition des activités humaines, un examen des méthodes et des matériaux, une critique des sciences anthropologiques et sociales, l'auteur aborde l'étude de l'espèce humaine dans son ensemble, dans ses variétés. Mais au « vague fantôme désigné sous le nom de race », il faut substituer l'étude de l'individu : « l'homme n'est qu'un mécanisme et toutes ses manifestations psychiques et sociales ne sont que sa réaction sur les choses environnantes » (p. 162). Il est mené fatalement par des impulsions que nous appelons désirs : elles expliquent ses activités depuis la nutrition, l'innervation, jusqu'à l'art et à la religion. La morale est l'ensemble des moyens que l'individu

pourra employer pour réaliser ses fins qui sont sociales, individuelles, ethniques, biologiques, cosmiques et universelles. Nous regrettons d'être réduit à un bref et très incomplet aperçu qui ne laisse pas deviner l'érudition de l'auteur ; son effort est aussi considérable qu'inefficace, car, en dépit du talent et de la science, rien dans le monde, l'homme, la morale et la vie, n'est explicable sans Dieu.

18. — Il est très important de connaître l'idée qu'un président à la Cour de cassation se forme de la justice. On la trouvera bien qu'un peu confuse dans l'ouvrage de M. L. Tanon : *L'Évolution du droit et la conscience sociale*. L'auteur semble se rallier aux vues fondamentales de l'école d'après laquelle « le droit est un produit historique... et sort de la conscience commune du peuple, de l'esprit général qui l'anime » (p. 12.) Il ne saurait être subordonné à aucun principe absolu. Mais il faut tenir compte, pour expliquer sa formation, de son but spécifique : l'utilité sociale, des forces idéales représentées dans les consciences individuelles en ce qu'elles ont de commun, des idées de justice liées à nos conceptions éthiques, politiques, juridiques et religieuses, mobiles et complexes comme elles, progressant par une évolution, que régissent les lois de la lutte pour la vie, de la division du travail, de la coopération. Il comporte les sanctions matérielles et morales de la contrainte et de l'assentiment, l'assentiment est déterminé par le contenu du droit, les intérêts dont il assure la protection. — A nos yeux, l'ordre juridique tire sa valeur de l'ordre moral, universel dont il est une partie et une application ; les circonstances, les époques, les climats et les lieux peuvent modifier ses prescriptions positives, mais il n'est obligatoire que s'il découle d'une justice transcendante qui peut seule créer des droits et des devoirs, imposer le respect des uns et l'accomplissement des autres. Si telle est la pensée de M. Tanon, je regrette de ne pas l'apercevoir dans son livre. Les excellentes remarques de détail, les vues judicieuses et élevées qu'il renferme, sont vaines si elles ne puisent leur force dans ce monde supérieur où tout ce qui est créé trouve son origine et sa fin.

19. — Il est faux que la Cité donne une âme à l'homme ; mais il est certain qu'elle modifie ses facultés et ses puissances : elle peut les transformer et les déformer par les occasions, les excitations et les influences. Des germes morbides qui sans elle seraient demeurés latents, éclosent par l'action des motifs et des événements qui troublent l'esprit. Dans son livre : *Les Causes sociales de la folie*, M. Duprat a déterminé la part de la société dans l'accroissement des psychoses : dégénérescence, paralysie générale, mégalomanie, délire des persécutions, folie religieuse, criminelle, érotique, etc. Les cas sont généralement bien choisis, décrits et interprétés. L'auteur essaie d'indiquer les remèdes : il faut lutter contre les ravages de l'alcool, la débauche, la cupidité. Est-il

bien sûr que les superstitions et le mysticisme soient des causes très fréquentes ? Admettons-le pour lui être agréable, mais joignons-y l'ambition effrénée, le déclassement social, le hideux athéisme qui enlève à la vie son but et au cœur sa joie. « Il faudrait créer une sorte de sacerdoce laïque. » Si l'on renonçait d'abord à affaiblir et à contrarier l'action du sacerdoce « ecclésiastique » on obtiendrait peut-être des résultats meilleurs, plus prompts et plus décisifs.

20. — La question de l'impôt est certainement importante, pratique et grave (grave est synonyme de lourde). A quelles conditions l'impôt est-il juste ? Il doit être établi par une autorité légitime et compétente, contribuer au bien général, être réparti équitablement. Que pensent les théologiens et les philosophes de l'impôt proportionnel, progressif, et sur le revenu? Vous trouverez sur tous ces points des affirmations motivées et solidement appuyées dans un opuscule de M. Domet de Vorges : *L'Impôt et les théologiens.* A l'étude morale succèdent, dans une deuxième partie, de sages considérations sur l'impôt devant la Constitution française. La compétence philosophique et politique de l'ancien ministre plénipotentiaire le désignait mieux que personne pour traiter ce sujet opportun et ardu.

Histoire et Critique. — 21. — On doit juger l'arbre par ses fruits. La plante humaine ne fut-elle pas transformée par la greffe du christianisme et, dans la régression qui l'entraîne vers sa première nature, ne perdra-t-elle pas le meilleur d'elle-même ? Il faut maintenir l'essentielle séparation du païen et du chrétien. *La Civilisation païenne et la morale chrétienne* met en pleine lumière cette vérité ; l'ouvrage est divisé en quatre livres : I. Devoirs à l'égard du corps. II. Devoirs à l'égard de l'âme. III. Le Conflit. IV. La Méthode. L'auteur étudie successivement les idées, les lois et les mœurs des deux sociétés à propos du suicide, du respect et du culte du corps, de la formation de la raison, de la volonté et du cœur, des passions, de la colère et du désir. Il oppose l'idéal de vie proposé aux hommes avant le Christ à celui qui rayonne à leurs regards depuis le Calvaire et développe ainsi une des preuves les plus éclatantes de la divinité de Jésus. Le P. Raynaud a réuni dans une synthèse large et bien ordonnée tous les éléments d'une comparaison féconde ; il nous les présente dans une langue sobre et pure, et c'est, je pense, caractériser et louer son œuvre d'apologiste en disant qu'elle nous a souvent rappelé la manière intelligente, grave et délicate de Caro.

22. — N'y a-t-il pas contradiction entre la raideur, la sécheresse, les excès du stoïcisme et la mesure, la grâce, l'eurythmie des Athéniens ? Cette doctrine est-elle autochtone ? On a cherché son origine chez les peuples que les Grecs qualifiaient du nom de « barbares » ; on a relevé des analogies entre la haute morale du Portique et plusieurs passages

de nos Livres saints. M. Charles Huit ne croit pas que cette opinion soit acceptable. Il démontre dans sa brochure *les Origines du stoïcisme* que des Grecs, poètes ou philosophes, avaient enseigné depuis longtemps les hypothèses spéculatives qui composent cette doctrine, que la règle de vie qu'elle impose se retrouve dans les traditions des écoles helléniques. Le mérite et le défaut du stoïcisme furent de les unir par des liens rigides ; ce qui lui permit d'exercer une influence plus profonde et plus étendue. — La thèse est démontrée en quelques pages où s'accusent les qualités habituelles de M. Huit : science dialectique, vigoureuse et souple, finesse d'esprit, expression lucide de pensées justes et mesurées.

23. — *L'Histoire de la philosophie médiévale* est un très important ouvrage qui mériterait certes mieux que la brève mention des quelques lignes dont nous pouvons disposer. Elle comprend trois livres : I. La Philosophie de l'Inde et de la Chine. II. La Philosophie grecque. III. La Philosophie médiévale. Je sais que l'auteur n'a voulu écrire qu'un « aperçu » sur la philosophie ancienne, mais pourquoi lui consacrer deux livres trop longs pour une introduction, trop courts pour une histoire complète. Cependant ne nous plaignons pas de ce défaut de composition puisque nous lui devons des pages remarquables, notamment sur Aristote et les stoïciens. Il aborde directement son sujet, avec le livre III et divise la philosophie médiévale en quatre périodes : les origines de la scolastique (jusqu'à la fin du XIIe siècle) — la perfection et la splendeur (XIIIe siècle) — les écoles et les déviations (XIVe et XVe siècles en partie) — le déclin et les formes nouvelles (jusqu'au XVIe siècle.) On pourrait s'étonner que l'auteur place Tolet et Melchior Cane parmi les philosophes du moyen âge ; mais à examiner la question au point de vue non chronologique mais doctrinal, il est naturel de ranger les thomistes et les scotistes du XVIe siècle parmi les penseurs qui ont développé les idées régnantes au XIIIe. Nous reprocherions plutôt à l'auteur la brièveté de la notice qu'il consacre à Suarez et plus encore les quelques lignes qu'il accorde, à peine, à Cajetan. Ces *desiderata* n'empêchent pas l'ouvrage de M. de Wulf d'être sérieusement et fortement documenté, écrit avec méthode et précision ; ses appréciations sont personnelles et justifiées. Souvent il dit plus et mieux en quelques pages substantielles que tel historien de la philosophie en de longs chapitres. Nous souhaitons à ce livre tout le succès qu'il mérite.

24. — « Faisons avec Schleiermacher, l'hommage de ce que nous savons produire de plus exquis aux mânes du saint et méconnu Spinoza. » C'est dans un discours prononcé à La Haye que l'auteur déconcertant des *Origines du christianisme* répandait cette lyrique effusion. M. E. Ferrière est moins enthousiaste, mais non moins

admiratif. Il expose, en son dernier volume, la doctrine de Spinoza. Accordons tout le suite et vraisemblance que le système qu'il en fait, et qui sert de table des matières, possède le mérite de l'enchaînement et de la clarté. Pourtant l'auteur reproche au philosophe hollandais d'avoir employé la méthode mathématique et nous nous pouvons-nous de ses assertions. L'a remplacé par l'énergie [illegible] de la pensée. L'oppose la réalité à la perfection. Il n'est pas « ivre de Dieu » comme le panthéiste du XVIe siècle, mais parce qu'il Dieu qui se confond avec le monde est nécessairement dépouillé de tous les attributs qui conviennent à la Cause première et se réduit à une abstraction de notre esprit, la métaphysique de Spinoza s'efface en nous le matérialisme de M. Ferrière. Nous ne pouvions que déplorer l'effort persévérant et le travail obstiné par lesquels celui-ci regrette, sans se lasser, depuis tant d'années, les doctrines abominables qui enlèvent à l'homme ses raisons de vivre.

25. — Parmi ces doctrines, et au premier rang, il faut placer le positivisme, sur lequel des publications récentes ramènent notre attention. *La Philosophie d'Auguste Comte* nous est exposée en détail par M. Lévy-Brühl ; il groupe les éléments qui la constituent autour de quatre idées maîtresses : le problème philosophique, la science, la société humaine, la morale. L'auteur est un esprit compréhensif, qui pénètre le sens, parfois caché, des affirmations positivistes. Il n'a rien omis d'important et ses réflexions éclairent la loi des trois états, la classification des sciences, les principes de morale qui sont l'essence du système. Il n'a pas voulu décrire la religion comtiste, effarouché sans doute et rebuté par ses côtés puériles et absurdes. Je le regrette ; quelques pages auraient suffi pour donner son complement à la pensée du philosophe. Puisque M. Lévy-Brühl reconnaît que « les deux méthodes de Comte (l'objective et la subjective) ne s'opposent pas l'une à l'autre et se complètent..., » il était opportun de montrer à quelles folies aboutit la raison humaine qui vient substituer ses caprices aux dogmes, aux préceptes et au culte révélés, et en même temps l'invincible besoin de l'homme emprisonné par le positivisme dans un cachot sans lumière et sans air, de s'évader, sur les ailes du faux mysticisme, vers les régions du surnaturel. — Malgré l'apparente et regrettable sympathie qu'il témoigne au positivisme, le livre de M. Lévy-Brühl est l'indice d'un talent distingué.

26. — L'*Étude historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte* est une thèse de doctorat soutenue il y a quelques mois devant la Faculté des lettres de Paris. C'est un essai historique et critique où la doctrine du philosophe est suivie en son évolution, depuis la lettre à Saint-Simon (1818) et les premiers opuscules jusqu'au système de politique positive (1851-1858). L'auteur a su voir et montrer que la

sociologie est le fond essentiel en même temps que le terme des spéculations positivistes. Le livre est volumineux, et serait très mal composé si M. Alengry n'avait voulu décrire les progrès et les nuances du système. A ceux qui l'ignorent, sa lecture ne laisserait aucune idée nette ; mais surtout sa connivence avec celui qu'il nomme « le père et le fondateur de la sociologie » est aussi manifeste qu'attristante. Son œuvre garde des traces d'un labeur énergique, renferme des explications pénétrantes, contient une bonne étude sur les précurseurs de A. Comte, mais à trop fréquenter chez les positivistes, M. Alengry, en s'imprégnant de leurs néfastes idées, les a imités, a subi l'influence de leur style encombré et pesant.

27. — *Positivisme et spiritualisme :* M. L. Vavasseur publie sous ce titre des *Lettres philosophiques*, qui serviraient de correctif à l'ouvrage de M. Alengry. Sur le ton d'une causerie très élevée, l'auteur prémunit un de ses anciens élèves contre l'appareil scientifique et l'illusoire rigueur des doctrines positivistes, sous lesquelles, avec raison, il décèle le matérialisme et l'athéisme. Ses arguments sont bien choisis, la forme attrayante quoique parfois un peu oratoire.

28. — Comme MM. Ravaisson et Renouvrier, l'auteur des *Philosophies négatives* est un exemple, un encouragement et une consolation pour des philosophes qui vieillissent. A quatre-vingts ans passés, il a conservé sa haute curiosité, sa vivacité et sa pénétration, la vigueur et la rigueur d'un esprit qui s'élargit et s'apaise dans la sérénité. Après avoir constaté dans un précédent ouvrage que la philosophie a pour objet de déterminer la nature du principe de l'univers, il caractérise dans celui-ci les systèmes qui l'empêchent de l'atteindre ; ils s'appellent scepticisme, traditionalisme, positivisme, dualisme, criticisme, mysticisme, éclectisme. Une brève description, une ferme critique permettent au lecteur de les connaître et de les apprécier. Mais dans une conclusion qui fait penser, M. Naville dégage « l'âme de la vérité » qu'ils contiennent ; ils maintiennent la légitimité du doute raisonnable, la sagesse de la tradition, la nécessité de l'expérience, la distinction des réalités, la supériorité de la morale, les aspirations vers l'Infini, l'impartialité intellectuelle. Ce livre fournit une matière saine et féconde à la réflexion.

29. — Si l'on définit la philosophie « la science de la forme et des limites de la faculté de connaître », on peut lui attribuer la valeur d'une science exacte, susceptible d'une construction complète. Mais à peine constituée, elle fut reniée par celui-là même qui l'avait déduite. *De Kant à Nietzsche,* tel est le titre du livre où M. Jules de Gaultier recherche comment s'est formé le faisceau lumineux des lois strictes de l'intellect en opposition avec « la mythologie bourgeoise de la raison pratique », pour aboutir à un état de nihilisme absolu qui ne

laisse place à aucune des idées de chose en soi, de cause première, de finalité dernière, de substances, d'unité, de bien en soi, de liberté. Si des morales et des religions subsistent encore, elles ne sont que des faits physiologiques. — Ce livre est loin d'être ennuyeux ; (son auteur est intelligent, délié, vivant ; autant qu'injuste, violent, agressif) mais il laisse l'impression douloureuse et désolante d'un palais détruit de fond en comble par les bombes des anarchistes.

30. — L'évolution, aux yeux de certains naturalistes, n'est plus une hypothèse mais une certitude. Sans méconnaître qu'elle est, réduite en ses justes bornes, une explication commode et séduisante des faits biologiques, je crois qu'elle est encore très loin d'être démontrée. M. Le Dantec qui en est le fervent adepte et l'infatigable propagateur, est forcé de reconnaître que l'unanimité n'est point encore faite sur la manière dont elle s'accomplit. Le présent volume : *Lamarckiens et darwiniens* prétend concilier les partisans du zoologiste français et du naturaliste anglais, en ramenant les principes du premier à la sélection naturelle du second s'exerçant entre les plastides ou éléments des tissus. Les caractères acquis et le mimétisme reçoivent une interprétation différente dans les deux écoles : M. Le Dantec s'évertue pour atténuer les divergences. Il conclut par une théorie biochimique de l'hérédité qui se rattache à ce principe général : la vie élémentaire est une propriété chimique et l'assimilation une réaction chimique. — Nous avons certainement affaire à un savant, à un observateur informé et instruit; mais pourquoi accuse-t-il les vitalistes d'obéir à des préjugés et à des partis-pris ? Pourrait-il nous assurer que son ardent désir d'expliquer la nature vivante par le déterminisme chimique ne lui est pas aussi inspiré par des idées préconçues ?

31. — Puisqu'on offre aux jeunes gens des extraits des écrivains classiques, M. Boirac a pensé qu'il serait utile de leur présenter un *Recueil de morceaux choisis des philosophes anciens, modernes et contemporains*. Ce volume peut être fort utile. L'ordre suivi est analogue à celui du cours de philosophie dû au même auteur. Les principales questions y reçoivent des solutions souvent contradictoires; je ne songerais pas à m'en plaindre si des notes mettaient les lecteurs en garde contre des tendances et des systèmes que réprouve certainement le bon sens de M. Boirac, mais dont il serait indispensable de montrer le danger ou la fausseté. « On s'étonnera peut-être de l'absence de certains noms » dit-il ; oui, certes autant que de la présence de certains autres. Peut-être aurait-on pu citer une fois ou deux saint Thomas d'Aquin — bien qu'il appartînt à une congrégation non autorisée, ce qui peut gêner un recteur d'Académie. Je n'ai aucune prévention contre M. Vallier ou M. Lemoine, mais Ollier Laprune ou M. Fonsegrives avaient des titres

au moins égaux à être choisis. Et enfin puisque tant de matérialistes ont accès auprès des étudiants en philosophie, pourquoi les néo-scolastiques sont-ils absolument et résolument écartés ? Celui qui tiendrait à être renseigné à ce sujet pourrait relire les quelques lignes empruntées à M. Paul Janet sur la Religion, et qui terminent l'ouvrage. Elles suggèrent, je crois, la réponse à notre indiscrète question.

L. MAISONNEUVE.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Vie de sainte Encratide, vierge et martyre*, par les auteurs de la « Bibliothèque franciscaine. » Vanves (Seine), impr. franciscaine, 1898, in-16 de 290 p., 1 fr. 70. — 2. *Saint Jean Chrysostome* (*Les Saints*), par A. PUECH. Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de III-200 p., 2 fr. — 3. *La Vie de saint Didier, évêque de Cahors*, publiée d'après les mss. de Paris et de Copenhague, par R. POUPARDIN. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de XX-64 p., 3 fr. — 4. *Saint Nicolas Ier*, par J. ROY. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1899, in-12 de XXXIX-176 p., 2 fr. — 5. *Saint François d'Assise et l'ordre séraphique*, par L. DE KERVAL. Vanves (Seine), imp. franciscaine, s. d. (1899), in-8 de 515 p. avec grav., 3 fr. 50. — 6. *La Vie de saint Antoine de Padoue*, par J. RIGAULD, publiée pour la première fois (texte latin et traduction), d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux, par le R. P. FERDINAND-MARIE D'ARAULES. Paris, Briguet, 1899, in-8 de XL-197 p., 2 fr. 50. — 7. *Saint Antoine de Padoue. Sa vie selon le manuscrit de son compagnon Fr. Luc*, publiée par MARCEL DHANIS. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1899, in-12 de XXXI-324 p., 2 fr. — 8. *Le Bienheureux Raymond Lulle*, par MARIUS ANDRÉ. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1900, in-12 de IV-216 p., 2 fr. — 9. *Le Bienheureux Innocent V. Sa Mission dans l'Église. Raison de sa béatification*, par le R. P. BOURGEOIS. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 82 p., 1 fr. — 10. *Sainte Rose de Viterbe*, par L. DE KERVAL. Vanves, imp. franciscaine, s. d., in-16 de 289 p., 1 fr. 50. — 11. *Sainte Françoise Romaine*, par la comtesse DE RAMBUTEAU. Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de XI-307 p., 3 fr. — 12. *Saint Pascal Baylon, patron des œuvres eucharistiques*, par le R. P. LOUIS-ANTOINE DE PORRENTRUY. Paris, Plon-Nourrit, 1899, in-8 de XXVIII-396 p., 7 fr. 50. — 13. *Saint Pascal Baylon, patron des associations eucharistiques*, par A. DU LYS. Vanves, imp. franciscaine, s. d., in-12 de 370 p., 3 fr. 25. — 14. *Saint François de Sales*, par A. DE MARGERIE. Paris, Lecoffre (*Les Saints*), 1899, in-12 de 209 p., 2 fr. — 15. *Sainte Chantal. Pensées et lettres extraites de sa correspondance*. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 250 p., 1 fr. 50. — 16. *Bossuet*, par A. RÉBELLIAU. Paris, Hachette (*Les Grands Écrivains français*), 1900, in-12 de 207 p., 2 fr. — 17. *Fénelon*, par le R. P. L. BOUTIÉ, J. S. Paris, Retaux, s. d., 1900, in-8 de VII-334 p., 5 fr. — 18. *Gabriel Malagrida*, S. J., par PAUL MERRY, S. J., 2e éd. Strasbourg, Le Roux, 1899, in-12 de XI-350 p., 2 fr. 50. — 19. *Saint Alphonse de Liguori*, par le R. P. BERTHE. Paris, Retaux, 1900, 2 vol. in-8 de XV-720 et 728 p., 12 fr. — 20. *Marie-Élisabeth de Louvencourt, fondatrice des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie*, par l'abbé G. MONTBRUIS. Paris, Retaux, 1899, in-8 de XVI-302 p., 4 fr. — 21. *Vie de l'abbé Ruivet*, par le chan. THÉLOZ. Œuvre posthume, publiée et complétée par un professeur du séminaire de Meximieux. Paris, Téqui, 1899, in-8 de X-275 p., 3 fr. 50. — 22. — *Le Bienheureux Chanel, premier martyr de l'Océanie*, par l'abbé R. PLANEIX. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 59 p., 0 fr. 75. — 23. *Vie de Mgr Angebault, évêque d'Angers*, par l'abbé L. GILLET. Angers, Germain et Grassin, 1899, gr. in-8 de VIII-522 p., 5 fr. — 24. *Monseigneur Saivet, évêque de Mende et de Perpignan, d'après sa correspondance et ses écrits*, par l'abbé E. ROUS. Paris, Desclée, s. d., 2 vol. in-16 de XXXV-512 et 485 p., 6 fr. — 25. *Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado à Lyon*, par A. DELASERRE. Lyon, Giraud, 1899, in-12 de XIV-196 p., 2 fr. — 26. *Dom Couturier, abbé de Solesmes*, par l'abbé

A. Houtin. Angers, Germain et Grassin, 1899, in-18 de 384 p., 3 fr. — 27. *Monseigneur Henry Verjus*, par le R. P. Jean Vaudon. Paris, Retaux, 1899, in-8 de vi-554 p., 5 fr. — 28. *Le R. P. Humarque, rédemptoriste, ou le Vieux Père aveugle*, par le P. H.-M. Hamez. Paris, Téqui, 1900, in-8 de xv-478 p., 3 fr. 50. — 29. *La Grande Fleur de la vie des saints*, par l'abbé Perrier. Lyon, Vitte, s. d., in-12 de 200 p. — 30. *La Postérité de saint Benoît*, par J.-T. de Belloc. Paris, Lamulle et Poisson, 1900, in-8 de xxxiv-274 p., 3 fr. 50. — 31. *Les Grands Saints de France et leurs amis*, par Ch. d'Héricault. Paris, Bloud et Barral, s. d. (1899), in-8 de xii-329 p., 3 fr. 50. — 32. *La Salle des martyrs du séminaire des Missions-Étrangères*, par A Launay. Paris, Téqui, 1900, in-12 de 218 p., 2 fr. — 33. *Les Apparitions de Lourdes. Souvenirs intimes d'un témoin*, par J.-B. Estrade. Tours, Mame, 1899, in-12 de xi-324 p., 3 fr. 50.

1. — La vierge *Encratide* ou Engrâce était fille d'un sénateur romain et naquit en Portugal, dans un palais somptueux, au commencement du ive siècle. A vingt ans, elle sacrifia son existence heureuse à Jésus son céleste Époux. Cruellement mutilée et jetée ensuite, vivante, dans un cachot, elle souffrit jusqu'à ce que son corps ulcéré tombât en lambeaux, délivrant ainsi sa belle âme des entraves de sa prison mortelle. La sainte patricienne rappelle *Fabiola*, et par les événements de sa vie aussi courte qu'héroïque et par la grâce du récit. Elle suscitera, dans les jeunes âmes, la force du courage chrétien et le désir d'imiter le Crucifié.

2. — Comme celle de la jeune Portugaise, l'âme de *Jean Chrysostome* ne fut pas énergiquement et doucement passive ; elle fut plutôt combative. C'est ce que M. Puech fait ressortir dans le portrait du grand orateur, auquel rien ne manque. Ce livre a été écrit dans un esprit purement historique, à l'aide des propres ouvrages du vaillant et éloquent évêque, des renseignements épars de Socrate, Sozomène, Théodoret ou Zozime, Tillemont, Néander, Amédée Thierry, etc. Il s'est appliqué à multiplier les citations, estimant, avec raison, que c'est la meilleure manière de faire connaître fidèlement Chrysostome. Ce dernier fut moins un théologien qu'un réformateur des mœurs redevenues païennes, dans cet Orient toujours si frivole et si prompt à suivre le courant des passions. Soit comme prédicateur à Antioche, soit comme évêque à Constantinople en face de l'altière et vindicative impératrice Eudoxie, l'homme de Dieu puise, dans la charité suave et forte de l'Évangile, des accents qui ont permis de le comparer aux plus beaux génies de l'antiquité. Son zèle apostolique, sa valeureuse probité lui ont attiré toutes les sympathies qui vont aux intrépides vaincus par la brutalité. M. Puech publia, en 1891, un mémoire sur la morale de saint Jean Chrysostome, couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, intitulé : *Un Réformateur de la société chrétienne au ive siècle. Saint Jean Chrysostome et les mœurs de son temps* (Hachette) ; sa littérature était donc bien informée pour écrire cette œuvre nouvelle, et le tableau de ces luttes pathétiques est d'une touche précise, vigoureuse et émouvante.

3. — Avec *Saint Didier, évêque de Cahors*, nous avons un exposé de l'état de l'Église franque au VIIe siècle. C'était un ancien familier et trésorier de Clotaire II et de Dagobert Ier, un ami de saint Eloi, de saint Ouen et de saint Arnoul. Cette vie, dont M. Poupardin établit le texte avec beaucoup de critique, est l'un des rares documents relatifs à la région méridionale de la Gaule pendant la période mérovingienne qui nous soient parvenus du haut moyen âge. Rapprochée de la correspondance de Didier, elle permet de se rendre un peu compte de l'activité et de l'influence de ces évêques du VIIe siècle recrutés, comme les fonctionnaires civils, dans l'entourage royal et placés par le choix du Souverain sur le siège épiscopal. La date de la naissance de saint Didier est inconnue; M. Poupardin conjecture qu'elle doit être fixée « aux environs de l'année 590 » (p. XI). Après son séjour à la Cour, il succéda à son frère Rustique, évêque de Cahors († 630). La *Vita* éditée par M. Poupardin est consacrée aux vertus du saint. Cependant elle possède assez de passages concernant l'administration de l'évêque, principalement les constructions, les donations faites par lui à son église cathédrale, le monastère de Saint-Géry fondé encore par lui et autres établissements religieux de son diocèse. Il mourut le 15 mars 655, selon M. Poupardin. Suit le récit des douze miracles opérés par saint Didier après sa mort. Ils font surtout connaître la façon dont les pélerins et les malades s'adressaient au thaumaturge pour en obtenir leur guérison. La *Vita sancti Desiderii* a dû être écrite vers la fin du VIIIe siècle ou au commencement du IXe par un moine de Saint-Géry de Cahors et d'après des documents anciens : vie primitive ou notice développée d'un catalogue épiscopal où l'auteur primitif introduit des amplifications morales et oratoires. Cette *Vita* nous a été conservée par trois manuscrits à l'aide desquels M. Poupardin nous donne son texte critique : le ms. dit de Moissac (Bibl. nat., lat. 17002) du Xe siècle ; le ms. de Vyon d'Hérouval reproduit dans la première édition de la *Gallia Christiana* ; le ms. de Saint-Géry (Bibl. royale de Copenhague) de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle. Le meilleur des trois est le 17002 qui suffirait presque pour avoir de la *Vita* un texte correct. Avec les autres, l'éditeur fournit des variantes, éclaire son texte de notes explicatives savantes. Son travail s'ouvre par une excellente introduction critique des manuscrits et finit par une table onomastique. Cette brochure prend un très bon rang dans la « Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire. »

4. — Saint Didier fut placé sur son siège par un roi mérovingien ; *Saint Nicolas Ier*, peu connu jusqu'ici par le grand public, fut peut-être le pape qui tenta le plus généreux effort pour affranchir, au IXe siècle, de toute subordination à l'égard des princes la magistrature de

l'Église, Aussi les ennemis de la cause qu'il soutenait se sont-ils acharnés à discréditer sa doctrine et à le représenter comme s'appuyant sur de faux textes ; ces idées ont cours même parmi beaucoup de catholiques. On n'avait pas encore fait bonne justice de ces attaques aussi méthodiquement, aussi péremptoirement que le savant professeur de l'École des chartes. On reproche à saint Nicolas Ier d'avoir fondé son gouvernement sur des pièces fabriquées : les Fausses Décrétales, décisions papales « qui ne viennent pas des Papes auxquels l'auteur de ce recueil les attribuait ou qui ne sont pas reproduites dans leur forme authentique, ou qui sont entièrement fabriquées. » C'est de ce reproche que M. Roy justifie ce Pontife, en montrant qu'il a fait constamment dériver sa doctrine d'une origine antique et certaine, même dans le cas où il est d'accord avec les Fausses Décrétales. Avec le R. P. Ch. de Smedt, bollandiste, plus affirmatif quant à la connaissance qu'a eue le Pape des Fausses Décrétales, il prouve clairement que ce recueil n'a eu aucune influence sur la doctrine de Nicolas Ier. Pour aboutir à cette conclusion, il a étudié avec un soin minutieux les textes que ce pape employa — se servant de la collection Migne qui reproduit Mansi avec des travaux préparés sur les lettres de Nicolas par Dom Constant et ses continuateurs. Pour nous bien faire juger de la grandeur de l'œuvre du pape incriminé, M. Roy, dans une remarquable introduction, expose la situation de l'Église à cette époque obscure. Le livre se divise en deux parties : la première a pour principal objet le côté historique ; la seconde, l'aspect doctrinal. Contre les habitudes de cette collection hagiographiqne, l'éminent auteur a ajouté de nombreuses références. Personne ne songera à s'en plaindre, car elles permettront à ceux qui en auraient le goût de pousser plus loin cette intéressante étude. Ce petit livre, d'une haute critique, contient beaucoup de passages des admirables lettres de saint Nicolas Ier « aussi glorieux que discuté » ; il est écrit avec mouvement et couleur.

5. — La Vie de *Saint François d'Assise* nous transporte en un autre ordre d'agitations dans le royaume terrestre du Christ : celui des passions qu'engendrent les richesses. Ce saint, protestation vivante, voulut s'appeler : « l'Amant de Pauvreté. » Après un résumé de cette vie, nous rencontrons un aperçu des péripéties, des transformations partielles par lesquelles a passé son œuvre réformatrice des mœurs, au point de vue intime et essentiel. C'est ce qui est le plus ignoré des annales de l'ordre franciscain et c'est aussi un sujet sur lequel on a entassé, comme à l'envi, les inexactitudes nécessaires à connaître, lorsqu'on s'occupe de l'histoire des frères mineurs. L'ouvrage comprend trois parties : la première est la vie abrégée de saint François, extraite en partie de celle de l'abbé Berthaumier et du R. P. Raphaël qui fut publiée naguère dans l'*Auréole séraphique*. M. de Kerval l'a revue et

modifiée profondément de temps en temps d'après les derniers travaux de la critique contemporaine. La deuxième partie offre un aperçu historique sur les trois ordres franciscains où l'auteur s'étend surtout « sur le premier ordre et les diverses branches qui s'y sont formées. » Dans la troisième partie, se trouve une étude des sources de l'histoire franciscaine et des historiens franciscains, dans laquelle ont été mises à profit les plus décisives conclusions des recherches les plus récentes. Pour les religieux du premier ordre, ce travail sera un manuel de ce qui leur est indispensable de savoir sur leur Séraphique Père et sur l'histoire de leur institut ; pour les tertiaires, qui se font de fausses idées sur le passé et les divers rameaux de la famille franciscaine, il sera une lumière. Un chapitre particulièrement curieux est celui de la « Statistique générale des trois ordres séraphiques » qui donne le nombre de leurs membres, de leurs provinces, de leurs couvents, à l'heure présente, la liste des couvents du premier et du second ordre (frères mineurs, capucins, clarisses) (p. 372). La partie la meilleure est l'étude des sources depuis le XIIIe siècle jusqu'à nos jours (p. 385-468), fort au courant de la bibliographie et de la valeur des différents ouvrages. Histoire scientifique et tout à la fois à la portée des intelligences moyennes, d'une phrase sobre et ferme.

6. — *Saint Antoine de Padoue* fut l'un des plus célèbres et aujourd'hui l'un des plus populaires enfants du grand patriarche d'Assise. Aussi, depuis quelques années seulement, y a-t-il une littérature antonienne abondante. Cette nouvelle vie est absolument inédite et fut écrite par le frère mineur limousin, Jean Rigauld, selon les témoignages de ceux mêmes qui ont connu saint Antoine. Elle est la seule pièce hagiographique authentique qui donne la vie entière de l'apôtre extatique, en particulier la période de son séjour en France, tandis que les deux autres légendes publiées jusqu'à présent racontent seulement sa jeunesse, sa vocation, sa mort, sa sépulture. La *Vita sancti Antonii* retrouvée par le R.P. Ferdinand offrira une base solide à beaucoup de récits, à l'appui desquels on était réduit à invoquer l'autorité, fort équivoque, de compilateurs anonymes et légendaires de la fin du XIVe siècle. Le R. P., après la description du manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux, donne le texte latin intégral qu'il accompagne d'une traduction exacte et serrée. Il y joint un appendice sur « deux nouvelles découvertes de la critique historique. Les légendes de saint François et de saint Antoine par le frère Julien de Spire », dont le fond se compose d'articles parus dans la *Revue franciscaine* et la *Voix de saint Antoine* ; une introduction critique des sources de l'histoire antonienne, telles qu'elles se présentent à l'hagiographe ; enfin des annotations qui éclaircissent le texte original constituent une étude nouvelle et complète des sources de l'histoire du patriarche de la

famille franciscaine. Aux récits fantaisistes ou mensongers on peut opposer maintenant une œuvre d'une incontestable authenticité, les témoignages d'un écrivain dont ni l'antiquité, ni la bonne foi, ni la sûreté d'information ne peuvent être suspectées.

7. — La vie de *Saint Antoine selon le manuscrit de son compagnon Fr. Luc,* fut une inqualifiable mystification. L'éditeur prétendait la tenir d'un pape dont il ne savait ni le nom ni le lieu de résidence. L'œuvre apocryphe avait été en réalité fabriquée par une audacieuse romancière. Cette malhonnête tentative a été flétrie avec indignation par tout le public religieux, et les éditeurs responsables, éclairés sur le fait, ont depuis retiré le livre du commerce. Et il ne peut nous convenir d'en parler autrement. Que cette leçon humiliante serve aux âmes trop disposées à admettre, sans un rigoureux examen, toutes sortes de légendes ou d'inventions pieuses !

8. — A la différence de la popularité universelle de saint Antoine de Padoue, pour beaucoup *le Bienheureux Raymond Lulle* est un illustre inconnu ; et ceux qui le connaissent l'ont souvent accusé de se livrer aux rêveries de l'alchimie. Le présent livre le révèle philosophe subtil, théologien profond, pur de toute alchimie, linguiste érudit qui étudia les langues musulmanes et la philosophie arabe pour combattre le mahométisme, — un grand missionnaire, un martyr, en même temps qu'un enthousiaste de la nature, un troubadour méridional, un écrivain prodigieusement fécond, dont les écrits, sur quelque sujet que ce soit, ont leur place à côté de ces romans, où une ardente imagination personnifiait tout, mettant tout en allégories gracieuses, en symboles tendres et pieux, fins et passionnés. L'auteur, M. André, a passé plus de quatre ans à Barcelone et à Madrid où il a fait la connaissance des éditeurs contemporains des œuvres de Raymond Lulle, fréquenté les « lullistes » les plus instruits, et fouillé les bibliothèques. Il fait naître le catalan Lulle, le 25 janvier 1232, à l'encontre du *Nomenclator litterarius*... donnant l'âge de quatre-vingts ans à Raymond au moment de sa mort (1315), ce qui reporterait sa naissance à l'année 1235 (t. IV, col. 377-9. Insbruck, 1899). En présence d'une autorité telle que celle de Hurter, M. André eût dû donner les raisons justifiant la date de 1232. — Après une jeunesse orageuse, Lulle fut d'abord un pénitent, puis un mystique, enfin un apôtre ; il fit des instances auprès des Papes pour l'unification de l'Église et la conversion du monde musulman ; il tenta de sauver les Templiers de leur propre décadence autant que de l'avidité de leurs ennemis. Le hardi scolastique, le « Docteur illuminé » met la théologie en dialogues, fait parler et agir les commandements de Dieu, les apostrophe, les écoute, les supplie, leur obéit, s'adresse à Dame Oraison et nous transporte ainsi aux temps héroïques de nos romans de chevalerie. Il fut professeur et enseigna « son Grand Art », la plus

originale de ses conceptions, à Montpellier où il retrouvait périodiquement son Roi. En quoi consistait ce système? Lulle, considérant que chaque science a des principes propres et différents de ceux des autres sciences, ramenait les diversités à l'unité et voulut établir une science générale avec des principes universels dans lesquels les principes de toutes les sciences seraient compris, et, à la base de la recherche de la vérité scientifique, il posa « le doute méthodique. » (Pâlis, ô Descartes!) Avec Duns Scot, il fut, au commencement du XIVe siècle, le plus grand défenseur de la Conception Immaculée de la Vierge Marie. Ce livre est donc une véritable révélation, intéressante au point de vue de la mystique et du mouvement des sciences, à la fin du XIIIe et au début du XIVe siècle, et une curiosité pour la littérature de cette époque.

9. — L'idée la plus sublime de Raymond Lulle fut l'unification de l'Église ; elle fut aussi la pensée dominante de Pierre de Tarentaise qui monta sur le trône pontifical sous le nom d'*Innocent V* et se préoccupa surtout de l'union de l'Église grecque et de l'Église latine. D'abord membre de l'ordre de Saint-Dominique, il passa quelques mois seulement sur le siège primatial de Lyon, puis fut élevé au Souverain Pontificat. Comme archevêque de Lyon et plus tard comme Pape, outre la question de l'union de l'Église, il travailla à la solution de deux autres questions d'importance : le mode à suivre dans l'élection du Souverain Pontife ; les rapports légitimes du clergé séculier et du clergé régulier. La brochure est un discours prononcé par un dominicain sur Innocent V. L'orateur a cru qu'il « serait profitable aux âmes de méditer les vertus et l'action, dans l'Église, d'un saint qui fut un admirable religieux, un évêque aussi pieux que zélé, et un grand Pape. » De plus, cette esquisse, resterait, estime-t-il, un souvenir plus vivant des fêtes solennelles auxquelles la récente béatification d'Innocent V a donné lieu, en France, en Italie, et dans tous les couvents des frères prêcheurs.

10. — *Sainte Rose de Viterbe* fut le soutien des Papes et une vraie Jeanne d'Arc pour la Papauté au XIIIe siècle. Elle appartenait à la famille spirituelle de saint François d'Assise. Malgré les travaux historiques sur l'Institut franciscain qui ont vu le jour, depuis un quart de siècle, la vierge de Viterbe est restée dans l'oubli, excepté dans les cloîtres de son ordre et dans quelques provinces italiennes. Cependant elle est une des personnifications les plus originales et les plus complètes du Patriarche séraphique. Les quelques biographies, presque toutes italiennes, qu'on a publiées sur elle remontent, pour la plupart, aux deux derniers siècles, compilations fastidieuses entièrement étrangères aux exigences de la critique moderne. En vain y chercherait-on soit une indication des sources, soit une étude des documents anciens, une discussion approfondie des faits, ou même une chronologie admissible

en l'état des résultats de la science. Seuls Wadding, dans ses *Annales Minorum* et les bollandistes dans les *Acta Sanctorum* ont écrit sur la vierge franciscaine des pages qui sont un sérieux travail historique, mais elles sont en latin, et d'ailleurs incomplètes. Pour la genèse intellectuelle et morale de la sainte, quant aux effets sociaux de sa mission, nul n'a encore songé à en dire un seul mot. C'est cet aspect que M. de Kerval traite dans son livre, œuvre de piété et œuvre de science, fertile en enseignements convenant aux besoins de notre génération. Ses mortifications, ses révélations sont un démenti aux prétentions soi-disant scientifiques de notre siècle naturaliste. Nimbée de merveilleux, encore presque enfant, elle soulève les foules et fait trembler les despotes. Elle-même issue des entrailles du peuple, c'est sur lui qu'elle s'appuie pour accomplir sa mission de délivrance. En son siècle, Frédéric II décréta l'annexion des États pontificaux et tenta de faire de Rome le centre de ses conquêtes. Une enfant de quinze ans fit évanouir ces espérances illégitimes : Rose entraîna le peuple et rendit Rome au Souverain Pontife. L'examen des sources et des biographies de sainte Rose, sous le titre : « Notes et pièces justificatives » (p. 189-213), est excellent.

11. — De ses prières ardentes *Sainte Françoise Romaine* soutint aussi la Papauté à une époque troublée. Elle vécut à Rome, à la fin du XIVe siècle et au commencement du XVe, et y fonda l'ordre des Oblats. Mme de Rambuteau s'attache à rapporter fidèlement l'histoire de cette congrégation approuvée par le Saint-Siège. Ce n'est là qu'une partie de ce beau travail ; son principal mérite est de nous montrer en Françoise l'idéal des épouses, des mères et des veuves. Car, avant de se soumettre aux règles monastiques, notre sainte commença par accomplir les devoirs imposés aux fidèles dans le mouvement du siècle. Au moment où un sensualisme tout païen, plus redoutable que le paganisme antique, entraîne notre société désemparée, il est opportun de lui montrer l'Évangile traduit en actes par les saints qui ont vécu dans le monde. C'est avec cette idée élevée qu'a été composé cet ouvrage dont la forme littéraire rend la lecture agréable et édifiante. Aussi, avec son S. E. le cardinal Perraud, souhaitons-lui vivement « qu'il pénètre dans nos foyers domestiques et serve de commentaire pratique de l'Évangile aux femmes mariées, aux mères, aux maîtresses de maison. »

12. — Léon XIII, par un décret du 28 novembre 1897, a voulu choisir un humble franciscain, pas même prêtre, pour être le patron des Œuvres qui ont pour objet le Dieu caché de l'Hostie. La vie de *Saint Pascal Baylon* se passe dans les ombres de la plus profonde humilité recherchée passionnément. Ce petit berger espagnol, dès ses plus jeunes années, se traînait vers le tabernacle pour adorer l'Eucharistie ; dans son cercueil ses yeux se rouvrirent pour chercher et

adorer l'Amour divin encore une suprême fois. Sa vie fut remplie de miracles : il reçut l'habit religieux de saint François et de sainte Claire qui alors lui apparurent ; il eut la visite de la sainte Hostie ; il guérit quantité de malades et ressuscita des morts. Une partie de sa vie intéresse particulièrement la France : saint Pascal y fut envoyé en mission en 1570, auprès du ministre général de l'Observance, le Père Christophe de Cheffontaine, résident à Paris. A Orléans il fut lapidé par les calvinistes et eut une épaule brisée. Ce qui caractérise l'histoire de saint Pascal écrite par le P. Louis-Antoine de Porrentruy c'est que, outre le travail du P. Ximénès et celui de Christophe d'Arta, son continuateur, il a eu la rare fortune de découvrir les documents contemporains relatant la vie et les miracles du visionnaire adorateur et contenus dans les procès de béatification. Ils étaient conservés dans un coin ignoré des archives conventuelles des mineurs alcantarains espagnols, en sept énormes in-folios, de près de mille pages chacun, d'une écriture droite et serrée. C'étaient, en latin et en espagnol, les divers procès en vue de la canonisation. Avec des dissertations sur l'authenticité des miracles de saint Pascal et les procès de béatification, il y avait encore la vie du saint moine dans ses moindres détails, surtout pour la période précédant l'entrée en religion et sur laquelle les premiers biographes sont très brefs. C'est donc la première histoire qui ait profité de ces documents authentiques de premier ordre. Bien imprimée, illustrée de nombreuses gravures, elle eût été définitive n'étaient des longueurs et un style un peu vague.

13. — Toute différente est l'allure de la vie de *Saint Pascal Baylon*, par M. A. du Lys. Œuvre avant tout populaire, destinée à réchauffer l'amour envers l'Eucharistie. Simple de style, d'une tendre piété, elle a obtenu un rapide succès, puisque au seul « Congrès eucharistique de Bruxelles » fut enlevée la première édition ; celle qui nous occupe est la deuxième, et une troisième édition plus complète, contenant une partie des œuvres du saint, ne tardera pas à paraître. On sait que ce religieux sans culture reçut la science infuse des choses surnaturelles, qu'il devint capable de fournir des réponses sur les matières de la foi les plus élevées et écrivit des ouvrages d'une mystique très sûre.

14. — Sur des matières mystiques, *Saint François de Sales* fut, à son époque, un écrivain incomparable. M. de Margerie le considère dans son style, dans sa prédication, dans sa correspondance et il a formulé des jugements sur l'évêque de Genève qui resteront : « Par les dates, dit l'auteur, il (saint François) est bien du XVIe siècle, quoiqu'il l'ait dépassé de vingt-deux ans... Il en est par l'orthographe et une partie du vocabulaire. Mais, par le tour, par l'aisance des constructions, par le dégagement de la phrase il est moderne, plus près du français définitif non seulement que les hommes de son temps, mais que Balzac, que Riche-

lieu, que Descartes, que Voiture, que tous les écrivains de la moitié du siècle suivant » (p. 78-9) ...« C'est bien le vrai style de la France chrétienne, clair, simple, animé, résolu, tendre, avec une petite pointe de gaieté aimable qui ne s'émancipe jamais et de douce malice qui ne fait jamais de blessures » (p. 83). Tout lui était symbole dans les œuvres visibles de l'art divin et dans celle aussi de l'art humain. L'*Introduction à la vie dévote* est une perle sans prix de la littérature et de l'ascétisme chrétiens. — Orateur, saint François l'était du fond de l'âme. M. de Margerie l'analyse, avec une grande pénétration dans ses procédés. Le discours, très précis dans sa partie théologique, est, en tout le reste, séduisant par la grâce poétique, la fraîcheur d'un coloris de pastel, la finesse psychologique, l'onction attendrie. Il était dégagé des fables profanes, des histoires ridicules et de tout le mauvais goût de son temps. Saint François de Sales fut le précurseur de l'évolution de l'éloquence de la chaire qui devait obtenir son plein épanouissement dans les immortels chefs-d'œuvre de la seconde moitié du XVIIe siècle. L'auteur fait d'ingénieuses oppositions entre Amyot, Balzac et saint François ; on peut les approuver dans une certaine mesure, mais on est surpris de la parenté littéraire qu'il établit entre l'évêque de Genève et Fénelon, lequel, nous dit-il, « dérive des Grecs à travers saint François de Sales. »

15. — La fille spirituelle de saint François de Sales, *Sainte Chantal*, entretint une active correspondance avec son père en Dieu. En 1860, M. de Barthélemy, parent de l'illustre fondatrice de la Visitation, publia en deux volumes in-8 des lettres de la sainte. On sait quelle haute piété, quel sens droit, quel esprit ferme, quelle suavité recèle son âme, combien sa littérature est simple, noble, élevée ! Ce sont, en particulier, des réflexions et des conseils inappréciables même pour les personnes du monde. Ces extraits, présentés dans un certain ordre d'idées, ont pour but de populariser cette correspondance et d'être ainsi une source de consolation et d'édification pour un plus grand nombre de personnes. Sainte Chantal s'y révèle mère affectueuse, préoccupée du bonheur de ses enfants. Elle n'est pas moins fidèle à ses amis, ressentant le contre-coup de leurs douleurs, les conseillant, les encourageant, adoucissant leurs larmes. Les lettres relatives à saint François de Sales jettent une vive lumière sur les rapports qui unissaient ces deux âmes exquises. Il eût été bien utile au lecteur de rencontrer quelques notes biographiques sur les personnages auxquelles ces lettres étaient adressées.

16. — L'évêque de Genève fut sans doute un ancêtre littéraire de *Bossuet*. M. Rébelliau, dans son remarquable livre, adopte un peu la théorie de Taine sur la formation intellectuelle de l'Aigle de Meaux et il démontre ingénieusement que le grand orateur subit l'influence du

moment, du milieu, de l'atavisme, à l'encontre d'autres penseurs qui prétendent que Bossuet ne reçut rien de la société de son siècle, mais tira toutes ses œuvres géniales de son propre fonds. Au chap. II, p. 23-34, notre auteur expose la genèse fort curieuse des sermons écrits : « Bossuet, dit-il, ne récitait pas. C'est même pourquoi ses manuscrits sont si confus. Se réservant de suivre ce qu'il appelait « son mouvement sur son auditoire », de s'y abandonner, au besoin, il jette sur le papier plusieurs idées, plusieurs expressions sans choisir : il choisira, en chaire, selon l'occurrence, je veux dire selon ces questions muettes que sait entendre, à travers l'air, l'oreille des orateurs véritables. » Sous le rapport doctrinal, M. Rébelliau, dans la fameuse question du jansénisme de Bossuet, semble croire que l'évêque de Meaux fut partisan de cette morale d'une sévérité outrée, lorsqu'il assure que les Messieurs de Port-Royal, en 1661, étaient les plus vifs à exciter les applaudissements. « Ils pouvaient augurer, dit-il, dans cet élève de Nicolas Cornet, leur ennemi, un futur allié. » Il serait certes moins affirmatif s'il avait eu connaissance du substantiel travail sur cette question, publié dans les *Études* des Pères jésuites (1899). Il fait de Bossuet un historien déjà armé d'un outillage critique assez semblable à celui de notre époque. Quand il en vient à juger les idées, les conclusions de l'évêque de Meaux, il nous paraît ne pas tenir suffisamment compte des principes religieux, du grand facteur qu'est la Providence dans le sort des sociétés, comme en celui des individus. Au sujet du style de Bossuet historien, il dit avec juste raison qu'on y sent toujours la flamme latente de l'éloquence (p. 122-123). Dans l'affaire du gallicanisme, nous constatons, en ce livre, que Bossuet eut un rôle de conciliateur, de modérateur, désapprouvant « grandement l'opportunité » des Quatre Articles de 1682, adoucissant « autant qu'il put les termes », écartant la menace d'un appel à un futur concile (p. 140). Puisse cette bienveillante opinion se généraliser ! Pour le quiétisme, il a bien démêlé ce problème historique si complexe, à l'aide surtout des travaux de MM. Brunetière et Crouslé. Enfin, en dépit de l'opinion et des efforts de la critique récente, M. Rébelliau nous dépeint « à côté de l'âpre Bossuet des derniers jours, à côté du Bossuet solennel des grands jours, un Bossuet de tous les jours, doux et simple », n'entendant rien au gouvernement de sa maison livrée à des intrigants, mourant accablé de dettes et de déceptions (p. 189). Ce livre d'une beauté austère est écrit avec une critique littéraire très déliée et une subtile analyse philosophique.

17. — *Fénelon*, le célèbre adversaire de Bossuet, a trouvé un vigoureux défenseur dans le R. P. Boutié, qui vient de reviser son procès. L'auteur du *Télémaque* n'eut pas seulement pour ennemis irréconciliables les jansénistes ; de nos jours, certains critiques soutiennent

qu'en examinant de près la vie et la personne de l'archevêque de Cambrai, « on n'y trouve pas la sainteté ni toutes les qualités que ses contemporains et la postérité s'étaient plu à lui attribuer. » Ainsi, parmi les principaux, D. Nisard qui s'attache à prouver que Fénelon fut chimérique dans la religion, dans la politique théorique, dans la politique de conduite, dans la direction spirituelle et dans les doctrines mystiques. M. Brunetière l'accuse d'ambition et de manque de sincérité dans sa soumission au décret condamnant son livre : *Les Maximes des saints.* Ces mêmes griefs, M. Crouslé les reproduit dans son savant ouvrage : *Fénelon et Bossuet*, où il s'efforce de démontrer que le « Fénelon forgé, par une double légende religieuse et philosophique, ne répond pas à la réalité historique. » Or, d'après le P. Boutié, les divers auteurs modernes, pour asseoir ce jugement, ou interprètent mal les documents anciens, ou dénaturent les faits, et n'apportent aucun document nouveau en faveur de leur opinion. Pour lui il venge Fénelon en s'inspirant des travaux publiés depuis le cardinal de Bausset ; il discute les faits et les écrits avec un merveilleux bonheur — sur lesquels s'appuie la nouvelle critique pour remplacer un Fénelon de la « légende », par un Fénelon conforme à « la réalité historique. » D'après lui, la vérité sur le quiétisme serait plutôt que « Fénelon eut des torts, mais que son adversaire en eut encore davantage. » « Quant à l'ensemble, dit-il, de la conduite de Fénelon, dans cette longue querelle du quiétisme, si la critique impartiale ne doit pas approuver et défendre tout ce qui a été fait et écrit par lui, elle ne saurait souscrire au jugement qui met de son côté « illusions, chimères, faux-fuyants, souplesse infinie, poussée jusqu'à des procédés déloyaux et inavouables, tandis que du côté de Bossuet, il n'y aurait que droiture, bonté, vigueur, énergie, logique admirable » (p. 159). — L'auteur divise son livre en deux parts : l'une sur la vie de Fénelon ; l'autre, sur l'homme et l'écrivain, qui se compénètrent souvent à travers des cloisons qui sont loin d'être étanches. Dans le livre II, nous relevons le jugement de D. Nisard, si sévère pour l'archevêque de Cambrai, sur le *Télémaque* écrit à la hâte pour le duc de Bourgogne : « C'est, dit-il, cette présence du génie grec à toutes les pages, ce sont toutes ces images agréables ou sérieuses par lesquelles l'antiquité nous a préparés à la connaissance de la vie qui donnent un mérite de nouveauté à ce livre charmant, espèce de vase antique où la main de Fénelon semble avoir composé un bouquet des plus belles fleurs de la Grèce » (p. 243). Cet ouvrage, d'une admirable pondération, redressera bien des erreurs et remettra au vrai point bien des exagérations passionnées, notamment en ce qui concerne l'affaire de la condamnation des *Maximes des saints* et la controverse sur le livre de Quesnel.

Sans garantir toutes les assertions du nouveau biographe, son livre ébranle et ruine, en certains points, les conclusions de ses devanciers.

18. — Encore la peinture, d'une exactitude documentaire, d'un grand persécuté : Le P. *Gabriel Malagrida*, de la Compagnie de Jésus. Ce nom a été odieusement exploité contre le puissant institut. Ce courageux religieux, apôtre du Brésil et du Portugal, soutint contre Pombal, ministre d'État de Portugal, ses frères du Brésil calomnieusement accusés de trafic ; il protesta contre le même Pombal, lorsque celui-ci, par ses ténébreuses machinations, obtint l'expulsion des jésuites du royaume portugais. Sur ces entrefaites, le roi Joseph Ier faillit être la victime d'une tentative d'assassinat sur sa personne ; Pombal, pour exercer sa vengeance contre le P. Malagrida, l'âme prétendue du complot, l'emprisonna, le fit juger et condamner au bûcher. Le cardinal, qui avait demandé à Malagrida de se reconnaître coupable, proclama solennellement, sur son lit de mort, dans une déclaration écrite, bien authentique, l'innocence du missionnaire diffamé, qui, après trois ans de souffrances atroces dans les humides souterrains de la tour Saint-Julien, fut un martyr du dernier bûcher de l'Inquisition en Portugal, dressé par les ordres de Pombal. Le P. Paul Murry, avec des documents irréfutables, dessine à nouveau la figure fantaisiste inventée par les jansénistes et les philosophes du siècle dernier, reproduite par les histoires actuelles du Portugal les plus en renom qui tiennent Malagrida pour un criminel. La *Revue historique* (t. XVIII), dans l'article « Un épisode de l'histoire des jésuites » signé Livet, répète presque mot pour mot les erreurs et mensonges de l'ex-capucin Norbert, autrement dit Platel, calomniateur aux gages de Pombal. Le P. Murry jette bas tout cet échafaudage de faussetés. La première édition de son livre parut sous la modeste forme d'un essai, en 1865, et fut traduite en portugais, en espagnol, en allemand, en anglais. Les détails de cette vie sont empruntés aux meilleures sources, principalement à une histoire manuscrite de Malagrida, composée à Rome en 1762, par le P. Mathias Rodriguez, l'un de ses compagnons d'apostolat, qui assure que « tout ce qu'il raconte, ou bien il l'a vu de ses yeux, ou bien il le tient de témoins dignes de foi qui ont connu Malagrida ou l'ont accompagné dans ses courses apostoliques et qui d'ailleurs sont prêts à confirmer par le serment, la vérité de leur déposition » (p. x). Dans cette nouvelle édition, sans rien changer à l'essentiel du récit, on a ajouté une série de documents découverts depuis 1865, entre autres le procès entier, le texte du fameux *Discours* qui valut à Malagrida les honneurs de l'exil et dont Pombal fit brûler les derniers exemplaires par la main du bourreau, dix ans après la mort de sa victime. Ouvrage excellent qui rendra à l'histoire la vraie physionomie de celui que Clément XIII ne craignit

pas d'appeler en plein consistoire « un nouveau martyr de Jésus-Christ. »

19. — Comme Malagrida, *Saint Alphonse de Liguori* fut dévoré par le zèle apostolique, comme Malagrida encore il fut victime des plus noires calomnies et des plus douloureuses persécutions. Il fut aussi un lutteur, ce grand homme, apôtre, fondateur d'ordre, évêque, ascète, moraliste, apologiste, qui pendant un demi-siècle soutint l'Église et puis gravit, vingt ans, le chemin du calvaire. Cette laborieuse vie se déroule en six livres aux titres suggestifs : « Les Appels mystérieux ; — Apôtre et fondateur ; — La Croisade du Salut ; — L'Évêque de Sainte-Agathe ; — Le Chevalier de la Sainte Église ; Le Solitaire de Nocera ; — Un épilogue nous montre « saint Alphonse au XIXe siècle », depuis sa mort jusqu'au centenaire (1787-1887). Partout l'auteur met en relief ce qui peut faire de son héros un modèle pour les diverses classes de la société. C'est, au début de sa vie, la pieuse éducation qu'Alphonse reçut de sa mère. Ce sont ensuite les maximes du jeune et brillant avocat de Naples et celles du nouveau et fervent prêtre. Le religieux, fondateur d'ordre, nous offre ses résolutions de retraite à Ciorani, et sa vie d'apôtre, apôtre par la parole et l'exemple, apôtre par la plume, par cette « longue série d'œuvres spirituelles, véritables exercices de missions prêchées non seulement à ses contemporains, laïques, prêtres religieux, mais à tous les chrétiens jusqu'à la fin du monde. » A Sainte-Agathe, les pontifes admireront « un intérieur d'évêché », non moins qu'une âme d'évêque. Enfin quand les croix se multiplieront, écrasantes, les chrétiens contempleront le plus beau modèle de patience et de conformité à la volonté divine. Outre ce caractère apostolique, de l'ouvrage, il se recommande à d'autres titres. C'est le fruit d'un long travail, où les sources les plus autorisées ont été mises à contribution, en particulier « dix volumes in-folio, de documents authentiques, classés et annotés de nos jours par un savant confrère qui, tout dévoué au saint fondateur, n'a pas hésité à consacrer sa vie en grande partie à ce travail de bénédictin. » « De plus, dit le P. Berthe, j'ai pu consulter vingt-quatre volumes contenant les dépositions d'une centaine de témoins, qui, aux divers procès de la canonisation, ont raconté, sous la foi du serment, les actes et les vertus du saint. » D'où une abondance de renseignements précieux et de traits édifiants mis en œuvre d'une manière saisissante. Pour faire connaître le docteur de l'Église, l'auteur envisage saint Alphonse dans son rôle de théologien et de moraliste. Mais s'adressant aux laïques comme au clergé, il s'est borné à exposer le grand travail du saint sur la morale et son système sur les opinions probables et il n'a fait aucune allusion aux controverses modernes sur ce dernier point. Au jansénisme, saint Alphonse opposa sa théologie morale ; œuvre capitale de sa vie, elle constitue une

vaste encyclopédie de toutes les questions certaines ou controversées, résolues d'après la doctrine de l'Écriture ou des Pères, les décisions de l'Église, les principes des grands théologiens et tous les arguments que la raison peut fournir. L'ouvrage offre quatre-vingt mille citations tirées de huit cents auteurs (I, 481). Le système du probabilisme de saint Liguori consiste à choisir l'une des deux opinions opposées vraiment probables. Cependant, en pratique, le P. Berthe soutient que saint Alphonse fut probabilioriste, c'est-à-dire qu'il opta pour l'opinion la plus probable. « Sous ce rapport, dit-il, il pratiquait le probabiliorisme bien avant d'en avoir trouvé la formule » (I, 483). Nous ne pensons pas que cette opinion du P. Berthe apaise les polémiques soulevées toujours brûlantes. Quoi qu'il en soit, la théologie morale de saint Alphonse a été mise à l'abri de toute censure par l'Église qui a déclaré qu'on peut suivre ses opinions en toute sûreté de conscience. Le livre du P. Berthe est l'histoire du fondateur des rédemptoristes, définitive, claire, fortement documentée, d'une flamme tout apostolique.

20. — Contemporaine de saint Liguori, *Marie-Élisabeth de Louvencourt* fonda pareillement un ordre religieux dans les larmes de l'épreuve. Cette biographie est aussi une étude psychologique de l'âme religieuse. Marie-Élisabeth se sacrifia à Dieu dans le culte du Très Saint Sacrement, le soin des pauvres et des incurables et l'éducation de la jeunesse. Ce fut également le triple caractère de son institut. Elle forma, avec un soin particulier ses compagnons à l'union de Dieu dans le culte du Saint Sacrement, la charité envers les pauvres, les malades, le dévouement à l'enfance ignorante. Ses conseils à ses filles spirituelles forment la partie la plus originale et la plus édifiante de l'ouvrage de son biographe. Sa vie contemplative et active tout à la fois sera lue avec fruit par les différentes âmes entrées en religion, comme par les gens du monde qui pratiquent les conseils évangéliques de la perfection. Les premières années de Marie-Élisabeth de Louvencourt seront un modèle pour les jeunes filles, pour les mères un idéal à réaliser dans l'éducation familiale ; la vie de la fondatrice d'ordre sera utile aux personnes qui se livrent aux soins des pauvres ou à l'instruction des enfants.

21.—Ce fut durant la période révolutionnaire que *l'Abbé Ruivet* exerça le saint ministère, souvent au péril de sa vie. Parmi les œuvres en ruines à relever il s'appliqua à l'instruction religieuse de la jeunesse. Ce n'est pas seulement l'histoire d'un prêtre que celle que nous avons sous les yeux, mais encore celle d'un diocèse pendant et après la Révolution, celui de Belley, non moins qu'une partie des annales du petit séminaire de Meximieux dont M. Ruivet fut le supérieur. Ce saint prêtre fut « le gardien de la foi dans le pays de Bresse, de

Dombes et du Bugey durant la sanglante période de la Révolution et le collaborateur de Mgr Devie, dans la réorganisation du diocèse de Belley. » Vicaire de Loyes, il fut condamné, puis acquitté par le tribunal révolutionnaire. Au plus fort de la tourmente, il porte les sacrements aux fidèles et expose quotidiennement ses jours (1792-1794). Il est vicaire général de Lyon de 1794 à 1804 ; il y organise le service religieux, c'est-à-dire des missions et obtient un grand nombre de rétractations de prêtres jureurs. Ensuite il est supérieur du séminaire de Meximieux où il imprima un puissant élan à la piété et aux études. Tour à tour curé de Saint-Chamond et de Meximieux, Mgr Devie le choisit enfin pour vicaire général de Belley, fonctions qu'il exerça de 1823 à 1838, rendant la vie à ce diocèse dévasté, rouvrant un grand séminaire à Brou, bâtissant les églises, celle de Ferney, etc.

« Il manquait, dit l'éditeur de l'œuvre posthume, un chapitre sur les dernières années et la mort de M. Ruivet. Nous avons pu y suppléer, grâce à des documents que nous avons recueillis de différents côtés. Nous avons aussi ajouté quelques pages sur M. Ruivet, curé de Saint-Chamond » (p. x). Cette biographie est une bonne contribution à l'histoire des diocèses de Belley et de Lyon à l'époque révolutionnaire. Partout elle sera lue avec intérêt et édification, tant ce prêtre fut doué de vertus éminentes, de courage chrétien et de zèle persévérant dans la restauration du culte catholique.

22. — Grand conquérant d'âmes, au prix de sa vie, fut le *Bienheureux Chanel*, dans les pays lointains de l'Océanie. Et c'est son panégyrique que nous donne M. l'abbé Planeix, avec tout ce que comporte ce genre de discours, en applications pratiques et en élévations pieuses. Il prend Pierre Chanel à sa vie de jeune berger, le suit au petit séminaire de Meximieux et à celui de Belley où Mgr Devie lui conféra la prêtrise, le 1er juillet 1827. Après un court passage dans le ministère paroissial, comme vicaire à Ambérieu et comme curé à Crozet, il entra dans la naissante Société de Marie. Son noviciat terminé, il s'embarquait pour l'Océanie qu'il allait appeler au Christ. Le premier, à la suite de quelques missions ingrates, il eut la tête tranchée par les sauvages, en haine de la foi chrétienne. Son sang fut la semence du christianisme. Quelque temps après, le peuple se fait baptiser sous la conduite d'un roi chrétien et le bourreau de Pierre Chanel meurt pénitent.

23. — Du fécond diocèse de Belley nous passons avec *Mgr Angebault* au religieux pays de l'Anjou. Ce prélat eut un long et actif épiscopat qui brillera d'un particulier éclat dans l'histoire angevine, malgré la haute personnalité de Mgr Freppel. M. l'abbé Gillet a retracé sa vie avec un beau talent d'écrivain et fut en bonne situation pour se documenter, ayant fait partie du personnel administratif de l'évêché d'Angers. L'épiscopat de Mgr Angebault dura vingt-sept ans et fut

rempli par des œuvres de toute sorte. La cause de la béatification de la vénérable Mère Marie de Sainte-Euphrasie Pelletier, fondatrice du Bon-Pasteur d'Angers, cause actuellement en instance, n'a pas permis à l'auteur de conserver le chapitre où il traite des relations entre Mgr Angebault et le Bon-Pasteur. « Quant à certains sujets de controverse, lui écrit Mgr Rumeau, évêque d'Angers, qui sollicitèrent l'attention de mon vénéré prédécesseur, par exemple les débats sur l'étendue de l'autorité pontificale, l'urgence du retour à la liturgie romaine, l'attitude et l'action du journalisme catholique, je vous laisse la responsabilité de vos appréciations en réservant les miennes. Ces remarques faites, j'applaudis de tout cœur au surcroît d'honneur que votre livre ne manquera pas d'apporter à la glorieuse mémoire de Mgr Angebault, l'un des évêques d'Angers qui ont le plus mérité, par leurs talents et leur zèle, l'impérissable reconnaissance du diocèse » (p. v-vi).

24. — *Monseigneur Saivet* fut plutôt une âme douce, aimable, dont la santé précaire paralysa l'action souvent et brisa prématurément une vie riche d'espérances pour le bien de l'Église de France. Il fut un protégé du cardinal Pie qui le céda à Mgr Cousseau, évêque d'Angoulême. Après de profondes études, il fut successivement professeur de philosophie au grand séminaire d'Angoulême, de théologie dogmatique et d'histoire ecclésiastique. Curé de la cathédrale, il s'y fit remarquer par son esprit accueillant, patient, dévoué, ses prédications d'une substantielle éloquence, son administration paternelle et sage. C'est au milieu de ses fonctions pastorales que le gouvernement, en 1872, le nomma évêque de Mende, où sa bonté le fit aimer et où son zèle créa d'importantes œuvres charitables. Toujours souffrant, il fut nommé évêque de Perpignan, d'un climat plus clément. Il n'y vint que pour se préparer à une mort sereine qui arriva en 1877. Cette vie, si rapidement éteinte, ne pouvait guère avoir un caractère historique. Aussi le biographe s'est-il surtout appliqué à décrire l'existence privée, en un assez bon style d'où cependant le muscle est quelque peu absent. C'est avec la correspondance et les écrits de Mgr Saivet que l'abbé Rous a fait revivre cette belle figure d'évêque.

25. — Le *Père Chevrier*, lui, resta dans les rangs les plus obscurs ; il fut un humble et un fort, un rêveur et un homme d'action. Il rêva d'aller aux pauvres, à l'enfance abandonnée des faubourgs de Lyon. Il fonda l'œuvre des petits enfants, l'œuvre de la première communion pour faire connaître Dieu, l'âme humaine, le ciel à ces petits loqueteux ; puis ce fut l'œuvre de la Persévérance, un cercle pour les jeunes gens, une école cléricale et une communauté de religieuses pour perpétuer son apostolat. Le berceau de l'œuvre fut « au Prado » dans un chétif réduit, en plein faubourg de la Guillotière, quartier si popu-

leux et si misérable. Les œuvres expliquent l'ouvrier evangélique. Par elles, nous pénétrons « dans l'intime de ce cœur pour contempler de plus près le foyer d'amour... le principe surnaturel qui produit de si nobles effets. » L'histoire du P. Chevrier éveillera des dévouements, suscitera des imitateurs. Elle est écrite d'une plume sans recherche, pieusement tendre aux pauvres petits qui souvent ne connaissent plus les douceurs du nid maternel.

26. — Selon la tradition de son ordre, *Dom Couturier* fut avant tout un ouvrier évangélique de la plume et un ultramontain rigoureux. Il attaque, dans l'*Univers*, les manuels classiques d'histoire, celui d'Émile Lefranc (1853), rédigé dans un esprit universitaire, celui de Victor Duruy, « rationaliste par système. » Après quinze ans d'enseignement secondaire dans le diocèse d'Angers, il entra chez les bénédictins de Solesmes et y prit l'habit religieux, en 1854. Il fut l'un des principaux traducteurs des *Actes des martyrs* (1856-1863). Le 11 février 1875, il fut élu à l'unanimité abbé de Solesmes pour succéder à Dom Guéranger. Immédiatement, il eut des difficultés de tout ordre, même financier. Il se consacra entièrement, jusqu'en 1880, à la consolidation de son monastère. Puis vinrent les décrets d'expulsion. En ces circonstances troublées, il s'appliqua à parer aux événements, se livrant aux polémiques religieuses de son temps et imprimant une vigoureuse impulsion aux études monastiques de son ordre, notamment à celles de Dom Mocquereau, l'auteur principal de la *Paléographie musicale*. Il fit défendre les principes traditionnels ou crus tels du chant grégorien, continuer *l'Année liturgique* commencée par Dom Guéranger. Pour ne point rompre la trame du récit, l'auteur donne, en appendice et dans leur intégralité, les pièces relatives aux polémiques soutenues par Dom Couturier, qui marquent sa profonde science théologique, sa pure orthodoxie, son fidèle attachement à la foi blessée. Tout cela est raconté d'une façon simple et noble, très émouvante, dans une langue qui, selon le goût de Pascal, « hait les mots d'enflure. »

27. — Le fécond P. Vaudon fait le portrait d'un religieux voué à l'action, d'un ardent apôtre, d'un heureux explorateur, d'un intrépide évêque : *Monseigneur Henry Verjus*, membre de la Société des Missionnaires du Sacré-Cœur, premier évangélisateur de la Nouvelle-Guinée. Pour nous révéler cette grande âme, le P. Vaudon fait « parler les notes quotidiennes de son confrère, prises depuis l'adolescence jusqu'à la mort, fidèlement, partout, même au fond des bois de l'Océanie, même en pirogue de sauvages sur les fleuves et sur la mer. » « Cette œuvre, écrivait Mgr l'archevêque de Bourges à l'auteur, est autre chose qu'un éloge compassé, monotone du saint missionnaire..... C'est en connaisseur d'âmes que vous avez retracé ces états d'âme et, sans parler

du lettré qui se décèle partout, c'est en véritable artiste que vous avez su mettre en jeu, pour peindre les lieux et les choses, cette admirable gamme de couleurs dont les reflets délicatement nuancés se jouent dans la trame de votre récit. Plus d'un lecteur ajoutera que vous avez fait aussi œuvre de savant et vous saura gré de la très inédite et large contribution que votre livre apporte à l'étude d'une vaste contrée à peine mentionnée jusqu'ici sur les cartes du monde. » Des cartes bien dessinées aident, au cours de l'ouvrage, à suivre les chapitres. Une « Note sur l'état de la mission de la Nouvelle-Guinée au 1er janvier 1897 » montre l'expansion actuelle de la foi chrétienne en ces lointaines et sauvages régions (p. 553-554).

28. — Encore un religieux missionnaire qui fut poète et musicien. *Le R. P. Humarque*, à cause de son infirmité, fut appelé « le vieux Père aveugle. » Son historien nous montre la main de la Providence allant prendre cette âme d'élite dans la pauvreté, la conduisant jusqu'au port de la vie religieuse. Rien autre ne met cet homme en lumière que sa sainteté acquise dans les actions journalières, la prière sans relâche, la résignation dans l'angoisse, l'humilité qui sans cesse porte à s'effacer. Cependant cette vie offre encore des exemples de piété filiale, de vigilance chrétienne, de viril courage, d'ardeur apostolique aux adolescents et aux gens du monde de toute condition. Le P. Humarque fut également un austère pénitent, sachant qu'« il n'y a de chrétien que le pénitent. » C'est surtout sa vie de religieux qui est admirable. L'auteur l'a encadrée dans certains détails familiers, même pittoresques et originaux, de la conversation toujours si aimable de son héros. Mélange de piété et de poésie, de charité indulgente, de pétillante gaieté, de rigoureux devoir, tel fut le P. Humarque, d'après ses conversations, ses relations et ses écrits. Lorsqu'il fut frappé de cécité, il cultiva la muse de la poésie. Bien que ses vers ne dénotent pas un poète de race, il ne manque pas d'une charmante fraîcheur, d'une nuance parfois chaude. Il aimait à les chanter, car le poète était musicien. Le P. Humarque n'avait en vue que Dieu : se dévouer à tous en vue de Dieu a été la grande passion de sa vie. Aussi a-t-il été un modèle de vertu en tout et toujours.

29. — *La Grande Fleur de la vie des saints* devrait être le livre du foyer chrétien, le délassement de pieux rêve d'une journée de dur labeur et remplacer les romans dits moraux et autres livres frivoles pris quelquefois aux bibliothèques paroissiales. Comme fond, l'important ouvrage du chanoine Perrier a été puisé directement aux sources les meilleures sous le rapport critique : les bollandistes. Le style en est coulant, très littéraire. Ce livre répondant à un besoin toujours actuel fut inspiré par cette invitation de l'illustre cardinal Pitra : « Voulez-vous, écrivait-il à l'auteur, faire une œuvre de vie et

de salut ? Faites la fleur de la vie des saints dans les bollandistes. » Depuis ce jour, assure le pieux et laborieux chanoine, les bollandistes ont été mon étude, ma lumière et ma vie. » De là naquit l'excellent livre qui nous occupe. Il se compose d'un certain nombre de volumes d'un format très portatif et d'un prix minime. Chaque jour de l'année liturgique contient en moyenne trois vies, sans compter l'historique des fêtes, les apparitions de Lourdes, de la Salette, etc. Les familles et les communautés religieuses trouveront dans ces pages un aliment condensé pour leur piété ; les prédicateurs, des matériaux précieux pour leurs instructions. Comme la bouquetière Glycera, de saint François de Sales, l'auteur a su habilement diversifier la disposition de ses fleurs en ce bouquet, dont le parfum céleste sera pour tous force et suavité.

30. — Parmi les patriarches de la sainteté, saint Benoît fut celui qui eut, dans le monde, la postérité la plus nombreuse. Ses fils spirituels allèrent essaimer sous tous les cieux. La nouvelle publication de Mme de Belloc portera la lumière sur l'ordre illustre et méconnu des bénédictins. On y apprendra qu'ils furent les inlassables bienfaiteurs, les civilisateurs indomptables de la France. Là, comme ailleurs, ils mirent en valeur des terrains incultes, desséchèrent les marais insalubres, établirent un réseau de routes, construisirent des villages à l'ombre de leurs monastères protecteurs. Ils copièrent les antiques manuscrits pour répandre la doctrine, la science, la littérature. Quelques noms célèbres suffisent pour nous faire apprécier les gigantesques entreprises de ces moines, toutes pour la plus pure gloire de la France et de l'Église. La conclusion de *la Postérité de saint Benoît* est proprement l'histoire populaire de l'ordre bénédictin. L'introduction nous en paraît imprécise et inutile, si on peut dire. La fin nous fournit l'histoire de la confédération récemment accomplie de tous les rameaux bénédictins, sous la direction générale d'un primat de l'ordre. Une toute petite erreur : Mme de Belloc orthographie le nom d'un hérésiarque fameux *Béranger*, c'est « Bérenger » qui est l'orthographe traditionnelle (p. xv).

31. — Le livre : *Les Grands Saints de France* pourrait s'intituler, en raison de son esprit intime : « La Douceur de Dieu dans ses saints. » Ce n'est pas l'histoire de tous les grands saints de France, mais de ceux-là seuls qui ont paru à l'auteur le mieux incarner le caractère français de la sainteté : sainteté dans les rois avec Gontran et Louis IX ; sainteté dans le clergé avec saint Amand, saint Anthelme, saint Bernard, saint François-Régis ; sainteté dans les gentilshommes, avec saint François de Sales ; sainteté dans le peuple avec saint Vincent de Paul. C'est la douceur qui avait conquis les saints. Elle les façonne et développe en eux la bonté pour l'humanité qui est la charité, et la

du lettré qui se décèle partout, c'est en véritable artiste que vous avez su mettre en jeu, pour peindre les lieux et les choses, cette admirable gamme de couleurs dont les reflets délicatement nuancés se jouent dans la trame de votre récit. Plus d'un lecteur ajoutera que vous avez fait aussi œuvre de savant et vous saura gré de la très inédite et large contribution que votre livre apporte à l'étude d'une vaste contrée à peine mentionnée jusqu'ici sur les cartes du monde. » Des cartes bien dessinées aident, au cours de l'ouvrage, à suivre les chapitres. Une « Note sur l'état de la mission de la Nouvelle-Guinée au 1er janvier 1897 » montre l'expansion actuelle de la foi chrétienne en ces lointaines et sauvages régions (p. 553-554).

28. — Encore un religieux missionnaire qui fut poète et musicien. *Le R. P. Humarque*, à cause de son infirmité, fut appelé « le vieux Père aveugle. » Son historien nous montre la main de la Providence allant prendre cette âme d'élite dans la pauvreté, la conduisant jusqu'au port de la vie religieuse. Rien autre ne met cet homme en lumière que sa sainteté acquise dans les actions journalières, la prière sans relâche, la résignation dans l'angoisse, l'humilité qui sans cesse porte à s'effacer. Cependant cette vie offre encore des exemples de piété filiale, de vigilance chrétienne, de viril courage, d'ardeur apostolique aux adolescents et aux gens du monde de toute condition. Le P. Humarque fut également un austère pénitent, sachant qu'« il n'y a de chrétien que le pénitent. » C'est surtout sa vie de religieux qui est admirable. L'auteur l'a encadrée dans certains détails familiers, même pittoresques et originaux, de la conversation toujours si aimable de son héros. Mélange de piété et de poésie, de charité indulgente, de pétillante gaieté, de rigoureux devoir, tel fut le P. Humarque, d'après ses conversations, ses relations et ses écrits. Lorsqu'il fut frappé de cécité, il cultiva la muse de la poésie. Bien que ses vers ne dénotent pas un poète de race, il ne manque pas d'une charmante fraîcheur, d'une nuance parfois chaude. Il aimait à les chanter, car le poète était musicien. Le P. Humarque n'avait en vue que Dieu : se dévouer à tous en vue de Dieu a été la grande passion de sa vie. Aussi a-t-il été un modèle de vertu en tout et toujours.

29. — *La Grande Fleur de la vie des saints* devrait être le livre du foyer chrétien, le délassement de pieux rêve d'une journée de dur labeur et remplacer les romans dits moraux et autres livres frivoles pris quelquefois aux bibliothèques paroissiales. Comme fond, l'important ouvrage du chanoine Perrier a été puisé directement aux sources les meilleures sous le rapport critique : les bollandistes. Le style en est coulant, très littéraire. Ce livre répondant à un besoin toujours actuel fut inspiré par cette invitation de l'illustre cardinal Pitra : « Voulez-vous, écrivait-il à l'auteur, faire une œuvre de vie et

de salut ? Faites la fleur de la vie des saints dans les bollandistes. » Depuis ce jour, assure le pieux et laborieux chanoine, les bollandistes ont été mon étude, ma lumière et ma vie. » De là naquit l'excellent livre qui nous occupe. Il se compose d'un certain nombre de volumes d'un format très portatif et d'un prix minime. Chaque jour de l'année liturgique contient en moyenne trois vies, sans compter l'historique des fêtes, les apparitions de Lourdes, de la Salette, etc. Les familles et les communautés religieuses trouveront dans ces pages un aliment condensé pour leur piété ; les prédicateurs, des matériaux précieux pour leurs instructions. Comme la bouquetière Glycera, de saint François de Sales, l'auteur a su habilement diversifier la disposition de ses fleurs en ce bouquet, dont le parfum céleste sera pour tous force et suavité.

30. — Parmi les patriarches de la sainteté, saint Benoît fut celui qui eut, dans le monde, la postérité la plus nombreuse. Ses fils spirituels allèrent essaimer sous tous les cieux. La nouvelle publication de Mme de Belloc portera la lumière sur l'ordre illustre et méconnu des bénédictins. On y apprendra qu'ils furent les inlassables bienfaiteurs, les civilisateurs indomptables de la France. Là, comme ailleurs, ils mirent en valeur des terrains incultes, desséchèrent les marais insalubres, établirent un réseau de routes, construisirent des villages à l'ombre de leurs monastères protecteurs. Ils copièrent les antiques manuscrits pour répandre la doctrine, la science, la littérature. Quelques noms célèbres suffisent pour nous faire apprécier les gigantesques entreprises de ces moines, toutes pour la plus pure gloire de la France et de l'Église. La conclusion de *la Postérité de saint Benoît* est proprement l'histoire populaire de l'ordre bénédictin. L'introduction nous en paraît imprécise et inutile, si on peut dire. La fin nous fournit l'histoire de la confédération récemment accomplie de tous les rameaux bénédictins, sous la direction générale d'un primat de l'ordre. Une toute petite erreur : Mme de Belloc orthographie le nom d'un hérésiarque fameux *Béranger*, c'est « Bérenger » qui est l'orthographe traditionnelle (p. xv).

31. — Le livre : *Les Grands Saints de France* pourrait s'intituler, en raison de son esprit intime : « La Douceur de Dieu dans ses saints. » Ce n'est pas l'histoire de tous les grands saints de France, mais de ceux-là seuls qui ont paru à l'auteur le mieux incarner le caractère français de la sainteté : sainteté dans les rois avec Gontran et Louis IX ; sainteté dans le clergé avec saint Amand, saint Anthelme, saint Bernard, saint François-Régis ; sainteté dans les gentilshommes, avec saint François de Sales ; sainteté dans le peuple avec saint Vincent de Paul. C'est la douceur qui avait conquis les saints. Elle les façonne et développe en eux la bonté pour l'humanité qui est la charité, et la

du lettré qui se décèle partout, c'est en véritable artiste que vous avez su mettre en jeu, pour peindre les lieux et les choses, cette admirable gamme de couleurs dont les reflets délicatement nuancés se jouent dans la trame de votre récit. Plus d'un lecteur ajoutera que vous avez fait aussi œuvre de savant et vous saura gré de la très inédite et large contribution que votre livre apporte à l'étude d'une vaste contrée à peine mentionnée jusqu'ici sur les cartes du monde. » Des cartes bien dessinées aident, au cours de l'ouvrage, à suivre les chapitres. Une « Note sur l'état de la mission de la Nouvelle-Guinée au 1er janvier 1897 » montre l'expansion actuelle de la foi chrétienne en ces lointaines et sauvages régions (p. 553-554).

28. — Encore un religieux missionnaire qui fut poète et musicien. *Le R. P. Humarque*, à cause de son infirmité, fut appelé « le vieux Père aveugle. » Son historien nous montre la main de la Providence allant prendre cette âme d'élite dans la pauvreté, la conduisant jusqu'au port de la vie religieuse. Rien autre ne met cet homme en lumière que sa sainteté acquise dans les actions journalières, la prière sans relâche, la résignation dans l'angoisse, l'humilité qui sans cesse porte à s'effacer. Cependant cette vie offre encore des exemples de piété filiale, de vigilance chrétienne, de viril courage, d'ardeur apostolique aux adolescents et aux gens du monde de toute condition. Le P. Humarque fut également un austère pénitent, sachant qu'« il n'y a de chrétien que le pénitent. » C'est surtout sa vie de religieux qui est admirable. L'auteur l'a encadrée dans certains détails familiers, même pittoresques et originaux, de la conversation toujours si aimable de son héros. Mélange de piété et de poésie, de charité indulgente, de pétillante gaieté, de rigoureux devoir, tel fut le P. Humarque, d'après ses conversations, ses relations et ses écrits. Lorsqu'il fut frappé de cécité, il cultiva la muse de la poésie. Bien que ses vers ne dénotent pas un poète de race, il ne manque pas d'une charmante fraîcheur, d'une nuance parfois chaude. Il aimait à les chanter, car le poète était musicien. Le P. Humarque n'avait en vue que Dieu : se dévouer à tous en vue de Dieu a été la grande passion de sa vie. Aussi a-t-il été un modèle de vertu en tout et toujours.

29. — *La Grande Fleur de la vie des saints* devrait être le livre du foyer chrétien, le délassement de pieux rêve d'une journée de dur labeur et remplacer les romans dits moraux et autres livres frivoles pris quelquefois aux bibliothèques paroissiales. Comme fond, l'important ouvrage du chanoine Perrier a été puisé directement aux sources les meilleures sous le rapport critique : les bollandistes. Le style en est coulant, très littéraire. Ce livre répondant à un besoin toujours actuel fut inspiré par cette invitation de l'illustre cardinal Pitra : « Voulez-vous, écrivait-il à l'auteur, faire une œuvre de vie et

de salut ? Faites la fleur de la vie des saints dans les bollandistes. » Depuis ce jour, assure le pieux et laborieux chanoine, les bollandistes ont été mon étude, ma lumière et ma vie. » De là naquit l'excellent livre qui nous occupe. Il se compose d'un certain nombre de volumes d'un format très portatif et d'un prix minime. Chaque jour de l'année liturgique contient en moyenne trois vies, sans compter l'historique des fêtes, les apparitions de Lourdes, de la Salette, etc. Les familles et les communautés religieuses trouveront dans ces pages un aliment condensé pour leur piété ; les prédicateurs, des matériaux précieux pour leurs instructions. Comme la bouquetière Glycera, de saint François de Sales, l'auteur a su habilement diversifier la disposition de ses fleurs en ce bouquet, dont le parfum céleste sera pour tous force et suavité.

30. — Parmi les patriarches de la sainteté, saint Benoît fut celui qui eut, dans le monde, la postérité la plus nombreuse. Ses fils spirituels allèrent essaimer sous tous les cieux. La nouvelle publication de Mme de Belloc portera la lumière sur l'ordre illustre et méconnu des bénédictins. On y apprendra qu'ils furent les inlassables bienfaiteurs, les civilisateurs indomptables de la France. Là, comme ailleurs, ils mirent en valeur des terrains incultes, desséchèrent les marais insalubres, établirent un réseau de routes, construisirent des villages à l'ombre de leurs monastères protecteurs. Ils copièrent les antiques manuscrits pour répandre la doctrine, la science, la littérature. Quelques noms célèbres suffisent pour nous faire apprécier les gigantesques entreprises de ces moines, toutes pour la plus pure gloire de la France et de l'Église. La conclusion de *la Postérité de saint Benoît* est proprement l'histoire populaire de l'ordre bénédictin. L'introduction nous en paraît imprécise et inutile, si on peut dire. La fin nous fournit l'histoire de la confédération récemment accomplie de tous les rameaux bénédictins, sous la direction générale d'un primat de l'ordre. Une toute petite erreur : Mme de Belloc orthographie le nom d'un hérésiarque fameux *Béranger*, c'est « Bérenger » qui est l'orthographe traditionnelle (p. xv).

31. — Le livre : *Les Grands Saints de France* pourrait s'intituler, en raison de son esprit intime : « La Douceur de Dieu dans ses saints. » Ce n'est pas l'histoire de tous les grands saints de France, mais de ceux-là seuls qui ont paru à l'auteur le mieux incarner le caractère français de la sainteté : sainteté dans les rois avec Gontran et Louis IX ; sainteté dans le clergé avec saint Amand, saint Anthelme, saint Bernard, saint François-Régis ; sainteté dans les gentilshommes, avec saint François de Sales ; sainteté dans le peuple avec saint Vincent de Paul. C'est la douceur qui avait conquis les saints. Elle les façonne et développe en eux la bonté pour l'humanité qui est la charité, et la

bonté pour l'individu qui est l'amitié. Voilà le sens de ce livre très français dans son patriotisme religieux. Ceux qui le liront s'édifieront à l'exemple des saints français en constatant l'action sociale et cordiale de ces amis du Christ, et jouiront de la langue savoureuse qu'est celles de M. Charles d'Héricault, trop tôt ravi par la mort aux lettres chrétiennes.

32. — Les reliques de *la Salle des martyrs* sont celles de saints français qui portèrent le nom du Christ avec celui de la patrie dans les missions lointaines. M. Adrien Launay, l'historien de la Société des Missions-Étrangères, complète son œuvre considérable par ce nouveau volume. Cette salle date de 1842, époque où le séminaire reçut la dépouille sainte de Mgr Dumoulin-Borie, martyrisé quatre ans plus tôt, au moment où il venait d'être nommé évêque et vicaire apostolique du Tonkin occidental. Le corps du martyr fut déposé dans une chambre et bientôt, autour de lui, se rangèrent d'autres corps de missionnaires massacrés pour la foi. Ce furent ceux des vénérables Gagelin et Jaccard, ceux de plusieurs Annamites et Chinois morts pour Jésus-Christ. En même temps, cette salle s'enrichissait de cangues et de chaînes portées par les confesseurs de la foi pendant leur captivité, de leurs lettres autographes, de leurs vêtements, des objets dont ils s'étaient servis, de tableaux faits par des peintres annamites et représentant les supplices endurés. C'est ainsi que peu à peu s'orna de ces sanglants trophées la « Salle des martyrs. » Les saints ossements, depuis quelques années, ont été transférés dans la crypte de l'église des Missions-Étrangères, sise rue du Bac, à Paris. Néanmoins la « Salle » conserve encore une grande richesse de reliques : linges rouges de sang, chaînes, anneaux de fer, vêtements noirs, bleus, blancs, percés de coups de sabre, cordes, petits volumes à l'usage des suppliciés, planchettes portant en langue chinoise leur arrêt de mort, chapelets, crucifix qui reçurent leur dernier baiser, des tableaux, types de l'art oriental, reproduisant le supplice des Cent Plaies, subi par le Vénérable Marchand, la décapitation du Vénérable Dumoulin-Borie, la strangulation des Vénérables Antoine Nam et Pierre Tu. C'est à la description et à l'historique de ces reliques que ce volume est consacré, guide indispensable de ce « Musée » des martyrs. Voici l'ordre qu'il suit : il raconte l'origine de la « Salle », en fait la description générale ; puis vient la description des instruments de torture, des tableaux, au nombre de dix-sept, avec des scènes de martyre. Dans la dernière partie — Souvenirs et biographies — il nomme les objets possédés aux Missions-Étrangères, indiquant souvent en note leur provenance, la date de leur envoi et de leur dépôt à la « Salle. » Sont résumées ensuite, dans une courte notice, la vie et la mort des confesseurs, des martyrs ou des saints personnages auxquels ces objets ont appartenu ou servi et qui,

presque tous, sont des prêtres de la Société des Missions-Étrangères ou des chrétiens évangélisés par eux, en Chine, en Corée, en Cochinchine, au Tonkin. A la fin du volume, une « Liste des évêques et des prêtres de la Société des Missions-Étrangères, des prêtres et des fidèles des Missions de la Société déclarés Vénérables de 1840 à 1889. Finalement sont indiqués les « Jours anniversaires du martyre ou de la mort des évêques et des prêtres de la Société des Missions-Étrangères, qui ont leur biographie en ce volume » et au nombre de plus de quatre-vingts.

33. — Le monde évangélisé c'est le royaume du Christ, la France, c'est le royaume de Marie. Aussi de combien de faveurs spéciales, d'apparitions notre patrie a-t-elle été honorée. Mais aucune apparition ne fut plus éclatante, en notre siècle, que celle de Lourdes. Les histoires des manifestations de la Vierge à Lourdes, certes, ne font point défaut. Toutefois, une histoire plutôt positive restait à faire. C'est celle qu'a entreprise un témoin oculaire et auriculaire des événements miraculeux, M. Estrade, sans prétention littéraire, mais non sans talent d'écrivain. Il était employé des contributions indirectes à Lourdes, lors des apparitions de la Grotte. D'abord esprit fort, il sourit de ces histoires enfantines et ridicules. A la septième apparition, il suivit la foule ; ce fut son chemin de Damas. Souvent après, il retourna à la Grotte avec la voyante et chaque fois, « les yeux bien ouverts », il prenait note des incidents qui se déroulaient devant lui. Lorsqu'il s'absentait, sa sœur lui rendait compte le soir, de ce qu'elle avait vu et entendu et, en commun, ils écrivaient leurs observations et les événements bien à leur date. De telle façon qu'un petit dossier de notes très sûres, absolument authentique, fut composé au jour le jour. A part le récit de l'enfant concernant les six premières apparitions que M. Estrade avait entendu chez le commissaire, il avait pu la voir venir chez sa sœur, en petite amie, et il lui demanda les renseignements les plus précis, les plus détaillés. Il interrogea autour de lui les témoins, habitants de Lourdes, la famille de Bernadette. *Les Apparitions de Lourdes*, somme toute, ne contiennent donc que les renseignements de la voyante, de Mlle Estrade et de la famille Soubirous. En notant les divers incidents qui se produisirent au rocher de Massabielle, le fervent converti n'avait d'autre but que « de se créer une satisfaction personnelle et durable » (p. 6), un mémorial intime, un répertoire lui rappelant les émotions qui avaient envahi son âme à la Grotte, sans songer à en publier quoi que ce fût (*Ibid.*) C'est ce qui en fait la haute et parfaite sincérité : « Vous parlez ou vous écrivez, lui dit S. E. le cardinal Lecot, non pour le charme du lecteur, mais pour la divulgation de faits que vous savez absolument authentiques et pas un mot n'est sorti de votre plume que pour l'accomplissement de

ce premier grand devoir de l'historien..... Votre nom a été souvent prononcé comme l'un de ceux qui apportaient à la cause le plus d'autorité et le plus de crédit » (p. VIII). C'est donc vraiment l'histoire documentaire de N.-D. de Lourdes. — Dans un appendice (p. 317-320), M. l'abbé Richard, hydrologue, examine la « surnaturalité » de la source coulant près de la Grotte. Sa conclusion est que cette source existait déjà « non apparente » et que le miracle est dans le fait de la « continuité » de l'écoulement d'une source qui devait tarir, comme au Sinaï il est dans le fait de la « création » de la source qui jaillit du rocher (p. 321). Cette explication nous paraît aller contre l'opinion du très grand nombre. L'hydrologue ne semble-t-il même pas détruire tout miracle? Il convient qu'« avant l'apparition, le sol de la Grotte était humide; qu'il y poussait des plantes aquatiques; qu'au bas du sable qui s'élevait sensiblement depuis l'entrée jusqu'au fond de la Grotte, il y avait une flaque d'eau » (p. 319-320). Alors quel miracle y aurait-il eu dans la « découverte » d'une source préexistante que tant de choses significatives faisaient d'ailleurs connaître? Il y eut d'abord un filet d'eau qui coula sous le doigt de Bernadette creusant le sable. Quant à la quantité énorme qui se répandit depuis, M. Richard l'explique par l'abondance de l'eau souterraine, dont « la presque totalité, de son débit resta caché sous le sable! » Alors, plus de miracle! Pour nous, nous préférons croire, avec tout le monde, que cette nouvelle Siloë eut une origine miraculeuse. LOUIS ROBERT.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *Histoire complète de Jeanne d'Arc*, par l'abbé PH.-H. DUNAND. Paris, Poussielgue; Toulouse, Edouard Privat, 1898-1899, 3 vol. in-8 de LVI-510, VIII-628 et XIV-745 p., avec cartes et plans hors texte, 24 fr. — 2. *La Vénérable Jeanne d'Arc*, par L. PETIT DE JULLEVILLE (*Les Saints*). Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de 200 p., 2 fr. — 3. *Jeanne d'Arc, l'envoyée de Dieu*. Panégyrique de la Vénérable, prononcé dans la basilique de Sainte-Croix d'Orléans, le lundi 8 mai 1899, pour le 470e anniversaire de la délivrance, par S. G. Mgr J. IRELAND, archevêque de Saint-Paul de Minnesota (États-Unis). 2e édition. Imprimé par les soins de la ville d'Orléans. Orléans, Herluison, 1899, in-8 de 36 p., avec une grav. en frontispice. — 4. *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé dans la cathédrale de Nantes, le 7 mai 1899, par le R. P. ÉTOURNEAU. Nantes, Lanoë-Mazeau, 1899, in-8 de 24 p. — 5. *Jeanne d'Arc, apôtre de la paix*, dicours prononcé, le 14 mai 1899, en l'église Saint-Vincent de Rouen, par l'abbé CHARLES ALLEAUME. Rouen, imp. Paul Leprêtre, 1899, in-8 de 22 p. Se vend au profit de l'*Union Jeanne d'Arc*. — 6. *Panégyrique de Jeanne d'Arc*, prononcé à la cathédrale de Rodez, le 14 mai 1899, par l'abbé CH. GINISTY. Rodez, impr. E. Carrère, in-18 de 27 p. Se vend au profit des « Œuvres militaires de Rodez », 0 fr. 20. — 7. *La Mission de Jeanne d'Arc*. Conférence faite aux Facultés catholiques de Lyon, le 16 janvier 1880, par G. LÉOTARD. Lyon, Vitte, 1899, in-12 de 50 p. — 8. *Jeanne d'Arc*, par G. FABIUS DE CHAMPVILLE. Conférence faite aux sociétés d'enseignement et cours d'adultes. Paris, F. de Launay, 1899, in-8 de 71 p., 1 fr. 25. — 9. *Jeanne d'Arc, ou la Délivrance d'Orléans*. Drame en trois actes et en vers, avec apothéose et épilogue, par l'abbé G. BERNARD. Au petit séminaire de Notre-Dame de Sainte-Garde, à Saint-Didier (Vaucluse), in-12 de 111 p., 1 fr. 50.

1. — M. le chanoine Ph.-H. Dunand, qui avait publié en 1895 une *Histoire de Jeanne d'Arc d'après les travaux les plus récents*, a repris le même sujet sur un plan nouveau, et beaucoup plus étendu, dans l'ouvrage intitulé : *Histoire complète de Jeanne d'Arc*, qui ne comprend pas moins de trois forts volumes in-octavo. L'auteur explique son dessein et en même temps le titre un peu singulier qu'il a, cette fois, adopté, de la manière suivante : « Le dessein que nous nous sommes proposé... c'est de combler une lacune qu'il est aisé de remarquer dans les histoires de la Pucelle publiées depuis une cinquantaine d'années. La plupart de ces histoires exposent avec ampleur et de façon très intéressante les faits, les incidents, les péripéties de l'existence de Jeanne d'Arc ; mais, arrivées à sa captivité et à son procès, elles se contentent d'en résumer, d'en analyser les phases, comme si elles avaient hâte de quitter ce terrain où s'agitent la haine, la trahison, la perfidie. Nous-même, dans l'histoire que nous avons publiée en 1895, nous n'avons pas procédé différemment. — Or, au lendemain du décret par lequel le Souverain Pontife a déclaré Jeanne d'Arc Vénérable ; à la veille d'une Béatification poursuivie, espérée, il nous a semblé que plus que jamais le moment était venu de placer sous les yeux du public tous les documents propres à faire connaître la Sainte offerte à sa vénération, de dissiper tous les malentendus, de ravir à l'hostilité, à la prévention, à la mauvaise foi leurs prétextes, de joindre au récit des événements antérieurs à la sortie de Compiègne l'exposé loyal et complet des deux procès de condamnation et de réhabilitation, et de montrer ainsi que loin d'avoir quelque chose à redouter de cette abondance de lumière, l'héroïsme, la gloire, la sainteté de la vierge de Domremy n'en resplendiraient que d'un plus pur et plus radieux éclat... — Les trois volumes que nous publions ne révèleront pas une héroïne nouvelle ; présenter sous tous ses aspects, dans toutes les phases de sa vie soit privée, soit publique, la libératrice de la France, mettre à profit dans ce but les travaux de l'érudition la plus solide et la plus récente ; ne donner comme certains dans la suite du récit que des faits attestés par des documents de premier ordre ; fournir au lecteur à chaque page, par des références précises, le moyen de contrôler la sûreté, et, si nous osons le dire, l'honnêteté de l'information, voilà ce que nous nous sommes uniformément et constamment proposé. »

Nous ne croyons pas qu'il y ait lieu de souscrire au reproche adressé par M. le chanoine Dunand à ses devanciers au sujet du procès de Jeanne d'Arc. Il suffit de jeter les yeux sur le livre de M. Wallon, par exemple, pour constater que ce procès y tient la place qu'il y devait tenir. Mais, quoi qu'il en soit, il convient de rendre justice au très consciencieux labeur que s'est imposé le docte chanoine pour

remplir l'idée qu'il avait conçue et qui serait, croyons-nous, plus nettement définie par le titre suivant : *Histoire analytique et critique de Jeanne d'Arc*. Le résultat de ce labeur sera d'une réelle utilité pour une connaissance plus ample et plus précise de l'héroïque vierge de France et de sa merveilleuse carrière. Les futurs historiens de la Pucelle, ceux surtout que leur objet et leur public n'obligeront pas d'avoir directement recours aux sources originales, y trouveront un grand secours, et sauront beaucoup de gré à l'auteur d'avoir si patiemment recueilli et combiné toutes les informations qui nous sont jusqu'à présent parvenues sur cet incomparable sujet. D'une façon générale, son esprit judicieux et modéré leur sera un fort bon guide; mais ils ne devront pourtant pas (ce qu'il ne faut d'ailleurs jamais faire) s'abandonner uniquement et aveuglément à sa conduite, car une certaine inexpérience, très explicable et excusable, de la méthode propre à la critique historique a quelquefois laissé le docte chanoine dans un discernement insuffisant de la valeur comparée des documents ou ne l'a pas mis assez en garde contre la tentation de quelques explications ou conjectures un peu hasardées. C'est ainsi que l'influence considérable attribuée sur Jeanne d'Arc à Guillaume Front, curé de Domremy (t. I, p. 71-75, 143, 150, 168, 463, 464, 482, 483), ne nous semble résulter ni des textes, ni des circonstances. De même encore le motif supposé de Thomas de Courcelles pour se charger de la rédaction latine du procès de condamnation (t. III, p. 42) ne nous paraît pas soutenable. Cette rédaction, exigée par les coutumes judiciaires, lui fut tout simplement attribuée à cause de sa science théologique et de son habileté de plume. Notons enfin (t.III, p. 500) cette bizarre et invraisemblable supposition à propos d'Agnès Sorel : « Avant d'expirer, se demande bien inutilement l'auteur, la *Dame de Beauté* aurait-elle obtenu de son royal amant la promesse d'effacer la flétrissure infligée par une sentence inique à la vierge morte dans les flammes sans une parole amère pour l'ingrat qui l'avait délaissée!... » La coïncidence de dates rapportée à ce propos ne conclut rien et la conséquence est tout à fait vaine.

Ces faux pas d'une critique inexpérimentée ne doivent pas d'ailleurs faire tort, dans l'appréciation d'ensemble, à l'inspiration, redisons-le, généralement sage et raisonnable, en même temps que profondément religieuse et fermement pieuse de M. le chanoine Dunand. Le caractère en est bien marqué dans cette judicieuse observation de l'*Introduction* (p. LV) : « Il nous semble que la tâche de l'historien consiste, non à obtenir coûte que coûte, une Jeanne naturelle ou surnaturelle, mais à exposer les faits tels que les documents authentiques les livrent, sans les rapetisser, les augmenter, encore moins les altérer et les dénaturer. Procéder autrement serait faire, ce nous semble, sciemment ou inconsciemment, œuvre de parti-pris, sinon de loyauté suspecte et de

mauvaise foi. » — Ce ne sont pas seulement les écrivains « vulgarisateurs » qui trouveront un aliment abondant et relativement substantiel, avec les précautions et sous les réserves indiquées, dans ces trois volumes, les érudits eux-mêmes pourront y recueillir bien des indications et informations utiles. Nous signalerons, par exemple, à ce point de vue, l'intéressante étude intitulée : « Des procès criminels pour cause de foi » qui forme l'appendice I du troisième volume (p. 599-623). — En somme, sans être une œuvre de premier ordre, le livre de M. le chanoine Dunand est un travail sérieux et très digne d'estime, qui fait honneur à son auteur et au chapitre de l'illustre métropole toulousaine dont il est un des membres les plus distingués. L'image de Jeanne d'Arc qui en résulte est, comme il convient, à la fois naturelle et surnaturelle.

2. — Si la tâche que s'est imposée M. le chanoine Dunand, de mettre au jour une histoire « complète » ou, pour mieux dire, « analytique et critique » de Jeanne d'Arc, est une entreprise laborieuse et malaisée, celle dont a été chargé M. Petit de Julleville, de donner dans la collection « les Saints », c'est-à-dire dans un cadre de dimensions restreintes, un portrait fidèle et, autant que possible, vivant et original de l'héroïque vierge de France, n'était guère plus facile, après tant de récits sur le même sujet. L'auteur, nous sommes heureux de le dire, y a très bien réussi. Sans doute, on peut différer d'avis avec lui sur tel ou tel point, et, par exemple, sans incliner nous-même pour Charles VII, dans sa conduite à l'égard de Jeanne, à une excessive indulgence, nous croyons que M. Petit de Julleville s'est laissé aller à une sévérité extrême (p. 92 et suiv.). Le fait de négociations tendant à la délivrance de la Pucelle nous paraît résulter d'une façon très vraisemblable, et même à peu près certaine, de la lettre de l'Université de Paris au duc de Bourgogne, et, cela étant, l'assertion analogue qui se trouve dans la *Chronique de Morosini* prend une valeur plus considérable que celle qu'elle aurait, si elle était le seul indice des tentatives de ce genre. Tant de renseignements nous font défaut sur les personnages et les événements de cette époque très complexe de notre histoire, que les conclusions et les jugements absolus ne sont pas, selon nous, sans imprudence. Mais ces dissidences sont d'une importance secondaire pour l'appréciation d'un livre tel que celui dont il s'agit en ce moment. Considéré dans son ensemble, le monument simple et solide élevé dans la collection « les Saints », à *la Vénérable Jeanne d'Arc*, par M. Petit de Julleville, ne sera pas, croyons-nous, parmi les œuvres consacrées à la mémoire de l'héroïque vierge, l'une des moindres et des moins justement goûtées. Jeanne y a été comprise et sentie. « C'est en Dieu, conclut l'auteur, que Jeanne aima la France ; comme tant d'autres ont aimé le pauvre en Dieu... Ainsi, elle mérite à jamais d'incarner en elle ce qu'il y a de plus irréprochable et de plus pur dans

le patriotisme; ce qu'il y a de plus soumis à Dieu, de plus docile à son appel, dans la sainteté. Cette double gloire décore à jamais son front : elle a aimé son pays jusqu'à la mort; et elle a donné à cet amour d'une chose transitoire le caractère sacré d'un amour impérissable et divin en unissant Dieu et la France, indissolublement, dans le même dévoûment, le même sacrifice et le même martyre. »

3. — Le rapport de la vocation de Jeanne d'Arc à la vocation de la France, tel a été le thème développé par Mgr Ireland, archevêque de Saint-Paul de Minnesota aux États-Unis, dans le beau panégyrique prononcé par lui, le lundi 8 mai 1899, dans la cathédrale d'Orléans. Au point de vue des règles traditionnelles et toujours substantiellement vraies de la rhétorique gréco-latine, la composition de ce discours, qui n'est pas sans longueurs et sans redites, laisse un peu à désirer. Mais c'est un flot puissant de grande et forte éloquence. Il nous est doux de recueillir de la bouche du célèbre prélat américain des témoignages comme celui-ci, des exhortations de cette sorte : « Il y a dans les pages de l'histoire de l'humanité des gloires si sublimes qu'elles attirent les regards de tous les peuples, des inspirations si puissantes que toutes les nations en frissonnent. Telles sont les gloires de tes faits et gestes, Jeanne d'Arc ; telles, les inspirations de tes vertus. Tu appartiens d'abord, assurément, à la France, mais tu appartiens aussi à l'humanité ; et chaque fois qu'on célèbre tes grandeurs, les citoyens de toutes les nations peuvent sans t'offenser, être là, s'unir au peuple de ta propre patrie et t'offrir le tribut de leur vénération et de leur amour. — Il y a, dans la grande famille humaine, des nations privilégiées, dont la destinée providentielle a été et est toujours d'exercer, par delà les frontières de leur territoire, des influences précieuses et fécondes, profitables aux plus grands intérêts de la religion et de la civilisation, et de s'attacher ainsi, par les liens les plus étroits, d'autres peuples de la terre. Telle a été ta destinée, ô France : telle elle demeure encore. Tu as été et tu es une nation vraiment universelle... — L'amour de l'Eglise est un devoir pour tous les hommes, pour toutes les nations. Pour les Français ce devoir est plus impérieux encore. La mission historique de la France est une mission religieuse. Les gloires de la France dans l'histoire sont, avant tout, les services rendus à la religion. L'âme de la France, à travers l'histoire, est religieuse. Si l'on venait à effacer de l'histoire de la France tout ce qu'elle a fait pour Dieu et pour l'Église, que de pages manqueraient à ses annales ! Et c'est précisément parce que la mission de la France a été une mission religieuse, parce que les gloires de son passé ont été des gloires religieuses, qu'il y a aux fibres de l'âme et du cœur de ses fils, une disposition native à suivre la religion, un besoin même de se plier à ses préceptes. Quand la religion l'inspire et le guide, le caractère français s'élève et accomplit

de grandes choses : s'il rejette la religion, il perd sa force dirigeante et marche aux abîmes. Pour les Français, la patrie se confond avec l'Église, le patriotisme avec la religion ; sans l'Église, il ne peut y avoir de France ; il ne peut y avoir de nation. S'ils veulent donc le salut de la France, s'ils veulent qu'elle vive et qu'elle reste glorieuse, les Français doivent rester en même temps les fils dévoués de l'Église et ne point ambitionner pour leur patrie un titre plus beau et plus glorieux que celui de « Fille aînée de l'Église. »

4. — Sur un texte et un plan peut-être un peu trop métaphoriques, le R. P. Étourneau, des frères prêcheurs, a prononcé dans la cathédrale de Nantes, le 7 mai 1899, un panégyrique de Jeanne d'Arc plein de tableaux gracieux et inspiré d'un sentiment juste et profond. L'auditoire a dû vivement goûter cette péroraison charmante et toute bretonne : « S'il est un pays qui rappelle par ses usages si bien conservés et si fidèlement transmis, les mœurs douces, paisibles, familiales et paroissiales du temps de Jeanne d'Arc, c'est bien le nôtre. En venant aujourd'hui chez nous, la vierge de Domremy se croirait presque chez elle. Elle aurait plaisir à parcourir, des frontières de l'Anjou à la pointe du Croisic, tous les chemins de la Bretagne nantaise, à suivre notre Loire plus belle que la Meuse, et qui, en coulant avec tant de douceur, se déroule comme une blanche écharpe entre des coteaux et des prairies où plus d'une humble enfant, la quenouille ou le tricot à la main, garde ses troupeaux. — Elle admirerait les blanches maisons de vos bourgs et de vos villages : au milieu et au-dessus d'elles elle saluerait vos blanches églises, si belles dans leurs robes de pierres, neuves ou rajeunies. Le dimanche, elle entendrait avec ravissement le son harmonieux de vos cloches, et elle verrait accourir de tous les sentiers aux offices des laboureurs aussi bons catholiques que son père et ses frères, de jeunes et pieuses paysannes en coiffes blanches qu'elle prendrait volontiers pour amies et pour sœurs. — O mes chers compatriotes, restez toujours blancs comme les hermines de Bretagne, comme les lys qui décoraient les armes de Jeanne d'Arc, — blancs, c'est-à-dire sans tache dans votre patriotisme, dans vos mœurs, dans votre foi, et vous mériterez ainsi de partager un jour l'éternelle félicité de la sainte Pucelle dans la blanche vision de la Pureté infinie : *Beati, qui immaculati in via !* Ainsi soit-il. »

5. — C'est un thème original et d'ailleurs vrai qui a été choisi par M. l'abbé Charles Alleaume pour le sujet du remarquable discours prononcé par lui, le 14 mai 1899, dans l'église de Saint-Vincent de Rouen : *Jeanne d'Arc, apôtre de la paix.* Ce discours annonce un très beau talent, riche de pensées et déjà maître d'une élocution facile et vivante, qui pourrait très bien se passer des broderies trop éclatantes, des images trop recherchées dont elle a le tort de se surcharger

parfois. La mission de Jeanne a été élargie, transportée par l'orateur à des perspectives un peu lointaines et conjecturales, correspondant plutôt aux sentiments de l'héroïque vierge, à ses aspirations, aux élans de son âme ardente et pure, qu'à la tâche proprement dite que Dieu lui avait destinée à accomplir ici-bas, et qui se renfermait (c'est elle-même qui nous l'apprend) dans une année de vie. Ce genre d'hyperboles, qui ne serait pas sans inconvénient dans un exposé d'histoire, est plus aisément admissible, sous les réserves voulues, dans une œuvre d'éloquence religieuse et patriotique, d'exhortation et d'édification chrétienne et nationale.

6. — Voici encore un panégyrique digne d'être lu parce qu'il est d'un sentiment noble et juste et d'un bon style oratoire, non pourtant sans un peu d'emphase. C'est celui qui a été prononcé, le 14 mai 1899, dans la cathédrale de Rodez, par M. l'abbé Ch. Ginisty, curé de Cransac. Nous y avons remarqué, comme une heureuse inspiration d'éloquence, cette apostrophe à nos grands capitaines du temps passé : « Levez-vous, phalanges glorieuses des héros de la France ! Vous qui avez tour à tour élargi nos frontières jusqu'aux confins de l'Europe et du monde, venez vous mesurer avec cette humble Lorraine. Vainqueurs de Tolbiac, de Pavie, de Taillebourg, illustres capitaines des temps anciens : Duguesclin, Bayard, Turenne, Villars, Condé... et vous, géant des temps modernes, qui dominez ce siècle de toute la hauteur de votre génie, et qui, parti d'un rocher placé comme un berceau au milieu des mers, êtes venu briser votre sceptre de fer sur un écueil solitaire qui fut votre tombeau, après avoir tracé dans les immenses plaines de l'Europe des sillions empourprés, venez rendre hommage à la libératrice de la France. Si vous lui avez donné (à la patrie) plus de prestige peut-être, vous ne lui avez pas donné plus de vie. Si vous avez courbé sous votre joug plus de peuples, avez-vous été plus béni et plus aimé du vôtre ? Si vous avez entraîné des légions plus nombreuses, les avez-vous mieux commandées ? Avez-vous mieux servi la patrie ? Au lieu de la défendre, n'avez-vous pas plutôt servi parfois votre insatiable ambition, et sacrifié des milliers de vies pour épargner la vôtre, ou pour vous dresser un trône bien vite renversé ? Avez-vous mieux aimé la France ? Hélas ! vous avez souvent failli la perdre, vous ne l'avez jamais ressuscitée. Inclinez votre Durandal ou votre épée meurtrière devant l'épée flamboyante de la Pucelle, qui tant de fois terrassa l'ennemi sans jamais se souiller de son sang. Saluez son étendard immaculé, et reconnaissez une fois de plus que c'est Dieu seul qui fait les grands héros et qui donne les victoires. *Tu lætitia Israël.* »

7. — La conférence de M. E. Léotard sur la *La Mission de Jeanne d'Arc*, publiée à une date récente, remonte pourtant à vingt années

en arrière, puisqu'elle a été faite le 16 janvier 1880. Quelques notes ajoutées depuis en laissent naturellement l'information assez incomplète. Nous n'y avons rien remarqué d'ailleurs qui ne demeure digne d'estime et d'approbation. Comme Mgr Ireland, M. Léotard se montre à bon droit frappé du « rapport intime, étroit, de la ressemblance qui existe entre la mission de Jeanne d'Arc et la mission de la France. La mission de la France est, comme celle de Jeanne d'Arc, d'aimer Dieu et de le servir, d'être comme Jeanne d'Arc et comme le disait Shakespeare lui-même, le soldat du Christ. »

8. — La conférence sur Jeanne d'Arc « faite aux sociétés d'enseignement et cours d'adultes » au mois de mai 1886, par M. G. Fabius de Champville, « délégué cantonal, officier d'académie, officier du mérite agricole », a ceci de commun avec la conférence de M. Léotard que la date de sa publication est séparée par un long intervalle de celle où elle a été composée et prononcée. Mais c'est le seul rapprochement à faire entre ces deux opuscules. Celui de M. Léotard est une œuvre sérieuse et sensée. L'autre est une élucubration bizarre, pleine, il faut le dire, à la fois de niaiserie et d'extravagance. Avec l'aplomb ordinaire aux demi-savants nourris de libre-pensée, l'auteur, quoiqu'il se dise enthousiaste de Jeanne d'Arc, la présente à cause de ses visions, comme une insensée. « Jeanne d'Arc était folle », dit-il tout nettement (p. 23), et il fait suivre cette audacieuse et odieuse assertion d'une dissertation inénarrable. Le paragraphe intitulé : « Les Idées de Jeanne » (p. 26 et suiv.), dans lequel le prétentieux délégué cantonal s'est travaillé à expliquer par l'hystérie le développement de la vocation et de la mission de l'héroïque vierge, manifeste lui-même un beau cas d'état mental, créé par l'ignorance religieuse et la haine du surnaturel. Ce sont de pareilles divagations et non pas « Notre-Dame de Lourdes », contre qui l'auteur lance en passant ce trait sans portée, qui sont « une preuve existante des aberrations cérébrales » (p. 20). Le délégué Fabius n'est d'ailleurs pas plus fort en histoire qu'en philosophie, comme en témoigne surabondamment toute sa conférence. C'est ainsi entre autres balourdises, qu'il a trouvé moyen de réintroduire dans l'histoire de Jeanne la légende du « sire de Gamaches » (p. 41), depuis longtemps éliminée par la critique. En résumé, la conférence de cet officier d'Académie fera tout bonnement hausser les épaules au lecteur instruit. Mais la diffusion n'en serait pas moins dangereuse pour les esprits incultes, parmi lesquels il est probable que l'on essaiera de la répandre sous le couvert d'autres productions du même auteur, dues à son « mérite agricole », plus solide, espérons-le, que son mérite littéraire. Il est possible que comme nous l'annonce la liste de ses publications présentes et futures, il sache et montre réellement bien « comment s'obtient le bon cidre,... comment s'obtient le bon beurre,... comment on obtient la bonne

bière,... comment on fait le bon vin. » Mais il ne sait certainement pas comment on étudie et comment on enseigne l'histoire, et il sait encore moins comment on fait les bons chrétiens et les bons Français.

9. — Évidemment, c'est d'abord à l'usage de ses élèves, et ensuite à l'usage des élèves des établissements analogues à celui qu'il dirige, que M. l'abbé E. Bernard, supérieur du petit séminaire de Sainte-Garde, a composé son drame en trois actes et en vers : *Jeanne d'Arc ou la délivrance d'Orléans*. Les représentations scolaires, organisées par des hommes tels que lui et sur de semblables sujets, sont, selon nous, très dignes d'approbation. Nous ne saurions assurément dire qu'il a égalé les maîtres actuels du genre : le P. G. Longhaye, le P. Victor Delaporte. Mais nous ne pouvons qu'applaudir au noble but d'éducation chrétienne et nationale, d'édification religieuse et patriotique qu'il s'est proposé dans son travail. M. S.

THÉOLOGIE

Les Origines. Questions d'apologétique, par J. Guibert, S. S., 2me édition. Paris, Letouzey et Ané, 1900, in-8 de VIII-309 p., avec 173 fig. — Prix : 4 fr.

La première édition de cet excellent ouvrage a paru en 1896. Quoi qu'en dise l'auteur, en sa préface : « Cette édition ne diffère pas notablement de la précédente, » il est permis à ceux que ne retient pas son extrême modestie, d'estimer qu'elle en diffère assez par d'importantes modifications et additions, pour mériter tout au moins un compte rendu spécial. Ne fussent que les 173 figures ajoutées au texte et qui n'existaient pas dans l'édition précédente, nous aurions déjà là une amélioration notable ; mais c'est surtout le texte qui, en un grand nombre de points, a été heureusement remanié et mis à jour.

M. l'abbé Guibert a conservé son plan et sa division en sept grands chapitres. Dès le Ier, intitulé : *Cosmogonie, ou Origine de l'univers*, nous trouvons des développements étendus sur les cosmogonies modernes depuis Descartes et Kant, jusqu'à Laplace et à M. Faye (sans qu'il soit fait mention de celle, importante cependant et plus récente, de M. le colonel du Ligondès); puis, à la suite, celle des Pères de l'Église, et les divers systèmes d'interprétation de l'exposé biblique. Ce premier chapitre a été profondément remanié et notablement augmenté. — Le suivant, sur *l'Origine de la vie*, a reçu, sous forme de notes au bas des pages, de nombreux exposés complémentaires tirés principalement des ouvrages des savants qui se sont occupés de la matière, et notamment depuis sa première édition. — Des additions et remaniements beaucoup plus importants ont été apportés au chapitre III sur *l'Origine des espèces* où se trouve traitée sous toutes ses faces et avec une magistrale ampleur,

la grosse et complexe question des théories transformistes. Esprit large, élevé, également éloigné de tout parti pris, l'auteur expose avec une impartialité parfaite, les divers systèmes transformistes, détermine ce qui en est philosophiquement et chrétiennement acceptable de ce qui doit en être écarté comme illogique et hétérodoxe, et donne toutes les considérations invoquées de part et d'autre, dans le camp orthodoxe, par les partisans et les adversaires de l'évolution. — Déjà traitée d'une manière très complète dans l'édition précédente, la question de *l'Origine de l'homme* n'a eu à subir dans la nouvelle que peu d'additions. Le point fondamental de la différence de nature, d'essence, entre l'homme et l'animalité y est envisagé *ex professo* et de main de maître. — L'*Unité de l'espèce humaine* n'est guère, scientifiquement du moins, contestée aujourd'hui. Aussi le chapitre qui lui est consacré tient-il plus, et avec raison, de l'exposition que de la discussion. — Quant à l'*Antiquité* de la dite *espèce humaine*, la question est beaucoup plus incertaine et beaucoup plus discutée. M. l'abbé Guibert, qui plaçait naguère la première apparition de l'homme vers le milieu de l'ère quaternaire, estime aujourd'hui acquis à la science que l'Europe était habitée par l'homme « dès les débuts » de cette ère géologique : il s'appuie principalement sur les plus récents travaux du célèbre géologue et préhistoricien M. Boule ; puis il donne l'état chronologique de l'humanité primitive, tant d'après les recherches historiques du marquis de Nadaillac et de M. l'abbé Vigouroux que d'après les supputations d'ordre géologique de MM. de Lapparent, Forel, Arcelin, etc...

Complètement remanié, presque doublé, le chapitre VII et dernier : *État de l'homme primitif*, constitue un excellent petit traité d'anthropologie préhistorique. Tous les faits importants sur lesquels s'appuie cette jeune science y sont relatés avec figures à l'appui et citation des auteurs. C'est un exposé un peu sommaire mais très complet de l'état de la science à l'heure qu'il est.

Écrit spécialement pour les jeunes séminaristes d'Issy, ce livre convient à tous les esprits cultivés qu'intéressent ces palpitantes questions. Et quant aux consciences troublées mais sincèrement à la recherche de la vérité, elles trouveront dans cet ouvrage d'abondantes et calmantes lumières.

C. DE KIRWAN.

Conférences de Saint-Roch. L'Ame, par L. POULIN et E. LOUTIL. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1900, in-12 de XXX-250 p. — Prix : 2 fr. 50.

Nous n'avons pas à apprécier en lui-même le genre de conférences dialoguées qui est devenu peut-être une nécessité dans certains auditoires de notre époque. MM. Poulin et Loutil ont d'ailleurs fort bien fait de publier en un charmant volume, admirablement édité, leurs instructions de Saint-Roch. Après les conférences sur Dieu, son exis-

tence, sa nature, sa Providence, ses droits sur l'homme, en voici une nouvelle série qui a trait à l'âme. Signalons d'abord la savante préface, dans laquelle les symphatiques conférenciers s'attachent à montrer le parti qu'on peut et qu'on doit tirer des lumières de la raison et des enseignements philosophiques dans la prédication. « La révélation et la foi sont absolument nécessaires pour la conduite de la vie; la sécurité définitive ne se trouve que dans la parole de Dieu entendue et acceptée. Mais comment prêcher la foi à ceux qui n'admettent ni Dieu ni l'âme? Sur quelle base appuyer le *Credo*, s'il ne reste plus rien? Quelle folie, pour mieux exalter la foi, de crever les yeux à la raison!... » Ces paroles expliquent dans quel but et dans quel esprit MM. les abbés Poulin et Loutil ont traité successivement de l'existence, de la spiritualité, de l'immortalité, de la liberté et de la responsabilité de l'âme. La forme même de ces conférences permet de faire surgir, parfois d'une façon piquante et pittoresque, les objections au dogme chrétien et la réponse péremptoire qu'y fait la saine philosophie. Il serait superflu d'insister sur ce point. Les citations des écrivains anciens et modernes, des penseurs de toutes les écoles, des poètes et des prosateurs, sont habilement semées, çà et là, et rendent la lecture aussi intéressante que le discours. Pour terminer le volume, les conférenciers ont ajouté deux appendices : l'un sur la spiritualité de l'âme, extrait du *Cerveau et l'âme* de Farges; l'autre sur les doctrines matérialistes et la décadence sociale chez les Grecs et les Romains, tiré de *la Liberté* de l'abbé Piat.

G. Bernard.

JURISPRUDENCE

Codex pro postulatoribus causarum beatificationis et canonizationis. Recognovit Joseph Fornari. Romae, apud Postulatorem generalem ordinis minorum S. Francisci, ad S. Antonium in Via Merulana, 1900, in-4 de 362 p.

Tout le monde sait que les béatifications et canonisations donnent lieu à des causes ou procès; bien peu se rendent compte des formalités requises pour cette procédure spéciale; on les trouvera exposées avec une parfaite compétence et accompagnées d'un formulaire très bien ordonné et très complet dans ce guide technique à l'usage des postulateurs. Ce manuel, qui a depuis longtemps fait ses preuves, est dû à la plume du R. P. Lauri, qui l'avait composé par ordre de ses supérieurs. M. Joseph Fornari, qui a été pendant de longues années l'auxiliaire du promoteur de la foi, en publie maintenant cette nouvelle édition, soigneusement revue et mise à jour, et enrichie des plus récents décrets de la S. C. des Rites.

C'est une garantie d'impartialité et de sécurité que l'Église a voulu se donner en soumettant à une procédure strictement judiciaire les

questions des honneurs du culte à décerner à ses enfants. C'est pourquoi, devant le tribunal ecclésiastique chargé de se prononcer, il faut une partie demanderesse : c'est le postulateur; il faut une partie défenderesse : c'est le promoteur de la foi, celui qu'on nomme vulgairement l'avocat du diable; il faut que les preuves de sainteté des serviteurs de Dieu soient administrées suivant toutes les formes juridiques, ce qui se fait par la production et l'audition de témoins compétents; il faut enfin, après qu'on a franchi les premières étapes du procès, la constatation absolument certaine des miracles.

La marche commune de ces causes se diversifie suivant qu'il s'agit des martyrs ou des autres serviteurs de Dieu; suivant que l'on veut faire reconnaître le culte immémorial rendu à un bienheureux ou que l'on procède au contraire par voie de *non-cultu*. On nous permettra de ne pas entrer dans plus de détails et de nous borner à recommander, comme un guide sûr et très utile, le *Codex pro postulatoribus* à tous ceux qui sont appelés à prendre part aux procès de béatification dans les curies épiscopales. A. BOUDINHON.

SCIENCES ET ARTS

La Marche de l'humanité et les Grands Hommes d'après la doctrine positive, par E. BOMBARD. Paris, Giard et Brière, 1900, in-8 de 313 p. — Prix : 5 fr.

Décrire la marche de l'humanité, c'est-à-dire son évolution morale et religieuse en 313 pages d'une impression large avec beaucoup de pages blanches, c'est une entreprise passablement hasardeuse et qui ne peut donner qu'un résultat bien superficiel. Au reste le bagage de l'auteur est assez léger et ne montre qu'une connaissance très vague des hommes et des choses qu'il passe en revue. Il débute par la société fétichiste qui aurait produit l'attachement, puis vient la société théologique qui a produit la vénération et enfin la société chrétienne qui a produit la bonté. Mais, d'après l'auteur, la société chrétienne est impuissante aujourd'hui, elle a perdu l'empire des âmes par les vices qu'elle recélait dans son sein. Cependant l'humanité a besoin d'une direction morale. Cette direction, M. Bombard nous l'offre dans la religion du grand Être ou de l'humanité. C'est une morale positive et fondée sur la science, sans aucun recours à des entités surnaturelles. Son précepte fondamental est de vivre pour autrui afin de concourir au perfectionnement du grand Être. C'est une morale essentiellement sociale. — A merveille ! mais, si le lien social entre les hommes tenait précisément à un être supérieur en dehors et au-dessus de l'humanité, la solution de la morale positive ne risquerait-elle pas d'être une illusion ? Je comprends le chrétien qui, pour l'amour de Dieu, se

dévoue au bien de ses frères. L'incroyant qui sacrifie sa tranquillité et son bonheur pour le perfectionnement futur de l'humanité, je ne l'ai jamais vu et j'avoue ne pas le comprendre. D. V.

La Liberté de l'enseignement, par H. DE LACOMBE. Paris, Perrin, 1900, in-16 de VIII-123 p. — Prix : 0 fr. 50.

Courte mais substantielle brochure, où une plume alerte et compétente aborde avec autant de solidité que d'agrément un des débats les plus brûlants de l'heure actuelle. Pour combattre les projets liberticides que l'on sait, M. de Lacombe s'adresse, « sans distinction de croyances et d'opinions, à la raison de chacun et à l'honnêteté publique. » Mieux qu'une analyse suivie, quelques citations cueillies au passage feront apprécier sa manière et son talent : « Introduite, enseignes déployées et trompettes sonnantes, dans l'arène de la controverse publique, la question de la liberté d'enseignement n'en devait plus sortir. M. de Montalembert y mit l'entrain de sa jeunesse, son éclat et sa flamme qui la rendirent populaire... Défendues par l'habitude, et non par la raison, les dures murailles du monopole tenaient bon... Pas plus que M. de Falloux, l'abbé Dupanloup n'avait de préventions contre l'Université. Il la jugeait avec respect, sachant tout ce que, dans son sein, à côté de lacunes, il y avait de mérites... Sympathique et supérieur à son temps, il l'a conquis parce qu'il l'a compris... Par la loi de 1850 furent attribués à l'État en matière d'enseignement des pouvoirs qu'ignoraient la Belgique, l'Angleterre, l'Allemagne, la République américaine, tous les pays libres... Sortant du domaine purement technique et professionnel, les conseils de l'Université y avaient gagné une communication plus intime et profonde avec la société entière dont ils devenaient une expression plus haute et plus vraie. » Et maintenant passe-t-on aux mesures proposées par le cabinet singulier que nous subissons ? « Leur but saute aux yeux. C'est l'enseignement libre frappé par derrière et à la tête : c'est sa suppression par l'astuce. On lui soutire des élèves dont on ne lui aura permis que l'ébauche. On laisse l'écorce après avoir tari la sève. » Rien de plus exact, et si sombre qu'il soit, le tableau (par où s'achève l'ouvrage) de la décadence qui nous menace sera difficilement taxé d'exagération. C. HUIT.

Festschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zurich, von F. RUDIO. Zurich, Fasi und Beer, 1896, 2 vol. gr. in-8 de X-274 p. et 6 planches et de VIII - 598 p. et 14 planches.

La première partie de cet ouvrage est consacrée d'abord à l'histoire de la fondation de la Société des naturalistes de Zurich et à la biographie des membres fondateurs, puis à celle de la Société, de ses prési-

dents, de ses secrétaires et de ses questeurs. Des gravures insérées dans le texte donnent la vue des différents bureaux occupés par la Société; de belles planches hors texte représentent les présidents successifs. Les actes et les publications de la Société sont passés en revue. Les collections d'instruments, celles d'histoire naturelle, le jardin botanique, la bibliothèque sont décrits; les bibliothécaires n'ont pas été oubliés : chacun d'eux a sa notice biographique. Les rapports avec les autres sociétés forment un agréable chapitre. Vingt pages de références permettent de remonter aux originaux pour tous les renseignements contenus dans cette première partie.

La seconde partie est une collection de mémoires présentés par les divers savants membres de la Société. Nous ne pouvons songer à analyser les trente-cinq mémoires qui remplissent ce volume; le titre seul de chaque mémoire serait encore trop long à publier; contentons-nous donc de citer les noms des auteurs, classés par sciences.

Mathématiques : E. B. Christoffel; J. Franel; G. Frobenius; C. F. Geiser; A. Hurwitz; T. Reye; F. Rudio; H. Weber. — *Géodésie et astronomie* : J. B. Messerschmitt; A. Wolfer. — *Physique* : A. Kleiner; J. Pernet; H. Wild. — *Chimie et pharmacie* : E. Bamberger; A. Hantzsch; V. Meyer; E. Schaer; A. Werner; J. Wislicenus. — *Minéralogie et géologie* : P. Choffat; J. Frueh; U. Grubenmann; A. Heim. — *Botanique* : C. Hartwich; E. Overton; C. Schrœter; H. Driesch; C. Herbst; C. Keller; A. Lang; R. Martin. — *Médecine* : L. Hermann; A. Kœlliker; H. Ribbert; O. Wyss.

Nous avons lu avec le plus grand plaisir les mémoires relatifs aux mathématiques et à la physique, et celui consacré à l'astronomie. Ils offrent tous le plus haut intérêt et font le plus grand honneur à la Société, qui, en les publiant, a fait une œuvre qui restera.

É. Chailan.

Traité de nomographie, par M. d'Ocagne. Paris, Gauthier-Villars, 1899, gr. in-8 de x-480 p. — Prix : 14 fr.

Réduire à de simples lectures sur des tableaux graphiques, construits une fois pour toutes, les calculs qui interviennent nécessairement dans la pratique des divers arts techniques, tel est le but que se propose la *Nomographie*. Nous trouvons donc ici la théorie des abaques, c'est-à-dire de la représentation graphique cotée des lois mathématiques définies par des équations à un nombre quelconque de variables. Cette science diffère radicalement de la statique graphique; dans cette dernière science pour une opération effectuée sur des données particulières, on substitue à un calcul numérique le tracé d'une épure. On doit chaque fois, pour un choix différent des données, recommencer cette épure. Les abaques au contraire, fournissent, à la

fois, le résultat d'une certaine opération pour tous les états possibles des données compris à l'intérieur d'un certain champ de variation. Ces lignes, que nous empruntons à l'Introduction du livre de M. d'Ocagne, font parfaitement saisir le rôle de la nomographie.

Depuis très longtemps, on a construit des abaques, mais depuis cent ans leur emploi s'est généralisé. Dans bien des cas particuliers, des ingénieurs ont inventé des méthodes de transformation heureuse pour construire des abaques maniables. Mais avant M. d'Ocagne, il n'avait pas été fait d'étude d'ensemble sur la théorie des abaques ; nous pouvons donc dire que ce livre contient l'exposé d'une science nouvelle. En 1891, l'auteur avait déjà donné un essai d'une théorie générale des abaques. Ses nombreux travaux personnels et l'étude des différents abaques employés par divers ingénieurs lui ont permis d'établir une théorie complète des abaques.

La méthode d'exposition employée par M. d'Ocagne est une merveille de clarté : partant du cas le plus simple, la construction de l'échelle d'une fonction de deux variables, il montre comment on doit transformer le mode de graduation pour obtenir une échelle pratique pour chaque fonction. Cette méthode se poursuit pour les équations à trois variables, on s'en rendra parfaitement compte en suivant les applications successives de l'anamorphose. Nous ne pouvons songer à citer tous les abaques décrits dans ce volume, mais nous nous sommes rendu compte que toutes les sciences appliquées tireront les plus grands profits pratiques de l'emploi des abaques. Les théories particulières disséminées dans cet ouvrage et le chapitre consacré à la théorie générale permettront à chaque ingénieur de construire les abaques dont il aura besoin, ces abaques présentant le maximum de simplicité. Ce traité présente donc un intérêt scientifique et pratique considérable ; la forme élégante avec laquelle il est rédigé, forme habituelle aux œuvres de M. d'Ocagne, en facilite la lecture. É. CHAILAN.

L'Art gothique et la Renaissance en Chypre, par C. ENLART. Paris, Leroux, 1899, 2 vol. in-8 de VIII-XXXII-756 avec 34 pl. et 421 fig. — Prix : 25 fr.

Cet ouvrage, remarquable à tous les points de vue, est dédié à M. le marquis de Vogüé « parce que M. de Vogüé est le créateur de l'archéologie de l'Orient latin, et parce que ce livre ne fait que développer et confirmer la page consacrée à Chypre dans *les Églises de la Terre-Sainte*. » Le développement devait être fait quelque jour ; c'est à M. Enlart qu'on le doit. Doué d'une activité prodigieuse, d'un talent de dessinateur accompli, d'un esprit d'aventure entraînant, l'auteur a pu faire une exploration très complète de l'île de Chypre, grâce à une mission officielle qui lui a ouvert bien des portes et levé bien des obs-

tacles; il a négligé les églises byzantines, bien que souvent fort curieuses à étudier, et s'est confiné dans l'art gothique qui abonde dans les villes et surtout dans les campagnes, ce qui en rend la recherche très minutieuse, en raison surtout des difficultés du voyage.

On lira avec le plus vif intérêt, même si l'on n'est pas archéologue, et on apprendra beaucoup en lisant, même si l'on est archéologue, les savantes et minutieuses descriptions de Sainte-Sophie de Nicosie (p. 90-140 et 713-715), de l'abbaye de Lapaïs, de la cathédrale Saint-Nicolas et de plusieurs autres églises de Famagouste, des châteaux et remparts de Cérines, Nicosie, Limassol et Famagouste, pour ne citer que les monuments hors de pair. A l'exception d'une demi-douzaine, tous les dessins sont l'œuvre de l'auteur, et parfaits de netteté; les plus importants ont été faits sur place ; un certain nombre ont été exécutés d'après des photographies et des croquis.

Mais ce que l'on remarque le plus dans cet ouvrage, indépendamment de l'abondance des détails et de la perfection des dessins, c'est la constante préoccupation de l'auteur de rechercher les origines et de comparer les monuments de Chypre aux monuments de l'Occident dont ils sont inspirés. L'intérêt de son étude en est plus que doublée, et cela dénote chez M. Enlart une connaissance inusitée d'œuvres architecturales de toute époque et de tout pays, fruit de voyages nombreux et studieux. C'est ainsi que, dans la première période de l'art gothique en Chypre, l'ont voit de fort beaux édifices, le château de Cérines, l'église de Lapaïs, et la partie orientale de la cathédrale de Nicosie, par exemple (XIIIe siècle), inspirés directement de l'art en faveur dans le nord de la France avec quelques modifications nécessitées par le climat; M. Enlart a retrouvé des dispositions ou des structures semblables à Gonesse, à Notre-Dame de Paris, à Poissy. Dans la deuxième période (1260-1320), c'est l'influence champenoise qui domine en Chypre, notamment à Famagouste ; dans la troisième (1324-1339), à laquelle appartiennent entre autres le cloître de Lapaïs et le château de Famagouste, nous retrouvons l'influence du midi de la France, qui s'explique tant par les relations commerciales de la Méditerranée que par la présence sur le trône archiépiscopal de Nicosie ou comme légats en Chypre, de personnages originaires d'Auvergne, de Périgord ou de Provence. Pour l'époque de la Renaissance, les influences sont surtout italienne, espagnole et catalane. H. STEIN.

LITTÉRATURE

Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de Saint-Simon. Nouvelle édition collationnée sur le manuscrit autographe, etc., par M. DE BOISLISLE. Tome XIV. Paris, Hachette, 1899, in-8 de 701 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Boislisle a commencé sa magistrale publication, il y a une

quinzaine d'années, à peu près à l'époque où je commençais, moi-même celle de la *Bio-bibliographie bretonne*. Voici son quatorzième volume; j'achève en ce moment mon douzième. Je n'ai donc pas le droit de me plaindre de sa sage lenteur; il est en somme plus avancé que moi. Or, dit le proverbe italien, *qui va piano va lontano*; j'espère donc que tous les deux nous irons longtemps encore. Ce quatorzième volume comprend les événements qui s'étendent de la fin de l'année 1706 au mois de mai 1707, en particulier le désastre de Turin et la disgrâce de La Feuillade, le procès intenté par le prince de Guémené au duc de Rohan sur le nom et les armes de Rohan, les prétentions de la maison de la Tour à la principauté de Bouillon, les projets du maréchal de Vauban, l'enlèvement du premier écuyer par des partisans aux portes de Versailles, la mort du duc de Nevers et la victoire d'Almanza. L'appendice est riche en documents inédits et surtout en correspondances militaires et politiques, et contient, outre un important mémoire sur Boisguilbert et les contrôleurs généraux, une notice d'une étendue considérable sur le cardinal de Bouillon, Baluze et le procès des faussaires. On connaissait fort imparfaitement cette affaire de la principauté de Sedan et du duché de Bouillon; et même après les deux ouvrages récents de MM. Reyssié et Fage sur le cardinal de Bouillon et sur Baluze, il restait encore beaucoup à dire, tellement que, pour donner à cette discussion des développements suffisants, un appendice tout entier ne suffirait pas; à peine pourrait-il offrir un abrégé des documents justificatifs : il y faudrait un volume spécial, et M. de Boislisle nous le promet pour une époque prochaine : ce sera une bonne fortune pour tous les amateurs de XVIIe siècle. Au bas du texte, les notes sont toujours aussi abondantes, aussi consciencieuses et aussi riches en renseignements de toute espèce. J'ai eu grand'peine à y relever quelques lapsus. C'est ainsi qu'à propos de la mort de Mlle de Goëllo, qui était de la maison de Bretagne-Avaugour, l'annotateur désigne Goëllo comme une terre de Cornouaille qui, ainsi qu'Avaugour, avait été donné en apanage au bâtard du duc François II, en 1465. Je ne sache pas que le Goëllo, qui touchait Saint-Brieuc et Tréguier, ait jamais fait partie de la Cornouaille, mais bien du Penthièvre : c'était une circonscription du nord et non du sud de la Bretagne; mais cela n'intéresse que les Bretons bretonnants. RENÉ KERVILER.

Balzac ignoré, par le Dr CABANÈS. Paris, A. Charles, 1899, in-4 de 127 p., avec 2 portraits et 2 fac-similés d'autographes. — Prix : 6 fr.

Si l'on se place à un point de vue que je qualifierai de psychologico-littéraire, je crois bien que Balzac est la plus attachante figure du XIXe siècle. Les livres du grand Honoré ne vieilliront jamais, et, le théâtre excepté, son œuvre subsistera dans son intégralité (ce qui n'est le cas

ni de Lamartine ni de Victor Hugo, ses deux rivaux en gloire), par la seule raison que cet écrivain, — dont le style cependant est loin d'offrir la pureté de celui d'un Th. Gautier ou d'un Flaubert, par exemple, — a réussi « à faire vivant. » Il y a en effet dans la *Comédie humaine* une idée préconçue, géniale en son unité, qui va, qui marche sans s'arrêter et qui, malgré toutes les difficultés, atteint le but cherché : peindre au vif une société entière et en pressentir les futures, les prochaines transformations, et cela avec un sens aigu de vérité et parfois de divination. Aussi ne vois-je rien qui ressemble à ce monument dans aucune littérature.

On comprend dès lors que quantité d'esprits sérieux, distingués, éminents même, se soient plu à examiner à la loupe ce formidable ensemble de vie moderne et aussi à disséquer le personnage moral de son créateur. Nombre de critiques, de compétence et de célébrité diverses, ont entretenu le public supérieur de ce penseur émérite, de cet observateur extraordinaire ; je passe sans insister. Je préfère, à l'occasion du livre du docteur Cabanès, noter en passant que l'œuvre et l'homme dont il s'occupe ont tenté, en ces derniers temps, la plume de deux catégories très spéciales d'écrivains : les jurisconsultes et les médecins, — sans doute parce que ces doctes gens remplissent une partie importante du cadre de la *Comédie humaine*.

Six auteurs dans ces conditions m'apparaissent tout de suite. D'abord, les jurisconsultes. A mon sens, ceux-ci ont le mieux envisagé le colosse, qui, par ses débuts dans l'existence, se rattachait d'ailleurs à eux-mêmes dans une certaine mesure. L'on connaît l'*Étude sur l'œuvre d'Honoré de Balzac*, de M. Augustin Cabat, substitut au tribunal de la Seine, dont le *Polybiblion* a parlé (t. LV, p. 185). Également, nous avons signalé deux très suggestifs discours de rentrée de cour d'appel : *Du droit et de la procédure dans Honoré de Balzac*, par M. Joseph Blondel, avocat général à Douai, (1887) (*Polybiblion*, t. LII, p. 552) et *la Magistrature et le Monde judiciaire dans la « Comédie humaine »*, par M. Paul Boyer, avocat général à Nîmes, (1894) (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 181-182). Quant aux médecins, ils semblent avoir évité jusqu'à présent de nous mettre à même de rendre compte de leurs publications sur le sujet, et cependant l'on doit au docteur A. Fournier, maire de Tours en 1887, une luxueuse et intéressante brochure intitulée : *Statue de Honoré de Balzac à Tours, sa ville natale* (Paris, imp. de l'Art, 1887) et au docteur Henri Favre, un livre curieux, mais parfois singulier de ton et d'allures, sur *Balzac et le temps présent* (Paris, Marpon et Flammarion, 1888). A ces deux esquisses, je préfère de beaucoup l'ouvrage du docteur Cabanès.

Balzac ignoré ! Titre qui annonce trop. « Peu connu » eût été plus exact. Car, dans ce que nous offre M. Cabanès, je n'ai, pour mon

compte, presque rien trouvé que je ne connusse déjà, soit par les volumes antérieurement parus, soit par des articles publiés dans les principaux organes de la presse. Il est vrai que je suis balzacien militant et attentif; mais j'en connais d'autres qui partagent mon avis, notamment le gendre d'un grand libraire parisien, dont la collection sur Balzac est remarquable. — Doué d'un sens critique réel, M. Cabanès s'est tout d'abord entouré d'une masse de livres, de revues, de journaux; puis, armé de ciseaux, il a coupé, taillé, tranché dans cet ensemble, et, des pièces et des morceaux jetés par lui sur sa table et réunis en dossiers, il a composé un volume fort élégant dont les diverses parties, très logiquement agencées, ont été cousues avec un art indiscutable et reliées entre elles par des notes et des aperçus ingénieux. De tels travaux ne s'analysent guère : on les rejette ou on les accueille. Personnellement, j'apprécie infiniment celui-ci par ce motif que l'on y jouit d'une vue psychologique générale et spéciale tout à la fois du grand psychologue. Mieux que tout, les simples titres du volume en donneront au lecteur une idée aussi exacte que brève. Je transcris.

« Les Ascendants de Balzac. — La Manie ambulatoire de Balzac. — L'Hygiène de Balzac. — La Mégalomanie de Balzac. — Le Réalisme de Balzac. — Balzac physiologiste et occultiste. — Balzac et les Médecins. »

Ajoutez à cela les trois appendices suivants :

« Les Descendants de Balzac. — Quelques Opinions de Balzac sur le magnétisme et les sciences occultes. — Les Médecins de la « *Comédie humaine.* »

Voilà, certes, de quoi piquer la curiosité. — Deux observations à présent. Pourquoi M. Cabanès appelle-t-il « manie ambulatoire » les fréquents changements de résidence d'Honoré? Le romancier, qui avait fait de mauvaises affaires comme imprimeur, n'avait qu'un but en quittant subitement, sans laisser d'adresse, un logis pour un autre, à Paris ou aux environs : échapper pour un moment à des créanciers trop pressants, en les dépistant. M. Cabanès, d'ailleurs, le fait assez bien comprendre lui-même (p. 30, ligne 9). Quant aux voyages que Balzac accomplissait en province, c'était pour voir de ses yeux, et par suite décrire avec la précision que l'on sait les théâtres sur lesquels il devait faire agir ses personnages. Où donc y avait-il, dans l'un et l'autre cas, de la « manie ambulatoire ? »

Page 52, M. Cabanès nous dit que « l'orgueil de Balzac était immense » et que, « sous ce rapport, il n'est qu'un homme qui pût lui être comparé, c'est Victor Hugo. » Eh bien ! je crois que le poète surpassait encore notablement le romancier dans ce premier des sept péchés capitaux : l'ambition de celui-ci était, en son genre, d'égaler Napoléon Ier ; l'autre ne se serait pas cru indigne de traiter d'égal à égal

avec Dieu même. J'ajouterai que, dans le même temps, Paris récelait encore un orgueilleux plus fantastique que Balzac et particulièrement détestable : c'était P.-J. Proudhon. Et franchement, de ces trois orgueils, c'est encore celui de Balzac qui semblera à tout le monde le plus légitime et assurément le moins insupportable.

Pour conclure, je n'hésite pas à recommander chaudement ce luxueux volume à mes confrères balzaciens, même à ceux qui sont les plus documentés. C'est une mine de renseignements intéressants, précieux, dont certaines peuvent appeler quelques réserves, mais que l'on ne saurait retrouver qu'avec beaucoup de difficultés et qui sont ici groupés de la plus heureuse façon. E.-C. GAUDOT.

Geschichte der italienischen Litteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart, von Dr. BERTHOLD WIESE und Prof. Dr. ERASMO PÈRCOPO. Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, 1899, gr. in-8 de x-639 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage de MM. Wiese et Pèrcopo que nous annonçons ici, appartient à une collection d'histoires littéraires, entreprise par l'Institut bibliographique de Leipzig et d'une heureuse conception, si nous en jugeons d'après le spécimen que nous avons sous les yeux. L'on a déjà entrepris en Allemagne d'excellents travaux sur l'histoire de la littérature italienne : l'ouvrage d'Adolf Gaspary notamment est un des plus considérables qui aient été écrits depuis quelques années sur les premiers siècles de cette littérature, et les Italiens eux-mêmes le comptent parmi les meilleurs travaux du genre. Mais l'Allemagne manquait, comme la France, d'une histoire générale de la littérature italienne, assez considérable pour que rien d'important n'y fût omis, assez condensée pour être accessible au grand public. C'est précisément cette lacune que comble l'œuvre faite en collaboration par MM. Berthold Wiese et Erasmo Pèrcopo.

Le plan même de leur publication exclue l'appareil scientifique qui convient aux œuvres d'érudition et les références multipliées qui prennent beaucoup de place sans grand profit pour les lecteurs qui, tout en cherchant à acquérir sur un sujet des notions justes et suffisamment complètes, ne songent point à approfondir par eux-mêmes les questions. Cependant, sans alourdir leur texte par des notes multipliées, sans appuyer leurs assertions sur des références perpétuelles, l'on ne peut s'empêcher de regretter que les auteurs n'aient pas mis à la tête ou à la fin de chaque chapitre l'indication de quelques-unes au moins des monographies les mieux faites. Ce petit défaut est compensé par l'avantage que présente l'illustration fort intelligemment faite de l'ouvrage, illustration toute documentaire, qui fait passer sous nos yeux les portraits et à l'occasion les autographes des maîtres

de la littérature italienne, qui nous donne des spécimens des manuscrits, qui nous permet d'admirer la façon dont les artistes se sont plu à illustrer ces œuvres manuscrites ou imprimées : 16 planches en couleur, 23 gravures hors texte, 158 illustrations dans le texte ont été rassemblées pour rehausser l'intérêt de ce bel ouvrage.

Quant à la rédaction même du livre, les auteurs ont su, dans une langue sobre et substantielle, nous faire connaître la vie et les œuvres des auteurs dont ils parlent et nous donner des unes et des autres une appréciation judicieuse. Une disposition typographique ingénieuse a fait mettre en plus petits caractères les parties les moins essentielles de cette rédaction, comme aussi les citations, toujours en allemand, et empruntées, le cas échéant, aux traductions les plus estimées. Les deux auteurs se sont partagé la besogne presque par moitié : tandis que M. Berthold Wiese a rédigé les 266 premières pages consacrées à l'histoire de la littérature italienne jusqu'au XVIe siècle exclus, M. Pèrcopo a écrit tout le reste du volume. La période contemporaine a été traitée naturellement d'une manière sommaire, mais suffisante, (p. 605-624). Une table alphabétique des auteurs et des matières, qui ne comprend pas moins de 15 pages à trois colonnes, facilite les recherches dans cette excellente histoire, à laquelle nous souhaiterions un pendant en français. E.-G. L.

Vita e studio critico delle opere di Ippolito Pindemonte, da SALVATOR GINI. Como, tipografia cooperativa comense, 1899, in-8 de 152 p. — Prix : 3 fr.

Appartenant à l'une des premières familles de Vérone, ayant une intelligence assez ouverte qu'il sut enrichir par ses voyages et par ses lectures, doué du talent de la conversation et des qualités aimables de l'homme du monde, Ippolito Pindemonte fut fort goûté de ses contemporains et vit ses productions littéraires jouir d'une réputation surfaite que ne justifiait ni le mérite de l'invention ni même celui du style. Bien que cette renommée ait survécu assez longtemps à ceux qui l'avaient faite, Pindemonte est fort tombé aujourd'hui de l'estime où on l'a tenu si longtemps. Il a pourtant occupé assez de place au commencement du siècle pour justifier le volume que lui consacre M. Gini, dont la critique, sévère peut-être à l'excès, n'est pas faite pour rendre l'éclat à cette gloire ternie.

L'œuvre de M. Gini, d'ailleurs, semble assez hâtive et aurait gagné à être mûrie davantage ; nous lui ferons aussi le reproche de fournir ses références avec un manque de précision qui n'est plus admis par les habitudes de la saine érudition. E.-G. L.

HISTOIRE

Sextus Julius Africanus und die Byzantinische Chronographie, von HEINRICH GELZER. Leipzig, Hinrichs, 1898, in-8 de 500 p.

La chronologie est en quelque sorte la lumière de l'histoire. Sans elle les annales de l'humanité ne se présentent que comme un assemblage confus de faits dont les causes et les conséquences sont difficiles à connaître. Malheureusement, faute d'un point de départ fixe dans le temps et universellement admis par tous les hommes, chaque nation, dans l'antiquité, s'est constitué une chronologie particulière, rapportant les faits de sa propre histoire au temps où vivaient ses rois ou ses premiers magistrats ou ses pontifes suprêmes. Or, comme ces divers personnages n'entraient pas tous en charge, dans chaque pays, à la même époque de l'année et que, de plus, l'époque de l'année où commençaient leurs fonctions a souvent varié, il s'ensuit que la chronologie, à laquelle ces fonctions servaient de base, est forcément obscure et incertaine dans un grand nombre de cas. Les Juifs, pour qui le temps avait un commencement déterminé dans la création du monde et dont l'histoire particulière avait son point de départ à une date fixe, la vocation d'Abraham, pouvaient seuls avoir une chronologie plus régulière et embrassant toute la suite des temps. Mais, chose regrettable, la détermination exacte de la date des événements était loin d'être une des principales préoccupations de leurs historiens. On sait, par exemple, que les nombreuses généalogies qui se trouvent dans les Livres saints et qui, au premier abord, semblent accuser une recherche de la précision chronologique, étaient divisées en groupes artificiels d'après des nombres mystiques fixés d'avance, de sorte qu'elles sont plutôt un embarras qu'une aide pour la détermination des dates historiques.

Ce n'est, en somme, que lorsque le christianisme fut né que s'accomplirent les premiers efforts pour comparer les chronologies spéciales des divers peuples, pour les rapporter à la chronologie biblique et pour jalonner de dates exactes les annales humaines jusqu'à l'origine des temps, juqu'à la création du monde.

L'historien, à qui revient l'honneur d'avoir tenté le premier une entreprise si utile et si difficile, est Jules l'Africain, ce Grec converti au christianisme, qui vécut dans la deuxième moitié du IIe siècle et dans la première moitié du IIIe. On ne sait malheureusement que très peu de chose sur la vie d'un homme qui a rendu un si grand service aux sciences historiques, et, ce qu'il faut surtout déplorer, ses ouvrages sont à peu près complètement perdus. Du principal, c'est-à-dire de sa *Chronographie*, il ne reste que de courts fragments qui nous ont été

conservés par Eusèbe, Syncelle, Malalas, Cédrène, Théophane et dans la Chronique Pasquale. Très versé dans l'étude des monuments de l'antiquité, Jules l'Africain avait rapporté dans son livre, avec concision, tous les faits saillants de l'histoire depuis la création du monde jusqu'au règne de l'empereur Héliogabale, embrassant ainsi une période de temps qui, suivant ses calculs, comprenait 5 723 années. Tous les chronographes qui vinrent après lui n'ont fait que l'imiter et s'approprier ses canons chronologiques.

Aucune tentative sérieuse n'avait été faite jusqu'ici pour reconstituer une œuvre si importante et pour faire revivre la curieuse figure de son auteur. M. Heinrich Gelzer s'y est consacré avec une patience toute germanique, et le résultat de ses efforts a été un de ces volumes qu'il serait impossible de lire tout d'une traite, mais qu'il faut toujours avoir sous la main pour le consulter. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, M. Gelzer, après avoir rapporté tout ce que l'on sait de la vie de Jules l'Africain, met sous nos yeux les divers fragments de sa chronographie, épars dans les écrits de ses successeurs, et passe en revue tous les monuments de l'antiquité qui permettent de la contrôler et dont la plupart lui ont servi de base. Dans la deuxième partie, complétée par un appendice, il expose et étudie avec soin toutes les chronologies postérieures, non seulement celles qui sont dues à des Latins et à des Grecs, plus ou moins imitateurs de notre auteur (Sulpice Sévère, Q. Julius Hilarion, Malalas, Syncelle, etc.), mais encore celles qui ont eu pour auteurs des Syriens et des Arméniens (Denys de Telmahré, Barhebraeus, Michel le Syrien, Stephanos Asolik, Samuel d'Ani, etc.). M. Gelzer n'a pu utiliser qu'imparfaitement la Chronique de Michel le Syrien, car il n'avait sous la main que l'abrégé arménien de cet ouvrage, traduit en français par Langlois en 1868. Aujourd'hui il aurait à sa disposition le texte complet de cette œuvre importante dont M. l'abbé Chabot vient de commencer la publication.

Ce rapide compte rendu d'un livre qui, surchargé de chiffres, ne peut guère être analysé, montrera suffisamment le parti qu'en tireront ceux qui ont besoin d'être fixés sur la valeur relative des divers systèmes chronologiques venus jusqu'à nous. L. C.

Album historique publié sous la direction de M. Ernest Lavisse, par A. Parmentier. T. III. *Le* XVI*e et le* XVII*e siècles*. Paris, Armand Colin et Cie, 1900, in-4 de VIII-292 p. — Prix : 15 fr. broché ; 18 fr. relié toile, tranches jaspées ; 20 fr. relié toile, tr. dorées.

L'on ne peut dire que le tome III de l'*Album historique* soit supérieur aux deux premiers (Cf. *Polybiblion*, t. LXXX, p. 488) sous le rapport de la conception ou de l'exécution ; mais l'époque même dont il traite

lui donne un aspect plus attrayant encore. Les monuments deviennent de plus en plus abondants et offrent un caractère beaucoup plus artistique. Les grands maîtres de la Renaissance, les artistes remarquables aussi de la période qui a suivi ont apporté leur contingent à l'illustration du livre. Le texte, qui n'est que la partie secondaire d'un ouvrage de ce genre, et qui n'a d'autre objet que de coordonner les images, de les expliquer, d'en tirer les éléments d'un tableau d'ensemble, est emprunté surtout aux relations des contemporains.

L'*Album historique* forme le complément de tous les livres d'enseignement de l'histoire ; les professeurs y trouveront autant de profit que les élèves. Il s'adresse même à un public plus nombreux que celui des écoles, et l'on trouvera toujours plaisir à avoir sous la main et à pouvoir feuilleter ces volumes qui nous permettent de mieux pénétrer dans la vie de nos aïeux. E.-G. L.

Papst Innocenz XI, von Dr Max Immich. Berlin, Speyer, 1900, in-8 de 112 p.

Un protestant, maître de conférences, ou *privatdocent*, à l'Université de Kœnigsberg, a consacré une étude fort sérieuse au pape Innocent XI, et principalement au rôle joué par ce pontife dans la grande politique européenne. Le sujet avait été traité dernièrement par un Français, abbé défroqué, et M. Immich fait remarquer combien cet écrivain se trouvait en dehors des conditions requises pour traiter sainement une question controversée ; il raille son « fanatisme naïf » et ne lui reconnaît d'autre mérite que d'avoir mis au jour des pièces diplomatiques inconnues, qu'il n'a pas su discuter et dont il prend au sérieux les moindres affirmations. Ce n'était vraiment pas la peine d'avoir renié l'Évangile ! M. Immich, beaucoup plus calme et plus impartial, apprécie fort sagement le rôle d'un pape qui sut, en diverses circonstances, tenir tête aux prétentions de Louis XIV. Son chapitre sur la révocation de l'édit de Nantes est d'une modération à laquelle tout historien doit rendre hommage. P. Pisani.

Le Système du moins possible et Demain dans la Société chrétienne, par Mgr Isoard. 3e édition. Paris, Lethielleux, 1900, in-12 de 362 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Polybiblion* a annoncé (t. LXXVI, p. 250-251), la première édition de cet ouvrage dans lequel Mgr d'Annecy critique la tendance très répandue dans le clergé d'exiger le moins possible du commun des fidèles pour les rattacher plus facilement à l'Église. Ce livre n'a pas été sans provoquer des oppositions. Plusieurs ont trouvé Mgr Isoard bien sévère pour des coutumes qui sont devenues pour ainsi dire

générales. Dans la nouvelle édition le vénérable auteur a diminué la forme peut-être un peu vive de certaines observations, mais le fond de la doctrine est fermement maintenu. Sans entrer dans l'examen des desiderata exprimés par une si haute autorité ecclésiastique, que nous n'avons pas le droit de juger, nous nous contenterons de relever une observation qui nous paraît parfaitement juste. C'est que l'esprit de pénitence et de mortification est à peu près inconnu à la plupart des chrétiens de nos jours. Être coupable, avoir besoin d'expiation est une idée qui choque le grand nombre. Cependant c'est l'idée fondamentale de l'Évangile. Mgr Isoard a bien fait de la rappeler, quelques restrictions qu'il conviendrait d'ailleurs d'apporter à certains détails d'application. D. V.

Deux Victimes de la Terreur; la princesse Rosalie Lubomirska ; Madame Chalgrin, par CASIMIR STRYIENSKI. Paris, Girard et Villerelle, 1899, in-16 de 174 p. — Prix : 3 fr.

Ces deux victimes de la Terreur, sont la princesse Lubomirska et Mme Chalgrin, la fille de Joseph Vernet. Comment la grande dame polonaise vint-elle se faire guillotiner à Paris ? Elle y était arrivée de Suisse vers le 15 octobre 1792, tout simplement pour faire un séjour d'agrément. Car, à cette date déjà avancée, en pleine Révolution, plus tard en pleine Terreur, on s'amusait encore à Paris ; les fêtes étaient brillantes et les théâtres étaient fréquentés. La princesse de Lubomirska y avait d'ailleurs des amis, le prince de Salm et sa sœur la princesse de Hohenzollern. Une fois là, elle se lia avec Mme Dubarry et ce fut ce qui la perdit. Quand Mme Dubarry fut arrêtée à Louveciennes, on trouva chez elle deux lettres de la princesse ; celle-ci déjà suspectée et déjà dénoncée, fut incarcérée à son tour. Vainement les délégués polonais, envoyés pour solliciter le secours de la France pour la résurrection de leur patrie, intervinrent-ils en sa faveur ; vainement Kosciusko lui-même écrivit-il au ministre des affaires étrangères ; la princesse, traduite au tribunal révolutionnaire le 3 floréal avec Malesherbes, est condamnée comme lui. Elle se déclare enceinte et est envoyée à l'Évêché, devenu l'hospice national du tribunal révolutionnaire ; mais là elle ne peut contenir son indignation devant les procédés de certains médecins, et le 12 messidor elle est extraite de l'hospice et exécutée, malgré sa grossesse.

Mme Chalgrin n'était pas plus coupable. Mariée à un architecte du Roi, puis séparée de son mari, elle s'était réfugiée pendant la Terreur chez une amie, Mme Filleul, à Paris. Mme Filleul est arrêtée; on perquisitionne chez elle et en même temps chez Mme Chalgrin ; on trouve chez cette dernière une correspondance qui n'est ni d'elle ni adressée à elle, mais qui lui a été confiée par un ami ; ce n'est pas

une correspondance politique ; on n'y rencontre que « des phrases amoureuses. » N'importe, Mme Chalgrin est arrêtée ; elle a d'ailleurs chez elle vingt livres de bougie ; par ce temps de disette, c'est suspect. Elle est traduite devant le tribunal et condamnée à mort. Son frère Carl Vernet va implorer David, et David répond qu'il a peint Brutus et qu'il ne peut se déranger pour une aristocrate.

La vérité est que Mme Chalgrin, fort jolie, avait repoussé les avances de Dayid : sous le jacobin, il faut toujours chercher l'homme et sous le Brutus de commande, le misérable rancunier et haineux.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire, par P.-M. DESMAREST. Paris, Garnier, 1900, in-12 de LXXVI-453 p. — Prix : 3 fr. 50.

En 1833 des mains amies publièrent l'œuvre posthume de Pierre-Marie Desmarest, ancien chef de division au ministère de la police générale, mort pendant le choléra de 1832. Ce volume s'intitulait : *Témoignages historiques* ; il n'apprenait pas grand'chose peut-être aux contemporains, et en touchant beaucoup de points délicats ou terribles de l'époque, il ne disait que des banalités. L'homme qui prenait la plume avait été cependant bien placé pour voir, il aurait pu, selon son mot, être un témoin, mais il restait un témoin discret ; il concluait presque toujours à des bagatelles ; selon lui les reproches adressés ou les soupçons portés n'étaient que des exagérations de parti et la police consulaire et impériale demeurait, bien entendu, absolument indemne de ces reproches, de ces soupçons. Un air de bonhomie facile régnait dans tout l'ouvrage, et la dédicace du livre disait assez bien la pensée de l'auteur dans un style à la fois pompeux et familier mais en fin de compte assez juste : « A la mémoire de Napoléon et à quiconque fera mieux que lui dans des circonstances aussi fortes. » — A cela rien à répondre s'il est certain que Napoléon avait fait « mieux » ; mais avait-il fait « bien » ? Desmarest n'osait le prétendre.

Cet ancien policier était aussi un ancien prêtre, disons plus vrai : un prêtre défroqué, marié et père de famille. Il ne pouvait passer pour un méchant homme, mais il avait une âme faible et un cœur pas très haut placé. Du moins la fin de sa vie évita le scandale bruyant. Il parlait de lui avec modestie : « Je n'ai de mon chef ni agi ni ordonné ;... je me suis voué sans réserve à mon travail de quinze ans, c'est là toute ma carrière ;... qu'on ne s'attende pas à de profonds secrets. »

C'est ce livre, curieux en soi, à qui beaucoup d'écrivains ont emprunté quelques traits, et devenu assez peu commun, que la librairie Garnier vient de rééditer. L'édition est précédée d'une étude sur Desmarest par M. Albert Savine ; étude longue, louangeuse et intéressante, ayant

générales. Dans la nouvelle édition le vénérable auteur a diminué la forme peut-être un peu vive de certaines observations, mais le fond de la doctrine est fermement maintenu. Sans entrer dans l'examen des desiderata exprimés par une si haute autorité ecclésiastique, que nous n'avons pas le droit de juger, nous nous contenterons de relever une observation qui nous paraît parfaitement juste. C'est que l'esprit de pénitence et de mortification est à peu près inconnu à la plupart des chrétiens de nos jours. Être coupable, avoir besoin d'expiation est une idée qui choque le grand nombre. Cependant c'est l'idée fondamentale de l'Évangile. Mgr Isoard a bien fait de la rappeler, quelques restrictions qu'il conviendrait d'ailleurs d'apporter à certains détails d'application. D. V.

Deux Victimes de la Terreur; la princesse Rosalie Lubomirska; Madame Chalgrin, par CASIMIR STRYIENSKI. Paris, Girard et Villerelle, 1899, in-16 de 174 p. — Prix : 3 fr.

Ces deux victimes de la Terreur, sont la princesse Lubomirska et Mme Chalgrin, la fille de Joseph Vernet. Comment la grande dame polonaise vint-elle se faire guillotiner à Paris ? Elle y était arrivée de Suisse vers le 15 octobre 1792, tout simplement pour faire un séjour d'agrément. Car, à cette date déjà avancée, en pleine Révolution, plus tard en pleine Terreur, on s'amusait encore à Paris ; les fêtes étaient brillantes et les théâtres étaient fréquentés. La princesse de Lubomirska y avait d'ailleurs des amis, le prince de Salm et sa sœur la princesse de Hohenzollern. Une fois là, elle se lia avec Mme Dubarry et ce fut ce qui la perdit. Quand Mme Dubarry fut arrêtée à Louveciennes, on trouva chez elle deux lettres de la princesse ; celle-ci déjà suspectée et déjà dénoncée, fut incarcérée à son tour. Vainement les délégués polonais, envoyés pour solliciter le secours de la France pour la résurrection de leur patrie, intervinrent-ils en sa faveur ; vainement Kosciusko lui-même écrivit-il au ministre des affaires étrangères ; la princesse, traduite au tribunal révolutionnaire le 3 floréal avec Malesherbes, est condamnée comme lui. Elle se déclare enceinte et est envoyée à l'Évêché, devenu l'hospice national du tribunal révolutionnaire ; mais là elle ne peut contenir son indignation devant les procédés de certains médecins, et le 12 messidor elle est extraite de l'hospice et exécutée, malgré sa grossesse.

Mme Chalgrin n'était pas plus coupable. Mariée à un architecte du Roi, puis séparée de son mari, elle s'était réfugiée pendant la Terreur chez une amie, Mme Filleul, à Paris. Mme Filleul est arrêtée; on perquisitionne chez elle et en même temps chez Mme Chalgrin ; on trouve chez cette dernière une correspondance qui n'est ni d'elle ni adressée à elle, mais qui lui a été confiée par un ami ; ce n'est pas

une correspondance politique ; on n'y rencontre que « des phrases amoureuses. » N'importe, Mme Chalgrin est arrêtée ; elle a d'ailleurs chez elle vingt livres de bougie ; par ce temps de disette, c'est suspect. Elle est traduite devant le tribunal et condamnée à mort. Son frère Carl Vernet va implorer David, et David répond qu'il a peint Brutus et qu'il ne peut se déranger pour une aristocrate.

La vérité est que Mme Chalgrin, fort jolie, avait repoussé les avances de David : sous le jacobin, il faut toujours chercher l'homme et sous le Brutus de commande, le misérable rancunier et haineux.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire, par P.-M. DESMAREST. Paris, Garnier, 1900, in-12 de LXXVI-453 p. — Prix : 3 fr. 50.

En 1833 des mains amies publièrent l'œuvre posthume de Pierre-Marie Desmarest, ancien chef de division au ministère de la police générale, mort pendant le choléra de 1832. Ce volume s'intitulait : *Témoignages historiques* ; il n'apprenait pas grand'chose peut-être aux contemporains, et en touchant beaucoup de points délicats ou terribles de l'époque, il ne disait que des banalités. L'homme qui prenait la plume avait été cependant bien placé pour voir, il aurait pu, selon son mot, être un témoin, mais il restait un témoin discret ; il concluait presque toujours à des bagatelles ; selon lui les reproches adressés ou les soupçons portés n'étaient que des exagérations de parti et la police consulaire et impériale demeurait, bien entendu, absolument indemne de ces reproches, de ces soupçons. Un air de bonhomie facile régnait dans tout l'ouvrage, et la dédicace du livre disait assez bien la pensée de l'auteur dans un style à la fois pompeux et familier mais en fin de compte assez juste : « A la mémoire de Napoléon et à quiconque fera mieux que lui dans des circonstances aussi fortes. » — A cela rien à répondre s'il est certain que Napoléon avait fait « mieux » ; mais avait-il fait « bien » ? Desmarest n'osait le prétendre.

Cet ancien policier était aussi un ancien prêtre, disons plus vrai : un prêtre défroqué, marié et père de famille. Il ne pouvait passer pour un méchant homme, mais il avait une âme faible et un cœur pas très haut placé. Du moins la fin de sa vie évita le scandale bruyant. Il parlait de lui avec modestie : « Je n'ai de mon chef ni agi ni ordonné ;... je me suis voué sans réserve à mon travail de quinze ans, c'est là toute ma carrière ;... qu'on ne s'attende pas à de profonds secrets. »

C'est ce livre, curieux en soi, à qui beaucoup d'écrivains ont emprunté quelques traits, et devenu assez peu commun, que la librairie Garnier vient de rééditer. L'édition est précédée d'une étude sur Desmarest par M. Albert Savine ; étude longue, louangeuse et intéressante, ayant

éclairci les points obscurs de la vie de l'ancien chef de division, par des recherches patientes dans les Archives nationales. Le texte même de Desmarest est accompagné de notes riches et abondantes par M. Léonce Grasilier ; à lui revient en grande partie le mérite de ce « nouveau » volume; il fournit des renseignements généralement exacts et pour nous les donner il a pris la peine de remonter aux sources. Çà et là quelques appréciations sont controversables, et des fautes d'impression se sont glissées en plusieurs endroits; l'ensemble est tout à fait sérieux. Il adopte les opinions de Desmarest avec grande complaisance; on lui en voudrait chercher chicane qu'il ne devrait pas s'en plaindre.

Les principaux chapitres abordés par Desmarest sont : l'attentat de nivose; la mort de Paul Ier; l'entreprise de Georges Cadoudal; la mort du duc d'Enghien; divers événements arrivés à la prison du Temple : la mort de Pichegru et du capitaine Wrigt; l'évasion de Sydney Smith. — Puis : les tentatives d'assassinat contre l'Empereur par les deux Allemands Staaps et La Sahla (ce dernier le plus curieux et le moins connu). — L'affaire du général Malet, et à propos de la guerre d'Espagne deux chapitres malheureusement à peine ébauchés: sur le rôle personnel de Napoléon et l'histoire du faux baron de Kolli.

Afin de compléter beaucoup de lacunes, M. Grasilier a eu la bonne idée de publier en appendice des documents authentiques dont les plus précieux concernent l'affaire Malet; il les a empruntés avec discernement aux Archives nationales. C'est une bonne pierre d'attente pour un travail d'ensemble qui reste encore à écrire. Il a cru devoir ajouter aussi un long morceau de Desmarest sur le « siège de Valenciennes », en 1793, qu'il avait subi avec le bataillon des volontaires de la Charente. Ces pages n'ont aucune utilité; la table alphabétique qui termine le volume en a au contraire beaucoup : elle était nécessaire à cause de la multiplicité des noms cités et elle est bien complète. — L'ensemble offre donc de l'intérêt, mais la curiosité s'amusera de ces détails plus que l'histoire n'y trouvera de butin vraiment précieux. G. G.

Histoire de Maëstricht, par J. de Ras. Louvain, Clynmans, 1899, in-8 de II-130 p.

Voici le premier fascicule d'un ouvrage qui paraît devoir être important et sur lequel nous aurons probablement à revenir. Il nous retrace l'histoire de la ville de Maëstricht depuis son origine, au Ve siècle à ce qu'on dit, jusqu'au XIIe siècle. Nul mieux que M. de Ras, ancien archiviste de Maëstricht, maintenant bibliothécaire de l'Université de Louvain, ne paraît en situation d'écrire une bonne histoire d'une ville qui a parfois joué un rôle intéressant. Mais comme l'auteur le dit dans la Préface de ce premier fascicule, « à cause de la grande pauvreté de documents qui concernent le passé de la ville de Maës-

tricht avant le XIIe siècle, le seul moyen de donner à ces faits épars quelque intérêt, est de les retracer et de les faire revivre, en quelque sorte, dans l'histoire générale, et surtout dans celle de la Lotharingie, dont notre pays a toujours fait partie. » Nous sommes ainsi avertis de ce que l'on peut surtout trouver ici : un résumé de l'histoire générale des royaumes dont Maëstricht a fait partie du VIe au XIIe siècle. Mais on y rencontre autre chose encore, je veux dire un mémoire sur « la souveraineté des évêques de Liège sur la ville de Maëstricht avant la promulgation de l'*Ancienne charte* (1283) », qui m'a paru singulièrement long. ARMAND D'HERBOMEZ.

Olivier de Clisson, connétable de France, par A. LEFRANC. Paris, Retaux, 1898, in-8 de VI-460 p. — Prix : 4 fr.

Il y avait un livre à faire sur Clisson, comparable à celui de Siméon Luce sur Duguesclin, resté inachevé si malheureusement. Non que Clisson soit un personnage aussi séduisant et aussi sympathique que le grand connétable : loin de là. Mais son rôle dans les affaires politiques, son habileté dans la tactique militaire et ses victoires, ses services rendus à la cause bretonne pendant de longues années, jusqu'à la grande haine que lui avaient vouée les oncles du Roi et ses nombreux ennemis et qui lui valut d'échapper plusieurs fois à une mort presque certaine, tout le désignait à un Breton pour le sujet d'un beau travail. M. Lefranc, heureusement inspiré par son héros dont il sait reconnaître les défauts en même temps que les qualités, a écrit un volume intéressant (comment ne l'eût-il pas été !) et a mis en œuvre, pour le composer, les récits des chroniqueurs contemporains et un certain nombre de documents inédits. Il n'a pu arriver à connaître la vérité sur le fait des malversations qui auraient été l'origine de son immense fortune, et nous laisse sur ce point aux conjectures.

La vie de Clisson est sobrement racontée, facile à lire et conforme à une saine interprétation des événements. Nous reprocherons seulement à l'auteur de s'être trop laisser guider par les événements, sans les dominer, et sans en tirer des conséquences générales comme on est en droit d'en attendre à la suite d'un semblable travail ; mais si le texte est louable, nous ne saurions décerner les mêmes éloges à la façon désastreuse dont M. Lefranc comprend la publication des textes : outre des erreurs de lecture moins que rare, il est facile d'y relever une absence étrange de ponctuation, des inconséquences et des fautes de logique, des fautes aussi de chronologie, qui déparent singulièrement la publication et semblent faire supposer plus de négligence que d'ignorance. Et, malgré tout, nous croyons M. Lefranc insuffisamment préparé à cette biographie, dont quelques éléments lui ont échappé ; il a en effet négligé et laissé dans l'ombre, parce qu'il ne les connais-

sait pas, d'importants documents qui valaient la peine d'être mis en œuvre ; il a seulement travaillé dans les archives de Nantes et de Paris, et d'autres voyages eussent été indispensables. Enfin il joue parfois trop facilement avec les noms propres : que dire de Crécy-sur-Oise (p. 361), du seigneur de Laonais (p. 346), et de Châteauceaux (p. 431) ? Le volume est agrémenté de quelques vues et reproductions ; mais le moindre index onomastique eût bien mieux fait notre affaire.

H. Stein.

Figures du temps passé, XVIIIe siècle, par Lucien Perey. Paris, Calmann Lévy, 1900, in-12 de 412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les cinq figures du temps passé que présente aujourd'hui au public M. Lucien Perey, n'ont qu'un seul lien commun, c'est d'appartenir toutes à ce XVIIIe siècle, si séduisant malgré ses écarts, si brillant malgré ses vices, et que l'auteur connaît si bien. A vrai dire même, elles offrent entre elles plus de contraste que de ressemblance. Le comte Fédor Golowkin et le prince de Ligne ont été tous les deux les favoris de Catherine II ; mais le comte Golowkin, avec ses prétentions de tout diriger et sa pose perpétuelle, est en somme peu sympathique ; par ses maladresses et ses sottises, par son attitude inconvenante à Naples, il n'a réussi qu'à se faire révoquer et disgracier ; c'est une méchante langue au-châtiment de laquelle on applaudit. Le prince de Ligne est le type du grand seigneur, aimable, spirituel et charmant ; s'il médit, c'est avec grâce ; s'il pique, c'est avec légèreté ; et quoique au fond la grande Impératrice ait été quelquefois un peu choquée de sa franchise et ait eu peine à lui pardonner d'avoir quitté son armée pour celle de l'Empereur, elle lui conserve sa faveur jusqu'au bout ; quand la Révolution lui enlève sa fortune, il supporte cette perte avec une dignité pleine de noblesse ; on le plaint et on l'aime ; nous sommes loin du comte Golowkin.

Mme Geoffrin et Mme de Sabran ont été mêlées toutes deux au grand monde de la fin du siècle dernier ; mais l'une appartenait à ce monde par sa naissance ; l'autre s'y est introduite à force de volonté, de patience et d'intrigues. Toutes deux ont épousé de vieux maris ; mais Mme de Sabran était fière d'un époux qui avait eu la plus belle carrière maritime, et qui l'avait tirée d'une situation pénible ; Mme Geoffrin traitait le sien comme une utilité sans conséquence qu'on releguait au dernier plan, après s'en être servi, si bien que sa disparition fut à peine remarquée et que les habitués du salon se contentèrent de demander ce qu'était devenu ce vieux monsieur, qui était toujours au bout de la table, et dont ils ignoraient même le nom. — Mme de Sabran était toute de premier mouvement, toute de cœur, sans calcul, sans apprêt, au point d'en être parfois « Sabran la mal peignée. » Mme Geoffrin calculait tout, ses actes, ses paroles, sa tenue — nous ne croyons pas

qu'elle ait jamais été « la mal peignée » — et elle réussit ainsi à assurer son « règne » et à se créer des relations durables parmi tous les personnages en vue et même parmi les têtes couronnées ; elle mourut en pleine gloire, tandis que Mme de Sabran connut, à la fin de son existence, l'exil et la misère; et, par un dernier contraste, la mère des philosophes, qui d'ailleurs était toujours restée chrétienne, fit une mort édifiante.

Étrange également et bien mouvementée, cette vie de la reine Hortense, commencée dans les derniers beaux jours de la royauté expirante, continuée à l'ombre des échafauds de la Terreur et dans la pension de Mme Campan, illuminée par l'éclat de la cour impériale et du trône de Hollande, achevée elle aussi dans l'exil. M. Lucien Perey ne nous en raconte d'ailleurs qu'un épisode que des lettres inédites du comte de Castellane, préfet de Pau, éclairent d'un jour très curieux, montrant la princesse avec son charme et aussi ses inconséquences, mais détruisant en somme la légende de ses aventures prétendues avec l'amiral Verhuel.

Tout est donc contraste dans ce volume qui réunit cinq figures si différentes. Mais il y a une chose qui ne varie pas, c'est le charme du livre, le talent de l'auteur, sa manière ingénieuse et attrayante de présenter les faits et de donner à l'histoire tout l'intérêt d'un roman, son habileté à trouver des documents nouveaux et à les mettre en œuvre. Nous nous permettrons toutefois de signaler une erreur. La lettre de Catherine II au prince de Ligne du 30 juin 1790 doit être retardée d'un an, car elle parle de la malheureuse tentative de fuite de la famille royale, qui n'eut lieu, comme on sait, qu'en 1791 ; c'est une faute d'impression qu'il est facile de corriger. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens, par QUESVERS et HENRI STEIN. T. II. Paris, Picard et fils, 1900, in-4 de 787 p. — Prix : 25 fr.

MM. Quesvers et Stein continuent avec un courage que rien ne peut entraver, la publication entreprise par eux pour faire profiter leurs lecteurs des estampages laissés par Edm. Michel. Ceux-ci, à eux seuls, ont une grande valeur, mais les deux éditeurs la complètent par leurs recherches personnelles et les commentaires qui témoignent d'une saine critique et d'une infatigable curiosité.

Le premier volume était consacré à la ville de Sens; le second donne la description raisonnée des inscriptions de la banlieue de cette ville, des doyennés de Vanne, de Trainel et de Saint-Florentin. Rien n'est oublié, les pierres tombales, les cloches, les vitraux; le moindre mot, la date inscrite sur un mur, sont scrupuleusement relevés. C'est un ensemble de 340 textes qui viennent s'ajouter aux 187 du premier volume. Dans ce chiffre ne sont pas comprises les inscriptions qui ont disparu mais dont le souvenir a été conservé.

Et il ne s'agit pas seulement d'un catalogue qui serait un peu aride, comprenant l'inscription elle-même, sa restitution lorsqu'elle a plus ou moins subi les morsures du temps et quelquefois les outrages des hommes. MM. Quesvers et Stein à propos des personnes, donnent des détails précis recueillis à des sources authentiques, parfois même des notes généalogiques que l'on chercherait vainement ailleurs.

Ce nouveau volume offre peut-être plus d'intérêt que son devancier, parce que les ornements épigraghiques décrits sont plus variés et mieux conservés que ceux de la ville métropolitaine.

J'ai déjà eu l'occasion de le dire, peut-être plusieurs fois : il est grand temps que l'on recueille le texte des inscriptions du moyen âge et des temps postérieurs jusqu'à la fin du XVIIIe siècle. Dès à présent, ils font partie de l'histoire du pays et des familles ; plus tard on aura autant de curiosité à les consulter que nous en avons aujourd'hui pour les *corpus* d'épigraphie antique. Comme ceux-ci, les ouvrages tels que celui de MM. Quesvers et Stein révèlent mille détails sur les personnes, les institutions, les usages. On peut constater les changements opérés dans les familles qui, souvent, parties de positions humbles, s'élèvent peu à peu jusqu'aux premiers degrés de l'échelle sociale. Une table, qui ne comprend pas moins de quatre-vingts pages, à deux colonnes, permet de retrouver dans ce beau volume toutes les indications dont on a besoin. A. DE B.

Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie : *Bibliographie*, par les PP. AUGUSTIN et ALOYS DE BACKER. Seconde partie : *Histoire*, par le P. AUGUSTE CARAYON. Nouvelle édition, par CARLOS SOMMERVOGEL, S. J. *Bibliographie*, tome IX. Supplément : CASALICCHIO-ZWEISIG. Anonymes. — Pseudonymes. Index géographique des auteurs et des domiciles. Paris, Alphonse Picard et fils ; Bruxelles, Oscar Schepens, 1900, in-4 de 1822 col. — Prix : 40 fr.

Voici enfin achevée, par la publication du t. IX, la première partie de cette *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, à laquelle le P. Sommervogel a consacré son temps et sa science consommée avec un zèle si persévérant, et dont il a su faire, comme nous l'avons déjà dit, un ouvrage tout à fait neuf, non seulement par les additions dont il l'a enrichie mais par les améliorations de toutes sortes qu'il y a apportées.

Ce dernier volume contient la fin du Supplément. Il ne renferme pas seulement les articles nouveaux pour les jésuites omis dans les volumes précédents ou morts depuis l'impression, mais aussi des additions à la bibliographie des auteurs déjà mentionnés et des corrections aux notes biographiques dont chaque auteur est l'objet. Parmi les articles tout à fait nouveaux, nous citerons ceux du P. Coleridge, du P. Corluy, le savant exégète belge, du P. Cornoldi, du P. Cornut, du P. Charles Daniel, du P. S. Franco, du P. Martinov, notre regretté

collaborateur; du P. van Tricht. Nous signalerons aussi parmi les compléments les plus considérables ceux qui sont relatifs au collège de Cologne qui se trouve plus que doublé ; au collège de Constance, au P. Fr. Coster, au collège de Dillingen, au collège d'Hildesheim, au collège de Juliers, au collège de Paris.

Une table des anonymes donne les titres abrégés des ouvrages dont les auteurs ont été dévoilés, avec renvoi au tome et à la page, et les titres complets des ouvrages dont l'auteur est resté inconnu. Cette table est suivie d'une table des pseudonymes, dont la disposition ne nous satisfait pas pleinement : le P. Sommervogel classe ces pseudonymes au premier mot, à moins que ce mot ne soit un article ou Père; c'est ainsi qu'il faut chercher au prénom un pseudonyme composé d'un nom et d'un prénom, comme *Dominique des Brandons*, et à *Doctor* des pseudonymes comme *El Doctor Antonio de Las Casas*. C'est un principe un peu étrange, mais auquel on finit par s'habituer.

Enfin, sans compter une liste d'*Errata* que l'on fera bien de ne pas négliger, le tome IX se termine par un Index géographique, divisé en trois sections, et qui rendra d'utiles services. La première section donne par pays (classés alphabétiquement), et dans chaque pays par localités (aussi dans l'ordre alphabétique) la liste des auteurs de la Compagnie; la deuxième contient la liste des écrivains dont les notices biographiques renfermaient des erreurs qui se trouvent ainsi rectifiées; la troisième est consacrée à la liste des provinces, collèges, etc., mentionnés dans l'ouvrage.

En terminant cet article, nous exprimerons un double vœu : d'abord que le P. Sommervogel nous donne bientôt la deuxième partie du colossal travail auquel il a consacré sa vie avec un si complet dévouement ; en second lieu qu'un autre Père de la Compagnie, profitant de l'admirable instrument de recherches qui nous est mis entre les mains, rédige une *Histoire littéraire de la Compagnie*, qui ne serait plus, comme la *Bibliothèque*, accessible aux seuls érudits et chercheurs, mais qui mettrait le grand public au courant des services éminents rendus aux sciences et aux lettres par l'Institut fondé il y a trois siècles par saint Ignace de Loyola. E.-G. L.

BULLETIN

Où allons-nous? *Étude sur la vie future*, par le R. P. Lodiel. Paris, Maison de la Bonne Presse, 1900, in-16 de IX-196 p. — Prix : 0 fr. 75.

Dans ce petit opuscule, le R. P. Lodiel expose les raisons qui fondent notre confiance en l'immortalité de notre âme ; croyance du genre humain, simplicité et spiritualité de l'âme, désir d'un bonheur qui n'a point sa satisfaction ici-bas, nécessité d'une sanction supérieure aux préceptes de la morale. L'auteur cite de beaux passages de la plupart des auteurs con-

temporains, même de ceux qui, sur d'autres points, sont éloignés du christianisme ; à ces motifs de conviction, s'ajoutent les enseignements de la révélation qui confirment d'une manière absolue les déductions de la raison. Le R. P. Lodiel a cru devoir ajouter le récit d'un certain nombre de faits tant du spiritisme que de l'hagiographie catholique dans lesquelles la vie d'outre-tombe se révèle d'une manière plus sensible. Bon petit livre à recommander aux personnes du monde chez qui la croyance à la vie future est souvent par trop vague et trop indécise. D. V.

Qu'est-ce que le miracle ? *Analyse de sa notion. Ses éléments constitutifs*, par l'abbé E. Coste. Paris, Bloud et Barral, 1900, in-12 de 62 p. — Prix : 0 fr. 60.

Les Trois Formes du surnaturel. *Le Miracle, la révélation et la grâce*, par l'abbé P. Vallet. Paris, Bloud et Barral, 1900, in-12 de 64 p. — Prix : 0 fr. 60.

La collection *Science et Religion*, de MM. Bloud et Barral, s'enrichit chaque jour de nouvelles brochures. Par le choix des sujets, par le nom des auteurs, par la modicité du prix, elle forme un arsenal d'armes légères très propres à faire pénétrer dans tous les milieux la vérité catholique.

Une des plus grandes difficultés de notre temps est la répugnance que l'on rencontre chez beaucoup de gens pour tout ce qui est miracle ou surnaturel. Combien ces notions de miracle et de surnaturel s'accordent cependant avec les données de la raison, c'est ce qui résulte des deux brochures que nous annoncons ici.

— M. l'abbé Coste étudie surtout le miracle au point de vue théologique. Il montre les raisons profondes de cette manifestation divine, en explique le sens et la portée ; l'ordre naturel étant contingent, il est très rationnel que Dieu puisse le suspendre pour des motifs spéciaux, et opérer en dehors et au-dessus de cet ordre. Nous croyons que la thèse de M. l'abbé Coste n'eût rien perdu à poser aussi la question au point de vue scientifique, sans se laisser arrêter par des opinions nouvelles et risquées qui transforment la science en un symbolisme arbitraire.

— M. l'abbé Vallet, avec la grande compétence qu'on lui connaît, a embrassé un plus grand nombre d'objets. Il montre d'abord la convenance du miracle et répond aux objections tirées de la physique et de la mécanique. Les lois de la nature gardent toute leur stabilité, malgré l'intervention exceptionnelle de la puissance divine limitée à certains cas étroitement déterminés. Il explique ensuite la nécessité de la révélation, que les mystères révélés sont au-dessus de la raison, mais non inintelligibles et qu'ils ne sont pas affirmés sans preuve. Il définit enfin la nature de la grâce qui n'entrave point la nature, mais la couronne en l'élevant à une vie supérieure. Un dernier chapitre montre la réalisation du surnaturel dans les faits ; l'existence de l'Église n'est-elle pas un miracle public et permanent ?

Toutes ces vérités sont développées par M. l'abbé Vallet avec la netteté, la précision et la sûreté d'un théologien consommé. D. V.

Dieu principe de la loi morale, par Pierre Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Bloud et Barral, 1900, in-16 de 63 p. — Prix : 0 fr. 60.

Toutes les écoles philosophiques, même le positivisme, ont exalté à l'envi la loi morale ; mais elles sont loin de s'entendre sur la nature et le fondement de l'idée de bien ; plusieurs, après l'avoir placée très haut, posent des principes qui la sapent par la base. M. Vallet démontre rigoureusement qu'elle trouve en Dieu seul sa raison d'être et sa vertu. Pour cela il com-

mence par donner une notion exacte de la loi morale, qui est universelle, absolue, étrangère aux considérations d'utilité et de sentiment, conforme à la raison et essentiellement adaptée à la fin dernière de l'homme. Puis il développe admirablement le caractère divin de cette loi, en battant en brèche le système, trop prôné de nos jours, de la morale dite indépendante, que condamnent l'histoire, la raison, ses propres principes et ses funestes effets. Tout cela est exposé avec une logique serrée et dans un style clair, sobre, net. Tout le paragraphe VII du second chapitre est consacré aux objections positivistes et athées contre la doctrine catholique ; ce n'est pas le moins intéressant de cette excellente petite brochure, que tout le monde lira avec profit. G. BERNARD.

La Liquéfaction des gaz, par J. CAURO. Paris, Gauthier-Villars, 1899, gr. in-8 de 84 p. — Prix : 2 fr. 75.

Les méthodes de liquéfaction des gaz ont fait des progrès immenses depuis que MM. Cailletet et Pictet ont liquéfié, en 1877, un certain nombre de gaz, dits permanents. Les expériences de Hampson et du Dr Linde ont rendu pratique la liquéfaction de l'air et de l'oxygène. Exposer les méthodes et les résultats, tel a été le but de M. Cauro. Un premier chapitre est consacré à l'étude des propriétés générales de l'état gazeux et de l'état liquide. Les résultats sont représentés par de nombreuses courbes qui font immédiatement saisir la loi des phénomènes. Le chapitre second, très complet, est consacré aux méthodes de liquéfactions ; les deux autres chapitres à l'historique de la question et aux applications industrielles. L'application du froid à l'industrie a beaucoup d'applications toutes nouvelles ; nous y avons appris la méthode de frettage à froid des canons ; bon nombre d'industriels auraient intérêt à lire ce chapitre : ils y trouveraient probablement le germe de perfectionnements utiles à leur propre industrie.

Nous regrettons que ce livre n'ait aucun renvoi bibliographique, quoique l'ouvrage puisse se suffire à lui-même. Cette petite lacune ne pourra être comblée puisqu'une mort prématurée et tragique a enlevé M. Cauro à la science et à l'affection de ses amis, au moment où il se dévouait pour la science. É. CHAILAN.

La Goutte d'eau, par PAUL BORY. Abbeville, Paillart, s. d., in-8 de 318 p., avec 34 grav. — Prix : 1 fr. 75.

La Goutte d'eau est, croyons-nous, le quatorzième volume de la collection dite *Science pittoresque*. Ce volume ne dépare aucun des précédents, il est même supérieur à plusieurs d'entre eux. Sous ce titre métaphorique et modeste, c'est la physique du globe à peu près entière qui nous est donnée, et beaucoup plus encore. Qu'on en juge.

Nous voyons d'abord le rôle de l'eau (de la « goutte d'eau ») dans la nature : ce que c'est que l'eau, ses divers états, sa puissance, ses rapports avec le son, la lumière, l'électricité ; ses propriétés physiques et chimiques, eaux thermales et minérales, action de l'eau sur les volcans, les eaux de la mer, l'eau partout ; rôle de l'eau dans l'atmosphère, formation et classification des nuages, pluies, neiges, glace ; eaux d'infiltration, eaux de surface, formation et répartition des cours d'eau. Échange perpétuel des eaux

atmosphériques et des eaux telluriques. — Après le rôle de la « goutte d'eau », son œuvre : données géogéniques générales sur la formation des diverses couches de l'écorce terrestre, continuation de l'action de l'eau, corrodant les montagnes, creusant les vallées, coopérant à la formation des charbons minéraux ; formation des glaciers, leur progression, leur action, leur arrêt. Régime des fleuves, leurs érosions, transport de matériaux et formation des deltas ; végétation fluviale et lacustre ; la faune des eaux douces. Aperçus analogues sur les eaux des mers ; leur travail, ici de corrosion des côtes, là d'apport de sables ou de délaissés de terrain, ailleurs de construction avec le concours des foraminifères, des polypiers, ou bien par les matériaux transportés par les banquises et les icebergs ; courants marins, innombrables effluves de vie végétale et animale qui pullule au sein des ondes.

Tout ce qui précède concerne l'eau, ou plutôt les eaux, considérées en elles-mêmes et quant à leur rôle et leur action dans la nature. Il reste à examiner « la goutte d'eau » dans ses rapports avec l'homme, les services qu'elle lui rend, comme aussi les dangers qu'elle lui fait courir. — Sans remonter avec l'auteur aux temps préhistoriques et au rôle social de l'eau dans l'antiquité primitive, mentionnons d'abord les divers modes de navigation : flottages par radeaux ou à bûches perdues et batellerie sur les cours d'eau, navigation par grands et petits bâtiments sur la mer et les lacs. C'est là une première et immense utilisation de l'eau par l'homme. Mais il la fait le servir de bien d'autres manières : il utilise sa force soit indirectement soit directement pour moteurs de toute sorte ; il lui creuse des lits artificiels pour se procurer, par des canaux, un supplément de moyens de transport ; il l'oblige à irriguer ses prairies, il va la chercher dans ses nappes souterraines par des puits artésiens ; il lutte aussi contre ses envahissements, soit par des digues et des barrages, soit par drainage, colmatage et assèchement des marais. L'eau est indispensable à la vie, mais toute eau n'est pas bonne à boire ; il faut savoir la choisir : l'adduction et la distribution des eaux potables dans les villes est un problème de la plus haute importance ; non moins important est celui de l'écoulement des eaux vannes ou usées. L'eau joue un grand rôle en hygiène et en médecine, soit par hydrothérapie, soit par usage de la glace, laquelle a aussi son emploi dans l'alimentation et l'industrie.

Enfin la mer, comme les lacs et les rivières, fournit des produits spéciaux qui alimentent plusieurs industries et font vivre des populations entières : poursuite des cétacés, pêche de la morue, du homard, du hareng, de la sardine, etc., extraction des éponges, des huîtres perlières, du corail. Vicissitudes de la pêche en eau douce, pisciculture fluviale et maritime, parcs à huîtres et à moules, etc. Un produit encore de l'eau c'est le sel gemme déposé par des eaux salées depuis longtemps disparues.

Le volume se termine par une émouvante description des victimes que font en mer les tempêtes et du dévouement héroïquement simple et s'ignorant lui-même des marins sauveteurs.

Rédigé dans un esprit vraiment chrétien par une plume aussi savante et érudite que claire et littéraire, ce livre convient à toutes les catégories de lecteurs et ne présente d'inconvénient pour aucune. JEAN D'ESTIENNE.

Guide national et catholique du voyageur en France. Première Partie. Paris. Suivi du *Guide à l'Exposition de 1900*. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d. (1900), petit in-16 de VII-439 et 74 p., illustré de nombreuses phototypies, avec 2 plans. — Prix, cartonnage toile : 5 fr.

Guide Chaix. Les Plaisirs et les curiosités de l'Exposition. Paris, Chaix, 1900, in-12 de 295 p., illustré de nombreuses gravures, avec 22 plans. — Prix : 1 fr. 50.

Guide-Boussole. Exposition et Paris, publié sous la direction de E. Boucherioux. Paris, Ollendorf, 1900, in-12 de 171 p., illustré, avec plans dans le texte et hors texte. — Prix, cartonné : 1 fr. 25.

Guide pratique de l'Exposition de 1900, publié par le *Monde illustré*. Supplément au n° 2247 du 21 avril 1900. Paris, 13, quai Voltaire, gr. in-8 de 26 p., avec 9 plans. — Prix : 0 fr. 50.

Paris-Exposition 1900. Paris, Hachette, 1900, in-16 de xxiv-484 p., avec 31 cartes ou plans dont un plan d'ensemble en trois couleurs et de nombreuses gravures dans le texte. — Prix : 1 fr. 50 ; cartonné, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr.

La grande foire internationale est ouverte depuis le 14 avril, bien que tout soit loin d'être prêt : nul ne l'ignore. Puis, le Grand Architecte de l'Univers (pas celui des Loges, bien entendu) ayant été oublié, négligé, dédaigné même aux fêtes officielles d'inauguration, a presque aussitôt rappelé aux architectes et maçons d'ici-bas, ainsi qu'à leurs « maîtres, » qu'ils avaient construit sur du sable... Et c'est ainsi que les musiques commandées pour le dimanche 29 avril n'ont pas osé déverser leurs torrents d'harmonie sur une foule subitement endeuillée : chacun pensait aux neuf morts et aux neuf blessés du jour, auxquels, dès le lendemain, il a fallu ajouter encore trois morts et un blessé. — Début funèbre, mais qui ne nuira en rien au succès de l'entreprise : les foules accourront de l'orient et de l'occident, du septentrion et du midi, sans hésitation, pour voir, s'instruire, ou s'amuser. — Ceux qui veulent seulement s'amuser ne nous intéressent pas ; nous n'écrivons ici que pour les gens sérieux qui ont l'intention d'apprendre quelque chose d'utile. Sans doute, sous ce rapport, le champ à parcourir est immense. Aussi pour se bien diriger, pour avoir une idée de l'Exposition avant de s'y engager, chacun fera-t-il bien de se procurer un « guide » bien fait.

1. — Nos plus sincères sympathies sont dès à présent acquises au *Guide national et catholique du voyageur en France*, dont le très élégant volume que nous annonçons ici n'est que le premier d'un ensemble qui doit embrasser la France entière. Cette vaste entreprise, appelée à un grand succès, est le fruit de vingt-cinq années d'études et de voyages. « En composant ce recueil, lisons-nous dans la Préface, nous n'avons pas prétendu en faire un manuel exclusivement religieux ; nous avons tenu simplement à ce que, sans négliger aucunement les monuments profanes, les catholiques pussent visiter en connaissance de cause les sanctuaires innombrables élevés à la gloire de Dieu et en l'honneur de la Sainte Vierge et des saints, à la suite de faits historiques ou merveilleux, que nous raconterons en leur lieu et place d'après les sources les plus autorisées. »

Les visiteurs que l'Exposition universelle va amener à Paris cette année sont, au point de vue des « Guides », de deux catégories distinctes. La première comprendra les personnes qui, connaissant déjà la capitale, un peu ou beaucoup, passeront leur temps à l'Exposition surtout. Ceux-ci trouveront dans le présent volume une partie spéciale de 74 pages, suffisamment détaillée pour qu'ils puissent se diriger en parfaite connaissance de cause. La deuxième catégorie se composera des gens qui n'ont jamais visité la grande ville et pour qui le *Guide national et catholique* sera une véritable aubaine. Impression et illustrations sont des plus remarquables, le cartonnage est solide et gracieux et le format du livre est des plus portatifs. Il

mesure 15 centimètres sur 10. Dans une pochette faisant corps avec le deuxième plat de la couverture, ils trouveront deux plans : un plan de Paris en couleurs, aussi complet que bien exécuté et un plan particulier, en noir, de l'Exposition. — Une erreur à signaler (p. 43 et 45) : pourquoi dire « Globe terrestre » ? C'est « Globe céleste » qu'il eût fallu imprimer ; à corriger dans les futures éditions. — Relevons aussi une omission grave : Pourquoi, parmi les « Œuvres de défense religieuse et œuvres diverses » (p. 388-400), la *Société bibliographique* a-t-elle été oubliée ? Cette Société fait cependant beaucoup dans cet ordre d'idées, tant par ses nombreuses bibliothèques circulantes et son *Bulletin mensuel*, qui comporte une excellente Bibliographie d'ouvrages pour les bibliothèques populaires, que par le *Polybiblion* qui se publie sous ses auspices. Nous sommes persuadé qu'il suffira de noter cette lacune pour qu'elle soit incessamment comblée.

Dans la partie du *Guide* relative à l'Exposition, nous remarquons (p. 25), le *Nota* suivant que nous signalons à l'attention de nos lecteurs : « Bien des personnes qui se respectent ne s'attarderont guère — si tant est qu'elles s'y aventurent — dans plusieurs des prétendus palais dont le nom et le patronage indiquent assez le côté dangereux au point de vue moral. Cette réflexion pourra s'appliquer ailleurs encore ; elle est surtout à l'adresse des parents soucieux de l'innocence de leurs enfants. » On le voit, le *Guide national et catholique* est sérieux et vigilant. A nos amis à profiter de ses renseignements et de ses enseignements.

2. — *Le Guide Chaix. Les Plaisirs et les curiosités de l'Exposition* est parfait d'exécution, certes ; mais il me fait rêver, parce qu'il décrit, avec les yeux de la foi, moult choses agréables, attirantes, suggestives, etc., etc., qui, au 15 avril, date de son apparition, n'existaient pas toujours. J'ai beau être myope, avec un fort binocle je vois clair, de près et de loin, et j'ai vu. Or, même au 17 mai, date à laquelle j'écris, je constate encore bien des vides dans cette Exposition trop hâtivement inaugurée, je me demande pourquoi, puisqu'un décret en avait fixé l'ouverture au 5 mai. Enfin n'importe : Le *Guide Chaix* est excellent, malgré ses anachronismes qui, demain, se transformeront en actualité. « Pour la clarté de la description et de l'itinéraire, lisons-nous (p. 7), nous avons divisé l'Exposition en vingt sections. L'Exposition de Vincennes forme une section annexe ; à chaque section correspond un plan détaillé ; un plan d'ensemble, embrassant toutes les sections, indique, au moyen d'un numéro très apparent, le plan partiel agrandi qu'il faut consulter pour chacune d'elles. » Ces quelques lignes disent bien, disent tout : je n'ai rien à ajouter, sinon à opiner du bonnet à propos de l'itinéraire que le guide, au moyen d'une note imprimée à l'usage de la presse, trace de la sorte : Champs-Élysées, Esplanade des Invalides, Quai d'Orsay, Champ-de-Mars, Trocadéro, Cours la Reine.

3. — Voici maintenant le *Guide-Boussole. Exposition et Paris*, de la maison Ollendorff. Au coin droit du volume, on remarquera une petite boussole, dont je ne saurais, en conscience, garantir l'impeccable fonctionnement ; mais le Guide même est assurément bien compris. Très portatif, il aborde en premier lieu la question de finances. Puis il indique ce que l'on peut voir de plus saillant à Paris, les moyens de transport, les médecins à consulter le cas échéant ; il donne une liste alphabétique des rues de la capitale et note les environs de Paris, en oubliant, je ne sais pourquoi, deux localités charmantes, perdues qu'elles sont dans la verdure, Chaville et Viroflay. L'Exposition, avec ses attractions multiples, forme,

ainsi qu'il convient, la partie principale du volume, et c'est un vrai plaisir de consulter les nombreux plans qui s'y rattachent.

4. — Le *Monde illustré* a joint à son numéro du 21 avril dernier un *Guide pratique de l'Exposition de 1900* dont le texte est des plus rudimentaires : il se compose exclusivement de l'indication des produits exposés, rangés par ordre alphabétique, avec renvoi aux groupes, classes et étages et notation des plans, et de pages où l'on trouve chaque objet. Quant aux dits plans, ils sont au nombre de neuf. Pliée en deux, cette brochure se place facilement dans la poche.

5. — A la dernière heure, c'est-à-dire au moment où nous envoyons notre bon à tirer, le *Paris-Exposition* de la maison Hachette est déposé à nos bureaux. Vite, nous parcourons ce Guide, remarquable à tous égards. Ne cherchez pas midi à quatorze heures : je ne crois pas me compromettre en disant que rien ne saurait remplacer ce volume qu'il faut acheter tout de suite, c'est-à-dire avant de se hasarder dans les enceintes de l'Exposition. Même recommandation pour la visite de la capitale. — La première partie de *Paris-Exposition* contient les renseignements indispensables au visiteur arrivant à Paris ; la seconde, intitulée *Dans Paris*, donne, dans l'ordre alphabétique, la description des principales curiosités ; la troisième est relative à l'Exposition divisée en six sections ; la quatrième concerne le commerce et l'industrie en 1900, avec les noms qu'il convient de retenir. Les parties annexes comprennent les attractions autour de l'Exposition ; l'Annexe de Vincennes ; les Sports ; les environs de Paris ; un vocabulaire usuel et pratique en quatre langues (français, anglais, allemand, italien) ; enfin les plans des théâtres avec des renseignements sur la plupart des spectacles et concerts parisiens. Notons un détail vraiment ingénieux : de nombreuses primes et avantages, sous forme de bons faisant corps avec le volume, permettent de bénéficier de certaines réductions sur le prix d'entrée dans la plupart des attractions spéciales de l'Exposition et même sur le prix des places dans quelques théâtres parisiens. Beaucoup de plans et de gravures dans le texte et un grand plan d'ensemble en trois couleurs hors texte. Un dernier mot : le guide de la maison Hachette, comme le *Guide national et catholique*, sort de la banalité ordinaire ; l'un et l'autre, rédigés avec soin, sont à la fois une production d'actualité et une œuvre littéraire.

Nous tiendrons nos nombreux lecteurs français et étrangers au courant de ces publications de circonstance et, dès à présent, nous les engageons à ne faire leur choix que parmi celles mentionnées ici. E.-C. GAUDOT.

Le Projet de loi sur le stage scolaire, par HENRI BEAUNE. Lyon, Jevain, 1900, in-8 de 39 p.

Lettre à un ami sur la loi scolaire, par Mgr GOUTHE-SOULARD, archevêque d'Aix. Paris, maison de la Bonne Presse, s. d. (1900), in-32 de 21 p. — Prix : 0 fr. 05.

Ces deux brochures méritent d'être rapprochés. Toutes deux ont le même but, sont des armes pour le même combat. L'une, celle de l'ancien magistrat, est faite pour l'élite, pour les hommes de doctrine, pour les esprits cultivés et libéraux. L'autre, celle de l'évêque, s'adresse à la foule, à tous les hommes de bon sens, à tous les cœurs sincères. M. Henri Beaune discute savamment, consciencieusement et non sans esprit ni sans éloquence, le projet de loi dit « de scolarité » ; il l'étudie dans son ensemble et dans ses détails ; il en dévoile les origines maçonniques, il

en démontre la contrariété avec les principes de 89, avec la constitution républicaine; il en signale les conséquences iniques, funestes pour le pays, bonnes seulement pour le jacobinisme et pour le socialisme. Mais on est quelquefois tenté de trouver que M. Beaune fait beaucoup d'honneur au projet de M. Leygues. Tant de logique, tant de science, et tant d'éloquence sont-elles nécessaires pour faire ressortir tout l'odieux et toute la tartuferie de ce projet, qui dit aux pères de famille français : « Je vous laisse libres d'élever vos enfants comme vous le voudrez, mais je vous préviens que si vous ne les faites pas élever par l'État, l'instruction que vous leur donnerez les rendra incapables de toutes fonctions. » — Avec moins d'érudition, Mgr Gouthe-Soulard ne démasque pas moins bien et stigmatise plus vigoureusement encore cette loi « tyrannique, scélérate, criminelle, anti-libérale et anti-française », cette loi « anti-républicaine, si république peut encore signifier liberté, égalité. » En tout cas, la brochure de M. Beaune et celle de Mgr Gouthe-Soulard sont, l'une et l'autre, excellentes, chacune dans son genre, et il est à souhaiter que toutes les deux soient lues et propagées.

M. L.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Le 20 janvier, l'Angleterre perdait avec M. John RUSKIN un de ses plus grands écrivains. Il était né à Londres, le 8 février 1819; son père, qui lui laissa une fortune de cinq millions, le plaça à l'Université d'Oxford, où le jeune homme remporta, dès 1842, le prix Newdigate pour la poésie anglaise. Au sortir de l'Université, il commença par étudier la peinture, excellent moyen, pour un futur critique, de bien connaître l'art dont il parlera un jour, que de se plier aux détails et à la technique du métier. Puis, abandonnant définitivement le pinceau, il publia, sous le voile de l'anonyme, son premier grand ouvrage, *les Peintres Modernes*, si remarquable par le style et la hardiesse de ses appréciations, et qui lui valut de violentes attaques. Mais il les méprisa, et beaucoup de ses lecteurs, acceptant ses conclusions, devinrent autant d'admirateurs et de disciples qui répandirent ses idées. Il fit ensuite un long séjour en Italie, qu'il visita entière, et à son retour en Angleterre, il professa en 1860 à Édimbourg sur l'histoire du moyen âge et en 1869 rentra, en qualité de professeur d'esthétique, dans son ancienne école d'Oxford, où son enseignement obtint le plus vif succès. Si le nom de Ruskin n'avait hélas ! presque pas de signification pour la majorité du public français, il n'en est pas de même pour les lecteurs de cette Revue et ils connaissent trop les idées qui présidèrent à la naissance du préraphaélisme pour qu'il soit nécessaire de les exposer ici. Il convient toutefois de faire observer, après d'excellents écrivains, que le mouvement qui, en peinture, en architecture et en poésie, a entraîné l'école anglaise moderne, n'a pas été directement déterminé par Ruskin. Séduit par les tentatives et les essais dont il a été le témoin, il les a soutenus avec la fougue de son talent et la passion de son tempérament, a ramassé, en un corps de doctrine, les idées qui flottaient éparses et en a assuré le triomphe. La place nous fait défaut pour dresser ici une bibliographie complète de ses œuvres; aussi nous bornerons-nous à citer les plus connues, sans parler des nombreux articles qu'il a donnés dans divers périodiques : *Salsette and Elephanta, a prize poem* (Oxford, 1839, in-12); — *Modern painters* (London, 1843, in-8; 3e édition complétée en 5 vol. 1846-1860, in-4; dernière éd. 1897); — *The seven Lamps of*

architecture (London, 1849, in-8; nouv. éd. 1890); — *Poems* (London, 1850; in-8); — *The Stones of Venice* (London, 1851-1853, 3 vol. in-8; 4e éd. 1886); — *Examples of the architecture of Venice, selected and drawn to measurement from the edifices* (London, 1881, in-fol.); — *Pre-Raphaelitism* (London, 1851, in-8); — *Lectures on architecture and painting* (London, 1854, in-8); — *Giotto and his works in Padua* (London, 1854-1855, in-8); — *Notes on the Turner Gallery at Marlborough House*, 1856-1857 (London, 1857, in-8); — *The Political Economy of art* (London, 1857, in-8); — *The two Paths, being lectures on art and its application to decoration and manufacture* (London, 1859, in-8); — *The Oxford Museum* (en collab. avec H. W. Acland) (London, 1859, in-12); — *" Unto this Last " four essays on the first principles of political economy* (London, 1862, in-8); — *The Crown of wild olive, three lectures on work traffic and war* (London, 1866, in-8); — *The Queen of the air, being a study of the greek myths of cloud and storm* (London, 1869, in-8); — *Lectures on art, delivred before the University of Oxford in Hilary Term* (Oxford, 1870, in-8); — *Fors Clavigera, letters to the workmen and labourers of Great Britain* (Orpington, 1871, 8 vol. in-8); index, 1887); — *Munera pulveris, six essays on the elements of political economy* (London, 1872, in-8); — *Aratra Pentelici, six lectures on the elements of sculpture* (London, 1872, in-8); — *The Relations betwen Michael Angelo and Tintoret* (Keston, 1872, in-8); — *The Eagle's Nest, ten lectures on the relation of natural science to art* (London, 1872, in-8); — *Val d'Arno, ten lectures of the Tuscan art directly antecedent to the Florentine year of victories* (Orpington, 1874, in-8); — *Deucalion, collected studies of the lapse of waves and life of stones*; Parts I-VIII. Orpington, 1875-1878, in-8); — *Bibliotheca Pastotorum* (London, 1876-85, 4 vol. in-8); — *St Mark's Rest, the history of Venice* (Pars I-III et 2 suppléments. Orpington, 1877-1884, in-12); *Guide to the principal pictures in the Academy of Fine Arts at Venice* (Venice, 1877, 2 parts in-8). — *Elements of English prosody* (Orpington, 1880, in-8); — *Arrows of the chace, being a collection of scattered letters published chiefly in the Daily Newspapers 1840-1880, edited by an Oxford Pupil* (Orpington, 1880, 2 vol. in-8); — *The Lord's Prayer and the church, letters to clergy, with replies, ed. by F. A. Malleson* (London, 1880, in-8); — *The Art of England* (Orpington, 1883, in-8); *The Ruskin Birthday-Book, a selection of thoughts, mottoes and aphorisms for every day in the year* (Orpington, 1884, in-4); — *Cœli Enarrant, studies of cloud form and of its visible causes* (Orpington, 1884, in-8); — *The Pleasures of England* (Orpington, 1884, in-4); — *The Storm-Cloud of the nineteenth century* (Orpington, 1884, in-4); — *On the Old Road, a collection of miscellaneous essays, pamphlets and articles, published 1834-1885* (Orpington, 1885, 3 vol. in-4); — *Dilecta, consisting of correspondences, diary, notes and extracts from books* (Orpington, 1887, in-8); — *Praeterita, outlines of scenes and thoughts perhaps worthy of memory in my past life, an autobiography* (Orpington, 1887-1888, 3 vol. in-8); — *Poems, collected in chronological order* (London, 1891, 2 vol. in-4); — *Poetry of architecture, scenery and character* (London, 1892, in-4); *Music, ed. by A. M. Wakefield* (London, 1894, in-8).

— M. Louis ÉNAULT, mort le 27 mars, était né à Isigny (Calvados), en 1822. Cet écrivain, dont la réputation est peut-être supérieure au mérite, fit de bonnes études et obtint le diplôme de docteur en droit. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de Paris et plaida deux fois pour Lacordaire. Quand survint la Révolution de 1848, il fut, à la suite des journées de juin, inquiété à cause de ses attaches avec le parti légitimiste et, après avoir subi une courte détention, il quitta sa patrie. Il entreprit alors une longue suite de voyages auxquels l'avait préparé depuis longtemps l'étude sérieuse des

langues étrangères. Il parcourut tour à tour l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, les îles Hébrides et l'Allemagne. A son retour en France, en 1851, il se fit recevoir docteur ès-lettres et s'adonna dès lors à la littérature. Il reprit cependant encore ses voyages et visita la Palestine et la Turquie en 1852 et 1853; puis, ayant été chargé, en 1854, par le gouvernement, d'une mission dans le Nord, il se rendit successivement en Danemark, en Suède, en Norvège et en Russie. Revenu de ses périgrinations à travers l'Europe, il en fixa le souvenir dans une centaine de publications de tout genre, romans, études historiques, critique littéraire et récits de voyages qui témoignent de sa fécondité intellectuelle. Attaché pendant quelque temps au *Constitutionnel*, puis critique d'art dans un journal belge, *le Nord*, il donna aussi de nombreux articles au *Pays*, à *l'Athenæum*, à *l'Illustration*, au *Figaro*, à la *Revue française*, à la *Revue contemporaine*, et à la *Correspondance littéraire*. Nous bornerons notre énumération à certains de ses ouvrages les plus connus, savoir : *De Poena, thesis philosophica* (Cadomi, 1851, in-8); — *Eschyle* (thèse de doctorat ès-lettres) (Paris, 1851, in-8); — *Promenades en Belgique et sur les bords du Rhin* (Bayeux, 1852, in-8); — *La Terre Sainte. Voyage des quarante pélerins de 1853* (Paris, 1854, in-18); — *Constantinople et la Turquie, tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'Empire ottoman* (Paris, 1855, in-8); — *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay, précédés d'une étude sur sa vie et ses œuvres* (Paris, 1855, in-12); — *De Paris à Caen* (Paris, 1856, in-16); — *La Norvège* (Paris, 1857, in-18); — *Christine* (Paris, 1858, in-16); — *Les Iles Hébrides* (Paris, 1858, gr. in-8); — *La Vierge du Liban* (Paris, 1858, in-12); — *Angleterre, Écosse, Irlande, voyage pittoresque* (Paris, 1859, gr. in-8); — *Nadèje* (Paris, 1859, in-16); — *Alba* (Paris, 1860, in-16); — *Hermine* (Paris, 1861, in-16); — *L'Inde pittoresque* (Paris, 1861, gr. in-8); — *La Méditerranée, ses îles et ses bords* (Paris, 1863, gr. in-8); — *Stella* (Paris, 1863, in-16); — *Olga* (Paris, 1864, in-16); — *Irène. Un Mariage impromptu. Deux villes mortes* (Paris, 1865, in-16); — *L'Amérique centrale et méridionale* (Paris, 1867, gr. in-8); — *Le Pupille de la légion d'honneur* (Paris, 1869, 2 vol. in-16); — *Paris brûlé par la Commune* (Paris, 1871, in-12); — *La Destinée* (Paris, 1873, in-18); — *Londres, illustré par G. Doré* (Paris, 1876, in-fol.); — *La Circassienne* (Paris, 1877, 2 vol. in-16); — *Valneige* (Paris, 1887, in-16); — *Après la mort. L'Enfer, d'après les doctrines danoises et anglaises* (Paris, 1888, in-16); — *Ville et village, d'après B. Auerbach* (Paris, 1888, gr. in-4); — *D'après François Boucher* (Paris, 1891, in-fol.); — *Le Mirage* (Paris, 1892, in-16); — *Le Rachat d'une âme* (Paris, 1897, in-16); — *Myrto* (Paris, 1898, in-16).

— M. Friedrich-Bernhard-Christian MAASSEN, mort le 9 avril à Innsbruck, était un canoniste des plus distingués. Il naquit en 1823 à Wismar, étudia le droit et la philosophie à Iena, Berlin, Kiel et Rostock, puis se fit recevoir avocat en 1849. Vers 1854, il se convertit au catholicisme. Il fut nommé professeur extraordinaire de droit romain à Budapesth en 1855, et la même année à Innsbruck, où il devint professeur ordinaire en 1857. En 1860 il passa avec la même qualité de l'Université de Gratz en 1871 à l'Université de Vienne. Il était membre de l'Académie des sciences de Vienne. En dehors d'un très grand nombre d'articles insérés dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* de Vienne, il a publié une dizaine d'ouvrages de la plus haute valeur, dont un, entre autres, sur l'histoire des sources et de la littérature du droit canon, est devenu classique. Les plus dignes de mémoire sont : *Der Primat des Bischofs von Rom und die alten Patriarchalkirchen* (Bonn, 1853, in-8); — *Zwei Synoden unter König Childerich II* (Gratz, 1867, in-8); — *Geschichte der quellen und der Literatur des canonischen Rechts*

im Abendlande bis zum Ausgange des Mittelalters, 1er Band (Gratz, 1870-71, in-8) ; — *Neun Capitel über freie Kirche und Gewissenfreiheit* (Gratz, 1876, in-8) ; — *Unser Eherecht und das Staatsgrundgesets* (Gratz, 1878, in-8) ; — *Pseudoisidor-Studien* (Wien, 1885, 2 vol. in-8) ; — *Concilia aevi merovingici*, in den *Monumenta Germaniaehistorica* (Hannover, 1893, in-4).

— Nous devons encore un souvenir spécial à M. Eugène DE MARGERIE, mort à Paris le 15 mars. Né dans la même ville en 1820, il a consacré presque toute sa vie aux bonnes œuvres et notamment à la Société de Saint-Vincent de Paul et de Saint-François de Sales. Ancien président de la conférence de Sceaux, et du comité de l'œuvre du Vœu national, il fut pendant quelque temps collaborateur assidu de l'*Univers*. Moins connu par ses ouvrages que son frère Amédée, il laisse néanmoins un certain nombre de publications qui ont été fort goûtées des lecteurs catholiques. Il suffira de rappeler les suivantes : *Conférence d'Orsay. Projet de loi sur la révision des articles organiques du Concordat* (Paris, 1846, in-8) ; — *M. Louis Veuillot et ses derniers ouvrages, étude politique et littéraire* (Paris, 1851, in-8) ; — *Scène de la vie chrétienne* (Paris, 1857-1859, 2 vol. in-18) ; — *Réminiscences d'un vieux touriste* (Paris, 1863, in-18) ; — *Les Six Chevaux du corbillard* (Paris, 1864, in-18) ; — *Les Treize Malechances du capitaine Tancreuil* (Paris, 1867, in-18) ; — *Frère Arsène et la Terreur* (Paris, 1868, in-18) ; — *Le Christianisme en action. Choix de nouvelles* (Paris, 1869, in-8) ; — *Causeries sur l'Ancien et le Nouveau Testament* (Paris, 1870, in-18) ; — *La Conspiration des honnêtes gens* (Paris, 1872, in-18) ; — *La Société de Saint-Vincent de Paul* (Paris, 1874, 2 vol., in-18) ; — *La Banque du diable et autres petites histoires* (Paris, 1875, in-18) ; — *La Rue des Poivriers, récit du temps de la Commune* (Paris, 1875, in-18) ; — *Histoire de l'Église* (Paris, 1868, in-12) ; — *Petites Comédies, proverbes, à l'usage des collèges* (Paris, 1878, in-12) ; — *Cinquante petites controverses* (Paris, 1879, in-16) ; — *Légendes contemporaines* (Paris, 1881, in-12) ; — *Contes d'automne* (Paris, 1883, in-18) ; — *Moines et brigands et autres petits drames* (Paris, 1883, in-18) ; — *Au Foyer chrétien* (Grammont [Belgique], 1891, in-32).

— On annonce encore la mort de MM. : le Dr Henri BEAUREGARD, professeur de cryptogamie à l'École de pharmacie de Paris, qui laisse des publications remarquables telles que : *Guide de l'élève et du praticien pour les travaux pratiques de micrographie* (en collab. avec V. Galippe) (Paris, 1880, in-8), et *Nos bêtes* (Paris, 1896-1897, 2 vol. in-fol.), mort à Grasse, le 25 mars, âgé de 49 ans ; — le comte Vincent BENEDETTI, diplomate, auteur de deux ouvrages célèbres : *Ma Mission en Prusse* (Paris, 1871, in-8) et *Essais diplomatiques* (Paris, 1895, in-8, nouv. série, 1897), mort à Paris, le 28 mars, âgé de 83 ans ; — BOUCHOT, ancien professeur d'histoire au lycée Napoléon, qui a publié une édition des œuvres de Virgile, une traduction d'Hérodote et un *Précis de littérature ancienne*, mort le 19 avril, à 85 ans ; — l'abbé BRAY, professeur au grand séminaire d'Albi, mort le 3 avril ; — Léon CAHUN, conservateur-adjoint à la Bibliothèque Mazarine, auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquel nous citerons : *Les Aventures du capitaine Magon, ou Une Exploration phénicienne mille ans avant l'ère chrétienne* (Paris, 1875, gr. in-8, 3e éd., 1891), et *Introduction à l'histoire de l'Asie. Turcs et Mongols, des origines à 1405* (Paris, 1896, in-8), mort le 30 mars, âgé de 69 ans ; — l'abbé Hippolyte DELOR, ancien professeur au collège de Felletin (Creuse), qui laisse entre autres publications : *Pélage, tragédie chrétienne en cinq actes et en vers* (Paris, 1868, in-12) et *De la Liberté de l'enseignement supérieur. Foi et science* (Limoges, 1875, in-8), mort à Limoges, le 14 avril, à 90 ans ; — le R. P. Jean-Emmanuel-B. DROCHON, assomptioniste, directeur des *Con-*

temporains de la Bonne Presse, et auteur d'ouvrages remarquables tels que : *Histoire illustrée des pèlerinages français de la Très Sainte Vierge* (Paris, 1890, gr. in-8) et une nouvelle édition de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de J. Crétineau Joly (Paris, 1895-1896, 5 vol. in-8), mort le 23 avril, à Paris, âgé de 62 ans; — Édouard DUCRET, ancien directeur de la *Cocarde*, auteur de *Comment se fait la politique. Les Dessous de l'affaire Norton* (Paris, 1894, in-18) et de plusieurs romans, mort le 13 avril, âgé de 46 ans; — Ernest DUGIT, ancien doyen, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Grenoble, qui, outre ses deux thèses: *De insula Naao* (*Lutetiae Parisiorum*), 1867, in-8); *Étude sur l'Aréopage athénien* (Paris, 1867, in-8), a publié divers articles dans les *Annales de l'enseignement supérieur* de Grenoble, mort le 17 avril; — ÉTIENNE, économiste, ancien rédacteur en chef de la *Correspondance républicaine*, mort à Nicey (Meuse), le 23 mars; — Samson JORDAN, professeur de métallurgie à l'École centrale des arts et manufactures, ancien président de la Société des ingénieurs civils, mort à Paris le 24 février; — Jean-Baptiste LAGLAIZE, qui laisse quelques ouvrages tels que : *Fantoches d'opéra* (Paris, 1880, in-18); *Figurines dramatiques* (Paris, 1882, in-18), et des romans, mort en mars, à 74 ans; — l'abbé Marquet, ancien supérieur des grands séminaires de Bayeux et de Coutances, mort le 11 avril, à 68 ans; — le R. P. NÈGRE, jésuite, professeur à Brugelette, mort à Bédarieux, le 18 avril, à 89 ans; — Charles-Louis-Auguste NICAISE, auteur de publications archéologiques, historiques, littéraires et artistiques fort nombreuses et dont nous rappellerons : *Châlons-sur-Marne et ses environs* (Paris, 1861, in-16) et *Epernay et l'abbaye de Saint-Martin de cette ville* (Châlons, 1869, 2 vol. in-8), mort à Châlons-sur-Marne, le 22 avril, âgé de 72 ans; — Gustave PLANCHON, directeur de l'École supérieure de pharmacie de Paris, membre de l'Académie de médecine, auteur de nombreux et remarquables ouvrages sur la botanique et la pharmacologie, parmi lesquels nous citerons un *Traité de la détermination des drogues simples d'origine végétale* (Paris, 1874-1875, 2 vol. in-8), mort le 13 avril, à Montpellier, âgé de 67 ans; — l'abbé RAYNAUD, vice-recteur de l'Institut catholique de Paris, et ancien professeur de rhétorique au collège de Vaugirard, mort le 23 avril, à Pépieux (Aude), âgé de 42 ans; — Charles ROCHET, ancien professeur d'anthropologie pour les beaux-arts, qui laisse entre autres publications : *Le Prototype humain donnant les lois naturelles des proportions dans les deux sexes* (Paris, 1884, in-16) et *la Figure humaine scientifiquement étudiée* (Paris, 1892, in-18), mort le 18 avril, âgé de 85 ans; — SCHEDLIN, ancien professeur au lycée Charlemagne, maître de conférences à l'École polytechnique, mort le 3 avril; — André-Bernard-Émile TROUETTE, ancien proviseur et professeur du lycée de Saint-Denis (île de la Réunion), mort à Salazie, en avril, âgé de 86 ans; — le colonel Georges DE VILLEBOIS-MAREUIL, qui, en dehors d'articles parus dans diverses revues, notamment dans le *Correspondant* et l'*Action française*, laisse comme principales publications : *Le Maréchal de Moltke*, par *** (Paris, 1888, in-16); *L'Armée russe et ses chefs en 1888, par l'auteur du « Maréchal de Moltke »* (Paris, 1888, in-16), et trois romans, mort à Boshof (Afrique du Sud), le 5 avril, âgé de 52 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de : Miss Anne BEALE, romancière anglaise, auteur, entre autres publications, de *Rose Mervyn of Whitelake* (London, 1879, 3 vol. in-8) et *Idonea* (London, 1881, 3 vol. in-8), morte en avril; — de MM. Emil BLOESCH, bibliothécaire de la ville de Berne et professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université, mort en mars, dans cette ville; — Mme Bianca BOBERTAG, romancière, morte en avril, à Breslau, âgée de 54 ans;

— le Dr Julio Cesar DE SANDE SACCADURA BOTTE, professeur de pharmacologie et doyen de la Faculté de médecine de Coïmbre, mort en février; — Sir Frederick William BURTON, ancien directeur de la *National Gallery*, de Londres, mort dans cette ville le 18 mars; — Hermann DOLLMAYR, privat-docent d'histoire de l'art moderne à l'Université de Vienne, et conservateur de la section de peinture du Musée de la cour, mort dans cette ville le 20 mars; — Emil ENGELMANN, poète, mort à Stuttgart, au commencement d'avril, âgé de 63 ans; — Theodor FLATHE, historien, mort à Loschwitz, près Dresde, le 26 mars, à 72 ans; — Archibald FORBES, le correspondant militaire anglais bien connu, collaborateur du *Daily News*, auteur de nombreux ouvrages remarquables parmi lesquels nous citerons : *My Experiences in the Franco-German War* et *Souvenirs of some continents, William I of Germany*, mort à Londres le 27 mars, âgé de 62 ans; — Mlle Ellen FRIES, connue par ses publications sur l'histoire de la Suède, morte à Stockholm, le 3 avril, âgée de 55 ans; — le Dr Josef GRUBER, professeur émérite d'otologie à l'Université de Vienne, mort dans cette ville le 30 mars, à 73 ans; — Vincenz JOHN, professeur de statistique et d'économie politique à l'Université d'Innsbruck, mort dans cette ville, le 6 avril; — le Dr Klas August LINDERFELT, qui, après avoir rempli les fonctions de bibliothécaire de la ville de Milvaukee, fut attaché à la rédaction de la *Semaine médicale* de Paris, mort à Paris le 18 mars, à 53 ans; — Jullius LÖBE, connu par ses recherches sur Ulfilas, mort à la fin de mars, à Rasephas, près d'Altenburg, âgé de 96 ans; — James MARTINEAU, théologien, prédicateur et métaphysicien, qui occupa la chaire de philosophie mentale et morale au New College de Manchester et qui laisse plusieurs ouvrages importants, mort le 12 janvier, à Londres, dans sa 60e année; — le cardinal Camillo MAZZELLA, successivement professeur de théologie à Lyon, aux États-Unis et à l'Université grégorienne, mort le 27 mars, âgé de 67 ans; — le Dr William PRIESTLEY, professeur de gynécologie à l'Université de Londres, qui laisse une édition de *The Obstetric Memoirs and Contributions*, of J. Y Simpson (Edinburgh, 1853, in-8), mort à Londres, le 10 avril, âgé de 71 ans; — Kléon Rhizos RHANGABÉ, diplomate et littérateur distingué, connu surtout par des drames, des poésies lyriques et un ouvrage sur Homère (1883, in-8), mort à Constantinople le 9 avril, âgé de 58 ans; — Antonio SAPORETTI, professeur d'astronomie, directeur de l'Observatoire astronomique et météorologique de Bologne, auteur de publications scientifiques, mort à Bologne, en mars, âgé de 79 ans; — Robert SCHNEIDER, professeur de chimie à l'Université de Berlin, mort le 3 avril, dans cette ville, âgé de 75 ans; — Wilhelm SCHULZ, professeur de sciences minières à l'École technique supérieure, mort à Aix-la-Chapelle, le 1er avril, âgé de 58 ans; — R. A. M. STEVENSON, le critique d'art de la *Pall Mall Gazette*, mort en avril; — E. TONNER, directeur de l'Académie commerciale tchèque, mort à Prague en avril, à l'âge de 71 ans; — Henri Duff TRAILL, rédacteur à la *Pall Mall Gazette*, *The Saturday Review*, *The Daily Telegraph*, directeur de *The Litterature* depuis sa fondation en 1897 par le *Times*, et auteur d'ouvrages de littérature, d'histoire et d'économie politique, mort le 21 février, à Paddington, âgé de 58 ans; — Andrew W. TUER, journaliste, directeur de la *Leadenhall Press* de Londres, et auteur entre autres publications de : *History of the horn Book* et *The Book of delightful and strange designs*, mort à Londres le 24 février, âgé de 62 ans; — Emiel VARENBERG, collaborateur du *Messager des sciences historiques de Belgique*, et auteur de publications estimées parmi lesquelles nous rappellerons seulement : *Épisodes des relations du comté de Flandre. La Flandre et*

l'empire d'Allemagne (Bruxelles, 1873, in-8), mort à la fin de mars, à 75 ans; — le rabbin Isaac Meyer WISE, fondateur de l'Hebrew Union College, réformateur du judaïsme en Amérique, directeur de l'*American Israelite* et de *Die Deborah*, qui a beaucoup écrit sur le judaïsme, mort le 26 mars, à 81 ans; — G. H. von WYSS, privatdocent de physique à l'Université de Zurich, mort à Davos, en avril; — Mikhaïl ZAGOULAIEV, un des plus anciens collaborateurs du *Journal de Saint-Pétersbourg*, mort dans cette ville, en avril, à 66 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 22 décembre 1899, M. Clermont-Ganneau a communiqué une lettre du P. Paul de Saint-Aignan relative à la découverte d'un grand sépulcre juif au lieu dit Râs el Madbèse, près de Jérusalem. — Le 29, M. de Barthélemy a présenté une note de M. Maspéro contenant le commentaire d'une longue inscription hiéroglyphique qui représente le roi Nectanébo II et porte mention expresse de l'usage de la dîme. — Le 5 janvier 1900, M. S. Reinach a annoncé que M. E. Preuner, de Greifswald, a démontré que l'une des statues découvertes à Delphes par l'École française est un original de Lysippe; M. Viollet a communiqué un mémoire sur les justices et les milices communales au moyen âge. — Le 12 janvier, M. Müntz a communiqué une étude sur l'illustration des Triomphes de Pétrarque. — Le 19 janvier, M. Heuzey a présenté quelques observations sur des objets découverts dans la nécropole punique de Carthage par M. Gauckler; M. de Lasteyrie a commencé la lecture d'un mémoire sur le portail occidental de la cathédrale de Chartres; M. E. Châtelain a communiqué une note sur un palimpseste inconnu du IVe ou du Ve siècle, contenant l'Histoire naturelle de Pline : les feuillets sont conservés les uns au séminaire d'Autun, les autres à la Bibliothèque nationale; M. le Dr Hamy a lu une note sur un certain nombre de survivances ethnographiques chez les Berbères; M. Ravaisson a fait une communication sur un portrait de Philippe IV par Rubens, conservé à Florence: ce portrait a été attribué à tort à Vélasquez. — Le 26 janvier, M. de Barthélemy a lu une lettre de M. Maspéro sur les travaux entrepris pour le redressement des colonnes de la salle hypostyle de Karnak; M. de Lasteyrie a achevé la lecture de son mémoire sur le portail occidental de Notre-Dame de Chartres qu'il considère comme postérieur à 1144 et antérieur à 1195; M. Th. Reinach a présenté la photographie d'une stèle du musée d'Avignon, portant un décret qui confère le droit de cité honoraire à trois personnages militaires; M. L. Havet a proposé une restitution de l'épigramme de Domitius Martius sur le poète Bavius.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 9 décembre 1899, M. Desjardins a communiqué un mémoire sur les parlements et les dictateurs en Angleterre, de 1647 à 1653; M. Lefèvre Pontalis a lu une étude sur la réforme électorale en Belgique. — Le 16 et le 23 décembre, M. Waddington a lu un mémoire sur les philosophes grecs avant Aristote. Le 23 décembre, M. Paul Leroy-Beaulieu a présenté quelques observations sur les opinions de Voltaire au sujet du Canada; — le 30 décembre, M. A. Bertrand, de Lyon, a communiqué un mémoire intitulé : *Une Enquête parlementaire rétrospective, Arago et Lamartine.* — Le 6 janvier 1900, la séance a été levée en signe de deuil, à l'occasion de la mort de M. Lévêque. — Le 13 et le 20 janvier, M. Waddington a continué la lecture de son mémoire sur les philosophes grecs avant Aristote. — Le 27 janvier, M. le comte de Mouy a lu un mémoire intitulé : *Essai de gouvernement parlementaire en Turquie et événements survenus en 1878 à Constantinople*; M. Levasseur a présenté des

tableaux graphiques montrant la progression en ce siècle des dépenses publiques.

ÉLECTIONS.— *Académie des inscriptions et belles-lettres.*— M. H. Omont a été élu membre ordinaire au second tour en remplacement M. A. Giry, décédé, par 21 voix contre 11 données à M. Hartwig Derenbourg.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — M. Théodule Ribot a été élu membre ordinaire (section de philosophie) en remplacement de M. Nourrisson, décédé, par 21 voix contre 9 à M. Brochard et 3 à M. Gardair. M. Liegeois, de Nancy, a été élu correspondant dans la section d'économie politique, statistique et finances.

CONCOURS. — La classe des beaux-arts de l'Académie royale de Belgique met au concours pour 1902 les sujets suivants : 1. Dégager des grandes époques et des chefs-d'œuvre de l'architecture, les principes rationnels de la polychromie ornementale appliquée à la décoration des édifices (600 fr.) ; — 2. Histoire artistique de la sigillographie dans l'ancien comté de Flandre et l'ancien duché de Brabant (600 fr.) ; — 3. Peintres flamands qui, au XVIe siècle, n'ont pas subi l'influence italienne et ont continué les traditions nationales (800 fr.) ; — 4. Histoire de l'orgue depuis le moyen âge jusqu'à nos jours (1 000 fr.). Le délai pour la remise des mémoires en français ou en flamand est fixé au 1er juin 1901.

CONGRÈS. — Du 24 au 31 mai se tiendra dans la salle du palais des Congrès à l'Exposition universelle, un congrès international des sciences de l'Écriture. Le trésorier du congrès, auquel doit être adressée la cotisation (15 fr. ; 10 fr. pour les membres de la Société de l'École des chartes, de la Société de graphologie, de l'Association française pour l'avancement des sciences et des sociétés analogues à l'étranger), est notre collaborateur M. J. Depoin, 150, boulevard Saint-Germain. Parmi les 23 questions du programme, notons les suivantes : Types caractéristiques des écritures européennes. — Évolution des écritures nationales cursives ; — Fixation de l'âge des manuscrits, règle de critique ; — Moyens de reconnaître l'authenticité des autographes ; — De la Méthode en graphologie.

PARIS. — Les *Annales de la Patrie française*, revue bimensuelle politique et littéraire, dont le premier fascicule vient de paraître (Paris, 196, rue de Rivoli, in-8, 6 francs par an), est l'organe de la ligue bien connue déjà, qui s'est fondée sous la présidence d'honneur de M. François Coppée et la présidence effective de M. Jules Lemaître. Tout en se défendant de faire de la polémique et de se mêler aux querelles des partis, les *Annales* traitent toutes les questions politiques et d'actualité. Naturellement la littérature y aura sa place aussi : c'est ainsi que le premier fascicule contient un amusant et instructif dialogue de M. Henri Lavedan : *Les Croix*, et un roman de M. François Coppée : *Les Vrais Riches*. N'oublions pas une belle poésie du maître : *Après le service funèbre célébré pour le colonel de Villebois-Mareuil*, qui offre un contraste saisissant entre l'ouverture bruyante de l'Exposition et le recueillement de la pieuse cérémonie.

— MM. Paul Pic, professeur à la Faculté de droit de Lyon, et Justin Godart, docteur en droit, viennent de fonder une revue consacrée spécialement à l'étude de la législation industrielle. Elle a pour titre : *Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale* et elle paraît le 20 de chaque mois, depuis le mois de janvier (à Lyon, chez E. Nicolas, et à Paris, chez Arthur Rousseau ; 8 francs par an pour la France, 10 francs pour l'étranger). Exposer dans ses grandes lignes la législation ouvrière française au fur et à mesure de ses transformations, la comparer aux institu-

tions similaires de l'étranger, en signaler les imperfections et les lacunes, et, suivant le même plan, dresser le tableau détaillé du mouvement social, tel est, d'une manière générale, le programme de ce nouveau périodique, qui affirme son intention de rester sur le terrain des études juridiques et économiques et de ne se rattacher à aucune école. Il se recommande, du reste, par d'éminents patronages, tels que ceux de MM. Bleton, vice-président de la Société d'économie politique de Lyon, Cauwès, Gide, Jay, Thaller, professeur à la Faculté de droit de Paris, Cohendy et Rougier, professeur à la Faculté de droit de Lyon, le docteur Lacassagne, professeur à la Faculté de médecine de Lyon, etc. Les premières livraisons contiennent de bons articles : de M. Paul Pic, sur la législation ouvrière; de M. J. Pey, sur la réforme des conseils de prud'homme; de M. E. Bender, sur les imperfections de la loi relative à la saisie-arrêt des salaires; de M. Justin Godard, sur l'économie sociale; de M. L. Varly, sur les syndicats en Belgique, etc.

— M. Brunetière dédaigne un peu l'éloquence judiciaire, comme chacun peut le voir par l'étude qu'il lui a consacrée dans le dernier volume de ses *Nouvelles Questions de critique*. Il lui fait divers reproches : de manquer de sincérité, de ne pouvoir s'élever sans sortir de son sujet et sans s'exposer à l'emphase et à la déclamation... Dans une brochure ayant pour titre : *Lettre à M. Ferdinand Brunetière sur l'éloquence judiciaire* (Paris, Giard et Brière, in-12 de 72 p.), M. F.-L. Claudel prend la défense de ce genre d'éloquence, auquel on ne peut refuser tout au moins le droit de revendiquer les plus grands orateurs de l'antiquité, Démosthènes et Cicéron. Mais, sans remonter si haut, nous estimons que M. Claudel aurait pu encore avoir gain de cause contre l'éminent critique par la seule comparaison des avocats actuels avec les prédicateurs et les orateurs politiques. Il a tort, à notre avis, de concéder à M. Brunetière « l'infériorité de nos avocats. » Où sont donc aujourd'hui nos grands orateurs de la chaire ? Et, quant à nos orateurs politiques, comment seraient-ils supérieurs à ceux du barreau, puisque ce sont les mêmes ?...

— Au temps où l'on proscrit les moines, il est opportun de montrer leur bienfaisante action sociale et économique. C'est ce que tente très heureusement M. J. Dauceval dans une plaquette à répandre par milliers, intitulée : *Saint Benoît et son action sociale et économique* (Lille, Le Bigot, in-8 de 71 p. Extrait de *la Démocratie chrétienne*). Grâce à des documents bien choisis, l'auteur fait ressortir : 1° l'action sociale personnelle de saint Benoît; 2° son action sociale posthume, tant sur la société religieuse (moines et clergé) que sur la société civile; 3° son action économique.

— M. Spyridon Pappas a trouvé et publié dans la *Revue de la France moderne*, sous le titre : *Le Directoire et les Grecs*, des documents qui jettent la lumière sur les relations du gouvernement français avec le peuple grec de 1796 à 1798 (tirage à part; Paris, E. Paul, in-8 de 5 p.).

— M. Camille Couderc a eu le bonheur de mettre la main sur quelques *Documents inédits sur Guillaume Fichet et sa famille* (Extrait du *Bulletin du bibliophile*. Paris, Henri Leclerc, in-8 de 12 p.). Ce sont quatre pièces de vers rédigés en vers élégiaques, à l'occasion de la mort de Jacques Fichet, frère inconnu jusqu'ici de Guillaume. Les renseignements qu'elles nous fournissent complètent et précisent ce que nous devions aux consciencieuses recherches de M. Jules Philippe. Nous y apprenons notamment que les parents de Guillaume s'appelaient Amédée et Jeanne, que son frère Jacques était entré contre le gré de sa famille dans l'ordre des frères

prêcheurs et qu'il mourut avant 35 ans. M. Couderc croit pouvoir attribuer ces vers au fameux Robert Gaguin.

— M. Maurice Prou, nommé professeur de diplomatique à l'École des chartes, en remplacement de feu M. Arthur Giry, vient de publier la leçon d'ouverture par laquelle il a inauguré son cours. Après un éloge de son prédécesseur, dont il a fait surtout ressortir la haute valeur comme diplomatiste, M. Prou a donné un aperçu de l'histoire et des progrès de la diplomatique, fort complet dans sa concision : *Cours de diplomatique. Leçon d'ouverture fait à l'École des chartes le 25 janvier 1900* (Extrait de la *Revue internationale de l'enseignement*, du 15 mars 1900. Paris, A. Chevalier-Marescq, in-8, de 27 p.).

— Le *Dictionnaire général de la langue française du commencement du* XVII*e siècle jusqu'à nos jours*, fait par MM. Adolphe Hatzfeld et Arsène Darmesteter, avec le concours de M. Antoine Thomas (Paris, Ch. Delagrave, in-8), approche de son achèvement. Le 28e fascicule qui vient de paraître (pages 2145-2224) nous conduit de *Théâtralement* à *Velu*.

— Nous avons parlé déjà ici du *Répertoire général, ou Dictionnaire méthodique de bibliographie des industries tinctoriales et des industries annexes*, entrepris par M. Jules Garçon. L'introduction, mise en tête du tome Ier, vient d'être tirée à part (Paris, Gauthier-Villars, in-8 de 74 p.). La notice sur les sources bibliographiques du dictionnaire forme une véritable bibliographie que l'on consultera avec profit et qui permet de se rendre compte de l'immensité du travail de dépouillement courageusement exécuté par M. Garçon.

ANJOU. — M. Desmé de Chavigny publie une *Histoire de l'Église et de l'Académie protestantes de Saumur*, depuis leurs origines jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, dans la *Revue poitevine et saumuroise*.

AUVERGNE. — L'Auvergne et le Velay ont organisé des syndicats d'initiative dans le but de faciliter les excursions aux sites merveilleux qu'offre de tous côtés, dans ces deux provinces, le plateau central de la France. Ces syndicats font mieux que le Club alpin : ils mettent gratuitement à la disposition des touristes tous les renseignements qui peuvent leur être utiles pour zigzaguer en montagne (itinéraires, moyens de transport, guides, hôtels, voitures, ressources diverses). Ils répondent, par retour du courrier, à toute lettre adressée aux présidents des syndicats. Celui de l'Auvergne a ses bureaux à Clermont-Ferrand, place de Jaude ; celui de la Haute-Loire, 10 place du Breuil, au Puy. Ils distribuent gratuitement leurs guides illustrés de belles et nombreuses phototypies ; celui de la Haute-Loire délivre des coupons d'hôtels et de voitures à des prix débattus et économiques, des tickets pour les guides dans les mêmes conditions ; publie des tableaux réguliers d'excursions en montagne par voie d'affiches et dans les journaux de la localité et offre quantités d'autres facilités et avantages aux voyageurs.

BERRY. — M. l'abbé Bellouard a donné une *Histoire de l'abbaye de Notre-Dame de Fontgombault* (Paris, Oudin, in-12 de 180 p.). Ce monastère, fondé au XIe siècle par un compagnon de Robert d'Arbrissel, Pierre de l'Étoile, a laissé peu de traces dans les annales monastiques. Il fut gouverné à la fin du dix-septième siècle par un prieur de grand mérite, dom Andrieu, qui trouva moyen, malgré les préoccupations de sa charge et les soucis d'une réforme pénible, de réunir les éléments d'une histoire de cette abbaye. M. l'abbé Bellouard a largement mis son travail à contribution. Fontgombaud, qui est devenu dans ce siècle une abbaye cistercienne, possède une belle église romane, bien restaurée grâce au dévouement de M. l'abbé Lenoir.

CHAMPAGNE. — Le fort volume de *Mémoires* que la Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube vient de publier sous la date de 1899 (Troyes, imp. Paul Nouel, gr. in-8 de 492 p., avec 2 planches), est le soixante-huitième de la collection. Il est rempli par six études toutes dignes d'attention. Celle qui nous a le plus intéressé c'est peut-être l'*Histoire corporative des artisans du livre à Troyes*, par M. Louis Morin; mais nous n'avons là que la première partie de cet excellent travail. Les autres mémoires, cependant, ont un mérite sensiblement égal. En voici les titres : *Dom Mareschal et les Archives du diocèse de Troyes*, par M. Albert Babeau; — *Philippe le Hardi, duc de Bourgogne. Sa vie intime pendant sa jeunesse; ses qualités et ses défauts; ses goûts et ses habitudes*, par M. J.-Joseph Vernier; — *Rôle des fiefs du bailliage de Chaumont en 1504 et années suivantes*, publié par M. Alphonse Roserot; — *Les Juifs en Champagne*, par M. M.-A. Gerson; — *Le Pin sylvestre (Pinus sylvestris L) dans les dépôts quaternaires de Clérey*, par M. P. Fliche.

CORSE. — Les conditions dans lesquelles s'effectua la soumisson définitive de la Corse à la commune de Gênes sont peu connues. Quant aux événements qui la précédèrent, les historiens en ont des notions si vagues que chacun d'eux les a rapportés à des dates fort diverses. » Telles sont les raisons qui ont amené M. le comte Colonna de Cesaro Rocca à nous retracer, d'après une étude attentive des documents, *la Réunion définitive de la Corse aux états de la commune de Gênes en 1347* (Genova, typ. R. Istituto sordo-muti, in-16 de 16 p.).

FOREZ. — M. Noël Thiollier entreprend une série de publications, inspirées par la conservation des objets précieux que possèdent les églises de campagne. Les archéologues, les savants que les études locales passionnent, tous ceux qui ont le culte de la petite patrie ne manqueront pas d'approuver cette initiative. La première plaquette, ornée d'une gravure et de quatre belles planches phototypiques, vient de paraître : *Objets mobiliers anciens existant dans les églises du canton du Chambon-Feugerolles (Loire)* (Paris, Plon-Nourrit, gr. in-8 de 8 p.). L'auteur se propose de signaler ainsi à la Commission des monuments historiques, dont il est le correspondant pour sa région, les objets méritant d'être classés et par conséquent préservés contre la cupidité ou l'ignorance, grâce à la loi du 30 mars 1887. Les objets, si bien décrits dans la première notice lue au congrès des sociétés des beaux-arts, ont tous été classés sur la liste des monuments historiques, à l'exception des autels de Cornillon. — Nous devons encore appeler l'attention sur une autre plaquette du même M. N. Thiollier : *Une Vente de tableaux de maîtres à Paris en 1710* (Paris, Plon-Nourrit, gr. in-8 de 4 p.). Il s'agit de la célèbre collection de Montarsy. Parmi les peintures se trouvaient deux Paul Véronèse, un Poussin, un Raphaël, un Bradgewater, un Carrache, etc., etc. On ignore ce que sont devenus ces tableaux? Un inconnu à éclaircir.

FRANCHE-COMTÉ. — *Le Monastère de la Visitation de Saint-Amour* dont M. l'abbé Maurice Perrod nous raconte l'histoire (Lons-le-Saunier, imp. Déclume, in-8 de 88 p. Ex. des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*) « est l'un des cinq de cet ordre en Franche-Comté et le second par la date de sa fondation » [« Besançon, 1630; Saint-Amour, 1633; Gray, 1634; Salins, 1643; Dole, 1646 »]. Très modeste au début, cet établissement religieux vit son existence même compromise par les guerres qui éclatèrent entre la France et l'Espagne, desquelles la Franche-Comté eut tant à souffrir au dix-septième siècle. Mais une fois cette province acquise définitivement à la monarchie française, le monastère ne tarda pas à prospérer, lentement

mais sûrement. M. Perrod nous donne de nombreux détails sur la vie des religieux, sur leurs différends avec la municipalité, etc., jusqu'à l'époque où les propriétés de la Visitation furent déclarées biens nationaux et vendus (1792). M. Perrod a déjà publié plusieurs études sur Saint-Amour; celle-ci n'est pas inférieure aux précédentes.

— M. l'abbé Chamouton semble s'être fait le biographe de toutes les figures ecclésiastiques qui, par leurs vertus et leurs mérites, ont laissé une trace dans le diocèse de Saint-Claude. Dans le genre, voici encore deux brochures qui méritent d'être signalées. La première concerne *M. l'abbé Cornu, chanoine honoraire, ancien supérieur du petit séminaire de Nozeroy* (Dole, imp. Courbe-Rouzet, in-18 de 66 p., avec portrait). Cet opuscule, imprimé avec beaucoup de goût, rappelle la longue et fructueuse carrière de M. Cornu, né à Dijon le 25 octobre 1811, d'une famille franc-comtoise, mort à Nozeroy à l'âge de 88 ans et dans la 63e année de son sacerdoce. Cette vie est celle d'un éducateur de premier ordre, qui, à ses heures, était poète et artiste. Le bien accompli par ce digne ecclésiastique pendant sa longue existence entièrement passée dans le professorat est considérable; aussi a-t-il laissé parmi ses supérieurs, ses confrères et ses élèves un souvenir profond. — La vie du *R. P. Plantaz, de la Compagnie de Jésus* (Lons-le-Saunier, imp. de la *Croix du Jura*, petit in-16 de 76 p., avec un portrait et 2 grav.) offre un intérêt d'ordre différent. Ici, nous sommes en présence d'un missionnaire qui porta la parole de Dieu un peu partout, mais particulièrement en Franche-Comté, en Bourgogne et en Savoie, son pays d'origine. Dans un chapitre intitulé : *Les Épreuves du P. Plantaz*, M. Chamouton raconte, avec beaucoup de modération, les tristes scènes qui accompagnèrent l'expulsion des jésuites de leur maison de Montciel, près Lons-le-Saunier, en 1880. C'est le P. Plantaz qui dut, en qualité de supérieur du noviciat de Montciel, faire face à l'orage en ces circonstances pénibles. Né en 1827, le vaillant religieux est mort à Alger, où il se trouvait en mission, le 28 mars 1894.

— Chaque année le petit séminaire de N.-D. de Consolation publie, sous les auspices de l'Association des anciens professeurs et élèves de cet excellent établissement d'instruction, un *Bulletin* dont l'intérêt semble grandir avec le temps. Voici le dixième (Besançon, imp. Bossanne, in-8; paginé de 341 à 404 avec 4 jolies phototypies et un plan). Ce fascicule débute par des *Notices biographiques des défunts*, trop nombreuses, hélas! mais fort bien présentées. Entre autres personnes estimables, nous trouvons ici M. l'abbé Bidal, dont le bagage littéraire n'est point quantité négligeable. C'était, notons-le, un ami du *Polybiblion*. Vient ensuite quelque chose de plus gai. C'est la relation de la réunion générale du 11 juillet dernier, où nous relevons deux poésies pleines de verve signées des abbés H. Druot et Nardin. M. J. Gauthier a donné là une note intéressante sur le *Monument de Varambon*, qui orne la chapelle du séminaire. L'un des meilleurs morceaux de la brochure a trait à une *Exploration dans les grottes voisines de Consolation* faite pendant l'hiver de 1894-1895 par MM. les abbés Druot, Boiteux et F. Guyot; c'est ce dernier qui a rédigé ces « Souvenirs. » Enfin nous terminons par une étude fort attachante de feu M. E. Renauld sur le *Jura souterrain*.

ILE-DE-FRANCE. — La correspondance de Mabillon, moine de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, offre le plus grand intérêt historique. C'est rendre un service à l'érudition que de publier toutes celles qu'il est possible de retrouver. Nous signalons l'intéressante collection publiée par Dom Ursmer

Berlière, dans la *Revue bénédictine* de Maredsous. Elles lui ont été, en grande partie, communiquées par le regretté M. Willelm, juge de paix de Pantin, qui possédait sur les bénédictins de saint Maur une collection unique. Ses livres sont allés enrichir la bibliothèque de Colmar, sa ville natale.

LANGUEDOC. — Il faut vivement féliciter M. Émile Bonnet de publier la très intéressante *Bibliographie du diocèse de Montpellier. Anciens diocèses de Maguelone-Montpellier, Béziers, Agde, Lodève et Saint-Pons-de-Thomières* (Montpellier, Firmin et Montane, gr. in-8 de 146 p.). Elle sera fort utile aux écrivains ecclésiastiques surtout, car elle est consacrée à la bibliographie religieuse très complète de la région qui forme actuellement le diocèse de Montpellier. Elle embrasse toutes les sources qu'il a pu connaître soit imprimées, soit manuscrites, sans faire aucune distinction entre les bons travaux et les médiocres. « A ceux, dit-il, qui voudront les mettre en œuvre à en faire un choix raisonné. »

LORRAINE. — L'étude de M. Pierre Boyé : *Les Travaux publics et le régime des corvées en Lorraine au* XVIII*e siècle* (Paris et Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 90 p. Extrait des *Annales de l'Est*) est un bon chapitre d'histoire administrative. A partir de 1738, de nombreuses routes furent construites en Lorraine, d'importants travaux d'art furent effectués, et les chemins déjà existants très bien entretenus. Comment tout cet immense labeur se réalisait-il ? Au moyen des corvées. C'est donc en quelque sorte l'histoire des corvées que nous retrace M. Boyé. Il fait connaître les circonstances de leur établissement en Lorraine, leur législation, les exactions qui furent ainsi commises ; il nous fait entendre les doléances et les plaintes du pays à ce sujet, et nous montre les efforts tentés pour apporter des adoucissements dans le régime des corvées.

— Il serait bien à souhaiter qu'on fît l'histoire locale des corps de métiers du moyen âge. Non seulement ce serait une curieuse échappée sur les institutions sociales ouvrières de notre passé, mais aussi une source d'inspiration pour l'avenir. M. l'abbé H. Barotte doit donc être particulièrement félicité d'avoir étudié *les Corps de métiers d'Épinal* (Épinal, impr. Fricotel, in-12 de 52 p.), à la lumière surtout des archives locales. Il énumère dix corps de métiers organisés dans la cité spinalienne : « ceux des drappiers, cordonniers, mareschaulx, boulangiers, bouchiers, pelletiers, massons, charpentiers, cousturiers, papelliers (papetiers) » dont l'origine devait remonter au XIII*e siècle, pour un certain nombre.

LYONNAIS. — M. Prothière vient de reproduire la notice sur *les Armoiries de Tarare*, qu'il a présentée à la Société des sciences naturelles et historiques de cette ville (Charlieu, P. Charpin, in-8 de 15 p., avec 2 pl.). L'auteur se montre à la fois historien et chercheur consciencieux, voire même héraldiste éclairé. Sans désapprouver absolument le système adopté lorsqu'il fut question de constituer les éléments devant servir de base à l'établissement des armes officielles de Tarare (en 1867), il nous semble regrettable que l'on ait attaché si peu d'importance aux emblêmes symboliques du vieil écu existant encore sur les murs de la ville (pl. I, fig. 2), d'un si pur sentiment archaïque, et ayant un véritable caractère d'armes parlantes. N'y voit-on pas dans le taf de saint Antoine, brochant sur un loup ravissant (et non passant, comme il est dit à tort), l'idée de protection de la ville contre les pillards qui, à cette époque, désolaient la contrée ? Rien n'a été omis, car le besant placé sur la traverse du taf, indique aussi le rétablissement du « vaingtain » et d'un tarif de droits de perception aux foires et marchés, le tout institué au XV*e siècle par Antoine de Verniolles, qui ne

nous paraît pas avoir eu la pensée d'imposer les armes de sa maison seigneuriale au bourg de Tarare, puisqu'il se contenta de les faire placer sur les murs de l'église de son prieuré.

— Nous souhaitons la bienvenue et un plein succès à une nouvelle publication qui paraît depuis janvier à Lyon, sous le patronage des Facultés catholiques de cette ville. Titre : *Bulletin historique du diocèse de Lyon* (Un numéro tous les deux mois, in-8 de 32 p., 25 rue du Plat. — Prix de l'abonnement annuel : 3 fr.). Les deux premières livraisons nous sont parvenues ; elles contiennent, entre autres, les articles suivants : *La Statue de Notre-Dame de Fourvière*, par M. Chatelus (avec une grav.) ; — *Saint Ismidon de Sassenage, chanoine de l'Église de Lyon et évêque de Die*, par M. J. Beyssac (avec armoiries) ; — *La Tour de Chambort-sur-Chamelet*, par M. P. Richard ; — *Obituaire des capucins de Roanne et de Saint-Chamond* ; — *Notre-Dame-de Bon-Conseil à Fourvière*, par M. Chatelus, (avec une grav.) ; — *Notice historique sur Francheville*, par M. P. Richard ; — *Obituaire des capucins de Montbrison, Villefranche et Saint-Étienne*.

Poitou. — M. René Valette a donné sous ce titre : *A travers la Vendée, Saint-Hermine et son canton* (Fontenay-le-Comté, H. Cormeau, in-12 de 80 p.) une monographie à la fois historique et archéologique de ce chef-lieu de canton du département de la Vendée et des communes qui en dépendent. Il a mis à contribution les *Chroniques paroissiales* inédites de l'abbé Aillery.

— Les Pères de Saint-Laurent-sur-Sèvres ont commencé en janvier la publication d'une revue trimestrielle illustrée : le *Règne de Jésus par Marie*. Elle doit être, dans leur pensée, un organe destiné à propager la doctrine spirituelle du B. Grignon de Montfort et à faire connaître ses œuvres. Les directeurs annoncent la création à Saint-Laurent d'une bibliothèque et d'un musée où seront réunis tous les documents concernant la vie et le culte du Bienheureux. Cette revue sort du cadre des bulletins de dévotion. Le B. de Montfort a joué un rôle assez important en Poitou et en Vendée pour que sa vie, ses écrits, ses fondations et son culte attirent l'attention des personnes qui s'occupent de l'histoire de nos provinces de l'Ouest.

— La Société des antiquaires de l'Ouest vient de publier une remarquable étude de M. de la Bouralière sur *l'Imprimerie et la librairie à Poitiers pendant le* XVI*e siècle* (Poitiers, Blais, in-8 de 389 p.). L'auteur consacre une notice à chacun des imprimeurs et des libraires, et donne la liste des ouvrages publiés par eux. Son aperçu général sur leur situation est particulièrement intéressant. Les amateurs lui sauront gré d'avoir reproduit les marques des imprimeurs poitevins.

— Mgr Barbier de Montault a fait paraître le XIVe volume de ses *Œuvres complètes*. On peut dire de ce volume comme des précédents : c'est une compilation où l'amateur trouve les renseignements les plus variés et les plus curieux. Mgr Barbier de Montault traite des saints qui portent le nom de Nicolas. L'évêque de Myre lui fournit une occasion de donner une monographie de l'église de Bari et une précieuse étude sur les saints *Myrolites*, dont les reliques laissent couler miraculeusement de la manne, de l'huile, de l'eau et d'autres substances.

Provence. — Les *Mémoires* de l'Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille, années 1896-1899 (Marseille, Barlatier, in-8 de 468 p., avec 4 pl.) viennent de paraître ; ils renferment nombre d'études au premier rang desquelles il convient de placer celles de M. Louis Blancard sur la numismatique en général et la numismatique provençale. Ces études, du plus haut intérêt scientifique, sont nombreuses et variées dans ce

volume; en voici les titres : *Le Florin de Ceva en Provence* ; — *Sur les monnaies du roi René* ; — *Décroissance simultanée de l'As et du Pan-Liang* ; — *Sur les livres de Marseille et d'Avignon et les marcs de ces villes et de Provence* ; — *Le Libelle et le téronce d'argent ont effectivement couru à Rome au* III*e siècle av. J.-C* ; — *De la Simultanéité d'émission des deniers romains aux marques de 10 et 16 as* ; — *Note sur le grand et le petit talent grec* ; — *Iconographie des monnaies du trésor d'Auriol acquises par le Cabinet des médailles de Marseille* . — Signalons également le discours de réception de Mgr Robert, évêque de Marseille, sur *la Recherche du vrai, du beau et du bien*, un morceau d'une grande élévation de pensée ; enfin l'étude consciencieuse et documentée en même temps que spirituellement écrite sur *Thiers historien et orateur*, par M. G. Saint-Yves.

— M. Ludovic Legré continue la série de ses remarquables travaux sur la botanique en Provence au XVI*e* siècle. Après ses études sur *Pierre Pena et Mathias de Lobel*, que nous avons signalées ici même l'an dernier (*Polybiblion*, t. L, p. 93) et qui lui ont valu la première mention au concours des antiquités de la France en 1899, il publie aujourd'hui, toujours avec le titre général : *La Botanique en Provence au* XVI*e siècle*, sous lequel il doit donner encore nombre d'études, un travail des plus curieux : *Félix et Thomas Platter, avec extraits relatifs à la Provence, des Mémoires de Félix et de Thomas Platter, traduits de l'allemand par M. Kieffer* (Marseille, Aubertin et Rolle, in-8, 93 p.). Ce sont les notes de voyage de ces deux étudiants bâlois conservées à la bibliothèque de l'Université de Bâle que l'érudit botaniste et historien a mises en lumière, en ce qui concerne la Provence. Comme le dit M. Legré, la contribution des frères Platter, devenus des médecins et botanistes renommés, à l'histoire de la flore méridionale est de peu d'importance, mais les détails donnés par eux sur l'histoire sociale à Marseille et en Provence au XVI*e* siècle sont des plus curieux. Parti de Montpellier où il faisait ses études médicales, Félix Platter visite la région provençale et décrit pittoresquement les localités traversées : Marseille, Arles, Avignon, etc. Après lui, en 1595, son jeune frère, Thomas, vint à son tour étudier à Montpellier et ne rentra à Bâle qu'en 1600, après avoir voyagé non seulement dans le midi de la France, mais encore dans la France entière, les Pays-Bas et l'Angleterre. Son voyage en Provence fut plus long et plus rempli d'observations que celui de son frère aîné ; nous ne saurions les résumer ici ; toutefois il convient de dire qu'elles sont pleines de traits de mœurs, de détails pittoresques sur le pays, les habitants de toute condition et les grands personnages résidant en Provence au temps de Henri IV. M. Legré a annoté le tout avec une remarquable sagacité ; sous une apparence modeste, son étude est une contribution de premier ordre à l'histoire des mœurs au XVI*e* siècle.

— Nous sommes toujours heureux de signaler ici les travaux si consciencieux de M. de Gérin-Ricard sur l'histoire de Provence et particulièrement en disant tout le bien que mérite sa dernière étude : *Monographie des communes de Peypin, La Destrousse, Belcodène, Gréasque, Saint-Savournin, La Bourine, Mimet et Fuveau (archéologie et histoire), 1re série ;* cette série comprend les quatre premières communes (Avignon, Seguin, in-8 de 68 p.). Les monographies de M. de Gérin sont le fruit de longues et patientes recherches dans les archives de communes dont le groupement, d'après l'auteur lui-même, ne correspond à aucune division géographique actuelle, puisque les six premières appartiennent à l'arrondissement de Marseille et les deux autres à l'arrondissement d'Aix. Il a simplement voulu retracer le passé des localités voisines de Valdonne, son centre d'exploration. Il y

aurait pourtant une raison d'ordre géographique qui expliquerait ce groupement et nous la signalons à l'érudit auteur : le territoire des huit communes étudiées par lui forment à peu près tout le bassin houiller des Bouches-du-Rhône, les gisements carbonifères y étant abondants ; si M. de Gérin n'a pas donné cette raison à laquelle il a sûrement songé, c'est sans doute par modestie, sa famille ayant largement contribué à la mise en exploitation de ce bassin devenu aujourd'ui un centre minier important. M. de Gérin-Ricard ne s'est pas borné au dépouillement des papiers locaux ; il a battu le pays en tous sens et a fait des relevés précieux au point de vue archéologique. Son étude est pleine de détails nouveaux et d'observations personnelles. Ce qui mérite surtout d'être loué dans ces monographies c'est la place faite à l'histoire sociale dont l'intérêt échappe trop souvent aux auteurs d'études locales. A côté de l'histoire des seigneurs figurent des indications sur les lieux d'origine ou d'établissement ancien d'humbles familles d'agriculteurs, indications destinées à faciliter les études et les recherches sur la répartition géographique de certains noms propres caractéristiques.

— M. Paul Martin a su faire tenir en une mince brochure le résumé des principaux faits historiques de la ville de Digne sous le titre : *la Ville de Digne ancienne et moderne* (Digne, Chaspoul et Vve Barbaroux, in-8 de 52 p.). Une telle condensation ne s'expliquerait guère si M. Martin ne s'était livré à ce travail en vue d'un discours prononcé à l'une des séances publiques de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes. Il y a mieux et surtout plus à faire sur le passé de la cité bas-alpine ; M. Martin l'a bien compris, il a été bref à dessein et se réserve de faire passer les nombreux documents qu'il a amassés dans un livre illustré sur les Basses-Alpes. L'auteur est un artiste de mérite et son pinceau, qui se plaît à la reproduction des sites du pays natal, nous réserve sans doute de bien jolies choses que sa plume, moins sobre cette fois, nous décrira en détail.

— A l'occasion du jubilé du monastère du Refuge de Marseille, en 1888, le regretté M. Payan d'Augery, vicaire général, publia sur cette maison de charité une étude historique aujourd'hui épuisée. L'œuvre du Refuge vient d'en donner une seconde édition : *Le Refuge des filles repenties. Notice historique sur la maison de Marseille depuis le XIVe siècle jusqu'à nos jours.* (Marseille, imp. marseillaise, in-8, 72 p.). Cette monographie est à la fois le résumé complet des annales de la maison fondée en 1381 et l'une des pages les plus vécues de la charité à Marseille depuis une époque reculée. Durant plus de cinq siècles, cette œuvre a fonctionné sans défaillance, si ce n'est pendant la tourmente révolutionnaire ; elle est aujourd'hui très florissante et continue les traditions de charité qui, de tout temps, ont été son apanage.

Rouergue. — M. l'abbé Hermet a réuni dans sa brochure sur les *Statues-menhirs de l'Aveyron et du Tarn* (Paris, impr. nationale, in-8 de 39 p., avec 4 planches) quelques statues grossièrement figurées sur des menhirs et qui sont probablement les plus anciennes sculptures exécutées en Europe ; signalées d'abord dans le Rouergue, ces représentations offrent une grande analogie avec des monuments similaires retrouvés dans l'Hérault, dans la Marne, dans le Tarn, dans le Gard. Ces monuments ne sont pas encore assez nombreux pour que l'on puisse, en ce qui les concerne, donner des conclusions fermes. Tout ce que l'on peut affirmer, à cette heure, c'est qu'ils paraissent contemporains de l'époque à laquelle on a commencé à employer le bronze pour les armes et les ornements. Ce n'est pas sans étonnement

que l'on rapproche la barbarie de ces sculptures de l'art avec lequel certaines tribus savaient représenter des animaux sur des os de renne. Les temps antérieurs à l'histoire nous présentent plus d'un problème dont la solution est encore à trouver. En tout cas, il faut remercier M. l'abbé Hermet d'avoir apporté modestement d'aussi précieux éléments à l'étude de l'un de ces problèmes et aussi d'avoir résisté au désir de tenter des explications prématurées.

VELAY. — On a le culte de la petite patrie dans la Haute-Loire. Bientôt chaque localité de ce département aura sa monographie. M. l'abbé Peyron, infatigable érudit, après l'*Histoire de la léproserie de la Bajasse*, publiée en 1899, vient de faire paraître : *Histoire de Vieil-Brioude depuis les origines jusqu'à nos jours, avec plusieurs gravures* (Le Puy, Prades-Freydier, in-12 de XVII-399 p.). On ne saurait imaginer tout ce que l'auteur a recueilli de souvenirs sur cette localité, dont les vieux comme les nouveaux guides se contentent de citer le pont à une seule arche, si hardiment jeté de l'une à l'autre rive de l'Allier. Il paraît que, depuis les Romains, cette rivière, dans ses débordements, emportait avec une facilité extrême les ponts à voûtes multiples. Au XVe siècle, deux maîtres maçons de village conçurent l'idée de l'arche unique, offrant un libre passage à l'effroyable volume d'eau que les pluies d'orage, la fonte des neiges et la débâcle des glaces produisent trop souvent. Depuis cette époque l'œuvre des architectes improvisés brave les fureurs du torrent. M. l'abbé Peyron a résolu le problème de la situation, toujours controversée, du fort Victoriac. Plusieurs historiens plaçaient ce castrum à Vitry-le-Brûlé, en Champagne. L'abbé Lebeuf fut envoyé en Auvergne pour trancher la question. L'éminent érudit pensait que c'était devant le château de Brioude que Mundéric fut taillé en pièces, après une lutte de sept jours, par Thierry, roi de Metz. Le savant archéologue se trompait de quatre kilomètres. C'est sous les murs de Vieil-Brioude, en 511, que le fils de Clovis mit à la raison celui qui lui disputait une partie de l'héritage de son père. Une charte du IXe siècle apprend que Bérenger, comte d'Auvergne, après avoir réédifié l'église de Brioude détruite par les Sarrasins, fonda une collégiale à *Castrum Victoriacum*, c'est-à-dire à Vieil-Brioude. Mais tout serait à citer dans le livre de M. l'abbé Peyron, mis en vente à la cure de Vieil-Brioude pour l'entretien de l'école des frères; nous sommes heureux de le recommander à nos lecteurs.

ALGÉRIE. — C'est la première fois que la Société archéologique du département de Constantine nous adresse le *Recueil des Notices et Mémoires* qu'elle publie. Ce beau volume forme le premier de la quatrième série et le trente-deuxième de la collection (Constantine, imp. D. Braham ; Alger, Jourdan ; Paris, André, in-8 de XV-414 p., avec cartes en couleurs hors texte, des vignettes et des grav. dans le texte et hors texte). Nous relevons ici les très intéressants travaux qui suivent : *Archéologie du canton de Bordj-Menaïel*, par M. Camille Viré ; — *Sur quelques points fortifiés de la frontière saharienne de l'Empire romain*, par M. Blanchet ; — *Rapport sur les travaux exécutés à la Kalaa des Beni-Hammad*, par le même ; — *L'Edough*, par M. le capitaine A. de Pouydraguin ; — *Les Fouilles du Dar-El-Acheb*, (*notice sur Dougga*), par M. le docteur Carton ; — *Fouilles de Dougga* (*le Dar-El-Acheb*), par le même ; — *Pioches romaines découvertes à Bouhira par M. Morel*, par M. L. Jacquot ; — *Biar Haddada* (*les Souterrains*), par M. L. Jacquot ; — *Notes sur quelques forteresses antiques du département de Constantine*, par M. S. Gsell ; — *Les Temples païens de la Tunisie*, par M. P. Blanchet ; — *La Propriété indigène en Mag'reb*, par M. E. Mercier ; — *Inscriptions inédites de la*

province de Constantine, pour les années 1897 et 1898, par M. Ch. Vars.— Voilà certes un important ensemble qu'il eût été dommage de ne pas porter à la connaissance des lecteurs du *Polybiblion*. Espérons que la Société archéologique de Constantine nous mettra à même de lui continuer notre publicité.

BELGIQUE. — M. le chanoine Cauchie, le distingué professeur de l'Université de Louvain, dont le nom n'est pas inconnu à nos lecteurs, vient de fonder, avec M. l'abbé Ladeuze, une *Revue d'histoire ecclésiastique* trimestrielle, dont le premier fascicule porte la date d'avril. Outre les articles de fond et les mélanges originaux, des comptes rendus critiques et une chronique, la Revue contiendra une bibliographie aussi complète que possible. Le prix d'abonnement est de 12 fr. pour la Belgique, et 15 fr. pour l'étranger.

ITALIE. — M. l'abbé J. Fraikin publie des *Bulles inédites relatives à diverses églises d'Italie tirées d'un manuscrit de la bibliothèque Barberini* (Rome, Cuggiani, in-8 de 78 p.). Il a choisi, dans ce manuscrit contenant des copies d'actes exécutées pour la plupart au XVIIe ou au XVIIIe siècle, les bulles des différents papes, d'Alexandre III à Boniface VIII. Bien que ne présentant qu'une mince importance au point de vue de l'histoire générale, ces pièces, qui se rapportent à des églises d'Italie, offriront un intérêt particulier pour l'histoire locale et aideront à compléter le bullaire du XIIIe siècle.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *L'Église, ou le Christianisme vivant*, par J. Fontaine (in-12, Retaux). — *Conférences religieuses*, du R. P. van Tricht, S. J. (in-8, Namur, Godenne). — *Le Livre de la prière antique*, par le R. P. Dom Fernand Cabrol (in-12, Oudin). — *Apparitions et guérisons de Lourdes. Lectures pour le mois de Marie*, par Un prêtre du clergé de Paris (in-12, Téqui). — *Ma Conversion*, par la baronne de Kœnneritz (in-12, Téqui). — *Essai sur le système de politique étrangère de J.-J. Rousseau. La République confédérative des petits États*, par J.-L. Windenberger (gr. in-8, Picard et fils). — *Esquisse d'une psychologie fondée sur l'expérience*, par le Dr Harald Höffding (in-8, Alcan). — *Introduction à la vie de l'esprit*, par L. Brunschvicg (in-12, Alcan). — *Genèse de la matière et de l'énergie. Fondation et fin d'un monde*, par A. Despaux (in-8, Alcan).— *La Faillite de l'enseignement gouvernemental*, par P. Fesch, T. Ier. *L'Éducation* (in-12, Briguet). — *Les Lois de la population et leur application à la Belgique*, par G. Gauderlier (gr. in-4, Guillaumin). — *La Doctrine socialiste*, par E. Maisonabe (in-12, Poussielgue). — *La Question sociale. Études sur les bases du collectivisme*, par A. Brasseur (in-8, Alcan). — *Les Syndicats agricoles et leur œuvre*, par le Cte de Rocquigny (in-12, A. Colin et Cie). — *Le Monde médical parisien sous le grand Roi ; suivi de Portefeuille de Vaillant, conseiller du Roi, médecin de Son A. R. Mme de Guise et de Mme la marquise de Sablé*, par le Dr P.-E. Le Maguet (in-8, Maloine). — *Anatomie et physiologie végétales*, par E. Belzung (in-8, Alcan). — *Traité élémentaire d'électricité avec les principales applications*, par R. Colson (in-12, Gauthier-Villars). — *L'Électricité et ses applications*, par le Dr Foveau de Courmelles (in-12, Schleicher). — *A travers les âges. Récits et légendes*, par le R. P. Delaporte (in-12, Retaux). — *Art et foi*, par A. Brou (in-12, Retaux). — *La Solution*, par J. de La Brète (in-12, Plon-Nourrit). — *Pour Noémi*, par M. Paradowska (in-12, Plon-Nourrit). — *Les Trois Princesses*, par M. Colombier (in-12, Flammarion). — *Contes aventureux, contes et récits de la mer et de la cité*, par V. Émile-Michelet (in-16, Maisonneuve). — *Millionnaire*, par J. Charlette (in-12, A. Colin et Cie). — *Une Vendetta*, par d'Arthez (in-12, Hachette). — *Bergeronnette*, par H. du Plessac (in-12, Henri Gautier). — *La Griffe de Satan*, par R. de Todi (in-12, Henri Gautier). — *Le Château de la vieillesse*, par G. Chan-

tepleure (in-12, Tours, Mame). — *L'Œil-de-tigre*, par G. Pradel (in-12, Tours, Mame). — *La Vie et les livres*, par G. Deschamps, 5e série (in-12, A. Colin et Cie). — *Le Rire. Essai sur la signification du comique*, par H. Bergson (in-12, Alcan). — *Histoire de la littérature hongroise*, par C. Horváth, A. Kardas, A. Endröni (gr. in-8, Alcan). — *La Grèce antique. Entretiens sur les origines et les croyances*, par A. Lefèvre (in-12, Schleicher). — *Leçons d'histoire grecque*, par A. Bouché-Leclercq (in-12, Hachette). — *Dans le Levant. En Grèce et en Turquie*, par C. van Overbergh (in-12, Bruxelles, Société belge de librairie). — *La Rénovation de l'Asie, Sibérie, Chine, Japon*, par P. Leroy-Beaulieu (in-12, A. Colin et Cie). — *Java et ses habitants*, par J. Chailley-Bert (in-12, A. Colin et Cie). — *Aux Colonies d'Asie et dans l'Océan indien*, par G. Verschuur (in-12, Hachette). — *Le Laos et le protectorat français*, par le Cte Gosselin (in-12, Perrin). — *Les Iles Blanches des mers du Sud. Histoire du vicariat apostolique des archipels Gilbert et Ellice*, par le P. F. Hartzer (in-8, Ch. Amat). — *Abrégé de l'Histoire de l'Église depuis sa fondation jusqu'à nos jours*, par l'abbé E. Beurlier (in-12 cart., Tricon). — *Histoire de l'église Saint-Sulpice*, par C. Hamel (in-8, Lecoffre). — *Correspondance de Le Coz, évêque constitutionnel d'Ille-et-Vilaine*, publiée pour la Société d'histoire contemporaine, par le P. Roussel (in-8, Picard et fils). — *Une Grande Figure de prêtre. Vieira; Biographie, caractère, éloquence*, par le P. L. Cabral (in-12, Retaux). — *L'Histoire de l'année*, par le Vte de Broc (in-12, Lamulle et Poisson). — *Le Club des jacobins sous la troisième République. Études sur la franc-maçonnerie contemporaine*, par P. Nourrisson (in-12, Perrin). — *Les Enfants de la Veuve*, par Tourmentin (in-12, Retaux). — *A quoi tient l'infériorité française*, par L. Bazalgette (in-12, Fischbacher). — *L'Angleterre et l'impérialisme*, par V. Bérard (in-12, Colin et Cie). — *La Jeunesse du maréchal de Luxembourg, 1628-1668*, par P. de Ségur (in-8, Calmann Lévy). — *Le Pouvoir absolu et l'Esprit provincial. Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais*, par B. Pocquet (2 vol. in-12, Perrin). — *Les Origines du féminisme contemporain. Trois Femmes de la Révolution: Olympe de Gouges, Théroigne de Méricourt, Rose Lacombe*, par L. Lacour (in-8, Plon-Nourrit). — *Souvenirs contemporains*, par le Mis de Belleval (in-8, Vivien). — *Le Commerce rochelais au* XVIIIe *siècle*, par E. Garnault, 5e partie. *Marines et colonies, de 1763 à 1790* (in-8, Challamel). — *Serfs et vilains au moyen âge*, par H. Doniol (in-8, Picard et fils). — *La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne (Moyen âge)*, par R. Chélard (in-8, « Mercure de France »). — *La Pacification de Madagascar (Opérations d'octobre 1896 à mars 1899)*, par le général Galliéni (gr. in-8, Chapelot). — *Les Principales Violations du droit des gens commises par les armées allemandes pendant la guerre de 1870-1871*, par P. Gigout (in-8, Rousseau). — *Louis II de Bavière*, par J. Bainville (in-12, Perrin). — *Histoire générale des Hongrois*, par E. Sayous (gr. in-8, Alcan). VISHNOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Fr. Simon, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Propriété et contrat, théorie des modes d'acquisition des droits réels et des sources des obligations*, par C. Bufnoir. Leçons recueillies par MM. Bartin, Deschamps, Deslandes, Pillet, Saleilles, Timbal, avec une introduction de L. Guillouard. Paris, Rousseau, 1900, in-8 de xxiv-840 p., avec portrait, 12 fr.— 2. *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par Théophile Huc. Tome XIII. Paris, Pichon, 1900, in-8 de 511 p., 9 fr. — 3. *Traité élémentaire de droit civil, conforme au programme officiel*, par Marcel Planiol. Tome Ier. Paris, Pichon, 1900, gr. in-8 de xvi-968 p., 12 fr. 50. — 4. *De l'Autorité maritale, étude critique du code civil*, par Charles Morizot-Thibault. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, in-8 de xxvi-408 p., 6 fr. — 5. *Le Problème des sexes*, par Jacques Lourbet. Paris, Giard et Brière, 1900, in-8 de 301 p., 5 fr. — 6. *Essai sur l'article 664 du code civil. Du cas où les différents étages d'une maison appartiennent à divers propriétaires*, par Marcel Porte. Grenoble, Gratier, 1899, gr. in-8 de 103 p., 3 fr. — 7. *Le Droit d'usufruit envisagé sous son aspect économique*, par P.-J. Ravail. Paris, Rousseau, 1900, in-8 de viii-230 p., 5 fr. — 8. *La Notion de personnalité morale*, par L. Michoud. Paris, Chevalier-Marescq, 1899, gr. in-8 de 63 p.

Droit rural. — 9. *Du Bien de famille en Allemagne et de la possibilité de son institution en France*, par Pierre Verdelot. Paris, Rousseau, 1899, in-8 de 653 p., 12 fr. 50. — 10. *Les Droits et les devoirs des syndicats agricoles*, par Joseph Gairal. Paris, Pédone; Lyon, Effantin, 1900, gr. in-8 de 506 p., 8 fr. — 11. *Manuel pratique de crédit agricole*, par Georges Maurin et Charles Brouilhet. Paris, Rousseau, 1900, in-12 de viii-225 p., 3 fr. — 12. *Code pratique des chemins ruraux, commentaire de la loi du 20 août 1881, relative au code rural*, par E. Noblet. 2e éd., complétée. Paris, Chevalier-Marescq; Orléans, Herluison, 1899, in-12 de 344 p., 3 fr.

Droit public et administratif. — 13. *La Justice administrative en France*, par Rodolphe Dareste. 2e éd. revue et complétée avec la collaboration de Pierre Dareste. Paris, Larose, 1898, in-8 de xii-680 p., 12 fr. 50. — 14. *L'Histoire du conflit d'attribution, étude historique du contentieux administratif*, par Maurice Félix. Paris, Rousseau, 1899, gr. in-8 de xii-326 p., 7 fr. 50.— 15. *Une Conception d'ensemble du droit administratif*, par René Jacquelin. Paris, Giard et Brière, 1899, in-8 de 32 p., 1 fr. 50.

Droit civil. — 1. — Deux professeurs de la Faculté de droit de Paris, M. Valette et M. Bufnoir, ont exercé dans notre siècle une influence considérable sur l'interprétation du code civil. Leurs opinions ont joui d'une grande autorité aussi bien au Palais qu'à l'École. Elles ont été propagées par leurs élèves, dont beaucoup devinrent à leur tour des maîtres. L'un et l'autre cependant n'ont été ni des orateurs brillants, ni des écrivains féconds. M. Valette n'a laissé que des dissertations, des articles de revue et quelques ouvrages inachevés. De M. Bufnoir il reste moins encore : un petit traité, qui fut sans doute sa thèse de doctorat, sur *la Condition dans les actes*. A son cours, sa parole lente et correcte ressemblait à une lecture. Il paraît cependant que ses leçons n'étaient pas écrites, et ce n'est qu'en réunissant et en combinant leurs notes qu'un

groupe de ses anciens élèves, MM. Bartin, Deschamps, Deslandes, Pillet, Saleilles et Timbal, tous aujourd'hui professeurs dans les Facultés de l'État, ont pu, après la mort de M. Bufnoir, survenue soudainement en 1898, reconstituer une partie du cours qu'il fit pendant l'année 1883-1884 sur les modes d'acquisition des droits réels et les sources des obligations. L'ouvrage, intitulé *Propriété et contrat*, est précédé d'une excellente préface de M. Guillouard. Voici comment l'éminent professeur de Caen apprécie l'enseignement de M. Bufnoir : « L'étude du droit civil français, dit-il, a été dans notre siècle l'objet de méthodes successives : d'abord la méthode exégétique ; puis la méthode dogmatique, mais aux allures encore timides, et ne rompant pas d'une manière complète avec les procédés de l'exégèse ; et enfin la méthode purement scientifique et rationnelle. C'est cette dernière méthode que M. Bufnoir a la gloire d'avoir inaugurée dans l'enseignement oral, comme MM. Aubry et Rau l'ont inaugurée, au point de vue de l'ouvrage, dans leur *Cours de droit civil.* » Ce qui donne à son enseignement, dit encore M. Guillouard, un caractère particulier, « c'est qu'il n'apporte pas à ses élèves de solutions toutes faites pour les leur imposer par des affirmations dogmatiques. Il cherche en leur présence, et pour ainsi dire avec eux, la solution la meilleure et les moyens les plus décisifs pour l'appuyer, il les fait assister au travail de sa pensée, il les amène à chercher avec lui, de telle sorte que, son exposé fini, lorsqu'il arrive à dégager, avec un art infini et une merveilleuse précision, la solution qu'il a choisie, il semble que c'est la seule à laquelle on pût arriver, et celle qu'ont eux-mêmes trouvée ses auditeurs, qui ont cherché et pensé avec lui... Son cours de l'année 1883-1884 est admirablement choisi pour montrer à la fois l'excellence de cette méthode, lorsqu'elle est pratiquée par un tel jurisconsulte, et ses heureux résultats. Pour traiter des modes d'acquisition des droits réels et des droits personnels, il réunit une série de dispositions éparses dans le code civil, pour ainsi dire du commencement à la fin, en y joignant la partie de la loi du 23 mars 1855 qui a trait à la transmission des droits réels : puis, avec ces matériaux, il fonde et il développe la théorie générale de l'acquisition des biens, droits de propriété, droits réels, droits de créance. » Parmi les cinquante-sept leçons que comprend le volume qui nous occupe, on remarquera surtout celles consacrées au transfert de la propriété à l'égard des tiers, celles sur la prescription, qui, pour la partie générale tout au moins, est traitée d'une manière complète, celles sur la cause dans les contrats et sur les nullités. Il serait à souhaiter qu'on pût publier de la même manière quelques autres parties du cours de M. Bufnoir, notamment celle sur les privilèges et hypothèques, dans laquelle les rares qualités de son enseignement s'étaient depuis longtemps affirmées.

2. — C'est aussi dans cette matière des privilèges et hypothèques que les caractères distinctifs du *Commentaire théorique et pratique du code civil* de M. Théophile Huc nous paraissent le mieux accusés. Il ne fallait rien moins que la remarquable concision du savant auteur pour traiter, comme il l'a fait, en un seul volume ce long et difficile sujet. On sait d'ailleurs que son ouvrage est composé plus encore au point de vue pratique qu'au point de vue théorique ; que la jurisprudence y tient une large place ; que l'étude approfondie du droit civil y est complétée par l'examen des questions de droit international privé et par des notions de droit fiscal. Si, en rendant compte des volumes précédents du *Commentaire* de M. Huc, nous n'avons pu laisser passer sans contredit quelques-unes de ses doctrines, de telles réserves n'auraient plus leur raison d'être à l'occasion du tome XIII que nous signalons aujourd'hui, et nous souhaitons de pouvoir bientôt saluer l'achèvement d'un ouvrage qui résume, dans une parfaite unité, toute la science du droit civil à la fin du dix-neuvième siècle.

3. — Si grand que soit le nombre des traités élémentaires sur le code civil qui existent déjà, personne ne reprochera à M. Marcel Planiol, le distingué professeur de la Faculté de droit de Paris, d'en avoir mis au jour un nouveau : le sien du moins ne ressemble pas à tous les autres. Il en diffère principalement par le plan et par la méthode. Pour le plan, M. Planiol se soucie peu de l'ordre du code ; il se préoccupe bien plutôt de suivre une marche rationnelle, d'amener progressivement l'étudiant du connu à l'inconnu, du général au particulier, des principes à leur application. La méthode caractéristique de l'auteur est aussi toute rationnelle et scientifique dans le meilleur sens du mot. Il commence non seulement par poser les principes, mais par en rechercher les fondements, et il les cherche non pas seulement dans les textes, mais dans la raison même du droit, dans la réalité des relations humaines et dans les nécessités de la vie sociale ; se gardant bien de négliger le point de vue historique, il indique comment les règles juridiques se sont imposées, les unes plus tôt, les autres plus tard, à la sanction du législateur ; enfin, après avoir accordé à la philosophie du droit la place suréminente qui doit lui appartenir, M. Planiol ne se borne pas à faire connaître ses propres déductions, ses opinions personnelles : il met surtout en lumière les solutions de la jurisprudence, sauf à les critiquer quand il y a lieu. Cette méthode, en somme, est une heureuse combinaison du procédé dogmatique avec le procédé de la critique historique ; elle nous paraît très apte à faire des jurisconsultes. Est-elle également propre à faire des praticiens ? Non, assurément ; dans la pratique, c'est de la connaissance et du maniement des textes qu'on a besoin. Aussi nous n'hésitons pas à dire que le *Traité élémentaire de droit civil* de M. Planiol doit être

adopté par les jeunes gens qui veulent étudier le droit dans toute son ampleur et d'une manière approfondie ; d'autres ouvrages, ceux qui ont eu cours avant celui-ci, conserveront sans doute les préférences des étudiants qui n'ont que l'ambition de devenir de bons avoués ou de bons notaires. Mais le livre de M. Planiol mérite encore d'être signalé à d'autres qu'aux étudiants pour certaines théories juridiques qu'il renferme et qui s'écartent, très heureusement quelquefois, des doctrines généralement reçues. Ainsi, sur la question de la personnalité civile des sociétés, M. Planiol réduit à sa juste valeur cette prétendue « fiction » dont abusent certains jurisconsultes pour mettre toute propriété collective à la discrétion de l'État. Au fond, comme l'a très bien dit M. Labbé, la personnification des sociétés n'est qu'une « forte concentration des droits individuels », et la faculté d'opérer une telle concentration est aussi un droit pour les individus, droit que l'État lui-même doit respecter tant que son exercice ne porte pas atteinte à l'ordre social. Il faut lire aussi dans l'ouvrage de M. Planiol les pages remarquables où il expose le fondement et l'évolution historique de la propriété. Une note surtout de l'une de ces pages est très suggestive : l'auteur y dénonce comme une des idées les plus fausses qui ont cours dans les temps modernes, et principalement en France, celle de la toute-puissance du législateur. En somme, pour la doctrine comme pour la méthode, cet ouvrage excellent ne peut que contribuer au relèvement et au progrès de l'étude du droit civil en France. Des trois volumes dont il se composera, le premier seul a paru ; il comprend d'abord les matières qui, d'après le nouveau programme des Facultés de droit, font partie du cours de première année : la théorie générale des personnes et celle des biens. Mais, comme ces matières sont loin de former le tiers de l'ensemble du droit civil, l'auteur y a ajouté l'étude des droits de famille, aujourd'hui renvoyée à la troisième année, bien que les éléments s'en trouvent dans le premier livre du code civil ; il a seulement réservé la théorie du mariage pour la réunir plus tard à celle des régimes matrimoniaux.

4. — Arrivant aux monographies relatives à des sujets de droit civil, nous trouvons d'abord un remarquable ouvrage de M. Morizot-Thibault, substitut près le tribunal de la Seine, sur *l'Autorité maritale*. Ce sujet avait été mis au concours par l'Académie des sciences morales et politiques pour le prix du budget : le mémoire de M. Morizot-Thibault, jugé bien supérieur à ceux des autres concurrents, a été couronné à l'unanimité. « Nous demandions, a dit M. Glasson, l'éminent rapporteur du concours, une œuvre vraiment critique, dans le sens le plus large de ce mot, sur l'autorité maritale du code civil. Ce travail, nous l'avons obtenu. » L'ouvrage est divisé en deux parties, dont la première, historique et philosophique, expose l'évolution, le caractère

et la nécessité de l'autorité maritale. La seconde, plus originale, est une étude critique sur les dispositions de la loi française. Ici, comme M. Glasson, nous trouvons que l'auteur insiste un peu trop sur la critique et ne se fait peut-être pas assez le défenseur des principes du code civil, qui sont les vrais principes de la constitution de la famille. Dédaignant de réfuter les divers systèmes féministes, lesquels pourtant ne sont pas sans partisans même parmi les jurisconsultes, M. Morizot-Thibault s'est surtout appliqué à rechercher de quelles réformes le code est susceptible. Celles qu'il propose ne sont en somme pas bien graves, et quelques-unes encore restent contestables. Il demande que la loi laisse aux époux la faculté de dispenser la femme de l'autorisation maritale, soit par contrat de mariage, soit par une autorisation générale que lui donnerait le mari. Mais cette dispense pourrait devenir de style dans les contrats de mariage et emporter par suite la suppression pour beaucoup de ménages de l'autorité maritale, dont M. Morizot-Thibault reconnaît pourtant la nécessité. Il demande en outre que l'autorisation du mari ne soit plus nécessaire, non seulement lorsque le mari se trouve en état de démence ou d'absence, mais encore lorsqu'il est tombé en faillite ou en déconfiture : rien de plus juste, à moins pourtant que la faillite ou la déconfiture du mari ne soit l'œuvre de la femme. M. Morizot-Thibault veut aussi que la femme qui s'est obligée sans le consentement du mari ne puisse pas demander elle-même la nullité de son engagement ; mais alors l'autorité maritale n'existerait plus qu'au bénéfice du mari, elle perdrait le caractère éminemment moral que les auteurs du code, aussi bien que nos anciens jurisconsultes, lui ont toujours donné, d'être une protection pour la femme. M. Morizot-Thibault demande aussi, et sur ce point nous sommes pleinement d'accord avec lui, que la femme puisse obtenir du juge le pouvoir de toucher les produits de son travail, quand le mari les dissipe, et même qu'elle ait le droit de saisir les salaires du mari pour les appliquer aux besoins du ménage. Admettons même que toutes ces réformes soient adoptées : la situation de la femme mariée en France n'en sera encore pas beaucoup modifiée. Cette situation n'est donc, en définitive, pas si mauvaise, et c'est aussi la conclusion à laquelle aboutit M. Morizot-Thibault, dans la partie, peut-être la plus intéressante de son livre, où il compare le régime matrimonial français avec le régime de la séparation des biens et d'indépendance réciproque des époux établi depuis peu en Angleterre et en Amérique. Mais peut-être le distingué magistrat n'a-t-il pas assez examiné si la situation des femmes ne serait pas susceptible d'autres améliorations en dehors du droit civil. Cela sortait de son sujet, il est vrai ; nous trouvons cependant qu'il se montre un peu trop intransigeant sur toute extension du droit des femmes en dehors de la famille. Dans la très éloquente

conclusion de son ouvrage, il montre aux femmes leurs devoirs et leur pouvoir, et il s'écrie : « Femmes de France, qu'allez-vous faire de nos fils ? » Les femmes de France pourraient répondre que ce n'est pas à elles que doit être adressée cette question, puisqu'elles ne sont pas même consultées sur l'éducation et sur le choix des maîtres de leurs enfants.

5.— M. Jacques Lourbet, dans son livre : *Le Problème des sexes*, adresse lui aussi une apostrophe aux femmes : « O femme ! sois la mère auguste et sacrée ! Comprends ta puissance, ton rôle impératif et suprême dans la phase redoutable que la conscience traverse. Conquiers la liberté et ainsi élève le plaisir au concept de l'immarcessible beauté : la fugace et exclusive jouissance élémentaire forge les chaînes de l'humanité. » Le livre d'où nous tirons cette citation est plutôt un ouvrage de philosophie qu'un livre de droit : cependant c'est pour arriver à délimiter la situation de la femme dans la famille et dans la société que l'auteur cherche à résoudre « le problème des sexes. » Grand dévot de la science, il recherche d'abord s'il est vrai que la femme soit intellectuellement inférieure à l'homme. Il soutient que la science n'a pas jusqu'ici démontré cette infériorité, et que si, en fait, le génie est plus rare chez les femmes que chez les hommes, c'est à cause de la subordination où on les tient et de l'instruction qu'elles reçoivent. Qu'on les affranchisse, qu'on leur donne une éducation plus rationnelle, et par l'effet du déterminisme, sans rien perdre de leur grâce et de leur beauté, tout en restant différentes des hommes, elles marcheront avec eux d'un pas égal dans la voie du progrès et du bonheur. Tout d'abord, pour affranchir les femmes, M. Lourbet demande la suppression de l'autorité maritale : il reconnaît bien qu'en donnant à l'homme l'autorité souveraine dans la famille, la loi coupe court à toute discussion fâcheuse. Mais, dit-il, un couple intelligent finit toujours par s'accorder ; si l'un s'entête, ce sera encore comme aujourd'hui, la raison du plus fort l'emportera ; et enfin dans les cas très sérieux, rien n'empêchera d'avoir recours à un arbitrage. Une autre condition de l'affranchissement des femmes serait évidemment de leur accorder les mêmes droits politiques qu'aux hommes ; mais ici la logique de notre auteur a des hésitations : « Malgré une pléiade de femmes éminentes qui ont su conquérir la célébrité dans les lettres, les sciences et les arts, la généralité des femmes ne sont pas suffisamment préparées à maintenir et à faire développer *l'esprit laïque* à la fois d'une manière ferme, inébranlable et avec l'impartialité philosophique dont l'État, plus que jamais, doit faire preuve. » En attendant que les femmes deviennent assez « laïques » pour être dignes d'entrer dans la politique, M. Lourbet demande qu'au moins elles puissent entrer à l'Académie.

6. — Mais tout cela n'a que des rapports très lointains avec le code.

Nous revenons à lui, et sans regret, avec la thèse de M. Marcel Porte, ayant pour titre : *Essai sur l'article 664 du code civil*. L'article 664 est celui qui régit l'hypothèse où les différents étages d'une maison appartiennent à divers propriétaires. C'est, paraît-il, une situation qui se rencontre plus fréquemment qu'ailleurs dans les villes de Grenoble et de Rennes. M. Porte nous apprend même que l'article 664 a été introduit dans le code sur la proposition du tribunal de Grenoble. Ce texte règle d'une manière sage et équitable les rapports nécessaires qui doivent exister entre les copropriétaires de la maison divisée par étages; il n'a pas prévu, il est vrai, l'espèce singulière que nous cite M. Porte : celle où cinq propriétaires, ne pouvant s'entendre sur la couleur dont il convenait de peindre la façade, donnèrent chacun à leur étage une couleur différente. A part cela, cet article a suffi jusqu'ici aux besoins de la pratique; M. Porte ne demande pas qu'on y change rien, et l'étude très consciencieuse et très juridique qu'il en fait contribuera encore à en faciliter l'application.

7. — M. Ravail, au contraire, dans sa thèse intitulée : *Le Droit d'usufruit envisagé sous son aspect économique*, étudie les dispositions du code relatives à son sujet moins en vue de leur application que pour en préparer la réforme. L'usufruit joue incontestablement un rôle utile dans la société; il répond à des besoins très rationnels et très légitimes; il permet notamment au mourant de laisser à son conjoint la jouissance de ses biens sans dépouiller irrévocablement sa famille. Mais, d'un autre côté, l'usufruit a des inconvénients considérables : il met obstacle à tout progrès, à toute amélioration culturale; il diminue la valeur du fonds, à la fois pour l'usufruitier et pour le propriétaire, à raison de l'incertitude du droit de chacun ; enfin il est une cause entre eux de difficultés et de procès. Tout bien pesé, M. Ravail estime que la loi devrait plutôt tendre à restreindre les usufruits qu'à les favoriser; il propose pour cela un certain nombre d'innovations législatives dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici, mais qui paraissent motivées par de sérieuses considérations économiques.

8. — Nous parlions tout à l'heure, à propos du traité de droit civil de M. Planiol, de la théorie de la personnalité civile. Cette importante et délicate question est fort bien élucidée dans une étude de M. L. Michoud, professeur à la Faculté de droit de Grenoble : *La Notion de personnalité morale*. M. Michoud, comme M. Planiol, rejette le système qui fait de la personnalité des associations ou des fondations une pure fiction. Très au courant de la littérature juridique allemande, il discute les autres systèmes qui ont été adoptés par les jurisconsultes, tant en Allemagne qu'en France, sur le même sujet. Enfin il expose le sien, qui peut se résumer dans ces lignes, empruntées à sa brochure : « Si le droit veut correspondre aux besoins de l'humanité, dégager la for-

mule exprimant aussi exactement que possible les rapports existant dans la société humaine, il ne doit pas seulement protéger l'intérêt de l'individu ; il doit garantir aussi et élever à la dignité de droits subjectifs les intérêts collectifs et permanents des groupements humains. Il doit donc permettre à ces groupements d'être représentés par des volontés agissant en leur nom ou, en d'autres termes, les traiter comme des personnes morales. Reconnaître le groupement comme licite, c'est par là même reconnaître l'intérêt qu'il poursuit comme digne d'être protégé ; c'est par conséquent reconnaître implicitement sa personnalité juridique. » En d'autres termes, toute association, tout groupement licite a droit, en principe, à la personnalité. M. Michoud reconnaît bien que le législateur peut, tout en admettant l'existence d'une association licite, refuser de la traiter comme une personne ; mais ce n'est là qu'un expédient, une fiction contraire à la réalité du droit. « Logiquement, dit-il encore, la liberté d'association entraîne après elle la reconnaissance de la personnalité des associations une fois formées. » C'est presque la thèse inverse de celle qui prévaut aujourd'hui, mais c'est la thèse vraie, et il sera difficile de contester à M. Michoud l'honneur de l'avoir parfaitement établie. Son travail mérite d'être lu et médité par tous ceux qui prendront part, dans les Chambres ou dans la presse, aux discussions du projet de loi sur les associations.

Droit rural. — 9. — Ce n'est pas seulement en France qu'on se préoccupe de la dépopulation des campagnes et du morcellement excessif de la propriété rurale. L'Allemagne, moins menacée que nous sous ce rapport, mieux défendue par ses lois et ses mœurs, sent elle-même aussi la nécessité de conserver sur son sol une nombreuse classe de paysans. Quels moyens s'offrent à elle pour atteindre ce but? Quelles ressources lui fournissent ses traditions et sa législation? Et enfin, parmi les institutions séculaires qui ont maintenu chez elle jusqu'ici une stabilité relative de la petite et de la moyenne propriété, n'en est-il pas que nous aurions intérêt à lui emprunter? M. Pierre Verdelot a étudié ces questions dans un ouvrage intitulé : *Du Bien de famille en Allemagne et de la possibilité de son institution en France*. L'idée de la conservation des biens patrimoniaux, qui avait inspiré nos vieilles coutumes françaises, surtout celles du Nord, remonte aux plus anciennes lois germaniques. Elle tire son origine de la copropriété familiale, et elle s'est traduite, dans la suite des temps et dans la diversité des contrées, par des usages différents. Ici la propriété individuelle ne réussit pas à se dégager tout à fait de la communauté de famille : le consentement des parents demeura nécessaire pour la validité des aliénations immobilières. Ailleurs, ce fut le retrait lignager qui prévalut : dans le cas où le propriétaire voulait vendre son bien, il devait au préalable l'offrir à son héritier le plus proche. Les dernières traces du retrait

lignager furent supprimées dans la province de Hanovre en 1872. Mais le nouveau code civil allemand, en vigueur depuis le 1er janvier 1900, a autorisé le maintien, dans les États particuliers de l'empire, d'autres règles juridiques restrictives de la liberté de disposition du propriétaire. La noblesse conserve une forme particulière de propriété, le *Stammgut*. Les biens qui en sont l'objet ne peuvent être aliénés qu'avec le concours des plus proches agnats; ils ne peuvent être hypothéqués que jusqu'à concurrence de la moitié de leur valeur, et ils forment un majorat pour l'aîné des héritiers mâles, à charge par lui de payer des soultes aux autres agnats. Dans la noblesse encore s'est maintenu l'usage des fidéicommis ; le nouveau code civil abandonne aussi la réglementation de ce genre de dispositions aux législations locales. Destiné à soutenir la considération et l'éclat d'une famille, le fidéicommis ne répondait pas à son but s'il était de trop minime importance; c'est pourquoi les lois fixent généralement le minimum de valeur ou de revenu des biens qui peuvent y être soumis (en Prusse, le minimum de revenu est de 7 500 marcs). Aux familles paysannes on a offert, depuis un demi-siècle, en Bavière, en Hesse et dans le Mecklembourg, quelque chose d'analogue au fidéicommis, l'*Erbgut* : par une déclaration authentique le propriétaire peut frapper une partie de ses biens d'inaliénabilité et d'indivisibilité et en assurer la dévolution à un seul de ses successibles. Mais cette institution n'a eu aucun succès; très peu de propriétaires ruraux ont consenti à restreindre eux-mêmes la faculté de disposer de leur propriété. En Allemagne, comme ailleurs, le paysan ne subit de restrictions que celles qui lui sont imposées. Il existe pourtant dans un grand nombre de provinces du nord et du centre une coutume encore en vigueur, qu'à certaines époques les législateurs ont vue d'un mauvais œil et qu'ils tendent plutôt aujourd'hui à favoriser : c'est l'*Anerbenrecht*, droit en vertu duquel le bien de famille passe à un seul des enfants, tenu seulement d'indemniser ses frères et sœurs. Après avoir étudié cette institution dans ses origines et dans ses effets économiques, M. Verdelot la juge ainsi : « L'*Anerbenrecht* a ses avantages et ses inconvénients, comme toute institution humaine; mais je crois que la somme des avantages l'emporte sur celle des inconvénients, surtout dans les régions où il est bien compris. » Cependant M. Verdelot se montre peu partisan de l'introduction en France d'une législation analogue à celle de l'*Anerbenrecht*; il se borne à souhaiter une légère extension de la liberté de tester. Cette conclusion peut paraître un peu timide. Quoi qu'il en soit, son ouvrage est l'étude la plus complète que nous ayons sur les formes de la propriété de famille en Allemagne; il mérite d'être consulté par quiconque s'intéresse à l'organisation du régime foncier et à l'avenir des classes rurales.

10. — Sous le titre : *Les Droits et les devoirs des syndicats agricoles*, M. Joseph Gairal publie un travail très développé sur les syndicats agricoles, considérés non au point de vue économique ou social, mais uniquement sous le rapport juridique. A quelles règles sont soumis l'établissement et le fonctionnement de ces syndicats ? En quoi consistent leurs attributions et jusqu'où peut s'étendre légitimement le domaine de leur activité ? En d'autres termes, quelle est la condition légale des syndicats agricoles dans le droit français ? Tel est le sujet de ce travail, le plus considérable, croyons-nous, qui ait paru sur la matière. La loi de 1884, sur les syndicats, étant très laconique, laisse place à beaucoup de questions douteuses, et sur la plupart la jurisprudence n'est pas encore formée. M. Gairal examine très soigneusement toutes ces questions, en les éclairant des travaux préparatoires de la loi. Il les résout généralement dans le sens le plus libéral. Ainsi, sur le point de savoir dans quelle mesure les personnes étrangères à un syndicat peuvent prendre part à ses travaux, M. Gairal soutient et démontre que l'immixtion d'un étranger dans les délibérations du syndicat ne devient illégale que si cet étranger contribue activement à l'œuvre de l'association en prenant part à un vote. Une autre question délicate est celle de savoir si les syndicats professionnels peuvent admettre des membres honoraires. M. Gairal se prononce pour l'affirmative, conformément d'ailleurs à un jugement du tribunal de Bordeaux. Il nous paraît surtout avoir très bien défini la personnalité civile accordée par la loi aux syndicats. Adoptant la jurisprudence de deux jugements du tribunal de la Seine, il montre que les syndicats, personnes morales privées, peuvent recevoir des libéralités dans la mesure où la loi les autorise à posséder et sans être soumis, comme les établissements publics, à la nécessité de l'autorisation administrative. Il y a encore de grandes difficultés au sujet des actes, civils ou commerciaux, que peuvent faire les syndicats : M. Gairal leur défend, en général, tous les actes qui ont un but lucratif, et peut-être sur ce point se montre-t-il un peu trop rigoureux ; en revanche, il permet aux syndicats de contracter et d'ester en justice dans tous les cas où ils peuvent ainsi servir les intérêts professionnels de leurs membres. Il soutient enfin très énergiquement que les actes d'un syndicat peuvent engager soit la responsabilité collective de l'association, soit la responsabilité individuelle des syndiqués. Comme l'a très bien dit M. le professeur Planiol, « la circonstance que des ouvriers sont syndiqués ne peut pas les affranchir des conséquences de leurs délits, car la liberté de s'associer ne leur a pas été donnée pour cela. » En un mot, le livre de M. Gairal, spécial aux syndicats agricoles, nous paraît actuellement le guide le plus sûr que puissent prendre les fondateurs et les directeurs de ces associations.

11. — Et voici encore un autre guide bon à signaler à l'heure actuelle : le *Manuel pratique de crédit agricole,* par MM. Georges Maurin et Charles Brouilhet. On sait que trois lois récentes ont pour objet d'organiser ou de favoriser le crédit agricole en France : la loi du 4 novembre 1894 sur les sociétés locales de crédit, la loi du 18 juillet 1898 sur le warrantage des produits de l'agriculture et la loi du 31 mars 1899 sur les caisses régionales. Malgré les longs efforts qu'elles ont coûtés à nos législateurs, ces lois sont tellement imparfaites qu'il n'est pas encore certain que l'agriculteur pourra en tirer parti. La première, celle sur les sociétés de crédit local, se suffit-elle à elle-même ? Ne doit-elle pas être combinée avec la loi de 1867 sur les sociétés par actions ? MM. Maurin et Brouilhet se prononcent pour l'autonomie de cette loi, mais l'opinion contraire a aussi ses partisans. Sur la loi relative aux warrants, autre question : l'emprunteur conserve-t-il le droit de vendre le produit warranté ? Non, décident nos auteurs, mais cela seul ne rendra-t-il pas la loi impraticable ?... On peut juger par là des obstacles que peut encore rencontrer l'organisation du crédit agricole en France. Si nous sommes déjà si en retard, à ce point de vue, sur les autres pays, cela tient évidemment à toutes les entraves qui résultaient de notre ancienne législation. Espérons que la nouvelle sera moins gênante. Pour son application, le *Manuel* de MM. Maurin et Brouilhet, très clair, accompagné de formules, sera certainement fort utile.

12. — Non moins que le crédit agricole, les chemins ruraux ont été longtemps délaissés par le législateur. Rien n'avait été prescrit jusqu'en 1881, ni pour constater leur existence, ni pour assurer leur conservation, ni pour procurer les moyens de les réparer ; leur entretien était confié uniquement à la bonne volonté des intéressés. Une loi du 20 août 1881, comprise dans le code rural, a comblé ces lacunes : elle a établi pour les chemins ruraux les plus utiles une sorte d'état civil ; elle les protège par l'imprescriptibilité, les dote de ressources spéciales et permet aux propriétaires riverains de former des syndicats en vue d'entretenir et d'étendre le réseau de ces voies indispensables à l'exploitation des terres. Cette loi a été commentée, article par article, par M. Noblet, dans un petit ouvrage intitulé : *Code pratique des chemins ruraux*, dont une deuxième édition vient de paraître. Il se recommande à l'attention des maires, des conseillers généraux ou d'arrondissement et de toutes les personnes qui ont des propriétés à la campagne.

Droit public et administratif. — 13. — C'est en 1862, au cœur même du second Empire, qu'a paru la première édition de l'ouvrage de M. Rodolphe Dareste : *La Justice administrative en France*. Rien alors n'était plus attaqué, n'était plus honni, dans les milieux libéraux,

que les juridictions administratives, sans en excepter le Conseil d'État lui-même. M. Dareste osa pourtant se faire, quoiqu'un peu timidement, le défenseur de ces juridictions. Il plaida leur cause surtout en rappelant leur histoire, en montrant qu'elles étaient liées aux formes et aux habitudes de l'administration française; que la Révolution elle-même, après les avoir supprimées avec tout le reste, n'avait pas tardé à les rétablir, et qu'en somme, cette justice administrative tant décriée valait mieux que sa réputation. Aujourd'hui, M. Dareste peut se flatter d'avoir cause gagnée. Son livre de 1862, il a pu le rééditer, avec la collaboration de son fils, M. Pierre Dareste, en 1898, et n'a dû y apporter en somme que très peu de changements. Les concessions mêmes qu'il avait cru devoir faire à l'opinion libérale, dans la première édition, ont presque toutes disparu de la seconde. Ainsi, en 1862, M. Dareste avait écrit (page 675 de la première édition) : « On ne saurait nier que la justice administrative ne soit une invention du despotisme; c'est avec l'Empire romain qu'elle a paru pour la première fois dans le monde; c'est avec la centralisation qu'on la voit renaître en France, et on peut ajouter que les peuples les plus libres, comme l'Angleterre et l'Amérique, en ignorent jusqu'au nom. Enlever au juge indépendant, et surtout au juge inamovible, la connaissance des affaires d'État, s'affranchir de tout contrôle, être à la fois juge et partie, telle a été incontestablement la pensée du pouvoir qui a créé la justice administrative. » Aujourd'hui, M. Dareste nous dit (p. 672 de la nouvelle édition) : « L'expérience a prononcé. Dans tous les grands États où il existe une administration centralisée et de plus en plus compliquée, on reconnaît que la justice administrative est un rouage nécessaire et que toute autre combinaison aboutit forcément à l'arbitraire administratif. » Donc la même institution qui était sous l'Empire une épave du despotisme est devenue sous la République un rempart de la liberté... Nous avouons ne pouvoir partager sous ce rapport l'optimisme de M. Dareste. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question. Constatons seulement que son livre, s'il n'a pas eu à subir de grandes modifications dans un espace de trente-six ans, a conservé aussi toute sa valeur et tout son intérêt. Il comprend deux parties : la première expose l'histoire et l'organisation des tribunaux administratifs; la seconde fait connaître leur compétence et les règles de droit qu'ils sont chargés d'appliquer. M. Dareste est, croyons-nous, le premier auteur qui ait eu l'idée d'adopter, dans l'étude du droit administratif, un ordre semblable à celui consacré depuis longtemps pour le droit civil : dans sa seconde partie, il traite des actions administratives, d'abord quant aux personnes qu'elles concernent, l'État, les départements, les communes, les établissements publics, puis quant aux biens de ces personnes et enfin quant à leurs obligations et

à leurs contrats. Cette méthode a l'avantage, comme le dit la préface, « de donner un lien aux diverses matières du droit administratif, de les rapprocher de leurs affinités naturelles, enfin de conduire par la voie la plus courte aux principes généraux. »

14. — Du livre de M. Dareste mérite d'être rapprochée une thèse de doctorat intéressante et vraiment remarquable : l'*Histoire du conflit d'attribution*, par M. Maurice Félix. Les conflits d'attribution sont la conséquence forcée de l'existence des tribunaux administratifs à côté des tribunaux de droit commun. Aussi, pour écrire leur histoire, M. Félix a dû remonter jusqu'aux origines de la juridiction administrative. Il a divisé cette histoire en trois parties, correspondant à trois périodes différentes : la période de l'ancien régime, celle de la Révolution, celle de l'an VIII à 1828. Sous l'ancien régime, le conflit naît à partir de la création de la Chambre des comptes, qui remonte au XIVe siècle et qui, dès son établissement, se trouve en rivalité avec le Parlement. Les autres tribunaux administratifs qui vinrent ensuite, les cours des aides, les bureaux de finances, les élections, les greniers à sel, furent des juridictions financières qui n'eurent d'autre but que d'enlever à l'autorité judiciaire le contrôle sur les questions de domaine, d'imposition et de comptabilité ; constituées de la même manière que les juridictions ordinaires, elles avaient la même indépendance, et le conflit ne fut longtemps que le moyen de maintenir à ces tribunaux spéciaux les attributions que leur disputaient les Parlements. Il changea de caractère et devint un instrument politique après l'établissement des intendants : relevant directement du Conseil du Roi, investis des pouvoirs les plus étendus et même de pouvoirs judiciaires, ces fonctionnaires ne cessèrent jusqu'à la Révolution d'étendre leur compétence au détriment à la fois des corps judiciaires et des anciens juges administratifs. Le conflit, dès lors, uni au droit d'évocation exercé par le Conseil du Roi, aboutit à la formation progressive d'un large contentieux administratif. « En cette matière, a dit Tocqueville, nous n'avons fait que trouver la formule ; à l'ancien régime appartient l'idée. » A l'époque de la Révolution, le droit d'évocation succomba sous l'impopularité que lui valaient de nombreux abus ; mais le conflit devait forcément subsister dès l'instant que la Constituante, par une fausse interprétation du principe de la séparation des pouvoirs, attribuait aux administrations départementales le droit de juger les réclamations que soulèveraient leurs propres actes. La Convention et le Directoire ne manquèrent pas d'utiliser le conflit pour soustraire à la justice ordinaire les questions relatives à la vente des biens nationaux, à l'inscription sur la liste des émigrés, à l'application des lois contre les prêtres, à la responsabilité des fonctionnaires. En l'an VIII, on proclame qu'administrer est le fait d'un seul et juger le fait de plusieurs, mais

on laisse néanmoins le droit de juger au nouvel administrateur qui prend le nom de préfet et qu'on entoure, pour rendre hommage au principe, de quelques autres fonctionnaires : les conseils de préfecture sont ainsi constitués ; le Conseil d'État est reconstitué et redevient, comme sous l'ancien régime, le tribunal suprême administratif vers lequel tout converge. La Restauration, à son tour, usa largement du conflit, notamment pour les questions de domicile et de contributions, desquelles dépendaient le droit électoral. En 1828, voulant donner satisfaction aux réclamations des libéraux, le ministère Martignac réglementa la procédure des conflits par une ordonnance, qui, notamment, décida que le conflit ne pourrait être élevé en matière criminelle. On sait que cette disposition ne gêna pas le Tribunal des conflits, présidé par M. Cazot, en 1881. M. Félix arrête son histoire du conflit d'attributions à cette ordonnance de 1828, et nous regrettons qu'il ne l'ait pas continuée jusqu'à nos jours. En tout cas, il a donné à son instructive étude la véritable conclusion qu'elle comporte, en disant : « La conception de l'ancien régime ne sera réellement répudiée et la séparation des pouvoirs intégralement réalisée que le jour où l'unité du pouvoir judiciaire ne sera plus brisée par l'institution de la justice administrative et par l'institution du conflit d'attribution. »

15. — Nous retrouvons avec plaisir la même idée dans une brochure de M. René Jacquelin, agrégé à la Faculté de droit de Paris, intitulée *Une Conception d'ensemble du droit administratif*. Après avoir justement critiqué une classification des pouvoirs administratifs proposée par M. Hauriou, l'auteur de cette brochure établit la distinction qu'il y a lieu de faire entre l'État agissant comme puissance publique et l'État investi de droits patrimoniaux. Il montre qu'au moyen âge le second caractère absorbait le premier, tandis que c'est plutôt l'inverse aujourd'hui. Enfin, se préoccupant de la garantie des droits et des libertés de l'individu, il exprime l'avis que cette garantie doit résulter d'une « saine application du principe constitutionnel de la séparation des pouvoirs », et propose d'établir en France, en le généralisant, le système pratiqué en Belgique : « Au lieu de deux justices séparées et parallèles, sans lien supérieur commun, une seule justice comprenant des tribunaux investis d'attributions différentes, mais organisés sur le même modèle, jouissant des mêmes garanties d'indépendance et d'impartialité, et tous soumis au contrôle suprême d'une cour unique placée à la tête du pouvoir judiciaire. »

MAURICE LAMBERT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

I. Romans, contes et nouvelles. — 1. *L'Allée des demoiselles (lettres à ma cousine)*, par Gabriel Aubray. Paris, Plon-Nourrit, s. d., in-12 de 349 p., 3 fr. 50. — 2. *Souvenirs d'un curé de campagne*, par Stéphen Lefranc. Paris, Haton, s. d., petit in-8 de 290 p., 4 fr. — 3. *Les Vieux Chemins*, par Marie-Joseph Bidal. Abbeville, Paillart, s. d., petit in-8 de 238 p., 1 fr. — 4. *Nouvelles petites histoires. Traits de missions*, par le R. P. Martin Devès. Paris, Briguet, 1899, petit in-8 de 238 p., 3 fr. — 5. *Nouvelles Légendes chrétiennes*, par Stéphen Lefranc. Abbeville, Paillart, s. d., petit in-8 de 158 p. 1 fr. 15. — 6. *Grande Amie*, par Miriam. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 312 p., 3 fr. — 7. *Revanche*, par Mathilde Aiguepersse. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 312 p., 2 fr. — 8. *Le Droit d'ainesse*, par Champol. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 366 p., 3 fr. — 9. *Fatal Orgueil*, par Edmond Coz. Paris, Briguet, s. d., in-12 de 311 p., 3 fr. — 10. *La Fin d'un conte*, par Étienne Frank. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 240 p., 2 fr. — 11. *Les Épreuves de Rosy*, par la Ctesse Serraurier. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 240 p., 3 fr. — 12. *La Famille de Chandoré*, par Marguerite Levray. Paris, Haton, s. d., in-12 de 277 p., 3 fr. — 13. *Similia*, par Jean Blaize. Paris, Colin et Cie, s. d., in-12 de 293 p., 3 fr. 50. — 14. *Le Philosophe au village*, par Adrien Vernet. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 318 p., 3 fr. — 15. *Tuons le mandarin*, par Jean Sigaux. Paris, Colin et Cie, 1899, in-12 de 307 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Trois Fiancés de Louis XV*, par Charles de Vitis. Paris, Téqui, 1899, in-12 de 345 p., 3 fr. — 17. *La Fortune des Montligné*, par Maryan. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 18. *Filleule de princes*, par M. d'Hauterive. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 309 p., 3 fr. — 19. *Ferme comme roc*, par Jeanne de Coulomb. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 300 p., 3 fr. — 20. *Le Vieil Ami*, par Mme de Stolz. Paris, Haton, s. d., in-12 de 274 p., 2 fr. — 21. *Le Gros Lot*, par Mme de Stolz. Paris, Haton, s. d. in-12 de 277 p., 3 fr. — 22. *La Fortune des Valbert*, par Mme Chéron de la Bruyère. Paris, Haton, s. d., in-12 de 277 p., 3 fr. — 23. *Petite Fleur*, par Lucie des Ages. Paris, Haton, s. d., in-12 de 250 p., 2 fr. — 24. *Bancroche*, par Mme la Vtesse de Pitray. Paris, Haton, s. d., in-12 de 275 p., 3 fr. — 25. *Aventures et embuscades*, par G. de la Landelle. Paris, Haton, s. d., in-8 de 312 p., 4 fr. — 26. *Les Treize Jours de Bidouille*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 278 p., illustré par Charly, 3 fr. — 27. *La Puissance d'une mère*, par le même. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 93 p., 0 fr. 35. — 28. *Les Délicatesses du cœur*, par le même. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 93 p., 0 fr. 35. — 29. *Les Protégés de Marie*, par le même. Abbeville, Paillart, s. d., in-18 de 96 p., 0 fr. 35. — 30. *Bons Exemples*, par le même. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 93 p., 0 fr. 35. — 31. *Les Parfums du rosaire*, par Un Missionnaire apostolique. Abbeville, Paillart, s. d., petit in-8 de 120 p., 0 fr. 50. — 32. *Le Trésor*, par Mme Blanche Lechasseur. Abbeville, Paillart, s. d., in-12 de 108 p., 0 fr. 30. — 33. *Choses vécues*, par A. de Toulouse-Lautrec. Abbeville, Paillart, s. d., petit in-8 de 120 p., 0 fr. 50.

II. Brochures théatrales. — 1. *L'Apostasie et le Martyre*, tragédie chrétienne, en 4 actes avec chants, par l'abbé de Cabanoux. Paris, Haton, s.d., in-12 de 69 p., 1 fr. 50. 2. *Le Castel d'Yvoire*, drame en 3 actes, par Caritas. Paris, Haton, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 3. *L'Hostellerie du Conquérant*, par Caritas. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr. — 4. *La Duchesse Anne de Bretagne*, drame hist. en 4 actes, par Jean Grech. Paris, Haton, s. d., in-12 de 86 p., 1 fr. — 5. *Jeunes Vaillantes*, scène patriotique pour fillettes, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 50 p., 1 fr. — 6. *Vive la France!* comédie en un acte, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 45 p., 1 fr. — 7. *Le Testament de Mlle Agenora de Villeboiseau*, comédie en 3 actes, par le même. Paris, Haton, s. d., in-18 de 87 p., 1 fr. — 8. *Tulipe et Pâquerette*, comédie pour jeunes filles, par J. Marie. Paris, Haton, s. d., in-18 de 57 p., 1 fr. — 9. *Au Violon*, comédie en 2 actes, par L. Dubois. Paris, Haton, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 10. *Le Clou de l'Exposition*, vaudeville en 3 actes, par L. Dubois. Paris, Haton, s. d., in-12 de 72 p., 1 fr. — 11. *Le Locataire du deuxième*, comédie en un acte, par Besse de Larzes. Paris, Haton, s. d., in-12 de

19 p., 1 fr. — 12. *Jacques Bonhomme*, comédie en un acte, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 22 p., 1 fr. — 13. *Fils de Roi*, comédie en un acte, par Bessé de Larzes. Paris, Haton, s. d., in-12 de 20 p., 1 fr. 50. — 14. *Saluez Pitou*, comédie en un acte, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 20 p., 1 fr. — 15. *En soirée chez la concierge*, comédie en un acte, par E. Dambrine. Paris, Haton, s. d., in-12 de 36 p., 1 fr. — 16. *Le Testament de Blagfull*, comédie en un acte, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 33 p., 1 fr. — 17. *Le Luthier de Guastalla*, épisode historique en 2 actes, par le même. Paris, Haton, s. d., in-12 de 33 p., 1 fr. 25. — 18. *Les Pantoufles de sainte Cécile*, opérette en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon, s. d., in-12 de 79 p., 1 fr. — 19. *Rebecca la sorcière*, comédie en 3 actes, par Mme Amélie Amestoy. Paris, Haton, s. d., in-12 de 71 p., 1 fr.

I.— Romans, contes et nouvelles.— La seconde série des *Lettres à ma cousine* ne nuira pas, tant s'en faut, à la réputation de son auteur. Dans ce volume intitulé : *L'Allée des demoiselles*, M. Aubray touche à mille sujets intéressant non seulement les demoiselles à marier, mais toutes les femmes. La première partie : *Le Sentier des petites*, traite surtout de l'éducation des toutes petites filles; la seconde, *le Rond-Point*, en face du mariage, des diffférentes sortes de mariages ; dans la troisième partie enfin : *La Montée de sable*, se trouvent peut-être les plus jolies pages du volume et le délicat et exquis roman de tante Lucienne. Moraliste fin et aimable, M. Aubray aborde, avec mesure et bon sens, les questions féministes qui sont discutées autour de nous avec plus ou moins de compétence. Il a le style alerte et vif, le jugement sûr, quelquefois un peu sévère, mais cette sévérité est exprimée dans un si joli langage qu'elle ne saurait blesser. A propos des mœurs et idées du jour, M. Aubray discute certains romans modernes où ces idées sont reflétées. Signalons entre autres les pages charmantes qu'il consacre aux deux derniers ouvrages de M. René Bazin : *De toute son âme* et *la Terre qui meurt*. Dans le chapitre : *Mariage de raison* se trouvent des passages qui pourront être lus avec plaisir et profit par des jeunes filles soucieuses de fixer leur avenir selon le cœur, la raison et la foi ; de hautes et graves pensées y sont exprimées sous une forme gracieuse et vivante, car il n'y a chez M. Aubray rien du sermonneur ennuyeux et c'est là justement le secret de sa popularité auprès des jeunes lectrices dont il formera le jugement tout en les distrayaant.

2. — Sans avoir la valeur littéraire des *Lettres à ma cousine*, les *Souvenirs d'un curé de campagne* renferment des pages écrites avec charme et simplicité. Signalons : *Au Cimetière*, *le Facteur rural*, *la Cinquantaine* et *l'Autre*. Ce dernier épisode, qui se rattache à l'année terrible, est d'un sentiment élevé et dramatique. Du reste l'ouvrage révèle une fine observation des hommes et des choses, un grand esprit d'indulgence pour les petits et les pauvres et, en le lisant, on est tout naturellement porté à souhaiter qu'il y ait beaucoup de curés de campagne comme l'aimable et pieux pasteur de Sainte-Hélène.

3. — *Les Vieux Chemins* nous présentent un recueil de légendes et

d'épisodes, ayant, nous dit l'auteur dans sa préface, pour but de « conduire à Dieu, de laisser des impressions saines, agréables et justes.» C'est dire que l'esprit du livre est excellent si son mérite littéraire est ordinaire.

4. — Les *Nouvelles petites histoires*, du R. P. Marius Devès, sont destinées à servir aux enfants des catéchismes, à qui de nombreux épisodes tirés de la vie des missionnaires ne manqueront pas de plaire.

5. — Dans le même genre, mentionnons les *Nouvelles Légendes chrétiennes*, de M. Stéphen Lefranc, qui forment une collection de légendes poétiques et pieuses recueillies autour des chapelles et des châteaux de France et d'Allemagne et présentées dans un style parfois pittoresque et coloré.

6. — *Grande Amie* est un roman bien pensé et bien écrit, à l'usage des jeunes filles. L'aimable Marie-Thérèse apporte aux déshérités de la vie dont elle est entourée le rayonnement de sa belle jeunesse. Fille d'un colonel en retraite, elle est la providence du petit pays où son père s'est fixé et son influence s'exerce utilement sur les trois orphelins d'un officier de marine, M. de Lamargue. L'aînée de ces enfants, Bérengère, se transforme sous l'action affectueuse de sa « grande amie » et le lecteur se réjouira sans s'étonner, quand Marie-Thérèse, en épousant le veuf, prendra une place encore plus grande dans la vie de ses protégés. Il ne faut pas demander à ce volume des aventures extraordinaires, ni des études psychologiques très fouillées, mais on y trouvera un récit agréable et naturel, inspiré par un esprit religieux éclairé.

7. — La même note se dégage de *Revanche*, avec plus de personnalité dans le caractère de l'héroïne. Marie-Thérèse a été, dès son berceau, environnée de tendresse, tandis que Solange Mieussen, fille orpheline d'un officier sans fortune, s'est trouvée très jeune aux prises avec les difficultés de l'existence. Elle passe tout à coup et sans s'y attendre de la pauvreté à la richesse; sa propriétaire, Mlle Daudré, vieille fille bizarre et fantasque lui ayant laissé sa fortune. Mais accusée d'accaparement par Mme Danielle Kerviler, sœur de sa bienfaitrice, Solange repousse cette fortune qu'elle n'a pas cherchée et se réfugie à Paris avec ses jeunes frères dont elle est le seul appui. La Providence met sur son chemin Renaud Kerviler qui est, sans que Solange s'en doute, le fils unique de Mme Danielle dont la lettre injurieuse a si profondément blessé la jeune fille. Après diverses péripéties, Renaud épouse Solange et c'est Mme Kerviler elle-même qui sollicite pour son fils la main de celle dont elle a reconnu la loyauté. Le caractère de Solange, pur et fier, est d'un désintéressement presque invraisemblable, celui de Renaud, très noble et dévoué, est évidemment tracé d'après nature. La

note religieuse est accentuée et certaines peintures bretonnes sont pleines de charme et de fraîcheur.

8. — C'est en Angleterre, dans le manoir antique et un peu mystérieux des Chartran que nous mène M. Champol avec *le Droit d'aînesse*. Rien ne semble manquer au bonheur de lord et lady Chartran nouvellement mariés. Bientôt cependant des soucis inexplicables assombrissent le jeune ménage. Lord Chartran est accablé par des tristesses et des terreurs mystérieuses; Agnès, sa jeune femme, est évidemment soit le bourreau, soit la victime de son mari. Autour de ces personnages vivent et agissent la jolie Queenie, sœur d'Agnès, dont le caractère enjoué et ouvert réagit contre la mélancolie du château ; Francis, frère cadet du châtelain, qui ne lui ressemble en rien ; Stephen, son cousin, être maladif, sur lequel pèse la fatalité héréditaire et Mrs Kiddy, qui passe pour être la mère de Stephen. A la fin, tout s'explique : le secret des Chartran n'est autre que la folie, qui atteint l'un après l'autre les membres de cette race infortunée et les mène au suicide. De plus, c'est Francis qui est le fils de Mrs Kiddy, Stephen est le frère de Walter Chartran, auquel il survit de quelques mois seulement. La race directe de Chartran s'éteint avec lui et le château devient un asile pour les malheureux. On objectera peut-être que le personnage de Mrs Kiddy, auteur de la substitution d'enfants, est forcé, de même que le rôle d'Agnès vis-à-vis de son mari, mais, somme toute, le récit est agréablement écrit, l'intérêt soutenu d'un bout à l'autre et un vif sentiment religieux anime le livre. Signalons un passage où l'auteur indique ce que tant de protestants ont reconnu : le bienfait de la confession envisagé uniquement au point de vue consolant pour les esprits et les cœurs troublés.

9. — Comme *Droit d'aînesse, Fatal Orgueil* nous transporte de l'autre côté du détroit ; mais l'auteur connaît moins bien que M. Champol les mœurs, le langage et les coutumes du pays où il a placé son récit. Le fatal orgueil de Rosey Striff, fille d'un pasteur protestant de condition modeste, se développe au contact du grand monde où elle pénètre comme demoiselle de compagnie. Cet orgueil lui fait dédaigner l'amour d'un brave garçon, appartenant comme elle au monde des travailleurs et qui, par suite de circonstances imprévues, devient pair d'Angleterre. Rosey meurt toute jeune, cette petite âme vaniteuse et égoïste reconnaît sur son lit de mort le vide des grandeurs qu'elle a poursuivies en vain. Les intentions de l'auteur sont bonnes, mais il lui manque d'avoir vécu de la vie du pays qu'il décrit : de là des invraisemblances nombreuses que remarqueront tous ceux qui connaissent l'Angleterre et ses usages.

10. — La même observation s'applique à la *Fin d'un conte*, où, à côté de bonnes intentions et d'un esprit religieux, il y a, pour tout ce qui

regarde les usages, les noms et les titres anglais, des invraisemblances choquantes. L'ouvrage semble être, du reste, l'œuvre d'une plume encore inexpérimentée.

11. — Dans *les Épreuves de Rosy*, Mme la comtesse Serrurier reste dans son pays et nous introduit dans le modeste milieu provincial où la jolie Rosy grandit sous l'égide d'une parente âgée. Les données du roman sont très simples : Rosy, étourdie par les flatteries d'un brillant officier, est tentée de dédaigner l'affection humble et dévouée d'un honnête homme, mais elle se ressaisit à temps, les épreuves qu'elle traverse achèvent de la mûrir, et nous la laissons l'heureuse fiancée de son ami d'enfance, qui a perdu sa gaucherie d'autrefois et gardé ses solides qualités. Rien, on le voit, d'extraordinaire ni de mystérieux dans ce récit, mais le petit coin de la vie réelle qu'il nous montre est finement peint, avec ses obscurs héroïsmes et ses vulgaires défauts ; surtout le vague et pur roman de la sainte vieille fille Clémence est esquissé avec un tact tout féminin.

12.— *La Famille de Chandoré* est une œuvre plus dramatique. Tristan de Chandoré a cédé à une tentation terrible en retenant une fortune, dont il n'était que le dépositaire. Nous ne dirons pas à nos lecteurs comment Tristan, après de longues luttes, est amené à réparer sa faute, ni comment ses enfants finissent par retrouver l'aisance qu'ils avaient perdue. Signalons cependant l'esprit chrétien et les sentiments élevés de l'auteur et le charme de certains caractères, décrits par elle, celui de Béatrix de Chandoré, par exemple. On pourrait, il est vrai, lui reprocher des invraisemblances, mais l'intérêt du roman empêchera les jeunes lecteurs de s'en apercevoir. Disons seulement qu'en parlant d'un gentilhomme anglais, « Sir Armagh », n'est pas une désignation possible. Le personnage est ou bien M. Armagh ou, s'il a le titre de « Sir », il est indispensable que le nom de baptême précède le nom de famille.

13. — Le surnom de *Similia* est donné à Fernande Ocler par une amie fanatique d'homéopathie. Fernande elle-même est fille d'un pharmacien, disciple enthousiaste de Hahnemann qui, par principe, refuse la main de son unique enfant à Paul Delanchal, fils d'une sommité médicale, mais allopathe fervent. Après des émotions diverses et une grave maladie de Fernande, M. Ocler laisse fléchir ses principes et la scène finale nous montre allopathes et homéopathes, faisant trêve à leurs querelles, pour fêter les jeunes fiancés. Ce livre, destiné « aux jeunes filles », leur plaira par sa note gaie.

14. — Moins gai est *le Philosophe au village*, dédié par son auteur à M. Paul Bourget. Charles de Gourmont est, nous dit-on, un « loyal qui se trompe », en tout cas, ce gentilhomme chrétien qui renie ses traditions, désole sa mère, se brouille avec son curé, devient incroyant

et socialiste, est peu sympathique. Ses efforts pour améliorer le sort de l'humanité peuvent être sincères ; ils sont, à coup sûr, bien maladroits. Du reste, de déception en déception, l'infortuné « philosophe » arrive jusqu'à une tentative de suicide. Assagi par ses tristes expériences, il revient chez lui, se réconcilie avec les siens, épouse sa cousine Marie et pose sa candidature comme député républicain. Impossible de s'intéresser beaucoup aux aventures de ce « loyal », qui fait l'effet d'être un pédant sans cœur. Ce volume est probablement l'œuvre d'un jeune écrivain, car les caractères ne sont guère fouillés et les épisodes amenés et dénoués trop brusquement; l'art des gradations et des nuances fait défaut.

15. — Ce n'est pas en voulant servir l'humanité, mais en cherchant à se créer de belles relations que le héros de *Tuons le mandarin* compromet son honorabilité. Brave homme au fond, quoique vaniteux, Gédéon Malambert, gros négociant de Bercy, se laisse ensorceler par une bande de gens tarés, aux titres sonores, qui en veulent à ses capitaux. Après une courte période d'enivrement, il constate le caractère peu recommandable de ses nouveaux amis et par une ingénieuse mise en scène, que nous laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir, il est reconquis aux bons sentiments qui font le vrai fond de sa nature. Roman sans note religieuse, mais honnête et bien écrit.

16. — C'est dans le domaine de l'histoire de France que nous reportent *les Trois Fiancées de Louis XV* : la petite Infante, dont l'arrivée en France est joliment racontée; Mlle de Vermandois, l'abbesse de Fontevrault, plus heureuse peut-être dans son royal monastère qu'elle ne l'eût été sur le trône; enfin la douce princesse polonaise qui devint reine de France. A la suite de ce récit historique, qui donne son nom au volume, sont des nouvelles orientales ou chinoises, vivement enlevées, dans une langue correcte et colorée.

17. — Dans *la Fortune des Montligné*, nous retrouvons le style clair et coulant, l'observation fine, les sentiments élevés, qui caractérisent les ouvrages de Mme Maryan, Mlle de Montligné, vieille fille riche, très bonne sous des dehors brusques, adopte généreusement les enfants orphelins et pauvres d'un de ses cousins. Henry et Géraldine répondent en tous points à son dévouement, et la vieille demoiselle les institue ses héritiers. Ses intentions sont trahies par un parent, M. de Vallès, qui, en faisant disparaître le testament de Mlle de Montligné, accapare toute sa fortune. Le frère et la sœur se montrent dignes et courageux dans l'épreuve ; ils finissent par rentrer en possession de leur héritage, car M. de Vallès meurt repentant, son unique enfant, qui ignore le crime de son père, épouse Henry de Montligné et Géraldine, créature exquise, trouve au foyer de son frère l'emploi de qualités développées et mûries par la souffrance.

18. — Moins attachante et moins simple est la trame de *Filleule de princes*. Paula de Moussay trouve bien des épines dans la demeure princière de sa marraine, autour de laquelle s'agitent de petites intrigues et de mesquines jalousies. Paula les traverse sans défaillance, avec une patience qui est récompensée quand elle rencontre dans Richard de Nasselle un époux digne de la comprendre. Elle finit même par rentrer en possession de la fortune que lui avait léguée la princesse et, dont elle avait été injustement dépouillée. Autour de Paula, s'agitent de nombreux personnages peu sympathiques, entre autres les Delapaume, gens vaniteux et vulgaires, ayant la folie des grandeurs ; les « inséparables », deux sœurs médisantes, dont les petitesses contrastent avec la hauteur d'âme de l'aimable « filleule de princes. »

19. — *Ferme comme roc* est la vieille devise des Artaïtz, famille basque, noble et appauvrie, dont l'antique demeure s'élève au-dessus de Saint-Jean-de-Luz, en face des montagnes de l'Espagne. Jean et Marie-Anne d'Artaïtz sont dignes de leurs ancêtres. Pour acquitter les obligations souscrites par leur père, ils luttent l'un comme secrétaire, l'autre comme institutrice, chez le comte de Rio-Ouro, Brésilien fabuleusement riche. Bien différent de Jean d'Artaïtz est son cousin Gonzalès, qui, après avoir essayé de métiers plus ou moins honnêtes pour satisfaire ses besoins de dépense, devient voleur et fracture le coffre-fort du comte de Rio-Ouro. Sa tentative criminelle est découverte par ses cousins et, pour se venger de Marie-Anne, le misérable l'enlève ainsi que ses petits élèves et les retient prisonniers dans un des vieux palais abandonnés de Fontarabie. Cet épisode, un peu invraisemblable, amène des révélations inattendues. Le comte de Rio-Ouro est un « oncle d'Amérique », Dominique d'Artaïtz, disparu depuis de longues années et qui se découvre à point pour faire le bonheur de ses jeunes cousins dont il assure l'avenir. La belle et courageuse Marie-Anne épousera Michel de Sandos, qui l'a aimée depuis son enfance. Nous devinons que Jean deviendra l'époux de Dolorès, une des petites-filles du comte ; quant à Gonzalès repentant, il se fera une vie nouvelle au Brésil, où l'oncle millionnaire lui ménage un sort honorable. Le style de Mlle de Coulomb est clair, facile, distingué, ses sentiments purs et nobles. Nous trouvons un charme très grand à ses descriptions de Saint-Jean-de-Luz, de Ciboure et des populations basques, descriptions offrant évidemment le résultat d'observations personnelles et qui sont pleines de couleur locale, de poésie et de cette réalité que l'expérience seule peut donner.

20. — Mme de Stolz trace dans *le Vieil Ami* le portrait d'un aimable vieillard, M. Andillac, profondément chrétien et rempli de dévouement attentif et éclairé pour toutes les misères humaines. L'éducation d'Yvonne, « son héritière » est la grande occupation du « vieil ami »

dont les conversations avec sa petite élève forment un véritable cours d'enseignement qui, malgré sa forme un peu pédagogique, sera accepté des jeunes lecteurs, grâce à l'intérêt du récit. Après Yvonne, c'est à Hilaire Valéry, fils orphelin de son meilleur ami, que M. Andillac a donné sa tendresse. Après quelques écarts, le jeune homme est reconquis par l'indulgente bonté de son protecteur. Inutile d'ajouter que le mariage de ses deux enfants adoptifs est le couronnement de l'œuvre de l'aimable vieillard.

21. — *Le Gros Lot* est encore l'œuvre de Mme de Stolz. Livre d'un excellent esprit qui nous raconte comment un gros lot a développé chez certain meunier de village, du nom vulgaire de Pétaud, une vanité stupide et un égoïsme féroce. Comme contraste, nous voyons les vertus fortes et aimables de la fermière, Mme Delorme, qui, en fin de compte, sauve de la misère les héritiers de Pétaud, devenu marquis en vertu de son gros lot. C'est auprès de l'excellente paysanne qu'après la mort du prétendu marquis ses héritiers trouvent un asile ; du gros lot, il ne leur reste rien, mais ils ont mieux : la tranquillité et des affections sûres. Joli livre pour les enfants ; les paysages normands y sont peints avec de fraîches couleurs, la note religieuse y domine, le récit est vif et animé.

22. — C'est aussi un gros lot qui amène dans *la Famille Valbert* une aisance qui dure peu, hélas ! Georges Valbert a des goûts de dépense que cette fortune inespérée développe outre mesure. Il en résulte une ruine complète, mais qui provoque chez le chef de famille, jusque-là insouciant et léger, un relèvement moral auquel contribuent pour une large part sa femme et sa fille, deux vaillantes et pieuses créatures. Dans le nouveau roman de Mme Chéron de la Bruyère, empreint d'un véritable esprit chrétien, les enfants de dix à douze ans trouveront une lecture qui pourra développer chez eux des idées justes et saines.

23. — La donnée de *Petite Fleur* nous paraît bien invraisemblable et les effets n'y sont pas ménagés avec art. Ceci dit, louons l'intérêt pratique que montre l'auteur pour les déshérités de ce monde, ses jolies et vivantes descriptions de la mer bretonne, son sentiment religieux et le portrait attachant de son héroïne, « Mlle Don Quichotte » que nous aimons mieux du reste sous ce nom que sous celui assez banal de « Petite Fleur. »

24. — Le pauvre *Bancroche*, de son vrai nom Michel Darcourt, fera bonne figure au milieu des héros que Mme de Pitray a créés pour le plus grand bonheur des jeunes lecteurs. Fils d'un père ivrogne et d'une mère vertueuse, Michel est guéri de l'infirmité qui lui a valu son surnom grâce à la générosité de M. Fortmont à qui il a le bonheur de payer sa dette de reconnaissance en lui rendant, ainsi qu'à sa famille, des services signalés. Citons parmi les pages les plus propres à inté-

resser les lecteurs, celles où sont racontées les journées de juin 1848 et la mort héroïque de Mgr Affre. La figure pittoresque de l'invalide Brizard et celle du gamin soldat Riquiqui donnent au récit sa note gaie. Peut-être pourrait-on objecter que la vertu y est récompensée d'une façon plus satisfaisante que vraisemblable, mais les jeunes lecteurs n'apprendront-ils pas assez tôt que les braves gens attendent quelquefois l'autre vie pour être récompensés selon leurs mérites ?

25. — Les *Aventures* que rapporte M. de la Landelle sont celles d'un noble portugais, le comte de Carvoa, que la haine du ministre Pombal oblige à quitter sa patrie. Après mille difficultés et une lutte acharnée contre les tribus indiennes, Carvoa et son fils Joam fondent au Brésil une colonie chrétienne autour de laquelle se groupent un certain nombre d'indigènes, attirés par le charme de la religion que professent les étrangers. Le caractère de Pombal est décrit d'après les témoignages historiques les plus autorisés et les *Aventures et embuscades* sont basées sur des relations de voyages authentiques et sérieuses.

26. — Moins tragiques et plus drôles sont les aventures de *Bidouille* racontées par M. Jean Drault et illustrées par M. Charley. C'est sous le nom de Tarare, avocat parisien, que Bidouille fait ses treize jours ; de là une série d'imbroglios, à travers lesquels M. Jean Drault promène ses lecteurs avec une verve intarissable et la plus joyeuse bonne humeur.

27, 28, 29, 30. — Dans quatre livres : *la Puissance d'une mère*, *les Délicatesses du cœur*, *les Protégés de Marie* et les *Bons Exemples*, M. Pierre Montan nous offre, sous une forme familière, une collection de traits et d'anecdotes, dont quelques-uns sont vraiment touchants. Excellents ouvrages à donner comme prix, dans les écoles, aux enfants de huit à douze ans.

31. — Un peu dans le même ordre d'idées sont *les Parfums du Rosaire*, par un missionnaire apostolique, recueil de traits édifiants se rapportant à la dévotion du Rosaire.

32, 33. — Le *Trésor*, par Mme Blanche Lechasseur et *Choses vécues*, par M. A. de Toulouse-Lautrec, rentrent dans la même catégorie. Ce sont de courts récits, animés d'un excellent esprit et propres à développer les bons sentiments des jeunes lecteurs auxquels ils sont destinés. Le premier de ces deux ouvrages s'adresse aux « petits enfants », le second à des enfants de huit à dix ans.

II. Brochures théatrales. — 1. — *L'Apostasie et le Martyre*, tragédie chrétienne en quatre actes avec chants, par M. l'abbé de Cabanoux, curé de Saint-Thomas d'Aquin, dépasse le niveau ordinaire des pièces destinées aux œuvres de jeunesse. Elle fait revivre les figures admirables de l'Église des catacombes : le pontife Sixte, le diacre Laurent et le jeune Tarcisse, fleur d'héroïsme éclose au souffle de la

et socialiste, est peu sympathique. Ses efforts pour améliorer le sort de l'humanité peuvent être sincères ; ils sont, à coup sûr, bien maladroits. Du reste, de déception en déception, l'infortuné « philosophe » arrive jusqu'à une tentative de suicide. Assagi par ses tristes expériences, il revient chez lui, se réconcilie avec les siens, épouse sa cousine Marie et pose sa candidature comme député républicain. Impossible de s'intéresser beaucoup aux aventures de ce « loyal », qui fait l'effet d'être un pédant sans cœur. Ce volume est probablement l'œuvre d'un jeune écrivain, car les caractères ne sont guère fouillés et les épisodes amenés et dénoués trop brusquement; l'art des gradations et des nuances fait défaut.

15. — Ce n'est pas en voulant servir l'humanité, mais en cherchant à se créer de belles relations que le héros de *Tuons le mandarin* compromet son honorabilité. Brave homme au fond, quoique vaniteux, Gédéon Malambert, gros négociant de Bercy, se laisse ensorceler par une bande de gens tarés, aux titres sonores, qui en veulent à ses capitaux. Après une courte période d'enivrement, il constate le caractère peu recommandable de ses nouveaux amis et par une ingénieuse mise en scène, que nous laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir, il est reconquis aux bons sentiments qui font le vrai fond de sa nature. Roman sans note religieuse, mais honnête et bien écrit.

16. — C'est dans le domaine de l'histoire de France que nous reportent *les Trois Fiancées de Louis XV* : la petite Infante, dont l'arrivée en France est joliment racontée ; Mlle de Vermandois, l'abbesse de Fontevrault, plus heureuse peut-être dans son royal monastère qu'elle ne l'eût été sur le trône; enfin la douce princesse polonaise qui devint reine de France. A la suite de ce récit historique, qui donne son nom au volume, sont des nouvelles orientales ou chinoises, vivement enlevées, dans une langue correcte et colorée.

17. — Dans *la Fortune des Montligné*, nous retrouvons le style clair et coulant, l'observation fine, les sentiments élevés, qui caractérisent les ouvrages de Mme Maryan, Mlle de Montligné, vieille fille riche, très bonne sous des dehors brusques, adopte généreusement les enfants orphelins et pauvres d'un de ses cousins. Henry et Géraldine répondent en tous points à son dévouement, et la vieille demoiselle les institue ses héritiers. Ses intentions sont trahies par un parent, M. de Vallès, qui, en faisant disparaître le testament de Mlle de Montligné, accapare toute sa fortune. Le frère et la sœur se montrent dignes et courageux dans l'épreuve ; ils finissent par rentrer en possession de leur héritage, car M. de Vallès meurt repentant, son unique enfant, qui ignore le crime de son père, épouse Henry de Montligné et Géraldine, créature exquise, trouve au foyer de son frère l'emploi de qualités développées et mûries par la souffrance.

18. — *Les Pantoufles de sainte Cécile*, opérette en un acte, par M. Le Roy-Villars, se passe également en Italie, mais au moyen âge. Cette opérette a huit personnages, tous féminins, sauf un page, Bambinello, dont le rôle pourrait être joué par une petite fille. La donnée de la pièce est assez puérile.

19. — *Rébecca la sorcière*, par Mme Amélie Amestoy, est une pièce plus importante, ayant trois actes et dix-sept personnages, tous féminins, parmi lesquels sont la reine Henriette-Marie d'Angleterre, la veuve infortunée de Charles Ier, et sa fille la future duchesse d'Orléans. Cette pièce, dont l'action est intéressante et mouvementée, convient aux pensionnats et patronages de jeunes filles.

COMTESSE R. DE COURSON.

THÉOLOGIE

Les Pères de l'Église, leur vie et leurs œuvres, par O. BARDENHEWER. Édition française par P. GODET et C. VERSCHAFFEL, de l'Oratoire. Paris, Bloud et Barral, 1898-1899, 3 vol. in-8 de VIII-399, 493 et 316 p. — Prix : 12 fr.

Comme toutes les études historiques, la patrologie a retrouvé, au cours de ce siècle, une faveur nouvelle ; l'étude directe de la littérature patristique a repris dans nos écoles catholiques le rang qu'elle aurait toujours dû y occuper. De nos jours, on ne se contente plus de quelques textes tronqués et isolés ; on veut remonter à la source ; on se fait une loi de replacer dans leur milieu les écrits de chaque auteur, on les considère dans leur ensemble, et l'on se fait ainsi une idée plus exacte de la véritable pensée de chacun.

Mais cette méthode scientifique suppose nécessairement une connaissance préalable de ce que j'appellerai le cadre général de la littérature patristique. C'est cette connaissance que donnent à l'étudiant les manuels de patrologie ; il lui faut un guide sûr et autorisé pour ne pas s'égarer dans les immenses collections des auteurs ecclésiastiques, et pour apprendre à en tirer parti.

Il faut le reconnaître, les manuels, d'ailleurs très méritants, publiés il y a quelque trente ou quarante ans, ont bien vieilli, et le besoin se faisait sentir d'un ouvrage plus récent et parfaitement à jour. Car depuis un demi-siècle, les découvertes et les études relatives aux premiers temps de la littérature chrétienne se sont multipliées d'une façon merveilleuse, et rien ne fait prévoir que cet heureux revirement soit près de se ralentir. Sur les textes anciennement connus ou sur les récentes découvertes on a publié d'innombrables travaux ; on a passé au crible de la critique les questions d'authenticité et d'origine ;

et socialiste, est peu sympathique. Ses efforts pour améliorer le sort de l'humanité peuvent être sincères ; ils sont, à coup sûr, bien maladroits. Du reste, de déception en déception, l'infortuné « philosophe » arrive jusqu'à une tentative de suicide. Assagi par ses tristes expériences, il revient chez lui, se réconcilie avec les siens, épouse sa cousine Marie et pose sa candidature comme député républicain. Impossible de s'intéresser beaucoup aux aventures de ce « loyal », qui fait l'effet d'être un pédant sans cœur. Ce volume est probablement l'œuvre d'un jeune écrivain, car les caractères ne sont guère fouillés et les épisodes amenés et dénoués trop brusquement; l'art des gradations et des nuances fait défaut.

15. — Ce n'est pas en voulant servir l'humanité, mais en cherchant à se créer de belles relations que le héros de *Tuons le mandarin* compromet son honorabilité. Brave homme au fond, quoique vaniteux, Gédéon Malambert, gros négociant de Bercy, se laisse ensorceler par une bande de gens tarés, aux titres sonores, qui en veulent à ses capitaux. Après une courte période d'enivrement, il constate le caractère peu recommandable de ses nouveaux amis et par une ingénieuse mise en scène, que nous laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir, il est reconquis aux bons sentiments qui font le vrai fond de sa nature. Roman sans note religieuse, mais honnête et bien écrit.

16. — C'est dans le domaine de l'histoire de France que nous reportent *les Trois Fiancées de Louis XV* : la petite Infante, dont l'arrivée en France est joliment racontée; Mlle de Vermandois, l'abbesse de Fontevrault, plus heureuse peut-être dans son royal monastère qu'elle ne l'eût été sur le trône; enfin la douce princesse polonaise qui devint reine de France. A la suite de ce récit historique, qui donne son nom au volume, sont des nouvelles orientales ou chinoises, vivement enlevées, dans une langue correcte et colorée.

17. — Dans *la Fortune des Montligné*, nous retrouvons le style clair et coulant, l'observation fine, les sentiments élevés, qui caractérisent les ouvrages de Mme Maryan, Mlle de Montligné, vieille fille riche, très bonne sous des dehors brusques, adopte généreusement les enfants orphelins et pauvres d'un de ses cousins. Henry et Géraldine répondent en tous points à son dévouement, et la vieille demoiselle les institue ses héritiers. Ses intentions sont trahies par un parent, M. de Vallès, qui, en faisant disparaître le testament de Mlle de Montligné, accapare toute sa fortune. Le frère et la sœur se montrent dignes et courageux dans l'épreuve ; ils finissent par rentrer en possession de leur héritage, car M. de Vallès meurt repentant, son unique enfant, qui ignore le crime de son père, épouse Henry de Montligné et Géraldine, créature exquise, trouve au foyer de son frère l'emploi de qualités développées et mûries par la souffrance.

Le Portrait de N. S. Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin, *avec reproductions photographiques*, par ARTHUR LOTH. Paris et Poitiers, Oudin, 1900, in-8 de VI-64 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'opuscule publié sous ce titre par M. Arthur Loth a eu un grand retentissement.

On sait les faits qui en furent l'occasion. Tous les voyageurs qui ont visité Turin connaissent la riche chapelle *del SS. Sindone,* appartenant à la famille royale d'Italie. Là est conservée depuis 1694 une insigne relique, qui, selon les traditions locales, ne serait autre que le suaire même dont fut enveloppé le corps de Notre-Seigneur détaché de la croix. Lors de l'exposition d'art sacré de 1898, ce suaire fut photographié. Un phénomène singulier se produisit. L'image du divin cadavre apparut sur la plaque, en double empreinte, de face et de dos. Et, chose non moins inattendue, elle apparut en « positif », c'est-à-dire dans son état naturel, les parties ombrées restant noires et les parties éclairées demeurant claires. C'est le contraire de ce qui se passe ordinairement en photographie, où, sur la plaque sensible impressionnée directement par la lumière, l'image se reproduit en « négatif », c'est-à-dire avec transposition des noirs et des clairs.

M. Arthur Loth a recherché sinon les causes, au moins les conséquences de ce phénomène. Qu'une image de Notre-Seigneur soit vraiment empreinte sur le suaire de Turin, on le savait par la tradition, et l'on en peut entrevoir encore de vagues linéaments : la photographie, souvent révélatrice de détails qui sans elle demeureraient invisibles ou confus, l'a fait apparaître avec une assez grande netteté. Mais cette image était-elle, comme l'ont déclaré, au quatorzième et au quinzième siècle, les plus hautes autorités religieuses, une simple peinture, œuvre d'un artiste inconnu ? ou au contraire est-ce une empreinte directe du corps même du Sauveur, produite par miracle ou en vertu de quelque force naturelle encore inexpliquée ? M. Loth se prononce pour la seconde hypothèse.

Il le fait au nom de l'expérience photographique. Si l'image imprimée sur le suaire avait été produite par un pinceau, évidemment, dit-il, l'artiste qui l'a tracée l'aurait traitée comme un tableau, mettant la lumière en clair et les ombres en noir, et alors la photographie l'aurait, sur la plaque, reproduite en « négatif, » c'est-à-dire avec les parties lumineuses devenues obscures et les parties sombres devenues blanches. Or, c'est le contraire qui est arrivé. L'image du Sauveur est apparue en « positif » sur la plaque : c'est donc qu'elle était en « négatif » sur le suaire. Mais quel artiste du moyen âge, plusieurs siècles avant l'invention de la photographie, aurait eu la pensée de peindre son tableau en « négatif, » c'est-à-dire à rebours de la réalité ?

M. Loth conclut donc que nous sommes, grâce à une révélation pho-

et socialiste, est peu sympathique. Ses efforts pour améliorer le sort de l'humanité peuvent être sincères ; ils sont, à coup sûr, bien maladroits. Du reste, de déception en déception, l'infortuné « philosophe » arrive jusqu'à une tentative de suicide. Assagi par ses tristes expériences, il revient chez lui, se réconcilie avec les siens, épouse sa cousine Marie et pose sa candidature comme député républicain. Impossible de s'intéresser beaucoup aux aventures de ce « loyal », qui fait l'effet d'être un pédant sans cœur. Ce volume est probablement l'œuvre d'un jeune écrivain, car les caractères ne sont guère fouillés et les épisodes amenés et dénoués trop brusquement; l'art des gradations et des nuances fait défaut.

15. — Ce n'est pas en voulant servir l'humanité, mais en cherchant à se créer de belles relations que le héros de *Tuons le mandarin* compromet son honorabilité. Brave homme au fond, quoique vaniteux, Gédéon Malambert, gros négociant de Bercy, se laisse ensorceler par une bande de gens tarés, aux titres sonores, qui en veulent à ses capitaux. Après une courte période d'enivrement, il constate le caractère peu recommandable de ses nouveaux amis et par une ingénieuse mise en scène, que nous laissons à nos lecteurs le plaisir de découvrir, il est reconquis aux bons sentiments qui font le vrai fond de sa nature. Roman sans note religieuse, mais honnête et bien écrit.

16. — C'est dans le domaine de l'histoire de France que nous reportent *les Trois Fiancées de Louis XV* : la petite Infante, dont l'arrivée en France est joliment racontée ; Mlle de Vermandois, l'abbesse de Fontevrault, plus heureuse peut-être dans son royal monastère qu'elle ne l'eût été sur le trône; enfin la douce princesse polonaise qui devint reine de France. A la suite de ce récit historique, qui donne son nom au volume, sont des nouvelles orientales ou chinoises, vivement enlevées, dans une langue correcte et colorée.

17. — Dans *la Fortune des Montligné*, nous retrouvons le style clair et coulant, l'observation fine, les sentiments élevés, qui caractérisent les ouvrages de Mme Maryan, Mlle de Montligné, vieille fille riche, très bonne sous des dehors brusques, adopte généreusement les enfants orphelins et pauvres d'un de ses cousins. Henry et Géraldine répondent en tous points à son dévouement, et la vieille demoiselle les institue ses héritiers. Ses intentions sont trahies par un parent, M. de Vallès, qui, en faisant disparaître le testament de Mlle de Montligné, accapare toute sa fortune. Le frère et la sœur se montrent dignes et courageux dans l'épreuve ; ils finissent par rentrer en possession de leur héritage, car M. de Vallès meurt repentant, son unique enfant, qui ignore le crime de son père, épouse Henry de Montligné et Géraldine, créature exquise, trouve au foyer de son frère l'emploi de qualités développées et mûries par la souffrance.

pas surpris que dans des cas très rares, et probablement inexpliqués, ce phénomène exceptionnel se fût produit. Si cela était, on ne pourrait conclure avec certitude que l'empreinte tracée sur le suaire ressemble elle-même à un « négatif, » et par conséquent ne peut être attribuée à un peintre.

Je me permets de soumettre ces *desiderata* au savant auteur. Il sait qu'en les formulant je n'ai pas le dessein d'ébranler ses belles et touchantes conclusions. Mais il a lui-même l'esprit trop critique pour ne pas admettre qu'on ait le désir de les voir mettre à l'abri de toute objection.

M. Loth a joint à son texte quatre photographies de la sainte image : le « négatif » et le « positif » du corps entier, et, à part, de la face. Même si l'on a quelque peine à y discerner tous les détails que signale l'auteur, on ne saurait la contempler sans émotion. Mais il me semble que M. Loth va un peu plus loin en la rapprochant « du type traditionnel du Christ, dont la célèbre figure des catacombes est la plus ancienne expression. » Je ne sais à quelle figure il fait allusion : si c'est à *l'imago clypeata* reproduite à la page 333 (1re édition) du *Dictionnaire* de Martigny, on s'accorde aujourd'hui à y reconnaître l'image d'un défunt. Les peintres des catacombes ne paraissent avoir connu aucun type traditionnel du Christ : la figure jeune et imberbe qu'ils lui donnent habituellement quand ils le représentent soit assis au milieu des apôtres, soit ressuscitant Lazare, n'a aucune prétention à être un portrait, et d'ailleurs ne ressemble aucunement à la sainte face de Turin.

M. Loth me pardonnera d'avoir exposé si longuement les réflexions que m'a suggérées sa pieuse et savante brochure. Elle est de celles qu'il faut lire. Peut-être certains esprits exigeants ne seront-ils pas tout à fait convaincus. Ils auront eu néanmoins grand profit à l'étudier. C'est un modèle d'exposition claire, de discussion solide et courtoise.

PAUL ALLARD.

SCIENCES ET ARTS

La Réforme de l'enseignement secondaire, par ALEXANDRE RIBOT. Paris, Colin et Cie, 1900, in-12 de XII-308 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est rien autre chose que la reproduction du rapport général déposé à la Chambre des députés par M. Ribot au nom de la Commission de l'enseignement dont il est le président. Dans le monde catholique, on a fait, si je ne me trompe, assez bon accueil à ce travail, dont on a vanté les vues élevées et peut-être même le libéralisme. Après l'avoir lu, j'estime que ces compliments ne sont guère mérités, et qu'ils ont été inspirés ou par beaucoup de naïveté ou par un peu de complaisance. Sans doute M. Ribot y déclare, ce qui est

rare aujourd'hui et par conséquent un peu méritoire, qu' « il n est pas besoin de recourir à des mesures d'exception » ; mais tous ses efforts tendent à « maintenir à l'enseignement public sa prééminence », ce qui est d'un libéralisme au moins douteux. Car, des deux sortes d'enseignement, de l'enseignement public, qui a pour lui un budget de quinze à vingt millions, la jouissance gratuite d'immeubles scolaires valant plusieurs centaines de millions,et sa situation privilégiée d'enseignement d'État ; ou de l'enseignement libre, qui vit péniblement de la rétribution scolaire, et qui rend de très grands services sans rien coûter au budget, s'il en est un qui ait besoin d'être protégé, c'est le second et non le premier. Ainsi penserait un vrai libéral, ce que M. Ribot n'est pas, chaque page de son rapport en donne la preuve. Cela n'empêche pas d'ailleurs son travail d'offrir quelque intérêt. Il convient de dire qu'il n'envisage la question que sous son petit côté : ce n'est pas la question de l'enseignement en général qui le préoccupe, mais uniquement l'enseignement public, et la plus grande partie de son travail traite du *Régime des lycées* et de l'*Enseignement dans les lycées* ; sans doute une troisième partie est consacrée à la *Statistique comparée de l'enseignement public et de l'enseignement privé*, mais uniquement pour chercher les moyens de rendre à celui-ci la tâche plus lourde et la concurrence plus difficile. On l'accuse en effet d'avoir avili le prix des pensions et d'avoir construit des palais scolaires pour mieux attirer la clientèle ; je doute fort que ces griefs soient fondés : en tout cas si, avec des pensions plus élevées, un budget fort respectable et de formidables capitaux consacrés depuis vingt ans à la construction de ses établissements, l'enseignement public a trouvé le moyen d'être inférieur au point de vue matériel à l'enseignement libre, c'est que ses intérêts sont bien mal administrés et que le système ne vaut pas grand'chose. Est-ce cette conclusion que M. Ribot a visée ? Non probablement, mais elle sort tout naturellement de son rapport et ne fait pas honneur à l'administration universitaire, qui, avec tous les atouts dans son jeu, a si fort compromis la partie qu'on cherche aujourd'hui toutes sortes d'expédients, quelques-uns tout à fait odieux, pour l'empêcher de la perdre. Et voilà pour moi, qu'il l'ait voulu ou non,toute la leçon qui résulte du rapport de M. Ribot. Si j'étais universitaire j'en serais humilié et je souffrirais de me voir ainsi défendu. Et j'en conclus que, si l'enquête entreprise par la commission parlementaire n'aboutit pas à faire à l'enseignement libre tout le mal qu'on avait rêvé, elle lui préparera du moins quelques nouvelles entraves, sous la forme d'inspection ou autres, qui ne témoigneront pas du libéralisme de ses inspirateurs. Mais tel est notre temps qu'il faudra sans doute se réjouir encore qu'il ne soit pas fait plus de mal à la liberté. Et voilà tout ce que nous pouvons attendre

des résolutions consignées à la suite du rapport de M. Ribot. C'est ce qui nous permet, dans une certaine mesure, de n'être pas pour lui trop sévère.

ÉDOUARD PONTAL.

Recherches expérimentales sur les oscillations électriques, par A. TURPAIN. Paris, Hermann, 1899, in-8 de 154 p. — Prix : 6 fr.

Ce travail est extrait des *Mémoires* de la Société des sciences physiques et naturelles de Bordeaux. L'auteur s'est proposé de faire une étude systématique et aussi complète que possible du champ hertzien par l'emploi des résonnateurs filiformes. L'étude comparée des champs à un et deux fils lui a permis d'indiquer les solutions du problème de la multicommunication en télégraphie au moyen des oscillations électriques. La lecture préalable du chapitre intitulé : *Tableau des lois expérimentales établies dans ce travail* montre toute l'importance de ce mémoire. L'auteur commence par décrire les dispositifs expérimentaux et les méthodes de mesures qu'il a employés ; grâce à une critique sérieuse de toutes les expériences antérieures, l'auteur arrive à un choix de méthodes et d'appareils présentant les meilleures garanties pour arriver à de bons résultats. Les phénomènes électriques sont souvent accompagnés de manifestations accessoires qu'il faut éliminer sous peine de voir les résultats numériques entachés de graves erreurs ; grâce aux précautions prises, nous pouvons affirmer que tous les résultats numériques énoncés dans les différents chapitres de ce volume sont aussi exacts que le permet l'état actuel de la science. Le livre de M. Turpain sera très apprécié par tous les électriciens, car c'est le résultat d'expériences sérieusement préparées et savamment conduites.

É. CHAILAN.

Premiers Principes d'électricité industrielle, par P. JANET. Paris, Gauthier-Villars, 1899, in-8 de x-280 p. avec 169 fig. — Prix : 6 fr.

L'auteur s'est surtout préoccupé de mettre l'étude pratique de l'électricité à la portée des personnes qui ne possèdent qu'un faible bagage scientifique. La publication actuelle de la troisième édition est la preuve qu'il a parfaitement réussi. Il nous paraît difficile, sinon impossible, de présenter plus simplement les lois des phénomènes électriques et les applications usuelles de l'électricité. Cette édition est mise au courant des derniers perfectionnements ; l'emploi, surtout dans l'exploitation des tramways, des accumulateurs à charge rapide ne pouvait être passé sous silence ; les dynamos, alternateurs et transformateurs les plus employés sont décrits. Cent soixante-neuf figures représentent soit la disposition schématique des appareils, soit les appareils eux-mêmes. Quoique l'auteur s'en défende, cet ouvrage est un livre de « vulgarisation, » mais d'une vulgarisation

scientifique parfaite, car il fait comprendre simplement mais exactement.

Nous souhaitons vivement la prochaine apparition de la seconde partie de cet ouvrage dans laquelle doivent être décrits les moteurs à champ tournant qui sont si employés. Cette publication serait d'une grande utilité pour tous ceux que l'industrie électrique intéresse, et ils sont légion.

É. CHAILAN.

La Botanique en Provence au XVIe siècle. Pierre Pena et Mathias de Lobel, par LUDOVIC LEGRÉ. Marseille, imp. Barlatier, 1899, in-8 de 263 p.

M. Legré vient d'ajouter par ce livre une belle page à l'histoire de la botanique, histoire qui est encore à écrire. Son travail est saturé de la plus profonde et de la plus aimable érudition, bien composé, spirituellement écrit. Après M. Planchon qui dans son bon travail « Rondelet et ses disciples » nous a raconté la merveilleuse activité scientifique déployée au XVIe siècle par l'Université de Montpellier, M. Legré, dans un cadre plus étroit, puisqu'il se bornait volontairement à l'étude des « Stirpium adversaria » publié à Londres, en 1571, par Lobel et Pena, est entré plus avant encore dans la vie intime des savants de l'époque et dans la connaissance de leur œuvre. Après avoir, par une étude attentive et sagace, rendu à Pena la grande part qui lui revient dans la composition des « Adversia » dont la postérité injuste, trompée d'ailleurs par les manœuvres d'une délicatesse douteuse de Lobel, attribue uniquement la paternité à ce dernier, M. Legré nous entraîne, à la suite des deux botanistes, qu'il suit pas à pas à travers la Provence et aussi le Languedoc, dans toutes les localités où ils ont herborisé, en nous signalant au passage les plantes qu'ils y ont recueillies. On ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la perspicacité, de la conscience scientifique et de l'exactitude scrupuleuse de ces médecins qui, au moment où la science se dégageait à peine de la scholastique, surent se montrer observateurs excellents et précis, ou de la critique si lucide, de la prudence sans timidité, de la bonne foi parfaite et aussi de bonne humeur que leur historien apporte dans l'examen de leurs observations et dans l'identification des végétaux qu'ils ont signalés. Le livre de M. Legré abonde en outre en notes historiques, philologiques et topographiques des plus curieuses et des plus intéressantes pour l'histoire de la Provence, en renseignements savoureux sur les usages locaux, sur la vie des étudiants de Montpellier, sur les emplois des plantes, à l'exclusion de leurs hypothétiques propriétés médicales que l'auteur a dédaigné justement d'aborder. Il établit, en s'étayant des travaux de M. de Saporta sur les plantes fossiles et des affirmations de Pena et de Lobel, d'autres vieux botanistes aussi, l'indigénat en Provence

du Styrax officinal, du Caroubier, peut-être aussi du Chamoerops humilis, etc. Les exemples qu'il cite des modifications que le temps fait subir aux flores régionales, déplacement, disparition d'espèces, offrent un grand intérêt. M. Legré, qui d'ailleurs s'est déjà fait connaître par de savants articles publiés dans les recueils spéciaux de sa province, révèle dans ce livre l'étendue de son érudition par la multiplicité et la précision de ses renvois bibliographiques, et l'excellence de sa méthode par les tables très complètes des noms d'hommes, de lieux et de plantes qui terminent le volume et en facilitent singulièrement la consultation. J'ajoute que le format de *la Botanique en Provence* et son impression soignée en font un bel et bon livre de bibliothèque, et je souscris sans restriction à la flatteuse distinction que l'Académie lui a décernée. LOUIS DENISE.

LITTÉRATURE

Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore, par EUGÈNE ROLLAND. Tome II. Paris, Rolland, 1899, in-8 de 268 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons rendu compte en son temps (1896) du premier volume de cette collection, et nous ne reviendrons pas sur les éloges que nous en avons faits. Le tome II comprend les familles suivantes : Crucifères, (suite et fin), Capparidées, Flacourtianées, Passiflorées, Violariées, Polygalées, Résédacées, Droséracées, Frankéniacées, Cistinées et Caryophyllées. Il semble que ce soit bien du raffinement de vouloir trouver des noms populaires aux espèces d'un même genre parfois si semblables entre elles. Aussi le chapitre consacré à quelques-unes de ces espèces se borne-t-il quelquefois à un seul nom. Le paysan n'y regarde pas de si près. Par contre, la liste des noms du seul chou comestible occupe quatorze pages, et son folk-lore, locutions proverbiales, superstitions y relatives, devinettes, etc., ne remplit pas moins de 33 pages. Il nous a semblé que la partie folk-lore est plus étendue encore dans ce Tome II que dans le premier, et nous ne nous en plaignons pas. Nous regrettons encore que l'auteur n'ait pas cru devoir donner la traduction de tous les textes qu'il cite abondamment, et qu'il se contente souvent de traduire les proverbes étrangers par leurs équivalents français. On trouvera encore ici de nombreuses déformations de mots d'origine scientifique ; c'est ainsi que le *thlaspi* devient en Beauce *tête d'aspic*, après avoir passé par la forme *téraspic*. Une erreur d'impression (page 182) a fait ranger les genres et espèces de polygalées immédiatement à la suite des violariées, sans indication de famille ; mais la faute se trouve corrigée dans la table des matières. Enfin, M. Rolland a fait suivre plusieurs des articles consacrés à

chaque genre ou espèce d'une bibliographie indiquant les ouvrages qui peuvent compléter ses notes personnelles. Nous souhaitons vivement que l'indifférence du public français pour ces questions de linguistique et de folk-lore n'arrête pas brusquement cette intéressante publication. LOUIS DENISE.

Virgile Limousi. *Poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques*, suivi d'une traduction par HUBERT TEXIER. Paris, Bouillon, 1899, in-8 de XXXVIII-338 p. — Prix : 5 fr.

L'abbé Robi, né à Limoges, le 24 mars 1703, se montra poète très fécond et fort original dans sa langue limousine et se fit d'abord connaître par des chansons caustiques et pleines de verve ; puis, ayant conçu pour le *Virgile travesti* de Scarron une admiration peu justifiée, qu'explique pourtant son goût pour les conceptions bouffonnes, il voulut rivaliser avec Scarron. Il ne chercha pas à en traduire les vers, mais remonta directement à Virgile même dont il profana l'œuvre dans une longue parodie. Il faut reconnaître dans ce travail avec beaucoup de verve et de facilité, des idées bizarres, des qualités fort réelles, peut-être plus appréciables pour ses contemporains que pour des lecteurs en dehors de l'influence provençale. M. Hubert Texier met parfaitement en relief l'ingéniosité et la faconde du poète et nous indique des traits heureux, souvent bien affaiblis dans la traduction. Il esquisse aussi d'une façon brillante l'histoire de la plus belle phase de la littérature des troubadours et nous dit avec raison que le dialecte limousin était leur véritable langue. C'est ce que peuvent témoigner quantité d'écrivains de l'ancienne littérature espagnole qui, comme le marquis de Santillana, parlent si fréquemment des *lemosi* et de la *Manera de los lemosis*. Il était intéressant de publier un bon texte d'un idiome qui a joui de tant d'éclat. C'est un des motifs qui, outre les mérites particuliers que l'œuvre peut offrir, recommande à l'attention des philologues et des folkloristes la publication d'un poème resté inédit depuis 1748.

Dans son Introduction, l'auteur a trouvé l'occasion de présenter des observations intéressantes sur la prononciation et quelques règles de l'idiome limousin. Ajoutons que cette œuvre a été faite avec soin et forme un très élégant volume. TH. DE P.

Études et causeries littéraires, par le P. V. DELAPORTE, S. J. Paris et Lille, Desclée, s. d., 2 vol. in-8 de 236-235 p. — Prix : 8 fr.

Le P. Delaporte, à qui ses poésies, ses drames, ses études littéraires, ont créé une popularité de bon aloi parmi la jeunesse catholique de France, appartient à cette petite phalange de critiques catholiques dont la critique officielle ne parle jamais. Raison de plus pour que nous

en parlions beaucoup, sans y mettre d'ailleurs aucune complaisance, les Cahour, les Longhaye, les Pacheu, les Bremond, pour ne citer que les confrères du P. Delaporte, n'ayant à redouter aucune comparaison. Ne parlons aujourd'hui que du P. Delaporte. Il vient de publier deux charmants volumes, d'*Études et causeries littéraires*, qui peuvent être rapprochés sans désavantage des meilleurs recueils du genre, et qui ont même sur eux l'avantage, très grand à nos yeux, de juger du point de vue catholique des auteurs de célébrité et de valeur diverses, que la critique officielle n'examine qu'au point de vue artistique et littéraire, ce qui a l'inconvénient de laisser dans l'ombre toute la partie morale et religieuse du sujet, c'est-à-dire la plus importante. Des écrivains que le P. Delaporte nous présente aujourd'hui, les uns sont antipathiques aux catholiques, tels *Victor Hugo*, *Leconte de Lisle* et les *Poètes de 89* ; d'autres leur sont au contraire sympathiques, ainsi *Louis Veuillot*, *Gresset*, le bon *Nadaud* ; devant le septième enfin, la sympathie hésite, car l'œuvre est vraiment bien mêlée, c'est *Alphonse Daudet* que je veux dire. Ni des uns ni des autres, le P. Delaporte ne rabaisse outre mesure ni ne surfait le mérite au gré de ses sympathies, mais il les juge avec indépendance comme un honnête homme et un catholique doit les juger. Naturellement il est sévère pour Victor Hugo, et nul de nos lecteurs ne s'en étonnera, car les panégyristes indiscrets qui ont élevé jadis la voix autour de son apothéose funéraire rendaient une protestation nécessaire. Tout ce qu'il dit du *Cœur* de Victor Hugo, de sa *Philosophie*, de ses *Principes littéraires*, de sa *Poésie*, enfin de ses *Mensonges* nous paraît juste et ne dépasse pas la limite des critiques permises en face d'admirations vraiment démesurées. N'est-il pas vrai que « Victor Hugo a été le plus puissant, le plus éclatant, le plus harmonieux, le plus enchanteur des instruments, ou des orchestres... qui jouent faux. » Et au point de vue moral que « la palme de l'orgueil, de l'orgueil poussé à la folie, des palinodies, des haines féroces, des vengeances lâches » lui appartient sans conteste.

Leconte de Lisle fut le poète impeccable, c'est entendu, mais que de réserves, religieuses, morales, philosophiques, littéraires même, légitime son œuvre; le P. Delaporte les formule à l'encontre des flagorneries officielles et il fait bien.

Alphonse Daudet est incontestablement plus sympathique; pourtant l'engouement du public et la complaisance de ses confrères ne l'ont-ils pas un peu grandi outre mesure et son œuvre n'appelle-t-elle pas de nécessaires protestations? Sans doute son style est « vivant, étincelant et alerte », mais n'a-t-il pas sinon tout à fait tué, ce n'était pas en son pouvoir, mais grièvement blessé en maintes de ses œuvres, « l'idéal, la vertu, le courage, la foi aux nobles causes ? » Je le crois avec le

P. Delaporte, et cela n'atténue pas sa responsabilité d'avoir commis ces mauvaises actions « avec un poignard fleuri, avec un poison sur lequel flottent des feuilles de rose, et en s'abritant sous des halliers où chantent les cigales. »

N'insistons pas sur Louis Veuillot ; le P. Delaporte admire beaucoup son admirable correspondance, et il a raison : c'est un des points où la critique officielle lui fait écho, et cela même est à la gloire de Louis Veuillot, l'un des trois ou quatre plus grands écrivains de notre temps.

L'étude sur Gresset est, je crois, inédite, et c'est l'une des plus piquantes et des plus neuves du recueil. Gresset fut, il est vrai, jésuite, et bien que ses légèretés l'aient contraint à sortir de la Compagnie, il resta fidèle à ses anciens confrères, dans un temps où il y fallait quelque courage. Tout le monde a le souvenir des *Adieux aux jésuites*, l'une de ses œuvres qui honorent le plus et le poète et l'homme

C'est ainsi qu'en partant je leur fais mes adieux.

Les deux dernières études sont consacrées à *Gustave Nadaud*, et aux *Poètes de 89*. Le R. P. Delaporte a raison de croire que le premier durera, et que, des autres, qui ont fait tant de mauvaises œuvres, mauvaises et médiocres, il ne restera rien que de fâcheux souvenirs.

Et voilà le livre du P. Delaporte, un livre charmant et spirituel, où passent de belles admirations de fin lettré et de nobles colères d'honnête homme.

ÉDOUARD PONTAL.

En marge de quelques pages. Impressions de lecture, par EUGÈNE GILBERT. Préface par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-12 de XI-499 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avant tout, car c'est ce que je dois d'abord au lecteur, je veux indiquer de quoi se compose le livre de M. Gilbert. C'est un recueil d'articles de critique littéraire publiés dans le *Journal de Bruxelles*. Le recueil comprend trois parties : 1° Conteurs et romanciers ; 2° Critiques et moralistes ; 3° Mémoires, correspondances et divers. La première partie se divise elle-même en deux chapitres consacrés, le premier à quelques conteurs de la Wallonnie et des Flandres : Delattre, Mahutte, André, Demolder, du Bois, Mussche, des Ombinaux, Pol Demade ; le second aux romanciers et nouvellistes français : Rod, Bazin, Bourget, Masson-Forestier, Lichtenberger, Margueritte, Barrès, Huysmans et Gyp. Dans les deux parties suivantes, les Belges coudoient les Français, assez heureusement choisis d'ailleurs pour que ni les uns ni les autres n'aient le droit de se plaindre. La jeune génération y a sa part, comme celle d'hier, et même celle d'avant-hier. Et nous avons ainsi un tableau assez large et compréhensif du mouvement des idées et de la production littéraire de 1896, au milieu de l'année 1898, de l'un et l'autre côté de la frontière du nord. Voilà donc un recueil fort bien compris et fort bien rempli.

J'ajoute que ces études, écrites au jour le jour, n'ont rien de la banalité de la bibliographie des journaux : ce sont des études très personnelles, d'un tour très heureux, quelques-unes exquises : M. Gilbert est peut-être un jeune maître, mais c'est un maître tout à fait digne de prendre place aux côtés des meilleurs représentants de la critique catholique, les Biré, les d'Héricault, les Klein, les Delfour, pour me borner à ceux qui sont cités et analysés dans son livre. Pour être brèves, ses études n'en sont pas moins pleines de choses, et elles donnent une idée à la fois très nette et très précise des livres. Ce n'est pas si commun qu'on le pense, même chez les critiques les plus cotés, qui, préoccupés avant tant de nous parler d'eux-mêmes, en oublient trop souvent les plus élémentaires obligations de leur profession. Le seul défaut de M. Gilbert, et il l'avoue, c'est d'incliner un peu trop à l'indulgence. Il cite à ce propos une page très chaude de l'excellent Léon Gautier (et non pas Gauthier) qui m'a toujours paru moins juste que naïve. Et c'est à pratiquer ces belles maximes à l'égard de gens qui ne le lui rendaient guère, que mon excellent maître a perdu une partie de son autorité. Modeste quand je me juge, fier quand je me compare, voilà quelle devrait être la devise de la critique catholique, qui fait un métier de dupe trop souvent à être sévère pour ses amis et indulgent pour les autres. Quelques pages de M. Gilbert ont inspiré ces réflexions que ne diminuent en rien la haute estime que j'éprouve pour son talent après avoir lu son excellent livre. Ces qualificatifs ne disent rien de trop : ils expriment exactement ma pensée, et cela seul, au regard du fin lettré qu'est l'auteur, les sauvera du reproche de banalité.

ÉDOUARD PONTAL.

Le Salon de la vieille Dame à la tête de bois, par FIRMIN MAILLARD. Paris, Olivier-Affolter, 1899, in-16 de 182 p. — Prix : 10 fr.

A l'inspection du titre, vous vous imaginerez peut-être qu'il s'agit ici d'une pure fantaisie éclose dans une imagination exubérante, de quelque boutade analogue à celle du célèbre invalide du non moins célèbre Mérinos. Détrompez-vous. « La vieille Dame, » n'est autre que l'Académie française, et c'est ainsi, paraît-il, que l'appellent irrespectueusement ces jaloux d'Anglais. Quant au salon, il conviendrait de dire plutôt l'antichambre, car nous sommes en présence d'une chronique passablement satirique des élections académiques sous le second Empire, depuis Alfred de Musset jusqu'à Auguste Barbier; et l'on nous entretient de l'entrée beaucoup plus que du séjour dans ce « sanctuaire, » où, disait Lourdoneix, s'était alors réfugiée la liberté politique, sanctuaire que Montalembert avait tranformé en « radeau » sur lequel s'étaient retirés les naufragés des anciens partis. Or, « sanctuaire », remarque M. Maillard, implique une idée de ferveur, de dévotion, qui fait sourire quand on

pense aux vieilles vestales qui s'appelaient de Broglie, Pasquier, de Barante et Guizot et dans le mot « radeau, » il y a une idée de désolation, de détresse et d'« entre mangerie » qui fait également sourire, lorsqu'on se représente tous ces vieux navigateurs, dégringolés du vaisseau qu'ils conduisaient si mal, réduits au fatal radeau, sans boussole ni compas et agitant un pavillon qui n'est pas le leur, sur lequel, pour attirer l'attention sans trop se faire reconnaître, ils ont écrit le mot « Liberté »... Voilà la note ; on pense bien, d'après cela, que l'auteur ne sera pas tendre pour la vieille Dame ni pour ses perruques. Il ne nous apprend, du reste, rien de bien neuf : c'est un recueil des anecdotes publiées à l'époque dans les petits journaux littéraires, et de petits vers, plus ou moins mordants qui saluèrent dans les salons les succès ou les échecs de chacun. Quelquefois, on entrebaille la porte un peu plus largement et l'on pénètre dans le cénacle :

Hier s'ouvrit avec bienséance
La séance.
Qui fit l'auteur du *Chandelier*
Chancelier....

Cependant, nous restons beaucoup plus au vestibule où il n'est point de visiteur qui n'attrappe son coup d'épingle. Lecture assez amusante, en somme, mais qui n'apportera pas une contribution bien importante à l'histoire littéraire. RENÉ KERVILER.

Alcuni Capitoli della biografia di Dante, da MICHELE SCHERILLO. Torino, Lœscher, 1896, petit in-8 de 529 p.

Dans ce volume, M. Scherillo, bien connu des « Dantisti, » a réuni un certain nombre de leçons qu'il a professées à Naples et d'articles déjà publiés dans divers recueils d'érudition italiens ou allemands. Tous ces chapitres d'une biographie de Dante sont intéressants, bien que d'un style qui, malgré sa bonne tenue générale, est parfois languissant et verbeux. Mais si la forme laisse un peu à désirer, les résultats des diverses enquêtes entreprises par le professeur sur plusieurs points de la vie de Dante ont presque toujours une importance incontestable. Il connaît bien et aime fortement son sujet, et c'est pourquoi tous les lecteurs le suivront dans les curieux « capitoli » dont voici les titres : *L'Année de la naissance.* — *La Mère et la belle-mère.* — *Le Nom de Dante.* — *Le Nom de famille Alighieri.* — *Geri Del Bello.* — *Brunetto Latini* (où l'influence de Latini, beaucoup plus morale que littéraire, est bien définie). — *Les Premiers Vers.* — *Pourquoi Dante sauve Salomon.* — *La Mort de Béatrice.* — *Les Géants dans la Divine Comédie* (essai sur la topographie morale de l'Enfer). — *Les Premières Études.*

L. D.

A Dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante, by PAGET TOYNBEE. Oxford, Clarendon Press, 1898, in-4 de x-616 p.

Il y a, comme l'indique le titre, deux catégories d'articles à distinguer dans ce nouveau dictionnaire dantesque : les uns, dont la nomenclature pouvait être fixée d'avance, ont pour objet les personnages réels ou mythiques, les régions, fleuves, localités, etc., mentionnés par Dante ; les autres, dont, au contraire, le choix était plus ou moins arbitraire, sont consacrés aux « principales matières » dont l'explication est nécessaire pour l'intelligence de ses œuvres ; il n'était pas inutile de donner la liste des articles de ce dernier groupe, et c'est ce qu'a fait M. Toynbee à la fin de son volume (p. 605-607).

Les articles de la première catégorie, articles historiques, mythologiques, géographiques, portent, en général, et sauf quelques exceptions notables, sur les matières qui ont été le plus complètement débrouillées par les commentateurs ; cette partie de la tâche de M. Toynbee, encore que très considérable, n'était donc pas la plus malaisée. Sur tous les personnages cités, on trouvera, outre une notice biographique extrêmement succincte et rédigée uniquement au point de vue spécial de ce dictionnaire, les références précises à tous les passages où, soit directement, soit par allusion, ils figurent dans l'œuvre de Dante, ainsi qu'un commentaire explicatif sur la place qu'ils y occupent et le rôle qu'ils y jouent, sur les raisons de la sympathie ou de l'antipathie du poète à leur endroit, etc. ; souvent, le témoignage d'un ou de plusieurs auteurs du moyen âge est invoqué à propos de tel événement important, ou bien à l'appui de telle tradition reçue par Dante. Parmi les notices historiques qui intéressent plus directement la France, on peut citer celles qui portent les rubriques *Bertram dal Bornio*, *Carlo*, *Ciapetta* (*Ugo*), *Clemente* [*V*], *Filippo*, *Giovanni* [*XXII*], *Luigi*, *Sigieri* ; parmi les notices géographiques : *Caorsa*, *Parigi*, *Senna*.

Les articles qui ont trait aux « principales matières » présentaient de plus grandes difficultés. Le terrain était ici moins bien préparé ; non certes que les travaux d'ensemble ou de détail fissent défaut : bien au contraire ; mais dans cette immense littérature, où il y a tant à négliger, il était difficile de faire la part du bon et du médiocre ; et ce n'est pas l'un des moindres mérites de M. Toynbee, d'avoir su précisément, dans des questions si débattues, ne retenir que les conclusions sûres ou très probables.

Un certain nombre des articles de cette catégorie se rapportent, comme il était naturel, aux œuvres mêmes de Dante, ou aux différentes parties de ces œuvres (*Commedia*, *Convivio*, etc. ; *Inferno*, *Purgatorio*, *Paradiso*, etc.); d'autres traitent de la topographie morale de la *Divine Comédie*, c'est-à-dire des diverses catégories de pécheurs (*Accidiosi*,

Avari, etc.), ou de bienheureux (*Spiriti amanti, contemplanti*, etc.,) et de leurs séjours respectifs ; les théories astronomiques de Dante font également l'objet d'un certain nombre de notices (*Luna*, *Settentrione*, *Sole*, *Terra*); de même ses doctrines politiques (*Ghibellini*, *Guelfi*, *Imperatore*, *Papa*, *etc.*).

Entre bien d'autres séries d'articles qui pourraient encore être notées ici, il en est une qui mérite une attention toute particulière, tant à cause de l'importance du sujet, que de la maîtrise avec laquelle il est traité ; je veux parler des articles d'histoire littéraire, se référant à tous les ouvrages que Dante a cités, ou que, sans les citer, il a connus et utilisés. Un des plus considérables de ces articles, par la quantité des références, sera nécessairement l'article *Bibbia*, sur lequel viennent s'en greffer une quarantaine d'autres ; les œuvres d'Aristote, de Cicéron, de saint Augustin, de Stace, de Virgile, donneront lieu aussi à des articles extrêmement importants et fort nourris ; rien qu'à l'inspection de l'article *Metamorphoseos*, on pourra se faire une idée du grand nombre d'emprunts que Dante a faits à ce poème d'Ovide.

On comprend tout l'intérêt de cette partie du travail de M. Toynbee, qui en est aussi la plus neuve et la plus originale. Pour la rédaction de ces notices sur les œuvres dont s'est inspiré Dante, l'auteur a mis grandement à profit le premier volume des *Studies in Dante* de M. Moore ; mais depuis longtemps il avait, de son côté, commencé à en réunir les éléments, comme en témoignent les nombreux articles ou notes, publiés dans diverses revues, où il avait consigné les principaux résultats de ses propres recherches.

Si l'on peut regretter que M. Toynbee n'ait pas fait, dans son livre, plus de place à la bibliographie, on ne peut que louer la méthode excellente que, pour tout le reste, il a suivie. On retrouvera, dans tous les articles du Dictionnaire, dans les plus courts comme dans les plus longs, les qualités bien connues de l'auteur : la clarté, la précision, la concision.

Le Dictionnaire proprement dit est suivi de toute une série d'annexes qui en augmenteront l'utilité pratique : tableaux généalogiques; listes des souverains, papes, empereurs, etc., mentionnés par Dante; table chronologique des principaux événements qui ont marqué la lutte des Guelfes et des Gibelins, de 1140 à 1321; concordance entre les diverses éditions des *Opere minori* de Dante; représentations graphiques du monde dantesque, etc. — J'ajouterai que l'exécution matérielle du livre est des plus soignées, et que l'impression en est remarquablement correcte.

On peut attendre avec confiance le Vocabulaire des œuvres de Dante en langue vulgaire que nous fait espérer M. Toynbee. L. Auvray.

HISTOIRE

L'Année de l'Église 1899, par CH. EGREMONT. Paris, Lecoffre, 1900, in-18 de 665 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le *Polybiblion* a rendu compte l'an dernier (t. LXXXV, p. 331) du premier volume de *l'Année de l'Église*. Tout en applaudissant à une excellente initiative, nous exprimions le vœu que, dans les volumes suivants, on adoptât un plan plus uniforme qui donnerait à l'ouvrage le caractère homogène qui lui faisait un peu défaut. Ce souhait a été complètement exaucé et le deuxième volume présente sous ce rapport un progrès considérable. Relations des nations chrétiennes avec le Saint-Siège, mutations dans la hiérarchie ecclésiastique, rapports de l'Église et de l'État, congrès et manifestations qui sont les signes extérieurs de la vie chrétienne, publications apologétiques et historiques qui traduisent l'intensité du mouvement intellectuel : tels sont les principaux chapitres de chacune des notices. Ce cadre une fois tracé, les collaborateurs ont eu liberté de le remplir suivant la tournure de leur esprit et selon la diversité des situations qu'ils avaient à nous faire connaître ; ils louent dans l'épiscopat ici la sollicitude pastorale, là, la science, ailleurs le zèle pour les droits de l'Église, ou cette magnificence dans la charité qui fait penser aux merveilleuses prodigalités de saint Charles Borromée. Aucun article n'est signé, mais les noms des coopérateurs, inscrits sur la couverture, annoncent des travaux solidement documentés et rédigés avec art.

Une heureuse innovation est celle qui a fait consacrer les cent dernières pages aux missions. Ce n'est qu'un commencement et la Société des Missions étrangères n'y trouve pas encore sa place ; les franciscains, les dominicains, les lazaristes, les jésuites et les picpussiens ont seuls fourni la matière de ce chapitre que nous espérons voir complété l'an prochain par le tableau des œuvres confiées aux Pères blancs, aux maristes, aux Pères du Saint-Esprit, aux oblats et à d'autres familles religieuses qui, pour être moins nombreuses, n'en ont pas moins cependant une action bienfaisante dans les pays infidèles où l'obéissance les a envoyés.

P. PISANI.

Trois Fléaux de la classe ouvrière, par Mgr TURINAZ, évêque de Nancy. Nancy, Drioton ; Paris, Roger et Chernoviz, 1900, in-16 de 256 p. — Prix : 2 fr. 50.

Au lieu de s'attarder à des généralités vagues et stériles sur la question sociale, Mgr Turinaz étudie pratiquement, sans craindre les détails familiers ni les documents techniques, trois problèmes précis, dont la solution s'impose, si l'on a quelque souci de l'âme, de la santé et du foyer des ouvriers : comment assurer le repos du dimanche, lutter

contre l'alcoolisme, faire de bonnes ménagères ? — Sur la nécessité du repos dominical pour entretenir la vie morale et réparer les forces physiques, l'accord est à peu près unanime aujourd'hui : un grand et heureux changement s'est opéré dans l'opinion publique depuis un demi-siècle. Faut-il donc demander à la loi de faire respecter ce qu'exige impérieusement la santé morale et physique des classes laborieuses ? Oui, répond l'évêque de Nancy, en conseillant une intervention mesurée, mais sans s'arrêter aux objections d'un faux libéralisme. Il indique bien, d'ailleurs, que pour rendre une pareille réforme possible et vraiment efficace, il faut s'efforcer, dès maintenant, de réformer nos mœurs, favoriser les diverses associations qui tendent à ce but, patrons ou actionnaires, faire suspendre le travail du dimanche dans les ateliers qui dépendent de nous, consommateurs, acheteurs, nous interdire le dimanche tout achat non indispensable, et refuser notre clientèle aux maisons qui, ce jour-là, retiennent leur personnel. — Sur les ravages de l'alcoolisme, tout le monde aussi serait d'accord, si cette constatation n'inquiétait les protecteurs d'eau-de-vie, les débitants, et, il faut bien le dire aussi, la gourmandise coutumière et l'aveugle insouciance de nombre d'honnêtes gens. On ne doit pas se lasser de répéter que ce véritable empoisonnement, qui prend des proportions particulièrement inquiétantes en France, est un fait nouveau et un péril national. On doit expliquer ce qu'il coûte aux budgets d'ouvriers, ce qu'il produit de maladies, de folies, de suicides et de crimes, ce qu'il entraîne pour les générations nouvelles de dégénérescences morales et physiques. Aux applaudissements d'une immense assemblée, l'éloquent prélat proclamait, en avril 1899 (congrès antialcoolique de Paris) que le clergé catholique est tenu de lutter contre cette plaie, et qu'il comprend ce devoir. Les sociétés de tempérance, qui ont la sagesse en France d'interdire seulement les boissons distillées, sans proscrire « l'usage » des boissons fermentées (vins, cidres et bières) méritent autre chose que de faciles plaisanteries. A méditer cet avertissement du professeur Forel (de Zurich) : « Chaque fois que vous buvez un petit verre de liqueur, quand même que vous ne vous empoisonneriez pas vous-même, vous empoisonnez le peuple par votre mauvais exemple. » — Enfin l'un des plus grands obstacles à la vie de famille dans les milieux ouvriers, c'est la mauvaise tenue des ménages. Pour remédier à ce mal, il faut développer les écoles ou les classes ménagères, nombreuses déjà en Belgique, dans le nord de la France, et dont les œuvres de Notre-Dame du Rosaire nous offrent un intéressant exemplaire dans un faubourg de Paris, à Plaisance. Il faut faire comprendre ce que vaut une bonne maîtresse de maison, quelle est l'importance de son rôle, et orienter un peu l'éducation des filles dans cette direction. Mgr Turinaz ne dédaigne pas de raconter comment

peuvent s'établir des menus hygiéniques à 25 centimes par tête et par repas, de faire un éloge convaincu de la bonne soupe. Tant pis pour ceux qui jugeraient ces humbles détails trop terre-à-terre, trop pot-au-feu, et qui n'auraient pas l'intelligence de saisir combien ils importent à la constitution de vrais foyers !

Voilà un livre dont il ne faut pas se contenter de louer la haute et généreuse inspiration, mais dont chaque lecteur peut et doit tirer des résolutions pratiques. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France, par H. DRUON. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de LXXIX-364 et 503 p. — Prix : 16 fr.

C'est une idée des plus heureuses que celle qui a présidé à l'ouvrage de M. Druon, et il faut féliciter celui-ci de la manière dont il l'a conçue et réalisée. Son œuvre lui fait grand honneur et mérite tous les éloges.

Dans une magistrale Introduction, l'auteur commence par définir avec précision l'objet de son livre, qui est d'étudier l'enfance de chaque prince de la maison des Bourbons de France pendant les XVIIe et XVIIIe siècles, d'entrer dans le détail de leur éducation, d'examiner ce qu'ils annonçaient déjà et ce qu'ils sont devenus plus tard, d'estimer la part qui doit être imputée, dans la conduite de leur vie, à leurs penchants naturels ou à l'action de leurs maîtres, d'apprécier enfin les ouvrages et les méthodes de ces derniers. Puis, en une vue d'ensemble, il fait passer successivement sous nos yeux tous les faits qui se rattachent d'une façon générale au vaste sujet qu'il va traiter. Tous ces traits, communs à l'éducation des enfants royaux, étaient sans doute connus des érudits. Mais, éparpillés dans les Mémoires et les correspondances du temps, il fallait les y chercher. Le mérite de l'auteur a été d'abord de les trouver à l'aide de patientes recherches et d'immenses lectures, ensuite de les coordonner et de les grouper sous plusieurs chefs et dans plusieurs chapitres du plus haut intérêt. Grâce à lui, nous n'ignorons plus rien de ce qui concerne la naissance des princes et les circonstances qui l'accompagnent, leurs titres et qualifications, leurs maisons, gouvernantes, gouverneurs et précepteurs, leurs études. C'est un véritable tableau de l'éducation royale en France, pendant les deux derniers siècles. La couleur pourrait en être plus vive et les tons plus chauds. Mais le peintre ici ne vise pas à l'effet et son œuvre se passe d'ornements.

L'auteur aborde ensuite l'éducation de chaque prince en particulier depuis Henri IV jusqu'à Louis-Philippe inclusivement, bien que celui-ci ne fût ni Dauphin, ni fils de Dauphin, pas plus que son aïeul le Régent.

Et c'eût été vraiment dommage de les passer sous silence, tant à cause de la place qu'ils ont tenue dans l'histoire que pour leurs qualités et leurs défauts des plus caractéristiques. Ces études forment comme autant de petits traités complets et séparés, d'importance inégale, en rapport avec celle des personnages auxquels ils sont consacrés ou des précepteurs qui ont eu à les élever. On comprendra que nous ne puissions suivre M. Druon dans le développement de chacune de ces thèses admirablement déduites, d'une information très sûre, d'une modération parfaite, où il n'y a pas une ligne, malgré les endroits parfois scabreux du sujet, qui soit de nature à choquer le lecteur le plus délicat. L'auteur dit tout avec conscience et sincérité, et ses jugements sages autant que motivés seront généralement acceptés. L'éducation du grand Dauphin et celle du duc de Bourgogne tiennent naturellement la plus large place, eu égard à la valeur hors de pair des hommes qui eurent à les former. M. Druon ne consacre pas moins de six chapitres aux méthodes employées et aux ouvrages composés par Bossuet pour son royal et insignifiant élève. Huit chapitres nous initient de même au régime, aux plans d'études et aux écrits de Fénelon, comme précepteur du duc de Bourgogne. C'est dire tout l'intérêt que comporte cet ouvrage au point de vue de la pédagogie et de l'histoire.

Le style est simple, naturel, sans prétention et généralement correct. Un index bibliographique des sources innombrables où a puisé M. Druon et une table analytique terminent le second volume.

LÉON CHARPENTIER.

L'Odyssée d'un ambassadeur. Les Voyages du marquis de Nointel (1670-1680), par ALB. VANDAL. Paris, Plon-Nourrit, 1900, in-8 de XII-353 p., avec 4 héliograv. — Prix : 7 fr.

Charles Olier, marquis de Nointel, n'est pas, comme on l'a dit à tort, le frère de M. Olier, le fondateur de Saint-Sulpice. Conseiller au Parlement, il est désigné en 1670 pour aller occuper les fonctions d'ambassadeur auprès du Sultan ; il se rend à son poste et, après d'épineuses négociations, obtient en 1673 le renouvellement des traités ou capitulations. Le commerce français, déchargé des taxes qui favorisaient la concurrence des Anglais et des Hollandais, va pouvoir lutter avec succès et prendre un magnifique développement qu'il n'atteindra pleinement qu'à la veille de la Révolution ; la protection des chrétiens est solennellement reconnue à la France : c'est un succès diplomatique de premier ordre.

Nointel entreprend un long voyage qui lui permettra de visiter les « échelles » du Levant, de veiller à l'exécution du traité et d'accroître par le déploiement d'une suite nombreuse le prestige du Roi très chré-

tien, son maître. La vanité de l'ambassadeur trouvera son compte à ces manifestations pompeuses; et enfin, comme il y a dans le diplomate un archéologue, un homme de goût qui prend intérêt aux arts, un collectionneur passionné qui recueille les marbres comme les manuscrits, les camées comme les bibelots, cette tournée triomphale lui permettra de faire une ample moisson de curiosités.

Le voici donc parti avec un train presque royal; il s'arrête à Smyrne, dans l'archipel, à Rhodes, à Chypre, à Tripoli et, pour la Semaine sainte de 1674, il est à Jérusalem où, après avoir satisfait sa dévotion, il prête son appui aux religieux latins en conflit perpétuel avec les Grecs; il rentre à Constantinople par Alep et Athènes; il est le dernier Français qui ait vu le Parthénon avant qu'une bombe vénitienne en fasse sauter une notable partie; un dessinateur qu'il a dans sa suite prend un croquis des frises, croquis auquel la ruine de l'édifice va donner une valeur inestimable.

Ce voyage de dix-huit mois a amené Nointel à négliger quelque peu les affaires de son ambassade et a donné à ses ennemis le temps de travailler contre lui; de plus, pour tant d'acquisitions et de magnificences il a fallu de l'argent, et pour s'en procurer Nointel a dû recourir à des moyens ...orientaux; les commerçants français, rançonnés par celui qui devait être leur protecteur, se plaignent à Colbert et l'ambassadeur est disgracié. Toutefois il n'est pas rappelé; le châtiment eût été trop doux; on le laisse à son poste, mais toute relation est rompue entre le ministre et lui; il a beau écrire, on ne lui répond pas; on lui a coupé les vivres et il doit végéter misérablement, vivant d'emprunts, presque de mendicité; il doit congédier ses serviteurs, vendre ses chevaux, et le palais qu'il a construit, dans lequel il a donné des banquets, des comédies, des carousels éblouissants, est témoin de l'humiliation du malheureux ambassadeur réduit au dénuement le jour où la main de son maître s'est retirée de sur lui. Ce n'est qu'en 1679 que M. de Guilleragues vient le délivrer; il rentre à Paris pour y trouver un accueil glacial, pas une main ne se tend vers lui; il est dans la misère, ayant trente sous par jour pour sa subsistance et il meurt dans l'oubli en 1685.

Telle est la dramatique histoire que M. Vandal raconte avec un art merveilleux; tout en suivant pas à pas les documents originaux, M. Vandal s'abstient de citations trop longues et renvoie en appendice quelques pièces qu'il lui eût coûté de ne pas reproduire; cette tragicomédie est représentée dans un décor admirablement disposé; les paysages sont dessinés de main d'artiste et animés de descriptions tour à tour savantes et bouffonnes; ce sont des cortèges de Turcs se déployant avec une fantaisie charmante, dans un chatoiement de pierreries et de dorures, de splendeurs et d'oripeaux; ce sont des scènes

d'intérieur initiant le lecteur aux secrets de la vie privée des maîtres de l'Orient : rien ne peut se lire avec plus d'intérêt. Enfin tous ces détails décoratifs sont mis à leur place dans un cadre qui comprend une histoire puissamment résumée de la politique générale de l'Europe pendant ces dix années. Voilà un beau livre qui instruit et qui charme.

P. PISANI.

Le Pouvoir absolu et l'esprit provincial. Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais, par BARTHÉLEMY POCQUET. Paris, Perrin, 1900, 2 vol. in-16 de XXXIX-556 et 472 p., avec gravures. — Prix : 8 fr.

Il semblait que le procès de La Chalotais fût définitivement jugé et que *l'Affaire de Bretagne*, qui a passionné nos grands-pères et tenu la France en suspens pendant plus de dix ans, fût un peu tombée dans l'oubli. Il n'en est rien cependant ; des travaux récents ont réveillé la vieille querelle : de savants professeurs, M. H. Carré, dans son étude sur *La Chalotais et le duc d'Aiguillon*, M. Marion dans son livre sur *la Bretagne et le duc d'Aiguillon*, ont pris, contre ce qu'ils ont qualifié de légende, la défense du gouverneur de Bretagne. Un érudit rennais, M. Barthélemy Pocquet, bien connu et déjà couronné par l'Académie française pour un bel et important travail sur *les Origines de la Révolution en Bretagne*, entre à son tour dans la lice pour combattre les conclusions de MM. Carré et Marion.

Nous n'avons pas à prendre parti dans le débat ni à raconter de nouveau cette histoire et cet interminable procès ; la place dont nous disposons ici serait bien loin d'y suffire. Au fond, c'est un épisode de l'antique lutte, si ardente pendant tout le règne de Louis XV, entre le despotisme royal ou plutôt ministériel et les libertés provinciales. Les États de Bretagne, en refusant certains impôts comme celui des deux sols par livre, le Parlement de Rennes, en refusant l'enregistrement de certains édits, ne faisaient que défendre contre les empiètements du pouvoir central les vieilles libertés de leur province, solennellement reconnues par les Souverains et garanties par l'acte de réunion à la France. Et tant qu'une refonte de la constitution, en universalisant la législation, n'avait pas aboli ces privilèges, ils avaient le droit et le devoir de les défendre. C'est la thèse que soutient M. Pocquet, et il nous semble bien que cette thèse est juste. Que la défense ait été parfois passionnée et agressive, c'est possible ; mais elle était légitime.

L'auteur d'ailleurs s'efforce de tenir le balance égale entre tous, et de ne dissimuler, chez les uns comme chez les autres, ni les qualités ni les défauts. Le duc d'Aiguillon, par exemple, a été violemment pris à partie, pour sa conduite au combat de Saint-Cast ; on l'a accusé de s'être caché dans un moulin, et tandis que ses troupes se couvraient de gloire, de ne s'être couvert que de farine ; c'est une odieuse calomnie :

le duc, en cette affaire, a montré à la fois du courage et de l'habileté. De même pour les questions de chemins, où il a été vivement critiqué et par les États et par le Parlement, il a certainement rendu service à la province en la dotant d'un réseau de routes magnifiques; son seul tort est d'avoir fait trop vite et trop chèrement et d'avoir toléré chez ses subordonnés de regrettables abus. Mais que, dans son commandement, il ait été emporté et autoritaire, cela n'est pas contestable. Qu'après ses longs dissentiments avec les États et avec le Parlement, il se soit désintéressé du procès des parlementaires, ses panégyristes peuvent le soutenir, mais la chose est inadmissible, sa correspondance toute entière et spécialement un rapport du 22 juin 1766 démontrent au contraire son intervention ardente et violente dans le procès.

De même pour La Chalotais. Tout en reconnaissant son talent de pamphlétaire, tout en établissant qu'il est bien l'auteur, quoi qu'on en ait dit, des fameux *comptes rendus*, M. Pocquet n'excuse pas sa conduite dans l'affaire de la suppression des jésuites; elle a été injuste et passionnée. Il fait aussi, et à juste titre, plus d'une réserve sur son système d'éducation. Mais il ne saurait admettre tous les griefs articulés contre lui. La Chalotais a été un esprit indépendant un peu frondeur peut-être, mais il n'a pas été le fauteur de troubles que ses ennemis se sont plu à représenter; à plusieurs reprises, il avait plutôt cherché à modérer le Parlement. En tous cas il était incapable d'écrire les billets anonymes dont d'étranges experts ont prétendu lui faire endosser la paternité; il suffit de comparer ces billets avec les lettres du procureur général — les fac-similés sont donnés dans le volume — pour voir qu'il n'y a aucune ressemblance entre les caractères calligraphiques; point n'est besoin pour le constater, d'être, comme Dautreppe et Paillasson, membre de l'Académie royale d'écriture.

Ce contre quoi s'élève surtout M. Pocquet, c'est la poursuite dont La Chalotais et ses collègues ont été l'objet, ce procès bizarre ballotté du Parlement de Paris à la commission de Saint-Malo, de celle-ci au Parlement incomplet de Rennes, du Parlement de Rennes au Conseil du Roi, finalement abandonné, tranché par une décision royale; c'est cette longue détention au château du Taureau, puis à celui de Saint-Malo, puis à Rennes, puis à la Bastille, la plupart du temps dans des cachots malsains, humides, sans air et sans lumière, sans communications avec leurs familles, pour aboutir à un ordre d'exil.

Tous ces détails dans lesquels nous ne pouvons entrer, on les retrouvera dans les deux volumes de M. Pocquet, empruntés aux sources les plus sûres et les plus neuves, exposés non sans émotion, mais sans parti pris, écrits avec un style sobre, dans un récit attachant, œuvre de fidèle Breton et d'historien consciencieux.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Récits des grands jours de l'histoire, publiés sous la direction de PAUL GAULOT. Paris, Henri Gautier, s. d. Collection complète formant 4 vol. in-8 de chacun 316 p., illustrés. — Prix, brochés : 8 fr. ; reliés, : 14 fr.

Ces récits ont paru en livraisons périodiques, et plusieurs des lecteurs du *Polybiblion* les connaissent déjà sans doute. Il faut savoir gré à l'éditeur de les avoir réunis en volumes, à l'instar de ses autres publications similaires, telles que la *Revue de France*, les *Souvenirs et récits militaires*, les *Grands Écrivains de toutes les littératures*, etc. M. Paul Gaulot s'est attaché principalement à peindre, d'après les Mémoires des contemporains et les œuvres des historiens les plus autorisés, les scènes de la Révolution française et du premier Empire. Les sources où il a puisé sont certainement les meilleures de toutes, et le récit est réellement vivant et intéressant. Quoi de plus vrai et de plus dramatique, par exemple, que la condamnation, la prison et la mort de Louis XVI, racontées par Cléry et l'abbé Edgeworth de Firmont? Des notes et des appendices, des documents curieux, parfois inédits, tels que des chansons populaires ou des pamphlets de l'époque, ajoutent un cachet pittoresque à la plupart des tableaux historiques dont se compose cette collection. Et si M. Gaulot a peint surtout la période révolutionnaire, il nous donne aussi en passant quelques récits détachés de l'histoire romaine, comme *Tibérius Gracchus* ; ou de celle d'Angleterre et de Russie, comme *la Dernière Tentative de Charles Stuart*, la *Réception du Tsarewich en 1782;* des épisodes du règne de Louis XIV, etc. La révolution de 1830, celle de 1848, la Commune de 1870 ont aussi leur place dans l'ensemble de ces narrations. On ne s'étonnera pas d'y trouver un certain décousu, puisque chaque fascicule contient, sans aucun ordre préconçu, une scène prise çà et là dans les chroniques de divers pays : ce n'est pas un traité didactique, c'est une collection de souvenirs qu'a éditée M. Henri Gautier. Les illustrations éparses dans ces quatre volumes sont nombreuses et admirables, et en font un ouvrage qu'on parcourt avec plaisir et qu'on peut mettre entre toutes les mains. G. BERNARD.

Souvenirs contemporains. *Le Comte de Chambord, la duchesse de Parme, Napoléon III, Versailles et la Commune*, par le Mis DE BELLEVAL. Paris, Henri Vivien, 1900, in-8 de 433 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage n'indique pas ce que sont ces *Souvenirs*. M. de Belleval nous donne simplement son autobiographie. Il n'y a, du reste, qu'à lire la première page pour s'en apercevoir. Dans une dédicace à ses enfants et petits-enfants il écrit : « Mes *Souvenirs de guerre* vous ont appris la part que j'ai cru devoir prendre à la défense de notre pauvre France envahie. Je veux aujourd'hui que les souvenirs de ma vie civile, si je puis ainsi parler, achèvent de vous dépeindre tout ce que j'ai été, tout ce que j'ai vu. »

L'auteur se raconte lui-même dès sa première enfance. Né à Abbeville, il décrit d'abord cette ville, résume son histoire, fait le tableau de la société abbevilloise, entremêlant cet exposé de souvenirs de jeunesse et d'anecdotes : tout cela remplit les cent premières pages. Un chapitre est consacré ensuite au père de l'auteur et à la *Revue contemporaine* dont il fut le fondateur en 1852. L'auteur cite à ce propos deux lettres adressées au Mis de Belleval par Monsieur le Comte de Chambord, et dont la première a été publiée dans le recueil de la correspondance du prince. Ces lettres sont signées HENRI, ce qui n'empêche pas l'auteur de nous dire plus loin que la signature habituelle était *Henry*. Cette contradiction n'est pas la seule chose qui accuse une certaine légèreté de la part de M. de Belleval : ainsi il se répète (pages 326 et 341), en racontant à deux reprises le même épisode de sa vie. — C'est là, en effet, ce qui caractérise ces *Souvenirs contemporains*. Doué d'une très heureuse mémoire, d'une remarquable facilité de plume, d'un talent de description où se révèle le collectionneur, M. René de Belleval écrit au courant de la plume, sans se soucier d'être toujours d'une parfaite exactitude, et sans garder cette réserve que lui imposait le rôle d'*attaché* qu'il remplit, de 1858 à 1870, près de Monsieur le Comte de Chambord. Il ne faut donc lire les chapitres intitulés : *Le Comte de Chambord chez lui ; Souvenirs des chasses de M. le Comte de Chambord ; la Duchesse de Parme et sa cour*, qu'avec une certaine défiance. Ceux qui, comme lui, ont été dans l'intimité du prince auraient plus d'une réserve à faire, non seulement sur certains points, mais surtout sur les appréciations auxquelles il se livre et sur des portraits qui ne sont que des caricatures. — Mais M. de Belleval, tout en proclamant sa fidélité royaliste, ne craignit pas — après en avoir, dit-il, reçu l'autorisation de Monsieur le Comte de Chambord — de devenir sous-préfet de l'Empire. Il raconte même ses relations avec Napoléon III et « quelques hommes du second Empire. » Après la guerre, M. de Belleval rentre dans l'administration et il donne des détails sur sa nouvelle carrière dans le chapitre intitulé : *Dix ans d'administration*. Après le 16 mai, il se consacre aux lettres et au journalisme, et, comme il l'écrit, achève de « procéder à ses propres funérailles. » G. DE B.

La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres, par l'abbé P. FÉRET. *Époque moderne*. Tome Ier. XVIe *siècle ; Phases historiques*. Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8 de VIII-462 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après avoir consacré quatre volumes à l'histoire de la Faculté de théologie de Paris pendant le moyen âge, M. le chanoine Féret aborde la période moderne et nous retrace l'activité de la Faculté pendant le XVIe siècle. Les trois livres de l'ouvrage traitent des affaires acadé-

miques, du protestantisme et de diverses questions théologiques. On fera bien de commencer la lecture du livre par l'aperçu général que l'auteur donne en manière de conclusion et de résumé.

L'impression générale qui se dégage de cette histoire, c'est que la Faculté semble alors bien plus préoccupée de lutter que d'enseigner. Moins influencée que les autres parties de l'Université par le mouvement de la Renaissance, elle continue à observer fidèlement ses méthodes médiévales ; préoccupée de ne laisser porter aucune atteinte à ses privilèges, elle voit d'un mauvais œil l'établissement du Collège de France, elle continue à se défendre contre les ordres mendiants et surtout elle engage contre les jésuites une lutte à outrance, dont il faut lire dans l'ouvrage de M. Féret l'intéressant récit. Le beau rôle n'est pas de son côté. Elle lutte encore sur des matières plus directement religieuses, en s'opposant énergiquement à l'enregistrement du concordat de 1516, en maintenant de tout son pouvoir toutes les prétendues libertés gallicanes, en soutenant des opinions certainement opposées, sinon à la foi, du moins à l'enseignement de l'Église romaine. D'ailleurs la Faculté de théologie était, au XVIe siècle, plus encore que par le passé, une sorte de tribunal consultant en matières théologiques, et ce que l'on a appelé le concile permanent des Gaules ; on lui soumettait les questions les plus diverses, parfois même celles dont le Saint-Siège s'était réservé la solution, par exemple, l'affaire du divorce d'Henri VIII d'Angleterre. De tout cela l'enseignement et l'étude de la théologie ne pouvaient que souffrir ; aussi ne voit-on guère de noms de professeurs de Paris briller d'un éclat bien vif pendant cette période.

Mais la principale lutte dans laquelle la Faculté de Paris fut engagée au XVIe siècle, fut la lutte contre le protestantisme. Son rôle y fut actif, brillant, dans l'ensemble très correct et, au demeurant vraiment efficace. Elle ne se lasse pas d'exercer sa censure sur les propositions, sur les livres, sur les auteurs et les prédicateurs, même quand ils lui appartenaient à un titre quelconque. C'est alors qu'on la voit publier successivement plusieurs catalogues de livres censurés ou condamnés par elle, et certes la besogne ne lui manquait pas.

Cette histoire, M. l'abbé Féret l'expose amplement, à l'aide des documents et des travaux de ses devanciers. Si l'illustre Faculté n'est plus la première école théologique du monde chrétien, si du moins elle n'a plus, dans l'enseignement de la science sacrée, le rôle si brillant d'autrefois, elle demeure cependant fidèle à sa mission et soutient vaillamment la cause de la foi catholique. L'auteur conclut à bon droit : « Si l'on y découvre quelques taches, l'ensemble est loin de manquer de noblesse et de grandeur. »

A. B.

Un petit coin de la Bourgogne à travers les âges. Histoire de la Révolution dans le Louhannais, par le Dr Lucien Guillemaut. Louhans, Auguste Romand, 1899, in-8 de IV-543 p.

M. Guillemaut, poursuivant ses études historiques sur le Louhannais, est arrivé à l'histoire de cette petite région pendant la Révolution, de 1789 au 21 septembre 1792. L'auteur la traite au point de vue révolutionnaire, ce qui n'a pas lieu d'étonner de la part d'un arrière-petit-fils du marquis de Châteaurenaud. On sait comment Antoine de Mailly, plus royaliste que le Roi aux États de Franche-Comté de 1788, se laissa glisser ensuite sur une pente qui devait le conduire au régicide. Le docteur Lucien Guillemaut est le petit-fils d'Anne-Félicie de Mailly, une des filles du second lit du marquis lequel n'a pas eu moins de vingt et un enfants.

Quoi qu'il en soit, il y est d'une modération relative dont on doit lui tenir un certain compte, sauf, pourtant, en ce qui concerne la proscription des émigrés et celle des prêtres réfractaires à la constitution civile du clergé et les mesures odieuses qui s'ensuivirent. Certaines gens ne pardonneront jamais aux royalistes de ne pas s'être laissé égorger, et aux catholiques, prêtres et fidèles, de n'avoir pas voulu abjurer leur foi. Il aurait fallu pour eux admirer et suivre en tout un mouvement qui a produit tant d'actes à jamais regrettables!

M. Guillemaut, pas plus qu'un autre, n'arrivera à faire admettre la justice de ces actes provoqués, soit par l'exploitation au profit du désordre, de la misère générale, premier et inévitable effet du mouvement révolutionnaire, soit par l'usurpation des fonctions publiques à l'aide d'élections frauduleuses ou entachées de violence, soit par les excitations sanguinaires des clubs, soit par les manifestations plus ou moins patriotiques, soit par l'enrôlement forcé de prétendus volontaires, soit par l'achat à vil prix des biens dits nationaux par une poignée de spéculateurs sans vergogne, soit enfin par la disette du numéraire et le cours forcé d'un papier-monnaie rapidement avili. Nous l'attendons à l'appréciation de leurs suites.

L'auteur s'est aidé, dans son travail, des histoires générales de la Révolution, de documents locaux puisés aux archives départementales et communales, des procès-verbaux des séances de la Société populaire de Louhans, enfin de la correspondance de Mailly avec sa famille et avec ses amis. Il n'a pas craint d'introduire dans son texte des passages très étendus de ces sources, et de ralentir ainsi un récit dont l'allure n'est déjà pas très vive. Il s'arrête à reproduire in-extenso des chansons populaires que l'on trouve partout. Une idée plus heureuse a été la reproduction de portraits et d'estampes de l'époque. J. Meynier.

Recherches d'histoire locale, notes et souvenirs. Le Théâtre à Rennes, par LUCIEN DECOMBE. Rennes, Fr. Simon, 1899, in-8 de 149 p.

Voici une excellente monographie. M. Lucien Decombe, un Rennais de vieille roche, a pu compulser à loisir les archives locales pendant sa longue carrière de chef de bureau à l'hôtel de ville de Rennes. Membre de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine, et son président, il a enrichi le recueil des mémoires de cette laborieuse société d'un grand nombre d'études où se révèlent des qualités toutes spéciales de méthode et de conscience. Aujourd'hui il utilise sa retraite en recueillant des notes sur les représentations théâtrales à Rennes depuis le moyen âge ; nul mieux que lui ne pouvait nous en donner une histoire approfondie et complète. Il remonte jusqu'à une représentation du mystère de la Passion qui eut lieu le jour de l'Ascension 1430 devant le duc de Bretagne et pour laquelle furent employées, du commandement des connétables, « quatorze livres de poudre de canon »... Puis voici les *Troupes de campagne* au XVIIe siècle avec les Hus et les Pitel de Longchamp et de Beausol ; et l'association des étudiants au XVIIIe siècle, avec ses curieux privilèges lui donnant le droit d'exiger treize billets gratuits pour tous les spectacles, même pour ceux du collège des jésuites ; et les salles de jeux de paume transformées en théâtre ; et les curieux réglements de police de 1797 et de 1809, jusqu'à la belle salle moderne dont la construction fut commencée en 1830. C'est aujourd'hui un rude métier que celui d'artiste lyrique dans une troupe de province ; qu'était-ce donc il y a soixante ans ? La troupe d'opéra qui desservait le théâtre de Rennes pendant l'hiver de 1839 avait comme premier ténor en tous genres, Warot, dont la femme tenait l'emploi de jeune premier rôle dans la comédie et dont le fils, lauréat de la Faculté de droit de Rennes, fut plus tard applaudi à l'Opéra-Comique. Le père Warot avait un répertoire vraiment extraordinaire dans lequel se rencontraient les genres les plus disparates, et l'on se refuserait à croire qu'il pût, dans la même semaine, chanter *Robert le Diable, le Barbier de Séville* et *le Postillon de Lonjumeau*, si l'on ne le constatait positivement sur les programmes de ce temps : et notez qu'il y ajoutait des bouts de rôles dans la comédie et dans les grands drames du répertoire, tout en trouvant le temps de composer lui-même un opéra, *les Pénitents rouges*. Lui et sa femme touchaient ensemble 600 fr. par mois. Mais où sont les neiges d'antan ?... Le volume se termine par des notices sur les principaux artistes rennais, en particulier sur Elleviou, qui est une des gloires de la vieille cité bretonne. Tout cela est écrit simplement, sans prétention, mais avec une grande science d'arrangement, en sorte que l'intérêt est toujours surexcité et que l'agréable se mêle en juste proportion avec l'utile et

le sérieux. C'est un chapitre définitif de l'histoire municipale de Rennes. RENÉ KERVILER.

L'Université d'Avignon aux XVIIe et XVIIIe siècles, par J. MARCHAND. Paris, Alph. Picard et fils, 1900, in-8 de XIII-327 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Marchand, qu'une thèse remarquée sur *l'Administration de l'intendant Lebret en Provence (1687-1704)* avait préparé à l'étude des anciennes institutions, a tout d'abord effleuré son sujet dans une notice sur *la Faculté des arts de l'Université d'Avignon* (Paris, Picard et fils, 1897) ; cette notice, très brève, mais d'une documentation serrée, témoignait de recherches étendues, faisait pressentir un travail d'ensemble sur les institutions universitaires avignonaises dont il ne subsiste plus le moindre vestige, du moins en ce qui concerne le haut enseignement.

Dès sa première page l'auteur donne les motifs qui l'ont empêché d'écrire l'histoire complète de l'Université d'Avignon fondée en 1303 par le pape Boniface VIII : les documents font presque totalement défaut jusqu'au début du XVIIe siècle et c'est grand dommage, car cette période de trois siècles fut assurément la plus prospère. De l'aveu de M. Marchand lui-même (p. 2, note), en 1503, l'Université brillait d'un vif éclat, et ses cours, confiés à d'illustres professeurs, réunissaient jusqu'à huit cents élèves; c'est un chiffre qu'elle ne connut jamais de 1600 à 1792. — Durant cette période, la vieille Université d'Avignon apparaît plutôt en pleine décadence, et cette décadence, rien ne saurait la mieux marquer que la constatation réitérée de la complaisance apportée par les professeurs à délivrer en grand nombre des diplômes qui n'étaient pas toujours le prix du travail et du savoir (p. 172, 174-75, 187). Les docteurs en droit — *in utroque jure* — et en médecine y sont improvisés de telle manière qu'il est permis d'émettre des doutes sur leur valeur scientifique. En 1640, par exemple, un candidat au doctorat en droit reste muet devant le jury, il ne peut articuler la moindre réponse et se fait ajourner ; deux jours après, *sub spe futuri studii*, on lui décerne le précieux parchemin sous la seule condition qu'il ne jouira qu'un an plus tard des privilèges attachés à son nouveau titre (p. 174). Et cet exemple n'est pas le seul à justifier la réputation d'indulgence « contre laquelle l'Université d'Avignon protestait quelquefois mais dont elle se consolait facilement en voyant tant de candidats venir de toutes les provinces du royaume solliciter ses suffrages. » Cette affluence, les professeurs la devaient sans doute autant à leur savoir qu'à leur indulgence, mais n'empêche que celle-ci leur créa bien des embarras ; leurs gradués jouissaient d'une considération restreinte et les Universités voisines — celle d'Aix,

surtout — leur firent des querelles qui tournèrent rarement à leur avantage.

L'Université avignonaise avait fort à faire à défendre son prestige, à prendre fait et cause pour ses nombreux docteurs qui, un peu partout, à Auxerre, à Narbonne, à Fontenay-le-Comte étaient querellés par leurs confrères sur la validité de leurs titres, malgré les arrêts du Conseil et les lettres patentes attribuant aux gradués d'Avignon les mêmes privilèges qu'à ceux sortant des Universités du royaume.

Si l'enseignement laisse à désirer au sein de cette Université, du moins elle se distingue par des caractères particuliers qui la différencient des institutions du même genre et lui donnent une physionomie originale que M. Marchand a marquée nettement : l'un de ces traits caractéristiques essentiels, c'est l'omnipotence du collège des docteurs en droit et de son chef élu, le primicier. Au sein des autres Universités, les étudiants prennent souvent une part active au gouvernement du *studium*; à Avignon, rien de semblable, l'Université était « une corporation de maîtres, gouvernée par les maîtres, à leur profit. » Par ce trait particulier elle se rapproche de l'Université de Paris et des filiales de celle-ci. Les docteurs en droit y formèrent toujours l'élément le plus nombreux et le plus actif de la corporation universitaire et en furent constamment les chefs ; cela tient à ce fait que l'Université avignonaise, pendant trois siècles, fut surtout une Université des droits canonique et civil. La Faculté de médecine était trop voisine de la brillante Faculté de Montpellier pour acquérir de l'importance ; celles de théologie et des arts furent également des plus modestes et ne pouvaient songer à disputer à la Faculté de droit, comptant de nombreux professeurs et étudiants, une prédominance qui lui assurait le monopole de l'administration universitaire.

Fondée par un pape, sur territoire pontifical, cette Université fut de tout temps l'objet de la sollicitude des Souverains Pontifes ; de Boniface VIII à Léon X, tous lui octroyèrent des privilèges. Mais, sans cesser de rester fidèle au Saint-Siège elle considéra toujours les rois de France comme ses protecteurs naturels ; ceux-ci l'assimilèrent aux Universités françaises et si elle ne jouissait pas de la même faveur auprès du public, ce n'est point faute de lettres patentes et d'arrêts que les rois se plurent à lui attribuer et qu'elle étalait avec orgueil.

En résumé, M. Marchand fournit sur ce corps enseignant des détails précis et abondants puisés aux meilleures sources ; il décrit minutieusement la corporation universitaire, montre l'enseignement avec ses lacunes et ses imperfections inhérentes à l'époque, le régime des examens sur lequel il y avait tant à redire. S'il ne nous donne pas sur la condition des étudiants la même abondance de renseignements c'est qu'à Avignon ils ne parvinrent jamais à une organisation puissante et

étaient exclus du gouvernement du studium. La situation matérielle et la vie extérieure de l'Université ont longuement retenu l'attention de l'auteur ; le sujet en valait la peine et il est intéressant de suivre la lutte de ce corps contre ses rivaux, de voir la ville d'Avignon, malgré des différends, fière de son Université et donner à celle-ci une part dans l'administration de la cité.

De son étude consciencieuse et documentée M. Marchand dégage des conclusions générales peu favorables aux anciennes Universités françaises représentées comme réfractaires à tous progrès sérieux et impuissantes à répandre autour d'elles la vie qui les abandonnait. Ces conclusions nous paraissent devoir s'appliquer surtout à l'Université d'Avignon dont l'infériorité à l'égard des autres corps de même nature semble notoire. Assurément une réforme s'imposait, les Universités anémiées avaient besoin d'être ranimées ; la Révolution les supprima, laissant à Napoléon le soin de réorganiser l'enseignement supérieur. Il le fit de telle manière que certaines Facultés, placées dans des villes de second ordre, se meurent aujourd'hui comme se mouraient celles d'Avignon en 1789. Quoique dérivant de causes sensiblement différentes, le mal, pour quelques centres universitaires, est de nos jours à peu près le même, et les dernières lignes de la conclusion de M. Marchand montrant les anciennes Universités réduites à l'impuissance semblent écrites pour quelques Universités d'aujourd'hui.

J. FOURNIER.

Correspondance secrète entre le comte A. W. Kaunitz-Rietberg et le baron Ignaz de Koch (1750-1752), publiée par HANS SCHLITTER. Paris, Plon-Nourrit, 1899, in-8 de XIX-385 p. — Prix : 7 fr. 50.

A la série de ses publications périodiques représentée par une revue trimestrielle, la Société d'histoire diplomatique a joint une série d'ouvrages documentaires, paraissant irrégulièrement et dont les matériaux ont été fournis par les archives des principaux États européens. Le dernier volume de cette collection a été emprunté exclusivement aux archives impériales et royales d'Autriche-Hongrie, et a pour auteur un des directeurs de cet établissement. Il ne s'en rattache pas moins à notre histoire en éclairant les origines de l'alliance franco-autrichienne de 1756 par les confidences réciproques de Kaunitz, l'ambassadeur impérial à Paris et de Koch, le secrétaire et l'homme de confiance de l'impératrice Marie-Thérèse. Bien entendu l'éventualité d'une alliance ferme n'est pas encore posée. L'Autriche se dit résignée à la paix qu'elle vient de subir et ne prétend que dénouer, sans y paraître, les liens existant entre la France et la Prusse. Kaunitz, pour arriver à son but, met en jeu toutes les influences, notamment celle de Mme de Pompadour, et de Vienne, Koch

le seconde en lui communiquant les lettres et rapports interceptés de l'ambassadeur français Hautefort.

Cette correspondance qui se compose de plus de 140 pièces (78 lettres de Koch et 64 de Kaunitz) constituent un peu le *Secret de l'Impératrice*, car elle était ignorée du chancelier Ulfeld et Kaunitz exerçait déjà, de loin, en fait les fonctions de premier ministre. Il n'y est pas seulement question des affaires de la France et de l'Empire, mais de toutes celles qui occupèrent les cabinets, durant cette période de trève qui sépara la guerre de la Succession d'Autriche de la guerre de Sept ans. M. Hans Schlitter a emprunté ses principales notes, toutes rejetées à la fin du volume, aux pièces interceptées qu'il a trouvées jointes comme annexes à la correspondance, ainsi qu'à la *Politische-Correspondenz* de Frédéric II. Le dosssier publié par lui, ainsi que ses commentaires, seront utiles aux chercheurs, qui, à l'exemple de M. le duc de Broglie et de M. Waddington, voudront suivre de près l'évolution de la politique française au milieu du siècle dernier, en face des progrès menaçants de la Prusse et de l'Angleterre. L. P.

L'Industrie armurière liégeoise, par MAURICE ANSIAUX. Bruxelles, imp. J. Goemaere, 1899, in-8 de 195 p. avec pl. et cartes.

C'est un rapport des mieux faits, adressé au ministre belge de l'industrie et du travail. L'impression qui m'est restée de la lecture de ce rapport, c'est que la fabrication des armes, qui se fait en grand et pour l'exportation à Liège depuis près de trois siècles, n'est point en progrès, que le salaire des ouvriers armuriers liégeois est trop souvent dérisoire et qu'il serait hautement désirable qu'au lieu de s'exercer à domicile, l'industrie armurière, dans le pays de Liège, s'exerçât dans de grandes usines bien organisées. A beaucoup de points de vue le travail à domicile est sans doute préférable. Mais on recherche aujourd'hui partout et de plus en plus le bon marché des objets fabriqués, et il est clair que ce n'est que par la division du travail dans de grandes agglomérations ouvrières, où la machinerie se perfectionne chaque jour, que ce bon marché se peut obtenir. Les six ou sept mille armuriers liégeois qui travaillent encore à domicile constituent certainement une élite ouvrière, car il n'y a point de doute que l'ouvrier de tradition, formé par son père, qui gagne sa vie sans sortir de son modeste intérieur, à l'abri des fréquentations malsaines, qui intéresse à son travail tous les membres de sa famille et qui gouverne sa besogne lui-même, comme il lui plaît, est sur un niveau plus élevé que l'ouvrier d'usine. Mais les nécessités de l'existence sont là, et je crains que, dans un avenir prochain, elles ne contraignent les armuriers liégeois à abandonner leurs traditions et leur indépendance pour s'en aller chercher leur pain dans ces grands ateliers où l'homme, trop souvent, n'est qu'un accessoire des

machines. Telles sont les réflexions que m'a suggérées le très intéressant travail de M. M. Ansiaux, travail qui se recommande à toute l'attention des économistes et des penseurs que préoccupent les questions sociales. ARMAND D'HERBOMEZ.

Del Desastre nacional y sus causas, por DON DAMIÁN ISERN. Madrid, imp. de la viuda de M. Minuesa de los Rios, 1900, in-8 de VIII-536 p. — Prix : 6 fr.

Tout ce qui a été dit ou écrit au sujet de la guerre hispano-américaine, guerre qui aboutit au désastre colonial de la nation espagnole, se trouve mis au point dans ce volume de l'éminent académicien et député, D. Damián Isern. Mais l'auteur ne se borne pas au simple récit des faits, il en recherche les causes. « Pourquoi l'Espagne, qui a lutté jusque dans ce siècle avec tant de vaillance contre Napoléon, pour son indépendance, contre les Maures, pour son prestige, et dans les guerres civiles, pour des questions religieuses ou purement politiques, a-t-elle su soutenir à peine l'honneur de ses armes à Mélilla, et l'a-t-elle terni si lamentablement à Cuba et à Manille, alors qu'elle avait à combattre une nation assurément plus commerçante que guerrière ? » Telle est la question que se pose froidement et sans parti pris l'auteur de l'ouvrage que nous venons de parcourir. Les causes de ce désastre national sont de cinq sortes : causes sociales, causes politiques, causes économiques, causes militaires et causes psychologiques. Dans le premier chef, M. Isern indique justement l'influence funeste des doctrines naturalistes, anarchistes et positivistes qui ont démoralisé son pays, affaibli la famille et révolutionné toutes les classes de la société, sans épargner la noblesse et le clergé. A ce propos, que l'auteur me permette de dire qu'il a forcé quelque peu son tableau en ce qui concerne les ordres religieux : quel mal y a-t-il à ce que certains couvents fabriquent des produits alimentaires et gagnent ainsi le pain d'un nombreux personnel et des pauvres à la sueur du front des moines? Les âges de foi n'ont-ils pas été ceux où les communautés religieuses furent les plus riches ? D'un autre côté, il me semble que M. Isern méconnaît la science profonde du haut clergé et des instituts monastiques de l'Espagne : sa petite rectification mise au bas de la page 86, ne me paraît pas suffisante, spécialement à l'endroit des PP. Augustins de l'Escurial ; et s'il est vrai de dire que l'enseignement des humanités dans les séminaires d'Espagne est médiocre, il est juste d'ajouter que celui des sciences sacrées peut rivaliser avec les programmes suivis en d'autres pays. Nous craignons que malgré le nombre et l'autorité des documents dont s'est entouré l'auteur pour écrire son livre, il n'ait vu les choses trop en pessimiste et ne se soit trop appesanti sur le côté fâcheux de la statistique qu'il avait sous les

yeux. Et toutefois, que d'enseignements à tirer de la lecture attentive du *Desastre nacional* ! Pour faire comprendre la catastrophe qui a vu sombrer l'empire colonial espagnol, il fallait mettre au jour les ruines profondes qui ont causé, en moins de cent ans, la décadence du peuple espagnol, l'incapacité et l'imprévoyance de ses gouvernants, l'énervement de ses soldats et l'aveuglement fatal de tous les esprits.

G. BERNARD.

Le Régime jacobin en Italie, *étude sur la République romaine, 1798-1799,* par ALBERT DUFOURCQ. Paris, Perrin, 1900, in-8 de VIII-576 p., avec deux cartes. — Prix : 7 fr. 50.

La République romaine n'a été qu'une mauvaise parodie de la République française : elle en a eu les vices et les scandales, elle n'en a pas les grandeurs. On sait comment, à la suite de la mort du général Duphot, tué dans une émeute qu'avaient montée les intrigues d'émissaires français, le Directoire décida l'envahissement de Rome. Le pape Pie VI fut enlevé, sa capitale et ses États occupés par l'armée du général Berthier, et la république proclamée. On institua des consuls, des tribuns, des préteurs, des questeurs, un Sénat, tout comme dans la vieille république des Camille et des Scipion ; mais on ne leur emprunta ni leur sagesse ni leur force. On planta des arbres de la liberté tout comme en France, et, à l'ombre de ces arbres on pilla, on persécuta et on emprisonna tout comme en France encore. Les vieilles passions irréligieuses eurent libre cours : on poursuivit les prêtres, on dépouilla les églises, on gaspilla et on détruisit les admirables richesses et les objets d'art qu'elles renfermaient, on ferma les monastères, on séquestra leurs biens ; on frappa d'impôts exorbitants et d'emprunts forcés les riches et les partisans du Pape. Tout cela sous prétexte d'organiser un gouvernement ; mais au fond on n'organisait que le pillage. Français et Italiens rivalisaient d'audace pour cela. Les commissaires français et les consuls romains, les Haller, les Bertolio, les Bassi, les Jaccoucci, les Perillier, tant d'autres qu'il serait oiseux de nommer, dévalisaient à qui mieux mieux. Les généraux français, eux-mêmes, n'avaient pas les mains nettes et le scandale était si grand que l'armée se révoltait plutôt que d'accepter comme chef Masséna qu'on avait envoyé pour la commander et dont la dévastation de Padoue avait trop mis en relief les dilapidations. En dépit ou plutôt à cause de ce pillage méthodique qui emplissait plus les poches des gouvernants que les caisses de l'État, la misère la plus effroyable régnait dans les anciens États pontificaux ; à Rome c'était la famine ; des femmes et des enfants mouraient de faim, on faisait queue à la porte des boulangers et il y avait des jours où aucun four n'était allumé. Aussi y avait-il de fréquentes émeutes, durement réprimées par l'armée d'occupation. Les campagnes se soulevaient, indignées de la profanation des églises et des outrages faits

à leur foi. Un moment même le roi de Naples crut pouvoir envahir le territoire romain ; mais ses troupes, composées d'éléments plus que médiocres et mal conduites par Mack — une grande incapacité méconnue — n'arrivèrent qu'à se faire battre et ce fut Naples qui à son tour fut envahie par Championnet. Il fallut la coalition austro-russe, les victoires de Souwaroff et les défaites successives de Moreau, de Championnet et de Macdonald pour amener la délivrance de Rome. Le 30 septembre 1799 la République romaine cessait d'exister ; elle avait vécu un peu plus de dix-huit mois, dix-huit mois de misère et de pillage. En revanche, le général Monnier, renfermé dans Ancône, y faisait une magnifique résistance et n'en sortait que le 13 novembre, avec les honneurs de la guerre : c'est là une page héroïque de cette triste période. Cette histoire de la République romaine n'était pas connue ; M. Dufourcq l'a mise en lumière avec une abondance de détails qui prouve à quelles patientes et persévérantes recherches il a dû se livrer dans les archives de France et d'Italie pour écrire ce consciencieux et attachant récit.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Prieur de la Côte-d'Or, par PAUL GAFFAREL (fascicule 4 du t. IX de la *Revue bourguignonne de l'enseignement supérieur*). Dijon et Paris, 1899, in-8 de 354 p.

Prieur de la Côte-d'Or, Bourguignon et officier du génie comme Carnot, a tenu avec lui une des premières places au Comité de salut public et a largement contribué à la défense nationale, de 1792 à l'an III. Jacobin et montagnard plus par discipline que par passion, il semble, ainsi que presque tous ses collègues militaires, avoir condamné Louis XVI en juge de cour martiale qui frapperait l'accusé sous le feu de l'ennemi. Il a le mérite, bien rare parmi les conventionnels, de n'avoir pas servi l'Empire ; encore eut-il la faiblesse de demander à Napoléon une place dans son Université et même aux Bourbons la croix de Saint-Louis. Dans sa retraite prématurée, il composa des mémoires scientifiques et fabriqua des papiers peints, n'ayant pas, comme son célèbre compatriote, le souvenir de deux ministères et de la défense d'Anvers pour le recommander à la postérité.

M. Gaffarel, dans une notice étendue qu'il qualifie modestement de travail provisoire, a exposé et discuté ses titres à l'attention de l'histoire. Il s'est aidé des publications de M. Aulard, a consulté les dossiers personnels de Prieur au ministère de la guerre et aux Archives nationales, a recueilli divers documents locaux et a ainsi composé une biographie intéressante, à cause des détails précis et abondants qu'elle fournit sur les services d'ordre spécial rendus par Prieur à l'armée et à la France (V. surtout les chap. V, VI, VII, IX, X). Il regrette de n'avoir pu consulter des documents que la famille refuse,

paraît-il, de communiquer. Il est probable que, s'ils eussent servi la réputation de son héros, M. Gaffarel eût trouvé plus de complaisance. Il doit plutôt se féliciter de n'avoir eu à montrer en Prieur que l'homme public et d'avoir constaté — et c'est beaucoup en temps de révolution — que dans cette vie la somme des actes utiles pouvait balancer celle des fautes commises.

M. Gaffarel espère (p. 160) que Prieur aura un jour son monument sur une place publique de Dijon. C'est un peu trop compter sur le bon sens public dans une ville où l'on vient de couler en bronze l'aventurier étranger qui y a compromis la défense nationale en 1870-1871. Puis il faut craindre pour la mémoire de Prieur les controverses soulevées récemment, à l'occasion du livre de M. Montier, sur le nom de Robert Lindet. Peut-on élever une statue au collaborateur de Carnot en laissant dans l'ombre le séide de Robespierre? L. P.

Joseph Sepet, avocat à la Cour d'Aix, président de la conférence Saint-Louis de Gonzague (1874-1898), par le P. J. ADAM, S. J. Paris, Retaux, 1900, in-12 de XVI-138 p. — Prix : 1 fr. 25.

Le charmant et très distingué jeune homme dont ce petit livre nous raconte la courte existence était le cousin de notre éminent confrère Marius Sepet, et cela seul déjà lui vaudrait la sympathie de nos lecteurs. Mais il la mérite aussi par de brillantes et fortes qualités personnelles, d'intelligence, de caractère, qui font de lui un beau modèle à proposer à l'imitation des jeunes gens chrétiens d'aujourd'hui. L'auteur, qui a écrit ce volume avec une émotion touchante, nous montre, en six chapitres, l'enfant, l'étudiant, le chrétien, le soldat, le jeune homme d'œuvres, l'écrivain et l'orateur, et tout cela aboutit à une catastrophe où sombrèrent en quelques minutes, au sein des flots de la Méditerranée, ce jour-là vraiment cruelle, tant de belles espérances et de nobles promesses d'avenir. La jeunesse catholique de Provence a fait une grande perte le jour où la mer lui a pris Joseph Sepet. Du moins ces pages, où il nous apparaît si sympathique et si vivant, continueront le bel apostolat de ses exemples et lui prépareront des imitateurs. Notre pauvre France en a tant besoin. ÉDOUARD PONTAL.

Daniel O'Connel. — Sa vie, son œuvre, par NEMOURS-GODRÉ. Couronné par l'Académie française, 2e éd. Paris, Lecoffre, 1900, in-12 de VIII-396 p. — 3 fr. 50.

« Vous n'êtes pas seulement l'homme d'une nation ; vous êtes l'homme de la chrétienté toute entière. Votre gloire n'est pas seulement irlandaise elle, est catholique. » Ces paroles sont tirées d'une adresse présentée au grand agitateur par Montalembert au nom du groupe alors

bien exigu des catholiques militants. Au moment où la visite tardive de la reine du Royaume-Uni permet aux Irlandais de concevoir quelques espérances, M. Nemours-Godré a été bien inspiré en nous présentant la nouvelle édition de son livre, une lecture agréable autant que fortifiante et instructive. Les quatre appendices qui terminent le volume en augmentent l'intérêt. Appelons particulièrement l'attention sur le morceau relatif à la réforme agraire. A. D'AVRIL.

BULLETIN

La Science de Dieu et la Création de l'homme, par JEAN-PIERRE BRISSET. Paris, Chamuel, 1900, in-12 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

Si ce livre n'est pas l'œuvre d'un fou c'est au moins celle d'un illuminé d'ailleurs brouillé de fond en comble avec le sens commun et la logique. C'est un véritable salmigondis de la mythologie, de la Bible, et d'une soi-disant philologie de l'invention de l'auteur, philologie qui tient beaucoup plus du calembour et de la fantaisie que de tout autre chose. « Oui, il y a un Dieu ou un esprit créateur, élevé au dessus de toutes les intelligences humaines, » dit notre auteur, et quelques lignes plus bas il ajoute : « ... Le vrai Dieu, c'est l'esprit de l'homme ; c'est l'esprit créateur de l'animal humain, mais surtout le créateur de la Parole humaine qui est le Fils unique de l'Esprit et lui est semblable ; car la parole est un être intelligent, spirituel et invisible. Il faut être aveugle pour ne pas le voir. »

Quant à l'homme, il procède, suivant lui, directement de la grenouille ; en voulez-vous la preuve ? Ecoutez : « Voyons où les ancêtres de l'homme étaient *logés : l'eau j'ai* égale *j'ai l'eau* ou *je suis dans l'eau.— L'haut j'ai* égale *je suis haut,* au dessus de l'eau, car les ancêtres construisirent les premières *loges* sur les eaux. » Suit une longue dissertation philologico-calembouresque nous amenant jusqu'à la grenouille et prétendant montrer, par des considérations de pareille force, comme quoi les membres de la grenouille se sont transformés peu à peu en membres humains.

Tout l'ouvrage est de cette valeur. Nous passons sous silence les assimilations inconsciemment blasphématoires des divinités et légendes du paganisme avec les plus augustes des mystères du christianisme, — de la Genèse, des Psaumes, de l'Evangile et de l'Apocalypse avec les fables les plus saugrenues du polythéisme.

Le seul mérite de ce fatras, si mérite il y a, c'est que l'auteur paraît sincère et semble se complaire de bonne foi dans cet amas de billevesées.

JEAN D'ESTIENNE.

Le Surnaturel et la Science. — Le Miracle, par le docteur A. GOIX. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de 111 p. — Prix : 1 fr.

Nier un fait ou une catégorie de faits par suite d'un principe posé *à priori* et en se refusant à tout examen ou toute observation de ces mêmes faits, est un procédé aussi contraire à la méthode scientifique qu'à toute philosophie. Dès là qu'un fait, quelle qu'en soit la nature, est constaté par des témoignages probants, la vraie méthode scientifique, comme la logique même élémentaire, exige, avant tout prononcé sur l'existence ou la non-

existence de ce fait, un examen sérieux et approfondi dirigé suivant la règle d'une critique rigoureuse et impartiale.

Les faits miraculeux ou réputés tels, n'échappent pas à cette loi, et à vouloir repousser *a priori* la possibilité même de certains phénomènes par cela seul qu'ils paraissent miraculeux, on fait preuve de parti-pris, de vues préconçues, nullement du véritable esprit scientifique. M. le docteur Goix, qui est à la fois un savant et un chrétien, donne, dans cette brochure, un véritable traité de ce qu'on pourrait appeler la théorie scientifique du miracle. Il en établit d'abord la notion vraie, laquelle ne comprend pas nécessairement tout fait merveilleux et extraordinaire de même aussi qu'un phénomène peut être miraculeux sans être surnaturel, et qu'un fait de l'ordre surnaturel peut très bien n'être pas miraculeux. Il prend pour type trois événements relatés dans la Bible ; la prolongation inusitée du jour, par Josué ; la résurrection de Lazare, par N. S. ; la guérison par saint Pierre du cul-de-jatte de naissance, et rapporte à ces trois types tous les « vrais miracles, » c'est à dire tous les « phénomènes sensibles sortant accidentellement de l'ordre des effets propres aux agents des mondes visible et invisible. »

L'auteur examine ensuite « l'hypothèse » du miracle en face de l'idée de Dieu et de l'idée de loi, observant que la constatation du miracle n'implique pas la connaissance de toutes les lois de la nature, mais seulement de celle qui régit d'ordinaire le phénomène observé. Après l'hypothèse du miracle, sa « vérification » : elle peut se faire par l'observation personnelle, mais également par le témoignage lorsque celui-ci présente les qualités et conditions requises ; et à ce propos le docteur Goix signale l'extrême prudence qu'apporte l'Église dans ces constatations.

Pour démontrer la réalité du miracle, l'auteur s'appuie sur le plus grand et le plus éclatant de tous, la résurrection du Christ. Il établit d'abord, par des considérations d'ordre médical, la réalité de sa mort, puis, par des motifs de critique historique et par une démonstration rigoureuse, la réalité de sa résurrection au matin du troisième jour ayant suivi son dernier soupir sur la croix. Ce miracle par excellence étant établi, la possibilité de tous les autres s'ensuit logiquement.

Cet opuscule, écrit avec science, méthode et impartialité, est de nature à convaincre tous les esprits hésitants mais sincères et de bonne foi.

C. DE KIRWAN.

La Pratique des vins, par ADRIEN BERGET. Paris, Alcan, 1899, in-16 de 192 p. — Prix : 0 fr. 60.

Dans ce volume se trouvent condensées avec soin et méthode toutes les connaissances indispensables à un viticulteur ; tout d'abord les idées générales sur la constitution des raisins, la composition et l'analyse des mouts, les règles qui président à la fermentation des vins. Puis, entrant dans la pratique, l'auteur indique les conditions nécessaires à de bonnes vendanges, à la préparation des cuvées, en un mot à une bonne vinification. Il rappelle quels soins leur sont nécessaires, quelles maladies peuvent les atteindre et quels sont les moyens de les guérir. Enfin l'ouvrage se termine par un chapitre sur les vins de luxe, la distillation et l'utilisation des sous produits. — Petit volume rempli des plus utiles renseignements.

G. DE S.

Aritmética, por J.-D. Berrueta. Salamanca, Calatrava, 1899, in-12 de 108 p. — Prix : 2 fr.

Cette arithmétique, destinée aux élèves de l'enseignement secondaire espagnol, contient les opérations sur les nombres entiers, les fractions ordinaires, les fractions décimales, les anciennes mesures espagnoles, le système métrique, les nombres complexes, les règles de trois et, en suppléments, de simples notions sur les nombres premiers et leurs applications immédiates, puis sur les racines carrées et cubiques.

Les définitions et les règles sont énoncées très clairement, toutes les explications sont brèves mais complètes. Ce livre nous paraît supérieur à tous ceux que nous avons parcourus lors d'un voyage récent à travers l'Espagne.

M. Berrueta a incidemment pris position dans la fameuse question : Quelle est l'année qui termine le siècle? Ayant à parler de l'année séculaire (celle dont le millésime est terminé par deux zéros) il indique que c'est la dernière du siècle. Cette opinion est conforme à celle donnée par le Bureau des longitudes de France. É. Chailan.

Étude rationnelle des marées, par T. Le Corguillé. Paris, Georges Carré ; Rennes, Fr. Simon, 1896, gr. in-8 de VI-75 p. avec un grand tableau graphique hors texte. — Prix : 5 fr.

Il semble un peu tardif de rendre compte en 1900 d'un mémoire publié en 1896. Mais, d'une part, il ne nous est parvenu qu'en février de la présente année, et d'autre part le sujet en est d'une permanence qui lui assure une actualité de bien d'autres années encore.

Ce que chacun sait, c'est que le phénomène des marées provient des actions attractives combinées du Soleil et de la Lune sur les océans. Mais ce qu'on ignore généralement, et sur quoi les manuels de cosmographie et d'astronomie gardent le silence, c'est le mécanisme du déplacement des intumescences des eaux ainsi que le rôle considérable qu'y jouent la rotation de la terre et la déclinaison des deux astres.

Après avoir établi par des formules simples et faciles à suivre : le coefficient d'attraction de l'unité de la masse (65 millièmes de milligramme) ; la densité moyenne de la Terre (5,5, celle de l'eau étant 1) ; les conditions réelles de l'équilibre soit du Soleil et de la Terre, soit de la Terre et de la Lune, chacun des deux systèmes tournant autour de son commun centre de gravité ; la masse du Soleil (330 800, celle de la terre, étant 1) ; celle de la Lune 1/81, l'auteur fait remarquer que c'est de ces masses et de ces mouvements combinés, agissant à des degrés divers sur les différents points de la surface des mers que résultent les fluctuations connues sous le nom de marées. Suit l'exposé de la formation de celles-ci, suivant qu'elles procèdent de l'action prépondérante du Soleil ou de celles de la Lune, ou de la combinaison de l'une et de l'autre, et sous l'influence de la force centrifuge développée par le mouvement giratoire de la Terre, puis les calculs de ces diverses forces. Ici les formules sont un peu plus compliquées et impliquent la connaissance de la trigonométrie. Elles conduisent à ces résultats remarquables que la force attractive qui soulève les eaux est 14000 fois plus faible que la force centrifuge à l'équateur, que le renflement initial d'une marée n'est que la quatre millionnième partie de la profondeur totale de l'océan, là ou elle a lieu, qu'enfin son intensité varie en raison inverse du cube de la distance de l'astre qui la produit.

Une des parties originales du mémoire est celle où est exposée, avec calcul à l'appui, l'influence sur les marées du mouvement giratoire de la Terre et de la déclinaison de la Lune et du Soleil. Les lois de leur périodicité sont appuyées d'un grand tableau graphique donnant, avec cotes, les courbes des marées de syzygies et des marées de quadratures ; et leur marche est rendue apparente aux yeux par un planisphère montrant leur progression d'orient en occident dans l'Océan Pacifique, pour aller buter contre les rives orientales des Amériques et être de là refoulées vers les côtes occidentales de l'Europe.

La nullité ou l'extrême petitesse des marées sur les lacs et les mers intérieures, s'explique par leur trop faible étendue qui ne permet pas l'afflucnce des eaux latérales, déprimées sur les grandes surfaces par le fait même du renflement soulevé à leur voisinage. JEAN D'ESTIENNE.

Guide complet de l'étranger dans Paris, *description et historique des 20 arrondissements, des monuments, etc.*, par A. BEDEL. Suivi d'un *Guide itinéraire à l'Exposition*, d'un plan de Paris et du plan de l'Exposition. Paris, Garnier, s. d., petit in-16 de 314-140-IV-86 p. — Prix, cartonnage toile : 2 fr. 50.

Guide itinéraire à l'Exposition de 1900, par G. DE LILLIERS. Paris, Garnier, s. d., petit in-16 de 140-IV p., avec un double plan colorié de Paris et de l'Exposition. — Prix, cartonnage toile : 0 fr. 75.

Dans ces deux guides, dont l'un n'est qu'un extrait de l'autre, ce qui mérite le plus d'être apprécié, c'est le double plan de Paris et de l'Exposition, en plusieurs couleurs. *Le Guide de l'étranger dans Paris*, n'est pas à jour ; il remonte vraisemblablement à plusieurs années, car on trouve (p. 122) une notice (avec gravure) sur le Palais de l'Industrie, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Par contre, si l'on veut savoir de quoi se composent les deux palais élevés sur l'emplacement de la demi-ruine que nos architectes on fait disparaître à la satisfaction de tous, il faut recourir au *Guide de l'Exposition*. L'illustration est surannée ou trop rudimentaire.

En résumé, on peut négliger le premier guide et se procurer le second qui, mesurant 14 centimètres sur 9, peut facilement disparaître dans une poche. Mais décidément le Guide Hachette garde mes larges préférences.

E.-C. GAUDOT.

Lettre inédite de Bourdaloue à François Bochart de Saron, évêque de Clermont (8 sept. 1701), publiée et annotée par le P. HENRI CHÉROT, S. J. Paris, Retaux, 1899, in-8 de 73 p.

Voici la 36e lettre du recueil de la correspondance de Bourdaloue entrepris par le P. Chérot. Celle-ci est inédite et provient du British Muséum, où l'autographe est conservé. Le P. Chérot estime que c'est la plus importante de toutes celles qu'il a publiées, parce qu'écrite à propos de l'oraison funèbre de Philippe duc d'Orléans, frère de Louis XIV, prononcée le 31 août 1700 par l'abbé Bochart de Saron, neveu de l'évêque de Clermont, elle constitue l'un des rares et des plus significatifs morceaux de critique littéraire que Bourdaloue nous ait laissés. Or tout le monde conviendra qu'en pareille matière, l'opinion de Bourdaloue mérite qu'on la compte. Comme d'habitude, le P. Chérot encadre le texte qu'il publie d'un abondant commentaire historique, qui offre un très grand intérêt. C'est d'abord une notice sur l'évêque de Clermont, le destinataire de la lettre, qui, pour être un peu effacé dans la gloire de son illustre successeur,

Massillon, n'en mérite pas moins, par sa valeur personnelle et par le rôle qu'il joua dans les querelles religieuses de la fin du règne de Louis XIV, d'arrêter l'attention de l'historien ; c'est ensuite une notice sur l'auteur de l'oraison funèbre du duc d'Orléans, l'abbé Bochart de Saron, ancien jésuite, prieur de Tupigny, plus tard trésorier de la Sainte-Chapelle de Vincennes, abbé de Notre-Dame-des-Vertus, enfin vicaire général de son oncle, et, en cette qualité, auteur de deux lettres célèbres en leur temps, dites les *Bochardes*, qui faillirent compromettre par leur maladresse l'autorité de l'évêque de Clermont. A la suite du commentaire historique et de la lettre même, le P. Chérot publie in extenso l'œuvre oratoire qui obtint les compliments de Bourdaloue. Puis vient une note sur l'affaire dite des *Bochardes*, avec les deux lettres à l'appui, enfin la table des noms cités. Par ces détails, le lecteur jugera que la présente brochure ne le cède en intérêt à aucune des précédentes consacrées à la correspondance de Bourdaloue et à ses correspondants. C'est pourquoi nous éprouvons un très grand plaisir à la signaler ici. PONTAL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Joseph-Louis-François BERTRAND est mort à Paris le 4 avril. Né en cette ville le 11 mars 1822, il fut un véritable enfant prodige. Il était en effet, dès l'âge de 11 ans, admis à l'École polytechnique à titre d'essai, et s'y faisait recevoir le premier en 1839, à la suite d'études non moins rapides que brillantes au lycée Saint-Louis. Étonnant ses maîtres tant par la sûreté de son raisonnement que par la maturité de son esprit, il écrivit à 18 ans sur la *Théorie mathématique de l'électricité* un mémoire qui attira déjà sur lui l'attention du monde savant. Sorti le 1er de sa promotion, il entra dans le service des mines. Mais en 1846 il donna sa démission d'ingénieur, se sentant entraîné par une irrésistible vocation pour l'enseignement des mathématiques. Il fut successivement professeur au lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École polytechnique, maître de conférences à l'École normale, répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collège de France, après la mort de Biot, en 1862, titulaire de la chaire de physique générale et mathématique au même collège, enfin professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon. Dès l'âge de 34 ans, il s'était vu, à la mort de Stourm, ouvrir les portes de l'Académie des sciences, et en 1874 il remplaça Élie de Baumont comme secrétaire perpétuel. Le sujet de ses publications changea dès lors sensiblement ; de purement scientifiques elles devinrent littéraires : il écrivit surtout des éloges d'académiciens et des biographies de savants. Aussi lorsqu'en 1884 mourut Jean-Baptiste Dumas, l'Académie française le reçut-elle dans son sein. Outre d'innombrables articles dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, le *Journal de l'École polytechnique* et le *Journal de mathématiques pures et appliquées*, de Liouville, il a donné : *Traité d'arithmétique* (Paris, 1849, in-8) ; — *Traité élémentaire d'algèbre* (Paris, 1850, in-8 ; 3e éd., refondue et augmentée avec le concours de Henri Garcet (Paris, 1863, 2 vol. in-8) ; — *Mécanique analytique, par M. de la Grange*, 3e édition (Paris, 1853-1855, 2 vol. in-4) ; — *Méthode des moindres carrés. Mémoires sur la combinaison des observations, par Ch.-Fr. Gauss, traduits en français* (Paris, 1855, in-8) ; — *Notice sur la vie et les travaux de Képler* (Paris, 1863, in-4) ; — *Copernic et ses travaux* (Paris, 1864, in-4) ; — *Traité de calcul diffé-*

rentiel et de calcul intégral (Paris, 1864-1870, 2 vol. in-4); — *Arago et sa vie scientifique* (Paris, 1865, in-8); — *Les Fondateurs de l'astronomie moderne. Copernic, Tycho-Brahé, Képler, Galilée, Newton* (Paris, 1865, in-8); — *L'Académie des sciences et les académiciens de 1666 à 1793* (Paris, 1869, in-8); — *La Théorie de la lune d'Aboul-Wefâ* (Paris, 1873, in-4); — *Éléments de calcul infinitésimal, par M. Duhamel*, 3e édition (Paris, 1874-1876, 2 vol. in-8); — *Séance de l'Académie française du 10 décembre 1885. Discours de réception. Réponse de M. Pasteur* (Paris, 1885, in-8); — *Thermodynamique* (Paris, 1887, in-8); — *Calcul des probabilités* (Paris, 1889, in-8); — *D'Alembert* (Paris, 1889, in-16); — *Éloges académiques* (Paris, 1890, in-16); — *Leçons sur la théorie mathématique de l'électricité, professées au Collège de France* (Paris, 1890, in-8); — *Blaise Pascal* (Paris, 1891, in-8).

— Savant, naturaliste, écrivain de grand talent, M. le Dr Saint-George Mivart, mort à Londres le 1er avril, doit surtout sa réputation à la réfutation qu'il a entreprise et qui fut l'œuvre de sa vie tout entière, de la sélection naturelle et des autres théories de Darwin, principalement en ce qui touche l'homme. Il naquit à Londres le 30 novembre 1827, fit ses premières classes à la Clapham Grammar School et commença ses études supérieures à l'Université protestante de Harrow qu'il dut quitter, après sa conversion au catholicisme en 1844, pour achever son instruction au St-Mary's College d'Oscott et au King's College de Londres. Il se fit d'abord inscrire comme avocat à Lincoln's Inn, mais abandonna ensuite les études juridiques et le barreau en 1851 pour se consacrer à l'histoire naturelle et plus particulièrement à la zoologie et à la biologie. Devenu en 1826 maître de conférences à l'École de médecine du St-Mary's Hospital, il y resta quelques années jusqu'à sa nomination de professeur de biologie à l'Université de Kensington en 1874. Il se fit, en 1876, recevoir docteur en philosophie de l'Université de Rome. Il accepta ensuite l'offre de l'épiscopat de Belgique d'occuper la chaire de biologie de l'Université de Louvain, chaire qu'il garda jusqu'à sa mort. Il avait, dans cette dernière Université, passé son doctorat en médecine en 1884. Élu vice-président de la Société zoologique de Londres en 1869, il avait été nommé, en 1874, secrétaire de la Société linnéenne, puis en 1880 vice-président de la même société. Dans les dernières années de sa vie il s'intéressa beaucoup aux questions théologiques et métaphysiques; ses articles sur l'américanisme, ceux sur la foi et le dogme, parus dans la *Nineteenth Century*, et dans lesquels il fit preuve de révolte contre l'autorité du Saint-Siège et même d'hérésie, lui attirèrent de la part du cardinal Vaughan l'excommunication. Il a donné de très nombreux mémoires à diverses revues scientifiques anglaises. Les plus importants de ses ouvrages sont : *On the Genesis of species* (London, 1871, in-8); — *Man and Apes, an exposition of structural ressemblances and differences bearing upon questions of affinity and origin* (London, 1873, in-8); — *Lessons in elementary anatomy* (London, 1873, in-16); — *Contemporary Evolution* (London, 1876, in-8); — *Lessons from nature as manifested in mind and matter* (London, 1876, in-8); — *The Cat, an introduction to the study of bakboned animals, espacially mammals* (London, 1881, in-8); — *Nature and Thought, an introduction to a natural philosophy* (London, 1882, in-8); — *The Origin of human reason, being an examination of recent hypotheses concerning it* (London, 1889, in-8); — *On Truth, a systematic inquiry* (London, 1889, in-8); — *Introduction générale à l'étude de la nature, cours professé à l'Université de Louvain* (Louvain, 1891, in-8); — *Birds, the elements of ornithology* (London, 1892, in-8); — *Essays and criticisms* (London, 1892, 2 vol. in-8); — *Elements of science* (London, 1893, in-8); — *Types of animal life* (London, 1893, in-8); — Enfin

deux fragments de son ouvrage *On Truth* ont été traduits en français par M. J. Second, sous le titre de *l'Homme* (Paris, 1895, in-16) et *le Monde et la Science* (Paris, 1897, in-16).

— On annonce également la mort de MM. : BOIS-GLAVY, rédacteur au *Journal*; — BOUTAN, inspecteur général honoraire de l'Instruction publique, qui a publié plusieurs ouvrages, notamment un *Cours élémentaire de physique*, mort à Paris, à l'âge de 80 ans; — DE CROISY, secrétaire général de l'Union des droites, auteur de divers écrits de propagande; — Louis DEFFÈS, directeur du conservatoire de Toulouse, qui laisse des œuvres musicales fort remarquables; — Édouard GRIMAUX, membre de l'Institut et chimiste distingué, auteur, entre autres ouvrages, de : *Chimie élémentaire. Leçons professées à la Faculté de médecine* (Paris, 1872) et *Introduction à l'étude de la chimie* (Paris, 1884); — l'abbé IRIBARNEGARAY, qui a donné pendant plus de douze ans une très active collaboration au *Monde* d'abord, puis à l'*Univers*; — Eugène LAMBERT, le « Peintre des chats », médaillé à diverses expositions; — Bayard DE LA VINGTRIE, sculpteur de mérite, inspecteur à la Direction des beaux-arts, répétiteur à l'École polytechnique; — Auguste LÉO, ancien rédacteur au *Journal des Débats*; — Mgr MARICOURT, ancien recteur des Facultés catholiques d'Angers et doyen du chapitre d'Angers, mort à Cholet, à 75 ans; — George MARX, journaliste; — Georges MASSON, le grand éditeur parisien, mort à Paris, le 6 juin, dans sa 61e année; — Pierre POIRÉ, professeur honoraire au lycée Condorcet; — l'abbé RIGAL, prêtre de Saint-Sulpice et érudit distingué, mort à Rodez, à l'âge de 68 ans; — Gabriel SABATIÉ, ancien rédacteur en chef du *Messager de Toulouse*; — le chanoine STALIN, supérieur du séminaire Saint-Thomas, à Arras; — Hippolyte STUPUY, conservateur des collections artistiques de la ville de Paris, qui a collaboré avec Littré à la *Philosophie positive* et a fait partie de la rédaction du *Peuple souverain* et du *Siècle*.

— A l'étranger, on annonce la mort de Mgr Émile CORSINI, camérier secret de Sa Sainteté, chanoine de Sainte-Marie *ad martyres* et professeur au collège pontifical de l'Apollinaire; — MM. George CROVE, critique musical anglais et l'un des principaux auteurs du *Dictionnaire de la musique et des musiciens*; — le Dr Louis KYM, professeur de philosophie à l'Université de Zurich; — Hermann LÉVY, un des meilleurs chefs d'orchestre wagnériens et ancien directeur général de la musique à la Cour de Bavière; — le Dr Rudolf RITTER VON LIMBEK, mort à Vienne, auteur d'ouvrages sur l'hématologie; — Attilio LUZZATO, député à la Chambre italienne, qui a collaboré à la *Ragione*, de Milan, puis à la *Tribuna*, journal gallophobe, dont il finit par devenir le directeur-propriétaire; — Mgr Angus MACDONALD, archevêque d'Édimbourg, très versé dans la connaissance de l'histoire de l'Écosse et qui a grandement encouragé l'étude de la langue et de la littérature gaéliques; — le Dr MAC MAHON, de Dublin, qui a traduit la *Métaphysique* d'Aristote et la *Réfutation des hérésies* de saint Hippolyte; — Valérien VON SCHAEFFER, professeur de littérature latine à l'Université de Moscou; — DE SCHALLER, ancien conseiller d'État à Fribourg, né à Versailles en 1828, qui laisse une *Histoire des troupes suisses au service de la France sous le règne de Napoléon Ier*; *Souvenirs d'un officier fribourgeois (1798-1848)*, et *Histoire de la garde suisse pontificale* (Fribourg, 1897); — le professeur Emmanuel SCHMIDT, auteur d'une grammaire anglaise très appréciée en Allemagne; — TORRELLI-VIOLIER, journaliste italien, fondateur du *Corriere della sera*; — Mgr John VERTUE, évêque catholique de Portsmouth, qui a donné une nouvelle édition des *Méditations* de Challoner et a publié un *Prayer Book* pour l'armée, mort à Portsmouth le 23 mai, à l'âge de 74 ans.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 9 février, M. de Barthélemy a lu une note de M. Laurain relative à la naissance de Charles IV le Bel. M. A. Bertrand a annoncé l'entrée au musée de Saint-Germain de la collection d'Acy, riche pour les antiquités de la période quaternaire; M. Héron de Villefosse a communiqué un rapport de M. le Dr Carton sur le théâtre de Dougga (Tunisie) et lu une de note M. Gsell relative aux récentes découvertes faites dans une grande basilique chrétienne du cap Matifou ; le même membre a encore communiqué un rapport du P. Delattre sur les fouilles qu'il vient d'exécuter dans la nécropole punique de sainte Monique à Carthage; M. Cagnat a communiqué un rapport de M. Hantz sur les sondages faits sur la côte voisine de Carthage et lu une note de M. Seymour de Ricci sur une inscription militaire trouvée à Abou-Tarfa; M. le Dr Hamy a donné quelques observations relatives au rapport que présentent les ruches des agriculteurs berbères avec celles des Romains ; M. de Mély a lu une note sur un coffret d'argent déposé en 383 par saint Ambroise dans un tombeau de saint Nazaire, à Milan. — Le 16, M. de Barthélemy a entretenu la compagnie des travaux de M. Finot, directeur de la mission française d'archéologie en Indo-Chine; M. Viollet a lu un mémoire sur la justice, la milice et les finances municipales au moyen âge ; M. E. Guimet a communiqué plusieurs recueils relatifs aux rites de certaines sectes boudhiques ; M. de Mély a terminé sa communication sur le coffret d'argent de saint Ambroise. — Le 23 février, M. Viollet a achevé la lecture de son mémoire commencée à la précédente séance ; M. de Lasteyrie a lu un mémoire sur la sculpture française au XIIe siècle dans le midi de la France ; M. S. Reinach a présenté quelques observations sur la grande richesse en or de l'Irlande avant l'an 1000 avant Jésus-Christ. — Le 2 mars, M. E. Lepelletier a lu une notice sur la vie et les œuvres de M. Devéria, son prédécesseur à l'Académie ; M. Heuzey a rendu compte des fouilles faites par M. de Sarzec à Tello en Chaldée ; M. L. Havet a présenté quelques observations au sujet de la locution *multo tanta plus* dans Plaute et dans Cicéron. — Le 9 mars, M. Ravaisson a lu un mémoire sur le prototype de la Vénus de Milo ; M. de Lasteyrie a lu une étude sur saint Trophime d'Arles ; M. L. Havet a fait une communication sur deux fragments de Cecilius cités par Cicéron. — Le 16 mars, M. de Vogüé a lu une lettre de M. Maspero qui contient l'estampage d'une inscription phénicienne découverte sur l'emplacement de Memphis ; M. Heuzey a continué sa communication sur les fouilles de M. de Sarzec ; M. Clermont-Ganneau a commenté une inscription grecque d'origine sémitique copiée par M. Waddington ; M. L. Havet a discuté la restitution du texte d'un vers d'Ennius. Le 23 mars, M. L. Dorez a fait une communication sur un manuscrit à peintures du Musée Condé, à Chantilly; M. Héron de Villefosse a lu des notes communiquées par M. de Segonzac sur une excursion dans la vallée de l'Oued-Sous (Maroc). — Le 30 mars, M. H. Weill a communiqué une inscription envoyée d'Égypte par M. Maspero ; M. Ph. Berger a communiqué une série de découvertes faites à Carthage par M. Gauckler; M. Th. Reinach a communiqué et restitué une inscription grecque provenant du Caire, conservée au musée de Berlin et qui date de l'an 102 avant Jésus-Christ.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Les séances des 3 et 17 mars ont été consacrées à des présentations d'ouvrages. — Le 10 mars, M. Luchaire a lu une étude sur le brigandage au temps de Philippe-Auguste ; — Le 24, M. G. de Grandmaison a lu un travail relatif aux relations de l'Empire et de la Maison d'Espagne de 1810 à 1813 ; Le 31, M. Monod a lu la première partie de la notice qu'il a consacrée à M. de Rémusat, son prédécesseur.

Concours. — L'Institut lombard des lettres et des sciences met au concours les sujets suivants : 1° Reprendre et appliquer à l'étude d'un ou de plusieurs fleuves italiens, le travail publié en 1846 par M. Lombardini, sur l'importance des recherches sur la statistique des fleuves (prix Kramer de 4 000 fr. — Délai : 31 décembre 1901) ; 2° Descriptions des gisements actuellement connus des phosphates naturels en Italie, recherche de nouveaux gisements, en en indiquant l'importance et les conditions de culture (prix Secco-Commeno, 864 fr. — 30 avril 1902) ; — 3° Quelle est la meilleure façon d'ordonner les études secondaires pour favoriser la culture générale des jeunes gens et les préparer aux études supérieures (prix Pizzamiglio, 1 500 fr. — 1er avril 1901) ; — 4° Influence sur le droit privé des doctrines socialistes contemporaines (même fondation, 3 000 fr. — 31 décembre 1902).

— L'Académie olympique de Vicence met au concours pour le prix Formenton (3 160 fr.) à décerner en 1902 (Délai : 31 décembre 1901), une histoire des principaux dialectes italiens, leur origine, leurs relations, leur influence sur la langue littéraire.

Le Drame de la Passion a Oberammergau. — L'année 1900 ramène la représentation décennale du mystère de la Passion dit d'Oberammergau. Croyants et sceptiques ont été remués jusqu'aux entrailles par la fameuse représentation de la Passion de N.-S. Jésus-Christ. En 1632, Oberammergau fut décimé par la peste, et les conseillers du bourg bavarois, pour arrêter le fléau, émirent le vœu de faire représenter tous les dix ans, par les habitants de la commune, le Mystère de la Passion. La première représentation votive eut lieu en 1634 et le plus ancien texte de la Passion date de 1662. Entre 1740 et 1750, le P. Ferdinand Roser composa un texte nouveau qui, depuis, a servi de base à de nombreux remaniements. Les représentations de 1800 furent les dernières où le mystère fut donné sous l'antique forme usitée au moyen âge. Vers 1811, le P. Ottmar Weiss remania entièrement l'ancien texte, en écarta les parties surannées, les scènes de mauvais goût et y introduisit de nouveaux tableaux vivants tirés de l'Ancien Testament. Le compositeur Dedler, né à Oberammergau, joignit au texte une excellente partition musicale, dont les mélodies rappellent souvent les oratorios des maîtres. Les costumes et les accessoires du théâtre furent très améliorés en 1870. L'auguste histoire se déroule en trois grandes parties. L'ensemble peut être comparé à une trilogie grecque. La 1re partie s'ouvre à l'entrée de Jésus à Jérusalem et va jusqu'à la scène où le divin Maître est livré par Judas ; la 2e s'étend de l'interrogatoire de Caïphe à la condamnation du Sauveur, prononcée par Pilate ; la 3e part de cette sentence et se termine par la Résurrection. En général, plus l'action s'éloigne de ce qui est strictement sacré pour se rapprocher de la vie commune, plus le dialogue est libre. Au contraire, plus on approche des éléments divins du récit évangélique, plus le texte se renferme dans l'Évangile ; souvent il se tait et dans les plus sublimes moments de la Passion, l'action seule remplit la scène, comme à la descente de croix et à l'ensevelissement. Les acteurs, selon une règle absolue, doivent être natifs ou naturalisés d'Oberammergau. Les rôles sont au nombre de 104 pour les hommes et de 15 pour les femmes ; les rôles muets comptent environ 250 personnes, enfants compris. En y ajoutant le chœur des bons anges, l'orchestre, les gens du théâtre, les surveillants, on arrive à 697 personnes, plus de la moitié de la population (1200 âmes). Le théâtre est en plein air, bien que garanti contre les intempéries. La grande halle réservée aux spectateurs contient 4 200 places. Ceux qui seraient mis en

goût de faire ce pèlerinage trouveront le texte officiel en français et un guide pratique précieux, dans *le Mystère de la Passion à Ober-Ammergau, représenté dans les montagnes de la Bavière*, traduit par Mme E. Paris (Paris, Lethielleux, in-18 de 228 p., avec 23 portraits, grav. ou plans et une carte. — Prix : Broché, 2 fr. 50 ; reliure souple, 3 fr. 50), et une étude historique et critique, par M. G. Blondel, intitulée : *Le Drame de la Passion à Oberammergau* (Paris, Lecoffre, in-18 de 70 p., avec des renseignements pratiques, un plan du théâtre et deux cartes. — Prix : 1 fr. 25).

Paris. — Sur l'initiative du journal *la Croix* et à l'occasion du 90e anniversaire de la naissance de Léon XIII, une adresse avait été faite au Saint Père, signée par tous les nonagénaires de France. La liste de ces têtes blanches a été publiée en un vol. in-8 sous le titre : *Adresse des nonagénaires à Sa Sainteté Léon XIII, en son 90e anniversaire, 2 mars 1900* (Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 212 p.). Chacun des vénérables contemporains du grand pape y ont leurs noms et prénoms par lettre alphabétique, la date de leur naissance et quelques notes biographiques à partir de l'année 1810 jusqu'en 1793 inclusivement. Les statisticiens, à l'aide de cette brochure, pourront se livrer à des constatations intéressantes sur la longévité, à raison du sexe, des régions, des professions, etc. Ainsi pour les personnes survivantes nées en 1810, au nombre de 514, 311 appartiennent au sexe dit faible et 203 au sexe fort

— *L'Annuaire du clergé français* pour 1900, récemment paru, en est à sa septième année (Tours, Mame, gr. in-8 de LII-1159 p. — Prix cartonné, 8 fr.). Honoré de la bénédiction apostolique et de nombreuses lettres d'approbation de NN. SS. les archevêques et évêques, cet annuaire contient les renseignements les plus complets sur le clergé et les congrégations de France, des colonies et d'Alsace-Lorraine. La nouvelle édition, revue et mise à jour avec le plus grand soin, donne, classés par diocèse, les documents les plus précis sur le haut clergé, le clergé des paroisses (avec l'indication des bureaux de poste et des gares de chemin de fer), les aumôniers, les séminaires et les maisons religieuses d'éducation, avec la liste des professeurs, les congrégations et les communautés ainsi qu'une notice historique sur leurs origines, le but de chacune d'elles et les différents établissements qu'elles dirigent. Dans une table spéciale, placée à la fin du volume, les congrégations sont groupées par diocèses, à la suite des maisons mères dont elles dépendent. Tous ces renseignements constituent un ouvrage unique, dont la place est dans toutes les bibliothèques des séminaires et des congrégations ; il est le guide indispensable de tous ceux que leurs travaux, leurs affaires ou leurs relations, mettent en rapport avec le monde ecclésiastique et religieux français.

— M. Joseph Denais vient de publier dans le *Bulletin de l'Association des journalistes parisiens* un rapport très substantiel et très intéressant. Il a su notamment rendre hommage à Francisque Sarcey et à Léon de la Brière avec un tact parfait et un choix heureux d'expressions, qui décèlent autant l'érudit que le littérateur. On a beaucoup applaudi un passage très remarquable sur l'assistance professionnelle (Paris, 14, rue Grange-Batelière, in-8 de 28 p.).

— La *Bibliothèque littéraire de vulgarisation scientifique* vient de publier un intéressant volume sur *l'Électricité et ses applications* (Paris, Schleicher, in-12 de 185 p., illustré. — Prix : 1 fr.), dû à la plume élégante du Dr Foveau de Courmelles. Il ne faut évidemment pas chercher dans cette brochure une étude approfondie de l'électricité ; l'auteur a simplement voulu faire connaître les principales manifestations extérieures de cet agent, celles que

l'on rencontre à chaque instant dans la vie pratique. M. de Courmelles fait aussi connaître les savants les plus distingués qui se sont occupés d'électricité. A signaler de nombreuses gravures représentant soit des électriciens éminents soit des appareils importants. Nous souhaitons, avec l'auteur, mais sans trop l'espérer, que la question sociale et la paix universelle soient résolues par l'électricité.

— Depuis quelque temps déjà, nous n'avions pas eu à signaler de livraisons de la *France-Album*. Aujourd'hui, nous sommes en possession de sept numéros, savoir : N° 55. *Le Pays de Retz*, 38 vues et une carte d'arrondissement, avec une notice par M. Eugène Durand ; — N° 56. *Péronne*, 39 vues et une carte, avec notice par M. Michel Dournel ; — N° 57. *Rochefort-sur-Mer*, 50 vues et une carte, avec notice par M. L. Moinet ; — 58. *Compiègne, le château et la ville*, 19 vues, avec une notice par M. le comte de Marsy ; — 58 bis. *Noyon*. 24 vues et une notice par le même ; — 59. *Le Puy*, 48 vues et une carte d'arrondissement, avec une notice par M. Joseph de Veyrac ; — 60. *La Rochelle*, 63 vues et une carte, avec notice par M. Georges Musset. Nous rappelons que ces livraisons coûtent 0 fr. 50 (Paris, 51, Cité des Fleurs).

— *Le Petit Français illustré*, à partir du 2 décembre 1899, paraît en livraisons avec gravures en couleurs. C'est-à-dire que la première et la dernière page de chaque n° contient des sujets en couleurs, le reste, dans le corps du journal, étant, comme par le passé, illustré de gravures en noir. Nous aurons, à la fin de la présente année, à examiner le volume en cours de publication. Pour l'instant, signalons une belle image en couleurs (n° 9, 27 janvier 1900) représentant *Henri de la Rochejaquelein à la tête de ses paysans* (épisode de la Révolution, sans texte) et une autre gravure en couleurs (n° 15, 10 mars 1900) *Martyrs chrétiens*, accompagnée d'une page historique comme nous en voudrions beaucoup dans le *Petit Français* dont le premier semestre s'achève avec le n° 26, du 26 mai dernier.

Berry. — L'abbaye de Chezal-Benoît (diocèse de Bourges) fut, à la fin du xv° siècle, le centre d'une réforme et d'une congrégation bénédictine qui porta son nom. Elle prit pour base de ses observances et de son organisation les constitutions de la congrégation italienne de sainte Justine de Padoue. Les abbayes de Saint-Sulpice de Bourges, de Saint-Allyre de Clermont, de Saint-Vincent du Mans, de Saint-Martin de Séez, de Saint-Germain des Prés, etc., acceptèrent une réforme qui aurait pu englober et régénérer la plupart des monastères bénédictins français, si le fléau de la commende n'avait pas rendu impossible cette restauration. Nous étions fort peu renseignés sur cette branche de l'ordre de saint Benoît. Le travail que publie en ce moment Dom Ursmer Berlière sur ce sujet (*La Congrégation bénédictine de Chezal Benoît*) dans la *Revue bénédictine* de Maredsous comble une lacune. Son étude sera publiée à part, quand elle sera terminée.

Bourgogne. — Avec le tome vingt-septième (nouvelle série) des *Mémoires* de la Société éduenne (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-444 p., orné de 16 planches), nous avons à signaler un beau et bon volume. Les historiens et les archéologues ont apporté là de très utiles contributions, pour des époques bien différentes, à l'histoire générale de la France. Ce volume se compose des treize études suivantes : *Supplément aux fouilles du Beuvray*, par M. J.-G. Bulliot ; — *Monay, son château et ses seigneurs*, par M. Eugène Fyot ; — *Objets d'archéologie chrétienne trouvés à Autun*, par M. Henri Graillot ; — *Arthur de Gravillon, sculpteur lyonnais*, notice par M. Bulliot ; — *Benoît Fontanelles, poète mâconnais du dix-septième siècle*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Les Accusés de Saône-et-Loire aux tribunaux révolutionnaires*, par M. Paul Montarlot ; — *Autun en 1814. Procès-verbal sommaire des événements*

qui eurent lieu à Autun, pendant l'occupation des alliés ; — *Les Hæduens et les Arvernes sous la domination romaine*, par M. Otto Hirschfeld ; analyse et traduction par M. Joseph Déchelette ; — *Le Bailliage d'Autun en 1475, d'après le procès-verbal de la recherche des feux*, par M. Anatole de Charmasse ; — *Le Général de Ganay*, notice biographique, par M. Bulliot ; — *Inventaire général des monnaies antiques recueillies au Mont Beuvray, de 1867 à 1898*, par M. Joseph Déchelette ; — *Observations critiques sur les bas-reliefs de Mavilly*, par M. Bulliot ; — *Bronzes gallo-romains du Mont*, par M. Henri Graillot.

Bretagne. — M. le commandant Fargin-Fayolle, qui a donné l'an dernier, sous forme de deux journaux, allant, le premier, du 11 au 17 septembre 1897 et le second du 11 au 17 août 1899, un récit d'*Excursions aux gorges du Tarn et dans les Cévennes, 1897-1899* (Montluçon, imp. Maugenest et Mitterand, in-8 de 44 p.), a tout récemment publié une brochure intitulée : *De Montluçon à la mer. Vingt jours à Sainte-Marguerite, près Pornichet (Loire-Inférieure)* (Montluçon, imp. Herbin, in-8 de 47 p., illustré de jolies photographies). M. Fargin-Fayolle, aux vacances dernières, est allé s'installer à Sainte-Marguerite, avec sa famille. Mais l'auteur ne sait pas rester tout à fait « en place, repos .» Il va, il vient, il court aux environs de son quartier général; il a des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, et, sans nous fatiguer de détails historiques plus ou moins connus et sur lesquels il glisse rapidement quand il les aborde, il s'applique surtout à fixer ses souvenirs et à donner des renseignements exacts. Quant au style, il est sans prétention aucune, nous dirons même qu'il est rondement militaire, sans cesser d'être parfaitement convenable. Ainsi le commandant ne dit pas « manquer », mais bien « rater le bateau » (p. 28); va-t-il se promener, il dit : « nous allons nous ballader » (p. 38). Au fond, cet opuscule est un bon guide dans le petit coin de pays où l'auteur paraît s'être beaucoup plu.

Champagne. — Le 102e volume des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (Reims, imp. Michaut, in-8 de 391 p.) est consacré tout entier à la monographie monumentale des dix-huit communes du canton de Beine (arrond. de Reims). Dans ce volume, orné de plans et de gravures, MM. Ch. Givelet, H. Jadart et L. Demaison ont donné le dixième fascicule du *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims*, commencé en 1885. L'ouvrage complet sera composé de 15 fascicules dont dix ont déjà paru : 8 pour les cantons et la ville de Reims, un pour le canton d'Ay. — Ce travail est très recommandable, rédigé avec clarté et critique, ne laissant passer aucun monument, donnant les plans des églises, mentionnant leur mobilier, les cloches, les vitraux, les pierres tombales. Dans une bibliographie très détaillée, les auteurs ont rappelé tout ce qui a été publié jusqu'à ce jour sur l'histoire et les antiquités des communes du canton de Beine. Ils ont évité ainsi d'allonger leur ouvrage en répétant ce qui a été dit avant eux et se sont contentés d'exposer les observations que leur ont suggéré une visite consciencieuse des localités. Le livre fait honneur aux auteurs dont on apprécie une fois de plus l'érudition et à l'Académie de Reims sous les auspices de laquelle l'œuvre a été entreprise.

— M. Demaison, archiviste de la ville de Reims, vient de publier un travail sur *les Chevets des églises N.-D. de Châlons et Saint-Remi de Reims* (Paris, imp. nationale, in-8 de 28 p. Extr. du *Bulletin archéologique*) qui peut servir de modèle aux archéologues médiévistes. Après une étude sérieuse des monuments eux-mêmes, et grâce à un examen critique de textes qui fait honneur au paléographe, M. Demaison arrive à proposer des conclusions qui ne laissent pas prise aux objections. Il fait passer en revue les diverses reconstructions et modifications faites à N.-D.-en-Vaux de Châlons depuis

le XIe jusqu'à la fin du XIIe siècle : il précise les dates. De plus, contrairement à l'opinion admise jusqu'ici, il établit que les modifications apportées durant la même période à Saint-Remi de Reims ont été contemporaines mais cependant un peu postérieures ; il ne peut prouver que le même architecte s'est occupé de ces deux monuments, mais il est porté à penser que s'il y en eut deux, ces artistes étaient en relations constantes.

FLANDRE. — Nous recevons les tomes sixième et septième de la troisième série des *Mémoires* de la Société d'agriculture, sciences et arts centrale du département du Nord séant à Douai. Ces deux gros volumes, datés 1898 et 1899, renferment les travaux qui, de 1895 à 1899, ont été recueillis et imprimés par la Société et sont composés comme suit : *Tome VI, 1895-1896* (Douai, imp. Duthillœul, in-8 de 396 p., avec 20 pages de partition musicale) : *Écoles académiques et professionnelles de la ville de Douai*, par M. Quinion-Hubert ; — *Mémoire contre la division du cercle en 400 grades et en faveur de l'adoption du système de 240 degrés*, par M. Tilmant ; — *Des races indigènes de l'Algérie*, par M. A. Dupont ; — *Douai et les Poètes douaisiens au XVIe et au XVIIe siècle*, par M. le baron de Warenghien ; — *Choses vues en Espagne*, par M. Maillard ; — *Son nom ; N'écris pas*, compositions musicales par M. Duhot ; — *La Matière radiante et les rayons cathodiques*, par M. Gosselin ; — *Le Bois sacré*, par M. le vicomte de Guerne ; — *Un Coin de la Société française au XVIIe siècle*, par M. Dubrulle ; — *Les Machines à écrire*, par M. de Prat ; — *L'Heure légale*, par M. Tilmant ; — *Notice nécrologique de M. Offret*, par M. Gosselin. = *Tome VII (1897-1898-1899.)* (Douai, imp. Duthillœul, in-8 de 303 p., avec 38 pages de partitions musicales) : *Rapport de M. Vitrant sur les concours de poésie*. Pièces couronnées *(Les Trois bossus*, par M. Jean Ott ; *Les Trois bossus*, par M. Langlade ; *1304*, par M. Ed. d'Hooghe) ; — *Un Concours poétique à Douai*, par M. l'abbé Delsaux ; — *La Valmuse*, par M. G. Monnier) ; — *Compte-rendu de l'Exposition internationale d'horticulture*, par M. Gosselin ; — *Chansons et motets de Jacques Regnart*, par M. Duhot ; — *Contribution à la flore des environs de Douai*, par M. Gosselin ; — *Propriétés curieuses de quelques nombres*, par M. Tilmant ; — *De la Fermentation alcoolique et de « l'Amylomyces Rouxii » dans la distillerie*, par M. le Dr Blanc ; — *Loin des cités*, poésies par M. Massy ; — *Notice nécrologique de M. Neveux et discours prononcés sur sa tombe*, par MM. Maillard et Quinion-Hubert ; — *Notice nécrologique de Mgr Dehaisnes*, par M. l'abbé Bontemps.

FRANCHE-COMTÉ. — Nos lecteurs retrouveront dans le volume que vient de publier la Société d'émulation du Jura (*Mémoires*, 6e série, 4e volume, 1899. Lons-le-Saunier, impr. L. Déclume, in-8 de 308 p.) plusieurs études qui ont fait ici même l'objet de notices spéciales, en raison des tirages à part reçus par la Revue, savoir : *L'Ancien Collège d'Arbois*, par M. Julien Feuvrier (*Polybiblion*, t. LXXXVI, p. 86) ; — *La Famille Cousin de Noseroy, ses lettres d'anoblissement, ses alliances* (même tome, p. 375) ; — *Les Finances d'une petite ville comtoise au début du XVIIIe siècle* [Lons-le-Saunier], par M. E. Monot (même tome, p. 375) ; — *La Chapelle de Notre-Dame de Prompt-Secours ou de Parisot, à Dole* (avec une grav.), par M. André Pidoux (même tome, p. 375-376) ; — *Le Monastère de la Visitation Sainte-Marie de Saint-Amour (1633-1793)*, par M. l'abbé Maurice Perrod (même tome, p. 472-473). Ce volume renferme encore d'autres travaux qui, tous, méritent une mention. En voici les titres : *Notice scientifique sur Jules Marcou* (géologue, né à Salins en 1824, mort en Amérique), par M. l'abbé Bourgeat ; — *L'Ancienne Confrérie laïque de la Croix d'Arbois*, par M. Maurice Perrod ; — *Remontrances, plaintes et doléances du tiers-état de Salins, présentées à l'assemblée bailliagère de cette ville le 21 mars 1789* [par M. P.] ; — *Excursion archéologique à Clairvaux*, par M. E. Monot.

— M. Ulysse Robert a extrait des *Mémoires* de la Société nationale des antiquaires de France, t. LIX, un travail quelque peu bref sur *les Origines du théâtre à Besançon* (Nogent-le-Rotrou, impr. Daupeley-Gouverneur, in-8, de 19 p.). Les documents trop rares que l'auteur a pu examiner lui ont permis de donner pour le moyen âge un aperçu de l'art théâtral dans la ville qui devait voir naître Jean Mairet et V. Hugo. Comme bien l'on pense, tout cet art se résumait alors dans la représentation de certains « mystères. » Au XVIe siècle on joue des « moralités .» Mais « c'est seulement, dit l'auteur, depuis la conquête française (1674) qu'il commença à avoir à Besançon des spectacles dans le sens que nous attribuons à ce mot » (p. 14). Dès ce moment aussi, éclatèrent des différends entre l'autorité militaire et la municipalité, au sujet desdits spectacles qui débutèrent, paraît-il, par « un scandale public. » Sur l'initiative de l'administration de la guerre, un « vrai théâtre » fut enfin construit (avec fortes subventions du Trésor royal), en 1784. M. Ulysse Robert a bien abrégé son étude ; serait-ce donc, après nous avoir ainsi mis l'eau à la bouche, qu'il se propose de revenir plus en grand sur le sujet ? Nous le souhaitons.

— A l'occasion de l'Exposition, le syndicat des fabricants d'horlogerie de Besançon a publié un gracieux opuscule qui se distribue dans la classe 96 (Esplanade des Invalides, 1er étage). Couverture illustrée en couleurs représentant le Temps marquant les heures et où s'étale, en deux fragments, le titre ci-après : *Exposition universelle de Paris 1900. Horlogerie française. Collectivité des fabricants d'horlogerie de Besançon* (Besançon, imp. Dodivers, petit in-12 de 12 p., avec une phototypie représentant l'École nationale d'horlogerie de Besançon). C'est un coup d'œil rapide jeté sur la fabrique bisontine. Ces pages disent tout ce qu'il faut pour apprendre aux visiteurs ce qu'est, au point de vue de la production, la capitale de l'horlogerie française. La brochure est si bien comprise et rédigée que nous n'avons nullement été surpris de constater à la dernière page qu'elle était de M. Charles Sandoz, un professionnel des plus distingués qui, en outre, est un artiste et un lettré.

POITOU. — M. Lucien Michon a donné une *Histoire de la Faculté de droit de Poitiers 1806-1899* (Poitiers, imp. Fayoux, in-8 de XVI-64 p.). Il commence par un aperçu historique sur la Faculté de droit de l'ancienne Université de Poitiers, fondée en 1431 par le pape Eugène IV, à la demande de Charles VII. Une notice biographique et bibliographique sur chacun des professeurs, l'histoire de l'enseignement en général, des chaires, cours complémentaires et services accessoires, l'histoire anecdotique de la Faculté et les succès obtenus par des étudiants font l'objet de cette étude.

— Un doyen honoraire de la Faculté de droit de Poitiers, M. Ducrocq, a publié dans le *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* une étude sur *les Nouveaux Types de la France rapprochés pour l'un d'eux, des monnaies gauloises* (tirage à part. Poitiers, imp. Blais, in-8 de 27 p.). C'est une critique motivée du coq qui figure sur le type de nos dernières pièces d'or ; ce vieux coq gaulois n'a rien de commun avec le génie de la France.

VELAY. — M. l'abbé François Fabre, dont nous avons déjà signalé certaines études locales, en a publié une plus importante, sous ce titre : *Notes historiques sur Saugues* (*Haute-Loire*) (Saint-Flour, impr. Boubonnelle, in-8 de 111-362 p.; en vente chez l'auteur, à Croptes, par Lezoux (Puy-de-Dôme). Saugues, primitivement Salgue, est le chef-lieu d'un canton dont l'altitude moyenne est de 1100 mètres. Cette froide contrée est remplie de sites pittoresques. On appelle la vallée de la Seuge, la Suisse de la Margeride. Les notes de M. l'abbé Fabre sont de copieux prolégomènes pour l'histoire de la ville

de Saugues et des quinzes communes que comprend le canton. Après l'invasion des Maures d'Espagne, on constate l'existence des sires de Salgues, des sires de Chanaleilles, qui figurent parmi les gentilshommes de la première croisade et, de nos jours, dans les cadres de l'état-major de l'armée française ; des d'Agrain, des Guérin d'Apchier, qui comptent dans leurs illustrations le troubadour de ce nom, et de tant d'autres familles de vieille et bonne noblesse. La communauté des prêtres et élèves de Saint-Médard a fourni de très nombreux documents au laborieux érudit, résumant en quelque sorte l'histoire de cette contrée. L'auteur a réuni dans son volume tout ce qui présente un intérêt pour le pays. La ville de Saugues s'honore d'avoir donné le jour à Joachim de Barrande, le géologue éminent. Sorti de l'École polytechnique avec le n° 1, il fut le précepteur, puis le secrétaire, l'ami et l'exécuteur testamentaire du comte de Chambord, qu'il n'a jamais quitté.

— Il existe dans la Haute-Loire une école pratique d'agriculture, qui rend des services précieux aux cultivateurs, ainsi que le démontre la *Monographie de la ferme-école de Nolhac*, par M. Chaudier, ancien élève et directeur de cet établissement (Le Puy, R. Marchessou, in-16 de 80 p.). Cette ferme-école a été fondée en 1849. M. Chouvon, son premier directeur, eut à vaincre des difficultés sans nombre. Il dut aménager avec intelligence le domaine, épuisé par un fermier peu intéressé à le conserver en bon état, créer un jardin potager et une école fruitière, augmenter le bétail, agencer les bâtiments pour loger sainement les élèves, et faire l'acquisition de bons instruments. Malgré d'importantes dépenses, il augmentait, à la fin de la première année, son capital de début. Depuis un demi-siècle que la ferme-école existe, elle s'est maintenue dans les sages principes qui n'ont cessé de donner les meilleurs résultats et des bénéfices constants. MM. Nicolas et Chaudier, qui ont succédé à M. E. Chouvon, n'ont fait qu'améliorer de bons errements. L'école est en progrès sous tous les rapports : 628 élèves sortis diplômés de la ferme-école de Nolhac sont répandus dans les divers départements de la France et dans presque toutes les parties du monde.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Traité des paroisses et des curés*, par l'abbé B. Duballet (gr. in-8, Oudin). — *L'Église, ou le Christianisme vivant*, par J. Fontaine (in-12, Retaux). — *Méditations selon l'esprit de l'Église pour toute l'année liturgique, à l'usage des communautés et des fidèles*, par l'abbé R. Decrouille (2 vol. in-12, Haton). — *Beauté du christianisme, ou de l'Œuvre de Dieu dans l'humanité. Fresques et tableaux poétiques*, par L. Degron (in-12, Retaux). — *Retour à l'Évangile. Jésus docteur (Méditations de l'Assomption au 1er octobre)*, par l'abbé Caron (in-16, Haton). — *La Mère de Dieu et la Mère des hommes d'après les Pères et la théologie*, par le P. J.-C. Terrien, 1re partie. *La Mère de Dieu* (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Ceux qui pleurent et ceux qui espèrent*, par l'abbé H. Bolo (in-12, Haton). — *Cours de droit civil français*, par C. Beudant, publié par son fils, R. Beudant. *Les Sûretés personnelles et réelles. T. Ier* (in-8, Rousseau). — *Traité de la prescription*, par L. Guillouard. T. Ier (in-8, Pédone). — *Théorie de la spéculation*, par M. L. Bachelier (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *La Procédure criminelle dans les commissariats*, par R. Payaud (in-8, Chevalier-Marescq). — *Les Problèmes politiques et sociaux à la fin du* XIXe *siècle*, par E. Driault (in-8, Alcan). — *La Vie sociale de notre temps. Notes, opinions et rêveries d'un positiviste*, par A. Beaumann (in-12, Perrin). — *Études sociales et industrielles sur la Belgique*, par E. Deiss (in-12, Guillaumin). — *Leçons d'électrotechnique-générale professées à l'École supérieure d'électricité*, par P. Janet (in-8, Gauthier-Villars). — *La Face de la Terre*, par E. Suess. T. II (in-8, Colin et Cie). — *La*

Spéléologie, par E.-A. Martel (in-12 cart., Carré et Naud). — *Petits Portraits et notes d'art*, par G. Larroumet, 2e série (in-12, Hachette). — *Un Essai d'itinéraire d'art en Italie*, par M. Niké (in-12, Firmin-Didot). — *Histoire de la musique*, par A. Soubies, *Espagne. T. III* (in-16, Flammarion). — *Études sur les satires d'Horace*, par A. Cartault (in-8, Alcan). — *Les Idylles antiques*, par P. Fort (in-12, « Mercvre de France »). — *Du triste au gai*, par J. Normand (in-12, Calmann Lévy). — *Fani Roseval*, par C. de Ricault d'Héricault (in-12, Perrin). — *Le Docteur Verny*, par V. de Marolles (in-12, Perrin). — *Reine-Bicyclette*, par G. Mareschal de Bièvre (in-12, Plon-Nourrit). — *Madame Tartarin*, par H. Bezançon (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Droit Chemin*, par G. Guesviller (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Fruit défendu*, par J. Bouchard (in-12, Lemerre). — *Le Château de félicité*, par J. Cyrane (in-12, « Mercvre de France »). — *La Petite Angoisse*, par A. Gilbert de Voisins (in-12, « Mercvre de France »). — *La Vocation de Sœur Extase* par Max-Lyan (in-12, L.-H. May). — *Celles qui pleurent*, par J. France (in-12, L.-H. May). — *Le Crime d'obéir*, par Han-Rynier (in-12, Bibliothèque de la « Plume »). — *Au Congo (1898). Impressions*, d'un touriste (in-12, Plon-Nourrit). — *Trente Mois au continent mystérieux. Gabon-Congo et Côte occidentale d'Afrique*, par Payeur-Didelot (in-8, Berger-Levrault). — *Un Outre-mer au* XVIIe *siècle. Voyages au Canada du baron de la Hontan*, publiées avec une introduction et des notes par F. de Nion (in-12, Plon-Nourrit). — *Le Forum romain et les forums impériaux*, par H. Thédenat (in-12, Hachette). — *Julien l'Apostat*, par P. Allard. T. Ier (in-8, Lecoffre). — *Les Moines d'Orient antérieurs au concile de Chalcédoine (451)*, par Dom J.-M. Besse (in-8, Oudin). — *Le Monachisme africain*, par Dom J.-M. Besse (in-8, Oudin). — *L'Épopée byzantine. Basile II*, par G. Schlumberger (gr. in-8, Hachette). — *Histoire des diocèses de Toul, de Nancy et de Saint-Dié*, par l'abbé E. Martin. T. Ier. *Des Origines à la réunion de Toul à la France* (in-8, Nancy, Crépin-Leblond). — *Histoire de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes*, par J. Guibert (in-8, Poussielgue). — *Un Professeur d'ancien régime. Le Père Charles Porée, S. J. (1676-1741)*, par J. de la Servière (gr. in-8, Oudin). — *Urbain de Hercé, dernier évêque et comte de Dol, grand-aumônier de l'armée catholique et royale, fusillé à Vannes en 1795*, par C. Robert (in-8, Retaux). — *Le P. Gratry, sa vie et ses œuvres*, par le cardinal Perraud (in-12, Téqui). — *L'Esprit nouveau. Origine et décadence*, par D. Cochin (in-12, Calmann Lévy). — *La Crise universitaire d'après l'enquête de la Chambre des députés*, par G. de Lamarzelle (in-12, Perrin). — *L'Exploitation de notre empire colonial*, par L. Vignon (in-12, Hachette). — *En émigration. Souvenirs tirés des papiers du comte A. de la Ferronnays (1777-1814)*, par le Mis Costa de Beauregard (in-8, Plon-Nourrit). — *Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche*, par le Ct Saski. T. II (in-8, Berger-Levrault). — *Le Seize Mai et la fin du septennat*, par M. de Marcère (in-12, Plon-Nourrit). — *Histoire de la Roumanie contemporaine depuis l'avènement des princes indigènes jusqu'à nos jours (1822-1900)*, par F. Damé (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Socrate*, par C. Piat (in-8, Alcan). — *Les Grands Philosophes. Kant*, par T. Ruyssen (in-8, Alcan). — *Bourdaloue d'après les documents nouveaux. Les Maîtres de la chaire en France au* XVIIe *siècle*, par l'abbé L. Pauthe (in-8, Lecoffre). — *Sieyès (1748-1836)*, par A. Neton (in-8, Perrin).

VISENOT.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. — Exégèse. Le Récit de la Création (*le R. P. F. de Hummelauer*). Trad. de l'allemand par *l'abbé Eck*. 327
Critique d'une nouvelle exégèse critique (*le chanoine Magnier*) . . 193
Synopses omnium librorum sacrorum utriusque Testamenti quas ex sua « Introductione spec. in Vet. et Nov. Testamentum » excerpsit, retractavit, complevit *R. Cornely*. 194
Psalmorum synopses (*R. Cornely*). 195
Le Livre de la « Genèse » dans la poésie latine au ve siècle (*l'abbé St. Gamber*). 195
Commentarius in Numeros (*F. de Hummelauer*). (Cursus scripturae sacrae). 196
Abrégé de la vie de Jésus-Christ (*Blaise Pascal*). Texte critique par *G. Michaut* 155
Jésus (*le R. P. Sertillanges*) 102
Récit historique de la vie de N.-S. Jésus-Christ, texte unifié des Évangiles (*l'abbé Azibert*). 198
Leçons d'Écriture sainte prêchées au Gesù de Paris. Jésus-Christ, sa vie, son temps (*le P. H. Leroy*) 198
Les Amitiés de Jésus. Simple étude (*le R. P. Ollivier*). 198
Quelques traits du Jésus de l'histoire. Deux études (*J. de Visme*). 200
Testamentum Domini Nostri Jesu Christi nunc primum edidit, latine reddidit et illustravit *Ignatius Ephraem II Rahmani*. . . 202
Commentarius in Actus Apostolorum (*J. Knabenbauer*) (Cursus scripturae sacrae) 201
L'Apôtre saint Paul (*l'abbé Frette*). 201
Paulus und die Gemeinde von Korinth auf Grund der beiden Korintherbriefe (*J. Rohr*). 202

Liturgie. Psallite sapienter. « Psalliret weise ! Erklärung der Psalmen im Geiste des betrachtenden Gebets und der Liturgie (*Dom Maurus Wolter*). T. V. 143
Gli inni del Breviario Ambrosiano (*Luigi Primo Colombo* e can. *Emilio Garbagnati*) 66
Institutions pastorales données en synode au clergé de son diocèse (*Mgr Louis-Henri-Joseph Luçon*). 97
Au sortir du séminaire. Causeries d'un vieux curé avec un jeune prêtre (*l'abbé Perdrau*) 108

Patrologie. Les Pères de l'Église, leur vie et leurs œuvres (*O. Bardenhewer*) édition française par *P. Godet* et *C. Verschaffel*. . . . 505

Théologie dogmatique. La Constitution de l'univers et le Dogme de l'Eucharistie (*le R. P. Leray*). 328
La Science de Dieu et la Création de l'homme (*Jean-Pierre Brisset*). 541
Le Surnaturel et la Science. Le Miracle (*le docteur A. Goix*). . . 541
Le Catholicisme en quatre chapitres (*l'abbé Laherrère*). 99
Le Dogme des grandes consolations et la réunion dans le bonheur éternel (*Mgr Turinaz*). 99
Les Dons du Saint-Esprit (*saint Bonaventure*) 165
Qu'est-ce que le miracle ? Analyse de sa notion. Ses éléments constitutifs (*l'abbé E. Coste*). 456
Les Trois Formes du surnaturel. Le Miracle, la révélation et la grâce, (*l'abbé P. Vallet*) 456

A propos de l'infaillibilité du Pape (*A. Justice*) 65
Le Credo du P. Didon (*H. de Villeneuve*). 199
Cours complet d'enseignement religieux destiné aux élèves des maisons d'éducation et des catéchismes de persévérance (*l'abbé Terrasse*) 98

Théologie morale et Sermons. Sinopsis Tractatus scholastici De Deo uno (*P. F.-A. Stentrup*). 32
Theologia moralis juxta doctrinam S. Alphonsi Mariae de Ligorio Dectoris Ecclesiae (*Jos. Ærtnys*) 33
Supplementum ad Tractatum de VII Decalogi praecepto secundum jus civile Gallicum (*Jos. Ærtnys*). 33
Manuale theologiae moralis in usum praesertim examinandorum (*Jac. Benedicto Melata*). 33
Dieu principe de la loi morale (*Pierre Vallet*) 456
Conférences de Saint-Roch. L'Ame (*L. Poulin et E. Loutil*) 433
Où allons-nous ? Étude sur la vie future (*Le R. P. Lodiel*) 455
L'Église et la pitié envers les animaux, textes originaux, puisés à des sources pieuses. Premier recueil sous la direction de la marquise *de Rambures*. 357
Conférences et discours (*l'abbé G. Bourassa*). 102
Retraites et sermons d'œuvres (*le P. Gondrand*). 101

Apologétique. Les Origines. Questions d'apologétique (*J. Guibert*). 432

Ascétisme et Piété. Qu'est-ce que la perfection chrétienne ? Petit Traité théorique avec des réflexions pratiques (*l'abbé E. Braun*). 260
Le Sacrifice de l'Homme-Dieu, considérations historiques, doctrinales, ascétiques sur le Sacrifice de N.-S. J.-C. figuré et accompli (*l'abbé Charre*). 109
De Imitatione Christi libri quator Tomae a Kempis considerationes adjecit *Hermannus Gerlach*. 104
La Communion hebdomadaire (*le R. P. Coubé*). 104
lévations au Sacré-Cœur de Jésus (*Mgr Béguinot*). 105
Livre de prières (1305) (*Gaston Phébus, comte de Foix*) publié par *L. de la Brière*. 357
Le Petit Trésor spirituel, ou Notions sur les scapulaires, chapelets et divers objets de piété (*le R. P. Jules Jacques*). 109
De l'Aumône (*saint Cyprien*). 108
Chez les pauvres. Souvenirs des visites charitables de Clément Myonnet, des Frères de Saint-Vincent de Paul (*Daniel Fontaine*). 109
Le Péché d'incroyance (*le R. P. Badet*). 100
Les Fins dernières (*saint Grégoire le Grand*) 100
La Vierge Marie présentée à l'amour du XXe siècle (*l'abbé J. Lémann*). 106
Les Apparitions de Lourdes. Souvenirs intimes d'un témoin (*J.-B. Estrade*). 423
La Famille selon les Livres Saints. Le Mariage, les devoirs des époux, l'éducation (*le R. P. Paul Clair*). 107
La Vie au pensionnat, apprentissage de la vie dans le monde (*l'auteur des Paillettes d'or*). 107
Œuvres mystiques du bienheureux Suso, de l'ordre des Frères Prêcheurs. Trad. nouvelle par *le P. G. Thiriot*. 215

Mélanges. Le Portrait de N.-S. Jésus-Christ d'après le Saint-Suaire de Turin, avec reproductions photographiques (*Arthur Loth*). . . 507
Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir (*Henri Constant*). 34
La Réalité des apparitions démoniaques (*le R. P. Maréchaux*). . . 143
Le Ms. n° 1380 du fonds hébreu à la Bibliothèque nationale. Supplément au Vocabulaire de l'angélologie (*Moïse Schwab*). 205

JURISPRUDENCE

Droit canonique. Codex pro postulatoribus causarum beatificationis et canonizationis. Recognovit (*Joseph Fornari*). 434

Droit public et administratif. Droit public contemporain (*le comte Combes de Lestrade*). 330
La Justice administrative en France (*Rodolphe Dareste* et *Pierre Dareste*) 491

L'Histoire du conflit d'attribution, étude historique du contentieux administratif (*Maurice Félix*) 493
Une Conception d'ensemble du droit administratif (*René Jacquelin*). 494

Droit civil. Propriété et contrat, théorie des modes d'acquisition des droits réels et des sources des obligations (*C. Bufnoir*). Leçons recueillies par MM. Bartin, Deschamps, Deslandes, Pillet, Saleilles, Timbal, avec une introduction de L. Guillouard . . . 481
Commentaire théorique et pratique du code civil (*Théophile Huc*). Tome XIII 483
Traité élémentaire de droit civil, conforme au programme officiel (*Marcel Planiol*). Tome Ier. 483
De l'Autorité maritale, étude critique du code civil (*Charles Morizot-Thibault*). 484
Essai sur l'article 664 du code civil. Du cas où les différents étages d'une maison appartiennent à divers propriétaires (*Marcel Porie*). 486
Le Droit d'usufruit envisagé sous son aspect économique (*P.-J. Ravail*). 487
La Notion de personnalité morale (*L. Michoud*). 487

Droit rural. Du Bien de famille en Allemagne et de la possibilité de son institution en France (*Pierre Verdelot*). 488
Les Droits et les devoirs des syndicats agricoles (*Joseph Gairal*) . . 490
Manuel pratique de crédit agricole (*Georges Maurin* et *Charles Brouilhet*). 491
Code pratique des chemins ruraux, commentaire de la loi du 20 août 1881, relative au code rural (*E. Noblet*). 491

Histoire du droit. Animadversiones de actione Παρανομων, commentatio academica (*E.-E. Lögdberg*). 145

Mélanges. L'Évolution du droit et la conscience sociale (*L. Tanon*). 396

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Lettres philosophiques. Positivisme et spiritualisme (*L. Vavasseur*). 400
Les Philosophies négatives (*E. Naville*) 400
La Marche de l'humanité et les Grands Hommes d'après la doctrine positive (*E. Bombard*) 435

Psychologie Psychologia rationalis (*B. Boedder*). 389
L'Origine de la pensée et de la parole (*E. Moncalm*). 389
Le Problème de la mémoire (*le Dr P. Sollier*). 390
Les Ressorts de la volonté et le libre arbitre (*le comte Domet de Vorges*). 390
La Liberté et la conservation de l'énergie (*M. Couailhac*). . . . 391
Doctrina de ideis, divi Thomae divique Bonaventurae conciliatrix (*M. Couailhac*) 392
Les Causes sociales de la folie (*G.-L. Duprat*). 396

Morale. Philosophia moralis in usum scholarum (*V. Cathrein*). . . 392
Nouvelles Recherches sur l'esthétique et la morale (*J. Durand [de Gros]*). 393
La Morale d'un égoïste (*H. Laplaigne*). 393
De l'Animalité et de son droit (*E. Engelhardt*). 394
Leçons d'anthropologie philosophique, ses applications à la morale positive (*Daniel Folkmar*). 395
Morale sociale (*Belot, Bernes, Brunswick, Buisson*). 25
La Vie de jeune homme (*le docteur Surbled*). 333

Métaphysique. Metafisica, t. I ; Metafisica general y Cosmologia, t. II ; Psicologia y Teodicea (*P.-M. Lopez y Martinez*). 386
Institutiones metaphysicae specialis, t. I ; Cosmologia (*S. de Baker*). 386
Idéologie, discours sur la philosophie première (*M. Douhéret*). . . 387
La Philosophie naturelle (*Dr W. Nicati*). 388
Essai de synthèse évolutionniste ou monaliste (*Ch. Horion*). . . . 388
Le Problème de la vie, ou le Principe vital devant la science et la métaphysique (*abbé C. Mano*). 358

Histoire de la philosophie. Mélanges. La Civilisation païenne et la morale chrétienne (*P. Reynaud*). 397
Les Origines grecques du stoïcisme (*Ch. Huit*). 397
Histoire de la philosophie médiévale (*M. de Wulf*). 398
La Doctrine de Spinoza (*E. Ferrière*). 398
La Philosophie d'Auguste Comte (*L. Lévy-Brühl*) 399
Étude historique et critique sur la sociologie chez Auguste Comte (*Franck Alengry*) 399
De Kant à Nietzsche (*Jules de Gaultier*). 400
Lamarkiens et darwiniens (*F. Le Dantec*). 401
Études sur l'origine de la Société (*le R. P. Montagne*). 394
Recueil de morceaux choisis des philosophes anciens, modernes et contemporains (*E. Boirac*). 401

Éducation et enseignement. La Liberté de l'enseignement (*H. de Lacombe*). 436
La Réforme de l'enseignement secondaire (*Alexandre Ribot*). . . . 309
La Femme d'après saint Ambroise (*Henriette Dacier*). 216
L'Éducation des jeunes filles. Instructions, avis, conseils, d'après Mme de Maintenon (*le R. P. Libercier*). 217
Du Lycée au couvent (*le P. Joseph Burnichon*). 218

Sciences politiques, économiques et sociales. Les Transformations du pouvoir (*G. Tarde*) 26
Discorsi sulla natura e sul governo dei popoli (*F.-S.-C. Siragusa*). 31
Essai sur quelques théories économiques dans le « Corpus juris civilis » (*Paul Thomas*). 16
De la Production industrielle, association du capital, du travail et du talent (*Paul Boilley*). 22
Les Fondements économiques de la protection (*Simon-N. Patten*). 14
L'Impôt et les théologiens (*le comte Domet de Vorges*). 397
Essai sur les finances communales (*Paul Dubois*). 35
Il Figlio dell'esattore, ovvero milioni e manicomio (*Giuseppe Berni*). 166
Les Associations ouvrières et patronales (*Roger Merlin*). 15
La Propriété paysanne, étude d'économie rurale (*Souchon*). . . . 17
Paysans et ouvriers depuis sept cents ans (*le vicomte G. d'Avenel*). 146
L'Ouvrier en soie, monographie du tisseur lyonnais, 1re partie. 1466-1791 (*Justin Godard*). 17
L'Organisation de la charité privée en France. Histoire d'une œuvre. (*Léon Lefébure*). 331
Charité, justice, propriété (*Charles de Ponthière*). 23
Conférences sur les œuvres sociales (*le R. P. Émile Piché*). . . . 20
Science sociale et démocratie, essai de philosophie sociale (*Duprat*). 30
Socialisme et problèmes sociaux (*Eugène d'Eichtal*). 20
Les Lois sociales devant le droit naturel (*Dugast*) 21
Action socialiste (*Jean Jaurès*). 21
Die agrarischen Fragen im Verhæltniss zum Socialismus (*Fr. O. Herk*) 22
Vues contemporaines de sociologie et de morale sociale (*Henri Lagrésille*). 29
Interprétation sociale et morale des principes du développement mental, étude de psycho-sociologie (*James Mark Baldwin*). . . . 27
Die sociale Frage : Liberalismus, Socialismus und christliche Gesellschaftsordnung (*le R. P. Henri Pesch*). 18
Évolution de l'âme et de la société (*Felipe Senillosa*). 29
L'Amour libre (*Charles Albert*). 32
Annales de l'Institut international de sociologie (*René Worms*). . 24

Féminisme. Le Problème des sexes (*Jacques Lourbet*). 486

Sciences naturelles. La Goutte d'eau (*Paul Bory*). 487
Les Feux et les eaux (*Maurice Griveau*). 66
Le Monde sous-marin (*A. Acloque*). 166
La Botanique en Provence au XVIe siècle. Pierre Pena et Mathias de Lobel (*Ludovic Legré*). 512

Zoologie. The fisches of North and Middle America. Bulletin of the United States National Museum no 47, a descriptive catalogue of the species of fisch-like vertebrates found in the waters of North America, north of the isthmus of Panama (*David Starr Jordan* und *Barthou Warren*). 332

Sciences physiques et chimiques. Premiers Principes d'électricité industrielle (*P. Janet*). 511
Recherches expérimentales sur les oscillations électriques (*A. Turpain*). 511
La Liquéfaction des gaz (*J. Cauro*). 457
Recherches sur les gaz (*A. Leduc*). 359
Nouvelles Recherches sur les gaz (*A. Leduc*). 359
Cours de physique de l'École polytechnique (*J. Jamin. 2e supplément par M. Bouty*). 333
Traité de la fabrication des liqueurs et de la distillation des alcools (*P. Duplais aîné, Marcel Arpin* et *Ernest Portier*) 219

Agriculture. Viticulture. Le Jardinage. 358
Les Plantes alimentaires des pays chauds et des colonies (*Gustave Heuzé*) 358
La Pratique des vins (*Adrien Berget*). 542

Sciences mathématiques. Aritmética (*J.-D. Berrueta*). 543
Lectures on elementary mathemathics (*J.-B. Lagrange ;* trad. de *J. Mac Cormack*). 335
Traité de nomographie (*M. d'Ocagne*). 437

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'an 1900, publié par le Bureau des longitudes. 147
Annuaire de l'Observatoire municipal de Paris, dit Observatoire de Montsouris, pour l'année 1900. 334
Étude rationnelle des marées (*T. Le Corguillé*). 543

Sciences militaires. Sports. Encyclopédie théorique et pratique des connaissances civiles et militaires. 220
Dictionnaire militaire. Encyclopédie des Sciences militaires rédigée par un Comité d'officiers de toutes armes. 14e livr. (Intendance-Magasins). 142
Agenda aide-mémoire de l'officier, 1900. 142
Manuel de l'élève-caporal et du candidat au grade de sous-officier. 142
Les Maîtres de la guerre. Frédéric II, Napoléon, Moltke. Essais critiques d'après les travaux inédits de M. le général Bonnal (*le lieutenant-colonel Rousset*). 138
Le Sport en France et à l'étranger. Silhouettes sportives (*le baron de Vaux*) 10, 336

Beaux-arts. Études sur l'histoire de l'art (*Eug. Guillaume*). . . . 319
Les Styles enseignés par l'exemple. Europe : Art byzantin. Arts modernes (*L. Libonis*). 11
L'Histoire de l'art dans l'enseignement secondaire (*Georges Perrot*). 310
Allgemeine Æsthetik (*Gerhard Gietmann*). 318
L'Art gothique et la Renaissance en Chypre (*C. Enlart*). 438
L'Archéologie du moyen âge et ses méthodes. Études critiques (*J.-A. Brutails.*) 317
Les Musées d'Europe. Le Musée du Louvre. Peinture, Dessins, Archéologie, Sculpture, Objets d'art (*Bénédite, Benoît, de Chennevières, Guiffrey, Heuzey, Héron de Villefosse, Jamot, Lafenestre, Molinier, A. Michel, Nicolle et Ravaison-Mollien*). 311
Histoire du Château de Versailles (*P. de Nolhac*) 312
Chantilly, Musée Condé. Notice des peintures (*F.-A. Gruyer*). . . 313
Le Musée Gustave Moreau. L'Artiste, son œuvre, son influence (*Paul Flat*) 315
Nos Peintres du siècle (*Jules Breton*). 316
L'Art décoratif et le mobilier sous la République et l'Empire (*Paul Lafond*) 7
Manuali Hœpli. Pittura italiana antica e moderna (*Alfredo Melani*). 314
Manuali Hœpli. Manuali di scultura italiana antica e moderna (*Alfredo Melani*) 314
Giovanni Pier Luigi da Palestrinæ e l'emendazione del Graduale romano (*Mgr Carlo Respighi*) 261
Die griechische, griechisch romische und altchristlichlateinische Musik (*Dr. A. Möhler*). 151
Rapport sur une mission scientifique en Turquie d'Asie (*Dom J. Parisot*) 39

Histoire de la musique. Espagne. Les XVIIe et XVIIIe siècles (*Albert Soubies*) 38
Histoire de la musique. Suisse (*Albert Soubies*) 38
Les Orgues de Fribourg (*Carle L. Dauriac*). 152

Mélanges. Festschrift der Naturforschenden Gesellschaft in Zurich (*F. Rudio*). 436
Annual Report of the board of regents of the Smithsonian institution; report of the U. S. national Museum 1896 150
Proceedings of the United States national Museum, vol. XVIII. . 150
Proceedings of the United States national Museum, vol. XX. . . 150
Discours et allocutions (*Eug. Guillaume*). 319
En flânant (*André Hallays*). 317

LITTÉRATURE

Grammaire. Linguistique. Philologie. Zur griechischen Lautgeschichte. Akademische Abhandlung zur Erlangung der Doctorwürde der philosophischen Fakultät zu Upsala (*Otto Lagercrants*) 262
L'Analogie dans la déclinaison des substantifs latins en Gaule. (*Anton Lindström*). 167
Dictionnaire de la prononciation française (*Louis Favre*) 41
Observations préliminaires sur la réforme de l'orthographe française (*Louis Favre*). 41
Nouveau Dictionnaire classique illustré (*A. Gasier*). 40
Grammaire allemande (*P. Joseph Valès*) 222
Cours d'exercices allemands gradués pour les commençants, 1re partie (*le même*) 222

Folk-lore. Flore populaire, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folk-lore (*Eugène Rolland*). Tome II. 513
Douze légendes merveilleuses du pays d'Ardennes (*Jules Masé*). . 67
Folk-lore catalan. Légendes du Roussillon (*Horace Chauvet*). . . 223

Poésie. Études védiques et post-védiques (*Paul Regnaud*). 152
Virgilo Limouzi. Poème inédit de 1748 en vers limousins burlesques suivi d'une traduction par *Hubert Texier*. 514
La Cristiada. Vida de Jesus nuestro Señor (*P. Fray Diego de Hojeda*). 224
La Bretagne enchantée (*Paul Sébillot*). 110
Le Gai Village (*Albert Duvaut*) 111
Fleurs de Corail (*Maurice Olivaint*). 112
Tyrol, histoire et légende (*C. Clair*) 113
Poèmes (1895-1899) (*Albert Fleury*) 113
Le Vrai Déluge mosaïque, ou la Science moderne devant la foi du charbonnier (*l'abbé G.-V. Rolland*). 114
La Trilogie de l'amour (*Marin Follet*). 114
Les Sonnets intimes (*Joseph Serre*). 115
Sur Nature. Symphonies pastorales et maritimes en prose et en vers (*B. Sari-Flégier*) 117
Herméros (*Robert Scheffer*). 118
Les Pourpres mystiques (*Pol Lovengard*) 118
L'Aventure sentimentale (*Jean d'Hoc*). 118
Rimaille (*Germain Cuguillière*). 119
Simples Vers (*Roger Rod*). 119
Parties du cœur (*Gabriel Limare*). 120
Gaétane (*Louis Maigue*). 121
Urbain Grandier, ou le Précurseur de la libre-pensée (*Thomas Bensa*). 121
Les Cuirs de bœuf, un miracle en XII vitraux outre un prologue invectif (*Georges Polti*) 122
Près de toi (*Gustave Fréjaville*). 122
Rimes familières (*Jean Plémeur*) 122
Magor (*Jean Rémy Paul-H. Loyson*)). 123
Carmina (*Maurice Le Dault*) 124
Les Dires de celui qui passe (*Robert Randau*) 125
Le Chemin des ombres heureuses (*Édouard Ducoté*). 125
Papiers d'autrefois (*Paul* et *Victor Glachant*). 231

Ludwig Iacobowski (*Otto Reuter*). 338
Biografia y estudio critico de Jauregui (*José Jordán de Urries y Azara*). 340
I Trattati medievali di ritmica latina (*Giovanni Mari*). 167

Théâtre. Œdipe roi (*Sophocle*) ; trad. en vers par *Philippe Martinon* . 124
Les Secrets de M. Ginisty, directeur de l'Odéon, et de « La Fille de l'Émigré » (*Raphaël Parault*). 124
Jeanne d'Arc, ou la Délivrance d'Orléans. Drame en trois actes et en vers, avec apotheose et épilogue (*l'abbé G. Bernard*). 432
Odila, tragédie en cinq actes (*Arthur Savaète*). 116
La Dame à la faulx, tragédie (*Saint-Pol-Roux*) 117
Le Pacte, dialogue (*Marcel Boulestin*). 119
L'Enjeu, pièce en trois actes, en vers (*Joseph Pierson*). 120
L'Apostasie et le Martyre, tragédie chrétienne, en 4 actes avec chants (*l'abbé de Cabanoux*). 503
Le Castel d'Yvoire, drame en 3 actes (*Caritas*). 504
L'Hostellerie du Conquérant (*Caritas*). 504
La Duchesse Anne de Bretagne, drame hist. en 4 actes (*Jean Grech*) 504
Jeunes Vaillantes, scène patriotique pour fillettes (*le même*). . . . 504
Vive la France ! comédie en un acte (*le même*). 504
Le Testament de Mlle Agenora de Villeboiseau, comédie en 3 actes (*le même*). 504
Tulipe et Pâquerette, comédie pour jeunes filles (*J. Marie*). . . . 504
Au Violon, comédie en 2 actes (*L. Dubois*). 504
Le Clou de l'Exposition, vaudeville en 3 actes (*L. Dubois*) 504
Le Locataire du deuxième, comédie en un acte (*Besses de Larzes*). . 504
Jacques Bonhomme, comédie en un acte (*le même*). 504
Fils de Roi, comédie en un acte (*Besse de Larzes*). 504
Saluez Pitou, comédie en un acte (*le même*). 504
En soirée chez la concierge, comédie en un acte (*E. Dambrine*). . . 504
Le Testament de Blagfull, comédie en un acte (*le même*). 504
Le Luthier de Guastalla, épisode historique en 2 actes (*le même*). . 504
Les Pantoufles de sainte Cécile, opérette en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 505
Rébecca la sorcière, comédie en 3 actes (*Mme Amélie Amestoy*). . . 505

Romans, contes et nouvelles. Œuvres choisies (*Ferdinand Fabre*). Extraits. Notice de *Maurice Pellisson*. 290
Malentendus (*Mme Bentzon*). 291
Autre guitare (*Valentin Mandelstamm*). 292
Une Impasse (*Brada*). 292
Pages catholiques (*Huysmans*). 293
Croquis de France et d'Orient (*René Bazin*). 293
Mensonge blanc (*Léon de Tinseau*). 294
Simples dévouements (*Paul-Louis d'Elbes*). 295
Mademoiselle Chimère (*Marcelle Lythe*). 295
L'Amour tout simple (*Claire Albanne*). 295
L'Agonie de l'amour (*Edmond Jaloux*). 296
La Route d'émeraude (*Eugène Demolder*). 296
Le Second Livre de la Jungle (*Rudyard Kipling*) ; trad. de l'anglais par *Louis Fabulet* et *Robert d'Hunières*. 297
M'sieu la Pudeur (*Paul Bonhomme*). 297
La Mort de Corinthe (*André Lichtemberger*). 297
Les Boërs (*Eugène Morel*). 298
Draco (*Paul Gaulot*) 298
La Revanche du passé (*Eugénie Prades*). 298
Supplice de Tantale (*F. Pauty*). 299
L'Inquiet (*Samuel Cornut*). 300
Hellé (*Marcelle Tinayre*). 300
L'Heure décisive (*H. Ardel*). 301
Mirage d'or (*Antoine Alhix*). 301
Philibert, pages de la trentième année (*Louis Riballier*). 302
Maître Lardent, notaire (*Leroux-Cesbron*). 302
Notre Père qui êtes aux Cieux... (*Isabelle Kaiser*). 303
Rêve de printemps (*Adrienne Cambry*). 303
La plus Riche (*Mary Floran*). 304
L'Épreuve (*Jean Psichari*). 304
Plus fort que l'amour (*le comte A. de Saint-Aulaire*). 305

Les Dupont-Leterrier. Histoire d'une famille pendant l'Affaire (*André Beaunier*) 305
Monsieur le Professeur (*Georges Maldague*). 306
Les Morts qui parlent (*E.-M. de Vogüé*). 306
Fécondité (*Emile Zola*). 307

Ouvrages pour la jeunesse. L'Allée des demoiselles (lettres à ma cousine) (*Gabriel Aubray*) 496
Le Pavillon d'or (*Louis Gastine*). 12
A la conquête d'un trône (*A. Mahlinger*) 13
Reconnaissance (*d'Agon de la Conterie*). 12
Par vanité (*Amélie Perronnet*), ... 13
L'Oie du Capitole (*Léo Claretie.*) 12
Souvenirs d'un curé de campagne (*Stephen Lefranc*) 496
Les Vieux Chemins (*Marie-Joseph Bidal*). 496
Nouvelles petites Histoires. Traits de missions (*le R. P. Martin Devès*). 497
Nouvelles Légendes chrétiennes (Stephen Lefranc) 497
Grande Amie (*Miriam*) 497
Revanche (*Mathilde Aigueperse*) 497
Le Droit d'aînesse (*Champol*). 498
Fatal Orgueil (*Edmond Coz*). 498
La Fin d'un conte (*Étienne Frank*) 498
Les Épreuves de Rosy (*la Cte*sse *Serrurier*). 499
La Famille de Chandoré (*Marguerite Levray*). 499
Similia (*Jean Blaise*). 499
Le Philosophe au village (*Adrien Vernet*). 499
Tuons le mandarin (*Jean Sigaux*). 500
Les Trois Fiancées de Louis XV (*Charles de Vitis*). 500
La Fortune des Montligné (*Maryan*). 500
Filleule de princes (*M. d'Hauterive*). 501
Ferme comme roc (*Jeanne de Coulomb*). 501
Le Vieil Ami (*Mme de Stolz*). 501
Le Gros Lot (*Mme de Stolz*). 502
La Fortune des Valbert (*Mme Chéron de la Bruyère*). 502
Petite Fleur (*Lucie des Ages*). 502
Bancroche (*Mme la Vtesse de Pitray*). 502
Aventures et embuscades (*G. de la Landelle*). 503
Les Treize Jours de Bidouille (*Jean Drault*). 503
La Puissance d'une mère (*Pierre Montan*). 503
Les Délicatesses du cœur (*le même*). 503
Les Protégés de Marie (*le même*). 503
Bons Exemples (*le même*). 503
Les Parfums du rosaire (*Un missionnaire apostolique*). 503
Le Trésor (*Mme Blanche Lechasseur*). 503
Choses vécues (*A. de Toulouse-Lautrec*). 503

Épistoliers. Deux nouvelles lettres de Bourdaloue publiées et annotées par *le P. Henry Chérot*. 44
Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal de Bouillon, suivie de quatre lettres extraites des Pensées, publiée *P. Henri Chérot*. . 44
Lettre inédite de Bourdaloue à François Bochart de Saron, évêque de Clermont (5 sept. 1701), publiée et annotée par *le P. Henri Chérot*. 344
Korrespondenz der Mauriner mit den Emmeramern und Beziehungen der letzteren zu den wissenschaftlichen Bewegungen des 18. Jahrhunderts (*Dr J. A. Endres*). 344

Littératures grecque et latine. Histoire de la littérature grecque (*Alfred* et *Maurice Croiset*). Tome V. 41
Le Génie latin (*G. Michaut*). 337

Histoire et critique littéraires. Généralités. Rabelais (*Gustave Vallat*). 341
Introduction aux « Essais » de Montaigne (*Edme Champion*). . . . 229
Les Ennemis de Chapelain (*Mgr Fabre*). 155
Pascal. L'Homme. L'Œuvre. L'Influence (*Victor Giraud*). 226
Pascal (*Maurice Souriau*). 228
Maupertuis et ses correspondants (*abbé A. Le Sueur*). 230

Dix-septième siècle. Etudes littéraires (*Émile Faguet*). 159
Les Libertins en France au XVIIe siècle (*F.-T. Perrens*). 153
La Fin du classicisme et le Retour à l'antique, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle et les premières années du XIXe en France (*Louis Bertrand*). 341
Études et causeries littéraires (*le P. V. Delaporte*). 514
En marge de quelques pages. Impressions de lecture (*Eugène Gilbert*). 516
Le Salon de la vieille Dame à la tête de bois (*Firmin Maillard*). . 517
Balzac ignoré (*le Dr Cabanès*). 440

Littératures étrangères. The Stage-Quarrel between Ben Jonson and the socalled Poetasters (*Roscoe Addison-Small*). . . . 45
Homenaje à Menéndez y Pelayo en el año vigésimo de su profesorado. Estudios de erudicion española con un prólogo de *D. Juan Valera*. 339
Alma contemporánea : estudio de estética (*J. M. Llanas Aguilaniedo*). 67
Geschichte der italienischen Litteratur von den ältesten Zeiten bis zur Gegenwart (*Dr. Berthold Wiese und Prof. Dr. Erasmo Pèrcopo*). 443
Storia delle predicazione nei secoli della litteratura italiana (*Mgr F. Zanetto*) 233
Alcuni capitoli della biografia di Dante (*Michele Scherillo*). . . . 518
A Dictionary of proper names and notable matters in the works of Dante (*Paget Toynbee*) 519
Gli Amori estravaganti et molteplici di Francesco Petrarca e l'Amore unico per Madonna Laura de Sade (*Enrico Sicardi*). 156
Vita e studio critico delle opere di Ippolito Pindemonte (*Salvator Gini*) 444

HISTOIRE

Géographie et Voyages. L'Année cartographique. Supplément annuel à toutes les publications de géographie et de cartographie, dressé et rédigé sous la direction de *F. Schrader*. 9e supplément 215
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*) Carte n° 22 : Italie septentrionale 206
Carte des communications télégraphiques (*Henri Mager*). 206
Les Perles de la Côte d'Azur. La Rivière (du Cap Roux au torrent Saint-Louis). Monaco, Monte-Carlo, les Routes du littoral et de la Corniche, Menton et leurs environs (*le général Bourelly*). . . 5
Les Pyrénées françaises (*Gèsa Darsuzy*) 210
Les Merveilles de l'Espagne (*Arthur Bonnot*). 210
Impressions d'Ibérie (*André Petitcolin*). 211
Vers l'Occident. Nord du Maroc, Andalousie, Lisbonne (*A. Dry*). . 211
Trois mois de chasse sur les côtes d'Albanie (*Émile Lafont*). . . . 209
Au seuil de l'Europe. Finlande et Caucase (*Pierre Morane*). . . . 209
Les Colonies françaises (*Paul Gaffarel*). 207
L'Expansion coloniale, 2e partie. Possessions des puissances européennes en Asie et en Océanie. 207
Le Tour d'Asie (*Marcel Monnier*). T. II. L'Empire du Milieu. . . . 214
L'État indépendant du Congo. Notice descriptive (*Jos.-M.-G. Lotens*). 212
Die Kilimandscharo-Bevölkerung. Anthropologisches und Ethnographisches aus dem Dschaggalande (*A. Widenmann*) 213
En Escale (*André Bellessort*) 213
Vingt-deux mois de campagne autour du monde. Journal d'un aspirant de marine (*le comte Henry de Menthon*). 208

Histoire ancienne. Résumé de l'histoire ancienne des peuples de l'Orient, en vingt et une leçons (*A. Saulnier*) 262
Sextus Julius Africanus und die Byzantinische Chronographie (*Heinrich Gelzer*) 445

Histoire générale. Album historique publié sous la direction de M. *Ernest Lavisse* (*A. Parmentier*). T. III. Le XVIe et le XVIIe siècles. 446

Histoire de l'Église et des ordres religieux. La Politique pontificale et le retour du Saint-Siège à Rome en 1376 (*Léon Mirot*). 234

Papst Innocenz XI (*Dr Max Immich*). 447
L'Inquisition (*Louis-Germain Lévy*). 261
L'Église catholique à la fin du XIXe siècle. Le Chef suprême, l'organisation et l'administration générale de l'Église. 235
L'Année de l'Eglise 1899 (*Ch. Egremont*) 521
La Conquête protestante (*Ernest Renauld*) 143
Le Protestantisme contemporain (*le R. P. Dom Urbain Balties*). . . 68
L'Allemagne religieuse. Le Protestantisme (*Georges Goyau*). . . . 352
Cartulaire général de l'ordre des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, publié par *J. Delaville Le Roulx*. T. III 236
Saint-Gildas de Ruis. Aperçus d'histoire monastique (*Marius Sepet*). 343

Hagiographie. Biographie ecclésiastique. Vie de sainte Encratide, vierge et martyre (*les auteurs de la « Bibliothèque franciscaine »*). 403
Saint Jean Chrysostome (*A Puech*). 403
Sainte Geneviève (*l'abbé H. Lesêtre*). 45
La Vie de saint Didier, évêque de Cahors (*R. Poupardin*). 404
Saint Nicolas Ier (*J. Roy*). 404
Saint François d'Assise et l'ordre séraphique (*L. de Kerval*). . . . 405
La Vie de saint Antoine de Padoue (*J. Rigauld*), publiée d'après un manuscrit de la bibliothèque de Bordeaux, par *le R. P. Ferdinand Marie d'Araules* 406
Saint Antoine de Padoue. Sa vie selon le manuscrit de son compagnon Fr. Luc, publiée par *Marcel Dhanis*. 407
Le Bienheureux Raymond Lulle (*Marius André*). 407
Le Bienheureux Innocent V. Sa mission dans l'Église. Raison de sa béatification (*le R. P. Bourgeois*). 408
Sainte Rose de Viterbe (*L. de Kerval*). 408
Sainte Françoise Romaine (*la comtesse de Rambuteau*) 409
Saint Pascal Baylon, patron des œuvres eucharistiques (*le R. P. Louis-Antoine de Porrentruy*). 409
Saint Pascal Baylon, patron des associations eucharistiques (*A. du Lys*) 410
Saint François de Sales (*A. de Margerie*). 410
Sainte Chantal. Pensées et lettres extraites de sa correspondance. 411
Bossuet (*A. Rebelliau*). 411
Fénélon (*le R. P. L. Boutié*). 412
Gabriel Malagrida S. J. (*Paul Merry*). 414
Saint Alphonse de Liguori (*le R. P. Berthe*). 415
Un Évêque de l'ancien régime. Louis-Joseph de Grignan (1650-1722) (*l'abbé Léon Charpentier*). 48
Marie-Élisabeth de Louvencourt, fondatrice des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie (*l'abbé G. Monteuuis*). 416
Vie de l'abbé Ruivet (*le chanoine Théloz*) 416
Le Bienheureux Chanel, premier martyr de l'Océanie (*l'abbé R. Planeix*) 417
Vie de Mgr Angebault, évêque d'Angers (*l'abbé L. Gillet*). 417
Mgr Saivet, évêque de Mende et de Perpignan, d'après sa correspondance et ses écrits (*l'abbé E. Rousse*) 418
Vie du Père Chevrier, fondateur de la Providence du Prado à Lyon (*A. Delaserre*) 418
Dom Couturier, abbé de Solesme (*l'abbé A. Houtin*). 419
Mgr Henry Verjus (*le R. P. Jean Vaudon*) 419
Le R. P. Humarque, rédemptoriste, ou le Vieux Père aveugle (*le P. H.-M. Hamez*) 420
La Grande Fleur de la vie des saints (*l'abbé Perrier*) 420
La Postérité de saint Benoît (*J.-T. de Belloc*) 420
Les Grands Saints de France et leurs amis (*Ch. d'Héricault*). . . . 421
La Salle des martyrs du séminaire des Missions-Étrangères (*A. Launay*). 422

Ouvrages sur Paris et l'Exposition. Guide national et catholique du voyageur en France. Première partie. Paris. Suivi du Guide à l'Exposition de 1900. 459
Paris-Exposition 1900 461
Guide Chaix. Les Plaisirs et les curiosités de l'Exposition 460
Guide-Boussole. Exposition et Paris, publié sous la direction de *E. Boucheriou*. 460

Guide pratique de l'Exposition de 1900, publié par le *Monde illustré*. 461
Guide complet de l'étranger dans Paris, description et historique des 20 arrondissements, des monuments, etc. (*A. Bedel*), suivi d'un Guide-itinéraire à l'Exposition. 544
Guide itinéraire à l'Exposition de 1900 (*G. de Lilliers*). 544

Questions du jour. Le Système du moins possible et Demain dans la Société chrétienne (*Mgr Isoard*) 447
Discours de combat (*Ferdinand Brunetière*) 349
La Franc-maçonnerie en France (*G. Goyau*). 263
La Franc-maçonnerie grande agence électorale (*Un Patriote*) . . . 359
De la vraie Représentation politique (*Séverin de la Chapelle*). . . . 50
L'École d'aujourd'hui (*Georges Goyau*) 350
Liberté d'enseignement. Les Débats de la commission de 1844. Discussion parlementaire et loi de 1850 (*H. de Lacombe*) 242
Le Projet de loi sur le stage scolaire (*Henri Beaune*) 461
Lettre à un ami sur la loi scolaire (*Mgr Gouthe-Soulard*) 461
Trois Fléaux de la classe ouvrière (*Mgr Turinaz*). 521
La Femme aux colonies (*Grace Corneau*). 68
La Leçon de Fashoda (*J. Legrand*) 141
La Guerre avec l'Angleterre. Politique navale de la France (*le lieutenant X.*). 141

Histoire de France. Histoire illustrée de la France depuis les plus lointaines origines jusqu'à la fin du XIXe siècle (*le vicomte de Caix de Saint-Aymour* et *Albert Lacroix*). Tome 1er. La France avant l'histoire et la Gaule indépendante 344
Charles II, roi de Navarre, comte d'Évreux, et la Normandie au XIVe siècle (*Edmond Meyer*) 237
Histoire complète de Jeanne d'Arc (*l'abbé Ph.-H. Dunand*). . . . 425
La Vénérable Jeanne d'Arc (*L. Petit de Julleville*). 427
Jeanne d'Arc, l'envoyée de Dieu (*Mgr J. Ireland*). 428
Panégyrique de Jeanne d'Arc (*le R. P. Étourneau*) 429
Jeanne d'Arc, apôtre de la paix (*l'abbé Charles Alleaume*). 429
Panégyrique de Jeanne d'Arc (*l'abbé Ch. Ginisty*). 430
La Mission de Jeanne d'Arc (*G. Léotard*). 430
Jeanne d'Arc (*G. Fabius de Champville*). 431
Les Grands Écrivains de la France. Mémoires de *Saint-Simon* (*M. de Boislisle*). Tome XIV. 439
Charles IV et Mazarin (1643-1661), d'après des documents inédits (*Ferdinand des Robert*). 346
Histoire de l'éducation des princes dans la maison des Bourbons de France (*H. Druon*). 523
L'Odyssée d'un ambassadeur. Les Voyages du marquis de Nointel (1670-1680) (*Alb. Vandal*). 524
Le Pouvoir absolu et l'esprit provincial. Le Duc d'Aiguillon et La Chalotais (*Barthélemy Pocquet*). 526
La Bretagne et le duc d'Aiguillon, 1753-1770 (*Marcel Marion*). . . . 53
Robert Lindet, député à l'Assemblée législative et à la Convention, membre du Comité de salut public, ministre des finances (*Amand Montier*). 254
Correspondance de *Thomas Lindet* pendant la Constituante et la Législative, 1789-1792, publiée par *Amand Montier* 255
Deux victimes de la Terreur ; la princesse Rosalie Lubomirska ; Madame Chalgrin (*Casimir Strylenski*). 448
Les Origines et les responsabilités de l'insurrection vendéenne (*le R. P. Dom François Chamard*). 239
La France et l'Espagne pendant le premier Empire (Archives espagnoles) (*Ch. Geoffroy de Grandmaison*). 168
Mémoire de *Pons de l'Hérault* aux puissances alliées, publié pour la Société d'histoire contemporaine par *Léon-G. Pélissier* 161
Récits des grands jours de l'histoire, publiés sous la direction de *Paul Gaulot* 528
Les Trois Couleurs. France, son histoire (*G. Montorgueil*). 11
Souvenirs contemporains. Le Comte de Chambord, la duchesse de Parme, Napoléon III, Versailles et la Commune (*le Mis de Belleval*). 528

Histoire provinciale et locale. Essai de restitution des plus anciens mémoriaux de la Chambre des comptes de Paris

(*Pater, Noster*[1], *Noster*[2], *qui es in cœlis, Croix, A*[1]) (*Joseph Petit* et *Gavrilovitch, Maury* et *Theodoru*). 351
La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres (*l'abbé P. Féret*). Époque moderne. Tome 1er. XVIe siècle ; Phases historiques. 529
L'Hôtel de ville de Paris à travers les siècles (*Louis d'Haucour*). . 10
Paris pittoresque, 1800-1900. La Vie. Les Mœurs. Les Plaisirs (*Louis Barron*). 8
Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille (*E. Hautcœur*) 324
Monographie de l'église et de l'abbaye de Saint-Georges de Boscherville (*A. Besnard*). 57
Recherches d'histoire locale, notes et souvenirs. Le Théâtre à Rennes (*Lucien Decombe*). 532
Histoire du Hainaut français et du Cambrésis (*F. Raymond*). . . 243
Les Élections et les cahiers du clergé lorrain aux États généraux de 1789 (*l'abbé L. Jérôme*). 160
Un village barrois sous l'ancien régime. Velaines, 1264-1789 (*l'abbé L. Mathieu*) 324
La Révolution dans l'ancien diocèse de Mâcon (*Mgr B. Rameau*). . 59
Un petit coin de la Bourgogne à travers les âges. Histoire de la Révolution dans le Louhannais (*le Dr Lucien Guillemaut*). . . 531
Historiettes et documents inédits sur la Bresse au XVIIe siècle (*Louis de Combes*) 322
Les Paroisses du diocèse de Lyon. Archives et antiquités (*l'abbé Ad. Vachet*) 321
Essai historique sur le village de Millery et la baronnie de Montigny (Rhône) (*l'abbé J. Pourrat*). 323
Monographie de la cathédrale d'Angers ; monument, sépulture, trésor, tapisseries, vitraux, etc (*Joseph Denais*). 244
Le Massif central. Histoire d'une région de la France (*Alfred Leroux*). 320
Histoire de l'abbaye d'Aurillac, précédée de la vie de saint Géraud, son fondateur (894-1789) (*Mgr G.-M.-F. Bouange*). 325
L'Université d'Avignon aux XVIIe et XVIIIe siècles (*J. Marchand*). . 533
Cartulaires du chapitre de l'église métropolitaine Sainte-Marie d'Auch, publiés pour la Société historique de Gascogne (*C. Lacave La Plagne-Barris*). 325

Histoire diplomatique, militaire et coloniale.

Études sur la politique religieuse du règne de Philippe le Bel (*Ernest Renan*) 236
La Bataille de Muret (*Marcel Dieulafoy*). 133
Les Grands Traités du règne de Louis XIV, publiés par *H. Vast*. III. La Succession d'Espagne. Traités d'Utrecht, de Rastadt et de Bâle (1713-1714) 239
Recueil des traités de la France publié sous les auspices du ministère des affaires étrangères (*Jules de Clerq.*) Tome II. 1893-1896. 346
Correspondance de *Claude Simon*, lieutenant de grenadiers au régiment de Walsh (n° 92), aux armées du Nord, des Ardennes et de Sambre-et-Meuse, 1792-1793, publiée par *Emmanuel de Lorme*. . 134
Toulon et les Anglais en 1793 (*Paul Coltin*). 127
L'Expédition d'Égypte, 1798-1801 (*le capitaine C. de la Jonquière*). Tome 1er. 128
Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte (1798-1801) (*E. de Villiers du Terrage*), mis en ordre et publiés par *le baron Marc de Villiers du Terrage* 129
Campagne de 1809 en Allemagne et en Autriche (*le commandant Saski*). Tome 1er. 129
La Campagne de 1812 en Russie (*Clausewitz*) ; trad. de l'allemand par *le capitaine Begouën* 130
La Campagne de 1815 en France (*Clausewitz*) ; trad. de l'allemand par *le capitaine Niessel*. 130
Les Campagnes de la Restauration. Espagne, Morée, Madagascar, Alger, d'après les archives historiques des dépôts de la guerre et de la marine, les Mémoires et les souvenirs contemporains (*René Bittard des Portes*). 132
Souvenirs et campagnes du *général de la Motte-Rouge*. 3e série. Campagne d'Italie (1859). Expédition du Mexique (1861). Guerre de 1870. 135

La Guerre du Mexique selon les Mexicains (*Albert Hans*). 132
Causes des succès et des revers dans la guerre de 1870. Essai de critique de la guerre franco-allemande jusqu'à la bataille de Sedan (*de Woyde*, lieutenant-général de l'état-major général russe). Trad. par *le capitaine Thiry* 138
Souvenirs d'un volontaire de Cathelineau (campagne et captivité), 1870-1871, complétés après un quart de siècle (*le baron de Fontenay*). 348
Nos Écrivains militaires. Études de littérature et d'histoire militaires (*E. Guillon*) 2e série. Depuis la Révolution jusqu'à nos jours. 140

Mœurs. Histoire économique. Le Drame des poisons, études sur la Société du XVIIe siècle et plus particulièrement sur la Cour de Louis XIV (*Frantz Funck-Brentano*) 52
Quinze ans de haute police sous le Consulat et l'Empire (*P.-M. Desmarest*) 449
La France sous le Consulat (*F. Corréard*) 240
Mémoires d'un ministre du Trésor public, 1780-1815 (*le comte Mollien*). 54
Les Finances de la France sous la troisième République (*Léon Say*). Tome II. 1876-1882 57

Histoire étrangère. L'Allemagne nouvelle et ses historiens (Niebuhr, Ranke, Mommsen, Sybel, Treilschke) (*Ant. Guillaud*) . 246
Geschichte der Stadt Saarunion seit ihren Entstehung bis zur Gegenwart (*Joseph Lévy*). 322
Sächsische Geschichte (*Prof. Dr Otto Kaemmel*) 264
Correspondance secrète entre le comte A. W. Kaunitz-Rietberg et le baron Ignaz de Koch (1750-1752), publiée par *Hans Schlitter*. . 535
Histoire de Maëstricht (*J. de Ras*) 450
Essai sur le règne du prince-évêque de Liège, Maximillien-Henri de Bavière (*Michel Huisman*). 168
Inventaire des nouveaux manuscrits concernant l'histoire de la Belgique acquis par la Bibliothèque royale de Berlin (*Michel Huisman*) 263
L'Industrie armurière liégeoise (*Maurice Ansiaux*). 536
Historia de España y de la civilización española (*Rafael Altamira y Crevea*) 247
Del Desastre nacional y sus causas (*Damián Isern*). 537
El Monasterio de San Pablo de Valladolid (*Julian Paz*) 69
Investigación historica sobre el vizcondado de Castellbó (*Joaquin Miret y Sans*) 248
Pompéi. La Ville. Les Mœurs. Les Arts (*Pierre Gusman*). 6
Il Popolo minuto. Note de storia florentina (1345-1378) (*Nicolo Rodolico*). 68
Da Bonifazio VIII ad Arrigo VII. Pagine de storia florentina per la vita di Dante (*L. del Lungo*). 249
Die Entstehung der Vorherrschaft Venedigs an der Andria mit beiträgen zur Verfassungsgeschicht (*Walter Lenel*). 265
Intorno la caduta della repubblica di Venezia (*Ottolenghi* [*Lelio*]) . 360
Dei Podestà, dei luogo tenente, degli auditori e dei governatori del antico ducato della Mirandola. Cataloghi chronologici corredati di notizie (*Felice Cerretti*) 265
Un matrimonio reale nel secolo XVII (*Gemma Zambler*) 264
Le Régime jacobin en Italie, étude sur la République romaine, 1798-1799 (*Albert Dufourcq*) 538
Gioachino Murat in Italia (*Francesco Guardione*). 250
Il Reggimento reale Dalmata (1806-1814). 69
Le Portugal et le Saint-Siège (*le Mis Mac Swiney de Mashanaglass*) . 70
Magyars et Roumains devant l'histoire (*A. de Bertha*) 251
Diderot et Catherine II (*Maurice Tourneux*). 63
La Macédoine (*Cleanthès Nicolaïdès*) 49
Recueil d'actes internationaux de l'Empire ottoman, recueillis et publiés par *Gabriel Effendi Noradounghian*. Tome Ier, 1300-1789 . 162
The Labadist Colony in Maryland (*Bartlett B. James*) 169
History of the Know Nothing Party in Maryland (*Lawrence Frederick Schmecbekier*) 70
Republica dos Estados Unidos do Brazil; Ministerio de Industria, Viação e Obras publicas; Directoria Geral de Estatistica. Sexo, Raça e Estado civil, Nacionalidade, Filiação, Culto e Analphabetismo da População recensenda em 31 de Dezembro de 1890. . . 71

Épigraphie. Héraldique. Mélanges historiques. Mémoire sur la grande inscription dédicatoire et sur plusieurs autres inscriptions néo-puniques du temple d'Hathor-Miskar à Maktar (*Philippe Berger*). 60
Les Trésors des monnaies romaines et les invasions germaniques en Gaule (*Adrien Blanchet*). 252
Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens (*Quesvers* et *Henri Stein*). . 453
Histoire de la maison de Madaillan, 1076-1900 (*Maurice Campagne*) . 326
L'Enseignement supérieur de l'histoire. Notes et impressions de voyage. Allemagne, France, Écosse, Angleterre, Hollande, Belgique (*Paul Fredericq*) 157
Les Lois de la civilisation et de la décadence. Essai historique (*Brooks Adams*); trad. de l'anglais par *Auguste Dieterich* 60
Nouveaux Fragments de droit et d'histoire (*Henri Beaune*) 241
Quand j'étais Romain (*le vicomte Oscar de Poli*) 263

Biographie française. Olivier de Clisson, connétable de France (*A. Lefranc*) 451
Michel de l'Hospital avant son élévation au poste de chancelier de France. 2e partie (1555-1560) (*E. Dupré-Lasale*) 158
Voltaire avant et pendant la guerre de Sept ans (*le duc de Broglie*). 158
La Mère du duc d'Enghien (1750-1822) (*le comte Ducos*). 253
Prieur de la Côte-d'Or (*Paul Gaffarel*) 539
Soldats de Lorraine (Chevert, Oudinot, Exelmans, Lataye, Marguerite (*Paul Despiques*). 134
Le Général Bourbaki, 1816-1897 (*le capitaine G. de Corlay*). . . . 137
Le Duc d'Aumale. Prince. Soldat. Un grand seigneur au XIXe siècle. 137
Sandro Botticelli (*J.-B. Supino*). 314
Gustave Moreau, 1826-1898 (*Ary Renan*). 316
Clésinger, sa vie et ses œuvres (*A. Estignard*). 63
Joseph Sepet, avocat à la Cour d'Aix, président de la conférence Saint-Louis de Gonzague (1874-1898) (*le P. J. Adam*). 540
Figures du temps passé, XVIIIe siècle (*Lucien Perey*). 452
Le Rappel des ombres (*le vicomte E.-M. de Vogüé*). 256
Figures contemporaines (*Jules Delafosse*). 163
Silhouettes contemporaines; les hommes de mon temps (*Paul Vibert* [*Théodore Vibert fils*]) 257

Biographie étrangère. Daniel O'Connel. Sa vie, son œuvre (*Nemours-Godré*). 540
Biographie du baron Jules-Joseph d'Anethan, ministre d'État, ancien ministre de la justice, ancien chef du cabinet de 1870, ancien président du Sénat (1803-1888 (*Léopold Plettinck*). . . . 258
Alexandre Pouchkine (1799-1899) (*E. Semenoff*). 361

Bibliographie. Histoire de l'imprimerie. Bibliothèque de la Compagnie de Jésus. Première partie : Bibliographie (*les PP. Augustin* et *Aloys de Backer*). Seconde partie : Histoire (*le P. Auguste Carayon*). Nouvelle édition (*Carlos Sommervogel, S. J.*). Bibliographie, t. IX. Supplément : *Casalicchio-Zweisig*. Anonymes. — Pseudonymes. Index géographique des auteurs et des domiciles 454
Bibliographie des travaux scientifiques (*J. Deniker*). 661
Répertoire bibliographique des principales revues françaises pour l'année 1898 (*D. Jordell*) 355
Origines et débuts de l'imprimerie à Poitiers ; Bibliographie des premiers livres imprimés dans cette ville (1479-1515) (*A. Claudin*). 259
Monuments de l'imprimerie à Poitiers; recueil de fac-similés (1479-1515) (*A. Claudin*). 259
Reseña histórica en forma de diccionario de las imprentas que han existido en Valencia desde la introduccion del arte tipográfico hasta en año 1868 (*José Enrique Serrano y Morales*). 356

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ACLOQUE (A.) 166
ADAM (R. P. J.) 540
ADAMS (Brooks) 60
ADDISON-SMALL (Roscoe). 45
ÆRTNYS (Jos.). 33
AGES (Lucie DES) 502
AGON DE LA CONTERIE (D'). . . . 12
AIGUEPERSE (Mathilde) 497
ALBANNE (Claire). 295
ALBERT (Charles) 32
ALENGRY (Frank) 399
ALHIX (Antoine) 301
ALLEAUME (l'abbé CHARLES). . 429
ALTAMIRA Y CREVEA (Rafael) . 247
AMESTOY (Mme Amélie) 505
ANDRÉ (Marius) 407
ANSIAUX (Maurice) 536
ARAULES (le R. P. Ferdinand-Marie D') 406
ARDEL (H.) 301
ARPIN (Marcel). 219
AUBRAY (Gabriel). 496
AVENEL (le Vte G. D') 146
AZARA (José JORDAN DE URRIÈS Y) 340
AZIBERT (l'abbé) 198
BACKER (le R. P. Aloys DE) . . 454
BACKER (le R. P. Augustin DE). 454
BADET (le R. P.) 100
BAKER (le R. P. S. DE). 386
BALDWIN (James Mark) 27
BALTIES (le R. P. Dom Urbain). 68
BARDENHEWER (O.). 505
BARRON (Louis) 8
BAZIN (René) 293
BEAUNE (Henri) 241,461
BEAUNIER (André) 305
BEDEL (A.) 544
BÉGOUEN (capitaine) 130
BÉGUINOT (Mgr) 105
BELLESSORT (André) 213
BELLEVAL (Mis DE) 528
BELLOC (J.-T. DE). 421
BELOT 25
BÉNÉDITE 311
BENOIT 311
BENSA (Thomas) 121
BENTZON (Mme). 291
BERGER (Philippe) 60
BERGET (Adrien). 542
BERNARD (l'abbé G.). 432
BERNES 25
BERNI (Giuseppe) 166
BERRUETA (J.-D.). 543
BERTHA (A. DE) 251
BERTHE (le R. P.) 415
BERTRAND (Louis) 341
BESNARD (A.) 57
BESSE DE LARZES 504
BIDAL (Marie-Joseph) 496
BITTARD DES PORTES (René). . 132
BLAIZE (Jean) 499
BLANCHET (Adrien). 252
BOEDDER (le R. P. B.). 389
BOILLEY (Paul). 22
BOIRAC (E.) 401
BOISLISLE (M. DE). 439
BOMBARD (E.) 435
BONAVENTURE (saint). 165
BONHOMME (Paul). 297
BONNOT (Arthur). 210
BORY (Paul) 452
BOUANGE (Mgr G.-M.-F.). . . . 325
BOUCHERIOUX (E.) 460
BOULESTIN (Marcel) 119
BOURASSA (abbé G.) 102
BOURDALOUE 44,544
BOURELLY (le général). 5
BOURGEOIS (le R. P.) 408
BOUTIÉ (le R. P. L.) 412
BOUTY (M.) 333
BRADA 292
BRAUN (abbé E.) 260
BRETON (Jules) 316
BRISSET (Jean-Pierre) 541
BROGLIE (le duc DE) 158
BROUILHET (Charles) 491
BRUNETIÈRE (Ferdinand) . . . 349
BRUNSWICK 25
BRUTAILS (J.-A.) 317
BUFNOIR (C.). 481
BUISSON 25
BURNICHON (le P. Joseph) . . . 218
CABANÈS (le Dr) 440
CABANOUX (abbé DE) 503
CAIX DE SAINT-AYMOUR (le vicomte DE) 344
CAMBRY (Adrienne). 303
CAMPAGNE (Maurice) 326
CARAYON (le R. P. Auguste). . 454
CARITAS. 504
CATHREIN (le R. P. V.). 392
CAURO (J.) 457
CERRETTI (Felice) 265
CHAMARD (le R. P. Dom François) 239
CHAMPION (Edme) 229
CHAMPOL.. 498

CHAMPVILLE (G. Fabius DE) . . 431
CHANTAL (sainte) 411
CHARPENTIER (abbé Léon). . . 48
CHARRE (abbé). 103
CHAUVET (Horace) 223
CHENNEVIÈRES (DE). 311
CHÉRON DE LA BRUYÈRE (Mme) . 502
CHÉROT (le P. Henri) . . . 44, 544
CLAIR (le R. P. C.) 113
CLAIR (le R. P. Paul) 107
CLARETIE (Léo) 12
CLAUDIN (A.) 259
CLAUSEWITZ. 130
CLERCQ (Jules DE) 346
COLOMBO (Luigi Primo) 66
COMBES (Louis DE) 322
COMBES DE LESTRADE (le comte) 330
CONSTANT (Henri) 34
CORLAY (le capitaine G. DE) . . 137
CORNEAU (Grace). 68
CORNÉLY (R.) 194,195
CORNUT (Samuel) 300
CORRÉARD (F.) 240
COSTE (abbé E.) 456
COTTIN (Paul) 127
COUAILHAC (M.). 391,392
COUBÉ (le R. P.) 104
COULOMB (Jeanne DE). 501
COZ (Edmond) 498
CREVEA (Rafael ALTAMIRA Y) . 247
CROISET (Alfred) 41
CROISET (Maurice) 41
CUGUILLIÈRE (Germain) 119
CYPRIEN (saint) 108
DACIER (Henriette) 216
DAMBRINE (E.) 504
DARESTE (Pierre). 491
DARESTE (Rodolphe) 491
DARSUZY (Gésa) 210
DAURIAC (Carle-L.) 152
DECOMBE (Lucien) 532
DELAFOSSE (Jules) 163
DELAPORTE (le R. P. V.). . . . 514
DELASERRE (A.) 418
DELAVILLE LE ROULX (J.) . . . 236
DELORME (Emmanuel). 134
DEMOLDER (Eugène) 296
DENAIS (Joseph) 244
DENIKER (J.). 361
DESMARET (P.-M.) 449
DESPIQUES (Paul). 134
DEVÈS (le R. P. Martin) . . . 497
DHANIS (Marcel) 407
DIETRICH (Auguste) 60
DIEULAFOY (Marcel) 133
DOMET DE VORGES (le comte) 390,397
DOUHÉRET (M.) 387
DRAULT (Jean). 503
DRUON (H.) 523
DRY (A.) 211
DUBOIS (L.) 504
DUBOIS (Paul) 35
DUCOS (le comte). 253
DUCOTÉ (Édouard) 125
DUFOURCQ (ALBERT) 538
DUGAST. 21
DUNAND (l'abbé Ph.-H.) 425
DUPLAIS aîné (P.). 219
DUPRAT. 30
DUPRAT (G.-L.). 396
DUPRÉ-LASALE (E.) 158
DURAND (J.) [de Gros]. 393
DUVAUT (Albert) 111
ECK (l'abbé). 327
EGREMONT (Ch.) 521
EICHTAL (Eugène D') 20
ELBES (Paul-Louis D') 295
ENDRES (Dr J.-A.). 344
ENGELHARDT (E.). 394
ENLART (C.) 438
ESTIGNARD (A.) 63
ESTRADE (J.-B.) 423
ETOURNEAU (le R.-P.) 429
FABRE (Ferdinand) 290
FABRE (Mgr). 135
FABULET (Louis) 297
FAGUET (Émile) 156
FAVRE (Louis) 41
FÉLIX (Maurice) 493
FERDINAND-MARIE D'ARAULES (le R. P.) 406
FÉRET (abbé P.) 529
FERRIÈRE (E.) 398
FLAT (Paul) 315
FLEURY (Albert) 113
FLORAN (Mary) 304
FOIX (Gaston-Phébus comte DE). 357
FOLKMAR (Daniel) 395
FOLLET (Marin) 114
FONTAINE (Daniel) 109
FONTENAY (le baron DE). . . . 348
FORNARI (Joseph). 434
FRANK (Etienne) 498
FREDERICQ (Paul) 157
FREJAVILLE (Gustave). 122
FRETTÉ (l'abbé) 201
FUNCK-BRENTANO (Frantz). . . 52
GAFFAREL (Paul) 207,339
GAIRAL (Joseph) 490
GAMBER (l'abbé St.). 195
GARBAGNATI (Emilio) 66
GASTINE (Louis) 12
GAULOT (Paul) 298,528
GAULTIER (Jules DE). 400
GAVRILOVITCH 351
GAZIER (A.) 40
GELZER (Heinrich) 445
GEOFFROY DE GRANDMAISON (Ch.) 168
GERLACH (Hermann) 104
GIETMANN (Gerhard) 318
GILBERT (Eugène). 516
GILLET (l'abbé L.) 417
GINI (Salvator) 444
GINISTY (l'abbé Ch.) 430
GIRAUD (Victor) 226
GLACHANT (Paul). 231
GLACHANT (Victor) 231
GODARD (Justin) 17
GODET (P.) 505
GOIX (Dr A.). 541
GONDRAND (le P.). 101
GOUTHE-SOULARD (Mgr) 461
GOYAU (Georges). . . . 263,350,352
GRANDMAISON (Ch. GEOFFROY DE) 168
GRECH (Jean) 504
GRÉGOIRE LE GRAND (saint) . . 100

GRIVEAU (Maurice) 66
GRUYER (F.-A.) 318
GUARDIONE (Francesco) 250
GUIBERT (J.). 432
GUIFFREY 311
GUILLAUD (Ant.) 246
GUILLAUME (Eugène) 319
GUILLEMAUT (Dr Lucien). . . . 531
GUILLON (E.). 140
GUSMAN (Pierre) 6
HALLAYS (André). 317
HAMEZ (le P. H.-M.). 420
HANS (Albert) 132
HAUCOUR (Louis D') 10
HAUTCŒUR (E.) 324
HAUTERIVE (M. D') 501
HÉRICAULT (Ch. D'). 421
HERK (Fr. O.) 22
HÉRON DE VILLEFOSSE 311
HEUZÉ (Gustave). 358
HEUZEY. 311
HOC (Jean D') 118
HOJEDA (P. Fray Diego DE) . . 224
HORION (Ch.) 388
HOUTIN (l'abbé A.) 419
HUC (Théophile). 483
HUISMAN (Michel). 168,263
HUIT (Ch.). 397
HUMMELAUER (le R. P. F. DE). 196,327
HUNIÈRES (Robert D'). 297
HUYSMANS 293
IMMICH (Dr Max) 447
IRELAND (Mgr J.). 428
ISERN (Damian) 537
ISOARD (Mgr). 447
JACQUELIN (René) 494
JACQUES (le R. P. Jules) . . . 109
JALOUX (Edmond) 296
JAMES (Bartlett B.). 169
JAMIN (J.). 333
JAMOT 311
JANET 511
JAURÈS (Jean) 21
JÉROME (abbé L.). 160
JORDAN (David Starr). 332
JORDAN DE URRIES Y AZARD (José). 340
JORDELL (D.). 355
JULLEVILLE (L. PETIT DE) . . . 427
JUSTICE (A.). 65
KAEMMEL (Prof. Dr Otto) . . . 264
KAISER (ISABELLE) 303
KAUNITZ-RIETBERG (le comte A. W.) 535
KERVAL (L. DE) 405,408
KIPLING (Rudyard) 297
KNABENBAUER (J.) 201
KOCK (le baron Ignaz DE) . . . 535
LA BRIÈRE (L. DE) 357
LA BRUYÈRE (Mme CHÉRON DE). 502
LACAVE LA PLAGNE-BARRIS (C.). 325
LA CHAPELLE (Séverin DE). . . 50
LACOMBE (H. DE). 242,436
LA CONTERIE (D'ALGON DE). . . 12
LACROIX (Albert) 344
LAFENESTRE. 311
LAFOND (Paul). 7
LAFONT (Émile). 209
LAGERCRANTZ (Otto) 262
LAGRANGE (J.-B.). 335
LAGRÉSILLE (Henri) 29
LAHERRÈRE (l'abbé) 99
LA JONQUIÈRE (Cne C. DE). . . 128
LA LANDELLE (G. DE) 503
LA MOTTE-ROUGE (général DE). 135
LAPLAIGNE (H.). 393
LARZES (BESSE DE) 504
LAUNAY (A.). 422
LAVISSE (Ernest) 446
LECHASSEUR (Mme Blanche). . . 503
Le CORGUILLÉ (T.) 543
LE DANTEC (F.) 401
LE DAULT (Maurice). 124
LEDUC (A.) 359
LEFÉBURE (Léon). 331
LEFRANC (A.) 451
LEFRANC (Stephen). 497
LEGRAND (J.) 141
LEGRÉ (LUDOVIC). 512
LÉMANN (l'abbé J.) 106
LENEL (Walter) 265
LÉOTARD (G.) 430
LERAY (le R. P.) 328
LEROUX (Alfred) 320
LEROUX-CESBRON. 302
LEROY (Le P. H.) 198
LE ROY-VILLARS (Ch.) 505
LESÊTRE (abbé H.) 45
LESTRADE (le comte COMBES DE). 330
LE SUEUR (abbé A.) 230
LEVRAY (Marguerite) 499
LÉVY (Joseph). 322
LÉVY (Louis-Germain). 261
LÉVY-BRUHL (L.). 399
LIBERCIER (le R. P.) 217
LIBONIS (L.). 11
LICHTENBERGER (André) . . . 297
LILLIERS (G. DE) 544
LIMARE (Gabriel) 120
LINDSTRÖM (Anton) 167
LLANAS AGUILANIEDO (J. M.) . 67
LODIEL (le R. P.) 455
LÖGDBERG (E.-E.) 145
LOPEZ Y MARTINEZ (P.-M.). . . 386
LOTENS (Jos.-M.-G.). 212
LOTH (Arthur). 507
LOUIS-ANTOINE DE PORRENTRUY (le R. P.). 409
LOURBET (Jacques). 486
LOUTIL (E.) 433
LOVENGARD (Pol). 118
LOYSON (Paul-H.) [Jean-RÉMY]. 123
LUÇON (Mgr Louis-Henri-Joseph). 97
LUNGO (L. DEL) 249
LYS (A. DU). 410
LYTHE (Marcelle). 293
MAC CORMACK (J.). 335
MAC SWYNEY DE MASHANAGLASS (le Mis). 70
MAGER (Henri). 206
MAGNIER (le chanoine) 193
MAHLINGER (A.) 13
MAIGUE (Louis). 121
MAILLARD (Firmin). 517
MALDAGUE (Georges) 306
MANDELSTAMM (Valentin). . . 292
MANO (abbé C.) 358
MARCHAND (J.). 533

MARÉCHAUX (le R. P.). 143
MARGERIE (A. DE). 410
MARI (Giovanni). 167
MARIE (J.). 504
MARION (Marcel). 53
MARTINEZ (P. M. LOPEZ Y). . . 386
MARTINON (Philippe). 124
MARYAN (Mme). 500
MASHANAGLASS (le Mlle MAC SWINEY DE). 70
MATHIEU (abbé L.). 324
MAURIN (Georges). 491
MAURY 351
MAZÉ (Jules) 67
MELANI (Alfredo). 314
MELATA (Jac-Benedicto) 33
MENTHON (le comte Henry DE). 208
MERLIN (Roger) 15
MERRY (Paul). 414
MEYER (Edmond). 237
MICHAUT (G.). 337
MICHEL (A.). 311
MICHOUD (L.). 487
MIRET Y SANS (Joaquin). . . . 248
MIRIAM 497
MIROT (Léon). 234
MÖHLER (Dr A.). 151
MOLINIER 311
MOLLIEN (le comte). 54
MONCALM (E.) 389
MONNIER (Marcel). 214
MONTAGNE (le R. P.) 394
MONTAN (Pierre) 503
MONTEUUIS (l'abbé G.). 416
MONTIER (Amand) 254, 255
MONTORGUEIL (G.). 11
MORALES (José Enrique Serrano Y.). 356
MORANE (Pierre) 209
MOREL (Eugène) 298
MORIZOT-THIBAULT (Charles). . 484
NAVILLE (E.). 400
NEMOURS-GODRÉ. 540
NICATI (Dr W.) 388
NICOLAÏDÈS (Cléanthès) 49
NICOLLE. 311
NIESSEL (capitaine). 130
NOBLET (E.). 491
NOLHAC (P. DE) 312
NORADOUNGHÏAN (Gabriel Effendi). 162
OCAGNE (M. D') 437
OLIVAINT (Maurice) 112
OLLIVIER (le R. P.). 198
OTTOLENGHI [Lelio]. 360
PARAULT (Raphaël). 124
PARISOT (Dom J.). 39
PARMENTIER (A.). 446
PASCAL (Blaise). 155
PATTEN (Simon-N.). 14
PAUTY (F.) 299
PAZ (Julian) 69
PÉLISSIER (Léon-G.) 161
PELLISSON (Maurice) 290
PÈRCOPO (Dr Erasmo) 443
PERDRAU (abbé) 108
PEREY (Lucien) 452
PERRENS (F.-T.) 153
PERRIER (l'abbé) 420
PERRONNET (Amélie) 13
PERROT (Georges). 310
PESCH (le R. P. Henri) 18
PETIT (Joseph) 351
PETITCOLIN (André) 211
PETIT DE JULLEVILLE (L.) . . . 427
PICHÉ (le R. P. Émile). 20
PIERSON (Joseph). 120
PITRAY (Vtesse DE) 502
PLANEIX (l'abbé R.). 417
PLANIOL (Marcel) 483
PLEMEUR (Jean) 122
PLETTINCK (Léopold) 258
POCQUET (Barthélemy) 526
POLI (Vte Oscar DE) 263
POLTI (Georges) 122
PONS DE L'HÉRAULT 161
PONTHIÈRE (Charles DE) 23
PORTE (Marcel). 486
PORTES (René BITTARD DES) . . 132
PORTIER (Ernest). 219
POULIN (L.) 433
POUPARDIN (R.) 404
POURRAT (abbé J.) 323
PRADEZ (Eugénie) 298
PSICHARI (Jean) 304
PUECH (A.) 403
QUESVERS 453
RAHMANI (Mgr) 202
RAMBURES (le marquis DE). . . 357
RAMBUTEAU (la comtesse DE) . 409
RAMEAU (Mgr B.). 59
RANDAU (Robert). 125
RAS (J. DE) 450
RAVAIL (P.-J.). 487
RAVAISSON-MOLLIEN 311
RAYMOND (F.) 243
RÉBELLIAU (A.). 411
REGNAUD (Paul) 152
RÉMY (Jean) [Paul-H. LOYSON] . 123
RENAN (Ary). 316
RENAN (Ernest) 236
RENAULD (Ernest) 143
RESPIGHI (Mgr Carlo) 261
REUTER (Otto). 338
REYNAUD (P.) 397
RIBALLIER (Louis) 302
RIBOT (Alexandre) 509
RIGAULD (J.) 406
ROBERT (Ferdinand DES) . . . 346
ROD (Roger). 119
RODOLICO (Nicolo) 68
ROHR (J.). 202
ROLLAND (Eugène) 513
ROLLAND (abbé G.-V.). 114
ROUS (l'abbé E.) 418
ROUSSET (lieutenant-colonel). . 138
ROY (J.). 404
RUDIO (F.). 436
SAINT-AULAIRE (le comte A. DE) 305
SAINT-AYMOUR (le vicomte DE CAIX DE). 344
SAINT-MARTIN (VIVIEN DE). . . 206
SAINT-POL-ROUX 117
SAINT-SIMON. 439
SANS (Joaquin MIRET Y). . . . 248
SARI-FLÉGIER (B.). 117
SASKI (commandant). 129
SAULNIER (A.) 262

SAVARTE (Arthur). 116
SAY (Léon) 57
SCHEPFER (Robert) 118
SCHERILLO (Michele). 518
SCHLITTER (Hans). 535
SCHMECBEKIER (Lawrence-Frederick) 70
SCHRADER (Fr.). 206,215
SCHWAB (Moïse). 205
SÉBILLOT (Paul). 110
SEMENOFF (E.) 361
SENILLOSA (Felipe). 29
SEPET (Marius). 343
SERRANO Y MORALES (José Enrique). 356
SERRE (Joseph). 115
SERRURIER (Ctesse). 499
SERTILLANGES (le R. P.). . . . 102
SICARDI (Enrico) 156
SIGAUX (Jean) 500
SIMON (Claude). 134
SIRAGUSA (F.-S.-C.). 31
SOLLIER (Dr P.). 390
SOMMERVOGEL (le R. P. Carlos). 454
SOPHOCLE 124
SOUBIES (Albert) 38
SOUCHON 17
SOURIAU (Maurice). 228
STEIN (Henri). 453
STENTRUP (P.-F.-A.). 32
STOLZ (Mme DE). 501,502
STRYIENSKI (Casimir) 448
SUPINO (J.-B.). 314
SURBLED (le docteur) 333
SUSO (le Bienheureux). . . . 215
TANON (L.). 396
TARDE (G.). 26
TEODORU 351
TERRAGE (E. DE VILLIERS DU). . 129
TERRAGE (baron Marc DE VILLIERS DU). 129
TERRASSE (l'abbé). 98
TEXIER (Hubert) 514
THÉLOZ (le chanoine). 416
THIRIOT (le P. G.). 215
THIRY (capitaine). 138
THOMAS (Paul) 16
TINAYRE (Marcelle) 300
TINSEAU (Léon DE) 294
TOULOUSE-LAUTREC (A. DE) . . 503
TOURNEUX (Maurice) 63
TOYNBEE (Paget) 519
TURINAZ (Mgr). 99,521
TURPAIN (A.) 511
URRIÈS Y AZARA (José JORDAN DE) 340
VACHET (abbé Ad.). 321
VALERA (D. Juan) 339
VALÈS (P. Joseph) 222
VALLAT (Gustave). 341
VALLET (l'abbé Pierre). 456
VANDAL (Alb.) 524
VAST (H.). 239
VAUDON (le R. P. Jean) 419
VAUX (le baron DE). 10,336
VAVASSEUR (L.) 400
VERDELOT (Pierre) 488
VERNET (Adrien). 499
VERSCHAFFEL (C.) 505
VIBERT (Paul) [Théodore VIBERT fils]. 257
VILLEFOSSE (HÉRON DE). . . . 311
VILLENEUVE (H. DE). 199
VILLIERS DU TERRAGE (E. DE) . 129
VILLIERS DU TERRAGE (baron Marc DE). 129
VISME (J. DE) 200
VITIS (Charles DE) 500
VIVIEN DE SAINT-MARTIN . . . 206
VOGÜÉ (Vte E.-M. DE). . . . 256,306
VORGES (le comte DOMET DE) 390,397
WARREN (BARTOU) 332
WIDENMANN (A.). 213
WIESE (le Dr Berthold) 443
WOLTER (Dom Maurus) 143
WORMS (René). 24
WOYDE (lieutenant-général DE). 138
WULF (M. DE) 398
ZAMBLER (Gemma) 264
ZANETTO (Mgr F.) 233
ZOLA (Émile) 307

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie: ALLMER (Louis-Auguste), 77. — BENLORY (Louis), 364. — BERTRAND (Joseph-Louis-François), 545. — BLACKMORE (Richard-Doddridge), 266. — BUSCH (Julius-Hermann-Moritz), 76. — CHOIECKI (Charles-Edmond), 174. — CLARETTA (le baron Gaudenzio), 364. — COUES (Dr Elliot), 175. — COUDREAU (Henri-Anatole), 268. — DELOCHE, (Jules-Edouard-Maximin), 362. — DIDON (le R. P. Henri), 361. — DROZ (Numa), 174. — DUBOSC DE PESQUIDOUX (le comte Jean-Clément-Léonce), 269. — ÉNAULT (Louis), 463. — FERRAND (le Dr Ernest-Ange-Amédée), 79, 170. — FORAS (le comte Amédée-Jacques-François DE), 268. — FORSYTH (William), 173. — GIRY (Jean-Marie-Joseph-Arthur), 74. — HÉRICAULT (Charles-Joseph DE RICAULT D'), 73. — LÉVÊQUE (Charles), 266. — LOISELEUR (Jean-Auguste-Jules), 363. — MAASSEN (Friedrich-Bernhard-Christian), 464. — MARGERIE (Eugène DE), 465. — MARRYAT (Miss Florence), 79. — MICHEL (Georges), 270. — MIVART (le Dr Saint-George), 546. — PIZZETTA (Jules), 267. — POINSIGNON (Auguste-Maurice), 78. — RAMBAUD (Yveling), 174. — RAMMELSBERG (Carl-Friedrich), 173. — ROBINET (Dr Jean-François-Eugène), 78. — RUSKIN (John), 462. — SAUZAY

(André-Jules), 269. — VARIGNY (Charles-Victor CROSNIER DE), 76.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 468, 548.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 468, 548.
Élections académiques, 469.
Concours et Prix, 82, 180, 369, 469, 549.
Congrès, 275, 469.
Correspondance, 72, 169.
Mélanges : La Supériorité intellectuelle et la Névrose, 370. — Une Nouvelle Langue internationale, 275. — Le Drame de la Passion à Oberrammergau, 549. — L'Espagne et Napoléon, 371. — Tamizey de Larroque, 81. — Annuaire pontifical catholique pour l'année 1900, 179. — Monumenta palaeographica sacra, 82. — Une Jolie coquille, 180. — L'Almanach-Hachette et le Paris-Hachette, 180. — Bibliographie géographique de l'année 1898, 178.
Nouvelles : Paris, 82, 180, 276, 371, 469, 550. — Anjou, 183, 372, 471. — Auvergne, 372, 471. — Berry, 373, 471, 551. — Bourbonnais, 277, 374. — Bourgogne, 85, 277, 551. — Bretagne, 85, 183, 277, 374, 552. — Champagne, 472, 552. — Corse, 472. — Dauphiné, 374. — Flandre, 553. — Forez, 278, 472. — Franche-Comté, 85, 183, 279, 374, 472, 553. — Guyenne et Gascogne, 376. — Ile-de-France, 376, 473. — Languedoc, 87, 185, 377, 474. — Lorraine, 281, 474. — Lyonnais, 474. — Maine, 87, 377. — Nivernais, 87. — Normandie, 88, 185, 281, 378. — Orléanais, 89. — Poitou, 89, 283, 378, 474, 554. — Provence, 89, 186, 284, 379, 474. — Quercy, 90, 188. — Rouergue, 477. — Touraine, 188. — Velay, 380, 478, 554. — Alsace, 284. — Allemagne, 91, 188. — Angleterre, 189. — Balkans, 381. — Belgique, 92, 284, 479. — Espagne, 92, 189. — Grèce, 92. — Italie, 93, 189, 285, 381, 479. — Norvège, 93. — Pologne, 93. — Russie, 93. — Suède, 190. — Turquie, 190. — Palestine, 93, 286. — Algérie, 286, 478. — Afrique du Sud, 94. — États-Unis, 94.
Publications nouvelles, 94, 191, 287, 383, 479, 555.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Une Bibliothèque de ministre, 96.

ERRATA

Page 217, ligne 20, *au lieu de* : airs, *lisez* : avis.
Page 222, ligne 19, *au lieu de* : commerçants, *lisez* : commençants.
Page 281, ligne 1, *au lieu de* : mais cette biographie, lisez : mais cette bibliographie.
Page 330, ligne 11, *au lieu de* : Homeage, *lisez* : Homenaje.
Page 495, ligne 32, *au lieu de* : Par le même, *lisez* : Pierre Montan.
Page 505, ligne 37, *au lieu de* : revirement, *lisez* : mouvement.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte FR. SIMON, Rennes.